La rhetorique ou L'art de parler. Par le R.P. bernard Lamy, pretre de l'oratoire

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

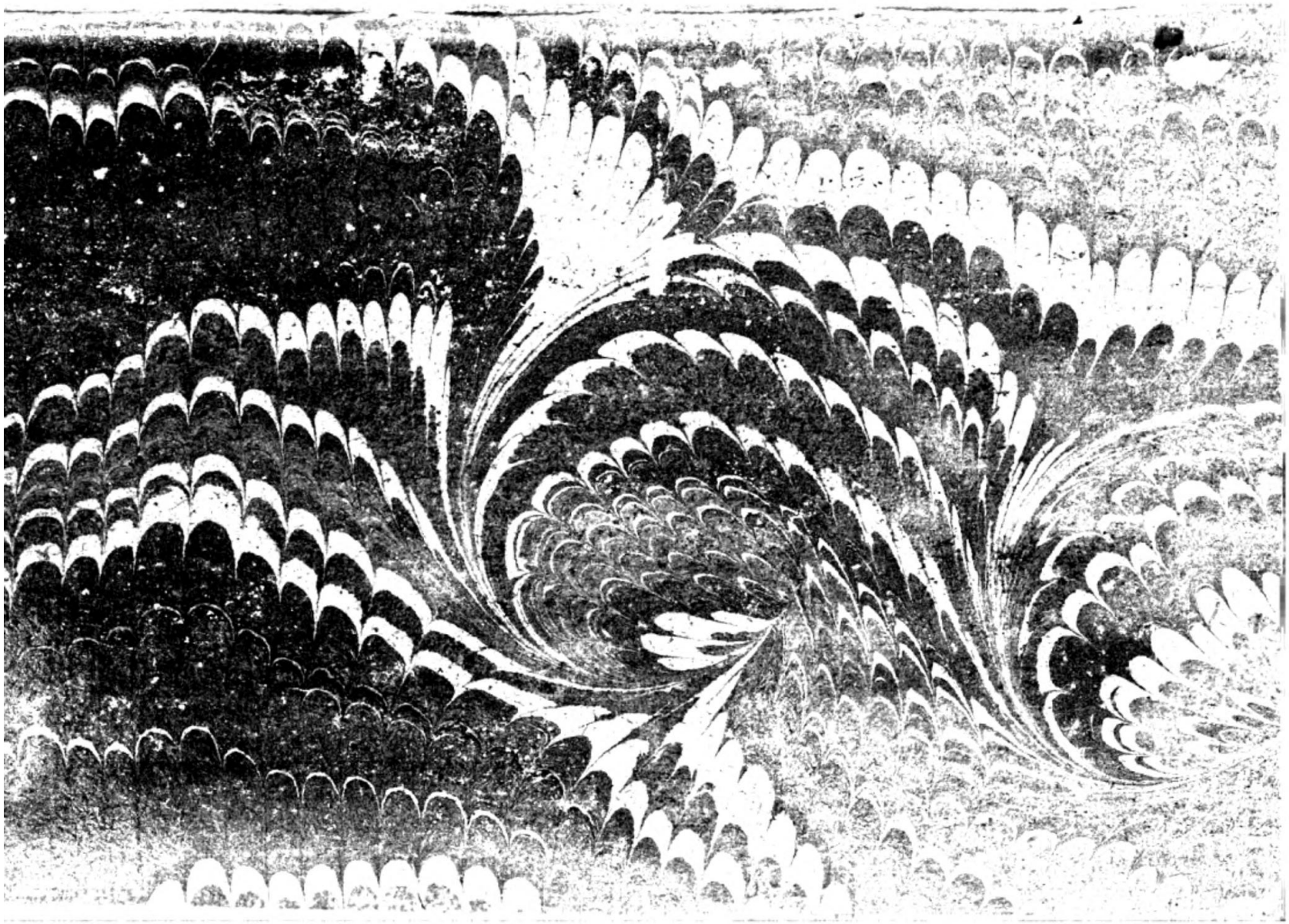
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

Sir

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

' jBhjSr _^r -Vi lLC'" V*^ ' ■ ■ " ‘A, ^ *wïr î ■ ' .-^ * K' '



The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

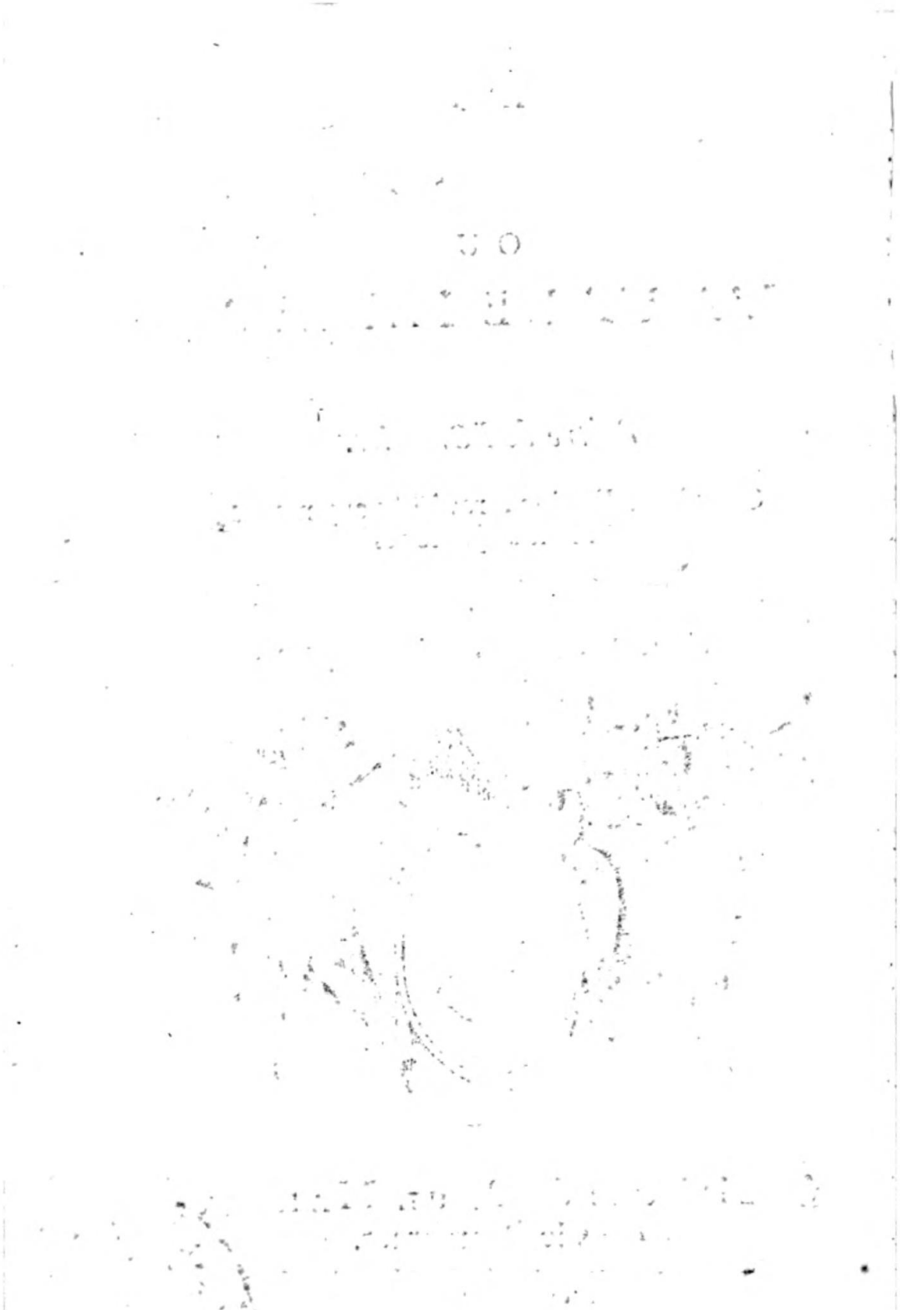
I

A Amsterdam
Chez la Veuve de Paul Marret

r •*. - —T L A RHETORIQUE OU L’ART DE PARLER. le R, P. BERNARD LAMY» Prêtre de FOratoire', Cinquième Edition , revûë & âugnxçûtéCi ^ ou l’on a ajouté fes “ * Nouvelles Réflexions SUR L*Art Poütiqjje. ■t A, A M S.7 E R D A M» Chez là Veuve dè Paul M a r r e dans le Beutsftraat. MDCC Xlt *

The text on this page is estimated to be only 2.25% accurate

I O fligltizedby Coo^t:



SON ALTESSE R.O.YALE • f ■ MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES*. ONSEIGNEüR, Si Ventreprife navoh pas été au dejfus de mes forces , au lieu de l'Art de Parler , jaurois offert à VO TR E ALTESSE ROTA LE celui défaire des aBions dignes de fon rang. Mais Elle peut voir Elle-même dans la perfonne du Prince incomparable qui lui a donné la naiffance , une image des vertus héroïques de fes illuflres Ayeux , & en* C’eft prefentemcnt Mr. le Duc d’Orléans.

E P I T R E. fuivre. Le feul f«uvenir delà fameufe journée de Mont-Cajfeli peut fuffire pour lui repref enter ce que la prudence la valeur peuvent faire t (y" ce quelle doit faire 1er fqu diefera un jour à la tête des armées du Roi. Il eft donc plus à propos > MO NS ElG N EU R , que je me contente d'offrir à. VOTRE ALTESSE ROYALE l'Art de Parler^ à prefent quelle s'applique à P értude des belles Lettres, fe traite cet Art d'une maniéré particulière & ceux. qui voudrontbien jetter les yeux fur mon Ouvrage, reconnottront que le dejfein que fai pris , peut être utile pour former l'efprtt , (y faire prendrel habitude de juger des chofes par des principes clairs (y foltdes. Ce nefl pas un grand mal de prendre dans la Profe ou dans les Vers , pour une véritablebeauté ce qui n'ejî qn un faux brillant i. mais MO NSE IG N EU R > il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoû-^ tumer de bonne heure â juger des chofes par des principes folides. fe n avance rien dont je ne recherche, les caufes, dont je ne tâche de rendre raifon. Peut-être que mes réflexions paroîtront trop élevées pour ceux qu'on inftruit dans les Colleges ; mais , Monfeigneur , VOTRE ALTESSE ROYALE efl aufjî

Digitized by Goog'

ſuivre. Le ſeul ſouvenir de la fameuſe journée de Mont-Caſſel, peut ſuffire pour lui repreſenter ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorſqu'elle ſera un jour à la tête des armées du Roi.

Il eſt donc plus à propos, MONSEIGNEUR, que je me contente d'offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE l'Art de Parler, à preſent qu'elle s'applique à l'étude des belles Lettres. Je traite cet Art d'une maniere particuliere: & ceux qui voudront bien jetter les yeux ſur mon Ouvrage, reconnoîtront que le deſſein que j'ai pris, peut être utile pour former l'eſprit, & faire prendre l'habitude de juger des choſes par des principes clairs & ſolides.

Ce n'eſt pas un grand mal de prendre dans la Proſe ou dans les Vers, pour une veritable beauté ce qui n'eſt qu'un faux brillant; mais, MONSEIGNEUR, il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoûtumer de bonne heure à juger des choſes par des principes ſolides. Je n'avance rien dont je ne recherche les cauſes, dont je ne tâche de rendre raiſon. Peut-être que mes reflexions paroîtront trop elevées pour ceux qu'on inſtruit dans les Colleges; mais, Monſeigneur, VOTRE ALTESSE ROYALE eſt

E P I T R E. ■■aujjî difitnguee de ceux de fon âge par fonju^ gement (j par fa vivacité , que par fa naif~ famé: ce que je ne dis pas pour la louer. Je fai quelle naime pas les loüanges , Û* quel-le eji perfuadée qu'un Prince les doit merit r, maii qu'il en doit faire peu de cas , puifque la plupart de ceux qui le louent , quand il fait bien, feroient fouvent prêts à lui donner les mêmes loüanges ùl faifoit mal. Mais 'qu'il nous foit au moins permis d* admirer dans V.A.R. ces belles inclinations qui nous font concevoir de fi grandes efperances. Il me fem^ ble voir dans un agréable Printemps des arbres couverts de fleurs. On ne fe peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs néanmoins ne font pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accident à craindre. Monfeigneur , V. A, R. efl élevée trop chrétiennement pour ne pas [avoir que fi fa condition l'éleve , elle V expofe à de gyands dangers. Lts obligations des Grands font grandes, Dieu tt a pas fait le refie des hommes pour fervir à leur ^grandeur. Ils ne fe doivent regarder que comme de grands infirumens dont ilfe fert pour faire de grandes chtfes. Ses deffeins fur eux font admirables, puifque pour fanSîifier tout un Royaume , en bannir les duels, therefie, l'injufiice, ilfuÿit qùtl * } ■ Digitized by Google

auſſi diſtinguée de ceux de ſon âge par ſon jugement & par ſa vivacité, que par ſa naiſſance: ce que je ne dis pas pour la loüer. Je ſai qu'elle n'aime pas les loüanges, & qu'elle eſt perſuadée qu'un Prince les doit meriter, mais qu'il en doit faire peu de cas, puiſque la plûpart de ceux qui le loüent, quand il fait bien, ſeroient ſouvent prêts à lui donner les mêmes loüanges s'il faiſoit mal. Mais qu'il nous ſoit au moins permis d'admirer dans V. A. R. ces belles inclinations qui nous font concevoir de ſi grandes eſperances. Il me ſemble voir dans un agreable Printemps des arbres couverts de fleurs. On ne ſe peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs neanmoins ne ſont pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accidens à craindre.

Monſeigneur, V. A. R. eſt elevée trop chrétiennement pour ne pas ſavoir que ſi ſa condition l'éleve, elle l'expoſe à de grands dangers. Les obligations des Grands ſont grandes. Dieu n'a pas fait le reſte des hommes pour ſervir à leur grandeur. Ils ne ſe doivent regarder que comme de grands inſtrumens dont il ſe ſert pour faire de grandes choſes. Ses deſſeins ſur eux ſont admirables, puiſque pour ſanctifier tout un Royaume, en bannir les duels, l'hereſie, l'injuſtice, il ſuffit qu'il

E P I T R E. fa^e naître un Prince qui ait de la pieté. Vous le voyez, de près , Monfeigneur , dans U plu^ parfait modèle que V. A. R. fe puijfe propofer; & pour peu d'attention quelle fajfe fur fes propres lumières ^ elle verra elle-même toutes les veritez, qu*elle doit connoitre. C'efi là fon principal devoir , d'écouter Dieu qui l'inflruit intérieurement. T’ont tire un Prince hors de lui-même , les affaires y lesdivertiffemens ; cependant ce neft que dans le' fond du cœur que s'entend laVerité : les hommes V ignorent y ou ils la cachent i il faut l'écouter elle-même y & fe faire à fon langage^ qu'on comprend plus facilement lorfqu'on a fris P habitude de la confulter dans les moindres chofes. C'efi à quoi pourra fervir le petit Ouvrage que f offre à VA. R. J'efpere quelle voudra bien s'en fervir , & quelle U recevra comme une marque de mon z,eUt Ù du profond refpeéi avec lequel je fuis , MONSEIGNEUR, DE VOTRE ALTESSE ROYALE, De P*rii le 20 Lc très- humble & letrès-obéïfJuillet i«»7. faut Serviteur , B. Lamt, ■ ■ Pictre de l’Oratoire.

faſſe naître un Prince qui ait de la pieté.

Vous le voyez de près, Monſeigneur, dans le plus parfait modele que V. A. R. ſe puiſſe propoſer; & pour peu d'attention qu'elle faſſe ſur ſes propres lumieres, elle verra elle-même toutes les veritez qu'elle doit connoître. C'eſt là ſon principal devoir, d'écouter Dieu qui l'inſtruit interieurement. Tout tire un Prince hors de lui-même, les affaires, les divertiſſemens; cependant ce n'eſt que dans le fond du cœur que s'entend la Verité: les hommes l'ignorent, ou ils la cachent; il faut l'écouter elle-même, & ſe faire à ſon langage, qu'on comprend plus facilement lorſqu'on a pris l'habitude de la conſulter dans les moindres choſes. C'eſt à quoi pourra ſervir le petit Ouvrage que j'offre à V. A. R. J'eſpere qu'elle voudra bien s'en ſervir, & qu'elle le recevra comme une marque de mon zele, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

De Paris le 20 Juillet 1687.

Le très-humble & le très-obéïſſant Serviteur, B. LAMY,

PREFACE. E mot de Rhétorique n’a poiat d’autre idée dans la langue Grecque d’où il cft emprunté , que c’eft l’Art de dire ou de parler. 11 n’eft pas necefTaire d’ajoûter que c’eft /’yfr/ de bien parler pour perfiiader. Il eft vrai que nous ne parlons ■que pour faire entrer dans nos feniimens ceux qui nous écoutent; mais puifqu’il ne faut point d’Art pour mal faire, & que c’eft toujours pour aller à fes fins qu’on l’employe, le mot d’Art dit fufiilanunent tout ce qu’on voudroit dire de plus. Rien de lî important que de favoir perfua>der. C’eft de quoi il s’agît dans le commerce du monde: auflîrien de plus utile que la Rhétorique ; & c’eft lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Eglifes. J’avoue qu’elle éclate en ces lieux. C’eft le plailîr d’entretenir un grand auditoire dont on eft admiré, qui fait qu’on l’étudie, & qu’on recherche avec empreflement les Livres qui l’enfeignent. On s’en dégoûte bien-tôt de ces Livres , quand on reconnoît que pour les avoir lûs, on n’eft pas devenu plus éloquent; préoccupci mal-à-propos que Jccla devoit être , * 4 *prè»

; PREFACE. apres avoîr compris les préceptes de la Rhétorique, comme s'il fuffifoit de lire un Livre de peinture pour dtre un excellent Peintre. Une Rhétorique peut être bien faite fans qu'on en retire du fruit, lorfqu'on ne joint point à la leélure de ces réglés celle des Orateurs, & l'exercice. Neanmoins on ne peut diffimuler que de la maniéré qu'on la traite^ elle eft prefque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raifon de ce que l'onenfeigne, il femble qu'elle ne foit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle fert peu, n'ouvrant leur ;efprit que pour trouver des chofes triviales qu'ils auroientpû ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant fommairement les Lieux Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhétorique. Quoi qu'il en foit de ces Livres , l'Art de parler eft très-utile, & d'un ufage fort étendu. 11 renfermetüut ce qu'on appelleen François Belles Lettres : en Latin & en Grec Philologie , ce mot Grec lignifie î* amour des mots. Savoir les Belles Lettres, c'eft lavoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela eft fort étendu; car l'Hiftoire n'eft belle & agréable que lorfqu'elle eft bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne lifeavecplaifir quand le ftile en eft beau. Dans la Philofophieméme, quelque auftere qu'elle fuit, on y veut de la politefiTe. Ce n'eft pas fans raiIbn; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence eft dans les Sciences ce que le Soleil eft dans le monde. Les Sciences ne font Digilizedbv Google

après avoir compris les preceptes de la Rhetorique, comme s'il ſuffiſoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre.

Une Rhetorique peut être bien faite ſans qu'on en retire du fruit, lorſqu'on ne joint point à la lecture de ces regles celle des Orateurs, & l'exercice. Neanmoins on ne peut diſſimuler que de la maniere qu'on la traite, elle eſt preſque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raiſon de ce que l'on enſeigne, il ſemble qu'elle ne ſoit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle ſert peu, n'ouvrant leur eſprit que pour trouver des choſes triviales qu'ils auroient pû ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant ſommairement les Lieux Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhetorique.

Quoi qu'il en ſoit de ces Livres, l'Art de parler eſt très-utile, & d'un uſage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François *Belles Lettres* : en Latin & en Grec *Philologie*, ce mot Grec ſignifie *l'amour des mots*. Savoir les Belles Lettres, c'eſt ſavoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela eſt fort étendu; car l'Hiſtoire n'eſt belle & agréable que lorſqu'elle eſt bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne liſe avec plaiſir quand le ſtile en eſt beau. Dans la Philoſophie même, quelque auſtere qu'elle ſoit, on y veut de la politeſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence eſt dans les Sciences ce que le Soleil eſt dans le monde. Les Sciences ne ſont

que

PREFACE. que tenebres, fi ceux qui les traitent ne fayent pas écrire. L'Art de parler s'étend aînfi à toutes chofes. Il eft utile aux Philofophes, aux Mathématiciens. La Théologie en abefoin, puifqu'elle ne peut expliquer les veriteïfpirituelles, qui font fon objet, qu'en les revêtant de paroles fenlibles. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains lion avoir découvert les véritables fondemens de cet Art. Ce qui eft d'une grande confideratîon , c'eft que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer fes penfées, & les difterens moiens que la nature donne pour le faire, on a une connoiflance générale^de toutes les langues, qu'il eft facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela fe verra évidemment dans la leélure de l'Ouvrage que je donne au public, dont voilà le plan. J'explique d'abord comme fe forme la parole; & pour aprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos penfées,& les mouvemens de notre volonté , je me propofe des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, fans connoître l'ufage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient , & je montre qu'ils s'appercevroient bien-tôtdel'a* f vanl Digitized by Google

que tenebres, ſi ceux qui les traitent ne ſavent pas écrire.

L'Art de parler s'étend ainſi à toutes choſes. Il eſt utile aux Philoſophes, aux Mathematiciens. La Theologie en a beſoin, puiſqu'elle ne peut expliquer les veritez ſpirituelles, qui ſont ſon objet, qu'en les revêtant de paroles ſenſibles. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains ſi on avoit découvert les veritables fondemens de cet Art.

Ce qui eſt d'une grande conſideration, c'eſt que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer ſes penſées, & les differens moiens que la nature donne pour le faire, on a une connoiſſance générale de toutes les langues, qu'il eſt facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela ſe verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voilà le plan.

J'explique d'abord comme ſe forme la parole; & pour aprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos penſées, & les mouvemens de notre volonté, je me propoſe des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, ſans connoître l'uſage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient, & je montre qu'ils s'appercevroient bien-tôt de l'a-

 vanlage de la parole, & qu’ils fe feroîentun langage. Je recherche quelle fortune ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre le fondement de toutes les langues, & je rends raifon de toutes les réglés qu’ont pref-» crit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu confiderable, fi l’on n’appercevoit pas qu’elle eft utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C’eft pourquoi je n’apprehende pas que ceux qui aiment qu’on traite les chofes fondement, foient rebutez de vcfir qu’on parle dans le premier Livre de noms fubftantifs, de verbes, de déclinaifons , & de conjugaifons. Il n’y a que ceux qui s’imaginent que l’Art de parler ne doit traiter queues ornemens de l’éloquence , qui puilïent condamner la méthode que je fuis. Il ne faut pas ' commencer à bâtir une maifon par le faite. Quintilien , le premier Maître de Rhétorique, dit qu’il en eft de ces chofes comme des fondemens d’un Edifice, qui n’en font pas la partie la moins necelfaire, quoiqu’ils ne paroiflfent point. Après que ces nouveaux hommes ont joué leur perfonnage, je déclare quelle a été la véritable origine des langues. Je fais même dans la fuite de mon Ouvrage un aveu qui femble être une contradidion à ce que je dis de ces hommes ; car je demeure d’accord de ce qu’un Auteur habile vient de foûtenir, que fi Dieu n’avoit appris aux premiers hommes à articuler lesfons de leur voix, ils n’auroient . jamais pû former de paroles diftincles. Mais Digitized'by Goo^jN’

vantage de la parole, & qu'ils ſe feroient un langage. Je recherche quelle fortune ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre le fondement de toutes les langues, & je rends raiſon de toutes les regles qu'ont preſcrit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu conſiderable, ſi l'on n'appercevoit pas qu'elle eſt utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'eſt pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choſes ſolidement, ſoient rebutez de voir qu'on parle dans le premier Livre de noms ſubſtantifs, de verbes, de déclinaiſons, & de conjugaiſons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puiſſent condamner la methode que je ſuis. Il ne faut pas commencer à bâtir une maiſon par le faîte. Quintilien, le premier Maître de Rhetorique, dit qu'il en eſt de ces choſes comme des fondemens d'un Edifice, qui n'en ſont pas la partie la moins neceſſaire, quoiqu'ils ne paroiſſent point.

Après que ces nouveaux hommes ont joüé leur perſonnage, je déclare quelle a été la veritable origine des langues. Je fais même dans la ſuite de mon Ouvrage un aveu qui ſemble être une contradiction à ce que je dis de ces hommes; car je demeure d'accord de ce qu'un Auteur habile vient de ſoûtenir, que ſi Dieu n'avoit appris aux premiers hommes à articuler les ſons de leur voix, ils n'auroient jamais pû former de paroles diſtinctes. Mais

on

* PRÉFACE. ■on fait que les Geometresfuppofentdescho* fes qui ne font point , & que cependant ils en tirent des confequences fort utiles. Dans la fuppofition que je faifois donc que cçs -, hommes euflent fû articuler, c'eft-à dire , prononcer les differentes lettres de l'alphabet, queftion que je n'examînois point alors, j'ai pû confiderer quelle forme ils auroient ionnd à leurs paroles, pour marquer leurs differentes penfées. Il eft confiant, &jeleprouve, quecen'eft point le haiard qui afait trouver aux hommes l'ufage de la parole. Je fais voir neanmoins que le langage dépend de leur volonté , & que l'ufage ou le confentcment commun des hommes exerce un empire abfolu fur les mots ; c^eft pourquoi après que j'ai montré quelles font les loix que la Raifon prefcrit , je donne des réglés pour connoître quelles font les loix de l'ufage, & ce qu'il faut faire pour diflinguer ce que l'ufage autorife effeélivement. Je fais remarquer dans le fécond Livre que ïes langues les plus fécondes ne peuvent fournir tous les termes propres pour exprimer nos idées, & qu'ainfi il faut avoir recours à l'artifice , empruntant les termes des chofes à peu près femblables, ou qui ont quelque liaifon & quelque rapport aveclachofe que nous voulons fignifier, & pour laquelle l'ufage ordinaire ne donne point de noms qui luifoient propres. Ces expreflions empruntées fe nomment Troues. Je parle de toutes les efpeces de Tropes qui font les plus confiderables , & de leur ufage. * 6 Le Digitized by Coogle

on ſait que les Geometres ſuppoſent des choſes qui ne ſont point, & que cependant ils en tirent des conſequences fort utiles. Dans la ſuppoſition que je faiſois donc que ces hommes euſſent ſû articuler, c'eſt-à-dire, prononcer les differentes lettres de l'alphabet, queſtion que je n'examinois point alors, j'ai pû conſiderer quelle forme ils auroient donné à leurs paroles, pour marquer leurs differentes penſées.

Il eſt conſtant, & je le prouve, que ce n'eſt point le hazard qui a fait trouver aux hommes l'uſage de la parole. Je fais voir neanmoins que le langage dépend de leur volonté, & que l'uſage ou le conſentement commun des hommes exerce un empire abſolu ſur les mots; c'eſt pourquoi après que j'ai montré quelles ſont les loix que la Raiſon preſcrit, je donne des regles pour connoître quelles ſont les loix de l'uſage, & ce qu'il faut faire pour diſtinguer ce que l'uſage autoriſe effectivement.

Je fais remarquer dans le ſecond Livre que les langues les plus fécondes ne peuvent fournir tous les termes propres pour exprimer nos idées, & qu'ainſi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant les termes des choſes à peu près ſemblables, ou qui ont quelque liaiſon & quelque rapport avec la choſe que nous voulons ſignifier, & pour laquelle l'uſage ordinaire ne donne point de noms qui lui ſoient propres. Ces expreſſions empruntées ſe nomment *Tropes*. Je parle de toutes les eſpeces de Tropes qui ſont les plus conſiderables, & de leur uſage.

PREFACE. Le corps eft fait de maniéré que naturellement il prend des poftures propres à fuir c« qui lui peut nuire, & qu'il fe difpofe avanta?eufement pour recevoir ce qui lui fait du bien, e remarque dans ce même Livre que la nature nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'efprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous fouhaitons, foit que nous voulions les enflammer de colere, ouïes calmerCes tours fe nomment Figures. Je traite de ces Figures avec foin, ne me contentant pas de propofer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement: je fais connoître la nature de chaque Figure , & l'ufage qu'on en doit faire. J'entre dans un grand détail dans le troificme Livre. J'explique encore avec plus de foin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment fe forme la parole & le fon de chaque lettre.Ce n'efl pas que je croie que fans cette connoiffanceon nepuiffe point parler. On apprend la langue de fon pais fans Maître, & il eft plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment fe fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais font utiles & neceffaires pour avoir une connoiflance parfaite de l'Art de parler. Je confldere donc dans ce Livre la parole entant qu'elle eft fon. Je traite de l'arrangement des mots qui eft neceffaire , afin qu'ils fe prononcent facilement. Je parle des périodes : j'explique l'Art Poétique, c'eft-à-dire, l'art de lier le difcours à de certaines mefures qui le Digitized by

Le corps eſt fait de maniere que naturellement il prend des poſtures propres à fuir ce qui lui peut nuire, & qu'il ſe diſpoſe avantageuſement pour recevoir ce qui lui fait du bien. Je remarque dans ce même Livre que la nature nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'eſprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous ſouhaitons, ſoit que nous voulions les enflammer de colere, ou les calmer. Ces tours ſe nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec ſoin, ne me contentant pas de propoſer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement: je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'uſage qu'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troiſiéme Livre. J'explique encore avec plus de ſoin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment ſe forme la parole & le ſon de chaque lettre. Ce n'eſt pas que je croie que ſans cette connoiſſance on ne puiſſe point parler. On apprend la langue de ſon païs ſans Maître, & il eſt plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment ſe fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais ſont utiles & neceſſaires pour avoir une connoiſſance parfaite de l'Art de parler. Je conſidere donc dans ce Livre la parole entant qu'elle eſt ſon. Je traite de l'arrangement des mots qui eſt neceſſaire, afin qu'ils ſe prononcent facilement. Je parle des periodes: j'explique l'Art Poëtique, c'eſt-à-dire, l'art de lier le diſcours à de certaines meſures qui

PREFACE. le rendent harmonieux. 11 n’y a rien dans cette matière dont je 'ne falTe voir les caufes avec aflèz d’évidence ; ce que je n’aurois pas pû faire fi jen’étoisentré dans un détail qu’on jugera utile, lorfqu’on appercevra combien il peut donner d’ouvertures pour l’Art de parler. La douceur de la prononciation eft la caufe de ce grand nombre d’irregularitet qu’on voit dans toutes les langues, je le fais voir, & je découvre en même temps comment les differentes maniérés de prononcer, corrompent une langue, & font que d’une il s’en fait plufieurs. Le quatrième Livre traite des ftiles ou maniérés de parler que chacun prend, félon les inclinations &les difpofitions naturelles qu’il a. Je fais voir qu’il faut que la maticreregle le ftile, qu’on doit s’élever ous’abaiffer félon qu’elle eft relevée, ou qu’elle eft baffe, &que la qualité du difeours doit exprimer la qualité du fujet. J’examine quel doit être le ftile des Orateurs, des Poètes, des Hiftoriens, des Philofophes. Après quoi je traite des ornemens ; & je montre que ceux qui font naturels , folides , véritables , font une fuite de l’obfervation des réglés qui ont été propofées ; qu’un difeours eft orné lorfqu’il eft exaél. La fin de la Rhétorique c’eft de perfuader , comme on l’a dit. L’cxperience fait connoître qu’il y a des maniérés de dire les chofes qui gagnent les cœurs. J’explique ces manières dans le dernier Livre; & c’eft là que je rapporte en abrégé tout ce qui fait le gros des Rhétoriques ordinaires. On y traite avec étenDigilized by Google

le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne faſſe voir les cauſes avec aſſez d'évidence; ce que je n'aurois pas pû faire ſi je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorſqu'on appercevra combien il peut donner d'ouvertures pour l'Art de parler. La douceur de la prononciation eſt la cauſe de ce grand nombre d'irregularitez qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les differentes manieres de prononcer, corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait pluſieurs.

Le quatriéme Livre traite des ſtiles ou manieres de parler que chacun prend, ſelon les inclinations & les diſpoſitions naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matiere regle le ſtile, qu'on doit s'élever ou s'abaiſſer ſelon qu'elle eſt relevée, ou qu'elle eſt baſſe, & que la qualité du diſcours doit exprimer la qualité du ſujet. J'examine quel doit être le ſtile des Orateurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, des Philoſophes. Après quoi je traite des ornemens; & je montre que ceux qui ſont naturels, ſolides, veritables, ſont une ſuite de l'obſervation des regles qui ont été propoſées; qu'un diſcours eſt orné lorſqu'il eſt exact.

La fin de la Rhetorique c'eſt de perſuader, comme on l'a dit. L'experience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choſes qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre; & c'eſt là que je rapporte en abregé tout ce qui fait le gros des Rhetoriques ordinaires. On y traite avec é-

\ P R E F J C E. tendue des chofes peu importantes. Jelespafie legerement, & je m’arrête à d’autres plus neceiïàîres, dont on ne parle point. Je fais ■voir que l’Art de perfuader demande desconiioiffances particulières qu’il faut apprendre •des autres Sciences. Mais quoi que je reconnoifle qu’on ne peut traiter cet Art à fond dans une Rhétorique, cependant j’indique les fources , & peut- être que ce que j’en dis , fatisfera autant que bien de gros volumes qu’on a fait fur cette matière. Quand cette nouvelle Rhétorique ne don•neroit que des connoifTances fpeculativesquî ne rendent pas éloquent celui qui les polîe' de, la ledure n’en feroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art , je fais plufîeurs reflexions importantes fur notre efprit, dont le difeours eft Tirnage, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la coniioiflTance de ce que nous fommes , méritent que l’on y fafle attention. Outre cela, je ' fuis perfuadé qu’il n’y' a point d’efprit curieux qui ne foit bien aife de connôître les raifons que l’on rend de tontes les réglés que l’Art de parler preferit. Lorfque je parle de ce qui plaît dans le difeours, je ne dis pas que c’eft »» je ne fai quoi^ qui n’a point de nom; je le nomme, & conduifant jufques à la fource de I ce plaifir, je fais appercevoir le principe des réglés que fuivent ceux qui font agréables. Cet Ouvrage fera donc utile aux jeunes gens qu’il faut accoûtumer d’aimer la Vérité, de coufulter la Raifon pour penfer & agir félon fa lumière. Les raifonnemens que je fais ne font Digitized by Goi'-gle

tenduë des choſes peu importantes. Je les paſſe legerement, & je m'arrête à d'autres plus neceſſaires, dont on ne parle point. Je fais voir que l'Art de perſuader demande des connoiſſances particulieres qu'il faut apprendre des autres Sciences. Mais quoi que je reconnoiſſe qu'on ne peut traiter cet Art à fond dans une Rhetorique, cependant j'indique les ſources, & peut-être que ce que j'en dis, ſatisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait ſur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoiſſances ſpeculatives qui ne rendent pas éloquent celui qui les poſſede, la lecture n'en ſeroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais pluſieurs reflexions importantes ſur notre eſprit, dont le diſcours eſt l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoiſſance de ce que nous ſommes, meritent que l'on y faſſe attention. Outre cela, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'eſprit curieux qui ne ſoit bien aiſe de connoître les raiſons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de parler preſcrit. Lorſque je parle de ce qui plaît dans le diſcours, je ne dis pas que c'eſt *un je ne ſai quoi*, qui n'a point de nom; je le nomme, & conduiſant juſques à la ſource de ce plaiſir, je fais appercevoir le principe des regles que ſuivent ceux qui ſont agréables.

Cet Ouvrage ſera donc utile aux jeunes gens qu'il faut accoûtumer d'aimer la Verité, de conſulter la Raiſon pour penſer & agir ſelon ſa lumiere. Les raiſonnemens que je fais ne

PREFACE. font point abftraîts. J’ai tâché. de conduire refprit à la connoiflance de l’Art que j’enfcîgne, par une fuite de raifonnemens faciles ; ce que les Maîtres ne font pas avec afTez de foin. L’on fe plaint tous les jours qu’ils ne travaillent point à rendre juftcl’efprit de leurs difcîples; ils les inftruifent comme l’on feroit de jeunes Perroquets: ils ne leur apprennent quedesnoms : ils ne cultivent point leur jugement, enlesaccoûtnmant àraifonnerfur les petites chofes qu’ils leur enfcignent ; d’où vient que les Sciences gâtent fouventl’efprit, uu lieu de le former. Les exemples ferçîent neceflaires ; j’en aurols donné davantage lî je n’avois crains de grofllr mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aifément y fuppléer, & ils le doivent faire ; car, comme Paint Auguftin le remarque trcsjudicieufement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en lifant une pièce d’éloquence, qu’en apprenant par cœur des préceptes. Si acutum^ fervens aafit ingenium^ faciliüs adheeret eloquentia ïegentibus ^ audieniibus éloquentes quam eloquentia pre^epta feciantibus. Il faut donc que les Maîtres faffent lire à leurs difcîples les excellentes pièces d’éloquence, & qu’ils ne fe fervent de la Rhétorique quepour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu’ils leur font voir; ce qui ne fe peut bien faire qu’en lifant les pièces toutes entières. Les parties détachées qu’on en propofe pour exemple , perdent leurs grâces quand elles font hors de leur place: feparées du refte du corps, elles font, pour ainli Digitized by Coogle

ſont point abſtraits. J'ai tâché de conduire l'eſprit à la connoiſſance de l'Art que j'enſeigne, par une ſuite de raiſonnemens faciles; ce que les Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin. L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juſte l'eſprit de leurs diſciples; ils les inſtruiſent comme l'on feroit de jeunes Perroquets: ils ne leur apprennent que des noms: ils ne cultivent point leur jugement, en les accoûtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils leur enſeignent; d'où vient que les Sciences gâtent ſouvent l'eſprit, au lieu de le former.

Les exemples ſeroient neceſſaires; j'en aurois donné davantage ſi je n'avois crains de groſſir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aiſément y ſuppléer, & ils le doivent faire; car, comme ſaint Auguſtin le remarque très-judicieuſement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en liſant une piece d'éloquence, qu'en apprenant par cœur des preceptes. *Si acutum & fervens adſit ingenium, faciliùs adhæret eloquentia legentibus & audientibus eloquentes quàm eloquentiæ præcepta ſectantibus.* Il faut donc que les Maîtres faſſent lire à leurs diſciples les excellentes pieces d'éloquence, & qu'ils ne ſe ſervent de la Rhetorique que pour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu'ils leur font voir; ce qui ne ſe peut bien faire qu'en liſant les pieces toutes entieres. Les parties détachées qu'on en propoſe pour exemple, perdent leurs graces quand elles ſont hors de leur place: ſeparées du reſte du corps, elles ſont, pour

ainſi

PREFACE, «înfi dire, fans vîe. Mon Ouvrage, comme je Tai infinué, ne regarde pas feulement les Orateurs , mais généralement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les Poètes, les Hiftoriens , les'Philofophes , les Théologiens. Quoique j'écrive en François, j'efpere que mon travail fera utile pour toutes les langues. Au relie ce n'eft pas feulement une nouvelle Edition, mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je l'ai retouché par-tout, augmenté de nouvelles reflétions, d'exemples. Depuis l'Edition précédente, qui ctoit la quatrième, il a paru plulïcurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai la première fois cet Ouvrage lorfque j'étois jeune. Ce fut peut-être pour m'animer à travailla avec plus d'application, que' des perfonnes d'un mérité rare en approuvèrent les premiers eflfais. Mais enfin cela me donna la hardiefle de le faire paroître. C'eft un avantage à un Livre que fon Auteur furvive âffez de temps après les premières Editions, pour qu'il le puîfle corriger fuivantles avis de ffc amis, lesfentimens du public ; & ce que lui-méme il peut penfer aiant atteint un âge où il doit être plus capable de juger. TABLE Digitized by

ainſi dire, ſans vie. Mon Ouvrage, comme je l'ai inſinué, ne regarde pas ſeulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Theologiens. Quoique j'écrive en François, j'eſpere que mon travail ſera utile pour toutes les langues.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement une nouvelle Edition, mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je l'ai retouché par-tout, augmenté de nouvelles reflexions, d'exemples. Depuis l'Edition précedente, qui étoit la quatriéme, il a paru pluſieurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai la premiere fois cet Ouvrage lorſque j'étois jeune. Ce fut peut-être pour m'animer à travailler avec plus d'application, que des perſonnes d'un merite rare en approuverent les premiers eſſais. Mais enfin cela me donna la hardieſſe de le faire paroître. C'eſt un avantage à un Livre que ſon Auteur ſurvive aſſez de temps après les premieres Editions, pour qu'il le puiſſe corriger ſuivant les avis de ſes amis, les ſentimens du public ; & ce que lui-même il peut penſer aiant atteint un âge où il doit être plus capable de juger.

TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES. L I V R E^P R E M iYr.

' •Chapitre I. organes de la voix. Comment fe forme la parole. Pag. I C H. IL La parole efl un tableau de nos penfées. A~ vant que de parler il faut former dans fon efprit le deffein de ce tableau. ÿ •Ch. lll. La fin (à* la perfeflion de F Art de parler confiftent à reprefenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'efprit. ^ Ch. IV. La maniéré la plus naturelle de faire con^ noître ce qu'on penfe, c'ejî par les dtfferens fins de la voix. Comment le feroient des hommes qui ■naijfant dans un âge avancé , mais Jans [avoir ce que c'ejî que parler y fe trouveroient enfemble. IJ Ch. V. Ces twux'eaux hommes pourroient trouver .une maniéré d écrire. Celle que nous avons e[î dût aux anciens Patriarches. 1 7 •Ch. VI. Pour marquer les diferens traits du tableau dont on a formé le deffein dans T efprit y on a befiin de mots de differens ordres. ^ J Ch. VII. Rej iexion fur la maniéré dont en chaque langue on fe fait des termes pour s’exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler. »3 Cm. VIII. Desîdoms Stibflantifs & AdjeéUfsj des articles y du nombre éf des cas des Noms. Ch. IX. DesVerbesydeleursperfonnesydeleurstempSy deleursmodes, de leur voix aéliveéfpajjîve. 38 Ch. X. Ce grandnombrededécUnaiftnsdesnms y de conjugaifons des verbes n'efi point àbfolument necejffaire. Projpofition d'une nouvelle langue y dont la Grammaire fe pour reit apprendre en moins d'une heure. 4é Ch. XI. Comment P on peut exprimer toutes les opeV

rxDigitized by Google

TABLE
DES
LIVRES ET CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *DEs organes de la voix. Comment ſe forme la parole.* Pag. 1

CH. II. *La parole eſt un tableau de nos penſées. Avant que de parler il faut former dans ſon eſprit le deſſein de ce tableau.* 5

CH. III. *La fin & la perfection de l'Art de parler conſiſtent à repreſenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'eſprit.* 7

CH. IV. *La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on penſe, c'eſt par les differens ſons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naiſſant dans un âge avancé, mais ſans ſavoir ce que c'eſt que parler, ſe trouveroient enſemble.* 13

CH. V. *Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons eſt dûe aux anciens Patriarches.* 17

CH. VI. *Pour marquer les differens traits du tableau dont on a formé le deſſein dans l'eſprit, on a beſoin de mots de differens ordres.* 23

CH. VII. *Reflexion ſur la maniere dont en chaque langue on ſe fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.* 28

CH. VIII. *Des Noms Subſtantifs & Adjectifs, des articles, du nombre & des cas des Noms.* 33

CH. IX. *Des Verbes, de leurs perſonnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur voix active & paſſive.* 38

CH. X. *Ce grand nombre de déclinaiſons des noms, & de conjugaiſons des verbes n'eſt point abſolument neceſſaire. Propoſition d'une nouvelle langue, dont la Grammaire ſe pourroit apprendre en moins d'une heure.* 46

CH. XI. *Comment l'on peut exprimer toutes les ope-*

TABLE DES CEIAPITRES. rations de nôtre efprit, (èf les pajfions ou eijfeûioiK efe nôtre l'o/onté, ^ 'C h. XII. Conjîru^ion ^es mots enfemblt. 1/ faut exprimer tous les traits du table/tu qu on a formé dans fin efprit. fl Ch. XIII. DeT ordre àf de l'arrangement desmots. 6\ Ch. XIV. De la netteté y & des vices qui lui font oppofez. 7® Ch. XV. De la véritable origine des langues, 7<ç Ch. XVI. Vufage efl le maître des langues. s'apprennent pctî- f ujage. ^ ^ Ch. X Vil. Ily a un bon & un mauvais ufage. Regles pour en faire la dijlinflion. ^ C h. X V 111. De la pureté cl it langage. En quoi elle confifle. Ce que c'efi que l'élegance. ^ ' C h. X!X. De la perfeélion des langues. L^Hebraïque a été parfaite dès fa première origine. C'efi à elle que toutes les autres doivent leur première perfeélion. . Quand éf comment la Grecque s'eflperfeélionnée» lof L i_VJLJE 5 JL C.0 N D. Chapitre Ï. Es mêmes chofes peuvent être eonqSes ^ différemment ', ce que la parole , qtà efl l'image de Pefprit , doit marquer. i M C H. II. // n'y a point de langue ajfez riche & affez abondante pour fournir des ternies capables d'exprimer toutes les differentes faces fins lef quelles l'efprit peut fe reprefenter une même chofe. Il faut avoir recours à de certaines fâchons de parler qu'on appel' le Tropes, dont on explique ici ta nature dÿ l'invention. H7 C H. III. Lijle des efpeces de Tropes qui font les plus confîderables. 1 1 9 'Ch. IV. Les Tropes doivent être clairs. i»7 Ch. V. LesTropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on A^eut donner. Cette idée doit être raifonvable.xyi Ch. VI. Utilité des Tropes, ' M4 ~~ — ChaïïTVIL Digilizcd by Google

TABLE DES- CHAPITRES. C H A P. VIL Les pajjtons ont un langage particulier» Les exprejjtons, qui /ont les car a Hères (les pajjtons y font appellées Figures. 136 Ch. y 1 1 1. Les Figures /ont utiles & neceffaires, 1 4 o Ch, IX. Lifle des Figures. 143 Ch. X. Le nombre des Figures e(l injïni. Chaque Figurej'e peut faire en cent eliffer entes maniérés. \6$ Ch. k\. Les Figures jtnt comme les armes de l' ame^ Parallèle ^ un Soldat qui combat y avec un Orateur qui parle. t/l Ch. XII. Les Figures éclairciffent les veritez obfaires , rendent Pe/prit att^tif. _ Ch. Xlll. Les Figures font propres à exciter tespaf. fions, 1 7 S Ch. XIV. Rejîexion fur le bon ufage des Figures. i8a LIVRE TROISIEME. Chapitre I. T\FJfein de ce Livre. On y traite db — la partie materielle de la parole » cejl-a dire , des fons dont les paroles Jhnt compojées. On décrit comment fe forment ces Jbns. 187 Ch. 11. Des lettres dont les mots font compofez.. Fre» mier entent des voyeïles.Corhment leur fon je forme. 1 9 7 Ch. III. Des Confones. Comment elles fe forment, lox C h. IV. De l'arrangement des mots, Ce qu'il y faut ohfervtr ou éviterf ^^4 Ch. V. En parlant la voix fe repofe de temps en temps. On peut commettre plufieurs fautes en pla» qant mal les repos de la voix. ixo Ch. VI. Les mots font des fons. Conaitions necejfaires aux fons pour être agréables. iz8 Ch. vil Ce que Us oreilles difiinguent dans le fon des paroles > àf ce qu'elles y peuvent appercevoir vec plaifir. 234 Ch. Vlil. Comment U faut dijiribuer les întervaL Us de la rtfpiration , afin que tes repos de la voix foient proportionnez. Compofition des Périodes. Ch AP. IX.
Digitized by Google

1 TABLE DES CHAPITRES. X!} H A P. IX. Dt Varr animent figuré des mots. En quoi confifte celti. X^H. X. De la mej'ure du temps qu'une Jyllabe Je peut prononcer. De ta Jirufiure des'Vers iJJ Ch. XI. Des rnefures, ou pieds dont les Grecs & les Latins compofent leurs Vers. tsj Ch. XII. En quoi confifle l'égalité desmefuresdesVer s Grecs éé Latins , ou ce qui fait cette égalité i6t Ch. XIII. De la variété desmelur>'s t lÿ de l'alliance de l'égalité avec cette variété. Comme fe trouve l'une 6* ci&o/f dans les Vers Grecs éf Latins. 164 C h. XIV. Les pretnieres Pe'éjies des Hebreux , éède toutes les autres Nations , n'ont été vrai femblablement que des rimes dans leur commencement. 169 C H. XV. De la Pe'éjie trançoife, Ô* de celle de toU' tes les autres Nations qui ont des rimes. Ch. XVI. 7/ y fl une fyntpaibiemerveilleufe entre no^ tre ame é>* la cadence du difcours , quand cette^dence convient à ce qu'il exprime. a 80 Ch. XV 11, Moiens de donner à un difcours une cadence qui réponde aux chofes qu'il fignifie. iStf LIVRE QUATRIEME. Chapitre I. QUjet de ce quatrième Livre, Des dif^ferensjtileu Ce que c'eft que ftile. 19; Ch. II. Les qualitez du Jtile de chaque Auteur dépendent de celles de fon imagination , de fa mémoire^ & de Jhn elprit. " 257 C H. llf. Qualitez de la fubflance du cerveau , & des efprits animaux , necefjaires pour faire une bimane tmagination. 299 Ch. \y. De ce qui rwd la mémoire heureufe. jof i Ch. V. ifualitez de l'efprit necefjaires pour fél^ quence. gof C H. V 1. La diyerjité des incrmations ^ du temperadiverfijie le Hile. Chaque perfonnej chaque J Digilized by Google

TABLE DES CHAPITRES* ^ efimat à fon Jlile ^ui lui ejî particulier, joÿ* Ch. yil. Chaque (iecle a fin (lile. 31* Ch. VIII. La matière <[ue l'on traite doit déterminer dans le choix du (lile, ? * y Ch. \X. Réglé pour le Jlile Jublime. 5-13 C~H. X. Duflije., ou caraflere Jtmple. C H. XL Du Jlile mediccre. 7 Ch. XII. Stiles propres à certaînesmatieres. Qualités, communes à tous ces ftiles, / 5 Jo G H. XIII. Quel doit être le pâle des O rateurs, g; 3 ^ Ch, ,^uel doit être le ftile des Hiftoriens, Ch. Xy. Quel doit être le (lile Dogmatique, }4ô Ch, l^h'Quel doit être iejiile des Poètes, 34* Ch. XVII. ornemens. Premiei-ement dè ceuxquon peut nommer naturels. 347' Ch. XVllL Des ornemens artificiels,. Ch. XIX. Des faux ornemens. _ 35 VGh. XX. Réglés qu'on doit fuivre dans lit' dijîributîon des ornemens artificiels. IST LIVRE G I N Q U I E' M E. Chapitre I. ^E(l un art que dé favoir parler dé^^-Jmaniere qu'on perjuade. Ce quTl faut faire pour cela. Projet de ce Livre. ^6f Ch. 11. Première partie.de P Art de parler ^ qut^^ rinvention. G H. III. Les Lieux Communs et eh L on peut tirer des preuves generales. ^ 37°' Ch. VJ, Des lieux propres à certains fujets y d'ohfe peuvent tirer des preuves. 373 G H. V. Kefiexion fur cette Méthode des lieux. Ch. VI. Il n'y a que la Mérité , ou l'apparence deTx' vérité qui perfuade. |78 Chî vu. Commerst on peut trouver la Vérité i la faire connoitre , àf découvrir l'Lrreur. 383 Ch. VIII. L'atuntionejlnecejfiaire pour connaître la : ^ VertDigilizcd by Google

TABLÉ DES CHAPITRES. vérité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur. 5^^ C H. IX. Ce qui fait la différence de l'Orateur d'a^ vec le Pbilufophe. >. 39* Ch. X. Des maniérés de s'infînuer dans Pefprit de ceux à qui l'on parle. 393^ Ch. XI. Qualitez requifes dans la perfonite de celui qui veutgagner ceux a qui il parle 397 Ch. Xil. Ce qu'il faut objerver dans les chofes-dônt on parle, pour s'injtnuer dans l'ejprit des Auditeurs. ^ €h. XIII. Les quali tez neceffairesà un Orateur pour gagner ceux à qui il parle jne doivent pas être feintes. 4°4 G H. XIV. Maniérés d'exciter dans Pefprit de ceux à qui l'en parle y les pajftons qui les peuvent porter oit OH les veut conduire. ■ 4°^ C H. XV. Ce qu'il faut faire pour exciter les paffions. 4*® Ch. XV I. Comment on peut donner du mépris des chofes qui font dignes de ri fée. 4*4 Gh. XVlI. Seconde partie de l'Art de perfuader , qui , efl 'la difpojition. Elle a quatre parties. De la pre^ mierequiellPtxorde. ’ . C H. XyiII.' Df la fécondé partie de ta Difpofitiôn\ qui efl la Propofiion. _ _ 42'»‘ Ch. XIX. Pela treifiéme partie de la piffofitiont qui efl la Confirmation , eu de l'étabiifement des preux'es, de en même temps de la réfutation desrai~ J ions des adverjaires. 4^7 Ch. XX. De l'Epilogue , dernier e partie de la Uifpofition. C h. XXI. Des trois autres parties de l'Art de perfuader, qui font l'élocution, la mémoire, & la prononciatien. 4^9 Ch. XXII. De la Difpojition qui efi particulière aux Di/cours tcclejiajhques , ou Sermons 433 Fin de 11 Table des Liyiet Ce Chipitics, LA Digitized by Google

Pag.r L A RHETORIQUE O U L’ART DE PARLER. LIVRE PREMIER. Chapitre Premier. Des Organes de la Vuix. Comment fe forme la parole. L n’y auroit point de focieté entre les hommes , s’ils ne pouvoient fe donner les uns aux autres des lignes fenfibles de ce qu’ils pcnfent & de ce qu’ils veulent. Ils le peuvent faire avec les yeux &Ies doits , comme font les muets : mais outre que cette maniéré d’exprimer fcs penfées eft très-imparfaite, elle eft encore incommode; car l’on ne peut point, fans fe fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doits toutes les differentes chofes qui viennent dans rcfprit. Nous remuons la langue ailément; &nous pouvons diverfifierle fon de notre voix en differentes maniérés faciles & agréables: c’eft pourquoi la Nature a porté les hommes à fe fervir des organes de Digitized by Coogle

i, La Rhetoriqjüe, ou l’Art La difpofition de ces organes cil merveilleufe. La Trachée-artcre ou l’âpre-artere , qui vient des poul' nions & répond aux racines de la langue , eÜ comme un tuyau d’orgue. Les poulmons fervent de foufflets; car ils attirent l’air en s’étendant, & le repouffent en fc reflerrant. La partie de la Trachée-artere Îui eft proche de la racine de la langue, s’appelle le -arynx , qui eft entouré de cartilages 8c de mufcles , qui fervent à l’ouvrir 8c à le fermer. C’eftencclicula que fe forme le fonde la voix. Quand l’ouverture du Larynx ell étroite, l’air fortant avec violence fe froifle, 8c reçoit un tremouflement ou une certaine agitation qui fait le fon de la voix , mais qui n’eft point encore articulée. Cette voix ell reçue dans la bouche, où la langue la modifie, ôcluidonne diverfes formes, félon qu’elle la pouffe ou contre les dents , ou contre le palais ; qu’elle l’arrête ou la lailfe couler; que la bouche eft plus ou moins ouverte. Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs fentimens par la voix , fe font appliquez à confiderer toutes les différences qu’elle reçoit par les differens mouvemens des organes de la prononciation. Us ont marqué chacune de ces modifications particulières par une lettre ou caraéferc. Ces lettres font appellées les Elemens du langage , parce qu’il en eft compofé. L’union de deux ou de trois lettres qui peuvent fe prononcer de compagnie diltinéfement 8c facilement, fait une fyllabe. Une ou plufieurs fyllabes font un mot ou une parole. Dans la fuite de cet Ouvrage je parlerai des lettres, 8c de leur nombre, plusexaélementqucjenc fais pas ici: cependant je remarquerai en paflant Îme quoi que le nombre des lettres foit petit, elles uffifent neanmoins pour compofer les termes , je ne dis pas feulement des langues qui fe parlent aujourdhui dans tout le monde , mais de celles qui ont

Digilized by Google

La diſpoſition de ces organes eſt merveilleuſe. La Trachée-artere ou l'âpre-artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, eſt comme un tuyau d'orgue. Les poulmons ſervent de ſoufflets; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repouſſent en ſe reſſerrant. La partie de la Trachée-artere qui eſt proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx, qui eſt entouré de cartilages & de muſcles, qui ſervent à l'ouvrir & à le fermer. C'eſt en ce lieu-là que ſe forme le ſon de la voix. Quand l'ouverture du Larynx eſt étroite, l'air ſortant avec violence ſe froiſſe, & reçoit un tremouſſement ou une certaine agitation qui fait le ſon de la voix, mais qui n'eſt point encore articulée. Cette voix eſt reçuë dans la bouche, où la langue la modifie, & lui donne diverſes formes, ſelon qu'elle la pouſſe ou contre les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête ou la laiſſe couler; que la bouche eſt plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs ſentimens par la voix, ſe ſont appliquez à conſiderer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres ſont appellées les Elemens du langage, parce qu'il en eſt compoſé. L'union de deux ou de trois lettres qui peuvent ſe prononcer de compagnie diſtinctement & facilement, fait une ſyllabe. Une ou pluſieurs ſyllabes font un mot ou une parole. Dans la ſuite de cet Ouvrage je parlerai des lettres, & de leur nombre, plus exactement que je ne fais pas ici: cependant je remarquerai en paſſant que quoi que le nombre des lettres ſoit petit, elles ſuffiſent néanmoins pour compoſer les termes, je ne dis pas ſeulement des langues qui ſe parlent aujourdhui dans tout le monde, mais de celles qui

ont

D B PARLER. Lhr.l. Chap.J.' || ont été vivantes, & de celles qui pomront naître dans la fuit?e des fiecles. Car quand il n'y auroit què vingt-quatre lettres differentes, l'on peut démon* trer qu'en les combinant en toutes les maniérés poPfibles , l'on peut premièrement faire cinq cens feptante-fix mots de deux lettres ; qu'en prenant cei vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, q'ii fera vingtquatre fois plus grand , c'ell à dire 13S14. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cirtq, fixàfix, le nombre des mots de cinq lettres fera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre: celui des mots de fix lettres fera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainfile nombre des mots de fix, de fept, de huit lettres, & des autres fuivans augmente dans la même proportion : ce qui va fi loin que l'imagination fe confond , & qu'dle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differens mots qui fe peuvent feiredelacorabipaifonde ■vingt-q^uatre lettres. Il elt vrai que l'onnepourroit pas fe lervir de tous ces mots , parce qu'il y en auroà plufieurs qui ne fe pourroient pas prononcer diftinctement , ôc facilement ; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit fe fervir , eft prefque infiiii , & nouS donne fujet d'admirer la fageffedeDicu , qui ayant donné l'ufage de la paroi eaux hommes, pour exprfr mer leurs differentes penfées, a vouluque la fécondité de la parole répondit à celle de leur elprit. Les hommes auroient pu marquer ce qu'ils pen-fent , par des gefies. Les muets du Grino-Scigneur fe parlent & s'entendent, même dans la plus obfcure nuit, s'entretouchant de differente maniéré. Mais, comme on a dit, la facilité qffil y a de parler, Ids a porté à n'employer pour fignes de leurs penfées, que des paroles , lorfqu'ils ne font point contraints de garder le filencei On appelle figne une chofe qui outre cette idée quelle donne quand on la voit, en A. 1 donne Digitized by Googlc

ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la ſuite des ſiecles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres differentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manieres poſſibles, l'on peut premierement faire cinq cens ſeptante-ſix mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui ſera vingt-quatre fois plus grand, c'eſt à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, ſix à ſix, le nombre des mots de cinq lettres ſera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre: celui des mots de ſix lettres ſera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainſi le nombre des mots de ſix, de ſept, de huit lettres, & des autres ſuivans augmente dans la même proportion: ce qui va ſi loin que l'imagination ſe confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differens mots qui ſe peuvent faire de la combinaiſon de vingt-quatre lettres. Il eſt vrai que l'on ne pourroit pas ſe ſervir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit pluſieurs qui ne ſe pourroient pas prononcer diſtinctement, & facilement; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit ſe ſervir, eſt preſque infini, & nous donne ſujet d'admirer la ſageſſe de Dieu, qui ayant donné l'uſage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs differentes penſées, a voulu que la fecondité de la parole répondit à celle de leur eſprit.

Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils penſent, par des geſtes. Les muets du Grand-Seigneur ſe parlent & s'entendent, même dans la plus obſcure nuit, s'entretouchant de differente maniere. Mais, comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a porté à n'employer pour ſignes de leurs penſées, que des paroles, lorſqu'ils ne ſont point contraints de garder le ſilence. On appelle ſigne une choſe qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en

’4 L A R HE T O R I QU I ,• O ü l’A R T donne une fécondé. Comme lorfqu’on voit à la porte d’une maifon une branche de lierre; outre l’idée du lierre , on conçoit qu’il fe vend du vin dans cette maifon. On diftingue deux fortes de fignes : les uns font naturels, c’ell à dire, qu’ils fignifient par euxmêmes, comme la fumée eit un figne naturel qu’il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne figninent que ce que les hommes font convenus qu’ils lîgnifieroient , font artificiels. Les mots font des fignes de cette forte; auffi le mêmemotadiflFerentes fignifications , félon les langues où il fe trouve; & c’eft de là ^ue bien que tous les hommes ayent les mêmes idees , & que les chofes ne foient pas differentes félon la différence des climats , chaque langue a fes termes. Il dépendoit des hommes d’établir quelque mot qu’il leur eût plû , pour être le figne de leurs idées, de celle, par exemple, qu’ils ont du Soleil. DanslaPerfe, danslajudée, en Grèce, en Italie , le Soleil eft le même ; & cependant les Perfes, les Juifs, lesGrecs & les Latins, n’ont pas choifi les mêmes fons pour être le figne de cet Ailre. Il n’y a aucun rapport naturel entre ce mot & l’ Aftre dont il aonne l’idée ; s’il en a ujie à l’égard de ceux qui favent le François , c'ell parce qu’ils favent qu^en France nous avons coûtume de maroucr par ce mot cet Aftre qui s’appelleroit Lune , û 1 on en étoit convenu. Cette remarque nous donne Heu de diftinguer deux chofes dans les mots , le corps & l’ame , c’eft à dire ce qu’ils ont de materiel , & ce qu’ils ont de fpiritüel; ce que les oifeaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous eft particulier. Les idées qui font préfentes à nôtre efprit, lorfqu’il commande aux organes de la voix de former les fons qui font les fignes de ces idées, font l’ame des paroles: Les fons que forment les organes de la voix , & qui n’ayant rien de femblablc y Digitized by Goo<lfle

donne une ſeconde. Comme lorſqu'on voit à la porte d'une maiſon une branche de lierre; outre l'idée du lierre, on conçoit qu'il ſe vend du vin dans cette maiſon. On diſtingue deux ſortes de ſignes: les uns ſont naturels, c'eſt à dire, qu'ils ſignifient par eux-mêmes, comme la fumée eſt un ſigne naturel qu'il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne ſignifient que ce que les hommes ſont convenus qu'ils ſignifieroient, ſont artificiels. Les mots ſont des ſignes de cette ſorte; auſſi le même mot a differentes ſignifications, ſelon les langues où il ſe trouve; & c'eſt de là que bien que tous les hommes ayent les mêmes idées, & que les choſes ne ſoient pas differentes ſelon la difference des climats, chaque langue a ſes termes. Il dépendoit des hommes d'établir quelque mot qu'il leur eût plû, pour être le ſigne de leurs idées, de celle, par exemple, qu'ils ont du Soleil. Dans la Perſe, dans la Judée, en Grece, en Italie, le Soleil eſt le même; & cependant les Perſes, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont pas choiſi les mêmes ſons pour être le ſigne de cet Aſtre. Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *Soleil*, & l'Aſtre dont il donne l'idée; s'il en a une à l'égard de ceux qui ſavent le François, c'eſt parce qu'ils ſavent qu'en France nous avons coûtume de marquer par ce mot cet Aſtre qui s'appelleroit *Lune*, ſi l'on en étoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de diſtinguer deux choſes dans les mots, le corps & l'ame, c'eſt à dire ce qu'ils ont de materiel, & ce qu'ils ont de ſpirituel; ce que les oiſeaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous eſt particulier. Les idées qui ſont préſentes à nôtre eſprit, lorſqu'il commande aux organes de la voix de former les ſons qui ſont les ſignes de ces idées, ſont l'ame des paroles: Les ſons que forment les organes de la voix, & qui n'ayant rien de ſem-

blable

'DE PARtBR. Ltv.I. Cbap.IJ. ' J’ blable en eux-mêmes à ces idées, nelaiflentpasde les fignifier , font la partie materielle , ou le .corps des paroles. < On ne pourroit pas croire, fi l’experience ne le faifoit voir, que les hommes ne parient fouvent que comme des perroquets. Ils fe fervent de mots dont ils ne connoiifent pas le fens. En parlant , du entendant parler, & en lifant les livres ils ne s’appliquent qu’à la partie materielle du difeours , fans faire de reflexion fur les idées dont les paroles qu’ils difent ou qu’ils entendent, font les fignes. Delà vient que peu de perfonnes parlent raifonnablement. C H A P I T R E II. - - > l La para 'e e fi un tableau de nos penpes^ Ax<ant t[ut de parler il faut former dans fon tfprit le elejjein de ce tableau. PI U I s QU E les paroles font des fignes qui repréfen'tent les chofes qui fepaflent dans l’efprit, on peut dire qu’elles font comme une peinture de nos penfées, que la langue, elt le pinceau qui trace cette peinture , &que les mots font les couleurs. Ainfi comme le» Peintres ne couchent leurs couleurs qu’après qu’ils ont fait dans leur efprit l’image de ce qu’ils veulent repréfenter fur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes uhe image réglée des chofe» que nouS'penfons,"& que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux' qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur direj fi nous ne l’appercevons nous-mêmes. Nôtre difeours efi la copie de l’original qui ett en-nôtre tête : Il n’y a point de bonne copie d’un méchant original.; Ceil donc à cet original qu’il faut d’abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c’cftàdirelalanA 3 guc. I I Digitized by Coogle

blable en eux-mêmes à ces idées, ne laiſſent pas de les ſignifier, ſont la partie materielle, ou le corps des paroles.

On ne pourroit pas croire, ſi l'experience ne le faiſoit voir, que les hommes ne parlent ſouvent que comme des perroquets. Ils ſe ſervent de mots dont ils ne connoiſſent pas le ſens. En parlant, ou entendant parler, & en liſant les livres ils ne s'appliquent qu'à la partie materielle du diſcours, ſans faire de reflexion ſur les idées dont les paroles qu'ils diſent ou qu'ils entendent, ſont les ſignes. De là vient que peu de perſonnes parlent raiſonnablement.

CHAPITRE II.

La parole eſt un tableau de nos penſées. Avant que de parler il faut former dans ſon eſprit le deſſein de ce tableau.

PUISQUE les paroles ſont des ſignes qui repréſentent les choſes qui ſe paſſent dans l'eſprit, on peut dire qu'elles ſont comme une peinture de nos penſées, que la langue eſt le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots ſont les couleurs. Ainſi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'après qu'ils ont fait dans leur eſprit l'image de ce qu'ils veulent repréſenter ſur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image reglée des choſes que nous penſons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, ſi nous ne l'appercevons nous-mêmes. Nôtre diſcours eſt la copie de l'original qui eſt en nôtre tête: Il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'eſt donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'eſt à dire la lan-

LaRhetoriqub,ou t’A r t goe, & que d’appliquer les couleurs qui font les paroles^ il faut favoir ce qu’on veut dire , îc le difpofer d’une maniéré réglée; de forte que dans le difcours qui exprimera nos penfées, les Leélcurs voyent un tableau bien ordonne de ce que nous avons voulu leur repréfenter. C’eft à ceux qui traitent l’Art de penfer, déparier de cet ordre naturel qu’il faut garder dans l’arrangement de nos penfées. Chaque Art a fes bornes qu’il ne faut pas paifer; je n’entreprendrai donc pas de prefcrire ici des re^es touchant l’ordre qu’on doit donner aux chofes qui font la matière du difcours. J’avertirai feulement, qu’il faut méditer fon fujet, faire deffus toutes les reflexions néceffaires pour ne rien oublier qui puifie contribuer à fon éclairciffement; prenant garde aufli de ne pas accabler l’elprit des Leéteurs par une trop grande multitude de cnofes, & de ne pas rendre fon difcours confus par des explications trop étendues. L’Abondance caufefou* vent la llerilité. Les Laboureurs la craignent ; ils la préviennent , & quand les blez font trop drus , ils font manger la pointe de l’herbe à leurs troupeaux. Nous ne concevons jamais une feienCe , un raifonnement, fi nôtre efprit ne fupplée les chofes né*. celfaires, & s’il ne retranche celles qui font fuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu’il entreprend d’inftruire. Un Livre qui ne dit que la moitié des chofes , ne donne que des connoiflances imparfaites; mais aufli un grand volume eftun grand mal< /kî^ niy* On s’y égare, on s’y perd , à peine a-t- on la patience de le feuilleter.Après avoir donc ramaffé avec exaélitude toutes les. chofes qui regardent la matière que l’on traite , il feut les refferrer , leur donner de juftes bornes, 6c faire un choix fevere de ce qui eft abfolument néceffaire, 6c rejetter ce qui eft fuperflu. Ilfautenviiùgcr continuellement le terme oùl’on veut arriver , ôc Digi'ir- ■

gue, & que d'appliquer les couleurs qui ſont les paroles, il faut ſavoir ce qu'on veut dire, & le diſpoſer d'une maniere reglée; de ſorte que dans le diſcours qui exprimera nos penſées, les Lecteurs voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur repréſenter.

C'eſt à ceux qui traitent l'Art de penſer, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penſées. Chaque Art a ſes bornes qu'il ne faut pas paſſer; je n'entreprendrai donc pas de preſcrire ici des regles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choſes qui ſont la matiere du diſcours. J'avertirai ſeulement, qu'il faut mediter ſon ſujet, faire deſſus toutes les reflexions néceſſaires pour ne rien oublier qui puiſſe contribuer à ſon éclairciſſement; prenant garde auſſi de ne pas accabler l'eſprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choſes, & de ne pas rendre ſon diſcours confus par des explications trop étenduës. L'Abondance cauſe ſouvent la ſterilité. Les Laboureurs la craignent; ils la préviennent, & quand les blez ſont trop drus, ils font manger la pointe de l'herbe à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une ſcience, un raiſonnement, ſi nôtre eſprit ne ſupplée les choſes néceſſaires, & s'il ne retranche celles qui ſont ſuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'inſtruire. Un Livre qui ne dit que la moitié des choſes, ne donne que des connoiſſances imparfaites; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feuilleter. Après avoir donc ramaſſé avec exactitude toutes les choſes qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les reſſerrer, leur donner de juſtes bornes, & faire un choix ſevere de ce qui eſt abſolument néceſſaire, & rejetter ce qui eſt ſuperflu. Il faut enviſager continuellement le terme où l'on veut arriver,

&

DE VARIEE. Lh.J. Chap.IIL 7 & prendre le chemin le plus court, évitant tous ks ^ détours. Si l'on ne pafTe vîtepardeflusleschofesde peu d'importance , & qui ne font pas effentielles , l'efprit du Ledeur cft diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le font. Cette breveté il néceffaire pour rendre un Ouvrage net &: fort , ne confifte pas dans le feul retranchement de tout ce qui elt inutile ; mais dans le choix de certaines circonllances qui tiennent lieu de plufieurs chofes que l'on ne dit pas. A peu près comme fit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour repréfenter dans une petite table la grandeur prodigieufe d'un Géant. Il le peignit couché par terre , dormant au milieu d'une troupe de Satyres , qui fe joüoient autour de lui. L'un mefuroit fa tête , un autre appliquoit un Thyrfe à fon pouce , faifant connoitrepar cette invention ingenieufe «quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mefurées avec le Thyrfe d'un Satyre. Ces inventions demandent de Pefprit & de l'application. "C'ell pourquoi un Auteur * fort célébré oui avoit cette addrefle de renfermer beaucoup de cnofesenpeu de paroles , s'exeufe agréablement de ce que l'une •de fes Lettres eft trop longue , fur ce qu'ü n'avoit pas eu le loifîr de la foire plus courte. » Mr.Pafcal. Chapitre III. , La fin éf la perjeftio» de r Art de parler eonfijlent à repréfenter avec jugement ce tableau gu'on , , a formé dans l'efprit. AV A N T que de pafler outre , arrêtons-nous ici pour confiderer quelle eft la fin & la perfeéhon de l'Art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un difeours. Je ne ' A 4 dirai Digitized by Google

& prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne paſſe vîte par deſſus les choſes de peu d'importance, & qui ne ſont pas eſſentielles, l'eſprit du Lecteur eſt diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le ſont.

Cette breveté ſi néceſſaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne conſiſte pas dans le ſeul retranchement de tout ce qui eſt inutile; mais dans le choix de certaines circonſtances qui tiennent lieu de pluſieurs choſes que l'on ne dit pas. A peu près comme fit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour repréſenter dans une petite table la grandeur prodigieuſe d'un Geant. Il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui ſe joüoient autour de lui. L'un meſuroit ſa tête, un autre appliquoit un Thyrſe à ſon pouce, faiſant connoître par cette invention ingenieuſe quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient meſurées avec le Thyrſe d'un Satyre. Ces inventions demandent de l'eſprit & de l'application. C'eſt pourquoi un Auteur * fort celebre qui avoit cette addreſſe de renfermer beaucoup de choſes en peu de paroles, s'excuſe agréablement de ce que l'une de ſes Lettres eſt trop longue, ſur ce qu'il n'avoit pas eu le loiſir de la faire plus courte.

* *Mr. Paſcal.*

CHAPITRE III.

La fin & la perfection de l'Art de parler conſiſtent à repréſenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'eſprit.

AVANT que de paſſer outre, arrêtons-nous ici pour conſiderer quelle eſt la fin & la perfection de l'Art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un diſcours. Je ne

8 LaRhetorique,ou l’A r t irai point que la beauté en general confifte dans un je ne Jaï quoi y car il me femble que je puis dire ce que c’eft. La beauté plaît , & ce qui elt bien ordont^é plaît ; ce qui me perfuade que l’ordre & la ' beauté font prefqu une même chofe. Cen’eftpasici / le lieu de rechercher la caufe du plaifir qui fe fent loTs qu’on voit les chofes bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L’homme étant fait pour etre heureux en pofledant Dieu qui eft eflentiellcment l’ordre, il felloit que tout ce qui approche de l’ordre , commençât fon bonheur. Or l’idée que nous avons del’ordre, c’eftqueles ‘ chofes ne font bien ordonnées que lorfqu’elles ont ,un rapport à leur tout, & quelles confpirent pour ‘ atteindre leur fin. Quand cela arrive , les chofes deviennent agréables quoi qu’ elles ne le foient pas d’elles- mêmes; ce qui marque que nous forames , porter par une inclination naturelle à aimer l’ordre. La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui ne repréfentent que des objets dont on a de l’aver.fion. Cependant comme la fin de cet Art eft derc, préfenter les chofes au naturel , fi chaque trait qu’on apperçoit , exprime la penfée du Peintre , & que tout corfeiponde à fon deflein , fon ouvrage charme. 'Ce n’eft pas la vûe d’un ferpent qui eft peint; on frémit quand on en voit un ; ce qui plaît donc , c’eft l’efprit du Peintre qui a fû atteindre la fin de fon Art. Audi ne prend-on plaifir â confiderer fon ouvrage qu’à proportion que fe découvre cette addreffe. Sans cela on n’eft fatisfait q^ue de la vivacité des couleurs, qui font des imprefiions agréables fur les fens. IleneftdemêmederArchiteélure. La vûe d’un Palais fait' félon toutes les réglés de l’Art , ne plaît que lorfqu’on apperçoit la fin quel’Architeéfe ' s’eft propofée : qu’on voit qu’il rapporte toutes chofes avec efprit à cette fin : qu’on conçoit qu’il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus Amples , & Digitized by Googrc

dirai point que la beauté en general conſiſte dans un *je ne ſai quoi*, car il me ſemble que je puis dire ce que c'eſt. La beauté plaît, & ce qui eſt bien ordonné plaît; ce qui me perſuade que l'ordre & la beauté ſont preſqu'une même choſe. Ce n'eſt pas ici le lieu de rechercher la cauſe du plaiſir qui ſe ſent lors qu'on voit les choſes bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L'homme étant fait pour être heureux en poſſedant Dieu qui eſt eſſentiellement l'ordre, il falloit que tout ce qui approche de l'ordre, commençât ſon bonheur.

Or l'idée que nous avons de l'ordre, c'eſt que les choſes ne ſont bien ordonnées que lorſqu'elles ont un rapport à leur tout, & qu'elles conſpirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive, les choſes deviennent agréables quoi qu'elles ne le ſoient pas d'elles-mêmes; ce qui marque que nous ſommes portez par une inclination naturelle à aimer l'ordre. La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui ne repréſentent que des objets dont on a de l'averſion. Cependant comme la fin de cet Art eſt de repréſenter les choſes au naturel, ſi chaque trait qu'on apperçoit, exprime la penſée du Peintre, & que tout correſponde à ſon deſſein, ſon ouvrage charme. Ce n'eſt pas la vûe d'un ſerpent qui eſt peint; on fremit quand on en voit un; ce qui plaît donc, c'eſt l'eſprit du Peintre qui a ſû atteindre la fin de ſon Art. Auſſi ne prend-on plaiſir à conſiderer ſon ouvrage qu'à proportion que ſe découvre cette addreſſe. Sans cela on n'eſt ſatisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impreſſions agréables ſur les ſens. Il en eſt de même de l'Architecture. La vûe d'un Palais fait ſelon toutes les regles de l'Art, ne plaît que lorſqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'eſt propoſée : qu'on voit qu'il rapporte toutes choſes avec eſprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus ſimples,

' DE PARLER. Lh.J. Cbap.lll. 9 I 8c'qu‘il n’a rien fait dont il ne puifle donner de bonnes raifons. Nous parlons pour exprimer nos penfées,& pour communiquer les mouvemens de nôtre volonté, car nous defirons qu’on ait avec nous les mêmes mouvemens vers l’objet de nospenféesêdefujetdc nôtre difcours. La beauté d’un difcours ne petit ’ •, donc confiner que dans ce rapport cxaél que toutes j fcs parties ont avec cette fin. Il eft beau lorfque tous I les termes dont il eft compofé , donnent des idées , fi juftes des chofes , qu’on les voit telles qu’elles fontV & qu’on fent'pour elles toutes les afFeélions de celui qui parle. C’^ fon jugement qui plaît quand fine , feit rien qu’avec raifon , dans le choix , dans l’arrangement des mots, 6c qu’ils font tous propres. C’eft ce que nous admirons dans un difcours. Car enfin , ce n’eft pas le fon des paroles qui en faitla beauté; j autrement on trouveroit plus beau le chant des I rolfignols que les difcours les plus éloquens. Bien qu’un Auteur ne rapporte quedes bagatelles, s’il en i fait une peinture exaéte, & qu’ainfi il arrive a la fin i qu’il a eu en vue, ceux qui font capables d’appercevoirfon Art, prennent plaifir à l'entendre. Prevenons-nous donc de cette vérité que c’eft la juftefte qui fait la fulide beauté d’un difcours; que pour bien parler, il faut êtrefage; car C’eft la fagefle qui difpofe les choies ôc les conduit' à’ leur fin. Scribendl reftè , Japere t eji & prinetpium é* foni, ' ♦ ’ r • Horace n’a jamais rien dit qui foit d’un plus grand fens. L’imagination ëftnécelTaire: onnepeut exprimer que cequei’onconçoit." Ce qui eft maigre 6c eftfopié dans l’inlagination dé' l’Oratear , l’eft xlans fes paroles. ' ILfaut donc,’ fe repr'éfentép lés chofes dans leur état naturel , 6c coricevoir-pour elles 'des mouvemens raifonnables ;"employànc-enfùitc A 5 des Digitized by Google

& qu'il n'a rien fait dont il ne puiſſe donner de bonnes raiſons.

Nous parlons pour exprimer nos penſées, & pour communiquer les mouvemens de nôtre volonté, car nous deſirons qu'on ait avec nous les mêmes mouvemens vers l'objet de nos penſées & le ſujet de nôtre diſcours. La beauté d'un diſcours ne peut donc conſiſter que dans ce rapport exact que toutes ſes parties ont avec cette fin. Il eſt beau lorſque tous les termes dont il eſt compoſé, donnent des idées ſi juſtes des choſes, qu'on les voit telles qu'elles ſont, & qu'on ſent pour elles toutes les affections de celui qui parle. C'eſt ſon jugement qui plaît quand il ne fait rien qu'avec raiſon, dans le choix, dans l'arrangement des mots, & qu'ils ſont tous propres. C'eſt ce que nous admirons dans un diſcours. Car enfin, ce n'eſt pas le ſon des paroles qui en fait la beauté; autrement on trouveroit plus beau le chant des roſſignols que les diſcours les plus éloquens. Bien qu'un Auteur ne rapporte que des bagatelles, s'il en fait une peinture exacte, & qu'ainſi il arrive à la fin qu'il a eu en vûe, ceux qui ſont capables d'appercevoir ſon Art, prennent plaiſir à l'entendre.

Prevenons-nous donc de cette verité que c'eſt la juſteſſe qui fait la ſolide beauté d'un diſcours; que pour bien parler, il faut être ſage; car c'eſt la ſageſſe qui diſpoſe les choſes & les conduit à leur fin.

Scribendi rectè, ſapere, eſt & principium & fons.

Horace n'a jamais rien dit qui ſoit d'un plus grand ſens. L'imagination eſt néceſſaire: on ne peut exprimer que ce que l'on conçoit. Ce qui eſt maigre & eſtropié dans l'imagination de l'Orateur, l'eſt dans ſes paroles. Il faut donc ſe repréſenter les choſes dans leur état naturel, & concevoir pour elles des mouvemens raiſonnables; employant enſuite

10 La Rhétorique, ou l’Art des termes qui les portent à l’efprit de celui qui écoute, telles qu’on les penfe. Perfonne ne parle bien, n’écrit bien qu’à proportion qu’il approche de cette fin. Il plaît a ceux qui découvrent qu’il ne pou'voit pas trouver des termes (juidiftinguaflent mieux ce qu’il falloir marquer: ^uil ne pouvoir pas placer fies -termes dans un lieu ou ils fifl'ent un plus grand effet; où ils s’accomraodaffent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante : qu’il a pris le -tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu’il ne faut rien faire d’inutile, il cil certain que l’efprit n’aime pas qu’on l’amufe. Quelque viteffe qu’ait la langue, fes mouvemens font encore trop lents pour fuivre la vivacité de l’efprit. Ainli c’efl: une grande foute que de dire plufieurs paroles loi fqu’unefuffit. Je ne puis donner d’avis plus important dans ce commencement, que celui-ci, que l’on n’eft élo' quent qu’après avoir acquis une grande jufteffed’efprit: qu’on doit faire une attention continuelle en parlant, fil’on ne s’écarte point de la fin où l’on doit füler , Il on y va effeétivement. La Raifon nous éclaire , il fout marcher dans fa lumière : tout ce que nous dirons dans la fuite de cet ouvrage ne fera que pour faire remarquer ce qu’elle diéle. Je fouhaiterois qu’avant que de quiter ce Chapitre on le lût plus d’üne fois, & qu’on examinât fi cequejediseftfolide 31, en foif^nt l’cffai fur quelque expreffion qui paffe pour élégante, comme efi celle-ci du commencement de la Genefe : Dieu Jit ; Que la lumière fe jfajje^ & la lumière Je fit: que la terre fiefiafie^ if la terre fut faite. Longin ce célébré Rheteur , don;ie cette expreffion pour exemple d’une expreffion fublime. Or pourquoi l’efl-elle fublime , c’eft à dire .fixcçllemment belle, fi ce n’eft parce qu’elle donne une haute idée de la puiffance du Créateur j rcc que Moïfe ^vouloir faire: c’étoit là fa fin. ' Coiiïme nous l’avons dit , il fijiut avoir de l’ima..... ■ ' ?' A gt-r Digri.

des termes qui les portent à l'eſprit de celui qui écoute, telles qu'on les penſe. Perſonne ne parle bien, n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de cette fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne pouvoit pas trouver des termes qui diſtinguaſſent mieux ce qu'il falloit marquer: qu'il ne pouvoit pas placer ſes termes dans un lieu où ils fiſſent un plus grand effet; où ils s'accommodaſſent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante: qu'il a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile, il eſt certain que l'eſprit n'aime pas qu'on l'amuſe. Quelque viteſſe qu'ait la langue, ſes mouvemens ſont encore trop lents pour ſuivre la vivacité de l'eſprit. Ainſi c'eſt une grande faute que de dire pluſieurs paroles lorſqu'une ſuffit.

Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement, que celui-ci, que l'on n'eſt éloquent qu'après avoir acquis une grande juſteſſe d'eſprit: qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, ſi l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, ſi on y va effectivement. La Raiſon nous éclaire, il faut marcher dans ſa lumiere: tout ce que nous dirons dans la ſuite de cet ouvrage ne ſera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte. Je ſouhaiterois qu'avant que de quiter ce Chapitre on le lût plus d'une fois, & qu'on examinât ſi ce que je dis eſt ſolide, en faiſant l'eſſai ſur quelque expreſſion qui paſſe pour élegante, comme eſt celle-ci du commencement de la Geneſe: *Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit: que la terre ſe faſſe, & la terre fut faite.* Longin ce celebre Rheteur, donne cette expreſſion pour exemple d'une expreſſion ſublime. Or pourquoi l'eſt-elle ſublime, c'eſt à dire excellemment belle, ſi ce n'eſt parce qu'elle donne une haute idée de la puiſſance du Créateur; ce que Moïſe vouloit faire: c'étoit là ſa fin.

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'imagi-

PAKLEït. Liv.1. Chap.III. Il gmation pour fe bien repréfenter ce qu’on veut exprimer. Il faut favoir la langue dans laquelle on écrit. Mais ce qûi fait qu'entre ceux qui entendent parfaitement une langue , & qui ont une imaginttion vive & délicate, il y en a peu qui réuffiffent, c’eft qu’on n’écrit paç avec tout le jugement qui feroit néceflaire. Pour faire un difcours , quand il ne fcroit que d’une page, il faut y employer un grand nombre de mots qu’il faut placer à propos. Il n’y a que ceux qui l’ayent expérimenté , qui comprennent combien il faut d’étendue d’efprit; combien il faut d’application , à combien de diofcs il faut faire attention en même tems: combien il faut faire de reflexions differentes pour ne rien dire que de raifonnable. Il y a toûjours quelque petite chofe qui échappe. Aum on ne fait rien qui mérité d’être lû, à moins que de pafler les yeux plulieurs fois fur fon ouvrage, & de confulter en diflferens tems la Raifon pour voir fi on a bien compris ce qu’on a crû qu’elle diétoit. Rien ne nous doit plaire que ce qu’elle approuve. Pour rendre plus fenfible cet avis important confiderons que n aujourdhui nous admirons les anciens Auteurs , c’eft parce qu’après un examen de pluficurs fiecles on a trouvé qu’ils font raifonnables ; au lieu qu’on fe laifle aflex fouvent furprendre , eftimant dans les Auteurs modernes ce qu’on nepourroit fouftrir fi on les examinoit à loifir. Ce n’eft pas parce qu’Homere & Virgile font anciens , que tous les gens d’efprit les admirent ; c’eft qu’en effet , comme le dit le célébré Tradufteur deLongin; // n'y a que i'approbation àe la pf^ évité qui puiffeitahlir le vrai mérité des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait fait un Ecrivain durant fa t'/e, quelques éloges qu'il ait requs , on ne peut pas pour cela infailliblement eonclure que fes ouvrages Joient excellens. De faux krillans , la nouveauté du Jlile , un tour d'tfprit qui A 6 était

gination pour ſe bien repréſenter ce qu'on veut exprimer. Il faut ſavoir la langue dans laquelle on écrit. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent parfaitement une langue, & qui ont une imagination vive & délicate, il y en a peu qui réuſſiſſent, c'eſt qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui ſeroit néceſſaire. Pour faire un diſcours, quand il ne ſeroit que d'une page, il faut y employer un grand nombre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a que ceux qui l'ayent experimenté, qui comprennent combien il faut d'étenduë d'eſprit; combien il faut d'application, à combien de choſes il faut faire attention en même tems: combien il faut faire de reflexions differentes pour ne rien dire que de raiſonnable. Il y a toûjours quelque petite choſe qui échappe. Auſſi on ne fait rien qui merite d'être lû, à moins que de paſſer les yeux pluſieurs fois ſur ſon ouvrage, & de conſulter en differens tems la Raiſon pour voir ſi on a bien compris ce qu'on a crû qu'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce qu'elle approuve.

Pour rendre plus ſenſible cet avis important, conſiderons que ſi aujourdhui nous admirons les anciens Auteurs, c'eſt parce qu'après un examen de pluſieurs ſiecles on a trouvé qu'ils ſont raiſonnables; au lieu qu'on ſe laiſſe aſſez ſouvent ſurprendre, eſtimant dans les Auteurs modernes ce qu'on ne pourroit ſouffrir ſi on les examinoit à loiſir. Ce n'eſt pas parce qu'Homere & Virgile ſont anciens, que tous les gens d'eſprit les admirent; c'eſt qu'en effet, comme le dit le celebre Traducteur de Longin: *Il n'y a que l'approbation de la poſterité qui puiſſe établir le vrai merite des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui*

Il LaRhetoriqjjEjOu l’Art étoît à la mode , peuvent les avoir fait valoir ; ét il arrivera peut être que dans le Jiecle fuivant on ouvrira les yeux , & qu'on méprifera ce que l'on a admiré. Ce fera fans doute auffi-tôt qu’on appercevra ce .qui y choque le bon fens , rien ne pouvant plaire long-tems que ce qui ell raifonnable. Car enfin l’illufion ne dure pas toujours. Chaque Auteur l’experiraente dans fes propres ouvrages. Dans la chaleur de la compofition qui n’cft pas content de foi-incme ? L’imagination eft-elle refroidie , on eft chagrin ; parce qu’ alors on juge mieux, & qu’on s’apperçoit de fon illufion. Celt pour cela qu’on ne doit pas fe hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent 8c cent fois; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon fens dt inconcevable à tous ceux qui ne l’ont pas expérimente. C’cll ce qui nous oblige de confulter nos amis. }<!ous avons beau être éclairez, par nous-mêmes: Les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos défauts , «y un efprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mêprije qu il ne voyait pas. Auffi ces excellens Peintres que l’Antiquité a admirez , les Apelles , les Polyéletes , félon la remarque de Pline, mettoient des inferiptions à leurs ouvrages qui marquoient qu’ils n’étoient point encore achevez , & que fi la mort ne les furprenoit , .ils effaceroient 8c corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defeélueux. Pline appelle ces inferiptions-: Pendentes titulos , comme celle-ci : Apelles faciebat mut Polyfietus : tanquam ineboata femper arte & im~ perfefla , ut contra judiciorum varietates Jupereffet Artifici regrefjus ad veniam , velut emendaturo quidquid difidtrarttUY ^ fi non effet interceptas. Ç H Af

étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir ; & il arrivera peut être que dans le ſiecle ſuivant on ouvrira les yeux, & qu'on mépriſera ce que l'on a admiré.

Ce ſera ſans doute auſſi-tôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon ſens, rien ne pouvant plaire long-tems que ce qui eſt raiſonnable. Car enfin l'illuſion ne dure pas toûjours. Chaque Auteur l'experimente dans ſes propres ouvrages. Dans la chaleur de la compoſition qui n'eſt pas content de ſoi-même ? L'imagination eſt-elle refroidie, on eſt chagrin ; parce qu'alors on juge mieux, & qu'on s'apperçoit de ſon illuſion. C'eſt pour cela qu'on ne doit pas ſe hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent & cent fois ; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon ſens eſt inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimenté. C'eſt ce qui nous oblige de conſulter nos amis. *Nous avons beau être éclairez par nous-mêmes : Les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos défauts, & un eſprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voyoit pas.* Auſſi ces excellens Peintres que l'Antiquité a admirez, les Apelles, les Polyctetes, ſelon la remarque de Pline, mettoient des inſcriptions à leurs ouvrages qui marquoient qu'ils n'étoient point encore achevez, & que ſi la mort ne les ſurprenoit, ils effaceroient & corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defectueux. Pline appelle ces inſcriptions : *Pendentes titulos*, comme celle-ci : *Apelles faciebat aut Polycletus : tanquam inchoata ſemper arte & imperfecta, ut contra judiciorum varietates ſupereſſet Artifici regreſſus ad veniam, velut emendaturo quidquid deſiderareturſi non eſſet interceptus.*

CHA-

’BE PARIER. Lh.I. Cbap.IV. L 13 Chapitre IV. La maniéré la plus naturelle de faire conneître ce qu'on penj'e , c’ejl par les difficrens Jons de la voix. Comment le feraient des hommes qui naijjant dans un âge . avancé , mais fans faveir ce que cejl que parler’, fe trouveraient enjemble. COMME l’on ne peut pas achever un Tableau avec une feule couleur , & diftinguer les differentes chofes qu’on y doit repréfenter avec les mêmes traits : il eft impoflible auffi de marquer ce qui' fe paffe dans nôtre efprit, avec des mots qui foient tous d’un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette uiftinélion ; & voyons comment les hommes formeroient leui langage, fl la Nature les ayant fait naître fcparément , ils fe rencontroient enfuite dans un même lieu, üfons de la liberté des Poètes; & faifons fortir de la terre ou defeendre du ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l’ufage de la parole. Ce fpeétade eft agréable : il y a plaifir de fe les imaginer parlans entr’eux avec les mains , avec les yeux , par des geftes , & des contorfions de tout le corps ; mais apparemment ilsfelafferoientbien-tôt de toutes ces poftures, êdehaxard ou la prudence leur enfeigneroit en peu de tems l’ufage de la parole. Il n’cft pas poiTible de dire précifément ce que feroient ces hommes , en fe formant un langage : quels fons ils choifiroient pour être le figne de chaque chofe. Il n’en eft pas des hommes comme des animaux , , qui ont un cri femblaWe , tel que l’air le forme, en fortant de la même maniéré de leur goiier. Tous les bœufs beuglent, les brebis les chevaux benniffent , leshons rugijent, : ‘ A 7 les Digilized by Google

CHAPITRE IV.

La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on penſe, c'eſt par les differens ſons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naiſſant dans un âge avancé, mais ſans ſavoir ce que c'eſt que parler, ſe trouveroient enſemble.

COMME l'on ne peut pas achever un Tableau avec une ſeule couleur, & diſtinguer les differentes choſes qu'on y doit repréſenter avec les mêmes traits: il eſt impoſſible auſſi de marquer ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, avec des mots qui ſoient tous d'un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette diſtinction; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, ſi la Nature les ayant fait naître ſeparément, ils ſe rencontroient enſuite dans un même lieu. Uſons de la liberté des Poëtes; & faiſons ſortir de la terre ou deſcendre du ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'uſage de la parole. Ce ſpectacle eſt agréable: il y a plaiſir de ſe les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des geſtes, & des contorſions de tout le corps; mais apparemment ils ſe laſſeroient bien-tôt de toutes ces poſtures, & le hazard ou la prudence leur enſeigneroit en peu de tems l'uſage de la parole.

Il n'eſt pas poſſible de dire préciſément ce que feroient ces hommes, en ſe formant un langage: quels ſons ils choiſiroient pour être le ſigne de chaque choſe. Il n'en eſt pas des hommes comme des animaux, qui ont un cri ſemblable, tel que l'air le forme, en ſortant de la même maniere de leur gozier. Tous les bœufs *beuglent*, les brebis *bêlent*, les chevaux *henniſſent*, les lions *rugiſſent*,

C4 LaRHïtoik^^üEjOü l’Art les loups hurlent. Il y a des oifeaux qui articulent , qui imitent la voix de l’homme : mais ce n’eft qu’une imitation machinale. Les organes de l’ouïe & de la parole font liez ; d’où vient qu’il ell facile de prononcer ce qu’on entend. Les oifeaux dans l^uels cette liaifon eft plus parfaite , fe dreffent aifement à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font , mais il eft évident que ce n’eft qu’une impreflQon corporelle qui les y détermine. Âufli la parole eft une preuve fenfible de la diftinélion de l’ame ôc du corps. Les mots- ne lignifient rien par eux-mêmes , ils n’ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils font les fignes , & c’eft ce qui caufe cette diverfité prodigieufe de differenteslangues. S’il y avoit un langage naturel , il feroit connu de toute la terre , Sc en ufage par tout. , C’eft une fable ce qu’Herodote rapporte , ou fi c’eft une Kiftoire , on n’en peut rien conclure. Il dit qu’un Roi d’Egypte ayant fait nourrir deux enfians par des chevres dans une maifon feparée , au bout de deux ans ces en fans en tendant la main à celui qui entra le premier dans le lieu où ils éi oient, üs prononcèrent ce mot Beccos, qui chez les Phrygiens , dit le même Auteur , lignifie du pain : d’où le Roi d’Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit naturel, & que par confequent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raifonBoit mal; car il y a de l’apparence que ces enfens n’ayant jamais entendu d’autre voix que le cri des chèvres qui les avoient allaitez , ils imitoient ce cri , auquel ce m®t Phrygien ne reffembloit que par hazard. Les Grecs nomment Bêché une cncvre , fans doute à caufe de fan cri. Ouel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des chol« & leurs noms ? Peut-on , par exemple, appercevoir une fi ^Tinde liaifon entre ce mot SdcU ài. k chofe qu’il fignifie , que ceux qui ont , vû Oigitized by CoogI

les loups *hurlent*. Il y a des oiſeaux qui articulent, qui imitent la voix de l'homme : mais ce n'eſt qu'une imitation machinale. Les organes de l'ouïe & de la parole ſont liez ; d'où vient qu'il eſt facile de prononcer ce qu'on entend. Les oiſeaux dans leſquels cette liaiſon eſt plus parfaite, ſe dreſſent aiſément à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font, mais il eſt évident que ce n'eſt qu'une impreſſion corporelle qui les y détermine. Auſſi la parole eſt une preuve ſenſible de la diſtinction de l'ame & du corps. Les mots ne ſignifient rien par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils ſont les ſignes, & c'eſt ce qui cauſe cette diverſité prodigieuſe de differentes langues. S'il y avoit un langage naturel, il ſeroit connu de toute la terre, & en uſage par tout.

C'eſt une fable ce qu'Herodote rapporte, ou ſi c'eſt une hiſtoire, on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roi d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chevres dans une maiſon ſeparée, au bout de deux ans ces enfans en tendant la main à celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient, ils prononcerent ce mot *Beccos*, qui chez les Phrygiens, dit le même Auteur, ſignifie *du pain* : d'où le Roi d'Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit naturel, & que par conſequent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raiſonnoit mal ; car il y a de l'apparence que ces enfans n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des chevres qui les avoient allaitez, ils imitoient ce cri, auquel ce mot Phrygien ne reſſembloit que par hazard. Les Grecs nomment βῆκη *Bêché* une chevre, ſans doute à cauſe de ſon cri.

Quel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des choſes & leurs noms ? Peut-on, par exemple, appercevoir une ſi grande liaiſon entre ce mot *Soleil* & la choſe qu'il ſignifie, que ceux qui ont

vû

DB PAUL EU. JUv^J.Ci^p.JV. IJ YÛ cet Aftre ayent été déterminez à prononcer plûtôt ce mot So/eii qu'un autre ? Tout le' rapport qu'il })eut y avoir des noms aux chofes , c'elt par leur bn. En cherchant un nom pour une chofe , fi elle faitunfon, il fe peut qu'on foit porté à lui en trouver un , dont la cadence exprime en quelque iaçoa fa nature. Comme lorfqu'on a voulu donner ua nom Latin au Canon > on a choifi ce mot Sombar^ dat dont le fon imite celui que' £ait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en très-petit nombre, parce qu'il y a peu de choto qui faflent fon. Cdm de ces fix lettres ü les hommes ne l'avoient établipour être le ligne de cet Aftre , reveilleroitaufli-tôt l'idée d'une pierre. Deux perfon- n nés fe communiquent leurs penfées avec toutes fortes de mots barbares, quand une fois ils font convenus de ce qu'ils veulent faire lignifier à ces mots. Platon dans fon Cratyle dit qu'en impofant les noms il faut choifîr ceux qui expriment véritablement la nature des chofes qu'on veut qu'ils fignir fient. Cela eft fort bien , & poflible en quelque maniéré , prenant les noms qu'on fait de nouveau , des chofes mêmes avec lefquelles celle qu'on veut nommer a du rapport , & diftinguant le nouveau ' .nom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la queftion eft û les premiers noms d'une langue y qm font comme les racines des au.tres , expriment naturellement ce qu'ils fignifient. Cela fepeut trouver en quelques-uns, comme nous l'avons dit. Les noms font des fons ; ainfi lorfqu'ils ne fe peuvent prononcer qu'en faifant le fon de la chofe qu'ils fignifient , on peut dire que ce.s noms font naturels , comme beugkmtnt , betmijjement , 'ruetjfment t beugler y hennir y rugir i mais je l'ai dqa dit , le nombre de ces noms eft très-petit. Tout ce, qui ne fonne point n'a point d'çxpreffion naturelle en cc fons. , Outre que ck quelque mot f - - qu'oa Digilized by Googl

vû cet Aſtre ayent été déterminez à prononcer plûtôt ce mot *Soleil* qu'un autre ? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux choſes, c'eſt par leur ſon. En cherchant un nom pour une choſe, ſi elle fait un ſon, il ſe peut qu'on ſoit porté à lui en trouver un, dont la cadence exprime en quelque façon ſa nature. Comme lorſqu'on a voulu donner un nom Latin au *Canon*, on a choiſi ce mot *Bombarda*, dont le ſon imite celui que fait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en très-petit nombre, parce qu'il y a peu de choſes qui faſſent ſon. Celui de ces ſix lettres *S. o. l. e. i. l.* ſi les hommes ne l'avoient établi pour être le ſigne de cet Aſtre, reveilleroit auſſi-tôt l'idée d'une pierre. Deux perſonnes ſe communiquent leurs penſées avec toutes ſortes de mots barbares, quand une fois ils ſont convenus de ce qu'ils veulent faire ſignifier à ces mots.

Platon dans ſon Cratyle dit qu'en impoſant les noms il faut choiſir ceux qui expriment veritablement la nature des choſes qu'on veut qu'ils ſignifient. Cela eſt fort bien, & poſſible en quelque maniere, prenant les noms qu'on fait de nouveau, des choſes mêmes avec leſquelles celle qu'on veut nommer a du rapport, & diſtinguant le nouveau nom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la queſtion eſt ſi les premiers noms d'une langue, qui ſont comme les racines des autres, expriment naturellement ce qu'ils ſignifient. Cela ſe peut trouver en quelques-uns, comme nous l'avons dit. Les noms ſont des ſons ; ainſi lorſqu'ils ne ſe peuvent prononcer qu'en faiſant le ſon de la choſe qu'ils ſignifient, on peut dire que ces noms ſont naturels, comme *beuglement*, *hennifſement*, *rugiſſement*, *beugler*, *hennir*, *rugir* ; mais je l'ai déja dit, le nombre de ces noms eſt très-petit. Tout ce qui ne ſonne point n'a point d'expreſſion naturelle en ce ſens. Outre que de quelque mot qu'on

l6 LaRhetoxiqjuIjOÙ l’Akt qu’on fe feïve pour marquer ce tjui a un fon , on pourra toûjours en reveiller l’idét, fi l'ufagel’aautorifé. Celle du cri d’un animal Te peut reveiller par un nom dont la prononciation n’a aucun rapport avec ce cri , li les hommes l’ont établi pour le Cgnifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette queftion eft donc inutile. Les étymologies ou véritables origines qu’il prétend donner de plulieurs noms Grecs , font faulTes. Il lui auroit été plus facile de les dériver de la langue fainte s’il l’avoit connue. Il avoué qu’il y a de certains lioms qui fe doivent regarder comme les élemens'de la langue , dont on ignore l’origine. Il ignoroit l’origine de l’homme que Dieu avoir formé de fes propres mains , & à qui il avoir donné un langage, dans lequel les Savans pre' tendent qu’on peut trouver l’origine de toutes les langues. “ Quoiqu'il en foit de ce fehtiment , qui s’accorde avec cette vérité confiante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il eft évident que ces hommes fortis nouvellement de la terre ou defeendus du ciel fe feroient pû faire un langage dont chaque mot n’auroit point d’autre idée que celle avec laquelle ils l’auroient lié; fans qu’on pût dire que quelque impreffion corporelle les y eût obligez', ou qiie la feule difpofition de leur organe les leur eût fait prononcer j ainfi que la voix ou le cri qui fort du gozicr d’un'chcfval elt un henniflement. Concluons donc qu’il fuffiroit que celui qui fe>Toit le plus fage ou le plus autorifé de nôtre nouvelle troupe , nommât , par exemple , ce rhot Sak\l dans le tems qu’on feroit tourné vers cet Aftre*, & qu’on y feroit attention , pour faire qn’ü devînt lé nomdecetAftre ; après quoi ce n’auroit plus ét6 un vain fon. Mais il faut avouer que cette convention çft difficile. Lc9 Fbüofophes éc les iiliftoriens qui ' veuDigilizec

qu'on ſe ſerve pour marquer ce qui a un ſon, on pourra toûjours en reveiller l'idée, ſi l'uſage l'a autoriſé. Celle du cri d'un animal ſe peut reveiller par un nom dont la prononciation n'a aucun rapport avec ce cri, ſi les hommes l'ont établi pour le ſignifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette queſtion eſt donc inutile. Les étymologies ou veritables origines qu'il prétend donner de pluſieurs noms Grecs, ſont fauſſes. Il lui auroit été plus facile de les deriver de la langue ſainte s'il l'avoit connuë. Il avouë qu'il y a de certains noms qui ſe doivent regarder comme les élemens de la langue, dont on ignore l'origine. Il ignoroit l'origine de l'homme que Dieu avoit formé de ſes propres mains, & à qui il avoit donné un langage, dans lequel les Savans pretendent qu'on peut trouver l'origine de toutes les langues.

Quoiqu'il en ſoit de ce ſentiment, qui s'accorde avec cette verité conſtante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il eſt évident que ces hommes ſortis nouvellement de la terre ou deſcendus du ciel ſe ſeroient pû faire un langage dont chaque mot n'auroit point d'autre idée que celle avec laquelle ils l'auroient lié; ſans qu'on pût dire que quelque impreſſion corporelle les y eût obligez, ou que la ſeule diſpoſition de leur organe les leur eût fait prononcer; ainſi que la voix ou le cri qui ſort du gozier d'un cheval eſt un henniſſement.

Concluons donc qu'il ſuffiroit que celui qui ſeroit le plus ſage ou le plus autoriſé de nôtre nouvelle troupe, nommât, par exemple, ce mot *Soleil* dans le tems qu'on ſeroit tourné vers cet Aſtre, & qu'on y feroit attention, pour faire qu'il devînt le nom de cet Aſtre; après quoi ce n'auroit plus été un vain ſon. Mais il faut avouër que cette convention eſt difficile. Les Philoſophes & les Hiſtoriens qui veu-

DE PARLER. Liv.J. Cbap.V. 17. Tculcnt que les hommes foient nez de la terre comme des champignons , ont beau nous dire que la neceffité de s’entr’aider les obligea de s’aflernb|er , Sc de fe faire un langage. Je ne fai fi ne s’entendant point les uns les autres, ils ne fe feroient pas plûtôt difperfés ; aimans mieux demeurer avec des bê-^ tes , comme faint A'uguftin dit qu’on aime mieux converfer avec fon chien qu’avec des hommes dont 6n n’eft point entendu. Tant il eft vrai qu’il faut reconnoître que ce n'eft point le hazard qui a formé . les hommes : qu’ils ont une première origine : qu’ils viennent d’un premier homme qui étoit l’ouvrage de Dieu ; ce que nous dirons dans la fuite avec plus d’étendue. Cependant demeurons dans nôtre hypothefe; confîderons-la comme poflible. Chapitre V. Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniéré d'écrire. Celle que nous avons ejl dût j aux anciens Patriarches. , ' ■ . ~ . 'il SI ces hommes pouvoient fe faire un langage, ils^ pourroient auui tpuver des caraéferes , ngnes de' ce langage. C’eft ce qu’il faut confîderer ici. Lcs^ langues ne fe font perfedionnées qu’après qu’on a | trouvé récriture , & qu’on a taché de marquer pat; quelques lignes permanens ce que l’on avoit dit de| vive voix, ou ce que l’on avoit feulement penfé.. Le j ton ,;ies geftes , l’air du vifage,- de celui qui parle ,5 foutiennent fes paroles , & marquent une partie de çequ’il penfe; ainli en l’entendant parler on conçoit^ aifément ce qu’il veut dfre. ' Un difeours écrit cilmort; il eft privé de tous ces fecours. C’eft pourquoi à moins qu’il ne marque exadement tous les, •faits de la penlec de celui qui a écrit ; que toutes^

veulent que les hommes ſoient nez de la terre comme des champignons, ont beau nous dire que la neceſſité de s'entr'aider les obligea de s'aſſembler, & de ſe faire un langage. Je ne ſai ſi ne s'entendant point les uns les autres, ils ne ſe ſeroient pas plûtôt diſperſés; aimans mieux demeurer avec des bêtes, comme ſaint Auguſtin dit qu'on aime mieux converſer avec ſon chien qu'avec des hommes dont on n'eſt point entendu. Tant il eſt vrai qu'il faut reconnoître que ce n'eſt point le hazard qui a formé les hommes: qu'ils ont une premiere origine: qu'ils viennent d'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu; ce que nous dirons dans la ſuite avec plus d'étenduë. Cependant demeurons dans nôtre hypotheſe; conſiderons-la comme poſſible.

CHAPITRE V.

Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons eſt dûe aux anciens Patriarches.

SI ces hommes pouvoient ſe faire un langage, ils pourroient auſſi trouver des caracteres, ſignes de ce langage. C'eſt ce qu'il faut conſiderer ici. Les langues ne ſe ſont perfectionnées qu'après qu'on a trouvé l'écriture, & qu'on a tâché de marquer par quelques ſignes permanens ce que l'on avoit dit de vive voix, ou ce que l'on avoit ſeulement penſé. Le ton, les geſtes, l'air du viſage de celui qui parle, ſoutiennent ſes paroles, & marquent une partie de ce qu'il penſe; ainſi en l'entendant parler on conçoit aiſément ce qu'il veut dire. Un diſcours écrit eſt mort; il eſt privé de tous ces ſecours. C'eſt pourquoi à moins qu'il ne marque exactement tous les traits de la penſée de celui qui a écrit; que toutes les

x8‘ La Rhetoriqjoi, ou i’Art les paroles ne foient liées, & ne portent des marS|ücs du rapport qu’ont entr’elles les chofes qu’elles ignifienti pcdifcourseft imparfait, obfcur, inintelligible.” ' Ceft l’écriture qui fait apperccvoir ce qui manque à une langue pour être claire : on voit en écrivant ce qu’il y faut lupplcer , ce qu’il y faut changer. Les langues barbares peuvent fuffire , quand il n’ell queftion que des befoins de la vie animale, de la vente ou achat de quelques marchandifes , mais elles ne feroient pas capables d’un Hile réglé dans lequel on pût expli<juer les Sciences. Or il en eft de l’ecriture comme du langage , & généralement de tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la même chofe; parce que c’eft le mouvement de la Nature, quielt la même en tous , qui les fait agir } mais entre plufieurs hommes qui entreprennent une même chofe, ils la font chacun d’une maniéré particulière. Comme ils peuvent choifir quelque ton quecefoit pour être le figne de leurs penfées , ils peuvent pareillement marquer ce fon par quelque' figne qu'il leur plaira, &cela fort différemment. La maniéré dont nous écrivons, qui confifte dans les differens arran^ giemens d’un petit nombre de lettres , eft une invention admirable qui fe doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples barbares, j’entends tous ceux qui fe féparerent des enfans de Dieu & errèrent en diflferens coins du monde , n’eurent l’ufage de récriture telle que nous l’avons , que fort tard; Ainüque les Américains, avant que nous les connuffions, a voient feulement des figures ou images pour marquer certaines chofes; ce qui eft bien different de notre écriture. Avec vingt-quatre differens fignes , ou lettres differentes , nous marquons ce que nous voulons. Ces lettres font limples , faites d’un ou de deux traits , ou au plus de trois. En les combinant il n’y a point de chofe qui ait un nom qu'elDigltized by GoogI

les paroles ne ſoient liées, & ne portent des marques du rapport qu'ont entr'elles les choſes qu'elles ſignifient; ce diſcours eſt imparfait, obſcur, inintelligible. C'eſt l'écriture qui fait appercevoir ce qui manque à une langue pour être claire: on voit en écrivant ce qu'il y faut ſuppléer, ce qu'il y faut changer. Les langues barbares peuvent ſuffire, quand il n'eſt queſtion que des beſoins de la vie animale, de la vente ou achat de quelques marchandiſes, mais elles ne ſeroient pas capables d'un ſtile reglé dans lequel on pût expliquer les Sciences.

Or il en eſt de l'écriture comme du langage, & géneralement de tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la même choſe; parce que c'eſt le mouvement de la Nature, qui eſt la même en tous, qui les fait agir; mais entre pluſieurs hommes qui entreprennent une même choſe, ils la font chacun d'une maniere particuliere. Comme ils peuvent choiſir quelque ſon que ce ſoit pour être le ſigne de leurs penſées, ils peuvent pareillement marquer ce ſon par quelque ſigne qu'il leur plaira, & cela fort differemment. La maniere dont nous écrivons, qui conſiſte dans les differens arrangemens d'un petit nombre de lettres, eſt une invention admirable qui ſe doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples barbares, j'entends tous ceux qui ſe ſéparerent des enfans de Dieu & errerent en differens coins du monde, n'eurent l'uſage de l'écriture telle que nous l'avons, que fort tard; Ainſi que les Americains, avant que nous les connuſſions, avoient ſeulement des figures ou images pour marquer certaines choſes; ce qui eſt bien different de nôtre écriture. Avec vingt-quatre differens ſignes, ou lettres differentes, nous marquons ce que nous voulons. Ces lettres ſont ſimples, faites d'un ou de deux traits, ou au plus de trois. En les combinant il n'y a point de choſe qui ait un nom qu'el-

les

* ^ • 'DE PARIER. Lh.T. Cbap.V.' 19 les ne marquent. Mais il n’en eft pas de même de ces images des Américains , qui étoicnt proprement des fymboles & non des élemens ; manière d’écrire fort imparfaite, & qui ne mérité pas le nom d’écriture. Celle des Chinois l’eft encore plus ; difons hardiment qu’ils ne favent point écrire. Il leur faut quarante. ou foixante mille caraéferes, ^même jufqu’à quatre-vingt mille , comme l’aflurent ceux qui ont été à la Chine. Combien fàut-il de differens traits pour former & diftinguer ces carafteres ? Le moyen de fe les mettre tous dans la tête : de fe fouvenir en les voyant de ce qu’ils peuvent fignifier; & lorfqu’on ne les voit point, St qu’on veut exprimer la chofe qu’ils fignifient , com^ ment pouvoir tirer tous leurs traits } L’imprcllion qu’ont ces Peuples , eft auffi fort imparfaite , car pour chaque page de leurs livres il faut qu’ils gravent fur une planche de bois les caraderes qu’ils y veulent reprélenter ; laquelle ne peut fervir ^e pour faire cette page ; ainli ü faut autant de differentes planches qu’il y a de pagesi Une planche ne fe gra^ ve pas aufli facilement qu’on aflemble des lettresi outre que celles qui ont fervi à- une paige, peuvent fervir à tout >un livre. , " - y , r , Rien donede plus imparfait que toute la littérature Chinoife. Chaque caradere figaifiant une feule chofe , il en faut connpître un nombre infini » dont fl n’eft pas poffible de conferver en fa mémoire la fignification & lés traits qui les diftinguent. Ajoutez qu’ils ne^ marquent que les chofes , ôé qu’ils n’expriment ni les adions , ni les rappofts, Âufli les Chinois admirent lès Européens voyant qu’avec un petit nomhrede differens traits ilé pouvoient exprimer tdute leur langue. Nos caradércs fe nomment Elemens, parce qu’ils font en petit nombre , que tous les mots en font compofez , & qu’il n’y en a aucun qui ne fepuiffe réduire à quelqu’u-.olf Digitized by

les ne marquent. Mais il n'en eſt pas de même de ces images des Americains, qui étoient proprement des ſymboles & non des élemens ; maniere d'écrire fort imparfaite, & qui ne merite pas le nom d'écriture. Celle des Chinois l'eſt encore plus : diſons hardiment qu'ils ne ſavent point écrire. Il leur faut quarante ou ſoixante mille caracteres, & même juſqu'à quatre-vingt mille, comme l'aſſurent ceux qui ont été à la Chine. Combien faut-il de differens traits pour former & diſtinguer ces caracteres ? Le moyen de ſe les mettre tous dans la tête : de ſe ſouvenir en les voyant de ce qu'ils peuvent ſignifier ; & lorſqu'on ne les voit point, & qu'on veut exprimer la choſe qu'ils ſignifient, comment pouvoir tirer tous leurs traits ? L'Impreſſion qu'ont ces Peuples, eſt auſſi fort imparfaite, car pour chaque page de leurs livres il faut qu'ils gravent ſur une planche de bois les caracteres qu'ils y veulent repréſenter ; laquelle ne peut ſervir que pour faire cette page ; ainſi il faut autant de differentes planches qu'il y a de pages. Une planche ne ſe grave pas auſſi facilement qu'on aſſemble des lettres, outre que celles qui ont ſervi à une page, peuvent ſervir à tout un livre.

Rien donc de plus imparfait que toute la litterature Chinoiſe. Chaque caractere ſignifiant une ſeule choſe, il en faut connoître un nombre infini, dont il n'eſt pas poſſible de conſerver en ſa memoire la ſignification & les traits qui les diſtinguent. Ajoutez qu'ils ne marquent que les choſes, & qu'ils n'expriment ni les actions, ni les rapports. Auſſi les Chinois admirent les Européens voyant qu'avec un petit nombre de differens traits ils pouvoient exprimer toute leur langue. Nos caracteres ſe nomment Elemens, parce qu'ils ſont en petit nombre, que tous les mots en ſont compoſez, & qu'il n'y en a aucun qui ne ſe puiſſe reduire à quelqu'u-

n ' %p La Rhetoriqjub,.ou l’Art .qu’unedenos lettres, comme à fon principe; ainfi que toutes les chofes materielles. fe reduuent aux premiers élemens. J En parlant de la véritable origine des Langues , ^nous verror^s en quel tem.s à peu près l’ufage des ' lettres a éré connu. Nous verrons la preuve de ce que hoüs"avons avancé , que c’eft aux Patriarches qu-on ‘efl redevable de l’invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s’eft beaucoup per-^ fcétionnée dans la fuite desfiecles. Si ce n’ell qu’on veuille dire que dans les premiers commencemens on fe contentoit d’écrire ce qui étoit abfolument nc>ceflaire, & qu’on fupprimoit ce qui fe peut fuppléer. pn h’écrit dans une langue que pour ceux qui la fayent; ainfi en voyant les principales lettres d’un mor; il eft facile à celui quiiçonnoît ce mot de deviner les autres lettres qui ne font point marquées. 'Les lettres qu’on nomme confones, ne fe peuvent prononcerqu’on ne falTe enmêmetemsfonnerune lettre voyelle. Ainfi unhomme qui fait parfaitement l’Hebreu, quoiqu’il nevoye pas dans l’écriture toutes les voyelles , il les fuppîee aifément. Que cela fait loflible , on n’en pqujç pas douter , puis qu’encore auourdhui les Doéteuis Juifs ne les expriment pas dans çur écriture , & que cependant ils^ s’entendent bien , ’&Jifent couramment l’écriture lesiuns des autres. (C’eft un fait appuyé fur dè bonnes preuves, que jufqù’au cinquième liecle après la Naiflance de J esus-Christ les Hebreux n’avoient point l’ufa-t ge de ce qu’ils appellent points qui tiennent parmi eûx'jieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles, tnâis celles-là ils les mettent .au nombre des confondes; de en les lifant, ils font fouveat entendre le fon d’une véritable voyelle qui,eft tout different, Auffi il n’y a que ceux qui favent l’Hebfeu qui le puiflent lire fans points. Dieu le vouloit ainfi , afin que fi les Livres de l’Ecriture venoient à tomber enDIgitIzed by Google

qu'une de nos lettres, comme à ſon principe; ainſi que toutes les choſes materielles ſe reduiſent aux premiers élemens.

En parlant de la veritable origine des Langues, nous verrons en quel tems à peu près l'uſage des lettres a été connu. Nous verrons la preuve de ce que nous avons avancé, que c'eſt aux Patriarches qu'on eſt redevable de l'invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s'eſt beaucoup perfectionnée dans la ſuite des ſiecles. Si ce n'eſt qu'on veuille dire que dans les premiers commencemens on ſe contentoit d'écrire ce qui étoit abſolument neceſſaire, & qu'on ſupprimoit ce qui ſe peut ſuppléer. On n'écrit dans une langue que pour ceux qui la ſavent; ainſi en voyant les principales lettres d'un mot, il eſt facile à celui qui connoît ce mot de deviner les autres lettres qui ne ſont point marquées. Les lettres qu'on nomme conſones, ne ſe peuvent prononcer qu'on ne faſſe en même tems ſonner une lettre voyelle. Ainſi un homme qui ſait parfaitement l'Hebreu, quoi qu'il ne voye pas dans l'écriture toutes les voyelles, il les ſupplée aiſément. Que cela ſoit poſſible, on n'en peut pas douter, puis qu'encore aujourdhui les Docteurs Juifs ne les expriment pas dans leur écriture, & que cependant ils s'entendent bien, & liſent couramment l'écriture les uns des autres.

C'eſt un fait appuyé ſur de bonnes preuves, que juſqu'au cinquiéme ſiecle après la Naiſſance de JESUS-CHRIST les Hebreux n'avoient point l'uſage de ce qu'ils appellent *points*, qui tiennent parmi eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles, mais celles-là ils les mettent au nombre des conſonnes; & en les liſant, ils font ſouvent entendre le ſon d'une veritable voyelle qui eſt tout different. Auſſi il n'y a que ceux qui ſavent l'Hebreu qui le puiſſent lire ſans points. Dieu le vouloit ainſi, afin que ſi les Livres de l'Ecriture venoient à tomber entre

'DE'PARtER. Liv.'I. Cbap. V. ■ ri' tré les mains des nations étrangères , ils ne faflent. point, entendus : De forte ^ue non feulement l'intelligence, mais la leéture meme de ces Livres depen-* doit d'une Tradition vivante ; l'Ecriture couvrant de cette maniéré des mylleres qui ne dévoient pas être connus de tout le monde. ■ • Auirefuis dans i'Hebreu & prefque'dans toutes: ^es Langues on écrivoit tout de fuite, on ne diftin-* guoit pjmt ks ditïerens mots, par des points, pardes virgules; q'ji marquent quand un nouveau forts* CQm.mencc, quand il cil achevé. On ne faVoit ceque c etoit de- feparcr les mots , de commencer toùjours un nouveau fens par une grande lettre î' de didinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons differens, qui ont des ac-' cens, comme lalangueGreque; l'on n'a commencé de Içs marquer ces tons., ces accens , ces afpirations que depuis que la langue a commencé de fe corrompre ; que la prononciation s'ell changée j & qu'on -a cherché des moyens dè conferverl'ancienne prononciation. On. a mis des notes fur chaque mot , qui ne fe voyent point dans les anciennes inferiptions , dans les Manuferits de la première antiquité. En écrivant on ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à la clarté du ftile. Il y a des mots' qui ont differentes lignifications , félon leurs differentes notes ou accens. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la fuite des ficelés pour per-: feélionner l'écriture. Quant à la maniéré de la ranger , elle n'elt pas la mê^me dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caraéleres par colomnes;' Ils n'écrivent pas fur une ligne tranfverfale, mais de haut en bas fur une perpendiculaire : mettant les caraéleres qui fe fuivent non côte à côte , mais les uns furies autres ; ccque ceux del'Ifle de Taprobane qui fe nomme aujourdhui Zeilan, faifoicnt du temsdeDiodorc de Sidlc. : in, • Tou

tré les mains des nations étrangeres, ils ne fuſſent point entendus: De ſorte que non ſeulement l'intelligence, mais la lecture même de ces Livres dependoit d'une Tradition vivante; l'Ecriture couvrant de cette maniere des myſteres qui ne devoient pas être connus de tout le monde.

Autrefois dans l'Hebreu & preſque dans toutes les Langues on écrivoit tout de ſuite, on ne diſtinguoit point les differens mots, par des points, par des virgules; qui marquent quand un nouveau ſens commence, quand il eſt achevé. On ne ſavoit ce que c'étoit de ſeparer les mots, de commencer toújours un nouveau ſens par une grande lettre: de diſtinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons differens, qui ont des accens, comme la langue Greque; l'on n'a commencé de les marquer ces tons, ces accens, ces aſpirations que depuis que la langue a commencé de ſe corrompre; que la prononciation s'eſt changée; & qu'on a cherché des moyens de conſerver l'ancienne prononciation. On a mis des notes ſur chaque mot, qui ne ſe voyent point dans les anciennes inſcriptions, dans les Manuſcrits de la premiere antiquité. En écrivant on ne doit rien negliger de ce qui peut contribuer à la clarté du ſtile. Il y a des mots qui ont differentes ſignificatîons, ſelon leurs differentes notes ou accens. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la ſuite des ſiecles pour perfectionner l'écriture. Quant à la maniere de la ranger, elle n'eſt pas la même dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caracteres par colomnes. Ils n'écrivent pas ſur une ligne tranſverſale, mais de haut en bas ſur une perpendiculaire: mettant les caracteres qui ſe ſuivent non côte à côte, mais les uns ſur les autres; ce que ceux de l'Iſle de Taprobane qui ſe nomme aujourdhui Zeilan, faiſoient du tems de Diodore de Sicile.

Tou-

tir La RhetorkLub» ow l’Art Toutes les autres Nations mettent leurs motscôttf à côte , mais elles commencent différemment. Les Hebreux , les Chaldéens , les Syriens , les Arabes écrivoient & écrivent encore de la droite à la gaudic. Hérodote dit que c’étoit la manière des Egyptiens. Les Grecs , les Latins dans la fuite des fiecles commencèrent de la gauche à la droite ; car il y a bien de l’apparence que dans les commencemens , comme c’eil des Hebreux que leur eft venu l’Art de l’Ecriture , ils en avoient toutes les maniérés. Ils ne les quittèrent pas d’abord pour en prendre de contraires. Ils conferverent la première en même tems qu’ils en prirent une nouvelle; car ils écrivirent de la droite à U gauche, & de la gauche à la droite, joignansces deux maniérés. Ils faifoienr comme les laboureurs, 3ui ayant commencé delà gauche à la droite; quand s font au bout du champ qu’ils lalx>urent , ils recommencent de la droite a la gauche, & continuent de même. C’ell à dire que les Grecs écri voient par filions,, ou comme les bœufs'; qui en labourant recommencent où ils finüTent ; d’où les Grammairiens Grecs appellent cette ancienne maniéré d’écrire On pourroit dire que les hiéroglyphes desEgypM liens étaient une cinquième maniéré a’écrirc ; car ces hiéroglyphes font differents des caraéteres Chinois, qui ne repréfentent rien. ' Ce font de limples traits; au Heu que les hiéroglyphes des Egyptiens éroient des images d’animaux j fymboles des myfteres qué ces peuples vouloient lignifier. Les caraéteres du Pérou , du Mexique , étoienr plus femblables à ceux des Egyptiens qu’a ceux de la Chine ; car c’étoient des images, des repréfentations, des peintures. Enfin nous pourrions compter entre les dinerentes écritures ces notes ou abrégez dont fefervoient les Romains avec lefquelles ils écrivoient avec tant de célérité que leur main étoit plus prompte que la langue de T celui

Toutes les autres Nations mettent leurs mots côte à côte, mais elles commencent differemment. Les Hebreux, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes écrivoient & écrivent encore de la droite à la gauche. Herodote dit que c'étoit la maniere des Egyptiens. Les Grecs, les Latins dans la ſuite des ſiecles commencerent de la gauche à la droite; car il y a bien de l'apparence que dans les commencemens, comme c'eſt des Hebreux que leur eſt venu l'Art de l'Ecriture, ils en avoient toutes les manieres. Ils ne les quitterent pas d'abord pour en prendre de contraires. Ils conſerverent la premiere en même tems qu'ils en prirent une nouvelle; car ils écrivirent de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, joignans ces deux manieres. Ils faiſoient comme les laboureurs, qui ayant commencé de la gauche à la droite; quand ils ſont au bout du champ qu'ils labourent, ils recommencent de la droite à la gauche, & continuent de même. C'eſt à dire que les Grecs écrivoient par ſillons, ou comme les bœufs, qui en labourant recommencent où ils finiſſent; d'où les Grammairiens Grecs appellent cette ancienne maniere d'écrire βυστροφηδὸν.

On pourroit dire que les hieroglyphes des Egyptiens étoient une cinquiéme maniere d'écrire; car ces hieroglyphes ſont differents des caracteres Chinois, qui ne repréſentent rien. Ce ſont de ſimples traits; au lieu que les hieroglyphes des Egyptiens étoient des images d'animaux, ſymboles des myſteres que ces peuples vouloient ſignifier. Les caracteres du Perou, du Mexique, étoient plus ſemblables à ceux des Egyptiens qu'à ceux de la Chine; car c'étoient des images, des repréſentations, des peintures. Enfin nous pourrions compter entre les differentes écritures ces notes ou abregez dont ſe ſervoient les Romains, avec leſquelles ils écrivoient avec tant de celerité, que leur main étoit plus prompte que la langue de

celui

DB PAKLER. LivJ. Cba^.Vh .xj celui qui recitoit le difcours qu’ils copioient , n’étoit agile. Ils avoient des notes pouf chaque chofe > pour chaque nom , comme les Chinois. On en compte j ufqu à s ood. Gruter en a fait imprimer une partie,^ ChapitrbVI. i Pour marquer les /iijf 'trens traits du Tableau tÜHt .j on a jo> mé le dejjein dans Pefprit , on a j, bejùin de mots de dijferens ot drts. “ Ne confie! erons pas feulement ce que feroient ces nouveaux nés, fans doctrine tkgroffiers. Voyons ce que la Raüon preferit ; ou , ce qui eft la même choie, ccqueceshommesauroient fait s’ils avoient été Philolophes , «s’ils avoient confulté la Raifon,5c écouté cé qu'elle peut preferire pour marquer tous les traits de nos penfées , leur raport , leur fuite. Suppofons donc qu’ils foient raifonnables ; car des Barbares qui ne vivent que félon l’impreflion des fens , fans reflexion , fans jugement, fans raifonneraent , fans entretien, ne forment aucune penfée réglée. Suppofons, dis-je, que ces hommes font Philofophes. Les operations de nôtre efprit fur fes idées fe reduifent à trois ou à quatre. Ilapperçoit ce qui eft en lui-même , comme font les premières yeritex aveclefquellc's nous naiifons, & les chofes qui font horsdeluiconime les aftres , les plantes , les animaujt , par la porte des fens du corps où il eft renfermé. Cette première operation de l’eiprit fe nomme dans les écoles de Philolôphie, perception. Lorfque nous avons apperun objet, que nousyfaifons quelque attention, que nous reflechiflbns fur ce que nous y découvrons , nous en jugeons; c’cftàdire q^ue nous lui attribuons quelque qualité en affurant qu’il eft tel , ou qu’il n’eft pastel Cette féconde operation de l’efprit s’appelle

celui qui recitoit le diſcours qu'ils copioient, n'étoit agile. Ils avoient des notes pour chaque choſe, pour chaque nom, comme les Chinois. On en compte juſqu'à 5000. Gruter en a fait imprimer une partie.

CHAPITRE VI.

Pour marquer les differens traits du Tableau dont on a formé le deſſein dans l'eſprit, on a beſoin de mots de differens ordres.

NE conſiderons pas ſeulement ce que feroient ces nouveaux nés, ſans doctrine & groſſiers. Voyons ce que la Raiſon preſcrit; ou, ce qui eſt la même choſe, ce que ces hommes auroient fait s'ils avoient été Philoſophes, s'ils avoient conſulté la Raiſon, & écouté ce qu'elle peut preſcrire pour marquer tous les traits de nos penſées, leur raport, leur ſuite. Supposons donc qu'ils ſoient raiſonnables; car des Barbares qui ne vivent que ſelon l'impreſſion des ſens, ſans reflexion, ſans jugement, ſans raiſonnement, ſans entretien, ne forment aucune penſée reglée. Supposons, dis-je, que ces hommes ſont Philoſophes. Les operations de nôtre eſprit ſur ſes idées ſe reduiſent à trois ou à quatre. Il apperçoit ce qui eſt en lui-même, comme ſont les premieres veritez avec leſquelles nous naiſſons, & les choſes qui ſont hors de lui comme les aſtres, les plantes, les animaux, par la porte des ſens du corps où il eſt renfermé. Cette premiere operation de l'eſprit ſe nomme dans les écoles de Philoſophie, *perception*. Lorſque nous avons apperçû un objet, que nous y faiſons quelque attention, que nous reflechiſſons ſur ce que nous y découvrons, nous en jugeons; c'eſt à dire que nous lui attribuons quelque qualité en aſſurant qu'il eſt tel, ou qu'il n'eſt pas tel. Cette ſeconde operation de l'eſprit s'appelle

juge-

x4 La Rhétorique, ou l’Àrt jugement •, laquelle eft fuivie d’une troifiéme qui tire des confequenccs de ce qu’on a connu d’un objet par 'les deux premières operations. Ceft ce qu’on appelle raijonner. Enfin félon la nature 8c les qualités de l’objet de nos penfées nous Tentons dans la volonté des mouveinens d'eftime ou de mépris, d’amour ou de haine, décoléré, d’envie, de jaloufic; cequife nomme pajfwn, Ainfi tout ce qui fe pafle dans nôtre efprit , en afïion ou pajfton. Nous verrons dans la fuite comment les paffions, fe peignent elles-mêmes dans nos paroles. L’on appelle idée la forme d’une penfée. qui eû l’objet d’une perception , c’elt à dire d’une penfée qu’on a à l'occafion de ce ou’on connoît f)ar la première operation de l’efprit. Par exemple, orfque le Soleil frappe mes yeux par fa lumière, ce qui eA pour lors prélent à mon efprit, 8c ce que j’apperçois en moi-même, cA l’idée dd Soleil, laquelle demeure dans ma mémoire, lorfque cet aAredifparoît. Ainfi nous avons l’efprit plein des idées d'une infinité ,dc chofes materieUes que nous avons vûes. Nous avons auifi les idées de plufieurs veritez que nous n’avons point reçues des fens. Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers foins à faire des mots pour être les fignes de toutes ces idées, qui font les objets de nôtre perception, ou de la première operation de nôtre efprit. Pour juger de ce qu’ils feroient dans l’établi Aement de ces fignes , confiderons que ces noms , quels qu’ils foient , entant qu’ils font prononcez ou qu’ils le peuvent être, font des fons que forment les organes de la voix. Or entre ces fons il y en a de fimplcs , aufquels on peut réduire tous les autres , oui en font ainfi comme les premiers élemens. Nous uiAinguons 'dans la langue Françoife , comme dans la Latine , 'vingt-quatre fons fîraples qu’on marque par autant de lettres de differente figure. Ce nom Dieu eAcompoft de quatre fons differens ou lettres qui ont chacune Digitized by t.o< '^Ic

jugement, laquelle eſt ſuivie d'une troiſiéme qui tire des conſequences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premieres operations. C'eſt ce qu'on appelle *raiſonner*. Enfin ſelon la nature & les qualitez de l'objet de nos penſées nous ſentons dans la volonté des mouvemens d'eſtime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colere, d'envie, de jalouſie; ce qui ſe nomme *paſſion*. Ainſi tout ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, eſt *action* ou *paſſion*. Nous verrons dans la ſuite comment les paſſions ſe peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une penſée qui eſt l'objet d'une perception, c'eſt à dire d'une penſée qu'on a à l'occaſion de ce qu'on connoît par la premiere operation de l'eſprit. Par exemple, lorſque le Soleil frappe mes yeux par ſa lumiere, ce qui eſt pour lors préſent à mon eſprit, & ce que j'apperçois en moi-même, eſt l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, lorſque cet aſtre diſparoît. Ainſi nous avons l'eſprit plein des idées d'une infinité de choſes materielles que nous avons vûes. Nous avons auſſi les idées de pluſieurs veritez que nous n'avons point reçuës des ſens.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers ſoins à faire des mots pour être les ſignes de toutes ces idées, qui ſont les objets de nôtre perception, ou de la premiere operation de nôtre eſprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'établiſſement de ces ſignes, conſiderons que ces noms, quels qu'ils ſoient, entant qu'ils ſont prononcez ou qu'ils le peuvent être, ſont des ſons que forment les organes de la voix. Or entre ces ſons il y en a de ſimples, auſquels on peut reduire tous les autres, qui en ſont ainſi comme les premiers élemens. Nous diſtinguons dans la langue Françoiſe, comme dans la Latine, vingt-quatre ſons ſimples qu'on marque par autant de lettres de differente figure. Ce nom *Dieu* eſt compoſé de quatre ſons differens ou lettres qui ont chacune

-UE PARLER. Liv.L Clhl^.Vl, ■ cünc leur fon. Les difpofitions des organes de la voix peuvent être differentes & dans leur fubftance, ; & dans leur ufage, ce qui fait que la même lettre a un fon different fclon qu'elle efl: prononcée par differentes Nations. Celt pourquoi li on vouloir confiderer toutes les varietez & différences qui peuvent être entre les fons qu'on appelle fimples, ouelemens de la parole , on trouvoit bien plus de vingt-quatre lettres ; car il y en a qui ne font ufitées que par certaines Nations qui les multiplient , Se y mettent des différences affez Confiderables , pour pouvoir être marquées par différons caraéteres. Nous avons par exemple trois fortes de e qui ont des fous differens, ! & à qui nous pourrions donner differens caraéleres , * & ainfi augmenter le nombre de nos lettres. Entre ! les fons qui font fimples , il y en a qui ne font pas également faciles & agréables à tout le monde. Pour cela les uns les évitent , pendant que d'autres s'en fervent. C'eft pourquoi il rte faut pas s'étonner que tous les peuples du m onde n'ay ent pas un égal nom bre de caraderes, que leur Alphabet foit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduifons fur la feene , comme fi le hazard faifoit qu'ils fe ferviflént des fons ou lettres de nôtre Alphabet. Nous ne comptons que vingt -quatre lettres ou vingt-quatre fons fimples, ainfi cette nouvelle troupe ne pourroit fe fervir de^fons fimples que pour . marquer vingt-quatre chofes differentes; à moins au'ils ne fceulfentdüferentier chaamdecesfonspar differens tons, par l'clevation ou la pofition de la voix , comme dans le chant on prononce différemment la même voyelle félon qu'elle cil notée, ce qui n'efl: ni impofiiblc ni incroyable; car nous verrons qu'il y a eu des peuples , fk que les Chinois le font encore aujourd'hui, qui chantoient en quelque maniéré en parlant : Mais enfin li notre nouvelle P trc'UDigitized by Google

cune leur ſon. Les diſpoſitions des organes de la voix peuvent être differentes & dans leur ſubſtance, & dans leur uſage, ce qui fait que la même lettre a un ſon different ſelon qu'elle eſt prononcée par differentes Nations. C'eſt pourquoi ſi on vouloit conſiderer toutes les varietez & differences qui peuvent être entre les ſons qu'on appelle ſimples, ou elemens de la parole, on trouvoit bien plus de vingt-quatre lettres; car il y en a qui ne ſont uſitées que par certaines Nations qui les multiplient, & y mettent des differences aſſez conſiderables, pour pouvoir être marquées par differens caracteres. Nous avons par exemple trois ſortes de *e* qui ont des ſons differens, & à qui nous pourrions donner differens caracteres, & ainſi augmenter le nombre de nos lettres. Entre les ſons qui ſont ſimples, il y en a qui ne ſont pas également faciles & agréables à tout le monde. Pour cela les uns les évitent, pendant que d'autres s'en ſervent. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner que tous les peuples du monde n'ayent pas un égal nombre de caracteres, que leur Alphabet ſoit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduiſons ſur la ſcene, comme ſi le hazard faiſoit qu'ils ſe ſerviſſent des ſons ou lettres de nôtre Alphabet.

Nous ne comptons que vingt-quatre lettres ou vingt-quatre ſons ſimples, ainſi cette nouvelle troupe ne pourroit ſe ſervir des ſons ſimples que pour marquer vingt-quatre choſes differentes; à moins qu'ils ne ſceuſſent differentier chacun de ces ſons par differens tons, par l'élevation ou la poſition de la voix, comme dans le chant on prononce differemment la même voyelle ſelon qu'elle eſt notée, ce qui n'eſt ni impoſſible ni incroyable; car nous verrons qu'il y a eu des peuples, & que les Chinois le font encore aujourd'hui, qui chantoient en quelque maniere en parlant: Mais enfin ſi notre nouvelle

i6 La Rhi TOR iQ_u E , ou l'Ar T troupe prenoit nos maniérés qui font naturelles , elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingtquatre noms. En compofant des noms de deux lettres , elle en feroit vingt-quatre fois davantage , e'eft à dire , cinq cent foixante & feize ; & vingt-quatre fois encore davantage , c'eft à dire , treize mille huit cens vingt-quatre en faifant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainfülleur feroit facile dans cette infinie variété de trouver des lignes particuliers pour marquer chaque idée , & lui donner un nom. Comme l'on fe fert naturellement de ces premières connoiiTances, nous pouvons croire que lorfque d'autres chofes fe préfenteroientàleurefpritquiferoient femblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre , ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils feferviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la différence des chofes auxquelles ilslesappliqueroient. L'experience me le perfuade : lorfque le mot propre ne vient pas affez-tôt à la bouche , on fe fert du nom d'une autre chofe qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des chofes à peu près femblables different peu entr'eux : Plufieurs mots prennent leur racine d'un feul , comme on le voit dans les Diétionnaires des langues qui font connues. Un même motfe peutdiverfifieren plufieurs maniérés, parlatranfpofition , parle retranchement de quelqu'une des lettres qui le compofent, ouparl'adÆtion d'une voyelle ou d'une confone ; par le changement de la terminaifon : de forte qu'il n'eft pas difficile , Iprfqu'on communique le nom propre d'une chofe à toutes celles qui lui font femblables, de marquer par quelque petit changement , ce que ces chofes ont de particulier , & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'eft à dire qu'i! Digitized'by Cookie

troupe prenoit nos manieres qui ſont naturelles, elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. En compoſant des noms de deux lettres, elle en feroit vingt-quatre fois davantage, c'eſt à dire, cinq cent ſoixante & ſeize; & vingt-quatre fois encore davantage, c'eſt à dire, treize mille huit cens vingt-quatre en faiſant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainſi il leur ſeroit facile dans cette infinie varieté de trouver des ſignes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom.

Comme l'on ſe ſert naturellement de ces premieres connoiſſances, nous pouvons croire que lorſque d'autres choſes ſe préſenteroient à leur eſprit qui ſeroient ſemblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils ſe ſerviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choſes auxquelles ils les appliqueroient. L'experience me le perſuade: lorſque le mot propre ne vient pas aſſez-tôt à la bouche, on ſe ſert du nom d'une autre choſe qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des choſes à peu près ſemblables different peu entr'eux: Pluſieurs mots prennent leur racine d'un ſeul, comme on le voit dans les Dictionnaires des langues qui ſont connuës.

Un même mot ſe peut diverſifier en pluſieurs manieres, par la tranſpoſition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le compoſent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une conſone; par le changement de la terminaiſon: de ſorte qu'il n'eſt pas difficile, lorſqu'on communique le nom propre d'une choſe à toutes celles qui lui ſont ſemblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choſes ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'eſt à dire

qu'il

 x-j ^u’il n’ell pas difficile de leur donner des fignes particuliers. Après cet établiflement , les mots qu’ils auroient choifis , & qui par eux-mêmes ne fignifioientrien auroient la force d’exciter les idées des chofes auxquelles ils les auroient appliquez. Caries ayant prononcez, & entendu prononcer fouvent lorfqueces chofes leur étoient préfentes , les idées de ces chofes de ces mots feferoient liées : de forte que l’une ne pourroit pas être excitée fans l’autre. Comme quand nous avons vû fouvent une perfonne avec un certain habit, d’abord que nous penfonsàelle, l’idée de cet habit fe préfentc à nous ; & la feule idée de cet habit fait que nous penfons à cette perfonne. L’on ne peut point favoir fi ces hommes garderoient quelque règle en cherchant des termes pour s’exprimer. S’ils ne compoferoient ces termes que d’un certain nombre de fyllabcs. Tous les mots des Chinois n’en ont qu’une. Les racines Hébraïques , & celles de la langue Grecque n’ont que trois confones. La Nature porte à cette fimplicité. Plus le difeours eft court, il répond mieux à l’ardeur que nous avons^de dire vite ce que nous penfons: ôcilfatisfait en même-tems au delir impatient qu’on a quand on écoute , de favoir ce que veut dire celui qui parle. Lorfque les langues ont commencé à fe corrompre, les mots refont pour l’ordinaire allongez. Une fert de rien qu'un mot ait Un plus grand nombre de fyllabes, lorfque deux ou trois fuffifent pour le faire diftinguer de tout autre mot. S’il étoit queftion à préfent de faire de nouveaux mots pour en ccimpofer une nouvelle langue , il feroit bon d’obferver quelques réglés. La première devroit être de les compofer d’un très-petit nombre de fyllabcs. La fécondé, de choifir les fyllabcs dont le fon anroit quelque rapport avec la chofe qu’on voudroit fignifier; car lorfqu’on cherche un fignc, ileif plus B 2 raiDigitized by Google

qu'il n'eſt pas difficile de leur donner des ſignes particuliers.

Après cet établiſſement, les mots qu'ils auroient choiſis, & qui par eux-mêmes ne ſignifioient rien, auroient la force d'exciter les idées des choſes auxquelles ils les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer ſouvent lorſque ces choſes leur étoient préſentes, les idées de ces choſes & de ces mots ſe ſeroient liées : de ſorte que l'une ne pourroit pas être excitée ſans l'autre. Comme quand nous avons vû ſouvent une perſonne avec un certain habit, d'abord que nous penſons à elle, l'idée de cet habit ſe préſente à nous ; & la ſeule idée de cet habit fait que nous penſons à cette perſonne.

L'on ne peut point ſavoir ſi ces hommes garderoient quelque regle en cherchant des termes pour s'exprimer. S'ils ne compoſeroient ces termes que d'un certain nombre de ſyllabes. Tous les mots des Chinois n'en ont qu'une. Les racines Hebraïques, & celles de la langue Grecque n'ont que trois conſones. La Nature porte à cette ſimplicité. Plus le diſcours eſt court, il répond mieux à l'ardeur que nous avons de dire vîte ce que nous penſons : & il ſatisfait en même-tems au deſir impatient qu'on a quand on écoute, de ſavoir ce que veut dire celui qui parle. Lorſque les langues ont commencé à ſe corrompre, les mots ſe ſont pour l'ordinaire allongez. Il ne ſert de rien qu'un mot ait un plus grand nombre de ſyllabes, lorſque deux ou trois ſuffiſent pour le faire diſtinguer de tout autre mot.

S'il étoit queſtion à préſent de faire de nouveaux mots pour en compoſer une nouvelle langue, il ſeroit bon d'obſerver quelques regles. La premiere devroit être de les compoſer d'un très-petit nombre de ſyllabes. La ſeconde, de choiſir les ſyllabes dont le ſon auroit quelque rapport avec la choſe qu'on voudroit ſignifier ; car lorſqu'on cherche un ſigne, il eſt plus

i8 La Rhétorique, ou l’Ar T raifonnablc de prendre les chofes qui femblent faites pour cela : c’eft ce qu’on a fait pour exprimer le cri des animaux , on a dit boare , binnire , balare , beugler , hennir , bêler : ces termes ont un fon qui approche de celui qu’ils fignifient. La troifiéme règle feroit de faire que les mots euifent une liaifon enfemble, félon que les chofes qu’ils fignifieroientauroient des liaifons & des rapports. 11 ne faudroit que les compofer de lettres qui eu (Tent un fon approchant, qu’il n’y eût entr’eux de différence que d’une ou de deux lettres; ou que ce fuflent les mêmes lettres ; mais rangées d’une autre maniéré , comme on en voit plufieurs exemples dans la langue fainte. Mais il eft inutile de donner ces réglés , fi ce n’cfl que cela nous fait comprendre en quoi peutconfifler la llmplicité & la beauté d’une langue. Nous ne favons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils nephilofopheroientpas beaucoup. L’empreffement qu’ils auroient de parler feroit qu’ils fe ferviroient des premiers termes qui fe préfente voient ; & quand un terme efl une fois établi , on ne s’avife gucre d’en chercher un autre. Chapitre VII. Réflexion fur U maniéré dont en chaque largue on fe fait des termes pour s'exprimer. Ces ; eflexions conviennent à l'Art de parler. NO U s ne prétendons pas apprendre l’Art de parler de cette feule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons favoir que par conjeéfure ce qu’ils feroient. Nous ▼oyons ce que les hommes ont fait en tout pais & danstouslesfiecles j&ileftbondeleconliderer; car fl cft de la dernierc importance , pour connoître à fond Di--r

raiſonnable de prendre les choſes qui ſemblent faites pour cela : c'eſt ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux, on a dit *boare*, *hinnire*, *balare*, beugler, hennir, béler : ces termes ont un ſon qui approche de celui qu'ils ſignifient. La troiſiéme regle ſeroit de faire que les mots euſſent une liaiſon enſemble, ſelon que les choſes qu'ils ſignifieroient auroient des liaiſons & des rapports. Il ne faudroit que les compoſer de lettres qui euſſent un ſon approchant, qu'il n'y eût entr'eux de difference que d'une ou de deux lettres ; ou que ce fuſſent les mêmes lettres ; mais rangées d'une autre maniere, comme on en voit pluſieurs exemples dans la langue ſainte. Mais il eſt inutile de donner ces regles, ſi ce n'eſt que cela nous fait comprendre en quoi peut conſiſter la ſimplicité & la beauté d'une langue. Nous ne ſavons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils ne philoſopheroient pas beaucoup. L'empreſſement qu'ils auroient de parler feroit qu'ils ſe ſerviroient des premiers termes qui ſe préſenteroient ; & quand un terme eſt une fois établi, on ne s'aviſe guere d'en chercher un autre.

CHAPITRE VII.

Reflexion ſur la maniere dont en chaque langue on ſe fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.

NOUS ne prétendons pas apprendre l'Art de parler de cette ſeule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons ſavoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout païs & dans tous les ſiecles, & il eſt bon de le conſiderer; car il eſt de la derniere importance, pour connoître à fond

Digitized by Google

DE PARLER. LIv.l, Châp.Vlî. "If) fond la Nature du langage , de remarquer les maniérés de parler de chaque Nation. Bien des gens fe trompent 3ui s'imaginent que la Rhétorique ne confifte que ans les omemens du difeours f & que des reflexions femblables à celles que nous allons foire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la Peinture , penfent que le coloris en eft la principale chofe. Je ne m'aiTcterai pas à leurs jugemens ; & quoi que je n'aye pas deiTein de foire une grammaire générale, je ferai cependant mes reflexions fur les maniérés qui font particulières à de certaines langues , lorfque je croirai qu'il fera néceflaire de le foire pour découvrir les fondemens de l'Art de parler. Nous avons vu comme la néceflité a uroit obligé nôtre nouvelle troupe d'établir les termes pour toutes les chofes dont il fout parler ftravent ; mais il y ^ ' a bien de l'apparence que leur langue feroit d'abord fort llerile. Comme les pauvres fe ferv'ent d'un même habit pour tous les jours; que deux ou trois vailTelles font tous leurs meubles; auffi ceux qui n'ont pas de grandes connoiflances n'ont befoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur fervent a toutes chofes. Les perfonnes groflieres ne reflcchiflent prefque point. Leurs vues font bornées; ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoiiTent , ils n'ont donc befoin que d'un petit nombre de mots. Ils n'ont pas aflcE de délicatelfe pour diftingaer dans les chofes ce qui met de la différence entr'elles; c'eft pourquoi elles leur paroilfent femblables , ainli les mêmes mots leur fervent pour toutes. Cela fe voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne penfent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces aéhons. Ceux qui ne connoiffent point les fimples, les regardent pref' que toutes comme femblables; & ces termes génés 3 raux Digitized by Google

fond la Nature du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque Nation. Bien des gens ſe trompent qui s'imaginent que la Rhétorique ne conſiſte que dans les ornemens du diſcours; & que des reflexions ſemblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la Peinture, penſent que le coloris en eſt la principale choſe. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens; & quoi que je n'aye pas deſſein de faire une grammaire générale, je ferai cependant mes reflexions ſur les manieres qui ſont particulieres à de certaines langues, lorſque je croirai qu'il ſera néceſſaire de le faire pour découvrir les fondemens de l'Art de parler.

Nous avons vû comme la néceſſité auroit obligé nôtre nouvelle troupe d'établir les termes pour toutes les choſes dont il faut parler ſouvent; mais il y a bien de l'apparence que leur langue ſeroit d'abord fort ſterile. Comme les pauvres ſe ſervent d'un même habit pour tous les jours; que deux ou trois vaiſſelles ſont tous leurs meubles; auſſi ceux qui n'ont pas de grandes connoiſſances n'ont beſoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur ſervent à toutes choſes. Les perſonnes groſſieres ne reflechiſſent preſque point. Leurs vuës ſont bornées: ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoiſſent, ils n'ont donc beſoin que d'un petit nombre de mots. Ils n'ont pas aſſez de délicateſſe pour diſtinguer dans les choſes ce qui met de la difference entr'elles; c'eſt pourquoi elles leur paroiſſent ſemblables, ainſi les mêmes mots leur ſervent pour toutes. Cela ſe voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne penſent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoiſſent point les ſimples, les regardent preſque toutes comme ſemblables; & ces termes géné-

I 30 LaRhetoriqjue.oo l’Art T3MX d'herbe y de plante y , leur fuffifent. Les Médecins qui ont des idées diftinéles de chaque fimple en particulier , n’ont pû s’en contenter ; ils ont cherché des noms propres à chaque efpece. Selon que les peuples ont donc fait plus d’attention aux chofes , leurs termes ont des idées plus diftindes , & ils font en plus grand nombre. Une même chofe peut avoir pîufieurs degrez. Elle fera dans fon efpece , ou une des plus grandes , ou une des plus petites. C’eft pour exprimer ces degrez qu’on a fait les diminutifs , comme en Latin de homo on a fait homuncio. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Efpagnols ont des diminutifs 6c des noms qui augmentent. De afne nous faifons afnon : eux de afno font afnillo un patit afne , 6c afnazo un grand afne. On peut regarder une même chofe d’une manière générale , fans faire attention à ce qui la diftingue de toute autre , 6c s’en former ainfi une idée abftraite. Les noms qui marquent ces idées s’appellent abflrmts > comme ce mot humanité , qui marque 1 nomme confideré en général fans qu’on Eenfe à aucun homme en particulier. Toutes les ingues n’ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs , 6c de ces termes qu’on nomme abfiraits. Il ne faut pas juger des lances étrangères par la nôtre. Les uns peuvent obferver ce que les autres négligent , 6c voir une chofe par un endroit que nous n’appercevions point. C’efl pourquoi en traduifant ü n’eft pas poflible d’exprimer toujours mot pour mot ce qui eft dans l’original; car chaque peuple confidere les chofes d’une maniéré particulière , «* 6c comme il lui plaît: ce qu’il marque par un terme propre, qu’on ne peut par conféquent expliquer que par des circonlocutions 6c avec un grand nombre d’épitetes. Pour éviter cela , on eft obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons reçu l'incognito des Italiens. Digüij ■'

raux *d'herbe*, *de plante*, *de ſimple*, leur ſuffiſent. Les Medecins qui ont des idées diſtinctes de chaque ſimple en particulier, n'ont pû s'en contenter; ils ont cherché des noms propres à chaque eſpece.

Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux choſes, leurs termes ont des idées plus diſtinctes, & ils ſont en plus grand nombre. Une même choſe peut avoir pluſieurs degrez. Elle ſera dans ſon eſpece, ou une des plus grandes, ou une des plus petites. C'eſt pour exprimer ces degrez qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de *homo* on a fait *homuncio*. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Eſpagnols ont des diminutifs & des noms qui augmentent. De *aſne* nous faiſons *aſnon*: eux de *aſno* font *aſnillo* un petit aſne, & *aſnazo* un grand aſne. On peut regarder une même choſe d'une maniere générale, ſans faire attention à ce qui la diſtingue de toute autre, & s'en former ainſi une idée abſtraite. Les noms qui marquent ces idées s'appellent *abſtraits*, comme ce mot *humanité*, qui marque l'homme conſideré en général ſans qu'on penſe à aucun homme en particulier. Toutes les langues n'ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs, & de ces termes qu'on nomme *abſtraits*. Il ne faut pas juger des langues étrangeres par la nôtre. Les uns peuvent obſerver ce que les autres négligent, & voir une choſe par un endroit que nous n'appercevions point. C'eſt pourquoi en traduiſant il n'eſt pas poſſible d'exprimer toujours mot pour mot ce qui eſt dans l'original; car chaque peuple conſidere les choſes d'une maniere particuliere, & comme il lui plaît: ce qu'il marque par un terme propre, qu'on ne peut par conſéquent expliquer que par des circonlocutions & avec un grand nombre d'épitetes. Pour éviter cela, on eſt obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons reçû *l'incognito* des Italiens.

 Il dépend de nous de comparerleschofes comme nous voulons , ce qui fait cette grande différence qui cft entre les langues qui ont une même origine. Ce qui les Latins appellent 'les Efpagnols l'appellent vtntana , les Portugais janella. Nous nous fervons auffi de ce mot croifée pour marquer la même chofe. Fenejlra, ventust januat crux font des mqts Latins. Le François, l'Efpagnol, lePortuga's viennent du Latin , mais les Efpagnols confiderant que les fenêtres donnent pafTage aux vents , ils les appellent ventana de ventus. Les Portugais ayant regarde les fenêtres comme de petites portes , ilsles ont appellé janella de j/tnua. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appeUoit pour cela des croiféesàc crux. Les Latins ont confideré quel' ufage des fenêtres eft de recevoir la lumière , le mot fenejlra vient du Grec <peutM qui fignifie reluire. Ceft ainfi que les differentes maniérés de voir les chofes portent à leur donner diflferens noms. La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choifir ceux dont le concours foit moins rude ; fans cela un petit nombre de termes fufiiroit , qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines fvllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des dérivez , ainfi que le font les Géorgiens peuples de l'Afie. Tous les noms dérivez dans leur langue ne different des primitifs que par cette terminaifon jani. Si ce font des noms de dignité , de charges , de quelqu'Art, les dérivez ajoutent aux primitifs me. Avec cette fyllabe fa qu'ils mettent devant le nom ^ d'une chofe, ils font un dérivé qui marque le lieu de T cette chofe. Ainfi fignifie colombe, ôc/â/i&rtf/ft , un colombier , chueli fromage , fachueli le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Géorgiens font généralement un fubftantif d'un primitif qui eft ad' B 4 jedif,
Digitized by Coogle

Il dépend de nous de comparer les choſes comme nous voulons, ce qui fait cette grande difference qui eſt entre les langues qui ont une même origine. Ce qui les Latins appellent *feneſtra*, les Eſpagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous ſervons auſſi de ce mot *croiſée* pour marquer la même choſe. *Feneſtra*, *ventus*, *janua*, *crux* ſont des mots Latins. Le François, l'Eſpagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Eſpagnols conſiderant que les fenêtres donnent paſſage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appellé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appelloit pour cela des *croiſées* de *crux*. Les Latins ont conſideré que l'uſage des fenêtres eſt de recevoir la lumiere, le mot *feneſtra* vient du Grec φαίνειν qui ſignifie reluire. C'eſt ainſi que les differentes manieres de voir les choſes portent à leur donner differens noms.

La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choiſir ceux dont le concours ſoit moins rude; ſans cela un petit nombre de termes ſuffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines ſyllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des derivez, ainſi que le font les Georgiens peuples de l'Aſie. Tous les noms derivez dans leur langue ne different des primitifs que par cette terminaiſon *jani*. Si ce ſont des noms de dignité, de charges, de quelqu'Art, les derivez ajoutent aux primitifs *me*. Avec cette ſyllabe *ſa* qu'ils mettent devant le nom d'une choſe, ils font un derivé qui marque le lieu de cette choſe. Ainſi *thredi* ſignifie colombe, & *ſathredi* un colombier, *chueli* fromage, *ſachueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font généralement un ſubſtantif d'un primitif qui eſt ad-

31 LaRhetoriclue,ou l’Art jeélif, en lui ajoutant oba ^ de fcianinoxr 'fiianob/t noirceur. Des adverbes primitifs ils font des adjeôifs avec mâeli; leurs comparatifs avec la fyllabe fi. Les Turcs font à peu près la même chofe , ce que je rapporte pour montrer qu’on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes, & rendre les langues plus aifées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s’accommodent pas dans toutes les occafions de certains termes , & qui ne peuvent fouftrir quand elles font délicates , la répétition trop fréquente des mêmes fons. Un favant Anglois qui a fait une Grammaire Angloife raifonnée, naontre comme les noms Anglois fe forment aifément les uns des autres avec un leger changement , comme de brafie qui fignifie éraitty il font to braze , en Latin obAi are. En ajoutant j; au nom d’une chofe , ils en font un qui marque l’abondance de cette même chofe. Ainfi à n.ealth qui fignifie rtcbtffe , ajoutant ik font 'aealthyy «bendant en richefies. La terminaifon ly marque reffemblance , comme God Dieu , & God(y qui elt conforme à Dieu, eft une terminaifon qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui font Anglois d’origine , plufieurs font compofei de lettres dont le fon convient aux chofes qu’ils lignifient ; que , par exemple , les mots qui commencent par Str marquent le plus grand effort de la chofe qu’ils fignifient , comme ceux qui commencent par St un moindre effort; que ceux qui commencent par Tbr indiquent un violent mouvement , parFx>r une adion oblique, qui n’eft pas droite: parC/une . liaifon, une adhérence; il fait voir de même que le fon des terminaifons en plufieurs noms s’accorde avec ce qu’ils fignifient. Chacun peut faire de pareilles remarques fur les langues qui lui font connues; & il les faut faire quand on s’en veut renDigitized by Google

jectif, en lui ajoutant *oba* ; de *ſciani* noir, *ſcianoba* noirceur. Des adverbes primitifs ils ſont des adjectifs avec *máeli:* leurs comparatifs avec la ſyllabe *ſi.* Les Turcs font à peu près la même choſe, ce que je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes, & rendre les langues plus aiſées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accommodent pas dans toutes les occaſions de certains termes, & qui ne peuvent ſouffrir quand elles ſont délicates, la repetition trop fréquente des mêmes ſons.

Un ſavant Anglois qui a fait une Grammaire Angloiſe raiſonnée, montre comme les noms Anglois ſe forment aiſément les uns des autres avec un leger changement, comme de *braſſe* qui ſignifie *érain*, il font *to braze*, en Latin *obærare.* En ajoutant *y* au nom d'une choſe, ils en font un qui marque l'abondance de cette même choſe. Ainſi à *wealth* qui ſignifie *richeſſe*, ajoutant *y* ils font *wealthy*, *abondant en richeſſes.*

La terminaiſon *ly* marque reſſemblance, comme *God* Dieu, & *Godly* qui eſt conforme à Dieu. *Iſh* eſt une terminaiſon qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui ſont Anglois d'origine, pluſieurs ſont compoſez de lettres dont le ſon convient aux choſes qu'ils ſignifient; que, par exemple, les mots qui commencent par *Str* marquent le plus grand effort de la choſe qu'ils ſignifient, comme ceux qui commencent par *St* un moindre effort: que ceux qui commencent par *Thr* indiquent un violent mouvement, par *Vvr* une action oblique, qui n'eſt pas droite: par *Cl* une liaiſon, une adherence: il fait voir de même que le ſon des terminaiſons en pluſieurs noms s'accorde avec ce qu'ils ſignifient. Chacun peut faire de pareilles remarques ſur les langues qui lui ſont connuës; & il les faut faire quand on s'en veut ren-

dre

DE parier. LtV.I. Cbftp.VJlI. 33 lire naî re, qu’on les veut apprendre , & s’cnfervir. Ainü ce que nous difons ici cft de conféquence , quoiqu’il ne le paroiiTe pas. Chapitre VIII. Des Noms SubJJantifs éf / îéljefîifs , des Artkles» Du nombre des cas des Noms. Le s mots qui fignifient les objets de nos penfées , c’eft-à-dire les chofes, font appeliez noms. On conlidere en chaque chofe fon être , ou fa manière d'etre. L’être d’une chofe , par exemple , l’être de la cire , c’eil la fubftance de la cire. La figure ronde ou quarrée , laquelle fe peut changer fans qu’elle celle d’être cire, font fes maniérés d’être. Etre ignorant ou favant, font des maniérés de notre être. Il faut néceifai rement qu’entre les Noms , les uns foient deftinez à fignifier la fubftance de l’être , & que les autres expriment la maniéré de l’être. Nous appelions pour cela noms Sub/îantifs , ceux qui marquent l’être abfolu d’une chofe: & Adjeft'ifs, ceux qui n’en marquent que la maniéré j parce qu’ils ne fubfiftent que par le nom fubftantif auquel on les ajoute. Dans ces àtwx mots Terre ronde , le premier eft un nom fubftantif, 8c le fécond qui ne fignifie que la maniéré de l’être de la terre , eft adjeêlif. Les noms fubftancifs deviennent adjeftifs; ou plûtôt les chofes qui font des êtres abiolus 8c des fubftances, font exprimées par des noms adjeétifs , quand elles font appliquées à d’autres êtres, dont elles deviennent la maniéré d’être. Les Métaux font des fubftances , mais parce qu‘on les applique à d’autres fubftances , on en fait des adjeétifs , comme font ces adjeéfifs , doré, argenté-, ^//rwé,8cUS autres. Au contraire les adjeéli fs deviennent fubftar.B 5 tifs , Digitized by Google

dre naître, qu'on les veut apprendre, & s'en ſervir. Ainſi ce que nous diſons ici eſt de conſéquence, quoiqu'il ne le paroiſſe pas.

CHAPITRE VIII.

Des Noms Subſtantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre & des cas des Noms.

LES mots qui ſignifient les objets de nos penſées, c'eſt-à-dire les choſes, ſont appellez noms. On conſidere en chaque choſe ſon être, ou ſa maniere d'être. L'être d'une choſe, par exemple, l'être de la cire, c'eſt la ſubſtance de la cire. La figure ronde ou quarrée, laquelle ſe peut changer ſans qu'elle ceſſe d'être cire, ſont ſes manieres d'être. Etre ignorant ou ſavant, ſont des manieres de notre être. Il faut néceſſairement qu'entre les Noms, les uns ſoient deſtinez à ſignifier la ſubſtance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Subſtantifs*, ceux qui marquent l'être abſolu d'une choſe: & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere; parce qu'ils ne ſubſiſtent que par le nom ſubſtantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots *Terre ronde*, le premier eſt un nom ſubſtantif, & le ſecond qui ne ſignifie que la maniere de l'être de la terre, eſt adjectif. Les noms ſubſtantifs deviennent adjectifs; ou plûtôt les choſes qui ſont des êtres abſolus & des ſubſtances, ſont exprimées par des noms adjectifs, quand elles ſont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux ſont des ſubſtances, mais parce qu'on les applique à d'autres ſubſtances, on en fait des adjectifs, comme ſont ces adjectifs, *doré*, *argenté*, *eſtamé*, & les autres. Au contraire les adjectifs deviennent ſubſtan-

34 • La Rhétorique , ou i’Ar T tife, lorfqu’une maniéré detre fe confidere d’une maniéré abfolue. Ainfi Couleur eft un nom fubftantif ; ôc ces noms adjeétifs blanc ^ »«>, deviennent fubftantifs quand on les confidere en général fans les fubftances qui les foutiennent. Le blanc, le noir font des fubftantifs; comme font en général tous les noms qui ont une idée qu’on peut confiderer abfolument fans rapport; comme le boire, le manger , le dormir. Les Grecs, les Latins, en quoi nous les imitons, font leurs adjectifs du fubftantif , en changeant h terminaifon. Les Anglois font obligez de joindre au fubftantif un fécond nom. Ainfi Full qui fignifie plein , leur fert à faire plufieurs adjeélifs: par exemple, Joy full , plein de joye , pom joyeux. Care full, plein de foin , pour follicitus inquiet. Some lignifie quelque chofe ; Deligtb , deleflation : ils difent deligtb fome , pour de/eflable : le mot leffe fignifie moins , petit ; ainfi Care leffe c’eit la mêmé chofe que négligent. Les noms fignifient ordinairement les chofes d’une maniéré vague & générale. Les articles dans les langues où ils font en ufage , comme dans la notre , & dans la Grecques déterminent cette fignification , 6c l’apliqucnt à une chofe particulière. Quand on dit , c’eft une bonne chofe que d’étre Roi, cette exprefiion eft vague, mais ü vous ajoutez l’article le, devant Roi, en difant , c’eft un bonheur que d’être le Roi , cette exprelTion eft déterminée , & ne fe peut entendre que du Roi de quelque peuple particulier dont on a déjà parlé. Ainfi les articles contribuent merveilleufement à la clarté du difeours ; parce qu’ils déterminent la jufte idée qu’a celui qui parle. Aulfi la langue - Grecque & notre langue font fans doute les plus ' propres à traiter k$ Sciences qui demandent plus de précilion. Digilized by Googic

tifs, lorſqu'une maniere d'être ſe conſidere d'une maniere abſolue. Ainſi *Couleur* eſt un nom ſubſtantif; & ces noms adjectifs *blanc*, *noir*, deviennent ſubſtantifs quand on les conſidere en général ſans les ſubſtances qui les ſoutiennent. *Le blanc*, *le noir* ſont des ſubſtantifs; comme ſont en général tous les noms qui ont une idée qu'on peut conſiderer abſolument ſans rapport; comme *le boire*, *le manger*, *le dormir*. Les Grecs, les Latins, en quoi nous les imitons, font leurs adjectifs du ſubſtantif, en changeant la terminaiſon. Les Anglois ſont obligez de joindre au ſubſtantif un ſecond nom. Ainſi *Full* qui ſignifie *plein*, leur ſert à faire pluſieurs adjectifs: par exemple, *Joy full*, plein de joye, pour joyeux. *Care full*, plein de ſoin, pour *ſollicitus* inquiet. *Some* ſignifie *quelque choſe*; *Deligth*, *delectation*: ils diſent *deligth ſome*, pour *delectable*: le mot *leſſe* ſignifie *moins*, *petit*; ainſi *Care leſſe* c'eſt la même choſe que *négligent*.

Les noms ſignifient ordinairement les choſes d'une maniere vague & générale. Les articles dans les langues où ils ſont en uſage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette ſignification, & l'apliquent à une choſe particuliere. Quand on dit, c'eſt une bonne choſe que d'être *Roi*, cette expreſſion eſt vague, mais ſi vous ajoutez l'article *le*, devant *Roi*, en diſant, c'eſt un bonheur que d'être *le Roi*, cette expreſſion eſt déterminée, & ne ſe peut entendre que du Roi de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainſi les articles contribuent merveilleuſement à la clarté du diſcours; parce qu'ils déterminent la juſte idée qu'a celui qui parle. Auſſi la langue Grecque & notre langue ſont ſans doute les plus propres à traiter les Sciences qui demandent plus de préciſion.

BE PARLER. LÏV.l. Chap.VJII. 3 J Les differentes maniérés de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaifons , dont l'une fait connoître que la chofe dont on parle eft finguliere, c'eft-à-dire feule en nombre ; l'autre , quelle n'cft pas feule , mais quelle fait partie d'un nombre: ce qui fait dire que les noms ont deux nombres ; le fingulier, & le pluriel. Ce mot, bornine , avec la terminaifon du nombre fingulier , marque un feulhomme ; maisavàcla terminaifon du nombre pluriel , botnmes , il fignifie tous ou plufieurs hommes. La confonne S qu'on ajoute à la terminaifon du nombre fingulier , tient lieu dans cette occafion de ce mot tous, ou plufieurs. Ainfi le fingulier & le pluriel des noms fervent à abréger le difcours , & le rendre diftinft. Les Hebreux , les Grecs , & encore aujourd'hui les Polonois ont un troifiéme nombre , dans lequel le nom marque que la chofe qu'il fignifie eft double. Nous ne conliderons pas toûjours fimplementles chofes qui font les objets de nos penfées , nous les comparons avec d'autres; nous faifons reflexion fur le lieu où elles font, fur le tems de leur durée, fur ce quelles ont, fur ce qu'elles n'ont pas , & fur tous les rapports enfin quelles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la fuite ik la liaifon de toutes les idées que la confideration de ces chofes excite dans notre efprit. Dans quelques langues les differentes terminaifons d'un même nom , qui font que les chutes ou finales en font differentes , fuppléent à ces mots qui font néceffaires pour exprimer les rapports d'une cliofe. Le Grec, le Latin fe fert de ces terminaifons differentes : notre François & les langues vulgaires , excepté la Polonoife , qui eft une dialeéfe de l'Élclavon , n'ont point ces terminaifons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules. Ces rapB 6 ports

Digitized by Coogle

Les differentes manieres de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaiſons, dont l'une fait connoître que la choſe dont on parle eſt ſinguliere, c'eſt-à-dire ſeule en nombre ; l'autre, qu'elle n'eſt pas ſeule, mais qu'elle fait partie d'un nombre : ce qui fait dire que les noms ont deux nombres ; le ſingulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaiſon du nombre ſingulier, marque un ſeul homme ; mais avec la terminaiſon du nombre pluriel, *hommes*, il ſignifie tous ou pluſieurs hommes. La conſonne *S* qu'on ajoute à la terminaiſon du nombre ſingulier, tient lieu dans cette occaſion de ce mot *tous*, ou *pluſieurs*. Ainſi le ſingulier & le pluriel des noms ſervent à abreger le diſcours, & le rendre diſtinct. Les Hebreux, les Grecs, & encore aujourd'hui les Polonois ont un troiſiéme nombre, dans lequel le nom marque que la choſe qu'il ſignifie eſt double.

Nous ne conſiderons pas toûjours ſimplement les choſes qui ſont les objets de nos penſées, nous les comparons avec d'autres ; nous faiſons reflexion ſur le lieu où elles ſont, ſur le tems de leur durée, ſur ce qu'elles ont, ſur ce qu'elles n'ont pas, & ſur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la ſuite & la liaiſon de toutes les idées que la conſideration de ces choſes excite dans notre eſprit. Dans quelques langues les differentes terminaiſons d'un même nom, qui font que les chutes ou finales en ſont differentes, ſuppléent à ces mots qui ſont néceſſaires pour exprimer les rapports d'une choſe. Le Grec, le Latin ſe ſert de ces terminaiſons differentes : notre François & les langues vulgaires, excepté la Polonoiſe, qui eſt une dialecte de l'Eſclavon, n'ont point ces terminaiſons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules. Ces rap-

 ports font infinis. Les Latins les expriment avet üx chutes, ou cas auxquels ils ont donné les noms •des rapports les plus ordinaires. Us ont , par exemple, appelle Nosuinatif le nom confideré abfolument fans autre chute que celle qu’il a. Un nom au Nominatif marque limplemcnt que la chofe qu’il fignifieeft nommée: au Génitif, que cette chofe engendre , ou eft engendrée. Ce font les Grammairiens qui ont donné ces noms aux différons cas pour les diftinguer : mais ces cas ont d’autres ufages que ceux que fignifient ces noms de Génitif de Datif. Il y a fix cas en chaque nombre , dans le fingulier & dans le pluriel. Le Nvminatif, U Génitif, te Datif , rj^ccujatif, te locatif ée t Ablatif. Un même nom , outre la principale idée de la chofe qu’il fignifie, enferme un rapport particulier de cette chofe avec quelq.i’autre, félon qu’il ellouau Génitif ou au Datif, &c. Le fignifie fimplement la chofe , le G"iùiij fon rapport avec celle a qui elle appartient , Palaiium Regis -, le Datifs le rapport qu’elle a avec celle qui lui eft profitable ou nuifible , utilis reij>ublic£ j l’Accufatif, le rapport quelle a avec celle qui agit fur elle , Céfar vicit Rompeitim. On met le nom au Vocatif, lorsqu’on adrelTe fon difeours à la perfonne , ou à la chofe que ce nom iignifie ; l'Ablatif, a ime infinité d’ufages. 11 eft impoftible de les marquer tous. Les langues dont les noms ne fouffrent point ces chutes differentes , fe fervent de certains petits mots qu’on appelle Particules, qui font le même effet que ces ^utes , comme font en notre langue , de , tlu , ày par y le , les , aux , des , éic. Les Adverbes aufli ont un ufage peu different de la chute des noms ; car ils emportent avec eux la force d’une de ces particules. Cet Adverbe Cagement, a la force de ces • ieux mots , avec Jagejfe. Les Adverbes tont ainfi appeliez par les Grammai

ports ſont infinis. Les Latins les expriment avec ſix chutes, ou *cas* auxquels ils ont donné les noms des rapports les plus ordinaires. Ils ont, par exemple, appellé *Nominatif* le nom conſideré abſolument ſans autre chute que celle qu'il a. Un nom au Nominatif marque ſimplement que la choſe qu'il ſignifie eſt nommée: au Genitif, que cette choſe engendre, ou eſt engendrée. Ce ſont les Grammairiens qui ont donné ces noms aux differens cas pour les diſtinguer: mais ces cas ont d'autres uſages que ceux que ſignifient ces noms de *Genitif* & de *Datif*. Il y a ſix cas en chaque nombre, dans le ſingulier & dans le pluriel. *Le Nominatif, le Genitif, le Datif, l'Accuſatif, le Vocatif & l Ablatif.* Un même nom, outre la principale idée de la choſe qu'il ſignifie, enferme un rapport particulier de cette choſe avec quelqu'autre, ſelon qu'il eſt ou au Genitif ou au Datif, &c. *Le Nominatif* ſignifie ſimplement la choſe, *le Genitif* ſon rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis*; *le Datif*, le rapport qu'elle a avec celle qui lui eſt profitable ou nuiſible, *utilis reipublicæ*; *l'Accuſatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit ſur elle, *Cæſar vicit Pompeium.* On met le nom au *Vocatif*, lorſqu'on adreſſe ſon diſcours à la perſonne, ou à la choſe que ce nom ſignifie; *l'Ablatif*, a une infinité d'uſages. Il eſt impoſſible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne ſouffrent point ces chutes differentes, ſe ſervent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chutes, comme ſont en notre langue, *de, du, à, par, le, les, aux, des, &c.* Les Adverbes auſſi ont un uſage peu different de la chute des noms; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe *ſagement*, a la force de ces deux mots, *avec ſageſſe.*

Les *Adverbes* ſont ainſi appellez par les Gram-

mai-

 mairicns , parce qu’ordinairement on les joint avec im Verbe , comme courir vite , parler fagement y par ~ 1er lentement. Ils tiennent lieu d’un nom, & d’une particule qui marque un certain rapport ; c’efl pourquoi dans des langues qui ont des casiln’eft pas neceflaire que les Adverbes en ayent, parce que par eux-mêmes , fans chute , ils fignifient la chofe & fon rapport : par exemple , parler lentement. Dans toutes les langues les AdveriDes font d’un très-grand ufage. Ce font de petits mots qui ne fe déclinent point , & qui tiennent lieu de plufieurs paroles : comme en Latin ces Adverbes de tem s , tfn), cras,nuper, eludàmi ceuxci de lieu , htc , intàs iforis -, de quantité , valdè » fatis, perquam. Les difîerens rapports que les chofes ont entr’ elles , de lieu, defituation, de mouvement , de repos , de diftance , d’oppofition , de comparaifon , font infinis. On ne peut parler un moment fans avoir belbin d’en exprimer quelqu’un à l’occafion des choies dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faifons trouver de compagnie , n’inveniaflent bien-tôt des moyens de marquer ces rapports , ou particules , comme dans nôtre langue dont les noms n’ont point ces chutes differentes, ou parles differentes terminaifonsdes noms des chofes mêmes , comme dans la langue Grecque , dans la Latine. Ils inventeroient des Adverbes, c’eft-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonftances qu’autrement on ne pourroit fignifier qu’en plufieurs paroles ; aufli les Adverbes donnent beaucoup de force au difeours en l’abregeant. Les Latins , les Grecs pour cela font prefque des Adverbes de tous leurs noms , par une terminaifon qui leur eft propre; ainfi de les Latins font jw/Zè, comme à& 'juflè nous faifons jujlement. Nôtre langue qui ne veut pas être fi ferrée , ne fait pas tant d’ufage des Adverbes. JEUe aime mieux mettre le nom avec la B 7 pre

mairiens, parce qu'ordinairement on les joint avec un Verbe, comme *courir vîte*, *parler ſagement*, *parler lentement*. Ils tiennent lieu d'un nom, & d'une particule qui marque un certain rapport; c'eſt pourquoi dans des langues qui ont des cas il n'eſt pas neceſſaire que les Adverbes en ayent, parce que par eux-mêmes, ſans chute, ils ſignifient la choſe & ſon rapport: par exemple, *parler lentement*. Dans toutes les langues les Adverbes ſont d'un très-grand uſage. Ce ſont de petits mots qui ne ſe declinent point, & qui tiennent lieu de pluſieurs paroles: comme en Latin ces Adverbes de tems, *diù*, *cras*, *nuper*, *dudùm*; ceux-ci de lieu, *hîc*, *intùs*, *foris*; de quantité, *valdè*, *ſatis*, *perquam*. Les differens rapports que les choſes ont entr'elles, de lieu, de ſituation, de mouvement, de repos, de diſtance, d'oppoſition, de comparaiſon, ſont infinis. On ne peut parler un moment ſans avoir beſoin d'en exprimer quelqu'un à l'occaſion des choſes dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faiſons trouver de compagnie, n'inventaſſent bien-tôt des moyens de marquer ces rapports, ou particules, comme dans nôtre langue dont les noms n'ont point ces chutes differentes, ou par les differentes terminaiſons des noms des choſes mêmes, comme dans la langue Grecque, dans la Latine.

Ils inventeroient des Adverbes, c'eſt-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonſtances qu'autrement on ne pourroit ſignifier qu'en pluſieurs paroles; auſſi les Adverbes donnent beaucoup de force au diſcours en l'abregeant. Les Latins, les Grecs pour cela font preſque des Adverbes de tous leurs noms, par une terminaiſon qui leur eſt propre; ainſi de *juſtus* les Latins font *juſtè*, comme de *juſtè* nous faiſons *juſtement*. Nôtre langue qui ne veut pas être ſi ſerrée, ne fait pas tant d'uſage des Adverbes. Elle aime mieux mettre le nom avec la

La Rhetoki^ue, o« l’Art prepofition; ainfi en François on dit plus élcgamment avec fagejje , avec prudence , avec orgueil^ avec modération y Jagement , prudemment , orgueilleufement , modeflement. C’eft , comme je le crois , que la > terminaifon des Adverbes dans nôtre langue les allonge trop , ainfi on ne gagne rien. Outre que le fon de cette terminaifon ment ordinaire aux Adverbes , ii’eft pas agréable. Aujourd’hui on la change : car au lieu de parJer jujlement y parler raifonnahlement y on dit parler ^ujîe , parler raijon , mettant le nom au lieu de l’Adverbe. Les Hebreux n’ont point de declinaifons comme les Grecs & les Latins , mais aufli ils ont ce qui n’eft point dans ces langues, favoir des affixes , c’eft-à-dire certaines terminaifons qui tiennent lieu des pronoms, ce qui abrégé Sc rend le difcours plus net ; ainfi Jhalmidi c’eft moa difciple , & Thalmido fon difciple. Chapitre IX. T>es Verbes y de leurs per/onnes , de leurs temsy de leurs modes y de leur voix aflive & pajjive. SI nous faifons attention à ce qui fe pafle dans nôtre efprit , nous remarquerons que l’on confidere rarement leschofes fans en faire quelque jugement. Après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour fignifier les objets de leurs perceptions , ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens , c’eft-à-dire cette aaion de l’efprit par laquelle on juge , en affûrant qu’une chofe eft telle , ou quelle n’eft pas telle. La partie du difcours qui exprime un jugement , s’appelle propofition. Or une propofition enferme neceftairementdeux termes , l’un appellé fujet , qui eft ççlui dont on affirme ; le fécond qui eft ce qui eft / ~ affirDigitiz : ; : C .noglp

prepoſition; ainſi en François on dit plus élegamment *avec ſageſſe*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec moderation*, que *ſagement*, *prudemment*, *orgueilleuſement*, *modeſtement*. C'eſt, comme je le crois, que la terminaiſon des Adverbes dans nôtre langue les allonge trop, ainſi on ne gagne rien. Outre que le ſon de cette terminaiſon *ment* ordinaire aux Adverbes, n'eſt pas agréable. Aujourd'hui on la change: car au lieu de *parler juſtement*, *parler raiſonnablement*, on dit *parler juſte*, *parler raiſon*, mettant le nom au lieu de l'Adverbe. Les Hebreux n'ont point de declinaiſons comme les Grecs & les Latins, mais auſſi ils ont ce qui n'eſt point dans ces langues, ſavoir des *affixes*, c'eſt-à-dire certaines terminaiſons qui tiennent lieu des pronoms, ce qui abrege & rend le diſcours plus net; ainſi *Thalmidi* c'eſt mon diſciple, & *Thalmido* ſon diſciple.

CHAPITRE IX.

Des Verbes, de leurs perſonnes, de leurs tems, de leurs modes, de leur voix active & paſſive.

SI nous faiſons attention à ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, nous remarquerons que l'on conſidere rarement les choſes ſans en faire quelque jugement. Après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour ſignifier les objets de leurs perceptions, ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens, c'eſt-à-dire cette action de l'eſprit par laquelle on juge, en aſſûrant qu'une choſe eſt telle, ou qu'elle n'eſt pas telle. La partie du diſcours qui exprime un jugement, s'appelle propoſition. Or une propoſition enferme neceſſairement deux termes, l'un appellé *ſujet*, qui eſt celui dont on affirme; le ſecond qui eſt ce qui eſt affir-

DE PARLER. Liv. /. Cbêp. J X» 39 affirmé , qui fe nomme l'attribut } comme dans cette propofition , Dieu eji jujle. Dieu eft le fujet; jujîe qui eft le fécond terme , eft appellé attribut , qui eft ce qu'on aflirme , ou ce qu'on attribue au fujet de la propofition. Outre cela une propofition eft compofee d'un troifiéme terme qui lie le fujet avec l'attribut, qui marque cette aélion de l'elprit par laquelle il juge , aflSrmant l'attribut du fujet. Dans toutes nos langues nous appelions Verbes , les mots <^ui marquent cette aftion. Les Verbes, comme TAuteur de la Grammaire générale & raifonnée l'a judicieufcment remarqué, font des mots qui fignifient l'affirmation. Un feul mot fuffiroit pour marquer toutes les operations femblables de nôtre entendement , tel qu'eft ce Verbe Etre , qui eft le figne naturel & ordinaire de l'affirmation; mais fi nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vécu dans tous ' les fiecles paflez , le defir d' abréger leur difeours les porteroit fans doute à donner à un même mot la force de fignifier l'affirmation & l'attribut , comme l'on a fait prefque dans toutes les langues , qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation , 8c ce qui eft affirmé ; par exemple , celui-ci , je lis y marque une affirmation , & en même tems l'adion que je fais lorfque je lis. Ces mots , comme nous avons dit , font appeliez Verbes. Quand on leur ôte la force de fignifier l'affirmation , ils rentrent dans la nature des noms ; auffi on en fait le même ufage, comme quand on dit le boire y le manger y ces mots font de véritables noms. La répétition trop frequente des mêmes noms eft defagréablc & choquante ; cependant on eft obligé de parler fouvent des mêmes chofes. On a donc établi de petits mots pour tenir la place de ces noms qu'il faudroit répéter trop fouvent. Ces petits mots font pour cela appeliez Pronoms. On compte Digitized by Google

affirmé, qui ſe nomme *l'attribut*; comme dans cette propoſition, *Dieu eſt juſte*, *Dieu* eſt le ſujet; *juſte* qui eſt le ſecond terme, eſt appellé attribut, qui eſt ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribuë au ſujet de la propoſition. Outre cela une propoſition eſt compoſée d'un troiſiéme terme qui lie le ſujet avec l'attribut, qui marque cette action de l'eſprit par laquelle il juge, affirmant l'attribut du ſujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, comme l'Auteur de la Grammaire génerale & raiſonnée l'a judicieuſement remarqué, ſont des mots qui ſignifient l'affirmation.

Un ſeul mot ſuffiroit pour marquer toutes les operations ſemblables de nôtre entendement, tel qu'eſt ce Verbe *Etre*, qui eſt le ſigne naturel & ordinaire de l'affirmation; mais ſi nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vêcu dans tous les ſiecles paſſez, le deſir d'abreger leur diſcours les porteroit ſans doute à donner à un même mot la force de ſignifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait preſque dans toutes les langues, qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui eſt affirmé; par exemple, celui-ci, *je lis*, marque une affirmation, & en même tems l'action que je fais lorſque je lis. Ces mots, comme nous avons dit, ſont appellez Verbes. Quand on leur ôte la force de ſignifier l'affirmation, ils rentrent dans la nature des noms; auſſi on en fait le même uſage, comme quand on dit *le boire*, *le manger*, ces mots ſont de veritables noms.

La repetition trop frequente des mêmes noms eſt deſagréable & choquante; cependant on eſt obligé de parler ſouvent des mêmes choſes. On a donc établi de petits mots pour tenir la place de ces noms qu'il faudroit repeter trop ſouvent. Ces petits mots ſont pour cela appellez *Pronoms*. On

compte

'40 La Rhïtoriqjüi, ou l’Art compte trois Pronoms ; le pronom de la première perfonne tient lieu du nom de celui qui parle , comme Mo/, je. Le Pronom de la fécondé perfonne tient lieu de celle à qui l’on parle , comme Tu , Toi. Celui de la troifiéme perfonne tient lieu de la perfonne, ou de la chofe dont on parle , comme//, hile. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms ; le Pronom de la première perfonne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent , comme Hous. Celui de la fécondé perfonne au pluriel tient la place des noms de ceux a qui on parle , comme Vous ; & le Pronom de la troifiéme perfonne au pluriel tient la place des noms des perfonnes & des chofes dont on parle, Us, Elles. Pour éviter encore la répétition ennuyeufe de ces Pronoms qui reviennent fouvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaifon qui tient lieu de ces Pronoms. C’ell pourquoi un feul Verbe peut faire une propofition entière. Ce Verbe Verbero comprend le fens de cette propofition : Ego fum verbeums. Outre qu’il marque l’affirmation 6c la chofe affirmée , il fignifie encore la perfonne qui frappe , qui efi celle qui parle d'ellemême; parce que ce Verbe a une terminaifon qui lient lieu du Pronom de la première perfonne. Toutes les langues ont été trè<!-limples dans leur commencement. Ceft le defir d’abreger qui a fait que de deux ou plufieurs mots on n'en a fait qu’un. • Il y a de l’apparence qu’en Hebreu on a dit d’abord paKad ata , comme nous difons tu as vifité, d’où enfuite on a fait pakadta, comme pakadii pour pa-* kad ant , j’ai vifité. Nôtre langue & les langues des nations voifines font obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hébreux ont cet avantage pardeflùs la langue Grecque & la Latine, que non feulement leurs Ver■ kes marquent par leur terminaifon le pronom qui en

Digitized by Google

compte trois Pronoms ; le pronom de la premiere perſonne tient lieu du nom de celui qui parle, comme *Moi*, *je*. Le Pronom de la ſeconde perſonne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu*, *Toi*. Celui de la troiſiéme perſonne tient lieu de la perſonne, ou de la choſe dont on parle, comme *Il*, *Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms; le Pronom de la premiere perſonne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celui de la ſeconde perſonne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous* ; & le Pronom de la troiſiéme perſonne au pluriel tient la place des noms des perſonnes & des choſes dont on parle, *Ils*, *Elles*.

Pour évíter encore la repetition ennuyeuſe de ces Pronoms qui reviennent ſouvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaiſon qui tient lieu de ces Pronoms. C'eſt pourquoi un ſeul Verbe peut faire une propoſition entiere. Ce Verbe *Verbero* comprend le ſens de cette propoſition : *Ego ſum verberans*. Outre qu'il marque l'affirmation & la choſe affirmée, il ſignifie encore la perſonne qui frappe, qui eſt celle qui parle d'elle-même; parce que ce Verbe a une terminaiſon qui tient lieu du Pronom de la premiere perſonne.

Toutes les langues ont été très-ſimples dans leur commencement. C'eſt le deſir d'abreger qui a fait que de deux ou pluſieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit d'abord *pakad ata*, comme nous diſons *tu as viſité*, d'où enſuite on a fait *pakadta*, comme *pakadti* pour *pakad ani*, j'ai viſité.

Nôtre langue & les langues des nations voiſines ſont obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hebreux ont cet avantage pardeſſus la langue Grecque & la Latine, que non ſeulement leurs Verbes marquent par leur terminaiſon le pronom qui

en

PARLIR. Ltv.J. Chap.IX. 41 en eft le nominatif, mais encore celui qui en eft le cas. Ainfi pekado fignifie ille vifitavit eum. Comme il n'y a point de noms qui reviennent fi fouvent que les pronoms , les Hebreux donnent pareillement à leurs noms une terrainaifon qui en tient lieu. Ainfi Thalmid fignifiant difciple -, Tbaimidi fignifie mon d'tfcipln Ce que l'on afiure du fujet d'une propofition eft ou paffé, ou préfent, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonftance du tems de la chofe qui elt affirmée. Les circonftances du tems font en grartd nombre. On peut confidercr le tems paffé par rapport au préfent, comme lorfquenous difons: Je lifois lorfqu'il entra dans ma chambre. L'acHon de ma leâure eft paflée au regard du tems auquel je parle; mais je la marque prélénte au regard de la chofe dont ie parle , qui eft l'entrée d'un tel. On peut confiderer le tems paffé par rapport à un autre tems paffé. J'avois fiupé hrfqu'il ejl entré , ces deux aélions font paffées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons confiderer le tems paffé en deux maniérés, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer ptécifément, quand une aélion s' eft faite , oü dire fimplement qu'elle s'eft faite. S'il y a quelque tems , ou fi c'eft aujourdhui , ce que nous diftinguons. Pierre ejl x^enu à moi , /V m'a parlé , n'eft pas la même chofe que Pierre vint à moi , il me parla. Ces dernieres expreffions marquent qu'on parle d'un tems paffé indéfini. Les premières défiiiiffent ce tems , & donnent à entendre qu'on parle d'un tems paffé depuis quelques heures , ou depuis un jour. Nous pouvons confiderer le fUtur en la même maniéré , envifageant un terme précis 8c défini dans le futur , ôc quelquefois n'y mettant aucunes bornes. , Nous ne pouvons favoir fi dans cette nouvelle langue Digitized by Google

en eſt le nominatif, mais encore celui qui en eſt le cas. Ainſi *pekado* ſignifie *ille viſitavit eum.* Comme il n'y a point de noms qui reviennent ſi ſouvent que les pronoms, les Hebreux donnent pareillement à leurs noms une terminaiſon qui en tient lieu. Ainſi *Thalmid* ſignifiant *diſciple*; *Thalmidi* ſignifie *mon diſciple.*

Ce que l'on aſſure du ſujet d'une propoſition eſt ou paſſé, ou préſent, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonſtance du tems de la choſe qui eſt affirmée. Les circonſtances du tems ſont en grand nombre. On peut conſiderer le tems paſſé par rapport au préſent, comme lorſque nous diſons: *Je liſois lorſqu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture eſt paſſée au regard du tems auquel je parle; mais je la marque préſente au regard de la choſe dont je parle, qui eſt l'entrée d'un tel. On peut conſiderer le tems paſſé par rapport à un autre tems paſſé. *J'avois ſoupé lorſqu'il eſt entré*, ces deux actions ſont paſſées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons conſiderer le tems paſſé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer préciſément, quand une action s'eſt faite, ou dire ſimplement qu'elle s'eſt faite. S'il y a quelque tems, ou ſi c'eſt aujourdhui, ce que nous diſtinguons. *Pierre eſt venu à moi, il m'a parlé*, n'eſt pas la même choſe que *Pierre vint à moi, il me parla.* Ces dernieres expreſſions marquent qu'on parle d'un tems paſſé indéfini. Les premieres définiſſent ce tems, & donnent à entendre qu'on parle d'un tems paſſé depuis quelques heures, ou depuis un jour. Nous pouvons conſiderer le futur en la même maniere, enviſageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons ſavoir ſi dans cette nouvelle lan-

gue

41 LaRhitoriqui,©» i’Art gue dont nous parlons , toutes ces difterentes circonftances des tems y feroient marquées par autant d’inflexions particulières ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent diftingué avec la mêmeexaétitude toutes ces circonftances du tems. Les Verbes chez les Hebreux n’ont que deux tems , le prétérit oulepaflé, & le futur; ils n’ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diverfité du tems. Les Grecs font pi us exaas , leurs Verbes ont tous les tems dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portaflTent au moins les Agnes de quelqu’une de ces circonftances , puifque dans toute propofition il faut déterminer le tems de l’attribut, &que le deflrd’abregerledifcours eft naturel à tous les hommes. Quand je dis , j'aime'-ai , l’inflexion du tems futur que je donne à ce Verbe tiimer , me délivre de la peine de dire cette longue phrafe : il arrivera un tems que je ferai aimant. Quand je dis : j'ai aimé , cette inflexion du prétérit m’épargne ce grand nombre de paroles , il a été un tems pajfé que j' étais aimant. Les Verbes ont des modes , c’eft-à-dire qu’ils fignifient outre les circonftances du tems , les manières de l’affirmation. Le premier mode eft /7»(ficatif, qui démontre & indique Amplement ce que l’on affure. Le fécond mode eft l’Impératif y dont le nom marque l’office , qui eft de faire connoître que l’on ordonne à celui à qui l’on parle , de faire une telle chofe. Le troifiémc eft l'Optatif, qui ne fe trouve que chez les Grecs : celui-là exprime le - defir ardent qu’on a qu’une chofe arrive. Le qua-triéme mode eft le Subjonélif, ainfl nomihé , parce qu’il y a toûjours quelque condition jointe à ce que l’on affure ; je l'aimerais s’il m'aimait : fi cette condition n’étoit exprimée par le Subjonélif , le fens feroit fufpendu. Le cinquième mode eft l’Infnitif. Un Verbe dans ce mode a une fignification Digilized by t

gue dont nous parlons, toutes ces differentes circonſtances des tems y ſeroient marquées par autant d'inflexions particulieres ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent diſtingué avec la même exactitude toutes ces circonſtances du tems. Les Verbes chez les Hebreux n'ont que deux tems, le preterit ou le paſſé, & le futur ; ils n'ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diverſité du tems. Les Grecs ſont plus exacts, leurs Verbes ont tous les tems dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portaſſent au moins les ſignes de quelqu'une de ces circonſtances, puiſque dans toute propoſition il faut déterminer le tems de l'attribut, & que le deſir d'abreger le diſcours eſt naturel à tous les hommes. Quand je dis, *j'aimerai*, l'inflexion du tems futur que je donne à ce Verbe *aimer*, me délivre de la peine de dire cette longue phraſe : *il arrivera un tems que je ſerai aimant.* Quand je dis : *j'ai aimé*, cette inflexion du préterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *il a été un tems paſſé que j'étois aimant.*

Les Verbes ont des *modes*, c'eſt-à-dire qu'ils ſignifient outre les circonſtances du tems, les manieres de l'affirmation. Le premier mode eſt *l'Indicatif*, qui démontre & indique ſimplement ce que l'on aſſure. Le ſecond mode eſt *l'Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui eſt de faire connoître que l'on ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle choſe. Le troiſiéme eſt *l'Optatif*, qui ne ſe trouve que chez les Grecs : celui-là exprime le deſir ardent qu'on a qu'une choſe arrive. Le quatriéme mode eſt le *Subjonctif*, ainſi nommé, parce qu'il y a toûjours quelque condition jointe à ce que l'on aſſure ; *je l'aimerois s'il m'aimoit* : ſi cette condition n'étoit exprimée par le Subjonctif, le ſens ſeroit ſuſpendu. Le cinquiéme mode eſt *l'Infinitif*. Un Verbe dans ce mode a une ſignification

BE paklib.. Liv, I. CI)Mp. IX. 43 fort étendue & fort indéterminée , comme boire , manger ■, être aimé, être frappé. Nous verrons dans la fuite que les Infinitifs ont la force de lier deux propofitions , & que c'eft leur principal ufage. Lefixiéme mode eft le Participe. Un verbe dans le participe ne marque que la chofe affirmée , il ne lignifie point l'affirmation. C'eft pourquoi les participes font ainfi appeliez , parce qu'ils tiennent du verbe & du nom , lignifiant la chofe que le verbe affirme , 8c étant en même tems dépouillez de l'affirmation. Le participe frappé , marque la chofe que fignifie le verbe frapper : mais qui dit frappé , n'affirme rien , s'il n'ajoute ou ne fous-entend ilejl, ou il a été frappé. Tous les verbes , excepté le verbe Etre, Sum, es, efi y renferment deux idées , celle de l'affirmation , & de quelque aélion affirmée. Or une aélion a ordinairement deux termes , le premier celui dont elle part, le fécond celui qui la reçoit. Dans une aélion on confidere celui qui en eft auteur , qui agit , 8c celui fur lequel on agit , qu'on appelle communément le patient. Il eft néceflaire de déterminer quel eft le terme de l'adion dont on parle : li c'elt le iujet de la propofition dont on affirme cette aélion qui eft agiflant ou patient. C'eft pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaifons 8c inflexions differentes , qui marquent fi le verbe fe prend dans une lignification aélive ou paffive. Petrus amat, éf Petrus amatur : Pierre aime, 8c Pierre eft aimé. Dans la première propofition le verbe qui eft àl'aélif, marque que c'eft Pierre qui a de l'amour; dans la fécondé ce même verbe avec l'inflexion du paffif , marque que c'eft Pierre qui eft le terme de l'affedion dont on parle. II fe pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient auffi deux inflexions , une aélive , 8c l'autre paffive. Peut-être qu'on y négligeDigitized by Google

fort étenduë & fort indéterminée, comme *boire*, *manger*, *être aimé*, *être frappé*. Nous verrons dans la ſuite que les Infinitifs ont la force de lier deux propoſitions, & que c'eſt leur principal uſage.

Le ſixiéme mode eſt le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque que la choſe affirmée, il ne ſignifie point l'affirmation. C'eſt pourquoi les participes ſont ainſi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, ſignifiant la choſe que le verbe affirme, & étant en même tems dépouïllez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la choſe que ſignifie le verbe frapper: mais qui dit *frappé*, n'affirme rien, s'il n'ajoute ou ne ſous-entend *il eſt*, ou *il a été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe *Etre*, *Sum*, *es*, *eſt*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le ſecond celui qui la reçoit. Dans une action on conſidere celui qui en eſt auteur, qui agit, & celui ſur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patient*. Il eſt néceſſaire de déterminer quel eſt le terme de l'action dont on parle: ſi c'eſt le ſujet de la propoſition dont on affirme cette action qui eſt agiſſant ou patient. C'eſt pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaiſons & inflexions differentes, qui marquent ſi le verbe ſe prend dans une ſignification active ou paſſive. *Petrus amat*, *& Petrus amatur*: Pierre aime, & Pierre eſt aimé. Dans la premiere propoſition le verbe qui eſt à l'actif, marque que c'eſt Pierre qui a de l'amour; dans la ſeconde ce même verbe avec l'inflexion du paſſif, marque que c'eſt *Pierre* qui eſt le terme de l'affection dont on parle.

Il ſe pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient auſſi deux inflexions, une active, & l'autre paſſive. Peut-être qu'on y négli-

44 LaRhetoriqjüîjOU l’A r t geroit de comprendie dans im feul verbe pluficui s ^a^tres circonflances d’une adlion: Si elle a été faite avec diligence , fi l’auteur de cette aftion agit fur lui-même , s’il l’a fait faire parquelqu’autre ; ce que les Hebreux lignifient par leurs verbes , félon les inflexions qu’ils leur donnent. Ils ont huit conjugaifons où leurs verbes ont differentes fignifications ; car ce n’eft pas comme chez les Grecs & les Latins , dont les differentes conjugaifons n’ont aucune force particulière , & qui ne conjuguent les verbes différemment, que parce qu’on ne pourroit pas leur donner à tous les mêmes inflexions fans en rendre la prononciation difficile. Le même verbe Hebreu , félon la conjugaifon oùileft, a fept ou huit fignifications differentes. Par exemple, ce verbe Hebreu ma fur ^ trariere, félon qu’on le conjugue, fignifie i.Traàidit, Z. Traclitus eji. 3. Trndidit diligenter. 4. 'Traditus eft diligenter. La cinquième conjugaifon répond à ce qu’on appelle le medium chez les Grecs-, où le verbe a une lignification aélive & paffive. 6. Fecit tradere. 7. Fafîus tfl vel jtijfus ejl tradere, 8. JV/7dUlit pjpfum. Il y a cent maniérés de s’exprimer qui ne font pas eflentielles , & qui font particulières à certaines langues. Je ne puis pasfavoir fi nôtre nouvelle troupe les négligeroit , & fe contenteroit de celles qui font elfentielles , & fans lefquelles .on ne peut fe faire entendre. Nous voyons tant de différence parmi les Nations en cela , que nous ne pouvons favoir à quoi ilsfe détermineroient , fi ce n’eff qu’étant encore fans doélrine , il y a de l’apparence qu’ils prendroient les manières de s’exprimer les plus fimples & les plus faciles. Les T urcs ont cela de particulier , que par Thifertion de quelques lettres ils multiplient leurs conjugaifons des verbes , & leur donnent plus de force que ne font pas même les Hebreux. Le même verbe , félon la conjugaifon où il eft , marque l’affirmation ou la nega- -J DIgitized by GoogI

geroit de comprendre dans un ſeul verbe pluſieurs autres circonſtances d'une action: Si elle a été faite avec diligence, ſi l'auteur de cette action agit ſur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'autre; ce que les Hebreux ſignifient par leurs verbes, ſelon les inflexions qu'ils leur donnent. Ils ont huit conjugaiſons où leurs verbes ont differentes ſignifications; car ce n'eſt pas comme chez les Grecs & les Latins, dont les differentes conjugaiſons n'ont aucune force particuliere, & qui ne conjuguent les verbes differemment, que parce qu'on ne pourroit pas leur donner à tous les mêmes inflexions ſans en rendre la prononciation difficile. Le même verbe Hebreu, ſelon la conjugaiſon où il eſt, a ſept ou huit ſignifications differentes. Par exemple, ce verbe Hebreu *maſar*, *tradere*, ſelon qu'on le conjugue, ſignifie 1. *Tradidit.* 2. *Traditus eſt.* 3. *Tradidit diligenter.* 4. *Traditus eſt diligenter.* La cinquiéme conjugaiſon répond à ce qu'on appelle *le medium* chez les Grecs, où le verbe a une ſignification active & paſſive. 6. *Fecit tradere.* 7. *Factus eſt vel juſſus eſt tradere,* 8. *Tradidit ſeipſum.* Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne ſont pas eſſentielles, & qui ſont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas ſavoir ſi nôtre nouvelle troupe les négligeroit, & ſe contenteroit de celles qui ſont eſſentielles, & ſans leſquelles on ne peut ſe faire entendre.

Nous voyons tant de difference parmi les Nations en cela, que nous ne pouvons ſavoir à quoi ils ſe détermineroient, ſi ce n'eſt qu'étant encore ſans doctrine, il y a de l'apparence qu'ils prendroient les manieres de s'exprimer les plus ſimples & les plus faciles. Les Turcs ont cela de particulier, que par l'inſertion de quelques lettres ils multiplient leurs conjugaiſons des verbes, & leur donnent plus de force que ne font pas même les Hebreux. Le même verbe, ſelon la conjugaiſon où il eſt, marque l'affirmation ou la nega-

DE PARLER. L'iV.l. Cb*p.JX. 4S RCgation, la poffibilité ou l'impoffibilité de l'adlion • qu'il lignifie. Les Perfans ont avec l'impératif un autre mode qui défend , comme l'Imperatif commande. > Les Arabes ont aufli uneconjugaifon qui marque le rapport de deux perfonnes qui agiffent enfemble. Ces differentes conjugaifons, & tous ces modes abrègent le difcours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaifons que les Orientaux ; mais' auffi par le moyen des prepofitions qu'ils lient avec les verbes , üs expriment une infinité de rapports de l'adion oudelapaflion que peut fignifier un verbe, comme de fcribo ils font ces verbes atffcribê, ctrcumfcribo, defcribo i txfcribo t infer iboy interfer ibo ^ perfcribo , tranjeribo , qui marquent nettement des rapports particuliers de l'a (fHon que fignifieycr/^o . avec les verbes fimples. Nous avons pris de la langue Latine les verbes compofez. Nous difons écrire, récrire» circon/crire, décrire, infcrire,prefcrire» tranferire. Notre particule re êft d'un grand ufage pour la compofition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur fignification ; repaître fignifie la même choie que paître. Elle donne quelquefois plus de force ; reluire dit plus que luire.< Souvent elle marque une adionqui fe fait une fécondé fois ; reconquérir» c'ell conquérir de nouveau. Elle donne aufD d'autrefois un fens tout contraire à celui du verbe fim^ pie ; reprouver a un fens tout" autre que prouver. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de femblables particules ou prepofitions, font encore plus fe-*çonds que les Latins. On le voit dans les Didionnaires Grecs qui font par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'oTit point de verbes compofçz : ils ne joignent point à leurs verbes, ainfi que le font les Grecs & les Latins des prepofitions dont le nombre ell petit en cette langue. AuflTi il s'y trouve fouvent des arabi» guitez, parce que les prepofitions déterminent préciféDigitized by Google

negation, la poſſibilité ou l'impoſſibilité de l'action qu'il ſignifie. Les Perſans ont avec l'imperatif un autre mode qui défend, comme l'Imperatif commande. Les Arabes ont auſſi une conjugaiſon qui marque le rapport de deux perſonnes qui agiſſent enſemble.

Ces differentes conjugaiſons, & tous ces modes abregent le diſcours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaiſons que les Orientaux; mais auſſi par le moyen des prepoſitions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de la paſſion que peut ſignifier un verbe, comme de *ſcribo* ils font ces verbes *adſcribo*, *circumſcribo*, *deſcribo*, *exſcribo*, *inſcribo*, *interſcribo*, *perſcribo*, *tranſcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que ſignifie *ſcribo*, avec les verbes ſimples. Nous avons pris de la langue Latine les verbes compoſez. Nous diſons *écrire*, *récrire*, *circonſcrire*, *décrire*, *inſcrire*, *preſcrire*, *tranſcrire*.

Nôtre particule *re* eſt d'un grand uſage pour la compoſition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur ſignification: *repaître* ſignifie la même choſe que *paître*. Elle donne quelquefois plus de force; *reluire* dit plus que *luire*. Souvent elle marque une action qui ſe fait une ſeconde fois; *reconquerir*, c'eſt *conquerir de nouveau*. Elle donne auſſi d'autrefois un ſens tout contraire à celui du verbe ſimple; *reprouver* a un ſens tout autre que *prouver*. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de ſemblables particules ou prepoſitions, ſont encore plus feconds que les Latins. On le voit dans les Dictionnaires Grecs qui ſont par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'ont point de verbes compoſez: ils ne joignent point à leurs verbes, ainſi que le font les Grecs & les Latins des prepoſitions dont le nombre eſt petit en cette langue. Auſſi il s'y trouve ſouvent des ambiguitez, parce que les prepoſitions déterminent pré-

'^6 La Rhetoriqüï, ou l’Art cifémcnt les rapports de ce qu’on juge , de ce qu’on affirme, & les maniérés qu’on juge, qu’on aflure, ou qu’on nie. Chaque langue a fes avantages. Les Latins avec leurs Gnondip marquent la nécefîité d’une adtion. Amanda virtus eft la même chofe que necejfarium tji , ou opêrtet nmare virtutem. Leur fupin marque fintention de faire une aâion. Eo lufum , je vais dans l’intention de joüer. Cès differentes maniérés de s’exprimer qui font toutes belles 8c ingenieufes , font des preuves fenfibles de la fécondité de l’efprit humain , de fa fpiritualité 8c de fa liberté. Les oifeaux d’une même efpece n’ont pas un chant diffe» rent , 8c prefque autant qu’il y a de differentes nations , il y a de differentes langues , non feulement dans les termes , mais dans les maniérés de s’exprimer. Il n’y en a aucune qui n’ait quelque chofe de particulier. Chapitrb X. Ce grand nombre de decltnaijhm des nomst de tonjugaifons des verbes n'ejl peint abfolumentnécejfaire.' Prepofition d'une nouvelle Langue , dont la Grantmaire fe pourroit apprendre en moins d'une heure. Le s hommes veulent s’exprimer d’une manière prompte 8c facile : ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diverfité de declinaifon^ des noms, 8c cette multitude de differentes conjugaifons. Ils ont voulu qu’un même mot marqiwt plulieurs chofes , afin qu’ils puffent s’exprimer plus promptement : pour cela ils ont donné plufieurs inflexions à un même verbe , comme nous venons de le voir. Ils ont eu auffi égard à la facilité 8c à la douceur de la prononciation , ce qui a caufé dans lei i i Digitir'cd t, Cooglc

ciſément les rapports de ce qu'on juge, de ce qu'on affirme, & les manieres qu'on juge, qu'on aſſure, ou qu'on nie.

Chaque langue a ſes avantages. Les Latins avec leurs *Gerondifs* marquent la néceſſité d'une action. *Amanda virtus* eſt la même choſe que *neceſſarium eſt*, ou *opertet amare virtutem.* Leur ſupin marque l'intention de faire une action. *Eo luſum*, je vais dans l'intention de joüer. Ces differentes manieres de s'exprimer qui ſont toutes belles & ingenieuſes, ſont des preuves ſenſibles de la fecondité de l'eſprit humain, de ſa ſpiritualité & de ſa liberté. Les oiſeaux d'une même eſpece n'ont pas un chant different, & preſque autant qu'il y a de differentes nations, il y a de differentes langues, non ſeulement dans les termes, mais dans les manieres de s'exprimer. Il n'y en a aucune qui n'ait quelque choſe de particulier.

CHAPITRE X.

Ce grand nombre de declinaiſons des noms, & de conjugaiſons des verbes n'eſt point abſolument néceſſaire. Propoſition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire ſe pourroit apprendre en moins d'une heure.

LEs hommes veulent s'exprimer d'une maniere prompte & facile : ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diverſité de declinaiſons des noms, & cette multitude de differentes conjugaiſons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât pluſieurs choſes, afin qu'ils puſſent s'exprimer plus promptement : pour cela ils ont donné pluſieurs inflexions à un même verbe, comme nous venons de le voir. Ils ont eu auſſi égard à la facilité & à la douceur de la prononciation, ce qui a cauſé dans

»E PAKLXR. Lh.I, Chap. X. 47 les langues une infinité de chofes dont on fe pourtoit pafler , s'il n'étoit queftion que de dire ce qu'on penfe. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous compofez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes , ne peuvent fouffrir fans violence les mêmes chutes & (les mêmes inflexions. Ceft pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de differentes chutes ou cas , on voit plufîeurs maniérés de décliner les noms. Dans ces mêmes langues , & prefque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaifons des verbes, que la feule douceur de la prononciation rend néceffaires: car elles ne marquent aucune circonftance particulière de l'adion Gue le verbe affirme. On peut compter trente-lix differentes conjugaifons dans la Grammaire Hébraïque. 11 y a 13. conjugaifons des verbes réguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'adlive, la paffive , & celle qu'on appelle le medium. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irréguliers ont tant d'inflexions particulières, qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer ; il en eft de même de la langue Latine , & de plufieürs autres langues. C'eft ce qui groflit les Grammaires de ces langues , ' ôc en rend l'étude difficile. Nous ne pouvons pas favoir , comme j'ai déjà dit , fi ces nouveaux hommes ne fe feroient point une maniéré de parler moins délicate , mais plus fimple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont au' une conjugaifon ; tous leurs verbes n'ont que eux tems , favoir le paffé & l'avenir , qu'ils diftinguent par deux particules. Ba efl: la marque du paffé , & Mou celle du futur. La marque de l'infinitif eft Keu î c'eft auffi celle du gérondif. La marque de l'impératif eft B. Celle du participe adjedif eft Gi. Les premières , fécondés & troifiémes perfonncï plurieles ôc fingulieres des verbes ne font point , Digitized by Google

les langues une infinité de choſes dont on ſe pourroit paſſer, s'il n'étoit queſtion que de dire ce qu'on penſe. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous compoſez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes, ne peuvent ſouffrir ſans violence les mêmes chutes & les mêmes inflexions. C'eſt pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de differentes chutes ou cas, on voit pluſieurs manieres de decliner les noms. Dans ces mêmes langues, & preſque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaiſons des verbes, que la ſeule douceur de la prononciation rend néceſſaires: car elles ne marquent aucune circonſtance particuliere de l'action que le verbe affirme. On peut compter trente-ſix differentes conjugaiſons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a 13. conjugaiſons des verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la paſſive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres, qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer; il en eſt de même de la langue Latine, & de pluſieurs autres langues. C'eſt ce qui groſſit les Grammaires de ces langues, & en rend l'étude difficile.

Nous ne pouvons pas ſavoir, comme j'ai déja dit, ſi ces nouveaux hommes ne ſe feroient point une maniere de parler moins délicate, mais plus ſimple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaiſon; tous leurs verbes n'ont que deux tems, ſavoir le paſſé & l'avenir, qu'ils diſtinguent par deux particules. *Ba* eſt la marque du paſſé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif eſt *Kou*; c'eſt auſſi celle du gerondif. La marque de l'imperatif eſt *B*. Celle du participe adjectif eſt *Gi*. Les premieres, ſecondes & troiſiémes perſonnes plurieles & ſingulieres des verbes ne ſont

 point marquées par des inflexions particulières; on joint pour les dillinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n’ont point d’autre changement dans leur declinaifon que celui qui marque la différence du lingulier au pluriel. Mouri un cheval , Mourit les chevaux. Les comparatifs fe forment en ajoutant la particule Toutta , qui lignifie plus. Le Mien , le Tten, s’exprime de la forte , Mourini , ou Manai mourit mon cheval. Nanai mourit ton cheval. Teânai mouri , fon cheval. Les noms des ouvriers fc terminent en Gi. Les diminutifs fe forment en ajoutant , un cheval. Mourignne,\xn'çtX.it. cheval. L’on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d’une heure. On a propofé quelquefois de faire une nouvelle langue , qui pouvant être apprife en peu de tems, devint commune à tous les peuples du monde , ce qui feroit très-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d’autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; auffi avant que d’avoir vû une Relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieufes que Monfieur Thevenot a fait imprimer , en parlant de cette propofition d’une nouvelle langue ; voilà ce que j’en avois dit dans la première édition de cet Ouvrage. „ On a quelquefois propo„ fé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être „ apprife en peu deteras, devint commune à toute „ la terre. Je conjeélure que le delfein de ceux qui „ faifoient cette propofition , confifloit à faire que „ cettelangue n’eût qu’un petit nombre de mots. Ils „ auroient marqué chaque chofe par un feui terme , „ & auroient fait que ce feul terme , avec quelque „ petit changement, eût pû lignifier toutes les au„ très chofes qui fe rapportent à celles-là. Ils au„ roient fait tous les noms indéclinables , marquant „ leurs differens cas par des particules , ôc les trois

point marquées par des inflexions particulieres; on joint pour les diſtinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur declinaiſon que celui qui marque la difference du ſingulier au pluriel. *Mouri* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs ſe forment en ajoutant la particule *Toutta*, qui ſignifie plus. Le *Mien*, le *Tien*, s'exprime de la ſorte, *Mourini*, ou *Manai mouri*, mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval. *Teanai mouri*, ſon cheval. Les noms des ouvriers ſe terminent en *Gi*. Les diminutifs ſe forment en ajoutant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a propoſé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être appriſe en peu de tems, devint commune à tous les peuples du monde, ce qui ſeroit très-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; auſſi avant que d'avoir vû une Relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieuſes que Monſieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette propoſition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la premiere édition de cet Ouvrage. „ On a quelquefois propoſé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être appriſe en peu de tems, devint commune à toute la terre. Je conjecture que le deſſein de ceux qui faiſoient cette propoſition, conſiſtoit à faire que cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots. Ils auroient marqué chaque choſe par un ſeul terme, & auroient fait que ce ſeul terme, avec quelque petit changement, eût pû ſignifier toutes les autres choſes qui ſe rapportent à celles-là. Ils auroient fait tous les noms indeclinables, marquant leurs differens cas par des particules, & les trois gen-

D E PARtER. Liv.L Cbap.X, ^ genres par trois terminaifons. Ils n’auroient fait „ que deux conjugaifons , l’une pour l’acflif , & „ l’autre pour le paffif : Encore chaque tems n’au„ roit point eu ces differentes terminaifons , qui „ tiennent lieu de pronoms; de forte que toute la „ Grarnmaire de cette langue fepourroit apprendre „ en très-peu de tems. La langue qu’on appelle le Franc ed à peu près femblablc pour la Grammaire. Elle s’apprend aifférncnt,& s’entend dans toiitcsles côtes delà mer Mediterranée. Elle ne conüftc que dans un petit nombre de mots Italiens, François , qui font néccffaircs pour s'exprimer groffierement dans les affaires du commerce. Ces mots n’ont ni genre , ni nombre , ni cas , ni dcclinaifons,,ni conjugaifons, ni fyntaxe: ainli elle eit bien-tôt apprife. Il y a autant de fimplicité dans la Grâraraaîre Chinoife , félon que Walton le rapporte après Alvarcs Semedo. Les Chinois n’ont que trois cens vingt-fix mots , qui font tous d’une fyîhbe. lE ont cinq tons differens, félon lefquels un même motTigmfie cinq chofes differentes ; ainfi ladiverfité des cinq tons fait que leurs 316. raonofy liâtes fervent autant que cinq fois 3x6. mots, c’eil-àdire 1630. Walton ditnéanmoins qu’on ne compte en toute la langue quel zz8. vocables, c’ed-à-dire, noms qui ^ftinguez par leurs lettres ou par leurs tons , ayent des fignifications differentes. Comme ils n’ont pas l’ufage des lettres , chaque nom a fou caradere; ainfî autant de noms , autant de caraderes ; dont on fait monter le nombre juiques à izocoo! Quand les Peres jefuites allèrent prêcher à la Chine , & en eurent appris la langue , ils trouvèrent bien-tôt le moyen d’en écrire tous les noms avec ' les lettres de notre Alphabet. Ainfi ils fe délivrèrent de l’embarras de tant de caradercs , ce qui furprit les Chinois. Pour les cinq tons , félon lefquels C un Digitized by Google

„ genres par trois terminaiſons. Ils n'auroient fait „ que deux conjugaiſons, l'une pour l'actif, & „ l'autre pour le paſſif: Encore chaque tems n'au- „ roit point eu ces differentes terminaiſons, qui „ tiennent lieu de pronoms: de ſorte que toute la „ Grammaire de cette langue ſe pourroit apprendre „ en très-peu de tems.

La langue qu'on appelle le Franc eſt à peu près ſemblable pour la Grammaire. Elle s'apprend aiſément, & s'entend dans toutes les côtes de la mer Mediterranée. Elle ne conſiſte que dans un petit nombre de mots Italiens, François, qui ſont néceſſaires pour s'exprimer groſſierement dans les affaires du commerce. Ces mots n'ont ni genre, ni nombre, ni cas, ni declinaiſons, ni conjugaiſons, ni ſyntaxe: ainſi elle eſt bien-tôt appriſe.

Il y a autant de ſimplicité dans la Grammaire Chinoiſe, ſelon que Walton le rapporte après Alvarès Semedo. Les Chinois n'ont que trois cens vingt-ſix mots, qui ſont tous d'une ſyllabe. Ils ont cinq tons differens, ſelon leſquels un même mot ſignifie cinq choſes differentes; ainſi la diverſité des cinq tons fait que leurs 326. monoſyllabes ſervent autant que cinq fois 326. mots, c'eſt-à-dire 1630. Walton dit néanmoins qu'on ne compte en toute la langue que 1228. vocables, c'eſt-à-dire, noms qui diſtinguez par leurs lettres ou par leurs tons, ayent des ſignifications differentes. Comme ils n'ont pas l'uſage des lettres, chaque nom a ſon caractere; ainſi autant de noms, autant de caracteres; dont on fait monter le nombre juſques à 120000. Quand les Peres Jeſuites allerent prêcher à la Chine, & en eurent appris la langue, ils trouverent bien-tôt le moyen d'en écrire tous les noms avec les lettres de notre Alphabet. Ainſi ils ſe délivrerent de l'embarras de tant de caracteres, ce qui ſurprit les Chinois. Pour les cinq tons, ſelon leſquels

 un meme mot a cinq fignifications differentes , ik les diftinguerent par ces cinq nottes * “ ' ' ^ Ainfi le monofyllabe Ya , félon qu’il eft notté de l’une de ces cinq notes , il a cinq differentes lignifications. y à deus , yâ murus , y à exceliens , yâ jîupor , ya enfer. Il n’y a guere que ceux du pais qui puiffent prononcer diftindement ces differens tons. Les Chinois n’ont ni genre, ni cas, ni déclinaifons. Les mots lignifient félon qu’ils font placez. De deux mots mis enfemble , celui qui eft le premier eft regardé comme adjcâif , ainfi aurum do~ mus i c’eft , aurea domus, & homo bonus , c’eft, bamlnis ùonitas. Les mots ont auffi la force du verbe , félon qu’ils font placez; un nom qui lignifie uneaftion, tient lieu du verbe quand il eft fuivi d’un autre nom , comme fi l’on difoit ego amor tu , pour dire ego ajno te. Le pluriel fe diftingue par une feule particule qu’il n’eft pas permis d’ajouter à un nom lorfque dans le diicours il paroît d’ailleurs qu’on parle de plufîeurs. Ces peuples n’ont point de conjugaifons ; ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de pluCeurs peifonncs. Le préfent , le prétérit & le futur, les modes comme l’impératif, l’optatif, &c. fe marquent par des particules. Lepallif fe marque auffi par une particule , & quelquefois par la feule place que tient un nom ; les noms fervent auffi de prcpolitions. Ainfi il n’eft pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un fi petit nombre de termes s’expliquer fur toutes chofes ; car les Grecs , dont la langue eft fi fécondé , n’ont pas deux mille racines. C’eft une queftion fi l’abondance des mots eft une chofe avantageufe. A quoi fert , dit le Pere Thomaffm dans la préfiice de fon Gloffairc , d’avoir mille C:

un même mot a cinq ſignifications differentes, ils les diſtinguerent par ces cinq nottes ˆ ˜ ˇ ˘ ˙ Ainſi le monoſyllabe *Ya*, ſelon qu'il eſt notté de l'une de ces cinq notes, il a cinq differentes ſignifications. *Yâ deus*, *yã murus*, *yà excellens*, *yá ſtupor*, *yã̌ anſer*. Il n'y a guere que ceux du païs qui puiſſent prononcer diſtinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni déclinaiſons. Les mots ſignifient ſelon qu'ils ſont placez. De deux mots mis enſemble, celui qui eſt le premier eſt regardé comme adjectif, ainſi *aurum domus*; c'eſt, *aurea domus*; & *homo bonus*, c'eſt, *hominis bonitas*.

Les mots ont auſſi la force du verbe, ſelon qu'ils ſont placez; un nom qui ſignifie une action, tient lieu du verbe quand il eſt ſuivi d'un autre nom, comme ſi l'on diſoit *ego amor tu*, pour dire *ego amo te*.

Le pluriel ſe diſtingue par une ſeule particule qu'il n'eſt pas permis d'ajouter à un nom lorſque dans le diſcours il paroît d'ailleurs qu'on parle de pluſieurs. Ces peuples n'ont point de conjugaiſons; ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de pluſieurs perſonnes. Le préſent, le préterit & le futur, les modes comme l'imperatif, l'optatif, &c. ſe marquent par des particules. Le paſſif ſe marque auſſi par une particule, & quelquefois par la ſeule place que tient un nom; les noms ſervent auſſi de prépoſitions. Ainſi il n'eſt pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un ſi petit nombre de termes s'expliquer ſur toutes choſes; car les Grecs, dont la langue eſt ſi feconde, n'ont pas deux mille racines.

C'eſt une queſtion ſi l'abondance des mots eſt une choſe avantageuſe. A quoi ſert, dit le Pere Thomaſſin dans la préface de ſon Gloſſaire, d'avoir mille

 noms pour fignifier une épée, & quatre-vingt pour un Lion, comme ont les Arabes? Mais il me iemble que l’abondance dans une langue auffi-bien qu’en toute autre chofe cft un bien. Car en premier lieu il eft certain que les chofes de même efpece, de même genre peuvent avoir une différence qui leur eft propre ; Veau , Taureau , Vache , Bceuf t font les noms d’une efpece d’animal , mais cependant ces quatre noms marquent quatre chofes fort differentes. Selon qu’on conlidere de plus près les choies , qu’on en fait differens ufages , on en connoît mieux les différences , qu'on ne peut exprimer que par differens noms. Ainfi les mêmes Arabes qui fe- fervent beaucoup de chameaux , leur donnent plus de trente differens noms , qui diftinguent les differens états d’un chameau. Lorfqu’il éft dans le ventre de fa mere, quand il eft _ né , & qu’il tete , fi c’eft un mâle , fi c’eft un premier né, lorfqu’il commence à marcher, quand il eft fevré, lorfqu’il fe met à genoux pour recevoir fa charge , & félon d’autres particularité* femblables. Cette grande abondance de termes qu’on a dans la marine pour s’expliquer eft-elle inutile ? Et comment fe pourroit foire la manœuvre d’un vaiffeau , fi chaque manœuvre ti’avqit fon nom ? Ceft une néceflité d’avoir des termes differens pour exprimer des chofes differentes; c’eft donc la déücatelfe du génie de chaque Nation qui diftingue mieux la différence des chofes qui font trouver tant de differens termes. Les Arts en fe fervant d’un plus grand • nombre de differens inftrumens, ont befoin d’un plus grand nombre de differens termes. Aufîl les . peuples qui les cultivent ont une plus grande abon. dance de termes. Mais on répliqué > à quoi bon tant de fynonymes ou termes qui ne difent que la meme chofe? Cette multitude de mots d’une même fignification C Z que Digitized by Google

mille noms pour ſignifier une épée, & quatre-vingt pour un Lion, comme ont les Arabes? Mais il me ſemble que l'abondance dans une langue auſſi-bien qu'en toute autre choſe eſt un bien. Car en premier lieu il eſt certain que les choſes de même eſpece, de même genre peuvent avoir une difference qui leur eſt propre; *Veau*, *Taureau*, *Vache*, *Bœuf*, ſont les noms d'une eſpece d'animal, mais cependant ces quatre noms marquent quatre choſes fort differentes. Selon qu'on conſidere de plus près les choſes, qu'on en fait differens uſages, on en connoît mieux les differences, qu'on ne peut exprimer que par differens noms. Ainſi les mêmes Arabes qui ſe ſervent beaucoup de chameaux, leur donnent plus de trente differens noms, qui diſtinguent les differens états d'un chameau. Lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa mere, quand il eſt né, & qu'il tete, ſi c'eſt un mâle, ſi c'eſt un premier né, lorſqu'il commence à marcher, quand il eſt ſevré, lorſqu'il ſe met à genoux pour recevoir ſa charge, & ſelon d'autres particularitez ſemblables. Cette grande abondance de termes qu'on a dans la marine pour s'expliquer eſt-elle inutile? Et comment ſe pourroit faire la manœuvre d'un vaiſſeau, ſi chaque manœuvre n'avoit ſon nom? C'eſt une néceſſité d'avoir des termes differens pour exprimer des choſes differentes; c'eſt donc la délicateſſe du génie de chaque Nation qui diſtingue mieux la difference des choſes qui font trouver tant de differens termes. Les Arts en ſe ſervant d'un plus grand nombre de differens inſtrumens, ont beſoin d'un plus grand nombre de differens termes. Auſſi les peuples qui les cultivent ont une plus grande abondance de termes.

Mais on replique, à quoi bon tant de ſynonymes ou termes qui ne diſent que la même choſe? Cette multitude de mots d'une même ſignification

52 Lx Rhétorique, ou i’Art que quelques langues fe vantent d’avoir, en marque 'plutôt, dit-on, la pauvreté que l’opulence; car elles n’auroient point tant de divers mots pour dire une même choie, fi elles avoient le mot‘î>roprepourla fignifier. Je répons en premier lieu, qu’unelangue elt véritablement pauvre quand elle ne fournit pas des termes propres pour s expliquer à ceux qui écrivent en cette langue. En fécond lieu je dis que fi on n’avoit point de fynonymes on ne pourroit pas rendre un difcours poli & coulant; car il y a des mots qui ne fe peuvent joindre enfemble fans en troubler la douceur. Il faut donc avoir à choifir entre des termes fynonymes ceux qui s’accommodent mieux. En troiliérae lieu itn’y a rien de fi ennuyeux que d’entendre trop fouvcnt les mêmes termes s’ils font remarquables. La variété dans le difcours fait qu’on ne s’apperçoit prefque pas qu’on entend parler , on croit voir les chofes mêmes. Quand cela arrive, un difcours cft parfait; comme la perfcélion de la Peinture , c’cft qu’on la prenne pour les chofes mêmes qui font peintes. Or la variété dépend de la fécondité d’une langue. Chapitre XI. Comment l'on peut exprimer toutes les operations de notre e/prit , & les pafjions ou affeflions de notre volonté. N Ou s avons vû comment fe marquent les deux premières operations de l’efprit , nos perceptions ou nos idées, ôclesjugetncns que nous faifons de ce que nous avons apperçu. Voyons de quelle maniéré nous pouvons exprimerlatroifiéme operation qui efl: le raifonnement. Nous raifonnons lorfque d’une ou de deux propofuions claires & évidentes , nous Digitized byXîoo^le

que quelques langues ſe vantent d'avoir, en marque plûtôt, dit-on, la pauvreté que l'opulence; car elles n'auroient point tant de divers mots pour dire une même choſe, ſi elles avoient le mot propre pour la ſignifier. Je répons en premier lieu, qu'une langue eſt véritablement pauvre quand elle ne fournit pas des termes propres pour s'expliquer à ceux qui écrivent en cette langue. En ſecond lieu je dis que ſi on n'avoit point de ſynonymes on ne pourroit pas rendre un diſcours poli & coulant; car il y a des mots qui ne ſe peuvent joindre enſemble ſans en troubler la douceur. Il faut donc avoir à choiſir entre des termes ſynonymes ceux qui s'accommodent mieux. En troiſiéme lieu il n'y a rien de ſi ennuyeux que d'entendre trop ſouvent les mêmes termes s'ils ſont remarquables. La varieté dans le diſcours fait qu'on ne s'apperçoit preſque pas qu'on entend parler, on croit voir les choſes mêmes. Quand cela arrive, un diſcours eſt parfait; comme la perfection de la Peinture, c'eſt qu'on la prenne pour les choſes mêmes qui ſont peintes. Or la varieté dépend de la fecondité d'une langue.

tt PARLER. Liv. J. Cbap. XJ. 53 nous concluons la vérité oula fauflctéd'unctroiliéme propofition obfcure & contcftée. Comme li pour montrer que Milon eft innocent , nous dirions : 11 eft permis de repoufler la force par la force; Milon en tuant Clodius , n'a fait que repouffer la force par la force ; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raifonnement n'eft qu'une exteniion de la fécondé operation , ëc un enchaînement de deux du de plufteurs propofitions. Ainli il eft évident que nous n'avons befoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement , comme font les particules donc , enfin , car , partant , puifque , &c. Quelques Philofophes reconnoiffent une quatrième operation de l'efprit , qu'ils appellent Metbüde Par cette operation on difpofe & on ordonne plufteurs raifonnemens. On peut de même exprimer cette difpofîtion & cet ordre par quelques petites particules. Toutes les autres aélions de notre efprit, comme font celles par lefquelles nous diftinguons , nous divifons , nous comparons , nous allions les chofes , fc rapportent à quelqu'une de ces quatre operations , & fe marquent avec des particules qui reçoivent differens, noms, félon leur different office. Celles qui uniffent-font appellées eonjonfiives , comme celles qui divifent négatives Sc adverfatives , comme non, mais. Les autres font tionnelles, comme 5i, dffc. Il y a des langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. 11 y en a pour l'affirmation la négation , le jurement , la réparation , la colleéhon. 11 y a des particules de lieu , de tems , de nombre, d'ordre , de commandement , de défenfe , de vœux , d'exhortation , qui marquent fi on interroge, fi on répond. Ces particules ont une très-grande force ; elles ne lignifient point les ob- ' jets de nos penfées, mais quelqu'une decesaétions C 3 dont t Digitized by GoogI

nous concluons la verité ou la fauſſeté d'une troiſiéme propoſition obſcure & conteſtée. Comme ſi pour montrer que Milon eſt innocent, nous diſions : Il eſt permis de repouſſer la force par la force ; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repouſſer la force par la force ; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raiſonnement n'eſt qu'une extenſion de la ſeconde operation, & un enchaînement de deux ou de pluſieurs propoſitions. Ainſi il eſt évident que nous n'avons beſoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme ſont les particules *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puiſque*, *&c.* Quelques Philoſophes reconnoiſſent une quatriéme operation de l'eſprit, qu'ils appellent *Methode* Par cette operation on diſpoſe & on ordonne pluſieurs raiſonnemens. On peut de même exprimer cette diſpoſition & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de notre eſprit, comme ſont celles par leſquelles nous diſtinguons, nous diviſons, nous comparons, nous allions les choſes, ſe rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & ſe marquent avec des particules qui reçoivent differens noms, ſelon leur different office. Celles qui uniſſent ſont appellées *conjonctives*, comme *&* ; celles qui diviſent *negatives* & *adverſatives*, comme *non*, *mais*. Les autres ſont *conditionnelles*, comme *Si*, *&c.*

Il y a des langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la négation, le jurement, la ſéparation, la collection. Il y a des particules de lieu, de tems, de nombre, d'ordre, de commandement, de défenſe, de vœux, d'exhortation, qui marquent ſi on interroge, ſi on répond. Ces particules ont une très-grande force ; elles ne ſignifient point les objets de nos penſées, mais quelqu'une de ces actions

54 LaRhbtortqub,ou l’Abt dont nous venons de parler. Plufieurs d’entr’ellcj: fervent auffi à marquer les raouvemens de l’ame ^ l’admiration , la joye , le mépris , la colere , la douleur. Notre bâ marque la douleur, ifa , ha, he, la ioyc. Ces particules s’appellent /«/« je fiions. O en elt une qui fert à exprimer quelque mouve-. ment de l’ame , une furprife, l’admiration , O quel malheur ! O la belle chofe l Ces particules be , ho font auffi des interjetions qui fervent à exprimer des mouvemens de l’ame; quand on interroge avec ttion , qu’on exhorte : He de grâce dites - moi t Ho répondez -moi. Nous avons plufieurs particules femblables qui ont differens ufages. Toutes ne s’employent gueres que dans quelque mouvement comme quand en nous plaignant nousdifons, bai, bai , vous me blejjez. Cette particule fe prononceaufli lorfqu’on fe met à rire, ft marque qu’unc/ chofe ell dégoûtante & vilaine , qu’on n’en veut point. Nous nous fervons de cette particule Helas dans les lamentations. Le difeours n’cft qu’un tiflu de plufieurs propofitions; c’eft pourquoi les hommes ont cherché les, moyens de marquer la liaifon de plufieurs propo-. lirions qui fe fuivent. Notre François qui répond à l’^ri des Grecs fait cet office. Comme quand on dit : Je jai que Dieu ejl bon , il eft évident que ce mot Oge unit ces deux propofitions , Je fai , & Dieu efi 'ion :• il marque que l’efprit les lie enfemble. Pour abréger , on met le ver^ be de la fécondé propofition à l’infinitif; & c’eft un des plus grands ufages de l’infinitif de lier ainfi deux propofitionè : par exemple , Pierre-^ croit tout /'avoir , pour- Pierre croit qu'il fait tout. Nous favons de quelle maniéré on peut fignifier les aétions de notre ame; voyons à préfent co que la Nature feroit faire a cette troupe de nou-. Yçauj;.

dont nous venons de parler. Pluſieurs d'entr'elles ſervent auſſi à marquer les mouvemens de l'ame, l'admiration, la joye, le mépris, la colere, la douleur. Notre *hâ* marque la douleur. *Ha*, *ha*, *he*, la joye. Ces particules s'appellent *interjections*. *O* en eſt une qui ſert à exprimer quelque mouvement de l'ame, une ſurpriſe, l'admiration, *O quel malheur! O la belle choſe!* Ces particules *he*, *ho* ſont auſſi des interjections qui ſervent à exprimer des mouvemens de l'ame; quand on interroge avec action, qu'on exhorte: *He de grace dites-moi*, *Ho répondez-moi*. Nous avons pluſieurs particules ſemblables qui ont differens uſages. Toutes ne s'employent gueres que dans quelque mouvement; comme quand en nous plaignant nous diſons, *hai*, *hai*, *vous me bleſſez*. Cette particule ſe prononce auſſi lorſqu'on ſe met à rire. *Fi* marque qu'une choſe eſt dégoûtante & vilaine, qu'on n'en veut point. Nous nous ſervons de cette particule *Helas* dans les lamentations.

Le diſcours n'eſt qu'un tiſſu de pluſieurs propoſitions; c'eſt pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaiſon de pluſieurs propoſitions qui ſe ſuivent. Notre *Que* François qui répond à l'ὅτι des Grecs fait cet office. Comme quand on dit: *Je ſai que Dieu eſt bon*, il eſt évident que ce mot *Que* unit ces deux propoſitions, *Je ſai*, & *Dieu eſt bon*: il marque que l'eſprit les lie enſemble. Pour abreger, on met le verbe de la ſeconde propoſition à l'infinitif; & c'eſt un des plus grands uſages de l'infinitif de lier ainſi deux propoſitions: par exemple, *Pierre croit tout ſavoir*, pour *Pierre croit qu'il ſait tout*.

Nous ſavons de quelle maniere on peut ſignifier les actions de notre ame; voyons à préſent ce que la Nature feroit faire à cette troupe de nou-

veaux

DS PARLÉ R. Lïv.I. Cbap.XÎ. 55, veaux hommes , pour donner des fignes de leurs raffions. Confultons-nous nous-mêmes fur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des fignes de l'ellime ou du mépris , de l'amour ou de la haine que nous avons des chofes , qui font les objets de nos pcnfées & de nos affeéiions. Le difcours eli imparfait lorfqu'il ne porte pzs les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne relFemble à notre efprit, dont il doit être l'image, ()lie comme des cadavres relTemblent aux corps vivans. Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on . doit nommer l'idée principale, repréfentc la chofe qui eft lignifiée; l'autre que nous pouvons nommer acceflbire , repréfente cette chofe revêtue de certaines circonftances. Par exemple , ce mot Menteur ^ fignifie bien une perfonnc que l'on reprend de n'avoir pas dit la vérité ; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la vérité par une malice honteufe , & que par conféquent ©n le croit digne de haine & de mépris. Ces fécondés idées que nous avons nommées accefîbires , s'attachent elles-mêmes aux noms des ____ chofes , & fc hent avec leur idée principale, ce qui fe fait ainfi. Lorfque la coutume s'ell introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on eilime , ces termes acquièrent une idée de grandeur: de forte qu'auffi-tôt qu'une perfonne les employé, l'on conçoit quelle cllime les chofes dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paifion , l'air , le ton de la voix , & plufieuis autres circonftances font aflez connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous fervons dansccsoccafions, peuvent dans la fuite du tems renouveller par eux mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorfque nous avons vû plufieurs fois un ami vêtu d'une certaine maG 4 niere, Digilized by Google

veaux hommes, pour donner des ſignes de leurs paſſions. Conſultons-nous nous-mêmes ſur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des ſignes de l'eſtime ou du mépris, de l'amour ou de la haine que nous avons des choſes, qui ſont les objets de nos penſées & de nos affections. Le diſcours eſt imparfait lorſqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne reſſemble à notre eſprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres reſſemblent aux corps vivans.

Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, repréſente la choſe qui eſt ſignifiée; l'autre que nous pouvons nommer acceſſoire, repréſente cette choſe revêtuë de certaines circonſtances. Par exemple, ce mot *Menteur*, ſignifie bien une perſonne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la verité par une malice honteuſe, & que par conſéquent on le croit digne de haine & de mépris.

Ces ſecondes idées que nous avons nommées acceſſoires, s'attachent elles-mêmes aux noms des choſes, & ſe lient avec leur idée principale, ce qui ſe fait ainſi. Lorſque la coûtume s'eſt introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on eſtime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de ſorte qu'auſſi-tôt qu'une perſonne les employe, l'on conçoit qu'elle eſtime les choſes dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paſſion, l'air, le ton de la voix, & pluſieurs autres circonſtances font aſſez connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous ſervons dans ces occaſions, peuvent dans la ſuite du tems renouveller par eux mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorſque nous avons vû pluſieurs fois un ami vêtu d'une certaine ma-

5<5 LaRhetokiclui, ou i”A r t nierc, cette forte de vêtement eft capable de noue donner l’idée de cet ami. De là vient que prcfque tous les noms propres des chofes naturelles ont des^ idées acceflbires faks, parce que les débauchez, ne parlant de ces chofes que d’une maniéré infolente& deshonnête , les fales images de leur elprit fe font attachées « ces noms; comme un fage Payeii s’en ctt plaint il y a long-tems: Nous n'avons, ditil , prefque plus de mots challes & honnêtes. nejia nemina ^rdidimus. 1^ Et c’ell aufli ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption univcrfelle des hommes, ou dans le tems qu’on vivoit plus fimplement , on avoit plus de liberté de nommer les chofes parleur nom , comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l’Ecriture. Ce n’eft pas que ces Auteurs facrez fulfent moins chartes , mais c’ert que les hommes font devenus plus malins , & qu’ils ont attaché de fales idées aux chofes naturelles , dont on ne peut plus parler innocemment qu’en le fervant de détour, c’elt-àdire, d’un long difeours , qui en même tems qu’il fait connoître les chofes, en fait concevoir des idées honnêtes. Les mots contraélant d’eux-mêmes des idées accertbires, comme nous venons de le dire, c’eü-àdire les idées des chofes, de la maniéré dont ces chofes font conçues , notre nouvelle troupe n’auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idees accefloires. Il fe trouveroit fans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes , qui outre les idées principales des objets qu'ils lignifient , marqueroient encore les mouvemens de ceux qui fe fervent de ces termes. Comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprife , & l’a en averfion. Outre cela , comme nous ferons voir dans la fuite de cet Ouvrage, les pafliems fe peignent elles

niere, cette ſorte de vêtement eſt capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que preſque tous les noms propres des choſes naturelles ont des idées acceſſoires ſales, parce que les débauchez ne parlant de ces choſes que d'une maniere inſolente & deshonnête, les ſales images de leur eſprit ſe ſont attachées à ces noms; comme un ſage Payen s'en eſt plaint il y a long-tems: Nous n'avons, dit-il, preſque plus de mots chaſtes & honnêtes. *Honeſta nomina perdidimus.*

Et c'eſt auſſi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption univerſelle des hommes, ou dans le tems qu'on vivoit plus ſimplement, on avoit plus de liberté de nommer les choſes par leur nom, comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Ecriture. Ce n'eſt pas que ces Auteurs ſacrez fuſſent moins chaſtes, mais c'eſt que les hommes ſont devenus plus malins, & qu'ils ont attaché de ſales idées aux choſes naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en ſe ſervant de détour, c'eſt-à-dire, d'un long diſcours, qui en même tems qu'il fait connoître les choſes, en fait concevoir des idées honnêtes.

Les mots contractant d'eux-mêmes des idées acceſſoires, comme nous venons de le dire, c'eſt-à-dire les idées des choſes, & de la maniere dont ces choſes ſont conçûes, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées acceſſoires. Il ſe trouveroit ſans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils ſignifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui ſe ſervent de ces termes. Comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le mépriſe, & l'a en averſion. Outre cela, comme nous ferons voir dans la ſuite de cet Ouvrage, les paſſions ſe peignent elles-

D E P A K*t E K. Lh. /. Cbap. XII. 57 dles-mênies dans le difcours ; & elles ont des caraderes qui fe forment fans étude & fans Art. Chapitre XII. Conjlruflivn des mots erfemble. Il faut eic primer tous les traits du tableau quon a formé dans fin efprit. AP R e' s avoir trouvé tous les termes d'une langue, il lâut penfer à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un fens , ne portent des marques de la liaifon qu'ils doivent avoir, & fi on n'apperçoit où ils fe rapportent, le difcours ne forme aucun fens raifonnablc dans l'efprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué , les uns fignifient les chofes , les autres les maniérés des chofes. Les premiers font appeliez fubftantifs , les féconds font nommez adjectifs. Ainfi comme les maniérés d'être appartiennent à l'être , les adjedifs doivent dépendre des fubftantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propofition le terme qui en eft l'attribut fe rapporte à celui qui en eftlefujet: ce rapport doit donc être exprimé. Dans plulieurs langues les- noms font dillinguez par des terminaifons differentes en deux genres. Nous appelions le premier le genre mafeulin , le fécond le genre féminin. La bizarrerie de l'ufage eft étrange dans cette diftribution, tahtôt il a déterminé le genre par le fexe , faifant de mafculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme : ôc de genre féminin les noms de femmes , & ce qui regarde ce fexe , n'ayant égard qu'a la feule fignification : & tantôt fans confiderer ni la terminaifon , ni la fignification , il a donné C 5 aux I Digitized by Google

elles-mêmes dans le diſcours; & elles ont des caracteres qui ſe forment ſans étude & ſans Art.

CHAPITRE XII.

Conſtruction des mots enſemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans ſon eſprit.

APRE`S avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penſer à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un ſens, ne portent des marques de la liaiſon qu'ils doivent avoir, & ſi on n'apperçoit où ils ſe rapportent, le diſcours ne forme aucun ſens raiſonnable dans l'eſprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns ſignifient les choſes, les autres les manieres des choſes. Les premiers ſont appellez ſubſtantifs, les ſeconds ſont nommez adjectifs. Ainſi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des ſubſtantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propoſition le terme qui en eſt l'attribut ſe rapporte à celui qui en eſt le ſujet: ce rapport doit donc être exprimé.

Dans pluſieurs langues les noms ſont diſtinguez par des terminaiſons differentes en deux genres. Nous appellons le premier le genre maſculin, le ſecond le genre feminin. La bizarrerie de l'uſage eſt étrange dans cette diſtribution, tantôt il a déterminé le genre par le ſexe, faiſant de maſculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme: & de genre feminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce ſexe, n'ayant égard qu'à la ſeule ſignification: & tantôt ſans conſiderer ni la terminaiſon, ni la ſignification, il a donné

5? La Rhbtoriqub, ou l’A»t aux noms le genre qu’il lui a plû. Les noms adjeftifs ^ & les autres noms qui fignilient plûtôt les manières des choies que les chofes, ont ordinairement deux, terminaifons , une mafculine , l’autre féminine. Cela ell ordinaire dans le Grec & dans le Latin , & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribue à rendre ces langues claires de quelque maniéré qu’on range le difeours , comme nous le dirons. Les noms Anglois n’ont ni cas , ni genre , comme fl tous étoient adverbes , ce qui doit caufer de l’obfcurité dans leur langue. La langue Hébraïque a cet avantage, que les verbes, aufli-bien quclesnoms, font capables de differens genres. On voit fi c’eft d’un homme ou d’une femme dont il s’agit. La différence de genre fert à marquer la liaifon des membres du difeours, & la dépendance qu’ils ont les uns des autres. On donne toûjours aux adjeélifs le genre de leurs fubftantifs;: c’eft-àdire, que fi le nom fubllantifeft mafeulin, fonadjeéfif a une terminaifou mafculine; & c’ell cette terminaifon qui fait connoître à qui il appartient. Lorfqu’un être cft multiplié, fes maniérés font auffi multipliées ; il faut donc encore que les adjeétifs füivent le nombre fingulier ou pluriel deleur fubltantif. Les verbes ont deux nombres , comme les noms : au fingulier ils marquent que le fujet de lapropolition cft un en nombre: au pluriel leur lignification enferme la pluralité de ce fujet; parconféquent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprime ou fous-entendu qui eft le fujet de la propolition. Les hommes font quelquefois lî occupez des chofes, qu’ils ne font pas reflexion fur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel eft le genre de ces noms, quel eft leur nombre; ils règlent leurs difeours par les chofes : ils placent le verbe au plu — riel , quoique le nom auquel il fe rapporte foit Digitized’By'GTTfl^^

aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adjectifs, & les autres noms qui ſignifient plûtôt les manieres des choſes que les choſes, ont ordinairement deux terminaiſons, une maſculine, l'autre feminine.

Cela eſt ordinaire dans le Grec & dans le Latin, & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribuë à rendre ces langues claires de quelque maniere qu'on range le diſcours, comme nous le dirons. Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, comme ſi tous étoient adverbes, ce qui doit cauſer de l'obſcurité dans leur langue. La langue Hebraïque a cet avantage, que les verbes, auſſi-bien que les noms, ſont capables de differens genres. On voit ſi c'eſt d'un homme ou d'une femme dont il s'agit.

La difference de genre ſert à marquer la liaiſon des membres du diſcours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toûjours aux adjectifs le genre de leurs ſubſtantifs; c'eſt-à-dire, que ſi le nom ſubſtantif eſt maſculin, ſon adjectif a une terminaiſon maſculine; & c'eſt cette terminaiſon qui fait connoître à qui il appartient. Lorſqu'un être eſt multiplié, ſes manieres ſont auſſi multipliées; il faut donc encore que les adjectifs ſuivent le nombre ſingulier ou pluriel de leur ſubſtantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms: au ſingulier ils marquent que le ſujet de la propoſition eſt un en nombre: au pluriel leur ſignification enferme la pluralité de ce ſujet; par conſéquent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou ſous-entendu qui eſt le ſujet de la propoſition.

Les hommes ſont quelquefois ſi occupez des choſes, qu'ils ne font pas reflexion ſur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel eſt le genre de ces noms, quel eſt leur nombre; ils reglent leurs diſcours par les choſes: ils placent le verbe au pluriel, quoique le nom auquel il ſe rapporte ſoit ſin-

 flngulier , parce qu’ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainfi Virgile dit : Pars merji Unuêre ratent , pour pars merja tenuit ratem : parce que , fans avoir égard à ce nom , purs , qui eft de féminin, & au lingulier , il envifage les hommes dont il parle. Nous difons en François , il ejl ftx heures , confiderant ces fix heures comme un feul tems déterminé, qui eil nommé fix heures. Quelquefois on oublie un mot , parce que ceux à qui on parle peuvent le fuppléer. On dit en Latin , trifte lupus fous - entendant ce mot negotium. Il eft évident que , comme le difcours n’eft qu’une image de nos penfées , afin -que le difcours foit naturel , il doit avoir des fignes pour tons les traits de nos penfées , 6c les repréfenter toutes comme elles fe trouvent rangées dans notre efprit. Cela feroit ainli dans toutes les langues’, file defir qu’on a d’abregcr , n’avoit porté les hommes à retrancher du difcours tout ce qu’on y peut fuppléer , 6c choifir pour cela des expreffions abrégées ; ce qui fe voit manifeftement dans la langue Latine. Toutes ces expreffions où ilfembleque l’ordre naturel n’eft pas gardé ,• n’ont cependant rien de particulier , li ce n’eft que l’ufage en a retranché quelque mot qui fe fuppléoit facilement. Cette maniéré de parler , pcenitet me peccati , eft la même chofc que pœna tenet me peccati mei. Comme celle-ci , mea rejert, elt la même chofe que in mea re refert. Sanctius dans l’excellent ouvrage qu’il a compofé fur cette matière en expliquant la lyntaxe Latine , montre que toutes les maniérés de cette langue qui paroifi’cnt extraordinaires , ne le font en effet que parce qu’il y a quelque mot fupprimé , 6c qu'ainfi il eft facile de les rappellera l’ordre commun. Les Maîtres de l’Art ont nommé figures les C 6 maiDiÿiîiz.-v^ by G'Kjgl

ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars merſi tenuêre ratem*, pour *pars merſa tenuit ratem*: parce que, ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt de feminin, & au ſingulier, il enviſage les hommes dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt ſix heures*, conſiderant *ces ſix heures* comme un ſeul tems déterminé, qui eſt nommé ſix heures. Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux à qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Latin, *triſte lupus ſtabulis*, ſous-entendant ce mot *negotium*.

Il eſt évident que, comme le diſcours n'eſt qu'une image de nos penſées, afin que le diſcours ſoit naturel, il doit avoir des ſignes pour tous les traits de nos penſées, & les repréſenter toutes comme elles ſe trouvent rangées dans notre eſprit. Cela ſeroit ainſi dans toutes les langues, ſi le deſir qu'on a d'abreger, n'avoit porté les hommes à retrancher du diſcours tout ce qu'on y peut ſuppléer, & choiſir pour cela des expreſſions abregées; ce qui ſe voit manifeſtement dans la langue Latine. Toutes ces expreſſions où il ſemble que l'ordre naturel n'eſt pas gardé, n'ont cependant rien de particulier, ſi ce n'eſt que l'uſage en a retranché quelque mot qui ſe ſuppléoit facilement. Cette maniere de parler, *pœnitet me peccati*, eſt la même choſe que *pœna tenet me peccati mei*. Comme celle-ci, *mea refert*, eſt la même choſe que *in mea re refert*. Sanctius dans l'excellent ouvrage qu'il a compoſé ſur cette matiere en expliquant la ſyntaxe Latine, montre que toutes les manieres de cette langue qui paroiſſent extraordinaires, ne le ſont en effet que parce qu'il y a quelque mot ſupprimé, & qu'ainſi il eſt facile de les rappeller à l'ordre commun.

Les Maîtres de l'Art ont nommé figures les

6o La Rhétorique, ou t’A R T maniérés de parler extraordinaires. Il y a des figttres de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premières expriment les.mouvcmens extraordinaires dont i’ame ell agitée dans les pafiions , où elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire fe font dans la conflruéHon, lorsque l’on s’éloigne des réglés ordinaires : Par exemple cette maniéré de s’exprimer , />m s werji tenuêre ratent, dont nous venons de parler, eU une figure que les Grammairiens appellent o\.\ton~ cepiion ; parce que pour lors l’on conçoit le fens autrement que les mots ne portent, & qu’ainfi l’om fait la conllruétion félon le fens, & non félon les paroles. Tvijie lupus flabulls . cft ce qu’on appelle etHpf'e, c’efl-à-dire omiflion ou oubli de quelque chofe , comme ici de ce nom , negotium. On appelle lyypnbate le renverfement de la maniéré ordinaire d’arranger les mots. Ainfi tran/h a per & renm pour per trar.ftrii àf rernos , efi une hyperbate. On peut quelquefois fe fervir d’exprePùons differentes qui donnent une même idée, de forte qu’il femble indifférent de fe fervir de l’une plûtôt que de l’autre, comme dare clajjlbus a ujîr os ,ow. dure clajjes aujhris ^ expofer les navires aux vents,, ou leur faire recevoir le vent, font deux expreflions peu différentes. Lorlque de ces deux façons de parler on choilit celle qui e(t moins ordinaire, cela s'appelle Enalluge ou changement. Le difcüurs doit avoir tous les traits de la forme des penfées de celui qui parle , comme on vient de le dire; Il faut donc quand nousparlons, quechacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le difeours un figne qui la reprciénte. Mais aufii il faut obferver qu'il y a des mots qui ont la force de lignifier beaucoup de choies, &qui, outre leurs idées principales , peuvent en reveiller pluHeurs autres, du nom defqudlcs ils font par confcDigitizéd faÿ (tODgfe

manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame eſt agitée dans les paſſions, où elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire ſe font dans la conſtruction, lorsque l'on s'éloigne des regles ordinaires: Par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars meſſi tenuêre ratem*, dont nous venons de parler, eſt une figure que les Grammairiens appellent *Syllepſe*, ou *Conception*; parce que pour lors l'on conçoit le ſens autrement que les mots ne portent, & qu'ainſi l'on fait la conſtruction ſelon le ſens, & non ſelon les paroles. *Triſte lupus ſtabulis*, eſt ce qu'on appelle *ellipſe*, c'eſt-à-dire omiſſion ou oubli de quelque choſe, comme ici de ce nom, *negotium*. On appelle *hyperbate* le renverſement de la maniere ordinaire d'arranger les mots. Ainſi *tranſtra per & remos* pour *per tranſtra & remos*, eſt une hyperbate. On peut quelquefois ſe ſervir d'expreſſions differentes qui donnent une même idée, de ſorte qu'il ſemble indifferent de ſe ſervir de l'une plûtôt que de l'autre, comme *dare claſſibus auſtros*, ou *dare claſſes auſtris*, expoſer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, ſont deux expreſſions peu differentes. Lorſque de ces deux façons de parler on choiſit celle qui eſt moins ordinaire, cela s'appelle *Enallage* ou *changement*.

Le diſcours doit avoir tous les traits de la forme des penſées de celui qui parle, comme on vient de le dire; Il faut donc quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le diſcours un ſigne qui la repreſente. Mais auſſi il faut obſerver qu'il y a des mots qui ont la force de ſignifier beaucoup de choſes, & qui, outre leurs idées principales, peuvent en reveiller pluſieurs autres, du nom deſquelles ils ſont par conſé-

T>E PAUEER. LtV.L Chttp.XIT^ 6t fcqu'ent l'office. Lorfque toutes nos idées font exprimées avec leur liaifon, il eft impolliblc que l'on n'apperçoive ce que nous penfons, puilque nous en donnons tous les lignes nécelfaires. C'elt pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent limplement , qui expriment leurs penfées d'une maniéré naturelle , dans le même ordre , dans la même étendue qu'elles font dans leur efprit. Il elt vrai qu'un difcours eft languilfant quand on donne des termes particuliers à chaque chofe qu'on veut fignifier. On ennuye ceux qui écoutent , s'ils ont l'efprit prompt» Outré cela , l'ardent delir de faire connoitre ce qu'on penfe , ne fouSre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit , s'il étoit polîible , s'expliquer en un feul mot ; c'eft pourquoi on choifit des termes qui puilî'ent exciter plulieuis idées » & par conféquent tenir la place de plufieurs paroles : & l'on retranche ceux qui étant oubliez * ne peuvent caufer d'obfcurité. La réglé , c'eft d'avoir égard à la qualité de l'efprit de ceux à qui on parle : fi ce font des perfonnes fimples , il ne faut rien leur lailfer à deviner , 6c leur dire les choies au long. L'Ellipfe , cette figure de Grammaire qui fupprime quelques paroles, eft fort commune dans les hngues Orientales: les peuples d'Orient font chauds & prompts;, ainfi l'ardeur avec laquelle ils parlent, • ne leur permet pas de dire ce qui fe peut fous-entendre. Nôtre langue ne fe fert point de cette figure, ni de toutes les aut.-es figures de Grammaire. Elle aime la netteté & la naïveté ; c'eft pourquoi elle exprime les choies , autant qu'il fe peut , dans l'ordre le plus naturel & le plus fimple. En parlant, nous devons avoir un foin particulier des chofes principales , 6c choifir pour elles des expreffions qui falfent de portes imprefiions , foit par la multitude des idées qu'elles contiennent, foit C 7 par Digitized by Google

ſequent l'office. Lorſque toutes nos idées ſont exprimées avec leur liaiſon, il eſt impoſſible que l'on n'apperçoive ce que nous penſons, puiſque nous en donnons tous les ſignes néceſſaires. C'eſt pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent ſimplement, qui expriment leurs penſées d'une maniere naturelle, dans le même ordre, dans la même étenduë qu'elles ſont dans leur eſprit. Il eſt vrai qu'un diſcours eſt languiſſant quand on donne des termes particuliers à chaque choſe qu'on veut ſignifier. On ennuye ceux qui écoutent, s'ils ont l'eſprit prompt. Outre cela, l'ardent deſir de faire connoître ce qu'on penſe, ne ſouffre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit, s'il étoit poſſible, s'expliquer en un ſeul mot; c'eſt pourquoi on choiſit des termes qui puiſſent exciter pluſieurs idées, & par conſéquent tenir la place de pluſieurs paroles: & l'on retranche ceux qui étant oubliez, ne peuvent cauſer d'obſcurité. La regle, c'eſt d'avoir égard à la qualité de l'eſprit de ceux à qui on parle: ſi ce ſont des perſonnes ſimples, il ne faut rien leur laiſſer à deviner, & leur dire les choſes au long.

L'Ellipſe, cette figure de Grammaire qui ſupprime quelques paroles, eſt fort commune dans les langues Orientales: les peuples d'Orient ſont chauds & prompts; ainſi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui ſe peut ſous-entendre. Nôtre langue ne ſe ſert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire. Elle aime la netteté & la naïveté; c'eſt pourquoi elle exprime les choſes, autant qu'il ſe peut, dans l'ordre le plus naturel & le plus ſimple.

En parlant, nous devons avoir un ſoin particulier des choſes principales, & choiſir pour elles des expreſſions qui faſſent de fortes impreſſions, ſoit par la multitude des idées qu'elles contiennent, ſoit

6ï" La Rhetokiqlue, ou l’Akt par leur étendue. Les Peintres groffiflent les traits* {>rindpaux de leurs Tableaux , ils en augmentent es couleurs, & affoibiilTent celles des autres traits, afin que l’obfcurité de ces derniers releve l’éclat de* ceux qui doivent paroître. Les petites chofes , & qui ne font pas de l'eflence d’un difcours , ne veulent être dites qu’en paflant. Ceft une faute de jugement bien grande d’employer pour elles de longues phrafes: c’ell détourner les yeux du Lcéleur de ce qu’il eft important qu’il confidere , & les > attacher à une bagatelle. On peche en deux maniérés bien differentes contre le julle choix que l’ondoit faire d’expreflions ferrées ou étendues , félon > que la matière le demande. Les uns font diffus, les autres font fecs : les uns prodiguent les paroles , les ’ autres les ménagent trop ; les uns font Iteriles, les-’ autres font trop féconds. Les premiers ne reprefentent que la carcafle des chofes , bc leurs ouvrages font femblables aux premiers delîeins d’un Tableau , . dans lequel le Peintre n’a fait que marquer par uni leger crayon la place des yeux, de la bouche & des • oreilles du Portrait qu’il veut faire. La trop grande fécondité des derniers étouffe les chofes. 11 faut' apporter un jufte tempérament. Après que le Peintre a tiré tous les traits néceffaires , ceux qu’ilajoute enfuite gâtent les premiers. Les paroles fu-perflués obfcurcilient le difcours ; elles empêchent qu’il ne foit coulant ; elles laifent les oreilles , S<s’échappent de la mémoire. OmfJt fupervacuum plenc de peéîore manat. La politeffe confifte en partie dans un retranchement fevere de toutes ces paroles perdues qui en font comme les ordures. Un corps n’eft poli qu’après qu’on a ôté avec la lime les petites parties qui l encoieut fa fyrface rabotêufe. Les

par leur étenduë. Les Peintres groſſiſſent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoibliſſent celles des autres traits, afin que l'obſcurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choſes, & qui ne ſont pas de l'eſſence d'un diſcours, ne veulent être dites qu'en paſſant. C'eſt une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phraſes: c'eſt détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il eſt important qu'il conſidere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien differentes contre le juſte choix que l'on doit faire d'expreſſions ſerrées ou étenduës, ſelon que la matiere le demande. Les uns ſont diffus, les autres ſont ſecs: les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns ſont ſteriles, les autres ſont trop feconds. Les premiers ne repreſentent que la carcaſſe des choſes, & leurs ouvrages ſont ſemblables aux premiers deſſeins d'un Tableau, dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fecondité des derniers étouffe les choſes. Il faut apporter un juſte temperament. Après que le Peintre a tiré tous les traits néceſſaires, ceux qu'il ajoûte enſuite gâtent les premiers. Les paroles ſuperfluës obſcurciſſent le diſcours; elles empêchent qu'il ne ſoit coulant; elles laſſent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.

La politeſſe conſiſte en partie dans un retranchement ſevere de toutes ces paroles perduës qui en ſont comme les ordures. Un corps n'eſt poli qu'après qu'on a ôté avec la lime les petites parties qui rendoient ſa ſurface raboteuſe.

Les

 Les Grammairiens appellent Tautologie cette re-» fietition des mêmes chofes, qui ne fert qu'à rendre e difeours plus long & plus ennuyeux. Lorfquc le difcourseftainli chaîné de paroles fuperfluës, ce défaut fe nomme auffi Feriffologif. Neanmoins on n'eft pas obligé de ménager fes paroles avec tant de feru-^ pule , que l'on ne puiffe mettre quelque mot de plus : qu'il ne faut, cohime quand on dit en Latin , Vi. vere vitam , auribvs audire. Cette maniéré de parler qui eft figurée fe nomme Pleonajme ou abondance. Pour éviter les deux extremitez de dire trop .ou de ne dire pas aflez il faut méditer fon fujet avec beaucoup d'application , pour s'en former une image nette , qui ait tous les traits qui lui font propres & eflTentiels. Dans le premier feu de la compofitioni il ne faut point ménager fes paroles,, mais après qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire , il faut , s'il, m'eft permis de parler ainfi , mettre toutes ces paroles dans le preuoir pour en exprimer le fuc, ôc enretrancher le marc. C'eft- à-dire qu'il faut retrancher ce qui elt inutile, avec cette précaution qu'en* coupant des chairs fuperfluës , on ne coupe point quelque nerf. Un difeours doit être lié ; une partictile retranchée fait que la liaifon ne paroît plus;. La délicatefle , & en même tems la force du Hile confifte dans l'union 8c dans la liaifon des parties du difeours.. Il ne faut point laifier aux ledeurs à deviner cette liaifon ; 8c, ce.ne font , comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prenare garde de ne pas les retrancher; Mais auffi il faut avouër que lorfque le difeours cil clair par lui-même, ces mots étant inutiles, ils ne font que l'embaraffer. C'eft pourquoi on a raifon de condamner nôtre car en plufteurs occafions ; par exemple en celle-ci , il jait pur , cnr le Soleil e(l levé. Cette confequence eft trop claire pour qu'il foit befoin de la marquer. Comme un Ledeur eft bien 0 Digitized by Coogle

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette repetition des mêmes choſes, qui ne ſert qu'à rendre le diſcours plus long & plus ennuyeux. Lorſque le diſcours eſt ainſi chargé de paroles ſuperfluës, ce défaut ſe nomme auſſi *Periſſologie*. Neanmoins on n'eſt pas obligé de ménager ſes paroles avec tant de ſcrupule, que l'on ne puiſſe mettre quelque mot de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin, *Vivere vitam, auribus audire.* Cette maniere de parler qui eſt figurée, ſe nomme *Pleonaſme* ou *abondance.*

Pour éviter les deux extremitez de dire trop ou de ne dire pas aſſez, il faut méditer ſon ſujet avec beaucoup d'application, pour s'en former une image nette, qui ait tous les traits qui lui ſont propres & eſſentiels. Dans le premier feu de la compoſition il ne faut point menager ſes paroles, mais après qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire, il faut, s'il m'eſt permis de parler ainſi, mettre toutes ces paroles dans le preſſoir pour en exprimer le ſuc, & en retrancher le marc. C'eſt-à-dire qu'il faut retrancher ce qui eſt inutile, avec cette precaution qu'en coupant des chairs ſuperfluës, on ne coupe point quelque nerf. Un diſcours doit être lié; une particule retranchée fait que la liaiſon ne paroît plus. La délicateſſe, & en même tems la force du ſtile conſiſte dans l'union & dans la liaiſon des parties du diſcours. Il ne faut point laiſſer aux lecteurs à deviner cette liaiſon; & ce ne ſont, comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher. Mais auſſi il faut avouër que lorſque le diſcours eſt clair par lui-même, ces mots étant inutiles, ils ne font que l'embaraſſer. C'eſt pourquoi on a raiſon de condamner nôtre *car* en pluſieurs occaſions; par exemple en celle-ci, *il fait jour, car le Soleil eſt levé.* Cette conſequence eſt trop claire pour qu'il ſoit beſoin de la marquer. Comme un Lecteur eſt bien

aiſe

La Rhétorique, ou l’Art aifc qu’on ne l’oblige pas de deviner, auffi tout ce qu’on lui dit de trop , l’importune. Il ne faut rieiv oublier pour atteindre la fin , mais ce qui ne fert de rien eft un embarras qui retarde. Chapitre XIII. « A De l'ordre df* de V arrangement des moU. CE n’eft pas une chofe auffi aifée qu’on le penfe , de dire quel eft l’ordie naturel des parties du difeours ; c'eft-à-dire , quel eft l’arrangement le plus raifonnable quelles puiflent avoir. Lo difeours eft une image de l’elprit , qui eft vif : tout d’un coup il envifage plufieurs chofes , dont il feroit par confequent difficile de déterminer la place , le rang que chacune tient , puifqu’il les embrafle toutes , &; les voit d’un feul regard. Ce oui eft donc eft'entid pour ranger les termes d’un difeours , c’eft qu’ils foient liez de maniéré qu’ils ramaftent & expriment tout d’un couplapenféequc nous voulons fignifier. Neanmoins , fi nous voulons trouver quelque fucceffion d’idées dansl’efprit , comme l’on ne peut concevoir le fens d’un difeours , li auparavant on ne fait quelle en eft la matière, on pourroit dire que l’ordre demande que dans toute propofition le nom qui en exprime le fujet foit placé le premier; s’il eft accompagné d’un ad^ jeétif, que cet adjeétifle fuive de près: que l’attribut foit mis après le Verbe qui ffiit la liaifon du fujet avec l’attribut : que les particules qui fervent à marquer le rapport d’une chofe avec une autre, foient inferées entre ces choies; enfin que tous les mots qui lient deux propofitions, fe trouvent encre CCS deux propofitions. Auffi voyons -nous que les peuples qui expriment Digitized by Goo^l

aiſe qu'on ne l'oblige pas de deviner, auſſi tout ce qu'on lui dit de trop, l'importune. Il ne faut rien oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne ſert de rien eſt un embarras qui retarde.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre & de l'arrangement des mots.

CE n'eſt pas une choſe auſſi aiſée qu'on le penſe, de dire quel eſt l'ordre naturel des parties du diſcours; c'eſt-à-dire, quel eſt l'arrangement le plus raiſonnable qu'elles puiſſent avoir. Le diſcours eſt une image de l'eſprit, qui eſt vif: tout d'un coup il enviſage pluſieurs choſes, dont il ſeroit par conſequent difficile de déterminer la place, le rang que chacune tient, puiſqu'il les embraſſe toutes, & les voit d'un ſeul regard. Ce qui eſt donc eſſentiel pour ranger les termes d'un diſcours, c'eſt qu'ils ſoient liez de maniere qu'ils ramaſſent & expriment tout d'un coup la penſée que nous voulons ſignifier. Neanmoins, ſi nous voulons trouver quelque ſucceſſion d'idées dans l'eſprit, comme l'on ne peut concevoir le ſens d'un diſcours, ſi auparavant on ne ſait quelle en eſt la matiere, on pourroit dire que l'ordre demande que dans toute propoſition le nom qui en exprime le ſujet ſoit placé le premier; s'il eſt accompagné d'un adjectif, que cet adjectif le ſuive de près: que l'attribut ſoit mis après le Verbe qui fait la liaiſon du ſujet avec l'attribut: que les particules qui ſervent à marquer le rapport d'une choſe avec une autre, ſoient inſerées entre ces choſes; enfin que tous les mots qui lient deux propoſitions, ſe trouvent entre ces deux propoſitions.

Auſſi voyons-nous que les peuples qui expriment

ÜE PARIER. LiV.J. Chap.Xllî. ment fans art leurs penfees , fe font alTujettis à cet ordre. Les anciens Francs parloient comme ils penfoient. Ils ne cherchoient point d'autre ordre que celui des chofes mêmes , & les exprimant félon, qu'elles le prefentoient à leur efprit , ils rangeoient leurs paroles comme leurs peniées fe trouvoient difpofées dans leur conception. On penfe d'a'oord au fujet d'une propofition: l'efprit enfuite le compare , & en affure quelque chofe , ou il nie cette chofe félonie jugement qu'il fait; ainfi le fujet occupe la première place , enfuite l'adion de l'efprit qui juge eft avant la chofe qui ett niée ou affirmée. Dans nôtre langue le nom qui exprime le fujet de la propofition va devant; après on place le verbe, & le nom qui marque l'attribut fuit. Cet ordre eft naturel, & c'eft un des avantages de nôtre langue de ne point fouffrir qu'on s'en écarte. Kllc ■veut qu'on parle comme l'on penfe. Pour penfer raifonnablement il faut confiderer les choies avec cet ordre, que premièrement on s'applique à celles dont la lumière fert à faire découvrir les autres. U faut donc que les paroles fuient placées félon que leur fens doit être entendu , afin qu'on puiffe ap- . percevoir le fens de celles qui fuivent. Le gcnie de nôtre langue, c'eft qu'un difeaurs François ne peut être beau fi chaque mot ne reveille toutes les idées l'une après l'autre félon quelles fe fuivent. Nous ne pouvons fouffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui précédé ; ennemis pour cela des parenthefes 6c des longues périodes. Auffi nôtre langue elt propre pour traitet les fcienccs , parce qu elle le fait avec une admirable clarté , en quoi elle ne cede à aucune autre. Il lie s'agit donc en enfeignant que d'être clair. Mais auffi il faut avouer que ce n'eft pas tant une vertu qu'une neceffité à nôtre langue defuivre l'ordre naturel; ce qui lui eft commun avec toutes les Uu-' Digitized by Google

ment ſans art leurs penſées, ſe ſont aſſujettis à cet ordre. Les anciens Francs parloient comme ils penſoient. Ils ne cherchoient point d'autre ordre que celui des choſes mêmes, & les exprimant ſelon qu'elles ſe preſentoient à leur eſprit, ils rangeoient leurs paroles comme leurs penſées ſe trouvoient diſpoſées dans leur conception. On penſe d'abord au ſujet d'une propoſition: l'eſprit enſuite le compare, & en aſſure quelque choſe, ou il nie cette choſe ſelon le jugement qu'il fait; ainſi le ſujet occupe la premiere place, enſuite l'action de l'eſprit qui juge eſt avant la choſe qui eſt niée ou affirmée. Dans nôtre langue le nom qui exprime le ſujet de la propoſition va devant; après on place le verbe, & le nom qui marque l'attribut ſuit. Cet ordre eſt naturel, & c'eſt un des avantages de nôtre langue de ne point ſouffrir qu'on s'en écarte. Elle veut qu'on parle comme l'on penſe. Pour penſer raiſonnablement il faut conſiderer les choſes avec cet ordre, que premierement on s'applique à celles dont la lumiere ſert à faire découvrir les autres. Il faut donc que les paroles ſoient placées ſelon que leur ſens doit être entendu, afin qu'on puiſſe appercevoir le ſens de celles qui ſuivent. Le genie de nôtre langue, c'eſt qu'un diſcours François ne peut être beau ſi chaque mot ne reveille toutes les idées l'une après l'autre ſelon qu'elles ſe ſuivent. Nous ne pouvons ſouffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui precede; ennemis pour cela des parentheſes & des longues periodes. Auſſi nôtre langue eſt propre pour traiter les ſciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté, en quoi elle ne cede à aucune autre. Il ne s'agit donc en enſeignant que d'être clair.

Mais auſſi il faut avouër que ce n'eſt pas tant une vertu qu'une neceſſité à nôtre langue de ſuivre l'ordre naturel; ce qui lui eſt commun avec toutes les lan-

66 LaRhetoriqüi.ou i’Art langues dont les noms n’ont ni genre ni cas. Il faut dans un difcours qu’il paroifle où fe doivent rapporter les parties dont il eft compofé. Nous ne parlons des chofes que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela nc' paroît , le difcours eft confus. Qu'on dife en Latin : Deus fecit homlnem ^ ou hominem fecit Deus, il n’y a aucune ambiguité. On voit bien que ce n’eft pas l’homme qui a fait Dieu , parce qn hominem eft un accufatif qui marque que Ueus qui eft au nominatif agit fur l’homme; mais dans nôtre langue , Dieu a fait l'homme , ÔC l'homme a fait Dieu , n’eft pas une même chofe. Ceft le feul ordre qui diftingue celui qui agit d’avec celui qui eft le fujet de l’action ; quand on dit. Dieu a fait 4'homme, l’on marque que c’eft Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un fens contraire ; au lieu qu’en Latin hominem fecit Deus , ou hominem Deus fecit , ou fecit hominem Deus^ ou Deus fecit hominem ^ eft une même chofe. Les Latins & les Grecs ne font donc pas obligez de s’affujettir comme nous à l’ordre naturel. Il y a même lieu de contefter fi c’eft un défaut dans leur langue de s’en difpenfer ; car outre que ce.renverfement , comme on l’a fait voir , quand il eft réglé ne caufe point d’obfcurité , on peut dire que le difcours en eft même plus clair & plus fort. Lorfqu’on parle on ne veut pas feulement marquer chaque, idée qu’on a dans l’efprit par un. terme qui lui convienne ; on a une conception qui eft comme une image faite de plufieurs traits qui fe lient pour l’exprimer. Il femble donc qu’il elt à propos de prefenter cette image toute entière , afin qu’on conlidere d’une feule vüe tous fes traits liez les uns avec les autres comme ils le font ; ce qui fe fait dans le Latin : tout y eft lié , comme les chofes font liées dons l’efprit. Dans cette exprefiion,. homi*
Digitized byT^i 'ô^e

langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dãns un diſcours qu'il paroiſſe où ſe doivent rapporter les parties dont il eſt compoſé. Nous ne parlons des choſes que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela ne paroît, le diſcours eſt confus. Qu'on diſe en Latin : *Deus fecit hominem*, ou *hominem fecit Deus*, il n'y a aucune ambiguité. On voit bien que ce n'eſt pas l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem* eſt un accuſatif qui marque que *Deus* qui eſt au nominatif agit ſur l'homme ; mais dans nôtre langue, *Dieu a fait l'homme*, & *l'homme a fait Dieu*, n'eſt pas une même choſe. C'eſt le ſeul ordre qui diſtingue celui qui agit d'avec celui qui eſt le ſujet de l'action ; quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on marque que c'eſt Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un ſens contraire ; au lieu qu'en Latin *hominem fecit Deus*, ou *hominem Deus fecit*, ou *fecit hominem Deus*, ou *Deus fecit hominem*, eſt une même choſe.

Les Latins & les Grecs ne ſont donc pas obligez de s'aſſujettir comme nous à l'ordre naturel. Il y a même lieu de conteſter ſi c'eſt un défaut dans leur langue de s'en diſpenſer ; car outre que ce renverſement, comme on l'a fait voir, quand il eſt reglé ne cauſe point d'obſcurité, on peut dire que le diſcours en eſt même plus clair & plus fort. Lorſqu'on parle on ne veut pas ſeulement marquer chaque idée qu'on a dans l'eſprit par un terme qui lui convienne ; on a une conception qui eſt comme une image faite de pluſieurs traits qui ſe lient pour l'exprimer. Il ſemble donc qu'il eſt à propos de preſenter cette image toute entiere, afin qu'on conſidere d'une ſeule vûe tous ſes traits liez les uns avec les autres comme ils le ſont ; ce qui ſe fait dans le Latin : tout y eſt lié, comme les choſes ſont liées dans l'eſprit. Dans cette expreſſion,

homi-

B« PARIS R. Liv.t. Cbap.XIII. bomtnetn jecit Deus , on voit que ce mot hominem t. n’cft pas là fans fuite, qu’il fe doit rapporter à quelque nom; & toute l’expreffion hominem ftcît Deust reprefente la penfée de celui qui parle , non par parties brifées, mais toute entière, & faifant un corps comme elle le fait. Ce premier mot bommem, ne fignifie rien ; il faut pour découvrir ce qu’il fignifie , envifager toute l’cxpreflion ; ce qui oblige de confidcrer l’exprefiron entière. On peut dire qu’en François chaque mot fait un fens. Dieu a fnit ; cela a un fens , mais ces mots hominem fecit, n’en on^ aucun qu’après qu’on y a joint ce'qui fuir. Enquelque langue que ce foit on n’.apperçoit jamais parfaitement le fens d’une exprelîion qu’après l’avoir entendue toute entière ; ainfi l’ordre naturel n’eft pas fi abfolument néceffaire qu’on fe l’imagine , pour foire qu’un difeours foit clair. Celui qui dit hominem fecit Deus , ne confidere l’homme que dans ce rapport qu’il a avec Dieu qui eft fon Créateur. Cet aceufatif marque ce rapport. Ajoûtei que le retardement que fouffre le Leéteur, & l’attente qu’on lui donne d’une fuite , le rendent beaucoup plus attentif. L’ardeur qu’il a de découvrir les chofes s’augmente , & cette attention fait qu’il les conçoit plus focilement. Aufli les expreffions Latines font plus fortes étant plus liées. Le renverfement qu’on y foit lie une propofition , & laramaiTe en quelque manière ; car le Leéfeur eft obligé pour l'entendre d’envifager toutes les parties ensemble , ce qui fait que cette propofition le frappe plus vive-. ment. Encore une fois , tout eft coupé en François. Nos paroles font détachées les unes d’avec les autres; c’eft pourquoi elles font langui Ifantes, à moins que les chofes dont on parle n’en foutiennent le tiffu. Je l’ai dit, ilnefaut pas s’imaginer que l’efpritfor-me fes penfées avec tant de lenteur, que les chofesaufquelles il penfc ne fcprefententà luiquefucceffiv.cDigitized by Google

hominem fecit Deus, on voit que ce mot *hominem*, n'eſt pas là ſans ſuite, qu'il ſe doit rapporter à quelque nom; & toute l'expreſſion *hominem fecit Deus*, repreſente la penſée de celui qui parle, non par parties briſées, mais toute entiere, & faiſant un corps comme elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne ſignifie rien; il faut pour découvrir ce qu'il ſignifie, enviſager toute l'expreſſion; ce qui oblige de conſiderer l'expreſſion entiere. On peut dire qu'en François chaque mot fait un ſens. *Dieu a fait*; cela a un ſens, mais ces mots *hominem fecit*, n'en ont aucun qu'après qu'on y a joint ce qui ſuit. En quelque langue que ce ſoit on n'apperçoit jamais parfaitement le ſens d'une expreſſion qu'après l'avoir entenduë toute entiere; ainſi l'ordre naturel n'eſt pas ſi abſolument néceſſaire qu'on ſe l'imagine, pour faire qu'un diſcours ſoit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne conſidere l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Createur. Cet accuſatif marque ce rapport. Ajoûtez que le retardement que ſouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une ſuite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les choſes s'augmente, & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement. Auſſi les expreſſions Latines ſont plus fortes étant plus liées. Le renverſement qu'on y fait lie une propoſition, & la ramaſſe en quelque maniere; car le Lecteur eſt obligé pour l'entendre d'enviſager toutes les parties enſemble, ce qui fait que cette propoſition le frappe plus vivement. Encore une fois, tout eſt coupé en François. Nos paroles ſont détachées les unes d'avec les autres; c'eſt pourquoi elles ſont languiſſantes, à moins que les choſes dont on parle n'en ſoutiennent le tiſſu.

Je l'ai dit, il ne faut pas s'imaginer que l'eſprit forme ſes penſées avec tant de lenteur, que les choſes auſquelles il penſe ne ſe preſentent à lui que ſucceſſi-

68 LaRhetoriqjctEjOw l’A r t Tcment. D’une feule vûe il voit plufieurs chofes. On peut donc dire qu’nn arrangement eft naturel lorfqu’il prefente toutes les parties d’une propolition unies entre elles comme elles le font dans l’efpiit. Cela s’accommode mieux à nôtre vivacité naturelle. On perd patience lorfqu’on ne nous dit les chofes que l’une après l'autre , d’une maniéré interrompue , & par confequent ennuyeufe a un efprit qui voudroit qu’on lui dit les chofes tout d’un coup , comme il les voit. Celui qui -a écrit des avan- , tages de notre langue n’a voit pas tait cette réflexion ^ lorl'qu’il condamne la maniéré dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules, fl rapporte ces paroles de 'Cicéron : Qi*em enim nvflrûm tlle tmriens apud Mantir.etnn Epaminondas non cum quadam miferatione de~ ItÛMt i Ce qu’il traduit ainfi : Lequel c«r de nous lui mourant à Mnntinée Epaminondas ne avec quelfue compaffiun dclelle-t-il point ? Sans doute que ce rançois cl’c dioquant , parce que ce n’eli point ainfi qu’on parle en François , & que c’elt l’ordre, comme nous avons dit, qui fait connoitre où chaque chofe doit fe rapporter ; au lieu qu’en Latin ce font les cas , les genres. Aulli quelque renverfement qu’on trouve dans les paroles Latines de Cicéron, à moins qu’on n’ignore le Latin, on ne peut y trouver d’obfcurité. C’ell en vain que cet Auteur dit que les Romains penfoient en François avant que de parler en Latin. Car un François même ne tiendroit guère du genie de fa nation s’il penibit fuccefiivement & dilliudement à toutes les chofes qu’il ne peut exprimer que les unes après les autres. On le fait fi bien qu’un tour trop régulier rend ledifeours languüTant. Quand on le peut on s’en écarte , & avec grâce. Il périt ce Germanicus Jî cher aux Romains , dans une armée où il eût tjt moins à craindre les ennemis de l'Empire » qu'un Digitized by Gôogîc

vement. D'une ſeule vûe il voit pluſieurs choſes. On peut donc dire qu'un arrangement eſt naturel lorſqu'il preſente toutes les parties d'une propoſition unies entre elles comme elles le ſont dans l'eſprit. Cela s'accommode mieux à nôtre vivacité naturelle. On perd patience lorſqu'on ne nous dit les choſes que l'une après l'autre, d'une maniere interrompuë, & par conſéquent ennuyeuſe à un eſprit qui voudroit qu'on lui dit les choſes tout d'un coup, comme il les voit. Celui qui a écrit des avantages de nôtre langue n'avoit pas fait cette reflexion, lorſqu'il condamne la maniere dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de Ciceron : *Quem enim noſtrûm ille moriens apud Mantineum Epaminondas non cum quadam miſeratione delectat ?* Ce qu'il traduit ainſi : *Lequel car de nous lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compaſſion delecte-t-il point ?* Sans doute que ce François eſt choquant, parce que ce n'eſt point ainſi qu'on parle en François, & que c'eſt l'ordre, comme nous avons dit, qui fait connoître où chaque choſe doit ſe rapporter ; au lieu qu'en Latin ce ſont les cas, les genres. Auſſi quelque renverſement qu'on trouve dans les paroles Latines de Ciceron, à moins qu'on n'ignore le Latin, on ne peut y trouver d'obſcurité. C'eſt en vain que cet Auteur dit que les Romains penſoient en François avant que de parler en Latin. Car un François même ne tiendroit guere du genie de ſa nation, s'il penſoit ſucceſſivement & diſtinctement à toutes les choſes qu'il ne peut exprimer que les unes après les autres. On le ſait ſi bien qu'un tour trop regulier rend le diſcours languiſſant. Quand on le peut on s'en écarte, & avec grace. *Il perit ce Germanicus ſi cher aux Romains, dans une armée où il eût eu moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un*

Em-

DB PARIER. Liv.l. Cbap.XJJL 69 Empertur qu'i/tnwit fi bien fervi. Cela a bien plus de grâce que ce tour régulier : Ce Germanicus fi cher aux Romains périt dam une armée , è'c. Néanmoins il ne faut pas conclure de tout celâ qu'il foit permis aux Latins & aux Grecs de tranfporter leurs mots fans aucune modération. Il n'y a que de foibles Ecrivans qui prennent cette liberté , les bons l'ont condamnée ; car fans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il fe rapporte. Quand on y manque , c'efl: un défaut qui fe pardonne , mais c'eft lorfqu'il eft rare ; & alors les Grammairiens , comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent hyperbateÿ c'eftà-dire tranfpotition , telle qu'eft celle-ci dans ces vers de Virgile : » Furit immifjis Vulcanus babenis ■ Tranfira par ét remos. Difons encore en faveur de la langue Latine ^ eue cette liberté qu'elle a lui donne moyen de renare le difeours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de fon lieu naturel fans que ce déplacement caufe dudefordre, pour le mettre ailleurs où fa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le précéderont ou qui le fuivront. Nous fommes extraordinairement gênez en François. Comme ce n'eft que le feul ordre qui fait la conftruétion , c'eft-à-dire qui fait ^ connoître où chaque chofe fe doit rapporter , le genie de nôtre langue nous alTujettir à l'ordre qui eft ufité , quand même il n'arriveroit aucune obfcurité fi on ne le fuivoit pas : c'elt une même chofe que blanc bonnet ou bonnet blanc , noir chapeau pu chapeau noir , blanche robe OU robe blanche , cependant on .ne peut pas dire l'un & l'autre. On eft contraint de dire toùjours un bonnet blanc ^ un chapeau Digitized by Google

Empereur qu'il avoit ſi bien ſervi. Cela a bien plus de grace que ce tour regulier : *Ce Germanicus ſi cher aux Romains perit dans une armée, &c.*

Néanmoins il ne faut pas conclure de tout cela qu'il ſoit permis aux Latins & aux Grecs de tranſporter leurs mots ſans aucune moderation. Il n'y a que de foibles Ecrivans qui prennent cette liberté, les bons l'ont condamnée ; car ſans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il ſe rapporte. Quand on y manque, c'eſt un défaut qui ſe pardonne, mais c'eſt lorſqu'il eſt rare ; & alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent *hyperbate* ; c'eſt-à-dire tranſpoſition, telle qu'eſt celle-ci dans ces vers de Virgile :

——— *Furit immiſſis Vulcanus habenis*
Tranſtra per & remos.

Diſons encore en faveur de la langue Latine, que cette liberté qu'elle a lui donne moyen de rendre le diſcours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de ſon lieu naturel ſans que ce déplacement cauſe du deſordre, pour le mettre ailleurs où ſa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le precederont ou qui le ſuivront. Nous ſommes extraordinairement gênez en François. Comme ce n'eſt que le ſeul ordre qui fait la conſtruction, c'eſt-à-dire qui fait connoître où chaque choſe ſe doit rapporter, le genie de nôtre langue nous aſſujettit à l'ordre qui eſt uſité, quand même il n'arriveroit aucune obſcurité ſi on ne le ſuivoit pas : c'eſt une même choſe que *blanc bonnet* ou *bonnet blanc*, *noir chapeau* ou *chapeau noir*, *blanche robe* ou *robe blanche*, cependant on ne peut pas dire l'un & l'autre. On eſt contraint de dire toûjours *un bonnet blanc*, *un chapeau*

i Yo La TIhetoriqjje, ou l’Art ftau noir t une robe blanche , domine au contraire 3 faut ^re une belle femmes il n’efl; jamais permis de dire une femme btlU. L’arrangement même , ce qui n’eft point en Latin , change le fens des mots , car jage femme , èc femme fagei grojje femme, 6c femme groffe-, mort hit, &c bois mort , ne font pas une même chofc. Il y a pourtant de certaines occalions où le ren■verfement de l’ordre naturel eft une beauté. Cette exprc)T)on, comme difent les Phi lofopbts , eft plus élégante que celle-ci , comme les Pbilofophes difent. Ce qui fait voir que fi l’on ne peut fouffrir les changemens qui ne caufcnt point d’obfcurité , c’eft fouvent un caprice. Les Italiens ne font pas fi exaéls obfervatems de l’ordre naturel que nous. C’eft une beauté de Jeur langue que de dire , il mio amore , pour l'amore mio : ils ne fe mettent pas en peine que cela falTc quelque éqyivoque. Ils difcnt Aleffandro l'ira vince : ce qui peut avoir deux fens. La coutume fait beaucoup. On conçoit aifément ce qui eft dans les maniérés ordinaires ; ce ' qui fait qu’elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs fubftantifs autrement que nous. The Kings Court , comme s’ils difoient du Roi la Cour. Chapitre XIV. T>t la netteté df des vices qui lui font oppefez. L’Arrangement des mots mérité une application particulière , & l’on peut dire que c’eft par l’art de bien placer les parties du difeours que les excllens Orateurs fe diftinguent de la foule ; car , enfin les mots font dans la bouche de tout le monde , les Orateurs ne les font pas ; il n’y a que la *1 • Z' Dlgiîir'^'" 'r i

peau noir, *une robe blanche*, comme au contraire il faut dire *une belle femme*, il n'eſt jamais permis de dire *une femme belle*.

L'arrangement même, ce qui n'eſt point en Latin, change le ſens des mots, car *ſage femme*, & *femme ſage*; *groſſe femme*, & *femme groſſe*; *mort bois*, & *bois mort*, ne ſont pas une même choſe.

Il y a pourtant de certaines occaſions où le renverſement de l'ordre naturel eſt une beauté. Cette expreſſion, *comme diſent les Philoſophes*, eſt plus élegante que celle-ci, *comme les Philoſophes diſent*.

Ce qui fait voir que ſi l'on ne peut ſouffrir les changemens qui ne cauſent point d'obſcurité, c'eſt ſouvent un caprice. Les Italiens ne ſont pas ſi exacts obſervateurs de l'ordre naturel que nous. C'eſt une beauté de leur langue que de dire, *il mio amore*, pour *l'amore mio*: ils ne ſe mettent pas en peine que cela faſſe quelque équivoque. Ils diſent *Aleſſandro l'ira vince*: ce qui peut avoir deux ſens. La coûtume fait beaucoup. On conçoit aiſément ce qui eſt dans les manieres ordinaires; ce qui fait qu'elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs ſubſtantifs autrement que nous. *The Kings Court*, comme s'ils diſoient *du Roi la Cour*.

CHAPITRE XIV.

De la netteté & des vices qui lui ſont oppoſez.

L'Arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'eſt par l'art de bien placer les parties du diſcours que les excellens Orateurs ſe diſtinguent de la foule; car enfin les mots ſont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas; il n'y a que la diſpo-

 4i(pofition de ces mots qui leur appartienne , & qui fifle dire qu’ils parlent bien. Dixerts ejrreglè , notum fi callida verbum Reddidcrit junfiura novum. I Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qm rend le.difcours harmonieux , mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté font une même chofe. Un difcours eft net lorfqu’il prefente une peinture nette & claire de ce qu’on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut reprefenter les propres traits , donnant pour cela les feuls coups de pinceau neceflaires. Ceux qui font inutiles gâtent l’ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l’arrangement des paroles. Lorfqu’on s’attache à l’ordre naturel on elf clair , ainli le renverfement de cet ordre , ou la tranfpofition des mots trajefiio verborum , eft un vice oppofé à la netteté. Nôtre langue ne fouffre point de tranfpofitions que rarement. Ce n’eft pas parler François , dit Vaugelas, que de dire ; Il n'y en a point ^ui plus que lui Je do f vejujlemtnt promettre la gloire : Il faut dire , Il n'y en a point qui plus jujiement que lui fe doive promettre la gloire. C’en une tranfpohtion que d’éloigner trop un mot de celui qu'il doit fuivre immédiatement, comme dans cet exemple ; félon le fentiment du plus capable d'en Juger de tous les Grecs , au lieu de dire , Jelon le fentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d’en juger. Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumière. C’eftune efpece de tranfpofition que d’éloigner deux mots 3ui doivent s’éclaircir. Afin que cela n’arrive pas , faut couper une phrafe lorfque la fin eft trop écartée du commencement; autrement quand le Leéteur eft à la fin , il ne fe fouvient prcfque plus du commencement. Le Digitized by Google

diſpoſition de ces mots qui leur appartienne, & qui faſſe dire qu'ils parlent bien.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le diſcours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté ſont une même choſe. Un diſcours eſt net lorſqu'il preſente une peinture nette & claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut repreſenter les propres traits, donnant pour cela les ſeuls coups de pinceau neceſſaires. Ceux qui ſont inutiles gâtent l'ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l'arrangement des paroles. Lorſqu'on s'attache à l'ordre naturel on eſt clair, ainſi le renverſement de cet ordre, ou la tranſpoſition des mots *trajectio verborum*, eſt un vice oppoſé à la netteté. Nôtre langue ne ſouffre point de tranſpoſitions que rarement. Ce n'eſt pas parler François, dit Vaugelas, que de dire; *Il n'y en a point qui plus que lui ſe doive juſtement promettre la gloire*: Il faut dire, *Il n'y en a point qui plus juſtement que lui ſe doive promettre la gloire.* C'eſt une tranſpoſition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit ſuivre immediatement, comme dans cet exemple; *ſelon le ſentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, *ſelon le ſentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger.* Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumiere. C'eſt une eſpece de tranſpoſition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper une phraſe lorſque la fin eſt trop écartée du commencement; autrement quand le Lecteur eſt à la fin, il ne ſe ſouvient preſque plus du commencement.

Le

LaRhetoriqjje,oü i’A r t Le fécond vice contre la netteté eft un embanas de paroles fuperflues. On ne conçoit jamais nettement une vérité qu’après avoir fait le difeernement de ce quelle eft d'avec ce quelle n’eft pas , c’efti-dirc, qu’après qu’on s’en eft formé une idée nette qui fe peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu’il eft feparé de la paille. Audi les paroles qui ne fervent de rien retranchées le difeours eft court & net : par exemple , ôtant de l’expreffion fuivante les paroles mutiles qui l’einbarraflént : En ceJa plufieurs abufent tous les jours mevveilleulement tle leur lo'tftr -, d’embarraflee qu’étoit cette expreffion vous la rendrez nette , la reduifant à ces termes : En cela plujîeurs abufent <le leur loijir. Il faut éviter de prendre de longs détours , il faut mener droit à la vérité. On doit être exaél à obferver les rcgles de la fyntaxe , ou de la conflruélion. Ce n’elt pas parler nettement que de dire : Une fe peut taire ni parler-, car on ne dit pas fe parler : ainfi il faut dire , Il ne peut fe taire ni parler. Il y a des termes dont la fignification vague & étendue ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu’autre terme ; fc fervir de ces termes, & ne pas faire connoître où ils fe doivent rapporter , c’eft vouloir ufer d’équivoques. Par exemple qui diroit: Il a toujours aimé cette perfonne dans Jon adverfité, il feroit une équivoque ; car le Lecteur n’apperçoit pas où le pronom f» doit fe rapporter , fi c’eft à cette perlonne , ou à celui qui a aimé: cette faute eft très-coniiderable. Or une des principales applications de ceux qui écrivent , doit être d'éviter de femblables équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les I Rhéteurs , non feulement celles qui jettent le I Lcétcur dans l'incertitude , quel peut être le veri- | table fens d’une expreffion ; mais celles même que î t Dlgitized by Grin^le

Le ſecond vice contre la netteté eſt un embarras de paroles ſuperflues. On ne conçoit jamais nettement une verité qu'après avoir fait le diſcernement de ce qu'elle eſt d'avec ce qu'elle n'eſt pas, c'eſt-à-dire, qu'après qu'on s'en eſt formé une idée nette qui ſe peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu'il eſt ſeparé de la paille. Auſſi les paroles qui ne ſervent de rien retranchées le diſcours eſt court & net: par exemple, ôtant de l'expreſſion ſuivante les paroles inutiles qui l'embarraſſent: *En cela pluſieurs abuſent tous les jours merveilleuſement de leur loiſir*; d'embarraſſée qu'étoit cette expreſſion vous la rendrez nette, la reduiſant à ces termes: *En cela pluſieurs abuſent de leur loiſir.* Il faut éviter de prendre de longs détours, il faut mener droit à la verité.

On doit être exact à obſerver les regles de la ſyntaxe, ou de la conſtruction. Ce n'eſt pas parler nettement que de dire: *Il ne ſe peut taire ni parler*; car on ne dit pas *ſe parler*: ainſi il faut dire, *il ne peut ſe taire ni parler.* Il y a des termes dont la ſignification vague & étenduë ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu'autre terme; ſe ſervir de ces termes, & ne pas faire connoître où ils ſe doivent rapporter, c'eſt vouloir uſer d'équivoques. Par exemple qui diroit: *Il a toûjours aimé cette perſonne dans ſon adverſité*, il feroit une équivoque; car le Lecteur n'apperçoit pas où le pronom *ſon* doit ſe rapporter, ſi c'eſt à cette perſonne, ou à celui qui a aimé: cette faute eſt très-conſiderable. Or une des principales applications de ceux qui écrivent, doit être d'éviter de ſemblables équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les Rheteurs, non ſeulement celles qui jettent le Lecteur dans l'incertitude, quel peut être le veritable ſens d'une expreſſion; mais celles même

que

SE PARLER. LtV.l. Cbêp.XIV. 73 que la fuite du difcours éclaircit, & où pcrfonne ne peut être trompé. Il en donne des exemples pris de la langue Latine. Vitanda in primis ambiguitas non béec Jolîtm qu£ incertum inteileftum facit ; vti Cbremetem audivi peycujjtjfe -Demeam , fed ilia quoque qu* etiam fi turbare non poteft fenfum , in idem tamen verborum vitium incidit ^ ut fi quis dicat , vifum à fe bominem librum fcribeutem j nam etiam fi librum ab bomine Jcribi pateat , malè tamen com^ ppfuerat , feceratque ambiguum , quantum in ipjh fuit. Comme dans le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres & par des cas , nous ferions à tous momens des équivoques, li nous n'employions les articles qui fervent à déterminer le fens au difcours. Ce feroit une équivoque de dire l'amour de la Vertu éf Philofopbie ; car on ne marque point le rapport de ce mot Pbilofopbie , s'il le faut joindre avec la Vertu y ou avec amour. Cette ambiguité n'cll point en Latin: quand on dit amor Virtutis Pbilofopbiay on voit que PhilofopbU étant au génitif comme Virtutis y il faut joindre ces deux chofes enfemblc. Pour ôter cette équivoque dans cette expreffion Françoife , il faut mettre l'article , l'amour de la Vertu & de la Pbilojbphie. Dans l'ufagc des articles il faut diflinguer l'article indéfini d'avec celui qui eft défini , & ne pas mettre l'un pour l'autre. Ceft mal parler que de dire »'«/ point de Purgent , lorfqu'on veut dire en général qu'on eft fans argent. Efi cette occafion il faut éaire je nai point d argent. Au contraire quand on ne parle pas en général , mais qu'on indique une cliofe déterminée , c'eft une faute de fe fervir de cet article indéfini pour celui qui eft défini : Dire , par exemple, donnez-moi d argent , pour donnex.-moi de l'argent. Digitized by Google

que la ſuite du diſcours éclaircit, & où perſonne ne peut être trompé. Il en donne des exemples pris de la langue Latine. *Vitanda in primis ambiguitas non hæc ſolùm quæ incertum intellectum facit; ut, Chremetem audivi percuſſiſſe Demeam; ſed illæ quoque quæ etiam ſi turbare non poteſt ſenſum, in idem tamen verborum vitium incidit; ut ſi quis dicat, viſum à ſe hominem librum ſcribentem; nam etiam ſi librum ab homine ſcribi pateat, malè tamen compoſuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipſo fuit.*

Comme dans le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres & par des cas, nous ferions à tous momens des équivoques, ſi nous n'employions les articles qui ſervent à déterminer le ſens du diſcours. Ce ſeroit une équivoque de dire *l'amour de la Vertu & Philoſophie*; car on ne marque point le rapport de ce mot *Philoſophie*, s'il le faut joindre avec *la Vertu*, ou avec *amour*. Cette ambiguité n'eſt point en Latin: quand on dit *amor Virtutis & Philoſophiæ*, on voit que *Philoſophiæ* étant au genitif comme *Virtutis*, il faut joindre ces deux choſes enſemble. Pour ôter cette équivoque dans cette expreſſion Françoiſe, il faut mettre l'article, *l'amour de la Vertu & de la Philoſophie.* Dans l'uſage des articles il faut diſtinguer l'article indéfini d'avec celui qui eſt défini, & ne pas mettre l'un pour l'autre. C'eſt mal parler que de dire *je n'ai point de l'argent*, lorſqu'on veut dire en général qu'on eſt ſans argent. En cette occaſion il faut écrire *je n'ai point d'argent.* Au contraire quand on ne parle pas en général, mais qu'on indique une choſe déterminée, c'eſt une faute de ſe ſervir de cet article indéfini pour celui qui eſt défini: Dire, par exemple, *donnez-moi d'argent*, pour *donnez-moi de l'argent.*

\ 74 La Rhétorique , ou l’Art Ccft la néceffité qu’il y a d’éviter les équivoques qui nous fait rejettcr les participes autant qu’on le peut , je dis autant qu’on le peut, car on eft fouvent obligé de s’en fcrvir , parce qu’ils abrègent le difcours. Le fens des participes eft indéterminé dans notre langue , ils n’ont ni cas , ni genre : ainfi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la fuite qui le faife appercevoir ; c’eft pourquoi ils caufent des ambiguitez , comme dans cet exemple : Je Pai apperqû fortant de l'Egltfe t on ne fait fi c’eft moi qui fortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne fe feit point en Latin , car félon ce que je voudrai fignifier , je dirai , vtdi eum egredientem Ecclefiâ , ou vidi eum Ecclefiâ egrediens. Pour éviter donc l’équivoque on ell obligé de dire la chofe d’une autre maniéré. Je l'ai apper~ ÇÙ lorfqtie je fortois de l’Eglife , ou lorjqu'il fortoit de l'Eglife , félon le fens qu’on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n’eft pas aifez de lé faire entendre , mais qu’il faut faire en forte qu’on ne puiife point n’être pas entendu. Il n’y a rien de plus oppofé à la netteté , que le font certaines expreffions que ce même Auteur appelle louches , parce que l’on croit qu’ elles regardent d’un côté , & elles regardent de l’autre , comme eft cc Vers de l’Oracle, Aio te , Æacida , Romanes vincere pojfe. Pyrrhus fils d’Æacidas , à qui s’adreflbit cet Oracle, l’cntendoit de cette maniéré : O fiisd'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains , & le fens étoit que les Romains remporteroient fur lui la viéloire. Les Grecs appellent ce vice Amphibologie. Les parenthefes trop longues & trop fréquentes font auffi oppofées à la netteté : Les exemples n’en font pas rares dans les Auteurs. Digitizèd byGm J.

C'eſt la néceſſité qu'il y a d'éviter les équivoques qui nous fait rejetter les participes autant qu'on le peut, je dis autant qu'on le peut, car on eſt ſouvent obligé de s'en ſervir, parce qu'ils abregent le diſcours. Le ſens des participes eſt indéterminé dans notre langue, ils n'ont ni cas, ni genre: ainſi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la ſuite qui le faſſe appercevoir; c'eſt pourquoi ils cauſent des ambiguitez, comme dans cet exemple: *Je l'ai apperçû ſortant de l'Egliſe*, on ne ſait ſi c'eſt moi qui ſortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne ſe fait point en Latin, car ſelon ce que je voudrai ſignifier, je dirai, *vidi eum egredientem Eccleſiâ*, ou *vidi eum Eccleſiâ egrediens*. Pour éviter donc l'équivoque on eſt obligé de dire la choſe d'une autre maniere. *Je l'ai apperçû lorſque je ſortois de l'Egliſe*, ou *lorſqu'il ſortoit de l'Egliſe*, ſelon le ſens qu'on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n'eſt pas aſſez de ſe faire entendre, mais qu'il faut faire en ſorte qu'on ne puiſſe point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus oppoſé à la netteté, que le ſont certaines expreſſions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme eſt ce Vers de l'Oracle,

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Pyrrhus fils d'Æacidas, à qui s'adreſſoit cet Oracle, l'entendoit de cette maniere: *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le ſens étoit que les Romains remporteroient ſur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie*. Les parentheſes trop longues & trop fréquentes ſont auſſi oppoſées à la netteté: Les exemples n'en ſont pas rares dans les Auteurs.

L'avis

DH PARLE iC. Liv.l. Cbap.XV. yj L’aivis que j’ai donné de placer les particules dans les lieux où elles font néceflaires , eil trèsconfiderablc. Comme nos membres ne leroient pas un corps s’ils n’écoient liez, les uns avec les autres d’une maniéré imperceptible : aufli des paroles & des phrafes ne font pas un difcouis , 11 elles ne font liées fi étroitement, que le Leéfeur foit conduit du commencement juiques à la fin , prefque fans qu’il s’en apperçoive. Ce font ces petites particules qui font cette liaifon , qui font un corps de toutes les parties du difeours , & en unilfent les membres. Elles font la beauté & U délicatelTe du langage : elles rendent le difeours coulant & fuivi: fans elles il eil femblable à un corps dilloqué , coupé & mis en pièces , à du fable fans chaux, Arena fine cake , comme l’Empereur Claude le difoit du ftile de Seneque. Ce défaut rend ôc languiflant 8c defagréable tout ce que l’on dit. Le ménagement des particules elt un des grands fecrets de l’éloquence, particulièrement dans la langue Grecque 8c dans la Latine. Chapitre XV. "De la véritable Origine des Langues, SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l’origine des langues étoit véritable , ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui fe font formez une langue , ne feroit pas une fable , mais une véritable Hiftoirc. Cet Auteur propofe le fentiraent de quelques Philofophes touchant le commencement du monde. Après que les élemens eurent pris leur place dans l’Univers, 8c que les eaux fe furent écoulées dans la mer, la terre, difent-ils, qui étoit encore humide , fut échauffée par la chaleur du S:> D X Icil, Digitized by Google

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles ſont néceſſaires, eſt très-conſiderable. Comme nos membres ne ſeroient pas un corps s'ils n'étoient liez les uns avec les autres d'une maniere imperceptible: auſſi des paroles & des phraſes ne ſont pas un diſcours, ſi elles ne ſont liées ſi étroitement, que le Lecteur ſoit conduit du commencement juſques à la fin, preſque ſans qu'il s'en apperçoive. Ce ſont ces petites particules qui font cette liaiſon, qui font un corps de toutes les parties du diſcours, & en uniſſent les membres. Elles font la beauté & la délicateſſe du langage: elles rendent le diſcours coulant & ſuivi: ſans elles il eſt ſemblable à un corps diſloqué, coupé & mis en piéces, à du ſable ſans chaux, *Arena ſine calce*, comme l'Empereur Claude le diſoit du ſtile de Seneque. Ce défaut rend & languiſſant & deſagréable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules eſt un des grands ſecrets de l'éloquence, particulierement dans la langue Grecque & dans la Latine.

CHAPITRE XV.

De la veritable Origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit veritable, ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui ſe ſont formez une langue, ne ſeroit pas une fable, mais une veritable Hiſtoire. Cet Auteur propoſe le ſentiment de quelques Philoſophes touchant le commencement du monde. Après que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux ſe furent écoulées dans la mer, la terre, diſent-ils, qui étoit encore humide, fut échauffée par la chaleur du So-

I 76 La Rhitoriquï, ou l'Art Icil y & devenant fécondé , produifit les hommes « ^ les autres animaux , comme elle produit encore aujourd'hui des rats , des grenouilles , & la plûpartdes infeftes, qui naiflent, commeonlepenfe , de pourriture. Tout eft faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de forte qu'en fe froiflant , en fc coupant, elles priflent des figures juftes pourcompofer la machine d'un animal ? Je ne parle pas' feulement de l'homme , je dis qu'il n'y a point d'infeéfe qui ne foit compofé d'un nombre de refforts qui ne fe pourroient compter , quand ils feroient; àflcT gros pour être fenfibles. Si on ne peut donc nous foire comprendre que le hazard puifle former une montre d'une centaine de parties differentes , comment nous expliqueroit-on la compofition d'un animal qui a des millions de refforts? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nez de la terre , comme les herbes dans un jardin , les grenouilles dans un étang , que ces hommes , disje , qui étoient difperfez de côté 6c d'autre , apprirent par expérience , qu'il leur étoit avantageux de vivre enfemble pour le défendre les uns les autres contre les bêtes : Que d'abord ils s' étoient fervis de paroles confufes 6c grolfieres , lefquelles ils polirent enfuite , 6c établirent des termes néceffaires pour s'expliquer fur toutes les matières qui fe préfentoient : Et qu'enfin , comme les hommes n' étoient point nez dans un feul coin de la terre , 6c que par conféquent il s'étoit foit plufieurs focietez differentes , chacune ayant formé fon langage il étoit arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue. C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis , qui s'intaginoient être effeéHvement nez dans les pais qu'ils habitoient , fe glorifiant d'être enfans de leur Digitized by (Google

leil, & devenant feconde, produiſit les hommes, & les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des grenouilles, & la plûpart des inſectes, qui naiſſent, comme on le penſe, de pourriture. Tout eſt faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de ſorte qu'en ſe froiſſant, en ſe coupant, elles priſſent des figures juſtes pour compoſer la machine d'un animal? Je ne parle pas ſeulement de l'homme, je dis qu'il n'y a point d'inſecte qui ne ſoit compoſé d'un nombre de reſſorts qui ne ſe pourroient compter, quand ils ſeroient aſſez gros pour être ſenſibles. Si on ne peut donc nous faire comprendre que le hazard puiſſe former une montre d'une centaine de parties differentes, comment nous expliqueroit-on la compoſition d'un animal qui a des millions de reſſorts? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nez de la terre, comme les herbes dans un jardin, les grenouilles dans un étang, que ces hommes, dis-je, qui étoient diſperſez de côté & d'autre, apprirent par experience, qu'il leur étoit avantageux de vivre enſemble pour ſe défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient ſervis de paroles confuſes & groſſieres, leſquelles ils polirent enſuite, & établirent des termes néceſſaires pour s'expliquer ſur toutes les matieres qui ſe préſentoient: Et qu'enfin, comme les hommes n'étoient point nez dans un ſeul coin de la terre, & que par conſéquent il s'étoit fait pluſieurs ſocietez differentes, chacune ayant formé ſon langage il étoit arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue.

C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, qui s'imaginoient être effectivement nez dans les païs qu'ils habitoient, ſe glorifiant d'être enfans de

leur

DE PAKLEE. LlV. J. Chap. XV. 77 leur propre terre, uvrixt»»»/! mdigen£. Si la terre ne peut pas produire un infeéte , ou qu'on ne puiife pas concevoir comme elle le pourroit faire , on ne concevra paÿ que l'homme foit forti de la terre, ou qu'il fe foit fait. Tous les anciens monumens de l'Hiftoire s'accordent avec l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune véritable connoiffance de l'Antiquité , comme Platon le leur reproche dans l'un de fes Dialogues , où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des cnfans , parce qu'ils ne favoient , non plus que de petits enfans , u'où ils étoient fortis , & ce qui s'étoit pafle avant leur naiflance ; ainfi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes. Tous les anciens monumens de l'Antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la vérité de ce que Moïfe raconte dans la Genefe de la naiffance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin , de l'autorité duquel Îierfonne ne peut douter , qup Dieu forma Adam e premier de tous les hommes ; il le créa parfait, avec une compagne ; il lui donna donc un langage qu'ils parlèrent l'un avec l'autre. Ceft cette langue qui doit être regardée comme la première. Les Savans croyent avoir des preuves que c'eft la langue Hébraïque dont Dieu s'eft fervi en parlant aux Patriarches , & dans laquelle Moïfe & les autres Ecrivains facrez ont écrit les Saintes Ecritures. On croit donc que ce premier langage , qui fut enfuitc celufdes Hebreux , feconferva après le Déluge jufqu'à la confufion qui furvint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'eft pas le fentiment d'un certain Auteur*, dont le Livre a été imprimé à Venife il y a quelques années. Il fouD 3 ti^ J*M. Pttr. Erittu, Digitized by Google * V

leur propre terre, *αὐτόχθονες indigenæ.* Si la terre ne peut pas produire un inſecte, ou qu'on ne puiſſe pas concevoir comme elle le pourroit faire, on ne concevra pas que l'homme ſoit ſorti de la terre, ou qu'il ſe ſoit fait. Tous les anciens monumens de l'Hiſtoire s'accordent avec l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune veritable connoiſſance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ſes Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne ſavoient, non plus que de petits enfans, d'où ils étoient ſortis, & ce qui s'étoit paſſé avant leur naiſſance; ainſi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes.

Tous les anciens monumens de l'Antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la verité de ce que Moïſe raconte dans la Geneſe de la naiſſance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel perſonne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes; il le créa parfait, avec une compagne; il lui donna donc un langage qu'ils parlerent l'un avec l'autre. C'eſt cette langue qui doit être regardée comme la premiere. Les Savans croyent avoir des preuves que c'eſt la langue Hebraïque dont Dieu s'eſt ſervi en parlant aux Patriarches, & dans laquelle Moïſe & les autres Ecrivains ſacrez ont écrit les Saintes Ecritures. On croit donc que ce premier langage, qui fut enſuite celui des Hebreux, ſe conſerva après le Déluge juſqu'à la confuſion qui ſurvint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'eſt pas le ſentiment d'un certain Auteur*, dont le Livre a été imprimé à Veniſe il y a quelques années. Il ſou-

 tient

* *Joan. Petr. Ericus.*

7? La' R HE T OR iQjjE, ou l’Art tient que la langue Grecque eft la première de toutes les langues : qu’Adam a parlé Grec. Ces preuves font , qu’aufli-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux , il admira la beauté des ouvrages de Dieu , & s’éaia , O ; qu’ainfi il trouva l’« Grec ; enfuitc Y 5, lorfqu’après qu’Eve fut fortie de fon côté , en la Tentant il prononça S 5. Il dit que le premier né d’Adam ayant pleuré en naiflant , il fit entendre î t ï î. Comme le fécond enfant quiavoit , dit l’Auteur , la voix plus grêle , en criant prononça î I I ». C’eft par de femblables raifons qu’il prétend prouver que la langue Grecque eft aufli naturelle que certains chants à une certaine efpece d’oifeaux. 11 tombe ainfi dans l’opinion de ces Philofophes dont nous nous fommes mocqucz. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu’un femblable fentiment. Les Grecs mêmes , comme Hérodote , ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d’une langue plus ancienne. Reprenons la fuite confiante de l’Hiftoire des langues, L’Hebreu , ou la langue des anciens Patriarches fut cellç de toute la terre. Avant que les enfans de Noe euflent entrepris de. bâtir la .Tour de Babel, il n’y avoit qu’une feule langue. Le deflein de ceux qui voulurent élever cette Tour , étoit de fe défendre contre Dieu même , s’il vouloit encore punir le Monde par un Déluge ; qu’ils efperoient ne leur pouvoir plus nuire lor^u’ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entreprife téméraire , mit une telle confufion dans leurs langues & dans leurs paroles , qu’il leur étoit impoffible de comprendre ce qu’ils s’entredifoiênt les uns aux autres. C’eft ce qui les contraignit de laifler imparfait cet ouvrage de leur vanité , & de fe réparer en divers païs. L’opinion la plus commune toudiant cette confufion , eft que Dieu ne confondit pas tellement le . lan# DigitizêdB^r

tient que la langue Grecque eſt la premiere de toutes les langues : qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves ſont, qu'auſſi-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria, O ; qu'ainſi il trouva l'ὦ Grec ; enſuite l'ὐ, lorſqu'après qu'Eve fut ſortie de ſon côté, en la ſentant il prononça ὐ ὐ. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naiſſant, il fit entendre ἒ ἒ ἒ ἒ. Comme le ſecond enfant qui avoit, dit l'Auteur, la voix plus grêle, en criant prononça ἲ ἲ ἲ ἲ. C'eſt par de ſemblables raiſons qu'il prétend prouver que la langue Grecque eſt auſſi naturelle que certains chants à une certaine eſpece d'oiſeaux. Il tombe ainſi dans l'opinion de ces Philoſophes dont nous nous ſommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un ſemblable ſentiment. Les Grecs mêmes, comme Herodote, ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne.

Reprenons la ſuite conſtante de l'Hiſtoire des langues. L'Hebreu, ou la langue des anciens Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé euſſent entrepris de bâtir la Tour de Babel, il n'y avoit qu'une ſeule langue. Le deſſein de ceux qui voulurent élever cette Tour, étoit de ſe défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le Monde par un Déluge ; qu'ils eſperoient ne leur pouvoir plus nuire lorſqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entrepriſe témeraire, mit une telle confuſion dans leurs langues & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impoſſible de comprendre ce qu'ils s'entrediſoient les uns aux autres. C'eſt ce qui les contraignit de laiſſer imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de ſe ſéparer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confuſion, eſt que Dieu ne confondit pas tellement le lan-

DE PARLER. Liv.I. Cbap.XV. 79 langage de ces hommes , qu'il fit autant de diffe- « rentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit feulement qu'après cette confufion chaque famille fe fervît d'une langue particulière : ce qui fit que les familles s'étant réparées , les hommes furent diftinguez auffi-bien par la différence de leur lanpge , que par celle des lieux où ils fe retirèrent. Il le pouvoit faire que cette confufion ne confiftât pas en de nouveaux mots , mais dans le changement ou tranfpofition , dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui compo- ' foient les termes qui étoient en ufage avant cette confufion. Ce qui le fait croire , c'eft qu'on tire facilement de la langue Hébraïque , qui a été celle d'Adam , & qui s'elï toujours confervée , l'origine des anciens noms des Villes, des Provinces , &des Peuples qui les ont premièrement habitées , comme plulieurs favans hommes l'ont très -bien prouvé, . mais particulièrement Samuel Bochart dans fa Geographie facréc. 11 y a des Auteurs qui prétendent que ce que Moife dit de la confufion des langues* de ceux qui bàtiflbient la Tour de Babel , fe peut entende d*une mes -intelligence qui fe mit entre eux.' Leur raifon , c'eft que les Orientaux après la'dif- ^ perfion fe font fervis de diverfes Dialedes plutôt^ que de diverfes langues : Que fans une confutlon miraculeiife de langues , l'éloignement des peuples , l'établiffement des Empires & des Républiques , la diverfitc des loix & des coûtumes , le commerce * des Nations déjà féparées purent caufeç du changement dans le langage : Que la Grece , par exem-" pie , a été habitée par les Phéniciens & les Egyptiens , de la langue defquels le Grec s'eft formé : Que la langue' des Perfes , des Scythes , & celle des peuples Septentrionnaux , ont beaucoup de rapport les unes avec les autres, & tirent toutesleur. D 4 ori- ■

langage de ces hommes, qu'il fit autant de differentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit ſeulement qu'après cette confuſion chaque famille ſe ſervît d'une langue particuliere : ce qui fit que les familles s'étant ſéparées, les hommes furent diſtinguez auſſi-bien par la difference de leur langage, que par celle des lieux où ils ſe retirerent. Il ſe pouvoit faire que cette confuſion ne conſiſtât pas en de nouveaux mots, mais dans le changement ou tranſpoſition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui compoſoient les termes qui étoient en uſage avant cette confuſion. Ce qui le fait croire, c'eſt qu'on tire facilement de la langue Hebraïque, qui a été celle d'Adam, & qui s'eſt toûjours conſervée, l'origine des anciens noms des Villes, des Provinces, & des Peuples qui les ont premiérement habitées, comme pluſieurs ſavans hommes l'ont très-bien prouvé, mais particulierement Samuel Bochart dans ſa Geographie ſacrée.

Il y a des Auteurs qui prétendent que ce que Moïſe dit de la confuſion des langues de ceux qui bâtiſſoient la Tour de Babel, ſe peut entendre d'une mes-intelligence qui ſe mit entre eux. Leur raiſon, c'eſt que les Orientaux après la diſperſion ſe ſont ſervis de diverſes Dialectes plûtôt que de diverſes langues: Que ſans une confuſion miraculeuſe de langues, l'éloignement des peuples, l'établiſſement des Empires & des Républiques, la diverſité des loix & des coûtumes, le commerce des Nations déja ſéparées purent cauſer du changement dans le langage : Que la Grece, par exemple, a été habitée par les Pheniciens & les Egyptiens, de la langue deſquels le Grec s'eſt formé: Que la langue des Perſes, des Scythes, & celle des peuples Septentrionnaux, ont beaucoup de rapport les unes avec les autres, & tirent toutes leur

 C’eft cequelePereThomaffin prouve dans fon Gloiraire. Ainfl ce n’eft point le haï^rd qui a appris aux hommes à parler ; c’eft Dieu qui leur a donné leur premier langage; c’eft de la langue qu’il donna à Adam , que toutes les langues font venues , celle-là ayant été , pour ainfi dire , divifée Sc multipliée. De quelque maniéré que cela fe foit fait , la confufion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la Tour de Babel , n’eft pas la feule caufe de cette grande diverfité & multiplicité des langues. Celles qui font en ufage aujourd’hui par toute la terre , font en bien plus grand nombre que n’étoient les familles des enfans de Noé lorfqu’ elles fe féparerent , & bien differentes de leur langage. Il fe fait dans les langues, aulfi-bien que dans toutes les autres chofes , des changemens infenfibles , qui font qu’après quelque tems elles paroi fient tout autres qu’elles n’étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en ufage il y a cinq cens ans; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui fe parloit il y a deux cens ans. Il lie faut pas s’imaginer que ces changemens n’ar^rivent que dans notre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de fon temps étoit fi differente de celle des premiers Romains , que les Prêtres n’entendoient prefque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient compofez pour être’ chantej devant les idoles de leurs Dieux. Platon dans le Cratyle dit la même choie de l’ancien Grec ; que vû les grands changemens qui s’y étoient faits , il ne falloit pas s’étonner qu’il différât autant du nouveau , que celui-ci du Barbare. «« fi « •mtÀeuà tIu/ ttu/i fixgCttgAMVf Platon appelle Barbare DigitizetTDy

origine de l'Hebreu. C'eſt ce que le Pere Thomaſſin prouve dans ſon Gloſſaire.

Ainſi ce n'eſt point le hazard qui a appris aux hommes à parler ; c'eſt Dieu qui leur a donné leur premier langage ; c'eſt de la langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues ſont venuës, celle-là ayant été, pour ainſi dire, diviſée & multipliée. De quelque maniere que cela ſe ſoit fait, la confuſion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la Tour de Babel, n'eſt pas la ſeule cauſe de cette grande diverſité & multiplicité des langues. Celles qui ſont en uſage aujourd'hui par toute la terre, ſont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noé lorſqu'elles ſe ſéparerent, & bien differentes de leur langage. Il ſe fait dans les langues, auſſi-bien que dans toutes les autres choſes, des changemens inſenſibles, qui font qu'après quelque tems elles paroiſſent tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en uſage il y a cinq cens ans ; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui ſe parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans notre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de ſon temps étoit ſi differente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient preſque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient compoſez pour être chantez devant les idoles de leurs Dieux. Platon dans le Cratyle dit la même choſe de l'ancien Grec ; que vû les grands changemens qui s'y étoient faits, il ne falloit pas s'étonner qu'il differât autant du nouveau, que celui-ci du Barbare. οὐδὲν θαυμαστὸν ἂν εἴη εἰ ἡ παλαιὰ φωνὴ τῆς νυνὶ βαρβαρικῆς μηδὲν διαφέροι. Platon appelle Barbare

BI PARLER. LiV. 1. Cb^p. XV. 8x tare le langage des peuples qui n’ont aucune politefle , qui ne cultivent point ni les Arts , ni les Sciences. La différence du langage, ou la férocité des premiers hommes qui étoient corrompus , comme l’Ecriture le déclare , firent qu’en peu de teiuM après la confufion de la Tour de Babel , ils' le feparerent , ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun fe retira dans les lieux qui n’étoient point encore habitez , où il pouvoit vivre avec fes femmes Ôc fesenfans, & regnerfeul. C’eftle grand nombre d’idées , la diverfité des affaires, le trafic, les Arts, les Sciences, qui ont faittrouver ce nombre prodigieux de mots dont une langue a befoin,& cette grande régularité dans la conftruélion des paroles, afin quelles foient capables d’un ftile clair, fans équivoques. Mais qui étoient-ils ces premiers hommes qui allèrent habiter les differens climats de la terre Des chaffeurs qui n’avoient aucune occupation , ni entretien, ni commerce qui deman-. dàt de la fécondité dans les termes , de la régularité dans l’arrangement. Ils n’avoient befoin que d’un jargon , qui fe multijdia & diverfifia prodigieufement ; car comme il ne confiftoit que dans im petit nombre de termes , il fe pouvoit changer facilement. ^ • La différence du tempérament & des climats fait ^ qu’on ne prononce p#de la même maniéré. Ainfi ceux mêmes qui avoient dans le commencement le même langage avant leur féparation , pûrent dans la fuite prononcer fi différemment les mêmesmdts , qu’ils ne parurent plus les mêmes. Ajoutons que n’ayant eu qu’un très -petit nombre de' termes, quand ils fe feparerent , lorfqu’il en fallut trouver de nouveaux pour marquer les chofes dont ils commençoient de fe fervir , ils -ne pouvoient pas inventer les mêmes., étant éloignez les uns ’ D 5 des Digitized by Google

bare le langage des peuples qui n'ont aucune politeſſe, qui ne cultivent point ni les Arts, ni les Sciences.

La difference du langage, ou la ferocité des premiers hommes qui étoient corrompus, comme l'Ecriture le déclare, firent qu'en peu de temps après la confuſion de la Tour de Babel, ils ſe ſéparerent, ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun ſe retira dans les lieux qui n'étoient point encore habitez, où il pouvoit vivre avec ſes femmes & ſes enfans, & regner ſeul. C'eſt le grand nombre d'idées, la diverſité des affaires, le trafic, les Arts, les Sciences, qui ont fait trouver ce nombre prodigieux de mots dont une langue a beſoin, & cette grande regularité dans la conſtruction des paroles, afin qu'elles ſoient capables d'un ſtile clair, ſans équivoques. Mais qui étoient-ils ces premiers hommes qui allerent habiter les differens climats de la terre? Des chaſſeurs qui n'avoient aucune occupation, ni entretien, ni commerce qui demandât de la fecondité dans les termes, de la regularité dans l'arrangement. Ils n'avoient beſoin que d'un jargon, qui ſe multiplia & diverſifia prodigieuſement; car comme il ne conſiſtoit que dans un petit nombre de termes, il ſe pouvoit changer facilement.

La difference du temperament & des climats fait qu'on ne prononce pas de la même maniere. Ainſi ceux mêmes qui avoient dans le commencement le même langage avant leur ſéparation, pûrent dans la ſuite prononcer ſi differemment les mêmes mots, qu'ils ne parurent plus les mêmes. Ajoûtons que n'ayant eu qu'un très-petit nombre de termes, quand ils ſe ſéparerent, lorſqu'il en fallut trouver de nouveaux pour marquer les choſes dont ils commençoient de ſe ſervir, ils ne pouvoient pas inventer les mêmes, étant éloignez les uns

8z LaRhetok.iqjue,oü l'A r t des autres, & ne fe eonnoiffant plus. Ceft ainfi qu'il y eut fur la terre autant de differentes langues que de contrées. Cela devoir arriver quand, il n'y auroit point eu de confufion miraculeufe des langues parmi les entrepreneurs de la Tour de Babel; & que tous les hommes dans le tems qu ils fe difperlerent fe fulfent entendus. Ils ont pû dans la fuite changer fi fort leur premier langage , qu'il s'en foit formé de nouvelles langues. L'inconftance des hommes en eft une des principales caufes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu ils - rebutent, & introduire des maniérés nouvelles de prononcer , qui changent entièrement le langage , & qui en font un nouveau dans la fuite des années. ■Chaque peuple a fes maniérés de prononcer , félon la qualité du climat. Ceux du Nort font portex à fe fervir de mots compofez de confones fortes , qui fe prononcent du fond du gofier. Les Saxons changent les confones , que les Grammairiens appellent /c«a«, dans les moyennes, & cellesci en afpirées; ainfi au lieu de bibhmt , ils prononcent piptmus , pour bonunt ils difent ponum , pour vinum , finum. II y a des Nations entières qui y ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephra'imitcs ne pouvoient prononcer le febin des Hebreux , & petir fchibboletb , difoient Jibboletb. Les Gafcons'ôc les Efpagnols n'aiment point la lettre F. Ceuv^i difent barha pour fa■ rina , babulare pour fnbulare les Gafeons difent bille pour fille. C'eft oe'^qui fait que chaque Nation 'déguife tellemenfles mots qu'elle empruii• te d'une langue étrangère , qu'on ne les connoît plus. Auffi ceux qui recherchent l'étymologie ou 1 otigine des nouvelles langues , pour faire cora. prendre

Digitized by GoîS'jl

des autres, & ne ſe connoiſſant plus. C'eſt ainſi qu'il y eut ſur la terre autant de differentes langues que de contrées. Cela devoit arriver quand il n'y auroit point eu de confuſion miraculeuſe des langues parmi les entrepreneurs de la Tour de Babel; & que tous les hommes dans le tems qu'ils ſe diſperſerent ſe fuſſent entendus. Ils ont pû dans la ſuite changer ſi fort leur premier langage, qu'il s'en ſoit formé de nouvelles langues. L'inconſtance des hommes en eſt une des principales cauſes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manieres nouvelles de prononcer, qui changent entierement le langage, & qui en font un nouveau dans la ſuite des années.

Chaque peuple a ſes manieres de prononcer, ſelon la qualité du climat. Ceux du Nort ſont portez à ſe ſervir de mots compoſez de conſones fortes, qui ſe prononcent du fond du goſier. Les Saxons changent les conſones, que les Grammairiens appellent *tenuës*, dans les moyennes, & celles-ci en aſpirées; ainſi au lieu de *bibimus*, ils prononcent *pipimus*, pour *bonum* ils diſent *ponum*, pour *vinum*, *finum*. Il y a des Nations entieres qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephraïmites ne pouvoient prononcer le *ſchin* des Hebreux, & pour *ſchibboleth*, diſoient *ſibboleth*. Les Gaſcons & les Eſpagnols n'aiment point la lettre *F*. Ceux-ci diſent *harina* pour *farina*, *habulare* pour *fabulare*: les Gaſcons diſent *hille* pour *fille*. C'eſt ce qui fait que chaque Nation déguiſe tellement les mots qu'elle emprunte d'une langue étrangere, qu'on ne les connoît plus.

Auſſi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire com-

prendre

»'ï pariek; Liv.I. Cbap. XV. ^3 prendre comment elles viennent des anciennes , ont foin de rapporter quelles ont été les manières differentes de prononcer en differens tems, & comment par ces differentes maniérés les mots ont été changez de telle forte , qu'ils paroiffent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur première ori^ne. Par exemple , il n'y a pas grande conformité entre écrire , & le mot Latin feriber^ , d'où il vient ; entre établir , ôc Jlabiltre , voilà la caufe de cette différence. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre S , de -faire fonner devant elle un £, comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainfi au lieu de feri'bere , ils prononçoient eferibere : eftabiltre , pour JlabUire. L'on a pris la coûtume enfuite de ne point prononcer la lettre .S , après E , au commencement des mors: ainfi on a dit , etabilire-t & enfin en abrégeant ces mots , font ve- , nus ces mots François , écrire, établir. Les changemens qui fe font faits de cette maniéré dans la prononciation , ont tellement déguifé les mots - Latins , • qu'il s'en eft fait une nouvelle langue. Il en eft de toutes les langues comme de la Françoife. Notre langue , l'Efpagnole , & l'Italienne vien- . nent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une *îangue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue , par exemple , un mot Latin d'un motHebreu , fi leur différence eft confiderable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin , avant que d'avoir la forme ' qu'il a , a paffé par piûlîeurs pars » & qu'il a été prononcé en differentes maniérés qui l'ont défiguré. Les peuples ont des inclinations particulières pour de certaines -lettres , pour de certaines terD 6 mi1 Digitized by Google

prendre comment elles viennent des anciennes, ont ſoin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens tems, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle ſorte, qu'ils paroiſſent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *ſcribere*, d'où il vient; entre *établir*, & *ſtabilire*, voilà la cauſe de cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre *S*, de faire ſonner devant elle un *E*, comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainſi au lieu de *ſcribere*, ils prononçoient *eſcribere*: *eſtabilire*, pour *ſtabilire*. L'on a pris la coûtume enſuite de ne point prononcer la lettre *S*, après *E*, au commencement des mots: ainſi on a dit *ecribere*, *etabilire*; & enfin en abregeant ces mots, ſont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui ſe ſont faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguiſé les mots Latins, qu'il s'en eſt fait une nouvelle langue. Il en eſt de toutes les langues comme de la Françoiſe. Notre langue, l'Eſpagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, ſi leur difference eſt conſiderable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'avoir la forme qu'il a, a paſſé par pluſieurs païs, & qu'il a été prononcé en differentes manieres qui l'ont défiguré.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines ter-

84 La Rhïtorique, «ü l’Art minaifons, foit par caprice ou par raifon , trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaifons eft plus facile , & quelle s’accommode mieux avec leurs difpoütions naturelles. Cela fe remarque particulièrement dans la langue Grecque ; & c’ell ce qui a introduit dans l’ufage . commun de cette langue ces particultritez qu’on nomme Diaiefies. Les Attiques , par exemple , au lieu de o- mettent pS , tcw. Ils ajoùtent cette fyllabeJ», à la fin de beaucoup de mots: ils joignent fouvent I , à la fin des adverbes : ils abrègent les mots ; au contraire les Ioniens les allongent. Les Dores , ou Doriens font dominer r<*, prefquc par tout. Les Eoliens mettent un /S avant de deux (*.(»■•, ils font deux w*r, ils changent le en <p II en efi de meme de la langue Chaldaïque , au regard de la langue Hébraïque. Les Italiens , les François , ôc les Efpagnols ont leurs lettres & leurs terminaifons particulières , comme on le peut voir dans les Grammaires , & dans les Diétionnaires de ces langues. Ces particularitez , comme iï ell manifefte , changent beaucoup les langues , & mettent de grandes différences entr’elles ; de forte que bien qu’eL ks viennent d’une meme mere , s’il m’eft permis de parler ainfi , elles ne paroilTent point fœurs. Les langues Françoife , Efpagnole , & Italienne femblent être forties de langues toutes diflferentes. Si chaque canton de terre a eu dans fon commencement un langage particulier , comment , me dira-t-on , ces langues générales , étendues , & qu’on a nommé des langues meres , fe feroient* elles pû former 'i Cela eft arrivé lorfqu’un homme qui avoir plus d’efprit 8c de force de corps , foit par fon favoir-faire , foit par la force de fes armes, a raffemblé plufieurs peuples qu'il a obligé Digitizea d, v

minaiſons, ſoit par caprice ou par raiſon, trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaiſons eſt plus facile, & qu'elle s'accommode mieux avec leurs diſpoſitions naturelles. Cela ſe remarque particulierement dans la langue Grecque; & c'eſt ce qui a introduit dans l'uſage commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes*. Les Attiques, par exemple, au lieu de σ mettent ξῖ, ῥῶ, ταῦ. Ils ajoûtent cette ſyllabe δήν, à la fin de beaucoup de mots: ils joignent ſouvent ι, à la fin des adverbes: ils abregent les mots; au contraire les Ioniens les allongent. Les Dores, ou Doriens font dominer l'α, preſque par tout. Les Eoliens mettent un β avant ρ; de deux μμ, ils font deux ϖϖ, ils changent le θ, en φ. Il en eſt de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Eſpagnols ont leurs lettres & leurs terminaiſons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionnaires de ces langues. Ces particularitez, comme il eſt manifeſte, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entr'elles; de ſorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'eſt permis de parler ainſi, elles ne paroiſſent point ſœurs. Les langues Françoiſe, Eſpagnole, & Italienne ſemblent être ſorties de langues toutes differentes.

Si chaque canton de terre a eu dans ſon commencement un langage particulier, comment, me dira-t-on, ces langues générales, étenduës, & qu'on a nommé des langues meres, ſe ſeroient-elles pû former? Cela eſt arrivé lorſqu'un homme qui avoit plus d'eſprit & de force de corps, ſoit par ſon ſavoir-faire, ſoit par la force de ſes armes, a raſſemblé pluſieurs peuples qu'il a obligé

DE PARLER. Liv.J. Cbap. XV, 8 J gé de vivre fous des Loix. C’a été une néceffité qu’ils convinflent d’un langage. Les vaincus prirent celui des viélorieux , à qui ils voulurent faire leur cour , & dont ils recherchèrent les faveurs. Alors vivant cnfemble , s’èntr’aidant , bàtiffant des maifons, exerçant les Arts, trafiquant ; la nécefli-' té > le plaifir , l’utilité , les omemens , les affaires , les jeux , les converfations , firent qu’il leur étoit néceflàire d’avoir plufieurs. termes pour s’expliquer. Soit par hazard , foit par choix , ils fe fervirent des termes les plus propres pour s’exprimer fans équivoques & avec agrément. Or quand un terme eft une fois reçû & autorifé , il devient propre : l’ufage en eft plus facile. Ce qui eft facile plaît : on agit félon les habitudes. Ainfi dans un Etat il s’ eft établi une forte de langage qu’on ^ parlé plus volontiers. La terre ayant été comme partagée en difïérens Etats & Empires , il s’eft fait differentes langues. Il n’étoit plus polllble que des peuples éloignez, fous de 'differentes dominations , fous differens climats , inventaffent les mêmes termes , fe formalfent un même langage. Chaque peuple s’eft fervi des- mêmes mots qu’il a trouvé établis : qu’il a allongé , abrégé , changé pour lignifier des chofes à peu près femblables , félon qu’il s’éft plû à certains fons , à certaines lettres ; ce qui eft remarquable en toutes les langues ; le feul fon ou la feule terminaifon d’un mot faifant juger de quelle langue il peut être. C’eft toûjours félon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu’on a coûtume de faire ; on le fait Ïlus aifément ; & enfuite prefque nécelfairemcnt.)e là vient que chaque langue a fes mots d’un certain fon , fes termes particuliers , un certain tour. . , D 7 L’étaDlgitized by Google

gé de vivre ſous des Loix. C'a été une néceſſité qu'ils convinſſent d'un langage. Les vaincus prirent celui des victorieux, à qui ils voulurent faire leur cour, & dont ils rechercherent les faveurs. Alors vivant enſemble, s'entr'aidant, bâtiſſant des maiſons, exerçant les Arts, trafiquant ; la néceſſité, le plaiſir, l'utilité, les ornemens, les affaires, les jeux, les converſations, firent qu'il leur étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs termes pour s'expliquer. Soit par hazard, ſoit par choix, ils ſe ſervirent des termes les plus propres pour s'exprimer ſans équivoques & avec agrément. Or quand un terme eſt une fois reçû & autoriſé, il devient propre: l'uſage en eſt plus facile. Ce qui eſt facile plaît : on agit ſelon les habitudes. Ainſi dans un Etat il s'eſt établi une ſorte de langage qu'on a parlé plus volontiers.

La terre ayant été comme partagée en differens Etats & Empires, il s'eſt fait differentes langues. Il n'étoit plus poſſible que des peuples éloignez, ſous de differentes dominations, ſous differens climats, inventaſſent les mêmes termes, ſe formaſſent un même langage. Chaque peuple s'eſt ſervi des mêmes mots qu'il a trouvé établis : qu'il a allongé, abregé, changé pour ſignifier des choſes à peu près ſemblables, ſelon qu'il s'eſt plû à certains ſons, à certaines lettres ; ce qui eſt remarquable en toutes les langues ; le ſeul ſon ou la ſeule terminaiſon d'un mot faiſant juger de quelle langue il peut être. C'eſt toûjours ſelon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu'on a coûtume de faire ; on le fait plus aiſément ; & enſuite preſque néceſſairement. De là vient que chaque langue a ſes mots d'un certain ſon, ſes termes particuliers, un certain tour.

86 LaRhetoiii<iüe,oo l'A r t L’établi (Tement des Empires a été fuivi , comme nous venons de le dire , de l’établiflement des langues meres. Ce font auffi les changeinens qui font arrivez aux Etats , qui ont caufé des changemens dans le langage. Car dans ces changeinensplufieurs peuples fe lient enfemble , d’où l’on voit naître un langage bizarre. Ainfi nôtre François ne vient pas feulement du Latin , il eft compofc' de plufieurs mots ufitez aux anciens Gaulois, avec leiquels les Romains fe mêlèrent dans les Gaules. La langue Angloife a plufieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont longtems demeuré dans la France , dont ils poffedoient une partie très-confiderable. Les Efpagnols ont plufieurs mots Arabes , fournis qu’ils ont été pendant plufieurs fiecles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l’ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainfi les Grecs ayant travaillé avec plus de foin à perfeélionner les Sciences , les termes des beaux Arts viennent prefque tous du Grec. L’art de naviger a été fort cultivé dans le Nort ; phifieurs de nos termes de marine viennent du Nort. La langue Latine s’eft corrompue, & de fa décadence font venues les langues Italienne , Efpagnole , 8c Françoife ; ce qui s’eft fait de cette maniéré. Les Romains perdirent l’Empire par leur molefle. En dégénérant de h valeur de leurs peres , ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s’étant rendus maîtres de l’Italie , de l’Efpagne 8c des Gaules , il fe fit un mélange de mots barbares avec le Latin qu’on parloit dans tout l’Empire. Les peuples devinrent grolfiers 8c ignorans ; ils ne penferent plus à parler corredement. La langue Latine ne ^îe peut bien parler fans une attention particulière, à caufe de tous fes diÔerens genres 8c diô'erentes -V dédi-. Digitized b\ C

L'établiſſement des Empires a été ſuivi, comme nous venons de le dire, de l'établiſſement des langues meres. Ce ſont auſſi les changemens qui ſont arrivez aux Etats, qui ont cauſé des changemens dans le langage. Car dans ces changemens pluſieurs peuples ſe lient enſemble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainſi nôtre François ne vient pas ſeulement du Latin, il eſt compoſé de pluſieurs mots uſitez aux anciens Gaulois, avec leſquels les Romains ſe mêlerent dans les Gaules. La langue Angloiſe a pluſieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont longtems demeuré dans la France, dont ils poſſedoient une partie très-conſiderable. Les Eſpagnols ont pluſieurs mots Arabes, ſoumis qu'ils ont été pendant pluſieurs ſiecles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainſi les Grecs ayant travaillé avec plus de ſoin à perfectionner les Sciences, les termes des beaux Arts viennent preſque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nort; pluſieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

La langue Latine s'eſt corrompuë, & de ſa décadence ſont venuës les langues Italienne, Eſpagnole, & Françoiſe; ce qui s'eſt fait de cette maniere. Les Romains perdirent l'Empire par leur moleſſe. En degenerant de la valeur de leurs peres, ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendus maîtres de l'Italie, de l'Eſpagne & des Gaules, il ſe fit un mélange de mots barbares avec le Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peuples devinrent groſſiers & ignorans; ils ne penſerent plus à parler correctement. La langue Latine ne ſe peut bien parler ſans une attention particuliere, à cauſe de tous ſes differens genres & differentes décli-

DE PARLE». Lh.J. Cbap.XVm ij déclinaifons. Nous voyons que dans nôtre langue qui ert lî facile , le petit peuple ne peut s'aflujetir aux réglés ; il dira plus fouvent j'^/Huns, je ffmes, que nous allions , nous fijfnes^ > ainfi la langue Latine ne devint plus qu'un' jargon ; on prit les maniérés des Barbares qui n'avoient point de déclinaifons. Lorfque les Italiens , les Efpagnols, les François commencèrent à le relever , & qu'ils furent maîtres chex eux , ils travaillèrent à dégroffir ce jargon qui s'étoit introduit après la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à fe faire des réglés , & à s'y afluiettir. Ce ?ui a fait les trois langues Italienne , Elpagnole 6c rançoile. Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre , avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage , Colonie des Tyriens , la langue Phénicienne , qui eft une dialede de l'Hebreu , comme on le peut démontrer par plufieurs argumens , mais particulièrement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois , qui fc lifent dans Plaute. Or ces Colonies multiplient une langue , comme nous venons de le dire , ôc d'une elles en font plufieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne favent pas affex exaétement la langue de leur pais pour la conl'erver fans la corrompre : cette langue recevant dans deux differens pais où on la parle des changemens differens , elle fe divife ôc fe multiplie néceffairement. 11 n'eft pas difficile de trouver Ja véritable origine des langues , pourvu que l'on connoifTe un peu l'antiquité ; mais mon deffein ne me permet pas de m'arrêter plus longtems fur cette matière. De ce que nous avons dit , il fuit clairement que l'Ufage change les langues, *qu'ü les fait ce qu'elles font , ôc qu'il exerce Digitized by Google

déclinaiſons. Nous voyons que dans nôtre langue qui eſt ſi facile, le petit peuple ne peut s'aſſujetir aux regles; il dira plus ſouvent *j'allions*, *je fiſmes*, que *nous allions*, *nous fiſmes*; ainſi la langue Latine ne devint plus qu'un jargon; on prit les manieres des Barbares qui n'avoient point de déclinaiſons. Lorſque les Italiens, les Eſpagnols, les François commencerent à ſe relever, & qu'ils furent maîtres chez eux, ils travaillerent à dégroſſir ce jargon qui s'étoit introduit après la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à ſe faire des regles, & à s'y aſſujettir. Ce qui a fait les trois langues Italienne, Eſpagnole & Françoiſe.

Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre, avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, Colonie des Tyriens, la langue Phenicienne, qui eſt une dialecte de l'Hebreu, comme on le peut démontrer par pluſieurs argumens, mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois, qui ſe liſent dans Plaute. Or ces Colonies multiplient une langue, comme nous venons de le dire, & d'une elles en font pluſieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne ſavent pas aſſez exactement la langue de leur païs, pour la conſerver ſans la corrompre: cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens, elle ſe diviſe & ſe multiplie néceſſairement. Il n'eſt pas difficile de trouver la veritable origine des langues, pourvû que l'on connoiſſe un peu l'antiquité; mais mon deſſein ne me permet pas de m'arrêter plus longtems ſur cette matiere. De ce que nous avons dit, il ſuit clairement que l'Uſage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles ſont, & qu'il exer-

ce

88 La Rhetoriqjjb, ou l’Art ce fur elles un fouveraîn empire , comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre fuivant. Chapitre XVI. VUfttgt tjî U maître des langues. Elles s'appren^ tient par l'Ufage. IL ne s’agit pas de faire une nouvelle langue , mais d’entendre celles dont on fe fert , & de les parler purement. Nous avons vû qu’originellement les hommes font maîtres du langage ; qu’il dépendoit d’eux de choifir comme il leur plaifoit des fons pour fignes de leurs penfées ; mais que c’eft ^e la première langue que Dieu forma lui-même, que toutes les- langues font venues. Je ne peux donc m’empêcher de combatre ici l’impertinence d’Epicure ; quoique je l’aye déjà fait. Il prétendoit que les hommes étoient nez de la terre comme des champignons , & que les mots dont ils fc font fervis étoient naturels , & qu’il ne dépendoit ■ ms de leur liberté d’en choifir. Voilà comme le langage fe forma félon ce mauvais Philofophe : ainfi que les animaux à la préfence de quelque objet extraordinaire, font de certains cris , les hom^ mes ayant été frappez par les images deschofesqui fe prefenterent à eux , l’air qui étoit renfermé dans leurs poûraons ayant été déterminé' à fortir d’une certaine maniéré , forma une voix qui devint lenom de ces chofes. Il eft très-certain qu’il y a des voix naturelles, & que dans lés pallions l’air fort des poûmons d’une maniéré particulière , & forme les foûpirs , & plufieurs exclamations , qui font des voix veritable• ment naturelles. Mais il y a bien de la différence entre

Digitiz

DB PARLER. Lh.J. Cbap.XVJ. < 89 entre ce langage qui n'eft pas libre , & celui dont nous ufons pour exprimer nos idées. Il y a pluficurs preuves pour prouver que les mots ne font point naturels. Premièrement ils né font pas les mêmes en toutes les langues , ce qui devroit être fi la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous fervons. Caries Turcs qui ne parlent pas François, ne foûpircnt pas d'une autre maniéré que les François. Toutes les brutes d'une même efpece font le même cri ; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui foit different de ce que nous faifons , que dans ce qui dé- • pend de fa liberté. La nature agit de la même maniéré en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages , c'ell une marque affurée que le langage n'eft point l'ouvrage de leur nature , mais de leur liberté. L' expérience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux; on en tire quelques-uns des autres langues ; mais on en invente qui n'ont jamais été. Ce n'eft donc point la Nature que nous devons confulter pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'Ufage eft le maître & l'arbitre fouverain des langues , perfonne ne lui peut contefter cet empire. Or cet Ufage n'eft rien aurre chofe que ce que les hommes ufant de leur liberté , ont coûtume de faire. Un particulier s'avife de propofer un certain terme , fi plufieurs veulent tien prendre la coûtume de fe fervir de ce terme, c'en eft fait, ce n'eft plus un fon confus qui ne fignifie rien , mais un véritable mot qui a une idée qui fe lie avec lui par la coûtume que l'on a depenfer à la chofe qu'il lignifié, en même tems qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer. La Raifon & la neceffité nous oblige de fuivre rUfage ; car il eft de la nature du figne d'être connu parmi ceux qui s'en fervent. Les mots n'étant donc les Digitized by Google

entre ce langage qui n'eſt pas libre, & celui dont nous uſons pour exprimer nos idées. Il y a pluſieurs preuves pour prouver que les mots ne ſont point naturels. Premierement ils ne ſont pas les mêmes en toutes les langues, ce qui devroit être ſi la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous ſervons. Car les Turcs qui ne parlent pas François, ne ſoûpirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même eſpece font le même cri; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui ſoit different de ce que nous faiſons, que dans ce qui dépend de ſa liberté. La nature agit de la même maniere en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages, c'eſt une marque aſſurée que le langage n'eſt point l'ouvrage de leur nature, mais de leur liberté. L'experience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux; on en tire quelques-uns des autres langues; mais on en invente qui n'ont jamais été.

Ce n'eſt donc point la Nature que nous devons conſulter pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'Uſage eſt le maître & l'arbitre ſouverain des langues, perſonne ne lui peut conteſter cet empire. Or cet Uſage n'eſt rien aurre choſe que ce que les hommes uſant de leur liberté, ont coûtume de faire. Un particulier s'aviſe de propoſer un certain terme, ſi pluſieurs veulent bien prendre la coûtume de ſe ſervir de ce terme, c'en eſt fait, ce n'eſt plus un ſon confus qui ne ſignifie rien, mais un veritable mot qui a une idée qui ſe lie avec lui par la coûtume que l'on a de penſer à la choſe qu'il ſignifie, en même tems qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer.

La Raiſon & la neceſſité nous oblige de ſuivre l'Uſage; car il eſt de la nature du ſigne d'être connu parmi ceux qui s'en ſervent. Les mots n'étant donc

les

 les lignes de nos idées, que parce qu’ils ont été liez par l’ufage à certaines chofcs , on ne doit les employer que pour fi^nifier celles dont on eft’ convenu que les mots (croient les fignes. On pouvoit appcller cet animal que nous appelions Cheval, un Chien -, & celui que nous appelions Chien , un Cheval-, mais l’idée du premier étant attachée à ce mot , Cheval , &c celle du fécond à cet autre mot , Chien , on ne peut les confondre ôc les pren-dre l’un pour l’autre , fans mettre une entière confufion dans le commerce des hommes , femblablc • à celle qui s’éleva parmi ceux qui voulurent bâtir h Tour de Babel. On méprife la bizarrerie de ceux qui ne fuivent pas les modes qu’une longue coùtume autorife; c’eft une bizarrerie bien plus grande , & qui tient de la folie de s’écarter des maniérés ordinaires de parler. Se fervir de termes inconnus , c’eft envelopper de tenebres ce qu’on veut expliquer. Il arrive dans le langage la même chofe que dans les habits; il y en a qui pouftent les modes jufques à l’excès ; d’autres prennent plailir à s’oppofer au torrent de la coûtume. Il y a des perfonnes qui affeélent de ne fe fervir que des termes & des exE refilons qui font reçûes depuis fort peu de tems. .es autres déterrent le langage de leurs bifayeuls , &c parlent avec nous comme s’ils converfoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns &c les autres pcchent contre le bon fens. Lorfque rUiage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire , on a droit de rappeller ceux que l’Ufage a rebuté mal à propos. Un homme eft cxcufable quand pour fe faire entendre il fait un nouveau mot ; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue , & loücr la fécondité de l’efprit de celui qui l’a enrichie. Datur venta verborum novilati, objeuritati rernrn t Digitized

les ſignes de nos idées, que parce qu'ils ont été liez par l'uſage à certaines choſes, on ne doit les employer que pour ſignifier celles dont on eſt convenu que les mots ſeroient les ſignes. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons *Cheval*, un *Chien*; & celui que nous appellons *Chien*, un *Cheval*: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du ſecond à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre & les prendre l'un pour l'autre, ſans mettre une entiere confuſion dans le commerce des hommes, ſemblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurent bâtir la Tour de Babel. On mépriſe la bizarrerie de ceux qui ne ſuivent pas les modes qu'une longue coûtume autoriſe; c'eſt une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manieres ordinaires de parler. Se ſervir de termes inconnus, c'eſt envelopper de tenebres ce qu'on veut expliquer.

Il arrive dans le langage la même choſe que dans les habits; il y en a qui pouſſent les modes juſques à l'excès; d'autres prennent plaiſir à s'oppoſer au torrent de la coûtume. Il y a des perſonnes qui affectent de ne ſe ſervir que des termes & des expreſſions qui ſont reçûes depuis fort peu de tems. Les autres déterrent le langage de leurs biſayeuls, & parlent avec nous comme s'ils converſoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns & les autres pechent contre le bon ſens. Lorſque l'Uſage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'Uſage a rebuté mal à propos. Un homme eſt excuſable quand pour ſe faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & loüer la fecondité de l'eſprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obſcuritati rerum*

DE PARLER. Liv.I. Cbap. XVI. 91 mm fervkntt. Pourvû toutefois que ce nouveau mot foit habillé à la mode, & qu'il ne paroifle point étranger ; c'eft-à-dire qu'il ait un fon qui ne foit pas entièrement different de celui des mots ufitei; qu'en le faifant venir , par exemple , du Latin , on le change félon l'analogie , c'eft-à-dire , en la maniéré qu'on change les mots Latins qui ont une terminaifon femblable , comme de alacer on fait ala'jgre , da macer on fait maigre. Au lieu que les noms en er, qui n'ont pas c devant r, comme te~ ner, Alexander fe changent autrement: nous difons tendre, Alexandre. Les langues s'apprennent par l'Ufage fans étude & fans art. Le fils d'un artifan , d'un laboureur parle le langage de fon pere , il fe fert des mêmes mots, des memes maniérés de parler , & il les prononce avec le même ton , fans que fon pere l'en inftruife. On n'a befoin de maîtres que pour les langues étrangères. Celles-là même s'apprennent fans prefque aucun deffein d'apprendre , fans écouter aucune leçon , en les entendant parler feulement. La Nature eft une excellente maîtreffe , qui inftruit efficacement. Les organes de nos fens font prefque tous liez les uns avec les autres. Lorfque les oreilles font remuées par un certain mouvement, la langue eft déterminée à un mouvement proportionné à' celui qui fe fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole , nous fentons dans les organes de la voix une difpolition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'homme eft porté par la Nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous voyions ce qui fe paffe dans le mouvement des nerfs , ou petits filets qui viennent du cerveau , nous verrions fans doute cette admirable liaifon, & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une perfonne les nerfs des oreilDigitized by Google

rum ſervienti. Pourvû toutefois que ce nouveau mot ſoit habillé à la mode, & qu'il ne paroiſſe point étranger ; c'eſt-à-dire qu'il ait un ſon qui ne ſoit pas entierement different de celui des mots uſitez ; qu'en le faiſant venir, par exemple, du Latin, on le change ſelon l'analogie, c'eſt-à-dire, en la maniere qu'on change les mots Latins qui ont une terminaiſon ſemblable, comme de *alacer* on fait *alaigre*, de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les noms en *er*, qui n'ont pas *c* devant *r*, comme *tener*, *Alexander*, ſe changent autrement : nous diſons *tendre*, *Alexandre*.

Les langues s'apprennent par l'Uſage ſans étude & ſans art. Le fils d'un artiſan, d'un laboureur parle le langage de ſon pere, il ſe ſert des mêmes mots, des mêmes manieres de parler, & il les prononce avec le même ton, ſans que ſon pere l'en inſtruiſe. On n'a beſoin de maîtres que pour les langues étrangeres. Celles-là même s'apprennent ſans preſque aucun deſſein d'apprendre, ſans écouter aucune leçon, en les entendant parler ſeulement. La Nature eſt une excellente maîtreſſe, qui inſtruit efficacement. Les organes de nos ſens ſont preſque tous liez les uns avec les autres. Lorſque les oreilles ſont remuées par un certain mouvement, la langue eſt déterminée à un mouvement proportionné à celui qui ſe fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole, nous ſentons dans les organes de la voix une diſpoſition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'homme eſt porté par la Nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous voyions ce qui ſe paſſe dans le mouvement des nerfs, ou petits filets qui viennent du cerveau, nous verrions ſans doute cette admirable liaiſon, & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une perſonne les nerfs des oreil-

91 La Rhétorique, ou t’Art oreilles font remuez de maniéré que leur mouvement fe communique aux filets qui fervent aux organes de la parole , qui reçoivent ainfi une difpofîtion pour produire le même chant. Outre cela nous avons de l’empreflcment pour dire ce que nous penfons , & la neceffité où nous fommcs de demander du fecours, & d’entretenir commerce avec les hommes, fait que nous délirons ardemment de favoirceque les autres penfent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaifîr à parler & à entendre parler. Tout cela fait que dans un pais étranger on en apprend la langue fans peine autant qu'il eft néceflaire pour entendre ceux avec qui nous converfons , ôc pour demander nos befoins les plus preffans. Les enfans font encore plus ardens pour tout ce qu’ils fouhaitent ; c’eft pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un jeune Etranger, il n’y a qu’à le faire joüer avec des François de fon âge : le defir qu’il aura de prendre fa part du plaifir , ce qu’il ne peut faire qu’en exprimant fes defirs , & entendant tout ce que difent les autres , lui fera plus apprendre de François en quinze Jours, qu’un Maître ne lui en montreroit en fîx mois. Il n’eft donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de fon pere , & comment il prononce avec le même ton , & de la même maniéré les paroles qu’il entend. Son pere , en lui prefentant du pain , ou quelque autre choft , a fouvent fait fonner à fes oreilles ce mot {ain. Ainfi, comme nous avons dit ci-deflus, 'idée de la diofe qu’on appelle -, & le fon des lettres qui compofent ce nom , fe font hées dans fa tête ; de forte qu’il eft porté à dire ce même mot en voyant du pain , qu’il fe trouve difpofé à le prononcer , & qu’il le fait , l’experience lui ayant

oreilles ſont remuez de maniere que leur mouvement ſe communique aux filets qui ſervent aux organes de la parole, qui reçoivent ainſi une diſpoſition pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empreſſement pour dire ce que nous penſons, & la neceſſité où nous ſommes de demander du ſecours, & d'entretenir commerce avec les hommes, fait que nous deſirons ardemment de ſavoir ce que les autres penſent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaiſir à parler & à entendre parler. Tout cela fait que dans un païs étranger on en apprend la langue ſans peine autant qu'il eſt néceſſaire pour entendre ceux avec qui nous converſons, & pour demander nos beſoins les plus preſſans. Les enfans ſont encore plus ardens pour tout ce qu'ils ſouhaitent; c'eſt pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un jeune Etranger, il n'y a qu'à le faire joüer avec des François de ſon âge: le deſir qu'il aura de prendre ſa part du plaiſir, ce qu'il ne peut faire qu'en exprimant ſes deſirs, & entendant tout ce que diſent les autres, lui fera plus apprendre de François en quinze jours, qu'un Maître ne lui en montreroit en ſix mois.

Il n'eſt donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de ſon pere, & comment il prononce avec le même ton, & de la même maniere les paroles qu'il entend. Son pere, en lui preſentant du pain, ou quelque autre choſe, a ſouvent fait ſonner à ſes oreilles ce mot *pain*. Ainſi, comme nous avons dit ci-deſſus, l'idée de la choſe qu'on appelle *pain*; & le ſon des lettres qui compoſent ce nom, ſe ſont liées dans ſa tête; de ſorte qu'il eſt porté à dire ce même mot en voyant du pain, qu'il ſe trouve diſpoſé à le prononcer, & qu'il le fait, l'experience lui ayant

DE PARLER. Liv. I. Chap. XVII. 93 ayant fait connoître que lorfqu'il prononce ce mot on lui en donne. Ceft ainfi que plufieurs oifeaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la différence entre les enfans & les oifeaux , qui n'ayant point d'efprit , ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine , que dans le même ordre & dans la même occafion où ces organes ont reçu cette difpofition pour les prononcer : au lieu qu'un enfant arrange en differentes maniérés les mots qu'il a appris , & en fait mille ufages differens. Il fait des difcours fuivis , qui ne peuvent être l'effet d'une impreflion corporelle , ainfi que Virgile dit que les oifeaux chantent d'une maniéré particulière , félon la difpofition de l'air. La parole eft l'appanage de l'homme. Chapitre XVII. Il y a un bon éf un mauvais Ufage. Réglés pour en faire la dijlinStion. QU A N D nous élevons l'Ufage fur le trône , & que nous le faifons l'arbitre fouverain des langues , nous ne prétendons pas mettre le fceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais ufage ; & comme les gens de bien fervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre , auffi la coûtume de ceux qui parlent bien , cft la règle de ceux qui veulent bien parler. Ufttm qui fit arbiter dicendi , l'ocamus çonfenfum truditorum , ficut vivendi , çonfenfum bonorum. Or il lî'eft pas difficile de faire le difeerneraent du bon ufage d'avec celui qui eft mauvais ; des manières de parler de la populace qui font baffes , d'aYcc celles des perfemnes favantes , & que la condition Digitized by Google

ayant fait connoître que lorſqu'il prononce ce mot on lui en donne. C'eſt ainſi que pluſieurs oiſeaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la difference entre les enfans & les oiſeaux, qui n'ayant point d'eſprit, ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine, que dans le même ordre & dans la même occaſion où ces organes ont reçu cette diſpoſition pour les prononcer : au lieu qu'un enfant arrange en differentes manieres les mots qu'il a appris, & en fait mille uſages differens. Il fait des diſcours ſuivis, qui ne peuvent être l'effet d'une impreſſion corporelle, ainſi que Virgile dit que les oiſeaux chantent d'une maniere particuliere, ſelon la diſpoſition de l'air. La parole eſt l'appanage de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Il y a un bon & un mauvais Uſage. Regles pour en faire la diſtinction.

QUAND nous élevons l'Uſage ſur le trône, & que nous le faiſons l'arbitre ſouverain des langues, nous ne prétendons pas mettre le ſceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais uſage ; & comme les gens de bien ſervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre, auſſi la coûtume de ceux qui parlent bien, eſt la regle de ceux qui veulent bien parler. *Uſum qui ſit arbiter dicendi, vocamus conſenſum eruditorum, ſicut vivendi, conſenſum bonorum.* Or il n'eſt pas difficile de faire le diſcernement du bon uſage d'avec celui qui eſt mauvais ; des manieres de parler de la populace qui ſont baſſes, d'avec celles des perſonnes ſavantes, & que la condition

p4 LaRhetoriqui,ou l'Art dition ou le mérité éleve au deffus du commun. Il y a trois moyens de faire ce difeernement. Le premier eil l'expcrience. On peut confulterfur un doute ceux qui parlent bien ; remarquer de quelle maniéré ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils afredent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur converfation , on a les Livres , où Ton parle ordinairement avec plus d'exaditude , parce qu'on a le tems & le loifir dd corriger les mauvaifes façons de parler qui fe gliflent dans le difeours. La mémoire étant pleine des médians mots qu'on entend continuellement , il eft difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la converfation. Dans la compofition en revoyant fon ouvTage , on fait fortir les maniérés de parler mauvaifes , qui s'y étoient glilTées fans qu'on s'en apperçût. Le fécond moyen que nous avons pour con-,» noître le ion Ufage, eft la Raifon, comme je vais' le faire v\ir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens , que les hommes établiroient , fi par une avanture femblable à celle que nous avons feinté , ils étoient obligez de fe faire une nouvelle langue. Il eft facile , avec les connoiflances que notis avons données de ces fondemens , de fe rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'ufage qui font oppofées à celles de la Nature & de la Raifon. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles , on a la liberté de ne fe pas fervir de celles qui font mauvaifes. Les langues ne fe poliflent que lorfqu'on commence à raifonner , qu'on bannit du langage les expreffions qu'un uJfagc corrompu y a introduites , qui ne s'apperçoivent que par des yeux favans , & par une connoiflance exaéle de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expreffions juftes, les langues fe renouvellent , & le non-ufage , s'il m'eft permis de parler ainfi, des méchanDigitize:: ; 1

dition ou le merite éleve au deſſus du commun.

Il y a trois moyens de faire ce diſcernement. Le premier eſt l'experience. On peut conſulter ſur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur converſation, on a les Livres, où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, parce qu'on a le tems & le loiſir de corriger les mauvaiſes façons de parler qui ſe gliſſent dans le diſcours. La mémoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il eſt difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la converſation. Dans la compoſition en revoyant ſon ouvrage, on fait ſortir les manieres de parler mauvaiſes, qui s'y étoient gliſſées ſans qu'on s'en apperçût.

Le ſecond moyen que nous avons pour connoître le bon Uſage, eſt la Raiſon, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens, que les hommes établiroient, ſi par une avanture ſemblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligez de ſe faire une nouvelle langue. Il eſt facile, avec les connoiſſances que nous avons données de ces fondemens, de ſe rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'uſage qui ſont oppoſées à celles de la Nature & de la Raiſon. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne ſe pas ſervir de celles qui ſont mauvaiſes. Les langues ne ſe poliſſent que lorſqu'on commence à raiſonner, qu'on banit du langage les expreſſions qu'un uſage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux ſavans, & par une connoiſſance exacte de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expreſſions juſtes, les langues ſe renouvellent, & le non-uſage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, des méchan-

 chantes maniérés de parler établit l'ufage de celles qui font raifonnables. C'eft de cette maniéré que la langue Grecque s'eft polie , & qu elle ert deve^* nue , fans contredit , la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On fait queles Grecs s'adonnèrent entièrement à la fcience des mots ; leurs Philofophes mcloient la Grammaire avec la Philofophie , 8c en faifoieht une partie de leur étude. Ainfi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la Raifoii Ôc les oreilles , ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expreflons plus raifonnables 8c plus commodes. Ce langage qu'ils fe formoient dans leur cabinet 8c dans leurs écoles , paffoit bien-tôt dans les converfaâons du peuple ; car les Grecs i fur tout les Athéniens , avoient une paffion prodigieufe pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des difcours étudiez , étoient écoutez fa-^ vorablement. Cétoit là un des grands divertilfemens d'AtheneS.* Ainfi ce peuple étant accoûtumé à entendre parler d'une maniéré belle 8c polie , ne parloit que poliment.Dans l'établiflement du langage, la Raifon , comme nous l'avons vû dans les Chapitres ptécedens , ne prefcrit qu'un petit nombre de loix ; les autres dépendent de la volonté deshommes. 'Tout le monde ne fe propofe qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par difFerens chemins, la liberté de choifir ceux qui plaifent , caufe les diffe- , rences qui fe remarquent entre les maniérés de s'exprimer d'une meme langue. Néanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant , on y apperçoit une certaine uniformité qui régné dans toutes fes expreflons , 8c des réglés confiantes qui y font obfervées. Les hommes fuivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embraflees; c'eft pourquoi , bien que la parole dépende prcfque entièrement du. caprice des hommes) I Digitized by Google

chantes manieres de parler établit l'uſage de celles qui ſont raiſonnables. C'eſt de cette maniere que la langue Grecque s'eſt polie, & qu'elle eſt devenuë, ſans contredit, la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On ſait que les Grecs s'adonnerent entierement à la ſcience des mots; leurs Philoſophes mêloient la Grammaire avec la Philoſophie, & en faiſoient une partie de leur étude. Ainſi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la Raiſon & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expreſſions plus raiſonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils ſe formoient dans leur cabinet & dans leurs écoles, paſſoit bien-tôt dans les converſations du peuple; car les Grecs, ſur tout les Atheniens, avoient une paſſion prodigieuſe pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des diſcours étudiez, étoient écoutez favorablement. C'étoit là un des grands divertiſſemens d'Athenes. Ainſi ce peuple étant accoûtumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'établiſſement du langage, la Raiſon, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précedens, ne preſcrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne ſe propoſe qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choiſir ceux qui plaiſent, cauſe les differences qui ſe remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Néanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ſes expreſſions, & des regles conſtantes qui y ſont obſervées. Les hommes ſuivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embraſſées; c'eſt pourquoi, bien que la parole dépende preſque entiérement du caprice des hommes,

p6 LaRhetokiqjue,ou i’Aüt mes, on remarque , comme il a été dit , une certaine uniformité dans fon ufage. Si on fait donc que les noms qui ont un tel fon , font de tel genre , quand on doutera du |enre de quelqu’autre nom , il faudra le comparer avec ceux qui fe terminent de la même maniéré , & dontle genre eft connu. Lorfque je veux être alTuré fi la troifiéme perfonne du parfait fimple d’un verbe qui eft propofé , fi; doit terminer en « , je confidere fon infinitifi S’il eft en er , je n’ai plus de difficulté , fachant que dans nôtre langue tous les verbes qui ont un femblable infinitif, terminent en a la troifiéme peifonne de ce tems. Nous voyons que les noms en al ont au pluriel aux , comme cheval ^ chevaux’, animal, animaux. Cette maniéré de connoître l’ufage d’une langue par la comparaifon de plufieurs de les expreffions , & par le rapport que l’on fuppofe qu’elles ont entr’elles, s’appelle Analogie, qui eft un mot Grec, qui fignifie proportion. C'eft par le moyen de l’Analogie que les langues ont été fixées. C eft par elle que les Grammairiens ayant connu les re^es & le bon ufage du langage , ont compofe des Grammaires qui font très-utiles , lorfqu’elles font bien faites, puifque l’on y trouve ces réglés que l’on feroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l’Analogie. De tous les trois moyens pour reconnoîtrelebon ufage , le plus afluré eft l’experience. L’ufage eft toùjours le maître. On doit choifir les expreffions les plus raifonnables ; & c’eft par ce choix que les langues fe purifient de ce qu’elles ont d’impur. Mais lorfque l’ufage ne nous prefente qu’un feul terme & qn’une feule expreflion pour exprimer ce que nous fommes obligez de dire, la Raifon même veut que nous cédions à la coûtume qui lui eft contraire, & nous ne péchons point ea employant cette exprefDigitized by Gc>'^,le

mes, on remarque, comme il a été dit, une certaine uniformité dans ſon uſage. Si on ſait donc que les noms qui ont un tel ſon, ſont de tel genre, quand on doutera du genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui ſe terminent de la même maniere, & dont le genre eſt connu. Lorſque je veux être aſſuré ſi la troiſiéme perſonne du parfait ſimple d'un verbe qui eſt propoſé, ſe doit terminer en *a*, je conſidere ſon infinitif. S'il eſt en *er*, je n'ai plus de difficulté, ſachant que dans nôtre langue tous les verbes qui ont un ſemblable infinitif, terminent en *a* la troiſiéme perſonne de ce tems. Nous voyons que les noms en *al* ont au pluriel *aux*, comme *cheval*, *chevaux*; *animal*, *animaux*.

Cette maniere de connoître l'uſage d'une langue par la comparaiſon de pluſieurs de ſes expreſſions, & par le rapport que l'on ſuppoſe qu'elles ont entr'elles, s'appelle *Analogie*, qui eſt un mot Grec, qui ſignifie proportion. C'eſt par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'eſt par elle que les Grammairiens ayant connu les regles & le bon uſage du langage, ont compoſé des Grammaires qui ſont très-utiles, lorſqu'elles ſont bien faites, puiſque l'on y trouve ces regles que l'on ſeroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoître le bon uſage, le plus aſſuré eſt l'experience. L'uſage eſt toûjours le maître. On doit choiſir les expreſſions les plus raiſonnables; & c'eſt par ce choix que les langues ſe purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorſque l'uſage ne nous preſente qu'un ſeul terme & qn'une ſeule expreſſion pour exprimer ce que nous ſommes obligez de dire, la Raiſon même veut que nous cedions à la coûtume qui lui eſt contraire, & nous ne pechons point en employant cette

expreſ-

DE EAELER. LtV.J. Cbap.XVJJ. 97 cxpreflion , quoique mauvaife. Car en cette occalion la maxime des Jurifconfultes fe trouve véritable: Communis error facit jus. L'Analogie n'eft pas la maîtreflc du langage. Elle n'eft pas defcenduë du Ciel pour en établir lesloix. Elle montre feulement celles de l'ufage. Non ejl lex loqutndit jed ohjerv atio , comme le dit Quintilien. Pour apprendre parfaitement l'ufage d'une langue , il en faut étudier le génie , & remarquer les idiomes , ou maniérés de parler qui lui font particulières. Le génie d'une langue confifte en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affcftent de donner à leur ftile. Le genie de notre langue eft la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le ftile , & font fort differens en cela des Orientaux , qui n'ont de l'eftime que pour les expreffions myfterieufes , & qui donnent beaucoup à penfer. Les idiomes diftinguent les langues les unes des autres aufli-bien que les mots. Ce n'eft pas aflez pour parler François de n'employer que des termes François; car fi on tourne les termes, & qu'on les difpofe , comme feroit un Alleman ceux de fa langue ; c'eft parler Alleman en François. L'on appelle Hebraïjmes les idiomes de la langue Hébraïque , Hellenifmes ceux de la langue Grecque ; & amfi des autres langues. C'eft un Hebraïfme que de dire vanité des vanitezy au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une diftribution par la répétition d'un même mot , comme dans ce difeours : Noë fit entrer dans l'Arche Jept, é* feptt de tous les animaux; pour dire hïoe fit entrer Jebt paires de tous les animaux. C'eft un Hellenilme que de fe fervir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome fe trouve auffi dans notre langue , qui a une très-grande conformité avec la Grecque. Les expreflions qui ont été rejettées par l'ulage nouveau , & qui E font Digitized by Googk

expreſſion, quoique mauvaiſe. Car en cette occaſion la maxime des Juriſconſultes ſe trouve veritable: *Communis error facit jus.* L'Analogie n'eſt pas la maîtreſſe du langage. Elle n'eſt pas deſcenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre ſeulement celles de l'uſage. *Non eſt lex loquendi, ſed obſervatio*, comme le dit Quintilien.

Pour apprendre parfaitement l'uſage d'une langue, il en faut étudier le génie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui lui ſont particulieres. Le génie d'une langue conſiſte en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur ſtile. Le génie de notre langue eſt la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le ſtile, & ſont fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'eſtime que pour les expreſſions myſterieuſes, & qui donnent beaucoup à penſer. Les idiomes diſtinguent les langues les unes des autres auſſi-bien que les mots. Ce n'eſt pas aſſez pour parler François de n'employer que des termes François; car ſi on tourne les termes, & qu'on les diſpoſe, comme feroit un Alleman ceux de ſa langue; c'eſt parler Alleman en François. L'on appelle *Hebraïſmes* les idiomes de la langue Hebraïque, *Helleniſmes* ceux de la langue Grecque; & ainſi des autres langues. C'eſt un Hebraïſme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une diſtribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce diſcours: Noë fit entrer dans l'Arche *ſept*, *& ſept*, de tous les animaux: pour dire Noé fit entrer *ſept paires* de tous les animaux. C'eſt un Helleniſme que de ſe ſervir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome ſe trouve auſſi dans notre langue, qui a une très-grande conformité avec la Grecque. Les expreſſions qui ont été rejettées par l'uſage nouveau, & qui

La Rrt*TOAiQUE, ou l'Akt font âinfi particulicrei aux anciens Auteurs , fc nomtnent Arcbaïfmes. Chaque Province a fon idiome qu'il n'eft pas facile de quitter. Tite-Live dont réloquence eft fi pure , n'a pû purger fon ftile des maniérés de parler de Padouë , comme l'a remarqué Afinius Pollio , félon Quintilien. In Ttto Livio mim jacundU viro , putat inejje Fvllio Afinius quatf dum Fatavinitatem, Chapitri XVIII. J)e la [>ureté du langage. En quoi elle confifie. Ce que cejî que l' élégance. PUisQjJ'ii. fi: faut foûmettre à la tyrannie de l'ufage , nous devons étudier avec foin fes loix pour les obferver religicufement. La première > etude doit être des mots particuliers , dont il faut rechercher avec exafütude les idées , pour ne les employer que dans leur propre fignification ; c eftà-dire, pour fignifier exaélement les idées auxquelles ils ont été attachez paf l'ufage. Outre cela il ' faut faire attention à toutes celles qui font acceffoires de cette principale idée qu'ils ont , de crainte de prendre le noir pour le blanc , en donnant une idée bafle d'une chofe qu'on a deffein de relever ôc de faire paroître. ' Pour bien parler il ne fufiit pas feulement d employer des mots qui fôient autorifez'par l'ufage; il faut que ce foit dans la fignification précife que leur donne l'ufage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi , ce n'eft pas aflez de repréfenter un vifage avec deux yeux , un nez, une bouche ; il faut exprimer les traits du vifage du Roi. On s'imagine devenir cloquent pourvû qu'on charge fa mémoire de phrafes ramaffées ^ dan*
Digitized by Gcycv^Fc

ſont ainſi particulieres aux anciens Auteurs, ſe nomment *Archaïſmes.* Chaque Province a ſon idiome qu'il n'eſt pas facile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence eſt ſi pure, n'a pû purger ſon ſtile des manieres de parler de Padouë, comme l'a remarqué Aſinius Pollio, ſelon Quintilien. *In Tito Livio miræ facundiæ viro, putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem.*

CHAPITRE XVIII.

De la pureté du langage. En quoi elle conſiſte. Ce que c'eſt que l'élegance.

PUISQU'IL ſe faut ſoûmettre à la tyrannie de l'uſage, nous devons étudier avec ſoin ſes loix pour les obſerver religieuſement. La premiere étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées, pour ne les employer que dans leur propre ſignification; c'eſt-à-dire, pour ſignifier exactement les idées auxquelles ils ont été attachez par l'uſage. Outre cela il faut faire attention à toutes celles qui ſont acceſſoires de cette principale idée qu'ils ont, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée baſſe d'une choſe qu'on a deſſein de relever & de faire paroître.

Pour bien parler il ne ſuffit pas ſeulement d'employer des mots qui ſoient autoriſez par l'uſage; il faut que ce ſoit dans la ſignification préciſe que leur donne l'uſage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'eſt pas aſſez de repréſenter un viſage avec deux yeux, un nez, une bouche; il faut exprimer les traits du viſage du Roi. On s'imagine devenir éloquent pourvû qu'on charge ſa mémoire de phraſes ramaſſées dans

1 Bl ÏARLEH. Liv.J. Ch/tp. XVJIl. dans les Livres de ceux dont l’éloquence eft eftimée. On fe trompe fort , & ceux qui fuivent cette mctiiode , ne parlent jamais jufte. Car ils accommodent les chofes qu’ils traitent à ces phrafes , fans fc fouvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ontpriïcs , les avoient appliquées : ainfi leur difeours eft fcmblable à ces habits qu'on acheté chez, les frippiers , qui ne font jamais fi juftesque ceux que l’oa fait faire pour foi. Leur ftile eft bizarre , femblable à ces grotefques qui font faits de mille pièces rapportées , de coquillages de differentes figures , de difterentes couleurs , de rocailles qui n’ont aucun rapport naturel avec la figure qu’elles repréfentent. Les phrafes font une marque de pauvreté dans le ftile, comme les pièces dans un habit; elles y remédient en remplifl'antles places vuides du difeours ; car enfin, quand on eft garni de phrafes, on ne demeure iamais court. C’eit pourquoi un de nos Poètes fe plaint agréablement du chagrin de fa Mufe qui rejettoit un fecours fi favorable. Encor fi pour rimer dans ma verve indiferete Ma Mufe au moins foujfroit une froide épitheteÿ Je ferais comme un autre , à* fans chercher fi loin. J'aurais toujours des mots pour les coudre au befoin j Si je louais Philis en miracles fécondé , Je tr ouverais bien-tôt : A nulle autre féconds. Si je voulais vanter un objet nompareil. Je mettrais à l'inflant : Plus beau que le Soleil. Enfin parlant toujours dee d'Aflre & de merveilles y Ve Cbef-à'ocuvres des deux , de beautez fans pareil* les. Avec tous ces beaux mots fouvent mis au hazardy Je pourrais aijément, fans génie, é* fans Art y Et tranjpofant cent fois & le nom , le verbe , Vans mes Vers recoufus mettre en pièces Malherbe, El Ce Digmzea by Google

dans les Livres de ceux dont l'éloquence eſt eſtimée. On ſe trompe fort, & ceux qui ſuivent cette méthode, ne parlent jamais juſte. Car ils accommodent les choſes qu'ils traitent à ces phraſes, ſans ſe ſouvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont priſes, les avoient appliquées: ainſi leur diſcours eſt ſemblable à ces habits qu'on achete chez les frippiers, qui ne ſont jamais ſi juſtes que ceux que l'on fait faire pour ſoi. Leur ſtile eſt bizarre, ſemblable à ces groteſques qui ſont faits de mille pieces rapportées, de coquillages de differentes figures, de differentes couleurs, de rocailles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles repréſentent.

Les phraſes ſont une marque de pauvreté dans le ſtile, comme les pieces dans un habit; elles y remedient en rempliſſant les places vuides du diſcours; car enfin, quand on eſt garni de phraſes, on ne demeure jamais court. C'eſt pourquoi un de nos Poëtes ſe plaint agréablement du chagrin de ſa Muſe qui rejettoit un ſecours ſi favorable.

Encor ſi pour rimer dans ma verve indiſcrete
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide épithete;
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au beſoin;
Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-tôt: A nulle autre ſeconde.
Si je voulois vanter un objet nompareil,
Je mettrois à l'inſtant: Plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toujours & d'Aſtre & de merveilles,
De Chef-d'œuvres des Cieux, de beautez ſans pareilles,
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans génie, & ſans Art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom, & le verbe,
Dans mes Vers recouſus mettre en pieces Malherbe.

1 loo La Rhetoriqjüi, ou l'Art Ce n'eft pas affez de choifîr des termes ufitez & propres , leur liaifon doit être raifonnable ; fans cela un difeours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'imprimerie qu'on jetteroit au hazard fur une table; car les idées de chaque mot en particulier peuvent être très- claires, & ne faire cependant aucun fens jointes enfcmble; parce que les idées auxquelles ils ont été joints par î'ufage , font incompatibles. Ces deux mots , & rW, fonttrèsDons , leurs idées font claires. On conçoit bien ce que c'eft qu'être quané , ce que c'eft qu'être rond ; mais uniflant ces deux mots en difant un quarré rond^ on dit une chofe qui ne peut pas être conçûe. On ne peut pas comprendre qu'on chauffe des gans, cependant ces deux mots châujjer y Sigansy fonttrèsFrançois ; ni qu'on defetnae à cbtvaly quand on y monte. Lorfque la répugnance de deux idées n'eft pas fi manifefte , & que la liaifon de deux termes n'eft pas fi clairement condamnée par l'ufage que celle de ceux-ci, cbaujjtr des gans y defeendrt à cheval y elle n'eft apperçûe que par un petit nombre de perfonnes. La plupart de ceux qui entendront prononcer ces paroles fui vantes , feront furpris par leur éclat , & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun fens raifonnable. De nobles journées qui portent de hautes deflinées au delà des mers. N'eft-ce pas là une confufion de belles paroles qui ne figninent rien ? Le Vers fuivant eft encore un galimatias. Le comble des grandeurs fappe leur fondement. Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers } Les idées de comble t & de fapper y fe combattent, il eft impoffible de les allier. On faitMçn ce que veut dire le Poète, mais affurémentilnelc dit pas. Cette faute eftplûtôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage ; ce qui fait voir que ' pour Digi;i.i'ccJ t:y CiOé)gIc

Ce n'eſt pas aſſez de choiſir des termes uſitez & propres, leur liaiſon doit être raiſonnable; ſans cela un diſcours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazard ſur une table; car les idées de chaque mot en particulier peuvent être très-claires, & ne faire cependant aucun ſens jointes enſemble; parce que les idées auxquelles ils ont été joints par l'uſage, ſont incompatibles. Ces deux mots *quarré*, & *rond*, ſont très-bons, leurs idées ſont claires. On conçoit bien ce que c'eſt qu'être quarré, ce que c'eſt qu'être rond; mais uniſſant ces deux mots en diſant un *quarré rond*, on dit une choſe qui ne peut pas être conçûe. On ne peut pas comprendre qu'on chauſſe des gans, cependant ces deux mots *chauſſer*, & *gans*, ſont très-François; ni qu'on *deſcende à cheval*, quand on y monte. Lorſque la repugnance de deux idées n'eſt pas ſi manifeſte, & que la liaiſon de deux termes n'eſt pas ſi clairement condamnée par l'uſage que celle de ceux-ci, *chauſſer des gans*, *deſcendre à cheval*, elle n'eſt apperçûe que par un petit nombre de perſonnes. La plûpart de ceux qui entendront prononcer ces paroles ſuivantes, ſeront ſurpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun ſens raiſonnable. *De nobles journées qui portent de hautes deſtinées au delà des mers.* N'eſt-ce pas là une confuſion de belles paroles qui ne ſignifient rien? Le Vers ſuivant eſt encore un galimatias.

Le comble des grandeurs ſappe leur fondement.

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *comble*, & de *ſapper*, ſe combattent, il eſt impoſſible de les allier. On ſait bien ce que veut dire le Poëte, mais aſſurément il ne le dit pas. Cette faute eſt plûtôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage; ce qui fait voir que

pour

DI PARLE I. Liv.I. Chap.XVIlI. ici pour parler jufte, on doit travailler pour le moins autant à former fon jugement que fa langue. Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorsqu'on les lie cnfemble , les oreilles inftruifent fi Icnfiblement de ce qu'il y faut obferver, qu'il n'eft pas befoin que j'en parle. L'Ufage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots : il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui font accoutumées à cet arrangement, en apperçoivent les moindres changemens , & elles en font bleflTécs. Nous fommes plus touchez de ce qui choque nos fens , que de ce quf choque la raifon. On fera moins choqué d'un mauvais raifonnement, que de cette tranfpofition tête ma , pour ma tête. Ce défaut eftfî vifible , qu'il n'eft pas befoin d'avertir que l'on y prenne garde. Le difeours eft pur lorfque l'on fuit le bon ufage : fe fervant de ce qu'il approuve , ôc rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppofez à la pureté font /e burbarifme & le foktijme. Les Grammairiens ne font pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Vaugelas dit que le barbarifme eft aux mots , aux phrafes & aux particules , & que le folecifme eft aux déclinaifons , aux conjugaifons, & en la conftruAion. On commet un barbarifme en difant un mot qui n'eft point François , comme pacbe, pour paflei ou un mot qui elt François en un fens , & non pas en l'autre , comme lent , pour humide j en fa lervant d'un adverbe pour une prépofition; comme deffus la table, pour fur la table \ en ufant d'une phrafe qui n'eft pas Françoife , comme élever les mainsven le Ciel, au lieu de dire lever les mains au Ciel ; je m'en fuis fait pour cent pijloles au jeu , comme difent les Gafeons , au lieu de dire , j'ai perdu cent pijloles au jeu. C'eft un barbarifme de laifler les particules qu'il faut mettre, ou de metE 3 tre Digitized by Google

pour parler juſte, on doit travailler pour le moins autant à former ſon jugement que ſa langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorſqu'on les lie enſemble, les oreilles inſtruiſent ſi ſenſiblement de ce qu'il y faut obſerver, qu'il n'eſt pas beſoin que j'en parle. L'Uſage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots : il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoûtumées à cet arrangement, en apperçoivent les moindres changemens, & elles en ſont bleſſées. Nous ſommes plus touchez de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raiſon. On ſera moins choqué d'un mauvais raiſonnement, que de cette tranſpoſition *tête ma*, pour *ma tête*. Ce défaut eſt ſi viſible, qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le diſcours eſt pur lorſque l'on ſuit le bon uſage : ſe ſervant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſez à la pureté ſont *le barbariſme* & *le ſoleciſme*. Les Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Vaugelas dit que le barbariſme eſt aux mots, aux phraſes & aux particules, & que le ſoleciſme eſt aux déclinaiſons, aux conjugaiſons, & en la conſtruction. On commet un barbariſme en diſant un mot qui n'eſt point François, comme *pache*, pour *pacte*; ou un mot qui eſt François en un ſens, & non pas en l'autre, comme *lent*, pour *humide*; en ſe ſervant d'un adverbe pour une prépoſition; comme *deſſus la table*, pour *ſur la table*; en uſant d'une phraſe qui n'eſt pas Françoiſe, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel*; *je m'en ſuis fait pour cent piſtoles au jeu*, comme diſent les Gaſcons, au lieu de dire, *j'ai perdu cent piſtoles au jeu*. C'eſt un barbariſme de laiſſer les particules qu'il faut mettre, ou de met-

roz La Rmetoihqjüï, ®u l’A x t tre celles qu’il faut laifler. Pour le folecifmc qui a lieu dans les déclinaifons , dans les conjugaifons , & dans la conftruélion; voici des exemples de tous les trois. Lesémails, pour /« : Ùallity pour il alla : je n'ai point de l'argent , pour je n'ai feint d'argent \ Un grand erreur ^ une grande erreur : j'avons fait cela\ pour nout avens fait eela. Vaugelas remarque qu’il y a bien de la différence entre la netteté dont nous avons parlé cideflus , & la pureté dont nous parlons préfcntcment. Un langage pur cft ce que Quintilien appelle emendata eratio i & un langage’ net ce qu’il appelle dilucida oratio. Ce font deux chofes fi differentes , dit Vaugelas , qu’il y a une infinité de gens qui écrivent nettement; c’elt-à-dire , qui s’expliquent fi bien, qu’a la fimple leélure on conçoit leur intention : & néanmoins il n’y a rien de fi impur que leur langage ; comme au contraire il y en a qui écrivent purement ; c’eft-à-dire , fans barbarifme & fans folecifrae; & qui néanmoins arrangent fi. mal leurs paroles & leurs périodes , & embarraffent tellement leur Me , qu’à peine conçoiton ce qu’ils veulent dire. Les plus belles cxpreffions deviennent baffes lorsqu’elles font prophanées par l’ufage de la populace qui les applique à des diofes bafl'es. L’application = qu’elle en fait , attache à ces expreffions une certaine idée de baffeffe, de forte qu’on ne peut s’en fervir fans fouiller, pour ainfi dire, les choies que l’on en revêt. Ceux qui écrivent poliment , évitent avec foin ces exprcluons , & c’efi de là en partie que vient ce changement continuel dans le langage. Ut fylva foliis prônes mutantur in annos • Prima cadunt\ ita verborum vêtus inter it alas. Et juvenum ritu fièrent modà nota , vigentÿue.
Les DIgitizea by (àoogle

tre celles qu'il faut laiſſer. Pour le ſoleciſme qui a lieu dans les déclinaiſons, dans les conjugaiſons, & dans la conſtruction; voici des exemples de tous les trois. *Les émails*, pour *les émaux*: *il allit*, pour *il alla*: *je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent*: *Un grand erreur*, pour *une grande erreur*: *j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela.*

Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé ci-deſſus, & la pureté dont nous parlons préſentement. Un langage pur eſt ce que Quintilien appelle *emendata oratio*; & un langage net ce qu'il appelle *dilucida oratio.* Ce ſont deux choſes ſi differentes, dit Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement; c'eſt-à-dire, qui s'expliquent ſi bien, qu'à la ſimple lecture on conçoit leur intention: & néanmoins il n'y a rien de ſi impur que leur langage: comme au contraire il y en a qui écrivent purement; c'eſt-à-dire, ſans barbariſme & ſans ſoleciſme; & qui néanmoins arrangent ſi mal leurs paroles & leurs periodes, & embarraſſent tellement leur ſtile, qu'à peine conçoit-on ce qu'ils veulent dire.

Les plus belles expreſſions deviennent baſſes lorsqu'elles ſont prophanées par l'uſage de la populace qui les applique à des choſes baſſes. L'application qu'elle en fait, attache à ces expreſſions une certaine idée de baſſeſſe, de ſorte qu'on ne peut s'en ſervir ſans ſouiller, pour ainſi dire, les choſes que l'on en revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec ſoin ces expreſſions, & c'eſt de là en partie que vient ce changement continuel dans le langage.

Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

Les

Dl PAiLl». Liv. I. Cbap. XVIII. 103 ^ Les perfonnes de qualité , &lesfavans tâchent de s'élever au delTus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expreflions quelle gâte par le mauvais ufage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux aqnt ils eftiment la qualité ; ainli on voit qu'en très-peu de tems les mots que les riches ou les favans bonifient de leur converfation , ne font enfuite reçûs de perfonne. Ils font obligez de quitter la Cour & les villes, ôc de fe retirer dans les villages pou? n'être plus que le langage des païfans. Mais enfin, outre cette exaélitude à garder les loix de l'ufage , & ce foin à n'employer que des façons de parler pures ; il faut avouer que ce qui éleve au deffus du commun ceux qu'on admire , eft un certain Art , ou un bonheur qui leur fait trouver des expreflions riches & ingenieufes pour dire ce qu'ils penfent. Avec tm peu de foin & d'étude on évite la cenfure des Critiques ; mais on ne peut plaire aue par un bonheur qui ert très-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles fuivantes : C'tjl à Cadmus que U Grèce e(l redevable de l'invention des car*Iîtres -, dejî de lui qu'elle a appris t Art de l'Ecriture. On ne peut, dis-je, blâmer cette expreflion , mais on eft charmé lorlqu'on entend la même chofe exprimée de cette manière noble & fpirituelle : C'ejl de lui que nous vient cet Art ingénieux De peindre la parole ^ & de parler aux jeux ^ Et par les traits divers de figures tracées . Donner de la couleur & du corps aux penjées. Ce choix d'expreflions riches & heureufes , fait ce qu'on zpptWc P élégance i mais outre cela , pour rendre un difeours élégant, il eft néceflaire que l'on y ftffe appcrcevoir une certaine facilité qu'on reBiarqac dans ces belles ftatués qu'on appelle en Lai. £ 4 tin Digitized by Google

Les perſonnes de qualité, & les ſavans tâchent de s'élever au deſſus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expreſſions qu'elle gâte par le mauvais uſage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils eſtiment la qualité; ainſi on voit qu'en très-peu de tems les mots que les riches ou les ſavans banniſſent de leur converſation, ne ſont enſuite reçûs de perſonne. Ils ſont obligez de quitter la Cour & les villes, & de ſe retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des païſans.

Mais enfin, outre cette exactitude à garder les loix de l'uſage, & ce ſoin à n'employer que des façons de parler pures; il faut avouër que ce qui éleve au deſſus du commun ceux qu'on admire, eſt un certain Art, ou un bonheur qui leur fait trouver des expreſſions riches & ingenieuſes pour dire ce qu'ils penſent. Avec un peu de ſoin & d'étude on évite la cenſure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bonheur qui eſt très-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles ſuivantes: *C'eſt à Cadmus que la Grece eſt redevable de l'invention des caracteres; c'eſt de lui qu'elle a appris l'Art de l'Ecriture.* On ne peut, dis-je, blâmer cette expreſſion, mais on eſt charmé lorſqu'on entend la même choſe exprimée de cette maniere noble & ſpirituelle:

C'eſt de lui que nous vient cet Art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Ce choix d'expreſſions riches & heureuſes, fait ce qu'on appelle *l'élegance*; mais outre cela, pour rendre un diſcours élegant, il eſt néceſſaire que l'on y faſſe appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles ſtatuës qu'on appelle en La-

io4 La Rhetork^ue, oo l’Art tin Elegant'ut pgna. Cette facilité plaît à la vûc , en ce qu’elle imite de plus près la Nature, dont les operations n’ont rien de gêne. Ces ftatuës grolïieres dont ks membres font roides, & collex les uns contre les autres , rigtntia figna , choquent les yeux. Quand un homme a peine à s’exprimer, on travaille avec lui , & on relient une partie de fa peine. S’il s’exprime d’une maniéré naturelle & facile , de forte qu’il femblc que chaque mot foit venu prendre fa place, fans gu il ait eu la peine de l’aller chercher, cela plaît infiniment. La vûe d’un homme qui fe joue , relâche en quelque maniéré l’efprit de ceux qui le voyent. Cette facilité fe fait fentir dans un ouvrage lorsque l’on fe fert d’expreflioni naturelles ; que l’on évite celles qui femblent recherchées , & qui portent les marques feniibles d’un efprit qui fait les chofes avec peine. Ce n’ell pas que pour fe fer vir de termes naturels & propres, Û ne foit befoin de travail ; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut le donner la torture en compofantn l’on veut bien foire , mais il faut que le Leéteur conçoive à la focilité au’il trouve d’entendre ce qu’oiilui dit , qu’on étoit e fort bonne humeur lorfqu’on écrivoit. Ludentis fpectem dabit , éf torquebitur. Autant qu’on le peut , & que la matière qu’on traite le permet, il faut donner à fon difeours le tour libre des converfations. Lorfqu’une perfonne parle avec un air facile & enjoué , cela ne fert pas peu à faire entrer dans fes fentimens ; le plaifir de fa converfation rend les chofes aifées. . C H RDigitized by CocÇlc

tin *Elegantia ſigna.* Cette facilité plaît à la vûe, en ce qu'elle imite de plus près la Nature, dont les operations n'ont rien de gêné. Ces ſtatuës groſſieres dont les membres ſont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia ſigna*, choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on reſſent une partie de ſa peine. S'il s'exprime d'une maniere naturelle & facile, de ſorte qu'il ſemble que chaque mot ſoit venu prendre ſa place, ſans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cela plaît infiniment. La vûe d'un homme qui ſe jouë, relâche en quelque maniere l'eſprit de ceux qui le voyent.

Cette facilité ſe fait ſentir dans un ouvrage lorsque l'on ſe ſert d'expreſſions naturelles; que l'on évite celles qui ſemblent recherchées, & qui portent les marques ſenſibles d'un eſprit qui fait les choſes avec peine. Ce n'eſt pas que pour ſe ſervir de termes naturels & propres, il ne ſoit beſoin de travail; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut ſe donner la torture en compoſant ſi l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort bonne humeur lorſqu'on écrivoit. *Ludentis ſpeciem dabit, & torquebitur.* Autant qu'on le peut, & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à ſon diſcours le tour libre des converſations. Lorſqu'une perſonne parle avec un air facile & enjoué, cela ne ſert pas peu à faire entrer dans ſes ſentimens; le plaiſir de ſa converſation rend les choſes aiſées.

DI PARLii. Liv.I. Chap.XlX. 105 Chapitri XIX. De la perfellwH des langues. VHebraïque a été parfaite dès fa première origine : C'eji à elle que toutes les autres doivent leur première perfeélion. Qjiand f isè comment ta Grecque s'ejl perfeflionnée. NO U s avons compris dans ce premier Livre ce — qu'il y a de plus eflentiel à l'Art de parler ; fes principales réglés font fondées furlaRaifon; ce n'a donc été que lorfque les hommes ont commencé d'être raifonnables , que les langues fe font polies & perfeélionnécs : qu'il s'eft trouvé des perfonnes d'efprit qui les ont cultivées ; qui ont confulté la Railon fur les maniérés de s'exprimer clairement & noblement.
Puifqu'Adam avoit été créé raifonnable, fage, on ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raiibnnablement & fagement ; ainfi fa langue qui eft l'Hebraïquc , fut parfaite dès fa première origine. Dans le temps que Moïfe écrivoit en Hebreu , le Grèce étoit un païs barbare , & tel que pouvoir être l'Amérique lorfque nos Navigateurs la découvrirent. Toute l'Antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'ulage des lettres. Les uns le font Egyptien , les autres Phénicien ; mais tous conviennent que ce fut de la Phenicie qu'il alla en Grece , & que les lettres qu'il donna aux Grecs étoient Phéniciennes. Il auroit fîUu dire quelles étoient Hébraïques , car les noms des lettres de l'Alphabet Grec font les mêmes que ceux de l'Alphabet Hebreu; 6c ce qui démontre que ce ne font pas les Grecs qui ont donné cet Alphabet aux Hebreux, c'eft que ces noms en Grec ne ligniE 5 . fient
Digitized by Coogle

CHAPITRE XIX.

De la perfection des langues. L'Hebraïque a été parfaite dès ſa premiere origine: C'eſt à elle que toutes les autres doivent leur premiere perfection. Quand, & comment la Grecque s'eſt perfectionnée.

NOUS avons compris dans ce premier Livre ce qu'il y a de plus eſſentiel à l'Art de parler; ſes principales regles ſont fondées ſur la Raiſon; ce n'a donc été que lorſque les hommes ont commencé d'être raiſonnables, que les langues ſe ſont polies & perfectionnées: qu'il s'eſt trouvé des perſonnes d'eſprit qui les ont cultivées; qui ont conſulté la Raiſon ſur les manieres de s'exprimer clairement & noblement. Puiſqu'Adam avoit été créé raiſonnable, ſage, on ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raiſonnablement & ſagement; ainſi ſa langue qui eſt l'Hebraïque, fut parfaite dès ſa premiere origine.

Dans le temps que Moïſe écrivoit en Hebreu, le Grece étoit un païs barbare, & tel que pouvoit être l'Amerique lorſque nos Navigateurs la découvrirent. Toute l'Antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'uſage des lettres. Les uns le font Egyptien, les autres Phenicien; mais tous conviennent que ce fut de la Phenicie qu'il alla en Grece, & que les lettres qu'il donna aux Grecs étoient Pheniciennes. Il auroit fallu dire qu'elles étoient Hebraïques, car les noms des lettres de l'Alphabet Grec ſont les mêmes que ceux de l'Alphabet Hebreu; & ce qui démontre que ce ne ſont pas les Grecs qui ont donné cet Alphabet aux Hebreux, c'eſt que ces noms en Grec ne ſignifient

1 ïc6 La Rhetokiqjoe, ou t'Anr fient rien, & qu en Hébreu, ou dans la langue Phénicienne , ils ont une fignification ; comme Plutarque le remarque. Ainll ils font barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une autre preuve, c'eft que les Grecs s'étant fervis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont cefledefefervir de quelques-unes des lettres Hébraïques pour conferveraux autres leur valeur, ilsontfubftituéun figne en la place de l'ancienne lettre; par exemple, après avoir rejette /e vau, qui efl: le digame Eolique , & la lettre F des Latins , ils ont mis en fa plac« cette notte f pour figne du nombre lix , dont le vau Hebreu eft le figne , étant la fixiéme lettre de l'Alphabet Hébraïque. De même ayant rejetté le Tzade , & le Ko^b des Hebreux , ils ont fubftitué des lignes des nombres que marquoient ces lettres , afin que les fuivantes confervalient leur première valeur. C'eft donc une vérité confiante que l'Alphabet Grec a été formé fur l'Alphabet Hebreu. Or, comme nous l'avons remarq^ue, Icslanguesne fe font perfeélionnées que quand on a commencé de les écrire; c'eft donc àl'Hebreu que les Grecs doivent la première perfeéHon de leur langue , qui ne pouvoir être que très-grofliere avantl'arrivée de Cadmus dans la Grece , vers le tems que la République Judaïque ctoit gouvernée par des Juges. La Grece avoit été entièrement barbare jufques à ce tems-là , pendant deux mille cinq-cens ans , ou deux mille fix-cens. Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il pluücurs connoiffances qu'ils n'avoient point ; il leur donna des loix ; il les aflembla; il les gouverna. Ce fut vers ce temslà qu'ils commencèrent d'obéir à des Princes , de bâtir des Villes. L'Hiftoire Grecque nous apprend que la Grece eut differens Princes , qu'il fe forma àfFerens Etats , dilFerentcs Républiques.

De Dt^itized by-Coo^le

ſient rien, & qu'en Hebreu, ou dans la langue Phenicienne, ils ont une ſignification; comme Plutarque le remarque. Ainſi ils ſont barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une autre preuve, c'eſt que les Grecs s'étant ſervis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont ceſſé de ſe ſervir de quelques-unes des lettres Hebraïques pour conſerver aux autres leur valeur, ils ont ſubſtitué un ſigne en la place de l'ancienne lettre; par exemple, après avoir rejetté *le vau*, qui eſt le digame Eolique, & la lettre *F* des Latins, ils ont mis en ſa place cette notte ϛ pour ſigne du nombre ſix, dont le *vau* Hebreu eſt le ſigne, étant la ſixiéme lettre de l'Alphabet Hebraïque. De même ayant rejetté le *Tzade*, & le *Koph* des Hebreux, ils ont ſubſtitué des ſignes des nombres que marquoient ces lettres, afin que les ſuivantes conſervaſſent leur premiere valeur. C'eſt donc une verité conſtante que l'Alphabet Grec a été formé ſur l'Alphabet Hebreu. Or, comme nous l'avons remarqué, les langues ne ſe ſont perfectionnées que quand on a commencé de les écrire; c'eſt donc à l'Hebreu que les Grecs doivent la premiere perfection de leur langue, qui ne pouvoit être que très-groſſiere avant l'arrivée de Cadmus dans la Grece, vers le tems que la République Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La Grece avoit été entiérement barbare juſques à ce tems-là, pendant deux mille cinq-cens ans, ou deux mille ſix-cens.

Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il pluſieurs connoiſſances qu'ils n'avoient point; il leur donna des loix; il les aſſembla; il les gouverna. Ce fut vers ce tems-là qu'ils commencerent d'obéïr à des Princes, de bâtir des Villes. L'Hiſtoire Grecque nous apprend que la Grece eut differens Princes, qu'il ſe forma differens Etats, differentes Républiques.

De

DF PA-RLF»; Liv.1. Chap.XIX. 107 De là.eft venu que tous les Grecs ayant conçût de l'amour pour l'éloquence , & chacun travaillant à polir la langue de fon pais , la langue Grecque fc parla différemment. Il le forma plulleurs dialeéles , ou differentes maniérés de parler: chaque peuple fc fit des termes. Les principales dialedes furent l'Attique, rionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grèce n'eft pas fort étendue : les Athéniens , les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne font pas éloignez les uns des autres; ainfi le commerce qu'ils avoient enfemble faifoit que toutes ces dialeétes , ou maniérés de parler ne leur étoient pas inconnues; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté defefervir de toutes les dialcéles, de tous les termes de chaque Etat; ce qui donna une merveilleufe fécondité à leur langue. Ce qui contribua particulièrement à dcgroflir & à polir la langue Grecque , & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes chofes avec énergie, & harmonieufement , ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Mufique. Les inftrumens de Mufique furent en ufage parmi eux de fort bonne heure. Ce n' étoient pas feulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luts , ou Guitares. En touchant les cordes ils prononçoient des paroles , & il paroît que leurs premiers Doéfcurs , Philofbphes , Théologiens , Hiftoriens étoient des Poètes ou des Chantres. Dans le premier Livre de rOdyfféc Pher nix chanta fur fa Guitarre les aéhons des Dieux ôc des hommes , comme le font les Chantres : y tu rt xXHHni ioiS'ti. Les Muficiens chantoient ainfi les faits des Héros. Ils expliquoicnt la Religion , fes Myfteres , la Généalogie des Dieux. Ils rendoient raifon de ce qui s'obferve dans le Ciel. Ce n'éft point une conE 6 jedurc Digitized by Google

De là eſt venu que tous les Grecs ayant conçû de l'amour pour l'éloquence, & chacun travaillant à polir la langue de ſon païs, la langue Grecque ſe parla differemment. Il ſe forma pluſieurs dialectes, ou differentes manieres de parler: chaque peuple ſe fit des termes. Les principales dialectes furent l'Attique, l'Ionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grece n'eſt pas fort étenduë: les Atheniens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne ſont pas éloignez les uns des autres; ainſi le commerce qu'ils avoïent enſemble faiſoit que toutes ces dialectes, ou manieres de parler ne leur étoient pas inconnuës; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté de ſe ſervir de toutes les dialectes, de tous les termes de chaque Etat; ce qui donna une merveilleuſe fecondité à leur langue.

Ce qui contribua particulierement à dégroſſir & à polir la langue Grecque, & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes choſes avec énergie, & harmonieuſement, ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Muſique. Les inſtrumens de Muſique furent en uſage parmi eux de fort bonne heure. Ce n'étoient pas ſeulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luts, ou Guitares. En touchant les cordes ils prononçoient des paroles, & il paroît que leurs premiers Docteurs, Philoſophes, Théologiens, Hiſtoriens étoient des Poëtes ou des Chantres. Dans le premier Livre de l'Odyſſée Phenix chanta ſur ſa Guitarre les actions des Dieux & des hommes, comme le font les Chantres:

Ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τά τε κλείουσιν ἀοιδοί.

Les Muſiciens chantoient ainſi les faits des Heros. Ils expliquoient la Religion, ſes Myſteres, la Genealogie des Dieux. Ils rendoient raiſon de ce qui s'obſerve dans le Ciel. Ce n'eſt point une con-

lo8 La Rhétorique, ou l'Art Jcdure en l'air. Strabon en parlant d'Honierc dans ,, le premier Livre de fa Géographie , après avoir „ dit qu'il y a deux efpcces ou fortes de difcours étu,, diez, l'un mefuréj&l'autre libre, c'eft-à-dirc que ,, tout difcours eft Vers ou P rofe: ilfoutient,queles ,, premières pièces étudiées furent des Vers: »> fl Tni^TtKt} >(gt^(TJc^ «î T» y, Que les Vers ayant plû , Cadmus , Phcrecydes , y, Hecatœus qui écrivirent en Proie , conferveyy rent les maniérés des Poètes, à la referve des meyy fures. Strabon ajoûte que ceux qui écrivirent après y, eux, quittant davantage les manières Poétiques, y, changèrent enfin entièrement le premier ftilc, & y, reduifirent laProfe à l'étatoùelleeft, l'ayant dé^ y, gradée, comme fi on changeoit le ftile Tragique „ dans celui de la Comédie. Dire ôc chanter , c'é „ toit autrefois la même chofe, ce qui montre que y, la Poëfie eft la fource de l'éloquence. (C'efttoû,y jours Strabon qui- parle.) Tous les Vers étoicnt_ yy des chants y on ne les recitoit qu'en chantant; d'où y, vient que toutes les pièces de Poëfiesfe nomment y, chant , Rapfodie , Tragédie , Comedie , ce mot Grec y, fignifiant Enfin Strabon dit que le nom y. Grec qu'on donne à la Profe (en Latin elle y, fe nomme pedeftris,) eft une preuve que les dif,, cours écrits y de Poétiques qu'ils étoientautrefoisy „ élevez, & comme portez dans un chariot, ont été y, abbaiflez , & réduits à marcher à pied. Ce paflage de Strabon étoit tron confidérable pour ne le pas rapporter tout entier. Il eft facile de com^ prendre comment les Poètes purent changer la langue Grecque , en la perfeétionnant , & en faire comme une nouvelle langue toute differente de ce qu'elle étoit dans fa première origine. Lcplaillrde la Mufique rend indulgents ceux qui écoutent. On fouffre que les Mufidens prennent la liberté de couper , d'allonger le difcours , félon que cela s'accorn-. Digitizô3T5V~t'>f^>^l^'

Jecture en l'air. Strabon en parlant d'Homere dans
„ le premier Livre de ſa Géographie, après avoir
„ dit qu'il y a deux eſpeces ou ſortes de diſcours étu-
„ diez, l'un meſuré, & l'autre libre, c'eſt-à-dire que
„ tout diſcours eſt Vers ou Proſe : il ſoutient, que les
„ premieres pieces étudiées furent des Vers : πρώτη γὰρ ἡ ποιητικὴ κρατήσασα παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον.
„ Que les Vers ayant plû, Cadmus, Pherecydes,
„ Hecatœus qui écrivirent en Proſe, conſerve-
„ rent les manieres des Poëtes, à la reſerve des me-
„ ſures. Strabon ajoûte que ceux qui écrivirent après
„ eux, quittant davantage les manieres Poëtiques,
„ changerent enfin entiérement le premier ſtile, &
„ reduiſirent la Proſe à l'état où elle eſt, l'ayant dé-
„ gradée, comme ſi on changeoit le ſtile Tragique
„ dans celui de la Comédie. Dire & chanter, c'é-
„ toit autrefois la même choſe, ce qui montre que
„ la Poëſie eſt la ſource de l'éloquence. (C'eſt toû-
„ jours Strabon qui parle.) Tous les Vers étoient
„ des chants, on ne les recitoit qu'en chantant ; d'où
„ vient que toutes les pieces de Poëſies ſe nomment
„ chant, *Rapſodie*, *Tragedie*, *Comedie*, ce mot Grec
„ ᾠδὴ ſignifiant *chant*. Enfin Strabon dit que le nom
„ Grec πεζὸς qu'on donne à la Proſe (en Latin elle
„ ſe nomme *pedeſtris*,) eſt une preuve que les diſ-
„ cours écrits, de Poëtiques qu'ils étoient autrefois,
„ élevez, & comme portez dans un chariot, ont été
„ abbaiſſez, & reduits à marcher à pied.

Ce paſſage de Strabon étoit trop conſidérable pour ne le pas rapporter tout entier. Il eſt facile de comprendre comment les Poëtes purent changer la langue Grecque, en la perfectionnant, & en faire comme une nouvelle langue toute differente de ce qu'elle étoit dans ſa premiere origine. Le plaiſir de la Muſique rend indulgents ceux qui écoutent. On ſouffre que les Muſiciens prennent la liberté de couper, d'allonger le diſcours, ſelon que cela s'ac-

com-

fil PARLIR. Liv.J. Chap.XIX. lopcommode avec leur chant. Ces premiers Hiftoriens , Théologiens , Philofophes , qui étoient enfcmblc Poètes &Muficiens, furent les maîtres de la langue. Ils la polirent comme il leur plût ; ainli en peu de tems ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'eft l'ufage qui a été le maître de la • langue. C'eft un tyran, comme nous l'experimentons en France , qui fouvent commande fans raifon , à qui il faut obéir aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poètes mêmes n'ont guère plus de liberté que ceux quiécrivent enprofe. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poète employé dans fes vers un terme, une expreffion hors de l'ufage , & qu'il paroît que c'eft pour attraper une rime , on ne peut le fouffrir ni lui , ni fes vers. Ce n'étoit pas cela dans la Grece , fur tout dans les premiers tems. Les favans furent les maîtres d'ajouter à un mot des lettres, d'en retrancher, de l'allonger , de le couper. La Grece eut des efprits excellens qui voyageoient en Egypte , cm Phenicie , de tous cotez , pour profiter de la dodrine & des expériences de tous les peuples. En tou- i tes chofes ils étudioient la Raifon ; ils écoutoient i ce qu'elle preferit. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils réunirent. Ils fe formèrent un goût admiraWe j pour l'éloquence , pour les arts. Auffi tout eequ'on a pû faire dans la fuite des tems , c'eft de les imiter. Nous n'avons ni Peintre , ni Sculpteur qui les ait furpaffé. Les Architeéfes n'ont réüffi qu'autant qu'ils ont fuivi les belles proportions que la Grece avoit trouvées. On voit dans la conduite des poèmes Epiques & Dramatiques, combien les Grecs font raifonnables. Toute la Grèce avoit un amour, une eftime infinie pour ceux qui réüffilïbient , & une déférence entière. Une langue qui a donc été formée avec une pleine liberté & autorité par i E 7 • des à Digitized by Google

commode avec leur chant. Ces premiers Hiſtoriens, Theologiens, Philoſophes, qui étoient enſemble Poëtes & Muſiciens, furent les maîtres de la langue. Ils la polirent comme il leur plût ; ainſi en peu de tems ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'eſt l'uſage qui a été le maître de la langue. C'eſt un tyran, comme nous l'experimentons en France, qui ſouvent commande ſans raiſon, à qui il faut obéïr aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poëtes mêmes n'ont guére plus de liberté que ceux qui écrivent en proſe. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poëte employe dans ſes vers un terme, une expreſſion hors de l'uſage, & qu'il paroît que c'eſt pour attraper une rime, on ne peut le ſouffrir ni lui, ni ſes vers.

Ce n'étoit pas cela dans la Grece, ſur tout dans les premiers tems. Les ſavans furent les maîtres d'ajouter à un mot des lettres, d'en retrancher, de l'allonger, de le couper. La Grece eut des eſprits excellens qui voyageoient en Egypte, en Phenicie, de tous côtez, pour profiter de la doctrine & des experiences de tous les peuples. En toutes choſes ils étudioient la Raiſon ; ils écoutoient ce qu'elle preſcrit. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils réüſſirent. Ils ſe formerent un goût admirable pour l'éloquence, pour les arts. Auſſi tout ce qu'on a pû faire dans la ſuite des tems, c'eſt de les imiter. Nous n'avons ni Peintre, ni Sculpteur qui les ait ſurpaſſé. Les Architectes n'ont réüſſi qu'autant qu'ils ont ſuivi les belles proportions que la Grece avoit trouvées. On voit dans la conduite des poëmes Epiques & Dramatiques, combien les Grecs ſont raiſonnables. Toute la Grece avoit un amour, une eſtime infinie pour ceux qui réüſſiſſoient, & une déférence entiere. Une langue qui a donc été formée avec une pleine liberté & autorité par

iio La Rhetorioui, 0T7 l’Ar r. des Maîtres fi raifonnables , comment n’auroit-ellc pas été la plus parfaite ? Toutes les autres langues ne fe font perfedionnéesdans la fuite, que lorfque les Ecrivains ont pris les Grecs pour modèles de l’art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déjà dans fa f)erfe(fiiondu temsd’Homerc, trois mille ans après a création du monde , lorfque Salomon regnoit en Judée. Rome fut bâtie environ deux-cens cinquante ans après ce tems-là. Alors la langue Latine étoit fort grofliere. Ce ne fut qucdanslefixiéme fiecle depuis que cette ville fut bâtie , quelle eut des Poètes confiderables , Livius , Nevius , Plaute. ils tâchoient d’imiter les Grecs; ils ne faifoient prefque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grece , y demeuroient long-tems pour y acquérir la connoilTance des arts, c’écoit la fin de leur voyage: Ad mercâturam honartm artium , comme parle Cicéron. Enfin ‘la langue Latine a acquis fa perfeélion fous ce Prince des Orateurs , & fous le fiecle d’Augufte , après la mort duquel la langue ne fit plus que fe gâter , & perdit fon éclat , amü-bicn que l’Empire Romain fon luftre & fa grande puillance. On n’eut plus le bon goût de Cicéron , de Virgile, d’Horace. On ne confulta plus, comme ils le faifoient , le bon fens ; au moins on ne le fit pas avec tant de foin , ni tant de fuccès. Les peuples qui ruinèrent l’Empire Romain , 8c fe mirent en leur place , étoient groffiers , barbares. Ce fut Ulphilasqui apprit auxGoths l’ufage des lettres vers la fin du quatrième fiecle. Ils étoient encore barbares quand ils fe jetterent fur l’Empire Romain. Vers ce tems-Ià il fe fit plufieurs Etats , plufieurs Royaumes du débris de cet Empire. 11 s’y forma des langues particulières que chacun tacha de polir. Dans le fiede palTé , communément nos habiles ne s*apDigitized by Googlr

des Maîtres ſi raiſonnables, comment n'auroit-elle pas été la plus parfaite?

Toutes les autres langues ne ſe ſont perfectionnées dans la ſuite, que lorſque les Ecrivains ont pris les Grecs pour modeles de l'art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déja dans ſa perfection du tems d'Homere, trois mille ans après la création du monde, lorſque Salomon regnoit en Judée. Rome fut bâtie environ deux-cens cinquante ans après ce tems-là. Alors la langue Latine étoit fort groſſiere. Ce ne fut que dans le ſixiéme ſiecle depuis que cette ville fut bâtie, qu'elle eut des Poëtes conſiderables, Livius, Nevius, Plaute. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils ne faiſoient preſque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grece, y demeuroient long-tems pour y acquerir la connoiſſance des arts, c'étoit la fin de leur voyage: *Ad mercaturam bonarum artium*, comme parle Ciceron. Enfin la langue Latine a acquis ſa perfection ſous ce Prince des Orateurs, & ſous le ſiecle d'Auguſte, après la mort duquel la langue ne fit plus que ſe gâter, & perdit ſon éclat, auſſi-bien que l'Empire Romain ſon luſtre & ſa grande puiſſance. On n'eut plus le bon goût de Ciceron, de Virgile, d'Horace. On ne conſulta plus, comme ils le faiſoient, le bon ſens; au moins on ne le fit pas avec tant de ſoin, ni tant de ſuccès. Les peuples qui ruïnerent l'Empire Romain, & ſe mirent en leur place, étoient groſſiers, barbares. Ce fut Ulphilas qui apprit aux Goths l'uſage des lettres vers la fin du quatriéme ſiecle. Ils étoient encore barbares quand ils ſe jetterent ſur l'Empire Romain. Vers ce tems-là il ſe fit pluſieurs Etats, pluſieurs Royaumes du débris de cet Empire. Il s'y forma des langues particulieres que chacun tâcha de polir. Dans le ſiecle paſſé, communément nos habiles ne s'appli-

s »E PARLER. Liv.I. Chap.XIX. m pîiquoient qu'à bien écrire en Latin. Nôtre langue ne s'eft perfeélionnée que dans ce fiecle , où nos écrivains s'étant défaits des mauvais préjugez qu'on avoir contre la bonne éloquence , & formé le goût , lifant les Auteurs Grecs & Latins , ils ont rendu le François fi beau, fi clair, fi coulant, que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & delà Latine , il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime , & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfeélion de nôtre langue, qu'à ce foin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs compofitions à la lumière de la Raifon , & de chercher les véritables fondemens de l'Art de parler ? il eft important pour l'honneur de la Religion, qu'on foit bien perfuadé que c'eft aux Hébreux que les Grecs doivent leur première politefle. Hérodote le déclaré nettement; car après avoir dit que ce fut Cadmus qui apporta les Lettres & les Sciences dans la Grece , il ajoute qu'avant lui les Grecs n'avoient point l'ufage des lettres: que les premières dont ils fe fervirent étoient Phéniciennes ; & qu'ils en changèrent le fon 8c la figure dans la fuite du tems. Selon Paufanias les Grecs écrivoient de droit à gauche , frreuve que c'eft des Hebreux qu'ils avoient appris 'écriture. 11 parle (Liv. j .) d'une Statue ancienne où le nom d'Âgamcmnon étoit ainfi écrit de droit à gauche. Cette ancienne maniéré n'avoit donc changéque depuis la pnfe de Troie. 11 dit avoir vû dans une ancienne Arche ou Coffre , qui fe gardoit religieufement dans un Temple , une Infcription dont les caraderes étoient rangez comme des filions , qui rccommençoient où ils finiflbient , tantôt de droit à gauche , tantôt de gauche à droit ; maniéré dont nous avons parlé ci-deflus.) LA j 1 I t Digitized by Google

pliquoient qu'à bien écrire en Latin. Nôtre langue ne s'eſt perfectionnée que dans ce ſiecle, où nos écrivains s'étant défaits des mauvais préjugez qu'on avoit contre la bonne éloquence, & formé le goût, liſant les Auteurs Grecs & Latins, ils ont rendu le François ſi beau, ſi clair, ſi coulant, que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & de la Latine, il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime, & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfection de nôtre langue, qu'à ce ſoin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs compoſitions à la lumiere de la Raiſon, & de chercher les veritables fondemens de l'Art de parler?

Il eſt important pour l'honneur de la Religion, qu'on ſoit bien perſuadé que c'eſt aux Hebreux que les Grecs doivent leur premiere politeſſe. Herodote le declare nettement; car après avoir dit que ce fut Cadmus qui apporta les Lettres & les Sciences dans la Grece, il ajoute qu'avant lui les Grecs n'avoient point l'uſage des lettres: que les premieres dont ils ſe ſervirent étoient Pheniciennes; & qu'ils en changerent le ſon & la figure dans la ſuite du tems. Selon Pauſanias les Grecs écrivoient de droit à gauche, preuve que c'eſt des Hebreux qu'ils avoient appris l'écriture. Il parle (*Liv.* 5.) d'une Statuë ancienne où le nom d'Agamemnon étoit ainſi écrit de droit à gauche. Cette ancienne maniere n'avoit donc changé que depuis la priſe de Troie. Il dit avoir vû dans une ancienne Arche ou Coffre, qui ſe gardoit religieuſement dans un Temple, une Inſcription dont les caracteres étoient rangez comme des ſillons, qui recommençoient où ils finiſſoient, tantôt de droit à gauche, tantôt de gauche à droit; maniere dont nous avons parlé ci-deſſus.

LA RHETORIQUE 0 U L’ART DE PARLER. LIVRE SECOND.

Chapitre Premier. Les mêmes cbofes peuvent être connues différemment : ce que la partie, qui ejl F image de l'efprit-, doit marquer, I les hommes concevoient toutes les chofes qui fe prefentent à leur efprit fimplement comme elles font en ellesmêmes , ils en parleroient tous de la même maniéré. Tous les Geometres tiennent le même langage , quand ils démontrent ce Theorcme : Les trois angles d'un triangle fontégaux à deux angles droits. Ils fe fervent des memes expreflîons , parce que la nature nous détermine à parler comme nouspenfons , & que quand on penle de même , on tient le même langage. Mais il s’en faut bien que toutes les penfées des gommes foiem fcmblabks , c’eft-à-dire qu’ils regwDigitizèdtiy Gocr^c:

DI P AK L IR. Lh.II. Chap.1. II3 gardent toutes chofcs d'une même façon. Ils en jugent différemment , & félon le bien ou le mal qu'ils y découvrent , ou qu'ils croyent y découvrir , ils ont différons mouvemens de mépris ou de haine , d'amour ou d'averfion , ^ui font que chacun a des idées differentes. La meme chofe ne paroît jamais la même à toutes les hommes. Elle efl aimable aux uns , les autres ne la peuvent regarder qu'avec des fentimens d'averfion. Après qu'on a une fois regardé un homme comme fon ennemi , on ne prend plus plaifir à conliderer fes bonnes qualités. Cette conlideration auginenteroit la douleur qu'on a de le voir empofé à fes prétentions, parce quelle feroit voir la puiffance. On prend donc plaifir au contraire de fe former des idées extraordinaires de fes défauts. On trouve de la fatisfaélion à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts fe prefentent fous une forme monftrueufe ; comme fes vertus paroilfent toutes petites & imparfaites ; l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'eft pas encore afiei ; à l'occafîon de fes imperfeftions dont on s'occupe volontiers , parce que nous voulons toûjours juftifier nos paffions, on fe reprefente tous ceux qui fe font fignalez parleurs crimes : joignant ainfi dans fapenféecet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La finelTe des renards , la malice des ferpens , l'avidité des loups , la cruauté des tygres , la fureur des lions ne manquent point de venir à l'efprit ; de forte qu'on fe forme une image terrible de cette perfonne dont on a fait l'objet de fon averfion & de fa colere. Je fais ici ce que feroit un Peintre qui n'enfeigne pas a fon éleve ce que les chofes doivent être pour qu'elles foient parfaites , mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien reprefenter telles qu'elles font. Ce n'ell pas à un Rhéteur à former l'cfprit & le cœur de Digitized by Google

gardent toutes choſes d'une même façon. Ils en jugent differemment, & ſelon le bien ou le mal qu'ils y découvrent, ou qu'ils croyent y découvrir, ils ont differens mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'averſion, qui font que chacun a des idées differentes. La même choſe ne paroît jamais la même à toutes les hommes. Elle eſt aimable aux uns, les autres ne la peuvent regarder qu'avec des ſentimens d'averſion. Après qu'on a une fois regardé un homme comme ſon ennemi, on ne prend plus plaiſir à conſiderer ſes bonnes qualitez. Cette conſideration augmenteroit la douleur qu'on a de le voir oppoſé à ſes prétentions, parce qu'elle feroit voir ſa puiſſance. On prend donc plaiſir au contraire de ſe former des idées extraordinaires de ſes défauts. On trouve de la ſatisfaction à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts ſe preſentent ſous une forme monſtrueuſe ; comme ſes vertus paroiſſent toutes petites & imparfaites : l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'eſt pas encore aſſez ; à l'occaſion de ſes imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toûjours juſtifier nos paſſions, on ſe repreſente tous ceux qui ſe ſont ſignalez par leurs crimes : joignant ainſi dans ſa penſée cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La fineſſe des renards, la malice des ſerpens, l'avidité des loups, la cruauté des tygres, la fureur des lions ne manquent point de venir à l'eſprit ; de ſorte qu'on ſe forme une image terrible de cette perſonne dont on a fait l'objet de ſon averſion & de ſa colere.

Je fais ici ce que feroit un Peintre qui n'enſeigne pas à ſon éleve ce que les choſes doivent être pour qu'elles ſoient parfaites, mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien repreſenter telles qu'elles ſont. Ce n'eſt pas à un Rheteur à former l'eſprit & le cœur de

114 La Rhstohiqjüe, ou l’Aut de celui qui étudie la Rhétorique , & à lui apprendre qu’il ne doit pas concevoir les chofes autres quelles font , qu’il n’en doit avoir que des idées raifonnablcs , & qu’il ne lui cil pas permis d’entretenir dans fon cœur des mouvemens injuftes. Cela n’eft pas du reflbrt de fa profeflion. Tout ce qu’il doit faire c’eft de l’avertir que fi fes penfécs ne font pas réglées , fi le jugement qu’il tait des chofes ell extravagant , le difcours qui en fera la peinture , fera paroître fon extravagance. Je puis néanmoins faire cette reflexion , qu’il n’elt pas poflible que nous regardions indifféremment toute forte de chofes. Les paifions ne font mauvaifes que par le mauvais ufage qu’on en fait. Elles nous ont été données par l’Auteur de la Nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C’eft une lâcheté de regarder le bien froidement fans s’y porter, & de confiderer le mal fans horreur ' & fans un' violent defir de le fuir. Ainfi il n’y a qu’une arae molle , ëc qui n’a aucun fcntiment de la Nature , qui puifle être indifférente à l’égard de toutes chofes bonnes ou mauvaifes. Une ame gencreufe qui a du feu , s’excite félon la qualité de l’objet qui l’occupe; elle en conçoit les idées qu’il en faut avoir, & elle reffent les mouvemens qui ne manquent point de fuivre lorfquc la nature eft vive , 5c quelle eft bien réglée ; de forte qu’il fc fait une image dans fon efprit, où les chofes fe trouvent reprefentées avec les traits qui leur font propres , 8c avec leurs couleurs natvuelîes. Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres , imitent ce qu’ils voyent faire. Il y a une merveilleufe fyrapathie entre eux. Ils font comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce fans peine les mots qu’il entend prononcer. Si on entend chanter , on prend le ton que celui qui chante le plus fort , obUge les autres de prendre. 11 faut ' faire . Digitizéd by\ ■■

de celui qui étudie la Rhetorique, & à lui apprendre qu'il ne doit pas concevoir les choſes autres qu'elles ſont, qu'il n'en doit avoir que des idées raiſonnables, & qu'il ne lui eſt pas permis d'entretenir dans ſon cœur des mouvemens injuſtes. Cela n'eſt pas du reſſort de ſa profeſſion. Tout ce qu'il doit faire c'eſt de l'avertir que ſi ſes penſées ne ſont pas reglées, ſi le jugement qu'il fait des choſes eſt extravagant, le diſcours qui en fera la peinture, fera paroître ſon extravagance. Je puis néanmoins faire cette reflexion, qu'il n'eſt pas poſſible que nous regardions indifferemment toute ſorte de choſes. Les paſſions ne ſont mauvaiſes que par le mauvais uſage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la Nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C'eſt une lâcheté de regarder le bien froidement ſans s'y porter, & de conſiderer le mal ſans horreur & ſans un violent deſir de le fuir. Ainſi il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun ſentiment de la Nature, qui puiſſe être indifferente à l'égard de toutes choſes bonnes ou mauvaiſes. Une ame genereuſe qui a du feu, s'excite ſelon la qualité de l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle reſſent les mouvemens qui ne manquent point de ſuivre lorſque la nature eſt vive, & qu'elle eſt bien reglée; de ſorte qu'il ſe fait une image dans ſon eſprit, où les choſes ſe trouvent repreſentées avec les traits qui leur ſont propres, & avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres, imitent ce qu'ils voyent faire. Il y a une merveilleuſe ſympathie entre eux. Ils ſont comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce ſans peine les mots qu'il entend prononcer. Si on entend chanter, on prend le ton que celui qui chante le plus fort, oblige les autres de prendre. Il faut

faire

 faire des efforts pour ne pas fuivre ceux qui vont devant nous , ôc pour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le fecret de la Rhétorique , dont la fin eft de perfuader , confifte à faire paroître les chofes telles quelles nous paroiflent; car fi on en fait une vive image femblable à celle que nous avons dans l'efprit , fans doute que ceux qui la verront , auront les mêmes idées que nous ; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens , & qu'ils entreront dans tous nos fentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le fecours de la parole on peut faire une image de nôtre efprit , où l'on voye la forme de nos penfées , c'eft-a-dire , combinent on peut faire que les chofes qui font la matière du difeours , foient reprefentées avec les traits & avec les couleurs fous lefquelles nous voulons qu'elles foient vûes. Il eft certain que nous parlons félon que nous femmes touchez. Les mouvemens de l'ame ont leurs caraifteres dans les paroles comme fur le vifage. Le ton de la voix , & la tour qu'on prend , ftit connoître de quelle maniéré on regarde les chofes dont on parle, le jugement ^u'on en fait, & les mouvemens dont on eft anime à leur égard. Ce font ces caraéleres qu'il faut étudier & dans Iz pratique du monde , & dans les livres. Les Auteurs qui excellent dans ces maniérés vives de peindre -les mouvemens de l'amc, n'ont réüffi que parce qu'ils ont obfen^é ce que chacun fait , & de quelle maniéré on parle dans l'émotion. On donne de grandes loüanges à Ariftote pour avoir marqué dans fa Rhétorique le caraétere de chaque paffi on, & les mœurs de chaque âge , de chaque condition. Je confens qu'il mérité ces loüanges -, mais je foutiens qu'il eft plus utile de s'étudier foi-même , 8c remarquer comme chacun parle ôc agit. On proDigitized by Google

faire des efforts pour ne pas ſuivre ceux qui vont devant nous, & pour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le ſecret de la Rhetorique, dont la fin eſt de perſuader, conſiſte à faire paroître les choſes telles qu'elles nous paroiſſent; car ſi on en fait une vive image ſemblable à celle que nous avons dans l'eſprit, ſans doute que ceux qui la verront, auront les mêmes idées que nous; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens, & qu'ils entreront dans tous nos ſentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le ſecours de la parole on peut faire une image de nôtre eſprit, où l'on voye la forme de nos penſées, c'eſt-à-dire, comment on peut faire que les choſes qui ſont la matiere du diſcours, ſoient repreſentées avec les traits & avec les couleurs ſous leſquelles nous voulons qu'elles ſoient vûes.

Il eſt certain que nous parlons ſelon que nous ſommes touchez. Les mouvemens de l'ame ont leurs caracteres dans les paroles comme ſur le viſage. Le ton de la voix, & le tour qu'on prend, fait connoître de quelle maniere on regarde les choſes dont on parle, le jugement qu'on en fait, & les mouvemens dont on eſt animé à leur égard. Ce ſont ces caracteres qu'il faut étudier & dans la pratique du monde, & dans les livres. Les Auteurs qui excellent dans ces manieres vives de peindre les mouvemens de l'ame, n'ont réüſſi que parce qu'ils ont obſervé ce que chacun fait, & de quelle maniere on parle dans l'émotion. On donne de grandes loüanges à Ariſtote pour avoir marqué dans ſa Rhetorique le caractere de chaque paſſion, & les mœurs de chaque âge, de chaque condition. Je conſens qu'il merite ces loüanges; mais je ſoutiens qu'il eſt plus utile de s'étudier ſoi-même, & remarquer comme chacun parle & agit. On profite

li6 La Rhïtohiqjuk, ou l’Art fite bien davantage lorfqu’on lit le quatrième Livre de l’Eneide , où l’on voit des peintures naturelles des pallions ; ou que fans s’amufer à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une paflion qu’après l'avoir vûe en original , c’eft-à-dire , qu’après avoir étudié ceux qui ctoient animez de cette paflion. Les Auteurs fe trompent , & ce qui fait qu’on eft peu touché en lifant leurs Livres , c’eft qu’ils ne peignent pas les mouvemens qu’ils veulent infpirer , avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les cxprelhons ordinaires qui font pourtant les traits naturels de ces mouvemens; c’eft-à-dire, que lorfqu’on eft ému , on ne parle point comme ils le font. Il en eft des figures que les Déclamateurs employent , comme de ces raifonnemens en forme des Philofophes , qui dégoûtent , parce que ce r’eft point la maniéré naturelle de raifonner. 11 faut encore remarquer que quoique les hommes fages n’entrent pas fans de grands fujets en des mouvemens de eolere impétueux , que cependant ils ne parlent jamais fans quelque feu ; c’clt pourquoi dans l’Hiftoire même , l’on ne doit point raconter les chofes froidement. Il y a des tours figurez de converfation : quand on les fait prendre , le Leéfeur ne croit pas lire un Livre; U croit voir ' les chofes , ou qu’un homme vivant lui raconte ce qu’il lit. Tous ces traits qui peignent les mouvemens de nôtre ame , l’eftime , le mépris , la haine , l’amour , confinent en trois chofes : Premièrement , dans le ton; il y a un ton railleur & de mépris; il y a un ton d’admirateur. Dans l’emprelTement de trouver la vérité , ou de la faire connoître , on preffe ceux à qui on parle , de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d’un ton animé. En fécond lieu Digitized by Google

ſite bien davantage lorſqu'on lit le quatriéme Livre de l'Eneide, où l'on voit des peintures naturelles des paſſions ; ou que ſans s'amuſer à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une paſſion qu'après l'avoir vûe en original, c'eſt-à-dire, qu'après avoir étudié ceux qui étoient animez de cette paſſion. Les Auteurs ſe trompent, & ce qui fait qu'on eſt peu touché en liſant leurs Livres, c'eſt qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent inſpirer, avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les expreſſions ordinaires qui ſont pourtant les traits naturels de ces mouvemens ; c'eſt-à-dire, que lorſqu'on eſt ému, on ne parle point comme ils le font. Il en eſt des figures que les Déclamateurs employent, comme de ces raiſonnemens en forme des Philoſophes, qui dégoûtent, parce que ce n'eſt point la maniere naturelle de raiſonner. Il faut encore remarquer que quoique les hommes ſages n'entrent pas ſans de grands ſujets en des mouvemens de colere impetueux, que cependant ils ne parlent jamais ſans quelque feu ; c'eſt pourquoi dans l'Hiſtoire même, l'on ne doit point raconter les choſes froidement. Il y a des tours figurez de converſation : quand on les ſait prendre, le Lecteur ne croit pas lire un Livre ; il croit voir les choſes, ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens de nôtre ame, l'eſtime, le mépris, la haine, l'amour, conſiſtent en trois choſes : Premierement, dans le ton ; il y a un ton railleur & de mépris ; il y a un ton d'admirateur. Dans l'empreſſement de trouver la verité, ou de la faire connoître, on preſſe ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d'un ton animé. En ſecond lieu,

DE PAKLm. Liv.II. Chnp.IL 117 lieu , on donne un tour extraordinaire , tout different de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin , comme nous allons voir dans le Chapitre fuivant , dans les grands mouvemens on employé des mots extraordinaires , parce que la paffion nous fait concevoir les chofes tout autres qu'elles ne paroiflent quand on les confidere tranquillement. CHAPITB.S II. 1/ a ptint de langue aj[ez riche & ajjez ahen» liante pour fournir des termes capables d" exprimer toutes les differentes faces fous lef^uelles fejprit peut fe reprefenter une même ebofe. U faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes ^ dont on explique ici la nature & l'invention. La fécondité de l'efprit des hommes eft fi grande , qu'ils trouvent fterilcs les langues les plus fécondés. Ils tournent les chofes en tant de maniérés, ils fe les reprefentent fous tant de faces differentes , qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverfes formes de leurs penfées. Les mots ordinaires ne font pas toûjours juftes , ils font ou trop forts , ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la jufte idée qu'on en veut donner. Ceft néanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empreflement ; car c'eft en cela que confifte l'éloquence. On prend les fentimens de ceux qui nous parlent , lorfque leurs paroles les marquent vivement , comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les fentimens d'eftime & d'amour qu'on a pour la chofe dont on parle, il ne faut employer aucun terme qui ne contriDigitized by Google

lieu, on donne un tour extraordinaire, tout different de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin, comme nous allons voir dans le Chapitre ſuivant, dans les grands mouvemens on employe des mots extraordinaires, parce que la paſſion nous fait concevoir les choſes tout autres qu'elles ne paroiſſent quand on les conſidere tranquillement.

CHAPITRE II.

Il n'y a point de langue aſſez riche & aſſez abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les differentes faces ſous leſquelles l'eſprit peut ſe repreſenter une même choſe. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'invention.

LA fecondité de l'eſprit des hommes eſt ſi grande, qu'ils trouvent ſteriles les langues les plus fecondes. Ils tournent les choſes en tant de manieres, ils ſe les repreſentent ſous tant de faces differentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverſes formes de leurs penſées. Les mots ordinaires ne ſont pas toûjours juſtes, ils ſont ou trop forts, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la juſte idée qu'on en veut donner. C'eſt néanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empreſſement ; car c'eſt en cela que conſiſte l'éloquence. On prend les ſentimens de ceux qui nous parlent, lorſque leurs paroles les marquent vivement, comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les ſentimens d'eſtime & d'amour qu'on a pour la choſe dont on parle, il ne faut employer aucun terme qui ne contri-

li8 La Rhetoriqui, ou i’Art tribuë à donner des idées de grandeur & de perfcâion ; c’eft-à-dire qu’il faut choifir des termes qui lâffent paroître cette chofe grande & parfaite. Ce choix demande un grand difcernement ; ceux qui n’ont qu’un médiocre genie , fe contredirent à tous momens. U y a dans leurs difcours cent chofes qui font contraires à leur deffein , qui font pleurer lorfquc leur principal deffein eft de faire rire , & qui ne donnent que du mépris de ce qu’ils avoient entrepris de faire eftimcr. Celui qui rait attention à ce défaut , & qui tâche de l'éviter , trouve fteriles les langues les plus fécondés. Ainfi pour exprimer exaélement ce qu’il penfe , il eft obligé de fe fervir de cette adrcffe dont on ufe quand ne fachant pas le nom propre de celui que l’on veut indiquer , on le fait par des lignes & par des circonftancesqui font tellement attachées à faperfonne , que ces lignes & ces circonftanccs excitent l’idée qu’on n’a pû lignifier par un nom propre. Ceft un foldat , dit-on , c’eft un Magiftrat , c’eft un petit homme. Critte ruber, nigtr ore^ brevh pede^ lumine Ufus, Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaifon , ont leurs idées en quelque maniéré liées les unes avec les autres. En voyant un foldat , on fe fouvient facilement de la guerre. En voyant un homme , on fe fouvient de ceux dans le vilage defquels on a remarqué les mêmes traits. Ainfi l’idée d’une chofe peut être excitée par le nom de toutes les autres chofes avec lefquelles elle a quelque liaifon. Quand pour lignifier une chofe on fe fert d’un mot qui ne lui eft pas propre , ôc que l’ufage avoit appliqué à un autre fujet ; cette manière de s’expliquer eft figurée ; & ces mots qu’on tranfporte de la Digitized by

tribuë à donner des idées de grandeur & de perfection ; c'eſt-à-dire qu'il faut choiſir des termes qui faſſent paroître cette choſe grande & parfaite. Ce choix demande un grand diſcernement ; ceux qui n'ont qu'un mediocre genie, ſe contrediſent à tous momens. Il y a dans leurs diſcours cent choſes qui ſont contraires à leur deſſein, qui font pleurer lorſque leur principal deſſein eſt de faire rire, & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils avoient entrepris de faire eſtimer. Celui qui fait attention à ce défaut, & qui tâche de l'éviter, trouve ſteriles les langues les plus fecondes. Ainſi pour exprimer exactement ce qu'il penſe, il eſt obligé de ſe ſervir de cette adreſſe dont on uſe quand ne ſachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des ſignes & par des circonſtances qui ſont tellement attachées à ſa perſonne, que ces ſignes & ces circonſtances excitent l'idée qu'on n'a pû ſignifier par un nom propre. C'eſt un ſoldat, dit-on, c'eſt un Magiſtrat, c'eſt un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læſus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaiſon, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un ſoldat, on ſe ſouvient facilement de la guerre. En voyant un homme, on ſe ſouvient de ceux dans le viſage deſquels on a remarqué les mêmes traits. Ainſi l'idée d'une choſe peut être excitée par le nom de toutes les autres choſes avec leſquelles elle a quelque liaiſon.

Quand pour ſignifier une choſe on ſe ſert d'un mot qui ne lui eſt pas propre, & que l'uſage avoit appliqué à un autre ſujet ; cette maniere de s'expliquer eſt figurée ; & ces mots qu'on tranſporte de

la

 U chofe qu’ils lignifient proprement , à une autre qu’ils ne lignifient qu’indireaement , font appeliez Tropes, c’eft-à-dire termes dont on change & on renverfe l’ufage ; comme ce nom , qui eft Grec , le fait alTez connoître , iç*»» , verto. Les Tropes 'ne fignifient les chofes aufquelles on les applique , qu’à caufe de la liaifon & du rapport que ces chofes ont avec celles dont ils font le propre nom ; c’eft pourquoi on pourroit compter autant d’efpeces de Tropes , que l’on peut marquer de difterens rapports ; mais il a plû aux premiers Maîtres de l’Art de n’en établir qu’un petit nombre. CUAPITEB III. Lijle des ef^eces de Tropes qui font les plus confidermbles, METONTMIE. JE donne entre les efpeces de Tropes , la première place à la Métonymie , parce que c’eft le Trope le plus étendu , & qui conuprend fous lui plufieurs autres efpeces. Métonymie ugnifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu’on fe fert d’un autre nom que de celui qui eft propre , cette maniéré de s’exprimer s’appelle une Métonymie j comme quand on dit ; Cefur a ravagé les Gaules j tout le monde lit Cieeron ; Paris ejl allarmé : il eft évident que l’on veut dire que l’armée de Cefar a ravagé les Gaules ; Que tout le monde lit les ouvrages de Cicéron; Que le peuple de Paris eft dans une grande crainte. Il y a une fi grande liaifon entre le Chef & fon armée , entre un Auteur & fes écrits , entre une ville & fes citoyens , qu’on ne peut Digitized by Google

la choſe qu'ils ſignifient proprement, à une autre qu'ils ne ſignifient qu'indirectement, ſont appellez Tropes, c'eſt-à-dire termes dont on change & on renverſe l'uſage ; comme ce nom *Tropes*, qui eſt Grec, le fait aſſez connoître, τρέπω, *verto*. Les Tropes ne ſignifient les choſes auſquelles on les applique, qu'à cauſe de la liaiſon & du rapport que ces choſes ont avec celles dont ils ſont le propre nom ; c'eſt pourquoi on pourroit compter autant d'eſpeces de Tropes, que l'on peut marquer de differens rapports ; mais il a plû aux premiers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

CHAPITRE III.

Liſte des eſpeces de Tropes qui ſont les plus conſiderables.

METONYMIE.

JE donne entre les eſpeces de Tropes, la premiere place à la *Metonymie*, parce que c'eſt le Trope le plus étendu, & qui comprend ſous lui pluſieurs autres eſpeces. *Metonymie* ſignifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu'on ſe ſert d'un autre nom que de celui qui eſt propre, cette maniere de s'exprimer s'appelle une Metonymie ; comme quand on dit : *Ceſar a ravagé les Gaules ; tout le monde lit Ciceron ; Paris eſt allarmé* : il eſt évident que l'on veut dire que l'armée de Ceſar a ravagé les Gaules ; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron ; Que le peuple de Paris eſt dans une grande crainte. Il y a une ſi grande liaiſon entre le Chef & ſon armée, entre un Auteur & ſes écrits, entre une ville & ſes citoyens, qu'on ne peut

l'autre ne fe precnte auffi-tôt. Ainfi ce changement de nom ne caufe aucune confufion. SYNECDOCHE. La Synecdoebe cft une efpece de Métonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie , ou celui de la partie pour le nom du tout; comme quand on dit P Europe t pour la France, ou la Frunce pour P Europe : le rojpgnol pour un oifeau en general , ou oifeau pour rojjignol ; mrbre pour une efpece d'arbres en particulier , ou une efpece d'arbres pour toutes fortes d'arbres. On dira : La pefte eft en Angleterre , quoi qu'elle ne foit qu'à Londres ; qu'elle eft à Londres , quoi qu'elle foit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un roflignol en particulier , d'un chêne en particulier: Voilà un bel oifeau: voilà un bel arbre: fe fervant avec cette liberté du nom de la partie pour lignifier le tout , ôc du nom du tout pour fignifier la partie. On rapporte à cette efpece de Trope la hberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne fait pas précifement. On dira: Cette maifon a cent belles avenues, lorfqu'elle en a plufîeurs , & qu'on n'en fait pas le nombre. Quand aufli pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dixneuf ans, trois mois , quinze jours : on dira hbrement , il y a cent ans. ANTOP^OMASE. L'Antonomafe eft une efpece de Métonymie. Elle fe fait lorfqu'on applique le nom propre d'une DIgitized h '

peut penſer à l'un, que l'idée de l'autre ne ſe preſente auſſi-tôt. Ainſi ce changement de nom ne cauſe aucune confuſion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* eſt une eſpece de Metonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie, ou celui de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe*, pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *roſſignol* pour un oiſeau en general, ou *oiſeau* pour *roſſignol*; *arbre* pour une eſpece d'arbres en particulier, ou une eſpece d'arbres pour toutes ſortes d'arbres. On dira: La peſte eſt en Angleterre, quoi qu'elle ne ſoit qu'à Londres; qu'elle eſt à Londres, quoi qu'elle ſoit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un roſſignol en particulier, d'un chêne en particulier: Voilà un bel oiſeau: voilà un bel arbre: ſe ſervant avec cette liberté du nom de la partie pour ſignifier le tout, & du nom du tout pour ſignifier la partie.

On rapporte à cette eſpece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne ſait pas préciſement. On dira: Cette maiſon a cent belles avenuës, lorſqu'elle en a pluſieurs, & qu'on n'en ſait pas le nombre. Quand auſſi pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans, trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomaſe eſt une eſpece de Metonymie. Elle ſe fait lorſqu'on applique le nom propre d'une

DB PABLER. LtV.Il. Cbap.JII. m d'une chofe à plufieurs autres ; ou au contraire lorfque l'on donne à quelque particulier un nom commun à plufieurs. Sardanâpale étoit un Roi voluptueux. Néron un Empereur cruel ; c'eil par An- , tonomafe qu'on appellera un voluptueux un danapale , üc que l'on donnera le nom de Nero» à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur , de Poète , de Philoibphe font des noms communs , & qui fe • donnent à tous ceux qui font d'une même profeffion : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leur étoient propres. On dit, parlant de Cicéron, l'Orateur donne ce précepte dans fa Rhétoriaue. Le Poète a fait la defcription d'une tempête dans le premier Livre de fon Æneïde, pour dire: Virgile a fait, &c. Le Philofophe l'a démontré dansfaMetaphyfique, aulicudedire , Ariftote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui y excellent par-deflus le commun, s'en approprient aufii la gloii-e 8c le nom. Toutes ,les fois qu'on parle de l'éloquence , on nenfe facilement à Cicéron, 8c par conféquent l'idée d'Orateur 8c de Cicéron fe lient, de forte que l'une fuit l'autre. METAPHORE. LEs Tropes font des noms que l'on tranfporte de la chofe dont ils font le nom propre , pour les appliquer à des chofes qu'ils ne figninent qu'indiredemenr ; ainfi tous les Tropes font des Metaf bores-, car ce mot qui eft Grec, fignifie tranflation. Cependant on donne le nom de Métaphore {>ar Antonomafe à une efpece de Trope, 8c pour ors on définit la Métaphore un Trope, par lequel on met un nom étranger pour un nom propre , que l'on emprunte d'une chofe femblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Royaume, parce que, comme le Chef commande F à tous Digiiized by Google

d'une choſe à pluſieurs autres ; ou au contraire lorſque l'on donne à quelque particulier un nom commun à pluſieurs. Sardanapale étoit un Roi voluptueux. Neron un Empereur cruel ; c'eſt par Antonomaſe qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de *Neron* à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte, de Philoſophe ſont des noms communs, & qui ſe donnent à tous ceux qui ſont d'une même profeſſion : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leur étoient propres. On dit, parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce précepte dans ſa Rhétorique. Le Poëte a fait la deſcription d'une tempête dans le premier Livre de ſon Æneïde, pour dire : Virgile a fait, &c. Le Philoſophe l'a démontré dans ſa Metaphyſique, au lieu de dire, Ariſtote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui y excellent par-deſſus le commun, s'en approprient auſſi la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on penſe facilement à Ciceron, & par conſéquent l'idée d'Orateur & de Ciceron ſe lient, de ſorte que l'une ſuit l'autre.

METAPHORE.

LEs Tropes ſont des noms que l'on tranſporte de la choſe dont ils ſont le nom propre, pour les appliquer à des choſes qu'ils ne ſignifient qu'indirectement ; ainſi tous les Tropes ſont des *Metaphores* ; car ce mot qui eſt Grec, ſignifie tranſlation. Cependant on donne le nom de Metaphore par Antonomaſe à une eſpece de Trope, & pour lors on définit la Metaphore un Trope, par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une choſe ſemblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Royaume, parce que, comme le Chef commande

ixi' La Rhetokiqui, ou i’Ar T à tous les membres du coi^js , les Rois commandent à leurs fmets. L’Ecriture Sainte appelle éleI gamment le Ciel durant une fechereire . un Ciel d'airain. On dit d’une maifon qu’elle eft riante , lorfque la vûe en eft agréable , & lemblable en quelque maniéré à cet agrément qui paroît furlevifagc de ceux qui rient. ALLEGORIE. L 'Allégorie fe fait lorfqu’en parlant on femble dire toute autre chofe que ce que l’on dit en effet , comme l’étymologie de ce mot le marque. C’eft une continuation de plufieurs Métaphores, comme dans cette AUçgorie que faitifaïe chap.j. Mon bien aimé «voit une vigne fur un lieu élevé , gras 6* fertile. Il P environna iT une baie , il en ôta les pierres f & la planta d'un plan très-rare & excellent : il bâtit une Tour au milieu , & il y fit un prejjoir ; il s’attendait qu'elle porterait de bons fruits j éf elle n'en a porté que de fauvages. Maintenant donc y vous babitans de Jerufaltmy ét vous hommes dejudùy foyex. les 'juges entre moi lÿmavigne. Qu'ai~ je dû faire de plus à ma vigne que 'je n'aye point Jait f Eft-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raifins > au lieu qu'elle n’en a produit que de mauvais î Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vas faire à ma vigne, fen arracherai M haie , & elle fera expofée au pillage: je détruirai tous les murs qui la défendent , cÿ elle fera foulée aux pieds, fe la rendrai toute deferte , éf elle ne fera point taillée y ni labourée: Les ronces ^ les épines la couvriront j é* je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus fur elle. Ce qu’Ifaïe ajoûtç fait affez connoître que ce difeours eft une Allégorie. La xùgney dit-il, du Seigneur des armées ejl la maifon d'Jfra'él , & les hotnmes de Juda itoient le Digitizod by

à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs ſujets. L'Ecriture Sainte appelle élegamment le Ciel durant une ſechereſſe, un Ciel d'airain. On dit d'une maiſon qu'elle eſt riante, lorſque la vûe en eſt agréable, & ſemblable en quelque maniere à cet agrément qui paroît ſur le viſage de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie ſe fait lorſqu'en parlant on ſemble dire toute autre choſe que ce que l'on dit en effet, comme l'étymologie de ce mot le marque. C'eſt une continuation de pluſieurs Metaphores, comme dans cette Allegorie que fait Iſaïe chap. 5. *Mon bien aimé avoit une vigne ſur un lieu élevé, gras & fertile. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres, & la planta d'un plan très-rare & excellent: il bâtit une Tour au milieu, & il y fit un preſſoir: il s'attendoit qu'elle porteroit de bons fruits; & elle n'en a porté que de ſauvages. Maintenant donc, vous habitans de Jeruſalem, & vous hommes de Juda, ſoyez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye point fait? Eſt-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raiſins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais? Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vas faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, & elle ſera expoſée au pillage: je détruirai tous les murs qui la défendent, & elle ſera foulée aux pieds. Je la rendrai toute deſerte, & elle ne ſera point taillée, ni labourée: Les ronces & les épines la couvriront; & je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus ſur elle.* Ce qu'Iſaïe ajoûte fait aſſez connoître que ce diſcours eſt une Allegorie. *La vigne*, dit-il, *du Seigneur des armées eſt la maiſon d'Iſraël, & les hommes de Juda étoient*

le

» 1 r A & t X K. Liv.ll. Cbap: lit. 1x3 h plan auquel il ptenoit fes délices : , ^ai atten, du qu'ils fjfent des afiions jujles. Saint Profpcr nous donne l’exemple d’une Allégorie qui eft encore fort éloquente , lorfqu’il décrit les effets dé la Grâce. C'ejl elle qui fuivant f$n immuable loi, Seme en l'efprit ce grain dont doit naître la foi ^ Lui fait prendre racine , <èf par fes douces fiâmes Fi^ poujfer puifiamment fon germe dans nos âmes. C'ejl elle qui d'enbaut veille pour le nourrir , ‘ <P^i le garde fans cejje éf qui le fait meurir. File a J oin que f yvr aie, ou tes âpres épines N'étoufient en croijfant fes femences divines ; Qfun vent de complaifance , un foujle ambitieux Ne renverfe l’épi qui mottte Vers les cieux -, Que le torrent bourbeux des charnelles délices Ne l'entraine avec foi dans le torrent des vices : Qd un lâche amour de for ne le fecbe au dedans Par tinxùfible feu de fes defirs ardens". Ou que , lorfqu'élevé fur fa tige fuperbe , U dédaigne de loin la bafeffe de fberbe. Un tourbillon d'orgueil, conttne un foudre foudain. Ne lui donne en fa cbûte une bonteujefin. Prenez garde que dans l’ Allégorie ü faut finir comme 1 on a commencé, & prendre toutes les Métaphores des mêmes chofes dont on a emprunté les Çremieres exprefflons. Ce que vous voyez que Saint rofper obferve exadement , prenant toutes ces Métaphores des chofes qui regardent les bleds. Quand ces Allégories font obfcures, & qu’on n’auperçoit pas d’abord le fens naturel des paroles de l’Auteur , elles peuvent être appellées Enigmes , telIc qu’eft celle-ci. Le Pocte décrit les agitations du fang pendant la fièvre. F ^ Ce Digitized by Google

le plan auquel il prenoit ſes délices : J'ai attendu qu'ils fiſſent des actions juſtes. Saint Proſper nous donne l'exemple d'une Allegorie qui eſt encore fort éloquente, lorſqu'il décrit les effets de la Grace.

C'eſt elle qui ſuivant ſon immuable loi,
Seme en l'eſprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ſes douces flâmes
Fait pouſſer puiſſamment ſon germe dans nos ames.
C'eſt elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde ſans ceſſe, & qui le fait meurir.
Elle a ſoin que l'yvraie, ou les âpres épines
N'étouffent en croiſſant ſes ſemences divines;
Qu'un vent de complaiſance, un ſouffle ambitieux
Ne renverſe l'épi qui monte vers les cieux;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraine avec ſoi dans le torrent des vices:
Qu'un lâche amour de l'or ne le ſeche au dedans
Par l'inviſible feu de ſes deſirs ardens;
Ou que, lorſqu'élevé ſur ſa tige ſuperbe,
Il dédaigne de loin la baſſeſſe de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueil, comme un foudre ſoudain.
Ne lui donne en ſa chûte une honteuſe fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Metaphores des mêmes choſes dont on a emprunté les premieres expreſſions. Ce que vous voyez que Saint Proſper obſerve exactement, prenant toutes ces Metaphores des choſes qui regardent les bleds. Quand ces Allegories ſont obſcures, & qu'on n'apperçoit pas d'abord le ſens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appellées Enigmes, telle qu'eſt celle-ci. Le Poëte décrit les agitations du ſang pendant la fiévre.

1 IZ4 La Rhitoki^ub, oo l’A&t Ce fang chaud & bouillant , , cette flâme liquide * Cette four ce de vie à ce coup homicide , 'En fon lit agité ne fe peut repojer y Et confume le champ qu'elle doit arrofer, X>ans fes canaux troublez fa courfe vagabonde Porte un tribut mortel au Roi au petit monde. , Ce dernier Vers particulièrement efl fort Enigmaf tique , & tout d’un coup on ne découvre pas que ce Roi eft le cœur qui elt le principe de la vie , par lequel tout le fang du corps, paffe continuellement. Il faut faire reflexion fur ce qu’on dit que l’homme eft im petit monde. L I T O" T E. Litote ou diminution eft un Trope par lequel on dit moins qu’on né penfe , comme quand on dit: fe ne puis vous louer : laquelle expreflion eft la marque a’un reproche fecret. Je ne méprifk pas vos préfens: au lieu de dire: Je les reçois volontiers. On peut rapporter à cette figure les maniérés extraordinaires de repréfentér la balTefle d’une chofe, comme' le fait Ifaïe en repréfentant ce qu’eft le monde entier au regard de la grandeur de Dieu , chap. 40. Qui eft celui , dit-il , qui a mejuré les ^eaux dans le creux de fa main\ qui la tenant étendue , a pefé les deux ? Qui fou tient de trois doigts toute la majje de la terre , qui pefe les montagnes y & tnet les collines dans la balance ? Et dans le même Chapitre, ce l’rophete parlant encore de la grandeur de Dieu t\ft lui', dit -il, 'qui s’ajjied fur lé globe de la terre , éf qui voit 'tous les honimes qu'elle renferme comme des faute, elles i qui a jufpendu les deux comme une toile , d?* . qui Digitizëd by Cîooÿh

Ce ſang chaud & bouillant, cette flâme liquide,
Cette ſource de vie à ce coup homicide,
En ſon lit agité ne ſe peut repoſer,
Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.
Dans ſes canaux troublez ſa courſe vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi au petit monde.

Ce dernier Vers particulierement eſt fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roi eſt le cœur qui eſt le principe de la vie, par lequel tout le ſang du corps paſſe continuellement. Il faut faire reflexion ſur ce qu'on dit que l'homme eſt un petit monde.

L I T O T E.

LItote ou *diminution* eſt un Trope par lequel on dit moins qu'on ne penſe, comme quand on dit: *Je ne puis vous louër*: laquelle expreſſion eſt la marque d'un reproche ſecret. *Je ne mépriſe pas vos préſens*: au lieu de dire: Je les reçois volontiers.

On peut rapporter à cette figure les manieres extraordinaires de repréſenter la baſſeſſe d'une choſe, comme le fait Iſaïe en repréſentant ce qu'eſt le monde entier au regard de la grandeur de Dieu, chap. 40. *Qui eſt celui*, dit-il, *qui a meſuré les eaux dans le creux de ſa main; & qui la tenant étenduë, a peſé les cieux? Qui ſoûtient de trois doigts toute la maſſe de la terre, qui peſe les montagnes, & met les collines dans la balance?* Et dans le même Chapitre ce Prophete parlant encore de la grandeur de Dieu: *C'eſt lui*, dit-il, *qui s'aſſied ſur le globe de la terre, & qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des ſauterelles; qui a ſuſpendu les cieux comme une toile, &*

qui

I . ■ ' DE PAUL EK. LtV.JI. Cbap.111. lEÇ fui les étend comme un pavillon qu'on drejje pour s'y retirer. H Y P E 0 L E. , L'Hyperbole eft un Trope qui repréfente les cho7 fes ou plus grandes , ou plus petites au'ellcs ne font dans la vérité. On employé les Hyperboles lorfque les termes ordinaires font ou trop foibles , ou trop forts ; & qu'ils ne fe trouvent pas proportionnez à nôtre idée: ainli craignant de ne pas alfez dire , on dit plus. Comme fi je veux exprimer la vitelTe d'un excellent coureur; je dirai qu'il va plus vite que le vent Si je parle d'une^^perfonne qui marche avec une extrême .lenteur je'dirai qu'ij marche plus lentement qu'une tortue. On peut dire que ces exprelfions font des menfonges; mais ces menfonges font fort innocens, puifqueleurfin c'eft la vérité; comme le dit Seneque: In hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat. Ces lîypeiboles , comme il paroît dans les exemples que nous venons de propofer, font concevoir que la vitelfe de l'un eft bien grande , Sc que la lenteur de l'autre eft extrême , puifque l'on dit du premier, qu'il va plus vite que le vent \ & de l'autre, qu'il marche plus lentement qu'une tortue. On pardonne ces excès; parce qu'en fe fervant de termes ordinaires , on ne diroit pas allez , il eft à propos de dire plus que moins. Conceditur amplius dicere ^ quia dici quantum efl , non potejî , melitdque ultra , quàm citrajîat oratio. C'eft pourquoi Saint Jean n'a pas , fait de difficulté de dire à la fin de fon Evangile : ^efus a fait tant d'autres cbofes. que fi on les rappurtoit en détail y je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écrirait. F 3 IRODigitizL-J by Google

qui les étend comme un pavillon qu'on dreſſe pour s'y retirer.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole eſt un Trope qui repréſente les choſes ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne ſont dans la verité. On employe les Hyperboles lorſque les termes ordinaires ſont ou trop foibles, ou trop forts; & qu'ils ne ſe trouvent pas proportionnez à nôtre idée: ainſi craignant de ne pas aſſez dire, on dit plus. Comme ſi je veux exprimer la viteſſe d'un excellent coureur; je dirai qu'il va *plus vîte que le vent* Si je parle d'une perſonne qui marche avec une extrême lenteur; je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une tortuë.* On peut dire que ces expreſſions ſont des menſonges; mais ces menſonges ſont fort innocens, puiſque leur fin c'eſt la verité; comme le dit Seneque: *In hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat.* Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de propoſer, font concevoir que la viteſſe de l'un eſt bien grande, & que la lenteur de l'autre eſt extrême, puiſque l'on dit du premier, qu'il va *plus vîte que le vent*; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une tortuë.* On pardonne ces excès; parce qu'en ſe ſervant de termes ordinaires, on ne diroit pas aſſez, il eſt à propos de dire plus que moins. *Conceditur amplius dicere, quia dici quantum eſt, non poteſt, meliuſque ultra, quàm citra ſtat oratio.* C'eſt pourquoi Saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de ſon Evangile: *Jeſus a fait tant d'autres choſes, que ſi on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit.*

1 Ii6 La. RHiTOR.iQ.uB, ou l’Art IRONIE. IRonie eft un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l’on penfe ; comme quand on appelle homme de bien une perfonne dont les vices [ont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies , & la qualité de la perfonne à qui on ùit que le titre qu'on lui dorme ne convient pas , font connoître la penfée de celui qui parle , comme lorfque le Prophète Elic difoit aux Prêtres de l’Idole de Baal , qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les pouvoir entendre ; Criez plus haut , car vôtre Pieu Baal parle peut-être à quelqu'un , ou il ejl en chemin , ou dans une Hôtellerie : il dort peutêtre , & il a befoin qu'on le reveille. L’effet de l’Ironie c’eft de faire faire attention à la baffeffe de celui qu’on veut faire méprifer , en lui donnant des loüanges , 3c difant des chofes qui ne lui conviennent point , 8c ne font que préparer à fentir fa baffeffe. Ce feroit un menfonge que l’Ironie , fi le faux à fa faveur ne devenoit vrai , dit un célébré Auteur. C’ell elle qui a introduit ce que nous appelions, contre-verité , 8c qui fait que quand on dit d’une femme libertine 8c feandaleufe , que c’eft une très-honnête perfonne ; tout le monde entend ce qu’on dit, ou plûtôt ce qu’on ne dit pas , inteUi^tur quod non dicitur. Les ««tre-veritez font ce que les anciens Rhéteurs nommoient Antiphrafe. ‘ CATACHRESE.^ ' CAtachrefe eft le T ropc le plus libre de tous : on prend la liberté d’emprunter le nom d’une chofe toute contraire à celle qu’on veut fignifier , DigWzfSj byiCi K 'g!e

IRONIE.

IRonie eſt un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on penſe ; comme quand on appelle *homme de bien* une perſonne dont les vices ſont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la perſonne à qui on ſait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la penſée de celui qui parle, comme lorſque le Prophete Elie diſoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les pouvoit entendre : *Criez plus haut, car vôtre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il eſt en chemin, ou dans une Hôtellerie : il dort peut-être, & il a beſoin qu'on le reveille.* L'effet de l'Ironie c'eſt de faire faire attention à la baſſeſſe de celui qu'on veut faire mépriſer, en lui donnant des loüanges, & diſant des choſes qui ne lui conviennent point, & ne font que préparer à ſentir ſa baſſeſſe. Ce ſeroit un menſonge que l'Ironie, ſi le faux à ſa faveur ne devenoit vrai, dit un célébre Auteur. C'eſt elle qui a introduit ce que nous appellons, *contre-verité*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & ſcandaleuſe, que c'eſt une très-honnête perſonne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas, *intelligitur quod non dicitur.* Les *contre-veritez* ſont ce que les anciens Rheteurs nommoient *Antiphraſe.*

CATACHRESE.

CAtachreſe eſt le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'emprunter le nom d'une choſe toute contraire à celle qu'on veut ſignifier, ne

Bi PAX.LEK.. Liv.II. Chap.IV. 11,7 nt le pouvant faire autrement; comme lorfqu'on dit , ua cheval ferré d'argent. La Raifon rejette cette expreflion ; mais la néceffité oblige de s'en fervir. Aller à cheval furunbâton\ Equitareinnrun' dine longa. Un bâton n'eft pas un cheval. Ces exprenions enferment une contradiÆon , mais s'entend bien. Voilà les efpeces de Tropes les plus conliderables; & c'eft à ces efpcces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on fe peut fervir. Je n'ai pas prétendu enleigner la maniéré d'en trouver. Outre que l'ufage en fournit un très-grand nombre , dans la chaleur du difeours , on fait fe fervir de tout ce que l'imagination préfentc : & comme dans la paffion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adrefle de s'armer de tout ce que l'on rencontre , Furor arma mmïjirat ; lorfque l'on a l'imagination échauffée , on fe fert de tous les objets qui fe trouvent dans la mémoire pour figniner ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la Nature que l'on n'^pliqueà la choie dont on parle , & qui ne fourniuc des Tropes au befbin , lorfque les termes propres manquent. Cbapitki IV. Les Tropes doivent être clairs, C'E s T particulièrement dans les Tropes que confiftent les richeffes du langage. Auffi comme le mauvais ufage des grandes richefles caufe le dérèglement des Etats; le mauvais ufage des Tropes cft la fource de quantité de fautes que l'on commet dans le difeours ; c'eft pourquoi il cft important de le bien regler. Premièrement l'onnedoitemployer F 4 -les Digitized by Google

ne le pouvant faire autrement; comme lorſqu'on dit, *un cheval ferré d'argent.* La Raiſon rejette cette expreſſion; mais la néceſſité oblige de s'en ſervir. *Aller à cheval ſur un bâton*; *Equitare in arundine longa.* Un bâton n'eſt pas un cheval. Ces expreſſions enferment une contradiction, mais s'entend bien.

Voilà les eſpeces de Tropes les plus conſiderables; & c'eſt à ces eſpeces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on ſe peut ſervir. Je n'ai pas prétendu enſeigner la maniere d'en trouver. Outre que l'uſage en fournit un très-grand nombre, dans la chaleur du diſcours, on ſait ſe ſervir de tout ce que l'imagination préſente: & comme dans la paſſion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adreſſe de s'armer de tout ce que l'on rencontre, *Furor arma miniſtrat*; lorſque l'on a l'imagination échauffée, on ſe ſert de tous les objets qui ſe trouvent dans la memoire pour ſignifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la Nature que l'on n'applique à la choſe dont on parle, & qui ne fourniſſe des Tropes au beſoin, lorſque les termes propres manquent.

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être clairs.

C'EST particulierement dans les Tropes que conſiſtent les richeſſes du langage. Auſſi comme le mauvais uſage des grandes richeſſes cauſe le déreglement des Etats; le mauvais uſage des Tropes eſt la ſource de quantité de fautes que l'on commet dans le diſcours; c'eſt pourquoi il eſt important de le bien regler. Premierement l'on ne doit employer

1 ti8 La Rhetoriqui, ou i'Aut les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû repréienter qu'iraparfaitement avec des termes ordinaires ; & lorfque la néceflîté oblige de s'en fervir, il faut qu'ils ayent ces deux qualité! ; en premier Heu qu'ils foient clairs , & faflent entendre ce qu'on veut dire , puifque l'on ne s'en fert que pour rendre le difeours plus expreflif. La fécondé qualité , c'eft qu'ils foient proportionnez à l'idée qu'ils , doivent reveiller. Trois chofes empêchent les Tropes d'être clairs, la première s'ils font tirez de trop loin , & pris de chofes qui ne donnent pas occafion à l'a me de penfer d'abord à ce qu'il faut qu'elle fe repréfente pour découvrir la penfée de celui qui parle : comme fi on appelloit une maifon de débauche , les fyrtes de la jeuneffe , on ne pourroit pénétrer le fens de cette Métaphore , qu'après avoir rappellé dans fa mémoire que les fyrtes font des bancs de fable proche de l'Afrique fort dangereux , ce que tout le monde ne fait pas ; au lieu qu'en nommant cette maifon l'écueil de la jeuneire , ce que l'on a voulu fignifier , eft aufli-tôt apperçû. Il n'y a pérfonne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire. Pour éviter ce défaut , on dpit tirer les Métaphores de chofes fenlibles qui foient fous les yeux , & dont l'image par conféquent fe préfente d'ellemême fans qu'on la cherche. En voulant indiquer une penonne, dont le nom ne m'eftpas connu , je me rendrois ridicule fi je me fervois de certains fignes obfcurs qui ne donneroient aucune occafion facile à ceux qui m'écouteroient , defe former une idée de cette perfonne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de foin dans la converfation, eft recherché comme une vertu par un très-grand nombre d'Auteurs. Il y a des perfonnes qui prennent plâifir à faire venir de loin toutes leurs Métaphores , Dlgitif&crby

les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû repréſenter qu'imparfaitement avec des termes ordinaires; & lorſque la néceſſité oblige de s'en ſervir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez; en premier lieu qu'ils ſoient clairs, & faſſent entendre ce qu'on veut dire, puiſque l'on ne s'en ſert que pour rendre le diſcours plus expreſſif. La ſeconde qualité, c'eſt qu'ils ſoient proportionnez à l'idée qu'ils doivent reveiller.

Trois choſes empêchent les Tropes d'être clairs, la premiere s'ils ſont tirez de trop loin, & pris de choſes qui ne donnent pas occaſion à l'ame de penſer d'abord à ce qu'il faut qu'elle ſe repréſente pour découvrir la penſée de celui qui parle: comme ſi on appelloit une maiſon de débauche, les ſyrtes de la jeuneſſe, on ne pourroit pénétrer le ſens de cette Metaphore, qu'après avoir rappellé dans ſa memoire que les ſyrtes ſont des bancs de ſable proche de l'Afrique fort dangereux, ce que tout le monde ne ſait pas; au lieu qu'en nommant cette maiſon l'écueil de la jeuneſſe, ce que l'on a voulu ſignifier, eſt auſſi-tôt apperçû. Il n'y a perſonne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Metaphores de choſes ſenſibles qui ſoient ſous les yeux, & dont l'image par conſéquent ſe préſente d'elle-même ſans qu'on la cherche. En voulant indiquer une perſonne, dont le nom ne m'eſt pas connu, je me rendrois ridicule ſi je me ſervois de certains ſignes obſcurs qui ne donneroient aucune occaſion facile à ceux qui m'écouteroient, de ſe former une idée de cette perſonne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de ſoin dans la converſation, eſt recherché comme une vertu par un très-grand nombre d'Auteurs. Il y a des perſonnes qui prennent plaiſir à faire venir de loin toutes leurs Metaphores,

 phores , & qui les empruntent de chofes inconnues, pour faire paroître leur érudition. , S’ils parlent d’une Province , ils lui donnent pat Sj/necdocbe le nom d’une de fes parties qui iVrâ la rnoins connue. Leurs Tropes viennent tous ’dU' fond dè l’Afie , de l’Afrique. 11 faut pour les entendre favoir le nom des plus petits villages , de routes les fontaines, de toutes les collines du pais dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une perfonne par fon nom , mais par celui de l’ayeul de fes ayeuls ,faifant une vaine montre des connoiflances qu’ils ont de l’Antiquité, , La Sagefle divine qui s’accommode à la capacité des hommes , nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce foin qu’on doit avoir de fe fervir des chofes connues à ceux qu’on idiltuit , lorfqu’il ed: queftion de leur faire comprendre quelque chofe de difficile. Ceux qui ont l’efprit petit , & qui cependant ofent critiquer l’Ecnture, condamnent les Métaphores & les Allégories qui y font prffes des champs , des pjiturages , des brebis , des chaudières & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Ifraélitês ’étoient tous bergers , & qu’a'ihfi il n’y avoir rien qui leur fdt flus connu que le ménage de la campagne. Les rêtres , à qui l’Ecriture s’adrelToit particulièrement , étoient perpétuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple ,' à les écorcher , , & à les faire cuire dans les grandes cuifmes qui étoient' autour du Temple. Les Ecrivains facrez ne pouvoient donc pas choilîr des chofes dont les images fe préfentaflent plus facilement à l’efprit desllraëlilites. ■ ' 2. L’idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre, qu’elles fe fuivent , ôcqu’eri excitant l’une des' deux , l’autre foit'rénouvellée. Ce defeut de liaifon eft' la fcconde chofe qui rend ^ ' Fs les Digitized by Googlf

phores, & qui les empruntent de choſes inconnuës, pour faire paroître leur érudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ſes parties qui ſera la moins connuë. Leurs Tropes viennent tous du fond de l'Aſie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre ſavoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une perſonne par ſon nom, mais par celui de l'ayeul de ſes ayeuls; faiſant une vaine montre des connoiſſances qu'ils ont de l'Antiquité.

La Sageſſe divine qui s'accommode à la capacité des hommes, nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce ſoin qu'on doit avoir de ſe ſervir des choſes connuës à ceux qu'on inſtruit, lorſqu'il eſt queſtion de leur faire comprendre quelque choſe de difficile. Ceux qui ont l'eſprit petit, & qui cependant oſent critiquer l'Ecriture, condamnent les Metaphores & les Allegories qui y ſont priſes des champs, des pâturages, des brebis, des chaudieres & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Iſraëlites étoient tous bergers, & qu'ainſi il n'y avoit rien qui leur fût plus connu que le ménage de la campagne. Les Prêtres, à qui l'Ecriture s'adreſſoit particulierement, étoient perpetuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les faire cuire dans les grandes cuiſines qui étoient autour du Temple. Les Ecrivains ſacrez ne pouvoient donc pas choiſir des choſes dont les images ſe préſentaſſent plus facilement à l'eſprit des Iſraëlites.

2. L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre, qu'elles ſe ſuivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre ſoit renouvellée. Ce défaut de liaiſon eſt la ſeconde choſe qui rend

îjo La Rhitoriquï, ©ü l’Art les Tropes obfcurs. Cette liaifon elt ou naturelle, ou artificielle. J’appelle liaifon naturelle celle qui fc trouve lorfque les chofes fignifiées par les noms propres , & par les Métaphoriques , ont un rapport fi naturel , qu’elles fe reflemblent , & qu’elles dépendent les unes des autres : comme quand on dit d’un homme , qu’il a les bras d’airain, pour dire que fes bras font forts : on peut appeller naturelle la liaifon qui eft entre ce Trope &fon nom propre. J’appelle liaifon artificielle celle qui a été faite parî’ufage. C’eft la coutume d’appcller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter : c’ell un terme ufîté , la coutume qu’on a de s’en fervir dans ce fens , fait que l’idée de ce mot Arnbe , réveille celle d’un homme intraitable. Une liaifon artificielle eft plûtôt apperçûe qu’une liaifon naturelle , parce que cette première ayant été établie pari’ ufage , on y eft accoûtumé. 3. L’ufage trop fréquent des Tropes eft la troifiéme chofe qui les rend obfcurs. Les Métaphores les plus claires ne lignifient les chofes qu’indireélement. L’idée naturelle de ce que l’on n’exfrirae que par Métaphore , ne fe préfente point à efprit qu’ après quelque réflexion; on s’ennuye de toutes ces reflexions , & l’on fouhaite que celui que l’on écoute épargne la peine de deviner fes penfées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent tifage des Tropes , nous parlons de ceux qui font extraordinaires. Il y en a qui ne font pas moins ufitea que les termes naturels; ainfi ils ne- peuvent jamais obfcurcir le difeours. ' L’on ne doit jamais fe fervir d’expreflions Métaphoriques qui ne foié'nt pas ordinaires , fans y avoir préparé les Leéleurs. Un Trope doit être {>récedé de chofes qui les empêchent de prendre e change; & la fuite du difeours leur doit faire connoîne qu’il ne faut pas s’arrêter à l’idée natu rellp Dic-'izea-by G<

les Tropes obſcurs. Cette liaiſon eſt ou naturelle, ou artificielle. J'appelle liaiſon naturelle celle qui ſe trouve lorſque les choſes ſignifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques, ont un rapport ſi naturel, qu'elles ſe reſſemblent, & qu'elles dépendent les unes des autres: comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ſes bras ſont forts: on peut appeller naturelle la liaiſon qui eſt entre ce Trope & ſon nom propre. J'appelle liaiſon artificielle celle qui a été faite par l'uſage. C'eſt la coûtume d'appeller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter: c'eſt un terme uſité, la coûtume qu'on a de s'en ſervir dans ce ſens, fait que l'idée de ce mot *Arabe*, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaiſon artificielle eſt plûtôt apperçûe qu'une liaiſon naturelle, parce que cette premiere ayant été établie par l'uſage, on y eſt accoûtumé.

3. L'uſage trop fréquent des Tropes eſt la troiſiéme choſe qui les rend obſcurs. Les Metaphores les plus claires ne ſignifient les choſes qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore, ne ſe préſente point à l'eſprit qu'après quelque reflexion; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on ſouhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ſes penſées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent uſage des Tropes, nous parlons de ceux qui ſont extraordinaires. Il y en a qui ne ſont pas moins uſitez que les termes naturels; ainſi ils ne peuvent jamais obſcurcir le diſcours.

L'on ne doit jamais ſe ſervir d'expreſſions Metaphoriques qui ne ſoient pas ordinaires, ſans y avoir préparé les Lecteurs. Un Trope doit être précedé de choſes qui les empêchent de prendre le change; & la ſuite du diſcours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle

tDI » ail IX. Lh.IL Cbap.V. 131 relie que préfentent les termes que l’on em^doye. A moins que d’être extravagant , ou de vouloir prendre plailir à n’êtrc pas entendu , on ne continue point depuis le commencement d’un difcours ou d’un livre jufqu’à la fin , dans de perpétuelles Allégories. Nous ne pouvons connoïtrc la penfée d’un homme que lorfqu’il nous en donne , au moins quelquefois, des lignes naturels, & qui ne font point équivoques. Comment favons-nous qu’une perfonne fe joué, .& ne parle pas férieufeinent , fmon parce que nous l’avons vû férieuK dans d’autres occafions } Comment dillingue-t-on un bateleur qui fait le fou , d’avec un fou véritable } N’eft-ce pas parce que l’on voit que ce bateleur ne joué ce perfonnage que pendant un peu de temps , & qu’un fou eft toujours fou? Quand donc on prétend qu’un Auteur n’a jamais exprimé fes penfées que par des Métaphores , on le juge capable d’une extravagance qui eft prelque inouïe , à moins que quelque trait de politique ne l’obligeât à obfcurcir fon difcours. ' Chapitre V. La Tropes doivent être proportionnez à H dit qu'on’ veut donner. Cette idée doit être , ' raifonnablt. >■' T ’Us AGE des Tropes eft abfolument nécelTai^ re , parce que , comme nous avons die , les mots ordinaires ne fuffifent pas toujours. Si je veux donner l’idée d’un rocher dont la hauteur eft extraordinaire ; ces termes grand , haut , élevé^ qui fe donnent aux rochers d une hauteur commone, .n’en, feront qu’une peinture imparfaite: • î F 6 mais DIgitized by Google

relle que préſentent les termes que l'on employe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaiſir à n'être pas entendu, on ne continuë point depuis le commencement d'un diſcours ou d'un livre juſqu'à la fin, dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la penſée d'un homme que lorſqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des ſignes naturels, & qui ne ſont point équivoques. Comment ſavons-nous qu'une perſonne ſe jouë, & ne parle pas ſérieuſement, ſinon parce que nous l'avons vû ſérieux dans d'autres occaſions? Comment diſtingue-t-on un bâteleur qui fait le fou, d'avec un fou veritable? N'eſt-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne joue ce perſonnage que pendant un peu de temps, & qu'un fou eſt toujours fou? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ſes penſées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui eſt preſque inouïe, à moins que quelque trait de politique ne l'obligeât à obſcurcir ſon diſcours.

CHAPITRE V.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raiſonnable.

L'USAGE des Tropes eſt abſolument néceſſaire, parce que, comme nous avons dit, les mots ordinaires ne ſuffiſent pas toujours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur eſt extraordinaire; ces termes grand, haut, élevé, qui ſe donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite:

I3i La Rhetoriqj-tî , ou l’Art . mais difant que ce rocher femble mtvacer le Ciel , l’idée du < iel qui eft la chofe'la plus élevée de toute la Nature , l’idée de ce nx)t menacer , qui convient à un homme qui elt au-delFus des autres , forme l’idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d’une autre manière que par cette hyperbole. On dit plus , de crainte de ne pas dire affez. Mais il faut apporter beaucoup de tempérament dans ces expref-fions, & prendre garde qu’il y ait toujours quelque proportion entre l’idée naturelle du Tro,pc , & celle que l’on a deflTein de donner ; autrement ceux qui écoutent s’imaginent toute autre chofe que ce que penfe l’Auteur. Si en parlant d’une vallée médiocrement profonde , on dit qu’elle va jufques aux Enfers -, li en parlant d’un rocher qui eft peu élevé , on dit qu'il touche les -deux ; qui ne croira pas que l’on parle d’une vallée d’une profondeur prodigieufe , & d’un rocher d’une merveilleufe hauteur ? Il faut fur tout prendre garde que le Trope me donne une idée toute contraire à celle qu’on veut donner, & que voulant faire pleurer , on ne fafle rire, fi la Métaphore dont on fe fert donnoit une idée ridicule , comme celle-ci; Morte Catonis R.efpublica cajîrata eft. Il y a mille moyens de temperer les expreffions hardies dont on eft quelquefois contraint de' fe fervir. On .y peut apporter ces adouciflemens : Pour ainfi dire > Ji j'ofe me fervir de ces termes ; pour m'exprimer plus hardiment j prévenant ainfi le Leefteur , lorfqu’on a foin de fa réputation : car il eft évident que le mauvais ufage des Tropes eft une marque d'uné imagination déréglée. Ces grandes exprelfions font les *‘marques de nos jugemens & de nos paflions. Loriquo les objets nous paroiilént rares , ,&..que t, r. ' BOUS Dk)i:iir3 fcy Côogli;

mais diſant que ce rocher ſemble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui eſt la choſe la plus élevée de toute la Nature, l'idée de ce mot *menacer*, qui convient à un homme qui eſt au-deſſus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire aſſez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expreſſions, & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a deſſein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre choſe que ce que penſe l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *juſques aux Enfers*; ſi en parlant d'un rocher qui eſt peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuſe, & d'un rocher d'une merveilleuſe hauteur? Il faut ſur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer, on ne faſſe rire, ſi la Metaphore dont on ſe ſert donnoit une idée ridicule, comme celle-ci: *Morte Catonis Reſpublica caſtrata eſt.*

Il y a mille moyens de temperer les expreſſions hardies dont on eſt quelquefois contraint de ſe ſervir. On y peut apporter ces adouciſſemens: *Pour ainſi dire*; *ſi j'oſe me ſervir de ces termes*; *pour m'exprimer plus hardiment*; prévenant ainſi le Lecteur, lorſqu'on a ſoin de ſa reputation: car il eſt évident que le mauvais uſage des Tropes eſt une marque d'une imagination déreglée. Ces grandes expreſſions ſont les marques de nos jugemens & de nos paſſions. Lorſque les objets nous paroiſſent rares, & que

ÊK PARLER, liv. ir. Chap. V. 133 nous les jugeons tels , foit pour, leur baflelTe , foit pour leur extrême grandeur, pour lors nous relTentons des mouvemens d'eftime ou de mépris , de haine ou d'amour , que nous exprimons par des paroles proportionnées à nôtre jugement & à nôtre paffion. Si le jugement que nous avons form'é de ces objets eft donc mal fondé , fi les fenthnens que nous en avons conçus font déraifonnables, nôtre difeours nous trahit , & découvre nôtre foiblefle. Ainfi ce n'eft pas aiffcz que les Tropes foient proportionnez à nos idées ; mais il faut que ces idées foient juftes. Les hommes n'aiment que les grandes chofes ; c'eft pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour réglé de leur art la fatisfaftion de leurs Lefteurs , afFeftent de nemployer que de grands mots , que de riches Métaphores, que des Hyperboles hardies; mais ils paroilTent ridicules à ceux quîfavent juger. Les perfonnes raifonnables ne peuvent foufirir qu'un homme regarde d'un même œil les'petites & les grandes chofes; que tout lui paroiffe grand ; qu'il ellime aufli-bien une bagatelle , que la chofe la plus ferieufe & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un ftile égal. > • Il faut néanmoins difiinguer fi c'efl: dans la paffion qu'il parle ; car c'eft avec fujet que Plutarque l'a dit , que la paffion eft comme un nuage , au travers duquel les chéfesparoiffent pltis grandes, Ainfi les Hyperboles les plus hardies peuvent être protortionées à l'idée de celui que la paffion' fait parler. Mais encore une fois , fon idée doit être raifonnable ; c'eft pour cela qu'on ne peut exeufer l'Hyperbole de l'Epigramme 'fuivante de Martial fur le Palais de Domitien :• c'eft' une flatterie déraifünnabie. -•< - ■ f ^ ' -T: .1 ' ' . 1?.' ^ 'i. no.;'/, ;/■» :j .e-.', v . : V • F 7 Digiiized by Google

nous les jugeons tels, ſoit pour leur baſſeſſe, ſoit pour leur extrême grandeur, pour lors nous reſſentons des mouvemens d'eſtime ou de mépris, de haine ou d'amour, que nous exprimons par des paroles proportionnées à nôtre jugement & à nôtre paſſion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets eſt donc mal fondé, ſi les ſentimens que nous en avons conçûs ſont déraiſonnables, nôtre diſcours nous trahit, & découvre nôtre foibleſſe. Ainſi ce n'eſt pas aſſez que les Tropes ſoient proportionnez à nos idées; mais il faut que ces idées ſoient juſtes. Les hommes n'aiment que les grandes choſes; c'eſt pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur art la ſatisfaction de leurs Lecteurs, affectent de n'employer que de grands mots, que de riches Metaphores, que des Hyperboles hardies; mais ils paroiſſent ridicules à ceux qui ſavent juger. Les perſonnes raiſonnables ne peuvent ſouffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choſes; que tout lui paroiſſe grand: qu'il eſtime auſſi-bien une bagatelle, que la choſe la plus ſerieuſe & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un ſtile égal.

Il faut néanmoins diſtinguer ſi c'eſt dans la paſſion qu'il parle; car c'eſt avec ſujet que Plutarque l'a dit, que la paſſion eſt comme un nuage, au travers duquel les choſes paroiſſent plus grandes. Ainſi les Hyperboles les plus hardies peuvent être proportionées à l'idée de celui que la paſſion fait parler. Mais encore une fois, ſon idée doit être raiſonnable; c'eſt pour cela qu'on ne peut excuſer l'Hyperbole de l'Epigramme ſuivante de Martial ſur le Palais de Domitien: c'eſt une flatterie déraiſonnable.

ï34 La RHBTOKiQjaï, ou l’Art Quarul je vois ce Palais que tout le monde admire ,* Loin de l'admirer , je foupire De le voir ainfi limité. Quoi ! prefcrire à mon Prince un lieu qui le rejferre t Une fi grande Majefié A trop peu de toute la terre. r r ' ' Chapitre VI. Utilité des Lropes. LEs Tropes font une peinture fenfible de la chofc dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine un foudre de guerre , l’image du foudre reprefentefenfiblementla force avec laquelle ce Capitaine fubjugue des Provinces entières, la vite lie de les conquêtes , & le bruit de fa réputation & de fes armes. Les hommes pour l’ordinaire ne font capables de comprendre que les chofes qui entrent dans l’efprit par lesfens. Pour leur faire concevoir ce qui eft fpirituel , il fe faut fcrvir de coraparaifons fenfibles , qui font agréables , parce qu’elles foulagent l’efprit , & l’exemptent de l’application qu’il feut avoir pour découvrir, ce qui ne tombe pas fous les fens. C’eft pourquoi les expreftions Métaphoriques prifes des chofes fenfibles , font très-frequentes dans les faintes Ecritures. Lorfr que les Prophètes parlent de Dieu , ils le fervent continuellement de Métaphores tirées de chofes expofées à nos fens , comme nous l’avons déjà remarqué. Ils donnent à Dieu des bras , des mains, des yeux , ils l’arment de traits , de carreaux , de fou-, ares , pour faire comprendre au peuple fa. puifiânce invifible & fpirituelle par des chofes fenfibles & corporelles. Saint Augulün dit pour cette raifon». t . ■: > : - "

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoi! preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre?
Une ſi grande Majeſté
A trop peu de toute la terre.

CHAPITRE VI.

Utilité des Tropes.

LEs Tropes ſont une peinture ſenſible de la choſe dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre repreſente ſenſiblement la force avec laquelle ce Capitaine ſubjugue des Provinces entieres, la viteſſe de ſes conquêtes, & le bruit de ſa reputation & de ſes armes. Les hommes pour l'ordinaire ne ſont capables de comprendre que les choſes qui entrent dans l'eſprit par les ſens. Pour leur faire concevoir ce qui eſt ſpirituel, il ſe faut ſervir de comparaiſons ſenſibles, qui ſont agreables, parce qu'elles ſoulagent l'eſprit, & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas ſous les ſens. C'eſt pourquoi les expreſſions Metaphoriques priſes des choſes ſenſibles, ſont très-frequentes dans les ſaintes Ecritures. Lorſque les Prophetes parlent de Dieu, ils ſe ſervent continuellement de Metaphores tirées de choſes expoſées à nos ſens, comme nous l'avons déja remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres, pour faire comprendre au peuple ſa puiſſance inviſible & ſpirituelle par des choſes ſenſibles & corporelles. Saint Auguſtin dit pour cette raiſon, que

toi PAKLEB.. Liv.IL Cbap.VI. 135 que la fageffe de Dieu n’a pas dédaigné de jouer en quelque maniéré avec nous qui femmes des enfans, aux paraboles & aux fîmilitudes. Sapientia Dei qu£ cum infantia noflra paràbolis Jimilitudinibus quodammodo ludert non dedignata ejl , Prophetas voluii bumano more de dh'inis loquit ut bebetes hominum ant^ mi divin» d* cakjîia , terrefl'rium fimilitudine intelPi^ gerent. Une feule Metaphbre dit fouvent plus qu’un long difcours. Quand on dit , par exemple , que les Jciences ont des recoins éf des enfoncemens fort peu utiles. Cette feule Métaphore renferme unlensque plufieurs expreüions naturelles ne peuvent faire comprendre d’une manière auffi fenfible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diverfifier le difcours. Parlant long-teras fur un même fujet, pour ne pas ennuyer par une répétition trop frequente des mêmes mots , il eft bon d’emprunter les noms des chofes qui ont de la liaifon avec celle qu’on traite , & de les fignifier ainfi par des Tropes qüi foumilfent le moyen de dire une même chofe en mille manières differentes. La plûpart de ce qu’on appelle expreffions choifies y tours élegans , ne font que des Métaphores, des Tropes, mais naturels, & fi clairs, que les mots propres ne le feroient pas davantage. AufiTi nôtre langue , qui aime la clarté & la naïveté , donne toute liberté de s’en fervir ; & on y eft tellement accoutumé, qu’à.peine les diftingue-t-oq des expreffions propres , comme il paroît dans ceUes-ci qu’on donne pour des expreffions choi» fies : Il faut que la coraplaifance ôte à la feverité ce qu'elle a d'amer i & que la feverité donne quelque chofe de piquant à la cojnplaifance ^ 8cc. La fageffe la plus aufiere ne tient pas long-tems contre de grandes largeffes ; & les âmes vénales fe laiffent éblouir par l’éclat de l’or. Les dépits, la Digitized by Google

que la ſageſſe de Dieu n'a pas dédaigné de jouër en quelque maniere avec nous qui ſommes des enfans, aux paraboles & aux ſimilitudes. *Sapientia Dei quæ cum infantia noſtra parabolis & ſimilitudinibus quodammodo ludere non dedignata eſt, Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœleſtia, terreſtrium ſimilitudine intelligerent.*

Une ſeule Metaphore dit ſouvent plus qu'un long diſcours. Quand on dit, par exemple, que *les ſciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles.* Cette ſeule Metaphore renferme un ſens que pluſieurs expreſſions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere auſſi ſenſible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diverſifier le diſcours. Parlant long-tems ſur un même ſujet, pour ne pas ennuyer par une repetition trop frequente des mêmes mots, il eſt bon d'emprunter les noms des choſes qui ont de la liaiſon avec celle qu'on traite, & de les ſignifier ainſi par des Tropes qui fourniſſent le moyen de dire une même choſe en mille manieres differentes.

La plûpart de ce qu'on appelle expreſſions choiſies, tours élegans, ne ſont que des Metaphores, des Tropes, mais naturels, & ſi clairs, que les mots propres ne le ſeroient pas davantage. Auſſi nôtre langue, qui aime la clarté & la naiveté, donne toute liberté de s'en ſervir; & on y eſt tellement accoûtumé, qu'à peine les diſtingue-t-on des expreſſions propres, comme il paroît dans celles-ci qu'on donne pour des expreſſions choiſies : Il faut que la complaiſance *ôte à la ſeverité ce qu'elle a d'amer*; & que la ſeverité *donne quelque choſe de piquant à la complaiſance*, &c. La ſageſſe la plus auſtere *ne tient pas* long-tems contre de grandes largeſſes; & les ames venales ſe laiſſent *éblouïr* par l'éclat de l'or. Les dépits *délient* la lan-

136 l’a Rhitorî^üè, ou l’Arï langue des amans. Ces Métaphores font’ün grand' ornement dans le difeours ; mais , comme je l'ai dit ,‘il faut en ufer avec retenue , autrement on tombe en ce 'qu’on appelle difeours précieux; âffeélé , qui ne confille que dans un mauvais ufage des Tropes, comme dans cette expreffion d’une précieufe ridicule , qui en parlant de ceux qui ont du goût & du difeernement, dil'oit des gens qui fa~ vent jaire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage t & par de chatouillantes approbations vùus regaler de vôtre travail. C’eft le vice des petits' genies , qui ne fe pouvant diilinguer par des penfées nobles, tachent de le faire par des maniérés de 'parler extraordinaires. Chapitre VII. Les pajjions ont un langage particulier. Les ex* preJ[sons qui font les caîafleres des pajjions y font appeliez figures. • I OUTRE CCS expreffions prêtes étrangères que l’ufage & l’art fourniflent pour être les lignes des mouvemens de nôtre volonté aufli-bien que de nos penfées , les paflions ont des caraéteres paniculiers avec lefqucls elles fc peignent elles-mcmes dans le difeours. Comme on lit fur le vifage d'un homme ce qui fe paffe dans fon cœur; que le feu de fes yeux , les rides de fon front , le changement de couleur de fon vifage , font les marques évidentes des" mouvemens extraordinaires de fon ame; les tours particuliers de fon difeours, les manières de s’exprimer éloignées de celles que l’on garde dans la tranquillité ; font les fignes & les caraéleres des agitations dont fon cfprit eft émû dans le tems qu’il parle. ‘ - j Digi'i.

langue des amans. Ces Metaphores ſont un grand ornement dans le diſcours ; mais, comme je l'ai dit, il faut en uſer avec retenuë, autrement on tombe en ce qu'on appelle diſcours précieux, affecté, qui ne conſiſte que dans un mauvais uſage des Tropes, comme dans cette expreſſion d'une précieuſe ridicule, qui en parlant de ceux qui ont du goût & du diſcernement, diſoit *des gens qui ſavent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage, & par de chatouillantes approbations vous regaler de vôtre travail.* C'eſt le vice des petits genies, qui ne ſe pouvant diſtinguer par des penſées nobles, tâchent de le faire par des manieres de parler extraordinaires.

CHAPITRE VII.

Les paſſions ont un langage particulier. Les expreſſions qui ſont les caracteres des paſſions, ſont appellez figures.

OUTRE ces expreſſions propres & étrangeres que l'uſage & l'art fourniſſent pour être les ſignes des mouvemens de nôtre volonté auſſi-bien que de nos penſées, les paſſions ont des caracteres particuliers avec leſquels elles ſe peignent elles-mêmes dans le diſcours. Comme on lit ſur le viſage d'un homme ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; que le feu de ſes yeux, les rides de ſon front, le changement de couleur de ſon viſage, ſont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de ſon ame; les tours particuliers de ſon diſcours, les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité, ſont les ſignes & les caracteres des agitations dont ſon eſprit eſt émû dans le tems qu'il parle.

Les

DE >ARLlR. Liv.II. Cbap.VII. 137 Les paffions font que l’on confiderc les chofes d’une autre maniéré que l’on ne fait dans le repos & dans le calme de l’ame : Elles groffiflent les objets , elles y attachent l’efprit ; ce qui fait qu’il en elt entièrement occupé, & que ces objets font prefque autant d’impreffion fur lui , que les chofes memes. Les paffions produifent îouvent des effets, contraires ; elles emportent l’ame , & la font paffer en un inftant par des changemens bien differens. Tout d’un coup elles lui font quitter la confideration d’un objet pour en voir un autre qu’ elles lui prefcntent ; elles la précipitent ; elles l’interrompent; elles la tournent; en un mot, les paffions font dans le cœur de l’homme ce que font les vents fur la mer, qui tantôt pouffent fes' eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans fon fein ; & prefque dans le même indant l’élevcnt jufqu’au Ciel , & femblent la faire defcendre jufqucs au centre de la terre. ‘ Ainfi les paroles répondant à nos pcnfées , le difcours d’un homme qui eftémû ne peut être égal. Quelquefois il .eft diffus , & il fait une peinture exadfe des chofes qui font l’objet de fa paffion : il dit la même chofe en cent façons differentes. Une autre fois fon difcours eft coupé , les expreffions en font tronquées ; cent chofes y font dites à la fois : il eft entrecoupé d’interrogations , d’exclamations ; il eft interrompu par de frequentes digreflions ; il eft diverfifié par une infinité de tours particuliers , & de maniérés de parler differentes. Ces tours & ces maniérés de parler font auffi faciles à diftinguer d’avec les façons de parler ordinaires , que les traits d’un vifage irrité d’avec ceux d’un vifage doux & tranquille. Qn voit facilement dans le difcours de Didon combien elle eft animée. Cette Reine parle à Enée après qu’il lui a déclaré fa refol ution de quitter r ‘ - -CarDigitized by Google

Les paſſions font que l'on conſidere les choſes d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame: Elles groſſiſſent les objets, elles y attachent l'eſprit ; ce qui fait qu'il en eſt entiérement occupé, & que ces objets font preſque autant d'impreſſion ſur lui, que les choſes mêmes. Les paſſions produiſent ſouvent des effets contraires; elles emportent l'ame, & la font paſſer en un inſtant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la conſideration d'un objet pour en voir un autre qu'elles lui preſentent ; elles la précipitent ; elles l'interrompent ; elles la tournent ; en un mot, les paſſions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents ſur la mer, qui tantôt pouſſent ſes eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans ſon ſein ; & preſque dans le même inſtant l'élevent juſqu'au Ciel, & ſemblent la faire deſcendre juſques au centre de la terre.

Ainſi les paroles répondant à nos penſées, le diſcours d'un homme qui eſt émû ne peut être égal. Quelquefois il eſt diffus, & il fait une peinture exacte des choſes qui ſont l'objet de ſa paſſion : il dit la même choſe en cent façons differentes. Une autre fois ſon diſcours eſt coupé, les expreſſions en ſont tronquées ; cent choſes y ſont dites à la fois : il eſt entrecoupé d'interrogations, d'exclamations ; il eſt interrompu par de frequentes digreſſions ; il eſt diverſifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours & ces manieres de parler ſont auſſi faciles à diſtinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un viſage irrité d'avec ceux d'un viſage doux & tranquille.

On voit facilement dans le diſcours de Didon combien elle eſt animée. Cette Reine parle à Enée après qu'il lui a déclaré ſa reſolution de quitter

Car-

138 La Rhetoriqjuï, ou Carthage, que les Dieux l'avoient obligé de prendre. Un de nos Poètes la feit ainû parler en François. * P Enflant qu'il parle ainfi , Dijon de toutes parts Jette conjujement mille incertains regards , Et fans daigner jamais baijjer fur lui la l'uÜt Elle entrevoit pourtant fon ame toute nuè > , Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter , Le dépit en ces mots la force d'éclater. Non , cruel y tu n'es point le fils d'une Déeffii Tu fuças en naijfant le lait eT une tygrejfe ; Et le Caucafe i^reux t'engendrant en couroux , Te fit Pâme dff le cœur plus durs que fes cailloux. Car qu'ai - je à ménager , ô* qu'ai ■ je plus à craindre l A quoi bon deguifer , dÿ pourquoi me contraindre l Mes plaintes • mes regrets , éé tout mon déplaifir Ont-ils pâ de fin coeur arracher un foupir î Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes allarmes Ont-ils vû de fes yeux couler les moindres larmes l Et fon ame infenfible aux traits de la pitié A-t-elle d'un regard Jiatté mon amitié î Grands Dieux , pourrez-vous voir de la voûta étoilée La foi fi lâchement à vos yeux violée t Helas ! en qui peut-on s'ajfurer déformais î jlh l qu'on fe fie à tort à la foi des bienfaits î Qui l'eût jamais penfe qu'un traitement fi rude tîit payé mes faveurs de tant d'ingratitude ? Lie te fouvient il plus , perfide , de fie jour Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour \ Qu'en* Boilean > Contrôleai de TArgeiiteiie da Roi , fteie de celui qui a compofé Ica Satyiea.

Carthage, que les Dieux l'avoient obligé de prendre. Un de nos Poëtes la fait ainſi parler en François. *

PEndant qu'il parle ainſi, Didon de toutes parts
Jette confuſément mille incertains regards,
Et ſans daigner jamais baiſſer ſur lui la vuë,
Elle entrevoit pourtant ſon ame toute nuë;
Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter,
Le dépit en ces mots la force d'éclater.
Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe,
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une tygreſſe:
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en couroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ſes cailloux.
Car qu'ai-je à menager, & qu'ai-je plus à craindre?
A quoi bon deguiſer, & pourquoi me contraindre?
Mes plaintes, mes regrets, & tout mon déplaiſir
Ont-ils pû de ſon cœur arracher un ſoupir?
Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes allarmes
Ont-ils vû de ſes yeux couler les moindres larmes?
Et ſon ame inſenſible aux traits de la pitié
A-t-elle d'un regard flatté mon amitié?
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voute étoilée
La Foi ſi lâchement à vos yeux violée?
Helas! en qui peut-on s'aſſurer deſormais?
Ah! qu'on ſe fie à tort à la foi des bienfaits!
Qui l'eût jamais penſé qu'un traitement ſi rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
Ne te ſouvient il plus, perfide, de ce jour
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour;
Qu'en-

* Boileau, Contrôleur de l'Argenterie du Roi, frere de celui qui a compoſé les Satyres.

vt Uv. JL Cbéf.VJL 139 j tout effrayé des boi-reurs du naufragCt j Ala pitié mit ta flotte à l’abri de l'orage ; i Et que me demandant fecours en ton malheur ^ 1 grecque ce feeours je te donnai mon coeur t , O ciel ! qui ne ferait tranfporté de furie t \ Quand à l'impieté joignant la raillerie , . ^ Il veut pour colorer fbn départ de ces lieux . Rendre de fen forfait coupables tous les Dieux } ' Et lorfque pour aider à couvrir l’impofttne Il vient nous effrcyer des ordres de Mercure t Certes , les Dieux là- haut fer oient bien de leifir Si des foucis fl bas aUeroient leur plajflr. Hé bien, ingrat, hé bien, fuis donc ces vains Ora» des. J'y confens de bon caur ^ n'y fais plus d’obfla» det. Va malgré les hyvers (à* tes lâches fermons > Expofer ta fortune à la merci des vents. Peut-être que la mer ouvrant cent précipices, A ta punition offrira cent fupplkes. Alors en vain , alors , fur la fiti de tes jours fu voudras appeller Didon à ton fecours. J) es feux de mon bâcher j'irai juf qu'en P abîmé Allumer dans ton coter les remords de ton crime. Et mon otnbre par tout te fuivant.pas à pas. Te montrera par tout ton crime & ton trépas { Et jufques dans l'Enfer faifant vivre ma haine. Mon ame chez les morts jouira de ta peine. Ces Tours qui font les caraâeres que les pa£fions tracent dans le difeours , font ces ligures célébrés dont parlent les Rheteun , & qu’ils défrniffent des maniérés de parler éloignées de celles qui font naturelles éf ordinaires : c’eft-à-dire differentes de celles qu’on employé quand on parle fans émotion. Cette définition n^a rien d’obfcur , & qui mérité une plus longue explication. Nous allons Digitized by Google

Tl 140 La Rhïtokiqui, ou l’Art voir l’avantage & la néceflité de l’ufage de ces fi- j gures. î Chapitre VIII. Les fgurts font utiles if nécejfaires. T R 01 s raifons obligent particulièrement à s’en fervir. Premièrement , quand on fait parler une perfonne émûe de quelque paffion , fi on veut faire une peinture exaefie de cette paflion , on doit donner à fon difeours toutes les figures propres , & le tourner en la maniéré qu’une perfonne animée d’un mouvement femblable, figure 8c tourne fon. difeours. Les habiles Peintres , pour exprimer les penl'ées 8c les mouvemens de ceux dont ils font lé portrait , donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de fuivre ces penfées , 8c ces mouvemens , dont par coniéquent ils font les indices. Les paflîons , comme nous avons dit , fe peignent elles-mêmes dans les yeux 8c dans les paroles. Les expreffions de la colere 8c de la gaïeté ne peuvent être femblables : ces pafilons ont des carafteres differens. C’eft donc en vain qu’on prétend les repréfenter ou par des couleurs , ou par des paroles, fi l'on n’exprime dans la peinture 8c dans le difeours les traits 8c les figures par lefquelles elles fe diftinguent elles-mêmes les unes des autres. La fécondé raifon ell encore plus forte pour prouver l’avantage. 8c la neceffité de rufage des figures. On ne peut pas toucher les autres , fi on ne paroît touché. — Si vis me flere dolendum tji Primùm ipfi tibi. Le« Digitizcrd by Cjoogle

voir l'avantage & la néceſſité de l'uſage de ces figures.

CHAPITRE VIII.

Les figures ſont utiles & néceſſaires.

TROIS raiſons obligent particulierement à s'en ſervir. Premierement, quand on fait parler une perſonne émûe de quelque paſſion, ſi on veut faire une peinture exacte de cette paſſion, on doit donner à ſon diſcours toutes les figures propres, & le tourner en la maniere qu'une perſonne animée d'un mouvement ſemblable, figure & tourne ſon diſcours. Les habiles Peintres, pour exprimer les penſées & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de ſuivre ces penſées, & ces mouvemens, dont par conſequent ils ſont les indices.

Les paſſions, comme nous avons dit, ſe peignent elles-mêmes dans les yeux & dans les paroles. Les expreſſions de la colere & de la gaïeté ne peuvent être ſemblables: ces paſſions ont des caracteres differens. C'eſt donc en vain qu'on prétend les repréſenter ou par des couleurs, ou par des paroles, ſi l'on n'exprime dans la peinture & dans le diſcours les traits & les figures par leſquelles elles ſe diſtinguent elles-mêmes les unes des autres.

La ſeconde raiſon eſt encore plus forte pour prouver l'avantage & la neceſſité de l'uſage des figures. On ne peut pas toucher les autres, ſi on ne paroît touché.

— *Si vis me flere dolendum eſt*
Primùm ipſi tibi.

Les

SE E AK LIE. Lh.II. Cbsp.VIII. I41 Les hommes ne peuvent remarquer que nous fommes touchcL, s’ils n’apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nôtre ame. Jamais on ne concevra des fentimens de compaffion pour une perfonne dont le vifage ert riant : il faut • avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour caufer ce femiment. Il faut parla même raifonque le difeours porte -les marques des pallions que nous relTcntons , de que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent. • . Les hommes font liez les uns avec les autres parune meiveilleufc lympathie, qui fait que naturellement ils le communiquent leurs pallions, coin-' me nous l’avons déjà obfervé. Nous nous revêtons des fentimens & des affeélions de ceux avecqui nous vivons , à moins qu’il n’y ait quelque obllacle qui arrête le cours de la nature*; & cela fe fait , parce que nôtre corps eft tellement difpofé , que la feule idée d’une perfonne en 'colere remué nôtre. fang ,'■& nous donne quelque mouvement de colere. Une perfonne qui fait paroître de la trifteffe fur fon vifage , donne de la trillefle ; fl elle donne quelque marque de joie, Ceux qui s’en apperçoivent prennent part à fa joie. Ceft un effet merveilleux de la fageffe de Dieu , qui nous a fait premièrement pour lui; & en fécond lieu ,'les uns pour les autres. 'Car comme les paffions font agir l’ame pour rechercher le bien & éviter le mal -, la nature par. cette fympathie nous porte à com-battre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons , & à leur procurer le bien qu’ils fouhaitent. Ainfî puifque nous ne parlons prefque jamais que pour communiquer nos affeétions aulfi-bien que nos idées , il eiL évident que pour rendre nôtre difeours efficace il faut le figurer ; c’efl-à-dirc qu’il lui faut donner les caradetes de nos aft’edions,’ qui fe communiquent , comme nous venons de le

Les hommes ne peuvent remarquer que nous ſommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nôtre ame. Jamais on ne concevra des ſentimens de compaſſion pour une perſonne dont le viſage eſt riant: il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour cauſer ce ſentiment. Il faut par la même raiſon que le diſcours porte les marques des paſſions que nous reſſentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes ſont liez les uns avec les autres par une merveilleuſe ſympathie, qui fait que naturellement ils ſe communiquent leurs paſſions, comme nous l'avons déja obſervé. Nous nous revêtons des ſentimens & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obſtacle qui arrête le cours de la nature; & cela ſe fait, parce que nôtre corps eſt tellement diſpoſé, que la ſeule idée d'une perſonne en colere remuë nôtre ſang, & nous donne quelque mouvement de colere. Une perſonne qui fait paroître de la triſteſſe ſur ſon viſage, donne de la triſteſſe; ſi elle donne quelque marque de joie, ceux qui s'en apperçoivent prennent part à ſa joie. C'eſt un effet merveilleux de la ſageſſe de Dieu, qui nous a fait premierement pour lui; & en ſecond lieu, les uns pour les autres. Car comme les paſſions font agir l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette ſympathie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils ſouhaitent. Ainſi puiſque nous ne parlons preſque jamais que pour communiquer nos affections auſſi-bien que nos idées, il eſt évident que pour rendre nôtre diſcours efficace il faut le figurer; c'eſt-à-dire qu'il lui faut donner les caracteres de nos affections, qui ſe communiquent, comme nous venons de

le

» 1 Î4Z La RHiTomqjtJï, ow l’Aut le dire , à ceux qui nous entendent parler lorsqu'elles paroiffent. Outre cela , comme les mouvemens des paffions font toûjours agréables, quand ils font modcrca, c’eft-à-dire , qu’ils ne font point accompagnez de quelque ^ande douleur , on aime un difeours animé , qui remue l’arac , & lui infpire differens mouvemens. Un difcours dépouillé de toutes fortes de figures , eft froid 5e mguiifant. Une troifiéme raifon confiderable prouve l’utilité des figures. Les animaux favent fe défendre , & acquérir ou conferver par la force ce qui leur eft utile. Ceux qui croyent que ce ne font que des machines , montrent ingenieufement comment leur corps eft tellement organifé , que fans avoir befoin d’un cfprit qui les dirige , üs peuvent le défendre , & combattre pour leur confervation. Nous-mêmes nous expérimentons que nos membres , fans la participation de l’amc , fe difpofent en la maniéré qui eft prppre pour éviter les injures. Le corps prend des poftures propres à attaquer 5c à fe défendre : les mains 6c les pieds s’expofent pour conferver la tête. Les pieds s’afFermiflent pour foûtenir le corps 6c le rendre capable de refifter aux efforts de nôtre adverfaire :• Les bras fe roidiffent pour frapper avec force : Tout le corps fe plie , fe courbe , fe ramalTe , foit pour éviter les coups qu’on lui porte , foit pour fe porter lui-même fur fon ennemi , 6c le terraffer. Tout cela fe fait naturellement , ôc prefquc fans aucune refiexion. Il ne faut pas s’imaginer que les figures de Rhétorique fuient feulement de certains tours que les Rhéteurs ayent inventez pour orner le difcours. Dieu n’a pas rcfufé à l’ame ce qu’il a accordé au corps ; fi le corps fait fe tourner , 8c fe difpofer adroitement pour repouffer les injures, l’ame peut aufti

Digiti.v L', v.‘oogie

le dire, à ceux qui nous entendent parler lorſqu'elles paroiſſent. Outre cela, comme les mouvemens des paſſions ſont toûjours agreables, quand ils ſont moderez, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont point accompagnez de quelque grande douleur, on aime un diſcours animé, qui remuë l'ame, & lui inſpire differens mouvemens. Un diſcours dépouillé de toutes ſortes de figures, eſt froid & languiſſant.

Une troiſiéme raiſon conſiderable prouve l'utilité des figures. Les animaux ſavent ſe défendre, & acquerir ou conſerver par la force ce qui leur eſt utile. Ceux qui croyent que ce ne ſont que des machines, montrent ingenieuſement comment leur corps eſt tellement organiſé, que ſans avoir beſoin d'un eſprit qui les dirige, ils peuvent ſe défendre, & combattre pour leur conſervation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, ſans la participation de l'ame, ſe diſpoſent en la maniere qui eſt propre pour éviter les injures. Le corps prend des poſtures propres à attaquer & à ſe défendre : les mains & les pieds s'expoſent pour conſerver la tête. Les pieds s'affermiſſent pour ſoûtenir le corps & le rendre capable de reſiſter aux efforts de nôtre adverſaire : Les bras ſe roidiſſent pour frapper avec force : Tout le corps ſe plie, ſe courbe, ſe ramaſſe, ſoit pour éviter les coups qu'on lui porte, ſoit pour ſe porter lui-même ſur ſon ennemi, & le terraſſer. Tout cela ſe fait naturellement, & preſque ſans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique ſoient ſeulement de certains tours que les Rheteurs ayent inventez pour orner le diſcours. Dieu n'a pas refuſé à l'ame ce qu'il a accordé au corps : ſi le corps ſait ſe tourner, & ſe diſpoſer adroitement pour repouſſer les injures, l'ame peut

auſſi

Bl FARllR. Liv. 1 1. Cbap. ÎX. Ï43 aufli fe défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorfqu'on l'attaqué. Toutes les figures quelle employé dans le difeours quand elle eft émûe , font le même effet que les poftures du corps ; fi celleslà font propres pour le défendre des attaques des chofes corporelles , les figures du difeours peuvent vaincre ou fléchir les efprits. Les paroles font les armes Tpirituelles de l'ame , qu'elle employé pour perfuader ou pour diffuader. Je ferai voir l'eflScacité & la force de ces figures dans ce combat, après <jue j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on RC peut pas marquer toutes les poftures que les pallions font prendre au corps. Il eft: aufli impoflible d'exprimer toutes les figures dont un homme fe fert dans la paflion pour tourner fon mfeours. Je parlerai feulement des plus remarquables , qui font celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement. Chapitre IX. Lijle dts figures. ^ O ü R entrer dans une véritable connoilTance de ^ toutes les figures dont nous allons faire la Iule , il fuffit de remarquer que ce font des tours ou manières de parler que la paflion fait prendre , comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens , les Maîtres de l'art leur ont donné des noms differens. Il eft peu important pour la pratique de 1 éloquence de favoir le nom de toutes ces figufts , comme il n'eft pas néceffaire pour bien combattre que l'on fâche le nom de toutes les poftures qu'un corps adroit Sc bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'eft un langage or^nairc dans les Sciences , il y a quelque ncceflité de ne Digitized by Google

auſſi ſe défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorſqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle employe dans le diſcours quand elle eſt émûe, font le même effet que les poſtures du corps ; ſi celles-là ſont propres pour ſe défendre des attaques des choſes corporelles, les figures du diſcours peuvent vaincre ou flêchir les eſprits. Les paroles ſont les armes ſpirituelles de l'ame, qu'elle employe pour perſuader ou pour diſſuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, après que j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les poſtures que les paſſions font prendre au corps. Il eſt auſſi impoſſible d'exprimer toutes les figures dont un homme ſe ſert dans la paſſion pour tourner ſon diſcours. Je parlerai ſeulement des plus remarquables, qui ſont celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement.

CHAPITRE IX.

Liſte des figures.

POUR entrer dans une veritable connoiſſance de toutes les figures dont nous allons faire la liſte, il ſuffit de remarquer que ce ſont des tours ou manieres de parler que la paſſion fait prendre, comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens, les Maîtres de l'art leur ont donné des noms differens. Il eſt peu important pour la pratique de l'éloquence de ſavoir le nom de toutes ces figures, comme il n'eſt pas néceſſaire pour bien combattre que l'on ſache le nom de toutes les poſtures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'eſt un langage ordinaire dans les Sciences, il y a quelque neceſſité de

ne

144 La Rhétorique, ou l’Art ne pas ignorer ce que vexJent dire tous ces noms> ainu l’on ne doit pas trouver.inauvais fi je m’arrête à les expliquer. Les reflexions que j’ajoute à ces explications ne feront pas inutiles. EXCLAMATION. T ’Exclamation doit être placée , à mon ^^avis , la première dans cette lifle des figures, puifque les paffions commencent par elle à le taire paroitre dans le difeours. , L’exclamation efl: une voix poulfée avec force. Lorfque l’ame vient à être agitée de quelque violent mouvement , les cfprits animaux courans par toutes les parties du corps , entrent en abondance dans les mufcles qui fe trouvent vers les conduits de la voix , Sc les font enfler ; ainfi ces conduits étant rétrécis , la voix fort avec plus de vitefle & d’impetuofité au coup de la paflTion dont celui qui parle efl: frappé. Chaque flot qui s’élève dans l’ame eft fuivi d’une exclamation. Le difeours d’une perfonne paflionnée ell plein d’exclamations femblables ^ Hélas I ah l TMon Dieu ! ô Ciel 1 ô terre 1 II n’y a rien de fi naturel. Nous voyons qu’aulTi-tôt qu’un animal eft bleffé , & qu’il fouffre , il fe met à crier, comme fi la nature lui faifoit demander du fecours. DOUTE.' T Es mouvemens des palTions ne font pas moins changeans 8c inconltans que les flots d’une mer agitée : ainfi ceux qui s’abandonnent à la vio|gnce de leurs paffions , font dans une perpétuelle inquiétude. Tantôt ils veulent , tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un deflein , 8c puis ils le quittent ; ils l’approuvent , 8c ils le rejettent prefqu’en même teins. Digitizod by

ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms; ainſi l'on ne doit pas trouver mauvais ſi je m'arrête à les expliquer. Les reflexions que j'ajoûte à ces explications ne ſeront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'EXCLAMATION doit être placée, à mon avis, la premiere dans cette liſte des figures, puiſque les paſſions commencent par elle à ſe faire paroître dans le diſcours. L'exclamation eſt une voix pouſſée avec force. Lorſque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les eſprits animaux courans par toutes les parties du corps, entrent en abondance dans les muſcles qui ſe trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler; ainſi ces conduits étant retrecis, la voix ſort avec plus de viteſſe & d'impetuoſité au coup de la paſſion dont celui qui parle eſt frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame eſt ſuivi d'une exclamation. Le diſcours d'une perſonne paſſionnée eſt plein d'exclamations ſemblables? *Helas*! *ah*! *mon Dieu*! *ô Ciel*! *ô terre*! Il n'y a rien de ſi naturel. Nous voyons qu'auſſi-tôt qu'un animal eſt bleſſé, & qu'il ſouffre, il ſe met à crier, comme ſi la nature lui faiſoit demander du ſecours.

DOUTE.

LES mouvemens des paſſions ne ſont pas moins changeans & inconſtans que les flots d'une mer agitée: ainſi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs paſſions, ſont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un deſſein, & puis ils le quittent; ils l'approuvent, & ils le rejettent preſqu'en même tems.

DI PARLER. Lîv.JI. Cbaf.JX. I4J tcms^ En un mot , l’inconftance des mouvemens de leur pafllon pouffe leurs efprits de differens côtez. Elle les tient fufpendus dans une irréfolution continuelle , & fe joue d’eux comme les vents fc joüent des vagues de la mer. La figure qui repréfente dans le difcours ces irréfolutions , eft appellée Doute , dont vous avez un bel exemple dans fa peinture que fait Virgile des inquiétudes de Didon fur ce quelle dévoit faire quand elle fe vit abandonnée par Enée, HeUs ! s'écria-t-elle au fort de fa mtfere î Quel projet déformais me refle t tl à faire f Chez les Rois mes voifins mon coeur humble lô* confus Ira-t-il s' expo fer au hazard d'un refus : ' Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'infolence Méprifé la recherche , bravé la puijfance i Irai-je en fuppliant, à la honte des miens y Implorer la pitié des Juperbes Troyens ? Trop aveugle Didon , puis-je après^ cette injure Ne pas connaître encor cette race parjure? Et comment mes foûpirs pourraient- ils retenir Ceux de qui mes bien- faits n'ont pu rien obtenir? Ou bien irai- je enfin jufqu' au bout de la terre jivec tous mes fujets leur déclarer la guerre ? Mais comment voudraient -ils à travers les dangers ' Pourfuivre ma vengeance en des bords étrangers^ Eux que leur intérêt , ô* que leur propre vie Ont à peine arrachez du J'ein de leur patrie ï Mourons donc y puifqu' enfin en Pétât où je fuis La mort eft Pefpoir feul qui refle à fnes ennuis. On feint quelquefois de douter afin d’obliger ceux à qui l’on parle de confiderer les veritez auxquelles ils ne font point d’attention. C’eft ainfi qu’Ifaïe , pour faire reffouvenir les Ifraëlites de la proteétion que Dieu leur avoit donnée , leur deG mande , I I Digitized by Google

tems. En un mot, l'inconſtance des mouvemens de leur paſſion pouſſe leurs eſprits de differens côtez. Elle les tient ſuſpendus dans une irréſolution continuelle, & ſe joüe d'eux comme les vents ſe joüent des vagues de la mer. La figure qui repréſente dans le diſcours ces irréſolutions, eſt appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquiétudes de Didon ſur ce qu'elle devoit faire quand elle ſe vit abandonnée par Enée.

Helas! s'écria-t-elle au fort de ſa miſere,
Quel projet deſormais me reſte-t-il à faire?
Chez les Rois mes voiſins mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'expoſer au hazard d'un refus:
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'inſolence
Mépriſé la recherche, & bravé la puiſſance?
Irai-je en ſuppliant, à la honte des miens,
Implorer la pitié des ſuperbes Troyens?
Trop aveugle Didon, puis-je après cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes ſoûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir?
Ou bien irai-je enfin juſqu'au bout de la terre
Avec tous mes ſujets leur déclarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Pourſuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur interêt, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du ſein de leur patrie?
Mourons donc, puiſqu'enfin en l'état où je ſuis
La mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.

On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui l'on parle de conſiderer les veritez auxquelles ils ne font point d'attention. C'eſt ainſi qu'Iſaïe, pour faire reſſouvenir les Iſraëlites de la protection que Dieu leur avoit donnée, leur de-

146 La Rhétorique, ou l’A r t monde, chap. 63. Où ejl celui qui les a tirex. de la mer avec les Pajleurs de Ion troupeau ? Où eft celui qui a mis au milieu d'eux l'tjprit de fon Saint ; Qui a pris Moïfe par la main droite , & I a Joûtenu par le bras de Sa Majejlé } qui a divije les pots devant eux peur s'acquérir un nom étemel^ Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un ckeval qu'on mène dans une campagne fans qu'il fajje un faux pas. EPASORTHOSE. UN homme irrité ne fe contente jamais de ce qu’il a dit & de ce qu’il a fait ; l’ardeur de fon mouvement le poufle toujours plus loin ; ainfi les mots qu’il employé ne lui femblant point aflez dire ce qu’il fouhaite , il condamne fes premières expreffions, comme trop foibles,& corrige fon difeours, y ajoutant des termes plus forts. Non, cruel, tu n'es point le pis d'une Déeffe, Tu fuqas en naifant le lait d'une tygrefex Et le Caucaje affreux t'engendrant en courroux , Te pt Pâme & le coeur plus durs que fes cailloux. Le nom de cette figure eft Grec, & fignifie correPîion. C’eft une efpece d’Epanorthofe que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean.’ Qd êtes-vous donc allé voir î Un Prophète} Oui certes je vous le dis , & plus que Prophète. ' ELLIPSE. U Ne paiTion violente ne permet jamais de dire tout ce que l’on voudroit dire. La langue eft trop lente pour fuivre la vitefle de fes mouvemens : ainli Digrtized by Google

mande, chap. 63. *Où eſt celui qui les a tirez de la mer avec les Paſteurs de ſon troupeau? Où eſt celui qui a mis au milieu d'eux l'Eſprit de ſon Saint: Qui a pris Moïſe par la main droite, & l'a ſoûtenu par le bras de Sa Majeſté; qui a diviſé les flots devant eux pour s'acquerir un nom éternel? Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un cheval qu'on méne dans une campagne ſans qu'il faſſe un faux pas.*

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne ſe contente jamais de ce qu'il a dit & de ce qu'il a fait; l'ardeur de ſon mouvement le pouſſe toujours plus loin: ainſi les mots qu'il employe ne lui ſemblant point aſſez dire ce qu'il ſouhaite, il condamne ſes premieres expreſſions, comme trop foibles, & corrige ſon diſcours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe,
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une tygreſſe:
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ſes cailloux.

Le nom de cette figure eſt Grec, & ſignifie *correction.*

C'eſt une eſpece d'Epanorthoſe que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean. *Qu'êtes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete.*

ELLIPSE.

UNe paſſion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue eſt trop lente pour ſuivre la viteſſe de ſes mouvemens: ainſi

DB PABLBii. Liv.II. Chap.IX. 147 ainfi dans le difcours d'un homme que la colere anime, l'on ne trouve qu autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la paillon. Quand le mouvement de cette paillon eft interrompu , ou tourné d'un autre côté , la langue 3ui le fuit proféré d'autres paroles qui n'ont plus e liaifon avec celles qui précèdent. Dans T erence , ce pcre irrité contre fon fils , ne lui dit que ce mot omnium y que le Tradudeur François a rendu heureufement par ce mot /p plus. Car la colere de ce pere eft 11 forte , qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire ; que fon fils étoit le plus méchant de tous les hommes. Omnium hominum pejjimus. Ellipje dit la meme chofe (^M'Omiffion, APOSJOPESE. APoflopefe eft une efpece d'EUipfe ou d'omüTion. Elle fe fait lorfque venant tout d'un coup à changer de paillon , ou à la quitter entièrement , on coupe tellement fon difcours , qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloir dire. Cette figure eft fort ordinaire dans les menaces. Si je vous , &c. Mais , 8cc. * Quos igo. Sed motos prajlat componere fluftus, HYPERBATE, T 'Hyperbate n'eft autre chofe que la tranfpofition ' ^ des penfées ou des paroles dans l'ordre & la fuite d'un difcours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire; mais nous la devons regarder id comme une figure qui porte le caradere d'une paillon forte & violente. En effet , comme le dit Longin , vt^en tous ceux qui font émus de colere y de frayeur y dedipitydejaloujiey
G Z QU Digitized by Google

ainſi dans le diſcours d'un homme que la colere anime, l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la paſſion. Quand le mouvement de cette paſſion eſt interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langne qui le ſuit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaiſon avec celles qui précedent. Dans Terence, ce pere irrité contre ſon fils, ne lui dit que ce mot *omnium*, que le Traducteur François a rendu heureuſement par ce mot *le plus*. Car la colere de ce pere eſt ſi forte, qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire; que ſon fils étoit le plus mechant de tous les hommes. *Omnium hominum peſſimus. Ellipſe* dit la même choſe qu'*Omiſſion*.

APOSIOPESE.

APoſiopeſe eſt une eſpece d'Ellipſe ou d'omiſſion. Elle ſe fait lorſque venant tout d'un coup à changer de paſſion, ou à la quitter entiérement, on coupe tellement ſon diſcours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure eſt fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous*, &c. *Mais*, &c.

Quos ego. Sed motos præſtat componere fluctus.

HYPERBATE.

L'*Hyperbate* n'eſt autre choſe que la tranſpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & la ſuite d'un diſcours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire; mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractere d'une paſſion forte & violente. *En effet*, comme le dit Longin, *voyez tous ceux qui ſont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalouſie,*

148 La Rhétorique, ou l’Art ou de quelqu'autre paffion que te fiit: car il y en a tant que Pon n'en fait pas h nombre , leur efprît efi dans une agitation continuelle. A peine ont-ih formé un dejfein , qu'ils en conçoivent au(ft~t6t un autre , & au milieu de celui-ci s'en propofant encore de nouveaux y où il n’y a ni raifon , ni rapport , ils reviennent fou-‘ •vent à leur première réfolution. La pajfwn en eux cfl comme un vent léger inconjlant qui les entraîne , éf Us fait tourner fans ceffe de côté àf d'autre : Si bien que dans ce flux éi* ce reflux perpétuel de Jentimens oppofez ils changent à tous momens de penjée (éi* de langage y & ne gardent ni ordre , ni fuité dans leurs dijeours, PARALIPSE. CEtte figure n’eft qu’une feinte que l’on fait de Youloir omettre ce que l’on dit, mais une feinte qui eft naturelle. Quand on dl animé , les raiions fe préfentent en foule à l’efprit. Il defu-eroit fe fervir de toutes , mais il craint d’ennuyer , outre que l’aétivité de fes agitations empêche qu’il ne s’arrête à toutes; ainli il produit en foule les raifons qu’il propofe , témoignant qu’il ne prétend pas en. parler , c’eft-à-dire , s’y arrêter autant de tems qu elles ledemanderoient. Je ne veux pas paY1er , Mejfteurs , du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ai reçûes de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi. Palalipfe eft un mot Grec qui ftgnifie OmiJJion. Il y en a un bel exemple dans l’Epître aux Hebreux , où Saint Paul en faifant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte , après en avoir nommé plufieurs , il ajoûte ; Que dirai -je davantage} ie tems me manquera fi je veux parler encore de Gedeon , de Baracy de Sam fin , de Jephté , de David, de Samuel y iÿ des Prophètes. R ED igitizedTS/ C'erog t

ou de quelqu'autre paſſion que ce ſoit: car il y en a tant que l'on n'en ſait pas le nombre, leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un deſſein, qu'ils en conçoivent auſſi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en propoſant encore de nouveaux, où il n'y a ni raiſon, ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur premiere réſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent leger & inconſtant qui les entraîne, & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre: Si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de ſentimens oppoſez ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni ſuite dans leurs diſcours.

PARALIPSE.

CEtte figure n'eſt qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui eſt naturelle. Quand on eſt animé, les raiſons ſe préſentent en foule à l'eſprit. Il deſireroit ſe ſervir de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité de ſes agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes; ainſi il produit en foule les raiſons qu'il propoſe, témoignant qu'il ne prétend pas en parler, c'eſt-à-dire, s'y arrêter autant de tems qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler, Meſſieurs, du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ai reçûes de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi.* Paralipſe eſt un mot Grec qui ſignifie *Omiſſion.* Il y en a un bel exemple dans l'Epître aux Hebreux, où Saint Paul en faiſant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte, après en avoir nommé pluſieurs, il ajoûte; *Que dirai-je davantage? le tems me manquera ſi je veux parler encore de Gedeon, de Barac, de Samſon, de Jephté, de David, de Samuel, & des Prophetes.*

RE-

Répétition eft une figure fort ordinaire dans ■*^le difcours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui défirent avec paûion qu’on conçoive^les choies qu’ils veulent faire concevoir. Quand on eft aux prifes avec fon ennemi , on ne fe contente pas ide lui faire une feule bleflure , on lui porte plufieurs coups , & de crainte qu’un feul ne fafle pas l’effet qu’on attend, on lui en donne plufieurs. Audi en parlant , fi l’on craint que les premières paroles n’ayent pas été entendues , on les répété , ou bien on dit les mêmes chofes en differentes maniérés. La paflion occupe l’efprit de ceux dont elle s’eft rendue maîtreife. Elle imprime fortement les chofes qui l’ont fait naître dans l’ame ; ainfi il ne faut pas s’étonner qu’en étant plein , on reparle fouvent des chofes. La répétition fe fait en deux manières , ou en répétant les mêmes mots , ou en répétant les mêmes chofes en differens termes. Ces Vers de David , où il parle de l’aifurance qu’il a dans les promeifes que Dieu lui a faites de le fecourir , ferviront d'exemple de la première efpece de répétition. Les loix de Jon amour font des htx éternelles : Toujours dans mon malheur je t aurai pour appui : Toûjours Jon bras puijjant vangera mes querelles i U me fera toûjours ce qu’il m'ff aujourd bui. Pour exemple de la fécondé efpece , j’ai choifî ces beaux Vers de Saint Profper , dans lefqùels il exprime en differentes maniérés cette feule vérité , 3ue nous ne faifons aucun bien que par le fecours e la Grâce divine. G 3 Grand Digitized by Google

REPETITION.

LA Repetition eſt une figure fort ordinaire dans le diſcours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui deſirent avec paſſion qu'on conçoive les choſes qu'ils veulent faire concevoir. Quand on eſt aux priſes avec ſon ennemi, on ne ſe contente pas de lui faire une ſeule bleſſure, on lui porte pluſieurs coups, & de crainte qu'un ſeul ne faſſe pas l'effet qu'on attend, on lui en donne pluſieurs. Auſſi en parlant, ſi l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choſes en differentes manieres. La paſſion occupe l'eſprit de ceux dont elle s'eſt renduë maîtreſſe. Elle imprime fortement les choſes qui l'ont fait naître dans l'ame; ainſi il ne faut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparle ſouvent des choſes. La repetition ſe fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choſes en differens termes. Ces Vers de David, où il parle de l'aſſurance qu'il a dans les promeſſes que Dieu lui a faites de le ſecourir, ſerviront d'exemple de la premiere eſpece de repetition.

Les loix de ſon amour ſont des loix éternelles:
Toûjours dans mon malheur je l'aurai pour appui:
Toûjours ſon bras puiſſant vangera mes querelles;
Il me ſera toûjours ce qu'il m'eſt aujourd'hui.

Pour exemple de la ſeconde eſpece, j'ai choiſi ces beaux Vers de Saint Proſper, dans leſquels il exprime en differentes manieres cette ſeule verité, que nous ne faiſons aucun bien que par le ſecours de la Grace divine.

ïjo La Rhétorique, ou l’Art Grand Dieu , quoi que t'oppofe une erreur temtraire , Si l'homme fait le bien. Toi feul le lui fais faire i Ton efprit pénétrant dans les replis du coeur Pouffe la volonté vers fin divin Moteur. Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes y Pour accomplir nos vaux forme encor nos demandes. Tu conferves tes dons par ton puijfant ficours. Tu fais notre mérité, ^ l'augmentes toûjoursi Et dans ce dernier prix qui tout autre firpaffe , Couronnant nos travaux , tu couronnes ta Grâce. En répétant les mêmes paroles , on les peut difpofer avec tant d’art , que fe répondant les unes aux autres , elles faffent une cadence agréable aux oreilles. Je referve à parler dans le Livre fuivant de ces répétitions , qu’on peut nommer des répétitions harmonieufes. P A ROÎlOMASE. C’Eft une répétition du même nom , mais après y avoir fait quelque changement , foit en ajoûtant , foit en retranchant. L’exemple fuivant eft une Paronomafe très-belle & très-vive. Elle eft tirée de Cicéron. Après avoir dit à Céfar: Vous avex> défi \>aincu tous les autres vainqueurs par votre équité^& par votre clemence , mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même x il ajoûte: Vous aver. , ce fimble , vaincu la viüoire meme , en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter fur eux : car votre clemence nous a tous jauvez- , nous que vous aviez droit , comme viflorieux , de faire périr. Vous êtes donc le fiul invincible , par qui la vifloire même , toute fiere toute violente quelle eji de fa nature , a été vaincué. PLEODigITfeéd by-Googl

Grand Dieu, quoi que t'oppoſe une erreur temeraire,
Si l'homme fait le bien, Toi ſeul le lui fais faire:
Ton eſprit penetrant dans les replis du cœur
Pouſſe la volonté vers ſon divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos demandes.
Tu conſerves tes dons par ton puiſſant ſecours,
Tu fais notre merite, & l'augmentes toûjours:
Et dans ce dernier prix qui tout autre ſurpaſſe,
Couronnant nos travaux, tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles, on les peut diſpoſer avec tant d'art, que ſe répondant les unes aux autres, elles faſſent une cadence agréable aux oreilles. Je reſerve à parler dans le Livre ſuivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions harmonieuſes.

PARONOMASE.

C'Eſt une repetition du même nom, mais après y avoir fait quelque changement, ſoit en ajoûtant, ſoit en retranchant. L'exemple ſuivant eſt une Paronomaſe très-belle & très-vive. Elle eſt tirée de Ciceron. Après avoir dit à Céſar: *Vous avez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clemence, mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même*: il ajoûte: *Vous avez, ce ſemble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter ſur eux: car votre clemence nous a tous ſauvez, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire perir. Vous êtes donc le ſeul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle eſt de ſa nature, a été vaincuë.*

PLEO-

PLeonafme , c’eft quand on dit plus qu’il n’étoit nécclTaire, comme quand on àt: Je l'ai entendu de mes oreillei. Ce mot vient d’un verbe Grec qui fignifie jurabonder. Or il ne faut pas que ce qu’on ajoûte foit entièrement fuperflu. Un Plconafme qui ne feroit pas une.plus grande impreflion, ou s’il n’eft pas nécelfaire d’en faire une plus grande, eft vicieux : ainfi dans ce difeours : „ Comme je „ fuis Auteur , il faut que je réponde en homme „ du métier; c’elt-à-dire que j’examine félonies „ réglés que nous ont donné nos Maîtres ; fans „ cela on ne me diftingueroit pas du commun peu„ p/e. L’Auteur des Reflexions fur l’élegance & la politefle du ftile , remarque fort bien que commun en cet endroit eil unPleonafme inutile, puisque peup/e tout court fait le même effet que corn‘ mun peup/e. Lorfque ce que l’on ajoûte dit plus , & qu’on monte comme par degrez, cela fait une figure que tantôt cm appelle Climax , tantôt Auxeje , qui font des mots Grecs. Le premier fignifie gradation , élévation qui fe fait de dégré en degré. Le fécond mugmentation. S VN O N r M E. SYnonyme, c’eft quand on exprime une même chofe par plufieurs paroles qui n’ont qu’une même fignification : ce qui arrive quand la bouche ne fuffifant pas au cœur , on fe fert de tous les noms qu’on fait pour exprimer ce que l’on penfe. Abiit, tvajit, erupit: Il s'en eft atiéy il a pris la fuite, il s'eft échappé. Les Synonymes font comme autant de coups ' G 4 de Digitized by Google

PLEONASME.

PLeonaſme, c'eſt quand on dit plus qu'il n'étoit néceſſaire, comme quand on dit: *Je l'ai entendu de mes oreilles.* Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *ſurabonder.* Or il ne faut pas que ce qu'on ajoûte ſoit entiérement ſuperflu. Un Pleonaſme qui ne feroit pas une plus grande impreſſion, ou s'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire une plus grande, eſt vicieux: ainſi dans ce diſcours: „ Comme je „ ſuis Auteur, il faut que je réponde en homme „ du métier; c'eſt-à-dire que j'examine ſelon les „ regles que nous ont donné nos Maîtres; ſans „ cela on ne me diſtingueroit pas du *commun peu-* „ *ple.* L'Auteur des Reflexions ſur l'élegance & la politeſſe du ſtile, remarque fort bien que *commun* en cet endroit eſt un Pleonaſme inutile, puiſque *peuple* tout court fait le même effet que *commun peuple.*

Lorſque ce que l'on ajoûte dit plus, & qu'on monte comme par degrez, cela fait une figure que tantôt on appelle *Climax*, tantôt *Auxeſe*, qui ſont des mots Grecs. Le premier ſignifie *gradation*, élevation qui ſe fait de dégré en degré. Le ſecond *augmentation.*

SYNONYME.

SYnonyme, c'eſt quand on exprime une même choſe par pluſieurs paroles qui n'ont qu'une même ſignification: ce qui arrive quand la bouche ne ſuffiſant pas au cœur, on ſe ſert de tous les noms qu'on ſait pour exprimer ce que l'on penſe. *Abiit, evaſit, erupit: Il s'en eſt allé, il a pris la fuite, il s'eſt échappé.*

Les Synonymes ſont comme autant de coups

151 La RHtToniQus, ou l’Art de pinceau. Mais quand ils font inutiles ils font vicieux , comme le lecond pinceau ne fait que gâter ce qui eft fini. Aufli on critique ce vers : Fuir d'un Ji grand fardeau ia charge trop ptfante. Parce qu’il n’y a pas de différence entre fardeau & /charge. Si ces fortes de Synonymes font vicieux , il faut condamner ce grand nombre d’épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs difcours; comme font ces épithetes : L'éclatant embar^ ras des plus fuperbes équipages. Le pompeux fracas de ces grands divertiffemens. HVPOTYPOSE. T Es objets de nos paflions font prefqne toûjours ^ préfens à l’efprit. Nous croyons voir & entendre* ceux à qui l’amour nous attache. — — Jl/um abfens abfentem auditque videtque. Nous penfons aufli fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire. Je les voist je les vois s'apprêter au carnage ^ Comme des lions rugiffans , éec. Ceft pourquoi toutes les deferiptions que l’on fait de ces objets font vives & exades, comme celle que fait Orefte dans Euripide , des furies de l’Enfer qu’il craint. Mere cruelle , arrête , éloigne de mei yeux Ces files de l'Enfer , ces fpefhes odieux. Ils viennent , je les vois : mon JuppUce s'apprête » Mille horribles ferpens leur fifknt fur la tête. Ces Digitizëd bÿ Googl

de pinceau. Mais quand ils ſont inutiles ils ſont vicieux, comme le ſecond pinceau ne fait que gâter ce qui eſt fini. Auſſi on critique ce vers:

Fuir d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante.

Parce qu'il n'y a pas de difference entre *fardeau* & *charge*. Si ces ſortes de Synonymes ſont vicieux, il faut condamner ce grand nombre d'épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs diſcours; comme ſont ces épithetes: *L'éclatant embarras* des plus ſuperbes équipages. *Le pompeux fracas* de ces grands divertiſſemens.

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos paſſions ſont preſque toûjours préſens à l'eſprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

— *Illum abſens abſentem auditque videtque.*

Nous penſons auſſi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire.

Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugiſſans, &c.

C'eſt pourquoi toutes les deſcriptions que l'on fait de ces objets ſont vives & exactes, comme celle que fait Oreſte dans Euripide, des furies de l'Enfer qu'il craint.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent, je les vois: mon ſupplice s'apprête,
Mille horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête.

Ces

PARI EK. Liv.II. Cbap. IX. TJ3 Ces defcriptions qui font fi vives , fe difiinguent des defcriptions ordinaires. Elles font appcllccshypotypofes , parce qu'elles figurent les chofes , & en forment une image qui tient lieu des chofes mêmes; c'eft ce que fignifie ce nom Grec Hypoiy^fe. David parlant du fecours que Dieu lui devoir donner contre fes ennemis, & que fa foi .& fon efpcrance lui rendoient préfent , il s'explique , comme fi fes ennemis étoient déjà abatus à fes pieds. * Tu m'entens , les voilà qui tombent y Ces hommes pleins ef iniquité: Tu confonds leur témérité ^ Et malgré leur orgueil fous ta main ils fuccombent. DESCRIPTION. T 'Hypotypofe eft une elpece d'enthoufiafme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'efi point préfent , 8c qu'on le repréfente fi vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur femble voir ce qu'on leur dit. La defeription elt une figure affez femblable , mais qui n'cft pas fi vive. Elle parle des chofes abfcntes comme abfentes, cependant elle le fait d'une maniéré qui fait une grande imprejffion , comme il paroît dans cette defeription qu'Ifaïe fait d'une Nation que Dieu devoit appellcr pour punir les Juifs de leur rébellion. Ce Prophète parle ainfi , chap. 5. Dieu élèvera fon étendard pour Jervir de fignal à un peuple très éloigné : il l'appellera d'un coup de Jiflet des entremitez de la terre y éf il accourer* aujji tôt avec une intejje prodigieufe. Il ne fentira ni la laffttude ni le travail 5 il ne dormira ni ne fommeil'era point ; il ne quittera jamais le baudrier dont il ejl ceint , un feul cordon de fes foulters ne fe rompra dans fi mattbe. Toutes fes flèches ont une pointe, perdante y ë»* G 5 tous Digitized by Google

Ces deſcriptions qui ſont ſi vives, ſe diſtinguent des deſcriptions ordinaires. Elles ſont appellées hypotypoſes, parce qu'elles figurent les choſes, & en forment une image qui tient lieu des choſes mêmes; c'eſt ce que ſignifie ce nom Grec *Hypotypoſe*. David parlant du ſecours que Dieu lui devoit donner contre ſes ennemis, & que ſa foi & ſon eſperance lui rendoient préſent, il s'explique, comme ſi ſes ennemis étoient déja abatus à ſes pieds.

Tu m'entens, les voilà qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité:
Tu confonds leur temerité,
Et malgré leur orgueil ſous ta main ils ſuccombent.

DESCRIPTION.

L'Hypotypoſe eſt une eſpece d'enthouſiaſme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'eſt point préſent, & qu'on le repréſente ſi vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur ſemble voir ce qu'on leur dit. La deſcription eſt une figure aſſez ſemblable, mais qui n'eſt pas ſi vive. Elle parle des choſes abſentes comme abſentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une grande impreſſion, comme il paroît dans cette deſcription qu'Iſaïe fait d'une Nation que Dieu devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainſi, chap. 5. *Dieu élevera ſon étendard pour ſervir de ſignal à un peuple très éloigné: il l'appellera d'un coup de ſifflet des extremitez de la terre, & il accourera auſſi-tôt avec une vîteſſe prodigieuſe. Il ne ſentira ni la laſſitude ni le travail; il ne dormira ni ne ſommeil'era point; il ne quittera jamais le baudrier dont il eſt ceint, & un ſeul cordon de ſes ſouliers ne ſe rompra dans ſa marche. Toutes ſes fléches ont une pointe perçante, &*

ÏJ4 La Rhïtorique, ôü l’Ar T ttus fis arcs font toûjours bandez.. La corne du pied de fes chevaux eft dure comme les cailloux , ér la roue de fes chariots eft rapide comme la tempête. Il rugira comme un lion , il pouffera des hurlemens ter ribles comme les lionceaux. Il frémira, il Je jettera fur J a proye, éf il l'emportera fans que perji/nne la lui puifte ôter. Voilà l’exeixiple d’une defcription fort vive à qui on pourroit donner le nom à’hypotypofe. C’eft le Soleil qui décrit à Phaëton la route qu’il devoit tenir. yîujjt tôt devant toi s'offriront fept étoiles : Dreffe par là ta courfe > éf fuis le droit chemin, Pha'éton à ces mots prend les rênes en main ; Dç fes chevaux allez il bat les flancs agiles. Les courfters du Soleil à fa voix font dociles. Ils vont J le char s'éloigne , ph*s prompt qu'un éclair , Pénétré en un moment les vaftes champs de Pair, Le pere cependant plein d'un trouble funefte , Le voit rouler de loin fur la plaine cel fte , Lui montre encor fa route , éé du plus haut des deux Le fuit autant qu'il peut de la voix des yeux. Va par-là ^ lui dit -il y reviens i détourne", arrête. Ne diriex-vous pas, dit Longin, que l’ame du Poëte monte fur le char avec Phaëton ; qu’elle partage tous fes périls, & qu’elle vole dans l’air avec les chevaux? Car s’il ne les fuivoit pas dans les Cieux , s’il n’affiftoit à tout ce qui s’y pafle , pourroit-il peindre la chofe comme il le fait. DISTRIBUTION, « La Diftribution eft encore une efpece d’Hypotypofe; l’on s’en fert lorfque l’on fait un dénom

tous ſes arcs ſont toûjours bandez. La corne du pied de ſes chevaux eſt dure comme les cailloux, & la rouë de ſes chariots eſt rapide comme la tempête. Il rugira comme un lion, il pouſſera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il fremira, il ſe jettera ſur ſa proye, & il l'emportera ſans que perſonne la lui puiſſe ôter.

Voilà l'exemple d'une deſcription fort vive à qui on pourroit donner le nom d'*hypotypoſe*. C'eſt le Soleil qui décrit à Phaëton la route qu'il devoit tenir.

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles:
Dreſſe par-là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main:
De ſes chevaux aîlez il bat les flancs agiles.
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Penetre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le pere cependant plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine celeſte,
Lui montre encor ſa route, & du plus haut des cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il; reviens; détourne: arrête.

Ne diriez-vous pas, dit Longin, que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëton; qu'elle partage tous ſes perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? Car s'il ne les ſuivoit pas dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout ce qui s'y paſſe, pourroit-il peindre la choſe comme il le fait.

DISTRIBUTION.

LA Diſtribution eſt encore une eſpece d'Hypotypoſe; l'on s'en ſert lorſque l'on fait un dénom-

DE PARLER. Liv.II. Chttp. I X. IJJ nombrement des parties de l’objet de fa paffion. David nous en fournit un exemple , lorfque dans le mouvement de fon indignation contre les pécheurs » il fait une vive peinture de leur iniquité. Leur gofter eji comme un Jepulcre ouvert-, ils]e font fervis de leur langue pour tromper ax<ec adrejfe , ils ont fur leurs levres un x>enin d’afpic , leur bouche eli remplit de malediflion éf d’aigreur , leurs pieds font vîtes & légers pour répandre le jang. Voici un exemple fort animé tiré de Saint Paul. J^ai été battu de verges par trois fois: j'ai été lapidé une füis\ j'ai fait naufrage trois fois ^ j'ai pafjé un jour & une nuit au fond de la mer ; j'aî été Jouxtent dans les voyages, dans les périls fur les fleux^es , dans les périls des xwleurs, dans les périls de la part de ceux de ma Nation, dans les périls de la part des^ Payens t dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des dejcrts , dans les périls Jur la mer , dans les périls entre les faux freres t &c, antijheses, ou oppositions. T Es Antithefes ou oppofitions, les comparair •*^fons , les fimilitudes qui font des figures propres à repréfenter les chofes avec clarté , lont les effets de cette forte impreffion que fait fur nous l’objet de la paflion qui nous anime; & dont par conféquent il eft facile de parler clairement & exadtement, l’ayant préfent devant les yeux de l’âme. On fait que les chofes oppofées fe font appercevoir les unes les autres : la blancheur éclate auprès de la noirceur. Voici un exemple d’une Antithefe aue Je tire de Saint Profper , qui dit , en parlant de ceux qui agiffent fans être pouffez par le Saint Efprit : G 6 Leur Digilized by Google

nombrement des parties de l'objet de ſa paſſion. David nous en fournit un exemple, lorſque dans le mouvement de ſon indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur goſier eſt comme un ſepulcre ouvert, ils ſe ſont ſervis de leur langue pour tromper avec adreſſe, ils ont ſur leurs levres un venin d'aſpic, leur bouche eſt remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds ſont vîtes & legers pour répandre le ſang.*

Voici un exemple fort animé tiré de Saint Paul. *J'ai été battu de verges par trois fois: j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai paſſé un jour & une nuit au fond de la mer; j'ai été ſouvent dans les voyages, dans les perils ſur les fleuves, dans les perils des voleurs, dans les perils de la part de ceux de ma Nation, dans les perils de la part des Payens, dans les perils au milieu des villes, dans les perils au milieu des deſerts, dans les perils ſur la mer, dans les perils entre les faux freres, &c.*

ANTITHESES, ou OPPOSITIONS.

LEs Antitheſes ou oppoſitions, les comparaiſons, les ſimilitudes qui ſont des figures propres à repréſenter les choſes avec clarté, ſont les effets de cette forte impreſſion que fait ſur nous l'objet de la paſſion qui nous anime; & dont par conſéquent il eſt facile de parler clairement & exactement, l'ayant préſent devant les yeux de l'ame. On ſait que les choſes oppoſées ſe font appercevoir les unes les autres: la blancheur éclate auprès de la noirceur. Voici un exemple d'une Antitheſe que je tire de Saint Proſper, qui dit, en parlant de ceux qui agiſſent ſans être pouſſez par le Saint Eſprit:

jj6 La Rhétorique, ou l’Art Leur ame en cet état recule en s'avançant , H» voulant monter tombe , éf perd en amajpint : Comme elle fuit battrait d'une lueur trompeufe , Sa lumière l'effufque , & la rend tenebreufe. Ce paflage du Chapitre troifiéme d’Ifaïe , que vous allez lire , contient de fort belles Antithefes , Farce que les filles deSion Je font élevées , quelles ont marché la tête haute en faifant des fignes des feux , ô* des geftes des mains ^quelles ont mefuré tous leurs pas ^ é* étudié toutes leurs démarches , le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion , & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaujfures magnifiques , leurs croijjans d'or , leurs colliers, leurs filets de perle, leurs brajjelets, leurs coejfes , leurs rubans de cheveux , leurs jarretières , leurs chaînes d'or , leurs beétes de parfum , leurs pendant d'oreilles i leurs bagues, les pierreries qui leur pendent fur le front , leurs robes magnifiques , leurs efeharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamant , leurs miroirs, leurs chemijes de grand prix , leurs bandeaux , & leurs habilkmens légers contre le chaud de l'été. Et leur parfum fera changé en puanteur ; leur ceinture d'or en une corde -, leurs cheveux fri fez. en une tête nué & fans cheveux , & leurs riches corps de juppe en un cilice. Le Sonnet fameux de l’Avorton contient de fort belles Antithefes ou oppofitions. Une fille enceinte J)our fauver fon honneur fit mourir fon fruit dans on fein. Le Poëte parle. On fait parler cette filleà cet Avorton : Toi qui meurs avant que de naître, yijjemblage confus de fêtre & du néant, Tr'fe Avorton, informe enfant , Rebut du néant àf de l'être. Tai Digitizea ' igk'

Leur ame en cet état recule en s'avançant,
En voulant monter tombe, & perd en amaſſant:
Comme elle ſuit l'attrait d'une lueur trompeuſe,
Sa lumiere l'offuſque, & la rend tenebreuſe.

Ce paſſage du Chapitre troiſiéme d'Iſaïe, que vous allez lire, contient de fort belles Antitheſes, *Parce que les filles de Sion ſe ſont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faiſant des ſignes des yeux, & des geſtes des mains, qu'elles ont meſuré tous leurs pas, & étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chauſſures magnifiques, leurs croiſſans d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs braſſelets, leurs coeffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent ſur le front, leurs robes magnifiques, leurs eſcharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemiſes de grand prix, leurs bandeaux, & leurs habillemens legers contre le chaud de l'été. Et leur parfum ſera changé en puanteur; leur ceinture d'or en une corde; leurs cheveux friſez en une tête nuë & ſans cheveux, & leurs riches corps de juppe en un cilice.*

Le Sonnet fameux de l'Avorton contient de fort belles Antitheſes ou oppoſitions. Une fille enceinte pour ſauver ſon honneur fit mourir ſon fruit dans ſon ſein. Le Poëte parle. On fait parler cette fille à cet Avorton:

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être.

Toi

D E P AU I E R. Lîv. 77. Chap. IX. 157 Toi que F Amour fit par u» crime , Et que F Honneur défait par un crime à fon tour ^ Funejie ouvrage de l'Amour , De l'Honneur funejle viâiime , Laijje-moi calmer mon ennui ^ Et du fond du néant où tu rentre aujourdhui , Ne trouble point Fborreur dont ma faute e/l fuivie. Deux tyrans oppofez ont décidé ton fort: L'Amour malgré F Honneur te fait donner la vie, L'Honneur malgré l'Amour te fait donner la mort. ' Je ne voudrois pas foutenir que ce Sonnet foit également beau en toutes fes penfées, & à couvert d'une critique raifonnable. SIMILITUDE. pour la Similitude , je ne puis choifir un plus A bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrafe qu'a faite Monfieur Godeau du premier des Pfeaumes de David; où il eft parlé du bon-heur des Juftes. Comme fur le bord des ruifieaux Un grand arbre planté des mains de la Nature y Malgré le chaud brûlant conjêrve fa verdure. Et de fruit tous tes ans enrichit fes rameaux : Ainfi cet homme heureux fleurira dans le monde. Il ne trouvera rien qui trouble fes plaifirs. Et qui cenflamment ne réponde A fes nobles projets , à fes ju/les deftrs. comparaison. T ^ P*® grande différence entre la fimilitude A&la comparaifon , fi ce n'eft que celle-ci eft plus animée , comme il paroît dans cette compa^7. rajDigitized by CoogI

Toi que l'Amour fit par un crime,
Et que l'Honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeſte victime,
Laiſſe-moi calmer mon ennui,
Et du fond du neant où tu rentre aujourdhui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.
Deux tyrans oppoſez ont decidé ton ſort:
L'Amour malgré l'Honneur te fait donner la vie,
L'Honneur malgré l'Amour te fait donner la mort.

Je ne voudrois pas ſoutenir que ce Sonnet ſoit également beau en toutes ſes penſées, & à couvert d'une critique raiſonnable.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choiſir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphraſe qu'a faite Monſieur Godeau du premier des Pſeaumes de David; où il eſt parlé du bon-heur des Juſtes.

Comme ſur le bord des ruiſſeaux
Un grand arbre planté des mains de la Nature,
Malgré le chaud brûlant conſerve ſa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ſes rameaux:
Ainſi cet homme heureux fleurira dans le monde,
Il ne trouvera rien qui trouble ſes plaiſirs;
Et qui conſtamment ne réponde
A ſes nobles projets, à ſes juſtes deſirs.

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la ſimilitude & la comparaiſon, ſi ce n'eſt que celle-ci eſt plus animée, comme il paroît dans cette compa-

15S La Rhïtokiqui, où l’Ar T raifon où David fait connoître qu’il préféré les Loix de Dieu à toutes chofes. Vor me paraît moins defîrable Que fes divins Cammandemens : , Pour moi les riches dinmans N'ont rien qui leur fait comparable i Et le miel le plus deux ,efi fans douceur pour moi Auprès de Ja divine Loi. Voici plufieurs exemples dé cette figure tirez d’Ifaïe; on ne peut rien voir de plus animé, ch. i. Le boeuf connaît celui à qui il eft , f âne l'ejla^ ble de fon maître j mais Ifra'él ne m'a point- connu , & mon peuple a été fans entendement. Et dans le chap. 10. ce Prophète reprime l’infolence de ceux qui s’élèvent contre Dieu même , à caufe de la puiflance qu’il leur a donnée pour châtier fon peuple. La coignée fe glorifie-t-elle contre celui qui s'en fert ? La feie /e fouleve t-elle contre la main qui l'employe î C'efi comme fi la verge s'élevait contre celui qui la leve i & fi le bâton fe glorifiait , quoique ce ne fait que du bois. Et chap. 45'. Malheur à l'homme qui difpute contre celui qui l'a créét lui qui n'ejl qu'un peu d'argile ^ & qu'un vafe de terre. V argile dit-elle au Potier'. Qfai’ez-iwusfait} Remarquez deux chofes dans les comparaifons ; La première , que l’on ne doit pas rechercher un rapport exaâ: entre toutes les parties d’une comparaifon & le fuiet dont on parle. On y fait entrer de certaines tiiofes qui n’y font placées que pour rendre ces comparaifons plus vives , comme dans la comparaifon que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille , avec une Colombe qui eft entre les ferres d’un Epervier : après avoir dit ce qui eft de principal , ôc fur quoi tombe la comparaifon , il ajoute : ■ Tum Digilized by Google

raiſon où David fait connoître qu'il préfere les Loix de Dieu à toutes choſes.

L'or me paroît moins deſirable
Que ſes divins Commandemens:
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur ſoit comparable;
Et le miel le plus doux eſt ſans douceur pour moi
Auprès de ſa divine Loi.

Voici pluſieurs exemples de cette figure tirez d'Iſaïe; on ne peut rien voir de plus animé, ch. 1. *Le bœuf connoît celui à qui il eſt, & l'âne l'eſtable de ſon maître; mais Iſraël ne m'a point connu, & mon peuple a été ſans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'inſolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cauſe de la puiſſance qu'il leur a donnée pour châtier ſon peuple. *La coignée ſe glorifie-t-elle contre celui qui s'en ſert? La ſcie ſe ſouleve t-elle contre la main qui l'employe? C'eſt comme ſi la verge s'élevoit contre celui qui la leve; & ſi le bâton ſe glorifioit, quoique ce ne ſoit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui diſpute contre celui qui l'a créé, lui qui n'eſt qu'un peu d'argile, & qu'un vaſe de terre. L'argile dit-elle au Potier: Qu'avez-vous fait?*

Remarquez deux choſes dans les comparaiſons; La premiere, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une comparaiſon & le ſujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choſes qui n'y ſont placées que pour rendre ces comparaiſons plus vives, comme dans la comparaiſon que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui eſt entre les ſerres d'un Epervier: après avoir dit ce qui eſt de principal, & ſur quoi tombe la comparaiſon, il ajoute:

Tum

I DI PARLER. Liv. J J. Chap. IX. 159 Tum eru«r , é* vulfe labuntur ab £there plumg. Il n’étoit pas néceflairededire qu’on voit le fang qui coule, & les plumes qui tombent, cela n’eft point de la comparaifon , & ne fert qu’à faire une peinture fenfible d’une Cqlombe qui eft déchirée par un Epervier. Je fais la leconde remarque en faveur de cet admirable l’oéte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent fes comparaifons comme étant balles. Mais c'elt avec bien de l’art que dans fonEneïde il tire fes comparaifons de chofes fimples : il veut dclalTer rcfprit de fon Lecteur , que la grandeur &: la dignité de fa matière avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu’il a eu ce delTein , on n’a qu’a confiderer les comparaifons de fes Georgiques, qui font au contraire grandes & relevées. SUSPENSION. T Orfqu’on commence un difcours de telle forte ■^que l’Auditeur ne fait pas ce que doit dire celui qui parle , & que l’attente de quelque chofe de grand le rend attentif, cette figure eft appellée Sufpenfton. En voici une de Breboeuf dans fes Entretiens Solitaires. U parle à Dieu. Les ombres de la nuit à la clarté du jour , Les tranfports de la rage aux douceurs de Pamour , A l'étroite amitié la dijcorde ou l'envie } Le plus brûlant orage au calme le plus doux : La douleur au plaijir , le trépas à la vie Sont bien moins oppofez que le pecheur à vous. Autre exemple. L'œil n'a point vu , Poreilte n'a point entendu t & le cœur de l'homme n'a ja^ mais Digitized by Google

Tum cruor, & vulſæ labuntur ab æthere plumæ.

Il n'étoit pas néceſſaire de dire qu'on voit le ſang qui coule, & les plumes qui tombent, cela n'eſt point de la comparaiſon, & ne ſert qu'à faire une peinture ſenſible d'une Colombe qui eſt déchirée par un Epervier. Je fais la ſeconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ſes comparaiſons comme étant baſſes. Mais c'eſt avec bien de l'art que dans ſon Eneïde il tire ſes comparaiſons de choſes ſimples: il veut délaſſer l'eſprit de ſon Lecteur, que la grandeur & la dignité de ſa matiere avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce deſſein, on n'a qu'à conſiderer les comparaiſons de ſes Georgiques, qui ſont au contraire grandes & relevées.

SUSPENSION.

LOrſqu'on commence un diſcours de telle ſorte que l'Auditeur ne ſait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque choſe de grand le rend attentif, cette figure eſt appellée *Suſpenſion.* En voici une de Brebœuf dans ſes Entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté du jour,
Les tranſports de la rage aux douceurs de l'amour,
A l'étroite amitié la diſcorde ou l'envie;
Le plus bruïant orage au calme le plus doux:
La douleur au plaiſir, le trépas à la vie
Sont bien moins oppoſez que le pecheur à vous.

Autre exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu; & le cœur de l'homme n'a jamais*

ï6o La Rhétorique, ou l’Art mats con^ù ce que Dieu a préparé pour ceux qui /‘aiment. PROSOPOPEE. Quand une paffion eft violente, elle rend infenfez, en quelque façon ceux qu’elle poflede ; pour lors on s’entretient avec les morts & avec les rochers , comme avec des perfonnes vivantes : on les fait parler comme s’ils étoient animez. Ceit de là que cette figure s’appelle Profopopée , parce qu’on fait une perfonne de ce qui n’en eft pas une ; Comme dans l’exemple fuivant , où un Etranger ayant été accufé d’homicide, parce qu’on le trouva feul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire : JuJle Dieu , dit-il , protcéîeur des innocens , permettez que l'ordre de la nature foit troublé pour un moment , & que ee cadavre déliant fa langue , reprenne lufage de la voix. Il me femble que Dieu accorde ce miracle à mes prières : Ne l'entendez vous pas , MelJieurst comme il publie mon innocence , déclare les au' teurs de (a mort ? Si c'efl un jttfle rejjentiment , ditil , contre celui qui m'a mis dans le tombeau , qui vous anime , tournez vôtre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entière ajfurance y après avoir chargé cet innocent du poids de fon crime. Quintilien dit que cette figure doit fe faire avec beaucoup d’art , & qu’il faut quelle touche beaucoup , ou qu’on en foit extrêmement rebuté : Magna quadam %ùs eloquentie defideratur. Falfet enim incredibilia natut^â neceffe efl , aut magis moveant , quia fupra vera funt , aut pro vanis accipiantur quia vera non Junt. Ce Maître des Orateurs dit qu’il faut adoucir cette figure , comme le fait Cicéron dans cct exemple. Etenim fi mecum patria , Digitized by Coôgle

mais conçû ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

PROSOPOPE'E.

QUand une paſſion eſt violente, elle rend inſenſez en quelque façon ceux qu'elle poſſede ; pour lors on s'entretient avec les morts & avec les rochers, comme avec des perſonnes vivantes : on les fait parler comme s'ils étoient animez. C'eſt de là que cette figure s'appelle *Proſopopée*, parce qu'on fait une perſonne de ce qui n'en eſt pas une : Comme dans l'exemple ſuivant, où un Etranger ayant été accuſé d'homicide, parce qu'on le trouva ſeul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire : *Juſte Dieu*, dit-il, *protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature ſoit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant ſa langue, reprenne l'uſage de la voix. Il me ſemble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez vous pas, Meſſieurs, comme il publie mon innocence, & déclare les auteurs de ſa mort ? Si c'eſt un juſte reſſentiment*, dit-il, *contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime, tournez vôtre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere aſſurance, après avoir chargé cet innocent du poids de ſon crime.*

Quintilien dit que cette figure doit ſe faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en ſoit extrêmement rebuté : *Magna quædam vis eloquentiæ deſideratur. Falſa enim & incredibilia naturâ neceſſe eſt, aut magis moveant, quia ſupra vera ſunt, aut pro vanis accipiantur quia vera non ſunt.* Ce Maître des Orateurs dit qu'il faut adoucir cette figure, comme le fait Ciceron dans cet exemple. *Etenim ſi mecum*

patria

r>H PARIS R. Lîv.JJ. Chap.IX. i6i patria , que mihi vitâ meâ niulto eft charlor , fi cunfia Ualia , fi omnis Refpubüca fie luquatur , Ai. Tulli , qutd agis ? La figure que l’on appelle en Latin fermocinatio t c’eft -à-dire dialogue , entretien , eft une efpece de Profopopée. L’Orateur feint de fe taire pour faire parler celui qui eft le fujetde fondifeours. Envoilà un riche exemple : ce font des vers que Patris compofa peu de jours avant fa mort. Je Rongeais cette nuit que de mal confumé , Côte a côte d'un pauvre on m'avoit inhumé , Et que n'en pouvant pas fouffrir le voifinage^ En mort de qualité je lui tins ce langage: Retire toi , coquin , va pourrir loin a' ici : Il ne t'appartient pas de m'approcher ainfi. Coquin, ce me dit- il, d'une arrogance extrême'. Va chercher tes coquins ailleurs , coquin toi-même. Ici tous font égaux je ne te dois plus rien : Je Juis fur mon fumier comme toi fur le tien, SENTENCE. LEs Sentences ne font que des reflexions que l’on fait fur une chofe qui furprend , & qui mérité d'être confiderée. Une fentence fe fait en peu de paroles , qui font énergiques , & qui renferment un grand fens; comme eft celle-ci : Il n'y a point de éèguifement qui puifje long-tems cacher Pamour où il eji , ni le feindre où il n'eft pas. On peut mettre au nombre des fentences toutes ces exprefljons ingenieufes, qui renferment en peu de paroles de grands fens , ou qui difent plus de chofes que de paroles. Néanmoins leur prix ne confifte pas tant dans les chofes que dans le tour des paroles , ou l’art avec lequel on peut avec peu de paroles dire beaucoup. 11 y a des fentences dont le . - fens Digitized by Google

patria, quæ mihi vitâ meâ multò eſt charior, ſi cuncta Italia, ſi omnis Reſpublica ſic loquatur, M. Tulli, quid agis?

La figure que l'on appelle en Latin *ſermocinatio*, c'eſt-à-dire *dialogue*, *entretien*, eſt une eſpece de Proſopopée. L'Orateur feint de ſe taire pour faire parler celui qui eſt le ſujet de ſon diſcours. En voilà un riche exemple : ce ſont des vers que Patris compoſa peu de jours avant ſa mort.

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire toi, coquin, va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous ſont égaux; je ne te dois plus rien:
Je ſuis ſur mon fumier comme toi ſur le tien.

SENTENCE.

LEs Sentences ne ſont que des reflexions que l'on fait ſur une choſe qui ſurprend, & qui merite d'être conſiderée. Une ſentence ſe fait en peu de paroles, qui ſont énergiques, & qui renferment un grand ſens; comme eſt celle-ci : *Il n'y a point de déguiſement qui puiſſe long-tems cacher l'amour où il eſt, ni le feindre où il n'eſt pas.*

On peut mettre au nombre des ſentences toutes ces expreſſions ingenieuſes, qui renferment en peu de paroles de grands ſens, ou qui diſent plus de choſes que de paroles. Néanmoins leur prix ne conſiſte pas tant dans les choſes que dans le tour des paroles, ou l'art avec lequel on peut avec peu de paroles dire beaucoup. Il y a des ſentences dont le

ſens

i6i La Rhitorïqüe, ou l’Art fcns fait la beauté ; n’importe (jue ce fens foit exprimé avec étendue. La reflexion ^ue Lucain fait fur l’erreur des anciens Gaulois , qm croyoient que les âmes ne fortoient d’un corps que pour rentrer dans un autre , fervira d’exemple d’une efpece de fentence qui ell plus étendue. OlJicieux menfonge l agréable mpojlure l La p ayeur de la mort , des frayeurs la plus dure f P^'a jamais fut pâlir ces feres Nations Oui trouvent leur repos dans leurs illupons. Ve là naît dans leur cœur cette bouillante envie V'afjronter une mort qui donne une autre vie > Ve braver les périls y de chercher les combats Où l'on Je voit renaître au milieu du trépas. EPIPHONEME. EPiphonême eft une exclamation qui contient quelque fentence ou quelque grand fens que l’on place à la fin^d’un difcours ; c’eft comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs , & une reflexion vive 6c prenante fur le fujet dont on parle. Cet Hemiftiche de Virgile eft un Epiphonême. •— Tantane animis cœlejîibus ira ? Lucain finit par une efpece d’Epiphonême cette plainte qu’il fait faire aux habitans de Rimini contre la fituation de leur ville , qui étoit expofée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangères. Et Rome na jamais vu tonner de tempêtes , -fige leur premier éclat n'ait fondu fur nos têtes. /NDigr.i.

ſens fait la beauté ; n'importe que ce ſens ſoit exprimé avec étenduë. La reflexion que Lucain fait ſur l'erreur des anciens Gaulois, qui croyoient que les ames ne ſortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, ſervira d'exemple d'une eſpece de ſentence qui eſt plus étenduë.

Officieux menſonge ! agreable impoſture !
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fieres Nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illuſions.
De là naît dans leur cœur cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats
Où l'on ſe voit renaître au milieu du trepas.

EPIPHONEME.

EPiphonême eſt une exclamation qui contient quelque ſentence ou quelque grand ſens que l'on place à la fin d'un diſcours : c'eſt comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs, & une reflexion vive & preſſante ſur le ſujet dont on parle. Cet Hemiſtiche de Virgile eſt un Epiphonême.

— *Tantæne animis cœleſtibus iræ ?*

Lucain finit par une eſpece d'Epiphonême cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la ſituation de leur ville, qui étoit expoſée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu ſur nos têtes.

L’Interrogation règne prefque par tout dans un difeours figuré. La paffion porte continuellement vers ceux que l’on veut perfuader , & fait qu’on leur adrefle tout ce que l’on dit. Aufïi cette ngure eft merveilleufement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu’on veut qu’ils entendent. Voici J’exeinplc d’une interrogation très- animée ; c’eft David qui fe plaint à Dieu dans le neuvième l’feaume , de ce qu’il femble avoir abandonne les innocens affligez. Quoi ? Seigneur , ejï-ce ainjt que tu veux t'éloigner Du JuJîe en Ja mifere ? Eft ce ninjî que tu veux il'un Sauveur & d'wt Pere Les tendres foins lui témoigner ? Il gcfiiit fous le faix de fes vives douleurs J Son ennui le confume > Tandis que le méchant plus fier que de coûtante ^ Rit & triomphe de fes pleurs. Ceft par une figure femblable que JésusC H U I s T fait faire attention aux Juifs qu’il eft le Meffie , puifque Jean Baptifte , qu’ils avoient regardé comme l’Ange du Seigneur, le leur avoit déclaré. C’étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fiflent attention ; car en leur faifant confiderer que Jean étoit le Précurfeur , il leur faifoit appercevoir qu’il étoit le Meffie , fuivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. Ceft pour cela, dis-je, que Jefus-Chrift employé cette figure qui eft fi propre pour rendre un efprit attentif à la vérité qu’on lui veut faire fentir. Qu'ètes-vous allé cherDigitized by Google

INTERROGATION.

L'Interrogation regne preſque par tout dans un diſcours figuré. La paſſion porte continuellement vers ceux que l'on veut perſuader, & fait qu'on leur adreſſe tout ce que l'on dit. Auſſi cette figure eſt merveilleuſement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une interrogation très-animée ; c'eſt David qui ſe plaint à Dieu dans le neuviéme Pſeaume, de ce qu'il ſemble avoir abandonné les innocens affligez.

Quoi ? Seigneur, eſt-ce ainſi que tu veux t'éloigner
Du Juſte en ſa miſere ?
Eſt ce ainſi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres ſoins lui témoigner ?
Il gemit ſous le faix de ſes vives douleurs ;
Son ennui le conſume ;
Tandis que le méchant plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ſes pleurs.

C'eſt par une figure ſemblable que JESUS-CHRIST fait faire attention aux Juifs qu'il eſt le Meſſie, puiſque Jean Baptiſte, qu'ils avoient regardé comme l'Ange du Seigneur, le leur avoit déclaré. C'étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fiſſent attention ; car en leur faiſant conſiderer que Jean étoit le Précurſeur, il leur faiſoit appercevoir qu'il étoit le Meſſie, ſuivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. C'eſt pour cela, dis-je, que Jeſus-Chriſt employe cette figure qui eſt ſi propre pour rendre un eſprit attentif à la verité qu'on lui veut faire ſentir. *Qu'êtes-vous allé*

I 164 La Rhetoriqjüe, ou l’Art chercher dans le dejert ? Un rofeau agité du vent t Qu'êtes vous , dis-je , allé voir ? un homme vêtu avec luxe (è* avec mollejli ? Vous favez que ceux qui s'habillent de cette Joi te , font dans les maifons des Rois, Qu'êtes vous donc allé voir ? Un Prophète ? Oui certes je vous le dis , éf plus que Prophète -, car c'ejl de j lui qu'il a été écrit : ^envupje devant vous mon Ange qui vous préparera la voje. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l’envie qu’onade perfuader & d’être écouté , on agit de la main aufîibien que de la voix, & on tire celui à qui on parle par fes habits ; on lui frappe le bras afin qu’il foit attentif. C'eft là l’effet de l’interrogation. APOSTROPHE. L’Apoflrophe fe fait lorfqu’un homme étant extraordinairement émû , il fe tourne de tous cotez , il s’adrelfe au Ciel , à la terre , aux rochers , j aux forêts , aux chofes infenfibles , auffi-bien qu’à | celles qui font fcnfibles. 11 ne fait aucun difeerne-) ment dans cette émotion ; il -cherche du fecours de tous cotez : il s'en prend à toutes chofes comme un enfant qui frappe la terre où il eft tombé. C’eft ainli que David au i. chapitre du 2. Livre des Rois, étant vivement affligé de la mort deSaiÜ & de Jonathas , fait des imprécations contreles montagnes de Gelboë , quiavoient été le théâtre funefte de cet accident. Et vous y montagnes de Gelboe, que jamais la rofée ét la pluye ne vous rafraichtjjent , que jamais on ne trouve de moijfons fur vos funejles céteaux qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'ifra'él , & qui ont été teints de leur fang. L’Apoftrophe lignifie converfion. Ifaïe apoftrophe le Ciel & la terre pour les prier de donner le Mcflie qu’il attendoit avec tant d’impaDigitij'.' • ■ . V i\ 'ogie \

chercher dans le deſert ? Un roſeau agité du vent ? Qu'êtes vous, dis-je, allé voir ? un homme vêtu avec luxe & avec molleſſe ? Vous ſavez que ceux qui s'habillent de cette ſorte, ſont dans les maiſons des Rois. Qu'êtes vous donc allé voir ? Un Prophete ? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete ; car c'eſt de lui qu'il a été écrit : J'envoye devant vous mon Ange qui vous preparera la voye. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on a de perſuader & d'être écouté, on agit de la main auſſi-bien que de la voix, & on tire celui à qui on parle par ſes habits ; on lui frappe le bras afin qu'il ſoit attentif. C'eſt là l'effet de l'interrogation.

APOSTROPHE.

L'Apoſtrophe ſe fait lorſqu'un homme étant extraordinairement émû, il ſe tourne de tous côtez, il s'adreſſe au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choſes inſenſibles, auſſi-bien qu'à celles qui ſont ſenſibles. Il ne fait aucun diſcernement dans cette émotion ; il cherche du ſecours de tous côtez : il s'en prend à toutes choſes comme un enfant qui frappe la terre où il eſt tombé. C'eſt ainſi que David au 1. chapitre du 2. Livre des Rois, étant vivement affligé de la mort de Saül & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë, qui avoient été le théatre funeſte de cet accident.

Et vous, montagnes de Gelboë, que jamais la roſée & la pluye ne vous rafraichiſſent, que jamais on ne trouve de moiſſons ſur vos funeſtes côteaux qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Iſraël, & qui ont été teints de leur ſang. L'Apoſtrophe ſignifie *converſion.*

Iſaïe apoſtrophe le Ciel & la terre pour les prier de donner le Meſſie qu'il attendoit avec tant d'im-

pa-

DB PARLER. Lîv.II. Chap.IX. 165 . patience, deux , envoyez, d'enhaüt vôtre rofêe , & que les nuées fuff}nt defcendre le jufte eomme une pluye 5 que la terre s'ouvre, ds> qu'elle ferme U Sauveur, * a epjstrophe. Otre langue n’a point de termes propres pour ^ exprimer le nom que les Rhéteurs Grecs donnoient à cette figure. efpecede converfîon , ou plutôt d une reverfion ou retour lorfqu’on répété le meme mot d une maniéré fort énergique , comme dans ce raifonnement de faint Paul ; Sont-ils Hebreux } Je le fuh auffi. Sont-ils Ifi aélitas î Je le fuis aujjt. Sont-ils de la race d' Abraham r J'en fuis au ffl, &c. Elle a beaucoup de force, & rend fenfiblç ce qu’on veut faire concevoir;' comme quand Cicéron veut perfuader qu’Antoine étoit la caufe de tous les maux de la Republique. Holetis très exer^ eitus populi Romani interfeélos ? Intsrfecit Antonhs. Defderatis clarijfmos cives ? Ecs quoque eripuit vobis ’ Antonius. AuÂoritas hujus ordinis affliSta efi ? Af fiixit Antonius , &e. Qui s legem tulit ? Rullus. Quts major em populi partent fuffragiis privavit ? R^s Qnis cemitits prafuit > Idem Rulluu P RO LE P S E, ET U P O B 0 L E, O N appelle Prelepfe cette figure que l’on fait lorfque l’on prévient ce que les Adverfaires pourroient objeaer ; & Upobok la maniéré de répondre à ces objedions que l’on a prévenuès. Je trouve dans faint Paul un exemple de çes deux figures. Ce Saint parlant de la Refurreaion future, s’objeae une difficulté qu’on pouvoit lui propofçr, Dîgilized by Google

patience. *Cieux, envoyez d'enhaut vôtre roſée, & que les nuées faſſent deſcendre le juſte comme une pluye; que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.*

EPISTROPHE.

NOtre langue n'a point de termes propres pour exprimer le nom que les Rheteurs Grecs donnoient à cette figure.

L'*Epiſtrophe* eſt une eſpece de converſion, ou plûtôt d'une reverſion ou retour lorſqu'on repete le même mot d'une maniere fort énergique, comme dans ce raiſonnement de ſaint Paul : *Sont-ils Hebreux? Je le ſuis auſſi. Sont-ils Iſraëlites? Je le ſuis auſſi. Sont-ils de la race d'Abraham? J'en ſuis auſſi*, &c. Elle a beaucoup de force, & rend ſenſible ce qu'on veut faire concevoir; comme quand Ciceron veut perſuader qu'Antoine étoit la cauſe de tous les maux de la Republique. *Doletis tres exercitus populi Romani interfectos? Interfecit Antonius. Deſideratis clariſſimos cives? Eos quoque eripuit vobis Antonius. Auctoritas hujus ordinis afflicta eſt? Afflixit Antonius, &c. Quis legem tulit? Rullus. Quis majorem populi partem ſuffragiis privavit? Rullus. Quis comitiis præfuit? Idem Rullus.*

PROLEPSE, ET UPOBOLE.

ON appelle *Prolepſe* cette figure que l'on fait lorſque l'on prévient ce que les Adverſaires pourroient objecter; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prévenuës. Je trouve dans ſaint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la Reſurrection future, s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui pro-

l66 La Rhetokique, ou l’Art pofer , & il y répond : Mah quelqu'un me dira , en quelle maniéré les morts j effufeitent - ils , quel fera le corps dans lequel ils reviendront ? Jnfenfèz que vous êtes , ne voyez vous pas que ce que vous fe» tnez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant i quand vous jemex. , vous ne Jemez pas te corps de la plante qui doit ssaître , mais la graine feulement , comme du cUd , ou quelque au* tre chofe. COMMUNICATION. TA Communication fc fait lorfqu’on délibère ^ avec l'es Auditeurs , qu’on demande quel eft leur fenti ment. Que feriez -vous ^ Aieffieurs dans une occafion jemhlable ? Quelles mefures prendriex.vous autres que celles qu'a prifes celui que je défens. C’ed une elpece de communication que fait faint Paul, lorfque dans le fixiéme Chapitre de l’Epître aux Romains , après leur^ avoir rapporté les avantages de la Grâce , & les miferes qui fuiyent le péché , il leur demande : Quel fruit tiriezvous donc alors de ces defordres dont vous rougiffez maintenant , puifqu'ils n'avoient pour fn que Us mortf CONFESSION. I CEtte figure eft un aveu de fes fautes , qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l’efperance de fa douceur donne la hardiefle d’avouer. C’eft une figure fort ordinaire dans les Pfeaumes de David] l’exemple fuivant eft beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatrième Pfeaume : Ne Digitized by Google

poſer, & il y répond : *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts reſſuſcitent-ils, & quel ſera le corps dans lequel ils reviendront ? Inſenſez que vous êtes, ne voyez vous pas que ce que vous ſemez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant ; & quand vous ſemez, vous ne ſemez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine ſeulement, comme du bled, ou quelque autre choſe.*

COMMUNICATION.

LA Communication ſe fait lorſqu'on délibere avec ſes Auditeurs, qu'on demande quel eſt leur ſentiment. *Que feriez-vous, Meſſieurs, dans une occaſion ſemblable ? Quelles meſures prendriez-vous autres que celles qu'a priſes celui que je défens.* C'eſt une eſpece de communication que fait ſaint Paul, lorſque dans le ſixiéme Chapitre de l'Epître aux Romains, après leur avoir rapporté les avantages de la Grace, & les miſeres qui ſuivent le peché, il leur demande : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces deſordres dont vous rougiſſez maintenant, puiſqu'ils n'avoient pour fin que la mort ?*

CONFESSION.

CEtte figure eſt un aveu de ſes fautes, qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'eſperance de ſa douceur donne la hardieſſe d'avouër. C'eſt une figure fort ordinaire dans les Pſeaumes de David ; l'exemple ſuivant eſt beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatriéme Pſeaume :

1 BI PARLE n. Ltv.II. Cbap.IX. 167 Ne regarde point mes jor faits , Je fais que du part/on ils me rendent indigne -, Rt’garde ta bonté qui ne tas it jamais. Plus les pecbez. font grands , plus la Grâce ejî infigne : Pour i amour de toi feuly non pour mon repentir t Fais-m'tn les ffj'ets rejfntir, EPITROPHE, ou CONSENTEMENT. t Quelquefois on accorde libéralement ce que l’on peut refîner, afin d’obtenir ce que l’on demande. Cette figure eft fouvent malicieufe , comme celle-ci. C’eft l’i'iuüre Poète Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d’avoir cenfuré avec trop d’aigreur les vers d’un honnête homme. Ma Mufe en l'attaquant charitable àf difcrete ^ Sait de l'homme d'honneur dlflinguer le Poète: Qu'on vante en lui la foi , l'honneur, la probité y Qtfd» prife fa candeur & fa civilité : Qu'il J oit doux , complaifant , ofjicieux , fincere y On le veut: j'j foufcris y'& fuis prêt de me taire. Mais que pour un modèle on montre fes écrits : Qu'il fait le mieux renté de tous les beaux Efprits : Comme Roi des .tuteurs qu'on féleve à P Empire ÿ Ma bile alors s'échauffe, éè je brûle et écrire. C’eft encore par cette figure que pour toucher un ennemi , & lui donner horreur de fa cruauté , on l’invite quelquefois à faire tout le mal qu’il peut faire. Elle eft aulli ordinaire dans les plaintes qui fe font aux amis , comme dans celle que fait Ariftée dans Virgile à fa mere Cyrene. Quin Digilized by Google

Ne regarde point mes forfaits,
Je ſais que du pardon ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
Plus les pechez ſont grands, plus la Grace eſt inſigne:
Pour l'amour de toi ſeul, non pour mon repentir,
Fais-m'en les effets reſſentir.

EPITROPHE, ou CONSENTEMENT.

QUelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuſer, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure eſt ſouvent malicieuſe, comme celle-ci. C'eſt l'illuſtre Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir cenſuré avec trop d'aigreur les vers d'un honnête homme.

Ma Muſe en l'attaquant charitable & diſcrete,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte:
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité:
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut: j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits:
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits:
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'eſt encore par cette figure que pour toucher un ennemi, & lui donner horreur de ſa cruauté, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle eſt auſſi ordinaire dans les plaintes qui ſe font aux amis, comme dans celle que fait Ariſtée dans Virgile à ſa mere Cyrene.

Quin

l68 La Rhetoriqjue, ov l’Art Qui» âge , é* ipfa manu felices crue fylvas. Fer Jiabulis inhnicum ignem atque înterfice meffès, Ure jàta , iÿ.validum in vites moUre bipennem : 'lanta me£ fi te ceperunt Udia taudis. Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet fuivant , qui eft admirable. Grand Dieu . tes jvgemens font remplis ^équitéx Toujours tu prens plaifir à nous être propice: Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté Ne me pardonnera J'ans choquer ta juftice. Oui , mon Dieu , la grandeur de mon impiété Ne laijfe à ton pouvoir que le choix du Jufptice : Ton interet s' oppofe à ma félicité , Et ta ckmence même attend que je perijje. Contente ton defir puifqu'il t'efl glorieux ; Offenfe- toi des pleurs qui coulent de mes yeux ; Tonne , frappe , il eft tems i rends-moi guerre pour guerre: J'adore en perijjfant la raifon qui t'aigrit. Mais deftus quel endroit tontbera ton tonnerre Qui ne Joit tout couvert du fang de Jisv s-C H R X $ T ? PERIPHRASE. T A Periphrafe eft un détour que l'on prend ^ pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes , & pour ne pas dire de certaines choies qui produiroient de mauvais effets. Cicéron " ! étant obligé d’avouér oue Clodius avoit été tué par Milon , il fç fert d’adreffe. Les ferviteurs da Milan • dit-il , étant empêchez de fecourir leur Maiirti queCladius fe vantait d'avoir tué t dsf le creyant^ iù I Digîtizcxf&ÿ'Gnnÿlc

Quin age, & ipſa manu felices erue ſylvas.
Fer ſtabulis inimicum ignem atque interfice meſſes.
Ure ſata, & validam in vites molire bipennem:
Tanta meæ ſi te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet ſuivant, qui eſt admirable.

Grand Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité:
Toujours tu prens plaiſir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera ſans choquer ta juſtice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice:
Ton interêt s'oppoſe à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je periſſe.

Contente ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux:
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il eſt tems; rends-moi guerre pour guerre:
J'adore en periſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de JESUS-CHRIST?

PERIPHRASE.

LA Periphraſe eſt un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines choſes qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avouër que Clodius avoit été tué par Milon, il ſe ſert d'adreſſe. *Les ſerviteurs de Milon*, dit-il, *étant empêchez de ſecourir leur Maître, que Clodius ſe vantoit d'avoir tué, & le croyant, ils*

DS PASLSR. Ltv.II, Cbap.X. ’ i6^ ils firent dans fon abfence ^ fans /h participation, ô* fans fon aveu, ce que chacun aurait attendu de fes Jerviteurs dans une occajion Jemb table, II évite CCS noms odieux de tuer ou de mettre à mort. La Periphrafe eft particulièrement d’ufage lorsqu’on eft contraint de parler de chofes qui pourroient falir l’imagination fi on Ips exprimoit naturellement. 11 faut les défigner par des circonftances & des qualitez qui leur font propres , & qui ne laiffent point de mauvaifes impreflions dans l’ef- • prit. Il n’étoit pas fort néceflaire de traduire cet endroit d’une des Odes d’ Anacréon , où ce Poëte fait le portrait de Venus qui fe baigne , ou qui traverfe quelque bras de mer à la nage. Mais l’Abbé qui a fait cette traduélion , le fait avec toute la circonfpeétion polBble , ufant de Periphrafe. Sur la mer il la repréfente Tout aujji belle , aujji charmante Qu'elle eft là haut parmi les Dieux , \ Sans que de fa beauté ceUfte ... Il cache aux regards curieux Que ce qu'un ufage modefte Dérobé a'ordinaire aux yeux. Chapit&sX. t Le nombre des figures eft iiftini. Chaque figure fi peut faire en cent differentes maniérés, JE n’ai point rapporté dans cette Lifte des Hyperboles , les grandes Métaphores , & plulieurs autres Tropes , parce que j’çn ai parlé ailleurs; ce font néanmoins de véritables figures ; & quoique là difette des langues oblige d’employer aflez H

fouDIgitized by Google

ils firent dans ſon abſence, ſans ſa participation, & ſans ſon aveu, ce que chacun auroit attendu de ſes ſerviteurs dans une occaſion ſemblable. Il évite ces noms odieux de tuer ou de mettre à mort.

La Periphraſe eſt particulierement d'uſage lorſqu'on eſt contraint de parler de choſes qui pourroient ſalir l'imagination ſi on les exprimoit naturellement. Il faut les déſigner par des circonſtances & des qualitez qui leur ſont propres, & qui ne laiſſent point de mauvaiſes impreſſions dans l'eſprit. Il n'étoit pas fort néceſſaire de traduire cet endroit d'une des Odes d'Anacreon, où ce Poëte fait le portrait de Venus qui ſe baigne, ou qui traverſe quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonſpection poſſible, uſant de Periphraſe.

Sur la mer il la repréſente
Tout auſſi belle, auſſi charmante
Qu'elle eſt là haut parmi les Dieux,
Sans que de ſa beauté celeſte
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un uſage modeſte
Derobe d'ordinaire aux yeux.

CHAPITRE X.

Le nombre des figures eſt infini. Chaque figure ſe peut faire en cent differentes manieres.

JE n'ai point rapporté dans cette Liſte des Hyperboles, les grandes Metaphores, & pluſieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs: ce ſont néanmoins de veritables figures; & quoique la diſette des langues oblige d'employer aſſez

170 La Rhïtoriqub ou l'Art Ibuvent ces expreffions tropiques , lors même que l’on eft tranquille ; cependant on ne s’en fcrt ordinairement que durant la paffion. Ceft elle qui fait que les objets nous paroiflent extraordinaires , ôc 3ue par conféquent on ne trouve point de termes ans l’ufage ordinaire qui les repréfentent aufli grands & aufli petits qu’üs nous paioiflTent. Outre cela , je n’ai pas prétendu parler de toutes les figures; il faudroit d'auffi gros volumes pour marquer les caraéleres des paflîons dans le difcours * que pour exprimer ceux que les mêmes paflTions peinent fur le vifage. Les menaces , les plaintes , les reproches, les prières ont en chaque langue leur s f gurcs. Il n’y a point de meilleur Livre que fon propre cœur; & c’eft une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l’on trouve chez foi. Si on defîre favoir les figures de la colele , qu’on s’étudie quand on parle dans le mouvement de cette paflion. Enfin , il ne faut pas s’imaginer que les figures • doivent être toutes femblablcs aux exemples que j’en ai donné, & que ces exemples foient comme des modèles fur lefquels x>n doive former toutes les figures que l’on fera. L’Apoftrophe , l’Interrogation, l’Antithefe fe peuvent faire en cent maniérés : ce n’eft point l’Art qui les réglé ; ce n’eft point l’étude qui les doit trouver, ce font des effets naturels de la. paffion , comme nous l’avons déjà remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre fuivant. C H A> DKiii!2od bjTCcx5§[c

ſouvent ces expreſſions tropiques, lors même que l'on eſt tranquille ; cependant on ne s'en ſert ordinairement que durant la paſſion. C'eſt elle qui fait que les objets nous paroiſſent extraordinaires, & que par conſéquent on ne trouve point de termes dans l'uſage ordinaire qui les repréſentent auſſi grands & auſſi petits qu'ils nous paroiſſent. Outre cela, je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures; il faudroit d'auſſi gros volumes pour marquer les caracteres des paſſions dans le diſcours, que pour exprimer ceux que les mêmes paſſions peignent ſur le viſage. Les menaces, les plaintes, les reproches, les prieres ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur Livre que ſon propre cœur; & c'eſt une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez ſoi. Si on deſire ſavoir les figures de la colere, qu'on s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette paſſion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes ſemblables aux exemples que j'en ai donné, & que ces exemples ſoient comme des modeles ſur leſquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apoſtrophe, l'Interrogation, l'Antitheſe ſe peuvent faire en cent manieres: ce n'eſt point l'Art qui les regle ; ce n'eſt point l'étude qui les doit trouver, ce ſont des effets naturels de la paſſion, comme nous l'avons déja remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre ſuivant.

DE EAELER. Liv.IJ, Cbap.XL I7t Chapitre XI. Les figures font comme les armes de Pâme. ParaL lele d'un Soldat qui combat , ax^ec un Orateur qui parle, POuR faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-delTus , que les figures font les armes de l'ame, je ferai ici le parallèle d'un Soldat qui combat les armes à la main , & d'un Orateur qui parle. Je confidcre un Soldat en trois états: le premier eft lorfqu'il combat avec forces égales, & que fon ennemi n'a aucun avantage fur lui: dans le fécond , il eft environné de dangers ; & dans le troifiéine , étant obligé de ceder à la force , il îi'a plus recours qu'à la clemence de fon vainqueur. Dans le premier état ce Soldat eft appliqué à trouver les moyens de gagner la viéloire ; tantôt il attaque , tantôt il repouffe , tantôt il recule , tantôt il avance : il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuolité; il redouble fes coups, il menace , il fe rit des efforts de fon adverfaire. Quelouefois il s'excite lui-même , & combat avec plus û'ardeur. Il prévoit tous les deffeins de fon ennemi : Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux ; en un mot , il eft dans un perpétuel mouvement; toujours difpofé, foit à fe défendre, foit à attaquer. Lorfque l'ame combat par les paroles, les paf- . fions dont elle eft échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à fe tourner de tous côtez , pour trouver des raifons & des preuves des veritez qu'elle foûtient. Dans l'ardeur que l'on a de fe défendre , & de faire valoir ce que l'on dit , on répété les mêmes chofes , on les dit en differentes H Z ma4 Digilized by Googl

CHAPITRE XI.

Les figures ſont comme les armes de l'ame. Parallele d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.

POUR faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-deſſus, que les figures ſont les armes de l'ame, je ferai ici le parallele d'un Soldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je conſidere un Soldat en trois états: le premier eſt lorſqu'il combat avec forces égales, & que ſon ennemi n'a aucun avantage ſur lui: dans le ſecond, il eſt environné de dangers: & dans le troiſiéme, étant obligé de ceder à la force, il n'a plus recours qu'à la clemence de ſon vainqueur. Dans le premier état ce Soldat eſt appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire; tantôt il attaque, tantôt il repouſſe, tantôt il recule, tantôt il avance: il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuoſité; il redouble ſes coups, il menace, il ſe rit des efforts de ſon adverſaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les deſſeins de ſon ennemi: Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux; en un mot, il eſt dans un perpetuel mouvement; toujours diſpoſé, ſoit à ſe défendre, ſoit à attaquer.

Lorſque l'ame combat par les paroles, les paſſions dont elle eſt échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à ſe tourner de tous côtez, pour trouver des raiſons & des preuves des veritez qu'elle ſoûtient. Dans l'ardeur que l'on a de ſe défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mêmes choſes, on les dit en differentes

defcriptions , des hypotypofes ; on fe fert de comparaifons , de fimüitudes; on prévient ce que l’adverfaire doit objeéfer, & l’on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l’on accorde tout ce qu’on demande : & l’on témoime que l’on ne veut pas fefcrvir de toutes les railons que la jullice de la caufe pourroit fournir. Un Soldat tient fon ennemi en haleine ; les coups qu’il lui porte continuellement , les aflauts ^’il lui livre de tous cotez le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l’attention de fes Auditeurs. Lorfque leur efprit s’éloigne , il les rapelle à lui par des Apoftrophes , par des Interrogations , qui obligent ceux, à qui elles font faites de répondre à ce qu’on leur demande. Il les réveille , & les fait revenir de leur afToupilTement par des exclamations fréquentes & réitérées. Un Soldat environné d’ennemis, fans fecours, il s’en plaint , il reproche à fes ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte le rapelle aulli-tôt. Il demeure immobile & plein d’irrefolutions; cependant le defir d’éviter le péril qui le menace, le prelTc & l’échauffe; il tente enluite toutes fortes de voyes , il s’anime , il s’excite ; la palîion le rend adroit & ingénieux ; elle lui fait trouver des armes ; & il employé tout ce Su’il rencontre pour fa défenfe. Un Orateur peutétouffer les fentimens de douleur qu’il relTent,& ne les point témoigner par des exclamations , par des plaintes , par des reproches , lorfqu’il apperçoit que la Vérité eft combattue ou obfcurcie ? Dans ces occafions l’ardeur qu’il a de la garantir destenebres dont on veut l’offiirquer , fait qu’il avance preuves fur preuves. Tantôt il les explique, tantôt après les avoir feulement propofées , il les abandonne , pour répondre aux objeélions des adverfaires. U demeure quelque tems dans le filence & dans l’jrrcDigitiZ'.

manieres: On en fait des deſcriptions, des hypotypoſes ; on ſe ſert de comparaiſons, de ſimilitudes; on prévient ce que l'adverſaire doit objecter, & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande: & l'on témoigne que l'on ne veut pas ſe ſervir de toutes les raiſons que la juſtice de la cauſe pourroit fournir. Un Soldat tient ſon ennemi en haleine; les coups qu'il lui porte continuellement, les aſſauts qu'il lui livre de tous côtez le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de ſes Auditeurs. Lorſque leur eſprit s'éloigne, il les rapelle à lui par des Apoſtrophes, par des Interrogations, qui obligent ceux à qui elles ſont faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les réveille, & les fait revenir de leur aſſoupiſſement par des exclamations fréquentes & réïterées.

Un Soldat environné d'ennemis, ſans ſecours, il s'en plaint, il reproche à ſes ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte le rapelle auſſi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irreſolutions; cependant le deſir d'éviter le peril qui le menace, le preſſe & l'échauffe; il tente enſuite toutes ſortes de voyes, il s'anime, il s'excite ; la paſſion le rend adroit & ingenieux ; elle lui fait trouver des armes; & il employe tout ce qu'il rencontre pour ſa défenſe. Un Orateur peut-il étouffer les ſentimens de douleur qu'il reſſent, & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorſqu'il apperçoit que la Verité eſt combattuë ou obſcurcie? Dans ces occaſions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offuſquer, fait qu'il avance preuves ſur preuves. Tantôt il les explique, tantôt après les avoir ſeulement propoſées, il les abandonne, pour répondre aux objections des adverſaires. Il demeure quelque tems dans le ſilence & dans l'ir-

re-

 rèfolutïon fur le choix de fes preuves. Il avance quelque chofe , aufli-tôt il cenfure ce qu'il a avancé , comme n'étant point affez fort. Quand les preuves lui manquent , ou que celles qu'il produit ne font pas fuffifantes , il apoftrophc toute la Nature, il fait parler les pierres, il fait fortir des tombeaux les morts & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la vérité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur , & qu'il veut établir. Pour achever le parallèle que j'ai commencé, je confidere ce Soldat dans le troifiéme état auquel il eft réduit , lorfau'il ne difoute plus la viéfoire , & qu'il eft obligé de ceder à fon ennemi. Pour lors il n'em ployé plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de Ion vifage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppofe que des larmes , il s'abaiffe encore davantage que fon ennemi ne l'a abbailTé ; il fe jette à fes pieds , & embrafiTc fes genoux. L'homme eft fait pour obéir à ceux de qui il dépend , & dont 'il eft foutenu , & pour commander a fes inferieurs qui reconnoilTent fa puiftance. Il fait l'un ôd'autre' avec plaifir. Deux perfonnes fe lient fort étroitement enfemble , quand l'une a befoin d'être foulagée , d'elle le déliré , & que l'autre la peut foulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre enfemble , il les a formex avec ces inclinations naturelles. Une perfonne affligée prend naturellement toutes les poftures humiliées qui la font paroître au delTous de ceux à qui elle demande du fecours ; & nous ne pouvons fans relifter aux fentiinensdela Nature , refufer à ceux que nous voyons humiliez le fecours qu'ils nous demandent. Nous les fecourons avec un plaifir fecret, qui eft comme le prix qui nous paye du foulagement que nous leur donnons : Et c'eft cette efpece de récompenfe qui entretient un commerce entrcles malheureux & ceux qui les foulagent.

 Dans Digilized by Google

réſolution ſur le choix de ſes preuves. Il avance quelque choſe, auſſi-tôt il cenſure ce qu'il a avancé, comme n'étant point aſſez fort. Quand les preuves lui manquent, ou que celles qu'il produit ne ſont pas ſuffiſantes, il apoſtrophe toute la Nature, il fait parler les pierres, il fait ſortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la verité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir.

Pour achever le parallele que j'ai commencé, je conſidere ce Soldat dans le troiſiéme état auquel il eſt reduit, lorſqu'il ne diſpute plus la victoire, & qu'il eſt obligé de ceder à ſon ennemi. Pour lors il n'employe plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de ſon viſage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppoſe que des larmes, il s'abaiſſe encore davantage que ſon ennemi ne l'a abbaiſſé; il ſe jette à ſes pieds, & embraſſe ſes genoux. L'homme eſt fait pour obéïr à ceux de qui il dépend, & dont il eſt ſoutenu, & pour commander à ſes inferieurs qui reconnoiſſent ſa puiſſance. Il fait l'un & l'autre avec plaiſir. Deux perſonnes ſe lient fort étroitement enſemble, quand l'une a beſoin d'être ſoulagée, qu'elle le deſire, & que l'autre la peut ſoulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre enſemble, il les a formez avec ces inclinations naturelles. Une perſonne affligée prend naturellement toutes les poſtures humiliées qui la font paroître au deſſous de ceux à qui elle demande du ſecours; & nous ne pouvons ſans reſiſter aux ſentimens de la Nature, refuſer à ceux que nous voyons humiliez le ſecours qu'ils nous demandent. Nous les ſecourons avec un plaiſir ſecret, qui eſt comme le prix qui nous paye du ſoulagement que nous leur donnons: Et c'eſt cette eſpece de récompenſe qui entretient un commerce entre les malheureux & ceux qui les ſoulagent.

174 La Rhitokiqjus, «u l’Akt Dans le difeours il y a des figures qui répondent à ces poftures d’affliélion & d’humilité , auxquelles les Orateurs ont fouvent recours. Les hommes étant libres , il dépend d’eux de fe laiffer perfuader. Ils peuvent détourner leur vûe pour ne pas appercevoir la vérité qui leur eft propofée, ou diffimuler qu’ils la connoiflent ; ainli un Orateur eft prefque toujours dans ce troifiéme état où nous confiderons ce Soldat. Lorsqu’un homme fe voit contraint de ceder , & que le defir qu'il a de fe conferver l’oblige à s’abbaifler, & à gagner par fes prières ceux qu’il ne Î»eut vaincre par la force de fes raifons ; pour ors il eft éloquent à perfuader le malheur de l’état auquel il eft réduit. Les prières ordinairement font pleines de deferiptions de la mifere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu , qu’il n’cft qu’une feuille dont les vents fejoüent, une paille feche. Contra folium quod venta rafitur often^ dis potentiam tuam y & Jiipulam ficcam ptrjequeris. Et David , •— ÿe foupire le jour fous les rudes atteintes De mes longues douleurs ; Le repos de la nuit ejl troublé par mes plaintes > Et mon lit agité nage prefqu'en mes pleurs. En un mot , comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher , pour épouvanter; il y en a pour prier , pour fléchir , pour flatter. C H ADigitized by

Dans le diſcours il y a des figures qui répondent à ces poſtures d'affliction & d'humilité, auxquelles les Orateurs ont ſouvent recours. Les hommes étant libres, il dépend d'eux de ſe laiſſer perſuader. Ils peuvent détourner leur vûe pour ne pas appercevoir la verité qui leur eſt propoſée, ou diſſimuler qu'ils la connoiſſent; ainſi un Orateur eſt preſque toujours dans ce troiſiéme état où nous conſiderons ce Soldat. Lorsqu'un homme ſe voit contraint de ceder, & que le deſir qu'il a de ſe conſerver l'oblige à s'abbaiſſer, & à gagner par ſes prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ſes raiſons; pour lors il eſt éloquent à perſuader le malheur de l'état auquel il eſt reduit. Les prieres ordinairement ſont pleines de deſcriptions de la miſere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'eſt qu'une feuille dont les vents ſe joüent, une paille ſeche. *Contra folium quod vento rapitur oſtendis potentiam tuam, & ſtipulam ſiccam perſequeris.* Et David, ——

Je ſoupire le jour ſous les rudes atteintes
De mes longues douleurs:
Le repos de la nuit eſt troublé par mes plaintes,
Et mon lit agité nage preſqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHA-

SK KAK.L1K.. LfV.II, Cbap.XIJ. 175 CrapituM XII. Les figures éclatrcijfent les veritez obfeures • ô* rendent l'efyrit attentif. ON ne peut douter d’une vérité connue. On peut bien la combattre de bouche , mais le cœur lui eft Tcritablement aflujctti. Ainfî pour triompher de l’opiniâtreté ou de l’ignorance de ceux qui refiftent à la Vérité, il fuffit d’expofer à leurs yeux fa lumière, & de l’approcher de Après, 3 UC fa forte impreffion les réveille , & les obhge 'être attentifs. Les figures contribuent merveüIcufcraent à lever ces deux premiers obftacles qui empêchent qu’une vérité ne foit connue , l’obfcurité & le défiiut d’attention. Elles fervent à mettre une propofition dans fon jour , à la développer , Sc à l’étendre. Elles forcent un Auditeur d’être attentif, elles le réveillent , & le frappent fi vivement, qu’elles ne lui permettent pas de dormir, & détenir les yeux de fon cfprit fermez aux veritez qu’on lui propofe. ■ Comme je n’ai defiein de rapporter dans la Lifie que j’ai donnée des fi^es , que celles que les Rhéteurs y placent ordinairement , je n’y ai pas voulu parler des Syllogifmcs , des Énthymêmcs , des Dilemmes , & des autres efpcces de raifonnemens que l’on traite dans la Logique; cependant il eft manifefte que ce font de véritables figures , puifque ce font des manières de raifonner extraordinaires , qu’on n’employc que dans l’ardeur que l’on a de perfuader ou de difluader ceux à qui on parle. Ces raifonnemens ou figures ont une force merveilleufe , qui confifte en ce que joignant une propofition claire 5c inconH 4 teftaDigltized by Coogle

CHAPITRE XII.

Les figures éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

ON ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combattre de bouche, mais le cœur lui eſt veritablement aſſujetti. Ainſi pour triompher de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de ceux qui reſiſtent à la Verité, il ſuffit d'expoſer à leurs yeux ſa lumiere, & de l'approcher de ſi près, que ſa forte impreſſion les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les figures contribuent merveilleuſement à lever ces deux premiers obſtacles qui empêchent qu'une verité ne ſoit connuë, l'obſcurité & le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre une propoſition dans ſon jour, à la développer, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent ſi vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on lui propoſe.

Comme je n'ai deſſein de rapporter dans la Liſte que j'ai donnée des figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement, je n'y ai pas voulu parler des Syllogiſmes, des Enthymêmes, des Dilemmes, & des autres eſpeces de raiſonnemens que l'on traite dans la Logique; cependant il eſt manifeſte que ce ſont de veritables figures, puiſque ce ſont des manieres de raiſonner extraordinaires, qu'on n'employe que dans l'ardeur que l'on a de perſuader ou de diſſuader ceux à qui on parle. Ces raiſonnemens ou figures ont une force merveilleuſe, qui conſiſte en ce que joignant une propoſition claire & incon-

176 La Rhitorxqjue, ou l'Art tcftaWe avec une autre qui n'eft pas fi claire , & qui eft conteftéc , la clarté de l'une dilîipc les tenebres de l'autre: & comme ces deux propofitions font étroitement liées ; fi ce raifonncment eft bon , on ne peut confcntir que l'une foit véritable , que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'eft aufij. Mais la chaleur de la paflion ne permet i)as que l'on s'aflujettifle entièrement aux règles que a Logique préfente pour faire ces raifonnemensen forme. • Un raifonncment folide accable 8c defarme les plus opiniâtres : les autres figures n'ont pas à la vérité tant de force , mais elles ne font pas inutiles. Les Répétitions & les Synonymes cclairciflent une vérité: fi on ne l'a pas comprife par une première eiprcflion , la fécondé la fait concevoir. Ce font comifie autant de féconds coups de pinceau , qui font paroître les traits qui ne font pas affez formez. Quelles tenebres peuvent obfcurcir la vérité d'une chofe qu'une perfonne éloquente explique , dont il fait de riches deferiptions , des dénombremens qui nous mènent , s'il eft permis de parler de la forte , par tous les recoins* 8c les enfoncemens d'une affaire , des Hypot.ypofcs, qui nous tranfportcnt fur les lieux , 8c qui. par un enchantement agréable font que nous croyons voir les chofes mêmes ^ Les Antithefes ne font pas de vains omemens; les oppofitions des chofes contraires contribuent à l'cclairciffcment d'une vérité , comme les ombres relèvent l'éclat des couleurs. Notre efprit n'eft pas également ouvert à toutes veritez. Nous comprenons bien plus facilement les chofes qui fe préfentent à nous tous les jours, 8c qui font dans l'ufage commun des hommes, que celles qui en font éloignées , 8c dont nous n'entendons parler que très -rare ment. C'eft pourquoi Digitized by

teſtable avec une autre qui n'eſt pas ſi claire, & qui eſt conteſtée, la clarté de l'une diſſipe les tenebres de l'autre: & comme ces deux propoſitions ſont étroitement liées; ſi ce raiſonnement eſt bon, on ne peut conſentir que l'une ſoit veritable, que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'eſt auſſi. Mais la chaleur de la paſſion ne permet pas que l'on s'aſſujettiſſe entiérement aux regles que la Logique préſente pour faire ces raiſonnemens en forme.

Un raiſonnement ſolide accable & deſarme les plus opiniâtres: les autres figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne ſont pas inutiles. Les Repetitions & les Synonymes éclairciſſent une verité: ſi on ne l'a pas compriſe par une premiere expreſſion, la ſeconde la fait concevoir. Ce ſont comme autant de ſeconds coups de pinceau, qui font paroître les traits qui ne ſont pas aſſez formez. Quelles tenebres peuvent obſcurcir la verité d'une choſe qu'une perſonne éloquente explique, dont il fait de riches deſcriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il eſt permis de parler de la ſorte, par tous les recoins & les enfoncemens d'une affaire, des Hypotypoſes qui nous tranſportent ſur les lieux, & qui par un enchantement agréable font que nous croyons voir les choſes mêmes? Les Antitheſes ne ſont pas de vains ornemens; les oppoſitions des choſes contraires contribuent à l'éclairciſſement d'une verité, comme les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Notre eſprit n'eſt pas également ouvert à toutes veritez. Nous comprenons bien plus facilement les choſes qui ſe préſentent à nous tous les jours, & qui ſont dans l'uſage commun des hommes, que celles qui en ſont éloignées, & dont nous n'entendons parler que très-rarement. C'eſt pourquoi

DI 1>ARLEI. Liv.II. Chap.Xlt. 177 quoi les comparaifons & les fimilitudes que l'on rire ordinairement des choies fenfiblcs , font entrer facilement dans l'intelligence des veritei les plus abllraites. Il n'y a rien de fi relevé & détfi -lubtil qu'on ne puilfe faire comprendre aux efp rite les plus petits, pourvû qu'entre les chofes qu'ils, cbunoiffent , ou qu'ils peuvent connoître, on enttiouve adroitement de femblables à celles qu'on yeut leur expliquer. •* î-- Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adrefle , dans un difeours que fit Monfieur Pafchal à un jeune Seigneur, pourle faire entrer dans la véritable connoilfance de fa condition. U luipropofa cette Parabole. Un homme ejî jetté par la tempête dans une Jjle tneonnuè, dont les babttans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu j ayant beaucoup de rejfemhlance de corps ée de vifage avec ce Roi , il eji pris pour lui , ^ reconnu en cette qualité de tout ce peuple. D'abord il ne (avoit quel parti prendre } mais il fe refolut enfin de fie prêter à fa bonne fortune. Il reçût tous les refpefis qu'on lui Voulut rendre ^ & il fe laijja traiter de Rj)i. Mais comme il ne pou voit oublier fa condition naturelle , il fongeoit , en même temps qu'il recei'oitces refpeéls , qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cher choit , que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainfi il avoit une double penfée ; l'une par laquelle il agffioit en Roi , F autre par ^laquelle il reconnoijjoit fin état véritable , 0* que ci n'étoit que le bazar d qui 1' avoit mis en fa- place où il étoit. Il caeboit cette derniere penfée -, & découvroit l'autre, C' était par la première qu'il traitoit ayec^ le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec Jôi- J même. t Dans cette image Monfieur Pafchal fait^confi-[, " H 5 ■ defer Digitized by GoogI

quoi les comparaiſons & les ſimilitudes que l'on tire ordinairement des choſes ſenſibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abſtraites. Il n'y a rien de ſi relevé & de ſi ſubtil qu'on ne puiſſe faire comprendre aux eſprits les plus petits, pourvû qu'entre les choſes qu'ils connoiſſent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de ſemblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adreſſe, dans un diſcours que fit Monſieur Paſchal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoiſſance de ſa condition. Il lui propoſa cette Parabole.

Un homme eſt jetté par la tempête dans une Iſle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu ; & ayant beaucoup de reſſemblance de corps & de viſage avec ce Roi, il eſt pris pour lui, & reconnu en cette qualité de tout ce peuple. D'abord il ne ſavoit quel parti prendre ; mais il ſe reſolut enfin de ſe prêter à ſa bonne fortune. Il reçût tous les reſpects qu'on lui voulut rendre, & il ſe laiſſa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier ſa condition naturelle, il ſongeoit, en même temps qu'il recevoit ces reſpects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainſi il avoit une double penſée ; l'une par laquelle il agiſſoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoiſſoit ſon état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette derniere penſée, & découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec ſoi-même.

Dans cette image Monſieur Paſchal fait conſi-

I 178 La Rmîtorique, ou l’Art dcrer à ce jeune Seigneur , que c’ett le hazard' de la naiflance qui l’a fait grand ; qne c’eit l’imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur , & qu’en effet il n’eft pas plus grand qu’un autre. 11 lui apprend de la' forte quels fentimens il devoir avoir de fa condition , & lui fait comprendre des 'veritez qui euflènt été au deflus de fon âge , s’il ne les avoit rendu fenfibles par un toiu ü ingénieux. Chapitre XIII. Les figures font propres à exciter les pajjlons, SI les hommes aimoient la vérité , il fuffiroit de la leur propofer d’une maniéré vive & fenfible Î)our les perfuader; mais ilslahaiflent, parce qu’ele ne s’accorde que rarement avec leurs intérêts , & qu’elle n’éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent donc fon éclat , & ferment les yeux de crainte de l’appercevoir. Ils étouffent cet amour • naturel que nous avons pour elle , & ils s’endurciffent contre les bleffures falutaires que font les traits dont elle frappe la confcience. Ils ferment toutes les portes des fens , afin qu’elle n’entre pas dans leur efprit ; ou ils la reçoivent avec tant d’indifferenee , qu’ils l’oublient aufli-tôt qu’ils l’ont apprife. L’éloquence ne feroit donc pas la maîtrelTc des cœurs , & elle y trouveroit une forte refiftance , fi elle ne les attaquoit par d’autres armes que celles de la Vérité. Les paffions font les reflorts de i’ame , ce font elles qui la font agir. C’eft ou l'amour , ou la haine , ou la crainte ou l’efpcranccj Digitized bÿ'Gor’^lc

derer à ce jeune Seigneur, que c'eſt le hazard de la naiſſance qui l'a fait grand; qne c'eſt l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'eſt pas plus grand qu'un autre. Il lui apprend de la ſorte quels ſentimens il devoit avoir de ſa condition, & lui fait comprendre des veritez qui euſſent été au deſſus de ſon âge, s'il ne les avoit rendu ſenſibles par un tour ſi ingenieux.

CHAPITRE XIII.

Les figures ſont propres à exciter les paſſions.

SI les hommes aimoient la verité, il ſuffiroit de la leur propoſer d'une maniere vive & ſenſible pour les perſuader; mais ils la haïſſent, parce qu'elle ne s'accorde que rarement avec leurs interêts, & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent donc ſon éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurciſſent contre les bleſſures ſalutaires que font les traits dont elle frappe la conſcience. Ils ferment toutes les portes des ſens, afin qu'elle n'entre pas dans leur eſprit; ou ils la reçoivent avec tant d'indifference, qu'ils l'oublient auſſi-tôt qu'ils l'ont appriſe.

L'éloquence ne ſeroit donc pas la maîtreſſe des cœurs, & elle y trouveroit une forte reſiſtance, ſi elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la Verité. Les paſſions ſont les reſſorts de l'ame, ce ſont elles qui la font agir. C'eſt ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'eſperance,

 rance, qui confeillcnt les hommes , qui les déterminent : ils fuivent ce qu'ils aiment , ils s'éloignent de ce qu'ils haïflent. Celui qui tient les refforts d'une machine n'eft pas tant le maître de tous les effets de cette machine , que celui-là l'eft d'une perfonne dont il connoit les inclinations , & à qui il fait infpirer la haine ou l'amour , félon qu'il ^ faut le faire avancer vers un objet , ou l'en éloigner. Or les paffions font excitées par la préfence de leur objet : le bien préfent donne de l'amour , & de la joye. Lorfqu'on ne le poifede pas encore , 1 mais qu'on le peut poffedcr , il brûle l'ame de delirs , dont il entretient le feu par l'efperance.' Le mal qui eft préfent caufe de la haine ou de la triftefle ; s'il eft abfent , l'ame eft tourmentée par des craintes & par des terreurs qui fe changent en defefpoir lorfqu'on n'apperçoit point le moien de l'éviter. Pour donc allumer les paffions dans le cœur de l'homme , il faut lui en préfcnter les objets , & c'eft à quoi fervent merveilleufement les figures. Nous avons vû comme les figures impriment fortement une vérité , comme elles la développent , comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même maniéré pour découvrir l'objet de la paflion que l'on defire infpirer & pout faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un fcelcrat qui mérité la haine de tous les Juges, on ne -doit point épargner les paroles , ni éviter les répétitions , & les fynonymes pour frapper vivement leur efprit de l'image de fes crimes. -Les Antithefes font néceffaires pour faire concevoir l'énormité de fa vie par l'oppofftion de rinnocen^ce de ceux qu'il aura perfecutez. On peût‘‘14 comparer aux fcelerats qui ont ^ vécu avant -lui-i , ►I * H 6 ** Digitized by Google

rance, qui conſeillent les hommes, qui les déterminent : ils ſuivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïſſent. Celui qui tient les reſſorts d'une machine n'eſt pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'eſt d'une perſonne dont il connoit les inclinations, & à qui il ſait inſpirer la haine ou l'amour, ſelon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les paſſions ſont excitées par la préſence de leur objet : le bien préſent donne de l'amour, & de la joye. Lorſqu'on ne le poſſede pas encore, mais qu'on le peut poſſeder, il brûle l'ame de deſirs, dont il entretient le feu par l'eſperance. Le mal qui eſt préſent cauſe de la haine ou de la triſteſſe; s'il eſt abſent, l'ame eſt tourmentée par des craintes & par des terreurs qui ſe changent en deſeſpoir lorſqu'on n'apperçoit point le moien de l'éviter. Pour donc allumer les paſſions dans le cœur de l'homme, il faut lui en préſenter les objets, & c'eſt à quoi ſervent merveilleuſement les figures.

Nous avons vû comme les figures impriment fortement une verité, comme elles la développent, comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même maniere pour découvrir l'objet de la paſſion que l'on deſire inſpirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un ſcelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les repetitions, & les ſynonymes pour frapper vivement leur eſprit de l'image de ſes crimes. Les Antitheſes ſont néceſſaires pour faire concevoir l'énormité de ſa vie par l'oppoſition de l'innocence de ceux qu'il aura perſecutez. On peut le comparer aux ſcelerats qui ont vêcu avant lui,

l8o La Rhétorique, ou l’Art & faire voir, que fa cruauté eft plus grande que celle des tigres & des lions. Ccft dans la defcription de cette cruauté , & des autres mauvaifes qualitez de ce fcelerat que triomphe l’éloÎ[uence. Ce font particulièrement les Hypotypocs , ou vives dcfcriptions , qui produifent l’efFet que l’on attend de l^n difcours , qui font élever "dans l’ame les flots de la paflion dont on fe fert pour faire aller les Juges où l’on veut les mener, Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que caufe la vûe de tant de crimes li énormes , & font reflentir aux autres les mêmes fentimens de douleur & d’averfion. Par lés Apoftrophes , par les Profopopées , on fait qu’il femble que toute la Nature demande avec nous la conaamnation de ce criminel. . . Chapitre XIV. . ^ I Réflexion fur le bon ufage des flgures. E * figures étant , comme nous â'vons vû , les >caraéieres des pallions , quand' ces paflions font déréglées , les figures ne fervent qu’à peindre leurs déreglemens. Elles font les inftrumens dont on fe fert pour ébranler l’ame de ceux à qui on parle. Si ces inftrumens font maniez par un efprit animé de quelque p iflion injufte , ces figures font dans fa bouche ce qu’eft une épée dans la main d’un fvirieux. Il ne faut pas s’imaginer qu’il foit permis de noircir par de fauftes aceufations ceux contre qui on parle , & que pour parler éloquemment il foit néceflairc d’employer contre eux les mêmes figures dont on fe fervuoit pour porter des Juges à condamner le ’ ■ ‘ " plus Digriized by

& faire voir que ſa cruauté eſt plus grande que celle des tigres & des lions. C'eſt dans la deſcription de cette cruauté, & des autres mauvaiſes qualitez de ce ſcelerat que triomphe l'éloquence. Ce ſont particulierement les Hypotypoſes, ou vives deſcriptions, qui produiſent l'effet que l'on attend de ſon diſcours, qui font élever dans l'ame les flots de la paſſion dont on ſe ſert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que cauſe la vûe de tant de crimes ſi énormes, & font reſſentir aux autres les mêmes ſentimens de douleur & d'averſion. Par les Apoſtrophes, par les Proſopopées, on fait qu'il ſemble que toute la Nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

CHAPITRE XIV.

Reflexion ſur le bon uſage des figures.

LEs figures étant, comme nous avons vû, les caracteres des paſſions, quand ces paſſions ſont déreglées, les figures ne ſervent qu'à peindre leurs déreglemens. Elles ſont les inſtrumens dont on ſe ſert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces inſtrumens ſont maniez par un eſprit animé de quelque paſſion injuſte, ces figures ſont dans ſa bouche ce qu'eſt une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit permis de noircir par de fauſſes accuſations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il ſoit néceſſaire d'employer contre eux les mêmes figures dont on ſe ſerviroit pour porter des Juges à condamner le plus

lus criminel & le plus abominable de tous çs hommes. Les Déclamateurs , à qui ce" défaut • eft ordinaire , lie trompent jamais deux ibis. On s'accoûturae à entendre leurs exclamations , & il leur arrive la même chofe qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils font malades. Quand ils le font cflfedtivement,' .on ne les croit pas. Nec femtl irrifus trivlis attoUere curât ^ ■ TraHo crure planum : licet illi plurima manet Lachryma : per fanÛum jurntus dicat OJirim * Crédité ; non ludo ; crudeles tollite clauium. ®u*re peregrinum , vkinia rauca réclamai. Ce defaut dans des uns eft une marque de malice , & dans les autres de legercté & d'extravagance. C'eft une malice lor^u'on prend plailir à combattre la vérité ; que l'on ,ne déliré pas éclairer l'efprit de fes Auditeurs , mais le troubler par les nuage§ de quelque injufte paflion qui leur dérobe la vûc de la vérité. On ne doit pas toûjours aceufer les Déclamateurs de cette . malice : fouvent ils ne prennent pas garde aux impreffions que peuvent faire leurs figures ; leur , deflein n'eft pas de perfuader , mais feulement de pwoître éloauens. Pour cela ils s'échauffent 8c ils employent toutes les plus fortes figu-_ res de la Rhétorique , quoiqu'ils n'ayent point] d'ennemis à combattre ; femblables à un phrenetique qui fe fert de fon épée pour' combattre un ennemi phantaftique que fon imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthoufiafracs , qui leur font perdre l'ufage de la Raifon , 8c leur font voir les chofes tout d'une autre maniéré qu'elles ne font pas.

plus criminel & le plus abominable de tous les hommes. Les Déclamateurs, à qui ce défaut eſt ordinaire, ne trompent jamais deux fois. On s'accoûtume à entendre leurs exclamations, & il leur arrive la même choſe qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils ſont malades. Quand ils le ſont effectivement, on ne les croit pas.

Nec ſemel irriſus triviis attollere curat,
Fracto crure planum: licet illi plurima manet
Lachryma: per ſanctum juratus dicat Oſirim,
Credite: non ludo: crudeles tollite claudum.
Quare peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns eſt une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. C'eſt une malice lorſqu'on prend plaiſir à combattre la verité; que l'on ne deſire pas éclairer l'eſprit de ſes Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuſte paſſion qui leur dérobe la vûe de la verité. On ne doit pas toûjours accuſer les Déclamateurs de cette malice: ſouvent ils ne prennent pas garde aux impreſſions que peuvent faire leurs figures; leur deſſein n'eſt pas de perſuader, mais ſeulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échauffent, & ils employent toutes les plus fortes figures de la Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combattre; ſemblables à un phrenetique qui ſe ſert de ſon épée pour combattre un ennemi phantaſtique que ſon imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthouſiaſmes, qui leur font perdre l'uſage de la Raiſon, & leur font voir les choſes tout d'une autre maniere qu'elles ne ſont pas.

l8z La RiiEToiiQjüi, ou l’Art 1 Et fohm ^emînum , ô* duplices fe ojîtndere Tbe^ bas. • Ce défaut eft le caraélere d’un enfant qui fe fâche fans fujet ; néanmoins les Ecrivains les plus élevez, y tombent , parce qu’on ne croirqit pas pouvoir pafler pour éloquent lî on ne faifoit des figures. Il faut pour cela parler avec chaleur fur toutes les matières , fe corrompre l’efprit , & appercevoir toutes les chofes autres quelles ne font. Il faut faire des reflexions fur tout ce qui fe prefente , & ne parler que par fentences. Mais ce qui eft de plus ridicule , c’eft que dans toutes ces figures ces mauvais Orateurs ne tâchent qu’à plaire , fans fe mettre en peine de combattre , & de terraffer leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu’en cela ils font femblables à un infenfé , qui dans un combat ne fe foucicroit pas de frapper fon advcrfaire , & d’en être frappé , pourvû qu’il attirât fur lui les yeux de fcs fpeéfateurs , qu’il combattît avec grâce , avec un air galand & agréable. Ce font ces mauvais Orateurs que Perfe raille dans une de fes Satyres en la pcrfonne • de Pedius. Fur es, ait Pedio: Pedius quid"i crimina raps • ' Lihrat in Antitbetis, defJas pojuiffe figuras Laudatur. Ces mauvais Orateurs , dis -je , afFeélent de mefurer toutes leurs paroles de leur donner une cadence jufte qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expreflions : En un mot , ils figurent leurs difcours , mais de ces figures qui font au regard des figures fortes & perfuafiyes , ce que font les poftures que l’on fiîit dans un ' - ■ “ . bal(I I I l Digilizod by

Et ſolem geminum, & duplices ſe oſtendere Thebas.

Ce défaut eſt le caractere d'un enfant qui ſe fâche ſans ſujet : néanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir paſſer pour éloquent ſi on ne faiſoit des figures. Il faut pour cela parler avec chaleur ſur toutes les matieres, ſe corrompre l'eſprit, & appercevoir toutes les choſes autres qu'elles ne ſont. Il faut faire des reflexions ſur tout ce qui ſe preſente, & ne parler que par ſentences. Mais ce qui eſt de plus ridicule, c'eſt que dans toutes ces figures ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire, ſans ſe mettre en peine de combattre, & de terraſſer leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils ſont ſemblables à un inſenſé, qui dans un combat ne ſe ſoucieroit pas de frapper ſon adverſaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât ſur lui les yeux de ſes ſpectateurs, qu'il combattît avec grace, avec un air galand & agréable. Ce ſont ces mauvais Orateurs que Perſe raille dans une de ſes Satyres en la perſonne de Pedius.

Fur es, ait Pedio: Pedius quid? crimina raſis
Librat in Antithetis, doctas poſuiſſe figuras
Laudatur.

Ces mauvais Orateurs, dis-je, affectent de meſurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juſte qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expreſſions : En un mot, ils figurent leurs diſcours, mais de ces figures qui ſont au regard des figures fortes & perſuaſives, ce que ſont les poſtures que l'on fait dans un bal-

B.E P AK L E K. Liv. JJ. Chap. XJV, 183 ballet , au regard de celles qui fe font dans un combat. L'étude & l'art qui paroilfent dans un discours peigné , ne font pas le caraétere d'un efprit qui eft> vivement touché des chofes dont il parle , mais plutôt d'un homme qui ell dégagé de toutes affaires , & qui fe joue. Ainfî on appelle ces figures mefurées , qui ont une cadence agréable aux oreilles , des figures de Theatre » 'Iheatraltt figuré. Ce font des armes pour la montre , qui ne font pas d'affez, bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour perfuader ne doivent point être recherchées, c'eftla chaleur dont on eft animé pour la défenfe de^ la vérité qui les produit , qui les trace ellemême dans le difeours , de telle forte que l'éloquence n'eft que l'effet de ce zele. C'eft ce que dit faint Auguftin du ftile éloquent de faint Paul : D'où vient , dit-il , que les Epîtres de ce grand Apôtre font fi. animées , qu'il fe fâche, qu'ü reprend, qu'ii fait des reproches, qu'il blâme , qu'il menace } qu'il marque les differens mouvemens de fon efprit par le chan-, gement de fa voix ? L'on ne peut pas dire qu'il, fe foit étudie puérilement , comme font les Déclamateurs , a faire des figures : néanmoins fon difeours eft très -figuré; c'eft pourquoi , comme nous ne pouvons pas dire que faint Paul ait recherché l'éloquence , nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait fuivi fon discours. fie indignatur Apojîulus "in Epijîolis fuis , fie eorripit , fie exprobrat , fie increpat , fie tninatur ? Qtûd eft quod animi Jui (ijf'tfium tant crebra & tam afpera vocis mutatiene teftetur î Nudus dixerit more S ophift arum pueviliter ô* co»fuhb figurajje orationem Juam. l'amen multis figu-. vis dtfi'tnâa eft -, quaprepttr fit.eut Apeftolum pré^ eeptê Digilized by Google

ballet, au regard de celles qui ſe font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroiſſent dans un diſcours peigné, ne ſont pas le caractere d'un eſprit qui eſt vivement touché des choſes dont il parle, mais plûtôt d'un homme qui eſt dégagé de toutes affaires, & qui ſe jouë. Ainſi on appelle ces figures meſurées, qui ont une cadence agréable aux oreilles, des figures de Theatre, *Theatrales figuræ*. Ce ſont des armes pour la montre, qui ne ſont pas d'aſſez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour perſuader ne doivent point être recherchées, c'eſt la chaleur dont on eſt animé pour la défenſe de la verité qui les produit, qui les trace elle-même dans le diſcours, de telle ſorte que l'éloquence n'eſt que l'effet de ce zele. C'eſt ce que dit ſaint Auguſtin du ſtile éloquent de ſaint Paul: D'où vient, dit-il, que les Epîtres de ce grand Apôtre ſont ſi animées, qu'il ſe fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace? qu'il marque les differens mouvemens de ſon eſprit par le changement de ſa voix? L'on ne peut pas dire qu'il ſe ſoit étudié puerilement, comme font les Déclamateurs, à faire des figures: néanmoins ſon diſcours eſt très-figuré; c'eſt pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que ſaint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait ſuivi ſon diſcours. *Quid ſic indignatur Apoſtolus in Epiſtolis ſuis, ſic corripit, ſic exprobrat, ſic increpat, ſic minatur? Quid eſt quòd animi ſui affectum tam crebra & tam aſpera vocis mutatione teſtetur? Nullus dixerit more Sophiſtarum pueriliter & conſultò figuraſſe orationem ſuam. Tamen multis figuris diſtincta eſt; quapropter ſicut Apoſtolum præ-*

cepta

i84 La Rhi TORiQjBi, ou l’Ar t cepta eloquenl'ue non fecutum ejp; dicemus , ita qnoct ejus faftentiam fecuta fit eloquentîa non denegamus. Mais ce n'eft pas feulement dans les grandes occalions que les figures doivent être employées. Les panions ont plufieurs degrex. Toutes les coleres ne font pas également grandes : Toutes les figures n’ont pas aufii la me^me force. Il y a des Antithefes pour les grands mouvemens , il y en a pour de legcres émotions ; c’eft pourquoi on ne doit pas condamner toutes fortes de figures dans un difcours qui cft fait fur une matière qui femble ne donner aucune occafion d’émotions juftes 8c raifonnablcs. L’ardeur que l’on a de fe bien exprimer , 8c de faire concevoir les chofes que l’on enfeigne , a fes figures comme les autres paflions. Dans la converfation la plus douce , quoiqu’on ne trouve aucune refiftance dans l’efprit de ceux avec qui l’on s’entretient , cela n’empêche pas que pour une plus grande explication on ne répété quelquefois les mêmes mots , qu’on ne fe ferve de differentesexpreffions pour dire la même chofe. Il elt permis d’en faire des defcriptions cxaéles , de chercher dans les chofes naturelles 8c fenfibles des comparaifons 8c des images de ce que l’on dit. On peut demander le fentiment de ceux qui écoutent , les fiiterroger pour les rendre plus appliquez , ou pour retenir leurs efprits dans l’attention néceflaire , & leur faire faire des reflexions fur ce que l’on a dit. Ainfi la cohverfation , comme nous avons dit ,'a fes figures aulli-bien que les harangues 8c les déclamations. On appelle froid le ftile de ces Orateurs qui font un mauvais ufage des figures , parce que auelques efforts qu’ils falfent pour animer leurs Auditeurs , on les écoute avec une certaine froideur. Digitized ‘ / Gb

cepta eloquentiæ non ſecutum eſſe dicemus, ita quòd ejus ſapientiam ſecuta ſit eloquentia non denegamus.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les grandes occaſions que les figures doivent être employées. Les paſſions ont pluſieurs degrez. Toutes les coleres ne ſont pas également grandes : Toutes les figures n'ont pas auſſi la même force. Il y a des Antitheſes pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions ; c'eſt pourquoi on ne doit pas condamner toutes ſortes de figures dans un diſcours qui eſt fait ſur une matiere qui ſemble ne donner aucune occaſion d'émotions juſtes & raiſonnables. L'ardeur que l'on a de ſe bien exprimer, & de faire concevoir les choſes que l'on enſeigne, a ſes figures comme les autres paſſions. Dans la converſation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune reſiſtance dans l'eſprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne ſe ſerve de differentes expreſſions pour dire la même choſe. Il eſt permis d'en faire des deſcriptions exactes, de chercher dans les choſes naturelles & ſenſibles des comparaiſons & des images de ce que l'on dit. On peut demander le ſentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez, ou pour retenir leurs eſprits dans l'attention néceſſaire, & leur faire faire des reflexions ſur ce que l'on a dit. Ainſi la converſation, comme nous avons dit, a ſes figures auſſi-bien que les harangues & les déclamations.

On appelle froid le ſtile de ces Orateurs qui font un mauvais uſage des figures, parce que quelques efforts qu'ils faſſent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine froi-

deur,

CS PARLER. Liv. 1 1. Cbap. X IV, 185 deur , qui eft d'autant plus fenllble , que l'on n'eft agité d'aucune des émotions qu'ils avoient voulu exciter. Car enfin on fe rit d'un homme & de fes larmes quand on le voit pleurer fans fujet. S'il entre en colere fans que perfonne s'oppofe à fes defieins , cette paffion paflfe pour une véritable folie. On ne peut donc être touché quand on voit quelqu'un émû , li l'on ne trouve qu'il y a fujet de l'être. Un homme qui pleure dans un péril évident , oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colere d'un miferable qu'on voit accablé injuftement , engage dans fon parti ceux qui font témoins de cette injuftice. Ainli pour toucher, ou pour faire que les figures qu'on employé faflent leur effet , il faut que les pâmons qu'elles peignent foient raifonnables , c'eft-à-dire, que l'Orateur doit faire paroître les chofes qu'il traite fous une telle forme , qu'on ne les puiffe voir fans en être émû. 11 faut difpofer le cœur du Leéleur , n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'après l'y avoir préparé. Si on veut le porter à la compaffion , il faut lui faire voir une grande mifere , gardant ce tempérament que la paffion qu'on exprime par des figures ne loit pas plus grande que ne le mérité le fujet , & que ce foit toûjours la paffion qui fafle produire les figures extraordinaires au mdieu de quelque grande circonftance. Cela demande une grande prudence ; c'eft auffi , comme nous difons très-fou vent , le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François font particulièrement ennemis de ces figures qui font trop fortes. On a' en France de la douceur & de la politeffe ; on ne peut fouffrir les humeurs chaudes & violentes. On eftime & l'on aime ceux qui favent fe rnodercr } c'eft pourquoi les figures extraordinaires nous

Digitized by Google

deur, qui eſt d'autant plus ſenſible, que l'on n'eſt agité d'aucune des émotions qu'ils avoient voulu exciter. Car enfin on ſe rit d'un homme & de ſes larmes quand on le voit pleurer ſans ſujet. S'il entre en colere ſans que perſonne s'oppoſe à ſes deſſeins, cette paſſion paſſe pour une veritable folie. On ne peut donc être touché quand on voit quelqu'un émû, ſi l'on ne trouve qu'il y a ſujet de l'être. Un homme qui pleure dans un peril évident, oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colere d'un miſerable qu'on voit accablé injuſtement, engage dans ſon parti ceux qui ſont témoins de cette injuſtice. Ainſi pour toucher, ou pour faire que les figures qu'on employe faſſent leur effet, il faut que les paſſions qu'elles peignent ſoient raiſonnables, c'eſt-à-dire, que l'Orateur doit faire paroître les choſes qu'il traite ſous une telle forme, qu'on ne les puiſſe voir ſans en être émû. Il faut diſpoſer le cœur du Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'après l'y avoir préparé. Si on veut le porter à la compaſſion, il faut lui faire voir une grande miſere, gardant ce temperament que la paſſion qu'on exprime par des figures ne ſoit pas plus grande que ne le merite le ſujet, & que ce ſoit toûjours la paſſion qui faſſe produire les figures extraordinaires au milieu de quelque grande circonſtance. Cela demande une grande prudence; c'eſt auſſi, comme nous diſons très-ſouvent, le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François ſont particulierement ennemis de ces figures qui ſont trop fortes. On a en France de la douceur & de la politeſſe; on ne peut ſouffrir les humeurs chaudes & violentes. On eſtime & l'on aime ceux qui ſavent ſe moderer; c'eſt pourquoi les figures extraordinaires

nous

f i86^ La Rhe ToRiQjüi, ou l’Au T nous paroiflent ridicules , li ce li’eft dans certaines occafions qui font rares. Car il n’arrive pas fouvent que la Raifon permette de laifler agir les mouvemens d’une paffion. Cet avis bien médité donnera de grandes lumières pour l’éloquence. Digitized bÿ Google

nous paroiſſent ridicules, ſi ce n'eſt dans certaines occaſions qui ſont rares. Car il n'arrive pas ſouvent que la Raiſon permette de laiſſer agir les mouvemens d'une paſſion. Cet avis bien médité donnera de grandes lumieres pour l'éloquence.

®£ parler. Ltv.III. Cbap.J. 187 L A RHETORIQUE O U L’ART DE parler; LIVRE TROISIE'ME. Chapitre Premier. Dejfein de et Livre. On y traite de la partie matt’rielle de la partie, c' efl-à-dirt , des forts dont les pa^ rôles font compofits. On décrit comment fe ferment ces fins, E donne beaucoup plus d'-étcnduë à l’ouvrage que j’ai entrepris , que n’en ont pas les Rhétoriques orànaires. Mon but eft de découvrir les fondemens de l’Art que je traitte. Je tâche de ne rien oublier pour cela.' Nous avons vû comme fe forme la voix. Nous avons dit que nous avons une orgue naturelle ; que les poûmons en font les foufflcts ; & que ce canal par lequel nous refpirons , qu’on appelle la Trachée artere , ou l’âpre-artere , eft comme le tuyau de 1 orgue. A prcfent que nous entreprenons Digilized by Google

»88 La Rhitorkubi, OH i’Art nons de traiter à fond de la partie materielle' de la parole , c’eft-à-dire des fons dont elle eft compose , il faut expliquer avec plus d’exaftitude comment fe fait la voix , & comment fe forme le fon de chaque lettre. 11 faut donc confiderer en premier lieu , que le larynx , c’eft ainfi qu’on nomme le haut de l’àpre-artere , ert entouré de mufcles. L’ouverture du larynx fe nomme glotte^ ou languette qui s’ouvre & fe ferme plus ou moins par le moyen des mufcles qui la font mouvoû. Cette glotte eft compofée de deux membranes cartilagineufes. Lorfque ces membranes font tendues , & qu’ elles ne laiffent qu’un petit palTage , comme une fente , l’air qui fort foudaincment des poûmons , les fecouc ; ce qui fait le fon de la voix , de la même manière que fe fait le fon d’une mufette & d’un haut-bois. Les anches de ces inftrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle eft compofée , reçoivent un tremouffement de l’air qui les fepare avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomiftes en diftinguent cinq affez folides , poKs , 8c faifant reffort. Ils font entourez de plufîeurs petits mufcles qui ont une admirable îiaifon avec les oreilles , les yeux , les parties du vifage , avec le cœur , la poitrine ; ce qui fait que le feul fon de la voix fait connoître l’état de celui qui parle , 8c qu’on lit fur fon vifage ce qu’il dit aux oreilles. C’eft ainfi que fe forme la voix , qui nous feroit commune avec plufîeurs animaux , fi elle ne recevoir point d’autres formes que celle quelle prend en fortant du larynx. Les muicles qui font attachez à cette partie , fervent à la modifier. Elle eft douce ou rude , félon la qualité des membranes de la glotte ; & elle reçoit plufîeurs degrez , ou tons, félon que l’ouverture du larynx eft plus ou moins

nons de traiter à fond de la partie materielle de la parole, c'eſt-à-dire des ſons dont elle eſt compoſée, il faut expliquer avec plus d'exactitude comment ſe fait la voix, & comment ſe forme le ſon de chaque lettre. Il faut donc conſiderer en premier lieu, que le larynx, c'eſt ainſi qu'on nomme le haut de l'âpre-artere, eſt entouré de muſcles. L'ouverture du larynx ſe nomme *glotte*, ou languette qui s'ouvre & ſe ferme plus ou moins par le moyen des muſcles qui la font mouvoir. Cette glotte eſt compoſée de deux membranes cartilagineuſes. Lorſque ces membranes ſont tenduës, & qu'elles ne laiſſent qu'un petit paſſage, comme une fente, l'air qui ſort ſoudainement des poûmons, les ſecouë; ce qui fait le ſon de la voix, de la même maniere que ſe fait le ſon d'une muſette & d'un haut-bois. Les anches de ces inſtrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle eſt compoſée, reçoivent un tremouſſement de l'air qui les ſepare avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomiſtes en diſtinguent cinq aſſez ſolides, polis, & faiſant reſſort. Ils ſont entourez de pluſieurs petits muſcles qui ont une admirable liaiſon avec les oreilles, les yeux, les parties du viſage, avec le cœur, la poitrine; ce qui fait que le ſeul ſon de la voix fait connoître l'état de celui qui parle, & qu'on lit ſur ſon viſage ce qu'il dit aux oreilles.

C'eſt ainſi que ſe forme la voix, qui nous ſeroit commune avec pluſieurs animaux, ſi elle ne recevoit point d'autres formes que celle qu'elle prend en ſortant du larynx. Les muſcles qui ſont attachez à cette partie, ſervent à la modifier. Elle eſt douce ou rude, ſelon la qualité des membranes de la glotte; & elle reçoit pluſieurs degrez, ou tons, ſelon que l'ouverture du larynx eſt plus ou moins

oi P AU Lift. Liv.JII. Cbap.I. i8$> moins grande : quand elle cft petite le fon en eft aigu ; mais ce n’eft pas ici le lieu de faire ces confidcrations qui regardent la Mufiquc, Confiderons que la voix , après être fortie du larynx , reçoit d’autres modifications differentes , félon qu’on difpofe le lieu où elle eft reçue , que la langue la porte contre differentes parties de la bouche qui s’ouvre ou fe fierme différemment par le moyen des dents & des lèvres. Ainfi qu’on voit dans les orgues que les • tuïaux ont des fons tout diffcrens , félon leurs differentes formes. Ces differentes modifications font les fons qui compofcnt les paroles : les lettres font les fignes de ces fons. On voit par l’expcrience qu’on en fait dans les orgues , qu’on peut imiter toutes fortes de fons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le fon de quelques fyllabes ; ce qui a fait croire qu’on pourroit faire parler une machine. 11 n’y auroit , dit-on , qu’à remarquer la difpofition particulière des organes de la voix , & la difpofition de la bouche qui eft néceffaire pour faire le fon de chaque lettre. En faifant autant de tuïaux qu’il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles félon qu’ elle feroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entreprife eft grande , afin qu’on comprenne l’habileté de celui qui nous a fait , ce que nous ne pouvons affex confiderer. S'il s’agilfoit de faire parler François à une orgue, comme nous avons cinq voyelles , & dix-fept confoncs , il faudroit déjà vingt-deux machines differentes , & il ne faut pas croire qu’elles fuiîent toutes également fimples , que ce ne fuflent que des tuïaux. U y a des lettres qui demandent , que la machine qui les feroit fonner , fe fermât & s’ouvrît , çe qui ne fc pouiroit faire qu’avec plufieuis Digitized by Google

moins grande : quand elle eſt petite le ſon en eſt aigu ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire ces conſiderations qui regardent la Muſique. Conſiderons que la voix, après être ſortie du larynx, reçoit d'autres modifications differentes, ſelon qu'on diſpoſe le lieu où elle eſt reçûe, que la langue la porte contre differentes parties de la bouche qui s'ouvre ou ſe ferme differemment par le moyen des dents & des lévres. Ainſi qu'on voit dans les orgues que les tuïaux ont des ſons tout differens, ſelon leurs differentes formes. Ces differentes modifications ſont les ſons qui compoſent les paroles : les lettres ſont les ſignes de ces ſons.

On voit par l'experience qu'on en fait dans les orgues, qu'on peut imiter toutes ſortes de ſons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le ſon de quelques ſyllabes ; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire parler une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la diſpoſition particuliere des organes de la voix, & la diſpoſition de la bouche qui eſt néceſſaire pour faire le ſon de chaque lettre. En faiſant autant de tuïaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles ſelon qu'elle ſeroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entrepriſe eſt grande, afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait, ce que nous ne pouvons aſſez conſiderer. S'il s'agiſſoit de faire parler François à une orgue, comme nous avons cinq voyelles, & dix-ſept conſones, il faudroit déja vingt-deux machines differentes, & il ne faut pas croire qu'elles fuſſent toutes également ſimples, que ce ne fuſſent que des tuïaux. Il y a des lettres qui demandent, que la machine qui les feroit ſonner, ſe fermât & s'ouvrît, ce qui ne ſe pourroit faire qu'avec pluſieurs

reſ-

Ï90 La Rhitoriqui, ow l'Art reflbrts. Il y a bien delà différence entre le fon de deux lettres qu'on prononce feparcment , & le fon de la fyllabe qu'elles compofent. Ces deux fons s'allient pour n en faire qu'un ; ainli deux machines , dont l'une feroit , par exemple , » , l'autre h , ne feroient pas ah > ni ha. Combinant donc « en ces deux maniérés avec les dix-fept confones , il faudroit trente-quatre differentes machines pour marquer ces fyllabes , & comme il en faudroit autant pour chacune des cinq voicUes , qui demanderoient pareillement trente-quatre machines differentes, il en faudroit par conléquent pour toutes cent foixante-dix. II y a des fyllabes de trois lettres , dont les unes ont une voïelle entre deux confones , comme hah , & les autres une confone entre deux voïelles , comme aha, La voicUe a fe peut combiner avec les confones pour faire une fyllabe de trois lettres pour le moins en deux-cens qrutre-vingts neuf maniérés differentes. Multipliant ce nombre par le nombre des voyelles , c'elt-à-dire par cinq , cela fait mille quatre cents quarante cinq ; il faudroit autant de differens inftrumens. Les fyllabes de trois lettres fe font encore d'une autre maniéré. On peut à la fyllabe ah ajoûter une confone , comme ahh , ahc « ahd ; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voïelles , comme nous le ferons voir. Nous avons deux fortes de a , trois fortes de e » deux fortes de o , deux de « » ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. Et quand auroit-on inventé un fi grand nombre de machines qm pût les fsdre jouer avec la vitclTe néceffaire } Car comme les fons de deux ou de plufieurs lettres qui font une fyllabe , doivent être unis , il faut que les fons des fyllabes qui font un mot. DigrtT- by

reſſorts. Il y a bien de la difference entre le ſon de deux lettres qu'on prononce ſeparément, & le ſon de la ſyllabe qu'elles compoſent. Ces deux ſons s'allient pour n'en faire qu'un ; ainſi deux machines, dont l'une feroit, par exemple, *a*, l'autre *b*, ne feroient pas *ab*, ni *ba*. Combinant donc *a* en ces deux manieres avec les dix-ſept conſones, il faudroit trente-quatre differentes machines pour marquer ces ſyllabes, & comme il en faudroit autant pour chacune des cinq voïelles, qui demanderoient pareillement trente-quatre machines differentes, il en faudroit par conſéquent pour toutes cent ſoixante-dix.

Il y a des ſyllabes de trois lettres, dont les unes ont une voïelle entre deux conſones, comme *bab*, & les autres une conſone entre deux voïelles, comme *aba*. La voïelle *a* ſe peut combiner avec les conſones pour faire une ſyllabe de trois lettres pour le moins en deux-cens quatre-vingts neuf manieres differentes. Multipliant ce nombre par le nombre des voyelles, c'eſt-à-dire par cinq, cela fait mille quatre cents quarante cinq ; il faudroit autant de differens inſtrumens. Les ſyllabes de trois lettres ſe font encore d'une autre maniere. On peut à la ſyllabe *ab* ajoûter une conſone, comme *abb*, *abc*, *abd* ; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voïelles, comme nous le ferons voir. Nous avons deux ſortes de *a*, trois ſortes de *e*, deux ſortes de *o*, deux de *u*, ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. Et quand auroit-on inventé un ſi grand nombre de machines qui pût les faire joüer avec la viteſſe néceſſaire ? Car comme les ſons de deux ou de pluſieurs lettres qui font une ſyllabe, doivent être unis, il faut que les ſons des ſyllabes qui font un

mot.

DE EA&LIR. Liv.JJI. Ch«p.l. .191 mot, foicnt liées enfemble , autrement on entend, des fyllabes , 8c non point des mots. Il faudroit un clavier d'une infinité de touches , 8c on eft embarrairé quand un davier n'en a qu'un certain nombre qui cil affei petit. Admirons donc ici la difpofition mcrv'eilleufc 'des organes de la parole qui n'ont rien d'embarrafiant , 8c qui font tellement placez , qu'on s'en fert plus facilement qu'on ne peut remarquer coniime ils font faits. Dieu dont nous fommes l'ouvrage , nous fait faire , fans que nous appercevions <}u'il y ait de la difficulté , ce qui eft impoffible à l'art. Nous feifons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines; car ce nombre ne fuffiroit pas encore. 11 y a plufieurs millions de difterens mots qui demandent des difpofitions particulières dans les organes de la voix ; aulli la langue qui en eft un des prindpaux , eft 'compofée d'un nombre innombrable de petits filets , qui font comme autant d'inftrumcns par Ipfquels elle fc tire , elle s'allonge , clic fc replie, elle fe tourne en tant de manières qu'on ne les peut compter. Les lèvres ont pareillement plufieurs mufcles qui- les font jouer en differentes maniérés. La bouche fc peut ouvrir différemment ; de forte que ce n'cft point une exagération de dire qu'on ne feroit 'pas avec un million de. machines ce que nous faifons avec la bouche. Après quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes , je fuis perfuadé que ce n'étoient que des mario■ nettes. On trompoit avec cfprittccux à qui on <ne donnoit pas le tems de remarquer l'artifice ' dont on fe fervoit. Les Hiftoriens qui nous par-lent d'une tête femblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. • Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la maniéré dont - nous Digitized by Google

mot, ſoient liées enſemble, autrement on entend des ſyllabes, & non point des mots. Il faudroit un clavier d'une infinité de touches, & on eſt embarraſſé quand un clavier n'en a qu'un certain nombre qui eſt aſſez petit.

Admirons donc ici la diſpoſition merveilleuſe des organes de la parole qui n'ont rien d'embarraſſant, & qui ſont tellement placez, qu'on s'en ſert plus facilement qu'on ne peut remarquer comme ils ſont faits. Dieu dont nous ſommes l'ouvrage, nous fait faire, ſans que nous appercevions qu'il y ait de la difficulté, ce qui eſt impoſſible à l'art. Nous faiſons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines; car ce nombre ne ſuffiroit pas encore. Il y a pluſieurs millions de differens mots qui demandent des diſpoſitions particulieres dans les organes de la voix; auſſi la langue qui en eſt un des principaux, eſt compoſée d'un nombre innombrable de petits filets, qui ſont comme autant d'inſtrumens par leſquels elle ſe tire, elle s'allonge, elle ſe replie, elle ſe tourne en tant de manieres qu'on ne les peut compter.

Les levres ont pareillement pluſieurs muſcles qui les font jouër en differentes manieres. La bouche ſe peut ouvrir differemment; de ſorte que ce n'eſt point une exageration de dire qu'on ne feroit pas avec un million de machines ce que nous faiſons avec la bouche. Après quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je ſuis perſuadé que ce n'étoient que des marionettes. On trompoit avec eſprit ceux à qui on ne donnoit pas le tems de remarquer l'artifice dont on ſe ſervoit. Les Hiſtoriens qui nous parlent d'une tête ſemblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la maniere dont

nous

1 La Rhbtoriqjüb, ou l’Art nous parlons , qui croyent qu’on puifle imiter un ouvrage auffi admirable qu’eft la tete de l'homme. Mais il eft très-vrai que li on ne peut pas faire parler une tête artificielle , on peut faire parler un muet avec artifice- Il n’y a <m’à lui faire prendre garde à la difpolition qu’il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire fonner chaque lettre , réitérant ' fouvent la prononciation d’une même lettre , dont on lui fait voir en même tems le caradlere, afin qu’il remarque les mouvemens de la langue , l’ouverture de la bouche , comment les dents cou-pent les fons , comment les lèvres battent l’une contre l’autre pour faire enfuite ce qu’il voit fiiire. Les muets ne font muets que parce qu’ils n’entendent pas ; ainfî ils ne peuvent pas appren- dre à prononcer le fon de chaque lettre autre- ' ment que par. cet artifice , qui leur fait voir ce qu’ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans fon voyage d’Angleterre , qu’un excellent Mathématicien d’Oxfort fit lire en fa préfence un muet , & que c’étoit le fécond qu’il avoir fait parler. 11 avoue néanmoins qu’il ne fâifoit que faire fonner les lettres feparément , & qu’il ne pouvoir lier leurs fons. J’ai fouvent entendu parler de plufîeurs fourds qui au mouvement des Icvres , & à la maniéré qu’ils voyoient qu’on ouvroit la bouche , connoifToient tout ce qu’on difoit. Je le crois ; car j’ai vû dans le Diocefe de Grenoble , dans la ParoifTe de Beflc , une femme fourdc , à qui fes parens faifoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloicnt fort bas , de maniéré quelle ne pouvoir remarquer que les mouvemens de leurs levres , & la difpofition de la bouche ; j’en fis faire plufîeurs expériences en ma prefcncc. Cette Digitizôd by CTooglf

nous parlons, qui croyent qu'on puiſſe imiter un ouvrage auſſi admirable qu'eſt la tête de l'homme.

Mais il eſt très-vrai que ſi on ne peut pas faire parler une tête artificielle, on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la diſpoſition qu'il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire ſonner chaque lettre, reïterant ſouvent la prononciation d'une même lettre, dont on lui fait voir en même tems le caractere, afin qu'il remarque les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les ſons, comment les levres battent l'une contre l'autre pour faire enſuite ce qu'il voit faire. Les muets ne ſont muets que parce qu'ils n'entendent pas; ainſi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le ſon de chaque lettre autrement que par cet artifice, qui leur fait voir ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans ſon voyage d'Angleterre, qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort fit lire en ſa préſence un muet, & que c'étoit le ſecond qu'il avoit fait parler. Il avoue néanmoins qu'il ne faiſoit que faire ſonner les lettres ſeparément, & qu'il ne pouvoit lier leurs ſons. J'ai ſouvent entendu parler de pluſieurs ſourds qui au mouvement des levres, & à la maniere qu'ils voyoient qu'on ouvroit la bouche, connoiſſoient tout ce qu'on diſoit. Je le crois; car j'ai vû dans le Dioceſe de Grenoble, dans la Paroiſſe de Beſſe, une femme ſourde, à qui ſes parens faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort bas, de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs levres, & la diſpoſition de la bouche; j'en fis faire pluſieurs experiences en ma preſence.

Cette

»i 9AH1111. Liv.JII. Cbap.L l<>5 Cette quatrième Edition étoit commencée lorf3ue j'ai vû une excellente Differtation d'un Mcecin Suiffe qui refide en Hollande , & fe nomme Amman. Il aflure qu'il a appris à plufieuri perfonnes lourdes & muetes à parler , lire & écrire. Il explique fa méthode , qui conlUle en deux chofes , clont la première eft d'obferver avec les yeux les differens mouvemens des organes de U prononciation. Il décrit les difpofitions particulières à chaque lettre , & comment il les fait remarquer & diftinguer à ceux qu'il inftruit. Pour cela il les oblige, en fe regardant dans un miroir, de s'habituer à faire les mêmes mouvemens qu'ils lui voient faire. L'autre partie de la méthode , c'eft de donner lui-même au gofier de fon difciple la difpofition qu'il doit avoir pour certaines lettres , comme peut faire un Maître à écrire , qui prend la main dé fon difciple , & la conduit, ou comme un Maître à danfer qui tourne les pieds de fon écolier, & lui fait faire les pas qu'il veut qu'il fafle. Cet admirable Maître des muets, quand il leUr donne fes premières leçons , forme avec fes mains dans leurs organes la dilpofition qui eft neceflaire pour prononcer chaque lettre. Il preffe leurs levres l'une contre l'autre , ou il les lepare ; il leur fait étendre la langue, ou la replier , l'enfler , félon que cela eft neceflaire. Dans^ les lettres à la prononciation defquelles le nez contribue , il leur preffe cette partie de la manière qu'il convient. Sans doute qu'il faut pour cela beaucoup d'adreffe & d'exercice. Car 11 nous avons tant de peine à faire des mouvemens extraordinaires, qu'il y a des lettres dans chaque langue qu'on ne peut prononcer lorfqu'on n'y a point été habitué dès fa naiffan. ce , il ne faut pas s'étonner qu'il fe trouve de la 'difficulté à faire prendre la coûtume à ceux qui I n'ont Digitized by Google

Cette quatriême Edition étoit commencée lorſque j'ai vû une excellente Diſſertation d'un Medecin Suiſſe qui reſide en Hollande, & ſe nomme Amman. Il aſſure qu'il a appris à pluſieurs perſonnes ſourdes & muetes à parler, lire & écrire. Il explique ſa methode, qui conſiſte en deux choſes, dont la premiere eſt d'obſerver avec les yeux les differens mouvemens des organes de la prononciation. Il décrit les diſpoſitions particulieres à chaque lettre, & comment il les fait remarquer & diſtinguer à ceux qu'il inſtruit. Pour cela il les oblige, en ſe regardant dans un miroir, de s'habituer à faire les mêmes mouvemens qu'ils lui voient faire. L'autre partie de ſa methode, c'eſt de donner lui-même au goſier de ſon diſciple la diſpoſition qu'il doit avoir pour certaines lettres, comme peut faire un Maître à écrire, qui prend la main de ſon diſciple, & la conduit, ou comme un Maître à danſer qui tourne les pieds de ſon écolier, & lui fait faire les pas qu'il veut qu'il faſſe. Cet admirable Maître des muets, quand il leur donne ſes premieres leçons, forme avec ſes mains dans leurs organes la diſpoſition qui eſt neceſſaire pour prononcer chaque lettre. Il preſſe leurs levres l'une contre l'autre, ou il les ſepare; il leur fait étendre la langue, ou la replier, l'enfler, ſelon que cela eſt neceſſaire. Dans les lettres à la prononciation deſquelles le nez contribuë, il leur preſſe cette partie de la maniere qu'il convient. Sans doute qu'il faut pour cela beaucoup d'adreſſe & d'exercice. Car ſi nous avons tant de peine à faire des mouvemens extraordinaires, qu'il y a des lettres dans chaque langue qu'on ne peut prononcer lorſqu'on n'y a point été habitué dès ſa naiſſance, il ne faut pas s'étonner qu'il ſe trouve de la difficulté à faire prendre la coûtume à ceux qui

1 ip4 La Rhétorique, ou l'Art n'ont point d'omc , de prononcer des lettres qu'ils n'ont jamais entendues. C'eft une excejlente remarque de ce fçavant 8c ingénieux Médecin , que fi Dieu n'avoit point donné la parole au premier des hommes, l'ufagc en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers l'impofîibilité de la fuppofition que j'ai faite d'une nouvelle troupe d'hommes nouvellement fortis de la terre, ou defeendus du Ciel. Ces hommes n'auroient point pû fe former un langage articulé , non plus que des muets. L'expericnce lefaitconnoître, que des muets, qui, étant inftruits comme nous venons de le dire, peuvent apprendre apparier, ne le peuvent faire fans Maître. Tout le langage n'eft qu'un aflcmhlage des fons fimples , dont les lettres que nous appelions les élemens du difcours , font les fignes. On n'a point vû qu'aucun muet ait inventé de lui-même la prononciation de ces lettres. La chofe eft aifée à ceux qui entendent parler ; car naturellement nous imitons ce que nous entendons. Mais un fourd , que disje, un fourd ? un enfant , un homme, quelque âge qu'il eût, quand il aüroit de bonnes oreilles , s'il ne converfoit point avec des hommes qui fçûfient parler , il ne parleroit jamais , c'eftà-dire , qu'il ne formeroit jamais aucune parole articulée. C'eft un conte que ce qu'on nous veut dire de ces enfans , qui nourris avec des animaux , prononcèrent naturellement de certains mots. Auffi les miracles que faifoit Notre-Seigneur fur les fourds & fur les muets étoient grands , en premier lieu , J>atcc qu'il leur rendoit l'ouïe , & qu'à J'inftant meme ils^entendoient ce qu'on leur difoit; chofe auffi furprenante que fi tranfporté parmi les Chinois , nous connuffions à la meme heure tout ce qu'ils nous diroient. En fécond lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre Seigneur

n'ont point d'ouïe, de prononcer des lettres qu'ils n'ont jamais entenduës.

C'eſt une excellente remarque de ce ſçavant & ingenieux Medecin, que ſi Dieu n'avoit point donné la parole au premier des hommes, l'uſage en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers l'impoſſibilité de la ſuppoſition que j'ai faite d'une nouvelle troupe d'hommes nouvellement ſortis de la terre, ou deſcendus du Ciel. Ces hommes n'auroient point pû ſe former un langage articulé, non plus que des muets. L'experience le fait connoître, que des muets, qui, étant inſtruits comme nous venons de le dire, peuvent apprendre à parler, ne le peuvent faire ſans Maître. Tout le langage n'eſt qu'un aſſemblage des ſons ſimples, dont les lettres que nous appellons les élemens du diſcours, ſont les ſignes. On n'a point vû qu'aucun muet ait inventé de lui-même la prononciation de ces lettres. La choſe eſt aiſée à ceux qui entendent parler; car naturellement nous imitons ce que nous entendons. Mais un ſourd, que dis-je, un ſourd? un enfant, un homme, quelque âge qu'il eût, quand il auroit de bonnes oreilles, s'il ne converſoit point avec des hommes qui ſçûſſent parler, il ne parleroit jamais, c'eſt-à-dire, qu'il ne formeroit jamais aucune parole articulée. C'eſt un conte que ce qu'on nous veut dire de ces enfans, qui nourris avec des animaux, prononcerent naturellement de certains mots. Auſſi les miracles que faiſoit Notre-Seigneur ſur les ſourds & ſur les muets étoient grands, en premier lieu, parce qu'il leur rendoit l'ouïe, & qu'à l'inſtant même ils entendoient ce qu'on leur diſoit; choſe auſſi ſurprenante que ſi tranſporté parmi les Chinois, nous connuſſions à la même heure tout ce qu'ils nous diroient. En ſecond lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre Sei-

gneur

 gncur plus admirables, c'eft que fans inftruétion ces muets parloient diftinftement , ce qui ne fe pouvoit pas faire naturellement, puifqu'en mille chofes plus aifées, il eft impoflible de faire certains mouvemens qu'après un long exercice. Je ne crois pas que jamais les hommes eulfent prononcé les differentes lettres de l'alphabet , s'ils ne les avoient entendues prononcer. Ils peuvent bien les changer, les altérer, 8c faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient jamais entendu parler diftinétement , ils euffent trouvé d'eux-mêmes le fon de chaque lettre. L'experience le prouve comme je l'ai dit, puifqu'onn'a jamais vû de muet parler de lui-même. Il feroit à fouhaiter que la méthode dont nous parlons , fut connue , qu'en tous païs il y eût des perfonncs qui en fulTent parfaitement inftruits. Il y a des muets par tout , 8c des enfans à qui il ne fuffit pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes : Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette méthode s'emploie avec fuccès pour ceux-ci. La facihté avec laquelle nous parlons , eft caufe qu'on ne fait prefque aucune attention à la difpoûtion des organes de la parole. On croit ou'il elt inutile de le faire. Un fameux Comédien en a fait un fujet de raillerie dans l'une de fes Comédies, ou il joué, un Bourgeois, qui après avoir amaifé du bien , vouloir paffer pour homme de qualité, 8c en avoir les airs. ..Pour.cela il croioit qu'il falloir fçàvoir quelque chofe ; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit fi groffier 8c fl fot, que l'idée qu'il avait de la feience fe réduifoit à vouloir apprendre l'Orthographe 8c l'Almanac , pour favoir quand il y a de la Lune 8c 1 quand il n'y en a point. Il falloir donc que fon Philofophe qui l'inftruit fur le Theatre , choifit une leçon accommodée à fa capacité 8c à celle ,ï 1 du Digitized by Coogle

gneur plus admirables, c'eſt que ſans inſtruction ces muets parloient diſtinctement, ce qui ne ſe pouvoit pas faire naturellement, puiſqu'en mille choſes plus aiſées, il eſt impoſſible de faire certains mouvemens qu'après un long exercice. Je ne crois pas que jamais les hommes euſſent prononcé les differentes lettres de l'alphabet, s'ils ne les avoient entenduës prononcer. Ils peuvent bien les changer, les alterer, & faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient jamais entendu parler diſtinctement, ils euſſent trouvé d'eux-mêmes le ſon de chaque lettre. L'experience le prouve comme je l'ai dit, puiſqu'on n'a jamais vû de muet parler de lui-même.

Il ſeroit à ſouhaiter que la methode dont nous parlons, fut connuë, qu'en tous païs il y eût des perſonnes qui en fuſſent parfaitement inſtruits. Il y a des muets par tout, & des enfans à qui il ne ſuffit pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes : Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette methode s'emploie avec ſuccès pour ceux-ci. La facilité avec laquelle nous parlons, eſt cauſe qu'on ne fait preſque aucune attention à la diſpoſition des organes de la parole. On croit qu'il eſt inutile de le faire. Un fameux Comedien en a fait un ſujet de raillerie dans l'une de ſes Comedies, où il jouë un Bourgeois, qui après avoir amaſſé du bien, vouloit paſſer pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il croioit qu'il falloit ſçavoir quelque choſe ; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit ſi groſſier & ſi ſot, que l'idée qu'il avoit de la ſcience ſe réduiſoit à vouloir apprendre l'Orthographe & l'Almanac, pour ſavoir quand il y a de la Lune & quand il n'y en a point. Il falloit donc que ſon Philoſophe qui l'inſtruit ſur le Theatre, choiſit une leçon accommodée à ſa capacité & à celle

tç6 La Rhétorique, ou l'Ar T du peuple. Il lui apprend donc feulement comment fc forme chaque lettre, les voielles & les confones. Un homme feroit ridicule qui croiroit que c'eft là une grande fcience ; qui s'écriroit en écoutant de femblables leçons : ! ^ue cel» e/i beau l vive la fcience \ comme feit le Bourgeois qui traite fa fervante d'ignorante , parce qu elle ne fait pas ce quelle fait quand elle prononce un U. Un homme , dis-je , qui s'imagineroit que cela eft neceflaire pour parler, feroit aufli ridicule que celui qui croioit ne pouvoir manger à moins que de lavoir tout ce que les Anatomiftes difent de curieux fur la manière dont les viandes fe broient dans la bouche , & fe mêlent avec le fuc falivaire qui en fait la première digeftion. Cette connoiffance fi facile de la maniéré dont chaque lettre fe forme , eft le fondement de prefque tout ce qu'on peut dire de curieux fur les irregularitez de la Grammaire. Elle fert à rendre raifon d'une infinité de chofes qui regardent la manière de décliner les noms , de conjuguer les verbes ; ainfi quoi qu'on en puifle penfer & dire , je m'arrêterai ici quelques momens. Outre qu'à prefent on ne peut plus méprifer une recherche qui a appris le fecret de fiiirc parler les muets , & de faire que les fourds peuvent lire fur le vifage de celui qu'ils voient parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car fans doute que ceux qui ont obfervé les difpofitions que prend, la bouche propres à la prononciation de chaque lettre, & il ne «ut avoir qu'un miroir pour Maître , peuvent au feul mouvement des levres concevoir tout ce que l'on dit en leur prcfence , quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'eft un fait dont j'ai fait des expériences certaines. Ch aOigitized

du peuple. Il lui apprend donc ſeulement comment ſe forme chaque lettre, les voielles & les conſones.

Un homme ſeroit ridicule qui croiroit que c'eſt là une grande ſcience ; qui s'écriroit en écoutant de ſemblables leçons : *Ah ! que cela eſt beau ! vive la ſcience* ; comme fait le Bourgeois qui traite ſa ſervante d'ignorante, parce qu'elle ne ſait pas ce qu'elle fait quand elle prononce un *U*. Un homme, dis-je, qui s'imagineroit que cela eſt neceſſaire pour parler, ſeroit auſſi ridicule que celui qui croioit ne pouvoir manger à moins que de ſavoir tout ce que les Anatomiſtes diſent de curieux ſur la maniere dont les viandes ſe broient dans la bouche, & ſe mêlent avec le ſuc ſalivaire qui en fait la premiere digeſtion. Cette connoiſſance ſi facile de la maniere dont chaque lettre ſe forme, eſt le fondement de preſque tout ce qu'on peut dire de curieux ſur les irregularitez de la Grammaire. Elle ſert à rendre raiſon d'une infinité de choſes qui regardent la maniére de décliner les noms, de conjuguer les verbes ; ainſi quoi qu'on en puiſſe penſer & dire, je m'arrêterai ici quelques momens. Outre qu'à preſent on ne peut plus mépriſer une recherche qui a appris le ſecret de faire parler les muets, & de faire que les ſourds peuvent lire ſur le viſage de celui qu'ils voient parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car ſans doute que ceux qui ont obſervé les diſpoſitions que prend la bouche propres à la prononciation de chaque lettre, & il ne faut avoir qu'un miroir pour Maître, peuvent au ſeul mouvement des levres concevoir tout ce que l'on dit en leur preſence, quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'eſt un fait dont j'ai fait des experiences certaines.

DE PARIER. Liv.III. Cbap.IJ. 197 Chapitre II. DtJ lettres dont les mots font compofez. Premîert' ment des voielles. Comment leur Jon ft forme. PErfonnc n'a recherché plus utilement que ce fçavant Médecin dont nous venons de parler , la maniéré dont fe forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a pour titre Surdus & mutus loquens. Le dernier qui vient de paroître eft luae excellente Diflerta* tion fur cette même matière. Je n'ai pas vû le premier Ouviage. Voilà ce que j'avois écrit dans l'Edition précédente avant que d'avoir vû cette DilTcrtation. > - La voix , comme on l'a dit, n'eft que le fon que fait l'air qui fort des poulmons lorfquil •pafle avec contrainte par l'ouverture du larynx entre les deux membranes de la glotte. Cette voix fe modifie diiTeiemnicnt dans la bouche; il s en fait diflferens fons dont on compofe les paroles , & qui font comme les membres , artus , du difcours, ce qui fait qu'on dit que la voix elt articulée , après quelle a reçû ces differentes formes. Les caraéteres qu'on a choifis pour être les lignes de chacun de ces differens fons , s'appellent lettres. Les lettres qui marquent les differens fons qui fe font feulement par les differentes ouvertures de la bouche , s'appellent vvpelles , parce que leur fon n'eft prefque que la feule voix qui n'a pas encore reçû de grands changémens. ,La voix eft la matière du fon de toutes les lettres. Si l'on ne faifoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remuer la langue, on ne feroit I 3 point Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des lettres dont les mots ſont compoſez. Premierement des voielles. Comment leur ſon ſe forme.

PErſonne n'a recherché plus utilement que ce ſçavant Medecin dont nous venons de parler, la maniere dont ſe forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a pour titre *Surdus & mutus loquens.* Le dernier qui vient de paroître eſt une excellente Diſſertation ſur cette même matiere. Je n'ai pas vû le premier Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dans l'Edition précedente avant que d'avoir vû cette Diſſertation.

La voix, comme on l'a dit, n'eſt que le ſon que fait l'air qui ſort des poulmons lorſqu'il paſſe avec contrainte par l'ouverture du larynx entre les deux membranes de la glotte. Cette voix ſe modifie differemment dans la bouche; il s'en fait differens ſons dont on compoſe les paroles, & qui ſont comme les membres, *artus*, du diſcours, ce qui fait qu'on dit que la voix eſt articulée, après qu'elle a reçû ces differentes formes. Les caracteres qu'on a choiſis pour être les ſignes de chacun de ces differens ſons, s'appellent *lettres.* Les lettres qui marquent les differens ſons qui ſe font ſeulement par les differentes ouvertures de la bouche, s'appellent *voyelles*, parce que leur ſon n'eſt preſque que la ſeule voix qui n'a pas encore reçû de grands changemens. La voix eſt la matiere du ſon de toutes les lettres. Si l'on ne faiſoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remuer la langue, on ne feroit

198 La Rhitorique, rfu i’Art point entendre le fon d’aucune lettre ; de même qu’une flûte ne dit rien quand on n’y pouiTc Îioint d’air, & qu’ôn ne feit que remuer les doigts. 1 faut que la voix précédé ou accompagne le hîouvement des organes qui font les lettres qu’on appelle confones , qui font ainfi nommées , parce qu’elles ne font point entendues qu’on n’entende en même temps le fon d’une voyelle , c’eftà-dire , qu’on n’entende une voix qui leur tient lieu de matière , à qui elle donne une forme particulière. * Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux confones. Les differentes maniérés dont on ouvre la bouche , font qu’il y a differentes voyelles. Ce paflâge de la glotte où fe forme la voix , peut s’ouvrir ou fe refferrer. Les poulmons peuvent renvoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix ; outre que félon qu’on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans fôSv differentes parties , ce qui la diverfifie. Alors la tlangue ne fait rien , n ce n’eft dans fa racine, comme nous l’allons voir en examinant comme fe ^orïTi c chaque voyelle, filles ont une grande afiînité entr’elles ; parce que les maniérés dont elles fe ferment font peu differentes , ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle. - ' • A. Lorfqu’on ouvre la bouche , la voix qui fort fait ce fon qu’on appelle A , lequel fon retentit dans le fond du gofier. La langue ne fait rien. Elle demeure fufpenduc fans toucher aux dents, laiffantainfi couler la voix qui eft portée en haut. E. Quand le larynx fe refferre , que les poulmons pouffent moins d’air, que la bouche eft moins ouverte , ôc que les lèvres fe replient en dedans , la i i. * voix Digitized by Giiü^c

point entendre le ſon d'aucune lettre ; de même qu'une flute ne dit rien quand on n'y pouſſe point d'air, & qu'on ne fait que remuer les doigts. Il faut que la voix précede ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle *conſones*, qui ſont ainſi nommées, parce qu'elles ne ſont point entenduës qu'on n'entende en même temps le ſon d'une voyelle, c'eſt-à-dire, qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matiere, à qui elle donne une forme particuliere.

Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux conſones. Les differentes manieres dont on ouvre la bouche, font qu'il y a differentes voyelles. Ce paſſage de la glotte où ſe forme la voix, peut s'ouvrir ou ſe reſſerrer. Les poulmons peuvent renvoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix ; outre que ſelon qu'on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans ſes differentes parties, ce qui la diverſifie. Alors la langue ne fait rien, ſi ce n'eſt dans ſa racine, comme nous l'allons voir en examinant comme ſe forme chaque voyelle. Elles ont une grande affinité entr'elles ; parce que les manieres dont elles ſe forment ſont peu differentes, ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle.

A. Lorſqu'on ouvre la bouche, la voix qui ſort fait ce ſon qu'on appelle *A*, lequel ſon retentit dans le fond du goſier. La langue ne fait rien. Elle demeure ſuſpenduë ſans toucher aux dents, laiſſant ainſi couler la voix qui eſt portée en haut.

E. Quand le larynx ſe reſſerre, que les poulmons pouſſent moins d'air, que la bouche eſt moins ouverte, & que les lévres ſe replient en dedans. La

DI PARLER. Liv.JII. Cbap.IJ. 199 voix qu'on entend efl: la lettre E. Il femble que le gofier retienne le fon de cette lettre, & que ce , fon s'appuie fur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui font médiocrement fepaiées. I. La voyelle 7 fe prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le fon n'en eft point retenu dans le gofier. Il eft porté vers les dents qui contribuent a le diftinguer. La bouche eft un peu ouverte , & les lèvres s'étendent. Nous verrons qu'il y R un J confone. O. Le contraire arrive lorfqu'on prononce la voyelle O. Le larynx s'ouvre , le gofier s'enfle , & fe fait creux : on y entend fonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les lèvres font un cercle ; au lieu que dans la prononciation d'un i elles font comme une ligne droite. Le fon de cette lettre approche de celui de la lettre A ; c'eft pourquoi il y a des nations qui les confondent, comme le font les Allemans. Le fon de, la Diphthongue ou différé de l'O feulement parce qu'il eil plus obfcur. U. La prononciation de l'C/ eft douce. Le larynx contraint moins la voix qui fort des poulmons, ainfi cette voix eft moins forte. Le gofier ne s'ouvre pas , ainfi l'on n'y entend pas k voix raifonner. Les lèvres avancent en dehors , & fe raffemblent pour faire une très-petite ouverture. C'eft ce qui fait que les Hebreux rangent cette lettre entre les confoncs qu'ils appellent Labiales. Le fon de 1'» , quand il eft adouci , approche du fon de 1'/. C'eft pourquoi les Latins confondoient autrefois ces deux voyelles. Ils diloient optimus , & optumas. Ce fon adouci de l'« , que les Grecs appellent upfilon , c'eft-à-dire » petit, eft bien difterent du fon delà diphthongue I 4 ou. Digitized by Googl

voix qu'on entend eſt la lettre E. Il ſemble que le goſier retienne le ſon de cette lettre, & que ce ſon s'appuie ſur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui ſont médiocrement ſeparées.

I. La voyelle *I* ſe prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le ſon n'en eſt point retenu dans le goſier. Il eſt porté vers les dents qui contribuent à le diſtinguer. La bouche eſt un peu ouverte, & les lévres s'étendent. Nous verrons qu'il y a un J conſone.

O. Le contraire arrive lorſqu'on prononce la voyelle *O*. Le larynx s'ouvre, le goſier s'enfle, & ſe fait creux : on y entend ſonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les lévres ſont un cercle; au lieu que dans la prononciation d'un *i* elles font comme une ligne droite. Le ſon de cette lettre approche de celui de la lettre *A* ; c'eſt pourquoi il y a des nations qui les confondent, comme le font les Allemans. Le ſon de la Diphthongue *ou* differe de l'O ſeulement parce qu'il eſt plus obſcur.

U. La prononciation de l'*U* eſt douce. Le larynx contraint moins la voix qui ſort des poulmons, ainſi cette voix eſt moins forte. Le goſier ne s'ouvre pas, ainſi l'on n'y entend pas la voix raiſonner. Les lévres avancent en dehors, & ſe raſſemblent pour faire une très-petite ouverture. C'eſt ce qui fait que les Hebreux rangent cette lettre entre les conſones qu'ils appellent *Labiales*.

Le ſon de l'*u*, quand il eſt adouci, approche du ſon de l'*i*. C'eſt pourquoi les Latins confondoient autrefois ces deux voyelles. Ils diſoient *optimus*, & *optumus*. Ce ſon adouci de l'*u*, que les Grecs appellent *upſilon*, c'eſt-à-dire *u* petit, eſt bien different du ſon de la diphthongue

abo La Rhétorique, ou i’Art 9u. Cette voyelle fe range comme Yi entre les confones, comme nous le verrons ; c’eft-à-dire , qu’il y a un confone. Chacune dé ces cinq voyelles peut fe prononcer différemment , félon la mefure du temps qu’on s’arrête à les faire fonner , afin qu’elles foient mieux entendues, ce qui les dillingue en voyelles longues & en voyelles brèves. Nous n’avons point de caraéteres, non plus que les Latins pour marquer ces différences , comme en ont les Grecs , qui pour cela comptent fept voyelles. U dépend de ceux qui parlent de s’arrêter plus ou moins de temps fur les voyelles, & ainu de mettre entre elles’ plus ou moins de différence. C’eft pourquoi le nombre des voyelles confidelées félon le temps qu’on met à les proftoncer, n'eft pas le même dans toutes^les langues. Les Hebreux en comptent jufques à treize, parce qu’ils ont, par exemple, tm a long, un a bref, tm a très-bref. C’eft une queftion que nous examinerons dans la fuite , fi en nôtre lasguc une même voyélle fc prononce toûjours dans des temps égaux, c’eft-àoire, fi quelquefois elle eft longue, & quelquefois brève. Mais il eft certain que nous prononçons différemment une même voyelle , fans que nous mettions de différence dans le tems que nous emploions à la prononcer. Lorfqu’on ouvre la bouche davantage , le fon en eft plus fort & plus clair : quand on l’ouvre moins , le fon eft plus foible 8c moins clair. Ces differens degrez de force caufent . cette différence qui eft entre un e ouvert, 8c un e fermé, 8c un e muet, t eft ouvert dans progrès, excès , fer , enfe^-. 11 eft fermé dans bonté , placé , . B eft muet dans grâce , place. Il y a de la différence entre place en Latin fedes , 8c placé ce qu’on dit en Latin iocatus. La. différence de Vu & DigitTjod

ou. Cette voyelle ſe range comme l'*i* entre les conſones, comme nous le verrons ; c'eſt-à-dire, qu'il y a un *v* conſone.

Chacune de ces cinq voyelles peut ſe prononcer differemment, ſelon la meſure du temps qu'on s'arrête à les faire ſonner, afin qu'elles ſoient mieux entenduës, ce qui les diſtingue en voyelles longues & en voyelles breves. Nous n'avons point de caracteres, non plus que les Latins pour marquer ces differences, comme en ont les Grecs, qui pour cela comptent ſept voyelles. Il dépend de ceux qui parlent de s'arrêter plus ou moins de temps ſur les voyelles, & ainſi de mettre entre elles plus ou moins de difference.

C'eſt pourquoi le nombre des voyelles conſiderées ſelon le temps qu'on met à les proñoncer, n'eſt pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent juſques à treize, parce qu'ils ont, par exemple, un *a* long, un *a* bref, un *a* très-bref.

C'eſt une queſtion que nous examinerons dans la ſuite, ſi en nôtre langue une même voyelle ſe prononce toûjours dans des temps égaux, c'eſt-à-dire, ſi quelquefois elle eſt longue, & quelquefois bréve. Mais il eſt certain que nous prononçons differemment une même voyelle, ſans que nous mettions de difference dans le tems que nous emploions à la prononcer. Lorſqu'on ouvre la bouche davantage, le ſon en eſt plus fort & plus clair : quand on l'ouvre moins, le ſon eſt plus foible & moins clair. Ces differens degrez de force cauſent cette difference qui eſt entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. *E* eſt ouvert dans *progrès*, *excès*, *fer*, *enfer*. Il eſt fermé dans *bonté*, *placé*, Il eſt muet dans *grace*, *place*. Il y a de la difference entre *place* en Latin *ſedes*, & *placé* ce qu'on dit en Latin *locatus*. La difference de l'*u*

&

BB barlsb. Lit. II L Cbâp. II. toi & de \'y Grec vient de la même caufe. , Nous ne nous fervons pas de differens caradcrcs pour marquer ces différences ; on met feulement fur la lettre ordinaire une note qu'on appelle accent ^ qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute differente quand elles font accentuées. On prononce différemment male une efpece de coffre, & mâle en Latin mafculus : ce mot hôte en Latin bofpes & bvte qui efl; une efpece de panier. On compte jufques à treize voyelles differentes dans notre langue. Outre la différence que le temps qu'on employé à les prononcer peut mettre cntr'elles il ell certain qu'elles ont differens fons , félon qu'on les retient dans le gofier, qu'on les pouffe vers le palais, qu'on les porte vers differentes parties de la bouche. De là vient que les mêmes^voyelles n'ont pas le.mêrae fon dans la bouche de differentes nations. On remarque qu'entre les voyelles celles qui ont un fon plus fort , font particulièrement !'« & 1'/, enfuite !'<?. Le fon de \e eft fourd, parce qu'il fe fait dans la bouche qui en retient le fon. Ceux qui ont aimé les voyelles fonnantes , ont évité cette voyelle ?, lorfqu'elle ne fe rencontroit pas avec des confones qui en relevaffent le fon. Quoique l'« fait plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'oa que le fimple o. . Lorfqu'on lie le fon de deux voyelles , il s'en Élit rm troifiéme , ce qu'on homme une diphihongjie, c'eft-à-dire , une lettre qui a deux fons, comme <t. Comme chaque voyelle a un fon qui lui eft particulier, plus fort ou plus foible; chaque nation, félon fon inclination dominante-, affeéfe de fe fervir des voyelles qui conviennent plus à fon humeur ; & c'eft ce qui a fait ks différentes 4ialeéles de la Grèce. Cela fe voit dans les lanI 5 ' gués Digitized by Google

& de l'*y* Grec vient de la même cauſe. Nous ne nous ſervons pas de differens caracteres pour marquer ces differences; on met ſeulement ſur la lettre ordinaire une note qu'on appelle *accent*, qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute differente quand elles ſont accentuées. On prononce differemment *male* une eſpece de coffre, & *mâle* en Latin *maſculus*: ce mot *hôte* en Latin *hoſpes* & *hote* qui eſt une eſpece de panier. On compte juſques à treize voyelles differentes dans notre langue. Outre la difference que le temps qu'on employe à les prononcer peut mettre entr'elles, il eſt certain qu'elles ont differens ſons, ſelon qu'on les retient dans le goſier, qu'on les pouſſe vers le palais, qu'on les porte vers differentes parties de la bouche. De là vient que les mêmes voyelles n'ont pas le même ſon dans la bouche de differentes nations.

On remarque qu'entre les voyelles celles qui ont un ſon plus fort, ſont particulierement l'*a* & l'*i*, enſuite l'*o*. Le ſon de l'*e* eſt ſourd, parce qu'il ſe fait dans la bouche qui en retient le ſon. Ceux qui ont aimé les voyelles ſonnantes, ont évité cette voyelle *e*, lorſqu'elle ne ſe rencontroit pas avec des conſones qui en relevaſſent le ſon. Quoique l'*o* ſoit plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'*ou* que le ſimple *o*. Lorſqu'on lie le ſon de deux voyelles, il s'en fait un troiſiéme, ce qu'on nomme une diphthongue, c'eſt-à-dire, une lettre qui a deux ſons, comme *æ*, *œ*.

Comme chaque voyelle a un ſon qui lui eſt particulier, plus fort ou plus foible; chaque nation, ſelon ſon inclination dominante, affecte de ſe ſervir des voyelles qui conviennent plus à ſon humeur; & c'eſt ce qui a fait les differentes dialectes de la Grece. Cela ſe voit dans les lan-

I _ I 102 La RHBToniQ_üE> ou. l’Art gués vivantes; car les Efpagnols qui font naturellement graves & fiers , fe font fervis de mots qui rempliflent la bouche, qui demandent une . grande ouverture, de grands mots, qui fonnent / beaucoup. Ainfî ils repetent beaucoup voyelle | magnifique, qui fe fait par une grande ouverture. Ils terminent plufieurs de leurs mots, en O & Os, terminaifon qui eft fort fonnante. Les François qui n’aiment point l’affedation , fe fervent volontiers de ÏE, dont la prononciation eft Îtlus douce; & c’eft pour cela que les élifions , qui ont rudes dans les autres langues, n’ont rien de defagréable dans la nôtre , parce que plufieurs de nos mots fe terminent en £, dont l’élifion eft douce , comme il paroît dans le vers fuivant. ^a’me une amante ingrate , & name qu'elle au momie, " j C’eft ce que montre fort bien l’Auteur des I Avantages de la langue Frar.qoife , qui remarque qu’un François n’eft point obligé de parler de la i , gorge , d’ouvrir beaucoup la bouche , de frapper de la; langue contre les dents , ni ' faire des > - fignes & des geftes> comme il paroît que font la plupart des étrangers , quand ils parlent le lan- I gage de leur pais, & comme nous fommes contraints de faire lorfque nous voulons parler leur langage. r , C h AP I T r'e" IPI.‘ '• • ■ ' ' , ■ \ . Des Ctmfones. Comment elles fe forment, • ON peut ;dire que les -voyelles font au regard des lettres qu’on appelle -confonés, ce qu’eft le Digitizâj by Cn ’

gues vivantes; car les Eſpagnols qui ſont naturellement graves & fiers, ſe ſont ſervis de mots qui rempliſſent la bouche, qui demandent une grande ouverture, de grands mots, qui ſonnent beaucoup. Ainſi ils repetent beaucoup l'*A*, voyelle magnifique, qui ſe fait par une grande ouverture. Ils terminent pluſieurs de leurs mots en O & *Os*, terminaiſon qui eſt fort ſonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation, ſe ſervent volontiers de l'*E*, dont la prononciation eſt plus douce; & c'eſt pour cela que les éliſions, qui ſont rudes dans les autres langues, n'ont rien de deſagréable dans la nôtre, parce que pluſieurs de nos mots ſe terminent en *E*, dont l'éliſion eſt douce, comme il paroît dans le vers ſuivant.

J'aime une amante ingrate, & n'aime qu'elle au monde.

C'eſt ce que montre fort bien l'Auteur des *Avantages de la langue Françoiſe*, qui remarque qu'un François n'eſt point obligé de parler de la gorge, d'ouvrir beaucoup la bouche, de frapper de la langue contre les dents, ni faire des ſignes & des geſtes, comme il paroît que font la plûpart des étrangers, quand ils parlent le langage de leur païs, & comme nous ſommes contraints de faire lorſque nous voulons parler leur langage.

CHAPITRE III.

Des Conſones. Comment elles ſe forment.

ON peut dire que les voyelles ſont au regard des lettres qu'on appelle conſones, ce qu'eſt le

Digitized by Google

 le fon d une flûte aux differentes modifications de ce même fon que font les doigts de celui qui joue de cet inftrument. Dans le fon des voyelles , la langue , comme on l'a dit , ne fait prelque rien ; on entend une voix continue. Au contraire dans les confones la voix efl interrompue ; tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laifle couler; elle eii coupée par les dents , & battue par les lévrés. La langue eft un des principaux organes de la parole. C'ert elle qui conduit la voix , qui la détermine, &la change félon quelle fe replie ou qu'elle fe déployé , & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du golier fait que la voix y raifonne. Il y a des confones dont le fon fe forme dans cette partie. Les lèvres donnent auiTi une forme particulière à la voix, félon quelles battent les unes contre les autres, qu'elles fe ferment ou qu' elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillerr.ent à articuler la voix. Il y a des confones dont le fon fe forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorfqu'on prononce une confone , le fon d'une voyelle , qui eft entendue dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une confone , foit danslegofier , foit aans le palais, foit fur la langue, entre les dents , fur les lèvres. D'où vient que les Hebreux diftinguent les confones en differentes clalfes , à q^ui ils dorment le nom des organes qui fervent à les former, c'eft-à-dire qu'ils les diftinguent en lettres du golier , ou gutturales ; lettres des lèvres , oji labiales ; lettres de la langue , lettres du palais , & lettres des dents. Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent Vvaksy parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche 'où eft la luette, qu'on nomme en Latin hva.. Ils ont des lettres qu'ilsme prononcent qu'en 1 6 fiffîant, Digitized by Google

le ſon d'une flûte aux differentes modifications de ce même ſon que font les doigts de celui qui jouë de cet inſtrument. Dans le ſon des voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait preſque rien; on entend une voix continuë. Au contraire dans les conſones la voix eſt interrompuë: tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laiſſe couler; elle eſt coupée par les dents, & battuë par les lévres. La langue eſt un des principaux organes de la parole. C'eſt elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change ſelon qu'elle ſe replie ou qu'elle ſe déploye, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du goſier fait que la voix y raiſonne. Il y a des conſones dont le ſon ſe forme dans cette partie. Les lévres donnent auſſi une forme particuliere à la voix, ſelon qu'elles battent les unes contre les autres, qu'elles ſe ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des conſones dont le ſon ſe forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorſqu'on prononce une conſone, le ſon d'une voyelle, qui eſt entenduë dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une conſone, ſoit dans le goſier, ſoit dans le palais, ſoit ſur la langue, entre les dents, ſur les lévres. D'où vient que les Hebreux diſtinguent les conſones en differentes claſſes, à qui ils donnent le nom des organes qui ſervent à les former, c'eſt-à-dire qu'ils les diſtinguent en lettres du goſier, ou gutturales; lettres des lévres, ou labiales; lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Uvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où eſt la luette, qu'on nomme en Latin *uva*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en

104 La Rmetoxiqjje, ou l’Art fifflant, d’autres qu’ils prononcent en bégayant , balbutiendo. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui fe prononcent la langue repliée proche de la racine des dents. Les Grammairiens Grecs diftinguent leurs lettres en voyelles, c’eft-à-dire lettres qui font un fon , & en lettres muettes , qui font celles qui par elles-mêmes n’ont point de fon , & en lettres qui ont un demi-fon. Ils comptent fept voyelles , comme nous avons vû , & neuf muettes qu’ils diftinguent en trois daflcs , chacune de trois lettres. La première clafle comprend celles qu’ils appellent dont le fon eft foible , favoir , ». *. t. qui répondent à nos lettres p. k. t. La fécondé clafle contient les lettres qui ont un fon qui n’eft ni fort ni foible, qu’ils nomment pour cela moyennes, & qui font f. y. b. g. d.‘ La troiliàne comprend les afpirées qu’on ne* prononce qu'avec afpiration , favoir é. que nous exprimons ainli ph. ch. th. ajoûtant h. qui eft la marque de l’afpiration aux lettres tenues. Les lettres d’un demi fon font celles que les Grammairiens appellent liquides , qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, favoir, a. h. ». p. 1. m. n. r. Les lettres de demi-fon font en fécond lieu toutes les lettres qu’on appelle doubles , parce qu’elles ont la force de deux lettres, comme font qui enferment une muette avec un ligma , c’eft-à-dire avec une s. La lettre double vaut -ut. pr. La lettre |. vaut yr, X0-. & vaut S't. Il y a des lettres fort oppofées à ces lettres doubles , qui font celles que les Hébreux appellent fuie/centeSf parce qu’elles femblent fe repofer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de CCS lettres dans notre langue, dans ce mot fujl , comme quand nous difons jwV/ fufl, la lettre DigitizedTSyCîl

ſifflant, d'autres qu'ils prononcent en begayant, *balbutiendo*. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui ſe prononcent la langue repliée proche de la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs diſtinguent leurs lettres en voyelles, c'eſt-à-dire lettres qui ſont un ſon, & en lettres *muettes*, qui ſont celles qui par elles-mêmes n'ont point de ſon, & en lettres qui ont un demi-ſon. Ils comptent ſept voyelles, comme nous avons vû, & neuf muettes qu'ils diſtinguent en trois claſſes, chacune de trois lettres. La premiere claſſe comprend celles qu'ils appellent *tenuës*, dont le ſon eſt foible, ſavoir, π. κ. τ. qui répondent à nos lettres P. K. T. La ſeconde claſſe contient les lettres qui ont un ſon qui n'eſt ni fort ni foible, qu'ils nomment pour cela moyennes, & qui ſont β. γ. δ. b. g. d. La troiſiéme comprend les aſpirées qu'on ne prononce qu'avec aſpiration, ſavoir φ. χ. θ. que nous exprimons ainſi ph. ch. th. ajoûtant h. qui eſt la marque de l'aſpiration aux lettres tenuës.

Les lettres d'un demi ſon ſont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, ſavoir, λ. μ. ν. ρ. l. m. n. r. Les lettres de demi-ſon ſont en ſecond lieu toutes les letrres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme ſont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muette avec un ſigma, c'eſt-à-dire avec une s. La lettre double ψ. vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut κσ. γσ. χσ. & ζ. vaut δσ.

Il y a des lettres fort oppoſées à ces lettres doubles, qui ſont celles que les Hebreux appellent *quieſcentes*, parce qu'elles ſemblent ſe repoſer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue, dans ce mot *fuſt*, comme quand nous diſons *qu'il fuſt*, la

fil P AIL El. Liv.III. Cbnp. IJ J. loj lettre s. ne fc prononce pas. Cependant elle n’eft , pas inutile, non plus que dans ce mot paon la lettre O. Ces lettres <ju’on appelle quiejeentes t ne font pas une claffe a part, parce qnen general une lettre eft quiefeente ou de repos dans le mot où elle fe trouve , lorfqu’elle n’y conferve pas toute la force: ce qui arrive fonvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où fi l’on n’adouciflbit pas certaines lettres , la prononciation feroit fort rude. < Avant que nous confiderions comme fc forme chaque confone , il fera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diverfîfier la voix en tant de maniérés differentes, que fi on marquoit ces manières par autant de caraéteres particuliers , on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par expérience; chaque' nation a des maniérés fi particulières de prononcer certaines lettres, que s’il leur falloir donner un ligne propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui font ordinaires. C’eft ce qui fait que les alphabets ne font pas les mêmes dans toutes les langues. D y a des peuples qui ont plus de lettres que nous , comme nous avons des lettres qu’ils n’ont point j La prononciation fe peut diverfîfier , comme nous venons de le dire. Lorfque cette diverfité eft notable, on eft obligé de la marquer par un ligne particulier, c’eft-à-dire, par une lettre ou caraderc particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du pais, parce que la prononciation de cette lettre confifte dans une maniéré à laquelle il &ût être habitué. On ne peut pas non plus l’exprimer avec nos caraéteres, qui font les lignes d’une prononciation differente. Nous le voyons lorfque nous voulons exprimer avec nos caiadcres I 7 Grec* I Digüized by Google

lettre *s.* ne ſe prononce pas. Cependant elle n'eſt pas inutile, non plus que dans ce mot *paon* la lettre *o.* Ces lettres qu'on appelle *quieſcentes*, ne ſont pas une claſſe à part, parce qu'en general une lettre eſt *quieſcente* ou de repos dans le mot où elle ſe trouve, lorſqu'elle n'y conſerve pas toute ſa force: ce qui arrive ſouvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où ſi l'on n'adouciſſoit pas certaines lettres, la prononciation ſeroit fort rude.

Avant que nous conſiderions comme ſe forme chaque conſone, il ſera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diverſifier la voix en tant de manieres differentes, que ſi on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience; chaque nation a des manieres ſi particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un ſigne propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui ſont ordinaires. C'eſt ce qui fait que les alphabets ne ſont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point; La prononciation ſe peut diverſifier, comme nous venons de le dire. Lorſque cette diverſité eſt notable, on eſt obligé de la marquer par un ſigne particulier, c'eſt-à-dire, par une lettre ou caractere particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du païs, parce que la prononciation de cette lettre conſiſte dans une maniere à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui ſont les ſignes d'une prononciation differente. Nous le voyons lorſque nous voulons exprimer avec nos caracteres

Hebreux. Peribnne ne s’accorde : les uns les expriment d’une manière , les autres d’une autre ; & tous fe trompent , parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d’une maniéré qui leur étoit fi particulière , que nous n’avons point de lettres qui en puiflent être xm figne propre. - L’ordre qu’on peut garder en examinant comme fe forment ces confones, c’eft de fuivre la jiftribution que les Hebreux en font félon les organes où elles s’entendent. Commençons par les confones du gofier ou gutturales, qui font dans la langue Hébraïque , aUph , he , ghet ou chef , bgain ou gnaim ou aüm -, car les Grammairiens ne s’accordent pas entr’eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des afpirations; c’eft pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs , ils ne marquoient point ces lettres. Elles font appellées gutturales , parce qu’elles fe prononcent in gutture, dans le fond du gofier, c’eft-àdire que pour les prononcer il faut ouvrir le gofier plus qu’on ne fait pas pour les autres lettres, C’eft ce qu’on appelle afpirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caraeftere particulier pour marquer l’afpiration, qui'eft H. qui n’a point d’autre ufage. Sphitus magis quàin litura. Nous n’avons point duutres lettres afpirées. Pour exprimer les afpirées des Grecs nous joignons aux lettres tenues, comme nous l’avons dit, une h. Ainfi pour nous mettons pb, pour X- nous mettons cb,'-^ tb pour 6. Le p. eft un p. prononcé auec afpiration. Le x> tm c. avecafpiration , & un r - avec afpiration ; mais l'afpiration de \'b 'eft douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec , & qui commencent par une voyelle qui s’afpire, quon met une b ‘ deDigüized by Gôo^e

Grecs ou Latins les caracteres Hebreux. Perſonne ne s'accorde: les uns les expriment d'une maniere, les autres d'une autre; & tous ſe trompent, parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une maniere qui leur étoit ſi particuliere, que nous n'avons point de lettres qui en puiſſent être un ſigne propre.

L'ordre qu'on peut garder en examinant comme ſe forment ces conſones, c'eſt de ſuivre la diſtribution que les Hebreux en font ſelon les organes où elles s'entendent. Commençons par les conſones du goſier ou gutturales, qui ſont dans la langue Hebraïque, *aleph*, *he*, *ghet* ou *chet*, *bgain* ou *gnaim* ou *aiim*; car les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aſpirations; c'eſt pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces lettres. Elles ſont appellées gutturales, parce qu'elles ſe prononcent *in gutture*, dans le fond du goſier, c'eſt-à-dire que pour les prononcer il faut ouvrir le goſier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'eſt ce qu'on appelle aſpirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caractere particulier pour marquer l'aſpiration, qui eſt H. qui n'a point d'autre uſage. *Spiritus magis quàm littera.* Nous n'avons point d'autres lettres aſpirées. Pour exprimer les aſpirées des Grecs nous joignons aux lettres tenuës, comme nous l'avons dit, une h. Ainſi pour φ. nous mettons *ph*, pour χ. nous mettons *ch*, & *th* pour θ. Le φ. eſt un *p*. prononcé auec aſpiration. Le χ. un *c*. avec aſpiration, & θ un *t* avec aſpiration; mais l'aſpiration de l'*h* eſt douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aſpire, qu'on met une *h*

DB P A Ht EU. Uv,1 I.Chap.JU. 107 devant cette voyelle. Comme de on fait barmonia , harmonie. Les Orientaux afpirent îlus fortement que les Grecs ; & ils afpirent des ettres que nous prononçons doucement. Les Heureux prononcent leur aie^h dans le fond du go1er d'une maniéré li particulière , que leurs Grammairiens prétendent qu'on- n'en peut exprimer le ' fon par aucune lettre des langues Européennes. Uakpb tient le .milieu entre a bc e. he be &c le cbet ne font que des afpirations. L'afpiration de be eft douce , c'eft repfillon des Grecs , qui en- traduifant les mots Hebreux, oublient cette lettre. Le cbet c'eft Yeiha du Grec. Le gnatm OU aiim leur omicron. Cette derniere lettre a cela de particulier , > que la voix eft portée vers les narines où elle fonne. Nous n^vons point de gutturales que notre b. qui eft la marque de l'afpiration. ' . Les lettres des levresfont en Hébreu beth, vnul memt pe; dans le Latin & dans le François, b. Pi fft 3 V, f. On entend ces lettres fur l'extre. mité des levres , aufli voit-on qu elles fe confondent facilement, parce quelles fe prononcent à peu près ■ de da meme maniéré , quelles font entenduës dans un même organe'; ce qu'il eft bon de remarquer -pour appercevoir comment il fe fait que certains peuples prononcent • une lettre pour une autre ; ce qui change tellement une langue , qu'à peine peut-on connoître fon origine. Les AlIcmans confondent ces lettres labiales jUls difent ponum pour'boMuntf & finum pour Les Gafeons binum pour vinum.' Les Latins ont de ' même confondu l'v avec /i de ils ont fâitv/VÆ. -Nous avons changé v eh />, dé corvus nous ayons 'fait corbeau, & le "p en tf 3- iPAprirtSy Avril y de cuppay cuve d& nepos-i nevin. Chez les Hebreux le betb a tantôt le fon dé &■ tantôt Digitized by Coogle

devant cette voyelle. Comme de ἁρμονία on fait *harmonia*, *harmonie*. Les Orientaux aſpirent plus fortement que les Grecs ; & ils aſpirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du goſier d'une maniere ſi particuliere, que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le ſon par aucune lettre des langues Européennes. L'*aleph* tient le milieu entre *a* & *e*. Le *he* & le *chet* ne ſont que des aſpirations. L'aſpiration de *he* eſt douce, c'eſt l'epſillon des Grecs, qui en traduiſant les mots Hebreux, oublient cette lettre. Le *chet* c'eſt l'*etha* du Grec. Le *gnaim* ou *aiim* leur *omicron*. Cette derniere lettre a cela de particulier, que la voix eſt portée vers les narines où elle ſonne. Nous n'avons point de gutturales que notre *h*. qui eſt la marque de l'aſpiration.

Les lettres des levres ſont en Hebreu *beth*, *vau*, *mem*, *pe* ; dans le Latin & dans le François, *b*, *p*, *m*, *v*, *f*. On entend ces lettres ſur l'extremité des levres, auſſi voit-on qu'elles ſe confondent facilement, parce qu'elles ſe prononcent à peu près de la même maniere, qu'elles ſont entenduës dans un même organe ; ce qu'il eſt bon de remarquer pour appercevoir comment il ſe fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître ſon origine. Les Allemans confondent ces lettres labiales ; ils diſent *ponum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum*. Les Gaſcons *binum* pour *vinum*. Les Latins ont de même confondu l'*v* avec *f*. de βίος ils ont fait *vita*. Nous avons changé *v* en *b*, de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p* en *v*, d'*Aprilis*, *Avril*, de *cuppa*, *cuve*, de *nepos*, *neveu*. Chez les Hebreux le *beth* a tantôt le ſon de *b*, & tan-

io8 La Rhitouxqui, ou i’Art tôt celui de V. Voyons comme chacune de ces lettres labiales fc forme. B. La lettre b. s’entend lorfque la voix fortant du milieu des lèvres , elles les oblige avec ime médiocre force de fe feparer. . P. La lettre p. fc prononce en étendant les lèvres , de forte qu’elles ne font pas fi grofles ; elles fe compriment plus fortement que dans la prononciation du b. ainfi la voix fait plus d’effort pour les feparer. . M. Le fon de la lettre m. eft fourd,. mugîent Ihtera. On ouvre d’abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du ion de cette lettre lorfque les lèvres viennent à s’approcher fans fe battre , & qu’elles ferment, la bouche; ce qui fait qu’on entend tm bruit obfcur comme dans une caverne. ; , , V. L’v confone eft le Vau des Hebreux. Les Grecs l’avoient dans les commencemens , l’ayant reçûë des Hebreux avec le refte de leur alphabet. C’étoit leur fixiéme lettre comme elle l’eft dans l’Hebreu. C’eft pourquoi après qu’ils l’eurent retranchée , comme ils s’en étoient fervi , comme de leurs autres lettres, pour notes numériques, ils mirent en fa place r, qui n’eft point une lettre. Cette confone v eft proprement une afpiration ; les Latins l’ont prife pour cela, faifant, par exemple, vefper de $<artp(^. Ce qui fait que v différé ^ b, c’eft que les lèvres ne battent pas quand on le prononce. La voix fort du milieu des lèvres , au lieu que dans la prononciation du b les lèvres battent l’une contre l’autre. F. Le fon de / eft encore une afpiration. Quand on commence de mononcer cette lettre, la bouche 8’ouvrc, enfuite elle fe ferme un peu, la lèvre inferieure fe colant par fon .extrémité fur les dents. Le /> avec l’afpiration tient lieu de cette letDigitized

tôt celui de *v*. Voyons comme chacune de ces lettres labiales ſe forme.

B. La lettre *b*. s'entend lorſque la voix ſortant du milieu des lévres, elles les oblige avec une médiocre force de ſe ſeparer.

P. La lettre *p*. ſe prononce en étendant les lévres, de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi groſſes; elles ſe compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*. ainſi la voix fait plus d'effort pour les ſeparer.

M. Le ſon de la lettre *m*. eſt ſourd, *mugiens littera*. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du ſon de cette lettre lorſque les lévres viennent à s'approcher ſans ſe battre, & qu'elles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obſcur comme dans une caverne.

V. L'*v* conſone eſt le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçûë des Hebreux avec le reſte de leur alphabet. C'étoit leur ſixiéme lettre comme elle l'eſt dans l'Hebreu. C'eſt pourquoi après qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient ſervi, comme de leurs autres lettres, pour notes numeriques, ils mirent en ſa place ϛ, qui n'eſt point une lettre. Cette conſone *v* eſt proprement une aſpiration; les Latins l'ont priſe pour cela, faiſant, par exemple, *veſper* de ἑσπερος. Ce qui fait que *v* differe de *b*, c'eſt que les lévres ne battent pas quand on le prononce. La voix ſort du milieu des lévres, au lieu que dans la prononciation du *b* les lévres battent l'une contre l'autre.

F. Le ſon de *f* eſt encore une aſpiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, enſuite elle ſe ferme un peu, la lévre inferieure ſe colant par ſon extremité ſur les dents. Le *p* avec l'aſpiration tient lieu de cette let-

tre

DI PARLER. LÎV.JII. Chap.lU. îOp trc chez les Hébreux comme chez les Grecs. Les Latins ont mis quelquefois f au communcement des mots Grecs qui commençoient par une afpiration. Ils ont àx\. frang9 de fmy«. Les Efpagnols f en h , d'où ils font barina de farina , leur bahltre de fabulare. On voit affez l'utilité des remarques que nous faifons ici , & qu'elles donnent de grandes lumières pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains ont fait/ôrma de , pafeo de , fremo de Quintilien, ce grand Maitrc de Rhétorique, veut qu'on fafle faire ces reflexions aux jeunes gens. IJifcat puer quid in litteris proprium, quid commune y qu* cum quibus cognatio ; nec miretur cur ex feamm fat fcabellum. Les lettres du palais chez les Grecs font)^/«f/, iod, kapb , kopbi en Latin, 8c parmi nous g. i. c. k. d'où l'on apprend pourquoi ces lettres fc mettent li facilement les unes pour les autres, comment de ferviens on a fait fergeans , de tloria, gubernator , de xvttqin'mt, 8c que de l'Heoreu gamal on a fait Dans la prononciation de ces lettres la langue en fe rephant porte la voix contre le palais. G. Quand on prononce un ^ , la pointe de la langue s'approche du palais; les lèvres s'avancent & fe replient un peu en dehors. J. Quand on prononce j confone, la voix s'entend au milieu de la langue 8c du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu. C. En prononçant c la langue fe replie en dedans, 8c porte la voix contre le palais, où elle s'arrête , ce qui oblige de la pouffer avec force. Les lèvres font étendues, 8c ainû elles ne s'ouvrent que médiocrement. K. Les Hebreux ont deux fortesde c,fçavoirle Kaph & le Khoph. 11 nous feroit bien difficile de difDigitiz^ by Google

tre chez les Hebreux comme chez les Grecs. Les Latins ont mis quelquefois *f* au commencement des mots Grecs qui commençoient par une aſpiration. Ils ont dit *frango* de ῥάγω. Les Eſpagnols f en h, d'où ils font *harina* de *farina*, leur *hablare* de *fabulare*. On voit aſſez l'utilité des remarques que nous faiſons ici, & qu'elles donnent de grandes lumieres pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains ont fait *forma* de μορφὴ, *paſco* de βόσκω, *fremo* de βρέμω. Quintilien, ce grand Maitre de Rhetorique, veut qu'on faſſe faire ces reflexions aux jeunes gens. *Diſcat puer quid in litteris proprium, quid commune, quæ cum quibus cognatio: nec miretur cur ex ſcamno fiat ſcabellum.*

Les lettres du palais chez les Grecs ſont γ *gimel*, ι *iod*, κ *kaph*, χ *khoph*; en Latin, & parmi nous g. i. c. k. d'où l'on apprend pourquoi ces lettres ſe mettent ſi facilement les unes pour les autres, comment de *ſerviens* on a fait *ſergeans*, de κλέος *gloria*, *gubernator*, de κυβερνήτης, & que de l'Hebreu *gamal* on a fait κάμηλος. Dans la prononciation de ces lettres la langue en ſe repliant porte la voix contre le palais.

G. Quand on prononce un *g*, la pointe de la langue s'approche du palais; les lévres s'avancent & ſe replient un peu en dehors.

J. Quand on prononce *j* conſone, la voix s'entend au milieu de la langue & du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c* la langue ſe replie en dedans, & porte la voix contre le palais, où elle s'arrête, ce qui oblige de la pouſſer avec force. Les lévres ſont étenduës, & ainſi elles ne s'ouvrent que mediocrement.

K. Les Hebreux ont deux ſortes de *c*, ſçavoir le Kaph & le Khoph. Il nous ſeroit bien difficile de

r 210 La Rhetoriqjüe, OU l’Art diftinguer ccs deux lettres en les prononçant , parce que nous n’y fommes pas faits. Le k ne diffère guere du c que par une afpiration. Nous adouaffons en plufieurs rencontres le fon duc, de forte qu’il approche du fon de Vs , comme en ce verbe emmenqa : alors on met deffous ce c une notte ç , que les Efpagnols appellent eeditle. Q. Le q eft proprement une lettre double qui a la force du c & de l’a voyelle. Les Grecs n’ont point cette lettre. Le x Latin qui répond au | des Grecs, eft aufli une lettre double compofée du c & de J. Les lettres de la langue font en Hébreu, Daletb, Tetb y Lamedy N un y Tau y D, TH, L, N , T. Ceux qui ont la langue épaiffe ou humide ont peine à prononcer ces lettres , qui fe confondent facilement propter cognationem. De on a fait fans peine Deus. D. Lcjfqu’on appuyé l’extremité de la langue fur la racine des dents de deffus , & qu’enfuite la voix l’en fepare pour couler entr’eüe fie les dents ; on entend fur l’extrcmité de la langue le fon de la lettre d. y T. s’entend pareillement fur l’extrémité de la langue qui alors touche les dents de deffus , mais plus près de leur trenchant. Les Hebreux 8c les Grecs ont deux t qui fc diftinguent par l’afpiration que nous marquons en Latin 8c en François avec la lettre h. L. En commençant de prononcer /, on ouvre la bouche, ainli cette lettre n’eft pas muette entièrement. La langue travaille peu : elle porte feulement la voix contre le palais, contre lequel elle s’appuye par fon extrémité. La mâchoire d’en bas contribue à la prononciation de cette lettre , portant la voix en haut. La Trachée-artere retient aufli la voix , de forte que cette lettre fé prononce fort üigi’.i.

diſtinguer ces deux lettres en les prononçant, parce que nous n'y ſommes pas faits. Le k ne differe guere du *c* que par une aſpiration. Nous adoucifſons en pluſieurs rencontres le ſon du *c*, de ſorte qu'il approche du ſon de l'*s*, comme en ce verbe *commença*: alors on met deſſous ce *c* une notte ç, que les Eſpagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* eſt proprement une lettre double qui a la force du *c* & de l'*u* voyelle. Les Grecs n'ont point cette lettre. Le ϰ Latin qui répond au ξ des Grecs, eſt auſſi une lettre double compoſée du *c* & de *s*.

Les lettres de la langue ſont en Hebreu, *Daleth*, *Teth*, *Lamed*, *Nun*, *Tau*, D, TH, L, N, T. Ceux qui ont la langue épaiſſe ou humide ont peine à prononcer ces lettres, qui ſe confondent facilement *propter cognationem*. De θεὸς on a fait ſans peine *Deus*.

D. Lorſqu'on appuye l'extremité de la langue ſur la racine des dents de deſſus, & qu'enſuite la voix l'en ſepare pour couler entr'elle & les dents: on entend ſur l'extremité de la langue le ſon de la lettre *d*.

T. s'entend pareillement ſur l'extrémité de la langue qui alors touche les dents de deſſus, mais plus près de leur trenchant. Les Hebreux & les Grecs ont deux *t* qui ſe diſtinguent par l'aſpiration que nous marquons en Latin & en François avec la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l*, on ouvre la bouche, ainſi cette lettre n'eſt pas muette entiérement. La langue travaille peu: elle porte ſeulement la voix contre le palais, contre lequel elle s'appuye par ſon extrémité. La machoire d'en bas contribuë à la prononciation de cette lettre, portant la voix en haut. La Trachée-artere retient auſſi la voix, de ſorte que cette lettre ſe prononce

DE PARIER. LIv.III. Cbap.IJJ. lit fort vîte, parce que le larynx fe ferme promptement , & tout à coup, & qu'on ne fait point d'cftbrt pour pouffer la voix. N. La bouche s'ouvre auffi en- prononçant c'cft pourquoi elle n'cft pas muette entièrement. La lan^e fe replie, & porte la voix dans celte partie du dedans de la bouche où eft la communication des narines. Le fon de cette lettre refonne en ce lieu , parce que la bouche fe ferme fur la fin de la prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette lettre Huera tlnnlens. Nous adouciffons le fon de cette lettre dans ces mots gagner y agnès, ignorer, comme nous le faifons de la lettre /, particulièrement quand elle eff double, comme dans ce mot fille, dont les deux lettres ne fe prononcent pas comme dans mollis. C'eft de là que de fol on fait fiu , de col eou, de mala maux, de mel miel, de fiel fiel. CeS deux //ont en notre langue un fon particulier qu'on auroit pù marquer avec un figne particulier pour en faire une lettre diftinguëc de /, quand cette lettre a fa prononciation ordinaire. Les lettres' des dents chéi les Hebreux font zain , fameeby tjade , refeb, fehin. Nous n'avons que s , z, r, qui fe changent facilement les unes dans les autres. Les Latins ont ' dit Valefius & Valerius . honos & honor. Il y a des lieux en France où l'on dit' cour in pour coufin, Naujin vient de nitvn». S. La lettre s fc prononce lorfque les dents approchant les unes des autres , coupent la voix qui coule fur la langue , laquelle s'appuye dans fon extrémité contre les dents de deffus, & demeure droite ; c'elt pourquoi la voix n'étant point arrêtée , au contraire étant contrainte de paffer avec viteffe entre les dents, on entend unfiflemcntfcmblable à celui d'un vent qui paffe aveé Violence par) Digitized by Google

fort vîte, parce que le larynx ſe ferme promptement, & tout à coup, & qu'on ne fait point d'effort pour pouſſer la voix.

N. La bouche s'ouvre auſſi en prononçant *n*, c'eſt pourquoi elle n'eſt pas muette entierement. La langue ſe replie, & porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où eſt la communication des narines. Le ſon de cette lettre reſonne en ce lieu, parce que la bouche ſe ferme ſur la fin de la prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette lettre *littera tinniens*.

Nous adouciſſons le ſon de cette lettre dans ces mots *gagner*, *agnès*, *ignorer*, comme nous le faiſons de la lettre *l*, particulierement quand elle eſt double, comme dans ce mot *fille*, dont les deux lettres ne ſe prononcent pas comme dans *mollis*. C'eſt de là que de *fol* on fait *fou*, de *col cou*, de *mala maux*, de *mel miel*, de *fel fiel*. Ces deux *ll* ont en notre langue un ſon particulier qu'on auroit pû marquer avec un ſigne particulier pour en faire une lettre diſtinguée de *l*, quand cette lettre a ſa prononciation ordinaire.

Les lettres des dents chez les Hebreux ſont *zain*, *ſamech*, *tſade*, *reſch*, *ſchin*. Nous n'avons que s, z, r, qui ſe changent facilement les unes dans les autres. Les Latins ont dit *Valeſius* & *Valerius*. *honos* & *honor*. Il y a des lieux en France où l'on dit *courin* pour *couſin*. *Nauſea* vient de ναυτια.

S. La lettre *s* ſe prononce lorſque les dents approchant les unes des autres, coupent la voix qui coule ſur la langue, laquelle s'appuye dans ſon extrémité contre les dents de deſſus, & demeure droite; c'eſt pourquoi la voix n'étant point arrêtée, au contraire étant contrainte de paſſer avec viteſſe entre les dents, on entend un ſiflement ſemblable à celui d'un vent qui paſſe avec violence

iïx La RHEtoKXQui, ou l’Akt par une fente. Il faut pouffer la voix fortement pour foire fonner cette lettre } c’eft ce qui la faifoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire ita«t7w que lls foifoient des pièces de vers où il ny avoir pas une feule s, qu’on appelloit pour cela Hny/tm Nous adoucüfons cette lettre en ces mots caufe, defir^ platjîr. Nous la prononçons comme le tfade des Hebreux, Nous la doublons quand nous lui confervons le fon qu’elle a, comme dans ces mots, aujjiy baiffery laijfer. Les Latins fe font fervi de cette lettre pour marquer l’afpiration. Ainli de {>« ils ont fait /»x, de ùxnfylva. Nous avons rais un e devant s , pour en fociliter la prononciation , difant itabRr de Jîabi/ire, & écrire de jeribtre. Dans plufieurs Provinces au-delà de la Loire , on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot , qu’on ne mette un e devant; on dit ejîatuéy efpefiacîe. Le Samedi & le Schin des Hebreux ne fe diftinguent que par la force de la pronondation. Le Z des Latins & le nôtre , comme le zain des Hebreux, & le 2cta des Grecs, eft une lettre double , qui vaut un d avec s , comme le tfade vaut un t avec s. Nous donnons au x une prononciation douce dans ces mots, onx,ey douze y treize. R. Cette lettre n’eft pas entièrement muette , parce qu’on commence par ouvrir la bouche. On pouffe enfuite fortement la voix , qui étant arrêtée par les dents qui ferment le paffage , elle eft obligée de rouler' dans le palais , à quoi contribue la langue qui fe replie un peu dans fon extrémité. Il fout pouffer la voix fortement ; ce qui rend la prononciation de cette lettre affex rude 6c difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer , mettent l en fa place. Au lieu de roturier ils diDigltized by Google

par une fente. Il faut pouſſer la voix fortement pour faire ſonner cette lettre; c'eſt ce qui la faiſoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire πλάτ]ω que πλάσσω. Ils faiſoient des pieces de vers où il n'y avoit pas une ſeule s, qu'on appelloit pour cela ἄσιγμος ᾠδὴ. Nous adouciſſons cette lettre en ces mots *cauſe*, *deſir*, *plaiſir*. Nous la prononçons comme le tſade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conſervons le ſon qu'elle a, comme dans ces mots, *auſſi*, *baiſſer*, *laiſſer*. Les Latins ſe ſont ſervi de cette lettre pour marquer l'aſpiration. Ainſi de ὗς ils ont fait *ſus*, de ὕλη *ſylva*. Nous avons mis un *e* devant s, pour en faciliter la prononciation, diſant *établir* de *ſtabilire*, & *écrire* de *ſcribere*. Dans pluſieurs Provinces au-delà de la Loire, on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un *e* devant; on dit *eſtatuë*, *eſpectacle*.

Le Samech & le Schin des Hebreux ne ſe diſtinguent que par la force de la prononciation.

Le Z des Latins & le nôtre, comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs, eſt une lettre double, qui vaut un *d* avec *s*, comme le tſade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au z une prononciation douce dans ces mots, *onze*, *douze*, *treize*.

R. Cette lettre n'eſt pas entiérement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pouſſe enſuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment le paſſage, elle eſt obligée de rouler dans le palais, à quoi contribuë la langue qui ſe replie un peu dans ſon extrémité. Il faut pouſſer la voix fortement; ce qui rend la prononciation de cette lettre aſſez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en ſa place. Au lieu de *roturier* ils

Dt fAi.ts K. Liv.III. Cbap. III, zîi difent htulier > d'où l'on a dit pour *ti~ & que pour foûtenir la voix on a mis h devant cette lettre , comme pour J*», brufeut pour rufeus, 8c qu'on a fait b/ aire de rugirt^ chant» bre dé caméra. On comprend aifément que félon la difpofîtion des organes il y a des lettres qu'on ne prononce qu'avec peine; ce qui oblige d'en fubftituer d'autres. C'eft quelquefois par affedation, comme le fait cette Graflayeufe de la Comédie de l'Après fouppé des Auberges , qui change tous les G en D , tous les K en T * tous les J en Z, tous les Ch en S. Elle dit Dalant pour Galant , Tour pour Cour, Zoli pour Joli. Soux pour choux. Cela vient aufli de l'incUnation naturelle ; & c'eft ce qui change entièrement une langue, lorfqu'elle pafle d'un peuple à l'autre , & d'une langue en fait plufieurs , comme on le voit dans les differentes dialedes de la langue Grecque. Aufli tous ceux qui travaillent fur les Etymolt^ies, mettent à la tête de leurs Ouvrages de longs 'Traitez des changemens des lettres; 8c font remarquer comme les lettres d'un même organe, par exemple les dentales , fe mettent facilement les unes pour les autres: que félon les differentes difpolîtions, les habitudes qu'on a prifes , on évite les lettres labiales , ou on les affede ; on change les tenues en afpirées , ou les afpirées en tenues pour adoucir la prononciation, pour l'égaler, pour la fortifier. Ainfi au lieu de jeribtum de feribo , on a fait feriptum : pour fcribfi on a dit firipfi. On en f)Ourroit donner un million d'exemples. Ces deux ettres V & F ayant quelque haifon , du Latin C4ptîvust au lieu de captiva nous avons fait captifi de brevis on n'a pas fait brev , mais bref ; on cou- • ferve V dans ces noms , brève , captivité, C H ADigilized by Google

diſent *lotulier*, d'où l'on a dit κλίβανος pour κρίβανος, & que pour ſoûtenir la voix on a mis *b* devant cette lettre, comme βρόδον pour ῥόδον, *bruſcus* pour *ruſcus*, & qu'on a fait *braire* de *rugire*, *chambre* de *camera*.

On comprend aiſément que ſelon la diſpoſition des organes il y a des lettres qu'on ne prononce qu'avec peine; ce qui oblige d'en ſubſtituer d'autres. C'eſt quelquefois par affectation, comme le fait cette Graſſayeuſe de la Comedie de l'Après ſouppé des Auberges, qui change tous les G en D, tous les K en T, tous les J en Z, tous les Ch en S. Elle dit *Dalant* pour *Galant*, *Tour* pour *Cour*, *Zoli* pour *Joli*. *Soux* pour *choux*. Cela vient auſſi de l'inclination naturelle; & c'eſt ce qui change entiérement une langue, lorſqu'elle paſſe d'un peuple à l'autre, & d'une langue en fait pluſieurs, comme on le voit dans les differentes dialectes de la langue Grecque. Auſſi tous ceux qui travaillent ſur les Etymologies, mettent à la tête de leurs Ouvrages de longs Traitez des changemens des lettres; & font remarquer comme les lettres d'un même organe, par exemple les dentales, ſe mettent facilement les unes pour les autres: que ſelon les differentes diſpoſitions, les habitudes qu'on a priſes, on évite les lettres labiales, ou on les affecte; on change les tenuës en aſpirées, ou les aſpirées en tenuës pour adoucir la prononciation, pour l'égaler, pour la fortifier. Ainſi au lieu de *ſcribtum* de *ſcribo*, on a fait *ſcriptum*: pour *ſcribſi* on a dit *ſcripſi*. On en pourroit donner un million d'exemples. Ces deux lettres V & F ayant quelque liaiſon, du Latin *captivus*, au lieu de *captiv*, nous avons fait *captif*; de *brevis* on n'a pas fait *brev*, mais *bref*; on conſerve V dans ces noms, *breve*, *captivité*.

 des mots. Ce qu'il y faut objirver ou éviter. C’Eft un effet delà Sa^elfe de Dieu qui avoit créé l’homme pour etre heureux, que tout ce qui cft utile à fa confervation lui eft agréable. Le plaifir qui cft attaché à' toutes les aélions qui peuvent^ lui conferver la vie, lait qu’il s’y porte volontairement. Nous n’avons pas de peine à manger , le goût que nous trouvons dans les viandes nous faifant trouver la neceflité de manger agréable. Et ce qui autorife cette remarque que Dieu a joint l’utilité avec le plaifir, c’eft que toutes les viandes qui fervent d’alimens ont du goût: les autres chofes qui ne peuvent être changées en notre fubftance , font infipides*. ' Cet affaifonnemcnt de l’utile avec le deleéhible, fe rencontre dans l’ufage de la parole: il y a une fjmpathie merveilleufe entre la voix de ceux qui parlent , & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui fe prononcent avec peine , choquent ceux qui les écoutent : les organes de l’ouïe font difpofez de telle forte , qu’ils font blelfez par un difcours dont la prononciation bleffe les organes de la voix. Le difcours ne peut être agréable à celui qui écoute, s’il n’eft facile- à celui qui le prononce , & il ne fe peutprononcer facilement fans qu’il foit écouté avec plainr. On mange plus volontiers les viandes délicates qui confervent la fanté , & qui font agréables au goût. On prête auffi plus facilement les oreilles à • un difcours dont la douceur diminué le travail de l’attention. U en eft des fciences comme des viandes. Dlgîlîz^ ' ^

CHAPITRE IV.

De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut obſerver ou éviter.

C'Eſt un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit créé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation lui eſt agréable. Le plaiſir qui eſt attaché à toutes les actions qui peuvent lui conſerver la vie, fait qu'il s'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agréable. Et ce qui autoriſe cette remarque que Dieu a joint l'utilité avec le plaiſir, c'eſt que toutes les viandes qui ſervent d'alimens ont du goût : les autres choſes qui ne peuvent être changées en notre ſubſtance, ſont inſipides.

Cet aſſaiſonnement de l'utile avec le delectable, ſe rencontre dans l'uſage de la parole : il y a une ſympathie merveilleuſe entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui ſe prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent : les organes de l'ouïe ſont diſpoſez de telle ſorte, qu'ils ſont bleſſez par un diſcours dont la prononciation bleſſe les organes de la voix. Le diſcours ne peut être agréable à celui qui écoute, s'il n'eſt facile à celui qui le prononce, & il ne ſe peut prononcer facilement ſans qu'il ſoit écouté avec plaiſir.

On mange plus volontiers les viandes délicates qui conſervent la ſanté, & qui ſont agréables au goût. On prête auſſi plus facilement les oreilles à un diſcours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en eſt des ſciences comme des viandes,

UE PARLER. Liv.JJI. Ckap. IV, ai J des, dit faint Auguftin; il faut tâcher de rendre a■gréable ce qui elt utile. -Q^oniam nonnuliam inter je habent fimilitudinem vejcentes atque dijcentes-, prepter fajîidia piuiinm'um , dUm ipfa fine quibus ' -vivi non poteji , alimenta condienda funt. Le plaifir attire apres lui tous les hommes , c'eft lui qui eft le principe de tous leurs mouvemens, & qui les fiit agir. La prudence demande qu'on fe ferve de ce penchant pour les conduire là où l'on veut qu'ils aillent ; &: afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil , qu'on gagne les oreilles, qui en fait de fons font comme les portières ■de l'ame , outre que le plaifu que nous donnons en parlant eft précédé de notre propre utilité , le foulagement de celui qui parle failànt le contente' ment de celui qui écoute. Dans toutes les langues polies , c*eft-à-dire dans celles des peuples qui ont écouté la Raifon , on y a toujours évité ce qui pouvoit choquer les oreilles , ce qui a caufé ces grandes irrcgularitcz qu'on voit dans leurs Grammaires ; car li on n'avoit égard qu'à fe faire entendre , on le feroit d'une maniéré uniforme, comme le font les Barbares, dont les Grammaires font extrêmement fimples. Ils ont peu de focieté entr'eux , ils vivent prefque 'comme des bêtes farouches; ainfî faifant peu d'ufage de h parole , ils ne penfent pas à polir leur langage , & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il a de rude. Las Hebreux , les Grecs & les Latins ne IbufFrent point d'exprefïions rudes. Ils les changent , quoiqu'elles foient conformes à l'analogie de la langue, c'eft-à-dire à la maniéré commune. Les Hebreux doublent quelquefois une confone, ou ils la changent , ou ils l'accompagnent de voyelles longues ou brèves. On découvre affez facilement que ce n'eft que pour rendre la prononciation plus aifee. Pourquoi change-t-on dans le Digitized by Google

des, dit ſaint Auguſtin; il faut tâcher de rendre agréable ce qui eſt utile. *Quoniam nonnullam inter ſe habent ſimilitudinem veſcentes atque diſcentes, propter faſtidia plurimorum, etiam ipſa ſine quibus vivi non poteſt, alimenta condienda ſunt.* Le plaiſir attire après lui tous les hommes, c'eſt lui qui eſt le principe de tous leurs mouvemens, & qui les fait agir. La prudence demande qu'on ſe ſerve de ce penchant pour les conduire là où l'on veut qu'ils aillent; & afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, qu'on gagne les oreilles, qui en fait de ſons ſont comme les portieres de l'ame, outre que le plaiſir que nous donnons en parlant eſt précedé de notre propre utilité, le ſoulagement de celui qui parle faiſant le contentement de celui qui écoute.

Dans toutes les langues polies, c'eſt-à-dire dans celles des peuples qui ont écouté la Raiſon, on y a toujours évité ce qui pouvoit choquer les oreilles, ce qui a cauſé ces grandes irregularitez qu'on voit dans leurs Grammaires; car ſi on n'avoit égard qu'à ſe faire entendre, on le feroit d'une maniere uniforme, comme le font les Barbares, dont les Grammaires ſont extrémement ſimples. Ils ont peu de ſocieté entr'eux, ils vivent preſque comme des bêtes farouches; ainſi faiſant peu d'uſage de la parole, ils ne penſent pas à polir leur langage, & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il a de rude. Las Hebreux, les Grecs & les Latins ne ſouffrent point d'expreſſions rudes. Ils les changent, quoiqu'elles ſoient conformes à l'analogie de la langue, c'eſt-à-dire à la maniere commune. Les Hebreux doublent quelquefois une conſone, ou ils la changent, ou ils l'accompagnent de voyelles longues ou breves. On découvre aſſez facilement que ce n'eſt que pour rendre la prononciation plus aiſée. Pourquoi change-t-on dans

le

ix6 Là Rmetoriqvs, ov l’Art le Grec les lettres douces en fortes , ou celles qui font fortes en douces ; ^ pourquoi tantôt ajoûtet-on , & d’autres fois on retranche , que de deux voyelles on n’en fait qu’une, lefqueUes on fepare en d’autres lieux ? cela ne fe fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n’ont point d’autres caufes. T ous les noms fe dédineroient oe la même maniéré , & tous les verbes auroient les mêmes inflexions , li la douceur de la prononciation n’obligeoit point d’éviter les inflexions ordinaires à caiife du concours de quelques confones qui ne s’accommodent pas enfemble. Il faut remarquer que Tes Grecs , auffi-bien que les Orientaux, ont aimé des fons diftinds & forts; ils ont, par exemple, préféré, félon Denys d’HahcamaATe, les lettres doubles aux lettres Ample, ce quiferoitque la rudefle feroit plus fenfible dans leurs langues, s’ils n’avoient eu foin de l’éviter ; car les faux tons d’une trompette font plus remarquables que ceux , d’une flûte douce. Dans la langue Françoife les fons ne font pas fi forts; c’eft pourquoi fi elle n’eft pas capable d’une fi grande harmonie , elle n’eft pas fiÿette à une fi grande rudefle , qu’il feroit très-difficile d’éviter à caufe qu’elle eft aflujettie à l’ordre naturel que nous ne pouvons pas renverfer , non plus que celui que l’ufage a une fois autorifé ; car quoique blanc bonet & bonet blanc ce foit une même choie , on ne dira jamais le premier qu’en riant. Avant que d’entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un difeours harmonieux , tâchons premièrement de découvrir ce qu’il faut éviter dans l’arrangement des mots ; quelles fautes on y peut commettre , & qu’eft-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu’on doit faire pour arriver à la fagefle, c(t de s’éloigner du vice. Safitnti» frim» Jiultitjâ caruijft, Ou' tre

le Grec les lettres douces en fortes, ou celles qui ſont fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûte-t-on, & d'autres fois on retranche, que de deux voyelles on n'en fait qu'une, leſquelles on ſepare en d'autres lieux? cela ne ſe fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres cauſes. Tous les noms ſe déclineroient de la même maniere, & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, ſi la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires à cauſe du concours de quelques conſones qui ne s'accommodent pas enſemble. Il faut remarquer que les Grecs, auſſi-bien que les Orientaux, ont aimé des ſons diſtincts & forts; ils ont, par exemple, preferé, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, les lettres doubles aux lettres ſimples, ce qui feroit que la rudeſſe ſeroit plus ſenſible dans leurs langues, s'ils n'avoient eu ſoin de l'éviter; car les faux tons d'une trompette ſont plus remarquables que ceux d'une flûte douce. Dans la langue Françoiſe les ſons ne ſont pas ſi forts; c'eſt pourquoi ſi elle n'eſt pas capable d'une ſi grande harmonie, elle n'eſt pas ſujette à une ſi grande rudeſſe, qu'il ſeroit très-difficile d'éviter à cauſe qu'elle eſt aſſujettie à l'ordre naturel que nous ne pouvons pas renverſer, non plus que celui que l'uſage a une fois autoriſé; car quoique *blanc bonet* & *bonet blanc* ce ſoit une même choſe, on ne dira jamais le premier qu'en riant.

Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un diſcours harmonieux, tâchons premiérement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on y peut commettre, & qu'eſt-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la ſageſſe, eſt de s'éloigner du vice. *Sapientiæ prima ſtultitiâ caruiſſe.* Outre

>B PARLIR. Liv.JII. Cbaf).iv, îiytre cela, dans ce qui regarde les fens , tout ce qui ne choque pas ell agréable , comme dit laint Augullin : id omne deleétat quod ncn vffendit. Entre les lettres , les unes fe prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine: celles dont la prononciation eft facile , ont un fon agréable : celles qui fc prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les confones fe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auffi leur fon eft moins doux & moins coulant. Il eft bon de tempérer la rudefle des unes parla douceur des autres, plaçant des voyelles entre les confones , afin qu'elles ne fe trouvent pas plufieurs enfemble. Quintüien dit agréablement , qu'il en eft comme des pierres raboteufes , irregulieres , qui trouvent leur place dans une muraille , quand elles font employées par un artifan. La rudelfe du concours des confones eft fenlible dans les langues du Nort. Le i'olonois , l'Allemand , l'Anglois font infupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudefle de ces langues. La coùtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque , que félon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicatefle , ils ont compofe leurs mots de lettres ou plus ou moins douces: ils ont eu moins d'égard à fuivre la Raifon , qu'à flatter les oreilles ; c'eft pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit aufero pour abfero, colloco pour cumUcoy comme l'analo^e les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de fes droits en faveur de la douceur de la prononciation. Imperstum eji à confuttudine ut fuavitatîs eausâ peccare Hceret, Lorfquc les confones font afpirées , ou qu'elles K fe Digitized by Google

tre cela, dans ce qui regarde les ſens, tout ce qui ne choque pas eſt agréable, comme dit ſaint Auguſtin : *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes ſe prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation eſt facile, ont un ſon agréable : celles qui ſe prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les conſones ſe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auſſi leur ſon eſt moins doux & moins coulant. Il eſt bon de temperer la rudeſſe des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les conſones, afin qu'elles ne ſe trouvent pas pluſieurs enſemble. Quintilien dit agréablement, qu'il en eſt comme des pierres raboteuſes, irregulieres, qui trouvent leur place dans une muraille, quand elles ſont employées par un artiſan.

La rudeſſe du concours des conſones eſt ſenſible dans les langues du Nort. Le Polonois, l'Allemand, l'Anglois ſont inſupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudeſſe de ces langues. La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque, que ſelon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicateſſe, ils ont compoſé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à ſuivre la Raiſon, qu'à flatter les oreilles : c'eſt pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ſes droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Imperatum eſt à conſuetudine ut ſuavitatis causâ peccare liceret.*

Lorſque les conſones ſont aſpirées, ou qu'elles

zi8 La Rhitohiqu*, ov l’Art fe prononcent d’une maniéré toute contraire"; on doit particulièrement en éviter le concours. Il y a des confones qui fc prononcent la bouche fermée, comme ell le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la' bouche : le C eft de ee nombre. Ces confones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s’accordent pas, & on ne peut les prononcer immédiatement les unes après les autres fans quelque diflSculté, parce qu’on eft 'obligé prefque en même temps de difpofer les organes de la prononciation d’une maniéré differente. Le concours de deux ou de plufieurs voyelles eft dcfagréable pour une raifon toute contraire. Les confones fe prononcent avec peine , les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité ' eft accompagnée d’une grande vitefle , fait que l’on ne diftingue pasaflcz nettement leur fon, & que l’une de ces voyelles ne s’entend pas; ainfi il fe fait un vuide dans la prononciation , & une confufion qui eft defagréable. En prononçant plufieurs voyelles de fuite , il arrive prefque la même chofe que lorfque l’on marche fur du marbre poli ; la trop grande facilité donne de la peine ; on ^Ife, & il eft difficife de fe retenir. En prononçant ces deux mots , hartli , Ecuyer , fi l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps confiderable fur la dernieré lettre du premier mot , ni interfijîat , & labtret un'mus , le fon de I , fin du mot barefi , fc confond avec la voyelle E , par où commence le mot fùivant , Ecuyer ; ce qui empêche que les oreilles ne foient fatisfaites , ne pouvant diftinguer aflez clairement ces deux differens fons. Pour empêcher ce concours , ou l’on retranche une des voyelles qui fe trouvent cnfcmble , ou bien l’on inféré une confone pom- remplir le vuidc Digitizé3 by

ſe prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter le concours. Il y a des conſones qui ſe prononcent la bouche fermée, comme eſt le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C eſt de ce nombre. Ces conſones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immédiatement les unes après les autres ſans quelque difficulté, parce qu'on eſt obligé preſque en même temps de diſpoſer les organes de la prononciation d'une maniere differente.

Le concours de deux ou de pluſieurs voyelles eſt deſagréable pour une raiſon toute contraire. Les conſones ſe prononcent avec peine, les voyelles avec facilité; mais cette grande facilité qui eſt accompagnée d'une grande viteſſe, fait que l'on ne diſtingue pas aſſez nettement leur ſon, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas; ainſi il ſe fait un vuide dans la prononciation, & une confuſion qui eſt deſagréable. En prononçant pluſieurs voyelles de ſuite, il arrive preſque la même choſe que lorſque l'on marche ſur du marbre poli; la trop grande facilité donne de la peine; on gliſſe, & il eſt difficile de ſe retenir. En prononçant ces deux mots, *hardi*, *Ecuyer*, ſi l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps conſiderable ſur la derniere lettre du premier mot, *ni interſiſtat, & laboret animus*, le ſon de I, fin du mot *hardi*, ſe confond avec la voyelle E, par où commence le mot ſuivant, *Ecuyer*; ce qui empêche que les oreilles ne ſoient ſatisfaites, ne pouvant diſtinguer aſſez clairement ces deux differens ſons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui ſe trouvent enſemble, ou bien l'on inſere une conſone pour remplir le vui-

de

pz ZAZiz». Liv.IlI. Cb»p.JV. 11^ de qui fc feroit fans cet artifice ; c’eft pour cette raifon que nous difons en notre langue , qu'ii fit pour que il fit : a-t^il fait pour a il fait : ferat-il pour fera il. Quand une des deux voyelles a un fon aflez fort pour fe faire difiinguer, cet artifice eft inutile. Ce foin d’arranger les mots doit être fans inquiétude: on ne doit pasconfiderer comme des fautes coniluerables , les manqaeTmens qui fe font dans cette partie de l’Art de ’ parler : Non id ut crime» ingem expavefeendum efî , ac nefeio an negUgentia in hoc , an follicituelo fit pejor. Je ne îai ce que l’on doit éviter davantage de l’inquiétude, ou de la négligence, dit QuintiHen. La négligence a cet avantage , quelle fait juger qu’on s’applique plus aux choies qu’aux paroles : Indicium efl bominis de rt mugis quàm de verbis laborantis. Mais enfin' naturellement , félon qu’on a plus de politefle, on évite ce qui eft rude , ou on l’adoucit ; on fupprime quelque lettre , ou l’on en inféré. Les perfonnes polies prononcent nous marchons , com,me s’il y avoit nou marchons ; il parle , comme ^ s’il y avoit i parle. Pour éviter le bâillement on fait fonner la confone dans ces mots , Nous allons 5 vous irez. On inféré des lettres , comme au lieu de mon ami , on prononce mon nami ; au lieu de ton ame , on prononce ton name , félon la remarque d’un favant Académicien. La prononciation change continuellement , foit parce qu’on la veut adoucir , foit par caprice ; car en toutes chofes il y a des modes. Cependant on ne change pas d’abord la maniéré d’écrire; ainli l’orthographe ne s’accorde plus avec la maniéré ufitée de prononcer; ce qui trompe les étrangers , & ceux qui ignorent les Etymologies des noms. Nous écrivons toujours avec un PH , les noms qui viennent du Grec , & qui commencent K Z par Digitized by Coogic

de qui ſe feroit ſans cet artifice ; c'eſt pour cette raiſon que nous diſons en notre langue , *qu'il fit* pour *que il fit* : *a-t-il fait* pour *a il fait* : *fera-t-il* pour *fera il.* Quand une des deux voyelles a un ſon aſſez fort pour ſe faire diſtinguer, cet artifice eſt inutile. Ce ſoin d'arranger les mots doit être ſans inquiétude: on ne doit pas conſiderer comme des fautes conſiderables, les manquemens qui ſe font dans cette partie de l'Art de parler : *Non id ut crimen ingens expaveſcendum eſt , ac neſcio an negligentia in hoc , an ſollicitudo ſit pejor.* Je ne ſai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquiétude, ou de la négligence, dit Quintilien. La négligence a cet avantage , qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choſes qu'aux paroles : *Indicium eſt hominis de re magis quàm de verbis laborantis.* Mais enfin naturellement , ſelon qu'on a plus de politeſſe, on évite ce qui eſt rude , ou on l'adoucit ; on ſupprime quelque lettre, ou l'on en inſere. Les perſonnes polies prononcent *nous marchons*, comme s'il y avoit *nou marchons* ; *il parle*, comme s'il y avoit *i parle.* Pour éviter le bâillement on fait ſonner la conſone dans ces mots , *Nous allons* ; *vous irez.* On inſere des lettres, comme au lieu de *mon ami*, on prononce *mon nami*; au lieu de *ton ame*, on prononce *ton name*, ſelon la remarque d'un ſavant Academicien.

La prononciation change continuellement, ſoit parce qu'on la veut adoucir, ſoit par caprice; car en toutes choſes il y a des modes. Cependant on ne change pas d'abord la maniere d'écrire; ainſi l'orthographe ne s'accorde plus avec la maniere uſitée de prononcer; ce qui trompe les étrangers, & ceux qui ignorent les Etymologies des noms. Nous écrivons toujours avec un PH, les noms qui viennent du Grec , & qui commencent

120 La RmTo«.i<2ji;i, OU i’Ar t f)ar un p. Ceux qui favent quelque chofe ne 'ignorent pas , & prononcent PH , comme F. Une Dame qui m’en favoit pas tant, lifant un Livre où l’ancienne orthographe étoit obfervée , & phnifans étoit écrit pour Jai/ans : croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot pbaifans, comme elle l’eft fouvcnt, & prenant pbai~ fans & bayfans pour un même nom , s’écria qu’Eliogabale étoit bien cruel de fe faire faire des pâtei de langues de ptyfansj ce qu’elle croyoit lire dans fon Livre. C’eft une queftion s’il faut écrire comme on prononce. Il y a un tempérament à prendre. 11 faut que la nouvelle prononciation foit bien établie , & confirmée par un long ufage , avant que de (Ranger l’ancienne maniéré. Mais après cela je ne vois pas par quelle raifon on retiendroit l’ancienne orthographe. Si c’eft pour conferver les marques de l’origine de certains mots , pourquoi n’écrit-on pas eftudter^ tjlablir', pour marquer que ces verbes viennent du Latin ftudere ^ ftabilire. On voit dans les anciennes langues , dans le Grec, dans le Latin , qu’on n’a point gardé cette réglé; au contraire il fcmble que les langues n’acquierent leur perfedion que lorfqu’cUes font tellement changées , qu'il eft difficile de connoître leur origine. Chapitrx V. I» parlant la voix fe repofe de temps en temps.' O» peut commettre plufieurs fautes en plaçant mal les repos de ta voix. La neceffité de reprendre haleine obh’ge d’interrompre le cours de la prononciation ; & le deDigi’:. ■ * / ClOo^i’

par un φ. Ceux qui ſavent quelque choſe ne l'ignorent pas, & prononcent PH, comme F. Une Dame qui n'en ſavoit pas tant, liſant un Livre où l'ancienne orthographe étoit obſervée, & *phaiſans* étoit écrit pour *faiſans* : croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot *phaiſans*, comme elle l'eſt ſouvent, & prenant *phaiſans* & *payſans* pour un même nom, s'écria qu'Eliogabale étoit bien cruel de ſe faire faire des pâtez de langues de *payſans*; ce qu'elle croyoit lire dans ſon Livre.

C'eſt une queſtion s'il faut écrire comme on prononce. Il y a un temperament à prendre. Il faut que la nouvelle prononciation ſoit bien établie, & confirmée par un long uſage, avant que de changer l'ancienne maniere. Mais après cela je ne vois pas par quelle raiſon on retiendroit l'ancienne orthographe. Si c'eſt pour conſerver les marques de l'origine de certains mots, pourquoi n'écrit-on pas *eſtudier*, *eſtablir*, pour marquer que ces verbes viennent du Latin *ſtudere*, *ſtabilire*. On voit dans les anciennes langues, dans le Grec, dans le Latin, qu'on n'a point gardé cette regle; au contraire il ſemble que les langues n'acquierent leur perfection que lorſqu'elles ſont tellement changées, qu'il eſt difficile de connoître leur origine.

CHAPITRE V.

En parlant la voix ſe repoſe de temps en temps. On peut commettre pluſieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA neceſſité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation; & le

 defir de s’expliquer diftindlement fait qu’on choifit pour le repos de la voix la fin de chaque fens , pour diftinguer par ces intervalles les differentes chofes dont on parle. Naturellement quand on a commencé une adion, on ne fe repofe qu’après qu'elle eft faite , an moins on différé à fe repofer. qu’une partie foit achevée. Ainfî ayant commencé de dire une chofe , de l’exprimer , on continue jufqu’à ce qu’on achevé cette expreffion. Il eft donc naturel de ne reprendre haleine , ou de ne fe repofer confiderablcment qu’à la fin d’un fens complet , & de ne s’arrêter en aucune maniéré qu’après une p'artie de l’expreffion qui renferme un fens. L’on peut commettre deux fautes en dilhibuant mal ces intervalles. Si les cxpreflions de chaque fens font trop courtes , & par conféquent que la prononciation foit fouvent interrompue, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faifant tomber, l’eliprit du Ledeur qu’on devoit tenir en haleine , le relâche, l’ardeur au’il a fe refroidit. Il n’y a rien qui faffe plus ralentir le feu d’une adion , que de la difeontinuer, & de la faire à trop de reprifes. Le travail rend l’arae vigoureufe & attentive; l’oifiveté la plonge dans le fommeil & dans l’affoupiffement ; Fit attentior ex difficultate, dit St. Augullin. Lorfque les fens ne font point trop coupeï, & qu’il faut que l’efprit du Ledeur attende quelque temps pour concevoir , ce retardement le tient en haleine : ce qui fait qu’étant plus attentif, il conçoit mieux le fens au difeours. Nous avons dit dans le premier Livre , que les Latins pour ce fujet rejettoient à la fin de la fentence quelque mot , duquel dépend l’intelligence des premiers termes. Mais fans cette tranfpofition & ce reuverfement de l’ordre naturel, il fuffit pour cmDigitized by Google

deſir de s'expliquer diſtinctement fait qu'on choiſit pour le repos de la voix la fin de chaque ſens, pour diſtinguer par ces intervalles les differentes choſes dont on parle. Naturellement quand on a commencé une action, on ne ſe repoſe qu'après qu'elle eſt faite, an moins on differe à ſe repoſer. qu'une partie ſoit achevée. Ainſi ayant commencé de dire une choſe, de l'exprimer, on continuë juſqu'à ce qu'on acheve cette expreſſion. Il eſt donc naturel de ne reprendre haleine, ou de ne ſe repoſer conſiderablement qu'à la fin d'un ſens complet, & de ne s'arrêter en aucune maniere qu'après une partie de l'expreſſion qui renferme un ſens. L'on peut commettre deux fautes en diſtribuant mal ces intervalles. Si les expreſſions de chaque ſens ſont trop courtes, & par conſéquent que la prononciation ſoit ſouvent interrompuë, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faiſant tomber, l'eſprit du Lecteur qu'on devoit tenir en haleine, ſe relâche, l'ardeur qu'il a ſe refroidit. Il n'y a rien qui faſſe plus ralentir le feu d'une action, que de la diſcontinuer, & de la faire à trop de repriſes. Le travail rend l'ame vigoureuſe & attentive; l'oiſiveté la plonge dans le ſommeil & dans l'aſſoupiſſement; *Fit attentior ex difficultate*, dit St. Auguſtin.

Lorſque les ſens ne ſont point trop coupez, & qu'il faut que l'eſprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir, ce retardement le tient en haleine: ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le ſens du diſcours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce ſujet rejettoient à la fin de la ſentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais ſans cette tranſpoſition & ce renverſement de l'ordre naturel, il ſuffit pour

ail La RHiTORKiti*» OB l’Aut empêcher que la prononciation ne foit tropfouvent interrompue, de choifir des expreflions un peu étendues qui contiennent un alTez grand nombre de mots ; où bien il faut que les chofes qu’on exprime foient lices fi étroitement , que les premiers mots excitent le defir d’entendre les derniers, & que la voix fe repofe après chaque fens , de telle forte que l’on connoifle quelle doit aller plus loin. Si une penféc eft exprimée par un trop grand nombre de paroles , on tombe dans un autre excès. Comme on continue l’aétion qu’on a commencée, la voix ne fe repofe qu’à la fin du fens dont elle ^ a commencé de prononcer l’expreffion. Sicefens ' comprend donc trop de chofes, la longue fuite de paroles qu’il demande , & aufquellcs il ell enchaîné , échauffe les poûmons , & épuife les efprits; ainfi la prononciation en eft incommode 6c a ceux qui parlent , 6c à ceux qui écoutent. Une des plus grandes difficultez de l’éloquence , eft de favoir tenir un milieu , ôc de s’éloiv gner de ces deux défauts. Ceux qui parlent fans art, Ôcqui n*bnt qu’un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui foient liez : chaque fens finit aufli-tôt qu’il commence. L’on n’entend que des car , enfin , après cela , ce dit-il , 8c autres femblablcs expreflions dont ils fe fervent pour coudre leurs paroles détachées. Il n’y a point de défaut dans le langage fi méprifable 6c li infupportable que celui-là. Ceux qui veulent s’élever , pall’ent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux-ci ne vont que par bonds 6c par faults ; de crainte de s’abailler ils montent toûjours:ils n’employent que de gr.mds mots , Jefquipcdalia verba. Ils né fe fervent que de longues phrafes, capables de metÛigitrzod By’üôTTglc

empêcher que la prononciation ne ſoit trop ſouvent interrompuë, de choiſir des expreſſions un peu étenduës qui contiennent un aſſez grand nombre de mots ; où bien il faut que les choſes qu'on exprime ſoient liées ſi étroitement, que les premiers mots excitent le deſir d'entendre les derniers, & que la voix ſe repoſe après chaque ſens, de telle ſorte que l'on connoiſſe qu'elle doit aller plus loin.

Si une penſée eſt exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excès. Comme on continuë l'action qu'on a commencée, la voix ne ſe repoſe qu'à la fin du ſens dont elle a commencé de prononcer l'expreſſion. Si ce ſens comprend donc trop de choſes, la longue ſuite de paroles qu'il demande, & auſquelles il eſt enchaîné, échauffe les poûmons, & épuiſe les eſprits; ainſi la prononciation en eſt incommode & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, eſt de ſavoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent ſans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui ſoient liez : chaque ſens finit auſſi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car*, *enfin*, *après cela*, *ce dit-il*, & autres ſemblables expreſſions dont ils ſe ſervent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage ſi mépriſable & ſi inſupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever, paſſent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux-ci ne vont que par bonds & par faults ; de crainte de s'abaiſſer ils montent toûjours : ils n'employent que de grands mots, *ſeſquipedalia verba*. Ils ne ſe ſervent que de longues phraſes, capables de met-

SC P A& LES. LtV.JJJ.Cbëp.V, X13 ■mettre hors d'haleine les plus forts. Il cft facile d'abreger oud'alongerlecorps d'une fcntence : on peut lier deux ou pluficurs fens , n'en faire qu'un , & ainfi foûtenir le difcours par une longue fuite de mots qui ne laffent qu'un feul fens: iln'eft pas befoin pour cela d'avoir recours à des phrafes creufes & vuides , & d'enfler fon difcours de paroles vaines. Au contraire fi une fentcnce contient trop de chofcs qui demandent un trop grand nombre de paroles , il eft facile de couper les fens de cette fcntence , les feparer , & les fignifier par des expreffions détachées , qui foient par confequentplus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette fcntence. Nous prenons naturellement des difpoütions conformes a l'aftion que nous allons faire. Nous allons vite fur un mot quand nous en devons prononcer un fécond; c'eft pour cela que les Hébreux changent les points, c'eft-à-dire les voyelles d'un mot, lorfqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui fuit, avec lequel il a un certain rapport, llscliangcnt, dis-je, les points qui font longs dans des points brefs: ils l'abregent afin qu'il fe prononce vite. Ainfi au lieu de dire debarim Jebova tver» ba Dei , ils difent dibrt Jebov». C'eft la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine , grand' chere,, Grand' Meffe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dît , grande peint , grande cbere , Grande Meffe. On ne fait point ce retranchement lorfque le mot fuivant elt compofé de plulieurs fyllabes . & qu'il eft necelfaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit grande clf mence , grande mifericorde. On peut encore commettre une troifiéme faute contre la jufte diftribution des repos de la voix. En commençant une fcntence on éleve la voix infeniiblement , ce que les Grecs appellent K 4 à

mettre hors d'haleine les plus forts.

Il eſt facile d'abreger ou d'alonger le corps d'une ſentence : on peut lier deux ou pluſieurs ſens, n'en faire qu'un, & ainſi ſoûtenir le diſcours par une longue ſuite de mots qui ne faſſent qu'un ſeul ſens : il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir recours à des phraſes creuſes & vuides, & d'enfler ſon diſcours de paroles vaines. Au contraire ſi une ſentence contient trop de choſes qui demandent un trop grand nombre de paroles, il eſt facile de couper les ſens de cette ſentence, les ſeparer, & les ſignifier par des expreſſions détachées, qui ſoient par conſequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette ſentence.

Nous prenons naturellement des diſpoſitions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vîte ſur un mot quand nous en devons prononcer un ſecond ; c'eſt pour cela que les Hebreux changent les points, c'eſt-à-dire les voyelles d'un mot, lorſqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui ſuit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent, dis-je, les points qui ſont longs dans des points brefs : ils l'abregent afin qu'il ſe prononce vîte. Ainſi au lieu de dire *debarim Jehova*, *verba Dei*, ils diſent *dibre Jehova*. C'eſt la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine, grand' chere, Grand' Meſſe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dît, *grande peine*, *grande chere*, *Grande Meſſe*. On ne fait point ce retranchement lorſque le mot ſuivant eſt compoſé de pluſieurs ſyllabes. & qu'il eſt neceſſaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit *grande clemence*, *grande miſericorde*.

On peut encore commettre une troiſiéme faute contre la juſte diſtribution des repos de la voix. En commençant une ſentence on éleve la voix inſenſiblement, ce que les Grecs appellent πάσις, &

at4 La Rhetohique, ou l’Aet à la fin du fens on la rabaifle ; ils appellent ce rabaiflement Les oreilles jugent de la longueur d’une phrafe par rélcmcnt de la voix : un grand élevemcnt de voix leur fait attendre plulieurs paroles ; fi ces paroles attendues ne fuivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, aufii-bien qu’à celui qui parle. Il cft difficile de s’arrêter au milieu d’une courfe y quand la nuit on eft arrivé au plus haut degré d’un efcalier fans s’en appercevoir , & que l’on croit pouvoir monter encore , le premier pas qu’on fait après on chancelé , & on reiTent la même peine que fi le plancher fur lequel on eft , fe déroboit de deflbus les pieds.Toutes les particules cxpletives , comme font notre notre & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l’oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grandnombrede ces particules , qui n’ont point d’autre ufage que d’alonger le difeours , & d’empêcher qu’il ne tombe trop tôt. Les oreilles font auffi choquées d’un difeours qui va trop loin: tous les mots qu'elles n’attendoient pas font importuns. Cicéron comprend tout ce que nous venons de dire , dans le palfage que je vais rapporter entier; car il le mérité. Aures quid plénum , quid inanefitjudi' • cant : ô* nos admoner.t complere verbis que propos fuerimus , ut nibil dejiderent , nibit amplius txpedent. Cttm vox ad lententiam expromendam attollitur t rtmijjd donec concludatur arrefte funt ^ quo perfeéto cempletoque ambitu gaudent J ô* c«rta fentiunt , nec amant redundantia. Idcired ne mutila Jînt & quaji decurtate Jententie , hoc ejl non ante ttmpus cadant cavtndum , ne quaji prvmijjis aures fraudentur , aut produflioribus , aut immoderatiùs excurrentibus ledantur. Entre les défauts de l’arrangement des mots , on compte la funiiitude , c’eft-à-dirc une répétition trop . ... Digltlzed by

à la fin du ſens on la rabaiſſe ; ils appellent ce rabaiſſement θέσις. Les oreilles jugent de la longueur d'une phraſe par l'élement de la voix : un grand élevement de voix leur fait attendre pluſieurs paroles ; ſi ces paroles attenduës ne ſuivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, auſſi-bien qu'à celui qui parle. Il eſt difficile de s'arrêter au milieu d'une courſe ; quand la nuit on eſt arrivé au plus haut degré d'un eſcalier ſans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait après on chancele, & on reſſent la même peine que ſi le plancher ſur lequel on eſt, ſe déroboit de deſſous les pieds. Toutes les particules expletives, comme ſont notre *pas*, notre *point*, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre uſage que d'alonger le diſcours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles ſont auſſi choquées d'un diſcours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas ſont importuns. Ciceron comprend tout ce que nous venons de dire, dans le paſſage que je vais rapporter entier ; car il le merite. *Aures quid plenum, quid inane ſit judicant : & nos admonent complere verbis quæ propoſuerimus, ut nihil deſiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad ſententiam expromendam attollitur, remiſſa donec concludatur arrectæ ſunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta ſentiunt, nec amant redundantia. Idcircò ne mutilæ ſint & quaſi decurtatæ ſententiæ, hoc eſt non ante tempus cadant cavendum, ne quaſi promiſſis aures fraudentur, aut productioribus, aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

Entre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la ſimilitude, c'eſt-à-dire une repetition trop

DI PAULS R. Liv.IIJ. Cbap. V. îîj trop frequente d’une même lettre , d’une même terminaifon , d’un même fon , & d'une même cadence. La diverfité plaît ; les meilleures cliofes ennuyent lorfqu’eUes font trop communes. Ce défaut eft a’autant plus confiderable , qu’il fe corrige facilement ; il ne faut que paiTer les yeux pardeims fon ouvrage, changer les mots , les fyllabes , les terminaifons qui reviennent tropfouvent. On peut exprimer les mêmes chofes en cent maniérés l’ufage fournit des expreffions differentes pour exprimer une même penfée. On rend le difeours égal & coulant lorfqu’on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par' un chemin raboteux ; on ne peut manier un corps plein d’inégalité fans fouffrir quelque douleur: une prononciation eft auffi incommode & auffi importune, lorfque fans aucune proportion , il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaiffer , allant d'une extrémité à l’autre. Les mots, les fyllabes qui entrent dans la compofition du difeours , ont des fons differens : le fon des uns eft clair , le fon des autres eft obfcur les uns rempliffent la bouche, les autres fe prononcent avec un ton foible. Tous, ne -demandent pas une même difpofition des organes de la voix : cette différence fait l’inégalité de la prononciation. Pour foûtenir le. difeours, & le rendre égal , il faut relever la cadence d’un mot trop foible par celle de celui qui aura une, forte prononciation , tempérer la trop grande force des uns par la douceur des autres , faire que la prononciation des mots qui précèdent, difpofe la voix pour prononcer les fuivans , & que dans ceux-là la voix fe rabaiffe par degrez. Je pourrois donner quelques autres préceptes, -mais ce que j’ai dit fuffit pour faire faire refièxLon à ceux qui veulent écrire avec foin: flir ce ' K 5 qu’il Digitized by Google

trop frequente d'une même lettre, d'une même terminaiſon, d'un même ſon, & d'une même cadence. La diverſité plaît; les meilleures choſes ennuyent lorſqu'elles ſont trop communes. Ce défaut eſt d'autant plus conſiderable, qu'il ſe corrige facilement; il ne faut que paſſer les yeux pardeſſus ſon ouvrage, changer les mots, les ſyllabes, les terminaiſons qui reviennent trop ſouvent. On peut exprimer les mêmes choſes en cent manieres; l'uſage fournit des expreſſions differentes pour exprimer une même penſée.

On rend le diſcours égal & coulant lorſqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux; on ne peut manier un corps plein d'inégalité ſans ſouffrir quelque douleur: une prononciation eſt auſſi incommode & auſſi importune, lorſque ſans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaiſſer, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les ſyllabes qui entrent dans la compoſition du diſcours, ont des ſons differens: le ſon des uns eſt clair, le ſon des autres eſt obſcur: les uns rempliſſent la bouche, les autres ſe prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une même diſpoſition des organes de la voix: cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour ſoûtenir le diſcours, & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précedent, diſpoſe la voix pour prononcer les ſuivans, & que dans ceux-là la voix ſe rabaiſſe par degrez.

Je pourrois donner quelques autres preceptes, mais ce que j'ai dit ſuffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec ſoin ſur ce

%x6 La Rhitorxqjuï, ou l’Aat 3u’ilefl:necc(raire de confiderer dansl’arrangeme es mots. La principale utilité , & prefque la feu qu’on retire des préceptes , c’eft qu’ils nous fo prendre garde à de certaines cliofes aufquelles (ne penfepas. Pour vous perfuader encore àavanta de l’utilité des confiderations que nous venons > faire fur l’arrangement des mots , remarquez , vous prie , encore une fois , que les ammaîks < Irregularitez qui fe font glilTées dans les langue y font fouffertes pour éviter les défauts que no venons de cenfurer. Pourquoi dans l’Hebrcu c(te mxdtitude de points qui tiennent lieu devoyi les dans cette langue ? Pourquoi cette diflferen de points longs , de points tres-brefs , qui fc cha gent félon les differentes inflexions des verbe & la difpofition des*notes qui marquent les él vations, les rabaiffemens, & les repos de lavoi Pourquoi enfin un Scheva qui eft un point qui ta tôt fe prononce, & tantôt ne fe prononce point, ce n’eu pour rendre égale la prononciation, la fc tificr par des points longs quand il en eft befoi & diminuer fa force par la brièveté des poii dont on fe fert quand l’égalité de la prononc tien le demande.^ La délicateffe des Grecs eft connue de tout monde. Coiifiderez en paffant comment pour é ter le concours trop rude de deux confones afj rées , ils changent la première dans une ten qui lui répond, difant, par exemple, W^aey^jcpc : comment pour remplir ce vuide c fe rencontre entre deux voielles de deux ni(ils n’en font qu’un ; par exemple , de iyù f 'fant Kayà OU ils infèrent une confone Sihiitty xù pour aiitî : comme ils ne fe fervent poi de cet artifice lorfque l’une de ces voyelles eftlo gue , & quelle a un fon affez fort pour fé fit diftinguer, comme dans xùtS. Vous fav q Oigitized b>KjOOgle

qu'il eſt neceſſaire de conſiderer dans l'arrangeme
des mots. La principale utilité, & preſque la ſeu
qu'on retire des preceptes, c'eſt qu'ils nous fo
prendre garde à de certaines choſes auſquelles
ne penſe pas. Pour vous perſuader encore davanta
de l'utilité des conſiderations que nous venons
faire ſur l'arrangement des mots, remarquez,
vous prie, encore une fois, que les *anomalies*
irregularitez qui ſe ſont gliſſées dans les langue
y ſont ſouffertes pour éviter les défauts que no
venons de cenſurer. Pourquoi dans l'Hebreu c
te multitude de points qui tiennent lieu de voy
les dans cette langue ? Pourquoi cette differen
de points longs, de points tres-brefs, qui ſe cha
gent ſelon les differentes inflexions des verbe
& la diſpoſition des notes qui marquent les é
vations, les rabaiſſemens, & les repos de la voi
Pourquoi enfin un *Scheva* qui eſt un point qui ta
tôt ſe prononce, & tantôt ne ſe prononce point,
ce n'eſt pour rendre égale la prononciation, la fo
tifier par des points longs quand il en eſt beſoi
& diminuer ſa force par la briéveté des poi
dont on ſe ſert quand l'égalité de la prononc
tion le demande ?

La délicateſſe des Grecs eſt connuë de tout
monde. Conſiderez en paſſant comment pour é
ter le concours trop rude de deux conſones aſ
rées, ils changent la premiere dans une ten
qui lui répond, diſant, par exemple, πέφαγκα pc
φέφαγκα : comment pour remplir ce vuide
ſe rencontre entre deux voielles de deux m
ils n'en font qu'un; par exemple, de κἀγὼ f
ſant καὶ ἀγὼ ; ou ils inſerent une conſone δέδωκεν αὐ
pour δέδωκε αὐτῷ : comme ils ne ſe ſervent poi
de cet artifice lorſque l'une de ces voyelles eſt lo
gue, & qu'elle a un ſon aſſez fort pour ſe fa
diſtinguer, comme dans τιμὴ αὐτῦ. Vous ſav

- 7 -m *ï Ltv.JJI. Cbéip.V. «]ue pour fortifier la prononciation, lorfquc le mot fuivant commence par une voyelle afpirée , ils changent les tenues en afpirées nans la fin du mot qui précédé , comme dans cet exemple , o><.lw , pour léit}' cet oKluu ayant im efprit rude , il demande une forte prononciation, qu'il feroit di^ ficile de faire après avoir prononcé les tenues * & T dont le fon ell foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs difent au preteri}: du medion, pour afin d'éviter la triple répétition de la même confone h Chacun peut faire les memes réflexions fur la langue Latine , & généralement fur toutes les langues qui lui font connues. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue , differens par leurs terminaifons , & par le nombre de leurs fyllabes ; & cette abondance d'expreflions , dont les unes font courtes , les autres longues , n'ont été inventées que pour rendre le difeours égal , & donner le moyen de choifir dans cette variété les paroles & les phrafes les plus commodes , rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, in compofitione rixantes , & mettant en leur place celles qui font plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la répétition trop frequente des mêmes mots , & de diverfifier le ftile, en quoi confiflc en partie l'éloquence. Outre que c'efl une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expreffions ; lorfque le difeours eft fort varié, on ne s'apperçoit prefque pas qu'on entend parler; il femble qu'on voit les chofes mêmes , ce qui n'arrive pas fi les mêmes expreffions reviennent trop fouvent. Auffi les bons Ecrivains, après s'être fervis d'un mot remarquable, ils ne l'employcnt que lorfqu'ils croyent que k Leéteur ne s' en fbuvient plus. Les Grecs & les Latins oi>t plus de facilité & d'avantage pour cela que noqs K 6 ' ‘ nkn I / Digitized by Google

que pour fortifier la prononciation, lorſque le mot ſuivant commence par une voyelle aſpirée, ils changent les tenuës en aſpirées dans la fin du mot qui précede, comme dans cet exemple, νύχθ' ὅλλων, pour νύκτ' ὅλλων, cet ὅλλων ayant un eſprit rude, il demande une forte prononciation, qu'il ſeroit difficile de faire après avoir prononcé les tenuës κ & τ dont le ſon eſt foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs diſent δέδοικα au preterit du medion, pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même conſone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions ſur la langue Latine, & généralement ſur toutes les langues qui lui ſont connuës. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaiſons, & par le nombre de leurs ſyllabes; & cette abondance d'expreſſions, dont les unes ſont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le diſcours égal, & donner le moyen de choiſir dans cette varieté les paroles & les phraſes les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compoſitione rixantes*, & mettant en leur place celles qui ſont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la repetition trop frequente des mêmes mots, & de diverſifier le ſtile, en quoi conſiſte en partie l'éloquence. Outre que c'eſt une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expreſſions; lorſque le diſcours eſt fort varié, on ne s'apperçoit preſque pas qu'on entend parler; il ſemble qu'on voit les choſes mêmes, ce qui n'arrive pas ſi les mêmes expreſſions reviennent trop ſouvent. Auſſi les bons Ecrivains, après s'être ſervis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorſqu'ils croyent que le Lecteur ne s'en ſouvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour cela que nous

1x8 La Rhetoriqjji, ou i’Ait »i’en avons pas. 11 ne nous cft point permis de faire de nouvelles phrafes. Nous fomtnes tellement aflujettis à rulage, que pour parler François ce n’eft pas aflei de fe fervir des termes ordinaires , il faut prendre les tours qu’on prend ordinairement. Chafitre'VI. Lts mots [ont dts fons. Conditions nécejjairts aux fons pour être agréables, I. XJn fon violent ejl defagreable : un fin modéré plait. N O us venons de voir ce qu’il faut éviter dans l’arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles; voyons ce qu’il faut faire, afin que les fons qui compofent les mots foient agréables. T out fentiment , lorfqu’il eft modéré , caufe quelque plaifir; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font reffentir à l’amc le plaifir de la douceur; celles qui la coupent 6c qui l’agitent avec violence , font aigres , piquantes & ameres. L’ardeur du feu caufe de la douleur; la rigueur du froid eft infupportable ; une chaleur modérée eft utile à la fanté ; la fraîcheur a fes agrémens. Dieu , pour rendre à l’dprit de l’hoin.me la prifon du corps agréable , 6c la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps , & qui n’en trouble point la bonne difpofition lui donnât du contentement. On prend plaifir ; ' voir, à fcntir,à toucher, à goûter: il n’y a-poin de fens dont la privation ne foit fàcheufe. Le fen timent d’un fon doit donc être agréable , 6c plaii aux oreilles, torique ce fon les fiappe avec m< dti Digitized by Google

n'en avons pas. Il ne nous eſt point permis de faire de nouvelles phraſes. Nous ſommes tellement aſſujettis à l'uſage, que pour parler François ce n'eſt pas aſſez de ſe ſervir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

CHAPITRE VI.

Les mots ſont des ſons. Conditions néceſſaires aux ſons pour être agreables.

I.

Un ſon violent eſt deſagreable : un ſon moderé plait.

NOus venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles; voyons ce qu'il faut faire, afin que les ſons qui compoſent les mots ſoient agréables. Tout ſentiment, lorſqu'il eſt moderé, cauſe quelque plaiſir; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font reſſentir à l'ame le plaiſir de la douceur; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence, ſont aigres, piquantes & ameres. L'ardeur du feu cauſe de la douleur; la rigueur du froid eſt inſupportable; une chaleur moderée eſt utile à la ſanté; la fraicheur a ſes agrémens. Dieu, pour rendre à l'eſprit de l'homme la priſon du corps agréable, & la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne diſpoſition lui donnât du contentement. On prend plaiſir à voir, à ſentir, à toucher, à goûter: il n'y a point de ſens dont la privation ne ſoit fâcheuſe. Le ſentiment d'un ſon doit donc être agréable, & plaire aux oreilles, lorſque ce ſon les frappe avec mo-

D-ï »A»LIK. Liv.IJI. Chtp.VI. 119 dcration. Les fons doux font ceux qui frappent avec cette modération les organes de l’ouïe ; ceux qui les blelTent , font rudes & defagréablcs. I I. XJn fin doit être difiinfi, par confiiiiuent ajfez firt pour être entendu, MAis auffi un fon doit avoir aiTez de force pour fe faire entendre ; les viandes qui font infipides font plus capables de faire perdre l’appetit, que de l’exciter. L’on eft obligé de les aifaifonner, & d’en relever le goût avec dufel & du vinaigre. Il en eft des fenfations comme des connoilfances qui ne dépendent point du corps ; une connoilfance imparfaite ne fait que mortifier la curiofité ; elle fait feulement connoitre qu’on ignore quelque chofe. On reffent anfti une efpece de chagrin quand on apperçoit obfcurément un objet: la vue d’une campagne que le Soleil éclaire, donne du plaifir. Tout ce qu’on appperçoit avec clarté, foit par'les fens, foit par l’efprit, donne du plaifir. Voilà donc deux conditions neceffaires aux fons , afin qu’ils puiflent être agréables. La première , qu’ils ne foient pas fi violens qu’ils bleffent les oreilles : la fécondé , qu’ils foient clairement & diftindement entendus. C’eft pourquoi , comme nous l’avons remarqué, les Grecs eftimoient plus les lettres doubles, que celles qui font fimplcs. Ils préferoient leur heika à leur epfilon. III. V égalité des fins contribue à Us rendre dijlinfis. CE n’eft pas toujours le manque de force qui rend les fons confus, mais leur inégalité. Les focs inégaux qui frappent les organes fortement K 7 ' Digilized by Google

deration. Les ſons doux ſont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'ouïe; ceux qui les bleſſent, ſont rudes & deſagréables.

II.

Un ſon doit être diſtinct, par conſequent aſſez fort pour être entendu.

MAis auſſi un ſon doit avoir aſſez de force pour ſe faire entendre; les viandes qui ſont inſipides ſont plus capables de faire perdre l'appetit, que de l'exciter. L'on eſt obligé de les aſſaiſonner, & d'en relever le goût avec du ſel & du vinaigre. Il en eſt des ſenſations comme des connoiſſances qui ne dépendent point du corps; une connoiſſance imparfaite ne fait que mortifier la curioſité; elle fait ſeulement connoître qu'on ignore quelque choſe. On reſſent auſſi une eſpece de chagrin quand on apperçoit obſcurément un objet: la vuë d'une campagne que le Soleil éclaire, donne du plaiſir. Tout ce qu'on appperçoit avec clarté, ſoit par les ſens, ſoit par l'eſprit, donne du plaiſir. Voilà donc deux conditions neceſſaires aux ſons, afin qu'ils puiſſent être agreables. La premiere, qu'ils ne ſoient pas ſi violens qu'ils bleſſent les oreilles: la ſeconde, qu'ils ſoient clairement & diſtinctement entendus. C'eſt pourquoi, comme nous l'avons remarqué, les Grecs eſtimoient plus les lettres doubles, que celles qui ſont ſimples. Ils préferoient leur *betha* à leur *epſilon*.

III.

L'égalité des ſons contribue à les rendre diſtincts.

CE n'eſt pas toujours le manque de force qui rend les ſons confus, mais leur inégalité. Les ſons inégaux qui frappent les organes fortement

1 ^lo La Rhitoriqui, ou l’Art & foiblement, avec vitefle & avec lenteur, fai» aucune proportion, troublent l’ame, comme la diverfité des affaires trouble un homme qui ne peut s’appliquer à toutes en même temps. La vûc d’une multitude de differens objets difpofez fans ordre, eft confufe. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d’Eftampes, de Médailles: la vûë de toutes ces richeffes n’efl point agréable fi elles ne font difpofécs avec ordre. Pourquoi eft-ce que les arbres plantez en échiquier plaifent davantage que lorfqu’ils fe trouvent rangez fans art comme la nature les a fait naître Pourquoi une armée rangée en bataille , plaît-elle à la vûë en même temps qu’elle épouvante? On peut affigner plufieurs caufes de ce plaifir: pour moi je crois que la principale eu aue l’égalité & l’ordre rendent une fenfation plus aiftinéle. Cette clarté avec laquelle l’aine apperçoit les chofes entre lefquelles il y a de l’égalité & de l’ordre, lui donne une fecrette fatisfaftion. Elle jouît pleinement de ce qu’elle defire. S’il n’y a quelque ordre entre les imprcfCons des fons , elles ne peuvent être diftinguées par l’ame. Dans une affemblée de plufieurs perfonnes qui parlent toutes à la fois , on ne peut difeerner aucune parole. Dans un concert réglé & compofé de plufieurs voix, & de differens infirumens, on entend fans confufion & fans peine le fon de chaque inftruinent , & le chant de chaque Muficien ; 8c c’eft cette difiinélion qui plaît aux oreilles. Elles feroient choquées ii ces voix 8c ces infirumens ne s’accordoient. Je ne m’en étonne pas , puifqu’cn fonnant mal une cloche, fi on lui fait faire un faux fon , quelque folide & forte qu’elle foit , elle fe caffe auffi facilement que fi elle n’étoit que d< verre. JLm Digitized by Google

& foiblement, avec viteſſe & avec lenteur, ſans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diverſité des affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à toutes en même temps. La vûe d'une multitude de differens objets diſpoſez ſans ordre, eſt confuſe. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Eſtampes, de Médailles: la vûë de toutes ces richeſſes n'eſt point agréable ſi elles ne ſont diſpoſées avec ordre. Pourquoi eſt-ce que les arbres plantez en échiquier plaiſent davantage que lorſqu'ils ſe trouvent rangez ſans art comme la nature les a fait naître? Pourquoi une armée rangée en bataille, plaît-elle à la vûë en même temps qu'elle épouvante? On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce plaiſir: pour moi je crois que la principale eſt que l'égalité & l'ordre rendent une ſenſation plus diſtincte. Cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choſes entre leſquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une ſecrette ſatisfaction. Elle jouït pleinement de ce qu'elle deſire. S'il n'y a quelque ordre entre les impreſſions des ſons, elles ne peuvent être diſtinguées par l'ame. Dans une aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut diſcerner aucune parole. Dans un concert reglé & compoſé de pluſieurs voix, & de differens inſtrumens, on entend ſans confuſion & ſans peine le ſon de chaque inſtrument, & le chant de chaque Muſicien; & c'eſt cette diſtinction qui plaît aux oreilles. Elles ſeroient choquées ſi ces voix & ces inſtrumens ne s'accordoient. Je ne m'en étonne pas, puiſqu'en ſonnant mal une cloche, ſi on lui fait faire un faux ſon, quelque ſolide & forte qu'elle ſoit, elle ſe caſſe auſſi facilement que ſi elle n'étoit que de verre.

 La diverpté eji aujp necejfaire que l'égalité pour rendre les Jons agréables, Cicéron dit agréablement , que les oreilles font difficiles à contenter : FaJiidiepJJima funt aures : fouvent on leur d^laît en penfant leur plaire. L'égalité eft neceflaire , & lans elle aucun fentiment n'eft diftinft : l'on n'apperçoit rien que confiifément , & avec un chagrin fcmblable à celui que l'on reçoit lorfqu'on ne jouît pas pleinement des chofes qu'on aime 8c qu'on déliré; cependant cette égalité devient infupportable lorfqu'elle continue trop long-temps. Les oreilles font inconftantes , comme tous les autres fens. Les plus grands plaifirs font fuivis de près de quelque dégoût : Omnis voluptas hahet jinitimum fajînrtum. Ceux qui favent l'art de plaire , préviennent ces dégoûts; & font goûter fucceffivement differens plaifirs, furmontant par la variété cette humeur difficile des hommes qui s'ennuyent de toutes chofes. Ce n'eft pas neanmoins le feul caprice qui rend la variété neceftaire : la nature aime le changement , 8c en voici la raifon. Un fon lafle les parties de l'organe de l'ouïe qu'il frappe trop long-temps ; c'eft pourquoi la diverfite eft nécelTaire dans toutes les aétions , parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en eft moins fatiguée. L'harmonie fuppofe donc delà variété. Le même fon, quoique doux 8c agréable, ennuyeroit s'il duroit trop long-temps. Au contraire les fonsdel^ agréables d'eux-mêmes , pourvû qu'ils frappent l'oreille avec ordre , deviennent agréables ; ce qui fe remarque dans la chute des goûtes d'eau qui plaifent lorfqu' elles tombent différemment, 8c par intervalles reglez,, comme Cicéron le dit élégamment

i Digilized by Google

IV.

La diverſité eſt auſſi neceſſaire que l'égalité pour rendre les ſons agreables.

CIceron dit agréablement, que les oreilles ſont difficiles à contenter: *Faſtidioſiſſima ſunt aures*: ſouvent on leur déplaît en penſant leur plaire. L'égalité eſt neceſſaire, & ſans elle aucun ſentiment n'eſt diſtinct: l'on n'apperçoit rien que confuſément, & avec un chagrin ſemblable à celui que l'on reçoit lorſqu'on ne jouït pas pleinement des choſes qu'on aime & qu'on deſire; cependant cette égalité devient inſupportable lorſqu'elle continuë trop long-temps. Les oreilles ſont inconſtantes, comme tous les autres ſens. Les plus grands plaiſirs ſont ſuivis de près de quelque dégoût : *Omnis voluptas habet finitimum faſtidium.* Ceux qui ſavent l'art de plaire, préviennent ces dégoûts; & font goûter ſucceſſivement differens plaiſirs, ſurmontant par la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuyent de toutes choſes. Ce n'eſt pas neanmoins le ſeul caprice qui rend la varieté neceſſaire: la nature aime le changement, & en voici la raiſon. Un ſon laſſe les parties de l'organe de l'ouïe qu'il frappe trop long-temps; c'eſt pourquoi la diverſité eſt néceſſaire dans toutes les actions, parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en eſt moins fatiguée.

L'harmonie ſuppoſe donc de la varieté. Le même ſon, quoique doux & agréable, ennuyeroit s'il duroit trop long-temps. Au contraire les ſons deſagreables d'eux-mêmes, pourvû qu'ils frappent l'oreille avec ordre, deviennent agréables; ce qui ſe remarque dans la chute des goutes d'eau qui plaiſent lorſqu'elles tombent differemment, & par intervalles reglez, comme Ciceron le dit élegamment:

\ 131 La R«ito«.iqus» ©w l’Aict ' ment: Numerusin continuatione nuUut eji , difitn£lto é* *^ualium mtervallorum percujjio , mmtrum confîcit, quem in cadentibus guttis y quhd interva lits diftinguuntur notare pojjumusy in amni prtecipUaniâ non pojfumus. V. Il faut allier les conditions precedentes, y IL femble que les deux demieres conditions foient incompatibles , & que l’une détruife l’autre; mais elles s’accordent fort bien, 6c l’on peut allier l’égalité avec la variété fans aucune confullon de cej deux qualités. Il n’y a rien de plus diverlifié qu’un parterre de fleurs. On y voit des oeillets , des tulippes , des violettes , des rofes. Les compartimens en font fort differens : il y en a de circulaires , il y a des ovales , des quarrez, des triangles; cependant fi ce parterre a été tracé par un habile homme, l’égalité s’y rencontre avec la variété , étant partagé en des pièces proportionnées entr’elles, 8c ornées de figures femblables. Nous allons faire voir comment l’on peut allier l’égalité 8c la variété daus les fons : c’eft cette alliance qui fait la beauté 8c l’agrément des concerts de munque: car, comme dit S. Auguftin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu’elles reflentent lorfqu’elles font charmées par la diverfité des fons , 8c que cependant elles ne font pas privées du plaifir que donne l’égalité. Quid enim auribus jucundius potejl effe quant cùm & varietate mulientur i nec aqualitate jrau^ àantur ? CtUn Digitlzed by Cod^e

ment: *Numerus in continuatione nullus eſt, diſtinctio & æqualium intervallorum percuſſio, numerum conficit, quem in cadentibus guttis, quòd intervallis diſtinguuntur notare poſſumus, in amni præcipitante non poſſumus.*

V.

Il faut allier les conditions précedentes.

IL ſemble que les deux dernieres conditions ſoient incompatibles, & que l'une détruiſe l'autre; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté ſans aucune confuſion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diverſifié qu'un parterre de fleurs. On y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roſes. Les compartimens en ſont fort differens: il y en a de circulaires, il y a des ovales, des quarrez, des triangles; cependant ſi ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entr'elles, & ornées de figures ſemblables.

Nous allons faire voir comment l'on peut allier l'égalité & la varieté daus les ſons: c'eſt cette alliance qui fait la beauté & l'agrément des concerts de muſique: car, comme dit S. Auguſtin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles reſſentent lorſqu'elles ſont charmées par la diverſité des ſons, & que cependant elles ne ſont pas privées du plaiſir que donne l'égalité. *Quid enim auribus jucundius poteſt eſſe quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur?*

Cette

thULtn. Lîv.îlL Cha^,VI. 133 V I Cette ttUtanct de légalité ô* de la dîverfiti doit être fenjtble : ce qu'il faut obferver pour cela. CEtte alliance de l'égalité avec la .variété doit être fenfible ; il faut que les oreilles apperçoiventcc tempérament; c'eft pourquoi tous les Ions dans lefqucls elle fc trouve , doivent être liez enfcmble , & il eft neceflaire que les oreilles les entendent fans aucune interruption notable. La ly mmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorfque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architeéles réüniflent pour ce fujet leur ouvrage , de manière qu'il puilfe être confideré d'une feule vûé. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plufieurs fons, il faut qu'elles les comparent. Or toute comparaifon fuppofe que les termes de la comparaifon foient prefens, & joints les uns avec les autres; il faut donc unir ces fons : ce qui les rend plus agréables que lorfqu'ils font feparez; parce que cette union les faifant fentir tous en même tems , l'impreffion qu'ilsfonteft plus forte, & par confequent le plaifir qu'ils caufent eft plus grand. Plue délectant omnta, quàmjingula.jt pojjint fentiri onmia, dit S. Auguftm. Seneque exprime élégamment ce que nous voulons marquer ici , qu'il faut unir l'égalité & la diverfité des fons , & rendre cette union fenfible, comme elle l'eft dans un concert de plufieurs voix & de plufieurs inftrumens. Chaque voix eft tellement unie avec les autres, qu'elle eft, pour ainfi dire , cachée dans toutes les autres qui paroiflent toutes enfemble. No» vides quàm multorum vocibus chorus conjlet^ Unus tamen ex omnibus fonus redditur, Aliqua illic acuta ejit aliqua gravis , aliqua media, 1 Accédant viris Digitized by Goog[e

VI

Cette alliance de l'égalité & de la diverſité doit être ſenſible: ce qu'il faut obſerver pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être ſenſible; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament; c'eſt pourquoi tous les ſons dans leſquels elle ſe trouve, doivent être liez enſemble, & il eſt neceſſaire que les oreilles les entendent ſans aucune interruption notable. La ſymmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorſque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment: les habiles Architectes réüniſſent pour ce ſujet leur ouvrage, de maniere qu'il puiſſe être conſideré d'une ſeule vûe. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de pluſieurs ſons, il faut qu'elles les comparent. Or toute comparaiſon ſuppoſe que les termes de la comparaiſon ſoient preſens, & joints les uns avec les autres; il faut donc unir ces ſons: ce qui les rend plus agréables que lorſqu'ils ſont ſeparez; parce que cette union les faiſant ſentir tous en même tems, l'impreſſion qu'ils font eſt plus forte, & par conſequent le plaiſir qu'ils cauſent eſt plus grand. *Plus delectant omnia, quàm ſingula, ſi poſſint ſentiri omnia*, dit S. Auguſtin. Seneque exprime élegamment ce que nous voulons marquer ici, qu'il faut unir l'égalité & la diverſité des ſons, & rendre cette union ſenſible, comme elle l'eſt dans un concert de pluſieurs voix & de pluſieurs inſtrumens. Chaque voix eſt tellement unie avec les autres, qu'elle eſt, pour ainſi dire, cachée dans toutes les autres qui paroiſſent toutes enſemble. *Non vides quàm multorum vocibus chorus conſtet? Unus tamen ex omnibus ſonus redditur. Aliqua illic acuta eſt, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris*

fe-

ij4 La Rhstorïoub, ou, l’A*. t ftmitutf interpenuntur Jînguloruм ibi 4i« Unt voces , omnium apparent. Chapitre VII. f * ' ' ^ Ce çue les oreilles diflinguent dans le fhn des paroles f éf ce qu'elles y peuvent appercevoir avec ptaifir. CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précèdent, fontneceflairesà .tous les fons pour être agréables, foit aux fons de la voix, Ibit aux fons des inftrumens: cependantjc n’ai prétendu parler que des fons de la voix humaine. Encore je dillingue deux fortes de voix , une que j’appelle contrainte, l’autre que je nomme fimplc & facile, La voix contrainte eft celle dont on le fert en chantant , lorfque l’air qui fait le fon , fort avec violence des poumons. La voix fimplc eft celle que l’on forme en parlant, qui fe fait avec fccilite, & qui ne laffe point les organes coramela première. Ce que je dirai dans la fuite de ce traité ne regarde ,quc le fon de la voix fimplc: il faut voir maintenant comment on peut faire que les fons bu les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles. L’on peut facilement arranger fon difeours de telle maniéré que la prononciation n’en foit ni violente , ni trop foible; quelle foit modérée & diftinéle , & que ce difcours ait par confequent les deux premières conditions. On a vû ce que l’on doit faire ou éviter, afin que le difeours n’écordie point les oreilles, & qu’il jpuifle être entendu. L’on a fait voir avec quel foin il faut éviter la rencontre des confones rudes, comme il faut remplir les vuides qui fe rencontrent entre les mots. Digitized by Google

fœmina, interponuntur tibia, ſingulorum ibi latent voces, omnium apparent.

CHAPITRE VII.

Ce que les oreilles diſtinguent dans le ſon des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaiſir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précedent, ſont neceſſaires à tous les ſons pour être agréables, ſoit aux ſons de la voix, ſoit aux ſons des inſtrumens: cependant je n'ai pretendu parler que des ſons de la voix humaine. Encore je diſtingue deux ſortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme ſimple & facile. La voix contrainte eſt celle dont on ſe ſert en chantant, lorſque l'air qui fait le ſon, ſort avec violence des poumons. La voix ſimple eſt celle que l'on forme en parlant, qui ſe fait avec facilité, & qui ne laſſe point les organes comme la premiere. Ce que je dirai dans la ſuite de ce traité ne regarde que le ſon de la voix ſimple: il faut voir maintenant comment on peut faire que les ſons ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger ſon diſcours de telle maniere que la prononciation n'en ſoit ni violente, ni trop foible; qu'elle ſoit moderée & diſtincte, & que ce diſcours ait par conſequent les deux premieres conditions. On a vû ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le diſcours n'écorche point les oreilles, & qu'il puiſſe être entendu. L'on a fait voir avec quel ſoin il faut éviter la rencontre des conſones rudes, comme il faut remplir les vuides qui ſe rencontrent entre les

mots,

i)E PARLER. LtV.JII. Chap.VII. 13 J mots,' où le cours de la prononciation feroit arrêté ; avec quelle prudence on doit modérer la rudeffe de certaines fyllabes par la douceur de celles qui font plus douces; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation , & foûtenir le fon des lettres foibles , en les faifant accompagner de lettres plus fortes. Les quatre autres conditions fe peuvent trouver en differentes maniérés dans le difeours; lesoreilfes apperçoivent dans la prononciation plufieurs chofes outre le fon des lettres. Premièrement elles jugent de la mefure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque fyllabc, diaquemot, chaque expreflion. En fécond lieu, elles apperçoivent les élevcmens& les rabailfemensdc voix, par lefquels on diftingue en parlant chaque mot , chaque expreflion. En troifiémc lieu les oreilles remarquent le fdence ou le repos de la voix à la fin des mots & du fens; quand on lie deux mots, ou qu'on les fépare: fi on mange quelque voyelle; & plufieurs autres chofes qui font comprifes fous le nom d'accens , dont la connoiffance cil abfolument necelTaire pour la prononciation. Cesaccens peuvent être en très-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les GramraairesHebraïques. Il y en a huit chez les Latins , félon Servius Honoratus , favoir /'aigu ainli figuré (') qui montre quand il faut haufler la voix: /e grave (') quand il la faut abaiffer; le eircumfiexey compofe de l'aigu & du grave (' ou'*^ L accent long figuré ainli ("') qui avertit que la voix doit s'arrêter fur la voyelle qui a cette marque : le bref (") que le temps de la prononciation doit être court. Hy~ pbtn, ou conjonélion (-) qu'il faut joindre deux mots enfemble, comme dans male-fantis y qu'on ne fepare pas dans la prononciation. DiafloUy ou divifion marque qu'il faut feparpr les mots entre IcfDigitized by Google

mots, où le cours de la prononciation ſeroit arrêté; avec quelle prudence on doit moderer la rudeſſe de certaines ſyllabes par la douceur de celles qui ſont plus douces; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation, & ſoûtenir le ſon des lettres foibles, en les faiſant accompagner de lettres plus fortes.

Les quatre autres conditions ſe peuvent trouver en differentes manieres dans le diſcours; les oreilles apperçoivent dans la prononciation pluſieurs choſes outre le ſon des lettres. Premierement elles jugent de la meſure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque ſyllabe, chaque mot, chaque expreſſion. En ſecond lieu, elles apperçoivent les élevemens & les rabaiſſemens de voix, par leſquels on diſtingue en parlant chaque mot, chaque expreſſion. En troiſiéme lieu les oreilles remarquent le ſilence ou le repos de la voix à la fin des mots & du ſens: quand on lie deux mots, ou qu'on les ſépare: ſi on mange quelque voyelle; & pluſieurs autres choſes qui ſont compriſes ſous le nom d'accens, dont la connoiſſance eſt abſolument neceſſaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en tres-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y en a huit chez les Latins, ſelon Servius Honoratus, ſavoir *l'aigu* ainſi figuré (´) qui montre quand il faut hauſſer la voix: *le grave* (`) quand il la faut abaiſſer; *le circumflexe*, compoſé de l'aigu & du grave (ˆ ou ˘) *L'accent long* figuré ainſi (¯) qui avertit que la voix doit s'arrêter ſur la voyelle qui a cette marque: *le bref* (˘) que le temps de la prononciation doit être court. *Hyphen*, ou conjonction (-) qu'il faut joindre deux mots enſemble, comme dans *male-ſanús*, qu'on ne ſepare pas dans la prononciation. *Diaſtole*, ou diviſion marque qu'il faut ſeparer les mots entre

leſ-

A^fîropbemor)\.XQ qu’on a rejetté une voyelle. La Diaftole & l’Apoftrophe, ont une même marque (’) maisdansl’Apoftrophe elle fe met au haut de la lettre, ad cafut litterâ. } dans la Diaftole au bas , aà pedem. Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent tfprit , qui eft une note qui fe met au commencement d’une voyelle. 11 y a deux fortes d’efprits , l’un doux & l’autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s’il faut afpircr fortement ou doucement cette voyelle. 11 ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre ; nous ne concevons pas qu’on puilfe diftinguer tant de differentes choies en prononçant, parce que nous fommes accoûtumez à prononcer d’une maniéré fort unie ; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un meme mot monofyllabe avec cinq tons differens, & qu’on les diftingue affez pour donner à ce meme mot cinq differentes lignifications. Or l’on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces chofes avec plaifir, y failant trouver les conditions que j’ai propofées ci-deffus. Difpofant, par exemple, le mots avec cet artifice, que les mefures du temps de la prononciation foient égales , que les paufes de la voix ; ou les intervalles de la refpiration fe répondent, que la voix s’élève & fe rabaiffe par des degrez égaux. On y peut allier l’égalité avec la variété, feifant que pluficuTS mefures liées enfemble foient égales , quoique les parties dont elles feront compofées foient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce tempérament avec plaifir. Mais avant que de paffer outre , à prefent que nous parlons de l’art de plaire , & que nous fommes tout occupez à chercher dans le difeours ce qui peut divertir l’oreille , il eft bon de faire quelque reflexion fur cette maxime de l’art de ’Digitizod by Goe^lc

leſquels elle ſe trouve. *L'Apoſtrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diaſtole & l'Apoſtrophe, ont une même marque (') mais dans l'Apoſtrophe elle ſe met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*; dans la Diaſtole au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *eſprit*, qui eſt une note qui ſe met au commencement d'une voyelle. Il y a deux ſortes d'eſprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aſpirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre; nous ne concevons pas qu'on puiſſe diſtinguer tant de differentes choſes en prononçant, parce que nous ſommes accoûtumez à prononcer d'une maniere fort unie; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même mot monoſyllabe avec cinq tons differens, & qu'on les diſtingue aſſez pour donner à ce même mot cinq differentes ſignifications.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choſes avec plaiſir, y faiſant trouver les conditions que j'ai propoſées ci-deſſus. Diſpoſant, par exemple, le mots avec cet artifice, que les meſures du temps de la prononciation ſoient égales, que les pauſes de la voix; ou les intervalles de la reſpiration ſe répondent, que la voix s'éleve & ſe rabaiſſe par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté, faiſant que pluſieurs meſures liées enſemble ſoient égales, quoique les parties dont elles ſeront compoſées ſoient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaiſir. Mais avant que de paſſer outre, à preſent que nous parlons de l'art de plaire, & que nous ſommes tout occupez à chercher dans le diſcours ce qui peut divertir l'oreille, il eſt bon de faire quelque reflexion ſur cette maxime de l'art

de

fit r AULIR. Lîv.III. Cbap.VII. 137 de plaire, que les chofes les plus agréables font dcfagréablcs en certaines rencontres. Le divertifleinent n'ert pas toujours de faifon , le travail & les jeux ne s'accommodent pas enfcmble, perfonne ne marche en cadence pour aller à fes affaires. - Lorfqu'il s'agit de découvrir limplemcnt fa penfée, qu'il eft utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans rcfprit, un homme de bon fens ne s'amufera jamais à compafler fes paroles , à mefurer fes mots, ôcà placer avec jufteffe les paufesdela prononciation. Le plaifir n'eft plailir que lorfqu'on le fouhaite; s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne & divertit de l'application fcrieufe où l'on étoit. Il faut donc difUnguer le difeours en deux efpeces : il eft naturel , ou artificiel. Le naturel eft ce ^ lui dont on doit fe fervir danslaconverfationpour s'exprimer, pour inft mire , & pour faire connoître les mouvemens de fa volonté, 6des penfeesdefon cfprit. L'artificiel eft celui que l'on employé pour plaire , & dans lequel s'éloignant de l'ufage ordinaire & naturel, on fe fert de tout l'artifice poflible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer,' Dans le difeours naturel , il fuffit d'obferver avec cxaéHtudeccqui a été preferit dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ce n'eft pas qu'on n'y puilTc appeller l'art à fon fecours; car les matières ne font pas toujours fi aufleres qu'elles ne permettent quelque petit divertiflement. Perfonne n'ignore la différence qui eft entre la Profe & les Vers, elle eft trop fenfible. Le difeours qui eft lié par les réglés étroites de verfîfication eft entièrement éloigné du difeours libre , qui eft celui que l'on employé lorfque l'on parle naturellement & fans art ; c'eft pour cette raifon que les difeours en Vers font appeliez particulière» ment artificiels. Nous forames obligez de corn» meu;;
Digitized by Google

de plaire, que les choſes les plus agréables ſont deſagréables en certaines rencontres. Le divertiſſement n'eſt pas toujours de ſaiſon, le travail & les jeux ne s'accommodent pas enſemble, perſonne ne marche en cadence pour aller à ſes affaires. Lorſqu'il s'agit de découvrir ſimplement ſa penſée, qu'il eſt utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'eſprit, un homme de bon ſens ne s'amuſera jamais à compaſſer ſes paroles, à meſurer ſes mots, & à placer avec juſteſſe les pauſes de la prononciation. Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on le ſouhaite; s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne & divertit de l'application ſerieuſe où l'on étoit.

Il faut donc diſtinguer le diſcours en deux eſpeces: il eſt naturel, ou artificiel. Le naturel eſt celui dont on doit ſe ſervir dans la converſation pour s'exprimer, pour inſtruire, & pour faire connoître les mouvemens de ſa volonté, & les penſées de ſon eſprit. L'artificiel eſt celui que l'on employe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'uſage ordinaire & naturel, on ſe ſert de tout l'artifice poſſible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le diſcours naturel, il ſuffit d'obſerver avec exactitude ce qui a été preſcrit dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ce n'eſt pas qu'on n'y puiſſe appeller l'art à ſon ſecours; car les matieres ne ſont pas toujours ſi auſteres qu'elles ne permettent quelque petit divertiſſement.

Perſonne n'ignore la difference qui eſt entre la Proſe & les Vers, elle eſt trop ſenſible. Le diſcours qui eſt lié par les regles étroites de verſification eſt entiérement éloigné du diſcours libre, qui eſt celui que l'on employe lorſque l'on parle naturellement & ſans art; c'eſt pour cette raiſon que les diſcours en Vers ſont appellez particuliérement artificiels. Nous ſommes obligez de commen-

tus pereat, ut equorum curſum, qui dirigit, minuit; & paſſus qui æquat, frangit.

CHAPITRE VIII.

Comment il faut diſtribuer les intervalles de la reſpiration, afin que les repos de la voix ſoient proportionnez. Compoſition des Periodes.

NOUS ſommes obligez de prendre haleine de temps en temps. La neceſſité qu'il y a de ſe faire entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expreſſion pour reſpirer, afin que ces repos de la voix ſervent en même temps à rendre le diſcours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne ſe repoſe pas également à la fin de tous les ſens. Dans une ſentence qui a beaucoup de ſens, on ſe repoſe un peu à la fin de chaque ſens; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a deſſein d'aller plus loin.

La partie d'un ſens parfait qui fait partie d'un autre plus grand ſens, eſt appellée des Grecs κόμμα, des Latins *inciſum*. Quand on entend prononcer la partie d'un ſens entier, l'oreille n'eſt point contente, parce que la prononciation demeure ſuſpenduë juſques à ce que le ſens ſoit achevé. Par exemple lorſqu'on commence en Latin: *Cùm regium ſit bene facere, & audire malè*; ou en François: *Puiſque c'eſt une vertu royale de faire le bien, lors même qu'on eſt mepriſé*; les oreilles ſont attentives & appliquées à entendre la ſuite. Les Grecs appellent un ſens parfait, mais qui fait partie d'un ſens plus achevé, κῶλον, les Latins *membrum*, membre. Les oreilles ſont ſatisfaites après avoir entendu le membre d'une ſentence: nean-

140 La RBSto«.îquE, ou l’Art neanmoins elles défirent encore quelque chofe de Îlus parfait , comme on le fent dans ces paroles ^atines. Si quantum in a^ris , hcifque defertis nudacia poteji > tantum in foro atque judiciis impudent ia valent . Cela eft auffi dans la TradudHon. Si ^effronterie était aujji avantageaJe à ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges i que Pefl la bardieffe aux voleurs dans les lieux écartez. V ous pouvezj ugcr par vos oreilles que ce fens parfait contente , mais qu’il n’ôte pas le defir de quelque chofe de plus accompli , & que l’on defire entendre le corps de la fcntcncc après avoir entendu ce membre. La voix ne peut fe repofer qu’en fe rabaiflant, ni recommencer fa courfe qu’en s’élevant ; c’cft pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, une élévation & rabaiflement de voix: rinç 8c Xsn'J'flOTî. La voix ne fe repofe entièrement qu’à la fin de la fentence , & elle ne fe rabailTe qu’en achevant de prononcer cette fentence qu’elle avoit commencée. Lorfque les membres qui compofent le corps d’une fentence font égaux , & que la voix en les prononçant fe repofe par des intervalles égaux, oc s’élève ôefe rabaiffe avec proportion l’exprciTion de cette fentence fe nomme Période: c’efl un mot qui vient du Grec , & qui lignifie circuit. Les périodes entourent & renferment tous les fens qui font les membres du corps de la fentence qu’elles comprennent. L’artifice dont nous parlons ici confifle à rendre égales les exprelîions de chaque membre d’une fcntcncc; à proportionner ces parties du difeours où l’on reprend haleine; où l’on finit un fens pour en recommencer un autre. dendi ineboandique fententias ratio. Pour compofer une période, ou, ce qui eflla même chofe , pour exprimer une fentence qui eft compoféc de deux ou de pluficurs fens particuliers, avec Dlgitized by Coogle

neanmoins elles deſirent encore quelque choſe de plus parfait, comme on le ſent dans ces paroles Latines. *Si quantum in agris, lociſque deſertis audacia poteſt, tantum in foro atque judiciis impudentia valeat.* Cela eſt auſſi dans la Traduction. *Si l'effronterie étoit auſſi avantageuſe à ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges, que l'eſt la hardieſſe aux voleurs dans les lieux écartez.* Vous pouvez juger par vos oreilles que ce ſens parfait contente, mais qu'il n'ôte pas le deſir de quelque choſe de plus accompli, & que l'on deſire entendre le corps de la ſentence après avoir entendu ce membre.

La voix ne peut ſe repoſer qu'en ſe rabaiſſant, ni recommencer ſa courſe qu'en s'élevant; c'eſt pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, une élevation & rabaiſſement de voix: θέσις & ἀπόδοσις. La voix ne ſe repoſe entiérement qu'à la fin de la ſentence, & elle ne ſe rabaiſſe qu'en achevant de prononcer cette ſentence qu'elle avoit commencée. Lorſque les membres qui compoſent le corps d'une ſentence ſont égaux, & que la voix en les prononçant ſe repoſe par des intervalles égaux, & s'éleve & ſe rabaiſſe avec proportion l'expreſſion de cette ſentence ſe nomme *Periode*: c'eſt un mot qui vient du Grec, & qui ſignifie *circuit.* Les periodes entourent & renferment tous les ſens qui ſont les membres du corps de la ſentence qu'elles comprennent. L'artifice dont nous parlons ici conſiſte à rendre égales les expreſſions de chaque membre d'une ſentence; à proportionner ces parties du diſcours où l'on reprend haleine; où l'on finit un ſens pour en recommencer un autre. *Claudendi inchoandique ſententias ratio.*

Pour compoſer une periode, ou, ce qui eſt la même choſe, pour exprimer une ſentence qui eſt compoſée de deux ou de pluſieurs ſens particuliers,

avec

DE PARLER. LÎV. J 1 1. Chap.VIII. 14X tvcc cet art , que les expreffions de cette fentencc ayent ies conditions neceflaires pour plaire aux oreilles ; il feut premièrement que ces expredions ne foient point trop longues , ôc que toute la période foit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer, rtJ mj»,u,CTçauifti. Il faut envifagcr tout ce que contientla fentence que l'on veut comprendre dans une période , choifir des expreffions ferrées ou étendues ; retrancher ou ajouter, afin quelle ait fa Julie longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inferer des paroles inutiles & fans force pour remplir le vuiae de la période , & en achever la cadence , inania complementa , & ramtnta numerorum. 1. Les expreffions des fens particuliers qui font les membres du corps de la fentence , doivent être rendues égales , afin que la voix fe repofe à la fin de ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité eft exafte , plus le plaifir en eft fenfible, comme on le peut voir dans cet exemple. Hac eft enim non fafta , ftf/ nata lex ; qmm non dïd'iùmus , accepimus , legïmus ; verhm ex natarâ ipfâ arripuimus , baufimus , exprejjimus ; ail quant non doâi , fed fafU j non injîituti^ Jed hnbuti fumus. 3. Une période doit avoir tout au moins deux membres , & quatre pour le plus. Les périodes doivent avoir au moins deux membres , puifquc , leur beauté v/ent de l'égalité de leurs membres. ' Or l'égalité fuppofe pour le moins deux termes. Les Maîtres de Part ne veulent pas qu'on faffe entrer dans une période plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue , la prononciation en feroit forcée ; par conféquent elle déplairoit aux oreilles, puifqu'un difeours qui incommode celui qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute. 4. Les membres d'une période doivent être liez L li Digitized by Google

avec cet art, que les expreſſions de cette ſentence ayent les conditions neceſſaires pour plaire aux oreilles; il faut premierement que ces expreſſions ne ſoient point trop longues, & que toute la periode ſoit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer, τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρούμενα. Il faut enviſager tout ce que contient la ſentence que l'on veut comprendre dans une periode, choiſir des expreſſions ſerrées ou étenduës; retrancher ou ajoûter, afin qu'elle ait ſa juſte longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inſerer des paroles inutiles & ſans force pour remplir le vuide de la periode, & en achever la cadence, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expreſſions des ſens particuliers qui ſont les membres du corps de la ſentence, doivent être renduës égales, afin que la voix ſe repoſe à la fin de ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité eſt exacte, plus le plaiſir en eſt ſenſible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hæc eſt enim non facta, ſed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus; verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus: ad quam non docti, ſed facti; non inſtituti, ſed imbuti ſumus.*

3. Une periode doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus. Les periodes doivent avoir au moins deux membres, puiſque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. Or l'égalité ſuppoſe pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on faſſe entrer dans une periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en ſeroit forcée; par conſéquent elle déplairoit aux oreilles, puiſqu'un diſcours qui incommode celui qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une periode doivent être liez

La Rhetoriqjje, ou l’A k t fi étroitement , que les oreilles apperçoivent l’égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d’une période doivent être unis par l’unité d’une feule fentence , du corps de laquelle ils font membres. Cette union cft très-fenlible , car la voix ne fe repofe à la fin de chaque membre , que pour continuer plus loin fa courfe : elle ne s’arrête entièrement qu’à la fin de toute la fentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une période , qu’elle fait comme un cercle qui renferme tout le fens d’une période : ainli les oreilles fentent facilement la diftinélion , & l’union de fes membres. 5. La voix s’élève & fe rabaifle dans chaque membre: les deux parties où fefont les inflexions doivent être égales , afin que les degrez d’ élévation & de rabaiflement fe répondent. En prononçant une période entière on éleve la voix jufqu’à la moitié de la fentence , & elle fe rabaifle dans l’autre moitié. Ces deux parties qui font appellécs 7k'«* & iiw , doivent fe répondre par leur égalité. . 6. Pour la variété , elle fe trouve dans une période en deux maniérés; dans le fens, & dans les mots. Premièrement , les fens de chaque membre de la période doivent être dift'erens entr’eux. Dans le difeours la variété s’y rencontre d’elle-même : on ne peut exprimer les differentes penfées de fon cfprit, qu’on ne fe ferve de differens mots. Outre cela on peut compofer une période de deux membres , tantôt de trois , tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas fe fuivre de fort près ; il eft bon que le dilcours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la refpiration , pourroit devenir ennuyeufe. ' Voici quelques paffages de Cicéron que j’ai pris pour Digilized by C.

ſi étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une periode doivent être unis par l'unité d'une ſeule ſentence, du corps de laquelle ils ſont membres. Cette union eſt très-ſenſible, car la voix ne ſe repoſe à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin ſa courſe : elle ne s'arrête entiérement qu'à la fin de toute la ſentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le ſens d'une periode : ainſi les oreilles ſentent facilement la diſtinction, & l'union de ſes membres.

5. La voix s'éleve & ſe rabaiſſe dans chaque membre : les deux parties où ſe font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevation & de rabaiſſement ſe répondent. En prononçant une periode entiére on éleve la voix juſqu'à la moitié de la ſentence, & elle ſe rabaiſſe dans l'autre moitié. Ces deux parties qui ſont appellées θέσις & ἀπόδοσις, doivent ſe répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle ſe trouve dans une période en deux manieres ; dans le ſens, & dans les mots. Premiérement, les ſens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le diſcours la varieté s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les differentes penſées de ſon eſprit, qu'on ne ſe ſerve de differens mots. Outre cela on peut compoſer une periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas ſe ſuivre de fort près ; il eſt bon que le diſcours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la reſpiration, pourroit devenir ennuyeuſe.

Voici quelques paſſages de Ciceron que j'ai pris pour

»I PARLIR. LiV.IIJ. Ch VI ïï. 243’ pour exemples des périodes L.nines, parce que la cadence de nos Françoifes n’eft pas fi lenfible. Exemple d'une période de deux membres. i.Quid, tam efi admirabtlc , ex mfinita muUUud'me homimm exfiflcre umun , i Qji là qttod omnibus na^ turâ fit dntuin , vet Jo!us , vcl cum paucis facere pojfit La période luivante a trois membres. I. Nam cùm anîea per ætaiem , hujus auEtorita~ Um loci confmgere non nuderem , i. Statueremque fiibil bue nifi perfeNum induftriâ , elaboratum tngenio adferri oportereÿ %. Meum tempus omne amîcorum temporibus traiijmittendut?t putaiû. Celleci efi de quatre membres. 1 , Si quantum in a* gro , locifque defertis aiidacia potcjï , z , Tnnttnn in foro ac in ijudteiis impudentia valereti j. Non minus in caufa cede- et Aiilus Cacinna Sexti Æbutii impudentix, 4. Qu^antum in vi jacienda cejjît au ■. daeie. Quelquefois l’on termine la fin de chaque membre d’une péri ode par dcstcrminaironsprefquefcmblablesjce qui fait qu’il fe trouve une egalirédans les chutes de ces membres , 6c que riurmonie de la période eft plus fenlible, comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de. rapporter. Toutes les périodes ne font pas également étudiées. Le foin que l’on a de placer à propos" les repos de la voix dans les périodes , fait qu elles fe prononcent fans peine. Nous avons remarqué que les chofes les plus aifées à prononcer, fontaufli les plus agréables à l’oreille : Id auribus nojlris gratum efi inventum , quvd hominum iateribus non Jolùm telerabile , fed etiam facile effe potefl. C’eft cette raifon qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes foiitiennent le difeours: elles fe prononcent ayec une majefté qui donne du poids aux paroles. Mais il cil bon de remarL 1 quer I \ Digitized by Goog[e

pour exemples des périodes Latines, parce que la cadence de nos Françoiſes n'eſt pas ſi ſenſible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Quid tam eſt admirabile, quàm ex infinita multitudine hominum exſiſtere unum*, 2 *Qui id quod omnibus naturâ ſit datum, vel ſolus, vel cum paucis facere poſſit.* La période ſuivante a trois membres. 1. *Nam cùm antea per ætatem, hujus auctoritatem loci contingere non auderem*, 2. *Statueremque nihil huc niſi perfectum induſtriâ, elaboratum ingenio adferri oportere*; 3. *Meum tempus omne amicorum temporibus tranſmittendum putavi.* Celle-ci eſt de quatre membres. 1. *Si quantum in agro, lociſque deſertis audacia poteſt*, 2. *Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret*; 3. *Non minus in cauſa cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ*, 4. *Quantum in vi faciendâ ceſſit audaciæ.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaiſons preſque ſemblables; ce qui fait qu'il ſe trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période eſt plus ſenſible, comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne ſont pas également étudiées.

Le ſoin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes, fait qu'elles ſe prononcent ſans peine. Nous avons remarqué que les choſes les plus aiſées à prononcer, ſont auſſi les plus agréables à l'oreille : *Id auribus noſtris gratum eſt inventum, quod hominum lateribus non ſolùm tolerabile, ſed etiam facile eſſe poteſt.* C'eſt cette raiſon qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes ſoûtiennent le diſcours: elles ſe prononcent avec une majeſté qui donne du poids aux paroles. Mais il eſt bon de remar-

^^4 L A RHE TORIQJJH, ou l'Ar T qucr que cette majefté eft hors de faifon lorfquc Von fmtle mouvement de fa paffion, dont la précipitation ne fbuffrc aucune, maniéré réglée d'arranger & de compofer fes mots. Un difcourséga“ lement pério^que ne peut fe prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit , ne font, bonnes que lorique l'on veut parler avec majefté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir , & * en même temps marcher en cadence. C'eft dans cette jufte m'efurc des intervalles où le fens finit, qu'il paroît fi un homme fait écrire. C'eft le fin de l'art de favoir couper les fens à propos, & de donner une jufte étendue à leur expreffion. C'eft autre chofe d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du vifage, les gelles font connoître ce qu'on veut faire entendre , & fupplécnt à tout ; ôtent les équivoques, empêchent Îiue le difeours ne paroifle fans force & fans liaion , rude , embarrafle. Un difeours écrit n'a pas ■ les mêmes avantages. Il eft obfcur, il eft ennuyeux, il eft infupportable fi la compolition eft fans art , fl les mots font mal rangez , compofez de voyelles qui fe mangent, qui fe confondent, & de confones qui ne peuvent s'allier , qui fe choquent ; fi tantôt on perd haleine , parce qu'il y a trop de paroles pour chaque fens , ou que les fens foient coupez, & finifienttrop tôt , de forte qu'il femble que ce difeours ne forte de la bouche que par fecoufles, comme une liqueur fort d'une bouteille; il n'y a point de Leéteur qui n'en foit rebuté. Le ftile doit être égal , doux. Pour cela il faut éviter ce qui arrête ou précipite trop la prononciation ; mais fur toutes chofes il faut avoir égard à la jufte mefure des intervalles, dans Id2ucls la voix fe repofe à la fin de chaque fens , tendant ou reflerrant l'expreflion , afin que cela fc fofle avec proportion ; que ces intervalles ne foient

quer que cette majeſté eſt hors de ſaiſon lorſque l'on ſuit le mouvement de ſa paſſion, dont la précipitation ne ſouffre aucune maniere reglée d'arranger & de compoſer ſes mots. Un diſcours également périodique ne peut ſe prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit, ne ſont bonnes que lorſque l'on veut parler avec majeſté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même temps marcher en cadence.

C'eſt dans cette juſte meſure des intervalles où le ſens finit, qu'il paroît ſi un homme ſait écrire. C'eſt le fin de l'art de ſavoir couper les ſens à propos, & de donner une juſte étenduë à leur expreſſion. C'eſt autre choſe d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du viſage, les geſtes font connoître ce qu'on veut faire entendre, & ſuppléent à tout; ôtent les équivoques, empêchent que le diſcours ne paroiſſe ſans force & ſans liaiſon, rude, embarraſſé. Un diſcours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il eſt obſcur, il eſt ennuyeux, il eſt inſupportable ſi la compoſition eſt ſans art, ſi les mots ſont mal rangez, compoſez de voyelles qui ſe mangent, qui ſe confondent, & de conſones qui ne peuvent s'allier, qui ſe choquent; ſi tantôt on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque ſens, ou que les ſens ſoient coupez, & finiſſent trop tôt, de ſorte qu'il ſemble que ce diſcours ne ſorte de la bouche que par ſecouſſes, comme une liqueur ſort d'une bouteille; il n'y a point de Lecteur qui n'en ſoit rebuté. Le ſtile doit être égal, doux. Pour cela il faut éviter ce qui arrête ou précipite trop la prononciation; mais ſur toutes choſes il faut avoir égard à la juſte meſure des intervalles, dans leſquels la voix ſe repoſe à la fin de chaque ſens, étendant ou reſſerrant l'expreſſion, afin que cela ſe faſſe avec proportion; que ces intervalles ne

ſoient

 J foient ni trop éloignez , ni trop proches, que le difcours fe foutienne , & qu’il ne tombe pas. C’eft en cela que confifte l’art. ChapitreIX. D» t arrangement figuré des mots. En quoi cela confifie. NO ü s avons dit fort au long dans le fécond Livre , que les figures du difcours étoient les caraderes des agitations de l’ame; que les paroles fuivoient ces agitations; & que lorfque l’on parloit naturellement, la paffion qui nous faifoit parler, fe peignoit elle même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler font bien differentes; elles fe tracent à loifir par un efprit tranquille. Les premières fe font par faillies; elles font violentes , elles font fortes , propres à combattre, & à vaincre un efprit qui s’oppofe à la vérité : celles-ci font fans force; elles ne font capables que de donner quelque divertifleraent. Je parle de celles qui font étudiées ; car il fe peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le difcours pour le divertiffement, fe trouvent par hazard dans ces figures qu’on employé pour le combat. Nons avons dit que la répétition d’un même mot, d’une même lettre, d’un même fon étoit defagréable : mais auffi nous avons remarqué que lorfque cette r^etition fe fait avec art , elle' ne choque point. Èn effet les fons les plus defagréables plaifent lorfque l’on les entend par de certains intervalles mefurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorfque les forgerons frappent fur leurs enclumes avec proportion , ils font L 3 une Digitized by Google

ſoient ni trop éloignez, ni trop proches, que le diſcours ſe ſoutienne, & qu'il ne tombe pas. C'eſt en cela que conſiſte l'art.

CHAPITRE IX.

De l'arrangement figuré des mots. En quoi cela conſiſte.

NOUS avons dit fort au long dans le ſecond Livre, que les figures du diſcours étoient les caracteres des agitations de l'ame; que les paroles ſuivoient ces agitations; & que lorſque l'on parloit naturellement, la paſſion qui nous faiſoit parler, ſe peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler ſont bien differentes: elles ſe tracent à loiſir par un eſprit tranquille. Les premieres ſe font par ſaillies; elles ſont violentes, elles ſont fortes, propres à combattre, & à vaincre un eſprit qui s'oppoſe à la verité: celles-ci ſont ſans force; elles ne ſont capables que de donner quelque divertiſſement. Je parle de celles qui ſont étudiées; car il ſe peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le diſcours pour le divertiſſement, ſe trouvent par hazard dans ces figures qu'on employe pour le combat.

Nons avons dit que la repetition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même ſon étoit deſagréable : mais auſſi nous avons remarqué que lorſque cette repetition ſe fait avec art, elle ne choque point. En effet les ſons les plus deſagréables plaiſent lorſque l'on les entend par de certains intervalles meſurez. Le bruit des marteaux étourdit; cependant lorſque les forgerons frappent ſur leurs enclumes avec proportion, ils font

tt.46 La Rhitoriqjüi, ou l’A r t une efpece de concert où les oreilles trouvent de l’agrément. La répétition d’une lettre, d’une même terminaifon, d’un meme mot, par des temps mefurez, & par des intervalles égaux , doit donc être agréable. Cette répétition fe fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d’une fentence , comme vous l’allex voir dans les exemples que j’ai donné de ces figures , que j’ai tirées pour la plûpart de nos Poètes ; il eft difficile d’en trouver dans notre Profe. Is’e faites attention dans ces Vers qu’aux figures dont nous parlons. Dans la fuite je ferai remarquer l’artifice de la Poëfie. Ces figures peuvent être infinies , puifque cette Tcpetition qui les fiait, fc peut faire en une infinité de maniérés toutes differentes. On peut répéter fimplement le même nom , fans lui faire perdre fa fignification , comme dans cc> exemple : yWo» Dieu J mon Dieu , n^^art/ez-moi j ou en changeant la fignification de ce mot. . Un pere ejî toujours pexe, & malgré fon courroux , f^and il nous veut frapper l'amour retient fis coups. Le mot de pere eft pris la fécondé fois pour les mouvemens de tendreffe que refl'entent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exem-, pie merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d’où j’ai tiré plufieurs autres exemples. Vinflind réglé bien mieux les plus vils animaux , ' Ils ufent mieux que nous éf des biens & des maux j uiux noirs deregkmens ils ne font point en butte , Et fans autre Jecours que ce leger appui , La brute ne fait rien d'indigne de U brute ; Et tout ce que fait l'homme efi indigne de. lui. On Digitized by t

une eſpece de concert où les oreilles trouvent de l'agrément. La repetition d'une lettre, d'une même terminaiſon, d'un même mot, par des temps meſurez, & par des intervalles égaux, doit donc être agréable. Cette repetition ſe fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une ſentence, comme vous l'allez voir dans les exemples que j'ai donné de ces figures, que j'ai tirées pour la plûpart de nos Poëtes; il eſt difficile d'en trouver dans notre Proſe. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons. Dans la ſuite je ferai remarquer l'artifice de la Poëſie.

Ces figures peuvent être infinies, puiſque cette repetition qui les fait, ſe peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut repeter ſimplement le même nom, ſans lui faire perdre ſa ſignification, comme dans cet exemple : *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi*; ou en changeant la ſignification de ce mot.

Un pere eſt toujours pere, & malgré ſon courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ſes coups.

Le mot de pere eſt pris la ſeconde fois pour les mouvemens de tendreſſe que reſſentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d'où j'ai tiré pluſieurs autres exemples.

L'inſtinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils uſent mieux que nous & des biens & des maux;
Aux noirs dereglemens ils ne ſont point en butte,
Et ſans autre ſecours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute;
Et tout ce que fait l'homme eſt indigne de lui.

On

t DE parler. Lîv. III. Chap. IX. 147 On répété la même expreffion au commencement de chaque membre du difeours. . Il n^efl crimes abominables , ‘ Il n'efl brutales allions y , Il n'ejî infâmes pajftons , Dont les mortels ne foient coupables. En ce fiecle maudit à peine un feulement A join de vivre jujlement. On place le même mot à la fin & au commencement d’une fentencc. Vengez-vous dans le temps de mes fautes pajfees ^ Mais dans l'Eternité ne vous en vengez, pas, / On place le même mot à la fin d’un membre, & au commencement du fuivant, ou au commencement d’un membre , & à la fin du fuivant ; comme vous voyez dans les Vers fuivans. . Se voyant l'ennemi de fin Juge fupréme 3 Vejprit plein de fin crime , ennemi de foi-même 3 Afii-même à toute heure il devient odieux , Voyant fiuvent qu'en lui tout contre lui s'irrite 3 En tous lieux il s’évite , Et fi trouve en tous lieux, AUTRE EXEMPLE. Bien- tôt 3 vous difiit-il , je veux fuivre vos tracest Bien-tôt vous me verrez confentir à ces grâces Que vôtre bonté me départ i Ce bien-tôt toutefois tjî arrivé bien tard, L 4 Cette l Digitized by Google

On repete la même expreſſion au commencement de chaque membre du diſcours.

Il n'eſt crimes abominables,
Il n'eſt brutales actions,
Il n'eſt infames paſſions,
Dont les mortels ne ſoient coupables.
En ce ſiecle maudit à peine un ſeulement
A ſoin de vivre juſtement.

On place le même mot à la fin & au commencement d'une ſentence.

Vengez-vous dans le temps de mes fautes paſſées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du ſuivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du ſuivant: comme vous voyez dans les Vers ſuivans.

Se voyant l'ennemi de ſon Juge ſuprême,
L'eſprit plein de ſon crime, ennemi de ſoi-même,
A ſoi-même à toute heure il devient odieux,
Voyant ſouvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et ſe trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous diſoit-il, je veux ſuivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez conſentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois eſt arrivé bien tard.

I 148 La Rhétorique, ou l’A r. t Cette répétition de mêmes mots fe fait dans le ‘ mlHeu des membres d’une fentence. Le defir des honneurs ^ des biens y & des délices y traduit feul Jes vertus , comme il produit fes vices } ‘Et l’aveugle Interejl qui régné dans fin coeur , Va d'objet en objet , & d'erreur en erreur ; Le nombre de Jes maux s'accroît par leur remede» Au mal qui Je guérit un autre mal Juccede. Au gré de ce tyran dont P empire eji caché y Un feebé fi détruit par un autre péché. On répété le même mot dans toutes les parties du difeours, comme il paroit dans la defeription fuivante de l’inconftance d’un homme qui quitte l’unique & le véritable bien , pour s’abandonner à la pourfuitc des faux biens qui ne peuvent le contenter. v Jl veut , il ne veut pas : il accorde , il refufi j Jl écoute la haine , il confulte l'amour : JlaJJure, ilretraélei U condamne y ilexeufiÿ Et le mime objet plaît y & déplaît à fin tour. f On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet'ordre, on les place à la finAinfi Phomme infinfé y fans trêve & fans relâche» Va du remords au crime , df du crime au remords ; Jlpeche» il s'en repent -, il s’emporte, il s'en fâche \ Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains ^orts. AUTRE EXEMPLE. Dieu punit en Etre qui veut guérir fes enfms, qui les Dlgitized by tîoôgle

Cette repetition de mêmes mots ſe fait dans le milieu des membres d'une ſentence.

Le deſir des honneurs, des biens, & des délices,
Produit ſeul ſes vertus, comme il produit ſes vices;
Et l'aveugle Intereſt qui regne dans ſon cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ſes maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui ſe guerit un autre mal ſuccede.
Au gré de ce tyran dont l'empire eſt caché,
Un peché ſe détruit par un autre peché.

On repete le même mot dans toutes les parties du diſcours, comme il paroît dans la deſcription ſuivante de l'inconſtance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la pourſuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuſe;
Il écoute la haine, il conſulte l'amour:
Il aſſure, il retracte; il condamne, il excuſe;
Et le même objet plaît, & déplaît à ſon tour.

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre, on les place à la fin.

Ainſi l'homme inſenſé, ſans trêve & ſans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords;
Il peche, il s'en repent; il s'emporte, il s'en fâche:
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en Pere qui veut guerir ſes enfans, qui les

BB PABLIR. LhuIII. Chap.IX. t\g les aime lors même qu'il les châtie , puifqu il ne les châtie que parce qu'il les aime. ^ AUTRE EXEMPLE. Dieu n'a que deux voyes pour fauver le riche : êu de brijer & de ruiner fin coeur dans fis biens:' eu de ruiner fis biens dans fin coeur. La main de Dieu n'efl pas moins adorable lorfqu'elle rué ,' que lorfqu'elle reffufiite , puifqu'elle ne tué fis Elâs^ que pour les rejjufiiter j è* que comme ce qui pa~ roît vie dans les méchans ejl une véritable mort î ainft ce qui par oit mort dans les JuJîes y ejî une véritable vie. Il y a une efpece de répétition qui fe fait en changeant un peu le mot que l'on répété. Les traver fis qu'il endure y ' Contre leur propre nature , Lui font un don précieux } Et quoique vous put fiez faire , Rien ne déplait à fis yeux , Que ce qui peut vous déplaire . ' ' *. • • AUTRE EXEMPLE.. Le temps d'un infenfible cours Nous porte à la fin de nos jours: C'ejl à notre fige conduite , Sans murmurer de ce défaut. De nous confoler de fa fuite ' En le ménageant comme il faut: % Enfuitc l'on peut en même temps faire toutes les fortes de répétitions , comme dans ce bel exemple pris de la tradu<îtion du Poème de S.Profper. L s Nul Digitized by Google

les aime lors même qu'il les châtie, puiſqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour ſauver le riche : ou de briſer & de ruiner ſon cœur dans ſes biens : ou de ruiner ſes biens dans ſon cœur. La main de Dieu n'eſt pas moins adorable lorſqu'elle tuë, que lorſqu'elle reſſuſcite, puiſqu'elle ne tuë ſes Elûs que pour les reſſuſciter ; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans eſt une veritable mort, ainſi ce qui paroît mort dans les Juſtes, eſt une veritable vie.

Il y a une eſpece de repetition qui ſe fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

Les traverſes qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Lui ſont un don précieux ;
Et quoique vous puiſſiez faire,
Rien ne déplait à ſes yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

Le temps d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite
En le ménageant comme il faut.

Enſuite l'on peut en même temps faire toutes les ſortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Proſper.

ijo La RHETORi<itJE, ou l'Art-, Nul ne p}‘évient la Grâce, lorfqu'on la cleftre, C'ejl par le faint dejtr que fon feu nous infpire : Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas ; Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas : yiinji c'efl le chemin qui meine au chemin même. Nul fans un jour du Ciel ne voit ce jour fuprême. Qui tend à Dieu fans Dieu , fait un fupgrbe effort •, ^ Et mort cherchant la vie , il trouvera la mort. Les Rhéteurs donnent à ces differentes figures , qui font des efpeces de répétition , des noms particuliers qu’ils trouvent dans la langue Greque. Ils nomment Anaphore la répétition d’un même mot qui recommence une période ou un vers. Epijlrophe, c’cft quand .on finit par les mêmes paroles. Symploque , l’union de V Anaphore , & de YEpifîrophe. Ils nomment Epanakpfe la répétition qui fe fait au commencement d’une période précédente , & à la fin de celle qui fuit. U Anadiplofe , c’eft tout le contraire. Lorfque l’on répété tout de fuite le même mot , qu’on les joint, c’eft ce qü’on nomme Conjuntlum en Latin, & en Grec, Epizeuxe. Si on répété, 6c qu’on augmente, c’eft une Gradation. Quand o'ri retourne au même mot , c’eft Epanode , ou retour. Il y a des répétitions où ce n’eft pas le même mot qui eft répété, mais feulement le même fon , ou la même terminaifon , ou la même fyllabe , ou la même lettre ; ce qui fe peut faire en difièrentes maniérés aufquelles ces Rhéteurs donnent des noms. , Il n’eft pas neceflaire d’en charger fa mémoire. Voffiuslcs explique, 8c il en donne des exemples dans fes Commentaires de Rhétorique. Je n’ai pas deflein de comprendre toutes lesefpeces poffibles de ces Figures dont nous parlons; Digitized b/Cinn^e

Nul ne prévient la Grace, & lorſqu'on la deſire,
C'eſt par le ſaint deſir que ſon feu nous inſpire:
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas;
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas:
Ainſi c'eſt le chemin qui meine au chemin même,
Nul ſans un jour du Ciel ne voit ce jour ſuprême.
Qui tend à Dieu ſans Dieu, fait un ſuperbe effort;
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures, qui ſont des eſpeces de repetition, des noms particuliers qu'ils trouvent dans la langue Greque. Ils nomment *Anaphore* la repetition d'un même mot qui recommence une période ou un vers. *Epiſtrophe*, c'eſt quand on finit par les mêmes paroles. *Symploque*, l'union de l'*Anaphore*, & de l'*Epiſtrophe*. Ils nomment *Epanalepſe* la repetition qui ſe fait au commencement d'une période précedente, & à la fin de celle qui ſuit. L'*Anadiploſe*, c'eſt tout le contraire. Lorſque l'on repete tout de ſuite le même mot, qu'on les joint, c'eſt ce qu'on nomme *Conjunctum* en Latin, & en Grec, *Epizeuxe*. Si on repete, & qu'on augmente, c'eſt une *Gradation*. Quand on retourne au même mot, c'eſt *Epanode*, ou *retour*. Il y a des répétitions où ce n'eſt pas le même mot qui eſt repeté, mais ſeulement le même ſon, ou la même terminaiſon, ou la même ſyllabe, ou la même lettre; ce qui ſe peut faire en differentes manieres auſquelles ces Rheteurs donnent des noms. Il n'eſt pas neceſſaire d'en charger ſa memoire. Voſſius les explique, & il en donne des exemples dans ſes Commentaires de Rhetorique.

Je n'ai pas deſſein de comprendre toutes les eſpeces poſſibles de ces Figures dont nous parlons;

 Ions ; j’ai crû qu’il fuffiroit d’en donner quel-, ques exemples. Ces expreffions qui font figurées en cette maniéré , peuvent être ellimables , à caufe du fens qu’elles renferment ; mais il eft évident que ces figures ne méritent par ellesmêmes qu’une médiocre efiime. L’artifice qu’on employé pour les produire , eft trop fenfible , & pour parler frarKhement, trop grofliere ; auftl notre langue , qui eft naturelle , ne les aime pas , & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de foin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les fouffrent-ils , lorfqu’ elles fe prefentent elles-mêmes , ôc qu’ elles fe placent fans qu’ils s’en apperçoivent. Les petits cfprits aiment ces figures, parce que ce foible artifice eft aflez proportionné à leur force , & conforme à leur genie. Puertübus ingenïis hoc graûut , qm pro- ^ - pius ejï. Il n’y a rien de fi facile que de figurer un difeours de cette maniéré ; c’eit pourquoi ceux^: qui ne font pas capables d’une véritable éloquence, s’attachent à ces figures. Ils les aiment, parce qu’ils les remarquent , & qu’ils les imitent facilement. Un efprit folide examine de quoi il s’agit , & après il s’y applique. Les chofes ne font’ belles que par rapport à leur fin ; c’eft cette fin qu’il confidere. Que fert un jeu de paroles à la. clarté du difeours ? Si la matière eft ferieufe , il eft hors de faifon : on ne joue point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne fuis pas fi critique que je condamne toutes ces figures. Elles font belles quand elles ne font pas recherchées, qu’il ne paroît pas <que l’Auteur, au y lieu de s’appliquer à la vérité , s’eftamufé à badiner. Il y a des répétitions figurées qui font naturelles ôc élégantes , comme celles-ci. L 6 Le! Digitized by Google

lons ; j'ai crû qu'il ſuffiroit d'en donner quelques exemples. Ces expreſſions qui ſont figurées en cette maniere, peuvent être eſtimables, à cauſe du ſens qu'elles renferment ; mais il eſt évident que ces figures ne meritent par elles-mêmes qu'une médiocre eſtime. L'artifice qu'on employe pour les produire, eſt trop ſenſible, & pour parler franchement, trop groſſiere ; auſſi notre langue, qui eſt naturelle, ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de ſoin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les ſouffrent-ils, lorſqu'elles ſe preſentent elles-mêmes, & qu'elles ſe placent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits eſprits aiment ces figures, parce que ce foible artifice eſt aſſez proportionné à leur force, & conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quò propius eſt.*

Il n'y a rien de ſi facile que de figurer un diſcours de cette maniere ; c'eſt pourquoi ceux qui ne ſont pas capables d'une veritable éloquence, s'attachent à ces figures. Ils les aiment, parce qu'ils les remarquent, & qu'ils les imitent facilement. Un eſprit ſolide examine de quoi il s'agit, & après il s'y applique. Les choſes ne ſont belles que par rapport à leur fin ; c'eſt cette fin qu'il conſidere. Que ſert un jeu de paroles à la clarté du diſcours ? Si la matiere eſt ſerieuſe, il eſt hors de ſaiſon : on ne joue point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne ſuis pas ſi critique que je condamne toutes ces figures. Elles ſont belles quand elles ne ſont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur, au lieu de s'appliquer à la verité, s'eſt amuſé à badiner. Il y a des répétitions figurées qui ſont naturelles & élegantes, comme celles-ci.

aji La Rhïtoriqjje, ou l’Art Les Grands fe plaîfent dans les défauts dont il n'y 0 que les Grands qui foient capables. L'amour propre plut habile que le plus habile homme du monde. f' oublie que je fuis malheureux y quand je fonge que vous ne m'avez pas oublié. • Il s'ejl efforcé de connoître Dieu , qui par fa grandeur ejl inconnu aux hommes, àf de connoi~ tre l'homme , qui par fa vanité ejl inconnu à luimême. Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d’un parterre. Comme celles-là plaîfent à la vûë par leur variété , & par cet ordre avec lequel elles font difpofées ingenieufement; les fons ou les mots dont un difcôurs eft compofé étant figurez de la maniéré que nous venons de le dire, ils font agréables aux oreilles. On les peut aufli comparer à ces figures qu’on voit fur les ouvrages de la nature, où il fcrable quelle ait voulu fe jouer en prenant plaifir à les divcrfifier. Un voyageur fe délalfe quelquefois en confiderant une coquille, une fleur. Un Leéteur mélancolique eftaufli reveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent foq attention , & ces petits jeux ne lui font pas defagréables. J’ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres facrez , particulièrement dans le texte original d’Ifaïe , qui eft le plus éloquent de tous les Prophètes. Les Peres ne les rejettent point , foit pour s’accommoder à leur fiecle qui y prenoit plaifir , foit parce que l’on retient mieux une fentence, dont l’cxprelflon a quelque cadence. Çhat DigitizEd bÿ G(TrrHt'

Les Grands ſe plaiſent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui ſoient capables.

L'amour propre eſt plus habile que le plus habile homme du monde.

J'oublie que je ſuis malheureux, quand je ſonge que vous ne m'avez pas oublié.

Il s'eſt efforcé de connoître Dieu, qui par ſa grandeur eſt inconnu aux hommes, & de connoître l'homme, qui par ſa vanité eſt inconnu à lui-même.

Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaiſent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles ſont diſpoſées ingenieuſement; les ſons ou les mots dont un diſcours eſt compoſé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils ſont agréables aux oreilles. On les peut auſſi comparer à ces figures qu'on voit ſur les ouvrages de la nature, où il ſemble qu'elle ait voulu ſe jouer en prenant plaiſir à les diverſifier. Un voyageur ſe délaſſe quelquefois en conſiderant une coquille, une fleur. Un Lecteur mélancolique eſt auſſi reveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent ſon attention, & ces petits jeux ne lui ſont pas deſagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres ſacrez, particulierement dans le texte original d'Iſaïe, qui eſt le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, ſoit pour s'accommoder à leur ſiecle qui y prenoit plaiſir, ſoit parce que l'on retient mieux une ſentence dont l'expreſſion a quelque cadence.

X»l Lh.IIL Cbap. X. Chapitre X. De la mefure. du temps qu'une fyllabe fe peut prononcer, lie la Jîruélure des Vers. La voix s’arrête neceflairement quelque temps fur chaaue fyllabe pour la faire fonner & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mcfurer la quantité de ce temps de la prononciation, dele proportionner , Scdelui donner les conditions que doivent avoir les chofcs que les oreilles apperçoi vent dans la prononciation. La maniéré de prononcer n’cft pas la meme cheT tous les peuples. La prononciation des langues vivantesde l’Europe eft entièrement differente de celle des. langues mortes qui nous font connues, tomme le Latin , le Grec , l’Hcbreu. Dans les langues vivantes ons’arrête égalementfur toutes les fyllabes ; ainfi les temps de la prononciation de toutes les voyelles font égaux , comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles font diftinguées entr’ elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes font appellées longues , . parce qu’elles ne fe prononcent que dans un efpace de temps confiderable, les autres font brèves, &fc prononcent fort vite. Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd’hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues: ils diftinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquons en prononçant un mot Latin, que la quantité de la . ' pénultième voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale brève d’une autre maniçrc qu’une finale longue. Cependant faint Au- . . guftin Digitized by Google

CHAPITRE X.

De la meſure du temps qu'une ſyllabe ſe peut prononcer. De la ſtructure des Vers.

LA voix s'arrête neceſſairement quelque temps ſur chaque ſyllabe pour la faire ſonner & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de meſurer la quantité de ce temps de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choſes que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'eſt pas la même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes de l'Europe eſt entiérement differente de celle des langues mortes qui nous ſont connuës, comme le Latin, le Grec, l'Hebreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également ſur toutes les ſyllabes; ainſi les temps de la prononciation de toutes les voyelles ſont égaux, comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles ſont diſtinguées entr'elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes ſont appellées longues, parce qu'elles ne ſe prononcent que dans un eſpace de temps conſiderable, les autres ſont bréves, & ſe prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues: ils diſtinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquons en prononçant un mot Latin, que la quantité de la pénultiéme voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale bréve d'une autre maniere qu'une finale longue. Cependant ſaint Auguſtin

5J4 La RHEToxi<ijtJi,'ow i'AkV gufiin dit, que celui qui lifant ce Vers de Virgile; Arma tvhumque canp -, Trojs qui primus ab orh tprononceroit primis pour primas, cette fyllabe is étant longrie, 6e us bref, il troubkroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui.de nous autres a des oreilles aflex délicates pour appercevoir cette différence ; Quis fe fevtit deformitate fini offenfum ; comme les oreilles des Romains du temps de S. Auguftin étoient choquées par ce changement Quelle étoit donc cette délicatefle fous l'Empire d'Augulle ? Cicéron dit que le plus petit peuple s'apperceyoit des fautes qu'on faifoit dans la recitation d'un V ers. La véritable prononciation du Grec ôc du Latin elt perduë depuis long-temps. Il y a plufieurs ficelés qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à labrévetédes fyllabes, mais aux accens qui fc font introduits dans la prononciation , diffcrcns de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marqué en certains noms; ce qui change entièrement la cadence du vers. Ifaac Voffius le montre en quelques vers d'Homere, dans lefquels il rétablit les accens qu'ils devroient avoir. Cette remarque eft de la dernière importance pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poëfie par ce que nous y Tentons aujourd'hui. On nomme mefure un certain nombre de fyllabes que les oreilles diftinguent 6c entendent féparément d'un autre nombre de fyllabes. L'union de deux ou de plufieurs mefures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin , verfus, lignifie proprement rangée; 8c on donne ce nom aux vers, pdree que dans récriture ils font diftinguezde la Profeqifon n'écrit point par rangs, mais tout de. fuite, d'où çUc cft appéUée Prafa Omtio, tpuaft prorja vratio. ■ '■ - Marius

guſtin dit, que celui qui liſant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano; Trojæ qui primus ab oris,

prononceroit *primis* pour *primus*, cette ſyllabe *is* étant longue, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles aſſez délicates pour appercevoir cette difference; *Quis ſe ſentit deformitate ſoni offenſum*; comme les oreilles des Romains du temps de S. Auguſtin étoient choquées par ce changement? Quelle étoit donc cette délicateſſe ſous l'Empire d'Auguſte? Ciceron dit que le plus petit peuple s'appercevoit des fautes qu'on faiſoit dans la recitation d'un Vers. La veritable prononciation du Grec & du Latin eſt perduë depuis long-temps. Il y a pluſieurs ſiecles qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à la bréveté des ſyllabes, mais aux accens qui ſe ſont introduits dans la prononciation, differens de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marqué en certains noms; ce qui change entiérement la cadence du vers. Iſaac Voſſius le montre en quelques vers d'Homere, dans leſquels il rétablit les accens qu'ils devroient avoir. Cette remarque eſt de la derniere importance pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poëſie par ce que nous y ſentons aujourd'hui.

On nomme meſure un certain nombre de ſyllabes que les oreilles diſtinguent & entendent ſéparément d'un autre nombre de ſyllabes. L'union de deux ou de pluſieurs meſures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *verſus*, ſignifie proprement rangée; & on donne ce nom aux vers, parce que dans l'écriture ils ſont diſtinguez de la Proſe qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de ſuite, d'où elle eſt appellée *Proſa Oratio, quaſi prorſa oratio.*

Marius

&B fAÜlEB.' t(vi 111 Chap'. X. îjç' MariusJViôormus prétend <|uc te mot Latia, ver^ fus, vient à verfuris, td efl à repetitâ feripturâ ea ex parte in quam définit. Les anciens Latins écrivoient par filions, ayant commencé de la gauche à la droite , ils écrivoient le fécond vers commençant de la droite à la gauche, comme les, boeufs font en lillonnant la terre ; c'eft pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniéré d'écrire étoit nommée Bujlrophe, à hum verfatione. C'eft ce que nous avons dit de la première maniéré dont les Grecs écrivoient. • L'égalité des mefurcs du temps de la prononciation, ne peut être agréable , comme nous avons dit , fi elle n'eft fenfible. Pour cela il faut que les oreilles diftinguent ces mefurcs, & qu'en même temps quelles font entendues léparément, elles foient liées .enfemblc, de forte que les oreilles puiflent les comparer les unes avec les autres , & appcrcevoir leur égalité qui fuppofe tout au moins deux termes, 6c quelque diftinétion entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles font égales, que lorfqu'elles font toutes ceux prelentes à l'efprit. Outre cela l'égalité des mefures doit être alliée avec la variété, commenous l'avons fait voir avec étendue dans le Cha- • pitre huitième; d.'oû nous apprenons que l'artifice 6c la ftrufture des Vers conlüte dans l'pbfervation de ces quatre chofes. . ' ■■ I. Chaque mefure doit être entendue diftindement , 6c féparément de toute autre mefure. Z. Ces mefurcs doivent être égales. -5..iCes mefures ne doivent pas étrc les mêmes. ' Il raut qu'il y ait quelque différence entr' elles afin l que la variété • 6c l'égalité y foient alliées l'unc'avec l'autre- - . , ' '4. Cette alliance de l'égalité avec la variété ne peut être knüblc4ans ces mefures, fi elles ne font ^ ^ Digitized by Google

Marius Victorinus prétend que ce mot Latin, *verſus*, vient *à verſuris, id eſt à repetitâ ſcripturâ ea ex parte in quam deſinit.* Les anciens Latins écrivoient par ſillons, ayant commencé de la gauche à la droite, ils écrivoient le ſecond vers commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en ſillonnant la terre; c'eſt pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire étoit nommée *Buſtrophe, à boum verſatione.* C'eſt ce que nous avons dit de la premiere maniere dont les Grecs écrivoient.

L'égalité des meſures du temps de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, ſi elle n'eſt ſenſible. Pour cela il faut que les oreilles diſtinguent ces meſures, & qu'en même temps qu'elles ſont entenduës ſéparément, elles ſoient liées enſemble, de ſorte que les oreilles puiſſent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui ſuppoſe tout au moins deux termes, & quelque diſtinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles ſont égales, que lorſqu'elles ſont toutes deux preſentes à l'eſprit. Outre cela l'égalité des meſures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre huitiéme; d'où nous apprenons que l'artifice & la ſtructure des Vers conſiſte dans l'obſervation de ces quatre choſes.

1. Chaque meſure doit être entenduë diſtinctement, & ſéparément de toute autre meſure.

2. Ces meſures doivent être égales.

3. Ces meſures ne doivent pas être les mêmes. Il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles afin que la varieté & l'égalité y ſoient alliées l'une avec l'autre.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être ſenſible dans ces meſures, ſi elles ne ſont

liées

15^ La Rhetôrxqjïï; ou^L'Ant liées les unes avec les autres. 11 faut que les oreilles les entendent toutes enfcmble, qu'elles les comparent, & que dans cette comoaraifon elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont aans leur diflfcrence. La prononciation des langues étant differente , la ftruélure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette différence neanmoins fe réduit à deux chefs ; car la Poëfie Latine & la Poëfie Grecque ne different delà Poëfie. Françoife, Italienne, &Efpagnole, que parce que^ dans ces dernieres langues on prononce toutes lesi fyllabes également, & qu'elles n'ont point cette dillinélion de voyelles brèves & de voyelles longues; c'eft pourquoi je ne ferai point obligé de parler en particulier de la ftruélure des Vers dechaque langue; il fuflSra pour mon deffein de découvrir les fondemens des réglés de la Poëfie Latine , & de celles de la Poëfie Françoife. Je ne (uétens pas qu'on devienne Poëte en lifant ce que e vais dire. Mon deffein eft de faire connoître CS principes de l'art, ce qui doit plaire à ceux qui font fpiritucls , beaucoup plus que l'harmonie ' de la Poëfie; les plaifirs de l'efprit étant plus grands que ceux du corps, certainement ils font préférables; d'où S. Auguftin conclut que ce feroit un dér^lement d'aimer mieux un vers que la con-noiflance de l'artifice avec lequel il eft compofé. Ce feroit une marque qu'on fait plus d'état des i oreilles que de l'efprit. î^onnulli perversè magis amant verfum, quàm artm ipfam quâ conjîcitur vtrfus, quia plus aurtbus quàm intelligentia fe fe dederunt. Lorfque Cyrus faifoit voir a Lyfander fes jardins , fes vergers , fes boccages , où tous les arbres étoient plantez avec ordre; Cela eft admirable , dit ce Grec ; mais celui qui eft l'Au- • teur de Cette belle difpofition , me paroît encore plus digne d'admiration. Je t^e par ces refle-xions., hy\

liées les unes avec les autres. Il faut que les oreilles les entendent toutes enſemble, qu'elles les comparent, & que dans cette comparaiſon elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente, la ſtructure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins ſe réduit à deux chefs; car la Poëſie Latine & la Poëſie Grecque ne different de la Poëſie Françoiſe, Italienne, & Eſpagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les ſyllabes également, & qu'elles n'ont point cette diſtinction de voyelles bréves & de voyelles longues; c'eſt pourquoi je ne ſerai point obligé de parler en particulier de la ſtructure des Vers de chaque langue; il ſuffira pour mon deſſein de découvrir les fondemens des regles de la Poëſie Latine, & de celles de la Poëſie Françoiſe. Je ne prétens pas qu'on devienne Poëte en liſant ce que je vais dire. Mon deſſein eſt de faire connoître les principes de l'art, ce qui doit plaire à ceux qui ſont ſpirituels, beaucoup plus que l'harmonie de la Poëſie; les plaiſirs de l'eſprit étant plus grands que ceux du corps, certainement ils ſont préferables; d'où S. Auguſtin conclut que ce ſeroit un déreglement d'aimer mieux un vers que la connoiſſance de l'artifice avec lequel il eſt compoſé. Ce ſeroit une marque qu'on fait plus d'état des oreilles que de l'eſprit. *Nonnulli perversè magis amant verſum, quàm artem ipſam quâ conficitur verſus, quia plus auribus quàm intelligentiæ ſe ſe dederunt.* Lorſque Cyrus faiſoit voir à Lyſander ſes jardins, ſes vergers, ſes boccages, où tous les arbres étoient plantez avec ordre; Cela eſt admirable, dit ce Grec; mais celui qui eſt l'Auteur de cette belle diſpoſition, me paroît encore plus digne d'admiration. Je tâche par ces refle-

xions

Bï pariir. Liv. III. Cbcip. XL 157 lions de prévenir ceux qui vont voir le détail dani lequel je defcends. 11 eft neceflaire pour connoître l'art de la Poëlié Latine. Or, félon ce que je viens de dire, cette connoilTance doit plaire à un Efprit raifonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poëlîe, Chapitre XI. pts mefures y ou pieds dont tes Grecs & les Latins compofent leurs Vers. ^ ^Haque mcfure dans la Poëfie Latine eft en-^ tendue féparément & diftinélement par une élévation de voix qui fe fait au commencement, K par un rabaiffement de voix qui fe fait à la fin. mêmes mefures font appellées pieds; parce qu'il femble que les vers marchent en cadence par ^ moyen de leur mefure. Ainfi les pieds d'tm Vers Latin , comme le remarque Marius Viélorinus , fe forment par une élévation & par un rabaiffement de voix, id eji ,alternâJÿtlê-" bnrum fublatione éf pojitione pedes nîtuntur «à* formantar. Les Romains battoient la mefure en recitant leurs Vers : Plauiendo recîtabant. Pedis pulfus ponebatur , tollebaturque j d'où vient cette maniéré de parler, percutere pedes verfûst pour dire diftinguer les pieds ou les mefures d'un Vers. Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mefures, ou de differens pieds dans la Poëfie Latine, il là ut faire attention aux réglés fuivantes , qui font fondées fur cette ne-i ceflité qu'il y a de rendre les mefures nettes Sç diftinéies. PRE\
Digitized by Google

xions de prévenir ceux qui vont voir le détail dans lequel je deſcends. Il eſt neceſſaire pour connoître l'art de la Poëſie Latine. Or, ſelon ce que je viens de dire, cette connoiſſance doit plaire à un Eſprit raiſonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poëſie.

CHAPITRE XI.

Des meſures, ou pieds dont les Grecs & les Latins compoſent leurs Vers.

CHaque meſure dans la Poëſie Latine eſt entenduë ſéparément & diſtinctement par une élevation de voix qui ſe fait au commencement, & par un rabaiſſement de voix qui ſe fait à la fin. Ces mêmes meſures ſont appellées pieds; parce qu'il ſemble que les vers marchent en cadence par le moyen de leur meſure. Ainſi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, ſe forment par une élevation & par un rabaiſſement de voix, ἄρσις & θέσις, *id eſt, alternâ ſyllabarum ſublatione & poſitione pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la meſure en recitant leurs Vers: *Plaudendo recitabant. Pedis pulſus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes verſûs*, pour dire diſtinguer les pieds ou les meſures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes meſures, ou de differens pieds dans la Poëſie Latine, il faut faire attention aux regles ſuivantes, qui ſont fondées ſur cette neceſſité qu'il y a de rendre les meſures nettes & diſtinctes.

PRE-

158 La RBETOMQjuE, ou l’A R T PREMIERE REGLE. Il cft confiant qu’un pied doit être compofé tout au moins de deux fyllabes, fur la première dcfquelles la voix s’élève, & s’abaifTefur lafecon4c , aûn de la faire remarquer. SECONDE REGLE. Les deux fyllabes d’un pied ne peuvent pas être toutes deux brèves, parce qu’elles pafleroienttrop ▼ite , & que l’oreille n’auroit pas le temps de diftingucr deux differens degrei dans la voix qui les prononce; fçavoir, une élévation & un raDaiffement. TROISIEME REGLE. Deux brèves dans la prononciation ont la valeur d’une longue, c’efi- à -dire, le temps de la prononciation d’une longue eft égal à celui que l’on employé pour prononcer deux voyelles brèves. QUATRIEME REGLE. Un pied ne peut être' compofé de plus de deux fyllabes longues, ou équivalentes à deux longues; car celles qui fe trouvent entre les extrê»mes , fur lefquelles la voix s’élève & fe rabaiffc , troublent l’harmonie , & empêchent l’égalité des mefurcs , comme nous le dirons. Je ne parle à prefent que des pieds Amples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle pieds eompofez, ceux qui font faits de deux pieds Amples. ' • CIN“Digrtized by GofÇlc

PREMIERE REGLE.

Il eſt conſtant qu'un pied doit être compoſé tout au moins de deux ſyllabes, ſur la premiere deſquelles la voix s'éleve, & s'abaiſſe ſur la ſeconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux ſyllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux brêves, parce qu'elles paſſeroient trop vîte, & que l'oreille n'auroit pas le temps de diſtinguer deux differens degrez dans la voix qui les prononce; ſçavoir, une élevation & un rabaiſſement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux brêves dans la prononciation ont la valeur d'une longue, c'eſt-à-dire, le temps de la prononciation d'une longue eſt égal à celui que l'on employe pour prononcer deux voyelles brêves.

QUATRIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de deux ſyllabes longues, ou équivalentes à deux longues; car celles qui ſe trouvent entre les extrêmes, ſur leſquelles la voix s'éleve & ſe rabaiſſe, troublent l'harmonie, & empêchent l'égalité des meſures, comme nous le dirons. Je ne parle à preſent que des pieds ſimples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds compoſez*, ceux qui ſont faits de deux pieds ſimples.

OB PARLER. Lh. II I. Chap. XL 2J9 ‘ CINQUIEME REGLE. Un pied ne peut être compofc de plus de trois fyllabes : 11 ne peut l’être de <juatre ; car ces fyllabes feront ou toutes brèves , ou quelques-unes feront longues. Si elles font toutes brèves, la prononciation en fera trop gliflante , & par confequent vicieufe, une mefure de quatre brèves ne pouvant être entendue dillinèlement. Si dans une mefure de quatre fyllabes il y a une longue & trois brèves , ces trois brèves valent plus d’une longue : ainfi cette mefure pechc contre la quatrième réglé. SIXIE’ME REGLE. - Les oreilles rapportent toujours les mefures compofées aux plus fimples , parce que les diofes Amples s’entendent plus facilement & plus diftinCtement. Ainfi d’une mefure compofee de quatre fyllabes longues, ks ’ oreilles veulent qu’on en ntlTc deux. ' ■ Ces règles nous font connoître que tous les pieds fimples font ou de deux fyllabes , ou de trois lyllabes. Voyons de combien de fortes il peut y avoir de. pieds de deux fyllabes, de combien de trois fyllabes. • ’ - r Dans un -pied de deux fyllabes, ou ces fyllabes font deux longues,' & ce pied s’appelle, ifée. Ou ces deux fyllabes font deux brèves, & ce pied eft nommé Pyrrbique. Ou la première de ces deux fyllabes eft longue , & la fécondé brève, ce qui fait le pied qu’on nomme Trochée. Ou la première eft une brève, & la dernic■ f * rc Digitized by Coogle

CINQUIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de trois ſyllabes: Il ne peut l'être de quatre; car ces ſyllabes ſeront ou toutes bréves, ou quelques-unes ſeront longues. Si elles ſont toutes bréves, la prononciation en ſera trop gliſſante, & par conſequent vicieuſe, une meſure de quatre bréves ne pouvant être entenduë diſtinctement. Si dans une meſure de quatre ſyllabes il y a une longue & trois bréves, ces trois bréves valent plus d'une longue: ainſi cette meſure peche contre la quatriéme regle.

SIXIE'ME REGLE.

Les oreilles rapportent toujours les meſures compoſées aux plus ſimples, parce que les choſes ſimples s'entendent plus facilement & plus diſtinctement. Ainſi d'une meſure compoſée de quatre ſyllabes longues, les oreilles veulent qu'on en faſſe deux.

Ces regles nous font connoître que tous les pieds ſimples ſont ou de deux ſyllabes, ou de trois ſyllabes. Voyons de combien de ſortes il peut y avoir de pieds de deux ſyllabes, de combien de trois ſyllabes.

Dans un pied de deux ſyllabes, ou ces ſyllabes ſont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée.*

Ou ces deux ſyllabes ſont deux bréves, & ce pied eſt nommé *Pyrrhique.*

Ou la premiere de ces deux ſyllabes eſt longue, & la ſeconde bréve, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée.*

Ou la premiere eſt une bréve, & la dernie-

1 x6o La Rhétorique, ou l’ A r t re une longue ; ce qui eft appelle ïambe. Dans un pied de trois l'yllabes, ou ces troii fyllabes font longues , & ce pied eft nommé Melojfe. Ou ces trois fyllabes font brèves, ce qui fait le pied qu’on nomme Tribraque. Ou la première eft longue , & les deux autres brèves; ce qui eft un Daflyle. Ou la derniere eft longue , & les deux premières brèves, ce qui eft nommé Anaptfle. Ou la première eft brève , & les deux dernières longues : ce qui eft nommé Bachique. ,Ou les deux premières font longues. &la derniere eft brève , qui eft appellé Antibaebique. Ou les deux extrêmes étant longues , elles renferment une brève ; on appelle ce pied Ampbi- ■ macre. Ou les deux extrêmes étant brèves, elles renferment une longue ce pied fe nomme . Ampbi-^ braque. ^ - j ‘ Or tous Ces- pieds ne peuvent pas entrer dans la compofition des Vers, parce^qu’ils n’ont pas les conditions qui doivent fe trouver dans leur* mefures. Plufieurs font exclus de la Poëlie parles réglés précédentes. Le Pyrrhique par la fécondé réglé. Le Molofle par la quatrième. ^Le Bachique & l’Antibachique par la même réglé. L’Amphimacre & l’Araphibraque par la fixième. Outre' cela nous ferons voir que l’égalité ne peut être gardée dans ces deux dernières mefures; û bien, qu’il n’y a que lix pieds ; favoir , le Spondée , le Trochée, l’Iambe, le Tribraque, leDaéfyle, & r Anapefte. On compte plufieurs autres pieds ; mais ils fe rapportent naturellement à ces fix fortes de. pieds dont nous venons de parler. - __ y ‘ e H Digiiized by Google

re une longue; ce qui eſt appellé *Iambe.*

Dans un pied de trois ſyllabes, ou ces trois ſyllabes ſont longues, & ce pied eſt nommé *Moloſſe.*

Ou ces trois ſyllabes ſont bréves, ce qui fait le pied qu'on nomme *Tribraque.*

Ou la premiere eſt longue, & les deux autres bréves; ce qui eſt un *Dactyle.*

Ou la derniere eſt longue, & les deux premieres bréves, ce qui eſt nommé *Anapeſte.*

Ou la premiere eſt bréve, & les deux dernieres longues: ce qui eſt nommé *Bachique.*

Ou les deux premieres ſont longues. & la derniere eſt bréve, qui eſt appellé *Antibachique.*

Ou les deux extrêmes étant longues, elles renferment une bréve : on appelle ce pied *Amphimacre.*

Ou les deux extrêmes étant bréves, elles renferment une longue; ce pied ſe nomme *Amphibraque.*

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la compoſition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent ſe trouver dans leurs meſures. Pluſieurs ſont exclus de la Poëſie par les regles précedentes. Le Pyrrhique par la ſeconde regle. Le Moloſſe par la quatriéme. Le Bachique & l'Antibachique par la même regle. L'Amphimacre & l'Amphibraque par la ſixiéme. Outre cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée dans ces deux dernieres meſures; ſi bien qu'il n'y a que ſix pieds; ſavoir, le Spondée, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle, & l'Anapeſte. On compte pluſieurs autres pieds; mais ils ſe rapportent naturellement à ces ſix ſortes de pieds dont nous venons de parler.

BE PAELER. LfVjlI. Chsp. XII. l6l ChapxtesXIL i’ ' • • En quoi confijîe Végalitê des mefures des Vers Grecs Ô* Latins i ou ce qui fait cette égalité, T Orfque deux fyllabes fe prononcent en temps ^ égaux , on dit que la quantité ou le temps de . CCS deux fyllabes eft égal. Cette égalité fe trouve entre deux fyllabes & uné troifiéme , lorfquedans le temps quon prononce une de ces fyllabes , on a t le loifîr de prononcer les deux autres. On dit que le temps d’une fyllabe eft ou le double, ou le triple ■ du temps d’une fécondé fyllabe , fi dans le temps qu’on prononce l’une , l’autre le peut prononcer aans le même efpace de temps ou deux fois, ou trois fois, Ainfi le temps d’une longue eft double du temps d’une brève. Lorfquc les temps de la prononciation de deux fyllabes peuvent être mclurcz , par une mefure préerfo ; par exemple, que le temps de l’une eft double de celui de l’autre , cette prononciation empêche la confufion , 8c fait que les oreilles apperçoivent diftinélement la quantité de ces fyllabes; ce qui doit plaire infailliblement,puifque l’égalité , comme nous avons vû , eft agréable , parce qu’elle rend les fons diftinéls , 8c ôte la confufion. Il y a dans une mefure, ou pied comme il a été dit, une élévation, 8c un rabailTement : Pes bnbet elationem isf pojitionem. Afin donc que l’égalité y foit gardée, le temps de l’élevation doit être égal à celui du rabaiflement. Dans un Spondée les temps de l’abailTement 8c de l’élévation font parfaitement égaux , puifque ce pied eft compofé de deux longues. La même chofe arrive dans le Daétyle 8c dans l'Anapelte , le temps de deux brèves ttantégal à celui dune longue. Digilized by Google

CHAPITRE XII.

En quoi conſiſte l'égalité des meſures des Vers Grecs & Latins; ou ce qui fait cette égalité.

LOrſque deux ſyllabes ſe prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de ces deux ſyllabes eſt égal. Cette égalité ſe trouve entre deux ſyllabes & une troiſiéme, lorſque dans le temps qu'on prononce une de ces ſyllabes, on a le loiſir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une ſyllabe eſt ou le double, ou le triple du temps d'une ſeconde ſyllabe, ſi dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre ſe peut prononcer dans le même eſpace de temps ou deux fois, ou trois fois. Ainſi le temps d'une longue eſt double du temps d'une bréve. Lorſque les temps de la prononciation de deux ſyllabes peuvent être meſurez par une meſure préciſe; par exemple, que le temps de l'une eſt double de celui de l'autre, cette prononciation empêche la confuſion, & fait que les oreilles apperçoivent diſtinctement la quantité de ces ſyllabes; ce qui doit plaire infailliblement, puiſque l'égalité, comme nous avons vû, eſt agréable, parce qu'elle rend les ſons diſtincts, & ôte la confuſion. Il y a dans une meſure, ou pied comme il a été dit, une élevation, & un rabaiſſement: *Pes habet elationem & poſitionem.* Afin donc que l'égalité y ſoit gardée, le temps de l'élevation doit être égal à celui du rabaiſſement. Dans un Spondée les temps de l'abaiſſement & de l'élevation ſont parfaitement égaux, puiſque ce pied eſt compoſé de deux longues. La même choſe arrive dans le Dactyle & dans l'Anapeſte, le temps de deux bréves étant égal à celui d'une longue.

i6x La R H 1 r O M Qju* , ou., l’ A R. Tr; gue. Dans le Trochée', & Tlambe , cette égalité n’eft pas fi parfaite», mais auflâ la différence d’une longue 8c aune brève n’eft pas fi fenfible que les oreilles en puifTent être choquées. Outre cela il faut remarquer qu’un filcnce notable tient lieu tout au moins d*uné brève; ainfi un Trochée a la valeur d’un Spondée ou d’un Daélyle, fi après ce Pied la voix fe repofe 8c s’arrête, oc pour lors le temps du rabaiflement eft égal à celui de l’élevaiion. C’eft ce qu’il eft important de confiderer , pour répondre à une objedion qu’on pourroit propofer contre ce que nous avons dit , qu’une mefure demande neceftairement deux fyllabes; car il fe trouve dans les Odes des mefures qui ne font que d’une feule longue ; mais le repos de la voix,' tliftinfiiotiis mora, OU le filence qui fuit cette longue tenant lieu d’une brève . il fait avec cette longue un Trochée, qui eft une mefure de deux fyllabes. On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-deffus, qu’un pied ne peut être compofé de plus de deux fyllabes longues; car fi relevât: on ou le rabaiflement comprend la fyllabc moyenne; l’égalité ne fera plus entre ces deux parties. Si cette fyllabe n’eft comprife dans aucune des deux parties d’une mefure , elle demeure inutile pour l’harmonie , 8c par confequent elle ne fert qu’à la troubler. C’eft pour cette raifon que les pieds qu’on appelle Amphimacre 8c Ainphibraqtie , ne peuvent entrer dans la ftruélure d’aucun Vers; car dans ces pieds ou une brève fe trouve entre deux longues , ou une longue entre deux brèves ; ainfi cette J moyenne fyllabe ne pouvant le joindre avec une des extrémitez fans troubler l’égalité, elle demeure inutile , 8c trouble l’harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une ftruélure harmonieufe , Digilized bÿ t

gue. Dans le Trochée, & l'Iambe, cette égalité n'eſt pas ſi parfaite; mais auſſi la difference d'une longue & d'une bréve n'eſt pas ſi ſenſible que les oreilles en puiſſent être choquées. Outre cela il faut remarquer qu'un ſilence notable tient lieu tout au moins d'une bréve; ainſi un Trochée a la valeur d'un Spondée ou d'un Dactyle, ſi après ce Pied la voix ſe repoſe & s'arrête, & pour lors le temps du rabaiſſement eſt égal à celui de l'élevation. C'eſt ce qu'il eſt important de conſiderer, pour répondre à une objection qu'on pourroit propoſer contre ce que nous avons dit, qu'une meſure demande neceſſairement deux ſyllabes; car il ſe trouve dans les Odes des meſures qui ne ſont que d'une ſeule longue; mais le repos de la voix, *diſtinctionis mora*, ou le ſilence qui ſuit cette longue tenant lieu d'une bréve. il fait avec cette longue un Trochée, qui eſt une meſure de deux ſyllabes.

On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'un pied ne peut être compoſé de plus de deux ſyllabes longues; car ſi l'élevation ou le rabaiſſement comprend la ſyllabe moyenne; l'égalité ne ſera plus entre ces deux parties. Si cette ſyllabe n'eſt compriſe dans aucune des deux parties d'une meſure, elle demeure inutile pour l'harmonie, & par conſequent elle ne ſert qu'à la troubler. C'eſt pour cette raiſon que les pieds qu'on appelle Amphimacre & Amphibraque, ne peuvent entrer dans la ſtructure d'aucun Vers; car dans ces pieds ou une bréve ſe trouve entre deux longues, ou une longue entre deux bréves; ainſi cette moyenne ſyllabe ne pouvant ſe joindre avec une des extrémitez ſans troubler l'égalité, elle demeure inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une ſtructure harmonieuſe,

les

Liv.III. Chap. XII. 163 les temps de l’élévation & du rabaiflcnient de ces pieds étant proportionnels. Dans un pied de trois fyllabes longues que nous avons amiellé' Mololïc , le temps du rabaiflcment qui le fart lur les deux demieres longues , eft double du temps de l’élévation qui fe fait fur la première fyHabe longue ; ainfi ces temps font proportionels , & par conféquent ils peuvent être agréables à l’oreille, comme nous avons vû. Aufli un difeours qui eft compofé du mélange de ces pieds,eft harmonieux; mais ils font exclus" des Vers/, parce que l’harmonie des Vers doit être fort fen-* fible; ce qui ne peut être fi l’égalité des mefores' n eft gardée exaélement. Dans un lâmbe & dans un Trochée, cette égalité ne s’y trouve pas; mais, comme nous l’avons déjà dit, la différence qui eft entre une brève & une longue n’eft pas fort fenfible , parce qu’une brève fe prononce vite. L’inégalité au contraire qui eft entre; les parties d’une melure de trois longues , eft très- fenfible,. 8c trois fois plus grande; car deux longues va-' lant quatre brèves , une longue eft à deux longues, comme deux brèves font à quatre brèves, & une longue eft à une brève, comme deux brèves font à une brève. Selon Marins Viétorinusunef brève eft un temps : c’eft pourquoi, comme le' remarque Servius Honorants, un Spondée a quatre temps. Une mefure eft égale à une autre mefure lorfque les temps de leur prononciation font égaux ; ainfi le Spondée , le Daélyle , & l’Anapeftc font des mefures égales. Tempura elationis & pojitioais étqualia Junt. Le Trochée, l’Iambe, 8c le Tribraque font aufli des mefures égales ; car deux brèves des trois d’un Tribraque aiant la valeur d’une longue, ce pied eft égal à un Trochée , ou à un Ïambe. L’égalité n’dl pas entière entre un SponDigitized by Google

les temps de l'élevation & du rabaiſſement de ces pieds étant proportionnels. Dans un pied de trois ſyllabes longues que nous avons appellé Moloſſe, le temps du rabaiſſement qui ſe fait ſur les deux dernieres longues, eſt double du temps de l'élevation qui ſe fait ſur la premiere ſyllabe longue ; ainſi ces temps ſont proportionnels, & par conſéquent ils peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû. Auſſi un diſcours qui eſt compoſé du mélange de ces pieds, eſt harmonieux ; mais ils ſont exclus des Vers, parce que l'harmonie des Vers doit être fort ſenſible ; ce qui ne peut être ſi l'égalité des meſures n'eſt gardée exactement. Dans un Iambe & dans un Trochée, cette égalité ne s'y trouve pas ; mais, comme nous l'avons déja dit, la difference qui eſt entre une bréve & une longue n'eſt pas fort ſenſible, parce qu'une bréve ſe prononce vîte. L'inégalité au contraire qui eſt entre les parties d'une meſure de trois longues, eſt très-ſenſible, & trois fois plus grande ; car deux longues valant quatre bréves, une longue eſt à deux longues, comme deux bréves ſont à quatre bréves, & une longue eſt à une bréve, comme deux bréves ſont à une bréve. Selon Marius Victorinus une bréve eſt un temps : c'eſt pourquoi, comme le remarque Servius Honoratus, un Spondée a quatre temps.

Une meſure eſt égale à une autre meſure lorſque les temps de leur prononciation ſont égaux : ainſi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeſte ſont des meſures égales. *Tempora elationis & poſitionis æqualia ſunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque ſont auſſi des meſures égales ; car deux bréves des trois d'un Tribraque aiant la valeur d'une longue, ce pied eſt égal à un Trochée, ou à un Iambe. L'égalité n'eſt pas entiere entre un

Spon-

i64 La Rhitori^uï, ou t’A % r Spondée & un ïambe : mais , comme nous avoni dit, la différence n’cft pas grande. On peut donc compofcr des Vers des fix fortes de pieds dont nous avons parlé j, puifqu’ils font ou égaux, ou prefquc égaux. Il faut encore remarquer que les mêmes voyelles , quoique toutes brèves , peuvent n’être pas égales dans la prononciation , fi elles fe trouvent entre des confones qui retardent plus ou moins leur prononciation. Par exemple , les premières vovelles de ces quatre noms Grecs font brèves: «/«««» mais il y a de la différence entre les temps de leur prononciation. C cfï à quoi il faut faire attention , quand dn veut rendre un vers harmonieux. Chapit*.* XIII. De la variété dei tnefures ^ éf de T alliance de Pénalité axiec cette variété. Comme fe trouve Pune iÿ l'autre ebofe dans les Vers Grecs ^ Latins. La variété eft fi néceffaire pour prévenir le dégoût qu’on prend des choies les plus agréa- ' blés , que les Muficiens , qui étudient avec tant de foin la proportion & la confonance des fons , affeélent même de temps en temps quelque dilfonance dans leurs concerts. Cell-à-dire , qu’ils négligent d’unir leurs voix par un partait accord , afin que la rudeffe par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, foit comme un fel qui les réveille, Quand les Poètes fe difpenferoient donc quelquefois des réglés dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre , ni blâmer ces réglés , aufquelles nous ajoûtons celle-ci ; qu’il faut relever la douceur de l’égalité par le fel d« Digitized by Googl

Spondée & un Iambe : mais, comme nous avons dit, la difference n'eſt pas grande. On peut donc compoſer des Vers des ſix ſortes de pieds dont nous avons parlé, puiſqu'ils ſont ou égaux, ou preſque égaux. Il faut encore remarquer que les mêmes voyelles, quoique toutes bréves, peuvent n'être pas égales dans la prononciation, ſi elles ſe trouvent entre des conſones qui retardent plus ou moins leur prononciation. Par exemple, les premieres voyelles de ces quatre noms Grecs ſont breves : ὄδος, ῥόδος, τρόπος, τρόφος ; mais il y a de la difference entre les temps de leur prononciation. C'eſt à quoi il faut faire attention, quand on veut rendre un vers harmonieux.

CHAPITRE XIII.

De la varieté des meſures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté. Comme ſe trouve l'une & l'autre choſe dans les Vers Grecs & Latins.

LA varieté eſt ſi néceſſaire pour prévenir le dégoût qu'on prend des choſes les plus agréables, que les Muſiciens, qui étudient avec tant de ſoin la proportion & la conſonance des ſons, affectent même de temps en temps quelque diſſonance dans leurs concerts. C'eſt-à-dire, qu'ils négligent d'unir leurs voix par un parfait accord, afin que la rudeſſe par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, ſoit comme un ſel qui les réveille. Quand les Poëtes ſe diſpenſeroient donc quelquefois des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, auſquelles nous ajoûtons celle-ci ; qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le ſel de

Digitized by Google

r E r A R 1 1 R. Viv. T IL Ch/tp. XIII. <le la variété, s’il m’eft permis de parler de la forte. La variété fe trouve en plufieurs manières dans les Vers Latins; Je ne parle point de celle qui conülte dans la différence du fens, êe dans la diverfité des mots. Premièrement , il eft confiant que dans le Daélyle , l’Anapefte ,1e Trochée .l’iambc, leTribraque l’élévation eft fort differente da rabaiffement: & quoique le temps de deux voyelles brèves foit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent fenfiblementla différence qui eft entre une longue & deux fyllabes brèves. De même , quoique les temps d’un Spondée, d’un Dactyle , d’un Anappfte l’oient égaux, cependant leur diff'erence eft très-lénfible. In Daclylo toUitur una longn, por.untur dua brer^es : in A■nnptejlo lolluutur duæ brèves, ponitur una longa \ in Sppndeo tullitur éf ponitur una longa. On ne cotapofe pas ordinairement des "Vers d’une feule forte de pieds, l^s Vers Hexamètres font eorapofex de Spondées &' de Daétyles , les V^ers Pentamètres de Spondées , de Daétyles , êcd’Anapelles. L’iambc reçoit plufieurs pieds. Les V'^ers Lyriques font encore plus diverfifigz que les autres, parce que non feulement ils reçoivent différons pieds , mais encore le nombre de ces pieds eft inégal , tantôt plus grand , tantôt plus petit. L^n Vers compofé tout entier de Spondées on <àe Daétyles, ne plairoit pas; il faut tempérer la vitclfe des Daétyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les Vers ïambes peuvent être compofe?. de. purs ïambes, parce que ce Vers palfant extrêmement vite ,’ quoiqu’il loit compofé de fix mefures,. il femble qu’il n’en ait que trois. Ainfi la trop grande égalité de ces mefures dans un fi petit nombre , ne peut être ennuyeufe , comme il cil évident en celui-ci. ' ‘ M Suis Digitized by Google

de la varieté, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte.

La varieté ſe trouve en pluſieurs manieres dans les Vers Latins. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans la difference du ſens, & dans la diverſité des mots. Premierement, il eſt conſtant que dans le Dactyle, l'Anapeſte, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque l'élevation eſt fort differente du rabaiſſement: & quoique le temps de deux voyelles bréves ſoit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent ſenſiblement la difference qui eſt entre une longue & deux ſyllabes bréves. De même, quoique les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeſte ſoient égaux, cependant leur difference eſt très-ſenſible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves: in Anapæſto tolluntur duæ breves, ponitur una longa: in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compoſe pas ordinairement des Vers d'une ſeule ſorte de pieds. Les Vers Hexametres ſont compoſez de Spondées & de Dactyles, les Vers Pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapeſtes. L'Iambe reçoit pluſieurs pieds. Les Vers Lyriques ſont encore plus diverſifiez que les autres, parce que non ſeulement ils reçoivent differens pieds, mais encore le nombre de ces pieds eſt inégal, tantôt plus grand, tantôt plus petit.

Un Vers compoſé tout entier de Spondées ou de Dactyles, ne plairoit pas; il faut temperer la viteſſe des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les Vers Iambes peuvent être compoſez de purs Iambes, parce que ce Vers paſſant extrémement vîte, quoiqu'il ſoit compoſé de ſix meſures, il ſemble qu'il n'en ait que trois. Ainſi la trop grande égalité de ces meſures dans un ſi petit nombre, ne peut être ennuyeuſe, comme il eſt évident en celui-ci.

I (i66 La Rhetoriqjue, ou l’A r t Suis & îpfa Roma virihs ruît. - V • *' ! t - i * ' ' Les mefures de' l’Hexametre font grandes , & fort fenfibles ; ainfi fi leur égalité ne fe trouve accompagnée de la variété , ce Vers eft defagreable. Les Vers Lyriques font compofez ordinairement de plufieurs fortes de pieds, parce que ces Vêts (étant faits pour être chantez en Mufique , le chant ii’en ferait pas agréable , fi la différence des pieds ne donnoit le moyen aux Muficiens de diverfificr leurs voix. ; L’alliance de la variété avec l’égalité eft manifefte dans la Poëfie Latine. Premièrement , dans chaque pied; car il eft évident, par exemple, que dans un Daélyle l’égalité & la variété s’y trouvent ; l’égalité , puifque le temps de deux brèves eft équivalent à une longue; la variété, puifque, comme nous avons dit , les oreilles apperçoivent bien de la différence entre une fyllabe longue & entre deux fyllabes brèves. En fécond heu , cette alliance eft fenfible dans les vers entiers ; car ils font compofez de pieds qui font differens & en même temp^ égaux, puilque les temps de leur prononciation font égaux. Ce n’eft pas affez., félon ce qui a été démontré ci-deffus , que les Vers foient compofez de mefures égales, il faut rendre cette égalité fenfible, & pour cela Uer ces mefures cnfemble. . Les Latins le font par la céfure , qui eft un retranchement de quelques fyllabes du mot précédent pour en faire un pied, avec celles qui font au commencement du mot fuivant , comme dans cet exemple. • . • . • * ' ' ■ ■■ J/le meas errare boveSf &c, : * ■“ ,■ Googté r

Suis & ipſa Roma viribus ruit.

Les meſures de l'Hexametre ſont grandes, & fort ſenſibles : ainſi ſi leur égalité ne ſe trouve accompagnée de la varieté, ce Vers eſt deſagreable.

Les Vers Lyriques ſont compoſez ordinairement de pluſieurs ſortes de pieds, parce que ces Vers étant faits pour être chantez en Muſique, le chant n'en ſeroit pas agréable, ſi la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Muſiciens de diverſifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité eſt manifeſte dans la Poëſie Latine. Premierement, dans chaque pied; car il eſt évident, par exemple, que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent; l'égalité, puiſque le temps de deux bréves eſt équivalent à une longue; la varieté, puiſque, comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une ſyllabe longue & entre deux ſyllabes bréves. En ſecond lieu, cette alliance eſt ſenſible dans les vers entiers; car ils ſont compoſez de pieds qui ſont differens & en même temps égaux, puiſque les temps de leur prononciation ſont égaux.

Ce n'eſt pas aſſez, ſelon ce qui a été démontré ci-deſſus, que les Vers ſoient compoſez de meſures égales, il faut rendre cette égalité ſenſible, & pour cela lier ces meſures enſemble. Les Latins le font par la céſure, qui eſt un retranchement de quelques ſyllabes du mot précédent pour en faire un pied, avec celles qui ſont au commencement du mot ſuivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

T* E PARLER. Liv.III. Chap. XIII. z6j Ce mot céfure, vient du Latin cado , qui fignifie couper. La fyllabe as dans meas , elT: une céfure, cette fyllabe at, avec la fyllabe er , du mot fuivant errare, faifant un Spondée. C'eft cette céfure qui fait un corps des mefures , & qui les préfente toutes enfemble aux oreilles ; car la voix n'ayant pas coutume de s'arrêter au milieu d'un mot , & de ,1e divifer , elle achevé vite de le prononcer. Or, la céfure fait que les pieds finiifent, & commencent au, milieu des mots; ainfi la voix qui ne fe repofe point dans ces lieux , & qui lie les fyllabes de chaque mot , lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette obfervation fe peut rendre fenfible aux yeux , en coupant les deux Vers fui vans par leurs cé-, fures. , . I//e me I as er [rare bo 1 ves ut | cernîs & 1 ipfum, Ludere j vel | lem cala | mo per j mifit a | gyejïi. . La voix diflin,gue chacune de ces mefures, comme nous avons dit, par une élévation au commencement, & par un rabailTement à la fin. Or elle lie aulTi ces mefures par la céfure : car quand la V;oix a prononcé la lyllabe' sne dans meas , elle prononce de fuite as. qui fait partie de la mefure fuivante ; ainfî elle lie & la première mefure , & la fuivante. Cette fécondé mefure eft -liée avec la troiliémc; caria voix ne fe repofant point au milieu du mot 'errare , elle pourluit fans interruption , après avoir dit er , la prononciation de la fin ainfi les oreilles les entendent unies & jointes enfemble. La troifiéme mefure eft liée de la même manière avec la quatrième. Les Vers fans céfures ne paroiflent pas Vers, parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mefures qui fait la beauté des Vers, ne peut être fenfible fi ; A I • Ml clics Digitized by Google

Ce mot *céſure*, vient du Latin *cædo*, qui ſignifie couper. La ſyllabe *as* dans *meas*, eſt une céſure, cette ſyllabe *as*, avec la ſyllabe *er*, du mot ſuivant *errare*, faiſant un Spondée. C'eſt cette céſure qui fait un corps des meſures, & qui les préſente toutes enſemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviſer, elle acheve vîte de le prononcer. Or la céſure fait que les pieds finiſſent, & commencent au milieu des mots; ainſi la voix qui ne ſe repoſe point dans ces lieux, & qui lie les ſyllabes de chaque mot, lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette obſervation ſe peut rendre ſenſible aux yeux, en coupant les deux Vers ſuivans par leurs céſures.

Ille me | as er | rare bo | ves ut | cernis &] *ipſum*
Ludere | quæ vel | lem cala | mo per | miſit a | greſti.

La voix diſtingue chacune de ces meſures, comme nous avons dit, par une élevation au commencement, & par un rabaiſſement à la fin. Or elle lie auſſi ces meſures par la céſure : car quand la voix a prononcé la ſyllabe *me* dans *meas*, elle prononce de ſuite *as*, qui fait partie de la meſure ſuivante ; ainſi elle lie & la premiere meſure, & la ſuivante. Cette ſeconde meſure eſt liée avec la troiſiéme; car la voix ne ſe repoſant point au milieu du mot *errare*, elle pourſuit ſans interruption, après avoir dit *er*, la prononciation de la fin *rare*; ainſi les oreilles les entendent unies & jointes enſemble. La troiſiéme meſure eſt liée de la même maniere avec la quatriéme. Les Vers ſans céſures ne paroiſſent pas Vers, parce que, comme nous avons dit, l'égalité des meſures qui fait la beauté des Vers, ne peut être ſenſible ſi

La. RHeTOR.iQUï,ou l’Art elles ne font liées , & fi les oreilles n’appevçoiveirt leur liaifon. On liroit le Vers fuivant lans pren^dre garde que c’cll un Vcr-s , parce qu’il n’a pointdc céfure. t. ' ' Uybem I firtem 1 cepit I »uptr 1 fvriior I hojlis. ■ ■ Il ne me rcfte plus qu’à parler du nombre des inefurcs qui doivent compoler les Vers. 11 eft évident qu’un Vers dcmanae tout au moins deux xnefures. Nous venons de dire que c’eft l’égalité de ces mefures qui plaît aux oreilles , lorfque ces inefures leur étant prefentécs elles en apperçoivent l’égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, toute comparaifon fuppofe tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mefures ctoit trop grand , il clt évident que les oreilles qui les doivent confiderer toutes enfcmble , feroicjit accablées de ce grand nombre; c'eft pourquoi on ne corapofe jamais les Vers de plus de fix grandes mefures , telles que font les Spondées & les Daélyles. Les Vers ïambes reçoivent jufqu’à huit pieds , parce que le pied qui donne le nom a ce V ers , pafle foit vite , & huit de ces mefures ne font que quatre grandes mefures. 11 y a cette différence entre les Rjthmeb des Anciens, les Vers; que les Rythmes étoient bien corn pofex de plufieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n’étoit point déterminé, comme cil celui des Métrés, ou des Vers. Ce que nous nous avons dit ici de la Poëfie Latine , regarde la Poëlie Grecque qui a les mêmes réglés. 1 . ’ ■ • f-* ^ - ■ CH»i Digitizéd byCîCü'^lt

elles ne ſont liées, & ſi les oreilles n'apperçoivent leur liaiſon. On liroit le Vers ſuivant ſans prendre garde que c'eſt un Vers, parce qu'il n'a point de céſure.

Urbem | fortem | cepit | nuper | fortior | hoſtis.

Il ne me reſte plus qu'à parler du nombre des meſures qui doivent compoſer les Vers. Il eſt évident qu'un Vers demande tout au moins deux meſures. Nous venons de dire que c'eſt l'égalité de ces meſures qui plaît aux oreilles, lorſque ces meſures leur étant preſentées elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, toute comparaiſon ſuppoſe tout au moins deux termes. Si le nombre de ces meſures étoit trop grand, il eſt évident que les oreilles qui les doivent conſiderer toutes enſemble, ſeroient accablées de ce grand nombre; c'eſt pourquoi on ne compoſe jamais les Vers de plus de ſix grandes meſures, telles que ſont les Spondées & les Dactyles. Les Vers Iambes reçoivent juſqu'à huit pieds, parce que le pied qui donne le nom à ce Vers, paſſe fort vîte, & huit de ces meſures ne font que quatre grandes meſures. Il y a cette difference entre les *Rythmes* des Anciens, & les Vers; que les Rythmes étoient bien compoſez de pluſieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n'étoit point déterminé, comme eſt celui des *Metres*, ou des Vers. Ce que nous nous avons dit ici de la Poëſie Latine, regarde la Poëſie Grecque qui a les mêmes regles.

DE PARI. ER. Liv, II J, Cbap. XIV. 269 Chapitre XIV.'Les premières Pû'éjîes des Heheux > ^ de toutes . /es autres Isations j n'ont été vrai (emblabiemcnt que des Rimes dans leur commencement, La Pocfic n'a pas été d'abord parfaite. La cadence qui fc trouva par hazard dans qucL qu'expreflion , plut , avant même qu'on fut ce que c'étoit que Vers , comme le dit Qumtilien; ûinte enim cai men ortum ejl , quàm obfervatîo carmmis. Enfuite on affeéla de mefurer fes paroles , afin qu'elles euffent quelque cadence , ce qui le faifoit d'abord fort grolîierement. Les Grecs s'y' appliquèrent avec foin ; & ce qui contribua à perfeétionner les premiers commencemens de leur Poëfie , ce fut que long-temps avant la guerre de Troie leurs Poctes joignirent la Poéfie avec la Mufique , comme nous l'avons remarqué. Ils ■recitoient leurs Vers au fon des inftrumens. Audi ces deux Arts feinblent être nez en même temps; d'où vient que les Poètes font encore appeliez Chantres, Mufidens. Les Vers étoient des chants; ils fe recitoient en chantant Dans la fuite la Mufî-r que s'eft diftinguée de laPoëfis; &, comme le dit Quintilien , la récitation des Vers tient un milieu entre le chant & la maniéré de parler ordinaire, Mais dans les commencemens la Poëfie étoit une Mufique. Ifaac Voffius dans un Livre qu'il a fait exprès pour cela , démontre fort bien que cette mufique n'avoit pas befoin de notes; les longues &: les brèves en tenoient lieu; d'où vient que tous les Vers d'une Ode tres-longue fe chanloient égalementbien ,paiceque les mêmes mefurcs y étoient obfcri ées. Nos Muficiens en faifant aujourd'hui M 3 lui Digiiized by Google

CHAPITRE XIV.

Les premieres Poëſies des Hebreux, & de toutes les autres Nations, n'ont été vrai ſemblablement que des Rimes dans leur commencement,

LA Poëſie n'a pas été d'abord parfaite. La cadence qui ſe trouva par hazard dans quelqu'expreſſion, plut, avant même qu'on ſût ce que c'étoit que Vers, comme le dit Quintilien; *Ante enim carmen ortum eſt, quàm obſervatio carminis.* Enſuite on affecta de meſurer ſes paroles, afin qu'elles euſſent quelque cadence, ce qui ſe faiſoit d'abord fort groſſierement. Les Grecs s'y appliquerent avec ſoin; & ce qui contribua à perfectionner les premiers commencemens de leur Poëſie, ce fut que long-temps avant la guerre de Troie leurs Poëtes joignirent la Poëſie avec la Muſique, comme nous l'avons remarqué. Ils recitoient leurs Vers au ſon des inſtrumens. Auſſi ces deux Arts ſemblent être nez en même temps; d'où vient que les Poëtes ſont encore appellez Chantres, Muſiciens. Les Vers étoient des chants; ils ſe recitoient en chantant. Dans la ſuite la Muſique s'eſt diſtinguée de la Poëſie; &, comme le dit Quintilien, la recitation des Vers tient un milieu entre le chant & la maniere de parler ordinaire. Mais dans les commencemens la Poëſie étoit une Muſique. Iſaac Voſſius dans un Livre qu'il a fait exprès pour cela, démontre fort bien que cette muſique n'avoit pas beſoin de notes; les longues & les breves en tenoient lieu; d'où vient que tous les Vers d'une Ode tres-longue ſe chantoient également bien, parce que les mêmes meſures y étoient obſervées. Nos Muſiciens en faiſant aujourd'hui

1 a)o La Rhetoriqoi, ou l’Art .un air fur une Ode Latine , ne s’aflrujettifTent ni à la longueur, ni àlabrevetédes fyllabes; ainfi cet air qui convient aux premières Ihophcs , ne s’accorde pas toûjours avec les autres llrophes. Il elt facile de concevoir comment la Poëfie Grecque fe perfedHonna , c’ell-à-dire qu’elle devint plus charmante aux oreilles , les Muficiens s’en mêlant, & les Grecs leur donnant toute liberté fur le langage , pourvû qu’ils le polifient , & le rendilfent harmonieux. Les Poètes Grecs, ou les Muficiens purent donc alîujcttir à des pieds les Vers, qui dans le commencement netoient que des cadences groflieres , imparfaites, comme une Profe rimée. C’eft ce que dit Quintilien : Poém» nemo ' duhuavtrit imperito quoaatn itiUio fujum , é* aurium menfurâ , éf fimilUer tlscurrentium Jpatiorum tbfervatione ejfe generatum , mox in eo repertos pedes. Les intervalles de la refpiration pouvoient avoir quelques mefures que les / rimes rendoient fenfibles. C’ell un artifice aifé , naturel , & ufité de tout temps. Encore aujourd’hui les Poëfies des Perfes , des Tartares , des Chinois , des Arabes , des Africains , de plufîeurs peuples de l’Amerique ne confident que dans des rimes , dans des terminaifons , ou chutes femblai blés. La langue Hébraïque ed la première de toutes les langues : certainement elle ed plus ancienne que la Grecque. Or , on voit que les Hébreux avoient des Poëfies dans le temps Qu’ils fortirent de l’Egypte. Marie après cette fortic récita un Cantique que Moyfc rapporte. On trou‘ ve dans l’Ecriture plufieurs Cantiques. Les Pfeaumes font une véritable poëfie. Les Sçavans difputent fur la nature de cette poëfie. Ce qui doit être confiant, c’ed qu’on y obferve une cadence, des intervalles égaux, ou des expredions égales, laquelle égalité ed rendue fenfiblc par la répétition Digitized by Google

un air ſur une Ode Latine, ne s'aſſujettiſſent ni à la longueur, ni à la breveté des ſyllabes; ainſi cet air qui convient aux premieres ſtrophes, ne s'accorde pas toûjours avec les autres ſtrophes.

Il eſt facile de concevoir comment la Poëſie Grecque ſe perfectionna, c'eſt-à-dire qu'elle devint plus charmante aux oreilles, les Muſiciens s'en mêlant, & les Grecs leur donnant toute liberté ſur le langage, pourvû qu'ils le poliſſent, & le rendiſſent harmonieux. Les Poëtes Grecs, ou les Muſiciens purent donc aſſujettir à des pieds les Vers, qui dans le commencement n'étoient que des cadences groſſieres, imparfaites, comme une Proſe rimée. C'eſt ce que dit Quintilien : *Poëma nemo dubitaverit imperito quodam initio fuſum, & aurium menſurâ, & ſimiliter decurrentium ſpatiorum obſervatione eſſe generatum, mox in eo repertos pedes.* Les intervalles de la reſpiration pouvoient avoir quelques meſures que les rimes rendoient ſenſibles. C'eſt un artifice aiſé, naturel, & uſité de tout temps. Encore aujourd'hui les Poëſies des Perſes, des Tartares, des Chinois, des Arabes, des Africains, de pluſieurs peuples de l'Amerique ne conſiſtent que dans des rimes, dans des terminaiſons, ou chutes ſemblables. La langue Hebraïque eſt la premiere de toutes les langues : certainement elle eſt plus ancienne que la Grecque. Or, on voit que les Hebreux avoient des Poëſies dans le temps qu'ils ſortirent de l'Egypte. Marie après cette ſortie recita un Cantique que Moyſe rapporte. On trouve dans l'Ecriture pluſieurs Cantiques. Les Pſeaumes ſont une veritable poëſie. Les Sçavans diſputent ſur la nature de cette poëſie. Ce qui doit être conſtant, c'eſt qu'on y obſerve une cadence, des intervalles égaux, ou des expreſſions égales, laquelle égalité eſt renduë ſenſible par la repetition

DE PARtER. Liv.III. Chap.XlV. i’]i de mêmes fyllabes , ou mêmes lettres. C’cfl ce que l’Auteur de la Bibliothèque univerfellc a obfervé. Il le fait voir dans plufieurs palTagcs qu’il propofe , où il montre comme c’ell l’égalité des expreffions , 5c les mêmes chutes ou rimes qui eu font toute la cadence. 11 en donne tant d’exemples , qu’on ne peut douter de fes fçavant.es obfervations. On ne les avoit pas faites , parce qu’on n’avoit pas pris garde à la négligence des Copilles , qui en décrivant les anciens Cantiques & les Pfeaumes, h’ont pas eu le foin delesdécri^ re cbmme ils le dévoient , en la maniéré que fé doivent écrire les vers , finilTant chaque ligne avec la rime. Ainfi une partie de l’ihdullrie-de cet Auteur confilte dans le retablilTement de la véritable écriture, finiflant ou commençant chaque ligne comme la rime le demande ; en quoi il réuQit fi ordinairement, qu’on ne peut pas penfer que ces rimes fuient un effet du naxard. Au contraire, s’il y a quelque partie d’un Pfeamne où. cela né s’obferve pas , on peut penfer que cela ell: arrivé par quelque tranfporuion qu’un Copiilc ihal-habile aura pu faire. L’Auteur en convainc tout homme docile qui aime 5c écoule la vérité, de quelque bouche qu’elle forte. Plxilon 5c Joléphe, ôc après eux Saint Jerome, ont avancé que dans la Poéfic He’nraïquc il y avoit des pieds comme dans la Poélle Grecque; mais on ne fait pas s’ils ont bien examiné la mçfure de cette poclie. On foupçonne Philon Sc'jo" fephe d’avoir fü peu l’Hebreu. Ce foupço.n eft bien fonde. Saint Jerome les a pû croirp fans au-' tre railon que celle quife retire de leur autorité. Gomar a fait un Traité qu’il 3 intitulé : Dav/^JsLjyra, exprès pour foûtenir le même fentiment ; mais quand il vient au détail, il ne réuflit pas. Louis Capel l’a réfuté. Quand on approfondit la chofe , M 4 on Digitized by Google

de mêmes ſyllabes, ou mêmes lettres. C'eſt ce que l'Auteur de la Bibliotheque univerſelle a obſervé. Il le fait voir dans pluſieurs paſſages qu'il propoſe, où il montre comme c'eſt l'égalité des expreſſions, & les mêmes chutes ou rimes qui en font toute la cadence. Il en donne tant d'exemples, qu'on ne peut douter de ſes ſçavantes obſervations. On ne les avoit pas faites, parce qu'on n'avoit pas pris garde à la négligence des Copiſtes, qui en décrivant les anciens Cantiques & les Pſeaumes, n'ont pas eu le ſoin de les décrire comme ils le devoient, en la maniere que ſe doivent écrire les vers, finiſſant chaque ligne avec la rime. Ainſi une partie de l'induſtrie de cet Auteur conſiſte dans le retabliſſement de la veritable écriture, finiſſant ou commençant chaque ligne comme la rime le demande; en quoi il réuſſit ſi ordinairement, qu'on ne peut pas penſer que ces rimes ſoient un effet du hazard. Au contraire, s'il y a quelque partie d'un Pſeaume où cela ne s'obſerve pas, on peut penſer que cela eſt arrivé par quelque tranſpoſition qu'un Copiſte mal-habile aura pû faire. L'Auteur en convainc tout homme docile qui aime & écoute la verité, de quelque bouche qu'elle ſorte.

Philon & Joſephe, & après eux Saint Jerôme, ont avancé que dans la Poëſie Hebraïque il y avoit des pieds comme dans la Poëſie Grecque; mais on ne ſait pas s'ils ont bien examiné la meſure de cette poëſie. On ſoupçonne Philon & Joſephe d'avoir ſû peu l'Hebreu. Ce ſoupçon eſt bien fondé. Saint Jerome les a pû croire ſans autre raiſon que celle qui ſe retire de leur autorité. Gomar a fait un Traité qu'il a intitulé: *Davidis Lyra*, exprès pour ſoûtenir le même ſentiment; mais quand il vient au détail, il ne réuſſit pas. Louïs Capel l'a refuté. Quand on approfondit la choſe,

La RhEtohiclue, ou l’Art on trouve même que la langue I Icbraique n’e® Îas capable de mefures ou pieds des vers Grecs 8c -atins. Ce qu’il faut confidercr ici. Nous avons dit que les anciens Poëtes Grecs ont formé la langue Grecque, qui dans fon commencement fut fort imparfaite. Elle tire fa première origine de la langue Phénicienne ; ce font les Poëtes qui l’ont changée. Les Grecs n’avoientd’ajbord que des noms & des verbes monofyllabes fans temps : leurs noms n’avoient point d’infleotions ou de cas, comme n’en ont point lés Phéniciens ou Hebreux; car c’eft la même langue. La mefure des vers oblige à des tranfpofitions qui cauferoient de l’obfcurité fi les noms n’avoient de diÏÏerens cas de difFereutesterminaifons, qui marquent leurs rapports. Or, il n’y a pas moien de faire des vers qui aient des pieds fans tranfpofition. Dans ce Vers de Lucain, BtUa per Emathios plufquàm ctvU'ta campas, k mot civUia , n’eft pas en fa' place narureîlé , mais on voit où il fc doit rapporter. L’Hcbrcunc foufFre point de renverfemens femblables. Il n’y a point de difFerens cas en cette langue , tant de «üfFerentes terminaifons. Le fubîlantif précède toûjours l’adjcélif lorfqu’on ne fous-entend rien entre deux; comme Len chacam, c’ell-à*dire, u» fis fage : & on ne peut point dire chacam ben ; comme en François on ne peut dire que movpsre , ma iiiere. Dans l’Hébreu le fuWantif qui eft en régime, doit toujours précéder; comme, Dibre Schelm» , Les paroles de' Salomon , jamais Scbolmo debarim. En Latin , Sahmoms verla , & vtrba Salomonis , c’eft La meme chofe. Enfin les alïujetiflémens de cette langue à l’ordre naturel , les terminaifons prefque ftniblablcs, car tous les noms pluriels mafculinsfe ter' - - miDigitiZËd

on trouve même que la langue Hebraique n'eſt pas capable de meſures ou pieds des vers Grecs & Latins. Ce qu'il faut conſiderer ici.

Nous avons dit que les anciens Poëtes Grecs ont formé la langue Grecque, qui dans ſon commencement fut fort imparfaite. Elle tire ſa premiere origine de la langue Phenicienne ; ce ſont les Poëtes qui l'ont changée. Les Grecs n'avoient d'abord que des noms & des verbes monoſyllabes ſans temps : leurs noms n'avoient point d'inflexions ou de cas, comme n'en ont point les Phéniciens ou Hebreux; car c'eſt la même langue. La meſure des vers oblige à des tranſpoſitions qui cauſeroient de l'obſcurité ſi les noms n'avoient de differens cas de differentes terminaiſons, qui marquent leurs rapports. Or, il n'y a pas moien de faire des vers qui aient des pieds ſans tranſpoſition. Dans ce Vers de Lucain,

Bella per Emathios pluſquàm civilia campos,

le mot *civilia*, n'eſt pas en ſa place naturelle, mais on voit où il ſe doit rapporter. L'Hebreu ne ſouffre point de renverſemens ſemblables. Il n'y a point de differens cas en cette langue, tant de differentes terminaiſons. Le ſubſtantif précede toûjours l'adjectif lorſqu'on ne ſous-entend rien entre deux; comme *ben chacam*, c'eſt-à-dire, *un fils ſage* : & on ne peut point dire *chacam ben*; comme en François on ne peut dire que *mon pere*, *ma mere*. Dans l'Hebreu le ſubſtantif qui eſt en regime, doit toûjours préceder; comme, *Dibre Scholmo*, *Les paroles de Salomon*, & jamais *Scholmo debarim*. En Latin, *Salomonis verba*, & *verba Salomonis*, c'eſt la même choſe. Enfin les aſſujetiſſemens de cette langue à l'ordre naturel, les terminaiſons preſque ſemblables, car tous les noms pluriels maſculins ſe ter-

* DE PARLEE. Liv, III. Cbap. XIV. 273 minent en I M , & les féminins en O T , ont empêché les Hcbreiix de faire des vers Métriques, ou des vers compofez de pieds. Les Hebreux, aufli bien que prefque toutesles autres langues du monde , excepté le Latin & le Grec, n'ont donc pû avoir qu'une poëfiefimple, confiftant dans l'égalité des expreffions d'un égal nombre de voyelles , & dans la rime qui rend fenfible cette égalité. Ce mot vient fans doute de Rythme , Rythmus , mot Grec qui'fignifie un arrangement harmonieux , ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend tout ce que l'oreille apperçoit de mefuré, foit profe, foit vers, comme Cicéron le définit. Quultiuid efl enim quud fub nurium menfuram aliquam cadit , etiam fi ahefi à verfuy Kumerus vocatury qui grâce pvê,uof dicitur. La profe même ed ainfi capable de rythme ; car on en peut difpofer les mots dont elle eil compofée , de maniéré qu'ils falfent une cadence lente ou accélérée, douce ou forte, félons que le fujet le demande. Dans les vers ce font toûjours les mêmes mefurcs : dans la profe il faut une grande variété. Lemot lignifie beaucoup ; félon fon idée générale, qui renferme toutes les fignifications qu'on lui peut donner , c'eft une compofition réglée , qui fe fait avec un certain ordre , raifon , proportion du fon &: du mouvement des paroles. Dans toutes les langues qui ne font pas capables d'avoir des vers qui ayent des pieds, lapoclie confilte principalement en ce que nous appelions rimes. ^ Quand la prononciation de la langue Latine commença à fe perdre , qu'on ne dülingua f>lus la longueur 6c la breveté des voyelles, qu'on es prononça toutes prefque également, on fe contenta d'une profe riméc-, comme font ces fortes de Cantiques , Hymnes , ProCes , qui fe chantent Ms dans Digitized by Google

minent en I M, & les feminins en O T, ont empêché les Hebreux de faire des vers Metriques, ou des vers compoſez de pieds.

Les Hebreux, auſſi bien que preſque toutes les autres langues du monde, excepté le Latin & le Grec, n'ont donc pû avoir qu'une poëſie ſimple, conſiſtant dans l'égalité des expreſſions d'un égal nombre de voyelles, & dans la rime qui rend ſenſible cette égalité. Ce mot *rime*, vient ſans doute de *Rythme*, ῥυθμὸς *Rythmus*, mot Grec qui ſignifie un arrangement harmonieux, ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend tout ce que l'oreille apperçoit de meſuré, ſoit proſe, ſoit vers, comme Ciceron le définit. *Quidquid eſt enim quod ſub aurium menſuram aliquam cadit, etiam ſi abeſt à verſu, numerus vocatur, qui græcè* ῥυθμὸς *dicitur.* La proſe même eſt ainſi capable de *rythme*; car on en peut diſpoſer les mots dont elle eſt compoſée, de maniere qu'ils faſſent une cadence lente ou accelerée, douce ou forte, ſelon que le ſujet le demande. Dans les vers ce ſont toûjours les mêmes meſures : dans la proſe il faut une grande varieté. Le mot *Rythmus*, ſignifie beaucoup : ſelon ſon idée générale, qui renferme toutes les ſignifications qu'on lui peut donner, c'eſt une compoſition reglée, qui ſe fait avec un certain ordre, raiſon, proportion du ſon & du mouvement des paroles.

Dans toutes les langues qui ne ſont pas capables d'avoir des vers qui ayent des pieds, la poëſie conſiſte principalement en ce que nous appellons *rimes*. Quand la prononciation de la langue Latine commença à ſe perdre, qu'on ne diſtingua plus la longueur & la breveté des voyelles, qu'on les prononça toutes preſque également, on ſe contenta d'une proſe rimée, comme ſont ces ſortes de *Cantiques*, *Hymnes*, *Proſes*, qui ſe chantent

174 La R II ET OKI qjue> ou l’Art ^ dans nos Eglifes, dont l’artifice ne confific que dans des exprelTions égales , qui fe terminent de la même maniéré. C’eft ce que les bons Poètes La- f tins évitoient avec autant de foin que les mauvais Poètes l’ont recherché depuis la corruption de la langue Latine, Qn fçait combien ce vers de Ciccron a été méprile, O fortunatam natam me Confule Romam IJ Il ne fe feroit jamais fait de jaloux fi tout ce qu’il a dit eût été de ce ftilc, comme Juvenal le dit agréablement en raillant ce mauvais vers.' Antonî gladtos potuît contemnere , Ji (îc Omnia elixijjet. Ifaac Vofilus obferve , que pour éviter ces rimes Virgile a mieux aimé écrire, Cum c/ttiibus timidi veniént ad pocu'a Danu , que de mettre comme il le pouvoit , thnldæ. 11 ajoute qu’on" fe trompe fi on s’imagine qu’il y avoit une rime dans ce vers. . Cernua velatarum obvtrtimus antennarum. Les deux dernieres lettres de velatarum’ y fe mangeoient , & n’étoient point entendues lorfqu’un Romain prononçoit ce vers. La poëfie Grecque & Latine avoit d’autres channes que les nôtres. Nous l’avons dit , ils recitoient leurs vers d’une maniéré qui ne nous eft guere moins difficile de concevoir que les cinq tons avec lefquels les Chinois prononcent différemment un même mot monofyllabe; c’eil pourquoi je .dirai cnDigitized by Ci

dans nos Egliſes, dont l'artifice ne conſiſte que dans des expreſſions égales, qui ſe terminent de la même maniere. C'eſt ce que les bons Poëtes Latins évitoient avec autant de ſoin que les mauvais Poëtes l'ont recherché depuis la corruption de la langue Latine. On ſçait combien ce vers de Ciceron a été mépriſé,

O fortunatam natam me Conſule Romam !

Il ne ſe ſeroit jamais fait de jaloux ſi tout ce qu'il a dit eût été de ce ſtile, comme Juvenal le dit agréablement en raillant ce mauvais vers.

Antonî gladios potuit contemnere, ſi ſic
Omnia dixiſſet.

Iſaac Voſſius obſerve, que pour éviter ces rimes Virgile a mieux aimé écrire,

Cum canibus timidi venient ad pocula Damæ,

que de mettre comme il le pouvoit, *timidæ.* Il ajoûte qu'on ſe trompe ſi on s'imagine qu'il y avoit une rime dans ce vers.

Cornua velatarum obvertimus antennarum.

Les deux dernieres lettres de *velatarum*, ſe mangeoient, & n'étoient point entenduës lorſqu'un Romain prononçoit ce vers. La poëſie Grecque & Latine avoit d'autres charmes que les nôtres. Nous l'avons dit, ils recitoient leurs vers d'une maniere qui ne nous eſt guere moins difficile de concevoir que les cinq tons avec leſquels les Chinois prononcent differemment un même mot monoſyllabe; c'eſt pourquoi je dirai en-

I UE PARLER. Liv.III. Cbflp. XV. 27 J encore une fois qu’on a tort de s’imaginer que ces peuples pûlTenr fentir autre chofe dans i’hvtrmonie de' leurs vers, que ce que nous y l'entons aujourd’hui. ChapitreXV. De la ’PoéJte Françoi/i y de celle de toutes ht ' autres Nations qui ont des rimes. - ' * .J NOUS l’avons dit que l’artifice de la poëfic Grecque & Latine eft fi particulier à ces deux langues, qu’aucune autre langue n’a rien de feinblable, que pour toutes les autres poëfi es anciennes & nouvelles , elles ne confiftoient que dans l’égalité du nombre desfyllabes, & dans les rimes. Avoüons neanmoins ici qu’il y a des en-» droits des Pfeaumes & de quelques Cantiques où il n’efi pas poflible de trouver ces rimes , & qui cependant different de la.profe. Les manières contraintes & obfcures de ces endroits marquent qu’il faut que celui qui en eft Auteur fe foit al~ fujeti à des mefures que nous ne diftinguonspas. Il n’eft pas toujours necelfaire q^ue da rime fe trouve à la fin du vers î on peut lier des paroles , de forte quelles ayent une cadence , comme on ca voit des exemples dans les langues Efpagnole, Italienne & Angloife, dans lefquelles on fait de fort bons vers fanS' rimes. Ceux qui poffedent ces langues peuvent examiner çe qui produit cette cadence, & fait que fans rimes quelques-uns de leurs vers ont de l’harmonie. Cela peut venir de ce que les terminaifons dans ces langues étant.plus fortes , elles font plus d'impreflion ; ainfi l’égalité dans les exprefïions , dans le nombre des < fyllabcs peut faire une harmonie fenllblc, Il n’en M 6 eft Digitized by Google

encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pûſſent ſentir autre choſe dans l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y ſentons aujourd'hui.

CHAPITRE XV.

De la Poëſie Françoiſe, & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.

NOUS l'avons dit que l'artifice de la poëſie Grecque & Latine eſt ſi particulier à ces deux langues, qu'aucune autre langue n'a rien de ſemblable, & que pour toutes les autres poëſies anciennes & nouvelles, elles ne conſiſtoient que dans l'égalité du nombre des ſyllabes, & dans les rimes. Avoüons neanmoins ici qu'il y a des endroits des Pſeaumes & de quelques Cantiques où il n'eſt pas poſſible de trouver ces rimes, & qui cependant different de la proſe. Les manieres contraintes & obſcures de ces endroits marquent qu'il faut que celui qui en eſt Auteur ſe ſoit aſſujeti à des meſures que nous ne diſtinguons pas. Il n'eſt pas toujours neceſſaire que la rime ſe trouve à la fin du vers; on peut lier des paroles, de ſorte qu'elles ayent une cadence, comme on en voit des exemples dans les langues Eſpagnole, Italienne & Angloiſe, dans leſquelles on fait de fort bons vers ſans rimes. Ceux qui poſſedent ces langues peuvent examiner ce qui produit cette cadence, & fait que ſans rimes quelques-uns de leurs vers ont de l'harmonie. Cela peut venir de ce que les terminaiſons dans ces langues étant plus fortes, elles font plus d'impreſſion; ainſi l'égalité dans les expreſſions, dans le nombre des ſyllabes peut faire une harmonie ſenſible. Il n'en

r r"j6 La Rhetoricluï, ou l’Art eft pas de même dans notre langue à caufe de fa douceur. Elle ne frappe pas li fortement les oreilles. Cependant on parle d’une pièce de vers qui n’avoient point de rimes . faits par de Mciiriac : c’étoit une traduction des Epitrcs d’Ovide qui n’a point été imprimôe. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons diie, pous les tirerons de h poeiic Françqile. • Ce qui fait la dülérencc dîénticde ,de notre ’poëfie d’avec la Latine Ce la Grecque , c’ell notre prononciation' differente de celle dont on pronoitçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d’une maniéré unie, Ce prerque egalement toutes les voyelles. 11 ell vrai que nous devons la voix fur certaines; ce qui a lait croire à Henri Elllliennc que nos voyelles étoient longues oubreves comme les voyelles Latines. 11 donne pour exemple ces mots, grâce, race, ttuttin, oppofé au Joir,6c matin, le nom d’un chien; qu’on mange, & la pâte d'un chien : il dit que (ch ùlê , font trois brèves ; maïtréjje , une longue entre deux brèves; mïfcrtcortlé , trois brèves avec un trochée. C’ell pourquoi il prétend qu’on peut faire des vers François, fcmblablcs aux vers Latins; & pour exemple il traduit;, en François ce dillique Latin : Vbofpkore, redde àient\ cur gaudta mflra moratïsl ! Cejare venturo , Pbofpbon , rtdde dïem, en celui-ci ; Aube, rebail/e It jour : pourquoi notre aife retiens^ tu ? Céfar doit revenir : aube, rebaiUe le jour. • t . . Heu» Digitized by

eſt pas de même dans notre langue à cauſe de ſa douceur. Elle ne frappe pas ſi fortement les oreilles. Cependant on parle d'une piece de vers qui n'avoient point de rimes, faits par de Meziriac : c'étoit une traduction des Epîtres d'Ovide qui n'a point été imprimée. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons dire, nous les tirerons de la poëſie Françoiſe.

Ce qui fait la difference eſſentielle de notre poëſie d'avec la Latine & la Grecque, c'eſt notre prononciation differente de celle dont on prononçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d'une maniere unie, & preſque également toutes les voyelles. Il eſt vrai que nous élevons la voix ſur certaines; ce qui a fait croire à Henri Eſtienne que nos voyelles étoient longues ou breves comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots, *grace*, *race*, *matin*, oppoſé au *ſoir*, & *matin*, le nom d'un chien; *paté* qu'on mange, & la *pâte* d'un chien : il dit que *parolĕ*, ſont trois breves; *maitréſſe*, une longue entre deux breves; *miſerĭcordĕ*, trois breves avec un trochée. C'eſt pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François, ſemblables aux vers Latins; & pour exemple il traduit en François ce diſtique Latin :

Phoſphore, redde diem; cur gaudia noſtra moraris?
Ceſare venturo, Phoſphore, redde diem.

en celui-ci :

Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aiſe retiens-tu ?
Céſar doit revenir : aube, rebaille le jour.

Hen-

trouvoitccs deux vers François fort beaux. Peu de gens feroient de Ibngoûr. Quand les voyelles en François pourroient faire difi'erentcs mefures, Sc que ce ne feroit pas feulement par l'aecent qu'une même voyelle pût diflerer d'clle-mème, mais encore p.ucc qu'elle peut être prononcée dilfcreniment , en peu de temps, ou dans un temps plus long, peifonne ne pour-, roit difeonvenir que pour la plupart elles fe prononcent également'. Nous les taifonspreique toutes brèves; ainü il n'y a pas allé?, de voyelles longues pour faire didérentes mefures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes brèves. Nous fommes donc obligez de donner de 1 harmonie à nos paroles d'une autre n.aniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous fuivons ,c'cll; celui de toutes les nations du monde depuis plufieurs fiecles, comme nous l'avons dit: il ne conliile que dans un certain nombre defyllabes: &, dans les rimes. Nous n'élevons la voix qu'au commencement . du fens, ôc nous ne la rabaûVons qu'à la fin. C'efi: pourquoi fi une me'ure dans notre poëfie commençoit au milieu d'un mot , &finilVoit au milieu d'un autre mot , la voix ne pourroit difiinguer par aucune inflexion cette raefure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la dillindion entre les mefures , Êc que les oreilles apperçoivent cette diftindion par une élévation de voix au commencement, & un rabaiiremcntà la fin, chaque mefure doit contenir un fens parfait : ce qui. fait qu'une mefure doit être grande, & que cliacun de nos vers n'eft compolé que de deux mefures, qui le partagent en deux parties égales, dont la première ell appcUée Hcmi/lUbe, Les mefures de nos vers fe mei'urent d'une maniéré fort naturelle, punque naturellement & lans au on ékvc M 7 la Digitized by Google

Henry Eſtienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peu de gens ſeroient de ſon goût.

Quand les voyelles en François pourroient faire differentes meſures, & que ce ne ſeroit pas ſeulement par l'accent qu'une même voyelle pût differer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut être prononcée differemment, en peu de temps, ou dans un temps plus long, perſonne ne pourroit diſconvenir que pour la plûpart elles ſe prononcent également. Nous les faiſons preſque toutes breves; ainſi il n'y a pas aſſez de voyelles longues pour faire differentes meſures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes breves. Nous ſommes donc obligez de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre maniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous ſuivons, c'eſt celui de toutes les nations du monde depuis pluſieurs ſiecles, comme nous l'avons dit: il ne conſiſte que dans un certain nombre de ſyllabes: & dans les rimes.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du ſens, & nous ne la rabaiſſons qu'à la fin. C'eſt pourquoi ſi une meſure dans notre poëſie commençoit au milieu d'un mot, & finiſſoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit diſtinguer par aucune inflexion cette meſure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la diſtinction entre les meſures, & que les oreilles apperçoivent cette diſtinction par une élevation de voix au commencement, & un rabaiſſement à la fin, chaque meſure doit contenir un ſens parfait: ce qui fait qu'une meſure doit être grande, & que chacun de nos vers n'eſt compoſé que de deux meſures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere eſt appellée *Hemiſtiche*. Les meſures de nos vers ſe meſurent d'une maniere fort naturelle, puiſque naturellement & ſans art on éleve

La Rhetork^uk, ou l’ArT la voix en commençant l’cxpreflion d’un fens parfait , & qu’on la rabailTe fur la fin de cette expreffion. L’égalité de ces mefures dépend d’un nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles de notre langue fe prononçant en temps égaux , ileft évident que fi deux exprefiions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation font égaux. L’égalité de deux mefures dont chaque vers eft compofé, ne peut donner qu’un plaifir médiocre: Auffionlietoutau moins deux vérsenfemble, qui font quatre mefures. Cette liaifon fe fait par l’union d’un même fens. Pour rendre encore cette liaifon plus fcnfible , on fait que les vers qui renS ferment un même fens, riment enfemble; c’eft-àdire qu’ils fe terminent de la même maniéré. Il n’y a rien que les oreilles apperçoivent plus fenfiblement quele fon des mots; ainfi la rime qui n’efi que la répétition d’un même fon , elt tres-proprepour faire diftinguer fenfiblement les mefures des vers. Cette maniéré eft tres-fimple; aufli elle ennuyé bien-tôt, fi l’on n’a foin d’occuper l’efpritdes Leéteurs par la richeflre'& par la variété des penfées , afin qu’ils ne s’apperçoivent point de fa fimplicité. Voilà en peu de mots les fondejnens de notre poëfie: pour rendre plus fenfiblc cequej’enaidit, l’en ferai l’application aux deux vers fuivans. * y? chante cette guerre [en cruauté fécondé, ’ Où Pbarfale jugea j de l'Empire du monde. f L’oreille n’apperçoit que deux mefures dans chacun de ces vers, & elle les diftingue, parce c^uela voix s’élève au commencement, & fe rabaifleàla fin de chacune de ces mefures qui contiennent des fens parfaits. Les quatre mefures de ces deux vers font Digitized by Coc^Ie

la voix en commençant l'expreſſion d'un ſens parfait, & qu'on la rabaiſſe ſur la fin de cette expreſſion. L'égalité de ces meſures dépend d'un nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles de notre langue ſe prononçant en temps égaux, il eſt évident que ſi deux expreſſions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation ſont égaux.

L'égalité de deux meſures dont chaque vers eſt compoſé, ne peut donner qu'un plaiſir médiocre: Auſſi on lie tout au moins deux vers enſemble, qui font quatre meſures. Cette liaiſon ſe fait par l'union d'un même ſens. Pour rendre encore cette liaiſon plus ſenſible, on fait que les vers qui renferment un même ſens, riment enſemble; c'eſt-à-dire qu'ils ſe terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus ſenſiblement que le ſon des mots; ainſi la rime qui n'eſt que la repetition d'un même ſon, eſt tres-propre pour faire diſtinguer ſenſiblement les meſures des vers. Cette maniere eſt tres-ſimple; auſſi elle ennuye bien-tôt, ſi l'on n'a ſoin d'occuper l'eſprit des Lecteurs par la richeſſe & par la varieté des penſées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de ſa ſimplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de notre poëſie: pour rendre plus ſenſible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux vers ſuivans.

Je chante cette guerre | en cruauté feconde,
Où Pharſale jugea | de l'Empire du monde.

L'oreille n'apperçoit que deux meſures dans chacun de ces vers, & elle les diſtingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & ſe rabaiſſe à la fin de chacune de ces meſures qui contiennent des ſens parfaits. Les quatre meſures de ces deux vers

ſont

DE TARLER. Llv.JII. Cbflp. XV. 279 iont liées enfemble par l'union d'un même fcnsdont elles font les membres , &: par Ij limc. Outre l'égalité du temps , nous pouvons rem#tquerque l'égalité du repos de la voix, quifc rcpofe en prononçant nos vers par des intervalles égaux, contribue fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en vers-, des vers Alexandrins, des Sonnets , des Stances , & c. Ces vers ne font differens cntr'eux que par le nombre de leurs fyllabes. Les uns font compofeide plusgrandes, ou de plus courtes mefures; danslesuns lesrimesfont entremêlées. Comme chez les Latins on compofe des ouvrages de diflérentes fortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employé dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui mérite que nous nous arrêtions à l'expliquer. Ce n'ell pas alfez pour donner à un verslajufie mefure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyel- les; leurs concours & celui des confones avec qui ^ elles fe trouvent , augmente ou diminué leurs mefures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles , les uns font rudes , les autres font doux , les autres coulans, les autres, languifl'ans : c'eli pourquoi. pour rendre les mefures d'un vers égales , on doit avoir prefque autant égard aux confones qu'aux' voyelles, comme nous l'avons dit de la poélie Latine. 11 fout fur-tout prendre garde auxaccens, ou fl l'on veut, à la mefure des voyelles, & prendre garde fi elles font brèves ou longues; male^ une efpece de coffre, ne peut pas rimer avec màle^ en Latin mafculus, comme l'enfeignent ceux qui traitent expreffément de la Poélie Françoife. C H A(DIgitized by Google

ſont liées enſemble par l'union d'un même ſens dont elles ſont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps, nous pouvons remarquer que l'égalité du repos de la voix, qui ſe repoſe en prononçant nos vers par des intervalles égaux, contribuë fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces vers ne ſont differens entr'eux que par le nombre de leurs ſyllabes. Les uns ſont compoſez de plus grandes, ou de plus courtes meſures; dans les uns les rimes ſont entremêlées. Comme chez les Latins on compoſe des ouvrages de differentes ſortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'eſt pas aſſez pour donner à un vers la juſte meſure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles: leurs concours & celui des conſones avec qui elles ſe trouvent, augmente ou diminuë leurs meſures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns ſont rudes, les autres ſont doux, les autres coulans, les autres, languiſſans: c'eſt pourquoi pour rendre les meſures d'un vers égales, on doit avoir preſque autant égard aux conſones qu'aux voyelles, comme nous l'avons dit de la poëſie Latine. Il faut ſur-tout prendre garde aux accens, ou ſi l'on veut, à la meſure des voyelles, & prendre garde ſi elles ſont breves ou longues; *male*, une eſpece de coffre, ne peut pas rimer avec *mâle*, en Latin *maſculus*, comme l'enſeignent ceux qui traitent expreſſément de la Poëſie Françoiſe.

 •"Chapitre XVI. Il y a une Jymf'etl'ie meyveïIUufe entre notre etmt ^ L c/i'UiKe (lu e/ijcüurs , quand cette cadence convient h ce tiu'il exl>rime. N O U s avons vu qu’un difcours eft agréable lorfque les temps de la prononciation des lyllabes qui le compoient, peuvent être mefurei par des mefures exadtes: que le temps, parexemple , d’une fyllabeell exactement ou le double, ou le triple de celui d’une autre fyllabe. Les mefures exaétes font celles qui s’expriment par des nombres. Dans la Geoinetrie toutes les raifons exaétes font nommées raifons de nombre à nombre i c’eit pourquoi les Maîtres de l’Art de parler ont ap•’peilé nombres, numéros, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du difeours, foit la proportion des mefures du temps, foit une julte diftribution des intervalles de la refpiration. Celt ce que dit Cicéron. hlumerofutn ejl id in omnibus fonis atque vocibus quoJ httbet quafdant imprejjiones , éf quod metiri pofj'umus intervatiis aqualibus. En Latin , Numerof» oratio , c’ell ce que nous nommons en François difeours harmonieux. Que l’harmonie plaife , c’eft une chofe ,qui ne demande point de preuves; Senous ne devons pas être furpris fi nos oreilles font choquées d’un ton qui n’eft pas scglé, puifque pour rompre les plus grofles cloches il ne faut que les fonner de maniéré quelles falTent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent , & entr’autres S. Augufim » qu’il y a une merveilleufe alliance de notre elprit avec les nombres, que les difierens mouve* mens Digitized by Coogic

CHAPITRE XVI.

Il y a une ſympathie merveilleuſe entre notre ame & la cadence du diſcours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.

NOUS avons vû qu'un diſcours eſt agréable lorſque les temps de la prononciation des ſyllabes qui le compoſent, peuvent être meſurez par des meſures exactes: que le temps, par exemple, d'une ſyllabe eſt exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre ſyllabe. Les meſures exactes ſont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raiſons exactes ſont nommées raiſons de *nombre à nombre*; c'eſt pourquoi les Maîtres de l'Art de parler ont appellé nombres, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du diſcours, ſoit la proportion des meſures du temps, ſoit une juſte diſtribution des intervalles de la reſpiration. C'eſt ce que dit Ciceron. *Numeroſum eſt id in omnibus ſonis atque vocibus quod habet quaſdam impreſſiones, & quod metiri poſſumus intervallis æqualibus.* En Latin, *Numeroſa oratio*, c'eſt ce que nous nommons en François diſcours harmonieux.

Que l'harmonie plaiſe, c'eſt une choſe qui ne demande point de preuves; & nous ne devons pas être ſurpris ſi nos oreilles ſont choquées d'un ton qui n'eſt pas reglé, puiſque pour rompre les plus groſſes cloches il ne faut que les ſonner de maniere qu'elles faſſent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent, & entr'autres S. Auguſtin, qu'il y a une merveilleuſe alliance de notre eſprit avec les nombres, que les differens mouve-

mens

tvs l’An LE R. Liv.IIT. Chap. XVI. i8i mens de l’amc répondent à certains tons de la voix , avec qui elle a je ne fai quelle efpece d’habitude. Aîh a étnimi nojh i cum numeris cvgnatio. Omncs (ifl'tflus fpirliûs. nojlri pru fuï diverfitate babent proprjos moJos in voce > quorum nefcio quâ occulta famiîiaritate conneilantur. D’où Loiigin, cet excellent Critiqué, conclut que le« nombres font des inüruincns merveilleufemcnt propres à remuer & à faire agir les pallions. Ja». TtziSt/i «çyctoi. Pour pénétrer dans les caufes de cette mervcilleufe fynipaihie des nombres avec notre efprit, & de leur puilTance fur nos paffions, il faut favoir que les mouvemens de l’amc fuivcnt ceux des efprits animaux. Selon que ces cfprits font plus lents ou plus vîtes, plus tranquilles ou plus Violens, l’ame fefent émue de differentes paillons. La plus petite force elt capable d’arrêter ou d'exciter ces efprits animaux: ils refirent peu, & leur Icgereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine; le mouvement, par exemple, d’un Ibn peut les ébranler. Notre corps cft tellement difpofé,. qu’un fon rude & violent les fait, couler dans les mufdcs qui le difpofent à la fuite , de la meme manière que le fait la vûë d’un objet affreux, comme nous l'experi mentons tous les jours; au contraire un fon doux 6c modéré a la force d’attirer. En parlant rudement à un animal , il s’enfuit: on l’apprivoife en lui parlant doucement; d’où l’on apprend que la diverfitc des fons produit des mouvemens differens dans les efprits: animaux. Chaque mouvement qui fc fait dans les organes des fens, & qui ell communiqué aux efprits animaux, ayant donc été lié par l’Auteur de la nature à uncetlain mouvement del’ame, les fons peuvent exciter les paffions ; 6c l’on peut dire que

mens de l'ame répondent à certains tons de la voix, avec qui elle a je ne ſai quelle eſpece d'habitude. *Mira animi noſtri cum numeris cognatio. Omnes affectus ſpiritûs noſtri pro ſui diverſitate habent proprios modos in voce, quorum neſcio quâ occultâ familiaritate connectantur.* D'où Longin, cet excellent Critique, conclut que les nombres ſont des inſtrumens merveilleuſement propres à remuer & à faire agir les paſſions. Θαυμάσιον πάθους ὄργανον.

Pour pénetrer dans les cauſes de cette merveilleuſe ſympathie des nombres avec notre eſprit, & de leur puiſſance ſur nos paſſions, il faut ſavoir que les mouvemens de l'ame ſuivent ceux des eſprits animaux. Selon que ces eſprits ſont plus lents ou plus vîtes, plus tranquilles ou plus violens, l'ame ſe ſent émûë de differentes paſſions. La plus petite force eſt capable d'arrêter ou d'exciter ces eſprits animaux: ils reſiſtent peu, & leur legereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine; le mouvement, par exemple, d'un ſon peut les ébranler. Notre corps eſt tellement diſpoſé, qu'un ſon rude & violent les fait couler dans les muſcles qui le diſpoſent à la fuite, de la même maniere que le fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours; au contraire un ſon doux & moderé a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit: on l'apprivoiſe en lui parlant doucement; d'où l'on apprend que la diverſité des ſons produit des mouvemens differens dans les eſprits animaux.

Chaque mouvement qui ſe fait dans les organes des ſens, & qui eſt communiqué aux eſprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les ſons peuvent exciter les paſſions; & l'on peut dire que

î8z La Rhétorique, ou l’Art chacun répond à un certain fon , qui eft celui qui excite dans les efprits animaux le mouvement avec lequel elle eft liée. C’ell cette lia ifon qui eli la caufe de la fympathic que nous avons avec les nombres , & qui f.iit que naturblleirrtïnt , félon le ' ton de celui qui parle nous rell'cntons différons mouvemens. Un ton languiflant nous'infpircde la trilleffe, un ton élevé nous donne du courage: entre les airs, les uns font gais, & les autres mélancoliques, félon la paffion qu’ils excitent. Pour découvrir tous les fecrets de cette fyinpathie, & expliquer comment entre les nombres les uns’caufent plutôt la trifleffc que la joye, il faudroit examiner quel eft le mouvement des efprits animaux en 'chaque paflion. Ou conçoit fa-^ cilement que fi TimprefTion d’un tel fon dans les organes de l’ouie eft fuivie d’un mouvement dans les efprits animaux, femblablc'à celui qu’ils ont dans la colore, fi, par exemple, ce fon les agite violemment & avec inégalité , qu’il pourra exciter la colere, & l’entretenir : au contraire qu’il fera languifiant '& mélancolique fi l’émotion qu’il caufe dans les efprits animaux eft foible & languifrante, telle qu’eft celle qui accompagne la mélancolie. * Ce que je dis ne doit pas furprendre, après ce que nous rapportent tant d’Auteurs célébrés des effets de la mufique. Ils difent qu’il y a eu des Muficiens qui favoient joüer fur leurs flûtes des airs propres à guérir toutes les maladies , qui pouT voient appaifer les douleurs , & rendre la fanté aux malades. ' ' Peut-être qu’on en dit trop ; mais nous' ne' pouvons pas douter de ce que nous expérimentons tous les jours, que lorfque nous entendons quelqu’un chanter , rire , ou pleurer , que nous le voyons fauter ,danfer, nous fomraes invite/, à faire la même chofe. La nature nous a liez cnfemble. Dans Di Cs'l.olc

chacun répond à un certain ſon, qui eſt celui qui excite dans les eſprits animaux le mouvement avec lequel elle eſt liée. C'eſt cette liaiſon qui eſt la cauſe de la ſympathie que nous avons avec les nombres, & qui fait que naturellement, ſelon le ton de celui qui parle, nous reſſentons differens mouvemens. Un ton languiſſant nous inſpire de la triſteſſe, un ton élevé nous donne du courage: entre les airs, les uns ſont gais, & les autres mélancoliques, ſelon la paſſion qu'ils excitent.

Pour découvrir tous les ſecrets de cette ſympathie, & expliquer comment entre les nombres les uns cauſent plûtôt la triſteſſe que la joye, il faudroit examiner quel eſt le mouvement des eſprits animaux en chaque paſſion. On conçoit facilement que ſi l'impreſſion d'un tel ſon dans les organes de l'ouie eſt ſuivie d'un mouvement dans les eſprits animaux, ſemblable à celui qu'ils ont dans la colere, ſi, par exemple, ce ſon les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir: au contraire qu'il ſera languiſſant & mélancolique ſi l'émotion qu'il cauſe dans les eſprits animaux eſt foible & languiſſante, telle qu'eſt celle qui accompagne la mélancolie. Ce que je dis ne doit pas ſurprendre, après ce que nous rapportent tant d'Auteurs célebres des effets de la muſique. Ils diſent qu'il y a eu des Muſiciens qui ſavoient joüer ſur leurs flûtes des airs propres à guérir toutes les maladies, qui pouvoient appaiſer les douleurs, & rendre la ſanté aux malades.

Peut-être qu'on en dit trop; mais nous ne pouvons pas douter de ce que nous experimentons tous les jours, que lorſque nous entendons quelqu'un chanter, rire, ou pleurer, que nous le voyons ſauter, danſer, nous ſommes invitez à faire la même choſe. La nature nous a liez enſemble.

 Dans un Luth , lorfqu’on pince une corde , celle ^qui eft à 1 unilîbn fe remue fans qu’on y touche , ‘quoiqu’elle fôit éloignée , & qu'entr’ elles il y ait pluiieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature, dis-je, nousaliezenlemble; ainfinous reilentons les mouvemens que nous appercevons dans les autres : aulTi il eft indubitable que la feule cadence peut exciter les paflions. C’eft delà que Platon, dans fes Livres de la Republique, tire cette confequence, que félon qu’on change la mufique , les mœurs des Citoyens changent. Cclaparoît paradoxe , mais il n’y a rien de plus véritable. Les chants efteminez amoUiflent. 11 y en a de mâles , de graves , de religieux que les Muficiens obfervent félon les mouvemens qu’ils veulent infpirer. L’experience & l’autorité ne permettent pas d’en douter. /» certartiinibus facris non eadem ratione concitant animos ac remittunt , nec eofdem modos adhibent cùm bellkum ejl canendum , àf cùm pojîto genu fupplkandiim ; nec idem fignorum toncentus ejl procede7ite ad ' ‘ praliuin exercitu , idem receptui carmen. Ces paroles font de Quintilien. ■' On ne peut donc douter que les fons ne foient fîgnificatifs ,‘8c qu’ils ne puilTent renouveller les idées de plufieurs chofes. Ainfî comme le fonde la trompette fait naturellement penfer à la guerre ; Thucydide, par la cadence élevée qu’il donne à fes paroles en parlant des combats , fait , comme Cicéron dit de lui , qu’il femble qu’on foit prefent à une bataille , & qu’on y entende la trompette : De , beliteis fertbens concitatiori numéro , videtur bellkum cnnere. Quand on entend le bruit de la mer on fe l’imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui eft connu d’ailleurs, onfe lereprefente avant qu’il foit prefent aux yeux. Les idées des

Digitized by Google

Dans un Luth, lorſqu'on pince une corde, celle qui eſt à l'uniſſon ſe remuë ſans qu'on y touche, quoiqu'elle ſoit éloignée, & qu'entr'elles il y ait pluſieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature, dis-je, nous a liez enſemble; ainſi nous reſſentons les mouvemens que nous appercevons dans les autres: auſſi il eſt indubitable que la ſeule cadence peut exciter les paſſions. C'eſt delà que Platon, dans ſes Livres de la Republique, tire cette conſequence, que ſelon qu'on change la muſique, les mœurs des Citoyens changent. Cela paroît paradoxe, mais il n'y a rien de plus veritable. Les chants effeminez amolliſſent. Il y en a de mâles, de graves, de religieux que les Muſiciens obſervent ſelon les mouvemens qu'ils veulent inſpirer. L'experience & l'autorité ne permettent pas d'en douter. *In certaminibus ſacris non eadem ratione concitant animos ac remittunt, nec eoſdem modos adhibent cùm bellicum eſt canendum, & cùm poſito genu ſupplicandum; nec idem ſignorum concentus eſt procedente ad prælium exercitu, idem receptui carmen.* Ces paroles ſont de Quintilien.

On ne peut donc douter que les ſons ne ſoient ſignificatifs, & qu'ils ne puiſſent renouveller les idées de pluſieurs choſes. Ainſi comme le ſon de la trompette fait naturellement penſer à la guerre; Thucydide, par la cadence élevée qu'il donne à ſes paroles en parlant des combats, fait, comme Ciceron dit de lui, qu'il ſemble qu'on ſoit preſent à une bataille, & qu'on y entende la trompette: *De bellicis ſcribens concitatiori numero, videtur bellicum canere.* Quand on entend le bruit de la mer on ſe l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui eſt connu d'ailleurs, on ſe le repreſente avant qu'il ſoit preſent aux yeux. Les idées

îrÇ4 La R h e t o r i qjü e , ou l’A r r des chofes font liées cntr’ elles , jk s’excitent les unes les autres. Ainfi il ell hors de doute que certains fons > certains nombres , &c certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des chofes avec Icfquclles ils ont quelque rapport & liaifon. Nous expérimentons qu’en parlant nous prenons un ton conforme à nos difpofitions intérieures. Ce ii’ed pas feulement fur le vifage queparoiflent les mouvemens dont*nous fommes agitez. La feule maniéré dont nous parlons fait connoître ces mouvemens, nous prenons un autre ton en raillant que lorfque nous parlons ferieufement. Notre voix n’ell point la meme quand nous lotions que quand nous blâmons. En un mot , nous changeons de voix félon nos differens mouvemens : auffi on fait bien mieux connoître ce que l’on penfe quand on parle, que lorfqu’on écrit. Cependant il eft certain qu’on peut donner une cadence à fes paroles , qui tienne lieu d’une voix vivante. Virgile rcüffit admirablement en cela : il donne à fes vers une cadence qui peut elle feule exciter les idées des chofes qu’il veutfignifier.. En lifant ces paroles: altesconfceudit furibmtla rogos ^ qui e(l-cc qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée , la précipitation avec laquelle Didon , dont il ell parlé en ce lieu , monte en furie fur le bûclier quelle avoir préparé pour s’y brûler.. Quand je lis cette defeription du fbmmeil : , ’ T-empus trat quo prima qu'm niortalibus egrit Jneipit y dotJQ divùm gratijjima fer pi t j la douceur de ce vers qui gîHTe , me donnel’idée du fommeil qui femble le glilTer , & couler dans nos membres, fans que nous nous en appercevions

des choſes ſont liées entr'elles, & s'excitent les unes les autres. Ainſi il eſt hors de doute que certains ſons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choſes avec leſquelles ils ont quelque rapport & liaiſon.

Nous experimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos diſpoſitions interieures. Ce n'eſt pas ſeulement ſur le viſage que paroiſſent les mouvemens dont nous ſommes agitez. La ſeule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens, nous prenons un autre ton en raillant que lorſque nous parlons ſerieuſement. Notre voix n'eſt point la même quand nous loüons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix ſelon nos differens mouvemens: auſſi on fait bien mieux connoître ce que l'on penſe quand on parle, que lorſqu'on écrit.

Cependant il eſt certain qu'on peut donner une cadence à ſes paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réüſſit admirablement en cela: il donne à ſes vers une cadence qui peut elle ſeule exciter les idées des choſes qu'il veut ſignifier. En liſant ces paroles: *Et altos conſcendit furibunda rogos*, qui eſt-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée, la précipitation avec laquelle Didon, dont il eſt parlé en ce lieu, monte en furie ſur le bûcher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler. Quand je lis cette deſcription du ſommeil:

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratiſſima ſerpit;

la douceur de ce vers qui gliſſe, me donne l'idée du ſommeil qui ſemble ſe gliſſer, & couler dans nos membres, ſans que nous nous en apperce-

vions

DE P ar:i ER. ///. Chap.XVI. viens. 'Ce nombre knguifiant de cette Harangue du fourbe Sinon : • » ' Heu\ ^u£ nunc tellus, inqait , qu£ me £quora pojjunt jiccipere ; aut quid jam mifero mibi denique reJJat ? Ce nombre , dis-je , n'étoit-il pas capable d'exciter la compaffion dans 'le cœur des Troyens. La feule cadence du vers fuivant exprime le ton languîllant avec lequel on parle d'uu accident fâcheux ; -î Pftrtem opéré in tanto , fineret doîor , hare , h<tùeres., ■ ■ - ■>■ ■■ Ce vers fuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le i'oëte , OUI fednto rejpendit corde Latinus. ' Souvent la maniéré de dire les chofes , la pofture, les habits font plus cloquens que les paroles. Un habit néglige, une mine trille fléchira plutôt que les prières & les railbns* Aufli la cadence des paroles fait fouvent plus que les paroles mômes, comme nous l'avons vû dans le premier Idvrc de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte , un ton languilfant porte àla compaliion. Un difeours perd la moitié- de fa force lorfqu'il n'eft plus foutenu de l'aélion & de k voix : c'eil un inllrument qui reçoit fa force de, celui qui le manie. Les paroles fur le papier font comme un corps mort qui cil étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les proféré elles vivent, elles font efficaces: furi.lc papier elles: font' fans vie, incapables de produire les mêmes effets. Uneca- dence Digitized by Google

vions. Ce nombre languiſſant de cette Harangue du fourbe Sinon :

Heu ! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora
poſſunt
Accipere ; aut quid jam miſero mihi denique reſtat ?

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exciter la compaſſion dans le cœur des Troyens. La ſeule cadence du vers ſuivant exprime le ton languiſſant avec lequel on parle d'un accident fâcheux ;

Partem opere in tanto, ſineret dolor, Icare, haberes.

Ce vers ſuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poëte,

Olli ſedato reſpondit corde Latinus.

Souvent la maniere de dire les choſes, la poſture, les habits ſont plus éloquens que les paroles. Un habit négligé, une mine triſte fléchira plûtôt que les prieres & les raiſons. Auſſi la cadence des paroles fait ſouvent plus que les paroles mêmes, comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte, un ton languiſſant porte à la compaſſion. Un diſcours perd la moitié de ſa force lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu de l'action & de la voix : c'eſt un inſtrument qui reçoit ſa force de celui qui le manie. Les paroles ſur le papier ſont comme un corps mort qui eſt étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere elles vivent, elles ſont efficaces : ſur le papier elles ſont ſans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une cadence

2.S6 La Rhetorioue, ou t’A r t dence conforme aux chofes confervc en quelqtw maniéré la vie au difcours, en confervant le ton avec lequel il doit être prononcé. Chapitre XVII.. Moyens de donmr à un difcours .une tadence qui 1 réponde aux chojes quii . j * V PLaton , comme nous l’avons dit , prétend que les noms n’ont point été trouvez par hazard. Sa preuve c’eft que les premiaes racines d'où font dérivez les autres mots, ont été compofées de lettres dont le fon exprimoit en quelqye maniéré la chofe fignifiée. Cela n’ell vrai que dans un petit nombre de racines. Mais il eft confiant que la beauté d’un difcours conli fiant dans le rapport qu’il a avec la chofe qu’il lignifie, fi fa cadence convient, il eft plus fignificatif» & parconfequent plus agréable. Or , polir lier fon difcours par une cadence conforme au fens; on n’a qu’à cônfulter les oreilles , & apprendre d’elles quel cfl le fon de toutes les lettres , des voyelles , des confones , des fyllabes , & à quelle chofe ce fon peut convenir. Il y a, des Auteurs qui fe font appliquez à remarquer ces ufages. Ils obfcrvcnt , par exemple, que la confoncF , eacj«ime Xcytn.iCùmfiamma furentibus'aujiris : que la cortfone S, réveille l’idée d’une chofe qui coule , d’un courant ou d’eau, ou de fang, éf p/enos /anguhte rivos: comme aufü les tempêtes,, , t . . , Lu ft antes ventes t tempejlatefque fonoras, La lettre L convient aux chofes douces; I MoUift iiaiti ëîTbyOSÔgle

dence conforme aux choſes conſerve en quelque maniere la vie au diſcours, en conſervant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XVII.

Moyens de donner à un diſcours une cadence qui réponde aux choſes qu'il ſignifie.

PLaton, comme nous l'avons dit, prétend que les noms n'ont point été trouvez par hazard. Sa preuve c'eſt que les premieres racines d'où ſont dérivez les autres mots, ont été compoſées de lettres dont le ſon exprimoit en quelque maniere la choſe ſignifiée. Cela n'eſt vrai que dans un petit nombre de racines. Mais il eſt conſtant que la beauté d'un diſcours conſiſtant dans le rapport qu'il a avec la choſe qu'il ſignifie, ſi ſa cadence convient, il eſt plus ſignificatif, & par conſequent plus agréable. Or, pour lier ſon diſcours par une cadence conforme au ſens; on n'a qu'à conſulter les oreilles, & apprendre d'elles quel eſt le ſon de toutes les lettres, des voyelles, des conſones, des ſyllabes, & à quelle choſe ce ſon peut convenir. Il y a des Auteurs qui ſe ſont appliquez à remarquer ces uſages. Ils obſervent, par exemple, que la conſone F, exprime le vent *Cùm flamma furentibus auſtris*: que la conſone S, réveille l'idée d'une choſe qui coule, d'un courant ou d'eau, ou de ſang, *& plenos ſanguine rivos*: comme auſſi les tempêtes,

Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras.

La lettre L convient aux choſes douces;

Mollia

1 CE FàRLiE. Liv.III, CbaiK XVIî. 287 Mollia luteola pingit vuccinttt edltba, ■ ■ ■ ejl moUis fiamma mtduUas. , - ■ t ' ’ ' Virgile fe fert heureufemcnt de plufîeurs M^' pour un bruit fourd Ôc confus. i : Magno cum muŸmure month Circum clattjlrù jremunt. ' ‘ • 1..- - • I ‘ • Le fondement de tout .cela eft ce que nous avons dit , qu’un Ton excite naturellement l’idée de la chofe qui peut produire un fon femblable. Ainfi comme chaque lettre a un fon qui lui ell particulier , il eit certain qu’il y a des lettres qui font'plùs propres à marquer de certaines chofes, comme le fon de la lettre M, & de l’O, pour exprimer un fon obfcur. Platon dit que ces mots, , qui fe prononcent difficilement, marquent bien par cette rudeife ce qu’ils fignifient. Au contraire , la prononciation douce & facile de ce motyAt/Kw, contribue à faire connoître la douceur dont il eft le nom. Il eft certain qu’en parlant d’une chofe douce , on elt porté à en parler avec un fon doux. Les mots qui font donc compofez de lêttres d’une prononciation douce & facile , tiennent lieu fur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. 11 eft naturel' de prendre les fignes qui font les plus convenables. II n’y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux parce qu’ils expriment ce cri; ainlic’eft la nature.quia fait trpuyer fnvKYf^xT» , (Ptvxyntit tpiyufy le mugi entent des Taureaux, le henni ffement des Chevaux; comme nous difpns aufli , béeler, fônt'des noiiis naturels comme nos noms ^xtù.(^Q\t^ourdonnement tfijflemtnt . Nous

Digitized by Google

Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
——— eſt mollis flamma medullas.

Virgile ſe ſert heureuſement de pluſieurs M, pour un bruit ſourd & confus.

Magno cum murmure montis
Circum clauſtra fremunt.

Le fondement de tout cela eſt ce que nous avons dit, qu'un ſon excite naturellement l'idée de la choſe qui peut produire un ſon ſemblable. Ainſi comme chaque lettre a un ſon qui lui eſt particulier, il eſt certain qu'il y a des lettres qui ſont plus propres à marquer de certaines choſes, comme le ſon de la lettre M, & de l'O, pour exprimer un ſon obſcur. Platon dit que ces mots, σκληρότης, τραχὺς, qui ſe prononcent difficilement, marquent bien par cette rudeſſe ce qu'ils ſignifient. Au contraire, la prononciation douce & facile de ce mot γλυκὺ, contribuë à faire connoître la douceur dont il eſt le nom. Il eſt certain qu'en parlant d'une choſe douce, on eſt porté à en parler avec un ſon doux. Les mots qui ſont donc compoſez de lettres d'une prononciation douce & facile, tiennent lieu ſur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. Il eſt naturel de prendre les ſignes qui ſont les plus convenables. Il n'y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux, parce qu'ils expriment ce cri; ainſi c'eſt la nature qui a fait trouver ταύρων μυκήματα, χρεμετισμὸς ἵππων, καὶ φρυαγμὸς τράγων, *le mugiſſement* des Taureaux, *le henniſſement* des Chevaux; comme nous diſons auſſi *aboyer*, *béeler*. Βόμβος, πάταγος, σύρισμος ſont des noms naturels comme nos noms François, *bourdonnement*, *ſifflement*.

Nous

i88 La RHBTORiQjur, ou l’Ar T Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre ; il cft facile déjuger à quoi elle peut être propre: & par conlequcntN un Orateur peut conuoàtre. entre placeurs mots qu’il a pour s'exprimer, ceux dont le fon clt plus propre pour fon dclfcin. Entre les voyelles, les unes ont un fon clair & élevé ; les autres ont un fon obfcur & foible. On peut faire entrer dans lacompofitiondpfon difeours celles qui font propres au deflein que l’on a pris.de fairei une cadence plus foible ou plus forte , plus élevée ou plus bafle. ' 11 faut avoir particulièrement égard aux mefures du temps. Entre les mefures , les Dadfyles cordent avec vitefle:le Spondée va gravcmcnt,riambc marche vite; le Trochée femble courir: auflTi il prend fon nom d’un verbe Grec qui fignifiecoanV. L’Anapede, tout au contraire du Daéty le, coulcavccvitedé dans fon commencement, îk lurla lin il fcui-. ble fm’il va heurter contre quelque corps qui le repoulie. & qui l’arrête , d’où il a pris fon nom , qui lignifie repereuffton. Les effets de ces mefures font tout differens. Celui qui veut accorder la cadencé de fes paroles avec les chofes qu’il traite, doitchoilir entre ces pieds ceux qui l’accommodent. Virgile fc fort de daéiyles pour exprimer la viteffe d’une action., • • I . Jli'i aqtiore aperto ^hir unique volant,: gémit ultima pulfu r , ^ate tfiii , [candite muras. Au contraire il évite les Daétyles, & choifit les Spondées; loifque la gravité convient mieüx à l’expreffion. »•' — ■ Magnum' Jovh tncrementwTU , 1 Tnr.ta' molis erat Romanàjn 'iondere gentem.^ ; lUi inter fefe tnagnà vi brâcbiu tallunt è'c. • • 'CiceVon ^nte Nothos , Ze. , é ^ 'Tbroca pedurn, F£i tc ati ferrtm Digitized by tüToogli

Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre ; il eſt facile de juger à quoi elle peut être propre: & par conſequent un Orateur peut connoître entre pluſieurs mots qu'il a pour s'exprimer, ceux dont le ſon eſt plus propre pour ſon deſſein.

Entre les voyelles, les unes ont un ſon clair & élevé ; les autres ont un ſon obſcur & foible. On peut faire entrer dans la compoſition de ſon diſcours celles qui ſont propres au deſſein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus baſſe.

Il faut avoir particulierement égard aux meſures du temps. Entre les meſures, les Dactyles coulent avec viteſſe: le Spondée va gravement, l'Iambe marche vîte ; le Trochée ſemble courir : auſſi il prend ſon nom d'un verbe Grec qui ſignifie *courir*. L'Anapeſte, tout au contraire du Dactyle, coule avec viteſſe dans ſon commencement, & ſur la fin il ſemble qu'il va heurter contre quelque corps qui le repouſſe & qui l'arrête, d'où il a pris ſon nom, qui ſignifie *repercuſſion*. Les effets de ces meſures ſont tout differens. Celui qui veut accorder la cadence de ſes paroles avec les choſes qu'il traite, doit choiſir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile ſe ſert de dactyles pour exprimer la viteſſe d'une action.

Illi æquore aperto
Ante Nothos, Zephirumque volant: gemit ultima pulſu
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, ſcandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choiſit les Spondées ; lorſque la gravité convient mieux à l'expreſſion.

——— *Magnum Jovis incrementum.*
Tantæ molis erat Romanam condere gentem.
Illi inter ſeſe magnâ vi brachia tollunt, &c.

Ciceron

 Cicéron rapporte que Pythagorc empêcha des jeunes gens d'entrer par force 5ans une honnête maifon , & qu'il leur fit quitter leur mauvais deffein , ayant commandé à une femme qui chantoit , de faire entrer des Spondées dans fon chant. Pytha~ goras concitates ad vim pudica domus inferendatn juvenes jujfà mutare in Spondeum modos tihicirtà , compefeuit. Le Spondée & le Daélyle font les deux grandes mefures. C'eft pourquoi les vers Hexame-' très font les plus majeftueux. Le Spondée qui fc trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme , parce qu'il foutient la voix. L'Anapefte qui eft à la fin du Pentamètre , fait tomber la voix ; c'eft pourquoi ou employele Pentamètre pour exprimer les plaintes danslefquellesla voix tombe à tous momens , & fon cours eft interrompu. On joint le Pentamètre avec l'Hexamctre, afin que la force de l'un foùtienne la foiblefie de l'autre. L' ïambe eft li vite, que la cadence du vers qui en eft compolé, n'eft pas fouvent fenfible. Ellcpalfe a vec tant de vitefle , qu'on apeineàdiftinguercevers delà Profe ; C'eft pourquoi on employé ce pied dans les pièces de Theatre , dont le ftile doit être fort naturel , 5c peu different de la profe. Il eft f.icile de rendre la cadence du difeours douce ou rude. Pour la rendre douce , il faut éviter le concour^ des voyelles qui caufe des vuides dans le difeours , & empêche qu'il ne foit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de pluficurs confones, particulièrement de celles qui font afpirées, ou qui ne s'accordent point , rendent le difeours raboteux. Un difeours rude convient aux chofes rudes & defagréables, • Rebus atrocibus conveniunt verba au» ditu afpera. Pour décrire de grandes chofes il faut employer de grands mots dont le fon foit éclatanr, & qui rempliftent la bouche. La cadence du difeours bas doit être négligée 5c languiffantc, pourcefujet * QuintUien. N il Digilized by Coogl

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maiſon, & qu'il leur fit quitter leur mauvais deſſein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans ſon chant. *Pythagoras concitatos ad vim pudicæ domus inferendam juvenes juſſâ mutare in Spondeum modos tibicinâ, compeſcuit.* Le Spondée & le Dactyle ſont les deux grandes meſures. C'eſt pourquoi les vers Hexametres ſont les plus majeſtueux. Le Spondée qui ſe trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme, parce qu'il ſoutient la voix. L'Anapeſte qui eſt à la fin du Pentametre, fait tomber la voix; c'eſt pourquoi ou employe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans leſquelles la voix tombe à tous momens, & ſon cours eſt interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un ſoûtienne la foibleſſe de l'autre. L'Iambe eſt ſi vîte, que la cadence du vers qui en eſt compoſé, n'eſt pas ſouvent ſenſible. Elle paſſe avec tant de vîteſſe, qu'on a peine à diſtinguer ce vers de la Proſe; C'eſt pourquoi on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le ſtile doit être fort naturel, & peu different de la proſe.

Il eſt facile de rendre la cadence du diſcours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cauſe des vuides dans le diſcours, & empêche qu'il ne ſoit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de pluſieurs conſones, particulierement de celles qui ſont aſpirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le diſcours raboteux. Un diſcours rude convient aux choſes rudes & deſagréables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aſpera.* Pour décrire de grandes choſes il faut employer de grands mots dont le ſon ſoit éclatant, & qui rempliſſent la bouche. La cadence du diſcours bas doit être négligée & languiſſante, pour ce ſujet

* *Quintilien.*

190 La RftETORIQUî, ou l’A R T ’ il eil à propos que tous les termes dontonfefert, ayent un fon foiblc. Plus les périodes font longues , l’aÆon delà voix cft plus forte. Lorfqu’il ell important de parler avec douleur , les cxpreflions doivent être courtes & coupées. Si l’aélion eft vehemente , s’il eft befoin de donner du poids à fes paroles, comme ceux quifc veulent faire craindre font un grand bruit ,ilfautfe Tervir de longues périodes, qu’on ne peut prononcer fans prendre un ton plus ferme qu’à l’ordinaire. Je n’en dis pas davantage : ce feroit abufer du temps que de vouloir donner des réglés plus particulières pour chaque nombre. Cela ne s’acquiert que par une longue habitude , & par une forte application qui fait qu’on s’anime en compofant, & que naturellement on choifit des termes rudes ou doux , qui conviennent à ce que l’on veut exprimer. Je ne confeillerois pas à un Auteur de s’opiniâtrer à trouver une cadence fignificativc avec les mêmes gênes quel’on cherche une rime. Il eft difficile d’y réuflir : louvent c’eft tenter l’impoftible. La plupart des Poètes femblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choies. Ils ne cherchent dans leurs vers qu’une douceur qui devient fade dans la fuite. Chez eux les afflige?, êclesjoyeux, les maîtres & les valets parlent d’un même ton. Unpaïfan parlera avec autant de délicatefle qu’un courtifan. Cependant cesPoëtes ont des adorateurs qui croyent fort favorifer Virgile quand ils difent , des vers rudes & négligez, avec lefquels il décrit les chofes baffes , Su’il s’ eft négligé dans ceux-là pour faire paroître la ouceur des autres. Us n’eftiment pas cette cadence admirable de ces vers , où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus,parce qu’elle éft foible ôdanguiffTante, comme elle le doit être. Sic fittus jenior , ttlum^uc imbelle Jint i£iu Conjecit, J’ai Digitized lOgle

il eſt à propos que tous les termes dont on ſe ſert, ayent un ſon foible.

Plus les periodes ſont longues, l'action de la voix eſt plus forte. Lorſqu'il eſt important de parler avec douleur, les expreſſions doivent être courtes & coupées. Si l'action eſt vehemente, s'il eſt beſoin de donner du poids à ſes paroles, comme ceux qui ſe veulent faire craindre font un grand bruit, il faut ſe ſervir de longues periodes, qu'on ne peut prononcer ſans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage: ce ſeroit abuſer du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude, & par une forte application qui fait qu'on s'anime en compoſant, & que naturellement on choiſit des termes rudes ou doux, qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conſeillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence ſignificative avec les mêmes gênes que l'on cherche une rime. Il eſt difficile d'y réüſſir: ſouvent c'eſt tenter l'impoſſible.

La plûpart des Poëtes ſemblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choſes. Ils ne cherchent dans leurs vers qu'une douceur qui devient fade dans la ſuite. Chez eux les affligez & les joyeux, les maîtres & les valets parlent d'un même ton. Un païſan parlera avec autant de délicateſſe qu'un courtiſan. Cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriſer Virgile quand ils diſent, des vers rudes & négligez, avec leſquels il décrit les choſes baſſes, qu'il s'eſt négligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'eſtiment pas cette cadence admirable de ces vers, où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle eſt foible & languiſſante, comme elle le doit être.

Sic fatus ſenior, telumque imbelle ſine ictu
Conjecit.

J'ai

DE PARLEE. LiV.III. Cb.XVJI. J’ai honte d’employer l’autorité des Maîtres de l’Art pour les convaincre d’une vérité qui n’a pas befoin de preuve. Cicéron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le fens. Les Hiftoriens, les Poètes, Scies Orateurs ont recherché avec foin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu’il a faits fur les harangues de Demollhene , remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arretoit le cours de la prononciation de fon difeours, y faifant entrer à cette fin plufieurs particules , pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans fes conquêtes, Quoties tardas PbU'tppi progrejjus volutt oflenderCt tardant multts inttrjcélis particuUs oratïonem faciebat. Pour Virgile, on peut dire que c’eft en cela qu’il, eft inimitable, Sc qu’aucun Poete n’approche de lui. 11 lie feroit pas belbin d’en apporter des exemples , parce que chacun a ce Poete entre les mains; neanmoins pour vous faire remarquer l’excellence de fes vers, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui le prefententà mamcr moire. Lorfqu’il fait parler Neptune dans le premier Livre de l’Eneïde , il donne à fes paroles une cadence élevée, majellueufc, ôc qui convient à ia raajefté de celui qu’il fait parler. Tantane vas gtntris ternit Jîducia vejlri} Jam cœlum , terramque , mee fine numint , venti Mifcere , & tantas audetts tollere molts^ Remarque! la pompe des fuivans, avec lefquels il flatte l’Empereur. Nafeetur pu/chrd Trojanus origine C£far, Imperium Oceano , famam qui terminet afiris. N X PerDigitized by Goog[c

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas beſoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le ſens. Les Hiſtoriens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec ſoin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu'il a faits ſur les harangues de Demoſthene, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de ſon diſcours, y faiſant entrer à cette fin pluſieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ſes conquêtes, *Quoties tardos Philippi progreſſus voluit oſtendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'eſt en cela qu'il eſt inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne ſeroit pas beſoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poëte entre les mains: neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ſes vers, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui ſe preſentent à ma memoire. Lorſqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ſes paroles une cadence élevée, majeſtueuſe, & qui convient à la majeſté de celui qu'il fait parler.

Tantane vos generis tenuit fiducia veſtri?
Jam cœlum, terramque, meo ſine numine, venti
Miſcere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des ſuivans, avec leſquels il flatte l'Empereur.

Naſcetur pulchrâ Trojanus origine Cæſar,
Imperium Oceano, famam qui terminet aſtris.

La Rhetoriqjue, ou l’Art Perfonne ne lit les vers avec lefquels il décrit Poly-. phcme , cet horrible & difforme Géant, fans reffentir quelque raouventent d’horreur & de crainte. Monjlrutn berrendum, informe ^ htgens, eut lumen /idempum: comme aulli les fuivans : Te/a inter media , atque borrentes niarte Latinosl La cadence de ce vers, Procumbit bumi bos t qui tombe tout d’un coup , imite la diute de ce pefant animal. Celle de celui-ci : Quadrupedante putrem Jonitu quatit unguia campum ; imite l’allure ou l’ardeur d’un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la triftelTe que par cette cadence interrompue , J O pater', i bominum, dtvâmque aterna petejlasl O lux Dardant* , ô fpes fdiffma Teucrûm 1 Les vers fuivans font pleins de la douleur d’une perfonne affligée, qui regrette la perte de fon ami : Te, amice, ntquivî confpicere, ^<r. Jmplerunt rupes , Jlerunt Rbodopeia arces. Denys d’Halicamaffe que nous citons fi fouvent ^ montre qu’Homerc lie ordinairement des nombres propres à fa matière. 11 cite quantité de vers de œ Poète , fur lefquels il fait fes reflexions avec une élégance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers , dans lefquels Homère fait

Perſonne ne lit les vers avec leſquels il décrit Polypheme, cet horrible & difforme Geant, ſans reſſentir quelque mouvement d'horreur & de crainte.

Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum:

comme auſſi les ſuivans:

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chute de ce peſant animal. Celle de celui-ci:

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum:

imite l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la triſteſſe que par cette cadence interrompuë,

O pater, ô hominum, divûmque æterna poteſtas!
O lux Dardaniæ, ô ſpes fidiſſima Teucrûm!

Les vers ſuivans ſont pleins de la douleur d'une perſonne affligée, qui regrette la perte de ſon ami:

Te, amice, nequivi conſpicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnaſſe que nous citons ſi ſouvent, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à ſa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, ſur leſquels il fait ſes reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans leſquels Homere fait

DE PAK.I.ER.. LtV.IÎh Cbap.XVII. 293 ftit raconter à Ulyffc les travaux que foulFre Sifyphe dans les Enfers. K«/ lâifi' eifuSeff x^iif aXyt AZxi TnXdg/fei iu^tTfpjinf. Ht*i 8 A?'*” .Tnaïf Tti A»m) itf*f v)trKt Tmi XiÇ>ot. Odyff. /. l !• Denys d’Halicamaffe fait cette reflexion judicieufe & clegante; EVraet»^ A TÛf%TH litf v hiXSira ri ex»f9t,ri j2ip(^ J inT^it,Tlui iV«wb»«* dx •? yvi T ^ipMii/âfiof rùi xSXoïiy T <a&i T 0^riu/ iiaiSnpthluf Homère , continue cet habile Rheteur , fe fert dans fes vers de voyelles qui s’entre-choquent , nyxçÿfxitMf , & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du temps que Sifyphe employé dans ce péiublc îravaii , il ic lcrt de fyllabes qui ont des anrêts , >pie4yniii ^ iy»(spSi<rp(ÿirx ; pour lignifier la refiftance de cette \ pierre à caufe de fa propre pefanteur , 8c de la rencontre des autres pierres , rùM ii-nrvTntu' ri ^upu ri Et afin qu’on ne croyepasquecefoit par hazard que les nombres répondent aux chofes dans ces vers, il montre comme la cadence des vers fuivans eft toute differente , dans lefquels il décrit la chute de la pierre de Sifyphe , 8c comme elle roule du haut du rocher où il l’avoit portée avec peine. Cette cadence eft extrêmement vite; ilfemble , dit-il , que les mots ffwoXtsniiuTi coulent 8c roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques fur plufieurs paflages de Demofthene, 8c montre que non feulement la poëfie , mais encore la profe eft N 3 capable Digitized by Coogle

fait raconter à Ulyſſe les travaux que ſouffre Siſyphe dans les Enfers.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατερὰ ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ητοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε, ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. Odyſſ. *l.* 11.

Denys d'Halicarnaſſe fait cette reflexion judicieuſe & élegante;

Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσις ἔστιν ἡ δηλοῦσα τὸ μιόμμον ἐκάστου, τὸ βάρος τῆς πέτρας, τῷ ἐπίπονον εἶναι τὴν γῆς κίνησιν, τὸ διερειδόμμον τοῖς κώλοις, τὸ ἀναβαίνοντα πρὸς τὸ ὄχθον, τῷ μόγις ἀναθυμένῳ πέτραν.

Homere, continuë cet habile Rheteur, ſe ſert dans ſes vers de voyelles qui s'entre-choquent, συγκρουμένων, & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du temps que Siſyphe employe dans ce pénible travail, il ſe ſert de ſyllabes qui ont des arrêts, σπερχμοὺς καὶ ἐγκαθίσματα; pour ſignifier la reſiſtance de cette pierre à cauſe de ſa propre peſanteur, & de la rencontre des autres pierres, τῷ ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μόγις. Et afin qu'on ne croye pas que ce ſoit par hazard que les nombres répondent aux choſes dans ces vers, il montre comme la cadence des vers ſuivans eſt toute differente, dans leſquels il décrit la chute de la pierre de Siſyphe, & comme elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine. Cette cadence eſt extrémement vîte; il ſemble, dit-il, que les mots συνολισθαίνουσι coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques ſur pluſieurs paſſages de Demoſthene, & montre que non ſeulement la poëſie, mais encore la proſe eſt

? *94 La Rhétorique, ou l’Art' caMble d’un cadence qui contribue à donner de juncs idées des chofes. On ne doit pas s’imaginer qu’il foit neceflaire en traitant toutes fortes de matière , de s’étudier à rendre le fon de les paroles expreflif : cette exaditudc n’ert point neceflaire par tout, mais feulement dans quelque partie d’un Ouvrage qui elUaplusen vûë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement fes Auditeurs. Outre cela , cette cadence doit être naturelle. Il n’cft pas permis de renverfer l’ordre naturel , de tranfpofer les mots , de retrancher quelque exprelTion utile , ou d’en inferer d’inutile , pour taire une julle cadence. Quelque prix qu’ait un difcours dont le nombre peut exprimer les chofes autant que les paroles , on doit bien fe donner de garde de préférer cette beauté à une plus folidc , qui eft celle de la juflefle du raifonnement, & delà grandeur des penfées. Notre cfprit ne peut pas toujours être attentif à deux differentes chofes à la fois; c’eft pourquoi il arrive fouvent que lorfqu’il s’applique à f on»-»ntAr Sens, il déniait à la Raifon. La plus RO* He partie du difeours eft lefensdes paroles* qui en eft lame; c’eft cette ame qui mérité nos premiers foins.

capable d'un cadence qui contribuë à donner de juſtes idées des choſes.

On ne doit pas s'imaginer qu'il ſoit neceſſaire en traitant toutes ſortes de matiere, de s'étudier à rendre le ſon de ſes paroles expreſſif: cette exactitude n'eſt point neceſſaire par tout, mais ſeulement dans quelque partie d'un Ouvrage qui eſt la plus en vûë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ſes Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Il n'eſt pas permis de renverſer l'ordre naturel, de tranſpoſer les mots, de retrancher quelque expreſſion utile, ou d'en inſerer d'inutile, pour faire une juſte cadence. Quelque prix qu'ait un diſcours dont le nombre peut exprimer les choſes autant que les paroles, on doit bien ſe donner de garde de préferer cette beauté à une plus ſolide, qui eſt celle de la juſteſſe du raiſonnement, & de la grandeur des penſées. Notre eſprit ne peut pas toujours être attentif à deux differentes choſes à la fois; c'eſt pourquoi il arrive ſouvent que lorſqu'il s'applique à contenter les Sens, il déplaît à la Raiſon. La plus noble partie du diſcours eſt le ſens des paroles qui en eſt l'ame; c'eſt cette ame qui merite nos premiers ſoins.

DE PARLER. LÎV. I V Cbap. T. 't<)f \ RHETORIQUE O U L’ART DE PARLER. LIVRE QUATRIE'ME. Chapitre Premier. Su^et de ce quatrième Livre, Des dijferens Jliles» Ce que c'ejl que flile. Ous avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la meme idée des choies qu’ils fignifient , & que pour faire connoître la forme de nos penfées , il falloir choifir ceux qui reprefentent en même temps leurs traits véritables, & leurs couleurs naturelles ; c’eft-à-dire qui réveillent dans l’efprit des autres les mêmes idées & les mêmes fentimens que nous en avons.Nous ferons connoître dans ce quatrième Livre , que félon la différence de la matière , il faut employer une maniéré d'écrire particulière , & que comme chaque chofe demande des paroles qui lui conviennent , auffî un fui et entier requiert un ftile qui lui foit propre. Les ' N 4 réglés 1 Digitîzed by Google

LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Sujet de ce quatriéme Livre. Des differens ſtiles. Ce que c'eſt que ſtile.

NOus avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la même idée des choſes qu'ils ſignifient, & que pour faire connoître la forme de nos penſées, il falloit choiſir ceux qui repreſentent en même temps leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'eſt-à-dire qui réveillent dans l'eſprit des autres les mêmes idées & les mêmes ſentimens que nous en avons. Nous ferons connoître dans ce quatriéme Livre, que ſelon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque choſe demande des paroles qui lui conviennent, auſſi un ſujet entier requiert un ſtile qui lui ſoit propre. Les

I 196 La Rhe toKiQuï, ou l’Art Tegles que nous avons données de l’élocution cidelTus , ne regardent , pour ainfi dire , quelesmem- ' bres du difeours. Ce que nous allons enfeigner en regarde tout le corps. • Stilc, dans fa première fignification, fe prend pour une cfpece de poinçon dont les Anciens le fervoient pour écrire fur l’écorce , & fur des tablettes couvertes de cire. Pout dire quel eft l’Auteur d’une telle écriture , nous difons que cette écriture eft de la main d’un tel : les Anciens difoient , c’eft du ilile d’un tel. Dans la fuite du temps ce mot de lUle ne s’eft plus appliqué qu’à la maniéré de s’exprimer; quand on dit qu’un tel difeours eft du ftile de Cicéron , on entend que Cicéron a coûtume de s’exprimer de cette maniéré. C’eft une chofe admirable que chaque homme en toutes chofes a des maniérés qui lui font particulières dans fon port , dans fes geftes , dans fon marcher. C’eft un effet de fa liberté , de ce qu’il fait ce qu’il veut, & qu’il n’cft pas déterminé comme les animaux qui agiflent également , parce que c’eft une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans fes paroles ou dans fes écrits un caraélere qui lui eft propre & qui le diftinguc. 11 y en a qui ont des •maniérés plus particulières &: plus extraordinaires, mais enfin chacun a les fiennes. Le fujet de ce quatrième Livre, comme je l’ai dit, eft le choix d’un ftile qui convienne à la matière que l’on traite : Quel doit être le ftile d’un Orateur , d’un Hiftorien , d’un Poëte qui veut plaire , ôc de celui qui inftruit. Mais avant que de déterminer avec quel ftile il faut traiter chaque chofe , j’ai cru qu’il ne feroit pas inutile de rechercher les caufes de cette différence qui fe remarque dans les maniérés dont s’expriment les Auteurs. Quoiqu’ils parlent la. même langue , qu’ils écrivent Diglüz'ed bÿ

regles que nous avons données de l'élocution ci-deſſus, ne regardent, pour ainſi dire, que les membres du diſcours. Ce que nous allons enſeigner en regarde tout le corps.

Stile, dans ſa premiere ſignification, ſe prend pour une eſpece de poinçon dont les Anciens ſe ſervoient pour écrire ſur l'écorce, & ſur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel eſt l'Auteur d'une telle écriture, nous diſons que cette écriture eſt de la main d'un tel: les Anciens diſoient, c'eſt du ſtile d'un tel. Dans la ſuite du temps ce mot de ſtile ne s'eſt plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer: quand on dit qu'un tel diſcours eſt du ſtile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

C'eſt une choſe admirable que chaque homme en toutes choſes a des manieres qui lui ſont particulieres dans ſon port, dans ſes geſtes, dans ſon marcher. C'eſt un effet de ſa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'eſt pas déterminé comme les animaux qui agiſſent également, parce que c'eſt une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ſes paroles ou dans ſes écrits un caractere qui lui eſt propre & qui le diſtingue. Il y en a qui ont des manieres plus particulieres & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les ſiennes.

Le ſujet de ce quatriéme Livre, comme je l'ai dit, eſt le choix d'un ſtile qui convienne à la matiere que l'on traite: Quel doit être le ſtile d'un Orateur, d'un Hiſtorien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui inſtruit. Mais avant que de déterminer avec quel ſtile il faut traiter chaque choſe, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de rechercher les cauſes de cette difference qui ſe remarque dans les manieres dont s'expriment les Auteurs. Quoiqu'ils parlent la même langue, qu'ils écrivent

ſur

DE PARLEE.. Ltv. IV. Chap. II. 297 für les mêmes matières , & qu’ils tâchent de prendre le même ftile , chacun a une maniéré qui le caraderife. Les uns font diffus, 6c quelque retenue qu’ils affeiftent , on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles fans faire tort au fens de leurs difcours. Les autres font, fecs, pauvres, fteriles; 6c quelque effort qu’ils fâlfent pour revêtir les choies , ils les laiffent demi-nuës. Il y eu a dont le ftile eft fort , les autres font languiffans : les uns font rudes, les autres font doux. Enfin comme les vifages font differens, les manières d’écrire le font aufïi ; c’eft de cette différence dont nous allons rechercher la caufe. ChapitreII. Les quttlitex. du fïïle de chaque Auteur dépendent de celles de fon imagination , de (a mémoire , ist de fon efprit : LOrfque les objets extérieurs frappent nos fens,' le mouvement que ces objets y excitent, fecommunique par le moyen des nerfs jufques au centre du cerveau, dont la fubftance molle reçoit par cette impreffion de certaines traces. L.’étroite liaifon oui eft entre l’ame 6c le corps , fait que les idées des chofes corporelles font liées avec ces traces ; de forte quelorfquc les traces d’un objet, par exemple celles du Soleil, fontimprimées dans le cerveau , l’idée du Soleil fc prefente à l’ame ; 6c toutes les fois que l’idée du Soleil fe prefente à l’ame , ces traces que caufe la prefence de cet Aftrc fe rouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puiffance qu’a l'amc de former fur le cerveau les images des chofes qu’on a une fois apperçuës , s’appdle imagination ; 6c ce N 5 mot Digitized by Google

ſur les mêmes matieres, & qu'ils tâchent de prendre le même ſtile, chacun a une maniere qui le caracteriſe. Les uns ſont diffus, & quelque retenuë qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles ſans faire tort au ſens de leurs diſcours. Les autres ſont ſecs, pauvres, ſteriles; & quelque effort qu'ils faſſent pour revêtir les choſes, ils les laiſſent demi-nuës. Il y en a dont le ſtile eſt fort, les autres ſont languiſſans : les uns ſont rudes, les autres ſont doux. Enfin comme les viſages ſont differens, les manieres d'écrire le ſont auſſi; c'eſt de cette difference dont nous allons rechercher la cauſe.

CHAPITRE II.

Les qualitez du ſtile de chaque Auteur dépendent de celles de ſon imagination, de ſa memoire, & de ſon eſprit.

LOrſque les objets exterieurs frappent nos ſens, le mouvement que ces objets y excitent, ſe communique par le moyen des nerfs juſques au centre du cerveau, dont la ſubſtance molle reçoit par cette impreſſion de certaines traces. L'étroite liaiſon qui eſt entre l'ame & le corps, fait que les idées des choſes corporelles ſont liées avec ces traces; de ſorte que lorſque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil, ſont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame; & toutes les fois que l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame, ces traces que cauſe la preſence de cet Aſtre ſe r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puiſſance qu'a l'ame de former ſur le cerveau les images des choſes qu'on a une fois apperçûës, s'appelle imagination; & ce

19^ La Rhetoriqjüe, ou l’Art mot fignifie en même temps & cette puiflance de l’ame, & ces images quelle forme. Les qualitez d’une bonne imagination font fort neceffaires pour bien parler : car enfin le difcours lî’eft rien qu’une copie du tableau que l’efpiit fc forme des chofes dont il doit parler. Si ce tableau eft confus , le difcours ne peut être que confus. Si l’original n’eft pas relTemblant, la copie ne le peut être. La forme , la netteté , le bon ordre de. nos idées dépend de la netteté & de la diftinéfion des traces que font les impreffionsdes objets fur le cerveau. S’il eft propre pour recevoir ces traces , on fe forme fans peine les images des chofes aufquelles on penfe; ainfi on en parle aifément, comme les ayant devant les yeux. Ceft ce qui s’appelle avoir une imagination vive. Ceux en qui elle fe trouve peuvent faire des peintures vives & naturelles de ce qu’ils s’imaginent , qui font des imprelîions prefque aufli fortes que la vûe des chofes mêmes. L’imagination eft proprement neceftaire à ceux qui traitent des chofes fenfibles comme à un Poète, dont une des qualitez eft •d’être ce que les Grecs appellent tù<pxi7ctaiiUT(^, homme d’imagination. On ne peut donc douter que la qualité du ftile ne dépende de la qualité de l’imagination. Tous les hommes n’imaginent pas de la même maniéré: la fubftance du cerveau n’a parles mêmes qualitez dans toutes les têtes : c’eft pourquoi, l’on ne doit point s’étonner fi les maniérés de parler de chaque Auteur lui font particulières. Les mots que nous..lifons ou que nous entendons., laiffent auffi-bien leurs traces dans le cerveau, que les autres objets. Ainfi, comme ordinairement on penfe aux mots & aux chofes en même temps , les traces des mots & des cliofes qui ont été ouvertes de compagnie plufieui's

mot ſignifie en même temps & cette puiſſance de l'ame, & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination ſont fort neceſſaires pour bien parler: car enfin le diſcours n'eſt rien qu'une copie du tableau que l'eſprit ſe forme des choſes dont il doit parler. Si ce tableau eſt confus, le diſcours ne peut être que confus. Si l'original n'eſt pas reſſemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté & de la diſtinction des traces que font les impreſſions des objets ſur le cerveau. S'il eſt propre pour recevoir ces traces, on ſe forme ſans peine les images des choſes auſquelles on penſe; ainſi on en parle aiſément, comme les ayant devant les yeux. C'eſt ce qui s'appelle avoir une imagination vive. Ceux en qui elle ſe trouve peuvent faire des peintures vives & naturelles de ce qu'ils s'imaginent, qui font des impreſſions preſque auſſi fortes que la vûe des choſes mêmes. L'imagination eſt proprement neceſſaire à ceux qui traitent des choſes ſenſibles comme à un Poëte, dont une des qualitez eſt d'être ce que les Grecs appellent εὐφαντασίωτος, homme d'imagination. On ne peut donc douter que la qualité du ſtile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere: la ſubſtance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes: c'eſt pourquoi l'on ne doit point s'étonner ſi les manieres de parler de chaque Auteur lui ſont particulieres.

Les mots que nous liſons ou que nous entendons, laiſſent auſſi-bien leurs traces dans le cerveau, que les autres objets. Ainſi, comme ordinairement on penſe aux mots & aux choſes en même temps, les traces des mots & des choſes qui ont été ouvertes de compagnie pluſieurs

DE PAXtEE. Liv. IV. Chap. III. 2çç lîeurs fois , fe lient ; de forte que les chofes fe reprefentent à l'efprit avec leurs noms. Lorlque cela arrive , on dit que la mémoire elt heureufe , 6c fon bonheur ne confifte que dans cette , facilité avec laquelle les traces des mots & celles des chofes avec qui elles font liées , s'ouvrent en même tems , c'eft-à-dire que le nom de la chofe fuit la penfée que l'on en a. Lorfque la mémoire n'eft pas fidele à reprefenter les termes propres des chofes qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler jufte. L'on eft obligé de fe taire , ou de fe fervir des premiers mots qui fe rencontrent, quoiqu'ils ne foient pas faits pour exprimer ce que l'on eft prefle de dire. Les expreflions heureufes 6c juftes font l'eSèt d'une bon- ' ne mémoire. Enfin il eft conftant que les qualitcz de rcfprit font caufe de cette différence que l'on remarque entre tous les Autéurs. Le difeours eft l'image de l'efprit ; on peint fon humeur ôc fes inclinations' dans fes paroles fans que l'on y penfe. Les efprits étant cfonc fi differens , quelle merveille que le ftile de chaque Auteur ait un caraeftere qui le diftingue de tous les autres , quoique tous prennent leurs termes 6c leurs expreifions dans l'ufagc commun d'une même langue ? Chapitre III. Qjialitez de la fubjlànce du cerveau , & des efprits animaux , necejfaires pour faire une bonne imagination. DAns l'imagination il y a deux chofes ; la première eft materielle , la fécondé eft ipirituelle. La materielle ce font ces traces caufées-pav N 6 , l'iniDigitized by Google

ſieurs fois, ſe lient; de ſorte que les choſes ſe repreſentent à l'eſprit avec leurs noms. Lorſque cela arrive, on dit que la memoire eſt heureuſe, & ſon bonheur ne conſiſte que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des choſes avec qui elles ſont liées, s'ouvrent en même tems, c'eſt-à-dire que le nom de la choſe ſuit la penſée que l'on en a. Lorſque la memoire n'eſt pas fidele à repreſenter les termes propres des choſes qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler juſte. L'on eſt obligé de ſe taire, ou de ſe ſervir des premiers mots qui ſe rencontrent, quoiqu'ils ne ſoient pas faits pour exprimer ce que l'on eſt preſſé de dire. Les expreſſions heureuſes & juſtes ſont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il eſt conſtant que les qualitez de l'eſprit ſont cauſe de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le diſcours eſt l'image de l'eſprit : on peint ſon humeur & ſes inclinations dans ſes paroles ſans que l'on y penſe. Les eſprits étant donc ſi differens, quelle merveille que le ſtile de chaque Auteur ait un caractere qui le diſtingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expreſſions dans l'uſage commun d'une même langue?

CHAPITRE III.

Qualitez de la ſubſtance du cerveau, & des eſprits animaux, neceſſaires pour faire une bonne imagination.

DAns l'imagination il y a deux choſes; la premiere eſt materielle, la ſeconde eſt ſpirituelle. La materielle ce ſont ces traces cauſées par

■^oo La Rhetohiqui, ou l’Akt rimprefUon que font les objets fur les fens j la fpirituelle eft la perception ou connoilîance que l’aine a de ces traces , & la puiflance quelle a de les renouveller ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n’ell queftion ici que de h partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces fans m’engager dans des difcuffions philofophiques dont mon fujet m’éloigne: je dirai feulement que ces traces font faites par les efprits animaux qui font la partie du fang la plus pure qui monte en forme de vapeur, ducœurau cerveau. Ces efprits font indéterminez dans leurs cours : lorfqu’un nerf eft tiré , ils fuivent fon mouvement , ôc c’eft par leur cours qu’ils tracent differentes figures, fur le cerveau , félon que les nerts font différemment tirez. De quelque maniéré a^ue cela fe falfc , il eft confiant que la netteté de l’imagination dépend du tempérament de la fubl’wuice du. cerveau , & de la qualité des ^efprits animaux. Les figures que l’on décrit fur la furface de l’eau n’y lailfcnt aucun veftige;, les traces quelles ^ y font étant auffi-tôt remplies. Celles auiii que ' l’on grave fur le marbre lont ordinairement imparfaites à. caufe de la refiftance que trouve le dzeau fur la dureté de cette matière. Cela nous tait connoitre que la fubftance du cerveau doit avoir de certaines qualitez , fans lefqucllcs elle ne F eut recevoir les images exades des chofes que aine imagine. Si le cerveau eft trop humide, & que les petits filets qui le compofent foient trop toibles ils ne peuvent conferver les plis que les efprits animaux leur donnent ; c’eft pourquoi les images qui y font tracées font confufes , & femblables à celles que l’on tâche de former fur la fange. S’il eft trop fec , & que les filets foient uop durs , il eft impoffible que tous les. traits des objets Digitize

l'impreſſion que font les objets ſur les ſens ; la ſpirituelle eſt la perception ou connoiſſance que l'ame a de ces traces, & la puiſſance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n'eſt queſtion ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces ſans m'engager dans des diſcuſſions philoſophiques dont mon ſujet m'éloigne: je dirai ſeulement que ces traces ſont faites par les eſprits animaux qui ſont la partie du ſang la plus pure qui monte en forme de vapeur, du cœur au cerveau. Ces eſprits ſont indéterminez dans leurs cours : lorſqu'un nerf eſt tiré, ils ſuivent ſon mouvement, & c'eſt par leur cours qu'ils tracent differentes figures ſur le cerveau, ſelon que les nerfs ſont differemment tirez. De quelque maniere que cela ſe faſſe, il eſt conſtant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la ſubſtance du cerveau, & de la qualité des eſprits animaux.

Les figures que l'on décrit ſur la ſurface de l'eau n'y laiſſent aucun veſtige; les traces qu'elles y font étant auſſi-tôt remplies. Celles auſſi que l'on grave ſur le marbre ſont ordinairement imparfaites à cauſe de la reſiſtance que trouve le cizeau ſur la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la ſubſtance du cerveau doit avoir de certaines qualitez, ſans leſquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choſes que l'ame imagine. Si le cerveau eſt trop humide, & que les petits filets qui le compoſent ſoient trop foibles, ils ne peuvent conſerver les plis que les eſprits animaux leur donnent; c'eſt pourquoi les images qui y ſont tracées ſont confuſes, & ſemblables à celles que l'on tâche de former ſur la fange. S'il eſt trop ſec, & que les filets ſoient trop durs, il eſt impoſſible que tous les traits des

objets

• DE PARIER. Liv.IV. Chap. III. 30Î objets y foicAt imprimez; ce qui fait que toutes chofcs paroifTent maigres à ceux qui 'ont ce tempérament. Je ne parle point des autres qualitczdu cerveau, de fa chaleur, de fa froideur : quand if elt chaud', les efprits animaux le remuent plus facilement: fa froideur rallcntit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination eft pefante,& qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine. Les efprits animaux doivent avoir ces trois qua* litez ; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuifée d'cîprits' animaux elt vuidé d'images , Tabondance des efprits rend l'imagination féconde; les vertiges que tracent ces efprits par leurs cours étant larges, pendant que la fource qui les produit n eft point epuifée , on fe reprefente facilement toutes chofes , & fous une infinité de faces qui fourniflent une ample matière de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des efprits-animaux" entretient', font ordinairement fecs. Comme les chofes ne s'expriment que foiblement fur le fiege de leur imagination, elles kur«paroifient maigres, petites , décharnées. Ainfi leur difeours qui n'exprime que ce qui fe parte dans leur intérieur, ertr fec , maigre & décharné. Les premiers font grands caufeurs, ils ne parlent que par hyperboles , toutes les chofes leur paroiftent grandes. Le difeours des derniers eft fimple Ôc bas; l'imagination des premiers groflit les chofes , celle des derniers lesrctrecit-.Lorfque la chaleur fe trouve avec l'abondance', que les efprits animaux font chauds, prompts, 8c en grande quantité ; la langue n'eft point aiTez prompte pour exprimer tout ce qui eft reprefente dans l'imagination ; car outre que la premièrequalité fait que les images des chofes font tracées dans toute leur étendue; la fécondé qualité qui eft: N- 7. la; m Digitized by Googli

objets y ſoient imprimez: ce qui fait que toutes choſes paroiſſent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de ſa chaleur, de ſa froideur: quand il eſt chaud, les eſprits animaux le remuent plus facilement: ſa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination eſt peſante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les eſprits animaux doivent avoir ces trois qualitez; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuiſée d'eſprits animaux eſt vuide d'images, l'abondance des eſprits rend l'imagination féconde; les veſtiges que tracent ces eſprits par leurs cours étant larges, pendant que la ſource qui les produit n'eſt point épuiſée, on ſe repreſente facilement toutes choſes, & ſous une infinité de faces qui fourniſſent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des eſprits animaux entretient, ſont ordinairement ſecs. Comme les choſes ne s'expriment que foiblement ſur le ſiege de leur imagination, elles leur paroiſſent maigres, petites, décharnées. Ainſi leur diſcours qui n'exprime que ce qui ſe paſſe dans leur interieur, eſt ſec, maigre & décharné. Les premiers ſont grands cauſeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choſes leur paroiſſent grandes. Le diſcours des derniers eſt ſimple & bas; l'imagination des premiers groſſit les choſes, celle des derniers les retrecit.

Lorſque la chaleur ſe trouve avec l'abondance, que les eſprits animaux ſont chauds, prompts, & en grande quantité; la langue n'eſt point aſſez prompte pour exprimer tout ce qui eſt repreſenté dans l'imagination; car outre que la premiere qualité fait que les images des choſes ſont tracées dans toute leur étenduë; la ſeconde qualité qui eſt

302 La Rhetoriqus, ou l’Aiit la chaleur , rendant les efprits animaux vifs & légers,' l’imagination ell pleine dans un inilant de diffcjentes images. Ceux qui polTedent ces deux qualitez , fans méditation trouvent fur le champ plus de chofes fur un fujet qu’on leurpropofe, que les autres, après avoir médité long-temps fur ce même fujet. Un efprit froid ne peut remuer fon imagination qu’avec des machines. L’experience fait connoître ejue le defaut de chaleur elt un grand obllacle à l’eloquence. Dans une violente pafllon , lorfque les efprits animaux font extraordinairement remuez , les plus fecs parlent avec facilité , les plus fleriles ne manquent point de paroles , & cette diverfité d’images dans lefquelles le fiege de l’imagination fe métamorphofe , pour ainfi dire, caufe une agréable variété de figures & de mouvemens qui fuivent ceux de l’imagination. Afin que l’imagination foit nette & fans confufion , le mouvement des efprits animaux doit être égal. Lorfque leur cours eft déréglé, qu’ils font tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes», les images qu’ils tra^en^ont fans proportion , comme il arrive à ceux qui font malades , & dont la maladie confifie dms un mouvement déréglé de toute la maife du lang. Ceux qui font gais , & d’un tempérament fanguin, s’expriment avec facilité & avec grâce. Dans ce tempérament les efprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainfi leur imagination étant nette , leur difeours qui ell une copie des images qui y font tracées , eft nécclfaircment net ôc diftinét.

la chaleur, rendant les eſprits animaux vifs & legers, l'imagination eſt pleine dans un inſtant de differentes images. Ceux qui poſſedent ces deux qualitez, ſans méditation trouvent ſur le champ plus de choſes ſur un ſujet qu'on leur propoſe, que les autres, après avoir médité long-temps ſur ce même ſujet. Un eſprit froid ne peut remuer ſon imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le defaut de chaleur eſt un grand obſtacle à l'éloquence. Dans une violente paſſion, lorſque les eſprits animaux ſont extraordinairement remuez, les plus ſecs parlent avec facilité, les plus ſteriles ne manquent point de paroles, & cette diverſité d'images dans leſquelles le ſiege de l'imagination ſe métamorphoſe, pour ainſi dire, cauſe une agréable varieté de figures & de mouvemens qui ſuivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination ſoit nette & ſans confuſion, le mouvement des eſprits animaux doit être égal. Lorſque leur cours eſt déreglé, qu'ils ſont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes, les images qu'ils tracent ſont ſans proportion, comme il arrive à ceux qui ſont malades, & dont la maladie conſiſte dans un mouvement déreglé de toute la maſſe du ſang. Ceux qui ſont gais, & d'un temperament ſanguin, s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les eſprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainſi leur imagination étant nette, leur diſcours qui eſt une copie des images qui y ſont tracées, eſt néceſſairement net & diſtinct.

»E parler. Uv. IV. Cbttp. IV. Chapitre IV. Ve ce qui rend la mémoire heureufe. La bonté de la mémoire dépend de lanaturç ôc de Texercice. Puifqu'elle ne confifte que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçusTe renouvellent ; elle ne peut par confequent être heureufe , fi la fubftance du cerveau n'cft propre à recevoir les traces des chofes, &àles conferver, & li ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes , ne fe rouvrent facilement. L'exercice donne de la mémoire ; chaque chofe fe plie facilement du côté qu'on la plie fouvent ; aulli les filets du cerveau s'endurciflent , pourainfi dire, &: l'on fe rend incapable d'apprendre par mémoire , fi l'on ne prévient cet endurcüTement en les pliant fouvent, c'eft-à-dire en répétant fouvent ce que l'on a appris , & tâchant tous les jours d'apprendre quelque chofe de nouveau. Il faut remplir fa mémoire de termes propres , & faire que la liaifon des images des chofes & de leurs nomsfoit fl étroite , que les images & les expreflions fe prefentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la mémoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caraéleres Gothiques, n'imprime rien qu'en caraélcre Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette fous la prelfe. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la mémoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'efprit que des moules Gothiques, leurs penfées , en fe revêtant d'exprelïions , prennent toûjours un air Gothique. C'eft pour cela que les perfonnes de qualité parlent bien. Ils vivent & converfent avec des perfonDigiiized by Google

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la memoire heureuſe.

LA bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice. Puiſqu'elle ne conſiſte que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçûs ſe renouvellent ; elle ne peut par conſequent être heureuſe, ſi la ſubſtance du cerveau n'eſt propre à recevoir les traces des choſes, & à les conſerver, & ſi ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne ſe rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire ; chaque choſe ſe plie facilement du côté qu'on la plie ſouvent ; auſſi les filets du cerveau s'endurciſſent, pour ainſi dire, & l'on ſe rend incapable d'apprendre par memoire, ſi l'on ne prévient cet endurciſſement en les pliant ſouvent, c'eſt-à-dire en repetant ſouvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque choſe de nouveau. Il faut remplir ſa memoire de termes propres, & faire que la liaiſon des images des choſes & de leurs noms ſoit ſi étroite, que les images & les expreſſions ſe preſentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la mémoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques, n'imprime rien qu'en caractere Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette ſous la preſſe. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'eſprit que des moules Gothiques, leurs penſées, en ſe revêtant d'expreſſions, prennent toûjours un air Gothique.

C'eſt pour cela que les perſonnes de qualité parlent bien. Ils vivent & converſent avec des perſon-

304 La Rhetoriclue, ou l’A r t fonncs d’efprit , qui s’appliquent à ne dire aucun mot qui ne foit du bel ufage. Comment donc en diroicnt-ils de médians qu’ils ignorent,- ou s’ils les ont entendus , c’eft fi rarement , qu’ils les ont oublie?, ? La meme chofe arrive à ceux qui ne lifent que de bons Livres , à qui la mémoire ne prefente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere 5c de leur pais, qu’ils apprennent entendant parler. En li faut les Auteurs on apprend leur langue ; mais fi on s’attache également a plufieurs qui aient vécu en differens fiecles , comme diaquefiecle a, pour ainfidire, fa langue, on fe forme un ftile bigarré qui n’éfl: d’aucun fiede. C’eft ce qu’on reproche à Erafme , qui ayant beaucoup lû , & confervé dans fa mémoire les exprefiions qu’il avoitlûës, il s’en eft fait un ftile mêlé, qui n’eft pas toûjours pur. Heureux neanmoins celui qui peut auffi bien écrire qu’il le fait. Ce que j’ai voulu dire ici , c’eft qu’il ne fuffit pas de conferver en fa mémoire les phrafes ou maniérés de parler délicates qu’on a lues ôu.entenduës de tous cotez. Nous l’avons déjà dit, qu’un ftile de phrafes ne vaut rien ; qu’il faut imiter les abeilles, qui des difFerensfucs quelles cueillent fur les fleurs, en compofent leur miel, liqueur fimple ; de même que la nature forme le, chile de differens alimens qu’elle digéré. Sans cela ces differentes leéfurcs qu’on fiit feront non feulement inutiles, mais même nuifibles , comme le dit Seneque. Apes dehemus imitari , iiu^cumque ex diverjis congef^ fimus feparare deinde (tdhibitâ ïngenVt no ~ firi curâ & facultate , in unum Japorem varitt ilia libamenta confundere : ut etiam li apparuerit unde Jumptum fit , altud tamen ,efie quhm tmde fumptum eft , apparent. Qjiod in corpore noftra videmus fine ulta opéra noftra facere naturam. Alimenta qua accepimus , quandiu in '/lia quali-’ tata

ſonnes d'eſprit, qui s'appliquent à ne dire aucun mot qui ne ſoit du bel uſage. Comment donc en diroient-ils de méchans qu'ils ignorent, ou s'ils les ont entendus, c'eſt ſi rarement, qu'ils les ont oubliez ? La même choſe arrive à ceux qui ne liſent que de bons Livres, à qui la mémoire ne preſente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere & de leur païs, qu'ils apprennent entendant parler. En liſant les Auteurs on apprend leur langue; mais ſi on s'attache également à pluſieurs qui aient vêcu en differens ſiecles, comme chaque ſiecle a, pour ainſi dire, ſa langue, on ſe forme un ſtile bigarré qui n'eſt d'aucun ſiecle. C'eſt ce qu'on reproche à Eraſme, qui ayant beaucoup lû, & conſervé dans ſa memoire les expreſſions qu'il avoit lûës, il s'en eſt fait un ſtile mêlé, qui n'eſt pas toûjours pur. Heureux neanmoins celui qui peut auſſi bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici, c'eſt qu'il ne ſuffit pas de conſerver en ſa memoire les phraſes ou manieres de parler délicates qu'on a luës ou entenduës de tous côtez. Nous l'avons déja dit, qu'un ſtile de phraſes ne vaut rien; qu'il faut imiter les abeilles, qui des differens ſucs qu'elles cueillent ſur les fleurs, en compoſent leur miel, liqueur ſimple; de même que la nature forme le chile de differens alimens qu'elle digere. Sans cela ces differentes lectures qu'on fait ſeront non ſeulement inutiles, mais même nuiſibles, comme le dit Seneque. *Apes debemus imitari, & quæcumque ex diverſis congeſſimus ſeparare..... deinde adhibitâ ingenii noſtri curâ & facultate, in unum ſaporem varia illa libamenta confundere: ut etiam ſi apparuerit unde ſumptum ſit, aliud tamen eſſe quàm unde ſumptum eſt, appareat. Quod in corpore noſtro videmus ſine ulla opera noſtra facere naturam. Alimenta quæ accepimus, quandiu in ſua qualitate*

DE PAKLEK. Liv. JV. Chaf. V, 305: t»te perdurant , ’d»* folida innatant Jt «macho , «nera funt «t cùm cm eo quod erant , mut ata fitnt , tune demîtm in vires éf in fanguinem tran^ feunt. Idem bis, quibus aluntur ingénia , prajiemus r tu quacumque baujimus , non patiamur integra ejpt ■ ne aliéna Jint. Chapitre V. Qtialitez de l'efprit neceJJ aires pour l'éloquence. CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualités de l’efprit font plus conliderabks & plus importantes. Ceft la.Raifon qui doit regler les avantages de la nature , qui font plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne favent pas s’en fervir. Celui qui a l’imagination féconde , mais qui ne fait pas faire le choix de fes richelTes , le perd & s’égare dans de .longs difeours. Parmi la multitude des chofes qu’il dit , il y en a quantité de mauvaifes : & les bonnes font étouffées par le grand nombre de celles qui ne vallent rien. S’il a de la chaleur avec celte fécondité, & s’il fuit le mouvement de fa clialeur, il tombe dans une infinité d’autres défauts ; fon difeours cR un tiffu perpétué! de figures : il ne parle jamais fans paffion, mais prefque toujours fans raifon. Etant prompt & chaud, les plus petites chofes l'excitent , ôc lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-féance; dans confiderer fi la chofe le mérité ; il entre en fureur ; il fe laiflfe emporter à la fougue de fon imagination, dont fes paroles peignent le déreglement 8c l’extravagance. Pour acquérir la perfeélion fouveraine de l’éloquence , il faut que l’efprit foit doüé de ces trois Digitized by Google

tate perdurant, & ſolida innatant ſtomacho, onera ſunt : at cùm ex eo quod erant, mutata ſunt, tunc demùm in vires & in ſanguinem tranſeunt. Idem his, quibus aluntur ingenia, præſtemus : ut quæcumque hauſimus, non patiamur integra eſſe, ne aliena ſint.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'eſprit neceſſaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualitez de l'eſprit ſont plus conſiderables & plus importantes. C'eſt la Raiſon qui doit regler les avantages de la nature, qui ſont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir. Celui qui a l'imagination féconde, mais qui ne ſait pas faire le choix de ſes richeſſes, ſe perd & s'égare dans de longs diſcours. Parmi la multitude des choſes qu'il dit, il y en a quantité de mauvaiſes : & les bonnes ſont étouffées par le grand nombre de celles qui ne vallent rien. S'il a de la chaleur avec cette fécondité, & s'il ſuit le mouvement de ſa chaleur, il tombe dans une infinité d'autres défauts ; ſon diſcours eſt un tiſſu perpetuel de figures : il ne parle jamais ſans paſſion, mais preſque toûjours ſans raiſon. Etant prompt & chaud, les plus petites choſes l'excitent, & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-ſéance ; ſans conſiderer ſi la choſe le merite ; il entre en fureur ; il ſe laiſſe emporter à la fougue de ſon imagination, dont ſes paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection ſouveraine de l'éloquence, il faut que l'eſprit ſoit doüé de ces trois

jo6 L A RhETTO RXQUE , ou l’Ar T ' j trois qualitcï; la première feft une capacité, ott une étendue d’elprit qui fait qu’on découvre fur t le fujet qui eft propofé, tout ce qui fe peut dire J avec abondance. Un efprit borné eft incapable ' de donner à une matière l’étendue qui lui eft neceftaire. La fécondé qualité confifte dans une certaine’ délicateflc , une certaine vivacité qui entre d’abord dans les chofes , qui les aprofondit , & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ontl’efprit pefant & groflier ne pénétrent pas dans les replis d’une affaire , ils n’en voient que le gros ; ainfi ils ne peuvent qu’effleurer la furface des chofes. La troifiémc qualité eft ,Ia iufteffe de î’efprit , ' c’eft elle qui réglé toutes les autres qualitez , foit de refprit , foit de l’imagination. Un efprit julte ^ choifit ; il ne s’arrête pas à tout ce que fon (imagination lui prefente ; il fait le difeernement i de tout ce qui fc doit dire , & de ce qui fe doit ' taire. II n’étend pas les chofes félon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrégé fon difeours, félon que la choie & le bon fens le demandent. U ne fe fie pas à fes premières idées ; il juge fl les chofes font auffi grandes qu’elles lui paroilTent , & choifit des expreffions qui leur conviennçnt , félon la lumière de la Raifon , & non pas félon le rapport de fon imagination , qui fouvent eft femblable à ces verres qui font Earoître les objets plus grands qu’ils ne le font. l’arrête lorfqu’elle eft trop legere : il l’excite , il l’échauffe lorlqu’elle eft trop froide: en un mot, il ufe bien des avantages que la nature lui a « donnez; il les perfeétionne ; & fi elle ne lui a pas été favorable , il combat fes défauts , & tâche de les corriger. Les bonnes qualitcz, de l’efprit ne fe rencontrent pas Digilized r Google

trois qualitez; la premiere eſt une capacité, ou une étenduë d'eſprit qui fait qu'on découvre ſur le ſujet qui eſt propoſé, tout ce qui ſe peut dire avec abondance. Un eſprit borné eſt incapable de donner à une matiere l'étenduë qui lui eſt neceſſaire.

La ſeconde qualité conſiſte dans une certaine délicateſſe, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choſes, qui les aprofondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'eſprit peſant & groſſier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voient que le gros; ainſi ils ne peuvent qu'effleurer la ſurface des choſes.

La troiſiéme qualité eſt la juſteſſe de l'eſprit, c'eſt elle qui regle toutes les autres qualitez, ſoit de l'eſprit, ſoit de l'imagination. Un eſprit juſte choiſit; il ne s'arrête pas à tout ce que ſon imagination lui preſente; il fait le diſcernement de tout ce qui ſe doit dire, & de ce qui ſe doit taire. Il n'étend pas les choſes ſelon la grandeur de leurs images; il amplifie ou abrege ſon diſcours, ſelon que la choſe & le bon ſens le demandent. Il ne ſe fie pas à ſes premieres idées; il juge ſi les choſes ſont auſſi grandes qu'elles lui paroiſſent, & choiſit des expreſſions qui leur conviennent, ſelon la lumiere de la Raiſon, & non pas ſelon le rapport de ſon imagination, qui ſouvent eſt ſemblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le ſont. Il l'arrête lorſqu'elle eſt trop legere: il l'excite, il l'échauffe lorſqu'elle eſt trop froide: en un mot, il uſe bien des avantages que la nature lui a donnez; il les perfectionne; & ſi elle ne lui a pas été favorable, il combat ſes défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'eſprit ne ſe rencontrent

 pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une mémoire heureufe; ce qui met une différence très-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorfqu'on leur donne du temps pour penfer , parlent mal fi on les obligc de parler fans préparation. Pour écrire il n'efi: pas befoin d'une imagination fi féconde , fi chaude & fi prompte. Quand on a un genie quin'eftpas entièrement malheureux , en méditant ferieufemenr on trouve ce que l'on doit & ce quel'on peut dire fur un fujet propofé. Ceux qui parlent avec facilité, fans préparation , reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & fe rallentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compofe une piece dans un cabinet. Les qualitex de l'efprit font préférables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernières qualitcz , ert comme un grand feu de poudre à caiîon, qui pafle en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate, mais auflitot on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage compofé avec jugement, conferve fa beauté, 6c plus il cft lù , plus il eft admiré , comme (remarque Tacite au fujet d'un certain Halcrius qui fut célébré pendant fa vie , mais dont les écrits n'eurent pas le même fuccès que fa perfonne , parce qu'ayant plus de feu d'imagination que dejuftefie d'efprit; fon talent étoit de parler fur le champ, 6c non pas d'écrire. Un Ouvrage folide 6t travaillé, dit Tacite, vit dans l'eftimc des hommes après la mort de fon Auteur : la douceur 6c l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : Quîntus Halerius eloquentÎ£ quead vixit œlebrat*t monimenta ingenii ejus hauil pertnde retinentm\ ScUiett impetu magis quant curâ vigebnt : utque méditât io aliorum & laker in pojlerum vatejcit ^ fie HaDigiiized by Google

pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une memoire heureuſe; ce qui met une difference très-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorſqu'on leur donne du temps pour penſer, parlent mal ſi on les oblige de parler ſans préparation. Pour écrire il n'eſt pas beſoin d'une imagination ſi féconde, ſi chaude & ſi prompte. Quand on a un genie qui n'eſt pas entiérement malheureux, en méditant ſerieuſement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire ſur un ſujet propoſé. Ceux qui parlent avec facilité, ſans préparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & ſe rallentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compoſe une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'eſprit ſont préferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, eſt comme un grand feu de poudre à canon, qui paſſe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate, mais auſſitôt on n'en parle plus; au contraire un ouvrage compoſé avec jugement, conſerve ſa beauté, & plus il eſt lû, plus il eſt admiré, comme remarque Tacite au ſujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant ſa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même ſuccès que ſa perſonne, parce qu'ayant plus de feu d'imagination que de juſteſſe d'eſprit; ſon talent étoit de parler ſur le champ, & non pas d'écrire. Un Ouvrage ſolide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'eſtime des hommes après la mort de ſon Auteur : la douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius..... eloquentiæ quoad vixit celebratæ, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quàm curâ vigebat : utque meditatio aliorum & labor in poſterum valeſcit, ſic*

Ha-

1 3o8 La RHST©Ri<tui, ou e’Ar t HaJerii camrum illud & prtjîucns cumipfojtmulexiinélum (Jl. „ Il V adcsefpritsd’tinordrefupcrieur , qui ont une élévation naturelle , nourris au Grand , pleins „ & enfler d’une certaine fierté noble Scgenei-eufe, comme parleieTraduéleurdeLongin. L’ékvan tiond’efprit, dit-il, eft une image de la grandeur I, d’ame; & c’ eft pourquoi nous admirons quelque„ fois la feule penfée d'un homme, enoorequ’unc „ parle point , à caufe de cette grandeur de courage „ que nous voions. Par exemple, lelilenced’Ajax „ aux Enfers, dansTOdynéeicarcefilenceajenc „ fai quoi de plus grand que tout ce qu’il aurait V pû dire. „ La première quafité qu’il faut donc fuppofer en ,) un véritable Orateur, c’eft qu’il n’ait point l’ef„ prit rampant. En effet, il n'eft pas poflTible J, qu’un homme qui n’a toute fa vie que desfen„ timensSc des inclinations baflès&fcrviles, puiffe „ jamais rien produire qui foit fort merveilleux , „ ni digne de la pofterité. Il n’y avrai-femblable„ ment que ceux iqui ont de hautes 6c de folides „ penfées qui puiffent faire des difeours élevez; 8c „ c’eft particulièrement aux Grands Hommes qu’il „ échappe de dire des chofes extraordinaires. Voicz, „ par exemple, ce que répondit Alexandre quand „ Darius lui fit offrir la moitié de l’Afîe avec fa „ fille en mariage. Pour moi , lui difoit Parme„ nion , Jt j'étois Alexandre , j'accepterois ces of,r jres. Et moi auffi, répliqua ce Prince , Ji j'étois „ Parmenion. N’elt-il pas vrai qu’il falloit être „ , Alexandre pour faire cette réponfe ^ „ Et c’eft en cette partie qu’a principalement excellé Homere, dont les penfées font toutes„ fublimcs , comme on le peut voir dans la defcription de la Déefle Difeorde, quia, dit-il, La tète dans les deux, & les phds fur la terre. Car Digitized by Google

Halerii canorum illud & profluens cum ipſo ſimul extinctum eſt.

„ Il y a des eſprits d'un ordre ſuperieur, qui ont „ une élevation naturelle, nourris au Grand, pleins „ & enflez d'une certaine fierté noble & genereuſe, „ comme parle le Traducteur de Longin. L'éleva- „ tion d'eſprit, dit-il, eſt une image de la grandeur „ d'ame; & c'eſt pourquoi nous admirons quelque- „ fois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne „ parle point, à cauſe de cette grandeur de courage „ que nous voions. Par exemple, le ſilence d'Ajax „ aux Enfers, dans l'Odyſſée: car ce ſilence a je ne „ ſai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit „ pû dire.

„ La premiere qualité qu'il faut donc ſuppoſer en „ un veritable Orateur, c'eſt qu'il n'ait point l'eſ- „ prit rampant. En effet, il n'eſt pas poſſible „ qu'un homme qui n'a toute ſa vie que des ſen- „ timens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe „ jamais rien produire qui ſoit fort merveilleux, „ ni digne de la poſterité. Il n'y a vrai-ſemblable- „ ment que ceux qui ont de hautes & de ſolides „ penſées qui puiſſent faire des diſcours élevez; & „ c'eſt particulierement aux Grands Hommes qu'il „ échappe de dire des choſes extraordinaires. Voiez, „ par exemple, ce que répondit Alexandre quand „ Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie avec ſa „ fille en mariage. *Pour moi*, lui diſoit Parme- „ nion, *ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces of-* „ *fres. Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'étois* „ *Parmenion.* N'eſt-il pas vrai qu'il falloit être „ Alexandre pour faire cette réponſe?

„ Et c'eſt en cette partie qu'a principalement „ excellé Homere, dont les penſées ſont toutes „ ſublimes, comme on le peut voir dans la deſ- „ cription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il,

„ *La tête dans les Cieux, & les pieds ſur la terre.*

Car

DE parler^ Lh. JV.CifMp. Vi. je.-) Car on peut dire que cette grandeur qu’il liu „ donne eft moins la mefure de la Difeovde, qi.t „ de la capacité & de l’élévation de l’efprit d’Homere. Chapitre VI. La diverjité ües'‘"iin.u 'iiiod' ' du tempera'^ ment diverftfie le ft'tle. Ci'âque perfonne , chaque climat a fin Jlile qui lui eji particulier. TE difeours eft le caraélerc de l’ame; notre •^humeur fe peint dans nos paroles; & chacun fans y penfer fuit le ftilc auquel fes difpofitions natuielles le portent. Elles font toutes differentes dans chaque homme : c’eft pourquoi il y a autant de differens ftiles qu’il y a de perfonnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniéré de parler qui lui eft particulière. Car, comme ordinairement ceux qui font d’un même pais , ont beaucoup de rapport dans leur tempérament, ils ont aufli*des maniérés de parler aflez femblaUes , & conformes à ce tempérament qui leur eft commun. Les Efpagnols , par exemple, qui font tous graves, choiliront bien plûtôt des mots dont la cadence fera majeftueufe , & des expreffions nobles , que des mots doux & languilTans, & des expreffions délicates , comme feroient les Itahens. Les Orientaux qui ont l’imagination chaude & pleine d’images, ne parlent que par métaphores & par allégories; parce que lorfqu’ils fe propofent de traiter quelque fujet, auffi^tôt leur imagination leur prelente mille images qui ont du rapport à ce fujet, dont ils peuvent tirer plufieursmc- taplioDigitized by Google

„ Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui
„ donne eſt moins la meſure de la Diſcorde, que
„ de la capacité & de l'élevation de l'eſprit d'Ho-
„ mere.

CHAPITRE VI.

La diverſité des imaginations & du temperament diverſifie le ſtile. Chaque perſonne, chaque climat a ſon ſtile qui lui eſt particulier.

LE diſcours eſt le caractere de l'ame; notre humeur ſe peint dans nos paroles; & chacun ſans y penſer ſuit le ſtile auquel ſes diſpoſitions naturelles le portent. Elles ſont toutes differentes dans chaque homme : c'eſt pourquoi il y a autant de differens ſtiles qu'il y a de perſonnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniere de parler qui lui eſt particuliere. Car, comme ordinairement ceux qui ſont d'un même païs, ont beaucoup de rapport dans leur temperament, ils ont auſſi des manieres de parler aſſez ſemblables, & conformes à ce temperament qui leur eſt commun. Les Eſpagnols, par exemple, qui ſont tous graves, choiſiront bien plûtôt des mots dont la cadence ſera majeſtueuſe, & des expreſſions nobles, que des mots doux & languiſſans, & des expreſſions délicates, comme feroient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images, ne parlent que par métaphores & par allegories; parce que lorſqu'ils ſe propoſent de traiter quelque ſujet, auſſi-tôt leur imagination leur preſente mille images qui ont du rapport à ce ſujet, dont ils peuvent tirer pluſieurs me-

 Ainfi fi ce fujet eftpeufenfiblc , comme CCS images font fort yives , qu'elles frappent fortement leur efprit , ôdc tournent, pour ainfi dire , vers elles , ils font bien plûtôt portez à fe fervir du nom de ces images avec lefquelles ce fujet a rapport , que du nom propre. Ils quittent doncles expreflions naturelles, pour employer celles qui font figurées ; c eft ce qui rend leur Hile obfcur à ceux qui n'ont pas une imagination auffi prompte qu'eux; car pour pénétrer dans le véritable fens de leurs paroles , il ne faut prefque jamais confiderer ce quelles lignifient naturellement , mais ce qu' elles peuvent fignificr prifes dans un fens métaphorique qu'il n'eft pas facile d'appercevpir , parce Que les métaphores dont ils fe fervent , font tirées d'objets qui ne nous frappent pas aufli vivement qu'ils en font frappez ; ainfi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaifon qu'ils ont avec la cliofe qui eft le fujet du dii'cours. . Cela fe remarque dans les Poéfies que nous avons des Orientaux : l'Kcriture fainte nous en fournit meme des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous fommes furpris d'abord , que ce Prince , en décrivant les beautez defonEpoufe, compare fon vifage au côté de la T our du mont Liban , qui regardoit la ville de Damas , & fes dents à une troupe de brebis nouvellement tendues, quifortcntdu bain : mais avec un peu d'application on pénétré dans fa penfée , & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il penfe aux beautez de Ibn Epoufe , il eft frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau, La Tour du Liban fe prefente à fon imagination, qui faifoit une face extraordinairement belle du côté de Damas; il eft frappé de la blancheur des brebis qui fortent du bain , & qui commencent à fe revêtir d'une nouvelle toifon. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne reçoit pas une fi grande Digitized by Google

taphores. Ainſi ſi ce ſujet eſt peu ſenſible, comme ces images ſont fort vives, qu'elles frappent fortement leur eſprit, & le tournent, pour ainſi dire, vers elles, ils ſont bien plûtôt portez à ſe ſervir du nom de ces images avec leſquelles ce ſujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expreſſions naturelles, pour employer celles qui ſont figurées; c'eſt ce qui rend leur ſtile obſcur à ceux qui n'ont pas une imagination auſſi prompte qu'eux; car pour pénétrer dans le veritable ſens de leurs paroles, il ne faut preſque jamais conſiderer ce qu'elles ſignifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent ſignifier priſes dans un ſens métaphorique qu'il n'eſt pas facile d'appercevoir, parce que les métaphores dont ils ſe ſervent, ſont tirées d'objets qui ne nous frappent pas auſſi vivement qu'ils en ſont frappez; ainſi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaiſon qu'ils ont avec la choſe qui eſt le ſujet du diſcours.

Cela ſe remarque dans les Poëſies que nous avons des Orientaux: l'Ecriture ſainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous ſommes ſurpris d'abord, que ce Prince, en décrivant les beautez de ſon Epouſe, compare ſon viſage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ſes dents à une troupe de brebis nouvellement tenduës, qui ſortent du bain: mais avec un peu d'application on pénetre dans ſa penſée, & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il penſe aux beautez de ſon Epouſe, il eſt frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban ſe preſente à ſon imagination, qui faiſoit une face extraordinairement belle du côté de Damas; il eſt frappé de la blancheur des brebis qui ſortent du bain, & qui commencent à ſe revêtir d'une nouvelle toiſon. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu: leur imagination ne reçoit pas une ſi

grande

DB PARLER. Liv. IV. Cbap. Vi. grande variété d'images. Quand ils penfent à un fujet, ils en font occupez; ainfi s'ils fe fervent de métaphores; ils ne les prennent que de chofes qui ont «ne liaifon fort étroite avec ce quifaitleprincipalfujctdelcurdifcours. Ceft pourquoi leur ftik ' eft fimple, naturel, & s'entend facüement. Ils fc donnent tout le temps qui eft neceflaire pour expliquer les chofes qu'ils propofent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportez parla vivacité deleur imagination , qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour paflertout d'un coup à d'autres chofes. , Rhéteurs diftinguent en trois clafles les differens ftiles que les differentes Inclinations des peuples leur font aimer. Le premier eft l'Afiatique , élevé , pompeux , magnifique. Les peuples de lAfîe ont été toûjours ambitieux eur difeours exprime leur humeur , ils aiment e luxe ; leurs paroles font accompagnées de plufieurs vains ornemens qu'une humeur féverc ne peut foufirir. Le fécond ftile eft l'Attique • Les Athéniens étoient plus reglez dans leurs manières de vivre : aulü font -ils plus exaéls & pour ainfi dire plus modeftes dans leurs ' difeours. Le troifiéme eft le ftile Rhodicn : Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieufe & paflionnée pour le luxe des Afiatiques , & de la modeltie des -Athéniens : leur ftile carafterife leur huineur ; il garde un milieu entre la hberte du ftile Afiatique , & la retenue du ftile Attiquc. C H AI Digitized by Coogle

grande varieté d'images. Quand ils penſent à un ſujet, ils en ſont occupez; ainſi s'ils ſe ſervent de métaphores; ils ne les prennent que de choſes qui ont une liaiſon fort étroite avec ce qui fait le principal ſujet de leur diſcours. C'eſt pourquoi leur ſtile eſt ſimple, naturel, & s'entend facilement. Ils ſe donnent tout le temps qui eſt neceſſaire pour expliquer les choſes qu'ils propoſent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportez par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour paſſer tout d'un coup à d'autres choſes.

Les anciens Rheteurs diſtinguent en trois claſſes les differens ſtiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier eſt l'Aſiatique, élevé, pompeux, magnifique. Les peuples de l'Aſie ont été toûjours ambitieux, leur diſcours exprime leur humeur, ils aiment le luxe; leurs paroles ſont accompagnées de pluſieurs vains ornemens qu'une humeur ſévere ne peut ſouffrir. Le ſecond ſtile eſt l'Attique: Les Atheniens étoient plus reglez dans leurs manieres de vivre: auſſi ſont-ils plus exacts, & pour ainſi dire plus modeſtes dans leurs diſcours. Le troiſiéme eſt le ſtile Rhodien: Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuſe & paſſionnée pour le luxe des Aſiatiques, & de la modeſtie des Atheniens: leur ſtile caracteriſe leur humeur; il garde un milieu entre la liberté du ſtile Aſiatique, & la retenuë du ſtile Attique.

3ii ' Lâ Rhi TORiQjai, ou l‘Ar T C H A P I T R r. V 1 1. I Chaque fiecle a fon fiile. La divcrfité des ftiles vient encore des piéju- i gez avec lefqucls on parle. Quand on conçoit dans le monde de l’eftime pour quelque maniéré d’écrire , & qu’il s’en fait une mode , chacun tâche de la fuivre, &de s’y conformer; mais comme l’on fe lafle des modes , ëc que ceux qui les ont inventées en cherchent de nouvelles après que celles-là font devenues communes , pour fc diftinguer de la foule ; ainfi il fe fait un changement perpétuel dans le langage aulli-bi en que dans les habits , comme nous l’avons dit ailleurs. C’eft ce qui fait que chaque âge, chaque fieclc a fa maniéré de parler qui lui eft particulière. Les bons Critiques reconnoident le temps auquel un Auteur a écrit en obfervant fa maniéré d’écrire, & fon goût : c’eft-à-dire l’eftime qu’il a pour de j:ertains tours , pour de certaines expreffions qu’il affeélc d’employer. Seneque a remarque qu’en chaque fiecle il y a toûjours quelque Auteur de réputation , qui efl; le modèle de tous ceux qui écrivent , lequel peut ainfi introduire de certaines maniérés qui , bien qu’elles foient mauvaifes , quand elles ont été une fois applaudies, font eni^aite en ufage, & tout le monde les afFeéle. C’ell ainfi qu’on voit de certains défauts autorifez pendant des fiecles entiers. Hoc vitia unus aliquis inducit , fub quo tune eloquentia ejl : ceteri imitantur , aller ' ^ alteri trndunt. Il en donne un exemple dans Salufte. On aima, dit-il, de fon temps les expref- i fions concifes , ôc une breveté obfcure. Sic Salujlio vigente Digitized-tiyK.îi ■

DE PARLER. Liv. JV. Chap vu. 313 vigente amputaU fenttntU, & verbtt ante expec^ tatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on afFeéte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de réputation a dit une fois , on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius : Qua apud Saluftium rara fuerunt , a~ puâ hune crebra funt (à* penè centinua^ nec fine caufiit llle enhn in bac incidebat, at bic ilia qua- ■■ rebat. Le ftile de chaque ficelé fait auiîi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les fiecles où les peuples ont été férieux & réglez , le ftile cft fec , auftere , 8c fans ornement. Le luxe s'eft introduit pendant le dérèglement des Republiaues , auffi-bien dans le langage que dans les halîits , dans les tables / 8c dans les bâtimens. Sénèque avoit fait cette obferyation : Genus dicendt imitatur publices ma^ res. Si difciplina civitatis laboraïut, ^ fe in dtlicias dédit , argumentum ejî luxuria publica orationis lafcivia\ fi mado non in uno aut in altero fint , fed approhata efl é* rteepta. ' pottjl alius (JJ'e ingénié, alitis anima colora fi ille (hnus ejî, fi compofitus , gravis , Jemperans , inger nium quoque (iccum ac fubrium ejî. C'eft ce qui eft arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous reftent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains fe contentoient feulement de fe faire entendre , 8c qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient groffieres, rudes, 8c ne fe pouvoient prononcer ni être entendues qu'avec peine. Aufli on fait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne favoient ce que c'étoit que de cuifiniers, de ragoûts; leurs maifons étoient de briques fans peinture, fans architedure ; en un mot, tout ce qui s'appelle O agréDigitized by Google

vigente amputatæ ſententiæ, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on affecte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius: *Quæ apud Saluſtium rara fuerunt, apud hunc crebra ſunt & penè continua, nec ſine cauſa. Ille enim in hæc incidebat, at hic illa quærebat.*

Le ſtile de chaque ſiecle fait auſſi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les ſiecles où les peuples ont été ſérieux & reglez, le ſtile eſt ſec, auſtere, & ſans ornement. Le luxe s'eſt introduit pendant le déreglement des Republiques, auſſi-bien dans le langage que dans les habits, dans les tables, & dans les bâtimens. Séneque avoit fait cette obſervation : *Genus dicendi imitatur publicos mores. Si diſciplina civitatis laboravit, & ſe in delicias dedit, argumentum eſt luxuriæ publicæ orationis laſcivia: ſi modo non in uno aut in altero ſint, ſed approbata eſt & recepta. Non poteſt alius eſſe ingenio, alius animo color, ſi ille ſanus eſt, ſi compoſitus, gravis, temperans, ingenium quoque ſiccum ac ſobrium eſt.* C'eſt ce qui eſt arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous reſtent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains ſe contentoient ſeulement de ſe faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient groſſieres, rudes, & ne ſe pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Auſſi on ſait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne ſavoient ce que c'étoit que de cuiſiniers, de ragoûts; leurs maiſons étoient de briques ſans peinture, ſans architecture; en un mot, tout ce qui s'appelle

eux; ils n’aimoient que l’utile. Lorfqu’ils commencèrent de fefervir de leurs grandes richeffes , après ces grandes victoires qui les rendirent mairies de preique tout le inonde , en même temps qu’ils modérèrent cette première feverité, & qu’ils ne furent plus fi ennemis des plaifirs , on voit que leur langue fe polit , & s’adoucit par degrez : ce qui continua depuis le fiecle des Scipions jufques à celui 'de l’Empereur Augufte. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit fimple & naturel, ayant feulement retranché ce quelle avoir de dur Sc de groffier. Ce changement lui fut ainfi avantageux, & la mit dans fa perfeétion. C’eft pourquoi on a toujours regardé comme des modèles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps- là. Mais enfin quand les Romains n’eurent plus d’ennemis confiderables , & qu’ils ne penferent • plus qu’à fe divertir , leur langue fut pleine d’affedations, de tours étudiez qui ne font point naturels. Ils ne recherchèrent plus dans leur Aile que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des adulions; en un mot, comme ils ne recherchèrent plus dans les viandes ime nourriture folide , mais des plaifirs qui font nuifibles à la fanté; auffi dans le diieours ils quittèrent cet air naturel & cette clarté qui font fi necelTaires pour fe faire entendre ; ils n’aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le fens , & empêchent qu’il ne paroifle. Le même Philofophe que je viens de citer, recherche la caufe de cerenverfement: c’efi, ditil, la vanité & le luxe, qui ne fe contentent point de ce qui eA commun & ordinaire. Quand on a de la vanité ,• l’on n’aime que la nouveauté. / y ■ DigitizetfBy

agrément étoit mal reçû chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorſqu'ils commencerent de ſe ſervir de leurs grandes richeſſes, après ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de preſque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette premiere ſeverité, & qu'ils ne furent plus ſi ennemis des plaiſirs, on voit que leur langue ſe polit, & s'adoucit par degrez : ce qui continua depuis le ſiecle des Scipions juſques à celui de l'Empereur Auguſte. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit ſimple & naturel, ayant ſeulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de groſſier. Ce changement lui fut ainſi avantageux, & la mit dans ſa perfection. C'eſt pourquoi on a toujours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis conſiderables, & qu'ils ne penſerent plus qu'à ſe divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiez qui ne ſont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur ſtile que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des alluſions; en un mot, comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture ſolide, mais des plaiſirs qui ſont nuiſibles à la ſanté; auſſi dans le diſcours ils quitterent cet air naturel & cette clarté qui ſont ſi neceſſaires pour ſe faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le ſens, & empêchent qu'il ne paroiſſe.

Le même Philoſophe que je viens de citer, recherche la cauſe de ce renverſement: c'eſt, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne ſe contentent point de ce qui eſt commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveauté.

 J té. Commendaito ex novitate-, ex Joliti ordinii commutatlone eaptatur. L’ambition porte à fe faire diftinguer, & le luxe, ou l’amour de la volupté fait qu’on ned point content de ce qui cfi: ordinaire. Cette corruption s’étend furie itile auffi-bien que fur les mœurs; après quoi on ne peut rien trouver de beau dans le dilcours, qui ne foit éloigné des manières ordinaires. Lùm ajjueiùt ammus fafî 'uüre ex more funt , isf un pro fovd'tclis folita funt , etiam in oinlioney quod novum quærit. AuÜi ceux qui ont le goût bon , fe donnent bien de garde d’imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-la ; & ils regardent toutes ces choies que ces Auteurs eitiment, comme des défauts qui trompent parquelqu’agrément, clukia vitia. Quand la décadence fe mit dans l’Empire Romain , quelque temps même auparavant, lorfque toutes les Nations du monde lé mêlèrent avec eux , il fe fit un langage mêlé , & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, ôc que l’on appelle les Auteurs de la bafle Latinité , ne paffent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine , debonejiamenta Latinitatis. Chapitre VIII. La matière que l'on traite doit déterminer dans le choix du Jîile. C’Eft la matière qui doit déterminer dans le choix du ftile. Ces expreffions nobles qui rendent le ftile magnifique , ces grands mots qui rempliflént la bouche, donnent aux chofes un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu’en fait celui qui parle d’elles d’une O i ma✓ Digilized by Google

té. *Commendatio ex novitate, ex ſoliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à ſe faire diſtinguer, & le luxe, ou l'amour de la volupté fait qu'on n'eſt point content de ce qui eſt ordinaire. Cette corruption s'étend ſur le ſtile auſſi-bien que ſur les mœurs; après quoi on ne peut rien trouver de beau dans le diſcours, qui ne ſoit éloigné des manieres ordinaires. *Cùm aſſuevit animus faſtidire quæ ex more ſunt, & illi pro ſordidis ſolita ſunt, etiam in oratione, quod novum quærit.* Auſſi ceux qui ont le goût bon, ſe donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choſes que ces Auteurs eſtiment, comme des défauts qui trompent par quelqu'agrément, *dulcia vitia.* Quand la decadence ſe mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorſque toutes les Nations du monde ſe mêlerent avec eux, il ſe fit un langage mêlé, & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que l'on appelle les Auteurs de la baſſe Latinité, ne paſſent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehoneſtamenta Latinitatis.*

CHAPITRE VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du ſtile.

C'Eſt la matiere qui doit déterminer dans le choix du ſtile. Ces expreſſions nobles qui rendent le ſtile magnifique, ces grands mots qui rempliſſent la bouche, donnent aux choſes un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une

3i6 La Rhb torique, ou l’Ar t maniéré fi relevée. Si donc ces chofes ne méritent point cette eftime, fi elles ne font grandes que dans l’imagination de l’Auteur, cette magnificence fait remarquer fon peu de jugement, en ce qu’il efiime des chofes qui ne font dignes que de mépris. Les figures , & ces tours éloignez de l'ordre naturel du difeours, découvreur auffi les mou-, ■vemens-du cœur: or, afin que ces figures foient jufl.es , la paflion dont elles font le caraétere doit etre raifohnable. Il n’y a rien qui approche plus de la folie , que de fe laifler aller à des emportcmens fans aucun fujet, de fe mettre en colere pour une chofe qu’on doit traiter avec froideur . Chaque mouvement a fes figures. Les figures enrichiflent le ftile , mais élles ne peuvent mériter de louanges li le mouvement qui les caufe n’eft loüable , comme nous l’avoni dit ci-deflhs. Je dis donc enewe que c’eft la matière qui réglé le ftile; lorfque les chofes font grandes, & que l’on ne peut les envifager fans reffentir quelque grand mouvement, le ftile qui les décrit doit être néceflairement animé , plein de mouvemens , enrichi de figures, de toutes fortes de métaphores. Si le fujet qu’on traite n’a rien d’extraordinaire , fi oh le peut confiderer fans être touché de paffion , le ftile doit être fimple. L’Art de parler n’ayant point de matière limitée, & toutes les chofes qui peuvent être l’objet de nos penfées pouvant être matières de parler, il y a une infinité de ftilcsdifferens , les cfpeccs de chofes que l’on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l’Art ont réduit toutes les manières d’écrire particulières ■ fous trois genres. La matière de tout difeours cft ou extrêmement noble, ou extrêmement baffe, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez ; favoir, la nobleffe & la baffeffe. Il y a trois genres de ftücs qui répondent à ces trois genres

Digitizea üÿ Cn i

maniere ſi relevée. Si donc ces choſes ne méritent point cette eſtime, ſi elles ne ſont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence fait remarquer ſon peu de jugement, en ce qu'il eſtime des choſes qui ne ſont dignes que de mépris. Les figures, & ces tours éloignez de l'ordre naturel du diſcours, découvrent auſſi les mouvemens du cœur: or, afin que ces figures ſoient juſtes, la paſſion dont elles ſont le caractere doit être raiſonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie, que de ſe laiſſer aller à des emportemens ſans aucun ſujet, de ſe mettre en colere pour une choſe qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement a ſes figures. Les figures enrichiſſent le ſtile, mais elles ne peuvent mériter de loûanges ſi le mouvement qui les cauſe n'eſt loüable, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

Je dis donc encore que c'eſt la matiere qui regle le ſtile; lorſque les choſes ſont grandes, & que l'on ne peut les enviſager ſans reſſentir quelque grand mouvement, le ſtile qui les décrit doit être néceſſairement animé, plein de mouvemens, enrichi de figures, de toutes ſortes de métaphores. Si le ſujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, ſi on le peut conſiderer ſans être touché de paſſion, le ſtile doit être ſimple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choſes qui peuvent être l'objet de nos penſées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de ſtiles differens, les eſpeces de choſes que l'on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manieres d'écrire particulieres ſous trois genres. La matiere de tout diſcours eſt ou extrémement noble, ou extrémement baſſe, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; ſavoir, la nobleſſe & la baſſeſſe. Il y a trois genres de ſtiles qui répondent à ces trois genres

de

 de matières; favoir, le fublime, lefimple, Sc le médiocre. L'on appelle quelquefois ces Itiles, caraderes ; parce qu'ils marquent la qualité de la matière qui cft le fujet du difeours. Quand on entreprend un ouvrage, on fe propofe toûjours une idée générale. Ledeflcin, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panégyrique d'un Prince, cft de relever l'éclat des aérions de fon Héros, & de porter fa gloire dans un fi haut point; qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la caufe d'un pauvre, fe contentera de perfuader à fes Auditeurs que celui dont il a pris la défenfe, eft un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de fon ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caraéleres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, fans perdre de vûë cette idée générale qu'on s' cft propofé d'en donner; car quoique toutes les chofes qui entrent dans la compofition d'un difeours ne loient pas d'une meme efpcce, il faut pourtant faire enforte quelles ayent un rapport avec le tout dont elles font partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal fujet, & qui n'en porte le caraélerc. On reprit aveoraifon les Alabandins comme d'une grande indecence , de ce que les Statues qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices , reprefentoient des Avocats qui plaidoient des caufes ; & que celles de leur Auditoire étoient des perfonnes qui s'exerçoient à la courfe , & qui joüoient au palet & à la paume. C'eft pour éviter un femblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres fuivans ce qui convient à chaque caraélere. P 3 Ch aDigitized by Google

de matieres; ſavoir, le ſublime, le ſimple, & le médiocre. L'on appelle quelquefois ces ſtiles, caracteres; parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui eſt le ſujet du diſcours. Quand on entreprend un ouvrage, on ſe propoſe toûjours une idée générale. Le deſſein, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, eſt de relever l'éclat des actions de ſon Heros, & de porter ſa gloire dans un ſi haut point; qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cauſe d'un pauvre, ſe contentera de perſuader à ſes Auditeurs que celui dont il a pris la défenſe, eſt un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de ſon ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, ſans perdre de vûë cette idée générale qu'on s'eſt propoſé d'en donner; car quoique toutes les choſes qui entrent dans la compoſition d'un diſcours ne ſoient pas d'une même eſpece, il faut pourtant faire enſorte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles ſont partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal ſujet, & qui n'en porte le caractere. On reprit avec raiſon les Alabandins comme d'une grande indécence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, repreſentoient des Avocats qui plaidoient des cauſes; & que celles de leur Auditoire étoient des perſonnes qui s'exerçoient à la courſe, & qui joüoient au palet & à la paume. C'eſt pour éviter un ſemblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres ſuivans ce qui convient à chaque caractere.

 A Pelles pour faire le portrait de fon ami Antigonus, qui avoir perdu l’œil gauche à l'armée, le peignit de profil, feifant feulement paroître la partie du vifage de ce Prince qui étoit fans difformité. 11 faut imiter cet artifice. Quelque noble que foit le fujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réüffir qu’en le faifant voir par la plus belle de fes faces. Les plus belles chofes ont leurs impcrfedlions; cependant la moindre tache qu’on découvre dans ce qu’on eftimoit auparavant , eft capable de faire perdre toute l’eftime qu’on en avoir conçue. Après avoir dit mille belles chofes; fi on ajoûte quelque chofe de bas , il fe trouvera des efprits affez malins pour ne faire attention qu’à cette baffefl'e , & oublier tout le relie. On ne doit rien dire qui démente ce que l’on a dit , 6c qui détruife la première idée qu’on a donnée. Longin reprend Hefiode de ce que dans le Poème qu’il a intitulé : Le Bouclier-, après avoir dit ce qu’il pouvoit pour faire ime peinture terrible de la Décffe des Tenebres, il gâte 'ce qu’il avoit dit en ajoutant ces mots : Une puante humeur lui coulait tics narines. Cette circonllance ne rend pas cette Déeffc terrible , qui étoit le deffein d’Hcfiode , mais odieufe & dégoûtante. Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puifquc la vérité doit toujours paroître, Ü faut s’attacher à tourner les chofes dont on veut donDigitized tîy

CHAPITRE IX.

Regle pour le ſtile ſublime.

APellès pour faire le portrait de ſon ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faiſant ſeulement paroître la partie du viſage de ce Prince qui étoit ſans difformité. Il faut imiter cet artifice. Quelque noble que ſoit le ſujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réüſſir qu'en le faiſant voir par la plus belle de ſes faces. Les plus belles choſes ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans ce qu'on eſtimoit auparavant, eſt capable de faire perdre toute l'eſtime qu'on en avoit conçuë. Après avoir dit mille belles choſes; ſi on ajoûte quelque choſe de bas, il ſe trouvera des eſprits aſſez malins pour ne faire attention qu'à cette baſſeſſe, & oublier tout le reſte. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui détruiſe la premiere idée qu'on a donnée. Longin reprend Heſiode de ce que dans le Poëme qu'il a intitulé : *Le Bouclier*; après avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de la Déeſſe des Tenebres, il gâte ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots:

Une puante humeur lui couloit des narines.

Cette circonſtance ne rend pas cette Déeſſe terrible, qui étoit le deſſein d'Heſiode, mais odieuſe & dégoûtante.

Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puiſque la verité doit toûjours paroître, il faut s'attacher à tourner les choſes dont on veut

DI PARLER. Liv. lV,,Cbap.lX. 319 donner une grande idée, de maniéré qu’elles paroilTent par leur bel endroit. Zeuxis , pour reprefenter Hclene auüi belle que les Poètes Grecs la font dans leurs vers , étudia les traits naturels des plus belles perfonnes de la ville où il faifoit cet ouvrage, & donna à fon Helenc toutes les grâces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorfqu’on eft donc maître de fon fujet, qu’on peut ajot\teroa retrancher : qu’un Poète , par exemple , entreprend de faire une defeription d’une tempête, il doit confiderer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonllances , les fuites, pour rapporter ce qui eft de plus extraordinaire & de plus furpre• nant, comme le fait l’Auteur des vers fuivans. Comme l'on voit les flots foâlevez ^ar V or agit Fondre fur un vaifleau q^ui t'oppoje a leur rttge y Lèvent avec fureur dans les voiles frémit , La mer blanchit d'écume , ©* l'air au loin gémit : Le Matelot troublé , que fon art abandonne , Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne. . Les expreffions du ftile fublimc doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu’on envifage comme fa fin. Quoique la matière ne foit pas également noble dans toutes fes parties: neanmoins il faut garder une certaine uniformité de ftile. Dans un Palais il y a des appartemens auffi-bien pour les derniers Officiers , que pour ceux qui approchent de la perfonne du Prince._ Il y a des laies & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les fales , cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, &: chaque partie, pour balFe qu’elle foit, fait O 4 afl'ez Digitized by Google

donner une grande idée, de maniere qu'elles paroiſſent par leur bel endroit. Zeuxis, pour repreſenter Helene auſſi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs vers, étudia les traits naturels des plus belles perſonnes de la ville où il faiſoit cet ouvrage, & donna à ſon Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorſqu'on eſt donc maître de ſon ſujet, qu'on peut ajoûter ou retrancher: qu'un Poëte, par exemple, entreprend de faire une deſcription d'une tempête, il doit conſiderer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonſtances, les ſuites, pour rapporter ce qui eſt de plus extraordinaire & de plus ſurprenant, comme le fait l'Auteur des vers ſuivans.

Comme l'on voit les flots ſoûlevez par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit:
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Les expreſſions du ſtile ſublime doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on enviſage comme ſa fin. Quoique la matiere ne ſoit pas également noble dans toutes ſes parties: neanmoins il faut garder une certaine uniformité de ſtile. Dans un Palais il y a des appartemens auſſi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la perſonne du Prince. Il y a des ſales & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les ſales, cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie, pour baſſe qu'elle ſoit, fait

310 La Rhîtoriqjje, ou l’Art aflei voir de quel tout elle eft partie. Ainfî darrs le ftile fublime , quoique les expreffions doivent répondre à la matière , il faut neanmoins parler des cEofes qui ne font que médiocres avec un air qui les relcve de leur baiTeffe, parce qu’ayant deflein de donner une haute idée de fon fujet , il eft neceilairc que tout porte fes livrées, luifaflc honneur, Ik que l’ouvrage entier falle connoître dans toutes fes parties la qualité de ce fujet. Les Ecrivains ambitieux, pour avoir fujet de n’employer que ce ftjlt fublime, mêlent avec tout ce qu’ils traitent, des chofes grandes ôeprodigieufes, iàns prendre garde ü l’invention de ces prodiges cil fondée fur la Raifon. Les Grecs appellent ce vice Florus qui a fait un petit abrégé de l’Hiftoire. Romaine, me fournit un exemple allez remarquable de cette Tératologie. 11 n’étoit queftion que de dire, comme fait Sextus Ru fus ; ^ue l'Empire Romain s'étoit éten~ Ju jufques à l Océan , par la conquête que Decimus Brut us avoit faite de toute l'Efpagne'y ce qu’il exprime ainfi en Latin, Hifpanias per Decimum Brutum obtinuimus, é* ufque ad Gades ô* Oceanum pervenimus. Florus prenant un vol plus élevé , dit ; Decimus Brutus aliquanto latius CaliUcos , atque omnes GalUcie populos , formidatumque militibus fiumen ob/ivionis , peregratoque violer Oceani Uttore non priùs figna convertit quàm cadentem in maria Jolem , obrutumque aquis ignem non fine quodam Jacrilegii metu é»* borrore deprehendit. 11 groffit ainfi fa narration de prodiges: il s’imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtesjufques tuxex•trémitez des Efpagnes, frémirent de peur , appercevans l’Océan, & qu’ils fe crurent coupables d’avoir regardé avec des yeux téméraires le Soleil dans fon couchant, lorfqu’il femble éteindre Digi-i;-

aſſez voir de quel tout elle eſt partie. Ainſi dans le ſtile ſublime, quoique les expreſſions doivent répondre à la matiere, il faut neanmoins parler des choſes qui ne ſont que médiocres avec un air qui les releve de leur baſſeſſe, parce qu'ayant deſſein de donner une haute idée de ſon ſujet, il eſt néceſſaire que tout porte ſes livrées, lui faſſe honneur, & que l'ouvrage entier faſſe connoître dans toutes ſes parties la qualité de ce ſujet.

Les Ecrivains ambitieux, pour avoir ſujet de n'employer que ce ſtile ſublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des choſes grandes & prodigieuſes, ſans prendre garde ſi l'invention de ces prodiges eſt fondée ſur la Raiſon. Les Grecs appellent ce vice περατολογία. Florus qui a fait un petit abregé de l'Hiſtoire Romaine, me fournit un exemple aſſez remarquable de cette *Teratologie.* Il n'étoit queſtion que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu juſques à l'Ocean, par la conquête que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Eſpagne*; ce qu'il exprime ainſi en Latin. *Hiſpanias per Decimum Brutum obtinuimus, & uſque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Galilæcos, atque omnes Gallæciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs ſigna convertit quàm cadentem in maria ſolem, obrutumque aquis ignem non ſine quodam ſacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il groſſit ainſi ſa narration de prodiges: il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes juſques aux extrémitez des Eſpagnes, fremirent de peur, appercevans l'Ocean, & qu'ils ſe crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans ſon couchant, lorſqu'il ſemble éteindre

DE paEIEh. LîxkIV. Cbap.lX. 32.I àre fcs feux dans les eaux de l’Océan. Ce defaut eft auffi àppellé Enflure , parce que cette maniéré de dire les chofes avec un air fublime qui ne leur convient point , eft femblable à ce faux embonpoint des malades qui paroiflènt gras lorfque la fluxion les rend bouffis. Le caractère fublime eft difficile: tout le monde ne peut f)as s’élever au deflus du commun , & continuer ong-temps le même vol. Il eft facile de s’élever par la grandeur des expreffions ; mais fi ces expreffions ne font pasfoutenuës parla grandeur du lujet, & remplies de chofes folides, on les compare juftement à ces grandes échafles qui font remarquer la petite taille de ceux qui s’en fervent , en même temps quelles les élevent. On peut bien par la machine d’une phrafe faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle tombe bien-tôt dans fon néant , & cette élévation ne fait que l’expofer aux yeux de ceux qui ne l’auroient jamais apperçûë , fi elle étoit demeurée dans fon obfcurité. Cette affeélation de donner un air de grandeur à toutes les chofes que l’on propoie , & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce foupçon aux perfonnes judicieufes , qu’un Auteur a voulu cacher la baflefle de fes pènfées fous cette vaine montre de grandeur. Auifi , comme dit Quintilicn , plus un cfprit eft rampant 8c borné , plus il affccle de paroitre élevé & fécond. Les petites gens affeétent de paroitre grands en s’élevant fur la pointe de leurs pieds Ceux qui font foibles, font le plus de rodomontades. Cette enflure du ftile, ces affeélations de mots 'qui font du bruit, font plutôt des témoignages de foiblellc que de force. Qjio quijsiue ingenio mivîts vakt , hoc fe ntiigis atioUne dilutare conatuT'i (înturâ brèves in digitos eriguntur , & plura infnni mi liant ur } nam & tumidtiS} & corO 5 rtipDigitized by Google

dre ſes feux dans les eaux de l'Ocean.

Ce défaut eſt auſſi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choſes avec un air ſublime qui ne leur convient point, eſt ſemblable à ce faux embonpoint des malades qui paroiſſent gras lorſque la fluxion les rend bouffis. Le caractere ſublime eſt difficile: tout le monde ne peut pas s'élever au deſſus du commun, & continuer long-temps le même vol. Il eſt facile de s'élever par la grandeur des expreſſions; mais ſi ces expreſſions ne ſont pas ſoutenuës par la grandeur du ſujet, & remplies de choſes ſolides, on les compare juſtement à ces grandes échaſſes qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en ſervent, en même temps qu'elles les élevent. On peut bien par la machine d'une phraſe faire monter une bagatelle fort haut; mais elle tombe bien-tôt dans ſon néant, & cette élevation ne fait que l'expoſer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, ſi elle étoit demeurée dans ſon obſcurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choſes que l'on propoſe, & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce ſoupçon aux perſonnes judicieuſes, qu'un Auteur a voulu cacher la baſſeſſe de ſes penſées ſous cette vaine montre de grandeur. Auſſi, comme dit Quintilien, plus un eſprit eſt rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant ſur la pointe de leurs pieds Ceux qui ſont foibles, font le plus de rodomontades. Cette enflure du ſtile, ces affectations de mots qui font du bruit, ſont plûtôt des témoignages de foibleſſe que de force. *Quo quiſque ingenio minùs valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur; & ſtaturâ breves in digitos eriguntur. & plura infirmi minantur; nam & tumidos, & cor-*

I 3ii La Rhetoriqjui, ou l’A r t ruptos, é>* tinnulos ; «à* quocumque alto Cacozen* genere peccantes certum babeo non viritm , fed inJirmitatis vit h laborare, Longin donne pour exemple de l’enflure l’exprefl'ion de Gorgias , qui a appellé Xcrxès te Jupiter des Perfesi & les Vautours des fepulchres animez. Il compare les Auteurs enflez à ces oifeaux qui s’élèvent fi haut qu’on les perd de vûë. 11 dit qu’ils n’ont que du vent ^ de l’écorce, qu’ils refiemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour foufiler dans une petite flûte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu’en matière d’éloquence il n’y a rien de plus difficile à éviter que l’enflure. Car comme en toutes chofes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons fur tout d’être acculez de fecherefle, ou de peu de force; il arrive je ne fai comment que la plupart tombent dans ce vice : fondez fur cette maxime commune. Dans un noble projet on tombe noblement. Un ftile enflé eft ordinairement froide car lorsqu’on veut dire une grande chofe, & que cependant on ne dit qu’une puérilité , au lieu d’échauffer on refroidit. Qui n’auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour loüer Alexandre le Grand, difoit de lui qu’il avoit conquis toute l’Afie en moins de temps qu’Ifocrate n’en avoit ' employé à compofer fon Panégyrique } Les I grandes expreffions, les mots magnifiques de 1 plufieurs fyllabes, une cadence fonore, élevée, t conviennent aux grandes chofes quiiméritent d’êI tre dites noblement. Le rtile fublime demande 1 aaiffi des reflexions férieufes, desfentcnces; ç’eft{ à-dire, des maniérés de s’exprimer ingenieûfes, I courtes, vives, qui par un tour non commun I exr i

Digitized by Gïïôglo

ruptos, & tinnulos ; & quocumque alto Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare.

Longin donne pour exemple de l'enflure l'expreſſion de Gorgias, qui a appellé Xerxès *le Jupiter des Perſes*, & les Vautours *des ſepulchres animez*. Il compare les Auteurs enflez à ces oiſeaux qui s'élevent ſi haut qu'on les perd de vûë. Il dit qu'ils n'ont que du vent & de l'écorce, qu'ils reſſemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flûte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu'en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons ſur tout d'être accuſez de ſechereſſe, ou de peu de force; il arrive je ne ſai comment que la plûpart tombent dans ce vice: fondez ſur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Un ſtile enflé eſt ordinairement *froid*; car lorſqu'on veut dire une grande choſe, & que cependant on ne dit qu'une puerilité, au lieu d'échauffer on refroidit. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour loüer Alexandre le Grand, diſoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Aſie en moins de temps qu'Iſocrate n'en avoit employé à compoſer ſon Panegyrique? Les grandes expreſſions, les mots magnifiques de pluſieurs ſyllabes, une cadence ſonore, élevée, conviennent aux grandes choſes qui méritent d'être dites noblement. Le ſtile ſublime demande auſſi des reflexions ſérieuſes, des ſentences; c'eſt-à-dire, des manieres de s'exprimer ingenieuſes, courtes, vives, qui par un tour non commun

ex-

DI PARLER. Lh. IV. Cbap. X. 313 . excitent l’attention. Mais pour cela il faut que le fujct foit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au ftile fublime, parce que le fujct en étant grand , on ne peut point l’envifager froidement ; n’être point touche & émû de ce qu’il y a d’extraordinaire. Ainfile difeours qui exprime ces mouvemens , eft néceflairement figuré : mais ces figures marquent l’égarement , & pour ainfî dire , l’yvrefle de celui qui entre dans de grandes paffions fans raifon. C’eft aflex parlé des défauts où tombent ceux qui emploient le ftile fublime mal à propos ; donnons au moinS' un exemple d’un difeours qui en ait les bonnes qualitez fans ces défauts. Monfieur Flechier parle avec ces paro ^ les magnifiques contre les Juges qui ne s’acquittent que négligemment de leur devoir; qui ren~ verfant l'ordre des chofes , ifi font une oeçupatton de leurs amufemens y & qui ne donnent k leurs Charges que les refies d'une oifiveté \languiff ante y comme s'ils n' étaient Juges que pour être de temps en temps fur les Fleurs de lys y où ils vont peut-être rever à leurs divertijjemens pajfez dont ils ont encore l'imagination remplie , ou reparer par un mortel affoupijfement les veilles qu’ils ont donné a leurs plaifirs. Chapitre X. Du ftile i ou caraflere fimple. C’Eft une règle de bon fens , qu’il faut que les mots conviennent aux chofes. Ce qui ell grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire fimplement ce qui eft bas , 6c rien d’extraordinaire , Ti TU ait uiK‘ù uiKcsèi. Or c eft ce 'qui eft difficile ‘ ‘ 06 non Oigitized by Google

excitent l'attention. Mais pour cela il faut que le ſujet ſoit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au ſtile ſublime, parce que le ſujet en étant grand, on ne peut point l'enviſager froidement; n'être point touché & émû de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainſi le diſcours qui exprime ces mouvemens, eſt néceſſairement figuré : mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainſi dire, l'yvreſſe de celui qui entre dans de grandes paſſions ſans raiſon. C'eſt aſſez parlé des défauts où tombent ceux qui emploient le ſtile ſublime mal à propos; donnons au moins un exemple d'un diſcours qui en ait les bonnes qualitez ſans ces défauts. Monſieur Flechier parle avec ces paroles magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir; *qui renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps ſur les Fleurs de lys, où ils vont peut-être rever à leurs divertiſſemens paſſez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou reparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont donné à leurs plaiſirs.*

CHAPITRE X.

Du ſtile, ou caractere ſimple.

C'Eſt une regle de bon ſens, qu'il faut que les mots conviennent aux choſes. Ce qui eſt grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire ſimplement ce qui eſt bas, & rien d'extraordinaire, Τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, τὰ δὲ μικρὰ μικρῶς. Or c'eſt ce qui eſt difficile

314 La Rhetoriqjue, ou l’Ar T non pour le choix de la matière , mais pour l’élocution. Il faut avoir une connoiflance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire fimplemcnt , & fe foùtenir fans tomber. Il . y a des termes & des tours qu’on n’cmploie que | dans les grandes occafions ; mais ordinairement f ce qui fait le ftilc fublime dont nous venons de 1 parler', ce font les métaphores, les figures où l’on a une grande liberté. Mais quand il s’agit de dire quelque chofe fimplement, c’eft-à-dire,] d’en parler comme l’on parle ordinairement , on ! eft affujetti à l’ufage ordinaire , qu’il faut par confequcnt polTeder en perfection pour réuffir dans le ftile fimple. Ceft pourquoi on eftime plus pour la pureté de la langue les lettres que Cicéron écrivoit à fes amis , que fes Harangues. Il en elt de même de ce que Virgile a écrit dans ce ftile, comme font fes Bucoliques. Le caractère fimple dont nous parlons ici, a j donc fes difficultez. Le choix des chofcs n’y elt 1 pas difficile, comme nous l’avons dit , puifqu’elles doivent être communes & ordinaires ; mais c’eft ce qui le rend difficile : car la grandeur des chofes éblouît ôc cache les défauts d’un Ecrivain. Quand on parle de chofcs rares & extraordinaires, on peut emploier des métaphores, parce que l’ufagc | ne donne point d’expreüions allez fortes. Ledifcours peut être enrichi défigurés, parce que l’on n’envifage gueres ce qui eft grand tranquillement, ni fans rcfientir des mouvemens d’admiration, d’amour ou de haine, de crainte ou d’efperance. Au contraire , fi l’on n’a pour !objct que des chofes communes, on eft obligé de n’cmpIoyer que les termes propres & ordinaires ; il n’eft pas 1 permis de figurer Ibndifcoursj il fa ut parler fimplement, ce qui n’eft pas fans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la ‘ liber/ Digitized by CuiTîglc

non pour le choix de la matiere, mais pour l'élocution. Il faut avoir une connoiſſance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire ſimplement, & ſe ſoûtenir ſans tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'emploie que dans les grandes occaſions ; mais ordinairement ce qui fait le ſtile ſublime dont nous venons de parler, ce ſont les metaphores, les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque choſe ſimplement, c'eſt-à-dire, d'en parler comme l'on parle ordinairement, on eſt aſſujetti à l'uſage ordinaire, qu'il faut par conſequent poſſeder en perfection pour réuſſir dans le ſtile ſimple. C'eſt pourquoi on eſtime plus pour la pureté de la langue les lettres que Ciceron écrivoit à ſes amis, que ſes Harangues. Il en eſt de même de ce que Virgile a écrit dans ce ſtile, comme ſont ſes Bucoliques.

Le caractere ſimple dont nous parlons ici, a donc ſes difficultez. Le choix des choſes n'y eſt pas difficile, comme nous l'avons dit, puiſqu'elles doivent être communes & ordinaires; mais c'eſt ce qui le rend difficile : car la grandeur des choſes éblouït & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choſes rares & extraordinaires, on peut emploier des métaphores, parce que l'uſage ne donne point d'expreſſions aſſez fortes. Le diſcours peut être enrichi de figures, parce que l'on n'enviſage gueres ce qui eſt grand tranquillement, ni ſans reſſentir des mouvemens d'admiration, d'amour ou de haine, de crainte ou d'eſperance. Au contraire, ſi l'on n'a pour objet que des choſes communes, on eſt obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires : il n'eſt pas permis de figurer ſon diſcours; il faut parler ſimplement, ce qui n'eſt pas ſans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liber-

 liberté de recourir aux figures eftfouvent commode pour s’exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne fe trouvent pas toûjours. L’cxpericnce fait connoître qu’il eft plus facile de faire des figures , que de parler naturellement. J’ai toûjours obfervé que c’eft le caraéferedes petits génies que l’afFedation dans le difeours; un efprit élevé , îblidc , n’établit pas fa réputation fur des phrafes , fur des cxprclTions .qui n’ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les chofes d’une manière naturelle } Pourquoi dircobfcurément que nous nous devenons plia chers à mefu~ re que nous Jommes plus près de nou% perdre ; pour dire que quand on envieux, & fur le point de mourir, on ménage davantage la vie } Cette Îienfée cll-elle firare, fi myfterieufc, qu’il la falût ainfi envelopper ? Il en eft de même de cette exprefiion : A parler fainement , nous nous /ô;»mes les premiers fâcheux dans un commerce trop long isf trop ferieux avec nous-mêmes. Ne parleroit-on pas plus raifonnablement en difant limplement ce qu’on veut ici marquer : qu’on s’enmiye quand on eftfeul, fi cette folitude dure longtemps ? Le fameux Rheteur que je cite fouvent, Longin, remarque qu’un difeours tout limple exprime quelquefois mieux la chofe, que toute la pompe & tout l’ornement : qu’on le voit dansles affaires de la vie; une choie énoncée d’une faucon ordinaire fe fai Tant plus aifément croire : car les expreffjons fimples marquent un homme qui dit bonnement les chofes, & qui n’y entend point de fineffe. Je fuppofe que ces expreffions renferment un fens qui n’a rien de grolher ni de trivial. Cet avis eft de la dernierc importance pour les ' converfations & pour les compofitions; on doit par tout éviter ce qui s’appelle phrafe, & faire confifter l’efprit à duc des chofes raifonnables , P 7

U Digitized by Google

liberté de recourir aux figures eſt ſouvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne ſe trouvent pas toûjours. L'experience fait connoître qu'il eſt plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

J'ai toûjours obſervé que c'eſt le caractere des petits génies que l'affectation dans le diſcours; un eſprit élevé, ſolide, n'établit pas ſa reputation ſur des phraſes, ſur des expreſſions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choſes d'une maniere naturelle ? Pourquoi dire obſcurément que *nous nous devenons plus chers à meſure que nous ſommes plus près de nous perdre*; pour dire que quand on eſt vieux, & ſur le point de mourir, on ménage davantage la vie ? Cette penſée eſt-elle ſi rare, ſi myſterieuſe, qu'il la fallût ainſi envelopper ? Il en eſt de même de cette expreſſion : *A parler ſainement, nous nous ſommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop ſerieux avec nous-mêmes.* Ne parleroit-on pas plus raiſonnablement en diſant ſimplement ce qu'on veut ici marquer : qu'on s'ennuye quand on eſt ſeul, ſi cette ſolitude dure longtemps ? Le fameux Rheteur que je cite ſouvent, Longin, remarque qu'un diſcours tout ſimple exprime quelquefois mieux la choſe, que toute la pompe & tout l'ornement : qu'on le voit dans les affaires de la vie; une choſe énoncée d'une façon ordinaire ſe faiſant plus aiſément croire : car les expreſſions ſimples marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe. Je ſuppoſe que ces expreſſions renferment un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial. Cet avis eſt de la derniere importance pour les converſations & pour les compoſitions; on doit par tout éviter ce qui s'appelle phraſe, & faire conſiſter l'eſprit à dire des choſes raiſonnables,

3^6 La Rhétorique, ou l’A r t fc à les dire d’une manière naturelle, en fefervant des termes propres que Tulagc a établi,, fans en affeéter d’autres. C’eft donc dans ce guc nous appelions le ftile fimple, qu’un honnête homme doit particulièrement s’exercer. Or, il y a bien de la différence entre la fimplicité & la baffeiTe qui n’eft jamais bonne , & qu’il faut éviter. La matière du ftile fimple n’a aucune élévation; mais ce lî’efl: pas à dire que le difeours 'qui l’exprime doive être vil & méprifable. Elle ne demande pas ' les pompes & les ornemens de l’Eloquence, ni d’être revêtue d'habits magnifiques; mais aufli elle rejette les façons de parler baffes; elle veut que les habits que l’on lui donne foient propres & honnêtes ; & ce qu’il faut bien remarquer, c’cll: que dans ce ftile on peut être fublime , penfer & parler fublimement. Car, comme le remarque le fameux Traducteur de Longin,par le fublime, dont Longin a fait un excellent Traité, on ne doit pas entendre ce que les Orateurs appellent le Jlite Juhlme ; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le di/cours y à* qui fait qu’un ouvrage enkve , ravit , travfporte. Le Jlile fublime veut toujours de grands mois , mais le fublime fe peut trouver dans une feule pen~ < fée , dans une feule figure , dans un feul tour de paroles. Une chofe peut être dans le file fihlime , dlf n'etre pourtant pas fublime ; cef -àdire , n'avoir rien d'extraordinaire , de Jurprenant. Le fublime demande donc quelque chofe de nouveau 8c dans le tour, 8c danslapenlee. On donne ce Quatrain comme un chef-d’œuvre en naïveté. L’expre'ffon en cft fimple, mais la penfée du Poète lurprend , 8: donne en un mot plus d'idées que ne feroic un long difeours.
Co0 DIgitized by C V'OiiL

& à les dire d'une maniere naturelle, en ſe ſervant des termes propres que l'uſage a établi, ſans en affecter d'autres.

C'eſt donc dans ce que nous appellons le ſtile ſimple, qu'un honnête homme doit particulierement s'exercer. Or, il y a bien de la difference entre la ſimplicité & la baſſeſſe qui n'eſt jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere du ſtile ſimple n'a aucune élevation; mais ce n'eſt pas à dire que le diſcours qui l'exprime doive être vil & mépriſable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'Eloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques; mais auſſi elle rejette les façons de parler baſſes; elle veut que les habits que l'on lui donne ſoient propres & honnêtes; & ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt que dans ce ſtile on peut être ſublime, penſer & parler ſublimement. Car, comme le remarque le fameux Traducteur de Longin, par le ſublime, dont Longin a fait un excellent Traité, on ne doit pas entendre *ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime veut toujours de grands mots, mais le ſublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtile ſublime, & n'être pourtant pas ſublime; c'eſt-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire, de ſurprenant.* Le ſublime demande donc quelque choſe de nouveau & dans le tour, & dans la penſée. On donne ce Quatrain comme un chef-d'œuvre en naïveté. L'expreſſion en eſt ſimple, mais la penſée du Poëte ſurprend, & donne en un mot plus d'idées que ne feroit un long diſcours.

DI TARI EK thu IV. Cbûp. XJ, 317 Coins ejî mort de maJatUe ; Tu veux que j'en pleure le fort : Hé bien , que veux-tu que j’en die î Coins vivoit , Colas cjl mort. Chapitre XI. Du JUle médiocre, JE ne dirai rien du caraélere médiocre , parce qu’il fuffit de favoir qu’il confiüc dans unç médiocrité qui doit participer de la grandeurdu caraélere fublime, & de la fimplicité ducaraétere fimple. Virgile nous a donné l’exemple de ces trois caraéleres. Son Eneïde efl dans le caradere fublime: il n’y parle que de combats, qucdefîeges, que de gucrres,que de Princes, que de Héros. Tout y cil magnifique ; les fentimens & les paroles : la grandeur des expreflions répond à la grandeur du lujet. On ne lit rien dans ce Poe inc qui foit ordinaire. Ce Poëtc ne fe /fert point de termes que l’iifage de la lie du peuple ait, pour ainfi dire, profané. S’il elt obligé dénommer les chofes communes, il le fera par quelque tour particulier , par quelque Trope, par exemple, pour punis, du pain, il mettra Cercs, qui ctoit parmi les Payens, la, Déellé des bleds. Le caraderc des Eclogues eft fimple. Ce font des Bergers qui parlent, qui s’entretiennent de leurs amours , de leurs troupeaux , de leurs campagnes d’une manière fimple, & qui convient à des Bergers. Les Gcorgi(|ues font d’un caradere médiocre. La matière qu il y traite n’approche pas de celle de l’Eneïdc. Virgile ne parle point dans cet ouvr.tge
Digitized by Google

Colas eſt mort de maladie ;
Tu veux que j'en pleure le ſort :
Hé bien, que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

CHAPITRE XI.

Du ſtile médiocre.

JE ne dirai rien du caractere médiocre, parce qu'il ſuffit de ſavoir qu'il conſiſte dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractere ſublime, & de la ſimplicité du caractere ſimple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Eneïde eſt dans le caractere ſublime : il n'y parle que de combats, que de ſieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y eſt magnifique ; les ſentimens & les paroles : la grandeur des expreſſions répond à la grandeur du ſujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui ſoit ordinaire. Ce Poëte ne ſe ſert point de termes que l'uſage de la lie du peuple ait, pour ainſi dire, profané. S'il eſt obligé de nommer les choſes communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope, par exemple, pour *panis*, du pain, il mettra *Cerès*, qui étoit parmi les Payens, la Déeſſe des bleds.

Le caractere des Eclogues eſt ſimple. Ce ſont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes d'une maniere ſimple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques ſont d'un caractere médiocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ouvrage

3i8 La RHifoRKiUEi o* i’Akt vragc de ces grandes guerres , de ces illuilres combats , 8c de l’établiflement de l’Empire Romain , qui font le fujet de fon Eneïde ; mais aufli les Georgiques ne font pas ravalezjufqucs à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénétré dans les caufes les plus cachées de la nature , il découvre les myfteres de la Religion des Romains; il y mêle de la Philofophie , de la Théologie , de VHiftoirc : ce qui l’oblige à tenir un milieu entre la majefté de fon Eneïde, 8c la fimplicité de fes Bucoliques. Ceft aufli dans le ftile dont on parle en ce Chapitre , qu’un honnête homme doit s’exercer. Le Hile grand 8c fublirae n’eft que pour les chofes fort extraordinaires, 8c par conféquent qui font hors de l’ufage commun. La plûpart des chofes qui font le fujet de nos entretiens 8c de nos difcours , font médiocres. La queftion eft donc de les envifager telles qu’elles font, d’en juger raifonnablement , comme le doit faire un honnête homme. Il y a des efprits de travers qui prennent les choies tout autrement qu’ elles ne font. Tantôt les colincs leur paroiflênt des montagnes. Ils fe récrient fur tout ; 8c tantôt ils regardent avec froideur les chofes qui font les plus dignes d’admiration. Il y a auflQ des efprits groflTicrs qui ne découvrent rien , non pas même ce qui leur faute aux yeux. Un honnête homme, c’elt-à-dire, un homme qui a du jugement, qui eft délicat, voit ce que font les chofes , il ne lui échapc îicn; Ôc enfuite il s’en forme des idées véritables. S’il en parle , il le fait naturellement , les peignant avec les couleurs naturelles, c’eft-à-dire, exprimant les idées qu’il en a avec les termes qui font faits pour ces idées; de forte qu’on voit dans fon ftile un efprit raifonnable 8c naturel qui n’outre rien, qui juge des chofes comme il faut;

vrage de ces grandes guerres, de ces illuſtres combats, & de l'établiſſement de l'Empire Romain, qui ſont le ſujet de ſon Eneïde; mais auſſi les Georgiques ne ſont pas ravalez juſques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénetre dans les cauſes les plus cachées de la nature, il découvre les myſteres de la Religion des Romains; il y mêle de la Philoſophie, de la Theologie, de l'Hiſtoire: ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majeſté de ſon Eneïde, & la ſimplicité de ſes Bucoliques.

C'eſt auſſi dans le ſtile dont on parle en ce Chapitre, qu'un honnête homme doit s'exercer. Le ſtile grand & ſublime n'eſt que pour les choſes fort extraordinaires, & par conſéquent qui ſont hors de l'uſage commun. La plûpart des choſes qui ſont le ſujet de nos entretiens & de nos diſcours, ſont médiocres. La queſtion eſt donc de les enviſager telles qu'elles ſont, d'en juger raiſonnablement, comme le doit faire un honnête homme. Il y a des eſprits de travers qui prennent les choſes tout autrement qu'elles ne ſont. Tantôt les colines leur paroiſſent des montagnes. Ils ſe récrient ſur tout; & tantôt ils regardent avec froideur les choſes qui ſont les plus dignes d'admiration. Il y a auſſi des eſprits groſſiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur ſaute aux yeux. Un honnête homme, c'eſt-à-dire, un homme qui a du jugement, qui eſt délicat, voit ce que ſont les choſes, il ne lui échape rien; & enſuite il s'en forme des idées veritables. S'il en parle, il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'eſt-à-dire, exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui ſont faits pour ces idées; de ſorte qu'on voit dans ſon ſtile un eſprit raiſonnable & naturel qui n'outre rien, qui juge des choſes comme il faut;

DE PARLER. LÎV. IV. Chifp. XL 319 faut; qui ne les fait point plus grandes .'qu'elles font, qui ne l«s fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorfqu'on n'y cherche point de façon , qu'on n'afFeétc rien , qu'on fuit la Raifon, la bicn-féancc, l'ufage des honnêtes gens. C'eft là le caraftcre d'un lefprit poli , qu'on prend dans la convcrfation de ceux qui ont l'cfprit naturel, bienfait, &: que par conféqucnt on ne fe peut empêcher d'aimer &c d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens," à eaufe de l'honneur dont ils fe rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caraéicre; c'eft pourquoi, en lifant les Livres, on y prcndlcplus Ibuvent un caraélere oppofe , qui cft celui de Pedam. En lifant beaucoup Hoincre, on prend un ftile naturel. Les lettres de Cicéron , fur tout celles 3u'il a écrites à Atticus, les Satyres & IcsEpîtres 'Horace; Virgile, Salufte, Cefar donnent cette Eolitefle qui fait ce qu'on appelle un honnête omme. On voit dans ces ouvrages des modelés parfaits du ftile dont nous parlons. Peü en jugent bien; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, fi on en trouve un qui biille. Seneque redrefleun de fes amis qui avoir ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé , & prenoit pour baffefle l'égalité & la douceur qui font lesqualitezdu ftile médiocre. Les paroles de Seneque renferment un grand fens. Humilia tibi videri dicis omnia , parüm ertâla Pion funt humilia ilia , Jed placida. Sunt ttihn tenare quieto compofitoque formata y necdeprejfa, ftd plana, Dteft illisoratoriut vigor y flimuliqut quos quaris ,. & Jubiti iétus ftntentiarum : Jed totum corpus videris y quamvis Jst incomptumy bonejîum tjl* C H A* Digiiized by Google

faut; qui ne les fait point plus grandes qu'elles ſont, qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorſqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on ſuit la Raiſon, la bien-ſéance, l'uſage des honnêtes gens. C'eſt là le caractere d'un eſprit poli, qu'on prend dans la converſation de ceux qui ont l'eſprit naturel, bien fait, & que par conſéquent on ne ſe peut empêcher d'aimer & d'honorer; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens, à cauſe de l'honneur dont ils ſe rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractere; c'eſt pourquoi, en liſant les Livres, on y prend le plus ſouvent un caractere oppoſé, qui eſt celui de *Pedant*. En liſant beaucoup Homere, on prend un ſtile naturel. Les lettres de Ciceron, ſur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epîtres d'Horace; Virgile, Saluſte, Ceſar donnent cette politeſſe qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modeles parfaits du ſtile dont nous parlons. Peu en jugent bien; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, ſi on en trouve un qui brille. Seneque redreſſe un de ſes amis qui avoit ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, & prenoit pour baſſeſſe l'égalité & la douceur qui ſont les qualitez du ſtile mediocre. Les paroles de Seneque renferment un grand ſens. *Humilia tibi videri dicis omnia, & parùm erecta. . . . . Non ſunt humilia illa, ſed placida. Sunt enim tenere quieto compoſitoque formata, nec depreſſa, ſed plana. Deeſt illis oratorius vigor, ſtimulique quos quæris, & ſubiti ictus ſententiarum : ſed totum corpus videris, quamvis ſit incomptum, honeſtum eſt.*

3J0 La Rhetohiqui, ou i’Art Chapitk.1 XII. Siiles p7'opi‘es à certaines matières. Qualitez. corn” '• munes à tous ces Jliles. NO O s allons parler des ftilcs particuliers qui font afFedex à certaines matières, comme font les ftiles des Poëtes, des Orateurs, des Hiftoriens, &c. Mais il eft à propos de faire auparavant quelques obfervations fur les qualitez qui font communes à tous ces ftiles. Car de plufieurs Ecrivains qui s’exercent dans un même Itile , les uns font plus doux , les autres font plus forts : les uns font fleuris, les autres font aufteres. Voions en quoi confillent ces qualitez, & comment on les f)eut donner à un Hile lorfqu’elles conviennent à a nature du fujet. La première de ces qualitez eft la douceur. On dit qu’un ftile eft doux lorfque les chofes y font dites avec tant de clarté , que l’elprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous difons que le penchant d’une montagne eft doux, lorfque l’on y monte fans peine. Pour donner cette douceur à un ftile, il ne faut rien laifler à deviner au Ledeur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l’erabarraffer; prévenir fes doutes. En un mot, il faut dire les chofes dans l’étendue qui eft neceffaire, afin qu’elles foient apperçûës; ce qui eft petit fe dérobant à la vûë. J’ai dit dans le Livre précèdent jde quelle maniéré on adouciffoit la cadence & la prononciation du difeours. La douceur du nombre .contribue merveilleufcment à la douceur du- ftile. Cette douceur peut avoir plufieurs degrez. On dit d’un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que fon Dl-:::-:. CL.—,

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces ſtiles.

NOUS allons parler des ſtiles particuliers qui ſont affectez à certaines matieres, comme ſont les ſtiles des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, &c. Mais il eſt à propos de faire auparavant quelques obſervations ſur les qualitez qui ſont communes à tous ces ſtiles. Car de pluſieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même ſtile, les uns ſont plus doux, les autres ſont plus forts : les uns ſont fleuris, les autres ſont auſteres. Voions en quoi conſiſtent ces qualitez, & comment on les peut donner à un ſtile lorſqu'elles conviennent à la nature du ſujet.

La premiere de ces qualitez eſt la douceur. On dit qu'un ſtile eſt doux lorſque les choſes y ſont dites avec tant de clarté, que l'eſprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous diſons que le penchant d'une montagne eſt doux, lorſque l'on y monte ſans peine. Pour donner cette douceur à un ſtile, il ne faut rien laiſſer à deviner au Lecteur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarraſſer; prévenir ſes doutes. En un mot, il faut dire les choſes dans l'étenduë qui eſt neceſſaire, afin qu'elles ſoient apperçûës; ce qui eſt petit ſe dérobant à la vûë. J'ai dit dans le Livre précedent de quelle maniere on adouciſſoit la cadence & la prononciation du diſcours. La douceur du nombre contribue merveilleuſement à la douceur du ſtile. Cette douceur peut avoir pluſieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que ſon ſti-

DI i>ARtE R. Ltv.IV. Cbap, XII. 331 ftile cft tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur du ftile , que le foin d'inferer où il faut , toutes les particules neceftaires pour faire appercevoir la fuite & la liaifon de toutes les parties du difeours. On donne pour modèle d'un llile doux Hérodote dans la langue Grecque , ôepour la Latine Tite-Live. La fécondé qualité eft la force. Cette qualité cft eniicremcnt oppofee à la précédente : elle frappe fortement l'efprit, elle l'applique, & le rend extrêmement attentif. Pour rendre un ftile fort, il faut fe fervir d'exprelTions courtes, qui fignifient beaucoup, & qui réveillent plufieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins , comme Thucydide & Tacite, font pleins d'expreftions fortes. Elles font rares dans le François cesexpreflions. Notre langue aime que le difeours foit naturel, libre, & un peu diffus; c'eft pourquoi on ne doit pas s'étonner quelcstraduéfionsFrançoifcs des Auteurs Grecs & Latins fuient plus abondantes en paroles que les originaux, puifqu'on ne peut pas fe fervir d'cxprelftons fi courtes & fi ferrées , félon le genie de noire langue , qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renmrme. Saint Paul , par exemple, dit d'une maniéré noble, qu'il eft prêt de mourir, fe fervant de cette expreffion : f'>» que la verfion Latine rend par ces mots : Eg» ttjim jam del'ibov. Pour traduire en François ce paffage, il faut neceflàirement le faire de cette maniéré : Car pour moi , je fuis comme une vie* time qui a déjà reçi l'a/perfon pour être facrifée. Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec cca-hè'e^sH lorfqu'on confidcrc fa force avec toute l'attenrion necclfaire. .... Je Digitized by Google

ſtile eſt tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur du ſtile, que le ſoin d'inſerer où il faut, toutes les particules neceſſaires pour faire appercevoir la ſuite & la liaiſon de toutes les parties du diſcours. On donne pour modele d'un ſtile doux Herodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La ſeconde qualité eſt la force. Cette qualité eſt entiérement oppoſée à la précedente : elle frappe fortement l'eſprit, elle l'applique, & le rend extrémement attentif. Pour rendre un ſtile fort, il faut ſe ſervir d'expreſſions courtes, qui ſignifient beaucoup, & qui réveillent pluſieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins, comme Thucydide & Tacite, ſont pleins d'expreſſions fortes. Elles ſont rares dans le François ces expreſſions. Notre langue aime que le diſcours ſoit naturel, libre, & un peu diffus; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux, puiſqu'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de notre langue, qui veut qu'on developpe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une maniere noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion : ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι; que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor* : Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere : *Car pour moi, je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec σπένδομαι lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attenrion neceſſaire.

Le

1 Rhétorique, ©u l’A r t Je le penfois ainfi lorfque j’ai fait imprimer ce Livre les premières fois. Je crois à prefent qu’il faut traduire ; Car pour moi y jt fuis comme une victime, dont le facrifice va être bien-tôt achevé: àéja on fait l'tffufion de mon fang. Saint Paul fait allufion aux Sacrifices Judaïques.- Il n’cft point vrai qu’on fît aucune afperfion fur la tête de la viétime , comme cela fe pratiquoit cheï les Gentils. Après la raaélation on verfoit le fang de la vidime au pied de l’Autel; & c’ell cette adion dont le verbe oarct^ç/^ donne l’idée. Enfuite on coupoit la vidime , on la partageoit ; & c’eft ce que Saint Paul appelle tempus refolutionis met : Le temps de la réparation de fon amc d’avec fon corps. » La troilîéme qualité rend un ftile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la première , & elle en veut être précédée , l’efprit ne fe divertiffant pas lorfqu’il s’applique trop fortement. Les 'Tropes & les Figures font les fleurs du ftile. Les Tropes font concevoir fenfiblement les penfées les plus abftraites. Ils font une peinture agréable de ce que l’on vouloit lignifier. Les figures réveillent l’attention , elles échauffent, elles animent les Ledeurs, ce qui lui eft agréable; le mouvement étant le principe de la vie & des plailirs ; la froideur au contraire mortifiant toutes chofes. Quinte- Curce eft fieuri. La derniere qualité eft auftere , elle retranche du ftile tout cequin’eftpasabfolumentncceffairc, elle n’accorde rien au plaifir, elle ne foufïre aucun ornement, & comme un Juge de l’ancien Aréopage , elle ne permet pas que le difeours foit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d’attendrir les cœurs. Lorfque l’aufterité va trop loin , elle dégénéré en fecherefTe. L’bn I [— d BV Google

Je le penſois ainſi lorſque j'ai fait imprimer ce Livre les premieres fois. Je crois à preſent qu'il faut traduire; *Car pour moi, je ſuis comme une victime*, dont le ſacrifice va être bien-tôt achevé: *déja on fait l'effuſion de mon ſang.* Saint Paul fait alluſion aux Sacrifices Judaïques. Il n'eſt point vrai qu'on fît aucune aſperſion ſur la tête de la victime, comme cela ſe pratiquoit chez les Gentils. Après la mactation on verſoit le ſang de la victime au pied de l'Autel; & c'eſt cette action dont le verbe σπένδομαι donne l'idée. Enſuite on coupoit la victime, on la partageoit; & c'eſt ce que Saint Paul appelle *tempus reſolutionis meæ*: Le temps de la ſéparation de ſon ame d'avec ſon corps.

La troiſiéme qualité rend un ſtile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être précedée, l'eſprit ne ſe divertiſſant pas lorſqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures ſont les fleurs du ſtile. Les Tropes font concevoir ſenſiblement les penſées les plus abſtraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on vouloit ſignifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui lui eſt agréable; le mouvement étant le principe de la vie & des plaiſirs; la froideur au contraire mortifiant toutes choſes. Quinte-Curce eſt fleuri.

La derniere qualité eſt auſtere, elle retranche du ſtile tout ce qui n'eſt pas abſolument neceſſaire, elle n'accorde rien au plaiſir, elle ne ſouffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le diſcours ſoit animé; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorſque l'auſterité va trop loin, elle dégenere en ſechereſſe.

L'on

PARI EU. Liv.IV. Chap. XI lî. 333 L’on doit faire en forte que le ftile ait des qualitcz qui foient propres au fujet que l’on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architede qui vivoit fous Augufte, remarque que danslaftructure des Temples on fuivoit l’ordre qui exprimoit le caradere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui eft le plus folidc & le)lus fimple, étoit employé dans les Temples de Vlinerve, de Mars &d’Hcrculc; lcsdclicatefles& CS ornemens des autres ordres ne convenant pas à a Décfle de la Sagefle , au Dieu des combats, ni à l’exterminateur des Monftres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proferpinc, & des Nymphes étoient bâtis félon l’ordre Corinthien , qui eft tendre, délicat, chargé de feftons , de feuillages , & paré de tous les ornemens de l’Architedure. L’ordre Ionique étoit confacré àDiane&à Junon, & aux autres Dieux ; les réglés de cet ordre donnent le caraélere de leur humeur. Il tient un milieu entre la folidité de l’ordre Dorique, Ôclagentilleflc du Corinthien. Il en eft de même du difcours, les fleurs &les gcntilleftcs de l’éloquence ne font pas propres pour un fujet grave Sc plein de majefté. L’aufterité du ftile eft importun lorfque la matière permet de rire : la force des expreflions eft inutile quand les cfprits fe gagnent par la douceur , & qu’il n’cft pas befoin de les combattre ni de les forcer. Chapitre XIII. Quel doit être le ftile des Orateurs. IL femble' que ceux qui ont traité jufqu’à prefent de l’Art de parler , n’ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des préceptes que Digitized by Google

L'on doit faire en ſorte que le ſtile ait des qualitez qui ſoient propres au ſujet que l'on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit ſous Auguſte, remarque que dans la ſtructure des Temples on ſuivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui eſt le plus ſolide & le plus ſimple, étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les delicateſſes & les ornemens des autres ordres ne couvenant pas à la Déeſſe de la Sageſſe, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monſtres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proſerpine, & des Nymphes étoient bâtis ſelon l'ordre Corinthien, qui eſt tendre, délicat, chargé de feſtons, de feuillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit conſacré à Diane & à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractere de leur humeur. Il tient un milieu entre la ſolidité de l'ordre Dorique, & la gentilleſſe du Corinthien. Il en eſt de même du diſcours, les fleurs & les gentilleſſes de l'éloquence ne ſont pas propres pour un ſujet grave & plein de majeſté. L'auſterité du ſtile eſt importun lorſque la matiere permet de rire: la force des expreſſions eſt inutile quand les eſprits ſe gagnent par la douceur, & qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre ni de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le ſtile des Orateurs.

IL ſemble que ceux qui ont traité juſqu'à preſent de l'Art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes que

334 La Rh8T«rique, où l’Artque pour leur ftüe; & ceux qui étudient cet art regardent l’abondance & la nchelle des expreflions que nous admirons dansledifcours des grands Orateurs, comme le principal & l’unique fruit de leur étude. Il eft vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce ilile ,> ce qui m’oblige de lui donner la première place. Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obfcures ou conteflées; ce qui demande un Hile diffus , pui.fque dans cette occafion il eft néceffaire de difliper tous les nuages & toutes les obfcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d’intérêt que lui dans la caule qu’il défend ; ils ne font donc pas toujours attentifs , ou n’ayant pas l’efprit alfcz vif, ils ne conçoivent qu’avec peine ce qu’on leur dit. L’Orateur eft donc obligé de redire les mêmes chofes en plufieurs maniérés , afin que fi les premières paroles n’ont pas porté coup , les fécondes fafTent l’effet qu’il fouhaite. Mais cette abondance ne confifte pas dans une multitude d’épithetes , de mots , & d’exprefiions entièrement fynonymts. Pour perfuader une vérité , pour la faire comprendre par les plus grolfiers , & la faire appercevoir aux cfprits les plus diftiaits ; il faut la reprefenter fous plufieurs faces differentes , avec cet ordre que les dernieres expreffions foient plus fortes que les premières, & ajoûtent quelque chofe au difeours; de forte que fans être ennuyeux , on rervde fenfible & palEable ce que l’on vouloir faire connoître. Un abile homme s’accommode à la capacité des Auditeurs , il s’arrête aux chofes qui font obfcures , & il ne les quitte point jufques à ce qu’elles foient entrées dans leur efprit, & qu’elles s’y foient établies. Les Diri'i'i -a-ëy-Googte

que pour leur ſtile; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richeſſe des expreſſions que nous admirons dans le diſcours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il eſt vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce ſtile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obſcures ou conteſtées; ce qui demande un ſtile diffus, puiſque dans cette occaſion il eſt néceſſaire de diſſiper tous les nuages & toutes les obſcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'interêt que lui dans la cauſe qu'il défend; ils ne ſont donc pas toûjours attentifs, ou n'ayant pas l'eſprit aſſez vif, ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur eſt donc obligé de redire les mêmes choſes en pluſieurs manieres, afin que ſi les premieres paroles n'ont pas porté coup, les ſecondes faſſent l'effet qu'il ſouhaite.

Mais cette abondance ne conſiſte pas dans une multitude d'épithetes, de mots, & d'expreſſions entiérement ſynonymes. Pour perſuader une verité, pour la faire comprendre par les plus groſſiers, & la faire appercevoir aux eſprits les plus diſtraits; il faut la repreſenter ſous pluſieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expreſſions ſoient plus fortes que les premieres, & ajoûtent quelque choſe au diſcours; de ſorte que ſans être ennuyeux, on rende ſenſible & palpable ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choſes qui ſont obſcures, & il ne les quitte point juſques à ce qu'elles ſoient entrées dans leur eſprit, & qu'elles s'y ſoient établies.

Les

 Les veritez qui fe démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne font pas de la nature des veritez Mathématiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premières dépendent d'une multitude de circonftances qui , réparées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorfqu' elles font ramaffées 8c unies enfemble. On ne peut les ramalfer fans art , 8c c'eft où paroît l'adrene des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonftances , 8c fouvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, 8c n'auroit daigné employer. Pourquoi Cicéron grolïît-il fes Oraifons de circonftances qui femblent inutiles 8c baftes ? A quoi bon rapporter que Milon changea de fouliers , qu'il prit fes habits de campagne, qu'il partit tard, attendant fa femme , laquelle fut long-temps à fe préparer, félon la coutume des femmes; C'eft que cette peinture fimple 8c naïve qu'il fait fans oublier le moindre trait de l'aélion qu'il veut mettre devant les yeux des Juges , perluade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fafle foupçonner d'avoir prémédité d'aflafliner Clodius , comme prétendoient fes ennemis. Les grands Orateurs n'emploient que des expreffions riches, capables de faire valoir leurs raifons. Ils tâchent d'éblouïr les yeux 8c l'efprit , 8c pour ce fujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'ufage ne leur foumiirant pastoûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des chofes , 8c pour les faire paroître aufli grandes qu'elles font : ils ont necours aux Tro{)es , qui leur fervent encore à donner telle coueur qu'ils défirent à une aéhon , à la faire paroître petite ou grande t louable ou méprifablc, jufte Digitized by Google

Les veritez qui ſe démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne ſont pas de la nature des veritez Mathematiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premieres dépendent d'une multitude de circonſtances qui, ſéparées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorſqu'elles ſont ramaſſées & unies enſemble. On ne peut les ramaſſer ſans art, & c'eſt où paroît l'adreſſe des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonſtances, & ſouvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron groſſit-il ſes Oraiſons de circonſtances qui ſemblent inutiles & baſſes? A quoi bon rapporter que Milon changea de ſouliers, qu'il prit ſes habits de campagne, qu'il partit tard, attendant ſa femme, laquelle fut long-temps à ſe préparer, ſelon la coûtume des femmes; C'eſt que cette peinture ſimple & naïve qu'il fait ſans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, perſuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le faſſe ſoupçonner d'avoir prémedité d'aſſaſſiner Clodius, comme prétendoient ſes ennemis.

Les grands Orateurs n'emploient que des expreſſions riches, capables de faire valoir leurs raiſons. Ils tâchent d'éblouïr les yeux & l'eſprit, & pour ce ſujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'uſage ne leur fourniſſant pas toûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choſes, & pour les faire paroître auſſi grandes qu'elles ſont: ils ont recours aux Tropes, qui leur ſervent encore à donner telle couleur qu'ils deſirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou mépriſable, juſte

<^36 L A. Rhetoxiqub, ou l’Ak T jufte ou mjxiftc, felouque les termes métaphoriques dont ils fe fervent, la relèvent ou l’abaiffent. Mais l’abus qu’ils font de cet art les rend fouvent ridicules. On n’a pas droit de deguifer une aûion , de l’habiller comme l’on veut , de donner , le nom de crime à une faute excufable , & d’en parler comme d’une faute legcrc , fi elle cft criminelle. Les mots de crimes ôc de fautes donnent des idées contraires. Si l’on n’applique ces termes avec jufteffe, on doit palTer ou pour n’avoir pas de jugement, ou pour avoirpeude bonne foi. Les perfonnes fages qui écoutent , s’attachent aux chofes , & avant que de fe laifler perfuader par les mots , ils examinent s’ils font juftes. J’admire ces Déclamateurs qui croyent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils fe font raillez defesrai' fons : ils croyent Lavoir terraffé quand ils l’ont chargé d’injures, & qu’ils ont épuilé toutes les figures de leur art pour le reprefenter tel qu’ils veulent qu’ils paroiflent. Mais auüi un Orateur ne doit pas être froid & indifférent. On ne peut défendre fortement une vérité , fi l’on ne s’intereffe dans fa défenfe. Le difeours eft languiflant qui ne part pas d’un cœur échauffe & ardent à combatte pour la vérité , T dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le fécond Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des poftures propres à attaquer 8c à fe défendre dans un combat fingulier , elle fait aufîi que l’on figure fon difeours , 8c que l’on lui donne des tours propres à foutenir une vérité conteftéc , à l’établir , 8c à réfuter ce qu’on lui oppofe. Aufli nous voyons qu’il n’y a rien de plus figuré que le difeours d’un grand Orateur qui entre dans tous les fentimens de celui dont i1 plaide la caufe , 8c fe levêt de toutes fes afféélions. Ceft \ DigilizeÜ by

juſte ou injuſte, ſelon que les termes metaphoriques dont ils ſe ſervent, la relevent ou l'abaiſſent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend ſouvent ridicules. On n'a pas droit de déguiſer une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excuſable, & d'en parler comme d'une faute legere, ſi elle eſt criminelle. Les mots de crimes & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec juſteſſe, on doit paſſer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les perſonnes ſages qui écoutent, s'attachent aux choſes, & avant que de ſe laiſſer perſuader par les mots, ils examinent s'ils ſont juſtes. J'admire ces Déclamateurs qui croyent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils ſe ſont raillez de ſes raiſons : ils croyent l'avoir terraſſé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuiſé toutes les figures de leur art pour le repreſenter tel qu'ils veulent qu'ils paroiſſent.

Mais auſſi un Orateur ne doit pas être froid & indifferent. On ne peut défendre fortement une verité, ſi l'on ne s'intereſſe dans ſa défenſe. Le diſcours eſt languiſſant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combatre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le ſecond Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des poſtures propres à attaquer & à ſe défendre dans un combat ſingulier, elle fait auſſi que l'on figure ſon diſcours, & que l'on lui donne des tours propres à ſoutenir une verité conteſtée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppoſe. Auſſi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le diſcours d'un grand Orateur qui entre dans tous les ſentimens de celui dont il plaide la cauſe, & ſe revêt de toutes ſes affections.

C'eſt

 ■Ccft la qualité des chofes dont il parle, qui doit regler fonftile: lorfque les chofcs le méritent , il doit s’échauffer : on attend de lui de la vehemence. Par exemple , quand il déclame contre le vice , contre les crimes énormes , ü ne le doit pas faire foiblement , comme le dit Seneque écrivant à un defesamis. Dejîderesy inquiesy con~ tra vitia aliqu'id afptrè àïci y contra pericula animosè y centra fortunamjuperbè , contra ambitionem contume^ liesè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi: fit aliquid eratoriè acre y tragicè grande, comice exile. Ces paroles Latines dirent beaucoup: elles peuvent tenir lieu de pluficurs préceptes. La clarté eft particulièrement neceffaire à un Orateur; rnais il faut prendre garde qu’en voulant trop dire, il ne fatigue; car on n’aime pas à entendre rebattre ce que l'on fait déjà. Quand on eft ferré, on n’eft pas entendu: ce qui eft étudié & profond , eft obfcur : ce qui eft clair , fuperficiel , connu , & entendu de tout le monde , eft méprifé. La difficulté eft de trouver le jufte milieu, Auffi il fe peut faire que deux Orateurs , après s’être entendus , eurent raifon de dire l’un de l’autre ; l’un . après que le premier eut parlé; Les eaux claires ne font jamais profondes ; le premier ayant entendu le fécond: Les eaux profondes ne font jamais claires \ fe reprochant réciproquement leurs défauts; à l’un d’être fuperficiel , à l’autre d’être obfcur. Eft-il neceffaire que j’avertiffe que c’eft une extravagance, ou un orgueil mal entendu que'd’affederl’obfcuritépour faire mine qu’on dit de grandes chofes > La réputation eft facile à acquérir à ce prix-là ; mais il faut parler devant de fottes gens, qui cffeéhvement n’admirent que ce qui eft énigmatique, que ce qu’ils n’entendent point. Auffi , comme il Digitized by Google

C'eſt la qualité des choſes dont il parle, qui doit regler ſon ſtile : lorſque les choſes le meritent, il doit s'échauffer : on attend de lui de la vehemence. Par exemple, quand il déclame contre le vice, contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire foiblement, comme le dit Seneque écrivant à un de ſes amis. *Deſideres, inquies, contra vitia aliquid aſperè dici, contra pericula animosè, contra fortunam ſuperbè, contra ambitionem contumeliosè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi : ſit aliquid oratoriè acre, tragicè grande, comicè exile.* Ces paroles Latines diſent beaucoup : elles peuvent tenir lieu de pluſieurs preceptes.

La clarté eſt particulierement neceſſaire à un Orateur ; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue ; car on n'aime pas à entendre rebattre ce que l'on ſait déja. Quand on eſt ſerré, on n'eſt pas entendu : ce qui eſt étudié & profond, eſt obſcur : ce qui eſt clair, ſuperficiel, connu, & entendu de tout le monde, eſt mépriſé. La difficulté eſt de trouver le juſte milieu. Auſſi il ſe peut faire que deux Orateurs, après s'être entendus, eurent raiſon de dire l'un de l'autre ; l'un, après que le premier eut parlé : *Les eaux claires ne ſont jamais profondes* ; le premier ayant entendu le ſecond : *Les eaux profondes ne ſont jamais claires* ; ſe reprochant reciproquement leurs défauts ; à l'un d'être ſuperficiel, à l'autre d'être obſcur. Eſt-il neceſſaire que j'avertiſſe que c'eſt une extravagance, ou un orgueil mal entendu que d'affecter l'obſcurité pour faire mine qu'on dit de grandes choſes ? La reputation eſt facile à acquerir à ce prix-là ; mais il faut parler devant de ſottes gens, qui effectivement n'admirent que ce qui eſt énigmatique, que ce qu'ils n'entendent point. Auſſi, comme

33S La Riiitoriqjüi, 00 l’Art * il ne s’en rencontre que trop, je ne m’étonne pas s’il s’eft trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour préceptes à fes écoliers, de jetterde l’obfcurité fur leurs écrits, fans doute pour paroître merveilleux. Son mot ordinaire étoit , axinm ; c’eft-à dire, obfcurciflez ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui les dîofes paroilîbient d’autant meilleures , qu’il avoit peine à les entendre: Tanto melior, ne ego quidem intellexi ; Cela ell excellent , je ne l’entens pas moi-même. Pour le nombre , ou cadence propre à l’Orateur , fon difeours doit être périodique de temps en temps; les périodes fe prononçant avec plus de majefié, elles donnent du poids aux chofes. Chapitre XIV. Quel doit être le fiile des Hijî orient. A Près les harangues, il' n’y a point de fujet où l’éloquence fe fafle davantage admirer, que dans l’Hiltoire; car c’eft le métier de l’Orateur d’écrire l’Hiftoire , comme dit Cicéron : Hijioria tpus ejî moximè Oratorium. Ceft par fa bouche que les aétions des grands hommes doivent être publiées; c’eft fon ftile qui en conferve la mémoire à la pofterité. Les principales qualitez du ftile hiftorique font la clarté & la brièveté. Un Hiftorien éloquent fait une vive peinture de l’aftion qu’il rapporte ; il n’en oublie aucune notable circonftance. Celui qui eft fec ou aride, ne reprefente que la carcaffe des chofes, il ne les dit. qu’à demi ; ainfi fon Hiftoire eft maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été fuivi d’une viétoire lignalcc, ce n’cft - Djgitized'byGoc^k

il ne s'en rencontre que trop, je ne m'étonne pas s'il s'eſt trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour preceptes à ſes écoliers, de jetter de l'obſcurité ſur leurs écrits, ſans doute pour paroître merveilleux. Son mot ordinaire étoit, σκότισον; c'eſt-à dire, obſcurciſſez ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui les choſes paroiſſoient d'autant meilleures, qu'il avoit peine à les entendre: *Tantò melior, ne ego quidem intellexi*: Cela eſt excellent, je ne l'entens pas moi-même.

Pour le nombre, ou cadence propre à l'Orateur, ſon diſcours doit être périodique de temps en temps; les périodes ſe prononçant avec plus de majeſté, elles donnent du poids aux choſes.

i>z VAKLEn. Ltv.JV, Cbap. XIV. 339 •n’cft pas être Hiftorien que de dire limplement que l’on a combattu : il faut rapporter les eaufts de la guerre, dire comment elle s’eft allumée, faire connoître quel étoit le deffein des Princes , q^uelles étoient leurs forces ; il faut faire une defeription du lieu du combat , particulièrement li ce lieu a été caufe de quelque accident confiderable , & découvrir tous les ftratagemes dont on s’eft fervi. Mais il faut fur toute chofe que l’Hiftoire foit comme un miroir qui rend les objets tels qu’ils fe prefentent à lui, fans augmentation ni diminution de leur grandeur naturelle. La brièveté contribue à la clarté : je ne parle point de celle qui confifte dans les chofes, ÔC dans un choix de ce qu’il faut dire Sc de ce qu’il faut négliger. Le ftile d’un Hiftorien doit être coupé, dégagé de longues phrafes, & de ces périodes qui tiennent l’efprit en fufpens. Il faut que fon cours foit égal, & qu’il ne foit point interrompu par ces figures extraordinaires , par ces grands mouvemens qui font défendus à un Hiftorien dont le devoir eft d’écrire fans paflion. Ce n’eft pas qu’un Hiftorien ?[ui eft bon Orateur , ne puilTe faire ufage de on éloquence. L’occafion s’en prefente aflez fouvent. Comme il eft obligé de rapporter ce qui a été dit, auffi-bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l’Hiftoire, où les figures font néceffaires pour peindre la paflion de ceux qu’on fait parler. P 1 C H A1 Digitized by Google

n'eſt pas être Hiſtorien que de dire ſimplement que l'on a combattu : il faut rapporter les cauſes de la guerre, dire comment elle s'eſt allumée, faire connoître quel étoit le deſſein des Princes, quelles étoient leurs forces ; il faut faire une deſcription du lieu du combat, particulierement ſi ce lieu a été cauſe de quelque accident conſiderable, & découvrir tous les ſtratagêmes dont on s'eſt ſervi. Mais il faut ſur toute choſe que l'Hiſtoire ſoit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils ſe preſentent à lui, ſans augmentation ni diminution de leur grandeur naturelle.

La briéveté contribuë à la clarté : je ne parle point de celle qui conſiſte dans les choſes, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le ſtile d'un Hiſtorien doit être coupé, dégagé de longues phraſes, & de ces périodes qui tiennent l'eſprit en ſuſpens. Il faut que ſon cours ſoit égal, & qu'il ne ſoit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui ſont défendus à un Hiſtorien dont le devoir eſt d'écrire ſans paſſion. Ce n'eſt pas qu'un Hiſtorien qui eſt bon Orateur, ne puiſſe faire uſage de ſon éloquence. L'occaſion s'en preſente aſſez ſouvent. Comme il eſt obligé de rapporter ce qui a été dit, auſſi-bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l'Hiſtoire, où les figures ſont néceſſaires pour peindre la paſſion de ceux qu'on fait parler.

340 La Rhktoriqjü E , ou l’Ar I Chapitue XV. Quel doit être h Jîile Dogmatique. Le zele que l’on a pour la défenfc d’une vérité conteftéc, caufe dans l’ame des mouvemens qui font qu’elle fe tourne de tous côte/, qu’elle cherche par tout des armes, & qu’elle employé toutes les forces de l’éloquence pour triompher de fes adverfaires. Dans les matières dogmatiques , où pour Auditeurs on n’a que des perfonnes dociles, qui reçoivent ce qu’on leur dit comme ils recevroient des Oracles, ces fui'ets de zele & de chaleur ne fe prefentent point.)ans unT raité deG eometrie,quel fujet auroit-on de s’échauffer i Les veritez qu’on y démontre font évidentes. Elles n’empiuntent point leur clarté des lumières de l’éloquence: il ne faut que les propofer. Ce n’eft pas comme dans les procès, où la vérité ell fâcheufe aux uns , & avantageufe aux autres , & où étant reconnue , elle enrichit l’un , & apauvrit l’autre. Qui eft celui qui prend intérêt à contefter ou à défendre une propofition de Géométrie ^ Les Geometres démontrent que les trois angles d’un triangle font égaux à deux angles droits. Que cela foit vrai ou faux , cela ne fait ni bien ni mal à perfonne, l’on ne s’y oppofe point. C’eft pourquoi le ftile d’un Geometre aoit être fîmple, fec, & dépouillé de tous les mouvemens que la paffion infpire à l’Orateur. Outre que plus une vérité eft claire, & conçûë avec évidence , on eft plus déterminé à l’exprimer d’une même façon, & en peu de paroles. En traitant la Phyfîque Sc la Morale , on peut : pren■ Oigitized tJTétrmgîe

CHAPITUE XV.

Quel doit être le ſtile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défenſe d'une verité conteſtée, cauſe dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle ſe tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ſes adverſaires. Dans les matieres dogmatiques, où pour Auditeurs on n'a que des perſonnes dociles, qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevroient des Oracles, ces ſujets de zele & de chaleur ne ſe preſentent point. Dans un Traité de Geometrie, quel ſujet auroit-on de s'échauffer? Les veritez qu'on y démontre ſont évidentes. Elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence: il ne faut que les propoſer. Ce n'eſt pas comme dans les procès, où la verité eſt fâcheuſe aux uns, & avantageuſe aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un, & apauvrit l'autre. Qui eſt celui qui prend interêt à conteſter ou à défendre une propoſition de Geometrie? Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux angles droits. Que cela ſoit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à perſonne, l'on ne s'y oppoſe point. C'eſt pourquoi le ſtile d'un Geometre doit être ſimple, ſec, & dépouillé de tous les mouvemens que la paſſion inſpire à l'Orateur. Outre que plus une verité eſt claire, & conçûë avec évidence, on eſt plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Phyſique & la Morale, on peut pren-

 prendre une matière d’écrire moins feche que ce ftile des Gcometres. Un homme qui s’applique avec contention à réfoudre un problème de Geometrie , à trouver une Equation d' Algèbre , eft chagrin & aufterc ; il ne peut fouflfrir ces paroles qui ne font placées dans le difeours que pour l’orhement. Mais la Phyfique & la Morale ne font pas des matières fi épineufes, qu’elles rendent de mauvaife humeur les Le fleurs. Il n’eft donc pas nccefiairc que le ftile de ces Sciences • foit fi fevere. Les veritez qui fe démontrent danslcs Sciences' profanes, font fteriles, & peu importantes. Les pafiions ne fontjuftes & raifonnables que lorfqu’ elles portent l’ame , & la pouffent à chercher un bien folide , & à fuir un mal véritable ; c’eft donc une chofe affer ridicule de fe paflionner pour foûtenir ces veritez qui ne font ni ‘bien ni' mal , d’en parler avec des emportemens , des tranfports & des figures que le bon fens veut qu’on referve à d’autres occafions. Je ne puis fouffrir ceux qui fe paffionnent pour défendre la réputation d'Ariftote, qui difentdes injuresàceux qui n’eftiment pas affez Cicéron, qui font des. exclamations & des figures contre ceux qui fe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais auffi je ne puis diflimuler que c’eft avec peine que je lis les ouvrages de ces Théologiens qui parlent avec autant de froideur & de fecherefl'e, des principales veritez de notre Religion, que fi elles n’étoient importantes à perfonne. C’eft une efpece d’irreligion que d’envifager les choies de Dieu fans des mouvemens d’amour, de refpeél & de vénération qui fe faffent paroître au dehors. On ne peut aflifter aux faints Myfteres que dans une pofturc refpeélueufe. Ceux qui fe mêlent de parler de Théologie, qui veulent infUigltlzedby Google

prendre une matiere d'écrire moins ſeche que ce ſtile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à réſoudre un problême de Geometrie, à trouver une Equation d'Algebre, eſt chagrin & auſtere ; il ne peut ſouffrir ces paroles qui ne ſont placées dans le diſcours que pour l'ornement. Mais la Phyſique & la Morale ne ſont pas des matieres ſi épineuſes, qu'elles rendent de mauvaiſe humeur les Lecteurs. Il n'eſt donc pas neceſſaire que le ſtile de ces Sciences ſoit ſi ſevere.

Les veritez qui ſe démontrent dans les Sciences profanes, ſont ſteriles, & peu importantes. Les paſſions ne ſont juſtes & raiſonnables que lorſqu'elles portent l'ame, & la pouſſent à chercher un bien ſolide, & à fuïr un mal veritable; c'eſt donc une choſe aſſez ridicule de ſe paſſionner pour ſoûtenir ces veritez qui ne ſont ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des tranſports & des figures que le bon ſens veut qu'on reſerve à d'autres occaſions. Je ne puis ſouffrir ceux qui ſe paſſionnent pour défendre la reputation d'Ariſtote, qui diſent des injures à ceux qui n'eſtiment pas aſſez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui ſe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais auſſi je ne puis diſſimuler que c'eſt avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de ſechereſſe, des principales veritez de notre Religion, que ſi elles n'étoient importantes à perſonne. C'eſt une eſpece d'irreligion que d'enviſager les choſes de Dieu ſans des mouvemens d'amour, de reſpect & de vénération qui ſe faſſent paroître au dehors. On ne peut aſſiſter aux ſaints Myſteres que dans une poſture reſpectueuſe. Ceux qui ſe mêlent de parler de Theologie, qui veulent

34î La RHiTOKKîUïi ou l'Art inftruirc, doivent imiter le Maître des MaîtresJesus-Chr ist: il éclairoit l'efprit , & touchoit la volonté ; il embrafoit le cœur de fes Difciplcs en même temps qu'il les enfeignoit^ 8c c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs cœurs, que fesDifciples lereconnoiflbient. Nonne cor erat ardens in nobis dum nohifcum loquerelur in via ? Avec quelle froideur les plus dévots lifent-ils les écrits de la plus grande partie des , Scholaftiques ? On n'y trouve rien qui réponde à la majeflé des chofes qu'ils traitent. Leurs expreflions font rempantes , leur llile languiflant & fans mouvement. L'Ecriture Sainte eft majdlueufe: Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloicnt pour les faintes veritez qu'ils enfeignent. Lorlque le cœur eft plein de feu , les paroles qui en fortcnt font ardentes. Chapitre XVI. Quel doit être le Jtile des Poètes, ON donne toute liberté aux Poctes, ils ne s'aflujettiflent point aux loix de l'ufage commun, & ils fe font uni nouveau langage. Il e(l facile de juftifier cette liberté. Les Poètes veulent plaire, 8c furprendre par de $ chofes extraordinaires 8c merveilleufcs : ils ne peuvent arriver à ce but au'ils fe propofent, s'ils ne foùtiennent la grandeur des chofes par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils difent étant extraordinaire , les expreffions qui doivent égaler la dignité de la matière , doivent être extraordinaires , 8c éloignées des expreffions communes. Les Hyperboles ôc les Métaphores font abfolument necclTaires dans —
DigftizedbyG<H4;lc

inſtruire, doivent imiter le Maître des Maîtres JESUS-CHRIST: il éclairoit l'eſprit, & touchoit la volonté; il embraſoit le cœur de ſes Diſciples en même temps qu'il les enſeignoit; & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs cœurs, que ſes Diſciples le reconnoiſſoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiſcum loqueretur in via?* Avec quelle froideur les plus dévots liſent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholaſtiques? On n'y trouve rien qui réponde à la majeſté des choſes qu'ils traitent. Leurs expreſſions ſont rempantes, leur ſtile languiſſant & ſans mouvement. L'Ecriture Sainte eſt majeſtueuſe: Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les ſaintes veritez qu'ils enſeignent. Lorſque le cœur eſt plein de feu, les paroles qui en ſortent ſont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le ſtile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'aſſujettiſſent point aux loix de l'uſage commun, & ils ſe font un nouveau langage. Il eſt facile de juſtifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & ſurprendre par des choſes extraordinaires & merveilleuſes: ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils ſe propoſent, s'ils ne ſoûtiennent la grandeur des choſes par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils diſent étant extraordinaire, les expreſſions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expreſſions communes. Les Hyperboles & les Metaphores ſont abſolument neceſſaires dans

 cbns la poëfie, l’ufage ne fourniflant pas des termes allez forts. Le tour dudifeours poétique doit être aulFi nguré pour la même ra'ilbn ; car la dignité de la matière remplilTant l’ame du Poète de tranfports d’eftime & d’admiration, le cour* de fes paroles ne peut être égal ; il eft neceflairement interrompu par les flots de ces grands mouveinens dont Ion efprit eft agité. Auffi lorfque le; fujet de fes vers n’a rien qui puifle caufer ces fougues & ces tranfports, comme dans les Comédies , dans les Eclogues , 8c dans quelques autres cfpeces de vers dont la matière eft bafle, fon ftilc doit être Ample 8c fans figures. C’eft la qualité des chofes qui font grandes 8c rares, quic.xcufe 8c autorife la maniéré de parler des Poètes; car fi ces chofes font communes, il ne leur eft pas plus permis qu’à un Hiftorien de s’éloigner de l’ufagc commun. On n’aime pas ordinairement les veritez abftraites , qui ne s’apperçoivent que par les yeux de l’efprit. Nous fommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les fens nous prefentent, que nous fommes incapables de comprendre un raifonnement s’il n’eft établi fur quelque expérience fenfible: de là vient que les exprelTions abftraites font des Enigmes à la plûpart des gens , 8c que celles-là plaifent , qui forment dans l’imagination une peinture fenfible de ce qu’on leur veut faire concevoir. C’eft pourquoi les Poètes dont le but principal eft de plaire , n’employent que ces dernières expreflions ; 8c c’eft pour cette même raifon que les Métaphores, qui rendent toutes choies fenfibles, comme nous avons vû, font fi frequentes dans leur ftile. Ce delir de frapper vivement les fens , 8c de fe foire entendre fans peine, a porté les anciens Poètes à ufer fi fouvent de fidions, donnant à P 4 chaDigitized by Google

dans la poëſie, l'uſage ne fourniſſant pas des termes aſſez forts. Le tour du diſcours poëtique doit être auſſi figuré pour la même raiſon; car la dignité de la matiere rempliſſant l'ame du Poëte de tranſports d'eſtime & d'admiration, le cours de ſes paroles ne peut être égal; il eſt neceſſairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont ſon eſprit eſt agité. Auſſi lorſque le ſujet de ſes vers n'a rien qui puiſſe cauſer ces fougues & ces tranſports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres eſpeces de vers dont la matiere eſt baſſe, ſon ſtile doit être ſimple & ſans figures. C'eſt la qualité des choſes qui ſont grandes & rares, qui excuſe & autoriſe la maniere de parler des Poëtes; car ſi ces choſes ſont communes, il ne leur eſt pas plus permis qu'à un Hiſtorien de s'éloigner de l'uſage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abſtraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'eſprit. Nous ſommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les ſens nous preſentent, que nous ſommes incapables de comprendre un raiſonnement s'il n'eſt établi ſur quelque experience ſenſible: de là vient que les expreſſions abſtraites ſont des Enigmes à la plûpart des gens, & que celles-là plaiſent, qui forment dans l'imagination une peinture ſenſible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'eſt pourquoi les Poëtes dont le but principal eſt de plaire, n'employent que ces dernieres expreſſions; & c'eſt pour cette même raiſon que les Metaphores, qui rendent toutes choſes ſenſibles, comme nous avons vû, ſont ſi frequentes dans leur ſtile.

Ce deſir de frapper vivement les ſens, & de ſe faire entendre ſans peine, a porté les anciens Poëtes à uſer ſi ſouvent de fictions, donnant à

344 La Rhetoriqjue, ou l’Art chaque chofe un corps fait comme le nôtre, une ame & un vifage. Lorfqu’un Poète eft une fois échauffé , il ne couûdcre plus les chofes dans leur état naturel. Ce nejî plus la vapeur qnt produit le tonnerre t C'ejl Jupiter armé pour effrayer la terre : Vn orage terrible aux yeux des matelots, C'ejl Neptune en courroux qu> gourmande les jlots. Cela touche d’une autre maniéré que les cxpreffions communes. Quand un Poète vient à parler de la (guerre , & qu’il dit que Bellonne , Déeffe de la guerre , porte la terreur & l’épouvante dans toute une armée , que le Dieu Mars anime l’ardeur des foldats; ces maniérés de dire les chofes font bien une autre impreflion fur les fens, que celles-ci dont on fe fert dans l’ufagc ordinaire. Toute l'armée 'fut épouvantée : Les foldats étaient animez au combat. Chaque vertu, chaque paffion eft une Divinité dans la Poëlie. Minerve eft la Prudence. La Crainte, laColere, l’Envie font des Furies. Ces noms de crainte, de colere , d' envie , quand on ne confidere que les idées que l’ufage y a jointes , -ne font pas grande impreflion. Mais on ne peut fe repref énter la Déeffe de la colere avec fes yeux pleins de fureur, fes mains teintes de fang, ces fiâmes qui Portent de fa bouche , ces ferpens ftfflans autour de fa tête, cette torche allumée quelle tient à la main , fans frémir & fans s’effrayer. Dans les Poèfies faintes . c’eft-à-dire , dans celles mêmes qui fe chantoient devant le Sanctuaire, les Prophètes fe fervoient de maniérés à peu près femblables pour fe rendre intelligibles a la populace. David fait concevoir comme Dieu r avoir fccouru & protégé contre fes ennemis, d’un ftile *■ ■ D:;;*ize<lt)y't:Tf)Dgle

chaque choſe un corps fait comme le nôtre, une ame & un viſage. Lorſqu'un Poëte eſt une fois échauffé, il ne conſidere plus les choſes dans leur état naturel.

Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre:
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots,

Cela touche d'une autre maniere que les expreſſions communes. Quand un Poëte vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne, Déeſſe de la guerre, porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des ſoldats; ces manieres de dire les choſes font bien une autre impreſſion ſur les ſens, que celles-ci dont on ſe ſert dans l'uſage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée: Les ſoldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque paſſion eſt une Divinité dans la Poëſie. Minerve eſt la Prudence. La Crainte, la Colere, l'Envie ſont des Furies. Ces noms *de crainte, de colere, d'envie*, quand on ne conſidere que les idées que l'uſage y a jointes, ne font pas grande impreſſion. Mais on ne peut ſe repreſenter la Déeſſe de la colere avec ſes yeux pleins de fureur, ſes mains teintes de ſang, ces flâmes qui ſortent de ſa bouche, ces ſerpens ſifflans autour de ſa tête, cette torche allumée qu'elle tient à la main, ſans fremir & ſans s'effrayer.

Dans les Poëſies ſaintes. c'eſt-à-dire, dans celles mêmes qui ſe chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes ſe ſervoient de manieres à peu près ſemblables pour ſe rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit ſecouru & protegé contre ſes ennemis, d'un

ſtile

nE PARLER. Ltv, IV. Cbap.XVI. 345 ftile qui eft aufli vif & aufli hardi que celui des Poëtes profanes dont nous venons de parler. 11 reprefente Dieu qui defcend du Ciel , & vient combatre pour fa défenfc. En cette extrémité dernîere ^invoquai le Seigneur j'eus recours à mon Dieu} Et voilà que de fon haut lieu. Il entendit ma voix , il ouït ma priere. Pour moi fes forces il ajfemble : Ces hauts monts dont Porgueil s'élève jufqu'aux deux Agitent leurs fronts glorieux ; Etjufquau fondement toute la terre tremble. De courroux fon vifage fume . De fes yeux irritez fort un feu dévorant. Qui court comme un affreux torrent , Et tout ce qu'il rencontre auj/î-tôt il l'allume. Les deux pour le laijfer def cendre Abaiffent par refpeft leurs grands cercles voûtez J Et fous fes pas de tous cotez Les nuages épais commencent de s'étendre. Les Chérubins qui de Ja gloire Sont avec tant d'ardeur les Minijîres favantj Tirent fur les ailes des vents , Son cbaft où fa puiffance attache la viMoire. IJ cache fa Majeflé fainte Sous un noir pavillon fait de fombres hrouillards t Qui comme de fermes remparts , Pont autour de fon trène une effroyable enceinte. La profe endort, la poëfie réveille. Les narraP 5 lions Digitized by Google

ſtile qui eſt auſſi vif & auſſi hardi que celui des Poëtes profanes dont nous venons de parler. Il repreſente Dieu qui deſcend du Ciel, & vient combatre pour ſa défenſe.

En cette extremité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voilà que de ſon haut lieu.
Il entendit ma voix, il ouït ma priere.

Pour moi ſes forces il aſſemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve juſqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux;
Et juſqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux ſon viſage fume,
De ſes yeux irritez ſort un feu dévorant.
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre auſſi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laiſſer deſcendre
Abaiſſent par reſpect leurs grands cercles voutez;
Et ſous ſes pas de tous côtez
Les nuages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de ſa gloire
Sont avec tant d'ardeur les Miniſtres ſavans,
Tirent ſur les aîles des vents,
Son char, où ſa puiſſance attache la victoire.

Il cache ſa Majeſté ſainte
Sous un noir pavillon fait de ſombres brouillards?
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de ſon trône une effroyable enceinte.

La proſe endort, la poëſie réveille. Les narra-

La RHiTORiQjüe,ou l^Art tions que font les Poëtes font interrompues par des exclamations , par des apoftrophes , par des digreflions , & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les chofes que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur 6c que la rareté: ils ne confiderent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration ; ce qui fait qu'ils fortent , pour ainli dite, d'eux-mêmes» & que fe laiflant aller au feu de leur imagination , ils deviennent femblables à une Sibylle, qui étant pleine d'un efprit extraordinaire, ne parloit plus le langage ordinaire des hommes. SdJ peffus atibe/iit , • Et rabte fera corda fument ; major que v'ideri , Eiec mortale fonans , afpata tji numint quando Jam propiore Dei, La cadence des vers leur donne une force particu*liere, d'où vient que les mêmes chofes infipides en profe, font picquantes en vers, hadem negligentiàs audiuntur , minufque percut'iunt , quandiu Jolutâ oratione dicuntur : ubi accejfere ntimeri , ^ cgvegîum fenfim afirinnere certi pedes , eadem ilia fententia velut lacerto excujja torqueUir, Mais pefez bien ce que dit ici Seheque , qu'il faut que les vers renferment quelque beau fentiment : car il en eft de la poëfie comme de toutes les autres chofes que le feul plaifir fait rechercher. Ce n'eft pas allez qu'elles foient bonnes, il faut qu'ellerfoient agréables. AiiiTi on ne peut lire un Foëte qui n'ell que médiocre, Çh A■ - Digrtii- J by'tr.'

tions que ſont les Poëtes ſont interrompuës par des exclamations, par des apoſtrophes, par des digreſſions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choſes que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté: ils ne conſiderent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration; ce qui fait qu'ils ſortent, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, & que ſe laiſſant aller au feu de leur imagination, ils deviennent ſemblables à une Sibylle, qui étant pleine d'un eſprit extraordinaire, ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore Dei.

La cadence des vers leur donne une force particuliere, d'où vient que les mêmes choſes inſipides en proſe, ſont picquantes en vers. *Eadem negligentiùs audiuntur, minuſque percutiunt, quandiu ſolutâ oratione dicuntur: ubi acceſſere numeri, & egregium ſenſum aſtrinxere certi pedes, eadem illa ſententia velut lacerto excuſſa torquetur.* Mais peſez bien ce que dit ici Seneque, qu'il faut que les vers renferment quelque beau ſentiment: car il en eſt de la poëſie comme de toutes les autres choſes que le ſeul plaiſir fait rechercher. Ce n'eſt pas aſſez qu'elles ſoient bonnes, il faut qu'elles ſoient agréables. Auſſi on ne peut lire un Poëte qui n'eſt que mediocre.

DE parler. Liv.IV. Chap, XVJ I. 347 Chapitre XVII. Dci ornmtns , premièrement de ceux qu'on peut nommer naturels» IL fcmblc que nous n’aions travaillé jufqu’à préfent qu’à trendrc folidcs les ouvrages qu’on a entrepris, fans penfer à leur embelliffement. On fe trompe; car la beauté, ainfi que l’a dit un ^ Ancien, n’eft autre chofe que la fleur delafanté. Les fleurs font un eftet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du difcours nailfent pareillement de fa fanté; c’cft-à-dire, de la jufteHe avec laquelle il a été compofé. Ainfi il ne faut point d’autres réglés pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler jufte. ■ La même chofe reçoit dilferens noms, félon les differentes faces par lefquellcs on la regarde. Quand on confiderela beauté en elle même, c’eft la fleur de la fanté; mais quand on la confiderc par rapport à ceux qui jugent de cette beauté , .on peut dire que la véritable beauté cfl: ce qui plait aux honnêtes gens, qui font ceux qui jugent raifonnablement des chofes. Il n’ert pas àfficile de déterminer ce qui plait , & en quoi conliftc ce »que l’on appelle , un je ne Jaî quoi , que l’on fent dans la leélure des bons Auteurs ; ' car fi on réfléchit un peu fur cefentimenti on trouvera que le plaifir que l’on fent dans un difcours bien fait , n’eft caufé que par cette reffemblance qui fc trouve entre l’image que les paroles forment dans l’efprit , & les chofes dont elles font la peinture. De forte que c’elt la vérité qui plait ; car la vérité d’un difcours n’efl: *, P 6 auDigitized by Google

CHAPITRE XVII.

Des ornemens, premierement de ceux qu'on peut nommer naturels.

IL ſemble que nous n'aions travaillé juſqu'à préſent qu'à rendre ſolides les ouvrages qu'on a entrepris, ſans penſer à leur embelliſſement. On ſe trompe; car la beauté, ainſi que l'a dit un Ancien, n'eſt autre choſe que la fleur de la ſanté. Les fleurs ſont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du diſcours naiſſent pareillement de ſa ſanté; c'eſt-à-dire, de la juſteſſe avec laquelle il a été compoſé. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler juſte.

La même choſe reçoit differens noms, ſelon les differentes faces par leſquelles on la regarde. Quand on conſidere la beauté en elle même, c'eſt la fleur de la ſanté; mais quand on la conſidere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté eſt ce qui plait aux honnêtes gens, qui ſont ceux qui jugent raiſonnablement des choſes. Il n'eſt pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi conſiſte ce que l'on appelle, *un je ne ſai quoi*, que l'on ſent dans la lecture des bons Auteurs; car ſi on refléchit un peu ſur ce ſentiment, on trouvera que le plaiſir que l'on ſent dans un diſcours bien fait, n'eſt cauſé que par cette reſſemblance qui ſe trouve entre l'image que les paroles forment dans l'eſprit, & les choſes dont elles ſont la peinture. De ſorte que c'eſt la verité qui plaît; car la verité d'un diſcours n'eſt

 autre chofe que la conformité des paroles qui le compofent avec les chofes. Ainli lorfque cette conformité eft extraordinairement parfaite , le difcours eft extraordinairement parfait. Il en cft comme de la peinture , lorfqu’elle eft reiremblante , elle plait , quoique les chofes quelle reprefente, foient en elles-mêmes defagréables & horribles. Le plus affreux ferpent plaît dans un Tableau. De même quelque mediocresque foient les chofes qu’un Ecrivain raconte , s’il le fait clairement ôc vivement , il fe fait lire. L’harmonie contribué à la beauté. Le difcours eft un inftrument qui eft fait pour fignifier ce que l’on penfe ; cet inftrument plaît quand il rend, le fervice que l’on en attend , & qu’il le fait d’une maniéré facile. Nous avons fait voir ailleurs qu’un difcours qui fe prononce facilement , donne du plaifir. D’où l’on peut conclure qu’il n’y a rien de véritablement beau dans un difcours , que ce qui eft utile , foit pour la clarté des exprefiions, foit pour la facilité de la prononciation. 11 eft conftant que dans les ouvrages de la nature , tout ce qui eft beau , eft accompagné d’une grande utilité. Dans un verger la difpofition des arbres qui font plantez à la ligne, & en échiquier , eft agréable & utile ; car elle fait que la terre communique. également fou fuc à tous ces arbres. Arbores in ordinem certaque intervalla redafîa [dacent ; quincunce nibil //;eciojius ejl , fed id quuque prodejî , ut fuccum terr«. aquaitter trabant. Dans un bâtiment les colomnes qui en font le principal ornement , y font fl neceffaires, & leur beauté eft li étroitement liée avec la folidité de tout l’édifice, qu’on ne peut les renverfer fans le ruiner entièrement. Cependant nous fommes obligez de reconnoître qu’outre cette beauté naturelle, il y a de cert«ins Digitized by Cocjgle

autre choſe que la conformité des paroles qui le compoſent avec les choſes. Ainſi lorſque cette conformité eſt extraordinairement parfaite, le diſcours eſt extraordinairement parfait. Il en eſt comme de la peinture, lorſqu'elle eſt reſſemblante, elle plait, quoique les choſes qu'elle repreſente, ſoient en elles-mêmes deſagréables & horribles. Le plus affreux ſerpent plaît dans un Tableau. De même quelque mediocres que ſoient les choſes qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il ſe fait lire.

L'harmonie contribuë à la beauté. Le diſcours eſt un inſtrument qui eſt fait pour ſignifier ce que l'on penſe : cet inſtrument plaît quand il rend le ſervice que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un diſcours qui ſe prononce facilement, donne du plaiſir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un diſcours, que ce qui eſt utile, ſoit pour la clarté des expreſſions, ſoit pour la facilité de la prononciation. Il eſt conſtant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui eſt beau, eſt accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la diſpoſition des arbres qui ſont plantez à la ligne, & en échiquier, eſt agréable & utile ; car elle fait que la terre communique également ſon ſuc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent ; quincunce nihil ſpecioſius eſt, ſed id quoque prodeſt, ut ſuccum terræ æqualiter trahant.* Dans un bâtiment les colomnes qui en ſont le principal ornement, y ſont ſi neceſſaires, & leur beauté eſt ſi étroitement liée avec la ſolidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverſer ſans le ruïner entierement.

Cependant nous ſommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains

DE PARLER. Liv.lV. Cbap. XVIIJ. 549: tains ornemens que nous pouvons appellcr artifi#dcls, en les comparant à ceux dont les perfonnes bien-faites, accompagnent les grâces naturelles de leur vifage. 11 faut avoiier que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux , en trouve de certaines choies qu'on pourroit retrancher fans faire tort au fens de leur difeours , fans en troubler la clarté, fans en diminuer la force. Elles n'y font placées que pour l'embellilfenient , & elles n'ont point d'autre^utilité que celle d'arrêter l'efprit du Lecfleur p/r le plailir qu'il reçoit de fa leélure, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent après avoir dit tout ce qui eft neceifaire , on ajoùte quelque chofe d'agréable. Apres que les mots & les exprcllior» font alfez bien arrangées , & qu'elles fe peuvent prononcer commodément , on fait davantage , on les mefure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La Nature fe joué quelque, fois dans fes ouvrages , toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs. Chapitre XVII I. * I ^ Des ornemens art'if ciels. i LEs ornemens artificiels confiftent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des parôles qui compofent le difeours , dans des penfées fpirituelles conçûës en des termes rares , dans des allufions, & des applications ingenieufes de pafiages de quelque Auteur fameux. Allons jufqu'à la fource du plaifir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les marF 7 ques Digitized by Google

tains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les perſonnes bien-faites, accompagnent les graces naturelles de leur viſage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choſes qu'on pourroit retrancher ſans faire tort au ſens de leur diſcours, ſans en troubler la clarté, ſans en diminuer la force. Elles n'y ſont placées que pour l'embelliſſement, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'eſprit du Lecteur par le plaiſir qu'il reçoit de ſa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent après avoir dit tout ce qui eſt neceſſaire, on ajoûte quelque choſe d'agréable. Après que les mots & les expreſſions ſont aſſez bien arrangées, & qu'elles ſe peuvent prononcer commodément, on fait davantage, on les meſure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La Nature ſe joüe quelquefois dans ſes ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

LEs ornemens artificiels conſiſtent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui compoſent le diſcours, dans des penſées ſpirituelles conçûës en des termes rares, dans des alluſions, & des applications ingenieuſes de paſſages de quelque Auteur fameux. Allons juſqu'à la ſource du plaiſir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les mar-

3ÇO La Rhétorique, ou l’Art ques , donne du plaifir. Ainfi la fécondité , I i' , richelTe des expreflions , les grandes périodes , ^ i les grands mots, les figures hardies, les penfées^ ' relevées font agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui eft rare & extraordinaire, La capacité de notre cœur eft infinie, il n’y a que Dieu qui la puiflTe remplir. Toutes les chofes communes, & que nous avons mefurées, j)our ainfi dire, avec cette capacité , nous doivent donc paroître petites , & nous dé- , goûter. Ce qui n’arrive pas fi-tôt quand les cliofcs I font extraordinaires, parce que nous n’en avons point encore trouvé les bornes, ainfi elles nous plaifent. Il femble que tout ce qui fe prefentc à nous d’extraordinaire , eft ce qui nous va fatisfaire. C’eft pour cette raifon que les Meta- j phores & les Figures , qui font des maniérés de i parler extraordinaires , 8c généralement toutes les' exprelfions qui ne font pas communes, nous font ' agréables. , i Nous avons aufli naturellement de l’eftime & de l’amour pour ce qui eft fait avec efprit, 8c ce qui marque quelque rare perfeéHon. Ainfi qnand un Auteur dit fur un fujet quelque chofe qui ne vient pas dans la penfée de tout le monde , quand il fe fert adroitement d’pn paftage de quelque Auteur, qu’il l’applique bien, qu’il fait quelque allufion fpirituelle, qu’il trouve un moien* fin de s’exprimer j il plaît , parce que ce font là des marques de fon efprit qui brille dans fon ouvrage. De là vient encore que les imitations inge- ^ nieufes font fouvent aufli agréables que la vente même. Ne prend-on pas autant de plaifir à entendre un homme qui imite fort-bien la voix d’un rolfignol, que le roffignol ,mcme î Quand ' uii ■* “ DiyitTze<rby t If

ques, donne du plaiſir. Ainſi la fécondité, la richeſſe des expreſſions, les grandes periodes, les grands mots, les figures hardies, les penſées relevées ſont agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui eſt rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur eſt infinie, il n'y a que Dieu qui la puiſſe remplir. Toutes les choſes communes, & que nous avons meſurées, pour ainſi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites, & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas ſi-tôt quand les choſes ſont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainſi elles nous plaiſent. Il ſemble que tout ce qui ſe preſente à nous d'extraordinaire, eſt ce qui nous va ſatisfaire. C'eſt pour cette raiſon que les Metaphores & les Figures, qui ſont des manieres de parler extraordinaires, & generalement toutes les expreſſions qui ne ſont pas communes, nous ſont agréables.

Nous avons auſſi naturellement de l'eſtime & de l'amour pour ce qui eſt fait avec eſprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainſi qnand un Auteur dit ſur un ſujet quelque choſe qui ne vient pas dans la penſée de tout le monde, quand il ſe ſert adroitement d'un paſſage de quelque Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelque alluſion ſpirituelle, qu'il trouve un moien fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce ſont là des marques de ſon eſprit qui brille dans ſon ouvrage.

De là vient encore que les imitations ingenieuſes ſont ſouvent auſſi agréables que la verité même. Ne prend-on pas autant de plaiſir à entendre un homme qui imite fort-bien la voix d'un roſſignol, que le roſſignol même ? Quand

un

'—'5DE PARLER, Liv. JV. Chdf). XVIII. 3 un Orateur fe fert de quelque cxpreffion qui n’ell pas naturelle , ôc qui néanmoins fait concevoir les chofcs, cette imitation eft agréable, l’adrcflc avec laquelle il s’ell fervi de cette cxpreffion , qui n’étoit pas faite pour cet ufage, plaît, Ceft pour cela que les allulions font agréables ; mais ce n’ell pas la feule beauté de l’cfprit de l'Auteur qui charme dans ces occafions ; un Lecfeur fpirituel prend part à fa gloire , parce qu’il remarque qu’il a luimême de l’efprit, puifqu’il a pû appercevoir fa penféc au travers du voile de l’allufion- dont il l'avoit couverte. Les emblèmes doivent être mifcs dans le rang de CCS exprcffions ingcnieufes, qui font concevoir d’une maniéré courte & rare ce que veut dire celui qui les propofe. Il plaît, parce qu’il fe fert adroitement de quelque peinture fenublc pour faire concevoir une penlce fpiritiielle. Comme dans cet emblème qu'un Sujet prit pour Symbole de fa fidelité à fon Prince , auquel il demeura attaché après que ce Prince' fut tombé dans une difgrace fâcheufe. Le coms de cet emblème étoit un lierre qui embralloit le tronc d’un chêne , & qui demeuroit enlaffé après que le chêne avoit été renverfé par terre , avec ces mots : Hsretque cadenù. Les hommes ne conçoivent qu’avec une application pénible les choies fpirituelles ; les expreffionsfenfibles qui leur épargnent cette peine , leur font agréables ; c’eft pourquoi les emblèmes qui font des peintures fenlibles, plâifent. Pour cette même raifon, comme nous l’avons dit fouvent, les Métaphores' qui font prifes de chofes fenfibles , font mieu^c reçues, &c ouelquefois font plus claires que les exprcffions ordinaires. Enfin un difeours figuré, 6c -qui porte les en- | rafteres d’un efprit animé, doit caufer un plailir fc! i.
Digitized by Google

un Orateur ſe ſert de quelque expreſſion qui n'eſt pas naturelle, & qui néanmoins fait concevoir les choſes, cette imitation eſt agréable, l'adreſſe avec laquelle il s'eſt ſervi de cette expreſſion, qui n'étoit pas faite pour cet uſage, plaît. C'eſt pour cela que les alluſions ſont agréables; mais ce n'eſt pas la ſeule beauté de l'eſprit de l'Auteur qui charme dans ces occaſions; un Lecteur ſpirituel prend part à ſa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'eſprit, puiſqu'il a pû appercevoir ſa penſée au travers du voile de l'alluſion dont il l'avoit couverte.

Les emblêmes doivent être miſes dans le rang de ces expreſſions ingenieuſes, qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propoſe. Il plaît, parce qu'il ſe ſert adroitement de quelque peinture ſenſible pour faire concevoir une penſée ſpirituelle. Comme dans cet emblême qu'un Sujet prit pour Symbole de ſa fidelité à ſon Prince, auquel il demeura attaché après que ce Prince fut tombé dans une diſgrace fâcheuſe. Le corps de cet emblême étoit un lierre qui embraſſoit le tronc d'un chêne, & qui demeuroit enlaſſé après que le chêne avoit été renverſé par terre, avec ces mots : *Hæretque cadenti.* Les hommes ne conçoivent qu'avec une application penible les choſes ſpirituelles; les expreſſions ſenſibles qui leur épargnent cette peine, leur ſont agréables; c'eſt pourquoi les emblêmes qui ſont des peintures ſenſibles, plaiſent. Pour cette même raiſon, comme nous l'avons dit ſouvent, les Metaphores qui ſont priſes de choſes ſenſibles, ſont mieux reçûës, & quelquefois ſont plus claires que les expreſſions ordinaires.

Enfin un diſcours figuré, & qui porte les caracteres d'un eſprit animé, doit cauſer un plaiſir ſe-

y^i. La Rhetoriqjte, ou l’Art fecret : car, comme nous avons vù, laNaturca. mis les paffions dans le cœur de l’homme , comme des armes dont il fe peut fcrvir pour- repoulTcr le mal, & acquérir ce qui lui ell avantageux. Ainli le mouvement de ces paffions qui font li utiles pour fa confervation , elt toûjours accompagné de quelque plaifir fecrct. Une trop grande tranquilité de l’ame caufe de l’cnnui. On aime à rclfcntir quelques petites émotions, quand on ne craint point d’ailleurs aucune fàcheufe fuite. Selon ce qu’on a dit, les figures impriment dans l’efprit des Leéteurs les paffions dont elles font les caradleres. Un difcours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu’un difcours uni. On ne .lit jamais les vers fuivans fans reffentir des mouvemens de tendrelTe & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Nifus, lorfquc Volcens s’avançant l’épée à la main contre Huriale qu’il croioit avoir mis à mort Tagus : Nifus , pour mettre à couvert de ce danger Euriale fon ami , fe déclare auteur de cette adion : il dit que c’cft lui qui a tué Tagus, il le. prefente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale. Ale tne, adfum qui feci y in me convertUe ferrum , O Rutuli ; tnea fraus omnis , nibii ijle nec aufus y N ce potuit : coe/um boc é>* confeia Jydera tejîery Tantum infelicem nimiùm dilexit amicum, I ” I ChapitreXIX. I Des faux ornemens. ^ t L’On trouve peu de perfonnes qui examinent avec jugement les chofes qui lé préléntent.
On Digitized by GoT'ÿlt;

ſecret : car, comme nous avons vû, la Nature a mis les paſſions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il ſe peut ſervir pour repouſſer le mal, & acquerir ce qui lui eſt avantageux. Ainſi le mouvement de ces paſſions qui ſont ſi utiles pour ſa conſervation, eſt toûjours accompagné de quelque plaiſir ſecret. Une trop grande tranquilité de l'ame cauſe de l'ennui. On aime à reſſentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuſe ſuite. Selon ce qu'on a dit, les figures impriment dans l'eſprit des Lecteurs les paſſions dont elles ſont les caracteres. Un diſcours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu'un diſcours uni. On ne lit jamais les vers ſuivans ſans reſſentir des mouvemens de tendreſſe & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Niſus, lorſque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croioit avoir mis à mort Tagus : Niſus, pour mettre à couvert de ce danger Euriale ſon ami, ſe déclare auteur de cette action : il dit que c'eſt lui qui a tué Tagus, il ſe preſente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

Me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli : mea fraus omnis, nihil iſte nec auſus,
Nec potuit : cœlum hoc & conſcia ſydera teſtor;
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'On trouve peu de perſonnes qui examinent avec jugement les choſes qui ſe préſentent. On

1 DH PARIER. Liv.IV. Cbap.XîX. 353 On fe laifle fiirprendre par les apparences. Ainfi , parce que les grandes chofes font rares & extraordinaires , les hommes fe forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un, air extraordinaire, leur paroit grand. Ils n'eftimentenfuitcqucce 3ui n'eft pas commun; ils méprifent les maniérés e parler naturelles , parce qu'elles ne font pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, lesphrafes enflées , Sefquipecialia x<erba & ampuUas. Pour les éblouir, il faut feulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propofe. Ils ne rechercheront pas fi fous cet habit extraordinaire il y a quelque chofe de caché , qui foit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus fenfiblement leur fottife*, c'eft qu'ils, admirent ce qu'ils n'entendent pas , mirantur qns non ïntell'igunt ; parce que l'obfcurité a quelque apparence de grandeur , & que les chofes fublimes &ielevées font ordinairement obfcures & difficiles. Les hommes ayant donc une fi fauffe idée de la grandeur , il ne faut pas s'étonner fi les orneraens dont ils chargent leurs ouvrages , font faux , & en li grand nombre ; car enfin , comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que degrand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainfi ils tombent en voulant s'élever, &c aevent en voulant s'enfler. La fécondité elt une marque de grandeur ; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds , fait qu'ils étouffent leurs penfées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chofe leur plaît , ils s'y arrêtent , ilsla repetent: Sejciunt quod bene cefjlt rdinquere. Ils font comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye , Ôc qui s'en joiient long-temps. 11 faut donner à chaque chofe Ion ctenduë naturelle. Une flatuë dont les parties ne font pas proporiionnées> Digitized by Google

On ſe laiſſe ſurprendre par les apparences. Ainſi, parce que les grandes choſes ſont rares & extraordinaires, les hommes ſe forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'eſtiment enſuite que ce qui n'eſt pas commun; ils mépriſent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne ſont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phraſes enflées, *Seſquipedalia verba & ampullas.* Pour les éblouïr, il faut ſeulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propoſe. Ils ne rechercheront pas ſi ſous cet habit extraordinaire il y a quelque choſe de caché, qui ſoit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus ſenſiblement leur ſottiſe, c'eſt qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur qnæ non intelligunt*; parce que l'obſcurité a quelque apparence de grandeur, & que les choſes ſublimes & relevées ſont ordinairement obſcures & difficiles.

Les hommes ayant donc une ſi fauſſe idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner ſi les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, ſont faux, & en ſi grand nombre; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainſi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité eſt une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds, fait qu'ils étouffent leurs penſées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque choſe leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Neſciunt quod bene ceſſit relinquere.* Ils ſont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, & qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque choſe ſon étenduë naturelle. Une ſtatuë dont les parties ne ſont pas proportionnées,

qui

j54 La RHETORiQjtri, ou l’Art qui a de grandes jambes & de petits bras , un petit corps ^ une groîTe tête , eft monftrueufe. Le plus grand fecret de l’éloquence eft de tenir les efprits attentifs, & d’empêcher qu’ils ne perdent de vûë le but où il faut les conduire. Quand on s’arrête trop long-temps à de cèrtaines parties , le Leéteur en eft fi occupe, qu’il ne fe fouvient plus dufujet principal. La fécondité n’eft donc pastoûjours bonne. Les rcpletions , aulfi-bien que le jeûne , eaufent des maladies. Entre les favans , on eftime ceux qui ont plus de ledure; la' difficulté des Sciences en relevelc* prix; on a de l’éftime pour ceux quifaventl’Ara-^ bc & k Perfan. On n’examine pas fi par lemoien de ces langues on acquiert quelque rare connoif-' fance qui ne fe puiffe trouver dans nos Auteurs. Il fuffit que ceux qui ont chargé leur mémoire' de ces langues, fâchent ce qu’il eft difficile de favoir, & ce qui n’eft fû que- d’un très-petit nombre de perfonnes. L’ambition qu’on a de pa-^ roître favant, & de faire remarquer fon érudition, fait donc qu’en parlant ou en écrivant; on allégué continuellement les Auteurs , quoique leur autorité ne foit neceffaire que pour taire favoir qu’on ks a lûs, & pour pafTer pourdode , comme faint Augufiin le reproche à Julien. Quis héc audiat, & non tpfe nominum jefîar unique conglobatarum Jîrtpitu terrent ur , fi eJ{-‘ ineruditus qualis efi homînum multitudoy & exi~ jiimet %e alïquem magnum qui bæc jcire potuerit > On entafle du Grec fur du Latin , de l’Hebreu fur l’Arabe. Une fottife, lorfqu’elle eft dite en Grec, eft fouvent bien reçûë: un mot Italien dans un difeours , quelque application qu’on en faCTc fait paffer fon Auteur pour galand & poli. Si cette coutume n’étoit point ordinaire , nous ferions aufli étonnez de cette manière bizarre de parDlgftiz'cd bi Cocjgle

qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une groſſe tête, eſt monſtrueuſe. Le plus grand ſecret de l'éloquence eſt de tenir les eſprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vûë le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en eſt ſi occupé, qu'il ne ſe ſouvient plus du ſujet principal. La fécondité n'eſt donc pas toûjours bonne. Les repletions, auſſi-bien que le jeûne, cauſent des maladies.

Entre les ſavans, on eſtime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des Sciences en releve le prix; on a de l'eſtime pour ceux qui ſavent l'Arabe & le Perſan. On n'examine pas ſi par le moien de ces langues on acquiert quelque rare connoiſſance qui ne ſe puiſſe trouver dans nos Auteurs. Il ſuffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, ſachent ce qu'il eſt difficile de ſavoir, & ce qui n'eſt ſû que d'un très-petit nombre de perſonnes. L'ambition qu'on a de paroître ſavant, & de faire remarquer ſon érudition, fait donc qu'en parlant ou en écrivant on allegue continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne ſoit neceſſaire que pour faire ſavoir qu'on les a lûs, & pour paſſer pour docte, comme ſaint Auguſtin le reproche à Julien. *Quis hæc audiat, & non ipſo nominum ſectarumque conglobatarum ſtrepitu terreatur, ſi eſt ineruditus qualis eſt hominum multitudo, & exiſtimet se aliquem magnum qui hæc ſcire potuerit* ? On entaſſe du Grec ſur du Latin, de l'Hebreu ſur l'Arabe. Une ſottiſe, lorſqu'elle eſt dite en Grec, eſt ſouvent bien reçûë : un mot Italien dans un diſcours, quelque application qu'on en faſſe, fait paſſer ſon Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous ſerions auſſi étonnez de cette maniere bizarre de par-

 parler , que d’entendre un phrenctique. Ce défaut gâte un üile, 6c empêche qu’il ne foit net ôc coulant. Si c’eft pour donner du poids à fes paroles qu’on allègue les Auteurs , on ne le doit faire que dans la neceffité d’appuyer ce que l’on avance de l’autorité d’un Auteur de réputation. Qu’eft-il befoin d’alleguer Euclide pour prouver que le tout eft égal à fes parties : de citer les Philofophes pour perfuader le inonde qu’il fait froid l’hyvcr. Je ne blâme pas toutes les citations: au contraire , je les approuve Ibrfque les paroles font belles , & qu’il ell à propos de réveiller l’efprit du Ledeur par quelque diverfité; le feul excès en eft blâmable. < Les fentences trop frequentes troublent auffi l’uniformité du ftile. Par fentences on entend ces penfées relevées qu’on exprime d’une maniéré concife , ce- qui leur fait donner le nom de' pointes. Je ne parle point de ces fentences puériles 8c fauffes qui ne contiennent rien d’extraordinaire 8c de particulier qu’un tour forcé, 8e qui n’eft point naturel. Les plus belles, fi elles font placées trop pres-à-près , s’étouffent , 8c rendent le ftile raboteux : 8c comme elles font détachées du relie du difeours , on peut dire d’un ftile qui eft chargé de ces pointes , qu’il eft hériffé d’épines. Ces penfées détachées font comme des pièces coufuës 8c rapportées , qui étant d’une couleur differente du refte de l’étoffe , font une bizarrerie ridicule; ce qu’il faut éviter avec grand foin; Cu~ randum eft ne fentent'u emineant extra corpus oratto~ nis exprejjé , fed intexto veftibus colore niteant. On aime à parfemer fes ouvrages de fentences, parce qu’on croit qu’on pafferapour un homme d’cfprit.. Fade infenii blandiuntur. En effet , comme on l’experimente en ouvrant Seneque , on eft charme de cette maniéré ingénié ufc Digitized by Googl

parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un ſtile, & empêche qu'il ne ſoit net & coulant. Si c'eſt pour donner du poids à ſes paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la neceſſité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'eſt-il beſoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout eſt égal à ſes parties : de citer les Philoſophes pour perſuader le monde qu'il fait froid l'hyver. Je ne blâme pas toutes les citations : au contraire, je les approuve lorſque les paroles ſont belles, & qu'il eſt à propos de réveiller l'eſprit du Lecteur par quelque diverſité; le ſeul excès en eſt blâmable.

Les ſentences trop frequentes troublent auſſi l'uniformité du ſtile. Par ſentences on entend ces penſées relevées qu'on exprime d'une maniere conciſe, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces ſentences puerils & fauſſes qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'eſt point naturel. Les plus belles, ſi elles ſont placées trop près-à-près, s'étouffent, & rendent le ſtile raboteux : & comme elles ſont détachées du reſte du diſcours, on peut dire d'un ſtile qui eſt chargé de ces pointes, qu'il eſt hériſſé d'épines. Ces penſées détachées ſont comme des pieces couſuës & rapportées, qui étant d'une couleur differente du reſte de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule; ce qu'il faut éviter avec grand ſoin; *Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant.* On aime à parſemer ſes ouvrages de ſentences, parce qu'on croit qu'on paſſera pour un homme d'eſprit. *Facie ingenii blandiuntur.*

En effet, comme on l'experimente en ouvrant Seneque, on eſt charmé de cette maniere ingenieuſe

356 La R.hetokiqjüi, ou l’Art nieufe de dire beaucoup de chofes en fi peu de paroles, & d’un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'cntierc ruine de la Ville de Lyon, qui avoir été réduite en cendre, il dit,hugdunum. quod ojîendabatur in G allia , quæri’ tur. On cherche à prefent dans les Gaules où , étoit autrefois \x Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de fon incen^ die, il dit v In bact una nox fuit inter urbem vmxhnam , é* nullam. On rencontre dans cet Auteur à chaque page des chofes admirablement dites y d’un grand fens, exprimées en peu de mots : Quid ejl Eques Romanus , aut Mertinus, aut fervus ? Nomina ex ambitione aut ear injuria nnta. Mais afin que ces expreffions plaifent , il faut les lire détachées de l’ouvrage; car il en eft comme de toutes les chofes où l’on ne cherche que le plaifir : on s’en dégoûte bien-tôt. ïAufli ces penfées & ces expreflionS’ ingenieufes , qui d’ailleurs ornent un ftile , le gâtent , fi elles ne. font fi bien enchalTées qu’ellesy foi'cnt comme naturelles , & ne paroilTcnt point étrangères : que ce foit la nature même qui les prefente , qui les fafle naître. Tout ce. qui eft recherché , ou femble l’être , qui eft tiré de loin, n’a point une certaine naïveté qui fe fait aimer & eftimer. Faites attention aux paroles Latines fuivantes du Maître des Rhéteurs, Quintilien. Hihil videatur fiBum , nibil futlicitwn : 07nnia. ptiius à caufa quàm ab Oratore profeBa videantur. Ces paroles font du même Rheteur: Optima. minimè accerfua , dÿ fiftiplicibu i , atque ab ipfa veritate profeBis ftmilia. Ces parolescontiennent un grand fens ; ce font des réglés qu’il fuit avoir toujours prefentes pour fe defenà’C de b corruption qui s’introduit dans l’éloquence., qu’on gâte par des affeélations dans la trop' gran

nieuſe de dire beaucoup de choſes en ſi peu de paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'entiere ruïne de la Ville de Lyon, qui avoit été réduite en cendre, il dit, *Lugdunum quod oſtendebatur in Gallia, quæritur.* On cherche à preſent dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de ſon incendie, il dit : *In hac, una nox fuit inter urbem maximam, & nullam.* On rencontre dans cet Auteur à chaque page des choſes admirablement dites, d'un grand ſens, exprimées en peu de mots : *Quid eſt Eques Romanus, aut libertinus, aut ſervus? Nomina ex ambitione aut ex injuria nata.* Mais afin que ces expreſſions plaiſent, il faut les lire détachées de l'ouvrage; car il en eſt comme de toutes les choſes où l'on ne cherche que le plaiſir : on s'en dégoûte bien-tôt. Auſſi ces penſées & ces expreſſions ingenieuſes, qui d'ailleurs ornent un ſtile, le gâtent, ſi elles ne ſont ſi bien enchaſſées qu'elles y ſoient comme naturelles, & ne paroiſſent point étrangeres : que ce ſoit la nature même qui les preſente, qui les faſſe naître. Tout ce qui eſt recherché, ou ſemble l'être, qui eſt tiré de loin, n'a point une certaine naïveté qui ſe fait aimer & eſtimer. Faites attention aux paroles Latines ſuivantes du Maître des Rheteurs, Quintilien. *Nihil videatur fictum, nihil ſollicitum : omnia potius à cauſa quàm ab Oratore profecta videantur.* Ces paroles ſont du même Rheteur : *Optima minimè accerſita, & ſimplicibus, atque ab ipſa veritate profectis ſimilia.* Ces paroles contiennent un grand ſens ; ce ſont des regles qu'il faut avoir toûjours preſentes pour ſe défendre de la corruption qui s'introduit dans l'éloquence, qu'on gâte par des affectations dans la trop gran-

 grande païïion de s’exprimer avec efprit. En parlant des omemcns , il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un difcouis , comme on fait une fale & une gallerie en y plaçant les images des Princes , des Rois , des Grandshommes ; car comme les images fe peuvent détacher du lieu où elles ont été mifes , auffi ce qu’on entend par portraits dans le difcours , ce font des defcriptions fur lefquelles on s’arrête, & qu’on auroit pû pafler. Voilà le portrait .de ces dateurs qui affiegent les Princes , & corrompent leur vertu. Par de lâches adreffes Des Princes malheureux nourrijfeni les foiblejjest Les pouffent au penchant où leur cœur ejl enclin Et leur ofent du vice applanir le chemin : Detejlables fiateurs , prefent le plus funejle Que puijjè faire aux Rois la colere cetejle. (Chapitre XX.' Réglés qu'on doit fuivre dans la dijlribution des ornemens artificiels. L’On ne peut pas condamner abfolument les ornemens artificiels , qui ne font inferez dans les ouvrages que pour divertir & délaflerles Lecteurs , comme nous l’avons dit ci-deflùs. Ils ont leur prix ; mais c’eft le bon ufage qu’on en fait qui le leur donne. Les réglés fuivantes ne feront pas inutiles pour bien ufer de toutes ces richelles du langage , & pour les ménager avec prudence. La première réglé que l’on doit fuivre dans la diftribution des ornemens artificiels, c’eft de les appliquer en temps & lieu. Les jeux font Digitized by Coogle

grande paſſion de s'exprimer avec eſprit.

En parlant des ornemens, il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un diſcours, comme on fait une ſale & une gallerie en y plaçant les images des Princes, des Rois, des Grands-hommes; car comme les images ſe peuvent détacher du lieu où elles ont été miſes, auſſi ce qu'on entend par portraits dans le diſcours, ce ſont des deſcriptions ſur leſquelles on s'arrête, & qu'on auroit pû paſſer. Voilà le portrait de ces flateurs qui aſſiegent les Princes, & corrompent leur vertu.

Par de lâches adreſſes
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin
Et leur oſent du vice applanir le chemin:
Deteſtables flateurs, preſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colere celeſte.

CHAPITRE XX.

Regles qu'on doit ſuivre dans la diſtribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner abſolument les ornemens artificiels, qui ne ſont inſerez dans les ouvrages que pour divertir & délaſſer les Lecteurs, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Ils ont leur prix; mais c'eſt le bon uſage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles ſuivantes ne ſeront pas inutiles pour bien uſer de toutes ces richeſſes du langage, & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit ſuivre dans la diſtribution des ornemens artificiels, c'eſt de les appliquer en temps & lieu. Les jeux

ſont

1 358 La Rhïto*.iqui,oü l’Art font importuns , quand on cft accablé d’affaires. Quand une matière eft difficile , & que la difficulté rend le Leétcur chagrin , il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu’augmenter fon travail , le détournant de fon application ferieufe. Si on ne cherche que l’utihté , l’agréable déplaît. Il y a des matières qui ne fouffient aucun ornement, telles que font celles qu’on appelle dogmatiques. Orttari res ipfa negat , contenta deceri, Lorfque la matière du difeours eft lîmplc , tout doit être fîmplc. Les habits chargez de pierreries , & extraordinairement ornez , ne fe portent qu’à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux chofes , 8c avoir toûjours égard à la bien-feance, C’eft pourquoi , comme le remarque faintAuguftin » lorfqu’on traite quelque matière ferieufe , comme font celles qui regardent la Religion , il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur fafle perdre beaucoup de ce poids 8c de cette gravité qui les doit rendre venerables. C«vendum ne divinis gravibufque fententiis dum additur numerus , pondus detrahatur. Les ornemens doivent être raifonnables , c’eftà-dire , qu’il ne faut rien dire qui choque le fens commun. Vous trouverez de petits efprits ^ui ne fe mettent pas en peine de dire une impertinence, 8c d’avancer une chofe faufle , pourvu que ce qu’ih difent ait l’air d’une fentence ; de parler fans Jugement , pourvû qu’ils fàlfent entrer une métaphore & une figure dans leur difeours. Ils ne font pas de reflexion fi ce qu’ils difent eft pour ou contre eux. S’ils peuvent faire une antithefe 1 une répétition , une ca.dencc qui flatc ■ * " — izeif by "Google

ſont importuns, quand on eſt accablé d'affaires. Quand une matiere eſt difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter ſon travail, le détournant de ſon application ſerieuſe. Si on ne cherche que l'utilité, l'agréable déplaît. Il y a des matieres qui ne ſouffrent aucun ornement, telles que ſont celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Lorſque la matiere du diſcours eſt ſimple, tout doit être ſimple. Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez, ne ſe portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choſes, & avoir toûjours égard à la bien-ſeance. C'eſt pourquoi, comme le remarque ſaint Auguſtin, lorſqu'on traite quelque matiere ſerieuſe, comme ſont celles qui regardent la Religion, il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur faſſe perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibuſque ſententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

Les ornemens doivent être raiſonnables, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut rien dire qui choque le ſens commun. Vous trouverez de petits eſprits qui ne ſe mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une choſe fauſſe, pourvû que ce qu'ils diſent ait l'air d'une ſentence; de parler ſans jugement, pourvû qu'ils faſſent entrer une métaphore & une figure dans leur diſcours. Ils ne font pas de reflexion ſi ce qu'ils diſent eſt pour ou contre eux. S'ils peuvent faire une antitheſe, une repetition, une cadence qui flate

Bi PARLER. Lh.IV. Chitp.XX. flateles fens, n’importe qu’ils bleflent la Raifon, ils font fatisfeits de leur cfprit. On doit être couvaincu qu’il n’y a rien de beau qui ne foit raifonnable, &fi on eftirae quelquefois ces faux ornemens , c’eft qu'on fe laifle éblouir par leur faux brillant , & étourdir par un certain bruit qui ne fignifie rien ; ou pour le dire franchement c’eft qu’on a l’efprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le difeours la verité , & non pas des paroles. Bonorum ingtnicrum wjignïs efi intfoles » in ver bis verum amart non verba. Je ne puis eftimer un difeours dont le fon flatc les oreilles , lorfque les chofes choquent le bon fens , difoit S. Auguftin. Nul/omoJo mibi fonat dijerte f quod dicitur ineptè. Les ornemens font raifonnablcs lorfque la rerité n’eft point choquée , c’eft-à-dire , que toutes les expreffions dont on fe fert , ne donnent que des idées véritables. Ceux qui veulent éblouir , ne parlent jamais naturellement ; leurs paroles font paroître tout ce qu’ils difent fi extraordinaire, qu’il n’y a point de vraifemblance. Pour rendre ce défaut fenfible , je rapporterai ici un paflage de Vitruve, qui cft admirable pour cela. Ce judicieux Architeélc'fe plaint de ce que dans la peinture l’on ne prenoit jàus pour modelé les chofes comme elles font dans la vérité. On met, dit- il, pour colomnes des rofeaux : on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux , defquels , comme fi c’étoient des racines , il s'élève quantité de branches délicates , où l’on voit des figures affifes , & fortir de leurs fleurs des demi-figures , les unes avec des vifages d’hommes , les autres avec des têtes d’animaux , qui font des chofes qui ne font point, & qui ne peuvent être , comme elles n’ont jamais été. Les nouvelles fantaifies prévalent de telle forte , qu’il ne fe trouve-prefquc perDigitized by Google

flate les ſens, n'importe qu'ils bleſſent la Raiſon, ils ſont ſatisfaits de leur eſprit. On doit être couvaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne ſoit raiſonnable, & ſi on eſtime quelquefois ces faux ornemens, c'eſt qu'on ſe laiſſe éblouïr par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne ſignifie rien; ou pour le dire franchement c'eſt qu'on a l'eſprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le diſcours la verité, & non pas des paroles. *Bonorum ingeniorum inſignis eſt indoles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis eſtimer un diſcours dont le ſon flate les oreilles, lorſque les choſes choquent le bon ſens, diſoit S. Auguſtin. *Nullomodo mihi ſonat diſertè, quod dicitur ineptè.*

Les ornemens ſont raiſonnables lorſque la verité n'eſt point choquée, c'eſt-à-dire, que toutes les expreſſions dont on ſe ſert, ne donnent que des idées veritables. Ceux qui veulent éblouïr, ne parlent jamais naturellement; leurs paroles font paroître tout ce qu'ils diſent ſi extraordinaire, qu'il n'y a point de vraiſemblance. Pour rendre ce défaut ſenſible, je rapporterai ici un paſſage de Vitruve, qui eſt admirable pour cela. Ce judicieux Architecte ſe plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modele les choſes comme elles ſont dans la verité. On met, dit-il, pour colomnes des roſeaux: on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux, deſquels, comme ſi c'étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates, où l'on voit des figures aſſiſes, & ſortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des viſages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux, qui ſont des choſes qui ne ſont point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaiſies prévalent de telle ſorte, qu'il ne ſe trouve preſque per-

, L A Rhetoriqjje, ou l’Ar T .perfonne qui foit capable de découvrir ce qu’il y a de bon dans les Arts , & qui en puiffe juger. Car quelle apparence y a-t-il que des rofeaux foûtiennent un toit ; qu’un chandelier porte des châteaux ; que de foibles branches portent les figures - qui y font comme à cheval , ôc que d’urtc fleur il puifle naître des moitiez de figures? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu’on ne doit point eftimer la peinture fi elle ne reprefentc la vérité. Ce n’eft pas aflez que les chofes foient bien peintes, il faut auffi que le dcfl'ein foit raifonnablel , & qu’il n’ait rien qui choque le bon fens. Il faut appliquer à l’éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle , il faut prendre la vérité pour modèle , & il ne faut pas pour donner plus d’éclat aux chofes , les reprélenter autres qu’elles font. C’eft donc à quoi il faut travailler , que les chofes paroiflTent ce qu’elles font ; fimples , fi elles font fimples. Philoftrate loüant un tableau où étoient repréfentez les chevaux d’Amphiaraiis , dit que le Peintre les a voit rcpréfentez baignez de leur fueur , & couverts d’une pouffiere qui les rendoit moins agréables , mais plus reflemblans à ce qu’ils étoient; Defqrmior^s, feU ver'tores. Il y a des perfonnes à qui tout eft égal, qui habillent tout le monde magnifiquement; c’eft-à-dire, qu’ils parlent fur un même ton des grandes & des petites chofes , & prodiguent partout les ornemens de l’élocution. D’où vient cela? C’efl qu’il eft aifé d’employer de riches couleurs , & qu’il eft difficile de tirer les traits propres d’un objet qu’on veut peindre. C’eft ce qu’Apellés difoit à un jeune Peintre : N’ayant pu faire Helene auffi belle qu’elle eft, vous l’avez fait riche. Je dis donc encore, qu’il ne faut rien eftimer ni dire que ce qui eft véritable : il le faut faire d’une

perſonne qui ſoit capable de découvrir ce qu'il y a de bon dans les Arts, & qui en puiſſe juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roſeaux ſoûtiennent un toît ; qu'un chandelier porte des châteaux ; que de foibles branches portent les figures qui y ſont comme à cheval, & que d'une fleur il puiſſe naître des moitiez de figures ? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point eſtimer la peinture ſi elle ne repreſente la verité. Ce n'eſt pas aſſez que les choſes ſoient bien peintes, il faut auſſi que le deſſein ſoit raiſonnable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon ſens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle, il faut prendre la verité pour modele, & il ne faut pas pour donner plus d'éclat aux choſes, les repréſenter autres qu'elles ſont.

C'eſt donc à quoi il faut travailler, que les choſes paroiſſent ce qu'elles ſont ; ſimples, ſi elles ſont ſimples. Philoſtrate loüant un tableau où étoient repréſentez les chevaux d'Amphiaraüs, dit que le Peintre les avoit repréſentez baignez de leur ſueur, & couverts d'une pouſſiere qui les rendoit moins agréables, mais plus reſſemblans à ce qu'ils étoient ; *Deformiores, ſed veriores.* Il y a des perſonnes à qui tout eſt égal, qui habillent tout le monde magnifiquement ; c'eſt-à-dire, qu'ils parlent ſur un même ton des grandes & des petites choſes, & prodiguent partout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela ? C'eſt qu'il eſt aiſé d'employer de riches couleurs, & qu'il eſt difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'eſt ce qu'Apellés diſoit à un jeune Peintre : N'ayant pu faire Helene auſſi belle qu'elle eſt, vous l'avez fait riche.

Je dis donc encore, qu'il ne faut rien eſtimer ni dire que ce qui eſt veritable : il le faut faire d'une

DI PARLER. Lh. IV Chap, XX. 361 1 d’une manière noble , rare , nouvelle , qui attire ! l’attention; mais que la vérité s'y trouve, Ceft en quoi pèchent les Vers fuivans de Racan fur ■ Marie de Mcdicis, PaiJJez, cheres brebis, jouijjez de la]oyt ‘ ,• 1 le Ciel vous envoyé. A la Jîn fa demencca pitié de nos pleurs. Allez dans la campagne, allez dans la prairie’, N'épargnez point les jîcurs-. Il en revient ajjez fous les pas de Marie, Cela n’efl fondé fur aucune vérité. Ceft une flaterie ridicule. Je fai qu’on dit que c’eft une allulion à ce que quelques anciens Poètes ont dit : Cette allufion ne me paro'ît pas fort ingenieufe , ni à propos ; car ce n’eft pas loüer une Reine que de lui attribuer ce qu’elle fait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l’Epigramme fuivante fur l’incendie du Palais, le faux y domine, ôc que le vrai n’y a nulle part: cela ne me paroît pas. ^ Certes Ton vit un trijlejeu. Quand à Paris Dame Juftice Se mit le Palais tout en jeu Pour avoir trop mangé d'épices. Cette allufion fait appercevoir un reproche réel qu’on fait aux Juges de prendre trop d’ Epices." Avant que de penfer en aucune maniéré aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu’on doit dire, choififlant des expreffions qui puiflent imprimer dans l’ame les penfees & les mouvemens qu’on en veut donner. Après , fi la bien-féance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement.
UnfageArchiteélefongeprcmiéQ re% Digitized by Google

d'une maniere noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention; mais que la verité s'y trouve. C'eſt en quoi pechent les Vers ſuivans de Racan ſur Marie de Medicis.

Paiſſez, cheres brebis, jouïſſez de la joye
Que le Ciel vous envoye.
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

Cela n'eſt fondé ſur aucune verité. C'eſt une flaterie ridicule. Je ſai qu'on dit que c'eſt une alluſion à ce que quelques anciens Poëtes ont dit: Cette alluſion ne me paroît pas fort ingenieuſe, ni à propos; car ce n'eſt pas loüer une Reine que de lui attribuer ce qu'elle ſait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme ſuivante ſur l'incendie du Palais, le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part: cela ne me paroît pas.

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le Palais tout en feu
Pour avoir trop mangé d'épices.

Cette alluſion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Epices.

Avant que de penſer en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choiſiſſant des expreſſions qui puiſſent imprimer dans l'ame les penſées & les mouvemens qu'on en veut donner. Après, ſi la bien-ſéance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. Un ſage Architecte ſonge premié-

fondemens : il éleve des murailles capables de foûtenir le faîte de la maifon qu’il i bâtit. S’il veut que fon ouvrage foit agréable à la vûé, il yajoûtedesornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez , c’eltà-dire , qui ne font pas abfolument utiles , ne font placez qu’ après qu’il a travaillé à la folidité de l’édiliee. Les colonnes de marbre qui ne fe mettent que , pour l’ornement, ne fe placent que lorfque le corps de l’ouvrage eft achevé.Ce n’eft qu’après ce temps-là qu’on taille les ornemens , &: qu’on poic les ftatuës. ^ Nous pouvons prouver la même chofe par une comparaifon du corps humain, dans leqnel j il femble que la nature établit les os pour le foû- | tenir &c fortifier , avant que de le couvrir d’une belle ^ peau qui le rend agréable. Ceft ce que dit Seneque: ' /« corpore rtoftro offa, nervique & artkuli^ firmamtnta iotius & vitalia , mtnimè fpeciofa v'ifu , pr'tùs crdinaniur ; deinde hAC , ex quitus amnis^ in faciem àfpefîumque décor ejl: poft hAComnia, qui maximè oculvs rapit color i ultimuspet je fiojam corpore ajfun’ditur. Enfin,la raifon demande qu’on garde quelque modération dans les ornemens. Ils ne doivent pas être 4rop frequens. Les grandes douceurs font fades. Il n’y a rien de plus beau que les yeux ; mais fi dans un vifage il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire , il feroitpeur. La confufion des ornemens empêche qu’un difcours nefoitnet: & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j’aye donné dans ccTraité.c eft que l’excès des omemens fait que l’efprit des Auditeurs, qui en eft entièrement occupé, ne s’applique point aux chofes. Cela arrive affez fouventdans les Panégyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence , & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l’art. L’Auditeur fc retire plein d’admiration pour celui qui a parlé, /

rement à jetter de bons fondemens : il éleve des murailles capables de ſoûtenir le faîte de la maiſon qu'il bâtit. S'il veut que ſon ouvrage ſoit agréable à la vûe, il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez, c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas abſolument utiles, ne ſont placez qu'après qu'il a travaillé à la ſolidité de l'édifice. Les colonnes de marbre qui ne ſe mettent que pour l'ornement, ne ſe placent que lorſque le corps de l'ouvrage eſt achevé. Ce n'eſt qu'après ce temps-là qu'on taille les ornemens, & qu'on poſe les ſtatuës.

Nous pouvons prouver la même choſe par une comparaiſon du corps humain, dans lequel il ſemble que la nature établit les os pour le ſoûtenir & fortifier, avant que de le couvrir d'une belle peau qui le rend agréable. C'eſt ce que dit Seneque: *In corpore noſtro oſſa, nervique & articuli, firmamenta totius & vitalia, minimè ſpecioſa viſu, priùs ordinantur; deinde hæc, ex quibus omnis in faciem aſpectumque decor eſt: poſt hæc omnia, qui maximè oculos rapit color, ultimus perfecto jam corpore affunditur.*

Enfin, la raiſon demande qu'on garde quelque moderation dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens. Les grandes douceurs ſont fades. Il n'y a rien de plus beau que les yeux; mais ſi dans un viſage il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire, il feroit peur. La confuſion des ornemens empêche qu'un diſcours ne ſoit net: & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce Traité, c'eſt que l'excès des ornemens fait que l'eſprit des Auditeurs, qui en eſt entiérement occupé, ne s'applique point aux choſes. Cela arrive aſſez ſouvent dans les Panegyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur ſe retire plein d'admiration pour celui qui a parlé,

DI P A HL ER. Liv.lV. Cbap.XX. 3<5j parlé , & à peine penfc-t-il à celui dont on a fait le Panégyrique. On doit toûjours dans chaque chofe en rechercher la fin. Quand on veut anivcroù l'on s'eft propofé d'aller , on choifit un beau chemin , mais qui y conduifc. Lorfqueles feuilles couvrent les fruits , & les empêchent de meurir , on les ôte, fans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de fes ornemens. 11 y a des cfprits fi petits , qu'ils n'eftiment que les bagatelles ; ils ne font point d'attention à ce qui eft fülide , fi on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amufe, comme on ôte aux enfanslesjoüetsqui les arrêtent trop. C'efi ce que fit Protogene , qui ayant apperçû qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de fes Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple , Se l'empêchoit de confiderer ce qui le meritoit plus , refolut de l'effacer. Elle étoit fi bien peinte, cette perdrix , que les véritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes. Mais il voulut ôter au peuple cet amufement , pour tourner .ailleurs fes yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé fon Tableau, & y étant entré fecretemçnt , il l'effaça. C'efl: pour cette même raifon que le Saint-Efprit qui conduifoit la plume des Ecrivains facrez , n'a pas permis qu'ils cmployaflént cette éloquence pompeufe des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne confidere que les fuperbes paroles dont les chofes font revêtues. Les faintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir notre vanité , mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertifferaentfterile , les méprifent; ceux qui aiment les chofes , trouvent de quoi fe remplir dans ces Livres divins. Unfeul Ffeaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare , d' Anacréon , & d'Horace : Demollhene & Cicéron ne méritent Q i pas Digitized by Coogle

parlé, & à peine penſe-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque choſe en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'eſt propoſé d'aller, on choiſit un beau chemin, mais qui y conduiſe. Lorſque les feuilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte, ſans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de ſes ornemens.

Il y a des eſprits ſi petits, qu'ils n'eſtiment que les bagatelles: ils ne font point d'attention à ce qui eſt ſolide, ſi on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amuſe, comme on ôte aux enfans les joüets qui les arrêtent trop. C'eſt ce que fit Protogene, qui ayant apperçû qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de ſes Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple, & l'empêchoit de conſiderer ce qui le meritoit plus, reſolut de l'effacer. Elle étoit ſi bien peinte, cette perdrix, que les veritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes. Mais il voulut ôter au peuple cet amuſement, pour tourner ailleurs ſes yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé ſon Tableau, & y étant entré ſecretement, il l'effaça.

C'eſt pour cette même raiſon que le Saint-Eſprit qui conduiſoit la plume des Ecrivains ſacrez, n'a pas permis qu'ils employaſſent cette éloquence pompeuſe des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne conſidere que les ſuperbes paroles dont les choſes ſont revêtuës. Les ſaintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertiſſement ſterile, les mépriſent; ceux qui aiment les choſes, trouvent de quoi ſe remplir dans ces Livres divins. Un ſeul Pſeaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace: Demoſthene & Ciceron ne méritent

3^4 La Rhitoriqui, ou l’Art ? as d’être comparez à Ifaïe. Tous les Livres de laton 8c d’Ariftote n’égalent pasunfeul Chapitre de S. Paul. Car enfin , les paroles ne font que des fons:‘ on ne doit pas .préférer le plaifir que peut donner l’harmonie de ces fons /'à celui de la connoifiance folide de la Venté. Pour moi , je n’eftime l’Art de parler, que parce qu’il contribue à la faire connoitre, qu’il la tire, pour ainli dire, du fond de l’efprit où elle étoit cachée ; qu’il la dévelope , qu’il l’expofe aux yeux. C’cll ce qui m’a porté à travailler avec foin à cet Art qui pour cette raifon m’a paru fi utile & fi neceffaire. L A • 1 Digilized by GcxJjle

\ I »I FARIIR, LtV, V. Chétp. I. 36^ L A RHETORIQUE O U L’ART DE PARLER. LIVRE CINQUIE’ME. Chapitre Premier. C'eji un Art que de /avoir parler de maniéré qu'on perjuade^ Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre. Idée de la Rhétorique coitiprendrArt de perfuader , aufTi-bien que celui dé n’étudie la Rhétorique que pour parler de maniéré qu’on faffe . . ce qu’on defire en parlant ; & ce qu’on defîre , c’eft de perfuader. Ainü il eft évident que la Rhétorique, qui eftl’Art de parler , doit enleigner les moyens de perfuader. Ces moyens ne confillent pas fciilement en des paroles. Il y a des maniérés de gagner les cœurs , & de les remuer. C’eft particulièrement de ces maniérés que je dois traiter dans ce dernier Livre , où je renfermerai les choies Q 3 qui Digitized by Google

Rhétoriques ordinaires, & dont je n’ai point encore parlé. Ce n’eft pas feulement en prêchant & en plaidant qu’on veut perfuader; on a cette intention dans toutes les occafîons où l’on parle. Car nous délirons qu’on croye que les chofes font comme nous le difons , ou au moins fi nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu’on foit perihadé que le rapport que nous faifons ell fidèle. C’elt pour cela que la Rhétorique ell tres-utile -, ôc fi efi’eélivcmcnt elle pouvoir donner des moyens fûrs pour perfuader, il n’y auroit aucun autre art qui tut d’un plus grand ufage dans la vie. Mais je fais voir qu’il faut plus de connoilfance que la Rhétorique n’en donne, pour perfuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres' de Rhétorique ne fe font appliquez qu’à donnerquelques préceptes pour perfuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne fe font attachez qu’à füivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n’ayant point d’autres Orateurs que des Avocats , leur Rhétorique n’étoit occupée qu’à leur donner des préceptes. Quoique je ne juge pas ce qu’ils difent là-defTus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte fommairement, mais de telle forte que li on compare cette Rhétorique avec les autres , on trouvera que ce que j’en dis , eft plus que fuffifant , & que je m’applique plus qu’aucun autre à donner les véritables moyens de perfuader. Ce qu’on trouve en ces Rhétoriques, ne fcrtprefque point pour cette fin. "Voilà les préceptes que les Rhéteurs donnent pour perfuader. Il faut trouver les moyens défaire tomber jdans. fon fentiment ceux qui font dans un fentiment contraire ; mettre en ordre ce que l’on a trouvé , & employer les paroles propres pour s’exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l’on a écrit pour ■ Digitizedby

qui ſe trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, & dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'eſt pas ſeulement en prêchant & en plaidant qu'on veut perſuader; on a cette intention dans toutes les occaſions où l'on parle. Car nous deſirons qu'on croye que les choſes ſont comme nous le diſons, ou au moins ſi nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on ſoit perſuadé que le rapport que nous faiſons eſt fidele. C'eſt pour cela que la Rhetorique eſt tres-utile; & ſi effectivement elle pouvoit donner des moyens ſûrs pour perſuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand uſage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoiſſance que la Rhetorique n'en donne, pour perſuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhetorique ne ſe ſont appliquez qu'à donner quelques preceptes pour perſuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne ſe ſont attachez qu'à ſuivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils diſent là-deſſus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte ſommairement, mais de telle ſorte que ſi on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, eſt plus que ſuffiſant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moyens de perſuader. Ce qu'on trouve en ces Rhetoriques, ne ſert preſque point pour cette fin. Voilà les preceptes que les Rheteurs donnent pour perſuader.

Il faut trouver les moyens de faire tomber dans ſon ſentiment ceux qui ſont dans un ſentiment contraire; mettre en ordre ce que l'on a trouvé, & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit, pour

 pour le prononcer enfuite. Ainfi l’Art de peifuader a, dit-on, cinq parties. La première ell l’invention des moyens propres pour perfuader :1a féconde la difpofition de ces moyens : la troifieme l’élocution : la quatrième la mémoire : la cinquième la prononciation. Si on contellc une vérité de bonne foi , li ce n’eft point l’intérêt , ni la ’raauvaifq humeur , ni la paillon qui aveuglent , & qui empêchent qu’on ne le rende , il n’eit befoin que de bonnes preuves , qui lèvent toutes les difficultex , & qui dilTipent par leur clarté les oblcurite?. qui cachoient la vérité. Mais lorlqu’on a alFaire à des gens qui ne l’aiment pas, qu'il s’agit de leur perfuader une chofe qui choque leur inclination , & dont leurs pa liions les éloignent , la Raifon feule ne fuffit pas : l’adrefTc cft necelfaire. Dans cette occafion il faut faire deux chofes. Premièrement , il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En fécond lieu , puifquc chacun juge félon fa paflSon, qu’un ami a toûjours raifon,qu’un ennemi cft toujours coupable, il faut leur infpirer des mouvemens qui les faifent tourner de notre côté. Ainfi les Maîtres dei’Ârt reconnoiflent trois moyens de perfuader , les argumens ou les preuves, les mœurs, & les paftions. Il faut trouver des preuves , il faut parler conformément à l’inclination de ceux que l’on veut gagner , il faut exciter les paffions dans leur efprit, qui lesfaffent pancher du côté où l’on veut les conduire. Ceft ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premièrement de l’invention des preuves. Q4 Ch ADigitized by Google

pour le prononcer enſuite. Ainſi l'Art de perſuader a, dit-on, cinq parties. La premiere eſt l'invention des moyens propres pour perſuader: la ſeconde la diſpoſition de ces moyens: la troiſieme l'élocution: la quatriéme la memoire: la cinquiéme la prononciation.

Si on conteſte une verité de bonne foi, ſi ce n'eſt point l'interêt, ni la mauvaiſe humeur, ni la paſſion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne ſe rende, il n'eſt beſoin que de bonnes preuves, qui levent toutes les difficultez, & qui diſſipent par leur clarté les obſcuritez qui cachoient la verité. Mais lorſqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur perſuader une choſe qui choque leur inclination, & dont leurs paſſions les éloignent, la Raiſon ſeule ne ſuffit pas: l'adreſſe eſt neceſſaire. Dans cette occaſion il faut faire deux choſes. Premiérement, il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En ſecond lieu, puiſque chacun juge ſelon ſa paſſion, qu'un ami a toûjours raiſon, qu'un ennemi eſt toûjours coupable, il faut leur inſpirer des mouvemens qui les faſſent tourner de notre côté. Ainſi les Maîtres de l'Art reconnoiſſent trois moyens de perſuader, les argumens ou les preuves, les mœurs, & les paſſions. Il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les paſſions dans leur eſprit, qui les faſſent pancher du côté où l'on veut les conduire. C'eſt ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.

368 La Rhétorique, ou l’Art Chapitre II. Tremiere partie de l'Art de perfuader, qui ejl lln~ vention. TA clarté cft le caraélere de la Vérité, l’on ne ^ peur douter d’une vérité claire. Lorfque foa évidence ell dans le dernier degré, les plus opiniâtres font obligez de quitter les armes, ôcdes’yfoûmettre. Perfonne ofera t-ilnierque letoutnefoit plus grand que fa partie: que les parties prifesenfemble n’égalent leur tout } Quelquefois on détourne la vue pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blefl'ent. Mais enfin, lorfque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux, il faut fe rendre , & la langue ne peut démentir l’efprit. Pour perfuader ceux qui nous conteftent quelque propolition , parce qu’elle leur fcmble douteufeôc obfcure , il faut fe fervir d’une ou de plufieurs propofitions , qui ne foufFrent aucune difSculté , & leur faire voir que cette propofitioncontefléeeftla même que;celles qui font incontefrables. Les Juges de Rortie doutoient li Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu’il ne fût permis de repouffer la force par la force. Cicéron voulant donc prouver l’innocence de l’ac- • eufé, il leur étale ces deux propofitions: qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie, que Claudius vouloit ôter la vie à Milon. L’une eft claire, l’autre eft obfcure ;l’une conteftée , l’autre reçûë ; étant bien éclaircies , la confequence étoit claire & certaine , que Milon en tuant Claudius , n’avoit fait que repoufler la force par la force , ce qui étoit excufablc. Ceft

CHAPITRE II.

Premiere partie de l'Art de perſuader, qui eſt l'Invention.

LA clarté eſt le caractere de la Verité, l'on ne peut douter d'une verité claire. Lorſque ſon évidence eſt dans le dernier degré, les plus opiniâtres ſont obligez de quitter les armes, & de s'y ſoûmettre. Perſonne oſera t-il nier que le tout ne ſoit plus grand que ſa partie: que les parties priſes enſemble n'égalent leur tout? Quelquefois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui bleſſent. Mais enfin, lorſque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux, il faut ſe rendre, & la langue ne peut démentir l'eſprit. Pour perſuader ceux qui nous conteſtent quelque propoſition, parce qu'elle leur ſemble douteuſe & obſcure, il faut ſe ſervir d'une ou de pluſieurs propoſitions, qui ne ſouffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette propoſition conteſtée eſt la même que celles qui ſont inconteſtables. Les Juges de Rome doutoient ſi Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repouſſer la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accuſé, il leur étale ces deux propoſitions: *qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie; que Claudius vouloit ôter la vie à Milon.* L'une eſt claire, l'autre eſt obſcure; l'une conteſtée, l'autre reçûë; étant bien éclaircies, la conſequence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n'avoit fait que repouſſer la force par la force, ce qui étoit excuſable.

C'eſt

6Ê PARLER. LtV. V. Cb^p. II. 3^19 \ Ccft à la première partie de la Philofophie, qu'on appeUe Logique, à donner les réglés du raifonnement. C'ell pourquoi , vous pouvez.] commencer à reconnoître des l'entrée de ce dilcours,;que poür traiter l'Art de perfuader dans toute fon étendue , il faudroit embrafler plufieurs autres Arts , ce qui ne fe pourroit faire fans confulîon. La matière de l'Art de perfuadern'eft point limitée. Cet Art fe fait paroître dans les Chaires de nos Eglifes, dans le Barreau, dans toutes les négociations , dans les converfations. En un mot, le but que nous avons dans tout le ' commerce de la vie , eft de perfuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos fentimens. Pour être donc parfait Orateur , & parler utilement fur toutes les matières qui fe fjrefentent, comme les Rhéteurs prétendent que eurs difciples le peuvent faire , il faudroit pofTeder toutes les connoifTances , & n'ignorer rien. ,Car enfin , un homme n'eft capable de raifonner que lorfqu'il connoît à fond le fujet fur lequel il parle , & qu'il a l'efprit plein de veritez conftantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des confequences propres à décider la qüeftion qui eft agitée. Par exemple, un Théologien raifonne bien, ôcperfuade lorfqu'il tire des fa in-*, tes Ecritures , des Pères , des Conciles , & de la Tradition , les témoignages propres pour faire voir que fon fentiment a toûjours été celui de l'Eglife. Q 5 C H ADlgitized by Google

C'eſt à la premiere partie de la Philoſophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raiſonnement. C'eſt pourquoi, vous pouvez commencer à reconnoître dès l'entrée de ce diſcours, que pour traiter l'Art de perſuader dans toute ſon étenduë, il faudroit embraſſer pluſieurs autres Arts, ce qui ne ſe pourroit faire ſans confuſion. La matiere de l'Art de perſuader n'eſt point limitée. Cet Art ſe fait paroître dans les Chaires de nos Egliſes, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les converſations. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, eſt de perſuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos ſentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement ſur toutes les matieres qui ſe preſentent, comme les Rheteurs prétendent que leurs diſciples le peuvent faire, il faudroit poſſeder toutes les connoiſſances, & n'ignorer rien. Car enfin, un homme n'eſt capable de raiſonner que lorſqu'il connoît à fond le ſujet ſur lequel il parle, & qu'il a l'eſprit plein de veritez conſtantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des conſequences propres à décider la queſtion qui eſt agitée. Par exemple, un Theologien raiſonne bien, & perſuade lorſqu'il tire des ſaintes Ecritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que ſon ſentiment a toûjours été celui de l'Egliſe.

J-JO La RHETOKi<i.üï, ou l’Art iChapitre III. Des lieux communs d'où Von peut tirer des preuves' generales. ON ne fe remplit l’efprit de veritez certaines fur les matières qu’on eft obligé de traiter que par de fericufcs méditations , & par de longues études , dont peu de gens font capables. La îcience eft un fruit environné d’épines , qui éloigne de lui prefque tous les hommes. Ainfi s’il n’étoit permis de parler que de ce que l’on fait , la plûpart de ceux memes qui font métier de haranguer, feroient obligez de fe taire. Pour remédier à une neceflité qui feroit fi fàcheufe à plufieurs Dcclamateurs, on a trouvé des moyens courts C: faciles de difcoiirir fur des fujets entièrement inconnus. On dillribue ces moyens en certaines dallés qu’on appelle lieux communs, parce qu’ils font expofez au public, 8c que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui fera conteflé, quoiqu’il ignore d’ailleurs la matière fur laquelle il difpute. ' Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu’ils appellent la Topique. J’expliquerai en peu de paroles l’artifice de" ces lieux. Enfuite nous verrons quel jugement on en doit faire. Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis généraux , qui font reflbuvenir ceux qui les confultent, de toutesles faces par lefquelles on peut confiderer un fujet : ce qui peut être utile , parce qu’envifiigeant une matière de tous cotez, on trouve fans doute avec plus de facilité tout ce que l’on en peut dire. On peut regarBigiti ■ by le

CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne ſe remplit l'eſprit de veritez certaines ſur les matieres qu'on eſt obligé de traiter que par de ſerieuſes méditations, & par de longues études, dont peu de gens ſont capables. La ſcience eſt un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui preſque tous les hommes. Ainſi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on ſait, la plûpart de ceux mêmes qui font métier de haranguer, ſeroient obligez de ſe taire. Pour remedier à une neceſſité qui ſeroit ſi fâcheuſe à pluſieurs Déclamateurs, on a trouvé des moyens courts & faciles de diſcourir ſur des ſujets entiérement inconnus. On diſtribue ces moyens en certaines claſſes qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils ſont expoſez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui ſera conteſté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere ſur laquelle il diſpute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux. Enſuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis géneraux, qui font reſſouvenir ceux qui les conſultent, de toutes les faces par leſquelles on peut conſiderer un ſujet : ce qui peut être utile, parce qu'enviſageant une matiere de tous côtez, on trouve ſans doute avec plus de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut regar-

DI PAKLKR. Lhu V. Cbap. III. 37r garder une chofe par cent endroits difFerens : cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n’établir que feite lieux communs. Le premier de ces lieux eft le Genre; c’eft-à-dire , qu’il faut confidercr dans un fujet ce qu’il % de commun avec tous les autres fujets femblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc , on pourra confiderer la guerre en general, & tirer des preuves de cette généralité. Le fécond lieu eû Différence , il faut examiner ce qu’une qucllion a de particulier. Le troifiême eft 4/ ; c’eft-à-dire , qu’il faut confiderer toute la nature du fujet. Le difcours qui exprime la nature d’une chofe, eftla définition de cette chofe. Le quatrième lieu eft /e Dénombrement des pgr~ fies, que le fujet que l’on traite contient. Le cinquième, L'Etymologie du nom du fujet. Le fixicme , les Conjuguez. , qui fonf les noms qui ont liaifon avec le nom du fujet, comme ce nom , amour i a liaifon avec tous ces autres noms , aimer, aimant, amitié, aimable, ami, &c. On peut confidercr que les chofes dont il eft queftion , ont quelque reffemblance , ou diffemblance. Ces deux conliderations font le fcptiéme &le huitième lieu. On peur faire quelque comparaifon, & dans cette comparaifon remarquer toutes les chofes aufquellcs le fujet dont oa parle eft oppofé : Cette comparaifon & cette oppoftion, font le neuvième & le dixième lieu. L’onzième lieu eft la Répugnance ; c’eft-à-dire, qu’en examinant une chofe , il faut prendre garde à celles qui lui répugnent , pour découvrir les preuves que cette vue peut fournir. Il eft très-important de confiderer toutes les cir confiances de la matière propoiec. Or , ces Q 6 cirDigitized by Google

garder une choſe par cent endroits differens : cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que ſeize lieux communs.

Le premier de ces lieux eſt le *Genre*; c'eſt-à-dire, qu'il faut conſiderer dans un ſujet ce qu'il a de commun avec tous les autres ſujets ſemblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra conſiderer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le ſecond lieu eſt appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une queſtion a de particulier.

Le troiſiême eſt *la Définition*; c'eſt-à-dire, qu'il faut conſiderer toute la nature du ſujet. Le diſcours qui exprime la nature d'une choſe, eſt la définition de cette choſe.

Le quatriême lieu eſt *le Dénombrement des parties*, que le ſujet que l'on traite contient.

Le cinquiéme, *l'Etymologie* du nom du ſujet.

Le ſixiéme, *les Conjuguez*, qui ſont les noms qui ont liaiſon avec le nom du ſujet, comme ce nom, *amour*, a liaiſon avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut conſiderer que les choſes dont il eſt queſtion, ont quelque *reſſemblance*, ou *diſſemblance*. Ces deux conſiderations ſont le ſeptiéme & le huitiéme lieu.

On peut faire quelque comparaiſon, & dans cette comparaiſon remarquer toutes les choſes auſquelles le ſujet dont on parle eſt oppoſé : *Cette comparaiſon* & *cette oppoſition*, ſont le neuviéme & le dixiéme lieu.

L'onziéme lieu eſt *la Repugnance*; c'eſt-à-dire, qu'en examinant une choſe, il faut prendre garde à celles qui lui repugnent, pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir.

Il eſt très-important de conſiderer toutes les *circonſtances* de la matiere propoſée. Or, ces

371 La RMïTonroüi, ou l’Art circonftances ont ou précédé , ou accompagné , ou fuivi la chofe dont il ell queftion : ainfi ces circonftances font diltribuées en trois lieux, qui font le douzième, letreiziéme, & le quatorzième lieu. Toutes les circonllances qui peuvent accompagner xmc aélion., Ibnt comprifes dans ce vers Latin. £luis, qui//f ubii quitus auxiliis ■y.' cur t quomodo-, quando, C’eft-à-dire qu’il faut examiner quel eft l’auteu» été l’aélion ; quelle eft cette aélion; où elle s’eft faite ; par quels moiens , pourquoi , comment , quand. Le quinziéme lieu eft l'Efet; lefeizicme, 4» Caufe ; c’ell-a dire , qu’il faut avoir égard aux effets dont la chofe que vous traitez , peut être la caufe,. & a.ux choies dont elle-même eft l’effet. Ces lieux communs fourniflent fans dôute une ample matière dedifeourir. Ces confiderations differentes font que l’on apperçoit plulieurs preuves & cette méthode pourroit rendre féconds les efprits les plusfteriles. Je n’examine pas à prefent ü cette técondiié eft louable ou inutile. Selon cette, méthode , fi on parle contre un parricide , on. s’étend fur le parricide en général , & on rapporte ce qui eft commun a l’accufé, & à tous lesautres parricides : & après on defeend aux circonftances du parricide : on en reprcfcnie la noirceur d'une maniéré étendue , .par des définitions, par des delcriptions, par des dénornbremens. Quelquefois l Etyraologie du nom de la. chofe fur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaifon avec celui-là, donnent fujet de. parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut diicourir long-temps de l’obligation que les, Chré

circonſtances ont ou précedé, ou accompagné, ou ſuivi la choſe dont il eſt queſtion : ainſi ces circonſtances ſont diſtribuées en trois lieux, qui ſont le douziéme, le treiziéme, & le quatorziéme lieu. Toutes les circonſtances qui peuvent accompagner une action, ſont compriſes dans ce vers Latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'eſt-à-dire qu'il faut examiner quel eſt l'auteur de l'action ; quelle eſt cette action ; où elle s'eſt faite ; par quels moiens, pourquoi, comment, quand.

Le quinziéme lieu eſt *l'Effet* ; le ſeiziéme, *la Cauſe* ; c'eſt-à dire, qu'il faut avoir égard aux effets dont la choſe que vous traitez, peut être la cauſe, & aux choſes dont elle-même eſt l'effet.

Ces lieux communs fourniſſent ſans doute une ample matiere de diſcourir. Ces conſiderations differentes font que l'on apperçoit pluſieurs preuves : & cette methode pourroit rendre féconds les eſprits les plus ſteriles. Je n'examine pas à preſent ſi cette fécondité eſt loüable ou inutile. Selon cette methode, ſi on parle contre un parricide, on s'étend ſur le parricide en général, & on rapporte ce qui eſt commun à l'accuſé, & à tous les autres parricides : & après on deſcend aux circonſtances du parricide : on en repreſente la noirceur d'une maniere étenduë, par des définitions, par des deſcriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de la choſe ſur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaiſon avec celui-là, donnent ſujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut diſcourir long-temps de l'obligation que les Chré-

ll>E PARLER. Liv.V. Chap. IV. 37JClirétiens ont de bien vivre , en les faifant reflbuvenir du nom qu’ils portent. Les grands difcours font groflis par les limilitudes, les diflimiliiudes , les coraparaifons, qui fervent à éclaircir lune difficulté, & mettre une vérité obfcure dans un grand jour. £n un mot, quand on veut circonltancier une aélion, rapporter ce qui l’a précédé, & ce qui s’en eft-enuiivi, les circonftances qui l’ont accompagnée, ce qui l’a caufé , ce quelle a produit : on lailTeroit plutôt fes Auditeurs , qu’on ne manqueroit de matière. Chapitre IV. Des lieux propres à certains fujets d'où Je peuvent titrer des preuves. CEs lieux dont 'nous venons de parier, font appeliez communs , parce qu’ils fourniffenc des preuves pour toutes les caufes : il y a d’autreslieux, qui font propres à certains fujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut confiderer qu’il y a deux fortes de queftions : la première s’appelle Thefe ; la fécondé Hypothefe. Thefe , c’ell ime queition qui n’elt point déterminée par aucune - circonllance , foit du lieu, foit du temps,, foit de la perfonne, comme fi on doit faire la guerre. Hypothefe , t’eft une queftion finie & circonftanciée , comme eft celle-ci , s’il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année , Scc. Or , toutes ces queftions fe peuvent rapporter à trois genres. Car l’on délibéré fi on doit faire une adion , ou l’on examine quel jugement on doit faire de cette aétion , ou on lotie ou on blâme cette adion. Le premier genre Q 7 s’ap. »
Digitized by Google

Chrétiens ont de bien vivre, en les faiſant reſſouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands diſcours ſont groſſis par les ſimilitudes, les diſſimilitudes, les comparaiſons, qui ſervent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obſcure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonſtancier une action, rapporter ce qui l'a précedé, & ce qui s'en eſt enſuivi, les circonſtances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a cauſé, ce qu'elle a produit : on laiſſeroit plûtôt ſes Auditeurs, qu'on ne manqueroit de matiere.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains ſujets d'où ſe peuvent tirer des preuves.

CEs lieux dont nous venons de parler, ſont appellez communs, parce qu'ils fourniſſent des preuves pour toutes les cauſes : il y a d'autres lieux qui ſont propres à certains ſujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut conſiderer qu'il y a deux ſortes de queſtions : la premiere s'appelle Theſe; la ſeconde Hypotheſe. Theſe, c'eſt une queſtion qui n'eſt point déterminée par aucune circonſtance, ſoit du lieu, ſoit du temps, ſoit de la perſonne, comme ſi on doit faire la guerre. Hypotheſe, c'eſt une queſtion finie & circonſtanciée, comme eſt celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces queſtions ſe peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibere ſi on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loüe, ou on blâme cette action. Le premier genre

374 La Rhétorique, ow l’Art s’appelle Déliberntif \ le jfecond genre : le troifiéme genre Demon/iratif Chacun de ces genres a fes lieux propres, c’eft-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis comme pour le Délibératif, félon qu’on voudra confciller d’entreprendre une aélion ou de la quitter, il faut faire voir quelle eft utile ou inutile j néceflaire ; ou quelle ne l’cft pas ; qu’elle eft poflîble ou impoflible; que l’évenemcnt en fera avantageux, ou’ fâcheux : que l’entreprife eft jufte ouinjufle. Une queftion dans le genre judiciaire peut être eonfideréc en l’un de ces trois états. Oul’onneconnoît pas l’auteur de l’aélion qui fait le fujet du difcours : & pour lors , parce que l’on tâche de découvrir cet auteur par des conjeétures; cet état eft appellé état de con)eélures. Si l’Auteur eft connu , on examine qu’elle eft la nature de l’aélion : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les cof- • fres qu’un particulier y avoir mis en dépôt, on examine fi cette aéïion doit être appellée oufacrilege, ou im fimplevol : on cherche la définition de ce crime : ainfi cet état s’appelle l’état di la définition. Le troifiéme état eft appellé l’état 4? , parce qu’on examine la qualité de l’aéfion , fi eÙc eft jufte, ou injufte. Pour le premier état , il faut confidercr fi celui qu’on füupçonne a voulu foire une telle aéfion, s’il l’a pù, & fi on en a quelque marque. On confidere quelle eft fa volonté, en confiderant s’il avoir quelque interet à commettre cette action; fa puilfance, parla conlideration de fa force, de fes moiens. On reconnoît s’il eft effeétivement auteur de l'aétion propolée, parles drconllancesdeccttc aétion, comme .s’il a été trouve feul dans le lieu où elle s’eft faite; fi avant ou après ceue aétion il a fait ou dit quelque chofe qui le puilfc foire foup- Digitized-by G

s'appelle *Déliberatif* : le ſecond genre *Judiciaire* : le troiſiéme genre *Demonſtratif.* Chacun de ces genres a ſes lieux propres, c'eſt-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis : comme pour le Déliberatif, ſelon qu'on voudra conſeiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir quelle eſt utile ou inutile ; néceſſaire, ou qu'elle ne l'eſt pas ; qu'elle eſt poſſible ou impoſſible ; que l'évenement en ſera avantageux, ou fâcheux : que l'entrepriſe eſt juſte ou injuſte.

Une queſtion dans le genre judiciaire peut être conſiderée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le ſujet du diſcours : & pour lors, parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures ; cet état eſt appellé état de *conjectures.* Si l'Auteur eſt connu, on examine qu'elle eſt la nature de l'action : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine ſi cette action doit être appellée ou ſacrilege, ou un ſimple vol : on cherche la définition de ce crime : ainſi cet état s'appelle l'état *de la définition.* Le troiſiéme état eſt appellé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, ſi elle eſt juſte, ou injuſte.

Pour le premier état, il faut conſiderer ſi celui qu'on ſoupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & ſi on en a quelque marque. On conſidere quelle eſt ſa volonté, en conſiderant s'il avoit quelque interêt à commettre cette action ; ſa puiſſance, par la conſideration de ſa force, de ſes moiens. On reconnoît s'il eſt effectivement auteur de l'action propoſée, par les circonſtances de cette action, comme s'il a été trouvé ſeul dans le lieu où elle s'eſt faite ; ſi avant ou après cette action il a fait ou dit quelque choſe qui le puiſſe faire

ſoup-

DE PARLEE. Liv.V. Chap. IV. 37J loupçonner raifonnablement. Four le fécond état, il fauc fimplemcnt confidercr la nature de cette aélion. Tout ce qu’on en peut dire, dépend delà connoiflance particulière que l’on en a. Pour le troifiéme état, on confulte la raifon, lesloix, la coutume, les préjugez,, les conventions , l’équité. Dans le genre Dcmonftratif , pour louer ou blâmer, il faut rapporter le bien ouïe mal. Ilyatrois^ fortes de biens dans l’homme; les juns regardent le corps , les autres l’cfprit , les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps font, une patrie glorieufe, une nai fiance noble , une bonne éducation , lafanté, laforce, la beauté. Les biens de l’efprit font, les vertus, la fagefle, la prudence, la fcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune font, les richelfes , lesdignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les fentimens des autres. Tous les lieux propres 8c communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, font appeliez intérieurs ou intrinfeques , pour 'les dillinguer de ceux qu’on nomme extérieurs ou extrin'eques, qui font quatre J fçavoir, lesloix, les témoignages , les tranlaélions , les réponfes de ceux que l’on met à la torture. L’Orateur n’a pas befoin de chercher ces preuves; celui qui donne une caufe à plaider, met entre les mains de fon Avocat fes pièces , fes contrats, fes tranfaétiops ; produit les depofrtions des témoins, 8c les réponfes de ceux qui ont été apph- ’ quez à la torture. Ch ADigitized by Google

ſoupçonner raiſonnablement. Pour le ſecond état, il faut ſimplement conſiderer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire, dépend de la connoiſſance particuliere que l'on en a. Pour le troiſiéme état, on conſulte la raiſon, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonſtratif, pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois ſortes de biens dans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'eſprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps ſont, une patrie glorieuſe, une naiſſance noble, une bonne éducation, la ſanté, la force, la beauté. Les biens de l'eſprit ſont, les vertus, la ſageſſe, la prudence, la ſcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune ſont, les richeſſes, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les ſentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, ſont appellez interieurs ou intrinſeques, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinſeques, qui ſont quatre; ſçavoir, les loix, les témoignages, les tranſactions, les réponſes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas beſoin de chercher ces preuves; celui qui donne une cauſe à plaider, met entre les mains de ſon Avocat ſes pieces, ſes contrats, ſes tranſactions; produit les dépoſitions des témoins, & les réponſes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

37<5 La Rhétorique, ou i’Ært Chapitre V. ' RejJtxhn fttr ceUe Mttbotlt des lieux. yOilà en peu de paroles quel eft l’art de trouver des argumens fur toutes fortes de matières , que les Rhéteurs ont coûtume d’enfeigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhétorique; Ceil à vous à juger de l’utilité de cette méthode; Le refpeél que j’ai pour les Auteurs quirontloüée; m’a obligé a en faire un abrégé , & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu’elle donne, n’ayent quelque utilité : ils font prendre garde à plufieurs chofes dont on peut ■ tirer des argumens; ils montrent comme l’on peut tourner un fujet de tous côtei, & l’envifager par toutes fes faces. Ain fi ceux qui entendent bien la Topique , peuvent trouver beaucoup de matière pourjgroflir leur difeours ; il n’y a rien de fterile pour eux ; ils] peuvent parler fur tout ce qui fc prefente autant de temps qu’ils le voudront, commenous l’avons dit. Ceux qui méprifent la Topique , ne conteftent point fa fécondité. Ils demeurent d’accord quelle fournit une infinité dccliofes; mais ils foûtiennent » que cette fécondité dl mauvàife, que ces cho’ les font triviales , & que par confequent la Topique ne fournit que ce qu’il ne faudrort pas dire . Si un Orateur, difcnt-ils, connoît à fond le fujet qu’il traite, s’il efi plein de maximes incontellables , par leiquelles il peut refoudre toutes les difficultez qui s’élèvent fur ce fujet; fi c’dl unequeftion de Théologie, & qu’il foit Théologien; par la connoiflance qu’il a des Peres , des Conciles , des faintes Ecritures, il appercevra d’abord fi le dog

CHAPITRE V.

Reflexion ſur cette Methode des lieux.

VOilà en peu de paroles quel eſt l'art de trouver des argumens ſur toutes ſortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enſeigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'eſt à vous à juger de l'utilité de cette methode. Le reſpect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée, m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité : ils font prendre garde à pluſieurs choſes dont on peut tirer des argumens ; ils montrent comme l'on peut tourner un ſujet de tous côtez, & l'enviſager par toutes ſes faces. Ainſi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour groſſir leur diſcours : il n'y a rien de ſterile pour eux ; ils peuvent parler ſur tout ce qui ſe preſente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous l'avons dit.

Ceux qui mépriſent la Topique, ne conteſtent point ſa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choſes ; mais ils ſoûtiennent que cette fécondité eſt mauvaiſe, que ces choſes ſont triviales, & que par conſéquent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, diſent-ils, connoît à fond le ſujet qu'il traite, s'il eſt plein de maximes inconteſtables, par leſquelles il peut reſoudre toutes les difficultez qui s'élevent ſur ce ſujet ; ſi c'eſt une queſtion de Theologie, & qu'il ſoit Théologien ; par la connoiſſance qu'il a des Peres, des Conciles, des ſaintes Ecritures, il appercevra d'abord ſi le dog-

DE PARLER. LtV.V. Cbap.V. 377 dogme qu'on a propofë eft Heretique ou Catholique. 11 ne fera pas neceflairc qu'il confulte la Topique , qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoifiances neceffaires pour décider la queftion prefente. Si un Orateur ignorelefond de la matière qu'il traite , il ne peut atteindre que la furface des chofes, ii ne touchera point le nœud de l'affaire; de forte qu'après avoir parlé longtemps, fon adverfaire aura fujet de lui dire ce que difoit faint Augullin à celui contre qui il écrivoit : Laiffez ces lieux communs qui ne difentrien, dites quelque chofe , oppofez des raifons à nos raifons, ôc venant au point de la difficulté , établiffez votre caufe , & tâchez de renverfer les fondemens fur lefquels je m'appuie. Separatis ïoeorum cemmunium nugisy res cum re , ratio cum ratiom y caufa cum cmJA confligat. Si on veut dire en faveur des lieux communs, qu'à la vérité ils n'enfeignent pas tout ce qu'il faut mre, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raifons qui fe fortifient les unes les autres: ceux qvu prétendent qu'ils font inutiles, répondent, & je ferois bien de leur avis, quepourperfuaderiln'eft befoin que d'une feule preuve qui foit forte & folide, & que l'éloquence confifte à étendre cette preuve, & la mettre en fon jour, afin quelle foit apperçûë. Car enfin , il le faut avoücr, les preuves font foibles qui font communes aux aceufez, & à ceux quiaceufent, dont on fe peut femr pour détruire & pour éta'olir. Or, celles qui fe tirent des lieux communs font de cette nature : ce font de mauvaifes herbes qui étouffent la bonne femence. Cet Art eft donc dangereux pour les perfonnes. qui n'ont qu'un petit favoir, parce qu'ils fe conten-^ tent de ces preuves qui fe trouvent facilement , Digitized by Google

dogme qu'on a propoſé eſt Heretique ou Catholique. Il ne ſera pas neceſſaire qu'il conſulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoiſſances neceſſaires pour décider la queſtion preſente. Si un Orateur ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la ſurface des choſes, il ne touchera point le nœud de l'affaire; de ſorte qu'après avoir parlé longtemps, ſon adverſaire aura ſujet de lui dire ce que diſoit ſaint Auguſtin à celui contre qui il écrivoit: Laiſſez ces lieux communs qui ne diſent rien, dites quelque choſe, oppoſez des raiſons à nos raiſons, & venant au point de la difficulté, établiſſez votre cauſe, & tâchez de renverſer les fondemens ſur leſquels je m'appuie. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, cauſa cum cauſâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des lieux communs, qu'à la verité ils n'enſeignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raiſons qui ſe fortifient les unes les autres: ceux qui prétendent qu'ils ſont inutiles, répondent, & je ſerois bien de leur avis, que pour perſuader il n'eſt beſoin que d'une ſeule preuve qui ſoit forte & ſolide, & que l'éloquence conſiſte à étendre cette preuve, & la mettre en ſon jour, afin qu'elle ſoit apperçûë. Car enfin, il le faut avoüer, les preuves ſont foibles qui ſont communes aux accuſez, & à ceux qui accuſent, dont on ſe peut ſervir pour détruire & pour établir. Or, celles qui ſe tirent des lieux communs ſont de cette nature: ce ſont de mauvaiſes herbes qui étouffent la bonne ſemence.

Cet Art eſt donc dangereux pour les perſonnes qui n'ont qu'un petit ſavoir, parce qu'ils ſe contentent de ces preuves qui ſe trouvent facilement, &

 qu’ils ne prennent pas la peine d’en chercher d’autres qui foient plus folides. Un homme d’efprit , en parlant de cette méthode que Raimond Lulle a traitée d’une maniéré particulière , dit que c’eft un Art qui apprend à difeourir fans jugement des cliofes qu’on ne fait point , ce qui ell: un défaut indigne d’un homme raifonnable. J’aimerois mieux, dit Cicéron, êtrefage, & ne pouvoir parler , que d’être parleur & être impertinent. Mal~ km iiulifertam faptetitiam , quàm Jlultitiam lotjuticim. Ajoutez que dans toutes fortes rde difcours il faut abfolument^ retrancher tout ce qui ne peut fervir à ' la refolution de la difficulté. Apres un tel retranchement, je crois qu’il refteroit peu de chofes que la Topique auroit fournies. Chapitre VI. Il n y a que la Vérité , ou P apparence de la Vérité qui ferfuade, CY. ne font point les feules paroles , ni l’abondance des chofes qui perfuadent; c’eft pourquoi , tout ce qui fe tire des lieux communs ne peut être utile'qu’aux jeunes gens, qui n’étant pas ' capables de trouver des raifons folides , connues feulement de ceux qui ont étudié à fond les matières , ont befoin de ce fecours pour pouvoir faire leurs déclamations de .College. C’eft pour cela que les Maîtres qui fe ferviront de cet ouvrage , pourront traiter cette méthode des lieux avec plus d’étendue , donnant fur chacun des exemples qui fe trouvent dans plufieurs Livres de Rhétorique. H y en a de beaux : car quoique les grands kOrateurs ne s’amufent pas à confultcr les lieux communs , Üigi-:,. ■ : - or

& qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui ſoient plus ſolides. Un homme d'eſprit, en parlant de cette methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'eſt un Art qui apprend à diſcourir ſans jugement des choſes qu'on ne ſait point, ce qui eſt un défaut indigne d'un homme raiſonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être ſage, & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indiſertam ſapientiam, quàm ſtultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes ſortes de diſcours il faut abſolument retrancher tout ce qui ne peut ſervir à la reſolution de la difficulté. Après un tel retranchement, je crois qu'il reſteroit peu de choſes que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la Verité, ou l'apparence de la Verité qui perſuade.

CE ne ſont point les ſeules paroles, ni l'abondance des choſes qui perſuadent; c'eſt pourquoi, tout ce qui ſe tire des lieux communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens, qui n'étant pas capables de trouver des raiſons ſolides, connuës ſeulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont beſoin de ce ſecours pour pouvoir faire leurs déclamations de College. C'eſt pour cela que les Maîtres qui ſe ſerviront de cet ouvrage, pourront traiter cette methode des lieux avec plus d'étenduë, donnant ſur chacun des exemples qui ſe trouvent dans pluſieurs Livres de Rhetorique. Il y en a de beaux : car quoique les grands Orateurs ne s'amuſent pas à conſulter les lieux communs,

DE l’ARLE ». Liv.V. Cbap. VI. 379 muns, cependant on peut rapporter tout ce qu’ils tijfent à quelqu’un de ces lieux communs. Cicéron n’étoit point allé frapper à la porte du doiméme , du treiziéme & du quatorzième lieu , lorfquepour faire voir que Rofcius n’avoit pas été capable de commettre les crimes effi oyables dont on l’acculbit, il dit : Qua in re pratereo illucl , quod mihi maxirno argumento ad hujus innocentiam poterat elfe , in rujiieis moribus, in vi^u arido , ta bac horrida tncultaque luta illiuftnodi malefcia gigni non Jolere. Ut non omnem frugem , neque arboreta ta ouitti agro reperire pojjis : Jic non omne facinus in ornai x>ita itajcitur. In nrbe luxuries creatur ; ex luxuria exijîat ax'aritia necejje efi j ex avaritia erumpat audacia : inde omnia feeUra, ac maleficia gignuntur. Vita autem ruflica quant «greji cm vocas > par/îmonia , di/igentia , jujlitiæ magijlra efi. Cicéron dans ce lieu preffe l’accufateur de Rofcius , & fait voir par toutes les circonlhnccs poffibles, qu’il n’a point tué fon propre pere, comme on l’en aceufoit. . On trouve aflez de ces exemples dans les Rhétoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des chofes plus utiles. Ce que je vais dire dans ce ' Chapitre , appartient à la^Logique ; mais jc-ne puis me difpenfer de le rapporter, parce que cela eft neceiTaire pour découvrir; les fbndemens de l’Art que j’entreprens d’expliquer. L’homme eft fait pour connoître. Nous ne gourrrions vivre , ni arriver à notre fin , qui eftla fecité, fl nous étions fans connoiflance. 11 eft pareillement neceiTaire que nous puillions connoître ! les choies comme elles font, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de favoir , nous feroit defavantageufe fi nous n’avions aucun moyen de diftinguer la vérité d’avec lafauffeté. On peut bien concevoir que l’homme ufe mal'V Digitized by Google

muns, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils diſent à quelqu'un de ces lieux communs. Ciceron n'étoit point allé frapper à la porte du douziéme, du treiziéme & du quatorziéme lieu, lorſque pour faire voir que Roſcius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroyables dont on l'accuſoit, il dit : *Qua in re prætereo illud, quod mihi maximo argumento ad hujus innocentiam poterat eſſe, in ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida inculta que vita illiuſmodi maleficia gigni non ſolere. Ut non omnem frugem, neque arborem in omni agro reperire poſſis : ſic non omne facinus in omni vita naſcitur. In urbe luxuries creatur : ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt ; ex avaritia erumpat audacia : inde omnia ſcelera, ac maleficia gignuntur. Vita autem ruſtica quam & agreſtem vocas, parſimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt.* Ciceron dans ce lieu preſſe l'accuſateur de Roſcius, & fait voir par toutes les circonſtances poſſibles, qu'il n'a point tué ſon propre pere, comme on l'en accuſoit.

On trouve aſſez de ces exemples dans les Rhetoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des choſes plus utiles. Ce que je vais dire dans ce Chapitre, appartient à la Logique ; mais je ne puis me diſpenſer de le rapporter, parce que cela eſt neceſſaire pour découvrir les fondemens de l'Art que j'entreprens d'expliquer.

L'homme eſt fait pour connoître. Nous ne pourrrions vivre, ni arriver à notre fin, qui eſt la felicité, ſi nous étions ſans connoiſſance. Il eſt pareillement neceſſaire que nous puiſſions connoître les choſes comme elles ſont, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de ſavoir, nous ſeroit deſavantageuſe ſi nous n'avions aucun moyen de diſtinguer la verité d'avec la fauſſeté. On peut bien concevoir que l'homme uſe mal-

380 La Rhetokiqjüï , ou l'Art mal de fes facultez ; mais on ne peut pas penfcr que la nature dont Dieu eft l'Auteur , foit d'ellemême mauvaife: toutes les inclinations vrayment naturelles font donc bonnes , & nous ne pouvons manquer en les fuivant. Voilà un principe dont il faut voir les confequences , par rapport à ce que nous cherchons. L'expecience fait connoître qu'il y a des connoilTances claires, aufquelles nous nous Icntons comme forcez deconfentir. Je ne puis point douter que jen'exifte, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne foient pas trois. Ainfi toutes les fois que je fentirai que ma nature m'oblige de confeatir à ce q^ui m'eft propofé avec une pareille clarté, c'eft-Vdire que je me trouve egalement engagé de confcntir , je puis croire que je ne me trompe pas. Car fi je me trompois, ce feroit la nature qui me tromperoit , puifque ce feroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a fait; ainfi nous devons être certains que les chofes font comme nous les connoilfons, lorfque notre connoiflance eft fi évidente que nous ne pouvons pas fufpendrc notre confentement. La clarté eft donc le caraélere de*la Vérité, c'eft-à-dire, que toute connoiflance évidente eft conforme à la chofe qui eft connue , & par confequent qu'elle eft vraye: la vérité eft un rapport de conformité; c'en ainfi qu'elle perfuade. Comme nous fommes* tellement faits que la volonté fuit le bien , & que c'eft parle plaifir que nous fentons , que nous délirons le bien , l'efprit fuit de même la vérité ; & il eft attiré par la clarté, comme la volonté l'eft par le plaifir ; c'eft lui qui nous fait agir , 8c ce qui nous perfuade , c'eft la vérité. Mais outre que l'homme étant libre, il peut détourner fon efprit de la confideration d'une vérité , &

mal de ſes facultez ; mais on ne peut pas penſer que la nature dont Dieu eſt l'Auteur, ſoit d'elle-même mauvaiſe : toutes les inclinations vrayment naturelles ſont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les ſuivant. Voilà un principe dont il faut voir les conſequences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'experience fait connoître qu'il y a des connoiſſances claires, auſquelles nous nous ſentons comme forcez de conſentir. Je ne puis point douter que je n'exiſte, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne ſoient pas trois. Ainſi toutes les fois que je ſentirai que ma nature m'oblige de conſentir à ce qui m'eſt propoſé avec une pareille clarté, c'eſt-à-dire que je me trouve egalement engagé de conſentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car ſi je me trompois, ce ſeroit la nature qui me tromperoit, puiſque ce ſeroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a fait ; ainſi nous devons être certains que les choſes ſont comme nous les connoiſſons, lorſque notre connoiſſance eſt ſi évidente que nous ne pouvons pas ſuſpendre notre conſentement. La clarté eſt donc le caractere de la Verité, c'eſt-à-dire, que toute connoiſſance évidente eſt conforme à la choſe qui eſt connuë, & par conſequent qu'elle eſt vraye : la vérité eſt un rapport de conformité ; c'eſt ainſi qu'elle perſuade. Comme nous ſommes tellement faits que la volonté ſuit le bien, & que c'eſt par le plaiſir que nous ſentons, que nous deſirons le bien, l'eſprit ſuit de même la verité ; & il eſt attiré par la clarté, comme la volonté l'eſt par le plaiſir ; c'eſt lui qui nous fait agir, & ce qui nous perſuade, c'eſt la verité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut detourner ſon eſprit de la conſideration d'une verité,

&

Dï PARLER. LtV. V. Ch. VI. 381 6: par confequent empêcher que la clarté ne le perluade ; il peut , fans bien écouter la nature , donner fon confenteraent, comme il peut aimer une chofe avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle eft capable de lui procurer un véritable plaifir. L'apparence du bien trompe & engage : la feule apparence de la vérité éblouît pareillement. On ne fe veut pas donner la peine d'écouter la nature , de fonder fes inclinations véritables. D'abord on confent , fans examiner fi elle nous y oblige ; ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger fans erreur fi le fucre eft doux, on le met fur la langue , on le goûte , on fait attention à ce qu'on fent , ou à ce que la nature nouS fait fentir. Le peuple qui ne raifonne point, eft fujetà cette erreur. Ce n'eft prefque jamais la vérité qui le perfuade , ce n'eft que la vrai-femblance qui le détermine , de la même maniéré qu'il ne cherche que les biens apparens , & qu'il les préféré aux biens réels 8c folides. Il n'eft pas inutile à un Orateur qui doit s'accommodera la foible (Te de fes Auditeurs, de confiderer en quoi confifte cette vrai-fembl'ance qui perfuade le peuple , puifque pour le perfuader ce n'eft pas aftez de lui propofer la vérité. - 11 n'arrive que trop fouvent qu'il n'eft pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts ; & il feroit neceflaire qu'il ouvrît les yeux de l'efprit. Arrêtons-nous un peu ici. Nous expérimentons que nousfommestriftesou joyeux, félon que notre confcience nous rend témoignage que nous nous fommes trompez, ou que nous fommes exempts d'erreur. Un homme qui fent que fa caufe 11e vaut rien , eft abattu. S'il fe fent coupable , il eft trifte. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il eft gai , il ofe attaquer fes ennemis , 8c il les infulte. Voilà Digitized by Google

& par conſequent empêcher que la clarté ne le perſuade; il peut, ſans bien écouter la nature, donner ſon conſentement, comme il peut aimer une choſe avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle eſt capable de lui procurer un veritable plaiſir. L'apparence du bien trompe & engage: la ſeule apparence de la verité éblouït pareillement. On ne ſe veut pas donner la peine d'écouter la nature, de ſonder ſes inclinations veritables. D'abord on conſent, ſans examiner ſi elle nous y oblige: ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger ſans erreur ſi le ſucre eſt doux, on le met ſur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on ſent, ou à ce que la nature nous fait ſentir. Le peuple qui ne raiſonne point, eſt ſujet à cette erreur. Ce n'eſt preſque jamais la verité qui le perſuade, ce n'eſt que la vrai-ſemblance qui le détermine, de la même maniere qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les prefere aux biens réels & ſolides.

Il n'eſt pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foibleſſe de ſes Auditeurs, de conſiderer en quoi conſiſte cette vrai-ſemblance qui perſuade le peuple, puiſque pour le perſuader ce n'eſt pas aſſez de lui propoſer la verité. Il n'arrive que trop ſouvent qu'il n'eſt pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts; & il ſeroit neceſſaire qu'il ouvrît les yeux de l'eſprit. Arrêtons-nous un peu ici.

Nous experimentons que nous ſommes triſtes ou joyeux, ſelon que notre conſcience nous rend témoignage que nous nous ſommes trompez, ou que nous ſommes exempts d'erreur. Un homme qui ſent que ſa cauſe ne vaut rien, eſt abattu. S'il ſe ſent coupable, il eſt triſte. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il eſt gai, il oſe attaquer ſes ennemis, & il les inſulte.

Voilà

jSi La Rhbtoriqui, ou l’Art Voilà ce qui arrive ordinairement quand on fuit la nature, & qu’on ne combat pas les fentimens. Ceft pourquoi, pour perfuader le peuple qu’on dit vrai , il fufBt de parler avec un difcours encore plus hardi que fon advcrfaire ; il n’y a qu’à crier plus fort, & lui dire plus d’injures qu’il n’en dit pas, fe plaindre de lui plus aigrement , propofer tout cc ^uc l*on âVâncc comnic des oracles ^ fe riil* 1er de fes raifons comme fi elles étoient ridicules, 'pleurer s’il en eft befoin , comme fi on ayoit une véritable douleur que la vérité qu’on défend fût attaquée & obfcurcie. Ce font là les apparences -de la Vérité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences , & ce font elles qui le perfuadent. Les Déclamateurs n’étudient guere que cette vraifemblance ; & c’efi là leur différence d’avec un véritable Orateur qui aime la vérité. Comme le peuple n’examine point, qu’il juge par la couleur fous laquelle paroilîent les chofes , le Dédamateur ne penfe qu'à donner cette couleur qui trompe. Le véritable Orateur inftruit, il aide fon Auditeur à découvrir la Vérité. Il ne néglige pas de fe fervir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c’eft pour cela qu’il allégué quelquefois des raifons foibles en elles-mêmes , mais qui font fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce quelles s’accommodent avec leurs préjugez. Neanmoins fa principale application eft de prouver fohdement la vérité, de la bien mettre en .fon jour: nous allons voir comment cela fe peut faire.

Voilà ce qui arrive ordinairement quand on ſuit la nature, & qu'on ne combat pas ſes ſentimens. C'eſt pourquoi, pour perſuader le peuple qu'on dit vrai, il ſuffit de parler avec un diſcours encore plus hardi que ſon adverſaire ; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, ſe plaindre de lui plus aigrement, propoſer tout ce que l'on avance comme des oracles, ſe railler de ſes raiſons comme ſi elles étoient ridicules, pleurer s'il en eſt beſoin, comme ſi on avoit une veritable douleur que la verité qu'on défend fût attaquée & obſcurcie. Ce ſont là les apparences de la Verité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce ſont elles qui le perſuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vraiſemblance ; & c'eſt là leur difference d'avec un veritable Orateur qui aime la verité. Comme le peuple n'examine point, qu'il juge par la couleur ſous laquelle paroiſſent les choſes, le Déclamateur ne penſe qu'à donner cette couleur qui trompe. Le veritable Orateur inſtruit, il aide ſon Auditeur à découvrir la Verité. Il ne néglige pas de ſe ſervir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'eſt pour cela qu'il allegue quelquefois des raiſons foibles en elles-mêmes, mais qui ſont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accommodent avec leurs préjugez. Neanmoins ſa principale application eſt de prouver ſolidement la vérité, de la bien mettre en ſon jour : nous allons voir comment cela ſe peut faire.

 Chapitre VII. Commtnt on ^eut trouver la Vérité , la faire connoitre , & découvrir l'Erreur. T 'Eloquence feroit pernicieufefielle n’avoitponr fa fin que de tromper le peuple. Elle ne reuffiroit pas même fi elle ne fa voit que tromper ; car enfin, on ne fe laiflc guere tromper deux fois de fuite. Un Sophifie n’cft eftimé que peu de temps: aufll-tôt que l'art dont il s’eft fervi eft connu , on le méprife. P uifqu’il s’agit donc de perfuader, & non pas de tromper , qu’il n’y a que la vérité qui perfuadc pour toùjours , il faut voir comment on la peut trouver , Sc la faire connoitre. On peut dire en un mottoutcequieftneceflaire pour cela. Nous avons propofé le principe fur lequel nous pouvons être aflurez que nous ne nous trompons pas. Loifqué' la clarté d’une propofition nous paroît fi évidente qu'il n’eft pas en nôtre pouvoir de fufpendre notre confentement , que nous nous fentons comme forcez d’acquicfcer, nous n’avons point fujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu’alors c’eft la nature qui nous fait agir. Tout ce qu’elle fait eft bien fait: elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l’erreur pendant que nous ne 'fuivrons que les inclinations qu’il nous donne ; mais il faut bien diftinguer la voix de la rature d’avec ce que nous difentnospaffions&nos préventions. Nous allons quelquefois trop vite ; nous donnons d’abord notre confentement avant que d’avoir bien confulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la fuivant : mais il ne la faut pas prévenir , il faut marcher après elle. Voüà Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Comment on peut trouver la Verité, la faire connoître, & découvrir l'Erreur.

L'Eloquence ſeroit pernicieuſe ſi elle n'avoit pour ſa fin que de tromper le peuple. Elle ne réüſſiroit pas même ſi elle ne ſavoit que tromper; car enfin, on ne ſe laiſſe guere tromper deux fois de ſuite. Un Sophiſte n'eſt eſtimé que peu de temps: auſſi-tôt que l'art dont il s'eſt ſervi eſt connu, on le mépriſe. Puiſqu'il s'agit donc de perſuader, & non pas de tromper, qu'il n'y a que la verité qui perſuade pour toûjours, il faut voir comment on la peut trouver, & la faire connoître.

On peut dire en un mot tout ce qui eſt neceſſaire pour cela. Nous avons propoſé le principe ſur lequel nous pouvons être aſſurez que nous ne nous trompons pas. Lorſque la clarté d'une propoſition nous paroît ſi évidente qu'il n'eſt pas en nôtre pouvoir de ſuſpendre notre conſentement, que nous nous ſentons comme forcez d'acquieſcer, nous n'avons point ſujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu'alors c'eſt la nature qui nous fait agir. Tout ce qu'elle fait eſt bien fait: elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l'erreur pendant que nous ne ſuivrons que les inclinations qu'il nous donne; mais il faut bien diſtinguer la voix de la nature d'avec ce que nous diſent nos paſſions & nos préventions. Nous allons quelquefois trop vîte; nous donnons d'abord notre conſentement avant que d'avoir bien conſulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la ſuivant: mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher après elle.

 Voilà donc en peu de mots tout ce qu’il faut faire pour ne fe pas tromper. Comme les Orateurs ont plus fouvent à combattre l’Erreur qu’à établir la Vérité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adverfaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître fi effeétivement la vérité en cfl: fi claire , qu’on ne puiffe s’empêcher d’y confentir, & que ce foit parler contre ce qu’on fent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu’ils refont trompez, il faut rendre fcnfible leur erreur. Je fuppofe qu’ils ne trompent que parce qu’ils font trompez. Voions ce que doit faire un Orateur: mais auparavant faifons cette remarque, que perfonne ne peut être convaincu entièrement que de ce qui eft vrai , ou de ce qu’il croit véritable, §c que ceux qui fe trompent, croyent voir la vérité aulfi-bien que ceux qui ne lé trompent pas: ils font prêts de foùtenir avec une égale fermeté leurs fentimens. Or , qu'ell-ce que voit celui qui fe trompe , croyant voir la vérité qu’il ne voit pas ? Car enfin, il voit quelque chofe , fans cela il fe rendroit. Je répons en premier lieu , qu’on ne voit rien clairement que ce qui eft vrai. Que voit donc celui qui fe trompe ? C’eft une confequencc qui fuit clairement d’un principe qu’il n’a point examiné, & qui eft faux. Il n’envifage que cette confequencc qui eft vraie , fuppofé le principe lequel il ne confidere point. Un exemple édaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j’ai vû un homme habillé comme Metius, & de fa taille. D’abord , fans aucune autre reflexion , j’ai conclu que c’étoit Metius; j’ai ainfi fuppofé que je l’ai vû : venant enfuite à parler de lui , on dit qu’il eft à la campagne , moi je foutiens qu’il eft à la Ville. Je ne confidere que cette confequencc qui eft claire. Jel’ai vû en Ville, donc ilyeft; ôcc’eft ce qui me rend opiniâtre : car je cederois fi j’examinois / DIgitize ly i

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne ſe pas tromper. Comme les Orateurs ont plus ſouvent à combattre l'Erreur qu'à établir la Verité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adverſaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître ſi effectivement la verité en eſt ſi claire, qu'on ne puiſſe s'empêcher d'y conſentir, & que ce ſoit parler contre ce qu'on ſent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils ſe ſont trompez, il faut rendre ſenſible leur erreur. Je ſuppoſe qu'ils ne trompent que parce qu'ils ſont trompez. Voions ce que doit faire un Orateur: mais auparavant faiſons cette remarque, que perſonne ne peut être convaincu entiérement que de ce qui eſt vrai, ou de ce qu'il croit veritable, & que ceux qui ſe trompent, croyent voir la verité auſſi-bien que ceux qui ne ſe trompent pas: ils ſont prêts de ſoûtenir avec une égale fermeté leurs ſentimens. Or, qu'eſt-ce que voit celui qui ſe trompe, croyant voir la verité qu'il ne voit pas? Car enfin, il voit quelque choſe, ſans cela il ſe rendroit. Je répons en premier lieu, qu'on ne voit rien clairement que ce qui eſt vrai. Que voit donc celui qui ſe trompe? C'eſt une conſequence qui ſuit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, & qui eſt faux. Il n'enviſage que cette conſequence qui eſt vraie, ſuppoſé le principe lequel il ne conſidere point. Un exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius, & de ſa taille. D'abord, ſans aucune autre reflexion, j'ai conclu que c'étoit Metius; j'ai ainſi ſuppoſé que je l'ai vû: venant enſuite à parler de lui, on dit qu'il eſt à la campagne, moi je ſoutiens qu'il eſt à la Ville. Je ne conſidere que cette conſequence qui eſt claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y eſt; & c'eſt ce qui me rend opiniâtre: car je cederois ſi j'examinois

DS PARLER. Lh, V. Chap.VIL 3SJ minois bien le principe dont je tire cette confcqucoce, faifant reflexion que deux perfonn es peuvent être habillées de même maniéré , & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'efFeélivement je nai vû autre chofe qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vûauvifage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il fera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne conteftentque parce qu'ils n'apperçoivcnt pas ce qui les trompe. C'eft toûjours, comme nous l'avont dit , l'ai^arence de la vérité ^ui féduit. Ainfi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut defabufer , c'eft-àdire de quels principes ils tirent leurs confequencesr s'ils ont fuppofé ces principes pour vrais fans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fauflfcs confequences. 11 n'y a rien qqi perfuade mieux ceux dont on combat les fcntinaons, que de démêler ainfi les chofes où ils ont raifon^ d'avec celles où ils fe trompent; de leur accorder ce qui eft vrai, & de leur faire voir ce qui eft faux & ce <jui les aféduits. Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude eft abfolument neceflaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matières dont il s'agit. Pour connoître une vérité inconnue , ou pour 4a faire connoître , il la faut déduire de fes principes. Comme dans la nature tout fe fait par des loix fimples , & en petit nombre , auflS dajis les Sciences tout fe peut déduire d'un petit nombre de . vcritez. C'eft a ceux qui traitent les Sciences particulières d'indiquer ces premières veritez , qui font des fources fécondes d'où coulent toutes les autres veritez. On fe trompe fi on croit qu'en lifant une Rhétorique bien faite , on apprendra à difcourir raifonnableincnt fur toute forte de matière. R C H ADigitized by Google

minois bien le principe dont je tire cette conſequence, faiſant reflexion que deux perſonnes peuvent être habillées de même maniere, & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre choſe qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vû au viſage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il ſera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne conteſtent que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. C'eſt toûjours, comme nous l'avons dit, l'apparence de la verité qui ſéduit. Ainſi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut deſabuſer, c'eſt-à-dire de quels principes ils tirent leurs conſequences: s'ils ont ſuppoſé ces principes pour vrais ſans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fauſſes conſequences. Il n'y a rien qui perſuade mieux ceux dont on combat les ſentimens, que de démêler ainſi les choſes où ils ont raiſon, d'avec celles où ils ſe trompent; de leur accorder ce qui eſt vrai, & de leur faire voir ce qui eſt faux & ce qui les a ſéduits.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude eſt abſolument neceſſaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matieres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnuë, ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ſes principes. Comme dans la nature tout ſe fait par des loix ſimples, & en petit nombre, auſſi dans les Sciences tout ſe peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'eſt à ceux qui traitent les Sciences particulieres d'indiquer ces premieres veritez, qui ſont des ſources fécondes d'où coulent toutes les autres veritez. On ſe trompe ſi on croit qu'en liſant une Rhetorique bien faite, on apprendra à diſcourir raiſonnablement ſur toute ſorte de matiere.

3?<5 La Rhe TORKiui, ou l’Ar T Chapitre VIII. L'attention efl nectjjaîre pour connaître la Vérité. Comment en peut rendre attentif un Auditeur. P Allant en général de ce qu’il faut faire pour perfuader, je neveux pas oublier une choie qui cft plus conliderable qu’on ne penfe , puifquc fans elle les plus folides raifonnemens font inutiles II n’y a que ceux qui fontfouvent reflexion fur notre corruption , qui apperçoiventquelacaufedcrigno- * rance des hommes , & du peu d’effet des plus beaux & des plus forts dlfcours ne vient que du défaut d’attention. Il arrive à l’efprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languilfant ne peut agir. Une ame qui eft malade, ell fans aélion; fi elle travaille à connoître la V erité , auffi-tôt elle eft fitiguée. Les corps qui font impreflionfur elle , l’en détournent ; elle ne la peut donc envifager fans combatte contre fon corps; & dans l’état de langueur où le péché l’a réduite , elle n’en eft prefque plus capable. On aura peine à le croire; cependant il n’y a rien de plus vrai, que de mille perfonnes qui écoûtent un rrcdicateur un peu fpirituel ^ il n’y en a peut-être pas dix qui foient attentifs. Le fon de fes paroles frappe bien les oreilles ; mais la vérité que fes parole^ expriment , cft peu apperçûë ; elle n’eft à leur égard que comme une image qui pafie promptement devant leurs yeux. Nous rexperimentons ; il y a des veritez que nous avons entendues mille fois fans en être touchez; & lorfquc Dieu tourne vers elles notre efprit, nous nous trouvons frappez, & > nous les voyons d’une maniéré fi particulière , que nous croyons ne les avoir jamais vûes. Ce n’eft 'que l’attention qui ^inguc les habiles gens d’avec ' “ ' ■ les ^1-

CHAPITRE VIII.

L'attention eſt neceſſaire pour connoître la Verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur.

PArlant en général de ce qu'il faut faire pour perſuader, je ne veux pas oublier une choſe qui eſt plus conſiderable qu'on ne penſe, puiſque ſans elle les plus ſolides raiſonnemens ſont inutiles Il n'y a que ceux qui font ſouvent reflexion ſur notre corruption, qui apperçoivent que la cauſe de l'ignorance des hommes, & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts diſcours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'eſprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languiſſant ne peut agir. Une ame qui eſt malade, eſt ſans action; ſi elle travaille à connoître la Verité, auſſi-tôt elle eſt fatiguée. Les corps qui font impreſſion ſur elle, l'en détournent; elle ne la peut donc enviſager ſans combatre contre ſon corps; & dans l'état de langueur où le peché l'a réduite, elle n'en eſt preſque plus capable. On aura peine à le croire; cependant il n'y a rien de plus vrai, que de mille perſonnes qui écoûtent un Predicateur un peu ſpirituel, il n'y en a peut-être pas dix qui ſoient attentifs. Le ſon de ſes paroles frappe bien les oreilles; mais la verité que ſes paroles expriment, eſt peu apperçûë: elle n'eſt à leur égard que comme une image qui paſſe promptement devant leurs yeux. Nous l'experimentons; il y a des veritez que nous avons entenduës mille fois ſans en être touchez; & lorſque Dieu tourne vers elles notre eſprit, nous nous trouvons frappez, & nous les voyons d'une maniere ſi particuliere, que nous croyons ne les avoir jamais vûes. Ce n'eſt que l'attention qui diſtingue les habiles gens d'avec

les

 ks ignorans. ,T out homme qui eft capable d’attention, eft en même temps capable de toutes les plus hautes Sciences; rien n’eft difficile pour lui. Ceit à quoi un Orateur doit prendregarde: autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhétorique ne s’employent que pour cela. Les Apoftrophes , les Interrogations nefe font que pour réveiller les Auditeurs , & les tourner vers ce que l’on veut qu’ilslconfiderent. Interroger , c’ eft comme tirer un homme parle manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les deferiptions , les Hypotypofes , les dénombreméns reprefentent fous differentes faces la vérité qu’on veut perfuader, afin que fi elle n’eft pas vûe fous une face, on la voye fous une autre. Les Métaphores , les .Allégories en font des peintures fenfibles qui frappent les fens. Cela a été dit avec étendue dans le fécond Livre; mais la.chofe .eft fi importante, qu’on n’en peut affet parler : c’eft de ce coté;là que l’Orateur doit tourner fon adreffe. . ; * Comme l’ame eft faite pour la Vérité, qu’elle a un defir ardent de favoir , aufîî-.tôi: (ju’elle apjerçoit quelque chofe quelle n’a point vue , & qui a frappe d’une maniéré exlraordiiuire , elle a de a curiofité, elle la veut connoître.^ Ainü pour rendre l’ame attentive, c’eft-à-dire', pourluidonper de la curiofité , il n’eft queflion que de trouver des tours ingénieux , qui donnent un air extraordiriaire à ce qu’on veut faire confidercr. La nouveaaté attire: qu’un homme vêtu en étranger paffe par une rué , il fe fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu’un fameux Architeéle n’ayant pû obtenir .audience d’Alexandre le Grand pour lui propofer le. dèficin d’un grand ouvrage ; comme ' on le^ febqt'oit & qu’on-^e laiffoit parmi la foule ■ du pehple ; à qui' oh hé donnoit pas la liberté d’approchçr du Rrince» il s’avifa de paroîtré' nud .à la ' ! ' • •• 'R ' porDigitized by Coogle

les ignorans. Tout homme qui eſt capable d'attention, eſt en même temps capable de toutes les plus hautes Sciences; rien n'eſt difficile pour lui.

C'eſt à quoi un Orateur doit prendre garde: autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhetorique ne s'employent que pour cela. Les Apoſtrophes, les Interrogations ne ſe font que pour réveiller les Auditeurs, & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils conſiderent. Interroger, c'eſt comme tirer un homme par le manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les deſcriptions, les Hypotypoſes, les dénombremens repreſentent ſous differentes faces la verité qu'on veut perſuader, afin que ſi elle n'eſt pas vûe ſous une face, on la voye ſous une autre. Les Metaphores, les Allegories en font des peintures ſenſibles qui frappent les ſens. Cela a été dit avec étendue dans le ſecond Livre; mais la choſe eſt ſi importante, qu'on n'en peut aſſez parler: c'eſt de ce côté-là que l'Orateur doit tourner ſon adreſſe.

Comme l'ame eſt faite pour la Verité, qu'elle a un deſir ardent de ſavoir, auſſi-tôt qu'elle apperçoit quelque choſe qu'elle n'a point vûe, & qui la frappe d'une maniere extraordinaire, elle a de la curioſité, elle la veut connoître. Ainſi pour rendre l'ame attentive, c'eſt-à-dire, pour lui donner de la curioſité, il n'eſt queſtion que de trouver des tours ingenieux, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire conſiderer. La nouveauté attire: qu'un homme vêtu en étranger paſſe par une ruë, il ſe fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pû obtenir audience d'Alexandre le Grand pour lui propoſer le deſſein d'un grand ouvrage; comme on le rebutoit, & qu'on le laiſſoit parmi la foule du peuple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'aviſa de paroître nud à la

La Rhitoriôve, ou l’Art toortc du Palais , couvert de feuilles. Alexandre rayant appcrçû dans cet habillement extraordinaire , eut la curiofité de lui demander ce qu’il étoit , & pourquoi il paroiffoit dans cet état. Ce qui lui donna l’occafion de propofer fondelTcin, ce qu’il n’avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la Vérité, pour en perfuader les autres, il ne s’agit que d’infpirer un defir véritable de la connoître, eu la propolant d’une maniéré qui la faffe regarder. Lorfqu’on lit les Orateurs, il faut remarquer l’adreffe dont ils fe fervent pour fc faire écouter. Les préceptes fervent peu de chofe , fi l’on n’obfcrvc l’ulage qu en ont fait les grands Maîtres. Il ne fera pas neanmoins inutile de faire ces deux réflexions, aufquclles fe peut réduire l’art, s’il y en a un , de rendre attentifs ceux à qui on ^ parle. Confiderons donc , i. Que les hommes defirant favoir, & ce defir ayant pour fin un objet infini , il faut que la chofe dont on promet de parler, foit grande, ou paroifle grande; car fi on connoiffbit qu’elle eft petite, on la négligeroit. %. De ce que Tobjet de notre curiofité naturelle eft une ^fe infinie, je conclus encore que le grand fecret pour entretenir le feu de la curiofité, c’eft de ne point faire connoître entièrement ce qu’on propofe, qu’apres qu’on ne demande plus d'attention^ n’ayant plus rien à dire. Jufqu’à ce moment fl faut nourrir la curiofité fans la remplir, l’enflammant toûjours, afin qu’elle foit plus ardente. Car enfin , tout ce qu’on peut enfeigner n’eft point ce que la nature fwt defirer. Ainfi on fe dégoûte de ce qu’on a appris, & le temps du plaifir ne dure que pendant ces momciis que ce qu’il entrevoit lui donne l’efperance de connoître quelque chofe de nouveau & de çon-; fiderable. Ceft cc que les Poètes favent fi bien pratiquer. ■ V Di

porte du Palais, couvert de feuilles. Alexandre l'ayant apperçû dans cet habillement extraordinaire, eut la curioſité de lui demander ce qu'il étoit, & pourquoi il paroiſſoit dans cet état. Ce qui lui donna l'occaſion de propoſer ſon deſſein, ce qu'il n'avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la Verité, pour en perſuader les autres, il ne s'agit que d'inſpirer un deſir veritable de la connoître, en la propoſant d'une maniere qui la faſſe regarder. Lorſqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adreſſe dont ils ſe ſervent pour ſe faire écouter. Les preceptes ſervent peu de choſe, ſi l'on n'obſerve l'uſage qu'en ont fait les grands Maîtres.

Il ne ſera pas neanmoins inutile de faire ces deux reflexions, auſquelles ſe peut réduire l'art, s'il y en a un, de rendre attentifs ceux à qui on parle. Conſiderons donc, 1. Que les hommes deſirant ſavoir, & ce deſir ayant pour fin un objet infini, il faut que la choſe dont on promet de parler, ſoit grande, ou paroiſſe grande; car ſi on connoiſſoit qu'elle eſt petite, on la négligeroit. 2. De ce que l'objet de notre curioſité naturelle eſt une choſe infinie, je conclus encore que le grand ſecret pour entretenir le feu de la curioſité, c'eſt de ne point faire connoître entiérement ce qu'on propoſe, qu'après qu'on ne demande plus d'attention, n'ayant plus rien à dire. Juſqu'à ce moment il faut nourrir la curioſité ſans la remplir, l'enflammant toûjours, afin qu'elle ſoit plus ardente. Car enfin, tout ce qu'on peut enſeigner n'eſt point ce que la nature fait deſirer. Ainſi on ſe dégoûte de ce qu'on a appris, & le temps du plaiſir ne dure que pendant ces momens que ce qu'il entrevoit lui donne l'eſperance de connoître quelque choſe de nouveau & de conſiderable.

C'eſt ce que les Poëtes ſavent ſi bien pratiquer.

BE r*RLiR. L/v. V. Cbap.VIII. Suer, V oy C2 dans l'Encidc comme Virgile propofe 'abord une hilloire fameufc d'un homme de confidcration , qui par l'ordre des Deftins ëtoit venu en Italie y jettcr les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commence pas cette hiftoire par la naiflance de fon Héros. Il le reprcfente au milieu de la mer , battu de la tempête qu'une Déefle avoit excitée ; les Dieux prennent parti , les uns font pour lui , les autres contre. Sa flotte eft diffipée 11 fait naufrage , dont à peine il fe fauve • jetté fur un bord étranger. Cela donne la curiofaté de favoirquel étoit cetEnée, & comment un fugitif comme lui , fi malheureux , pourroit enfin , arriver dansl'Italic , & y établir un puiflant Empire. A mefure qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on defîre fa voir; mais il y a toûjours quelque circonfiance qui éloigne le dénouement des difficultet qu'on voudroit voir éclaircies. La curiofité eft de plus en plus fatisfaite ; mais jufqu'à la fin il refte quelque chofe qu'on ignore, ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce Poème depuis les premiers vers iufqucs aux derniers. Je puis mre que c'eft en cela que confifte un des ^nds fecrets de l'éloquence ; car pour perfuader , il faut fe faire écouter. Or, quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curiofité pour ce qu'il va dire, qu'il l'entretient, & que ce n'eft que lorfqu'il cefle de parler qu'elle eft parfaitement contente, on peut dire qu'il a réuffi. Autrement fon Auditeur s'ennuye. C'eft ce qu'il doit le plus appréhender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'ait d'être ennuyeux. S'il ne plaît pas , s'il dégoûte ,de quelle utilité font fcs difeours i Pourquoi s'empreffe-t-il de parler ^ Naturellement on cftime & on prend plaifîr à ce qui eft bien fait , & répond à la fin qu'on s'y eft propofé. On eftime le portrait d'une chofe méR 3 pri-» Digitized by Coogle

quer. Voyez dans l'Eneïde comme Virgile propoſe d'abord une hiſtoire fameuſe d'un homme de conſideration, qui par l'ordre des Deſtins étoit venu en Italie y jetter les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commence pas cette hiſtoire par la naiſſance de ſon Heros. Il le repreſente au milieu de la mer, battu de la tempête qu'une Déeſſe avoit excitée ; les Dieux prennent parti, les uns ſont pour lui, les autres contre. Sa flotte eſt diſſipée Il fait naufrage, dont à peine il ſe ſauve, jetté ſur un bord étranger. Cela donne la curioſité de ſavoir quel étoit cet Enée, & comment un fugitif comme lui, ſi malheureux, pourroit enfin, arriver dans l'Italie, & y établir un puiſſant Empire. A meſure qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on deſire ſavoir; mais il y a toûjours quelque circonſtance qui éloigne le dénouëment des difficultez qu'on voudroit voir éclaircies. La curioſité eſt de plus en plus ſatisfaite ; mais juſqu'à la fin il reſte quelque choſe qu'on ignore, ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce Poëme depuis les premiers vers juſques aux derniers.

Je puis dire que c'eſt en cela que conſiſte un des grands ſecrets de l'éloquence ; car pour perſuader, il faut ſe faire écouter. Or, quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curioſité pour ce qu'il va dire, qu'il l'entretient, & que ce n'eſt que lorſqu'il ceſſe de parler qu'elle eſt parfaitement contente, on peut dire qu'il a réuſſi. Autrement ſon Auditeur s'ennuye. C'eſt ce qu'il doit le plus apprehender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'eſt d'être ennuyeux. S'il ne plaît pas, s'il dégoûte, de quelle utilité ſont ſes diſcours? Pourquoi s'empreſſe-t-il de parler?

Naturellement on eſtime & on prend plaiſir à ce qui eſt bien fait, & répond à la fin qu'on s'y eſt propoſé. On eſtime le portrait d'une choſe mé-

390 L a' ft. ri I T O lî I QJü' ï , O U l’A R T prifablc en elle-même, s’il eft reflemblant. Ainfî quoi<lü’après avoir li\ l’Eneïde , quand on le relit > on n’ignore plus toute l’hiftoired’Ènée; cependant on y prend 'encore plaifir, parce que fi ce n’eft pas les nouvelles connoiflances qu’on acquiert qui divertiflent , lePoëte qui fait conduire fon ouvrage , plaît par fon efprit. Ce n’eft pas feulement dans le Poëme Epique & dans les pièces de Théâtre , mais dans les plus petites pièces que cette conduite reüflit. Quand un Auteur commence de manière qu’il fait attendre quelque chofe de rare, de nouveau, fans faire connoîtrece quec’eft , on fentfa curiofitéémûe. m’enveloppe, il la cache en même temps qu’il la lailTe entrevoir par quelque bel endroit ; ce qui augmente le defir de la voir entière. La difficulté où il jette le Leéleur , le rend plus attentif: Animus fit êttentior ex efifiieu/tate, ' Ainft il s’applique davantage ; & c’eft ce qui lui fait trouver bon ce qu’il lit, comme c’eft l’appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une pièce d’une longueur confiderable pour prouver ce que j’avance ; en voici unjc petite qui Icrvira d’c*xemple. ? » • Ekx'é dans la vertu , : . Et malheureux avec elle% y? difois , A quoi fers-tu , ■ ■ . Fauvre & miferalle Vertu t Ta droiture ét tout ton zele y Tout compté , tout rabattu , . Ne valent pas un fétu. Mais voyant que l'on couronne • ■ > Aujourd'hui le grand Pompone , > Aujft tôt je me fuis tu ; A quelque chofe elle ejl bonne. Ch ADigltizer'

priſable en elle-même, s'il eſt reſſemblant. Ainſi quoiqu'après avoir lû l'Eneïde, quand on le relit, on n'ignore plus toute l'hiſtoire d'Énée; cependant on y prend encore plaiſir, parce que ſi ce n'eſt pas les nouvelles connoiſſances qu'on acquiert qui divertiſſent, le Poëte qui ſait conduire ſon ouvrage, plaît par ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſeulement dans le Poëme Epique & dans les pieces de Théatre, mais dans les plus petites pieces que cette conduite reüſſit. Quand un Auteur commence de maniere qu'il fait attendre quelque choſe de rare, de nouveau, ſans faire connoître ce que c'eſt, on ſent ſa curioſité émûe. Il l'enveloppe, il la cache en même temps qu'il la laiſſe entrevoir par quelque bel endroit; ce qui augmente le deſir de la voir entiere. La difficulté où il jette le Lecteur, le rend plus attentif: *Animus fit attentior ex difficultate.* Ainſi il s'applique davantage; & c'eſt ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit, comme c'eſt l'appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une piece d'une longueur conſiderable pour prouver ce que j'avance; en voici une petite qui ſervira d'exemple.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, A quoi ſers-tu,
Pauvre & miſerable Vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pompone,
Auſſi tôt je me ſuis tû;
A quelque choſe elle eſt bonne.

CHA-

DE PARLER. Liv. V, Cbaf. IX. 39r ChapitreIX, Ce qui fait la différence de l'Orateur d'avec le Pbil$“ fopbe. NO U s pouvons ici décider une queftion qui i'ervira à 1 eclaircifTement de l’Art de perfuader. On demande ce qui fait la différence de l’Orateur d’avec le Philofophe: d’où vient que le Philofophe peut convaincre, & qu’il ne perfuade prefque jamais; au lieu qu’un excellent Orateur ne manque point de faire l’un & l’autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu’il n’y a que la Vérité qui puifle convaincre 8c perfuader; mais comme elle ne le peut faire qu’étant connue , ce n’ell pas aflez de la propofer , ü on ne trouve les maniérés de la faire appercevoir, 8c lî eu même temps l’on n’ôte les préventions qui lui font un obttacle. Le Philofophe fe contente de donner les principes fur lelqucls il s’appuye. Il les explique eu peu de paroles , fuppofant que fon difciplc efl attentif, qu’il a de la curiofîté pour l’écouter, de l’emprefTement pour être inflruit: qu’il ne veut que voir la Vérité pour lafuivre: ainfiil ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. 11 ne s’avife point d’exciter en fon ame aucun mouvement pour le porter vers la Vérité, 8c pour l’éloigner des objets qui l’en détournent. Effeélivement il ne feroit prs neceflaire de le faire fi tous les hommes étoient dans cette difpofition au regard de la Vérité, où ce Philofophe fuppofe qu’cll fon difciple : mais il n’en eft pas ainfi ; les hommes ont peu de curiofitéjle defir que Dieu nous a donné pour la Vérité elt languiffant , il ne fe réveille que lorfqu’il fc R 4 pre: Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philoſophe.

NOUS pouvons ici décider une queſtion qui ſervira à l'éclairciſſement de l'Art de perſuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philoſophe: d'où vient que le Philoſophe peut convaincre, & qu'il ne perſuade preſque jamais; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que la Verité qui puiſſe convaincre & perſuader; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'eſt pas aſſez de la propoſer, ſi on ne trouve les manieres de la faire appercevoir, & ſi eu même temps l'on n'ôte les préventions qui lui ſont un obſtacle.

Le Philoſophe ſe contente de donner les principes ſur leſquels il s'appuye. Il les explique en peu de paroles, ſuppoſant que ſon diſciple eſt attentif, qu'il a de la curioſité pour l'écouter, de l'empreſſement pour être inſtruit: qu'il ne veut que voir la Verité pour la ſuivre: ainſi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'aviſe point d'exciter en ſon ame aucun mouvement pour le porter vers la Verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne ſeroit pas neceſſaire de le faire ſi tous les hommes étoient dans cette diſpoſition au regard de la Verité, où ce Philoſophe ſuppoſe qu'eſt ſon diſciple: mais il n'en eſt pas ainſi; les hommes ont peu de curioſité; le deſir que Dieu nous a donné pour la Verité eſt languiſſant, il ne ſe réveille que lorſqu'il ſe

Nous ayons tous l’efprit fort diftrait , peu perçant; ainfiàmoins qu’on ne s’accommode à notre foibleflc comme fait r Orateur pour nous faire voir la Vérité par tant d’endroits qu’enfin nous l’appcrcevions , nous ne la concevrons jamais. On voit donc pourquoi les Philofophes convainquent bien, c’eft-à-dire, qu’ils obligent d’avoüer qu’on ne peut tenir contre ce qu’ils veulent {>rouver , & que cependant on n’eatre point dans curs fentimens. C’eft qu’on fent la force de leur raifonnement fans le comprendre, & qu’on ne fort point de l’état où l’on fe trouvoit avant de les avoir entendu parler. L’Orateur ne fouffre point d’indifferencc dans fon Auditeur; il le remue en tant de maniérés, qu’enfin il trouve par où il le pourra renverfer , & pouffer du côté où il veut qu’il tombe. Perfonne ne peut refifter à la force de la Vérité. Les hommes l’aiment naturellement; il eft impoffible qu’ils ne fe laiffent gagner quand ils la connoilfent avec tant d’évidence qu’ils n’en peuvent douter , ni s’imaginer qu’elle foit autre qu’elle leur parok. Ainli l’Orateur qui a le talent de mettre la Vérité dans un; beau jour , doit (ïarmer, puifqu’il n’y a rien de plus charmant que la Vérité, & elle doit triompher de la refiftancc qu’on lui faifoit , puifc^u’effeélivcment pour être viétorieufe , elle n’a qu à fe faire connoître. Nous allons parler de ces maniérés qui font particulières aux Orateurs. C H
ADiÿtizcd by <

preſente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'eſprit fort diſtrait, peu perçant; ainſi à moins qu'on ne s'accommode à notre foibleſſe comme fait l'Orateur pour nous faire voir la Verité par tant d'endroits qu'enfin nous l'appercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philoſophes convainquent bien, c'eſt-à-dire, qu'ils obligent d'avoüer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs ſentimens. C'eſt qu'on ſent la force de leur raiſonnement ſans le comprendre, & qu'on ne ſort point de l'état où l'on ſe trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne ſouffre point d'indifference dans ſon Auditeur; il le remuë en tant de manieres, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverſer, & pouſſer du côté où il veut qu'il tombe. Perſonne ne peut reſiſter à la force de la Verité. Les hommes l'aiment naturellement; il eſt impoſſible qu'ils ne ſe laiſſent gagner quand ils la connoiſſent avec tant d'évidence qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle ſoit autre qu'elle leur paroît. Ainſi l'Orateur qui a le talent de mettre la Verité dans un beau jour, doit charmer, puiſqu'il n'y a rien de plus charmant que la Verité, & elle doit triompher de la reſiſtance qu'on lui faiſoit, puiſqu'effectivement pour être victorieuſe, elle n'a qu'à ſe faire connoître. Nous allons parler de ces manieres qui ſont particulieres aux Orateurs.

• DE PARLER. Liv.V. Chs^, X. 393 Chapitre X. Des maniérés de s'tnftnuer dans Fe/prît de eeuit à gui fon parle, SI les hommes aimoient la Vérité plus que ce qui flatte leurs paüions , & s’ils la cheremoient . fmeerement , il ne feroit befoin pour la leur faire recevoir , que de la leur propofer fimplement , & fans art. Ils la haiflent, parce qu’elle ne s’accommode pas avec leurs intérêts, & ils s’aveuglent voloiuaircment pour ne la pas voir ; car ils s’aiment trop pour fe laifler perfuader que ce qui leur efl defagréablc , foit vrai. Avant que de recevoir une v.erité, ils veulent être aflurez qu’elle ne fera point incommode. C’eft donc en vain qu’on fe fert de fortes raifons Quand 6n parle à des perfonnes qui ne veulent pas les entendre j qui perfecutent la Vérité, & la regardant comme leur ennemie , ne veulent pas envifager fon éclat , de crainte de rcconnoîtrc leur injuftice. On eft donc contraint de traiter la plupart des hommes qu’on veut délivrer de leurs fauffes opinions , comme on traite les phrenetiques , à qui on cache avec artifice les remedes qu’on employé pour les guérir. Il faut propofer les veritez dont ü eft neceftaire qu’ils foient perfuadez , avec cette adreflê qu’elles ,Ioient maîtrefles de leur cœur avant qu’ils les ayent apperçûës ; &: comme s’ils étoient encore enfans , il faut obtenir d’eux par de petites careftes, qu’ils veuillent bien avaler la medecine qui eft utile à ' .leur famé. Les Orateurs qui font animez d’un véritable zélé, étudient toutcsles maniérés pofliblcs de gagner ..les hommes, pour les gagner à la Vérité. Une R 5 ' mcDigitized by Google

CHAPITRE X.

Des manieres de s'inſinuer dans l'eſprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la Verité plus que ce qui flatte leurs paſſions, & s'ils la cherchoient ſincerement, il ne ſeroit beſoin pour la leur faire recevoir, que de la leur propoſer ſimplement, & ſans art. Ils la haïſſent, parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interêts, & ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir ; car ils s'aiment trop pour ſe laiſſer perſuader que ce qui leur eſt deſagréable, ſoit vrai. Avant que de recevoir une verité, ils veulent être aſſurez qu'elle ne ſera point incommode. C'eſt donc en vain qu'on ſe ſert de fortes raiſons quand on parle à des perſonnes qui ne veulent pas les entendre, qui perſecutent la Verité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas enviſager ſon éclat, de crainte de reconnoître leur injuſtice. On eſt donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut delivrer de leurs fauſſes opinions, comme on traite les phrenetiques, à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut propoſer les veritez dont il eſt neceſſaire qu'ils ſoient perſuadez, avec cette adreſſe qu'elles ſoient maîtreſſes de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës ; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites careſſes, qu'ils veuillent bien avaler la medecine qui eſt utile à leur ſanté.

Les Orateurs qui ſont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres poſſibles de gagner les hommes, pour les gagner à la Verité. Une me-

I 394 La RHïTOTiiQjari ou l'Akt merc pare fcs erfans avec foin, & l’amour qu’elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres perfonncs les- aiment avec la tcndreffc qu’elle rcffcnt. Si nous aimons donc finccremcnt la Vérité, nous devons travailler à ce qu’elle foit aimée. Les laints Peres de l’Eglife ont toûjours tâché d’éviter tout ce qui la pouvoir rendre odieufe. Lorfquc J E s U s-C H R I s T commença à prêcher fon Evangile aux Juifs , qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïfe , pour ne les pas choquer , comme remarque faint Jean ChryfoitcMnc, il témoigna qu’il ne prétendoit pas renverfer cette Loi ; mais au contraire qu’il étoit venu pour l’accomplir. Sans cela ils euflent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme 'firent ceux que par un jufte jugement il ne daigna pas gagner. Nous avons dit que les anciens Maîtres font ' confifter l’Art de perfuader dans la fcience de faire ces trois chofes , inftruire , gagner , & émouvoir : Docere , fiefiere , é* movere. J’ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les chofes qui peuvent inftruire 6c éclaircir la matière fur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions fur les moyens de s’infinuer danslles cœurs de ceux que l’on veut gagner. Dans les Rhétoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions; ainfî, quoique ie n’aye pas eu deflein de traiter l’Art de perfuader dans toute fon étendue , j’en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. 11 eft vrai que la fcience de gagner les cœurs eft bien au deflus \ de la portée d’un jeune écolier; pour lequel on fait des Rhétoriques. Elle s’aquiert par de fublimes fpeculations, par des reflexions uir la nature de nôtre efprit, fur les inclinations, fur les mouvemens de notre volonté. C’eft le fniit d’une lon■ ' guc Digitiz' ‘ . tiootllc

mere pare ſes enfans avec ſoin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres perſonnes les aiment avec la tendreſſe qu'elle reſſent. Si nous aimons donc ſincerement la Verité, nous devons travailler à ce qu'elle ſoit aimée. Les ſaints Peres de l'Egliſe ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuſe. Lorſque JESUS-CHRIST commença à prêcher ſon Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïſe, pour ne les pas choquer, comme remarque ſaint Jean Chryſoſtome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverſer cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils euſſent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juſte jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font conſiſter l'Art de perſuader dans la ſcience de faire ces trois choſes, inſtruire, gagner, & émouvoir: *Docere*, *flectere*, *& movere*. J'ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choſes qui peuvent inſtruire & éclaircir la matiere ſur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions ſur les moyens de s'inſinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions: ainſi, quoique je n'aye pas eu deſſein de traiter l'Art de perſuader dans toute ſon étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il eſt vrai que la ſcience de gagner les cœurs eſt bien au deſſus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques. Elle s'aquiert par de ſublimes ſpeculations, par des reflexions ſur la nature de nôtre eſprit, ſur les inclinations, ſur les mouvemens de notre volonté. C'eſt le fruit d'une longue

nr FARtER. Z/V. V. Chétp. XI. 395 ■gue expérience qu'on a fait delà manière que les hommes agiflent, & qu'ils fe gouvernent. En un mot , cette fcience ne fe peut enieigner methodiquement que dans la Morale. ChafitreXI. Qu alitez requifes dans la perjhnne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle. IL cil: important que les Auditeurs ayent de l'eftime pour celui qu'ils écoutent , Ôc qu'il pafle dans leur efprit pour une perfonne fage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut perfuader , & faire paroître que c'eft un zele fincere de leur intérêt qui le fait . parler. La modellie lui eft necelTaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obftacles à la perfuafion. Ainli il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la perfonne d'unOratenrj delà probité, delà prudence, de labien-veillance, &dclamodefiic;' comme nous l'allons faire voir plus au long. Il eft confiant que l'eftirae que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait fouvent une partie de fon éloquence, à laquelle on - fe rend avant même que de favoir ce qu'il doit dire. C'eft fans doute l'effet d'une grande préoccupation : mais cette préocaipatioh n'elt pas -mauvaife, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement , par lequel on demeure atta. ché à defaufles opinions fans aucune raifon. Outre que les paroles qui fortent d'un cœur plein d'ardeur pour la Vérité, erabrafent le cœur de ceux qui écoutent; il eft fort raifonnable d'ajoûter foi a ce que dit un homme de bien , & qu'on fait Digitized by Google

gue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agiſſent, & qu'ils ſe gouvernent. En un mot, cette ſcience ne ſe peut enſeigner methodiquement que dans la Morale.

CHAPITRE XI.

Qualitez requiſes dans la perſonne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL eſt important que les Auditeurs ayent de l'eſtime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il paſſe dans leur eſprit pour une perſonne ſage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut perſuader, & faire paroître que c'eſt un zele ſincere de leur intérêt qui le fait parler. La modeſtie lui eſt neceſſaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obſtacles à la perſuaſion. Ainſi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la perſonne d'un Orateur; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modeſtie; comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il eſt conſtant que l'eſtime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait ſouvent une partie de ſon éloquence, à laquelle on ſe rend avant même que de ſavoir ce qu'il doit dire. C'eſt ſans doute l'effet d'une grande préoccupation : mais cette préoccupation n'eſt pas mauvaiſe, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fauſſes opinions ſans aucune raiſon. Outre que les paroles qui ſortent d'un cœur plein d'ardeur pour la Verité, embraſent le cœur de ceux qui écoutent; il eſt fort raiſonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on ſait

39<5 • La Rhetoriqjjs, ou l’Art n’êtrc point un trompeur. C’cft pourquoi il dt plus avantageux à un Orateur que la vertu éclate, que fa dodrine * /» Oratore non tam dkendi facuhas quàm hontjla vivemü ratio e/itceat. Le Chriftianifme oblige ceux qui font profcflion de pcrfuader les autres , de travailler à s'acquérir de l’autorité dans l’efprit des peuples ; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l’éclat, les oblige de foire éclattcr leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu’ils inllruifcnt, foient autant portez par leurs exemples à embraifer la vertu,* que par leurs paroles. Sic luceat lux veftra coram keminibusj ut videant opéra veflrn bona. Cette necclfité a porté quelquefois les plus modeftes à fe donner des louanges, & à défendre leur réputation en meme temps que la patience & la douceur les portoient à ainaer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie cft la marque que J e s u s-C h k. i s t nous a donnée pour diftinguer les Prédicateurs de la Vérité d’avec ceux quel’Elprit d’erreur envoiepour tromper les hommes. On eft bien aife de fc décharger de la peine d’examiner un raifonnement , & pour cela des’err fier à l’examen de ceux que l’on cftime, & de foùraettrc fon jugement aux lumières de ceux en qui on voit briller une grande fagclTe. ^Au~ iJoritati eiedere magnum compendium , nullus labor. L’autorité d’un homme de bien, fage.Sc éclairé, eft à ceux qui fe défient de leurs lumières, ce qu’eft un appui à un malade. Perfonnene veut être trompé, peu fe peuvent défendre de l'erreur; c’eft pourquoi l’on eft ravi de trouver une • perfonne fous l'autorité dç laquelle on fe tienne a couvert. Dans toutes les difputes on voit que 4eux ou trois têtes, à qui leur fuffifance a acquis * Quîntilien, t S, Augujlin,

n'être point un trompeur. C'eſt pourquoi il eſt plus avantageux à un Orateur que ſa vertu éclate, que ſa doctrine * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honeſta vivendi ratio eluceat.* Le Chriſtianiſme oblige ceux qui font profeſſion de perſuader les autres, de travailler à s'acquerir de l'autorité dans l'eſprit des peuples; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclatter leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils inſtruiſent, ſoient autant portez par leurs exemples à embraſſer la vertu, que par leurs paroles. *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona.* Cette neceſſité a porté quelquefois les plus modeſtes à ſe donner des loüanges, & à défendre leur reputation en même temps que la patience & la douceur les portoient à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie eſt la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée pour diſtinguer les Prédicateurs de la Verité d'avec ceux que l'Eſprit d'erreur envoie pour tromper les hommes.

On eſt bien aiſe de ſe décharger de la peine d'examiner un raiſonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on eſtime, & de ſoûmettre ſon jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande ſageſſe. † *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, ſage, & éclairé, eſt à ceux qui ſe défient de leurs lumieres, ce qu'eſt un appui à un malade. Perſonne ne veut être trompé, peu ſe peuvent défendre de l'erreur; c'eſt pourquoi l'on eſt ravi de trouver une perſonne ſous l'autorité de laquelle on ſe tienne à couvert. Dans toutes les diſputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur ſuffiſance a acquis de

* *Quintilien.* † *S. Auguſtin.*

monde , & que chacun fe range, du parti de celui qu’il croit être le " plus habile. Lorfqu'im Orateur n a pû encore ga‘gner une grande’ autontéi il n’attirera'jamaisdans fes fentimens qu’un très- petit nombre de perfon'nes , parce que peru font capables d’appercevoir la fubtilitc de fes raifonnemens. S’il veut avoir la multitude de fon côté, il faut qu’il fade voir qu’il a pour lui ceux à Tautorité de qui elle a coûtume de fe rendre , & dont elle fuit les fentimens aveuglément. Il a rien qui foit plus capable de gagner les hommes, que les marques d’amitié qu’on leur donne. L’amitié donne toutes fortes de droits fur la perfonne aimée. On peut dire toutes chofes à ceux qui font convaincus qu’on les & die quod vis. 11 faudroit que l’amour qu’on a pour la Vérité fut bien definteredé pour vouloir la recevoir lorfqu’elle vient de la bouche d’un ennemi. L’on ne peut pas s’imaginer qu’une perfonne ennemie veuille procurer un auffi grand bien qu’eft la connoidance de la Vérité. LesEpîtresde faint Paul font pleines de marques d’adeélion & de tendrede , qu'il faifoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts , qu’après les avoir convaincus quu c'était le ïele qu’il avoit pour leur falut , qui l’obligeoit de jes en avertir. ' La quatrième qualité que je crois necedaire i nn Orateur, eft la modeftie. Souvent la refiftance que quelques-uns font à la Vérité, n’eft caufée que par la fierté avec laquelle- on veut extor?uer de leur bouche un aveu de leur ignorance. ourquoi chicane-t-on dans les converfations > pourquoi eft-ce qu’on difpute fans vouloir demeurer d’accord des veritez les plus incontcftables ? Ceft que les uns veulent triompher , & les autres s’oDigitized by Google

de l'eſtime, partagent tout le monde, & que chacun ſe range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorſqu'un Orateur n'a pû encore gagner une grande autorité; il n'attirera jamais dans ſes ſentimens qu'un très-petit nombre de perſonnes, parce que peu ſont capables d'appercevoir la ſubtilité de ſes raiſonnemens. S'il veut avoir la multitude de ſon côté, il faut qu'il faſſe voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coûtume de ſe rendre, & dont elle ſuit les ſentimens aveuglément.

Il n'y a rien qui ſoit plus capable de gagner les hommes, que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes ſortes de droits ſur la perſonne aimée. On peut dire toutes choſes à ceux qui ſont convaincus qu'on les aime: *Ama, & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la Verité fut bien deſintereſſé pour vouloir la recevoir lorſqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une perſonne ennemie veuille procurer un auſſi grand bien qu'eſt la connoiſſance de la Verité. Les Epîtres de ſaint Paul ſont pleines de marques d'affection & de tendreſſe, qu'il faiſoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'après les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur ſalut, qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatriéme qualité que je crois neceſſaire à un Orateur, eſt la modeſtie. Souvent la reſiſtance que quelques-uns font à la Verité, n'eſt cauſée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t-on dans les converſations? pourquoi eſt-ce qu'on diſpute ſans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus inconteſtables? C'eſt que les uns veulent triompher, & les autres

3^8 La Rhïtoriclue» oo l’Art s’opiniâtrent à ne pas céder, & à difputer une victoire , dont la perte leur paroit honteufe. Ceux qui font fages , laiflent refroidir la chaleur de •la dirpute,.& lailient pafler le temps de l’opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s’apperçoivent pas de leur défaite; ôc qu’ils ne fe confidercnt pas tant comme vaincus , que viélorieux de l'erreur où ils étoient engagez. I^on de adverjario viSioriam , Jed contra mendacium ^uarcitius veritatew , difoit faint Jerome écrivant contre les Pelagiens. Un fage Orateur ne doit jamais parler de foi avantageufement. Il n’y a rien qui foit plus capa- ' ble d'éloigner de lui l’efprit de fes Auditeurs , & de leur infpirer des fentimens d’averfion. ôc de haine; que cette vanité que font paroître ceux qui fe vantent. La gloire eft un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut fouffrir qu’un particulier fe l’approprie ; car , comme Quintilicn l’a' fort bien remarqué , nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien-fouffrir au deffus de foi. De là vient que nous prenons plaifrr à relever ceux qui s’abaiflent eux-mêmes, parce qu’il ferable que nous le faifons comme étant plus grands qu’eux. Habet enim mens nofira fublime quiddam , & impatiens fuperioris ; ideoque /uhjefJos & fubmittentes fe lubenter allevamus , quia hoc jacere tanquam majores videmur. Cette modeltic, ne doit rien avoir de bas : la fermeté & la generofité font inféparables du zeie que notre Orateur a pour la défenfe de la Vérité, ôc comme elle eft invincible, il doit être intrépide. Il eft confiant qu’un homme fe icnd redoutable, qui ne craint rien davantage que de bicflér la Vérité; ainfi il ne fied pas mal quelquefois de relever les avantages de fon parti, qui eft celui de la Vérité. Ajoùtez que le difeours doit Digrtizeb

s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à diſputer une victoire, dont la perte leur paroît honteuſe. Ceux qui ſont ſages, laiſſent refroidir la chaleur de la diſpute, & laiſſent paſſer le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite; & qu'ils ne ſe conſiderent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. *Non de adverſario victoriam, ſed contra mendacium quæremus veritatem*, diſoit ſaint Jerôme écrivant contre les Pelagiens.

Un ſage Orateur ne doit jamais parler de ſoi avantageuſement. Il n'y a rien qui ſoit plus capable d'éloigner de lui l'eſprit de ſes Auditeurs, & de leur inſpirer des ſentimens d'averſion & de haine; que cette vanité que font paroître ceux qui ſe vantent. La gloire eſt un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut ſouffrir qu'un particulier ſe l'approprie; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien ſouffrir au deſſus de ſoi. De là vient que nous prenons plaiſir à relever ceux qui s'abaiſſent eux-mêmes, parce qu'il ſemble que nous le faiſons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens noſtra ſublime quiddam, & impatiens ſuperioris; ideoque ſubjectos & ſubmittentes ſe lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modeſtie ne doit rien avoir de bas: la fermeté & la generoſité ſont inſéparables du zele que notre Orateur a pour la défenſe de la Verité, & comme elle eſt invincible, il doit être intrepide. Il eſt conſtant qu'un homme ſe rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de bleſſer la Verité; ainſi il ne ſied pas mal quelquefois de relever les avantages de ſon parti, qui eſt celui de la Verité. Ajoûtez que le diſcours doit

1 be'pariir. Liv. IV, Cb/tp. XI J. doit convenir à h qualité de celui qui parle. Uf\ Roi, un Evêque doivent parler avec maj cité; 6c ce qui eft la marque d'une autorité légitimé dans leur perfonne, feroit en celle d'une perfonne privée une marqué de fierté 8c d'arrogance. * • Chapitre XII. Ce faut obferver dans les (lofes dont on parle pour s'injtfiuer dans l'e/prit des jiuditeuru • A Près avoir parlé de la perfonne de l'Orateur , voions ce qui regarde les chofes que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne bleflfcnt point leur intérêt, l'artifice n'eft pas necefiaire. Lorfqu il n'eft quellion que de prouver' que les trois angles d'un triangle font égaux à deux angles droits, il n'eft pas befoin de difpofer les cfprits à recevoir cette vérité : ne pouvant -caufer aucun dommage, il ne faut pas craindre'que quelqu'un la rejette. Mais lorsqu'on propofe des chofes contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adreflc eft necefiaire. L'on ne peut s'inlinucr dans leur efprit que par des chemins écartez & fecrets ; c'eft pourquoi il faut faire en forte qu'ils n'apperçoivent point la vérité dont •on veut les perfuader, qu'après qu'elle fera maîtrefife de leur cœur; 'autrement ils lui fermeront la porte de leur efprit, comme à une ennemie, ainfi que nous l'avons dit. Les hommes n'agiftant que par interet j lors même qu'il femble qu'ils y renoncent, il faut ■rcccfTairement leur faire voir que ce qu'on leur perfuade, ne leur fera point defavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs inclinaDigitized by Google

doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majeſté; & ce qui eſt la marque d'une autorité legitime dans leur perſonne, ſeroit en celle d'une perſonne privée une marque de fierté & d'arrogance.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut obſerver dans les choſes dont on parle pour s'inſinuer dans l'eſprit des Auditeurs.

APrès avoir parlé de la perſonne de l'Orateur, voions ce qui regarde les choſes que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne bleſſent point leur interêt, l'artifice n'eſt pas neceſſaire. Lorſqu'il n'eſt queſtion que de prouver que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux angles droits, il n'eſt pas beſoin de diſpoſer les eſprits à recevoir cette verité : ne pouvant cauſer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorſqu'on propoſe des choſes contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adreſſe eſt neceſſaire. L'on ne peut s'inſinuer dans leur eſprit que par des chemins écartez & ſecrets; c'eſt pourquoi il faut faire en ſorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les perſuader, qu'après qu'elle ſera maîtreſſe de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur eſprit, comme à une ennemie, ainſi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agiſſant que par interêt, lors même qu'il ſemble qu'ils y renoncent, il faut neceſſairement leur faire voir que ce qu'on leur perſuade, ne leur ſera point deſavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs incli-

na-

400 La Rhetoriçmüb, ou l'Aitr nations , & s’cn ferrir pour les attirer dans les fentimens qu’on leur veut faire prendre , comme ks’ Matelots fe fervent du vent contraire pour arriver dans le port d’où le vent les éloignoit : cela fe comprendra mieux par des exemples. Afin d’infpirer de l’averfion pour le fard à une femme qui n’a de l’amour que pour elle-même , & que rien ne touche que fa beauté , il faut, félon le confeil de faint Jean Chryfoftome , fe fervir de la paflion qu'elle a pour fa beauté , pour modérer cette paflion , en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refufe rien à fes plaifirs, en lui propofant des plailirs plus doux , ou le perfuadant fortement que ces débauches feront fui vies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l’amour propre ; c’eft-â-dire , dcfinterefler ceux que l’on veut faire renoncer à wielqu’intcrct. Car enfin, à moins>que la Grâce ravine ne change le cœur , les pallions peuvent changer d’objet ; mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or , ce changement d’objet n’ell pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu’on voudra, pourveu qu’il évite l’humiliation, & que fon orgueil îoit content. Ainfi il n’y a rien qu’on ne puiflè perfuader, quand on fait bien fe fervir des inclinations des hommes. Lorfqu’on veut obtenir de ceux à qui on parle une chofe qu’ils ont defTein de ne point accorder, quoiqu’on la puifle exiger d’eux avec droit, il faut le contenter de la recevoir comme une grâce. Oo ne doit pas leur faire cette demande qui les choque , après qu’on aura clairement prouvé que ce qui leur refiera , fervira plus à leur gloire , & fera plus avantageux que ce qu’ils accorderont. Saint Jean Chryfofiome loiie la prudence de Flavien, Patriarche d’ Antioche , qui fit révoquer à - . l’EmUigüii:

nations, & s'en ſervir pour les attirer dans les ſentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots ſe ſervent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit : cela ſe comprendra mieux par des exemples. Afin d'inſpirer de l'averſion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que ſa beauté, il faut, ſelon le conſeil de ſaint Jean Chryſoſtome, ſe ſervir de la paſſion qu'elle a pour ſa beauté, pour moderer cette paſſion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuſe rien à ſes plaiſirs, en lui propoſant des plaiſirs plus doux, ou le perſuadant fortement que ces débauches ſeront ſuivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre ; c'eſt-à-dire, déſintereſſer ceux que l'on veut faire renoncer à quelqu'interêt. Car enfin, à moins que la Grace divine ne change le cœur, les paſſions peuvent changer d'objet : mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or, ce changement d'objet n'eſt pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourveu qu'il évite l'humiliation, & que ſon orgueil ſoit content. Ainſi il n'y a rien qu'on ne puiſſe perſuader, quand on ſait bien ſe ſervir des inclinations des hommes.

Lorſqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une choſe qu'ils ont deſſein de ne point accorder, quoiqu'on la puiſſe exiger d'eux avec droit, il faut ſe contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, après qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur reſtera, ſervira plus à leur gloire, & ſera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chryſoſtome loüe la prudence de Flavien, Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à l'Em-

ï)E PARLER. Lh.V. Chap.Xtr. 401 I Empereur Theodofe l'Arrêt fanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville , qui avoient renvcrfé les ftatues de l'Imperatrice. CePatriarche étant venu à Conftantinople pour fléchir la. colere de Theodofe , il exagéra la faute de ceux d'Antioche; ilconfefla qu'une femblablefaute meritoitles châtimens les plus rigoureux. Mais enfuite ayant montré que la gloire du pardon fcroit d'autant plus illuftre que l'offenfc étoit grande, & qu'un Prince Chrétien ne pouvoir vanger une injure avec une fi grande feverité , il gagna 1 cfprit de Theodofe , qu'il auroit irrité , s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche , outre qu'il eût femblé approuver leur fédition, & en eût paru complice. il cft avantageux à un Orateur , que fes Au^teurs foient perfuadez qu'il entre dans leur fentiment : ce qui n'eft pas impoflible , quoiqu'il travaille à ce que fes Auditeurs changent de lentiment. Dans une opinion , quelle qu'elle foit , n'eft pas faux , tout n'eft pas déraifonnable. On peut,l^s bleffer la Vérité, s'attacher d'abord ^ ce qui eft vrai , dans, l'opinion que l'on veut combattre, & la loûer en ce- qu'elle a de véritable , & qui mérité des louanges. Un peuple , par exemple , s'eft révolté contre fon légitimé Souverain ; & a enlevé la puilfance d'entre fes mains pour la partager à ceux qu'il a choifis pour le gouverner. On pourra donc commencer fon difcqurs par louer l'amour de la liberté. Enfuite faifant voir à ce peuple que la liberté eft plus . grande fous un Monarque que dans une République , où cent tyrans ufurpent l'autorité fouveraine ; on le gagne , & on fc fert de la paflion qui l'a porté à la révolté, pour le ramener à l'obéïflaace., ^ C'eft avec cette même prudence que l'on déta^* Digitized by Google

l'Empereur Theodoſe l'Arrêt ſanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville, qui avoient renverſé les ſtatues de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Conſtantinople pour fléchir la colere de Theodoſe, il exagera la faute de ceux d'Antioche; il confeſſa qu'une ſemblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais enſuite ayant montré que la gloire du pardon ſeroit d'autant plus illuſtre que l'offenſe étoit grande, & qu'un Prince Chrétien ne pouvoit vanger une injure avec une ſi grande ſeverité, il gagna l'eſprit de Theodoſe, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût ſemblé approuver leur ſédition, & en eût paru complice.

Il eſt avantageux à un Orateur, que ſes Auditeurs ſoient perſuadez qu'il entre dans leur ſentiment: ce qui n'eſt pas impoſſible, quoiqu'il travaille à ce que ſes Auditeurs changent de ſentiment. Dans une opinion, quelle qu'elle ſoit, tout n'eſt pas faux, tout n'eſt pas déraiſonnable. On peut, ſans bleſſer la Verité, s'attacher d'abord à ce qui eſt vrai, dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple, par exemple, s'eſt revolté contre ſon legitime Souverain; & a enlevé la puiſſance d'entre ſes mains pour la partager à ceux qu'il a choiſis pour le gouverner. On pourra donc commencer ſon diſcours par louer l'amour de la liberté. Enſuite faiſant voir à ce peuple que la liberté eſt plus grande ſous un Monarque que dans une Republique, où cent tyrans uſurpent l'autorité ſouveraine; on le gagne, & on ſe ſert de la paſſion qui l'a porté à la revolte, pour le ramener à l'obéïſſance.

C'eſt avec cette même prudence que l'on dé-

ta-

402 Lâ Rhetoriqjoe’, ou l’Art tache les hommes de ceux pour qui ils ont urr amour déraifonnablc , contre lefqu'els par confc2uent il faut bien fe donner de garde de déclamer abord : au contraire il' eft bon de commencerÎar leur donner quelques louanges. Par exemple: left vrai, ô Romains, que perfonne n’a jamais étéplus liberal que Spurius Melius ^ il vous a fait des profufions de toutes fes richeffes. Mais prenez garde que c'eft un ambitieux ; que toutes fes liberalitez font dès appas pour vous furprendre, & que tous ces prefens qu’il vous fait, font le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté , & fe rendrevotre maître. L’humilité eft la plus rare de toutes les vertus ; elle eft l’appanage des âmes innocentes , &-.cllene fe rencontre .que fort rarement dans ceux qui font criminels j c’eft pourquoi ces derniers ne' peuvent fouffrir quel’on leur reproche leurs fautes. Il eft difficile par confequent de gagner ceux qu’on veut corriger ; néanmoins lorfque les coupables font effeétivement perfuadez que leur faute leur eft pernicieufe , que c’eft l’amour de leur intérêt qui fait parler celui qui les reprend , qu’ils rcconnoifteut qu’ayant plus de prudence , il prévoit les malheurs qui les regardent , & qu’ils n’apperçoivent pas ; ils lupportent avec patience ce reproche pénible , comme les malades louffrent qu’onleur coupe un membre pourri. Ce qui fait fouvent que les avertiflemens font defagréables , c’eft qu’on les fait avec empire & avec infulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois fe contenter de leur montrer • ce qu’il falloit faire, fans leur reprocher ce qu’ils ont fait. Il y a-de certaines chofes qui ne font mauV4ifes que par le défaut d’une circonftance; on peut loüer cette chofe , mais faire voir qu’elle n’a pas été faite. dans le temps ni dans le lieu neccûaire. Afin: Dioifîzed

tache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraiſonnable, contre leſquels par conſequent il faut bien ſe donner de garde de déclamer d'abord : au contraire il eſt bon de commencer par leur donner quelques loüanges. Par exemple: Il eſt vrai, ô Romains, que perſonne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius ; il vous a fait des profuſions de toutes ſes richeſſes. Mais prenez garde que c'eſt un ambitieux ; que toutes ſes liberalitez ſont des appas pour vous ſurprendre, & que tous ces preſens qu'il vous fait, ſont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté, & ſe rendre votre maître.

L'humilité eſt la plus rare de toutes les vertus ; elle eſt l'appanage des ames innocentes, & elle ne ſe rencontre que fort rarement dans ceux qui ſont criminels ; c'eſt pourquoi ces derniers ne peuvent ſouffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il eſt difficile par conſequent de gagner ceux qu'on veut corriger ; néanmoins lorſque les coupables ſont effectivement perſuadez que leur faute leur eſt pernicieuſe, que c'eſt l'amour de leur interêt qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoiſſent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les malheurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas ; ils ſupportent avec patience ce reproche pénible, comme les malades ſouffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait ſouvent que les avertiſſemens ſont deſagréables, c'eſt qu'on les fait avec empire & avec inſulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois ſe contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire, ſans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choſes qui ne ſont mauvaiſes que par le défaut d'une circonſtance ; on peut loüer cette choſe, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu neceſſaire.

Afin

BB PARU R. Liv: V. Cbiip. XII.' 403 Afin qu’un coupable n’ait point de honte d’avoüer l'a faute, & de s’en repentir, il cft bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande : ôcafin qu’il. ne la foutienne point , il faut trouver des moiens de l’cn décharger. Il y a de certaines gens. qui ne veulent jamais condamner ce qu’ils ont fait. On doit féparcr l’erreur de ces perfdnncs, & ne point prouver qu’ils en font coupables qu’après qu’ils l’auront condamnée. C’eft ce que fit le Prophète Nathan , lorfqu’ayant voulu, reprendre le Roi David de l’adulterç qu’il avoit commis , il lui fit des plaintes d’un homme qu’il difoit coupable d’une aélion qui étoit moins aimincllе que celle de David. Après que ce Roi eut condamne cet homme , pour lors Nathan lui dit que c’étoit de fa Majefté même dont il avoit parlé, 8c qu’il étoit plus coupable que cet homme qu’il venoit lui-même de condamner. Quelquefois on cft fi attache aux rcfolutions qu’on a prifes fur une affaire , qu’on ne veut plus écouter de nouvelles propofitions. L’artifice cft donc neceflaire ; celui dont fc fervit Agrippa eft admirable. Il vouloit rappcller le peuple Romain qui avoit quitté la Ville , fe plaignant de la dureté des Magiftrats , qui fans rien faire , vivoient de fon travail. 11 leur propofa la parabole de la guerre qui s’éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l’cllomach, qui étoit, difoient- elles, un parefleux, reconnurent enfuite par l’experience,quel’eftomach leur rendoit bien ce qu’elles lui donnoient. Cette feule parabole que le peuple écouta avec plaifir , ne voyant point où elle alloit , fuffit , apres qu’il en vit l’application , pour lui faire quitter fa première reloiution. 11 n’y a point de meilleure ma*nierc pour inftruire les peuples , que les paraboles. Elles inftruiiént en un mot de pluficurs chofesDigilized by Google

Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avoüer ſa faute, & de s'en repentir, il eſt bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande: & afin qu'il ne la ſoutienne point, il faut trouver des moiens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit ſéparer l'erreur de ces perſonnes, & ne point prouver qu'ils en ſont coupables qu'après qu'ils l'auront condamnée. C'eſt ce que fit le Prophete Nathan, lorſqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il diſoit coupable d'une action qui étoit moins criminelle que celle de David. Après que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de ſa Majeſté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner.

Quelquefois on eſt ſi attaché aux reſolutions qu'on a priſes ſur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propoſitions. L'artifice eſt donc neceſſaire; celui dont ſe ſervit Agrippa eſt admirable. Il vouloit rappeller le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, ſe plaignant de la dureté des Magiſtrats, qui ſans rien faire, vivoient de ſon travail. Il leur propoſa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'eſtomach, qui étoit, diſoient-elles, un pareſſeux, reconnurent enſuite par l'experience, que l'eſtomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette ſeule parabole que le peuple écouta avec plaiſir, ne voyant point où elle alloit, ſuffit, après qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter ſa premiere reſolution. Il n'y a point de meilleure maniere pour inſtruire les peuples, que les paraboles. Elles inſtruiſent en un mot de pluſieurs choſes

expliquer autrement que parues dUcours ennuyeux, ôc difficiles à compren* dre. CHàPITRE XIII. Zfs quaTitcz ntet^airts à utt Orateur pour ^mgner ceux a qui il parle , ne doivent pas être feintes, JE ne doute point qu’on ne puifle foire un trèsmauvais ufage de cet Art que nous enfeignons; ce qui n erapcche pas que les réglés que nous avons données ne foient tres-julks. On peut feindre que l’on a de l’amour pour ceux à qui l’on parle, afin de cacher le mauvais deflein que la haine aura fait concevoir contr’eux. On peut prendre le mafque d’honnête homme pour furprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s’enfuit pas qu’on ne doive point témoigner d’amour à les Auditeurs, & s’acquérir quelque eftinae dans leur ef« prit lorfque cet amour ell fîneere comme ille doit être , & que l’on, n'a point d’autre fin que l’intérêt de la Venté. . Les Rhéteurs Paiens ont donné ces mêmes préceptes que nous donnons, 8des Sophiftes s’en iont fervis. Il eft vrai ; mais c’eft ce qui nous oblige de les fuivre avec plus de foin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Menfonge que les Chrétiens pour la Vérité? Ce feroitune chofe honteufe aux amis de la Vérité, de rejetter les moiens naturels qu’ils ont pour la foire recevoir, pendant que les partifans du menfonge employent tant d’artifices pour tromper. Ces moiens font bons&jultes d’eux-memes ; 6c tout homme qui a de la charité I I I Digitized <■

ſes qu'on ne pourroit expliquer autrement que par des diſcours ennuyeux, & difficiles à comprendre.

CHAPITRE XIII.

Les qualitez neceſſaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puiſſe faire un tres-mauvais uſage de cet Art que nous enſeignons; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne ſoient tres-juſtes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui l'on parle, afin de cacher le mauvais deſſein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le maſque d'honnête homme pour ſurprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s'enſuit pas qu'on ne doive point témoigner d'amour à ſes Auditeurs, & s'acquerir quelque eſtime dans leur eſprit lorſque cet amour eſt ſincere comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interêt de la Verité.

Les Rheteurs Paiens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophiſtes s'en ſont ſervis. Il eſt vrai; mais c'eſt ce qui nous oblige de les ſuivre avec plus de ſoin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Menſonge, que les Chrétiens pour la Verité? Ce ſeroit une choſe honteuſe aux amis de la Vérité, de rejetter les moiens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partiſans du menſonge employent tant d'artifices pour tromper. Ces moiens ſont bons & juſtes d'eux-mêmes; & tout homme qui a de la charité

» s > A R t ï R . Liv. V. CbMf. XIII. 40 J nté 8c de la pradencc les employé, quoiqu'ü ny lalie pas de réflexion. ^ - Il faut aimer les hommes. On ne doit relTentir pour leur perfonne que de la tendrcile , quand meme ils feroient criminels. D n y a que leurs crimes qui méritent de la haine. dA bmi. im , mterfiette errorts. Ceux qui ont de la pieté, n ont pas befoin de feindre : leur charité fe peint cUe-même dans leurs difeours : elle fupport-e avec patience les fautes des autres ; cllelescorrige avec douceur, elle ne les confidere que du coté qu elles paroifTent plus legeres. Elle (icrche tous les moyens pour ne point choquer^ pour né point contrifter les perfonnes qu'elle eft obligée d avertir; 8c pour cela elle adoucit les corrections qui font un remede amer: • elle tâche de répandue un mid fur fes paroles, qui en puiffe Oter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amaur de fon pro ire^interet; de forte que la conduite extérieure de l'une ne paroît pas differente delà conduite de 'autre; la maniéré d'agir de l'une n'eft diftinguée de 1 autre que par fon prindpe. Un Orateur Chrétien n'a pas moins de complaifance pour ceux qu'il veut perfuader, fans aucun autre intérêt que celui de la Vérité, que les gens du monde en ont pour .c,eux de oui ils attendent qudgue recompenfe. * * . ' ' Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer «ux a qui on parle, je n'ai pas confeiÙé de fe Arvir dune lâche complaifance, qui n'a point d autre fin qu une vaine fatisfâéHon de n'etre pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de Çhpfçs qui lem plaifent: Loquere nobis placjtttia. C.elt le métier d'un flatcur d'entretenir les t ' • homéc ttmmUk tmtm. Cicera Digilized by Google

rité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y faſſe pas de reflexion.

Il faut aimer les hommes. On ne doit reſſentir pour leur perſonne que de la tendreſſe, quand même ils ſeroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté, n'ont pas beſoin de feindre: leur charité ſe peint elle-même dans leurs diſcours: elle ſupporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur, elle ne les conſidere que du côté qu'elles paroiſſent plus legeres. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contriſter les perſonnes qu'elle eſt obligée d'avertir; & pour cela elle adoucit les corrections qui ſont un remede amer: * elle tâche de répandre un miel ſur ſes paroles, qui en puiſſe ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de ſon propre interêt; de ſorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre; la maniere d'agir de l'une n'eſt diſtinguée de l'autre que par ſon principe. Un Orateur Chrétien n'a pas moins de complaiſance pour ceux qu'il veut perſuader, ſans aucun autre interêt que celui de la Verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompenſe.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conſeillé de ſe ſervir d'une lâche complaiſance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine ſatisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choſes qui leur plaiſent: *Loquere nobis placentia.* C'eſt le métier d'un flateur d'entretenir les hom-

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicero de Amicit.

4o6 La ■RMîTOTiiquE, ou l’Art,, hommes dans cette humeur déiicate.' Pendant 3u’un Orateur Chrétien efpere de gagner fesAuitêurs par la douceur, il s’en' doit feryir: mais s’ils font endurcis, & qu’ils ne veuillent point quil> lier les armes qu’ils ont prifes contre la' Vérité , ce feroit pour lors flaterie , & non pas charité , que de s’amufer à vouloir leur plaire. Si les prières n’ont point de force, il faut avoir recours aux menaces. - 'C’eft la conduite que les Peresde l’Eglife ont toûjours tenue. Ils ont commencé par la douceur; mais ils ont fini par la feverité, lorfque la douceur a été inutile. Saint Auguftin dit qu’il n’avoit pas voulu nommer PeLtge dans les premiers Livres qu’il compofa contre cet Hérétique, afin de lui épargner la honte de fc voir reconnu pour Auteur d'une Herefie. Mais quand ce Pere vit que cet Herefiarque ne profitoit point de cette retenue, & quelle ppuvoit contribuer à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l’avoit fait parler d’abord avec douceur', l'obligeoit à fc fervir de rcmedes plus violons, & proportionnez à la maladie de cet Herefiarque, ou pourle guérir, ou pour avertir les peuples du 'danger qu’il y avoit de communiquer avec lui. Chapitri XIV, ’i A f - . / «• ,*f " I • ; ' Manières J'èxçitèr dans l'tfprU àe ceux à qui l'on parle J lés pajfions qui les peuvent porter , où on les ;veut fçnduire. T E troifiéme moyen que l’Orateur doit employer pôurpéffuàder fes Aùditeurs , c’eft d’exciter dans leur' efprit les pallions quiles feront panChcr du côté où il les veut porter, ôc. d’éteindre le • J i' >■ ■ *■ feu •»- • • • — ' Digilizetfby Cookie

ui PARlïR. Lîv.V. Chap XIV. 407 feu de celles qui pourroient éloigner de lui fes mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'cft point permis d'ufer de moyens aufli injuites que font les paffions: Que c'eft mal s'y prendre pour reglerSc pour éclairer l'efprit de fes Auditeurs, que d'y ex-' citer les troubles & les fumées obfcures des paffions. Répondons à cette objeftion que nous avon* prévenue : la chofe mérité qu'on la confidere. Les panions font bonnes en elles-mêmes : leur feul dérèglement eft criminel. Ce font desmouvemens dans l'ame , qui la portent au bien , & qui l'éloignent du mal, qui la pouffent à acquérir l'un, & qui l'excitent lorfqu'elle eft trop pareffeufe , à fuir l'autre. Jufques-là il n'y a point de mal dans les paffions; mais lorfque les hommes , fuivantlcs fauffes idées qu'ils ont du bien & du mal , n'aiment que la terre, alors ces paffions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaifes de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peüt douter que les paffions ne foient mauvaifes , lorfque dans l'idée de ce nom de paflion , on comprend les mouvemens de l'ame avec tous fes déreglemens? Si par la colère il faut entendre ces rages ,' cesemportemens, ces fureurs qui troublent' la Raifon,i'avoüerai que la colère eft une chofé tres-mauvaiie. Mais fion la prend pour un mouvement; pour une affeélion de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la poffeflion de quelque bien , & pour une force qui nous fait combattre & furmonter le mal; je ne exoiS pas qu'on puiffe dire raifonnablement qu'il n'eft pas permis d'ex^ , citer la colère , & fe fervir de foh mouvemenfpour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur pro"pofe. . ' ■ ' Dans les paffions les plus 'déregjées , dans celles iqui n'ont pour -objet que de, faux biens, il y a tou- ' Digitized by Google

feu de celles qui pourroient éloigner de lui ſes mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'eſt point permis d'uſer de moyens auſſi injuſtes que ſont les paſſions: Que c'eſt mal s'y prendre pour regler & pour éclairer l'eſprit de ſes Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obſcures des paſſions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë: la choſe merite qu'on la conſidere.

Les paſſions ſont bonnes en elles-mêmes: leur ſeul déreglement eſt criminel. Ce ſont des mouvemens dans l'ame, qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la pouſſent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorſqu'elle eſt trop pareſſeuſe, à fuir l'autre. Juſques-là il n'y a point de mal dans les paſſions; mais lorſque les hommes, ſuivant les fauſſes idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces paſſions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaiſes de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les paſſions ne ſoient mauvaiſes, lorſque dans l'idée de ce nom de paſſion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ſes déreglemens? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la Raiſon, j'avoüerai que la colere eſt une choſe tres-mauvaiſe. Mais ſi on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la poſſeſſion de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & ſurmonter le mal; je ne crois pas qu'on puiſſe dire raiſonnablement qu'il n'eſt pas permis d'exciter la colere, & ſe ſervir de ſon mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propoſe.

Dans les paſſions les plus déreglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a

1 4û8 La R,hi toriqjjï., ou l’Art] toujours quclaue chofe de bon. N’cft-ce pas une I bonne chofe a aimer ce qui eft bien fait , ce .qui «ft ^rand, ce qui eft noble On peut donc fc Xervir dece mouvement qui nous porte vers la bcau• té & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut fans fcrupule réveiller dans leur cœur ce ' mouvement, en propofant la beauté & la grandeur de la chofe vers laquelle on les porte , puifquc je - fuppofe qu’on n’entreprend de faire aimer que ce qui eft beau d’une véritable beauté , & ce qui poifede une grandeur réelle. L’on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des pallions ; chacun eft emporté par le poids :de fon amour, & l’on fuit.ee qui donne plus de plaifir. U n’y a donc point d’autre moyen de conduire les hommes , que celui'dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de l’inclination qu’il a pour l’or & l’argent , que par l’efperance de quelques autres richelïês plus grandes; un voluptueux de fes falcs plaifirs, que i f)ar la crainte de quelque grande douleur , ou par ' ’efperance d’un plus grand plaifir. Pendant que nous fom mes fans pafilon, nous fommes fans aélion , & rien ne nous fait fortir de l’indiffcrcnce que le branle de quelque af&éfioa. On peut dire , que les pallions font le rcflbrt de l’ame : quand une fois l’Orateur s’ eft pû faifir dc .ce reflbrt , & qu’il le fait manier, rien ne lui eft difficile, il n’y a rien qu’il ne puilfe perfuader. Les Qirétiens lavent que tant d’illuftres Mar- ' tyrs n’ont triomphé que par un fecours du Ciel ; que tant de faintes Vierges n’ont foûtenu dans leur corps foible une vie auftere , & accablée de pénitence, que parce qu’elles étoient aidées de la Grâce. 11 eft pareillement ,conftant que les plus : méchans font capbles d’entreprendre les mêmes i aélions; ôc de faire tout ce que les Martyrs 8c les Digilized by

toujours quelque choſe de bon. N'eſt-ce pas une bonne choſe d'aimer ce qui eſt bien fait, ce qui eſt grand, ce qui eſt noble? On peut donc ſe ſervir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut ſans ſcrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en propoſant la beauté & la grandeur de la choſe vers laquelle on les porte, puiſque je ſuppoſe qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui eſt beau d'une veritable beauté, & ce qui poſſede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des paſſions; chacun eſt emporté par le poids de ſon amour, & l'on ſuit ce qui donne plus de plaiſir. Il n'y a donc point d'autre moyen de conduire les hommes, que celui dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'eſperance de quelques autres richeſſes plus grandes; un voluptueux de ſes ſales plaiſirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'eſperance d'un plus grand plaiſir. Pendant que nous ſommes ſans paſſion, nous ſommes ſans action, & rien ne nous fait ſortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire, que les paſſions ſont le reſſort de l'ame: quand une fois l'Orateur s'eſt pû ſaiſir de ce reſſort, & qu'il le ſait manier, rien ne lui eſt difficile, il n'y a rien qu'il ne puiſſe perſuader.

Les Chrétiens ſavent que tant d'illuſtres Martyrs n'ont triomphé que par un ſecours du Ciel; que tant de ſaintes Vierges n'ont ſoûtenu dans leur corps foible une vie auſtere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la Grace. Il eſt pareillement conſtant que les plus méchans ſont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs &

les

DE PARLER. Liv. V. Cbap. XIV, les Vierges ont fait, s’il arrive qu’ils ne puilIenLfatisfaire la paflion qui les domine, qu’en l'apportant ces peines. Catilina a été un tres-méchart homme : cependant on remarque dans fa vie des exemples d’une aufterité & d’une patience extraordinaires. Je fai que ces vertus apparentes netoient que les fervantes de fon ambition, comme parle un grand Dodeur. Auffi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l’on peut faire entreprendre toutes chofes à un homme lorfqu on a pû lui infpirer les paflions propres ,pour cela, & que par confequent le défendeur de la Vente ne doit pas négliger un moyen fi efficace. Saint Auguftin dit fort bien au pecheur* Faites par la crainte des peines , ce que vous ne pou-' vex faire encore par un pur amour de la juflicej Fac timoré pan* , quod nondum potes amore lufîitiæ’ Je ne ferois point de diflaculté, pour infpirer à une femme du monde de l’horreur pour le fard de lui faire connoitre qu’il n’y a rien qui gâte dev^ntaee le vifage. Je tacherois par cette cminte de la détourner d’une aélion qu’elle ne peut*ehcorc haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n’eft pas fans peche, mai^ enfin les Peres ont approuvé ce faint artifice par l’ufage qu’ils en ont fait Les grandes plaj^s ne fe guérilTent que par des bleflfures: pour faire crever un apoftume, il faut faire des incifions. Cette conduite fepeut juftifierfans peine; mais ce n’efi point ici le lieu de le faire ' C H ADigitized by Google

les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puiſſent ſatisfaire la paſſion qui les domine, qu'en ſupportant ces peines. Catilina a été un tres-méchant homme : cependant on remarque dans ſa vie des exemples d'une auſterité & d'une patience extraordinaires. Je ſai que ces vertus apparentes n'étoient que les ſervantes de ſon ambition, comme parle un grand Docteur. Auſſi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choſes à un homme, lorſqu'on a pû lui inſpirer les paſſions propres pour cela, & que par conſequent le défenſeur de la Verité ne doit pas négliger un moyen ſi efficace.

Saint Auguſtin dit fort bien au pecheur : Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la juſtice. *Fac timore pœnæ, quod nondum potes amore juſtitiæ.* Je ne ferois point de difficulté, pour inſpirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte devantage le viſage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'eſt pas ſans peché, mais enfin les Peres ont approuvé ce ſaint artifice par l'uſage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne ſe guériſſent que par des bleſſures : pour faire crever un apoſtume, il faut faire des inciſions. Cette conduite ſe peut juſtifier ſans peine ; mais ce n'eſt point ici le lieu de le faire.

T r\T1 î Anir Chapitre XV. Ce qu’il faut faire pour- exciter les pajjùms. Le moyen general pour remuer le cœur des hommes, eft de leur faire fentir vivement l’objet de la paffion dont en defire qu’ils foient émûs. L’amour eR une afFeélion qui eft excitée dans i’ame par la vûë du bien prefent. Pour allumer donc cette affedion dans un cœur capable d’aimer, il faut lui prefenter un objet qui ait des qualités aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide , il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. Onaquelqueraifondenepasféparer l’Art de perfuader de l’Art de bien dire ; car Pun ne fert pas de grand’ chofe fans l’autre. Pour émouvoir une ame , il ne fuffit pas de lui reprefenter d’une maniéré feche l’objet de la paffion dont on Veût l’animer : il faut déployer toutes les richefles de l’éloquence, pour lui en faire une peinture fenfiblc & étendue , qui* la frappe vivement , & qui ne foit pas femblable à ces vaines images qui ne font que paffer devint les yeux. -11 ne fuffit pas, dis-je, pour donner de l’amour, de dire fimplement que la chofe qu’on propofe eft aimable; il faut approcher des fens les bonnes qualitex, les faire fentir, en faire des defcriptions, ks reprefenter par toutes leurs faces, afin que fi elles ne gagnent pas, étant vûés d’un certain côté, elles le faffent quand elles font regardées de l’autre. On doit s’animer foi-même ; fl faut , fi je l’ofe dire , que notre cœur foit embrafé, qu’il foit comme une fournaife ardente, d’où

Digitizêd by Go(^Ic

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire pour exciter les paſſions.

LE moyen géneral pour remuer le cœur des hommes, eſt de leur faire ſentir vivement l'objet de la paſſion dont on deſire qu'ils ſoient émûs. L'amour eſt une affection qui eſt excitée dans l'ame par la vûë du bien preſent. Pour allumer donc cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui preſenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raiſon de ne pas ſéparer l'Art de perſuader de l'Art de bien dire; car l'un ne ſert pas de grand' choſe ſans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne ſuffit pas de lui repreſenter d'une maniere ſeche l'objet de la paſſion dont on veût l'animer: il faut déployer toutes les richeſſes de l'éloquence, pour lui en faire une peinture ſenſible & étenduë, qui la frappe vivement, & qui ne ſoit pas ſemblable à ces vaines images qui ne font que paſſer devant les yeux. Il ne ſuffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire ſimplement que la choſe qu'on propoſe eſt aimable; il faut approcher des ſens ſes bonnes qualitez, les faire ſentir, en faire des deſcriptions, les repreſenter par toutes leurs faces, afin que ſi elles ne gagnent pas, étant vûës d'un certain côté, elles le faſſent quand elles ſont regardées de l'autre. On doit s'animer ſoi-même; il faut, ſi je l'oſe dire, que notre cœur ſoit embraſé, qu'il ſoit comme une fournaiſe ardente, d'où

J DE PAXIEK. Lhu V. Cbup.XV.' 4tl d’où nos paroles fortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres. Pour bien traiter cette matière, je ferois obligé de parler au long de la nature des paffions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels font leurs objets, quelles chofes les excitent 8c les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art laPhyfique8c la Morale, ce qui ne fe peut faire fans confufion ; néanmoins je ne puis m’exempter de parler plus exaélement ici de quelques-unes de ces paffions : favoir, de l’admiration, de rcftime, du mépris, 8c du ris, qui font de très-grand ufage dans l’Art de perfuader. L’admiration c(l un mouvement dans l’ame,' qui la tourne vers un objet qui fe prefente à elle extraordinairement, 8c qui l’applique àconfiderer 11 cet objet eft bon ou mauvais, afin qu’elle le fuive , ou qu’elle l'évite. 11 eft important à un Orateur d’exciter cette paffion dans l'efprit de fes Auditeurs. La Vérité perfuade, mais il faut pour cela qu’elle foit connue. Or, afin qu’elle foit connue, il faut que celui à qui on la déclare, s’applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raifonnemens n’ont point été goûtez , qui font approuvez dans la fuite , lorfqu’on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions, qui apres avoir été négligées pendant plufieurs fiecles , fe réveillent , 8c font du bruit , parce qu’on les étudie, 8c que par l'étude on en reconnoit la vérité ou la fàuueté. Ainli ce n’eft donc pas affez de trouver de bonnes raifons, de les expofer avec clarté: il' faut les dire avec un certain tour extraordinaire quifurprenne, qui donne de- l’admiration, 8c qui attire les yeux de tout le monde. Saint Jean Chryfoftome remarque que faint Si MatDigitized by Google

d'où nos paroles ſortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je ſerois obligé de parler au long de la nature des paſſions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels ſont leurs objets, quelles choſes les excitent & les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Phyſique & la Morale, ce qui ne ſe peut faire ſans confuſion; néanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces paſſions: ſavoir, de l'admiration, de l'eſtime, du mépris, & du ris, qui ſont de tres-grand uſage dans l'Art de perſuader.

L'admiration eſt un mouvement dans l'ame, qui la tourne vers un objet qui ſe preſente à elle extraordinairement, & qui l'applique à conſiderer ſi cet objet eſt bon ou mauvais, afin qu'elle le ſuive, ou qu'elle l'évite. Il eſt important à un Orateur d'exciter cette paſſion dans l'eſprit de ſes Auditeurs. La Verité perſuade, mais il faut pour cela qu'elle ſoit connuë. Or, afin qu'elle ſoit connuë, il faut que celui à qui on la déclare, s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raiſonnemens n'ont point été goûtez, qui ſont approuvez dans la ſuite, lorſqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions, qui après avoir été négligées pendant pluſieurs ſiecles, ſe réveillent, & font du bruit, parce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconnoit la verité ou la fauſſeté. Ainſi ce n'eſt donc pas aſſez de trouver de bonnes raiſons, de les expoſer avec clarté: il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui ſurprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde.

Saint Jean Chryſoſtome remarque que ſaint

'4U La Rhetoriqjje, ou l'Art Matthieu commence THiftoire du Fils de Dieu pas dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham , au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire fon Hiftoire avec plusd'attention; car les Juifs attendoient le Meflie de la Famille de David; ainfi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs , que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui font lûs, tous les Orateurs qui font écoutez , ont tous quelque chofe d'extraordinaire , foit pour la matière qu'ils traitent , foit pour la manière de la traiter , foit pour quelques circonftances de temps & de lieu L'admiration eft fuivie d'eftime ou de mépris. Lorfqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envifagé avec application , on l'eftime , on le recherche , on l'aime. Ceft pourquoi , comme vous le voyez , on n'eftime proprement que ce qui eft véritable , que ce qui eft grand , que ce qui eft bien fait , 8c lorfqu'on fait eftime des chofes mauvaifes, ceft en fe trompant dans fon jugement, ou en confiderant ces chofes fous une face qui n'eft pas mauvaife. Ainfi un Orateur trompeur ne perfuade que pour quelque temps , 8c fes Auditeurs changent leur eftime 8c leur amour en haine 8c en mépris auffi-tot qu'ils reconnoiflent qu'ils ont été trompez. Le mépris a pour objet Ja bafTeflc 8c l'erreur ; c'eft-à-dire , que cette paffion eft excitée lorfquc l'ame n'apperçoit dans l'objet quelle confidere, que de la baffelTe 8c de l'erreur. On fe laifle aller volontiers à cette paffion. Elle eft agréable : elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la fuperiorité 8c pour l'élévation. On ne meprife véritablement que ce qu'on regarde au deffous de foi. Ce regard donne du plaifir , au lieu que ce n'eft qu'avec chagrin qu'oa lève Digitized by

Matthieu commence l'Hiſtoire du Fils de Dieu pas dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire ſon Hiſtoire avec plus d'attention; car les Juifs attendoient le Meſſie de la Famille de David; ainſi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui ſont lûs, tous les Orateurs qui ſont écoutez, ont tous quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour la matiere qu'ils traitent, ſoit pour la maniere de la traiter, ſoit pour quelques circonſtances de temps & de lieu

L'admiration eſt ſuivie d'eſtime ou de mépris. Lorſqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a enviſagé avec application, on l'eſtime, on le recherche, on l'aime. C'eſt pourquoi, comme vous le voyez, on n'eſtime proprement que ce qui eſt veritable, que ce qui eſt grand, que ce qui eſt bien fait, & lorſqu'on fait eſtime des choſes mauvaiſes, c'eſt en ſe trompant dans ſon jugement, ou en conſiderant ces choſes ſous une face qui n'eſt pas mauvaiſe. Ainſi un Orateur trompeur ne perſuade que pour quelque temps, & ſes Auditeurs changent leur eſtime & leur amour en haine & en mépris auſſi-tôt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la baſſeſſe & l'erreur; c'eſt-à-dire, que cette paſſion eſt excitée lorſque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle conſidere, que de la baſſeſſe & de l'erreur. On ſe laiſſe aller volontiers à cette paſſion. Elle eſt agréable: elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la ſuperiorité & pour l'élevation. On ne mépriſe veritablement que ce qu'on regarde au deſſous de ſoi. Ce regard donne du plaiſir, au lieu que ce n'eſt qu'avec chagrin qu'on leve

les

DE E AELE R. Liv. V. Chap. XV. 4TJ les yeux pour confidercr ce qui cft au deflus de nous, parce que nous nous appercevons de ce que nous ne fommes pas. Les autres paflions epuifent , & intereirent la fanté ; mais celle-là lui eu utile , & on peut dire qu'elle cft plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame , quife délaffe dans cette paffion, au lieu que dans les autres elle travaille a' vec contention. Tout mépris n'ell: pas agréable: car fi le mal qui en eft l'objet, cft redoutable, pour lors on reflent de la crainte , qui eft une véritable douleur ; mais fi ce mal ne nous touche pas de fort près , & qu'on n'y prenne pas grand interet , le mépris qu'on en fait donne du plaifir , & eft fuivi du ris , qui accompagne ordinairement les excès de joyc imprévûs & extraordinaires. Il n'y a rien déplus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on appréhendé davantage que d'être méprifé , 8c d'être expofé à la rifée de tout le monde. Aufli une raillerie faite à propos , fait quelquefois plus d'effet , que le plus fort raifonnemenL RïdiCuJum aeri < Tortiùs isf meliùs magnas plerumque ftcat res. ÇJuand on combat avec de fortes raifons , la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la fuite d'un raifonnementférieux , le rebute. Lorfqu'on lui propofe quelque chofe de grand , cette grandeur l'éblouît , & lui eft un fujet d'humiliation ; mais lorfqu'il n'eft queftion que de rire Sc de fe divertir , cet Auditeur s'applique volontiers , cette application lui tenant lieu de divertiirement. Outre cela, le mépris qu'il fait de la chofe qm lui p;iroît ridicule , ôc qu'il regarde de haut en bas , ^ S 3 flatte Digitized by Google

les yeux pour conſiderer ce qui eſt au deſſus de nous, parce que nous nous appercevons de ce que nous ne ſommes pas. Les autres paſſions épuiſent, & intereſſent la ſanté; mais celle-là lui eſt utile, & on peut dire qu'elle eſt plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui ſe délaſſe dans cette paſſion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'eſt pas agréable: car ſi le mal qui en eſt l'objet, eſt redoutable, pour lors on reſſent de la crainte, qui eſt une veritable douleur; mais ſi ce mal ne nous touche pas de fort près, & qu'on n'y prenne pas grand interêt, le mépris qu'on en fait donne du plaiſir, & eſt ſuivi du ris, qui accompagne ordinairement les excès de joye imprévûs & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être mépriſé, & d'être expoſé à la riſée de tout le monde. Auſſi une raillerie faite à propos, fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raiſonnement.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque ſecat res.

Quand on combat avec de fortes raiſons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la ſuite d'un raiſonnement ſérieux, le rebute. Lorſqu'on lui propoſe quelque choſe de grand, cette grandeur l'éblouït, & lui eſt un ſujet d'humiliation; mais lorſqu'il n'eſt queſtion que de rire & de ſe divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, cette application lui tenant lieu de divertiſſement. Outre cela, le mépris qu'il fait de la choſe qui lui paroît ridicule, & qu'il regarde de haut en bas,

iji4 La Rhetohique, ou l’Ar T flatte fa vanité. Ceft pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres paffions, puifque les hommes aiment mieux méprifer qu’ellimer, fe divertir que de travailler. Ajoûtez qu’il y a beaucoup de clrofes qu’il faut ainfi méprifer, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant férieufement. Multa funt fie digm revinci «egravitale adorentur. * Chapitre XVI. Comment on peut donner du méprit des chofes qui Jont dignes de rijée. PUifqu'il eft permis de fe fervir du mouvement des paffions pour faire agir les hommes , l’on ne peut pas blâmer l’Art que nous enfeignons, de rendre ridicules les chofes dont on veut détourner ceux que l’on inftruit. Mais il faut avoüer que fi les railleries ne font'faites avec f>rudence , elles ont un effet tout contraire à ceui que l’on en attendoit. Les Poètes prétendent dans leurs Comédies combattre le vice en le rendant ridicule : leurs prétentions font bien vaines , l’expericnce ne faifant que trop connoître que la leéture de ces fortes d’ouvrages n’a jamais produit aucune véritable converfion. La caufe en eft bien évidente. On méprife & oni ne fe rit que d’une chofe baffe que l’on regarde comme un petit mal. L’on ne rit pas du mauvais traitement que fouffrent les innocens. Si les libertins fe raillent d’un adultéré , & de crimes femblables, qui font un fuiet de larmes aux gens de bien , c’eft qu'ils ne confiaerent ces crimes que comme des bagatelles. Or Digilized 1 '

flatte ſa vanité. C'eſt pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres paſſions, puiſque les hommes aiment mieux mépriſer qu'eſtimer, ſe divertir que de travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choſes qu'il faut ainſi mépriſer, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant ſérieuſement. *Multa ſunt ſic digna revinci ne gravitate adorentur.*

 Or les Poètes dans les Comédies ne travaillent point à infpirer l'aveifion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent feulement de le rendre ridicule ; ainû ils accoûtument leurs Leéleurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de confequence. On n'y conçoit point cette horreur necelfairc pour refifter à laconcupifcence. La crainte d'être raillé , ne peut point dompter l'amour des plaifirs ; auifi voyons-nous que les débauchez font les premiers à fe railler de leurs défordres. Il y a des vi • ces qui ne fe furmontentquepar le filenceSc l'oubli, & dont la bienféancene permet jamais de parler, Les deferiptions d'un adultère n'ont jamais rendu chaftes ceux qui les ont entendues : cependant ces fortes de crimes font la matière ordinaire des Comédies. L'Orateur doit garder la bien-féance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux chofes que l'honnêteté oblige de paifer fous filence. Puifqu'il eft fage & homme de bien , il n'eft pas ncceffaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui fe font à contre-temps , & qu'il n'y a que le mal qui mérité d'être raillé. Si ce mal eft pernicieux & confiderable, il ne doit pas fe contenter de le rendre ridicule , ü faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries , en combattant des erreurs de grande confequence , lorfque c'eft une neceffité de rendre fes Auditeurs attentifs par le plailir: ce qui eft l'effet & l'utilité des railleries , & ce qui m'oblige de donner quelques réglés touchant la maniéré de tourner en ridicule les cliofcs qui le méritent. Puifque le ris eft un mouvement qui eft excité dansl'ame, lorfqu'après avoir été frappée de la vûc d'un objet extraordinaire , elle apperçoit qu'il eft extrêmement petit: pour rendre une chofcridicuS 4 le, Digitized by Google

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inſpirer l'averſion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent ſeulement de le rendre ridicule; ainſi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de conſequence. On n'y conçoit point cette horreur neceſſaire pour reſiſter à la concupiſcence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaiſirs; auſſi voyons-nous que les débauchez ſont les premiers à ſe railler de leurs déſordres. Il y a des vices qui ne ſe ſurmontent que par le ſilence & l'oubli, & dont la bienſéance ne permet jamais de parler. Les deſcriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chaſtes ceux qui les ont entenduës: cependant ces ſortes de crimes ſont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bien-ſéance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choſes que l'honnêteté oblige de paſſer ſous ſilence. Puiſqu'il eſt ſage & homme de bien, il n'eſt pas neceſſaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui ſe font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal eſt pernicieux & conſiderable, il ne doit pas ſe contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande conſequence, lorſque c'eſt une neceſſité de rendre ſes Auditeurs attentifs par le plaiſir: ce qui eſt l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choſes qui le méritent.

Puiſque le ris eſt un mouvement qui eſt excité dans l'ame, lorſqu'après avoir été frappée de la vûë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il eſt extrémement petit: pour rendre une choſe ridicu-

!4i6 La RuEToniQUEj ors l’Aet !e , il faut trouver une maniéré rare & extraordinaire de reprefenter fa baflefle. L’on ne peut donner des préceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Cicéron , enfeigner le moyen de railler les autres , fe font fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les maniérés extraordinaires font propres pour faire une raillerie , c’eil-à-dire pour faire appercevoir la baflelTc de l'objet que l’on veut faire méprifer. C’eft pour2uoi l’Ironie eft de grand ufage dans ces occaons , parce que difant le contraire de ce que l’on penfe , & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la chofe dont on parle , cette difpofition fait que l’on remarque ce quelle eft effeélivement. Quand on donne à un frippon la qualité d’honnête-homme , cette expreflion fait reffouvenir de ce qu’il n’eft pas. L’on ne peut faire connoître plus fenfiblement la lâcheté d’un homme fans cœur , qu’en lui mettant des armes entre les mains, dont il n’a pas la hardiefle de fc fervir. Ainli quand le Prophète Elic difoit aux Prophètes de Samarie, quiinvitoicnt avec de grands cris leur Idole à faire defeendre le feu du Ciel , pour réduire en cendre le facrifice qu’ils lui offroient: Criez encore plus hautÿ car peut-être, que ce Dieu ne iwus entend pas, à caufe qu'il parie à d'autres perfonnes, ou qu'il ejl dans une. hôtellerie , ou en chemin , ou qu’il dort , «ÿ ne peut être éveillé que par un grand bruit-, cette manière de parler de cet Idole , qui étoit extraordinaire , faifoit faire attention àfon impuiftancc & à fa baCfefle. Les allufions font propres pour les railleries , parce que la difficulté qu’il y a de les entendre , fait qu’on s’applique à en pénétrerlcfens, & cette application eft caufe qu’on le découvre avec beaucoup Digitized

le, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de repreſenter ſa baſſeſſe. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enſeigner le moyen de railler les autres, ſe ſont fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manieres extraordinaires ſont propres pour faire une raillerie, c'eſt-à-dire pour faire appercevoir la baſſeſſe de l'objet que l'on veut faire mépriſer. C'eſt pourquoi l'Ironie eſt de grand uſage dans ces occaſions, parce que diſant le contraire de ce que l'on penſe, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la choſe dont on parle, cette diſpoſition fait que l'on remarque ce qu'elle eſt effectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme, cette expreſſion fait reſſouvenir de ce qu'il n'eſt pas. L'on ne peut faire connoître plus ſenſiblement la lâcheté d'un homme ſans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardieſſe de ſe ſervir. Ainſi quand le Prophete Elie diſoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire deſcendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le ſacrifice qu'ils lui offroient: *Criez encore plus haut; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cauſe qu'il parle à d'autres perſonnes, ou qu'il eſt dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit*; cette maniere de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faiſoit faire attention à ſon impuiſſance & à ſa baſſeſſe.

Les alluſions ſont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le ſens, & cette application eſt cauſe qu'on le découvre avec beau-

Lorfqu’auffi après avoir loüé la chofe qu’on veut faire méprifer , & l’avoir relevée par des expreffions magnifiques , qui font attendre quelque chofe de grand, on vient tout d’un coup à marquer fa baflcfle, cette furprife fait qu’on s’applique: ainfî l’on rend tres-fenfîble ce que l’on dit, .comme dans cette Epitaphe de la façon de Scarron. Çy gît qui fut de belle taille t Qui f avait danjer & chanter ^ taifeit des vers y vaille que vaille y Et les favoit bien reciter. Sa race avait quelque antiquaille y Et pauvait des Héros compter j Même il aurait donné bataille % S'il en avait voulu tâter. Il parlait fart bien de la Guerre i Des deux , du Globe de la Terre, Du Droit Civil, du Droit Canon, Et connoijfoit ajfez. les ebofes Par leurs effets & par leurs caufesi Etoit-il honnête homme t Oh non l Quand on expofe toute nue la baiTefle d’une chofe, en lui ôtant toutes les qualitcz, dignes d’eftime, dont elle paroît revêtue, on la rend ridicule infailli’Dleraent. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece , que ce que les adorateurs des uns , & les admirateurs des au-, très publient dans les loüanges qu’ils leur donnent. Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroiflent ridicules, parce qu’il détache la baiTefle des Divinitez de la Gentilité & des Sages de la Grece , de ces qualitez imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dieux & dans leurs Sages ; ainii on ne peut lire fes ouvrages fans concevoir du mépris de la Religion & de la vaine fagelTe des ‘ S 5 Grecs, Digilized by GoogI

coup plus de clarté. Lorſqu'auſſi après avoir loüé la choſe qu'on veut faire mépriſer, & l'avoir relevée par des expreſſions magnifiques, qui font attendre quelque choſe de grand, on vient tout d'un coup à marquer ſa baſſeſſe, cette ſurpriſe fait qu'on s'applique: ainſi l'on rend tres-ſenſible ce que l'on dit, comme dans cette Epitaphe de la façon de Scarron.

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui ſavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers, vaille que vaille,
Et les ſavoit bien reciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes:
Etoit-il honnête homme? Oh non!

Quand on expoſe toute nuë la baſſeſſe d'une choſe, en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'eſtime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les adorateurs des uns, & les admirateurs des autres publient dans les loüanges qu'ils leur donnent. Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroiſſent ridicules, parce qu'il détache la baſſeſſe des Divinitez de la Gentilité & des Sages de la Grece, de ces qualitez imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dieux & dans leurs Sages; ainſi on ne peut lire ſes ouvrages ſans concevoir du mépris de la Religion & de la vaine ſageſſe des

Î|.l8 La RHI TORIQUE^ ou l’Ar T Grecs. Outre cela la nature des Dialogues , qui cft la maniéré d’écrire de Lucien , eft tres-proprc pour découvrir la baflefle de ceux qu’on veut joüer ^ car les faifant parler conformément à leurs propres inclinations , & aux principes qu’ils fuirent; on fait qu’ils publient eux-racnics ce qu’ils ont de ridicule & de bas ; de forte qu’il n’clt pas poffible d’en douter. ' Chapitre XVII. Stcontk partie de l'Art de perfuader , qui efl la HiJpojition. Elle a quatre parties. De la première ^ qui ejl l’Exerde. POur perfuader, il faut difpofer les Auditeurs à écouter favorablement les chofes dont on doit les entretenir. En fécond lieu il faut leur donner quelque connoiflance de l’affaire que l’on traite , afin qu’ils fâchent de quoi il s’agit. On ne doit pas fe contenter d’établir fes propres preuves , il faut renverfer celles des adverfaires ; & lorfqu’un difeours eft grand , ôc qu’il y a fujet de craindre ' ou’une partie des chofes qu’on a dites avec étenouë , ne fe foient échappées de la mémoire des Auditeurs, il eft bon fur la fin de dire en peu de mots ce qu’on a dit plus au long. Ainfi un Difeours doit avoir cinq parties ; l’Entrée ou l’Exorde , la Narration ou la Propofition de la chofe fur laquelle on 'doit parler, les Preuves oula confirmation des veritez que l’on défend , la Réfutation de ce que les ennemis de ces veritez allèguent contre, & rEpilogue ou la récapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Difeours. Jeparlerai de ces cinq parties fcparément. L’Orateur doit fe propofer trois chofes dans PExorDigitized by 6o(

Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui eſt la maniere d'écrire de Lucien, eſt tres-propre pour découvrir la baſſeſſe de ceux qu'on veut joüer, car les faiſant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils ſuivent; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de perſuader, qui eſt la Diſpoſition. Elle a quatre parties. De la premiere, qui eſt l'Exorde.

POur perſuader, il faut diſpoſer les Auditeurs à écouter favorablement les choſes dont on doit les entretenir. En ſecond lieu il faut leur donner quelque connoiſſance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils ſachent de quoi il s'agit. On ne doit pas ſe contenter d'établir ſes propres preuves, il faut renverſer celles des adverſaires; & lorſqu'un diſcours eſt grand, & qu'il y a ſujet de craindre qu'une partie des choſes qu'on a dites avec étenduë, ne ſe ſoient échappées de la mémoire des Auditeurs, il eſt bon ſur la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainſi un Diſcours doit avoir cinq parties; l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Propoſition de la choſe ſur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Réfutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Diſcours. Je parlerai de ces cinq parties ſeparément.

L'Orateur doit ſe propoſer trois choſes dans l'Exor-

Digitized by Google

DE PARLER. Liv. V. Cb'ap. XV J r. 419 l'Exorde ou l'entrée de fon Difeours, qui font la faveur , l'attention & la docilité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle , & acquiert leur faveur , en leur donnant d'abord des marques fenfîbles qu'il ne parle que par un zele lincerc de la Vérité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs , en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble , de plus éclatant dans le fujet qu'il traite , & qui par confequent peut exciter le defir d'entendre la fuite du Difeours. Un Auditeur eft docile lorfqu'il aime, & qu'il eft attentif. L'amour lui ouvre l'efprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec lefquelles on écoute un ennemi , elle le difpofe à recevoir la Vérité. L'attention lui fait percer dans les chofes les plus obfcures. Il n'y a rien de caché qui ne fe découvre à une perfonne qui s'applique , & qui s'attache aux chofes quelle veut connoître. J'ai dit qu'il étoit bon de furprendre d'abord fes Auditeurs , en plaçant quelque chofe de noble à l'entrée de fbn Difeours; mais il faüt auffi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir , & qu'après s'être élevé dans les nues-, on ne foit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'ùn ton trop élevé , excite dans l'efprit de fes Auditeurs une certaine jaloufie, qui fait qu'ils fe préparent à le. critiquer , & qu'ils conçoivent le deffein de ne le pas épargner, encas qu'il ne foûtienne pas ce ton. La modeflie fied fort bien en commençant , & gagne un Auditoire. Outre cela c'eft aller contre la Raifonque de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en aitfujet. Un Auditeur fage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter fans raifon.- Audi les Maîtres donnent cetic S 6 réglé

Digilized by Google

l'Exorde ou l'entrée de ſon Diſcours, qui ſont la faveur, l'attention & la docilité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques ſenſibles qu'il ne parle que par un zele ſincere de la Verité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs, en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclatant dans le ſujet qu'il traite, & qui par conſequent peut exciter le deſir d'entendre la ſuite du Diſcours.

Un Auditeur eſt docile lorſqu'il aime, & qu'il eſt attentif. L'amour lui ouvre l'eſprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec leſquelles on écoute un ennemi, elle le diſpoſe à recevoir la Verité. L'attention lui fait percer dans les choſes les plus obſcures. Il n'y a rien de caché qui ne ſe découvre à une perſonne qui s'applique, & qui s'attache aux choſes qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de ſurprendre d'abord ſes Auditeurs, en plaçant quelque choſe de noble à l'entrée de ſon Diſcours; mais il faut auſſi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'après s'être élevé dans les nuës, on ne ſoit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'eſprit de ſes Auditeurs une certaine jalouſie, qui fait qu'ils ſe préparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le deſſein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne ſoûtienne pas ce ton. La modeſtie ſied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire. Outre cela c'eſt aller contre la Raiſon que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait ſujet. Un Auditeur ſage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter ſans raiſon. Auſſi les Maîtres donnent cette

4X0 La Rhitoriqüe, ou l'A h r réglé , qu'il faut commencer fimplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniéré élevée qui ne fc peut point foutenir, qui promettent beaucoup , & donnent peu ; de qui on peut dire: QutJ dignum tanta Jeret hic promijfor bïaiu ? Parturiunt montes i nejcetur ridiculus mus. Ce n'eft pas que le commencement d'un Difcours doive être fans art , puifque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'efprit de les Auditeurs , c'elt en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curiofité. Il eft donc obligé dé faire paroitre ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'eft point touché de ce qui eft commun. Mais la principale chofe que doit faire un Orateur, c'eft de prévenir d'abord fes Auditeurs de quelque maxime claire , évidente , qui les frappe , d'où il puifle conclure dans la fuite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque fentiment contraire aux fentimens qu'il leur veut infpirer, c'eft pour lors qu'il doit employer l'adrefle ; car s'il ne peut pas leur ôter ces fentimens , il faut au moins qu'il les détourne , afin qu'ils ne lui foient point oppofez. Cela ne fe peut point enfeigner. C'eft en vain r^u'on veut donner des méthodes pour trouver desExordes ; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes fortes de matières , ne fervent de rien. Ils font inutiles ôc ennuyeux , puifqu'on les peut retrancher. Tout ce que Ton peut dire de raifonnable touchant la manière de commencer un difcours,c'eft: que lorfqu'on a un fujet à traiter, il faut examiner les difpofitions de ceux à qui Ton va parler j & voir ce qui leur peut être agréable , ce qui leur déplaît, cc Digitized by

regle, qu'il faut commencer ſimplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée qui ne ſe peut point ſoutenir, qui promettent beaucoup, & donnent peu; de qui on peut dire:

Quid dignum tanto ferret hic promiſſor hiatu?
Parturiunt montes; naſcetur ridiculus mus.

Ce n'eſt pas que le commencement d'un Diſcours doive être ſans art, puiſque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'eſprit de ſes Auditeurs, c'eſt en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curioſité. Il eſt donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'eſt point touché de ce qui eſt commun. Mais la principale choſe que doit faire un Orateur, c'eſt de prévenir d'abord ſes Auditeurs de quelque maxime claire, évidente, qui les frappe, d'où il puiſſe conclure dans la ſuite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque ſentiment contraire aux ſentimens qu'il leur veut inſpirer, c'eſt pour lors qu'il doit employer l'adreſſe; car s'il ne peut pas leur ôter ces ſentimens, il faut au moins qu'il les détourne, afin qu'ils ne lui ſoient point oppoſez. Cela ne ſe peut point enſeigner. C'eſt en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des Exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes ſortes de matieres, ne ſervent de rien. Ils ſont inutiles & ennuyeux, puiſqu'on les peut retrancher.

Tout ce que l'on peut dire de raiſonnable touchant la maniere de commencer un diſcours, c'eſt que lorſqu'on a un ſujet à traiter, il faut examiner les diſpoſitions de ceux à qui l'on va parler, & voir ce qui leur peut être agréable, ce qui leur déplaît,

ce

DE PA&tïR. Liv.V. Cb«p, XVII. 4Z1: ce qui les gagne. 11 n'y a point de fujet qui n'ait plulicurs faces, & qu'on ne puifle tourner en differentes maniérés. Quand on a du jugement , (or comme nous l'avons démontré en tant d'occafions, c'elt le jugement qui fait les grarids . Orateurs ;) Quand, dis-je, on a du jugement, on fait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit envifager, c'ell-à- dire. pour ouvrir le cœur auffi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'eft par confequent du fujet meme, ex vifeeribus caujx, qu'il faut tirer un Exorde j ce qu'on ne peut faire qu'apres qu'on a médité ce fujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le fout faire paroître. C'eft pourquoi î'Exordedevroit être la derniere chofe dans le projet , quoi-^ que la première dans le Difeours; car il faut qu'on y voye en quelque maniéré tout le fujet. C'eft une difpofition , une entrée dans tout ce qui fe dira. Principium aut reî totius que agitur fignïficatlonem babeat , aut aditum ad caujam. Les exemples font plus utiles que les préceptes; mais Suand il eft queftion de faire remarquer l'adreffe ont un Orateyr s'eft fervi , il ne faut pas fe contenter de propofer le commencement de fon Difeours , il faut rapporter l'état de toute l'affaire fur laquelle il a parlé , afin de foire remarquer avec quelle adrelfe il traite fon fujet, comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes fes farces , qui eft propre pour rendre fes Auditeurs attentifs , & les prévenir de fentimens qui lui foient fa^rablw. S 7 Digitized by Google

ce qui les gagne. Il n'y a point de ſujet qui n'ait pluſieurs faces, & qu'on ne puiſſe tourner en differentes manieres. Quand on a du jugement, (or comme nous l'avons démontré en tant d'occaſions, c'eſt le jugement qui fait les grands Orateurs ;) Quand, dis-je, on a du jugement, on ſait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit enviſager, c'eſt-à-dire pour ouvrir le cœur auſſi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'eſt par conſequent du ſujet même, *ex viſceribus cauſæ*, qu'il faut tirer un Exorde; ce qu'on ne peut faire qu'après qu'on a médité ce ſujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le faut faire paroître. C'eſt pourquoi l'Exorde devroit être la derniere choſe dans le projet, quoique la premiere dans le Diſcours; car il faut qu'on y voye en quelque maniere tout le ſujet. C'eſt une diſpoſition, une entrée dans tout ce qui ſe dira. *Principium aut rei totius quæ agitur ſignificationem habeat, aut aditum ad cauſam.* Les exemples ſont plus utiles que les preceptes; mais quand il eſt queſtion de faire remarquer l'adreſſe dont un Orateur s'eſt ſervi, il ne faut pas ſe contenter de propoſer le commencement de ſon Diſcours, il faut rapporter l'état de toute l'affaire ſur laquelle il a parlé, afin de faire remarquer avec quelle adreſſe il traite ſon ſujet, comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes ſes faces, qui eſt propre pour rendre ſes Auditeurs attentifs, & les prévenir de ſentimens qui lui ſoient favorables.

411 La R hetoriq^ue, ou l’A r t Chapitre XVIII. ♦ Ve la fécondé partit de la DiCpofition, qui eJllaPi-0» pejition, quelquefois on commence fon Dîfcours par 7^ en propofer le fujet , fans fe fervir d’Exorde : ce qu’il faut faire de telle maniéré que lajuftiqe de la caufe qu’on défend, paroilTe dans cette Propofition, qui ne confîftant que dans une déclaration de ce qu’on a à dire , elle n’a point de réglé pour fa longueur. Quand il ne s’agit que de traiter une queftion, il fuffit de la propofer,. ce qui demande peu de paroles. Si c’etl une adion qui' foit la matière du Difcours , on doit faire un récit de cette ac'Hon , en rapporter toutes les circonftances. en faire une peinture qui l’expofeaux yeux des Juges, afin qu’ils jugent aufli exadcment que s’ils avoient été prefcns lorfqu’elle s’eft faite. Il y a des perfonnes qui ne font point de fcmpule pour faire paroître une aélion telle qu’ils fouhaitenf , de la revêtir de circonllances favorables à leurs dcfleins, & qui font contraires à la vérité.. Ils croient le pouvoir faire, parce que, comme ils le difent, ce n’cft que pour faire valoir la caufe qu’ils défendent. Il n’efl: pas neceflaire queje combatte cette faufle perfuauon ; car il eft manifefte qu’employer le Menfonge contre la Vérité, c’eft une chofe mauvaife , puifqu’on abufe de la >arole qui ne nous a été donnée que pour exirimer la vérité de nos fentimens : fi c’eft pour a défendre, cet office qu’on lui rend lui eft defagreablc : elle n’a pas bcfoin du fccours du menfonge pour fe défendre. On Digitized by

CHAPITRE XVIII.

De la ſeconde partie de la Diſpoſition, qui eſt la Propoſition.

QUelquefois on commence ſon Diſcours par en propoſer le ſujet, ſans ſe ſervir d'Exorde : ce qu'il faut faire de telle maniere que la juſtice de la cauſe qu'on défend, paroiſſe dans cette Propoſition, qui ne conſiſtant que dans une déclaration de ce qu'on a à dire, elle n'a point de regle pour ſa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une queſtion, il ſuffit de la propoſer, ce qui demande peu de paroles. Si c'eſt une action qui ſoit la matiere du Diſcours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonſtances, en faire une peinture qui l'expoſe aux yeux des Juges, afin qu'ils jugent auſſi exactement que s'ils avoient été preſens lorſqu'elle s'eſt faite.

Il y a des perſonnes qui ne font point de ſcrupule pour faire paroître une action telle qu'ils ſouhaitent, de la revêtir de circonſtances favorables à leurs deſſeins, & qui ſont contraires à la verité. Ils croient le pouvoir faire, parce que, comme ils le diſent, ce n'eſt que pour faire valoir la cauſe qu'ils défendent. Il n'eſt pas neceſſaire que je combatte cette fauſſe perſuaſion ; car il eſt manifeſte qu'emploier le Menſonge contre la Verité, c'eſt une choſe mauvaiſe, puiſqu'on abuſe de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la verité de nos ſentimens : ſi c'eſt pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui eſt deſagreable : elle n'a pas beſoin du ſecours du menſonge pour ſe défendre.

On

 On doit donc dire les chofesfîmplcmcnt comme elles font , & prendre garde de ne rien inferer qui puifle porter les Juges à rendre un jugement inI'ufte. Mais aufTi une affaire a plufieurs faces dont es unes font plus agréables , les autres ont quelque chofe de choquant , & qui peut rebuter les Auditeurs. Il cft de l'adrelfe d'un fage Orateur de ne pas propofer une affaire par une face choquante, & qui puiffe donner une opinion defavantageufe de ce qui doit fuivre. L'Orateur doit faire choix dés circonftances de l'aélion qu'il propofe. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. IlV en a qu'il faut pafTer fous filcnce , ou ne dire qu'en paffant. Quand ou eft obligé de rapporter quelque circonftance odieufe,. & qui peut taire paroîtrccriminellel'aétion que l'on défend , il ne faut pas paffer outre fans avoir remédié au mal que ce récit pourroit faire , ôdaiffer l'Auditeur dans la mauvaife opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raifon, ou quelqu' autre circonftanCe qui change là face de la première', & lui en faffe prendre une moins ôdieufe. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez: comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les jufles caufes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué , ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & fans delfein. On doit aufli prévenir l'efprit des Juges, & faire précéder toutes les raifons , toutes les occafions, toutes les circonftances qui peuvent juflifier cette aétion , afin que lorfqu'ils en entendront la propofition, ils foient difpofez à l'examiner , & à reconnoitre qu'elle n'a que l'apparence de crime , & qu'en effet elle eft jufte, puifqu'elle a été accompagnée de toutes les circonftances qui rendent Digitized by Google

On doit donc dire les choſes ſimplement comme elles ſont, & prendre garde de ne rien inſerer qui puiſſe porter les Juges à rendre un jugement injuſte. Mais auſſi une affaire a pluſieurs faces dont les unes ſont plus agréables, les autres ont quelque choſe de choquant, & qui peut rebuter les Auditeurs. Il eſt de l'adreſſe d'un ſage Orateur de ne pas propoſer une affaire par une face choquante, & qui puiſſe donner une opinion deſavantageuſe de ce qui doit ſuivre.

L'Orateur doit faire choix des circonſtances de l'action qu'il propoſe. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut paſſer ſous ſilence, ou ne dire qu'en paſſant. Quand on eſt obligé de rapporter quelque circonſtance odieuſe, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas paſſer outre ſans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laiſſer l'Auditeur dans la mauvaiſe opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raiſon, ou quelqu'autre circonſtance qui change la face de la premiere, & lui en faſſe prendre une moins odieuſe. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez: comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les juſtes cauſes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & ſans deſſein. On doit auſſi prévenir l'eſprit des Juges, & faire préceder toutes les raiſons, toutes les occaſions, toutes les circonſtances qui peuvent juſtifier cette action, afin que lorſqu'ils en entendront la propoſition, ils ſoient diſpoſez à l'examiner, & à reconnoitre qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle eſt juſte, puiſqu'elle a été accompagnée de toutes les circonſtances qui rendent in-

'414 La Rhetoriqjue, ou l’Art innocentes de femblables aftions. Non feulenient' cet artifice n’eft pas défendu , mais ce feroit une faute de ne s’en pas fcrvir. L’on doit craindre de rendre la Vérité odieufe par fon imprudence. C’enferoit une bien grande que de dire les chbfcs d’une maniéré dure , & de donner occafion à ceux qui écoutent, de faire un jugement téméraire. Leshommes jugent d’abord, ôefuivent après leurs premiers jugemens ; ainfi il eft important de les prévenir. Les Rhéteurs demandent trois chofes dans une narration, qu’elle foit courte, qu’elle foit claire, . quelle foit probable. Elle eft courte lorfqu’on dit tout ce qu’il faut, & que l’on ne dit que ce qu’il faut. On ne doit pas Juger de la brièveté d’une narration par le nombre des paroles, mais par l’exactkude à ne rien dire que ce qui eft necelTaire. La > clarté eft une fuite de cette exaélitude; le nombre des chofes inutiles étouffe une hiftoire , &empêclie qu’elle ne reprefente exaélement à l’efpritl’adion qu’on raconte. Il n’eft pas difficile à notre Orateur de rendre vrai-femblàble ce qu’il dira , puifqu’il n’y a rien de fi femblable à la vérité qu’il défend , que la Vérité même. Cependant pour cela il faut un peu d’adrelfe, & il eft évident qu’il y a de certaines « circonrtances qui toutes feules feroient fufpedes , . & ne pourroient être crues fi elles n’étoient foutenuës par d’autres circonftances. Pour faire donc paroître une narration vraye comme elle l’eft en effet, il ne faut pas oublier ces circonftances. 1 C H X* Digilizcd bÿ Cn-yle

innocentes de ſemblables actions. Non ſeulement cet artifice n'eſt pas défendu, mais ce ſeroit une faute de ne s'en pas ſervir. L'on doit craindre de rendre la Verité odieuſe par ſon imprudence. C'en ſeroit une bien grande que de dire les choſes d'une maniere dure, & de donner occaſion à ceux qui écoutent, de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & ſuivent après leurs premiers jugemens; ainſi il eſt important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choſes dans une narration, qu'elle ſoit courte, qu'elle ſoit claire, qu'elle ſoit probable. Elle eſt courte lorſqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la briéveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui eſt neceſſaire. La clarté eſt une ſuite de cette exactitude; le nombre des choſes inutiles étouffe une hiſtoire, & empêche qu'elle ne repreſente exactement à l'eſprit l'action qu'on raconte. Il n'eſt pas difficile à notre Orateur de rendre vrai-ſemblable ce qu'il dira, puiſqu'il n'y a rien de ſi ſemblable à la verité qu'il défend, que la Verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adreſſe, & il eſt évident qu'il y a de certaines circonſtances qui toutes ſeules ſeroient ſuſpectes, & ne pourroient être cruës ſi elles n'étoient ſoutenuës par d'autres circonſtances. Pour faire donc paroître une narration vraye comme elle l'eſt en effet, il ne faut pas oublier ces circonſtances.

» >£ PARLER. Ltv. V, Cbap.XI X. 415 Chapitre XIX. jOe la troijiemt partie de la Difiofitiottf qui ejî la Confrmation , ou de l'établijfement des preuves, (èf en même temps de la Réfutation des raifons des adverjaires,. S Avoir établir par des raiibnnemens folides la vérité, renverier le menfonge qui lui eft oppofé , c'cft ce que la Logique enfeigne. C'eft d'elle qu'il faut apprendre à raifonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques règles , qui avec ce que nous avons enfeigné dans le Chapitre fécond, pourront fuppléer en quelque maniéré à la Logique , que ceux qui lifent cèt Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée. Premièrement, il faut étudier fonfujet, faire attention à toutes fts parties, les envifageanttoutes > afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Vérité , ou pour découvrir le Menfonge. Cette réglé ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une^ grande étendue d'efprit, qui fe font exercez à* refoudre des queftions difficiles., à percer les chofes les plus caaiées , qui font rompus dans les affaires , qui d'abord qu'on leur propofe une difficulté , quoiqu'embarraffée, en trouvent auffi-tôt le dénouë^ ment , & ayant l'efprit plein de vûës & de veritez , apperçoivent fans peine des principes incontellables pour prouver les chofes dont la vérité, eft cachée, & convaincre de faux celles qui font fauffes. La fécondé jregle regarde la clarté des principes fur lefquels on appuie fon raifonnement. La,fourDigitized by Google

CHAPITRE XIX.

De la troiſiême partie de la Diſpoſition, qui eſt la Confirmation, ou de l'établiſſement des preuves, & en même temps de la Refutation des raiſons des adverſaires.

SAvoir établir par des raiſonnemens ſolides la verité, renverſer le menſonge qui lui eſt oppoſé, c'eſt ce que la Logique enſeigne. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre à raiſonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques regles, qui avec ce que nous avons enſeigné dans le Chapitre ſecond, pourront ſuppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui liſent cèt Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, il faut étudier ſon ſujet, faire attention à toutes ſes parties, les enviſageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Verité, ou pour découvrir le Menſonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étenduë d'eſprit, qui ſe ſont exercez à reſoudre des queſtions difficiles, à percer les choſes les plus cachées, qui ſont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propoſe une difficulté, quoiqu'embarraſſée, en trouvent auſſi-tôt le dénouëment, & ayant l'eſprit plein de vûës & de veritez, apperçoivent ſans peine des principes inconteſtables pour prouver les choſes dont la verité eſt cachée, & convaincre de faux celles qui ſont fauſſes.

La ſeconde regle regarde la clarté des principes ſur leſquels on appuie ſon raiſonnement. La

4i<î La Rhetoxiqjje, ou l’Art fource de tous les faux raifonnemens que font les hommes, ell cette facilité de fuppofer témérairement pour vraies les chofcs les plus douteufes. Ils fe laifTent éblouir par un faux éclat , dont ils ne s'apperçoivent que lorfqu’ilsfe trouvent précipiter dans de grandes abfurditex , & obliger de confentir à des propofitions évidemment faufles , s’ils ne 4e retraélcnr. La troifiéme règle regarde la liaifon des principes, avec leurs conféquences. Dans un raifonnement exaéf les principes & les confequences font fi étroitement lier, qu’on eft obligé d’accorder la confequence , ayant confenti aux principes ; puifque les principes & la confequence ne font qu’une même chofe ; ainfi vous ne pouvez pas raifonnabîemcnt nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu’il foit permis de repouffer la force par la force , & d’ôterla vie à un ennemi , lorfqu’il n’y a point d’autre moien de conferver la fienne; après qu’on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n’a fait que repouffer la force fiar la force , vous êtes obligez d’a voiler que Mion eft innocent ; parce qu’effcéHvement en confentant à cette propofîtion , qu’il eft permis de renouffer la force par la force , vous confentez que Milon n’eft point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie ; la liaifon de ce principe & de cette confequence étant manifefte. 11 y a bien de la différence entre la maniéré de raifonner des Geometres, & celle des Orateurs. Les veritez de Géométrie dépendent d'un petit « * nombre de principes : celles que les Orateurs entreprennent de prouver , ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonftances qui fe. fortifient , & qui ne feroient pas capables de convaincre , étant détachées les unes des autres. Dans îes preuves les plus folides, il y a toûjoursdes dif•Diçji^izcd By (j(T

ſource de tous les faux raiſonnemens que font les hommes, eſt cette facilité de ſuppoſer témérairement pour vraies les choſes les plus douteuſes. Ils ſe laiſſent éblouïr par un faux éclat, dont ils ne s'apperçoivent que lorſqu'ils ſe trouvent précipitez dans de grandes abſurditez, & obligez de conſentir à des propoſitions évidemment fauſſes, s'ils ne ſe retractent.

La troiſiéme regle regarde la liaiſon des principes, avec leurs conſéquences. Dans un raiſonnement exact les principes & les conſequences ſont ſi étroitement liez, qu'on eſt obligé d'accorder la conſequence, ayant conſenti aux principes; puiſque les principes & la conſequence ne ſont qu'une même choſe; ainſi vous ne pouvez pas raiſonnablement nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu'il ſoit permis de repouſſer la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorſqu'il n'y a point d'autre moien de conſerver la ſienne; après qu'on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repouſſer la force par la force, vous êtes obligez d'avoüer que Milon eſt innocent; parce qu'effectivement en conſentant à cette propoſition, qu'il eſt permis de repouſſer la force par la force, vous conſentez que Milon n'eſt point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie; la liaiſon de ce principe & de cette conſequence étant manifeſte.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raiſonner des Geometres, & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver, ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonſtances qui ſe fortifient, & qui ne ſeroient pas capables de convaincre, étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus ſolides, il y a toûjours des dif-

-) DE PARIER. Liv. V. Cbap. XIX. 427 ficultcx qui fourniffent de la matière de chicaner aux opiniâtres , qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une /ouïe de paroles , par un éclairciflement de toutes leurs oifficultez & de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un foldat qui combat fon ennemi. Il ne fe contente pas de lui faire voir fes armes , il l'en frappe, il s'é•tudie à le prendre par fon défaut , par où il lui fait jour, il évite les coups que cet ennemi tâche de lui porter. En un mot , il prend toutes les poftures que la nature & l'exercice enfeigne pour attaquer & pour fe défendre , comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres fe contentent de propofer leurs preuves , 6c cela leur fuffit. Il y a de certains tours 8c de certaines maniérés de propofer un raifonnement , qui font autant que le raifonnement même , qui obligent l'Auditeur de s'appliquer , qui lui font appercevoir la force d'une raifon , qui augmentent cette force , qui difpofent fon efprit , le préparent à recevoir la vérité, le dégagent de fes premières pallions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui favent le fecret del'éloqucnce, ne s'amufent jamais à rapporter un tas & une foule de raifons : ils en choiulTent unebonhé , 8c la traitent bien. Ils établilTent folidementle principe de leur raifonnement, ils en font voir la clarté avec étendue. Ils montrent la liaifon de ce principe avec la confequence qu'ils en tirent, 8c qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obftaclcs qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne felaiffàtperfuader. Ils répètent cette raifon tant de fois , qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître fous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer , 8c ilsla font entrer avec tant d'adrelfe dans les cfprits , qu'enhn elle en devient la maîtrefle. Les préceptes que l'on trouve dans lesRlietoriques Digilized by Google

ficultez qui fourniſſent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclairciſſement de toutes leurs difficultez & de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un ſoldat qui combat ſon ennemi. Il ne ſe contente pas de lui faire voir ſes armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par ſon défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que cet ennemi tâche de lui porter. En un mot, il prend toutes les poſtures que la nature & l'exercice enſeigne pour attaquer & pour ſe défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres ſe contentent de propoſer leurs preuves, & cela leur ſuffit.

Il y a de certains tours & de certaines manieres de propoſer un raiſonnement, qui ſont autant que le raiſonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raiſon, qui augmentent cette force, qui diſpoſent ſon eſprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ſes premieres paſſions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui ſavent le ſecret de l'éloquence, ne s'amuſent jamais à rapporter un tas & une foule de raiſons : ils en choiſiſſent une bonne, & la traitent bien. Ils établiſſent ſolidement le principe de leur raiſonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë. Ils montrent la liaiſon de ce principe avec la conſequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient demontrer. Ils éloignent tous les obſtacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne ſe laiſſât perſuader. Ils repetent cette raiſon tant de fois, qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître ſous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adreſſe dans les eſprits, qu'enfin elle en devient la maîtreſſe.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetori-

4x8 La Rhetori q^üe i o ü l’A et ques communes touchant les preuves & la Réfutastion , ne font point confiderables. Les Rhéteurs confeillent de placer d’abord les plus fortes raifons, & de les mettre à la tête au difeours, les plus foibles au milieu , & de referver quelqu’une des plus fortes à la fin. L’ordre naturel que l’on doit tenir dans la difpofition des argumens , c’eft de les placer de forte qu’ils fervent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la Vérité, & qu’ils fâ fient entr’eux comme une chaîne qui arrête celui que l’on veut alTujettir à la Vérité. La Réfutation ne demande point de réglés 'particulières. Qui fait démontrer une vérité, peut bien découvre l’erreur oppofée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du foin que l’Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de fes principes, & leur liaifon avec les con^ fequcnces qu’il en tire , s’entend pareillement du foin qu’il doit avoir de faire remarquer la fàufleté des principes des adverfaires , ou fi leurs principes font vrais , que leurs conféquences font très mal tirées. Chapitre XX. De P Epi l(^ue t dernier e partielle la DifpoJttioM, UN Orateur qui appréhende que les chofes qu’il a dites ne s’échappent de la mémoire de fon Auditeur, doit lui renouveller ces chofes avant que de finir fon difeours. Il fe peut faire que ceux à qui il parle ont été diftraits pendant quelque temps , & que la quantité des chofes qu’il a rapportées n’ont pû trouver place dans, fon efprit; ainfi il eft à propos qu’il répété ce qu’il a; dit, ôc qu’il Mc comme, une efpecc d’abregé qui Digitized

ques communes touchant les preuves & la Refutation, ne ſont point conſiderables. Les Rheteurs conſeillent de placer d'abord les plus fortes raiſons, & de les mettre à la tête du diſcours, les plus foibles au milieu, & de reſerver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la diſpoſition des argumens, c'eſt de les placer de ſorte qu'ils ſervent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la Verité, & qu'ils faſſent entr'eux comme une chaine qui arrête celui que l'on veut aſſujettir à la Verité.

La Refutation ne demande point de regles particulieres. Qui ſait démontrer une verité, peut bien découvrir l'erreur oppoſée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du ſoin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ſes principes, & leur liaiſon avec les conſequences qu'il en tire, s'entend pareillement du ſoin qu'il doit avoir de faire remarquer la fauſſeté des principes des adverſaires, ou ſi leurs principes ſont vrais, que leurs conſéquences ſont très mal tirées.

CHAPITRE XX.

De l'Epilogue, derniere partie de la Diſpoſition.

UN Orateur qui apprehende que les choſes qu'il a dites ne s'échappent de la mémoire de ſon Auditeur, doit lui renouveller ces choſes avant que de finir ſon diſcours. Il ſe peut faire que ceux à qui il parle ont été diſtraits pendant quelque temps, & que la quantité des choſes qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans ſon eſprit; ainſi il eſt à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il faſſe comme une eſpece d'abregé qui

Digitized by Google

DH PARLER. LtV.V. Cb.XXJ. 42f qui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne font que pour expliquer davantage la Vérité, & la mettre dans fon jour. Ccft pourquoi après avoir convaincu les Auditeurs, après leur avoir fait comprendre nettement toutes choies , afin que cette conviélion dure toûjours , il faut faire en forte qu'ils ne perdent pas facilement le fouvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abrégé , & cette petite répétition dont je viens de parler , d'une maniéré animée, & qui ne foit pas ennuyeufe, réveillant les mouvemens qu'on a excitez , & r'ouvrant , pour ainfi dire , les playes qu'on a faites. Mais la leéfure des Orateurs , fur tout de Cicéron qui excelle particulierenaent dans fes Epilogues , vous fera connoître mieux que mes paroles , cette adrelTe & cet art de ramafler dans l'Epilogue , ce qui eft répandu dans le difcours. Chapitre XXI. Dts trois autrts parties de tArt de perfuader , qui \ /ont r Elocution % la Mémoire , la P rom»' dation. ü Eftent trois parties à expliquer, l'Elocution J ^ ou la maniéré d'exprimer les chofes que l'on a trouvées, 8c difpofées, la Mémoire, & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la première de ces trois parties. Pour la fécondé , qui eft la Mémoire, tout le monde demeure d'accord quelle eft un don de la Nature que l'Art ne peut perfeélionner que par un continuel exercice qui ne demande point de préceptes. La Prononciation eft trop ayantageulè à un * - - Ora

qui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne ſont que pour expliquer davantage la Verité, & la mettre dans ſon jour. C'eſt pourquoi après avoir convaincu les Auditeurs, après leur avoir fait comprendre nettement toutes choſes, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en ſorte qu'ils ne perdent pas facilement le ſouvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abregé, & cette petite repetition dont je viens de parler, d'une maniere animée, & qui ne ſoit pas ennuyeuſe, réveillant les mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrant, pour ainſi dire, les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs, ſur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ſes Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, cette adreſſe & cet art de ramaſſer dans l'Epilogue, ce qui eſt répandu dans le diſcours.

CHAPITRE XXI.

Des trois autres parties de l'Art de perſuader, qui ſont l'Elocution, la Memoire, & la Prononciation.

REſtent trois parties à expliquer, l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choſes que l'on a trouvées, & diſpoſées, la Memoire, & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la premiere de ces trois parties. Pour la ſeconde, qui eſt la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle eſt un don de la Nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de preceptes. La Prononciation eſt trop avantageuſe à un Ora-

4;0 La Rhétorique, ou l'Art Orateur pour être dite en peu de paroles. Il y a une éloquence dans les yeux , & dans l’air de la perfonnc , qui ne perfuade pas moins que les raifons. Dès qu’un Orateur qui a cet air commence à parler, on lui donne les mains. Telles Prédications font bien remues, étant bien prononcées, qui font méprifées dans la bouche d’up homme qui prononce mal. Les hommes fe contentent de 1 apparence des chofcs. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l’air agréable , font alTurez de remporter la viéloire. Peu de perfonnes font ufage de leur Raifon. On ne fe fert ordinairement que des Sens : On n’examine pas les chofes que dit un Orateur : On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S’il contente les yeux , s’il flatte les oreilles , il fera maître du cœur de fes Auditeurs. La neceflité de prendre les hommes par leur foible , oblige donc notre Orateur zélé pour la Vérité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a fans doute de certains défauts , des poftures indécentes, ridicules, affeélées, bafles, qui ne fc peuvent fouffrir , & des tons de voix qui bleflent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n’eft pas neceflaire que je les fpccifie , elles fe remarquent aflez. Les fentimens , les affeélions de l’ame ont un ton de voix , un gefte & une mine qui leur font propres. Ce rapport des chofes & de la maniéré de prononcer , fait les bons Déclamateurs. Us étudient le ton de voix qu’ils doivent prendre, leurs geftes. Ils favent quand ils doivent s’animer , & parler avec vehemencc. Un Prédicateur qui crie toûjours , eft importun. Il doit élever ou rabbaiffer fa voix , félon les imprcTfions que fes paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans .un homme qui' parle en public, fon gefte, fon vifage; & ce qui rend cette étuDigltized by

Orateur pour être dite en peu de paroles. Il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la perſonne, qui ne perſuade pas moins que les raiſons. Dès qu'un Orateur qui a cet air commence à parler, on lui donne les mains. Telles Predications ſont bien reçuës, étant bien prononcées, qui ſont mépriſées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes ſe contentent de l'apparence des choſes. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agréable, ſont aſſurez de remporter la victoire. Peu de perſonnes font uſage de leur Raiſon. On ne ſe ſert ordinairement que des Sens: On n'examine pas les choſes que dit un Orateur : On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il ſera maître du cœur de ſes Auditeurs.

La neceſſité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc notre Orateur zelé pour la Verité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a ſans doute de certains défauts, des poſtures indécentes, ridicules, affectées, baſſes, qui ne ſe peuvent ſouffrir, & des tons de voix qui bleſſent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'eſt pas neceſſaire que je les ſpecifie, elles ſe remarquent aſſez. Les ſentimens, les affections de l'ame ont un ton de voix, un geſte & une mine qui leur ſont propres. Ce rapport des choſes & de la maniere de prononcer, fait les bons Déclamateurs. Ils étudient le ton de voix qu'ils doivent prendre, leurs geſtes. Ils ſavent quand ils doivent s'animer, & parler avec vehemence. Un Predicateur qui crie toûjours, eſt importun. Il doit élever ou rabbaiſſer ſa voix, ſelon les impreſſions que ſes paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans un homme qui parle en public, ſon geſte, ſon viſage; & ce qui rend cette étu-

BE BAR LE R. Liv. V. Cbttp. XXI. 4JÏ étude difficile, c'eft que fi elle paroifibit, elle ne feroit plus fon effet. Il faut employer l'art, & il n'y a que la natur» qui doive paroître ; auflî c'eft elle qu'il faut étudier. Quand elle agit , qu'elle nous fait parler, le feul air avec lequd nous parlons, le ton de la voix, font autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyentSc entendent, favent, pour ainfidirc, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendu. Jamais Déclamatèur ne réuflit que quand il a acquis d'être naturel, parlant néanmoins avec art, c'eft-à-dire, qu'ü peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme fi la nature feule fans art & fans préparation le faifoit parler. Dieu ayant fait les hommes pour vivre enfemble dans une grande union, il les a tellement difpofez, qu'ils prennent les fentimens de ceux avec qui ils vivent, lorfqu'ils paroiffent naturellement. On s'afflige avec une perfonne qui paroît affligée : On a de la joie avec ceux qui rient. Les fignes naturels des paffions font impreffion fur ceux qui les voyent , & à moins qu'ils ne faffent de la refiftance, ils s'y laiffent aller. Ainfi tout homme qui parle naturellement, félon les fentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher fans qu'il y penfe : ceux qui l'écoutent, prennent fes mêmes fentimens. Comme les hommes n'agiffent prefque point par raifon , que c'eft l'imagination ou les fens qui les gouvernent , on voit que ceux qui favent reprefenter au dehors les fentimens qu'ils veulent infpirer , ne manquent point de réülïir. Les Déclamateurs ordinaires n'affeeftent qu'une prononciation éclatante, qui effeélivement donne de l'admiration; & en cela ils réüfïiffent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, &avec des geftes extraormnaires de ce qui eft extraordiaaiDigitized by Google

étude difficile, c'eſt que ſi elle paroiſſoit, elle ne feroit plus ſon effet. Il faut employer l'art, & il n'y a que la nature qui doive paroître ; auſſi c'eſt elle qu'il faut étudier. Quand elle agit, qu'elle nous fait parler, le ſeul air avec lequel nous parlons, le ton de la voix, ſont autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyent & entendent, ſavent, pour ainſi dire, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendu. Jamais Déclamateur ne réuſſit que quand il a acquis d'être naturel, parlant néanmoins avec art, c'eſt-à-dire, qu'il peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme ſi la nature ſeule ſans art & ſans préparation le faiſoit parler.

Dieu ayant fait les hommes pour vivre enſemble dans une grande union, il les a tellement diſpoſez, qu'ils prennent les ſentimens de ceux avec qui ils vivent, lorſqu'ils paroiſſent naturellement. On s'afflige avec une perſonne qui paroît affligée : On a de la joie avec ceux qui rient. Les ſignes naturels des paſſions font impreſſion ſur ceux qui les voyent, & à moins qu'ils ne faſſent de la reſiſtance, ils s'y laiſſent aller. Ainſi tout homme qui parle naturellement, ſelon les ſentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher ſans qu'il y penſe : ceux qui l'écoutent, prennent ſes mêmes ſentimens. Comme les hommes n'agiſſent preſque point par raiſon, que c'eſt l'imagination ou les ſens qui les gouvernent, on voit que ceux qui ſavent repreſenter au dehors les ſentimens qu'ils veulent inſpirer, ne manquent point de réüſſir. Les Déclamateurs ordinaires n'affectent qu'une prononciation éclatante, qui effectivement donne de l'admiration ; & en cela ils réüſſiſſent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, & avec des geſtes extraordinaires de ce qui eſt extraordinai-

431 La Rhetoriqjje, ©u l’A r t îiaire , & dont on cft furpris , quand un Déclama* tcur ouvre la bouche fort grande , qu’il fait de grands gcftes , le peuple ne manque pas de croire qu’il dit de grandes chofes , il l’admire , mais cette admiration n’a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Dcclamateur; il eft trop occupé de fes maniérés extraordinaires. Il faut déclarer naturellement comme parlent ceux qui font véritablement perfuadez des mêmes fentimens qu’ils veulent infpirer. Alors, comme on vient d’en donner la raifon , les Auditeurs font portez par la nature à prendre ces fentimens. 11 y a peu de gens;qui déclament naturellement ; On s’imagine que pour bien faire il faut faire quelque chofe d’extraordinaire. Au contraire on uit toûjours mal quand on ne fuit point la nature. Il cft rare que ceux qui recitent des pièces apprifes par mémoire , ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu’ils difent les chofes comme la mémoire les leur rend. Cependant l’ame ne prend pas de fuite les mouvemens félon l’ordre qu’ils ont été couchez fur le papier, & qu’ils font dans la mémoire. Il cft difficile fans un grand art de feindre des mouvemens qu’on n’a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans fes yeux, dans fon air, les mouvemens que ces paroles marquent , les Auditeurs ne reflentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroiffent touchez. Cu Digitized by G<'

naire, & dont on eſt ſurpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande, qu'il fait de grands geſtes, le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes choſes, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur; il eſt trop occupé de ſes manieres extraordinaires.

Il faut déclarer naturellement comme parlent ceux qui ſont veritablement perſuadez des mêmes ſentimens qu'ils veulent inſpirer. Alors, comme on vient d'en donner la raiſon, les Auditeurs ſont portez par la nature à prendre ces ſentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement: On s'imagine que pour bien faire il faut faire quelque choſe d'extraordinaire. Au contraire on fait toûjours mal quand on ne ſuit point la nature. Il eſt rare que ceux qui recitent des pieces appriſes par mémoire, ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu'ils diſent les choſes comme la mémoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de ſuite les mouvemens ſelon l'ordre qu'ils ont été couchez ſur le papier, & qu'ils ſont dans la mémoire. Il eſt difficile ſans un grand art de feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans ſes yeux, dans ſon air, les mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne reſſentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroiſſent touchez.

de parler. Ltv. V. Cbap. X^XIÏ. 45 j Chapitre XXII. De /<* difpojîtton qui ejl particulière aux Dijcours Ecclejiajîiques y ou Sermons. m ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Prédication. Ce n'eft pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhétorique. Tout ce qui fe dit de cet Art dans les écoles, eft tiré des anciens Rhéteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faifoient point d'afiemblées pour l'inüruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Difeours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient desloiianges en public à ceux qui a voient fervi la Republique. La Rhétorique, comme ils renfeignoient,& comme onl'enfeigne aujourd'hui» n'avoit point d'autre fin. Les preceptesqu'elle donne, ne font que pour ces fortes de pièces. Lacoûrume n'exeufe pas ; ainfi fi c'étoit pour moi une obligation de donner des préceptes pour les Difeours qui fe font pour l'inflruélion des peuples , je ferois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler 6c de perfuader, ne prit fuffire, & c'efl ce que je prétends. Car je crois avoir enfeigné toute la Rlretorique qui eft neceffaire aux Prédicateurs , & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il eft vrai qu'il n'y en a point affez pour prêcher; mais c'eft qu'outre la maniéré de dire les chofes , ce que l'Art de parler enfeigne , il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui fouhaiteroient que comme j'ai donne des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matière de quoi compoT fer Digitized by CoogI

CHAPITRE XXII.

De la diſpoſition qui eſt particuliere aux Diſcours Eccleſiaſtiques, ou Sermons.

ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Predication. Ce n'eſt pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhetorique. Tout ce qui ſe dit de cet Art dans les écoles, eſt tiré des anciens Rheteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faiſoient point d'aſſemblées pour l'inſtruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Diſcours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient des loüanges en public à ceux qui avoient ſervi la Republique. La Rhetorique, comme ils l'enſeignoient, & comme on l'enſeigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les preceptes qu'elle donne, ne ſont que pour ces ſortes de piéces. La coûtume n'excuſe pas; ainſi ſi c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les Diſcours qui ſe font pour l'inſtruction des peuples, je ſerois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de perſuader, ne pût ſuffire, & c'eſt ce que je prétends. Car je crois avoir enſeigné toute la Rhetorique qui eſt neceſſaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il eſt vrai qu'il n'y en a point aſſez pour prêcher; mais c'eſt qu'outre la maniere de dire les choſes, ce que l'Art de parler enſeigne, il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui ſouhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoi compo-

'4*^4 La Rhs TORïQüE, ou i’Ar T fer leurs plaidoyez , j’en donnafle aux Prédicateur» pour prêcher, fans qu’ils fulTent obligez d’émdier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j’ai faites fur ces lieux communs, jugeront bien qu’ils leur feroient inutiles. Ils ne font capables que de faire de méchans Orateurs , comme nous l'avons fait voir. Il faut favoir , pour inftruirc , dtfee ^uod doctas.* C’eft en vain qu’on veut fuppléer a l’ignorance de ceux qui ont l’ambition de prêcher avant que «d’avoir rien appris. Un Ecclefiaftique <^ui a de la pieté 8c de l’humi ité, fe contente de faire des inftrudions familières , qui ne demandent point d’art , & peu d’étude. Il n’y a qu’à méditer les premières veritez de notre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge font obligez de faire des Difeours plus forts , en trouvent des modèles fur Icfquels ils peuvent fc regler, même les débiter comme ils font, ce qui leur acquerra plus de gloire, quand même on connoîtroit les fources où ils puifent , que ceux qu’ils feroient par le moyen de certains lieux communs. Je n’ai donc rien oublié que je dufle traiter, û ce n’eft que je n’ai point parlé de cette difpofition qui eft particulière aux Sermons, comme j’ai parlé de la difpofition 8c des parties d’une Harangue telle que font les Harangues de Demoflhene ôc de Cicéron. Il fera facile d’y fuppléer , 8c de le faire en peu de mots. Il y a deux maniérés d’inltruire le peuple, fans parler de celle où l’on catechife feulement les enfans. La première , prefque la feule ufitée dans les premiers fieclcs de l’Eglife , ne eonflftoit que dans une explication de l’Ecriture. Celui qui faifoit la fonétion de Leéleur, en liIGoitunouplufieurs verfets» dont l’Evêque donn oit l’exDigitizéd by Google

ſer leurs plaidoyez, j'en donnaſſe aux Predicateurs pour prêcher, ſans qu'ils fuſſent obligez d'étudier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j'ai faites ſur ces lieux communs, jugeront bien qu'ils leur ſeroient inutiles. Ils ne ſont capables que de faire de méchans Orateurs, comme nous l'avons fait voir. Il faut ſavoir, pour inſtruire, *diſce quod doceas.* C'eſt en vain qu'on veut ſuppléer à l'ignorance de ceux qui ont l'ambition de prêcher avant que d'avoir rien appris. Un Eccleſiaſtique qui a de la pieté & de l'humilité, ſe contente de faire des inſtructions familieres, qui ne demandent point d'art, & peu d'étude. Il n'y a qu'à méditer les premieres veritez de notre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge ſont obligez de faire des Diſcours plus forts, en trouvent des modeles ſur leſquels ils peuvent ſe regler, même les débiter comme ils ſont, ce qui leur acquerra plus de gloire, quand même on connoîtroit les ſources où ils puiſent, que ceux qu'ils feroient par le moyen de certains lieux communs.

Je n'ai donc rien oublié que je duſſe traiter, ſi ce n'eſt que je n'ai point parlé de cette diſpoſition qui eſt particuliere aux Sermons, comme j'ai parlé de la diſpoſition & des parties d'une Harangue telle que ſont les Harangues de Demoſthene & de Ciceron. Il ſera facile d'y ſuppléer, & de le faire en peu de mots. Il y a deux manieres d'inſtruire le peuple, ſans parler de celle où l'on catechiſe ſeulement les enfans. La premiere, preſque la ſeule uſitée dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, ne conſiſtoit que dans une explication de l'Ecriture. Celui qui faiſoit la fonction de Lecteur, en liſoit un ou pluſieurs verſets, dont l'Evêque donnoit l'ex-

DE PARLER. Liv. V. Cbgp. XXII. 43^ explication , s’appliquant à combattre les Hcreies qui troubloient l’Eglife , ou prenant occafîon !e reprendre les vices qui regnoicnt. Cela s’appelait, Homelie y Sermon', c’cll-à-dire entretien, onverfation , parce que ces Difeours fe faifoient 'une maniéré familière qui ne demande point d’art, leux qui voudront bien faire une Homelie, n’ont u’à lire Saint Chryfoftome , & les autres Peres,)n profitera plus en confiderant ces modèles anilez, qu’en lifant des préceptes fecs, qui font pea ’impreffion. Aujourd’hui on a une autre manière qui a plut ’art. On ne choifit qu’un verfet de l’Ecriture , u’on applique à foi} fujet. On propofe d’abord : fujet : & pour le traitter comme il le doit être , n demande les lumières du Saint Efprit par l’inter;ffion de la Vierge, qu’on faluëen recitantl’.4ve iaria. Enfuite on partage fon Difeours en deux U trois points, aufquels on rapporte tout ce que on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant Ax^e Maria, apres lequel ils commencent àexpliuer leur premier point. * Cette difpofition eft arbitraire , & n’eft fondée je fur la coutume. U Ave Maria eft affez nouîau. On remarque que cette prière commença : fe faire à la naiflance des dernieres Herelies, our diftinguer les Prédications des Catholiques avec les Prêches des Heretiques. La divifion en ois points vient de la Scholaftique, qui cxjdiue les Sciences par divifîons&fubdivifions. Les iciens Sermonaires ne fe contentoient pas de ois points. Voyons ce qu’on peut dire d’utile (uchant cette difpofition reçftë & autorifée dans Eglife. Un Prédicateur doit choifir pour matière defes ifiruélions , ce qui convient au lieu ôc au -temps T Z qu’ü

'explication, s'appliquant à combattre les Here-
ies qui troubloient l'Egliſe, ou prenant occaſion
le reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appel-
oit, *Homelie*, *Sermon*; c'eſt-à-dire entretien,
onverſation, parce que ces Diſcours ſe faiſoient
'une maniere familiere qui ne demande point d'art.
eux qui voudront bien faire une Homelie, n'ont
u'à lire Saint Chryſoſtome, & les autres Peres.
)n profitera plus en conſiderant ces modeles ani-
iez, qu'en liſant des preceptes ſecs, qui font peu
'impreſſion.

Aujourd'hui on a une autre maniere qui a plus
'art. On ne choiſit qu'un verſet de l'Ecriture,
u'on applique à ſon ſujet. On propoſe d'abord
e ſujet: & pour le traitter comme il le doit être,
n demande les lumieres du Saint Eſprit par l'inter-
eſſion de la Vierge, qu'on ſaluë en recitant l'*Ave*
laria. Enſuite on partage ſon Diſcours en deux
u trois points, auſquels on rapporte tout ce que
on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant
Ave Maria, après lequel ils commencent à expli-
uer leur premier point.

Cette diſpoſition eſt arbitraire, & n'eſt fondée
ue ſur la coûtume. L'*Ave Maria* eſt aſſez nou-
eau. On remarque que cette priere commença
e ſe faire à la naiſſance des dernieres Hereſies,
our diſtinguer les Predications des Catholiques
avec les Prêches des Heretiques. La diviſion en
ois points vient de la Scholaſtique, qui expli-
ue les Sciences par diviſions & ſubdiviſions. Les
ıciens Sermonaires ne ſe contentoient pas de
ois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile
ouchant cette diſpoſition reçûë & autoriſée dans
Egliſe.

Un Predicateur doit choiſir pour matiere de ſes
ıſtructions, ce qui convient au lieu & au temps

’43<5 La Rhetork^uS, ou l’Art qu’il prêche, & à la condition de ceux à qui il parle. Pour latisfaire à la coutume, il doit prendre un Texte, ou palfage de l’Ecriture, dont le fens littéral , s’il eft poflible , ne foit pas éloigné de ce qu’il va dire : car ceux qui ont quelque connoiflance de l’Ecriture, font choquez lorlque dès l'entrée d’un Difeours oùl’on fait profelîion d’expliquer l’Ecriture , on la prend à contre-fens. A l’entrée de fon Difeours il faut donner une idée générale de fonfujet, préparer l’efprit des Auditeurs, leur faire voir l’importance de ce qu’on va traitter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, eft d’ufage ici pour fe faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire , qui puifleprocurerrattention. La pieté, &laconnoiffance que nous avons de la ncceflité de la Grâce , nous oblige aufli de ne pas continuer un difeours fans l’interrompre, pour attirer l’efprit de Dieu par nos prières. Puifquc c’eft l’ufage, il faut réduire ce que l'on veut enfeigner à deux ou trois chefs, qui ayent du rapporf à une principale chofe, & que le Prédicateur doit avoir en vûe; car comme il s’agit de perfuader & de toucher, il faut tenir en haleine fon Auditeur, le tenant toûjours attentif à cette principale vérité , qui eft le fujet de fon Difcoürs. Nous l’avons dit, l’Orateur doit donner unegranrde idée de ce qu’il va dire ; enflammer fes Auditeurs du defir de le fa voir à fond; entretenir ce dc.fir, éclairant toûjours de plus en plus ce qu’il a entrepris d’éclaircir, mais jufqu’à la fin, à chaque -pas, pour ainfi dire, faifant entrevoir qu’il y a de plus grands éclaiiçifiemens à attendre; ce qui fait que la curiofité eft toûjours ardente tout le temps qu’il continue de parler. Pour cela il faut qu’il y de l’uniîé dans fon delfcin , c’eft-à-dirc qu’il ait Digitized by Google

qu'il prêche, & à la condition de ceux à qui il parle. Pour ſatisfaire à la coûtume, il doit prendre un Texte, ou paſſage de l'Ecriture, dont le ſens litteral, s'il eſt poſſible, ne ſoit pas éloigné de ce qu'il va dire: car ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Ecriture, ſont choquez lorſque dès l'entrée d'un Diſcours où l'on fait profeſſion d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contre-ſens.

A l'entrée de ſon Diſcours il faut donner une idée génerale de ſon ſujet, préparer l'eſprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de ce qu'on va traitter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, eſt d'uſage ici pour ſe faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire, qui puiſſe procurer l'attention. La pieté, & la connoiſſance que nous avons de la neceſſité de la Grace, nous oblige auſſi de ne pas continuer un diſcours ſans l'interrompre, pour attirer l'eſprit de Dieu par nos prieres.

Puiſque c'eſt l'uſage, il faut reduire ce que l'on veut enſeigner à deux ou trois chefs, qui ayent du rapport à une principale choſe, & que le Predicateur doit avoir en vûe; car comme il s'agit de perſuader & de toucher, il faut tenir en haleine ſon Auditeur, le tenant toûjours attentif à cette principale verité, qui eſt le ſujet de ſon Diſcours. Nous l'avons dit, l'Orateur doit donner une grande idée de ce qu'il va dire; enflammer ſes Auditeurs du deſir de le ſavoir à fond; entretenir ce deſir, éclairant toûjours de plus en plus ce qu'il a entrepris d'éclaircir, mais juſqu'à la fin, à chaque pas, pour ainſi dire, faiſant entrevoir qu'il y a de plus grands éclairciſſemens à attendre; ce qui fait que la curioſité eſt toûjours ardente tout le temps qu'il continue de parler. Pour cela il faut qu'il y ait de l'unité dans ſon deſſein, c'eſt-à-dire qu'il

ait

 ait en vûë une grande vérité dont il veuille convaincre , & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire plufieurs chofes , mais c'ell à cette vérité que tout doit fe rapporter. Or, c'eft cette liaifon qui ëft rare dans une Prédication. C'eft fouvent un ramas de differentes chofes , de differens genres , un pot pourri. Quand l'Auditeur fe fent pouffé d'un côté , prefque auffi-tôt on le rappelle ailleurs , & il ne fait ce qu'on veut faire de lui. C'eft pour cela qu'il eft rare qu'un homme d'efprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puiffe être attentif. Je parle de ces Sermons où le Prédicateur veut plaire. Car ces Prédicateurs qui n'ont point d'autre vûe qued'inftruire, felonl'obligation de leur Charge, font toujours écoutez avec édification. Revenons à un Prédicateur qui employé toute fa Rhétorique pour bien faire. Puifque c'eft l'ufage, il peut divifer fa matière en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne faffent qu'un tout; qu'elles ne compofent qu'un corps proportionné qui ait une feule forme , & qui ne foit pas monftrueux , compofé de parties differentes qui ne feréiiniffent point fous un chef, ut nec pes , tiec caput uni red~ datur Jorma. Un Prédicateur ne réüfCt point, à moins qu'il n'y ait pas un feul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a deffein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande jufteffe d'efprit. Je n'ai rien à dire de particulier fur la maniéré dont un Prédicateur doit traitter fa matière.* Pour f»crfuader , il faut propofer la vérité : il faut établir es principes d'où elle fe tire , & les mettre dans un grand jour. Les principes fur lefquelss'appuyerit les Prédicateurs , c'eft l'Ecriture , c'eft la Tradition, ce font les paffages des Conciles ôc des Pères T 3 * qui Digilized by Google

ait en vûë une grande verité dont il veuille convaincre, & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire pluſieurs choſes, mais c'eſt à cette verité que tout doit ſe rapporter. Or, c'eſt cette liaiſon qui eſt rare dans une Predication. C'eſt ſouvent un ramas de differentes choſes, de differens genres, un pot pourri. Quand l'Auditeur ſe ſent pouſſé d'un côté, preſque auſſi-tôt on le rappelle ailleurs, & il ne ſait ce qu'on veut faire de lui. C'eſt pour cela qu'il eſt rare qu'un homme d'eſprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puiſſe être attentif. Je parle de ces Sermons où le Predicateur veut plaire. Car ces Predicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'inſtruire, ſelon l'obligation de leur Charge, ſont toûjours écoutez avec édification.

Revenons à un Predicateur qui employe toute ſa Rhetorique pour bien faire. Puiſque c'eſt l'uſage, il peut diviſer ſa matiere en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne faſſent qu'un tout; qu'elles ne compoſent qu'un corps proportionné qui ait une ſeule forme, & qui ne ſoit pas monſtrueux, compoſé de parties differentes qui ne ſe réüniſſent point ſous un chef, *ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ.* Un Prédicateur ne réüſſit point, à moins qu'il n'y ait pas un ſeul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a deſſein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande juſteſſe d'eſprit.

Je n'ai rien à dire de particulier ſur la maniere dont un Predicateur doit traitter ſa matiere. Pour perſuader, il faut propoſer la verité: il faut établir les principes d'où elle ſe tire, & les mettre dans un grand jour. Les principes ſur leſquels s'appuyent les Predicateurs, c'eſt l'Ecriture, c'eſt la Tradition, ce ſont les paſſages des Conciles & des Peres

438 La Rbïtoriqus, ou l'Art qui nous ont confervé cette Tradition. Ainfileraîfonnement d'un Prédicateur confifte dans l'expofition des paflages de l'Ecriture & des Pères II fuffit ordinairement de rapporter le fens des paflages » fans alléguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure defagréable. On s'en fie au Prédicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs , que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'eft pas ncceflaire que je répété ici ce que j'ai dit de la maniéré d'éclaircir la Vérité, & de la faire comprendre aux efprits les plus Ample& & les plus abftraits , comme auffi ce qui a été propofé touchant l'exaélitude avec laquelle on doit pourfuivre le fil d'un raifonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la vérité dans un beau jour , & pour toucher. 11 faut rappcller tout cela ici. Ce qui fait la principale différence des Prédicateurs qui inllruilent les peuples, & des Avocats, c|eft que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juge» qui ne fe laiflent perfuader que par la force d'un raifonnement exaéî, & des adverfaires qui examinent leurs raifonnemens. Tout l'Auditoire eft convaincu de ce que dit le Prédicateur : on ne le va entendre que pour être touchéde quelque fentiment de dévotion. 11 n'eft donc pas neceflaire qu'il eiitre dans des controverfes , comme s'il avoità difpûter dans une Conférence contredes Hérétiques, ou dans une école contre des adverfaires qui impugnentfc» fentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Théologie ; il faut qu'il évite tout ce qui eft abftrait, les raifonnemens trop fubtils ; choififlant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impreflàon fur leux Digilized by C-OOglc

qui nous ont conſervé cette Tradition. Ainſi le raiſonnement d'un Prédicateur conſiſte dans l'expoſition des paſſages de l'Ecriture & des Peres Il ſuffit ordinairement de rapporter le ſens des paſſages, ſans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure deſagréable. On s'en fie au Predicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'eſt pas neceſſaire que je repete ici ce que j'ai dit de la maniere d'éclaircir la Verité, & de la faire comprendre aux eſprits les plus ſimples & les plus abſtraits, comme auſſi ce qui a été propoſé touchant l'exactitude avec laquelle on doit pourſuivre le fil d'un raiſonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeller tout cela ici.

Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui inſtruiſent les peuples, & des Avocats, c'eſt que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne ſe laiſſent perſuader que par la force d'un raiſonnement exact, & des adverſaires qui examinent leurs raiſonnemens. Tout l'Auditoire eſt convaincu de ce que dit le Predicateur: on ne le va entendre que pour être touché de quelque ſentiment de dévotion. Il n'eſt donc pas neceſſaire qu'il entre dans des controverſes, comme s'il avoit à diſputer dans une Conference contre des Heretiques, ou dans une école contre des adverſaires qui impugnent ſes ſentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Theologie: il faut qu'il évite tout ce qui eſt abſtrait, les raiſonnemens trop ſubtils; choiſiſſant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impreſſion ſur

leur

 Icurefprit, nefuppofantrien, expliquant tout, développant la vérité. £n un mot, il ne doit rien laiffcr à deviner , fe fouvenant qu'il parle au peuple peu inftruitv à qui tout eft nouveau , tout eft obfcur. Comme fon but eft de porter à Dieu fes Auditeurs , de les détacher du monde , de leur faire embraffer la Penitence , haïr le péché , aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela; c'eft-à-dirc, qu'a près qu'il voit que fon Auditeur eft convaincu d'une vérité , il doit en déduire toutes les confequences favorables à la , fin qu'il a en vûë , faifant de vives deferiptions de la beauté des chofes qu'il veut faire aimer , de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des réglés pour cela. Pour dire beaucoup en peu de mots, difons que c'eft le jugement qui fait les grands Prédicateurs, aufii-bien que tous les autres grands Orateurs, Je parle d'une grandeur réelle, qui n'eft pas fondée fur une vaine réputation , fur le peu de jugement d'une populace qui fe laifle furprendre par l'apparence, & émouvoir fans raifon. Outre que parmi la foule il fe trouve des gens d'efprit, tout ce que Ton dit doit être raifonnable. Les mouvemens qu'on veut infpirer doivent naître de la connoiiTance de la vérité qu'on a expofée , autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui fe retire fans favoir ce qui l'a émû , reprend les premières inclinations aufli-tôt qu'il n'entend plus le Prédicateur ; au lieu que lor'qu'on l'a ' convaincu d'une vérité , cette conviébon entretient les bons mouvemens qu'on lui adonnez. Je crois avoir dit ce qui fe peut dire d'utile pour cela, & gencralement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteroient n en deviendtoient pas meilleurs Prédicateurs. T 4 En Digitized by Google

leur eſprit, ne ſuppoſant rien, expliquant tout, développant la verité. En un mot, il ne doit rien laiſſer à deviner, ſe ſouvenant qu'il parle au peuple peu inſtruit, à qui tout eſt nouveau, tout eſt obſcur. Comme ſon but eſt de porter à Dieu ſes Auditeurs, de les détacher du monde, de leur faire embraſſer la Penitence, haïr le peché, aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela; c'eſt-à-dire, qu'après qu'il voit que ſon Auditeur eſt convaincu d'une verité, il doit en déduire toutes les conſequences favorables à la fin qu'il a en vûë, faiſant de vives deſcriptions de la beauté des choſes qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des regles pour cela.

Pour dire beaucoup en peu de mots, diſons que c'eſt le jugement qui fait les grands Predicateurs, auſſi-bien que tous les autres grands Orateurs. Je parle d'une grandeur réelle, qui n'eſt pas fondée ſur une vaine reputation, ſur le peu de jugement d'une populace qui ſe laiſſe ſurprendre par l'apparence, & émouvoir ſans raiſon. Outre que parmi la foule il ſe trouve des gens d'eſprit, tout ce que l'on dit doit être raiſonnable. Les mouvemens qu'on veut inſpirer doivent naître de la connoiſſance de la verité qu'on a expoſée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui ſe retire ſans ſavoir ce qui l'a émû, reprend ſes premieres inclinations auſſi-tôt qu'il n'entend plus le Predicateur; au lieu que lorſqu'on l'a convaincu d'une verité, cette conviction entretient les bons mouvemens qu'on lui a donnez. Je crois avoir dit ce qui ſe peut dire d'utile pour cela, & generalement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteroient n'en deviendroient pas meilleurs Predicateurs.

LaRhetoriq.ub, od l’Art En finiflant cet Ouvrage il faut que je fâfle cet aveu fincere , qu’il ne peut être utile qu’à celui qui lira avec foin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l’Art que nous avons enfeigné. Comme en fe promenant au Soleil on prend un teint bafané fans qu'on s’en apperçoive, aufli on prend les maniérés des Auteurs en les lifant. Cela ne fe fait <ju’à la longue , & infcnfiblement ; car il ne faut pas s’imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Cicéron d’un bout à l’autre , on prenne fon ftile. Il faut s’attacher à un petit nombre d’Auteurs cxcellens qu’on life affidument. Cet Ouvrage ne doit fervir qu’à faire remarquer les beautez qu’on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite {)lus facilement ce qu’on cormoît ; ainfi les fpccuations qu’on fait fur la Rhétorique , ne font pas inutiles. Elles fervent à former le goût , qui n cft autre chofe qu’une habitude de bien juger fur les idées qu’on a prifes en lifant les excellons ouvrages, comme on fe forme le goût de la peinture en voyant d’excellens Tableaux. Tout ell beau à ceux qui n’ont rien vû. Qui n’auroit jamais lu ni Virgile ni Horace , ne feroit pas li difficile à fe contenter en lifant des vers Latins. Accoûtumé aux bonnes chofes , on fe dégoûte des communes. Le goût cft donc une habitude de bien juger furies idées juftes qui viennent de la leéfure de ceux qui au jugement de tout le monde , ont parfaitement réüfli. Le goût, dit un Auteur célébré, eft un fenùment naturel qui tient à f ame , qui eji indépendant de toutes les Sciences qu'on peut acquérir', le goût n'cjî autre ebofe qu'un certain rapport qui fe troiixie entre l’efprit éf les objets qu'on lui prefentei enfin le bon goût ejl le premier moui>ement, ou peur ainfi dire, une efpece à'injlinfi de la droite Raife» qui l'entraîne avec rapidité , & qui ht

En finiſſant cet Ouvrage il faut que je faſſe cet aveu ſincere, qu'il ne peut être utile qu'à celui qui lira avec ſoin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'Art que nous avons enſeigné. Comme en ſe promenant au Soleil on prend un teint baſané ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi on prend les manieres des Auteurs en les liſant. Cela ne ſe fait qu'à la longue, & inſenſiblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout à l'autre, on prenne ſon ſtile. Il faut s'attacher à un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on liſe aſſidument. Cet Ouvrage ne doit ſervir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoît; ainſi les ſpeculations qu'on fait ſur la Rhetorique, ne ſont pas inutiles. Elles ſervent à former le goût, qui n'eſt autre choſe qu'une habitude de bien juger ſur les idées qu'on a priſes en liſant les excellens ouvrages, comme on ſe forme le goût de la peinture en voyant d'excellens Tableaux. Tout eſt beau à ceux qui n'ont rien vû. Qui n'auroit jamais lu ni Virgile ni Horace, ne ſeroit pas ſi difficile à ſe contenter en liſant des vers Latins. Accoûtumé aux bonnes choſes, on ſe dégoûte des communes. Le goût eſt donc une habitude de bien juger ſur les idées juſtes qui viennent de la lecture de ceux qui au jugement de tout le monde, ont parfaitement réüſſi. *Le goût*, dit un Auteur celebre, *eſt un ſentiment naturel qui tient à l'ame, & qui eſt indépendant de toutes les Sciences qu'on peut acquerir; le goût n'eſt autre choſe qu'un certain rapport qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets qu'on lui preſente; enfin le bon goût eſt le premier mouvement, ou pour ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la droite Raiſon qui l'entraîne avec rapidité, & qui*

la

ï>E PARLER. Ltv. V Cbap. XXI I. 441 la contfuit plus furtment que tous les raifonnemens qu'elle pourrait faire. Je n’en demeure pas d’accord , &: pour exprimer plus fimplement ce que c’eft que le goût ; je dis que li un Peintre qui fait à fond les principes de fon Art , remarque mieux les beautez d’un Tableau, & eft plus en état d’en profiter, & de fe former une plus excellente idée de la Peinture; aufli celui qui fait fur quels fondemens les réglés de l’Art de parler font appuyées, fe met lui-même au demis de l’Art, il en peut juger, & fe former une plus parfaite idée de ce qu’on doit appeller beau en matière d’élo^ quence. F I N. î 5. AVIS

Digilized by Google

s 44i AVI D E L’ I M P R I M E U R. IL y a plus de trente ans que V Auteur com- ' muniqua à fes amis les premiers ejfais de POu•vrage qu*on vient de lire. Le R. P. Mafiarou alors Prêtre de POratoire , aujourd'hui Evêque d’Agen . dont il avait eu le bonheur d'être le Dijciple ^ lui fit faire un reproche obligeant de ce qdon ne lui avait point fait voir cet efidi. L’Auteur le lui fit prefentery avec une Lettre où il marquait fa joie d’apprendre qu’il avait été nommé a l’Evêché de Tulles. Ce Pre^ lat fit la réponfi qu’on va lire avec plaifir ; car les matières les plus feches fieurijfent fous la plume de ce grand Orateur. Aujfi cette Lettre peut s’ajo&ter aux exemples d éloquence qu’on a proposé dans cet Ouvrage. Elle fut à l’Auteur un prefage que fin travail pourroit être bien refü. Il tâcha donc de le finir , ^ H le publia pour la première fois l’an 1670 II l’a retouché dans toutes les Editions qui s’en font faites à Paris.. (Après celle-ci il n’y a pas d apparence qu’il y faf(e déformais de changement. JaE TDiq:*?. • ■Q:

AVIS
DE
L'IMPRIMEUR.

IL y a plus de trente ans que l'Auteur communiqua à ſes amis les premiers eſſais de l'Ouvrage qu'on vient de lire. Le R. P. Maſcaron alors Prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque d'Agen, dont il avoit eu le bonheur d'être le Diſciple, lui fit faire un reproche obligeant de ce qu'on ne lui avoit point fait voir cet eſſai. L'Auteur le lui fit preſenter, avec une Lettre où il marquoit ſa joie d'apprendre qu'il avoit été nommé à l'Evêché de Tulles. Ce Prelat fit la réponſe qu'on va lire avec plaiſir; car les matieres les plus ſeches fleuriſſent ſous la plume de ce grand Orateur. Auſſi cette Lettre peut s'ajoûter aux exemples d'éloquence qu'on a propoſé dans cet Ouvrage. Elle fut à l'Auteur un preſage que ſon travail pourroit être bien reçû. Il tâcha donc de le finir, & il le publia pour la premiere fois l'an 1670. *Il l'a retouché dans toutes les Editions qui s'en ſont faites à Paris. Après celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il y faſſe deſormais de changement.*

445 LETTRE U Reverend Pere Majcaront Prêtre de POratotre nommé à t Evêché de Tulles y aujourd'hui Evêque d Agen y au P. Lamy , Prêtre de V Oratoire. L y a trop long-temps que je connois le caractère de votre efprit & de votre cœur, monRe;rend Pere , pour pouvoir douter de la beauté ; l'un , & de la bonté de l'autre. J'ai toujours û .que vous feriez un progrès 11 confiderable ans toutes les Sciences aufquelles vous vous apliqueriez , que vous vous trouveriez à la fin en ;at de vous mettre à la tête de ceux que vous ariez fuivi quelque temps. Ce temps ell venu üfli vite que je le fouhaitois; & par ce que le ere Malebranche ra'a fait voir d# votre paî t , je lis tout convaincu que vous êtes arrivé où les utres ne fc trouvent d'ordinaire qu'à la fin de îur vie. Vous m'avez fait connoitre la Théorie e cent chofes , dont je ne favois que la pratique, c ce que je ne croyois que de la jurifdidion de aes oreilles , vous l'avez porté jufques au tribu,al de ma Raifon. Vous êtes à l'égard des élo[uens de pratique , ce que l'ont ceux qui étant é'eillez, voyent marcher des hommes endormis^Is leur voient faire avec une Raifon diftinéle , ce jue les autres ne font que par le feul mouvement les efprits qui les font mouvoir. Nous n'allons ^ue par les fentimens où l'inttinét d'une éloquen:e naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon *ere , jufques à la fource de cet inftinét. Nous ouïlTons de la nature telle qu'elle cft : vous auriez été capable de la faire fi elle n'étoit pas. Enfin votre connoilfance eft celle du matin, & nous n^avons pour partage que celle du foir. Tout de J»' T T ^ bon, Digilized by Google

LETTRE

u Reverend Pere Maſcaron, Prêtre de l'Oratoire nommé à l'Evêché de Tulles, aujourd'hui Evêque d'Agen, au P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire.

L y a trop long-temps que je connois le caractere de votre eſprit & de votre cœur, mon Reerend Pere, pour pouvoir douter de la beauté e l'un, & de la bonté de l'autre. J'ai toujours û que vous feriez un progrès ſi conſiderable ans toutes les Sciences auſquelles vous vous apliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en at de vous mettre à la tête de ceux que vous uriez ſuivi quelque temps. Ce temps eſt venu uſſi vîte que je le ſouhaitois; & par ce que le ere Malebranche m'a fait voir de votre part, je is tout convaincu que vous êtes arrivé où les utres ne ſe trouvent d'ordinaire qu'à la fin de ur vie. Vous m'avez fait connoître la Theorie e cent choſes, dont je ne ſavois que la pratique, ce que je ne croyois que de la juriſdiction de nes oreilles, vous l'avez porté juſques au tribual de ma Raiſon. Vous êtes à l'égard des éloquens de pratique, ce que ſont ceux qui étant éveillez, voyent marcher des hommes endormis. ls leur voient faire avec une Raiſon diſtincte, ce ue les autres ne font que par le ſeul mouvement les eſprits qui les font mouvoir. Nous n'allons ue par les ſentimens où l'inſtinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon ere, juſques à la ſource de cet inſtinct. Nous ouïſſons de la nature telle qu'elle eſt: vous auriez été capable de la faire ſi elle n'étoit pas. Enfin votre connoiſſance eſt celle du matin, & nous n'avons pour partage que celle du ſoir. Tout de

444 bon, on ne, peut pas démêler avec plus de pénétration & de* netteté les caufes Phyfiques de l'Art de bien dire; & li je crois n'en avoir lû que la moindre partie , qui eft l'élocution ; & je pcnfe ?ue vous aller bien plus loin dans le Traité des igures du difcouis , qui ne s'arrêtant pas à chatouiller l'ame , la remuent jufqucs au fond. Votre flile eft très-net, très-poli , & très-cxaét: & il me femblc que pour le Hile dogmatique , on ne fauroit en cnoifir un qui foit plus propre. Vos Comparaifons font belles & juftes; je ne les voudrois pas tout à fait fi longues que font celles du Parterre, & d'autres. Tout ce que j'aurois pu remarquer fur cet écrit que j'ai renvoié au Perc Malebranche, eft fi peu de chofe, que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre efprit diifipera avec autant de facilité, que le^Solcil difîipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la Ipeculation , que vous en ruiniez votre fanté. La Philofophie doit être la méditation de la mort ; mais il nç faut }>as qu'elle en devienne l'inftrument. Faites-moi a grâce de m'aimer toujours , & d'être perfuadé que je fuis très-vcritablement , mon R. P. Votre très-humble & très-obéiflant ferviteur , MASCARON, NOUi

bon, on ne peut pas démêler avec plus de penetration & de netteté les cauſes Phyſiques de l'Art de bien dire; & ſi je crois n'en avoir lû que la moindre partie, qui eſt l'élocution : & je penſe que vous allez bien plus loin dans le Traité des Figures du diſcours, qui ne s'arrêtant pas à chatouiller l'ame, la remuent juſques au fond. Votre ſtile eſt très-net, très-poli, & très-exact: & il me ſemble que pour le ſtile dogmatique, on ne ſauroit en choiſir un qui ſoit plus propre. Vos Comparaiſons ſont belles & juſtes; je ne les voudrois pas tout à fait ſi longues que ſont celles du Parterre, & d'autres. Tout ce que j'aurois pu remarquer ſur cet écrit que j'ai renvoié au Pere Malebranche, eſt ſi peu de choſe, que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre eſprit diſſipera avec autant de facilité, que le Soleil diſſipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la ſpeculation, que vous en ruiniez votre ſanté. La Philoſophie doit être la meditation de la mort; mais il ne faut pas qu'elle en devienne l'inſtrument. Faites-moi la grace de m'aimer toujours, & d'être perſuadé que je ſuis très-veritablement, mon R. P. Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

MASCARON.

NOUVELLES REFLEXIONS SUR L’ART POËT1Q.UE. Dans lefquelles en expliquant quelles font les caufes du plaifir que donne la Poëfie , & quels font les fondemens de toutes les Réglés de cet Art , on fait connoîcre en même tems le danger qu’il y a dans la leâure des Foëtes. Shr la Copie împrimie à Parts en 1678. Digilized by Google

NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART POËTIQUE.

Dans leſquelles en expliquant quelles ſont les cauſes du plaiſir que donne la Poëſie, & quels ſont les fondemens de toutes les Regles de cet Art, on fait connoître en même tems le danger qu'il y a dans la lecture des Poëtes.

Sur la Copie imprimée à Paris en 1678.

The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate

Digitized by GoogJe

Pag- 447 AVERTISSEMENT. N ne fe protofe pas dans ces Reflexions fstr P Art Poétique <, de parler des Réglés de la verfification j on /* a fait fujfifawnjent dans P/frt de parler ; on prétend feulement examiner celles du Poème , cÿ particulièrement du Poème Epique ^ des Pièces de T'heatre : lefquelles font auffl communes à ces Hiftoires Poétiques^ qu*on appelle Romans, Comme on a diverfes raifons par lefquelles onju^ que cet Art n'ejl pas fort utile , on tfa pat deyein d'en faire ici l'Apologie ; mais feulement de donner quelques moyens pour faire que la jeunejfe life avec utilité MS Poètes , qui peuvent fervir à fon inftruÛion , ^ pour lui donner du dégoût des Ouvrages qu*elle ne peut voir fans danger : Cependant ce petit Traité donnera peut-être plus de eonnoiffance de l'Art Poétique , que ces gros l^olumes compofez fur cette matière par de fameux Auteurs. Les commencement de la Poéfie , comme de toutes les autres chofes , ont été fort greffier s. Les Poètes s'^ étudièrent peu a peu d compofer leurs Ouvrages félon le goût de leurs Auditeurs ydont le plaiflrfut la feule réglé qu'ils fuiDigitized by Coog[e

44^ Avertissement. fuivirent dans la conduite de leurs Ouvrages. Arijlote l'aiant remarqué , fit des réglés de ce que les Poètes , qui flaijoient , avaient coutume d* obferver , ^ reduijit ^ar ce moien la Poifie en Art, Ce Philofophe ratfonne fort peu fur les réglés qu'il propofe : il ne dit point ^uels en font les f on demens ^ ceux qui ont écrtt depuis lui, femblent prefque tous n'avoir point , eu d'autre but, que de nous infiruire de fes fentimens. Ces nouvelles Reflexions ont cela de particulier , qu'il n'y a point de réglés dans la Poe fie dont elles ne découvrent les principes , c'ejl à dire , les caufes du plaijir que donnent Its Poëfies , oit ces réglés font gardées. Pour faire ces découvertes , l'on s'applique à connoître la nature de l'homme : l'on entre dans fon efprit dans fon cœur , Çsf l^on recherche quel efl le reffort de tous fes mouvemens. Ce fo^t des vüës très-imflortantes , ^ dont la conneijfance doit plaire a tout le monde. Quoi que les perfonnes de pieté n'ayent pas befoin de /avoir l'Art Poétique , ne s' amufant point À compofer de ces fortes et Ouvrages , ^ en lifant encore auffi peu , elles pourront néanmoins prendre plaijir à lire ces Reflexions , parce qu'elles peuvent beaucoup fervir à faire connoitre l'homme , ^ le néant des créatures aufquelles il s'attache', ce qui a été la principale raijonqui a porté t Auteur à les donner au public. NOUDigltized by GOogle

ſuivirent dans la conduite de leurs Ouvrages.

Ariſtote l'aiant remarqué, fit des regles de ce que les Poëtes, qui plaiſoient, avoient coûtume d'obſerver, & reduiſit par ce moien la Poëſie en Art. Ce Philoſophe raiſonne fort peu ſur les regles qu'il propoſe : il ne dit point quels en ſont les fondemens, & ceux qui ont écrit depuis lui, ſemblent preſque tous n'avoir point eu d'autre but, que de nous inſtruire de ſes ſentimens.

Ces nouvelles Reflexions ont cela de particulier, qu'il n'y a point de regles dans la Poëſie dont elles ne découvrent les principes, c'eſt à dire, les cauſes du plaiſir que donnent les Poëſies, où ces regles ſont gardées. Pour faire ces découvertes, l'on s'applique à connoître la nature de l'homme : l'on entre dans ſon eſprit & dans ſon cœur, & l'on recherche quel eſt le reſſort de tous ſes mouvemens. Ce ſont des vûës très-importantes, & dont la connoiſſance doit plaire à tout le monde.

Quoi que les perſonnes de pieté n'ayent pas beſoin de ſavoir l'Art Poëtique, ne s'amuſant point à compoſer de ces ſortes d'Ouvrages, & en liſant encore auſſi peu, elles pourront néanmoins prendre plaiſir à lire ces Reflexions, parce qu'elles peuvent beaucoup ſervir à faire connoitre l'homme, & le neant des creatures auſquelles il s'attache; ce qui a été la principale raiſon qui a porté l'Auteur à les donner au public.

NOU-

Pag. 449 NOUVELLES REFLEXIONS SUR UART POETIQUE. PREMIERE PARTIE. Chapitre Premier. La Po'ejie ejl une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dam les Créatures > elle fait oublier Dieu , dont ces Créatures font Vimage, Ire que la V défie efi une peinture parlante, iÿc. n’eft pas une nouvelle remarque. Les peintures ordinaires ne s’exprimant que par des couleurs groflieres & materielles, ne font que de foibles impreflions : au lieu que la Poëlie par l’harmonie &la cadence de fcs Vers, en fait dans l’Ame de fi vives & de fi agréables, que l’on ne fe doit pas étonner fi un des Maîtres de l’Art a pû dire que les Poètes renferDigitized by Google

4ÇO NoUVBtLES Rsflbxlons fermant leurs penfées dans les bornes d'un Vers , & donnant une prifon étroite à leurs mots , favent par là enchaîner laRaifon avec la Rime. Les Peuples les plus fauvages ont été fenfibles à la douceur des Vers : c'eft pourquoi lorfque les hommes étoient encore difperiéï par les Forêts comme des bétes farouches, ceux qui les voulurent raflem* bler & les faire vivre fous des Loix dans une République , fe fervirent de l'harmonie pour les perfuader. C'eft ce qui a donné lieu à la Fable , qui nous raconte qu'Orphée , un des Grecs , apprivoifa les lions , & adoucit les tigres par les Vers qu'il chântoit fur le Luth ; ôc que le Poëte Ampliion obligea les rochers & les bois defe mouvoir, & de fe ranger avec ordre pour former une nouvelle Ville. Perfonne ne contefte que la maniéré de f>arler des Poëtes ne foit mervciUeufe ; que leur angagenefoit divin. Ils donnent un tour à ce qu'ils difent qui n'eft point ordinaire, & qui nous enchante de telle maniéré, que ne nous fentantplus nous-mêmes , nous entrons avec plaifir dans tous les fentimens & dans toutes les PaÛions qu'ils veulent exciter dans nôtre Ame. La matière de leurs Vers eft ordinairement grande, & ils n'emploient de fi riches couleurs que pour peindre ce qu'il y a de plus excellent. Les yeux ne voient rien de beau ni dans le ciel ni fur la terre , & l'imagination ne fe peut rienreprefenter de grand, dont l'on ne trouve chèz eux des defcriptions exaéfes. Tout ce que l'on peut dire de l'excellence de la Poëfie a été dit, & n'eft: ignoré de perfonne : mais tout le monde ne remarque pas quelles font les chofes que nous fait oublier cette peinture fi vive que les Poëtes font ordinairement des grandeurs d'ici- bas; ceux 3ui les liient ne s'apperçoivent pas que ces g raneurs qu'on leur reprefente, ne font que des !-■ mages Digitizoa by GôoÿK'

fermant leurs penſées dans les bornes d'un Vers, & donnant une priſon étroite à leurs mots, ſavent par là enchaîner la Raiſon avec la Rime. Les Peuples les plus ſauvages ont été ſenſibles à la douceur des Vers : c'eſt pourquoi lorſque les hommes étoient encore diſperſez par les Forêts comme des bétes farouches, ceux qui les voulurent raſſembler & les faire vivre ſous des Loix dans une Republique, ſe ſervirent de l'harmonie pour les perſuader. C'eſt ce qui a donné lieu à la Fable, qui nous raconte qu'Orphée, un des Grecs, apprivoiſa les lions, & adoucit les tigres par les Vers qu'il chantoit ſur le Luth; & que le Poëte Amphion obligea les rochers & les bois de ſe mouvoir, & de ſe ranger avec ordre pour former une nouvelle Ville. Perſonne ne conteſte que la maniere de parler des Poëtes ne ſoit merveilleuſe : que leur langage ne ſoit divin. Ils donnent un tour à ce qu'ils diſent qui n'eſt point ordinaire, & qui nous enchante de telle maniere, que ne nous ſentant plus nous-mêmes, nous entrons avec plaiſir dans tous les ſentimens & dans toutes les Paſſions qu'ils veulent exciter dans nôtre Ame.

La matiere de leurs Vers eſt ordinairement grande, & ils n'emploient de ſi riches couleurs que pour peindre ce qu'il y a de plus excellent. Les yeux ne voient rien de beau ni dans le ciel ni ſur la terre, & l'imagination ne ſe peut rien repreſenter de grand, dont l'on ne trouve chez eux des deſcriptions exactes. Tout ce que l'on peut dire de l'excellence de la Poëſie a été dit, & n'eſt ignoré de perſonne : mais tout le monde ne remarque pas quelles ſont les choſes que nous fait oublier cette peinture ſi vive que les Poëtes font ordinairement des grandeurs d'ici-bas; ceux qui les liſent ne s'apperçoivent pas que ces grandeurs qu'on leur repreſente, ne ſont que des i-

mages

svK l’Art Poetiqjitï. Part. J. Cb.l. 4ft mages de celles qui font en Dieu, auquel ils ne pcnfent jamais} & ils ne voient pas lors qu’ils s’attachent a ces images , qu’ils ne font pas moins infcnfcz que le feroit un homme que la mort de fa femme auroit rendu fi extravagant , qu’il prendroit pour elle-même un Portrait bien fait. Ce. pendant c’eft une vérité; mais comme elle eft furprenante, & que les admirateurs des Poètes prophanes que j’attaque ici, ne fe perfuadent pas facilement que leur erreur foit grande & fi dangercufe, il faut faire quelques rcflexrons pour les en convaincre. Les Créatures font fans doute une image de Dieu, & chacun de leurs traits porte le caractère de quelqu’une des pcrfeâions de la Divinité. Cette vafte étendue de l’Univers, dont les bornes nous font inconnues , reprefenteTimmenfité de celui qui leur a donné l’Etre : Cette variété admirable , qui paroît dans les ouvrages de la Nature, fait connoître quelle eft la fécondité de fon Auteur : Le cours réglé & confiant des Aftres publie l’immortalité de celui qui l’a une fois ordonné , & ce plaifir que donne la vûë de tant de belles chofes que le Monde renferme, eft comme un échantillon du plaifir fouverain , dont jouïlTent ceux qui poffedent Dieu. Les hommes charnels ne peuvent comprendre ces veritex : ils ne portent leur vûë que fur les Créatures; & ils ne s’élèvent jamais au deffus d’elles , pour contempler cet Etre , de la beauté duquel elles ne font qu’une peinture trèsimparfaite. Ainfi , comme un homme , qui auroit été attaché toute fa vie dans le recoin d’irne caverne, en forte qu’il n’eut pû voir que les ombres de plufieurs belles ftatuës éclairées par un flambeau qu’il ne voioit point, ne pourroit prendre ces ombres que pour des réalitez:Auffi penDigitized by Google

mages de celles qui ſont en Dieu, auquel ils ne penſent jamais; & ils ne voient pas lors qu'ils s'attachent à ces images, qu'ils ne ſont pas moins inſenſez que le ſeroit un homme que la mort de ſa femme auroit rendu ſi extravagant, qu'il prendroit pour elle-même un Portrait bien fait. Cependant c'eſt une verité; mais comme elle eſt ſurprenante, & que les admirateurs des Poëtes prophanes que j'attaque ici, ne ſe perſuadent pas facilement que leur erreur ſoit grande & ſi dangereuſe, il faut faire quelques reflexions pour les en convaincre.

Les Creatures ſont ſans doute une image de Dieu, & chacun de leurs traits porte le caractere de quelqu'une des perfections de la Divinité. Cette vaſte étenduë de l'Univers, dont les bornes nous ſont inconnuës, repreſente l'immenſité de celui qui leur a donné l'Etre : Cette varieté admirable, qui paroît dans les ouvrages de la Nature, fait connoître quelle eſt la fécondité de ſon Auteur : Le cours reglé & conſtant des Aſtres publie l'immortalité de celui qui l'a une fois ordonné, & ce plaiſir que donne la vûë de tant de belles choſes que le Monde renferme, eſt comme un échantillon du plaiſir ſouverain, dont jouïſſent ceux qui poſſedent Dieu.

Les hommes charnels ne peuvent comprendre ces veritez : ils ne portent leur vûë que ſur les Creatures; & ils ne s'élevent jamais au deſſus d'elles, pour contempler cet Etre, de la beauté duquel elles ne ſont qu'une peinture très-imparfaite. Ainſi, comme un homme, qui auroit été attaché toute ſa vie dans le recoin d'une caverne, en ſorte qu'il n'eut pû voir que les ombres de pluſieurs belles ſtatuës éclairées par un flambeau qu'il ne voioit point, ne pourroit prendre ces ombres que pour des réalitez : Auſſi pen-

4$! Noüviiles Réflexions pendant que ces elprits terreftres fe renferment eux-mêmes dans le Monde, & qu'ils ne conliderent que les corps, ils ne peuvent pas penfer que les beautez paffageres d'ici-bas ne font que les ombres d'une beauté éternelle. Les hommes ne voient pas non plus, que Dieu eft le principe & le terme de ce mouvement ou de cette inclination de leur cœur, qui leur fait aimer la grandeur, & rechercher la béatitude dans l'état où ils font. Ils ne fentent cette inclination qu'à l'occafion des grandeurs delà terre, & des plailirs qu'ils trouvent dans les cho>fes fenfibles. Lors qu'une pierre nous a frappé {>ar reflexion, nous ne pouvons favoir d'où ele eft venue, ainfi le mouvement de cette inclination, qui vient de Dieu, comme nous l'allons voir, ne les frappant, pour ainfi dire , qu'en rcflêchiflânt des créatures, ils croient quelles en font le principe, & ils les regardent comme le terme où doit retourner ce mouvement. ChapztreII. Dieu ayant fait toutes ebofes pour fa gloire -, tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Créatures tendent vers lui\ c'ejl pourquoi Us hommes ne peuvent trouver du repos qu'en Dieu, DT E U comme un fage ouvrier , a rapporté fes ouvrages à la plus excellente fin qu'on puilTe penfer, qui n'eft autre que lui-même. De là vient que tous les mouvemens qu'il a imprimez dans le cœur de fes Créatures , tendent vers lui , & que toutes nos inclinations naturelles fe portent vers un Etre excellent que nous defirons de connoîrre' 5c d'aimer. On connoît que la Terre eft le centre Digitized by

CHAPITRE II.

Dieu ayant fait toutes choſes pour ſa gloire ; tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Creatures tendent vers lui : c'eſt pourquoi les hommes ne peuvent trouver du repos qu'en Dieu.

DIEU comme un ſage ouvrier, a rapporté ſes ouvrages à la plus excellente fin qu'on puiſſe penſer, qui n'eſt autre que lui-même. De là vient que tous les mouvemens qu'il a imprimez dans le cœur de ſes Creatures, tendent vers lui, & que toutes nos inclinations naturelles ſe portent vers un Etre excellent que nous deſirons de connoître & d'aimer. On connoît que la Terre eſt le centre des

Digitized by Google

SUR l’Art Poetiqui. Vart.I. Cb.I1. 4jj des corps pefsus, par la pente qui les y porte toûjours, & par cette violence qu’il leur faüt'fairé pour les en éloigner. Cet amour naturel que nous avons pour tout ce qui eft grand, pour ce qui eft bien fait; cet ardent delir avec lequel nous cherchons un fouverain bonheur, qui foit immuable , infini , éternel , font pareillement des preuves invincibles que nous fommes faits par un Etre grand , parfait , fouverain , immuable , infini , éternel , & que les Créatures , dont la nature eft finie , ne peuvent être nôtre centre. Ceux que le péché a aveuglez , corrompent toutes ces bonnes inclinations : ils cherchent à la vérité la grandeur, l’immutabilité, l’infinité, l’éternité qui eft Dieu même; puis qu’ils fouhaiteroient que leurs débauches fuflfent honnêtes : que les plaiürs, qu’ils y prennent, ne puflént être troublez par aucun changement fâcheux , qu’ils y fouffrent à peine des bornes, qu’ils s’étudient à ce qu’il n’y manque rien , & qu’ils défirent que ces plaifirs ne finiflent jamais : ainfi des mouvemens de leur cœur, c’eft à dire, leurs defirs, les portent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement & ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher; ils font continuellement appliquez à la pourfuite d'un objet , dans la poflefiion duquel tous ces defirs d’une félicité achevée fe puifle rcpofer. Car qu’on examine quelle eft la fin que tous les -hommes fe propofent dans leurs travaux, ils veulent trouver un parfait repos. Cher chez , leur dit S. Auguftin , ce que vous cherchez , mais il n'efl pas où vous le cherchez. Non eji requies ubi quàiritis eam : qutrite quod quæritis ; fed ibi non tfl ubi quicritis. *' Ils reconnoîtroient bien-tôt leur erreur, s’ils favoient profiter de tant d’experiences , qui les auroient dft convaincre, que c’eft en vain qu’ils cherchent Digitized by Google

des corps peſans, par la pente qui les y porte toûjours, & par cette violence qu'il leur faut faire pour les en éloigner. Cet amour naturel que nous avons pour tout ce qui eſt grand, pour ce qui eſt bien fait; cet ardent deſir avec lequel nous cherchons un ſouverain bonheur, qui ſoit immuable, infini, éternel, ſont pareillement des preuves invincibles que nous ſommes faits par un Etre grand, parfait, ſouverain, immuable, infini, éternel, & que les Creatures, dont la nature eſt finie, ne peuvent être nôtre centre.

Ceux que le peché a aveuglez, corrompent toutes ces bonnes inclinations : ils cherchent à la verité la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité qui eſt Dieu même; puis qu'ils ſouhaiteroient que leurs débauches fuſſent honnêtes : que les plaiſirs, qu'ils y prennent, ne puſſent être troublez par aucun changement fâcheux, qu'ils y ſouffrent à peine des bornes, qu'ils s'étudient à ce qu'il n'y manque rien, & qu'ils deſirent que ces plaiſirs ne finiſſent jamais : ainſi les mouvemens de leur cœur, c'eſt à dire, leurs deſirs, les portent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement, & ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher; ils ſont continuellement appliquez à la pourſuite d'un objet, dans la poſſeſſion duquel tous ces deſirs d'une felicité achevée ſe puiſſe repoſer. Car qu'on examine quelle eſt la fin que tous les hommes ſe propoſent dans leurs travaux, ils veulent trouver un parfait repos. *Cherchez*, leur dit S. Auguſtin, *ce que vous cherchez, mais il n'eſt pas où vous le cherchez.* NON *eſt requies ubi quæritis eam : quærite quod quæritis ; ſed ibi non eſt ubi quæritis.*

Ils reconnoîtroient bien-tôt leur erreur, s'ils ſavoient profiter de tant d'experiences, qui les auroient dû convaincre, que c'eſt en vain qu'ils cherchent

4J4 Nouvelle* Réflexion* chent ailleurs qu’en Dieu même, ce qu’ils défirent avecUnt d’ardeur, & que ce n’eft qu’en lui fcul que fe rencontre cette fouveraine grandeur, & cette parfaite béatitude qu’ils fouhaitent. Mais après qu'ils font dcgoûtei d’une créature , leur paffion ne fait que changer d’objet ; & comme fi tous les Etres de ce monde n’étoient pas d’une même nature finie & bornée, ils efperenttoûjours que celui dont ils n’ont point encore découvert les bornes & les défauts , fera celui qui remplira Î>arfiitcraentla capacité infinie de leur cœur: ainfi oin de quitter l’amour qu’ils ont pour le monde , ils s’enfoncent toûjours davantage dans l’erreur & dans l’aveuglement. CUAPITES III. Lts Poetes entrttiennetit cette illujton det hommes', ils dérobent à leur connoiJJ’ance les imperfeélions des créatures f ée les amufeisf par une vaine apparence de grandeur, LEs Poetes entretiennent les hommes dans ces illufions, dont nous venons de parler, en leur cachant la bafTefiTe des créatures, leurs bornes 8c leurs imperfeélions. Cette peinture qu’ils font de leur beauté , fi beaucoup plus engageante 8c plus capable d’arrêter les yeux , que les créatures ne le font elles-mêmes. Dans tous les plaifirs de la terre fl y a toûjours quelque amertumequi en corrompt toute la douceur ; les plus belles chofes du monde ne font point fans quelque défaut ; mais cela ne fe trouve point dans les images que la Poëfîe en fait : c’efl pourquoi tout ce qu’elle en dit , attache , 8c rien ne dégoûte. Je me fuis quelquefois étonné, que je regrcltois Digitlzed by KjO<

chent ailleurs qu'en Dieu même, ce qu'ils deſirent avec tant d'ardeur, & que ce n'eſt qu'en lui ſeul que ſe rencontre cette ſouveraine grandeur, & cette parfaite beatitude qu'ils ſouhaitent. Mais après qu'ils ſont degoûtez d'une creature, leur paſſion ne fait que changer d'objet : & comme ſi tous les Etres de ce monde n'étoient pas d'une même nature finie & bornée, ils eſperent toûjours que celui dont ils n'ont point encore découvert les bornes & les défauts, ſera celui qui remplira parfaitement la capacité infinie de leur cœur : ainſi loin de quitter l'amour qu'ils ont pour le monde, ils s'enfoncent toûjours davantage dans l'erreur & dans l'aveuglement.

« U R l’A R T P 0 1 T I QU E. Part. /. Cb. II!. 45 ç lois de certains lieux & de certains emplois , dans lefquel? je me fouvenois fort bien , que je n'avois pas été fort content î mais je revenois bien-iôtde cet étonnement , & j’appercevois facilement que . mon imagination me jouoit , me reprefentant l’agréement de ces lieux , & la douceur de ces emplois fans leur amertume : & que c’étoit ce qui faifoit, que fans quelque chagrin je ne pouvois penfer que je les a vois quitté. C'ell: ainû que les Poètes faifant paroître les créatures fous une face parfaitement agréable , ils en augmentent l’amour, 6c font ainfî oublier entièrement Dieu : au lieu .que le portrait qui eft en elles de la Divinité, devroit en entretenir le fouvenir. • Les hommes prennent plaifir à fe laifTer tromper par ces peintures flatées de la beauté du monde : ils ne penfent à aucune autre félicité qu’à celle qu’ils trouvent dans la jouïflancc des créatures : ils ne regardent jamais la terre comme un lieu d’exil, qui eft ce que font les Saints; ainfiils s’appliquent à rendre cette demeure auftl agréable qu’ils le peuvent : ils l’ornent; ils y bâtiftent comme fi c’étoit leur patrie , & qu’ils n’en dûftent jamais être chalfez par la mort. Cependant toutes les imaginations des Poètes n’ajoûtent rien à la teauté du monde , ils ne rendent pas les créatures capables de nous faire heureux , ôc neanmoins augmentant par leurs fixions les grandeurs 8c les plailirs de la terre , jlnousfemble qu’ils augmentent la félicité que nous y cherchons. Nousfommes à peu près comme un amant paflionné , qui fe cache les défauts de la perfonne qu’il aime , 6c qui s’attache aux ornemens qu’elle emprunte de l'art oonr la trouver plus aimable. La liberté que les Poètes prennent , leur don- ' lie le moien de tromper 8c d’abufer cette forte in- / clination que nous avons pour la grandeur , nom CH Digitized by GoogI

tois de certains lieux & de certains emplois, dans leſquels je me ſouvenois fort bien, que je n'avois pas été fort content; mais je revenois bien-tôt de cet étonnement, & j'appercevois facilement que mon imagination me jouoit, me repreſentant l'agréement de ces lieux, & la douceur de ces emplois ſans leur amertume : & que c'étoit ce qui faiſoit, que ſans quelque chagrin je ne pouvois penſer que je les avois quitté. C'eſt ainſi que les Poëtes faiſant paroître les creatures ſous une face parfaitement agréable, ils en augmentent l'amour, & font ainſi oublier entierement Dieu : au lieu que le portrait qui eſt en elles de la Divinité, devroit en entretenir le ſouvenir.

Les hommes prennent plaiſir à ſe laiſſer tromper par ces peintures flatées de la beauté du monde : ils ne penſent à aucune autre felicité qu'à celle qu'ils trouvent dans la jouïſſance des creatures : ils ne regardent jamais la terre comme un lieu d'exil, qui eſt ce que font les Saints; ainſi ils s'appliquent à rendre cette demeure auſſi agréable qu'ils le peuvent : ils l'ornent; ils y bâtiſſent comme ſi c'étoit leur patrie, & qu'ils n'en dûſſent jamais être chaſſez par la mort.

Cependant toutes les imaginations des Poëtes n'ajoûtent rien à la beauté du monde, ils ne rendent pas les creatures capables de nous faire heureux, & neanmoins augmentant par leurs fictions les grandeurs & les plaiſirs de la terre, il nous ſemble qu'ils augmentent la felicité que nous y cherchons. Nous ſommes à peu près comme un amant paſſionné, qui ſe cache les défauts de la perſonne qu'il aime, & qui s'attache aux ornemens qu'elle emprunte de l'art ponr la trouver plus aimable.

La liberté que les Poëtes prennent, leur donne le moien de tromper & d'abuſer cette forte inclination que nous avons pour la grandeur, nous

en

 en prefentant une vaine apparence. Etant maître* de leur fujet , ils choififlent pour matière de leurs difeours tout ce qu’il y a de grand & de confiderablc dans le monde , ne s’affujettiflant ni aux loix de l’Hiftoire,ni à celles de la Vérité; ils changent, ils ajoûtent, ils retranchent comme bon leurfemble, &, fi le fonds de ce qu’ils racontent eft véritable, ils donnent un certain tour aux chofes, qui fait que tout ce qu’ils difentparoît prodigieux, Omnia ,vera in miraculum corrumpunt. Ils étudient tout ce que l’on peut dire deplusfurprenant , de plus merveilleux , de plus rare. Si par exemple ils •entreprennent de faire la defeription d’un riche Temple, ils rempliront leur imagination de tout ce que l’Art & la Nature peuvent fournir pour la conftruélion d’un fuperbe édifice. Les materiaux ne leur coûtent rien, ils en font venir de tous les coins de la terre; ils épuifent toutes les carrières de leur marbre , de leur jafpe ; toutes les mines de leur or, de leur argent. Les ouvriers , à qui ils confient la conduite de ce bâtiment, font tous experts 8c confommez dans leur Art ; ainfi l’efprit ne peut rien concevoir de plus magnifique 8c de plus grand que cet ouvrage. Il en eft de même de toutes les autres chofes. S’ils décrivent un combat , l’Hiftoire ne fournit point d’auftl rares exemples de valeur , d’adrefle . 8c de l’inconllançe du fort des armes, que ceux qu’il* rapportent. S’ils parlent d’une tempête , on ne peut rien s’imaginer d’affreux , dont on n’apperçoivé l’image dans ce qu’ils difent. En un mot les Poètes étourdiftent tellement leurs Leéleurs par leurs exaggerations 8c par leurs grandes paroles, qu’ils ne peuvent écouter la voix de la nature, qui crie fans cefte , que quand toutes ces grandes chofes ne feroient pas imaginaires , elles ne font rien au reDigitized by Googlk'

en preſentant une vaine apparence. Etant maîtres de leur ſujet, ils choiſiſſent pour matiere de leurs diſcours tout ce qu'il y a de grand & de conſiderable dans le monde, & ne s'aſſujettiſſant ni aux loix de l'Hiſtoire, ni à celles de la Verité; ils changent, ils ajoûtent, ils retranchent comme bon leur ſemble, &, ſi le fonds de ce qu'ils racontent eſt veritable, ils donnent un certain tour aux choſes, qui fait que tout ce qu'ils diſent paroît prodigieux. *Omnia vera in miraculum corrumpunt.* Ils étudient tout ce que l'on peut dire de plus ſurprenant, de plus merveilleux, de plus rare. Si par exemple ils entreprennent de faire la deſcription d'un riche Temple, ils rempliront leur imagination de tout ce que l'Art & la Nature peuvent fournir pour la conſtruction d'un ſuperbe édifice. Les materiaux ne leur coûtent rien, ils en font venir de tous les coins de la terre; ils épuiſent toutes les carrieres de leur marbre, de leur jaſpe; toutes les mines de leur or, & de leur argent. Les ouvriers, à qui ils confient la conduite de ce bâtiment, ſont tous experts & conſommez dans leur Art; ainſi l'eſprit ne peut rien concevoir de plus magnifique & de plus grand que cet ouvrage. Il en eſt de même de toutes les autres choſes. S'ils décrivent un combat, l'Hiſtoire ne fournit point d'auſſi rares exemples de valeur, d'adreſſe, & de l'inconſtance du ſort des armes, que ceux qu'ils rapportent.

S'ils parlent d'une tempête, on ne peut rien s'imaginer d'affreux, dont on n'apperçoive l'image dans ce qu'ils diſent. En un mot les Poëtes étourdiſſent tellement leurs Lecteurs par leurs exaggerations & par leurs grandes paroles, qu'ils ne peuvent écouter la voix de la nature, qui crie ſans ceſſe, que quand toutes ces grandes choſes ne ſeroient pas imaginaires, elles ne ſont rien au re-

s U R l’A R T P O E T I cty B. Part, I. Cb.IV. 4^7 gard de Dieu, .qui cft lui feul la véritable grandeur. ■ , ' C H A P I T R E IV.; Lts Poètes ne propofent que des cbofes rares éf ex^ traordinaires dont ils cachent les imper ferions, -.t . if * T Es Créatures participant toutes, de l’Etre fouve•*-frain qui eft la .fource dc;.to.us lesplaifirs, elles font ncceflairement agréables ; .mais comme; ce plaifir qu’elles donnent , eft proportionné à ileur Etre, elles ne font pas capables de contenterpleinement ce defir que nous avons d’un bon-heur fouverain. Elles, ne peuvent plaire entièrement que tant que dure le teras de l’erreur, c’èft-à-dire , tant que l’on n’a pas encore reconnu cequ’elles/ont. C’eft pour cette raifon que les chofes rares 5c extraordinaires plaifcnt êc font fouhaitées • parce qu’on n’ert point encore convaincu qu’elles ne font pas ce que l’on cherche. Elles ne font belles que dans l’t;l^rance, ,Ôc elles ne femblent précieufes, que parce que l’on n’a pas encore fenti leur peu de valeur. - . > C’eft aufli pour cette même raifon, que la variété eft fl agréable , 6c que fans elle'onjeft cha^ grin au milieu des plusgrandsdivertiflçitens; car on sfonnuye de toutes les chofes finies, parce qu’elles ne fuffifent pas à nos defirS , ôc l’on tombe dans la triftefle , fi, avant que l’on s’apperçoive que ce que nous poffedions d’abord avec joie , ne nous peut pas rendre heureux , l’on ne change de divertiftement:' Il n’y a qu’une viciffitude de differéns plaifirs, qui.puifle charmer nos ennuis, 6c nous cacher ce grand vuide de nôtre Ame, qui eft privée de Dieu. • . ' y AufDigitized by Google

gard de Dieu, qui eſt lui ſeul la veritable grandeur.

CHAPITRE IV.

Les Poëtes ne propoſent que des choſes rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections.

LEs Creatures participant toutes de l'Etre ſouverain qui eſt la ſource de tous les plaiſirs, elles ſont neceſſairement agréables ; mais comme ce plaiſir qu'elles donnent, eſt proportionné à leur Etre, elles ne ſont pas capables de contenter pleinement ce deſir que nous avons d'un bon-heur ſouverain. Elles ne peuvent plaire entierement que tant que dure le tems de l'erreur, c'eſt-à-dire, tant que l'on n'a pas encore reconnu ce qu'elles ſont. C'eſt pour cette raiſon que les choſes rares & extraordinaires plaiſent & ſont ſouhaitées, parce qu'on n'eſt point encore convaincu qu'elles ne ſont pas ce que l'on cherche. Elles ne ſont belles que dans l'eſperance, & elles ne ſemblent précieuſes, que parce que l'on n'a pas encore ſenti leur peu de valeur.

C'eſt auſſi pour cette même raiſon, que la varieté eſt ſi agréable, & que ſans elle on eſt chagrin au milieu des plus grands divertiſſemens ; car on s'ennuye de toutes les choſes finies, parce qu'elles ne ſuffiſent pas à nos deſirs, & l'on tombe dans la triſteſſe, ſi, avant que l'on s'apperçoive que ce que nous poſſedions d'abord avec joie, ne nous peut pas rendre heureux, l'on ne change de divertiſſement. Il n'y a qu'une viciſſitude de differens plaiſirs, qui puiſſe charmer nos ennuis, & nous cacher ce grand vuide de nôtre Ame, qui eſt privée de Dieu.

 Auffi , comme dit faint Auguftin , & comme on le remarque fenfiblement dans la Mufique , 'la beauté des Créatures confifte particulièrement dans le mouvement de leurs parties , qui fe fuccedent les unes aux autres : Rtrum tranfitu fit intima pulchritudo. Cette fucccflion de plufieurs chofes differentes prévient les' dégoûts qui rendent amers les plaifirs finis , parce qu'elle empêche en quelque maniéré que ces plaifirs ne paroiffent finis , rAme trouvant dans la multitude des chofes, félon la remarque de faint Grégoire le Grand , ce que leur qualité ne donne point : Per mnlt» ducitur , ut quia qualitate rerum non poteji , faltem varietate Jatietur. On ne voit rien de fi diverfifié que les Ouvrages des Poètes : ils changent continuellement de fait, de paroles, d'expreflions & de mefures. Tout ce que comprennent de grand le Ciel & la Terre, fert de matière à leurs Vers; le cours des Planètes, le mouvement des Aftrcs , les pluies, les grêles, les éclairs, les tonnerres, les montagnes, les plaines , les forêts , les moiflbns , les fontaines, entrent dans toutes leurs deferiptions : ils ouvrent les entrailles de la terre pour nous découvrir ce qui s'y paffe : ils nous entretiennent delà vie des hommes , des Guerres des Princes , des Combats , des Sieges de Villes, des Coûtumes & des inclinations des Peuples differens, d'une maniéré extraordinaire & nouvelle. Ils ne fe contentent pas d'exercer leur veine fur tout ce que l'Univers renferme dans fon vafte fein ; ils donnent l'eflbr à leur imagination pour fe former des chimères , des centaures , & d'autres monftres qui ne fe trouvent point dans la Nature , pour furprendre davantage les hommes par ces figures extraordinaires. . Ils ajoûtent à cette diverfité de chofes prefque inDigilizëd by GoogI

Auſſi, comme dit ſaint Auguſtin, & comme on le remarque ſenſiblement dans la Muſique, la beauté des Creatures conſiſte particulierement dans le mouvement de leurs parties, qui ſe ſuccedent les unes aux autres : *Rerum tranſitu fit intima pulchritudo.* Cette ſucceſſion de pluſieurs choſes differentes prévient les dégoûts qui rendent amers les plaiſirs finis, parce qu'elle empêche en quelque maniere que ces plaiſirs ne paroiſſent finis, l'Ame trouvant dans la multitude des choſes, ſelon la remarque de ſaint Gregoire le Grand, ce que leur qualité ne donne point : *Per multa ducitur, ut quia qualitate rerum non poteſt, ſaltem varietate ſatietur.*

On ne voit rien de ſi diverſifié que les Ouvrages des Poëtes : ils changent continuellement de fait, de paroles, d'expreſſions & de meſures. Tout ce que comprennent de grand le Ciel & la Terre, ſert de matiere à leurs Vers; le cours des Planetes, le mouvement des Aſtres, les pluies, les grêles, les éclairs, les tonnerres, les montagnes, les plaines, les forêts, les moiſſons, les fontaines, entrent dans toutes leurs deſcriptions : ils ouvrent les entrailles de la terre pour nous découvrir ce qui s'y paſſe : ils nous entretiennent de la vie des hommes, des Guerres des Princes, des Combats, des Sieges de Villes, des Coûtumes & des inclinations des Peuples differens, d'une maniere extraordinaire & nouvelle. Ils ne ſe contentent pas d'exercer leur veine ſur tout ce que l'Univers renferme dans ſon vaſte ſein; ils donnent l'eſſor à leur imagination pour ſe former des chimeres, des centaures, & d'autres monſtres qui ne ſe trouvent point dans la Nature, pour ſurprendre davantage les hommes par ces figures extraordinaires.

Ils ajoûtent à cette diverſité de choſes preſque in-

SUR l’Art Poetiqjub. Part. I. Cb. V. 45^ infinie, la diverfité de leurs expreffions toutes furprenantes. Tantôt le Poete s’élève , 6c tantôt il s’abaiffe : il réveille fans cefic l’attention par quelque trait furprcnant , & court de merveilles en merveilles; de forte qu’il affiege, pour ainfî dire, l’efprit de fes Leéleurs par une multitude de differentes cliofes , qui patient fi vite devant eux , qu’il n’y en a aucune dont ils puitfcnt s’ennuyer. C’eft la fuite des plaifîrs, qui fait les grands divertilTemens que l’on prend dans les Palais des Rois, où la journée eft comme partagée entre dilFtrens jeux qui fe fuivent de près. Cela fc rencontre dans la Poëfie, où depuis le commencement jufques à la fin, toutes les parties d’un Poème font ii bien liées , que le Leéleur pafie de l’une à l’autre fans s’en appercevoir. De peur 'qu’il ne s’ennuya après avoir entendu un récit ferieux , & le dénouement d’une intrigue , qui demandoit quelque application , on voit uiccedcr une fête dans laquelle le. Poète fait célébrer des jeux avec toute la magnificence poifible : & avant que cette fête puiffe devenir ennuyeufe , on la fait fuivre de quelque autre divertifl'ement. Chapitre V. tes Poètes couvrent toutes Us créatures d'un faux éclat ; ils occupent .tellement fefprit de leurs Lecm teursy qu'ils ne peuvent faire aucune refiexio» fur eux- mêmes, & fur U néant des créatures, CE que nous venons de dire fait comprendre l’artifice , dont les Poètes fe fervent pour augmenter la beauté des créatures : comment ils les mafquent toutes : comme ils les couvrent d’un faux éclat , ne les propofant jamais fans V X qudDigitized by Googlf

infinie, la diverſité de leurs expreſſions toutes ſurprenantes. Tantôt le Poëte s'éleve, & tantôt il s'abaiſſe : il réveille ſans ceſſe l'attention par quelque trait ſurprenant, & court de merveilles en merveilles; de ſorte qu'il aſſiege, pour ainſi dire, l'eſprit de ſes Lecteurs par une multitude de differentes choſes, qui paſſent ſi vîte devant eux, qu'il n'y en a aucune dont ils puiſſent s'ennuyer. C'eſt la ſuite des plaiſirs, qui fait les grands divertiſſemens que l'on prend dans les Palais des Rois, où la journée eſt comme partagée entre differens jeux qui ſe ſuivent de près. Cela ſe rencontre dans la Poëſie, où depuis le commencement juſques à la fin, toutes les parties d'un Poëme ſont ſi bien liées, que le Lecteur paſſe de l'une à l'autre ſans s'en appercevoir. De peur qu'il ne s'ennuye après avoir entendu un recit ſerieux, & le dénoüement d'une intrigue, qui demandoit quelque application, on voit ſucceder une fête dans laquelle le Poëte fait celebrer des jeux avec toute la magnificence poſſible : & avant que cette fête puiſſe devenir ennuyeuſe, on la fait ſuivre de quelque autre divertiſſement.

CHAPITRE V.

Les Poëtes couvrent toutes les creatures d'un faux éclat : ils occupent tellement l'eſprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion ſur eux-mêmes, & ſur le neant des creatures.

CE que nous venons de dire fait comprendre l'artifice, dont les Poëtes ſe ſervent pour augmenter la beauté des creatures : comment ils les maſquent toutes : comme ils les couvrent d'un faux éclat, ne les propoſant jamais ſans

'460 NoUVELtES Refluxions quelque ornement , & fans ifaire fuivre leurs noms d’un appareil d’épithetes, qui en donnent une grande idée. Les chofes dont ils parlent, font toutes nompareilles , fécondes en miracles , ^ des chefs-d'œuvre des deux. Nous avons vû de quelle maniéré ils les dérobent à nôtre vûë , auflî-tôt que nous pourrions découvrir ce qui leur manque. Ceux qui favent combien l’attache qu’on a pour les créatures, cft criminelle devant Dieu, connoiflent auffi com-: bien cet artifice des Poctes eft dangereux. Car enfin pour éteindre l’amour des créatures , il faut les oublier, 8c n’y penfer jamais , fi ce n’eft pour' en connoître le néant : il faut rentrer dans foi- * même, 8c confiderer qu’elles ne nous peuvent donner cette béatitude que nous defirons ; 8c les Poètes emploient tout leur Art , pour nous détourner de ce devoir indifpenfable , 8c de la Rai- ‘ fon , 8c de la Religion. Ils propolent tant de chofes à la fois, qu’ils enyvrent en quelque façon leurs Le.éteurs : Ils préviennent leurs defirs : Ils n’oublient rien de ce qu’ils pourroient fouhaitter pour faire une grandeur achevée : ils favent frapper vivement l’imagination par des évenemens rares, des morts funeftes, des guerres fanglantes, des ftratagêmes extraordinaires, des fieges de Villes , des combats, des renverfsmens d’Etat ou des établiffemens de quelque nouvel Empire En un mot, toutes les chofes que rapportent les Poètes, font capables d’arrêter l’efprit , 8c de le tourner vers elles par leur nouveauté, par Jeur rareté, 8c par leur grandeur. Audi les Leéleurs des Romans avouent, que le plus grand plaifir qu’ils prennent dans ces fortes d’Ouvrages , vient de ce qu’ils ne fe peuvent ennuyer dans ces leétures ; 8c que leur efprit en eft tellement occupé qu’ils oublient fout leur Digitized by

quelque ornement, & ſans faire ſuivre leurs noms d'un appareil d'épithetes, qui en donnent une grande idée. Les choſes dont ils parlent, ſont toutes *nompareilles, fecondes en miracles, & des chefs-d'œuvre des Cieux.*

Nous avons vû de quelle maniere ils les dérobent à nôtre vûë, auſſi-tôt que nous pourrions découvrir ce qui leur manque. Ceux qui ſavent combien l'attache qu'on a pour les creatures, eſt criminelle devant Dieu, connoiſſent auſſi combien cet artifice des Poëtes eſt dangereux. Car enfin pour éteindre l'amour des creatures, il faut les oublier, & n'y penſer jamais, ſi ce n'eſt pour en connoître le néant : il faut rentrer dans ſoi-même, & conſiderer qu'elles ne nous peuvent donner cette beatitude que nous deſirons ; & les Poëtes emploient tout leur Art, pour nous détourner de ce devoir indiſpenſable, & de la Raiſon, & de la Religion. Ils propoſent tant de choſes à la fois, qu'ils enyvrent en quelque façon leurs Lecteurs : Ils préviennent leurs deſirs : Ils n'oublient rien de ce qu'ils pourroient ſouhaitter pour faire une grandeur achevée : ils ſavent frapper vivement l'imagination par des évenemens rares, des morts funeſtes, des guerres ſanglantes, des ſtratagêmes extraordinaires, des ſieges de Villes, des combats, des renverſemens d'Etat ou des établiſſemens de quelque nouvel Empire : En un mot, toutes les choſes que rapportent les Poëtes, ſont capables d'arrêter l'eſprit, & de le tourner vers elles par leur nouveauté, par leur rareté, & par leur grandeur.

Auſſi les Lecteurs des Romans avoüent, que le plus grand plaiſir qu'ils prennent dans ces ſortes d'Ouvrages, vient de ce qu'ils ne ſe peuvent ennuyer dans ces lectures ; & que leur eſprit en eſt tellement occupé qu'ils oublient tout

leur

SUR l’Art V oiTiovi. Part. I.Cb. V. 461 leur chagrin. Nous perdons, difent-ils, le tems agréablement : étrange langage ! qui ctt la marque d’une extravagance prodigieufe. Ils Tentent que les Créatures telles qu’elles font , ne peuvent pas les contenter: qu’elles laiffent de grands vuides dans leurs âmes ; que plufieurs inquiétudes s'en faillirent , qui font pomme la voix de la nature , qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette béatitude^ qu’ils délirent. Cependant bien loin d’écouter cette voix, ils lui ferment les oreilles, ils s’elliment heureux , & croient • avoir bien paifé leurs tems; lors qu’ils fe fontlaiffei étourdir par le récit d’une bagatelle. Les. Ouvrages des Poètes ne dilTipent pas feulement l’efprit lors qu’on les lit adlucUcment; mais encore après qu’on les a quittez. Toutes ces excellentes veritez , dont la connoilfance nous ell fi necelTaire pour acquérir les vertus & les Sciences , ne trouvent plus de place dans la^ tête de ceux qui font .pleins de tous ces grands & rares évehemens, lefquels font la matière ordinaire de la Poéfie. Dieu a écrit dans le cœur de l’Homme ces veritez, qui font comme le flambeau de nôtre amc : ce font celles , qui l’éclairent , qui l’inllruifent de ce quelle doit faire. C’eft en les confultant , que nous jugeons facilement de toutes chofes, que nous réglons fagement nos aftions : Nous voyons dans leur lumière ce que nous fommes , & ce que font les Créatures , qui changeant à tous momens , & ceffant d’être ce qu’ elles éroient , nous avertirent elles-mêmes qu’elles font peu éloignées du néant , & que par conféquent c’eft une folie de s’appuyer fur elles, & de quitter Dieu qui les retient, &les empêche de retomber dans le néant , dont elles font forties; Mais comme c’eft au dedans de nousmêmes que luit ce flambeau de la Vérité, il ne V 3 peut I Digitized by Google

leur chagrin. Nous perdons, diſent-ils, le tems agréablement : étrange langage ! qui eſt la marque d'une extravagance prodigieuſe. Ils ſentent que les Créatures telles qu'elles ſont, ne peuvent pas les contenter : qu'elles laiſſent de grands vuides dans leurs ames ; que pluſieurs inquietudes s'en ſaiſiſſent, qui ſont comme la voix de la nature, qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette beatitude qu'ils deſirent. Cependant bien loin d'écouter cette voix, ils lui ferment les oreilles, ils s'eſtiment heureux, & croient avoir bien paſſé leurs tems ; lors qu'ils ſe ſont laiſſez étourdir par le recit d'une bagatelle.

Les Ouvrages des Poëtes ne diſſipent pas ſeulement l'eſprit lors qu'on les lit actuellement ; mais encore après qu'on les a quittez. Toutes ces excellentes veritez, dont la connoiſſance nous eſt ſi neceſſaire pour acquerir les vertus & les Sciences, ne trouvent plus de place dans la tête de ceux qui ſont pleins de tous ces grands & rares évenemens, leſquels ſont la matiere ordinaire de la Poëſie. Dieu a écrit dans le cœur de l'Homme ces veritez, qui ſont comme le flambeau de nôtre ame : ce ſont celles, qui l'éclairent, qui l'inſtruiſent de ce qu'elle doit faire. C'eſt en les conſultant, que nous jugeons facilement de toutes choſes, que nous reglons ſagement nos actions : Nous voyons dans leur lumiere ce que nous ſommes, & ce que ſont les Creatures, qui changeant à tous momens, & ceſſant d'être ce qu'elles étoient, nous avertiſſent elles-mêmes qu'elles ſont peu éloignées du néant, & que par conſéquent c'eſt une folie de s'appuyer ſur elles, & de quitter Dieu qui les retient, & les empêche de retomber dans le neant, dont elles ſont ſorties : Mais comme c'eſt au dedans de nous-mêmes que luit ce flambeau de la Verité, il ne

I ‘4^1 NouVEtlES Rbflixions peut être apperçu de ceux dont les yeux fontentièrement tournez vers les chofes extérieures. L’ame s’unit en quelgue maniéré avec l’objet de fa ccmnoiflance; ainu, lors qu’elle n’eft oc. cupée que des corps qui lui font étrangers, elle l'oit d’elle-raêrae, & ne peut par confequent connoître ce qui s’y paffe. Ceft ce qui arrive à tous ceux qui lifent avec ardeur les Poctes, dont la principale fin, comme nous avons dit, & comme nous le dirons encore dans les Chapitres fuivans, eft de remplir l’imagination de leurs Ledeurs d’une peinture vive des chofes fenfibles , qui les tienne toujours hors d’euxmêmes, & qui les empêche d’y r’entrer. Nous allons voir pour quelle raifon les Poètes fe font propofez cette fin. Chapitre VI. Le chagrin qui trouble tous les plaifirs de la terre , nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poètes pour les rendre heureux travaillent à dijjtper ce chagrin. IL n’y auroit rien de plus utile aux gens du monde, que les chagrins qui troublent leurs plus grands divertiffemens^ s’ils en favoient profiter, en apprenant que leur cœur demande quelque chofe de plus grand que les Créatures; que de quelque côté qu’ils fe tournent , toutes choies leur feront dures, & qu’ils ne pourront trouver de repos, que dans l’amour de Dieu. Une ame, dont Dieu fait les challes délices , jouît d’une profonde paix, & trouve dans cet unique objet de fon amour dequoi ralTalicr cette avidité quelle a pour le bien : Ceux Digitize u t\; CiîïVgIf

peut être apperçu de ceux dont les yeux ſont entierement tournez vers les choſes exterieures.

L'ame s'unit en quelque maniere avec l'objet de ſa connoiſſance; ainſi, lors qu'elle n'eſt occupée que des corps qui lui ſont étrangers, elle ſort d'elle-même, & ne peut par conſequent connoître ce qui s'y paſſe. C'eſt ce qui arrive à tous ceux qui liſent avec ardeur les Poëtes, dont la principale fin, comme nous avons dit, & comme nous le dirons encore dans les Chapitres ſuivans, eſt de remplir l'imagination de leurs Lecteurs d'une peinture vive des choſes ſenſibles, qui les tienne toûjours hors d'eux-mêmes, & qui les empêche d'y r'entrer. Nous allons voir pour quelle raiſon les Poëtes ſe ſont propoſez cette fin.

CHAPITRE VI.

Le chagrin qui trouble tous les plaiſirs de la terre, nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poëtes pour les rendre heureux travaillent à diſſiper ce chagrin.

IL n'y auroit rien de plus utile aux gens du monde, que les chagrins qui troublent leurs plus grands divertiſſemens, s'ils en ſavoient profiter, en apprenant que leur cœur demande quelque choſe de plus grand que les Creatures; que de quelque côté qu'ils ſe tournent, toutes choſes leur ſeront dures, & qu'ils ne pourront trouver de repos, que dans l'amour de Dieu. Une ame, dont Dieu fait les chaſtes délices, jouït d'une profonde paix, & trouve dans cet unique objet de ſon amour dequoi raſſaſier cette avidité qu'elle a pour le bien :

 Ceux au contraire qui fc feparent de Tunité d* Dieu , & fe jettent dans la multitude differente des beautez temporelles, font déchirez nuit 8c jour de foins differens. Leur vie eft une chaîne de dcfirs 8c de folicitudes Aufïi-tôt qu’ils ont acquis ce qu’ils fouhaitent , cette acquifîtion ne les contentant pas , ils font encore brûlez de plufieurs defirs pour les autres chofes qu’ils croyent manquer à leur félicité. Ce qui fait dire à S. Augullin,que l’amour du monde donne bien de la peine à ceux qui s y abandonnent. Laboriojut mundi amor. En effet ne peut-on pas dire qu’ils font femblables à ces miferables efclaves , qui font obligez d’ obéir à cent maîtres : car l’ambition , l’orgueil , Vavarice , l’impudicité , 8c les autres pallions déréglées font toutes , comme autant de tyrans qui f>artagent leur cœur , 8c qu’ils ne peuvent fervir ans d’étranges fatigues , dont ils feroient délivrez, s’ils étoient affujettis à Dieu , dans lequel comme dans leur centre naturel, tous leurs delirs fe repoferoient. • Le plus grand mal del’hommepecheur eft, qu’il ne travaille point à fortir des miferes, où il connoît qu’il eft engagé. Il eft convaincu de la vanité des créatures, 8c qu’ elles ne lui peuvent procurer cette félicité qu’il fouhaite : il fait auffi qu’il ne peut acquérir cette félicité par les forces qu’il trouve en lui-même: 11 voit fa foibleffe , maisiine cherche point le fecours qui lui eft neceffaire , il fc fent enveloppé d’épaiffes tenebres , mais il ne demande point de flambeau pour les difliper; pourvû qu’il ne penfe pas à fes miferes, il eft fatisfait 8c il s’eftime heureux: il ne fait ce que c’eft que de fe fervir du temps que Dieu nous donne pour travailler à nôtre falut. Ce tems, qui eft une chofe fl précieufe , lui paroît méprifable 8c ennuyeux , 8c parce qu’il neft point content de l’éy 4 tat I Digitized by Google

Ceux au contraire qui ſe ſeparent de l'unité de Dieu, & ſe jettent dans la multitude differente des beautez temporelles, ſont déchirez nuit & jour de ſoins differens. Leur vie eſt une chaîne de deſirs & de ſolicitudes : Auſſi-tôt qu'ils ont acquis ce qu'ils ſouhaitent, cette acquiſition ne les contentant pas, ils ſont encore brûlez de pluſieurs deſirs pour les autres choſes qu'ils croyent manquer à leur felicité. Ce qui fait dire à S. Auguſtin, que l'amour du monde donne bien de la peine à ceux qui s'y abandonnent. *Laborioſus mundi amor.*

En effet ne peut-on pas dire qu'ils ſont ſemblables à ces miſerables eſclaves, qui ſont obligez d'obeïr à cent maîtres : car l'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, & les autres paſſions déreglées ſont toutes, comme autant de tyrans qui partagent leur cœur, & qu'ils ne peuvent ſervir ſans d'étranges fatigues, dont ils ſeroient délivrez, s'ils étoient aſſujettis à Dieu, dans lequel comme dans leur centre naturel, tous leurs deſirs ſe repoſeroient.

Le plus grand mal de l'homme pecheur eſt, qu'il ne travaille point à ſortir des miſeres, où il connoît qu'il eſt engagé. Il eſt convaincu de la vanité des creatures, & qu'elles ne lui peuvent procurer cette felicité qu'il ſouhaite : il ſait auſſi qu'il ne peut acquerir cette felicité par les forces qu'il trouve en lui-même : Il voit ſa foibleſſe, mais il ne cherche point le ſecours qui lui eſt neceſſaire, il ſe ſent enveloppé d'épaiſſes tenebres, mais il ne demande point de flambeau pour les diſſiper : pourvû qu'il ne penſe pas à ſes miſeres, il eſt ſatisfait & il s'eſtime heureux : il ne ſait ce que c'eſt que de ſe ſervir du temps que Dieu nous donne pour travailler à nôtre ſalut. Ce tems, qui eſt une choſe ſi précieuſe, lui paroît mépriſable & ennuyeux, & parce qu'il n'eſt point content de l'é-

'464 ” Nouveiles Réflexions tat où il fe trouve à chaque moment, quand fl confidere cet état attentivement, il eft bien aifc qu’il paffe vite, & qu’il s’écoule fans qu’il s’en apperçoive , c’eft pourquoi il ne cherche rien tant ^que l’occalion de le perdre.. C’ell ce que Monlieur Pafchal reprefente d’une maniéré très-éloquente dans le Difcours qu’il a fait de la mifere de l’homme. L'ame ejl rejettée , dit-il, t/am U corps pour y faire un fejour de peu de durée , elle fait que ce nejl qtdun pajjlge à un voyage éternel y dÿ qu'elle na que le peu de rems que don.tte la vie pour s'y préparer : les necef[itez. de la Nature lui en ravîfjettf une très grande partie : il ne lut ^ en rcjîe que très-peu dont elle puiffe difpofer ; mais ce peu qui lui rejle j l'incommode fi fort-, & l'embaraffe fi étrangement qu'elle ne fonge qu'à le perdre : ce lui eJl une peine infupportahle d'être obligée de vivre avec foi , de penfer à foi : ainfi tout fon foin efi de s'oublier foi-même , éf de laiffer couler ce tems fi court • ^ fi Pf'trieux fans reflexion , en s'occupant de chofes qui l'empêchent d'y penfer. C'eji l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes , éf de tout ce qu'on appelle divertiffement ou paffe- tenu, dans lefquels on n'a en effet pour but , que d'y laiffer paffer le tems fans le fenùr , ou plûtôt fans fe fentir foi-même, ou d'éxûter , en perdant cette partie de la vie, l'amertume ou le dégoût intérieur qui accompagner o'tt necefjairement l’attention que l'on ferait fur foi-même durant ce tems-là. L'Ame ne troteve rien en elle qui la contente : elle ny voit rien qui ne l'afflige quand elle y penfe : c*efl ce qui la contraint de fe répandre au dehors , d?* de chercher dans l'application aux chofes extérieures , à perdre le ftux'enir de fon état véritable: fa joye confifte dans cet oubli , éf il fufflt pour la rendre miferable , de P obliger de Je voir & d'être avec foi. . Un Poète habile détourne touteslcs penféesque ' .i . les

Digilized by Gi)0^t

tat où il ſe trouve à chaque moment, quand il conſidere cet état attentivement, il eſt bien aiſe qu'il paſſe vîte, & qu'il s'écoule ſans qu'il s'en apperçoive, c'eſt pourquoi il ne cherche rien tant que l'occaſion de le perdre.

C'eſt ce que Monſieur Paſchal repreſente d'une maniere très-éloquente dans le Diſcours qu'il a fait de la miſere de l'homme. *L'ame eſt rejettée*, dit-il, *dans le corps pour y faire un ſejour de peu de durée, elle ſait que ce n'eſt qu'un paſſage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que donne la vie pour s'y preparer : les neceſſitez de la Nature lui en raviſſent une très-grande partie : il ne lui en reſte que très-peu dont elle puiſſe diſpoſer ; mais ce peu qui lui reſte, l'incommode ſi fort, & l'embaraſſe ſi étrangement qu'elle ne ſonge qu'à le perdre : ce lui eſt une peine inſupportable d'être obligée de vivre avec ſoi, & de penſer à ſoi : ainſi tout ſon ſoin eſt de s'oublier ſoi-même, & de laiſſer couler ce tems ſi court & ſi precieux ſans reflexion, en s'occupant de choſes qui l'empêchent d'y penſer. C'eſt l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertiſſement ou paſſe-tems, dans leſquels on n'a en effet pour but, que d'y laiſſer paſſer le tems ſans le ſentir, ou plûtôt ſans ſe ſentir ſoi-même, ou d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume ou le dégoût interieur qui accompagneroit neceſſairement l'attention que l'on feroit ſur ſoi-même durant ce tems-là. L'Ame ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y penſe : c'eſt ce qui la contraint de ſe répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choſes exterieures, à perdre le ſouvenir de ſon état veritable : ſa joye conſiſte dans cet oubli, & il ſuffit pour la rendre miſerable, de l'obliger de ſe voir & d'être avec ſoi.*

Un Poëte habile détourne toutes les penſées que

les

I ' ' SUR l’Art Poétique. Part. I. Ch. VII. 465 les hommes peuvent avoir de leurs miferes , empêchant qu’ils ne les confiderent : & pour cela occupant leur efprit ailleurs , il attache lî fortement fes Leéleurs à ce qu’il leur propofe, qu’ils ne peuvent pas, porter la vûë d’un autre côté, & voir autre chofe. Nous avons déjà parlé de l’artifice dont il fe fert : Nous verrons encore plus clairement dans la fuite de ces Reflexions , comment il produit dans l’elprit de ceux qui lifent fes Ouvrages , ce plaifir que les hommes trouvent à oublier ce qu’ils font. Chapitre VII. V» des moyens dont les Poètes fe ferx>e»t pour attacher les hommes à la levure de leurs Ouvrages, ejl de leur propofer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompués. LEs Poctes ne choififlent pas feulement pour matière de leurs Ouvrages, les chofes dans lefquelles on voit paroître quelque ombre de la véritable grandeur, & qui pour cette raifon font agréables : ils y donnent place à toutes celles qui ne plaifcnr que parce qu’elles flattent la concupifcencc. Les hommes n’ont du goût & de l'amour que pour les plaiûrs fenfiblcs ; c’ell pourquoi , comme les richeifes fournilTent les moyens de fe les procurer , ils les regardent comme capables de leur procurer une félicité véritable , & de les rendre parfaitement heureux : ils ont cette idée des • richeifes , qu’ elles font la véritable félicité , ou qu’elles donnent le moyen de l’aquerir. C’elt pour cette même raifon qu’ils eftiment particulièrement les glandes dignitex , penfant que ceux qui y font élevez , peuvent tout facrifier à y s leurs Digilized by Google

les hommes peuvent avoir de leurs miſeres, empêchant qu'ils ne les conſiderent: & pour cela occupant leur eſprit ailleurs, il attache ſi fortement ſes Lecteurs à ce qu'il leur propoſe, qu'ils ne peuvent pas porter la vûë d'un autre côté, & voir autre choſe. Nous avons déja parlé de l'artifice dont il ſe ſert: Nous verrons encore plus clairement dans la ſuite de ces Reflexions, comment il produit dans l'eſprit de ceux qui liſent ſes Ouvrages, ce plaiſir que les hommes trouvent à oublier ce qu'ils ſont.

CHAPITRE VII.

Un des moyens dont les Poëtes ſe ſervent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, eſt de leur propoſer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompuës.

LEs Poëtes ne choiſiſſent pas ſeulement pour matiere de leurs Ouvrages, les choſes dans leſquelles on voit paroître quelque ombre de la veritable grandeur, & qui pour cette raiſon ſont agreables: ils y donnent place à toutes celles qui ne plaiſent que parce qu'elles flattent la concupiſcence. Les hommes n'ont du goût & de l'amour que pour les plaiſirs ſenſibles; c'eſt pourquoi, comme les richeſſes fourniſſent les moyens de ſe les procurer, ils les regardent comme capables de leur procurer une felicité veritable, & de les rendre parfaitement heureux: ils ont cette idée des richeſſes, qu'elles ſont la veritable felicité, ou qu'elles donnent le moyen de l'aquerir.

C'eſt pour cette même raiſon qu'ils eſtiment particulierement les grandes dignitez, penſant que ceux qui y ſont élevez, peuvent tout ſacrifier à

46(5 NoüVELtES Reflixion4 leurs plaifirs , que rien ne peut prefcrirc des bornes à leurs voluptez , & qu'ils font les difpenfateurs de celles, dout le refte des hommes peuvent jouir fur la terre. Il n'eft pas difficile aux Poëtes , comme nous avons vû , de tirer des entrailles de 1a terre tout l'or qu'elle cache, de rendre ce métal commun comme le fer. On peut penfer,& dire tout ce que l'on veut. Cependant ces threfors fmaginaires plaifcnt , & un avare qui en entend parler , fe repaît agréablement de ccs imaginations. Dans les Hiftoires Poétiques on ne parle V que de Sceptres & de Couronnes : Toutes les perfonnes que les Poètes introdnifent dans ces ouvrages , font ordinairement illuüres, ou par l'éclat de leur naiffancc ou par les faveurs confiderablcs qu'ils ont reçues de la Fortune. Ce font des Rois,, des Reines, de grands Capitaines, qui paroi (fent fur le Théâtre. II y a bien des gens qui en lifant ces Hilloires, s'imaginent en quelque maniéré être à la Cour, & converfer avec ces Rois & ces Reines, &qui fe plaifent dans ces reprefentations , comme faiîbit ce valet hypocondriaque, qui s'entretenoit une partie delà journée avec un tableau, où étoit reprefenté le facré College dés Cardinaux , croiant converfer effcdlivement avec ces Princes de l'Eglife. Les ambitieux trouvent dans ces ouvrages des images de leur ambition, & les vindicatifs une peinture des effets de la vengeance. On trouve un plaifir exquis à voir & à entendre parler de ce qu'on aime, & même on ne peut fouffrir ceux qui font d'un fentiment contraire , 8c on les regarde comme des Cenfeurs. Auffi les Poëtes prennent bien garde que tout ce qu'ils difent , ou ce qu'ils font dire, foit conforme aux inclinations de ceux qu'ils veulent avoir pour Leéteurs : & comme ils favent fort bien que les perfonnes Chrétiennes DigitizoTby'Gof m,,!.

leurs plaiſirs, que rien ne peut preſcrire des bornes à leurs voluptez, & qu'ils ſont les diſpenſateurs de celles, dout le reſte des hommes peuvent jouïr ſur la terre. Il n'eſt pas difficile aux Poëtes, comme nous avons vû, de tirer des entrailles de la terre tout l'or qu'elle cache, de rendre ce métal commun comme le fer. On peut penſer, & dire tout ce que l'on veut. Cependant ces threſors imaginaires plaiſent, & un avare qui en entend parler, ſe repaît agréablement de ces imaginations. Dans les Hiſtoires Poëtiques on ne parle que de Sceptres & de Couronnes : Toutes les perſonnes que les Poëtes introduiſent dans ces ouvrages, ſont ordinairement illuſtres, ou par l'éclat de leur naiſſance ou par les faveurs conſiderables qu'ils ont reçuës de la Fortune. Ce ſont des Rois, des Reines, de grands Capitaines, qui paroiſſent ſur le Théatre. Il y a bien des gens qui en liſant ces Hiſtoires, s'imaginent en quelque maniere être à la Cour, & converſer avec ces Rois & ces Reines, & qui ſe plaiſent dans ces repreſentations, comme faiſoit ce valet hypocondriaque, qui s'entretenoit une partie de la journée avec un tableau, où étoit repreſenté le ſacré College des Cardinaux, croiant converſer effectivement avec ces Princes de l'Egliſe.

Les ambitieux trouvent dans ces ouvrages des images de leur ambition, & les vindicatifs une peinture des effets de la vengeance. On trouve un plaiſir exquis à voir & à entendre parler de ce qu'on aime, & même on ne peut ſouffrir ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, & on les regarde comme des Cenſeurs. Auſſi les Poëtes prennent bien garde que tout ce qu'ils diſent, ou ce qu'ils font dire, ſoit conforme aux inclinations de ceux qu'ils veulent avoir pour Lecteurs : & comme ils ſavent fort bien que les perſonnes Chrétiennes

SUR l’Art Poetiqui. Parf, T. Ch VII. ficnnes ne s’amuferont pas à lire leurs ouvrages , & qu’ainfi ils n’écrivent que pour ceux dont la vie cft toute payenne , ils ne parlent jamais des vertus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Pénitence , de l’Humilité : la reprefentation de ces Vertus n’étant pas propre pour divertir les gens du inonde. S’ils prôpofent de grands exemples de Challeté * & de Juftice , ils les corrompent : C’eft le defirde fe- Gloire qui e»eft le principe , & ils ne les font [paroître que par cet endroit en ceux qui en font ornez. Chez eux l’on ne fait rien par un pur amour de Dieu, & l’on n’y facrifie qu’à l’idole de la vanité & de' l’amour propre : parce que c’eft l’amour propre , & le defir de la gloire , qui font les rcflbrts cachez de tous les mouvemens des hommes. L’on n’èftime & l’on n'aime dans le monde les vertus , que parce qu’elles font confîderer ceux qui les pofledent, & qu’elles fervent à-' l’établiflement de leur fortune. Les Héros des Poètes, c’dl à dire, ceux dont ils entreprennent de celebrer les belles aélions, font tous genereux & grands Capitaines : ils font intrépides dans les dangers, & forts dans les combats. Ces vertus font fans doute très-confiderables en elles-mêmes, & elles méritent des Ibüanges quand elles fe trouvent dans un cœur Chrétien , mais elles font criminelles & plûtôt des vices que des vertus, par le côté par lequel les hommes corrompus les regardent Scies admirent. Pour" • le comprendre , confiderez que lorfque nous fuivons les inclinations de nôtre nature corrompue ; il n’y a rien que nous fouhaitions avec plus de pafI • lion que de commander , Sc de nous aflujettir I ■ ceux avec qui nous vivons; d’en être refpeaé 8c redouté. Or comme chacun a cette même ambition , l’on ne peut . acquérir cette domination au - y 6 préi

Digilized by Google

tiennes ne s'amuſeront pas à lire leurs ouvrages, & qu'ainſi ils n'écrivent que pour ceux dont la vie eſt toute payenne, ils ne parlent jamais des vertus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Penitence, de l'Humilité : la repreſentation de ces Vertus n'étant pas propre pour divertir les gens du monde.

S'ils propoſent de grands exemples de Chaſteté & de Juſtice, ils les corrompent : C'eſt le deſir de la Gloire qui en eſt le principe, & ils ne les font paroître que par cet endroit en ceux qui en ſont ornez. Chez eux l'on ne fait rien par un pur amour de Dieu, & l'on n'y ſacrifie qu'à l'idole de la vanité & de l'amour propre : parce que c'eſt l'amour propre, & le deſir de la gloire, qui ſont les reſſorts cachez de tous les mouvemens des hommes. L'on n'eſtime & l'on n'aime dans le monde les vertus, que parce qu'elles font conſiderer ceux qui les poſſedent, & qu'elles ſervent à l'établiſſement de leur fortune.

Les Heros des Poëtes, c'eſt à dire, ceux dont ils entreprennent de celebrer les belles actions, ſont tous genereux & grands Capitaines : ils ſont intrepides dans les dangers, & forts dans les combats. Ces vertus ſont ſans doute très-conſiderables en elles-mêmes, & elles meritent des loüanges quand elles ſe trouvent dans un cœur Chrétien, mais elles ſont criminelles & plûtôt des vices que des vertus, par le côté par lequel les hommes corrompus les regardent & les admirent. Pour le comprendre, conſiderez que lorſque nous ſuivons les inclinations de nôtre nature corrompuë; il n'y a rien que nous ſouhaitions avec plus de paſſion que de commander, & de nous aſſujettir ceux avec qui nous vivons; d'en être reſpecté & redouté. Or comme chacun a cette même ambition, l'on ne peut acquerir cette domination au

*4^8 Nouvelles Réflexions préjudice des autres , que par la violence : ainfi il arrive qu'il n'y a que ceux qui ont de la hardielTe & de la force , qui puiflent fecoüer le joug qu'on leur impofe , & en charger les autres. C'ell pourquoi comme on defire cette hardicfle & cette force, l'on en conçoit une grande eftime; &lors qu'on lit dans un Poète les combats 8c les vi(floires d'un Héros, chacun qui voudroit être ce qu'il lit , prend plaifir dans cette Icéture , 8c donne a- vec joie toute fon attention à un récit qui lui cil fl agréable. Chapitre VIII. V Amour ejl l'ame de la Pvejîer les Poètes ^arln rcfrefentation de cette fajfwn arrêtent les ej prêts fen~ fuels. Il ejl d'autant plus dangereux , que ces Poètes tachent de cacher les déreglemens de cette pajpor» , t LEs Poètes donnent quelque partie de leurs ouvrages à l'ambition; mais ils les confacrent tous entiers à l'amour; 8c c'eft toûjours fur quelque intrigue amoureufe que roule toute la pièce, particulieiement danslesPoèlies du tems. il n'y a pas un eiprit fenfuel , qui ne foit brûlé de quelque flamme impudique; 8c qui par confequent ne life avec plailir les reprefentations que les Poètes font de CCS fales atfections , comme S. Auguftin l'avoit expérimenté avant fa convcrfion. J'avois , dit-il , une paflion violente pour les fpeétacles du théâtre ; qui étoient pleins des images de mes miferes, 8c des flammes amoureufes, quien"tretenoient le feu qui me devoroit: Rapiebant me in fpeftacula tbeatrtca » plena imagtnibus miferiarum tnearum isf fomitibus ignu mi, U eft certain que Digitizeâ by Go

préjudice des autres, que par la violence : ainſi il arrive qu'il n'y a que ceux qui ont de la hardieſſe & de la force, qui puiſſent ſecoüer le joug qu'on leur impoſe, & en charger les autres. C'eſt ponrquoi comme on deſire cette hardieſſe & cette force, l'on en conçoit une grande eſtime; & lors qu'on lit dans un Poëte les combats & les victoires d'un Heros, chacun qui voudroit être ce qu'il lit, prend plaiſir dans cette lecture, & donne avec joie toute ſon attention à un recit qui lui eſt ſi agréable.

CHAPITRE VIII.

L'Amour eſt l'ame de la Poëſie: les Poëtes par la repreſentation de cette paſſion arrêtent les eſprits ſenſuels. Il eſt d'autant plus dangereux, que ces Poëtes tâchent de cacher les déreglemens de cette paſſion.

LEs Poëtes donnent quelque partie de leurs ouvrages à l'ambition; mais ils les conſacrent tous entiers à l'amour; & c'eſt toûjours ſur quelque intrigue amoureuſe que roule toute la piece, particulierement dans les Poëſies du tems. Il n'y a pas un eſprit ſenſuel, qui ne ſoit brûlé de quelque flamme impudique; & qui par conſequent ne liſe avec plaiſir les repreſentations que les Poëtes font de ces ſales affections, comme S. Auguſtin l'avoit experimenté avant ſa converſion. J'avois, dit-il, une paſſion violente pour les ſpectacles du theatre ; qui étoient pleins des images de mes miſeres, & des flammes amoureuſes, qui entretenoient le feu qui me devoroit: *Rapiebant me in ſpectacula theatrica, plena imaginibus miſeriarum mearum & fomitibus ignis mei.* Il eſt certain que

plus

su*. l’Art Po£Ti«iyE. Part. /. Ch. VIII. 4^9 ■ plus on a le cœur corrompu, plus on trouve de plai• fir dans ces- choies ; car on ne fe diyertit pas à voir ce qui choque nôtre humeur , ni ce qui répugné à nôtre inclination. Un Chrétien qui fait que Dieu eft jaloux, & qu’il ne veut point que nôtre cœur foit partagé en^ tre fon amour & ccliri du monde, ne peut voir fans gémir une perforine dont toutes les afFeélions . font tournées vers les créatures. Auffi ce n’ell pas pour lui, comme nous avons dit, quefcjoüent les . Comédies : c’ell pour ceux qui ne conçoivent point de plusgrandsplaifirsqued’aimer&: d’être aimé, & qui délirent qu’ou excite le feu de leurs paffions , qui font comme des playes de leurs âmes , lefquelles ils font bien aifes qu’on égratigne, pour en augmenter l’ardeur, parce que cela leur donne du plaifir. • . Âinfi l’Amour eft l’ame de la Poëfie : elle languit, quand elle ne fait pas une agréable peinture de cette paflior , & elle ne peut plaire aux cfprits corrompus qui en font les Ledeurs ordinaires. Qu’on ne me dife point que l’Amour eft bien la Paffion dont les Poètes font dé plus vives & de .plus frequentes peintures; mais que celui qu’ils rcprefentent efttqûjours honnête, & qu’ils prennent foin d’en bannir' toutes les ordures : ce foin ne rend pa^ la Poëfie innocente, mais feulement plus dan- , gereufe. ,Les Poëtes ne tâchent que de déguifej' les Pàlfions, &‘de cacher leur difformité. Les re;mors de confcience, les peines, les douleurs qui tourmentent ceux qui fuivent les affedions déréglées de leur cœur , font des barrières qui retiennent les hommes. Un ambitieux quitte fon ambition, conliderant que tout le monde s’élèvera contre lui. Un vindicatif ne fe vange pas , craignant que l’on ne fe vange auffi du mal qu’il voudroit bien faire. ' Un avare fe dégoûte, de fes rf- - Y ^ ‘ - çhefDigilized by Google

plus on a le cœur corrompu, plus on trouve de plaiſir dans ces choſes; car on ne ſe divertit pas à voir ce qui choque nôtre humeur, ni ce qui repugne à nôtre inclination.

Un Chrétien qui ſait que Dieu eſt jaloux, & qu'il ne veut point que nôtre cœur ſoit partagé entre ſon amour & celui du monde, ne peut voir ſans gemir une perſonne dont toutes les affections ſont tournées vers les creatures. Auſſi ce n'eſt pas pour lui, comme nous avons dit, que ſe joüent les Comedies: c'eſt pour ceux qui ne conçoivent point de plus grands plaiſirs que d'aimer & d'être aimé, & qui deſirent qu'ou excite le feu de leurs paſſions, qui ſont comme des playes de leurs ames, leſquelles ils ſont bien aiſes qu'on égratigne, pour en augmenter l'ardeur, parce que cela leur donne du plaiſir.

Ainſi l'Amour eſt l'ame de la Poëſie: elle languit, quand elle ne fait pas une agreable peinture de cette paſſion, & elle ne peut plaire aux eſprits corrompus qui en ſont les Lecteurs ordinaires.

Qu'on ne me diſe point que l'Amour eſt bien la Paſſion dont les Poëtes font de plus vives & de plus frequentes peintures; mais que celui qu'ils repreſentent eſt toûjours honnête, & qu'ils prennent ſoin d'en bannir toutes les ordures: ce ſoin ne rend pas la Poëſie innocente, mais ſeulement plus dangereuſe. Les Poëtes ne tâchent que de déguiſer les Paſſions, & de cacher leur difformité. Les remors de conſcience, les peines, les douleurs qui tourmentent ceux qui ſuivent les affections déreglées de leur cœur, ſont des barrieres qui retiennent les hommes. Un ambitieux quitte ſon ambition, conſiderant que tout le monde s'élevera contre lui. Un vindicatif ne ſe vange pas, craignant que l'on ne ſe vange auſſi du mal qu'il voudroit bien faire. Un avare ſe dégoûte, de ſes ri-

470 NoüvELtis Réflexion» ehefles, dont la pofleffion lui donne tant d'inquié* tudes. Enfin les impudiques trouvent dans leurs dére" glemens mêmes la punition de leurs déreglemens. Mais les Poètes fcparent toutes ces amertumes de la douceur des pallions; ils en coupent toutes les épines : ainfi dans les reprcfentations qu'ils en font , il ne paroît rien qui puifle donner la crainte des'y ; laifler furprendre: de forte que leurs Ledeurs trou' vent des peintures tres-achevces de ce qu'ils voudroient être. Les ambitieux y voyent qu'on fuit Fambition fans périls: les vindicatift la vengeance exercée inmunement: les avares y trouvent les richefies pofiedées fans inquiétudes ; & les impudi'ques y voyent des amans qui brûlent continuellement l'un pour l'autre , fans qu'ils s'engagent dans aucune chofequi puilTe faire critiquer leui s amours,& leur donner des rémoi s de confcience. Les plus infâmes débaucher fouhaiteroient parmi leurs ordures , pafier pour honnêtes gens, ainlî" ■que faint Auguftin le dit de lui-même, lorsqu'il fe rouloit encore dans la boüe de fes defordres : Cependant, dit-il, i'étois fi difforme & fi infâme, que je ne travaülois par mon excefiive vanité,qu'à paroître honnête homme & agréable : Et tnmen jot/fus atque inhonefîus , etegans nrhaHus effe geftiebam itbunrfanti vaniiate. Le Poète ell maître de fes Versi il peut feindre des amours chafies entre une fille & un jeune homme qui s'aiment pafiionnément , qui retrouvent fouvent feuls, qui font de longs voyages enfemble, comme' Theagene & Cariclée dans l'HifioireEthiopiqued'Heliodore , qui vont toujours fur le bord du précipice fans y tomber. Le Poète eft. dis-je, maître de fes Vers, mais il ne l'efi pas du cœur de l'homme. Il peut rcgler & les actions 8c les paroles de ceux qu'il fait agir -8c parler ; maiscen'effc pas à dire qu'il fe puifle faire que deux perfonnes Digilized-by

SUR l’Art Poetiqtje. Pert.I. Cb.VIII. s’cxpofent à de fi grands périls fans y fuccomber & qu’ils s'approchent fi près du feu fans fe brûler. Il ne peut pas non plus regkr les penfées & les affeélions de ceux qui lifent fes Ouvrages, & prévenir tous les mauvais effet» que caufent infailliblement les funeftcs images dont ilreraplitleurefprit. C’efl donc une mauvaife raifon pour excuferles Poètes, que de dire quedans cesimages qu’ils cxpofcnt des effets de l'Amour , ils ne font rien paroüre que de chafle & d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poifon fous ui) voile d’autant plus dangereux au’il clt plus artificieux. Par exemple dans l’Hiftoire Kthiopique d’Heliodore , Cariclée qui s’étoit fait enlever par Theîgene, avant que de commencer feule aveclui un grand voyage, exige un ferment de lui qu'il vivra challemcnt avec elle, & il lui en donne fa foi. L’Auteur leur fait renouvelJcr cette promeffedans les plus grands tranfports de l’amour, parmi lescarefîes tendres qu’ils fe font. 11 fait voir que cette promeffe n’a point été violée , en expofant Cariclée à l’épreuve du bûcher ardent fur lequel elle monte, & dont, parce qu’celle elt Vierge, elle ne reçoit pas la moindre offenfe. Peut-on penfer avec quelque raifon, que cette Hifloireà caufe des circonftanccs d’une honnêteté apparente, en foit moins dangereufe? Peut-on croireque la peinture de la Paffion ardente qu’ont l’un pour l’autre Thcagene & Cariclée , tous deux jeunes ,- ne produife point de mauvais effets dans l’efprit de ceux qui lifent ce Roman? Salefture remplît-elle moins l’efprit d’images licentieufes , qui corrompent & qui échauffent l’imagination des Lcéfeursè Au contraire cet artifice d’Heliodorc, qu’on appelle le Pere des Romans & des Hiftoires Poétiques, ne tend qu’à autorifer le déreglement du cœur, & Digitized by Google

s'expoſent à de ſi grands perils ſans y ſuccomber, & qu'ils s'approchent ſi près du feu ſans ſe brûler. Il ne peut pas non plus regler les penſées & les affections de ceux qui liſent ſes Ouvrages, & prévenir tous les mauvais effets que cauſent infailliblement les funeſtes images dont il remplit leur eſprit.

C'eſt donc une mauvaiſe raiſon pour excuſer les Poëtes, que de dire que dans ces images qu'ils expoſent des effets de l'Amour, ils ne font rien paroître que de chaſte & d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poiſon ſous un voile d'autant plus dangereux qu'il eſt plus artificieux.

Par exemple dans l'Hiſtoire Ethiopique d'Heliodore, Cariclée qui s'étoit fait enlever par Theagene, avant que de commencer ſeule avec lui un grand voyage, exige un ſerment de lui qu'il vivra chaſtement avec elle, & il lui en donne ſa foi. L'Auteur leur fait renouveller cette promeſſe dans les plus grands tranſports de l'amour, parmi les careſſes tendres qu'ils ſe font. Il fait voir que cette promeſſe n'a point été violée, en expoſant Cariclée à l'épreuve du bucher ardent ſur lequel elle monte, & dont, parce qu'elle eſt Vierge, elle ne reçoit pas la moindre offenſe. Peut-on penſer avec quelque raiſon, que cette Hiſtoire à cauſe des circonſtances d'une honnêteté apparente, en ſoit moins dangereuſe? Peut-on croire que la peinture de la Paſſion ardente qu'ont l'un pour l'autre Theagene & Cariclée, tous deux jeunes, ne produiſe point de mauvais effets dans l'eſprit de ceux qui liſent ce Roman? Sa lecture remplit-elle moins l'eſprit d'images licentieuſes, qui corrompent & qui échauffent l'imagination des Lecteurs? Au contraire cet artifice d'Heliodore, qu'on appelle le Pere des Romans & des Hiſtoires Poëtiques, ne tend qu'à autoriſer le déreglement du cœur, &

471 NouvEitîs Reflétions à perfuader aux jeunesgens qu’ils peuvent fans rien craindre s’engager dans les plus grands périls. ',mi, ■■■.>■■ — ■ ■ .É.É _ — ■ , ^ - * > l ' Chapitre IX. ' L'komme ne peut vivre fans amour : Son defordrt - vient de ce qu'il le tourne vers les Créatures au lieu -, de le tourner vers Dieu, La V défie entretient ce - defordre. V * CE defir ardent avec lequel lés hommes cherchent un objet qu’ils puiifent aimer & en être aimez, naît de la corruption de leur cœur, &de l’état miferable, où ils font par le péché du premier homme. Nous fommes faits pour ai mer une beauté parfaite, qui cft Dieu, & pour jouir des challes delices qui accompagnent cet amour. Nous avons en nous comme un poids qui nous ' porte toujours vers ce côté. C’eft ce qui fait que ceux qui vivent dans l’oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être fans amour, ils tournent cette inclination vers les Créatures ,& en cherchent quelqu’une à laquelle ils s’attachent. Ils veulent •aufli être aimez; car toutes les affeéfions qui partent du cœur des méchans^ y retournent par un cercle neceflaire. 11 n’y a donc rien qui leurplaife davantage que d’aimer & d’être aimez, & par confequent il n’y a point de peinture qui leur foit plus plus agréable que celle de ces amours fidcles , où l’on ne voit rien de fâcheux, car le Poète cache toutes les fuites funeftes de ces amours; L’on trouve toûjours dans leurs Ouvrages deux perlbnnes qui brûlent l’une pour l’autre : ils forment entre elles une fi parfaite & fi douce union , que les travaux, les guerres, les mauvaiies fortunes ne font point capables Digitized by Goo^

à perſuader aux jeunes gens qu'ils peuvent ſans rien craindre s'engager dans les plus grands perils.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut vivre ſans amour : Son deſordre vient de ce qu'il le tourne vers les Creatures au lieu de le tourner vers Dieu. La Poëſie entretient ce deſordre.

CE deſir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puiſſent aimer & en être aimez, naît de la corruption de leur cœur, & de l'état miſerable, où ils ſont par le peché du premier homme. Nous ſommes faits pour aimer une beauté parfaite, qui eſt Dieu, & pour joüir des chaſtes delices qui accompagnent cet amour.

Nous avons en nous comme un poids qui nous porte toûjours vers ce côté. C'eſt ce qui fait que ceux qui vivent dans l'oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être ſans amour, ils tournent cette inclination vers les Creatures, & en cherchent quelqu'une à laquelle ils s'attachent. Ils veulent auſſi être aimez; car toutes les affections qui partent du cœur des méchans, y retournent par un cercle neceſſaire.

Il n'y a donc rien qui leur plaiſe davantage que d'aimer & d'être aimez, & par conſequent il n'y a point de peinture qui leur ſoit plus plus agreable que celle de ces amours fideles, où l'on ne voit rien de fâcheux, car le Poëte cache toutes les ſuites funeſtes de ces amours; L'on trouve toûjours dans leurs Ouvrages deux perſonnes qui brûlent l'une pour l'autre : ils forment entre elles une ſi parfaite & ſi douce union, que les travaux, les guerres, les mauvaiſes fortunes ne ſont point capables de

Digitized by Google

-V X* SUR l’Art Portique. Part.I. Ch. IX. 14^ de la rompre ni de troubler par confequent leurs plaifirs, que ces Poëtes rendent ainli comme immuables-ëc infinis : 'de forte qu’ils perfuadent facilement leurs Leéleurs, qu’ils ne trouvent que trop dilpofex à les croire , que c’eft dans ces amours que confiftc le bonheur que cherche la Nature. Ils font naître mille incidens propres à faire paroltre les forces de l’amour: ils reprefentent l’un des deux amans dans quelque difgrace de la Fortune: dans cet état ils reçoivent tantde confolation de la fidelité, de la perfonne qui les aime , que ces difgraces leur font douces. C’elt ce qui fait naître cette fauffe opinion , que de véritables amans ne .peuvent jamais être malheureux. • . i » 11 cft certain cependant que l’on ne peut conferver fon cœur dans la pureté de l’amour de Dieu , qu’en le tenant fermé à toutes les penfées &jà toutes les images qui nous reprefentent les douceurs de ces folles amours du monde , & aux plus légers fentimens de fenfualité quigagncntl’ame &lacor. rompent; Omni cujlodiâ fer’va cor tuftm. Il faut s’appliquer, à.confiderer fouvent les malheurs oùfe précipitent ceux qui lâchent tant foit peu la bride à leurs Pafiions , la perte qu’ils font de leur teins, de leurs biens, de leur honneur, de leur fanté, de leur vie; il faut être perfuadé que lesamours entre des perfonnes de differensfexes, qu’on appelle honnêtes, ne demeurent pas long-tetns captives fous les Loix ded’Honneur; que li l’onn’é.vite tout ce qui peut faire; naître 6c entretenir un feu femblable, on en efi enfin confumé. ,:CefoDtlà les confiderations dont ojn doit,, s’occuper toûjours, pour fe défendre contre les attaques de k cupidité , qui ne nous lailTe jamais en repos. ; Les Poëtes travaillent à détournerl’efpritdcces reflexions; ils le rempliflept d’une ,gran,de^eftimc pour les Créatures; ils en relevent la beauté; 6e ■ ‘ ‘ ils Digitized by Google

de la rompre ni de troubler par conſequent leurs plaiſirs, que ces Poëtes rendent ainſi comme immuables & infinis: de ſorte qu'ils perſuadent facilement leurs Lecteurs, qu'ils ne trouvent que trop diſpoſez à les croire, que c'eſt dans ces amours que conſiſte le bonheur que cherche la Nature. Ils font naître mille incidens propres à faire paroître les forces de l'amour: ils repreſentent l'un des deux amans dans quelque diſgrace de la Fortune: dans cet état ils reçoivent tant de conſolation de la fidelité de la perſonne qui les aime, que ces diſgraces leur ſont douces. C'eſt ce qui fait naître cette fauſſe opinion, que de veritables amans ne peuvent jamais être malheureux.

Il eſt certain cependant que l'on ne peut conſerver ſon cœur dans la pureté de l'amour de Dieu, qu'en le tenant fermé à toutes les penſées & à toutes les images qui nous repreſentent les douceurs de ces folles amours du monde, & aux plus legers ſentimens de ſenſualité qui gagnent l'ame & la corrompent; *Omni cuſtodiâ ſerva cor tuum.*

Il faut s'appliquer à conſiderer ſouvent les malheurs où ſe precipitent ceux qui lâchent tant ſoit peu la bride à leurs Paſſions, la perte qu'ils font de leur tems, de leurs biens, de leur honneur, de leur ſanté, de leur vie; il faut être perſuadé que les amours entre des perſonnes de differens ſexes, qu'on appelle honnêtes, ne demeurent pas long-tems captives ſous les Loix de l'Honneur; que ſi l'on n'évite tout ce qui peut faire naître & entretenir un feu ſemblable, on en eſt enfin conſumé. Ce ſont-là les conſiderations dont on doit s'occuper toûjours, pour ſe défendre contre les attaques de la cupidité, qui ne nous laiſſe jamais en repos.

Les Poëtes travaillent à détourner l'eſprit de ces reflexions; ils le rempliſſent d'une grande eſtime pour les Creatures; ils en relevent la beauté; & ils

474 Nouvelles Réflexion» ^ils employcnt tout leur art pour les ftire paroftre •aimables à ceux qui lescroyent; au lieu que ceux qui apperçoivcnt ce au' elles font , c'cftà dire leur néant , les jugent indignes de nôtre amour, & regardent comme des extravagans ceux qui s'attachent a elles, imparfaites comme elles font & fujettes à mille accidens qui les éloignent de nous, ou nous feparent d'elles. Ce n'eft pas feulement du côté de nôtre intérêt, par la perte de l'honneur, des biens & de la fanté. que l'on doit juger que rien n'eft plus funefte à l'homme que la paflion de l'amour, mais principalement du côte de la Religion. Quand ces amours ardentes entre deux perfonnes feroient honnêtes aux yeux des hommes , elles ne font pas chrétiennes.' Nôtre cœur eft un autel où Dieu ne fouffre point qu'on facrifie irapumément à d'autres qu'à lui, & qu'on y allume un feu étranger: il ne veut pas être adoré dans un 'Temple où une Idole eft révérée. Aufli-iôt que les Philiftins eurent placé fon Arche dans le Tem■ple de Dagon , la ftatuë de cette faufte Divinit^é f^ut renverfée par terre ; & il ne permit pas que les Romains , qui drefloient des Autels aux Dieux de toutes les differentes Nations du monde , l'honoraffent , qu'après qu'ils curent renverfé leurs Idoles. Qu*on ne s'y trompe pas, ce n'eft pas un petit mal de pcnferjqur 8c nuit à une Créature , de tourner toutes fes affedions vers elle, quoi qu'en apparence on s'imagine ne vouloir pas commettre une adion défendue parla Loi de Dieu: cependant on ne penfe prefquc point à lui , on ne pouffe pas un foûpir , il ne fe forme pas un defir nour lui dans nôtre cœur pendant qu'il fe répand tout entier dans ces folles amours. Nous devons neanmoins <ûmer Dieu de tout nôtre cœur, 8c par confequent ü Digitized by Goo^l

ils employent tout leur art pour les faire paroître aimables à ceux qui les croyent: au lieu que ceux qui apperçoivent ce qu'elles ſont, c'eſt à dire leur neant, les jugent indignes de nôtre amour, & regardent comme des extravagans ceux qui s'attachent à elles, imparfaites comme elles ſont & ſujettes à mille accidens qui les éloignent de nous, ou nous ſeparent d'elles.

Ce n'eſt pas ſeulement du côté de nôtre interêt, par la perte de l'honneur, des biens & de la ſanté, que l'on doit juger que rien n'eſt plus funeſte à l'homme que la paſſion de l'amour, mais principalement du côté de la Religion.

Quand ces amours ardentes entre deux perſonnes ſeroient honnêtes aux yeux des hommes, elles ne ſont pas chrétiennes. Nôtre cœur eſt un autel où Dieu ne ſouffre point qu'on ſacrifie impunément à d'autres qu'à lui, & qu'on y allume un feu étranger: il ne veut pas être adoré dans un Temple où une Idole eſt réverée. Auſſi-tôt que les Philiſtins eurent placé ſon Arche dans le Temple de Dagon, la ſtatuë de cette fauſſe Divinité fut renverſée par terre; & il ne permit pas que les Romains, qui dreſſoient des Autels aux Dieux de toutes les differentes Nations du monde, l'honoraſſent, qu'après qu'ils eurent renverſé leurs Idoles.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'eſt pas un petit mal de penſer jour & nuit à une Creature, de tourner toutes ſes affections vers elle, quoi qu'en apparence on s'imagine ne vouloir pas commettre une action défenduë par la Loi de Dieu: cependant on ne penſe preſque point à lui, on ne pouſſe pas un ſoûpir, il ne ſe forme pas un deſir pour lui dans nôtre cœur pendant qu'il ſe répand tout entier dans ces folles amours. Nous devons neanmoins aimer Dieu de tout nôtre cœur, & par conſequent

«;r i’Art Poïtiqub. P art. J. Cb. IX. 475 il faut que tous fes mouvemeris tendent vers lui» car il le commande & le veut ainli. Dans toutes les defcriptions que les Poëtes font du tranfport de la paflion de deux amans , ils leur font commette des idolâtries épouventables , comme l’a remarqué une pcrfonne d’une tres-illuftre naiflance »- dans un Traité contre la Comédie. La Créature y chajje Dieu du coeur de rhomme pour y dominer à Ja place , y recevoir des facrifices éf des adorations i y rtgler fes mouvemens, fa con-^ duite , d* fes interets , é>* y faire toutes les fondions de Souverain y qui n'appartiennent ‘qu'à Dieu, qui veut y regner par la charité , qui ejî la fin éf l'aC' cemplijjement de toute la Loi Chrétienne. Ne voyez-’ vous pas , continue cet Auteur , l'Amour traité de cette maniéré fi impie dans les plus belles Tragédies ét Tragi-comedies de nôtre temsî N' ejl -ce pas par eefentiment qu'Alcionée mourant de fa propre main » dit k Lydiet Vous m’avez commandé de vaincre & J’ai vaincu, Vous m’avez commandé de vivre & j’ai vécu. Aujourd’hui vos rigueurs vous demandent ma vie. Mon bras aveuglément l’accorde à vôtre envie. Heureux & fatisfait dans mes adverfîtez , D’avoir jufqu’au tombeau iuivi vos volontcz.) Ch A»
Digitized by Google

il faut que tous ſes mouvemens tendent vers lui, car il le commande & le veut ainſi.

Dans toutes les deſcriptions que les Poëtes font du tranſport de la paſſion de deux amans, ils leur font commetre des idolatries épouventables, comme l'a remarqué une perſonne d'une tres-illuſtre naiſſance, dans un Traité contre la Comedie. *La Creature y chaſſe Dieu du cœur de l'homme pour y dominer à ſa place, y recevoir des ſacrifices & des adorations, y regler ſes mouvemens, ſa conduite, & ſes interêts, & y faire toutes les fonctions de Souverain, qui n'appartiennent qu'à Dieu, qui veut y regner par la charité, qui eſt la fin & l'accompliſſement de toute la Loi Chrêtienne. Ne voyez-vous pas*, continuë cet Auteur, *l'Amour traité de cette maniere ſi impie dans les plus belles Tragedies & Tragi-comedies de nôtre tems? N'eſt-ce pas par ce ſentiment qu'Alcionée mourant de ſa propre main, dit à Lydie?*

Vous m'avez commandé de vaincre & j'ai vaincu,
Vous m'avez commandé de vivre & j'ai vêcu,
Aujourd'hui vos rigueurs vous demandent ma vie,
Mon bras aveuglément l'accorde à vôtre envie,
Heureux & ſatisfait dans mes adverſitez,
D'avoir juſqu'au tombeau ſuivi vos volontez.

47^ Nouvell is Réflexions» C H A P I T R E • X: • ' ' , Les Poètes ne prennent pas toujours U foin de purger de toutes faletez les amours qu'ils reprefentent ; //f • • autorifent les plus fales\amuurs , comme toutes les autres pajpons déréglées. \ TE s Poètes ne fe donnent pas le foin de purger ■*^de toutes faletez ces amours qu'ils reprefentent.- Une amour fi honnête quelle ne le croiToit rien permis , ne plairoit pas à ces efprits cor- > ■rompus qui lifent les Romans: c'eft pourquoi les Auteun de ces Ouvrages laiflent aller quelq^uefois • les amours dont ils font la peinture , aufli loin qu'elles vont en fuivant leur cours ordinaire. Il ife commet des adions criminelles dans les Romans, mais la difformité de ces adions n'y paroit pas : on les déguife , & on les enchâfTc , pour ,ainfi dire, dans de l'or, de forte que ceux qui prennent plaifir dans la reprefentation de ces actions , n'en ont point de fcrupule ; car enfin ceux •qui les commettent font des Dieux & des Déefles , dont il n'y a point de honte d'imiter les adions. C'eft comme dans Terence ce jeune débauché, qui avoît remarqué dans un Tableau que Jupiter avoit fait defeendre une pluye d'or dans Icfeinde Danaé, & avoit ainfi trompé certe femme. Un Dieu a bien voulu faire cette aéiion-, mais quel Dieu ^ Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de Jon tonnerre; & moi qui ne fuis qu'un des moindres d'entre les mortels % f aurais bonté d'imiter le plus grand des Dieux î Le vice fc trouve dans les Héros des Poètes , & dans tous leurs grands hommes. Quoi que vindicatifs , ambitieux , fuperbes , ils ne paroiftent pas Digltizedtiy Google

CHAPITRE X.

Les Poëtes ne prennent pas toûjours le ſoin de purger de toutes ſaletez les amours qu'ils repreſentent; ils autoriſent les plus ſales amours, comme toutes les autres paſſions déreglées.

LEs Poëtes ne ſe donnent pas le ſoin de purger de toutes ſaletez ces amours qu'ils repreſentent. Une amour ſi honnête qu'elle ne ſe croiroit rien permis, ne plairoit pas à ces eſprits corrompus qui liſent les Romans: c'eſt pourquoi les Auteurs de ces Ouvrages laiſſent aller quelquefois les amours dont ils font la peinture, auſſi loin qu'elles vont en ſuivant leur cours ordinaire. Il ſe commet des actions criminelles dans les Romans, mais la difformité de ces actions n'y paroît pas: on les déguiſe, & on les enchâſſe, pour ainſi dire, dans de l'or, de ſorte que ceux qui prennent plaiſir dans la repreſentation de ces actions, n'en ont point de ſcrupule; car enfin ceux qui les commettent ſont des Dieux & des Déeſſes, dont il n'y a point de honte d'imiter les actions.

C'eſt comme dans Terence ce jeune débauché, qui avoit remarqué dans un Tableau que Jupiter avoit fait deſcendre une pluye d'or dans le ſein de Danaé, & avoit ainſi trompé certe femme. *Un Dieu a bien voulu faire cette action, mais quel Dieu? Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de ſon tonnerre; & moi qui ne ſuis qu'un des moindres d'entre les mortels, j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux?*

Le vice ſe trouve dans les Heros des Poëtes, & dans tous leurs grands hommes. Quoi que vindicatifs, ambitieux, ſuperbes, ils ne paroiſſent

pas

 pas moins confiderables parmi les hommes, &. moins chéris des Dieux ; ainfi en confacrant leurs, . perfonnes , ils confacrent leurs vices , & rendent par ce moien la vengeance , l'ambition , l’orgueil & l’adultcre honorables. Les hommes ne défirent rien davantage que d’allier la vertu avec le vice , afin de jouir en même tems des douceurs de la volupté, & du repos de la bonne confcience. ' Les Poètes font d’intelligence avec eux là-dcffus, & pour autorifer leurs defordres, & les déli-vrer de la honte qu’ils ont en les commettant , ils' feignent que les Dieux mêmes font fujets à l'amour & à la vengeance ; ils les font querelleux ; adultérés ; en un mot ils s’efforcent autant qu’ils Icpeuvent , de faire les hommes Dieux ; & au contraire des Dieux mêmes ils en font des hommes , leur attribuant des aétions humaines & criminelles,, afin qu’elles ne paflent plus pour telles , comme faint, Auguftin le leur reproche dans le Liv.I.Chap. i6*« de les Conf. & que ceux qui les commettent femblent imiter plutôt les Dieux celeftes & tout-puiffans, que des hommes perdus &fcelerats. Celt ce que les Payens mêmes ont eu en horreur. Les Poètes , s’écrie Cicéron , feroient bien mieux de rendre les hommes femblables aux Dieux , que de rendre ainfi les Dieux femblables aux hommes. Humana ad. Deos transfer unt , àivlna malleni ad nos. t ’ ; ' 1 Si le refpeét que les Poètes doivent avoir pour kurs Dieux, n’a pas empêché qu’ils n’en aient été ks calomniateurs publics, comme les appelle Tertullicn au Traité des Speétacles, criminatores & detraâiores Deorum j II ne faut pas s’étonner s’ils attribuent tant de vices à leurs Héros. Ils leur donnent à la vérité toutes les venus éclatantes qui font du bruit dans le monde : ils les font pieux extérieurement envers les Dkux , mais avec toute cette pieté Digitized by Google

pas moins conſiderables parmi les hommes, & moins cheris des Dieux; ainſi en conſacrant leurs perſonnes, ils conſacrent leurs vices, & rendent par ce moien la vengeance, l'ambition, l'orgueil & l'adultere honorables. Les hommes ne déſirent rien davantage que d'allier la vertu avec le vice, afin de jouïr en même tems des douceurs de la volupté, & du repos de la bonne conſcience.

Les Poëtes ſont d'intelligence avec eux là-deſſus, & pour autoriſer leurs deſordres, & les délivrer de la honte qu'ils ont en les commettant, ils feignent que les Dieux mêmes ſont ſujets à l'amour & à la vengeance; ils les font querelleux, adulteres; en un mot ils s'efforcent autant qu'ils le peuvent, de faire les hommes Dieux; & au contraire des Dieux mêmes ils en font des hommes, leur attribuant des actions humaines & criminelles, afin qu'elles ne paſſent plus pour telles, comme ſaint Auguſtin le leur reproche dans le Liv. I. Chap. 16. de ſes Conf. & que ceux qui les commettent ſemblent imiter plûtôt les Dieux celeſtes & tout-puiſſans, que des hommes perdus & ſcelerats. C'eſt ce que les Payens mêmes ont eu en horreur.

Les Poëtes, s'écrie Ciceron, feroient bien mieux de rendre les hommes ſemblables aux Dieux, que de rendre ainſi les Dieux ſemblables aux hommes. *Humana ad Deos transferunt, divina mallem ad nos.*

Si le reſpect que les Poëtes doivent avoir pour leurs Dieux, n'a pas empêché qu'ils n'en aient été les calomniateurs publics, comme les appelle Tertullien au Traité des Spectacles, *criminatores & detractores Deorum*; Il ne faut pas s'étonner s'ils attribuent tant de vices à leurs Heros. Ils leur donnent à la verité toutes les vertus éclatantes qui font du bruit dans le monde: ils les font pieux exterieurement envers les Dieux, mais avec toute cette

 pieté ces Héros font des hommescoleres, violens, ambitieux , vindicatifs , qui font brûlez de fcux^ impudiques : & cependant il faut fuppofcr que ce font de grands hommes qui méritent rcllirae & l'amour de tout le monde. Et en effet le deffcin des Poètes en les chargeant de tant de defauts , n'eft pas de leur ôter rien de cette gloire qu'ils fc font acquife par leurs travaux. Ce feroit mal entendre la Poétique, que de prétendre que les Poètes pechent contre leur Art , lequel' demande queitout ce qu'ils difent contribue à établir l'eftime du Héros deleurPicce; car ils répondent fort bien qu'ils font obligez de faire paroitre leurs Héros vertueux , mais de ces vertus qui font eftimées dans le mondé , ôc de les exemter des defauts que les hommes condamnent; or l'amour, l'ambition & la vengeance même, quand elles font exercées avec certaines Loix, paffent pour des vertus. Mais à parler proprement , il n'y a point de vertus parmi ceux qui fuivent la corruption du fiecle : on s'y fert de fon apparence pour cacher la laideur du vice. L'impureté eft une galanterie quand on évite le bruit & les fcandalcs. Lesvoleriesfont desadreffes, quand on trouve le moi end'enlever le bien de fon voifin fans qu'il s'en apperçoive & qu'il crie au voleur : L'ambition, qui ne fe fert point de nioiens bas pour arriver à fes fins , paffe pour une grandeur de courage. En un mot toute la vertu des gens tdu monde confifle feulement dans l'obfervation de certaines bicnféances , aufquclles on a attaché une idée d'honnêteté. Ceft donc une neceffité aux Poètes de former leurs Héros fur cette idée que les hommes à qui ils veulent plaire , ont de la vertu : & lors qu'ils y réunifient, ils fatisfont merveilleufement ; caries i perDigilizedby GoO^li

pieté ces Heros ſont des hommes coleres, violens, ambitieux, vindicatifs, qui ſont brûlez de feux impudiques: & cependant il faut ſuppoſer que ce ſont de grands hommes qui meritent l'eſtime & l'amour de tout le monde. Et en effet le deſſein des Poëtes en les chargeant de tant de defauts, n'eſt pas de leur ôter rien de cette gloire qu'ils ſe ſont acquiſe par leurs travaux.

Ce ſeroit mal entendre la Poëtique, que de pretendre que les Poëtes pechent contre leur Art, lequel demande que tout ce qu'ils diſent contribuë à établir l'eſtime du Heros de leur Piece; car ils répondent fort bien qu'ils ſont obligez de faire paroître leurs Heros vertueux, mais de ces vertus qui ſont eſtimées dans le monde, & de les exemter des defauts que les hommes condamnent: or l'amour, l'ambition & la vengeance même, quand elles ſont exercées avec certaines Loix, paſſent pour des vertus.

Mais à parler proprement, il n'y a point de vertus parmi ceux qui ſuivent la corruption du ſiecle: on s'y ſert de ſon apparence pour cacher la laideur du vice. L'impureté eſt une galanterie quand on évite le bruit & les ſcandales. Les voleries ſont des adreſſes, quand on trouve le moien d'enlever le bien de ſon voiſin ſans qu'il s'en apperçoive & qu'il crie au voleur: L'ambition, qui ne ſe ſert point de moiens bas pour arriver à ſes fins, paſſe pour une grandeur de courage. En un mot toute la vertu des gens du monde conſiſte ſeulement dans l'obſervation de certaines bienſéances, auſquelles on a attaché une idée d'honnêteté.

C'eſt donc une neceſſité aux Poëtes de former leurs Heros ſur cette idée que les hommes à qui ils veulent plaire, ont de la vertu: & lors qu'ils y réuſſiſſent, ils ſatisfont merveilleuſement; car les per-

 pcrfonncs les plus déréglées font bien aifesdevoir, pour ainfi dire, l’apologie de leurs paflions, c’eft a dire de voir d’honnêtes gens , qui font faits comme eux , & qui vivent comme eux. Auflii' après qu’un Poëte ou l’Auteur d’un Roman a reprefenté la fermeté auftere d’un jeune homme à refiller aux defirs impudiques de fa marâtre , il lui fait prendre toutes fortes de libertez criminelles avec une fervante , lefquelles font dépeintes avec des couleurs agréables , & qui couvrent le crime de fes impuficitez, comme on le voit dans l’Hiftoire Ethiopîque. Ce qui fait comprendre combien tous ces ouvrages font dangereux ; car tous ceux qui les lifent , ne le font que parce qu’ils y trouvent du plaifir : ils ne peuvent y prendre plaifir fans eftimer & approuver ce qu’ils voient , & ils ne peuvent eftimer & approuver ce qu’ils voient fans renoncer à la Morale de JefusChrift pour fuivre relie du monde , qui eft celle des Poètes , 6c des faifeurs de Romans. Chapitre XI. Vbommt ejî fait pour la Vérité i de la le grand defir de /avoir , qui dégénéré en une curiojîti criminellct que nourrit la Pdifie., QU A N D on connoît que Dieu eft le centre du cœur de l’homme, l’on ne peut ignorer la caufc de fes inclinations. Les diflerentes perfeélions de ce centre l’attirent , pour ainfi dire , par de differentes chaînes : c’eft pourquoi comme Dieu eft grand , qu’il eft parfait, qu^il eft la fource de toutes les delices , les hommes font portez naturellement vers tout ce qui leur paroît grand, parfait , 8c capable de les rendre heureux. Il eft aufli [a Vérité : il faut donc que nôtre cœur ait une forte Digitized by Google

perſonnes les plus déréglées ſont bien aiſes de voir, pour ainſi dire, l'apologie de leurs paſſions, c'eſt à dire de voir d'honnêtes gens, qui ſont faits comme eux, & qui vivent comme eux.

Auſſi après qu'un Poëte ou l'Auteur d'un Roman a repreſenté la fermeté auſtere d'un jeune homme à reſiſter aux deſirs impudiques de ſa marâtre, il lui fait prendre toutes ſortes de libertez criminelles avec une ſervante, leſquelles ſont dépeintes avec des couleurs agréables, & qui couvrent le crime de ſes impudicitez, comme on le voit dans l'Hiſtoire Ethiopîque. Ce qui fait comprendre combien tous ces ouvrages ſont dangereux; car tous ceux qui les liſent, ne le font que parce qu'ils y trouvent du plaiſir : ils ne peuvent y prendre plaiſir ſans eſtimer & approuver ce qu'ils voient, & ils ne peuvent eſtimer & approuver ce qu'ils voient ſans renoncer à la Morale de Jeſus-Chriſt pour ſuivre celle du monde, qui eſt celle des Poëtes, & des faiſeurs de Romans.

CHAPITRE XI.

L'homme eſt fait pour la Verité; de là le grand deſir de ſavoir, qui degenere en une curioſité criminelle, que nourrit la Poëſie.

QUAND on connoît que Dieu eſt le centre du cœur de l'homme, l'on ne peut ignorer la cauſe de ſes inclinations. Les differentes perfections de ce centre l'attirent, pour ainſi dire, par de differentes chaînes : c'eſt pourquoi comme Dieu eſt grand, qu'il eſt parfait, qu'il eſt la ſource de toutes les delices, les hommes ſont portez naturellement vers tout ce qui leur paroît grand, parfait, & capable de les rendre heureux. Il eſt auſſi la Verité : il faut donc que nôtre cœur ait une

forte

480 ’NOüVItlEsREFlEXiONJ forte inclination pour la connoître. Cette amour dé la grandeiir & du plaîfir, lors qu’on de 4étourne dé fa fin naturelle qui cft le Créateur, quel’on quitte la grandeur ^véritable , & que l’on n’en pourfuit que d’apparence,' fe xiovamc Cupidité',- ^ le' dëfir de favoir, lors que'.nous ne l’appliquons qu’à apprendre dès fables & des bagatelles , ôcque nous 1 négligeons' la Vérité, ne recherchant que des Sciences criminelles ou inutiles , eft appellé cùrioftté. \ . Comme les Poètes datent la cupidité des hommes', leur préfehtant les viandes qu’ils fouhaitent & qui leur font défendues, ainfi que nous Venons’ de le voir, ils entretiennent, auffi leur curiofité,' en ne leur propofant pour matière de leur. étude & de leur application , que des chofes qu’ils font bien-aifes de connoître, mais dont la connoilTance eft ou inutile ou dangereufe. Nôtre curiofité eft ardente pour connoître les, chofes qui paroiftent grandes"^ extraordinaires; ce qui vient de ce que Dieu , qui cft là fouveraine grandeur , eft l’objet de ce defir que nous avons de favoir : c’eft pourquoi les Poëtes.»nechoififlent que ce qui eft rare & grand pour; matière deleurs Vers; & pour irriter le feu de cette curiofité, ils fe fervent d’un artifice à peu près femblablc à celui dont ufent les chalfeurs ,• qui jettent devant la bête qu’ils veulent attirer dans leurs filets, la viande qu’elle aime i mais en petite quantité, afinqu’elle ne s’arrête pas dans Iclieaqu^ilslui veulent Mire quitter.» ^ ' ■ >' Les Poètes font d’abord la propofition de leur fujet d’une maniéré fort generale, qui donne une grande idée de ce qu’ils ont à dire,' & qui excite le defir de favoir , mais qui ne le contente pas , n’expliquant point encore ce qu’ils propofent. S’ils le failbient, on fe dégoûteroit bien-tôt de leurs OuDigitized by Gonfle

forte inclination pour la connoître. Cette amour de la grandeur & du plaiſir, lors qu'on le détourne de ſa fin naturelle qui eſt le Createur, que l'on quitte la grandeur véritable, & que l'on n'en pourſuit que l'apparence, ſe nomme *Cupidité*; & le deſir de ſavoir, lors que nous ne l'appliquons qu'à apprendre des fables & des bagatelles, & que nous negligeons la Verité, ne recherchant que des Sciences criminelles ou inutiles, eſt appellé *curioſité*.

Comme les Poëtes flatent la cupidité des hommes, leur preſentant les viandes qu'ils ſouhaitent & qui leur ſont défenduës, ainſi que nous venons de le voir, ils entretiennent auſſi leur curioſité, en ne leur propoſant pour matiere de leur étude & de leur application, que des choſes qu'ils ſont bien-aiſes de connoître, mais dont la connoiſſance eſt ou inutile ou dangereuſe.

Nôtre curioſité eſt ardente pour connoître les choſes qui paroiſſent grandes & extraordinaires; ce qui vient de ce que Dieu, qui eſt la ſouveraine grandeur, eſt l'objet de ce deſir que nous avons de ſavoir : c'eſt pourquoi les Poëtes ne choiſiſſent que ce qui eſt rare & grand pour matiere de leurs Vers; & pour irriter le feu de cette curioſité, ils ſe ſervent d'un artifice à peu près ſemblable à celui dont uſent les chaſſeurs, qui jettent devant la bête qu'ils veulent attirer dans leurs filets, la viande qu'elle aime, mais en petite quantité, afin qu'elle ne s'arrête pas dans le lieu qu'ils lui veulent faire quitter.

Les Poëtes font d'abord la propoſition de leur ſujet d'une maniere fort generale, qui donne une grande idée de ce qu'ils ont à dire, & qui excite le deſir de ſavoir, mais qui ne le contente pas, n'expliquant point encore ce qu'ils propoſent. S'ils le faiſoient, on ſe dégoûteroit bien-tôt de leurs

Ou-

SUR l’A rtPoeticlue Tart. I. Ch. XI. 481 Ouvrages. Car comme il n’y a que la véritable grandeur qui puifle contenter pleinement nôtre cœur , aufli il n’y a que la première vérité q ui puilTc fatisfaire entièrement nôtre dprit , & nous méprifons les connoilTances des autres chofes , prefquc au même moment que nous les avons acquifes. Ainfi les Poètes fe donnent bien de garde de foire connoître tout ce qu’ils ont à dire , ils refervent toûjours quelque chofe qui irrite & entretient l’ardeur de la curiofité. Si par exemple le fujet de leur Poème font les loüanges de qadquc grand homme , après avoir dit en cinq ou lix lignes quel dilcurdefl'dn, fons foire connoitre quel eft cet homme , quel eft fon pais, ils commencent par le milieu de fa vie, par quelqu’une de fes adions qui foit confiderable , ôc dont aufli-tôt on defire de connoître le commencement & la fin. Ils ne fuivent jamais l’ordre naturel ; s’ils le fuivoient comme font les Hiftoriens & qu’ils d(^naflent d’abord la connoiflance de ^ce qu’ils propofent , l’on ne fentiroit point ces ardeurs que l’on a de pourfuivre la ledure qu’on a une fois commencée de leur Ouvrage. Mais parce qu’ils ne difent les chofes qu’obfcurément dans leurs premiers Vers , on en recherche la connoiflance fons fe dégoûter , que l’on n’acquiert toute entière qu’à la fin de tout l’Ouvrage , & lors que le Poète ne craint plus le dégoût de fes Ledeurs. Le Poète a foin de nourrir le feu qu’il allume. A proportion qu’on avance dans la ledure de fon Ouvrage, on apperçoit que ces tenebres dont il avoit couvert fes premières paroles, le dilîipeiit; & quoi que l’on ne connoilfe point pleinement ce que l’on defire de favoir, qu’a la fin, cependant on acquiert continuellement de nouvelles connoiffanccs qui fe perfeétionnent de plus en plus. On s’inftruit de la. vie du Hei^s de la Piece : on déA couDigitized by Google

Ouvrages. Car comme il n'y a que la veritable grandeur qui puiſſe contenter pleinement nôtre cœur, auſſi il n'y a que la premiere verité qui puiſſe ſatisfaire entiérement nôtre eſprit, & nous mépriſons les connoiſſances des autres choſes, preſque au même moment que nous les avons acquiſes. Ainſi les Poëtes ſe donnent bien de garde de faire connoître tout ce qu'ils ont à dire, ils reſervent toûjours quelque choſe qui irrite & entretient l'ardeur de la curioſité.

Si par exemple le ſujet de leur Poëme ſont les loüanges de quelque grand homme, après avoir dit en cinq ou ſix lignes quel eſt leur deſſein, ſans faire connoître quel eſt cet homme, quel eſt ſon païs, ils commencent par le milieu de ſa vie, par quelqu'une de ſes actions qui ſoit conſiderable, & dont auſſi-tôt on deſire de connoître le commencement & la fin. Ils ne ſuivent jamais l'ordre naturel; s'ils le ſuivoient comme font les Hiſtoriens & qu'ils donnaſſent d'abord la connoiſſance de ce qu'ils propoſent, l'on ne ſentiroit point ces ardeurs que l'on a de pourſuivre la lecture qu'on a une fois commencée de leur Ouvrage. Mais parce qu'ils ne diſent les choſes qu'obſcurément dans leurs premiers Vers, on en recherche la connoiſſance ſans ſe dégoûter, que l'on n'acquiert toute entiere qu'à la fin de tout l'Ouvrage, & lors que le Poëte ne craint plus le dégoût de ſes Lecteurs.

Le Poëte a ſoin de nourrir le feu qu'il allume. A proportion qu'on avance dans la lecture de ſon Ouvrage, on apperçoit que ces tenebres dont il avoit couvert ſes premieres paroles, ſe diſſipent; & quoi que l'on ne connoiſſe point pleinement ce que l'on deſire de ſavoir, qu'à la fin, cependant on acquiert continuellement de nouvelles connoiſſances qui ſe perfectionnent de plus en plus. On s'inſtruit de la vie du Heros de la Piece : on découvre

Nouvelles Réflexions couvre quelle eft fa naiflance , quels font fe& travaux; ce qui engage à en continuer la lecture. 'Mais l'Auteur rejette toûjours fort loinle dénouement des intrigues qu'il a brouillées, & fur le point que le Leéleur efpere voir ce dénouement , il eft jetté dans d'autres embarras par des accidens qui le furprennent : de forte qu'il ne peut pas faire réflexion fur les chofes (ju'il a apprifes , 8c s'en dégoûter, ôc qu'il eft toûjours dans un perpétuel delir d'apprendre la fuite. C'en ainfi que les Poètes amufent 8c trompent ce defir que nous avons de favoir. L'on n'a pas de honte d'avoir écouté attentivement les contes ridicules de fa nourrice, parce que l'on étoitdans un âge foible. Mais de quel voile peuvent couvrir leur foiblefle , ceux qui étant dans un âge avancé, paffent les jours 8c les nuits à lire lesavantures d'un Héros imaginaire , 8c qui n'emploient pas un moment à une Icélure utile ? qui ont une curiofité ardente pour apprendre quelle a été fa naiflance, quelle a été fa vie 8c fa mort, 8c qui négligent de favoir quel eft leur propre devoir, 8c ce qu'ils doivent devenir i Peut-on avoir une preuve plus fenfible de la foibleflfe 8c de la fottilc de nôtre efprit ? Les hommes n'ayant accoûtumé de fe laiffer toucher qu'aux chofes fenfibles, les chofes fpirituelles font infipides pour eux , 8c ils ne peuvent y penfer , qu'auflTi-tôt le dégoût ne les prenne. Ce n'eft pas auffi de ces fortes de chofes que les entretiennent les Poètes ; la matière qu'ils traitent , n'a aucunes épines ; elle ne demande point une application d' efprit pénible ; tout ce qu'ils difent fe conçoit par l'imagination ; 8c leurs Vers y réveillent les images de toutes les chofes dont la vûë eft touchant 8c agréable. Ceft pourquoi ou(« que les deferiptions des chofes Digitized by

couvre quelle eſt ſa naiſſance, quels ſont ſes travaux; ce qui engage à en continuer la lecture. Mais l'Auteur rejette toûjours fort loin le dénoüement des intrigues qu'il a brouillées, & ſur le point que le Lecteur eſpere voir ce dénoüement, il eſt jetté dans d'autres embarras par des accidens qui le ſurprennent : de ſorte qu'il ne peut pas faire reflexion ſur les choſes qu'il a appriſes, & s'en dégoûter, & qu'il eſt toûjours dans un perpetuel deſir d'apprendre la ſuite.

C'eſt ainſi que les Poëtes amuſent & trompent ce deſir que nous avons de ſavoir. L'on n'a pas de honte d'avoir écouté attentivement les contes ridicules de ſa nourrice, parce que l'on étoit dans un âge foible. Mais de quel voile peuvent couvrir leur foibleſſe, ceux qui étant dans un âge avancé, paſſent les jours & les nuits à lire les avantures d'un Heros imaginaire, & qui n'emploient pas un moment à une lecture utile ? qui ont une curioſité ardente pour apprendre quelle a été ſa naiſſance, quelle a été ſa vie & ſa mort, & qui négligent de ſavoir quel eſt leur propre devoir, & ce qu'ils doivent devenir ? Peut-on avoir une preuve plus ſenſible de la foibleſſe & de la ſottiſe de nôtre eſprit?

Les hommes n'ayant accoûtumé de ſe laiſſer toucher qu'aux choſes ſenſibles, les choſes ſpirituelles ſont inſipides pour eux, & ils ne peuvent y penſer, qu'auſſi-tôt le dégoût ne les prenne. Ce n'eſt pas auſſi de ces ſortes de choſes que les entretiennent les Poëtes ; la matiere qu'ils traitent, n'a aucunes épines ; elle ne demande point une application d'eſprit penible : tout ce qu'ils diſent ſe conçoit par l'imagination ; & leurs Vers y réveillent les images de toutes les choſes dont la vûë eſt touchant & agréable.

C'eſt pourquoi outre que les deſcriptions des choſes

SUR i’Art Portique. 7. CA. JW. 483 chofes qui font l’objet de la cupidité, fortifient cette même cupidité , c’cft à dire l’amour que nous avons pour les biens fenfibles, elles font encore dangereufes , en ce qu’ après de telles ledures, l’efprit de ceux qui s’y font divertis, n’eft plus capable d’aucune ledure ferieufe. Ils ne trouvent point dans ces Livres pleins de fagefle & d’inftrudions très- utiles pour la conduite de la vie, ce fel & cet agrément qui irrite leur curiofité; & ne s’étant fait aucune ha, bitude d’ufer de leur efprit tout pur fans le miniftere des fens, il ne leur faut point parler d’étudier la Religion, qui eft élevée au deflus des chofes fenfibles,' dont les myftercs ne fe voient point par les yeux du corps , & qui ne propoIc rien qui fort agréable à la concupifcence. C’eft pourquoi ceux qui après la ledure des Romans , prennent les Livres faints , entrent dans cette ledure comme dans une terre étranger^, qui n’a rien que d’affreux pour eux , qui 'leur femble ne porter que des épines, où luit' un Soleil dont la lumière les incommode : comme ils font accoutumez à l’éloquence des Poètes Cardez & pleins d’affedation , le ftile liraple & naturel de l’Ecriture, bien que plein de majefté 8c de force, ne touche point un cœur qui ne s’ell jamais nourri que de bagatelles. - X Z : ' C h A* Digitized by Google

choſes qui ſont l'objet de la cupidité, fortifient cette même cupidité, c'eſt à dire l'amour que nous avons pour les biens ſenſibles, elles ſont encore dangereuſes, en ce qu'après de telles lectures, l'eſprit de ceux qui s'y ſont divertis, n'eſt plus capable d'aucune lecture ſerieuſe.

Ils ne trouvent point dans ces Livres pleins de ſageſſe & d'inſtructions très-utiles pour la conduite de la vie, ce ſel & cet agrément qui irrite leur curioſité; & ne s'étant fait aucune habitude d'uſer de leur eſprit tout pur ſans le miniſtere des ſens, il ne leur faut point parler d'étudier la Religion, qui eſt élevée au deſſus des choſes ſenſibles, dont les myſteres ne ſe voient point par les yeux du corps, & qui ne propoſe rien qui ſoit agréable à la concupiſcence.

C'eſt pourquoi ceux qui après la lecture des Romans, prennent les Livres ſaints, entrent dans cette lecture comme dans une terre étrangere qui n'a rien que d'affreux pour eux, qui leur ſemble ne porter que des épines, où luit un Soleil dont la lumiere les incommode : comme ils ſont accoûtumez à l'éloquence des Poëtes fardez & pleins d'affectation, le ſtile ſimple & naturel de l'Ecriture, bien que plein de majeſté & de force, ne touche point un cœur qui ne s'eſt jamais nourri que de bagatelles.

Nouvelles Reflexioks ■4S4 C H A P I T 11 E X II. Comme Pefprit ne fe porte à cor.noître que la Vérité , ou ce qui en a l' apparence ; les Poêles aujjî tâchent de rendre vrai-Jemblable tout ce qu'ils fropo/cnt. T A volonté ne peut aimer que le bien ou ce qui *^erl a l'apparence , l'efprit au(Ti ne peut fe porter à connoître que ce qui lui paroît véritable. Ceft pourquoi toutes les fables dont la faulTeté eft évidente,.loba de plaire paroiffent ridicules ; elles ne plaifent que lors que l'artifice du Poète eft tel qu'il enchante en quelqire façon, &xjue l'on s'imagine quafi au'elles font véritables. C'efl pourquoi une des premières réglés de la Poëfie eft de ne rien dire que de vrai-femblable. 'Pour cela quand les Poëtes propofent des chofcs furprcnantcs , ils y difpofent leurs Ledeurs : ils ne noüent rien qu'ils ne puiflent dénouer d'une manière naturelle, par quelque accident qui ne foit point impoffible , ou bien en faifant defeendre quelque Divinité du ciel ; ce qu'ils ne Wt que rarement, parce qu'il ne paroît pas beaucoup d'cfprit & d'invention dans un dénoüement qui n'arrive que de cette fécondé maniéré : ils n'y ont donc recours que lors que les chofes font fi embrouillées & fi defcfperées, quelles ne peuvent avoir le fuccès que l'on fouhaite- fans le fccours du ciel. piec Deus interjit , nifi dignus vindice nodus hiciderit. . Toutes les parties d'une Hiftoirc Poëtifiue font - - • telDigitized by CrK5ÿC

 Kllemcnt liées , qu’un événement en engendre un autre , & tout ce qui arrive à la fin du Poëme eft une fuite de ce qui s’elt fait dans les commencemens, les chofes ne pouvant avoir d’autre ifluë que celle qui naît de la difpofition qu’on leur a' donnée. Chacun de ceux que le Poëte fait agir & parler, tient un langage conforme à fon âge &àfon état. 11 peint fes mœurs & fes inclinations dans fes paroles; & il ne dit & ne fait rien qui foit contraire aux coutumes de fon pais : de forte qu’aucune circonftance foit de tems , foit dulieu , ne peut faire appcrcevoir la faulfeté des fiétions du Poète. On voit par tout dans fon Ouvrage une image fi naïve de la Vérité, qu’on la prend facilement pour la Vérité meme. Ceux qui entendent bien l’art de la fable ou de l’aélion , veulent même que les Poètes obfervent que le fonds de leur piece foit vrai, & qu’ils n’étendent la permiifion qu’on leur accorde de feindre, que fur les ornemens & les circonftances de l’aétion qu'ils propofent. Ceux qui penfent qu’un Poëte peut inventer tout ce qu’il dit, ne favent pas, dit Laélance , les bornes que doit avoir la liberté de la Poëfie : Elle peut enrichir ôc donner un tour figuré & agréable aux chofes qui fe font effeélivement faites ; mais ne rien dire que de fabuleux, c’eft être un impertinent menteur, & non pas un habile Poëte : àunt qui fit ?(ÿéuc£ licenüa modus y quoufique progredi fingendo liceat , cùm ofiiciim Pdéta fit in eo , ut ea qui, gefia fünt , verè in aliquas fipecies obliquis fi^ gurationibus cum dicore aliquo converfa traducat. Totum autem quod refrras fingere, id ejt meptum ef-‘ fie, àf mendacem potiùs quàm Po'étam. Ce foin que les Poëtes prennent de couvrir leurs menfonges de l’apparence de la Vérité, afin qu’ils X-3 puifDigilized by Google

tellement liées, qu'un évenement en engendre un autre, & tout ce qui arrive à la fin du Poëme eſt une ſuite de ce qui s'eſt fait dans les commencemens, les choſes ne pouvant avoir d'autre iſſuë que celle qui naît de la diſpoſition qu'on leur a donnée.

Chacun de ceux que le Poëte fait agir & parler, tient un langage conforme à ſon âge & à ſon état. Il peint ſes mœurs & ſes inclinations dans ſes paroles; & il ne dit & ne fait rien qui ſoit contraire aux coûtumes de ſon païs : de ſorte qu'aucune circonſtance ſoit de tems, ſoit du lieu, ne peut faire appercevoir la fauſſeté des fictions du Poëte. On voit par tout dans ſon Ouvrage une image ſi naïve de la Verité, qu'on la prend facilement pour la Verité même.

Ceux qui entendent bien l'art de la fable ou de l'action, veulent même que les Poëtes obſervent que le fonds de leur piece ſoit vrai, & qu'ils n'étendent la permiſſion qu'on leur accorde de feindre, que ſur les ornemens & les circonſtances de l'action qu'ils propoſent.

Ceux qui penſent qu'un Poëte peut inventer tout ce qu'il dit, ne ſavent pas, dit Lactance, les bornes que doit avoir la liberté de la Poëſie: Elle peut enrichir & donner un tour figuré & agreable aux choſes qui ſe ſont effectivement faites; mais ne rien dire que de fabuleux, c'eſt être un impertinent menteur, & non pas un habile Poëte: *Neſciunt qui ſit Poëticæ licentiæ modus, quouſque progredi fingendo liceat, cùm officium Poëtæ ſit in eo, ut ea quæ geſta ſunt, verè in aliquas ſpecies obliquis figurationibus cum decore aliquo converſa traducat. Totum autem quod referas fingere, id eſt ineptum eſſe, & mendacem potiùs quàm Poëtam.*

Ce ſoin que les Poëtes prennent de couvrir leurs menſonges de l'apparence de la Verité, afin qu'ils

486 ^ NouVËitEs Réflexion* puiflent être agréables, c'eft une preuve invincible que nôtre efprit eft fait pour la Vérité : ik par conféquent que cette attache qu'il a à lire des fables , eft une marque évidente de fa corruption &c de la vanité où il eft tombé, qui lui font préférer l'image de la Vérité à la Vérité même, comme nous avons vû qu'il quittoit la véritable grandeur pour courir après fon ombre. Auffi ceux qui font exemts de cette corruption & de cette vanité , ne peuvent s'arrêter aux imaginations des Poètes , & y chercher du divcrtiflement; la Pieté ne le permet pas. Une des raifons pour lefquelles on défend aur Chrétiens de fe trouver aux Speétacles , eft , félon faint Auguftin , qu'ils ne font que des images de la Vérité, & qu'il eft dangereux à l'homme fufeeptible d'erreur , comme il eft , qu'il n'y prenne l'habitude de quitter les chofes réelles pour fuivre leur ombre : Et * b*c enîm qutàam imtttûo veriialis eji , ttec ob aliud à talihus prohibemur fpeftaculis , Tiifi ne umbris rerum dtcepti ab ipfis rebus , quarum umbr* funt, aberremus. Platon f allégué cette même raifon , pour juftifier la défenfc qu'il fait aux Poètes d'entrer dans fa Republique, L'Auteur de la Vérité, dit Tertullien , n'aime point la faufleté , & tout ce qui tient de la fiélion, pafle devant lui pour une efpece d'adulterc : Non amat falfum auftor VeritaliSf adulterium eJi apui ilium omne quoi jinaitur. L'on peut dire de ceux qui ne repaiftent cette inclination que nous avons pour la Vérité, que de ces images fauffes de la Vérité que forment les Poètes , qu'ils font auffi infenfez qu'un hypocondriaque qui quitte les alimens naturels pour repaître les yeux de la figure d'un feftin. La véritable Beati* Dt U Kelig. ihàb. 22. t D* éa lt*p. Düu^Mt Z, Digitized by Gt)OJçlc

puiſſent être agréables, c'eſt une preuve invincible que nôtre eſprit eſt fait pour la Verité : & par conſéquent que cette attache qu'il a à lire des fables, eſt une marque évidente de ſa corruption & de la vanité où il eſt tombé, qui lui font preferer l'image de la Verité à la Verité même, comme nous avons vû qu'il quittoit la veritable grandeur pour courir après ſon ombre. Auſſi ceux qui ſont exemts de cette corruption & de cette vanité, ne peuvent s'arrêter aux imaginations des Poëtes, & y chercher du divertiſſement; la Pieté ne le permet pas.

Une des raiſons pour leſquelles on défend aux Chrétiens de ſe trouver aux Spectacles, eſt, ſelon ſaint Auguſtin, qu'ils ne ſont que des images de la Verité, & qu'il eſt dangereux à l'homme ſuſceptible d'erreur, comme il eſt, qu'il n'y prenne l'habitude de quitter les choſes réelles pour ſuivre leur ombre : *Et * hæc enim quædam imitatio veritatis eſt, nec ob aliud à talibus prohibemur ſpectaculis, niſi ne umbris rerum decepti ab ipſis rebus, quarum umbræ ſunt, aberremus.* Platon † allegue cette même raiſon, pour juſtifier la défenſe qu'il fait aux Poëtes d'entrer dans ſa Republique.

L'Auteur de la Verité, dit Tertullien, n'aime point la fauſſeté, & tout ce qui tient de la fiction, paſſe devant lui pour une eſpece d'adultere : *Non amat falſum auctor Veritatis, adulterium eſt apud illum omne quod fingitur.*

L'on peut dire de ceux qui ne repaiſſent cette inclination que nous avons pour la Verité, que de ces images fauſſes de la Verité que forment les Poëtes, qu'ils ſont auſſi inſenſez qu'un hypocondriaque qui quitte les alimens naturels pour repaître ſes yeux de la figure d'un feſtin. La veritable Beati-

* *De la Relig. chap. 22.*
† *De la Rep. Dialogue 2.*

jru R l’A rtPoeticlue Part. J. Ch. XIII. 4E7 Béatitude , félon faint Auguftin , confifle dans la connoiflTance de la Vérité : BeataqutjifevitaeJI ga». dium de veritaie. Peut-on dire qu un homme cd heureux qui met fon honneur à compofer ou à lire des Romans , puis qu’il ne fait confiüer toute fa joie que dans le menfonge , & qu’elle n’eft , pour amü dire , qu’un menfonge perpétuel i Chapitre XIII. D'où vient que limitation efl fi agréable, que l'on prend par exemple plus de pluifir à voir l'image d'une chofe que cette chofe même, CEr Art avec lequel les Poctes imitent la Vérité, & le foin qu’ils prennent de faire tenir à ceux qu’ils introduifent, un langage tout conforme aux perfonnages qu’ils leur font joüer , font fans doute les chofes qui contribuent le plus à rendre la ledure de leurs Ouvrages agréable. Par exemple, la reprefentation d’un pere qui reprend fon fils , enchante tellement qu’on ne croit pas avoir une image, mais un pere véritable. Ce fpeélaclc n’eft pas fort divertiüant en lui-même ; on auroit du chagrin fi l’on fe trouvoit efFeélivcment dans la compagnie de ce pere dans le'tems qu’il gourmande fon fils : mais cependanfla peinture qu’en font les Poctes n’a rien que de charmant. C’eft pourquoi Ariftote, qui avoit fort bien remarqué tout ce qui plaifoit dans les Poètes, & qui en a pris les réglés qu’il propofe dans fa Poétique, donne celle-ci : que le Poète doit peu parler, & ne paroîirc prefque jamais dans fes Ouvrages , même dans ceux qui ne confident qu’en récits. Il faut que par la voie de l’imitaX 4 tion, Digilized by Google

Beatitude, ſelon ſaint Auguſtin, conſiſte dans la connoiſſance de la Verité : *Beata quippe vita eſt gaudium de veritate.* Peut-on dire qu'un homme eſt heureux qui met ſon honneur à compoſer ou à lire des Romans, puis qu'il ne fait conſiſter toute ſa joie que dans le menſonge, & qu'elle n'eſt, pour ainſi dire, qu'un menſonge perpetuel ?

CHAPITRE XIII.

D'où vient que l'imitation eſt ſi agréable, que l'on prend par exemple plus de plaiſir à voir l'image d'une choſe que cette choſe même.

CEt Art avec lequel les Poëtes imitent la Verité, & le ſoin qu'ils prennent de faire tenir à ceux qu'ils introduiſent, un langage tout conforme aux perſonnages qu'ils leur font joüer, ſont ſans doute les choſes qui contribuent le plus à rendre la lecture de leurs Ouvrages agréable.

Par exemple, la repreſentation d'un pere qui reprend ſon fils, enchante tellement qu'on ne croit pas avoir une image, mais un pere veritable. Ce ſpectacle n'eſt pas fort divertiſſant en lui-même ; on auroit du chagrin ſi l'on ſe trouvoit effectivement dans la compagnie de ce pere dans le tems qu'il gourmande ſon fils : mais cependant la peinture qu'en font les Poëtes n'a rien que de charmant.

C'eſt pourquoi Ariſtote, qui avoit fort bien remarqué tout ce qui plaiſoit dans les Poëtes, & qui en a pris les regles qu'il propoſe dans ſa Poëtique, donne celle-ci : que le Poëte doit peu parler, & ne paroître preſque jamais dans ſes Ouvrages, même dans ceux qui ne conſiſtent qu'en récits. Il faut que par la voie de l'imita-

 tation , il reduife en adlion toutes les chofes : c’cllà-dire, qu’il trouve le moien que les peifonnes dont il veut faire connoître lesadlions, rapportent elles-mêmes ces aélions , & qu’ils le falfent de telle maniéré que les Lefteurs nes’apperçoivent pas que ce foit le Poète qui les inllruit, mais qu’ils s’imaginent en quelque façon être enla compagnie de ces perfonnes & dans les mêmes lieux où le Poète les reprefente, afin qu’ils reçoivent cette fatisfaêfion douce que donne unc imitation parfaite. C’ell un fujet d’étonnement afieT, grand , queles hommes prennent moins de plailir à confiderer les chofes que leurs images : que la Vraifemblancc leur plaife plus que la Vérité. C’elt ce qui leur arrive quand ils aiment mieux lire des Hiftoires feintes qu’un Poète habile a couvertes de l’image de la Vérité & de vrai-femblance, que des Hiftoires véritables. Perfonne cependant ne veut être trompé , & fi l’on prend plaifir à voir des enchantemens , ce n’eft pas l’erreur qui plaît, dit faint Augullin, mais l’adreffe avec laquelle l’enchanteur nous a trompez. Si on nous demande, ajoute ce Pcrc, quelle eft la plus excellente chüfe , de la Vérité ou du Menfonge , nous répondons tous que la Vérité eft fans doute plus excellente que les jeux & les contes. Cependant nous nous y lai fions aller avec plus de joie qu’à la Vérité, 8c nous prononçons ainfi contre nous-mêmes l’arrêt de nôtre condamnation , lors que pour fuivre les mouvemens de la vanité, nous quittons ce que la Raifon nous fait juftement approuver : hterrogati quid (it meliui, xHrum an falj'um , ore uno refpondemus veru?n ejje me/ius jocis & lu(Rs\ tamen ubi nos utique non ver a, fed falfit dcleftantmuUh propenfius, quhn praceptis ipjît*s Verhatis bé:reamus : ita Dlgili^' ; . (j

tation, il reduiſe en action toutes les choſes : c'eſt-à-dire, qu'il trouve le moien que les perſonnes dont il veut faire connoître les actions, rapportent elles-mêmes ces actions, & qu'ils le faſſent de telle maniere que les Lecteurs ne s'apperçoivent pas que ce ſoit le Poëte qui les inſtruit, mais qu'ils s'imaginent en quelque façon être en la compagnie de ces perſonnes & dans les mêmes lieux où le Poëte les repreſente, afin qu'ils reçoivent cette ſatisfaction douce que donne une imitation parfaite.

C'eſt un ſujet d'étonnement aſſez grand, que les hommes prennent moins de plaiſir à conſiderer les choſes que leurs images : que la Vraiſemblance leur plaiſe plus que la Verité. C'eſt ce qui leur arrive quand ils aiment mieux lire des Hiſtoires feintes qu'un Poëte habile a couvertes de l'image de la Verité & de vrai-ſemblance, que des Hiſtoires veritables. Perſonne cependant ne veut être trompé, & ſi l'on prend plaiſir à voir des enchantemens, ce n'eſt pas l'erreur qui plaît, dit ſaint Auguſtin, mais l'adreſſe avec laquelle l'enchanteur nous a trompez. Si on nous demande, ajoûte ce Pere, quelle eſt la plus excellente choſe, de la Verité ou du Menſonge, nous répondons tous que la Verité eſt ſans doute plus excellente que les jeux & les contes. Cependant nous nous y laiſſons aller avec plus de joie qu'à la Verité, & nous prononçons ainſi contre nous-mêmes l'arrêt de nôtre condamnation, lors que pour ſuivre les mouvemens de la vanité, nous quittons ce que la Raiſon nous fait juſtement approuver : *Interrogati quid ſit melius, verum an falſum, ore uno reſpondemus verum eſſe melius jocis & ludis; tamen ubi nos utique non vera, ſed falſa delectant multò propenſius, quàm præceptis ipſius Veritatis hæreamus : ita*

noſtro

judicio éf ore pufiimur , alïud rations ajiprob-antes, a/iud vnnitate fefîantes. Ariftotc dans fa Poétique, ditquelaraifon pour laquelle les imitarions font agréables , c’ell que ceux qui confulerent une image, prennent plaifir à apprendre & à découvrir par raifonnement quelle chofe elle reprefente; par exemple, que c’eft l’image d’un tel , x^ipüTi T«s eiiciiccf èpZnti , Su av/uCccitof ptoutjumi , ^ 7t eiycjB*. Mais outre cette r^fon , ce plaifir vient apparemment de ce que les hommes , quoi que trèsattachez à leur fens , ont un certain fentiment naturel qui leur fait préférer ce qui eft fpirituel aux chofes materielles , & qui les oblige par exemple d’eftimer davantage que les corps mêmes, l’art avec lequel une perfonne ingenteufe les reprefente; d’où vient que toutes ces imitations & ces peintures des Poètes leur font plus agréables que les chofes mêmes. Ainfi dans le tems que les hommes corrompent les bonnes inclinations de leur nature, en les détournant de leur fin principale & véritable ; on doit remarquer la bonté de ces mêmes inclinations. Mais fi l’on confidere ce vuide ‘qüe l’on fent dans l’ame après la leélure d’un Roman , & cette efpece de chagrin avec lequel on en quitte la leélure , on fera perfuadé que ce font comme les cliâtimens & les peines de l’illufion où l’on a été pendant cette leélure. Et c’efi ce qui devroit convaincre les hommes qu’ils ne peuvent trouver de divertiifemenffolide,que dans la contemplation de la Vérité, 8c non point dans les fables, qui n’en font qu’une image, ainfi qu’on les définit ordinairement» X 5 H Digitized by Google

noſtro judicio & ore punimur, aliud ratione approbantes, aliud vanitate ſectantes.

Ariſtote dans ſa Poëtique, dit que la raiſon pour laquelle les imitations ſont agreables, c'eſt que ceux qui conſiderent une image, prennent plaiſir à apprendre & à découvrir par raiſonnement quelle choſe elle repreſente; par exemple, que c'eſt l'image d'un tel, χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν, καὶ συλλογίζεσθαι τὶ ἕκαστον.

Mais outre cette raiſon, ce plaiſir vient apparemment de ce que les hommes, quoi que très-attachez à leur ſens, ont un certain ſentiment naturel qui leur fait préferer ce qui eſt ſpirituel aux choſes materielles, & qui les oblige par exemple d'eſtimer davantage que les corps mêmes, l'art avec lequel une perſonne ingenieuſe les repreſente: d'où vient que toutes ces imitations & ces peintures des Poëtes leur ſont plus agréables que les choſes mêmes.

Ainſi dans le tems que les hommes corrompent les bonnes inclinations de leur nature, en les détournant de leur fin principale & veritable; on doit remarquer la bonté de ces mêmes inclinations. Mais ſi l'on conſidere ce vuide que l'on ſent dans l'ame après la lecture d'un Roman, & cette eſpece de chagrin avec lequel on en quitte la lecture, on ſera perſuadé que ce ſont comme les châtimens & les peines de l'illuſion où l'on a été pendant cette lecture. Et c'eſt ce qui devroit convaincre les hommes qu'ils ne peuvent trouver de divertiſſement ſolide que dans la contemplation de la Verité, & non point dans les fables, qui n'en ſont qu'une image, ainſi qu'on les définit ordinairement, λόγος ψευδὴς εἰκονίζων ἀλήθειαν.

Nouvelle* Reflexionj Chapitre XIV. Nf» feulement les P uetes gâtent fefprit de l'homme t mais ils corrompent fon cceun ils en détournent tous les mouvemens de fa fin principale qui cjî DieUf éf qui ejl la caufe du plaifir que I on reçoit de ces émotions avec lejtiuelles l'on lit les Poètes. T Es Poctes ne fe contentent pas d'amufci refprit ■*^de leurs Leéleurs par une apparence trompeufe de la grandeur 8c de la vérité, telle qu'on vierrt de le dire : ils fe jouent encore de tous les mouvemens de leur volonté , 8c ils .les détournent de leur véritable fin qui eft Dieu. Les affeélions 8c les mouvemens fontàl'amecc ■que les pieds font au corps : Movetur, dit faint 'Âugultin , afj'eflibus, ut corpus pedibus : Elle s'en fert pour s'approcher de la béatitude , 8c pour s'éloigner de la mifere. Or comme par un mouvement naturel quin'eft jamais interrompu, nous fommes porteL vers le Souverain bien,,*;nous ne fommes jamais fans afr ferions. On aifne toûjours quelque chofe, 8c on met fon bonheur dans ce qu'on aime ; on le délire par confequent , on l'admire , on l'eftimc , on en craint la perte, 8c on s'irrite contre tous ceux qui veulent nom la ravir ou en troubler la poflefhon ; l'on fouffre avec peine les liens qui nous empêchent d'agir poitr y arriver. Quand le cœivr n'eft agité d'aucune paflion fenfible , 8c que fes mouvemens font comme retenus 8c liez, c'ell un état de langueur 8c de contrainte; car les affeétions par lefquelles l'ame agit 8c marche , pour ainfi dire , vers fa béatitude , font ac.compagnées de plailir auffi bien que toutes les actions Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Non ſeulement les Poëtes gâtent l'eſprit de l'homme, mais ils corrompent ſon cœur; ils en détournent tous les mouvemens de ſa fin principale qui eſt Dieu, & qui eſt la cauſe du plaiſir que l'on reçoit de ces émotions avec leſquelles l'on lit les Poëtes.

LEs Poëtes ne ſe contentent pas d'amuſer l'eſprit de leurs Lecteurs par une apparence trompeuſe de la grandeur & de la verité, telle qu'on vient de le dire : ils ſe jouent encore de tous les mouvemens de leur volonté, & ils les détournent de leur veritable fin qui eſt Dieu.

Les affections & les mouvemens ſont à l'ame ce que les pieds ſont au corps : *Movetur*, dit ſaint Auguſtin, *affectibus, ut corpus pedibus* : Elle s'en ſert pour s'approcher de la Beatitude, & pour s'éloigner de la miſere.

Or comme par un mouvement naturel qui n'eſt jamais interrompu, nous ſommes portez vers le Souverain bien, nous ne ſommes jamais ſans affections. On aime toûjours quelque choſe, & on met ſon bonheur dans ce qu'on aime : on le deſire par conſequent, on l'admire, on l'eſtime, on en craint la perte, & on s'irrite contre tous ceux qui veulent nous la ravir ou en troubler la poſſeſſion : l'on ſouffre avec peine les liens qui nous empêchent d'agir pour y arriver.

Quand le cœur n'eſt agité d'aucune paſſion ſenſible, & que ſes mouvemens ſont comme retenus & liez, c'eſt un état de langueur & de contrainte; car les affections par leſquelles l'ame agit & marche, pour ainſi dire, vers ſa beatitude, ſont accompagnées de plaiſir auſſi bien que toutes les actions

 Lions du corps ncceflaires à la confervation. On voit , on entend , on mange & on boit avec plaifir : ainfi les émotions de l’amour , fes delirs , fes dperances, lui caufent du plaifir. 11 n’y a rien qui foitfünfupportable à l’homme, & qui lui donne plus de trilleflc , que lors qu’il ne fe prefente point d’objet parmi les créatures qui excite & qui entretienne le leu de des affeélions, & vers lequel il puiffe fe porter par eftime & par amour: c’eft comme une faim del’ame, qu’il veut fatisfaire à quelque prix que ce foit. Cependant il n’y a que Dieu qui puiffe nous rendre heureux, & nous procurer la béatitude que nous cherchons avec avidité; il ell l’objet légitimé de toutes nos affeélions. Mais parce que l’homme ne peut pas la pofleder ici d’une maniéré accommodée aux fens, & qu’il veut être heureux parles chofes fenlibles ;il quitte le Créateur pour les Créatures; & en cherche quelqu’une dont la poffeffion puilfe faire fon bonheur. C’eft en vain qu'il feit cette recherche , c’eft en vain que fon cœur en eft émû ; quelque effort qu’il fafle il ne trouve point le repos qu’il fe propofe : il fent malgré qu’il en ait la baffelfe & le néant de la Créature où il s’attache : fon efprit & fon cœur s’apperçoivent bien-tôt qu’elle ne mérité pas d’être aimée comme il le voudroit, pourarriver au bonheur où il tend. De là naiflent les chagrins fi terribles , 8c les inquiétudes fi continuelles des hommes. Les Poètes fe propofent de divertir 8c de charmer ces ennuis: ils croient avoir trouvé le remede à leur maU Pour cela ils* amufent toutes les affections du cœur de l’homme: ils les remuent de forte, qu’il croit jouir fans aucune peine du plaifir que l’Auteur delà Nature a attaché aux mouvemens de la volonté de l’homme. C’eft pour cela X 6 qu’ils Digitized by Google

tions du corps neceſſaires à la conſervation. On voit, on entend, on mange & on boit avec plaiſir : ainſi les émotions de l'amour, ſes deſirs, ſes eſperances, lui cauſent du plaiſir.

Il n'y a rien qui ſoit ſi inſupportable à l'homme, & qui lui donne plus de triſteſſe, que lors qu'il ne ſe preſente point d'objet parmi les creatures qui excite & qui entretienne le feu de ſes affections, & vers lequel il puiſſe ſe porter par eſtime & par amour : c'eſt comme une faim de l'ame, qu'il veut ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit.

Cependant il n'y a que Dieu qui puiſſe nous rendre heureux, & nous procurer la beatitude que nous cherchons avec avidité ; il eſt l'objet legitime de toutes nos affections. Mais parce que l'homme ne peut pas la poſſeder ici d'une maniere accommodée aux ſens, & qu'il veut être heureux par les choſes ſenſibles ; il quitte le Createur pour les Creatures ; & en cherche quelqu'une dont la poſſeſſion puiſſe faire ſon bonheur.

C'eſt en vain qu'il fait cette recherche, c'eſt en vain que ſon cœur en eſt émû ; quelque effort qu'il faſſe il ne trouve point le repos qu'il ſe propoſe : il ſent malgré qu'il en ait la baſſeſſe & le neant de la Creature où il s'attache : ſon eſprit & ſon cœur s'apperçoivent bien-tôt qu'elle ne merite pas d'être aimée comme il le voudroit, pour arriver au bonheur où il tend. De là naiſſent les chagrins ſi terribles, & les inquiétudes ſi continuelles des hommes.

Les Poëtes ſe propoſent de divertir & de charmer ces ennuis : ils croient avoir trouvé le remede à leur mal. Pour cela ils amuſent toutes les affections du cœur de l'homme : ils les remuent de ſorte, qu'il croit jouïr ſans aucune peine du plaiſir que l'Auteur de la Nature a attaché aux mouvemens de la volonté de l'homme. C'eſt pour cela

 qu’ils leur font voir des objets imaginera plaifir, & s’ils- ne remplificnt pas la capacité de l’ame, au moins ils contentent l’imagination par un bonheur apparent. Et c'eit ce qu’il dl bon de voir plus au long. Tous les hommes fouhaitent à la vérité d’être heureux , mais ils ne s’accordent pas tous du fujct où ils doivent trouver ce bon-heur. L’un établit la félicité dans les riche (Tes, l’autre dans les honneurs; celui-là dans les plaifirs du corps. Chacun tourne les mouvemens de fon cœur vers le lieu & l’objet où il croit trouver fa félicité. L’avareaime non feulement lesrichdfes, mais il les eilime, & inéprife la pauvreté: il les defirc, il craint de les perdre lors qu’il les poffede, il porte envie à ceux qui font plus riches que lui; en un motfon cœur cil tout entier dans fontrelbr. Il en eft de même des ambitieux ; 6c de ceux qui mettent leur bonheur dans les voluptez. Les Poètes ne peuvent pas faire leurs Leéleurs riches, leur donner des dignitez, 6c leur faire goûter les plaifirs du corps, ils ne peuvent que réveiller mieux ces idées. Mais ils peuvent entretenir les mouvemens deleurcœuren une maniéré, qui pareillement a fes charmes. Tousles hommes ont une inclination naturelle d'amour les uns vers les autres , par laquelle ils le portent à aimer ceux en qui ils rencontrent certaines qualitex aimables , 6c avec qui ils ont comme une fympathie. Les hommes ne fouhaitent rien tant que de trouver quelque perfonne en qui ils puiflent ainfi placer leurs affeéfions , ôc dont leur cœurfoit touché fi vivement , qu’il foit toujours ardent pour elle , 6c exempt de cette froideur qui déplaît fi fort. Et voila ce que trouvent dans les Poètes ces perfonnes qui ne favent ce que c’elt que de fe rendre heureux par la polfeiiion du fouverain bien, 6c qui ne mettent leur

Digitized by Google

qu'ils leur font voir des objets imaginez à plaiſir, & s'ils ne rempliſſent pas la capacité de l'ame, au moins ils contentent l'imagination par un bonheur apparent. Et c'eſt ce qu'il eſt bon de voir plus au long.

Tous les hommes ſouhaitent à la verité d'être heureux, mais ils ne s'accordent pas tous du ſujet où ils doivent trouver ce bon-heur. L'un établit la felicité dans les richeſſes, l'autre dans les honneurs; celui-là dans les plaiſirs du corps. Chacun tourne les mouvemens de ſon cœur vers le lieu & l'objet où il croit trouver ſa felicité. L'avare aime non ſeulement les richeſſes, mais il les eſtime, & mépriſe la pauvreté: il les deſire, il craint de les perdre lors qu'il les poſſede, il porte envie à ceux qui ſont plus riches que lui; en un mot ſon cœur eſt tout entier dans ſon treſor. Il en eſt de même des ambitieux; & de ceux qui mettent leur bonheur dans les voluptez.

Les Poëtes ne peuvent pas faire leurs Lecteurs riches, leur donner des dignitez, & leur faire goûter les plaiſirs du corps, ils ne peuvent que réveiller mieux ces idées. Mais ils peuvent entretenir les mouvemens de leur cœur en une maniere, qui pareillement a ſes charmes. Tous les hommes ont une inclination naturelle d'amour les uns vers les autres, par laquelle ils ſe portent à aimer ceux en qui ils rencontrent certaines qualitez aimables, & avec qui ils ont comme une ſympathie. Les hommes ne ſouhaitent rien tant que de trouver quelque perſonne en qui ils puiſſent ainſi placer leurs affections, & dont leur cœur ſoit touché ſi vivement, qu'il ſoit toûjours ardent pour elle, & exempt de cette froideur qui déplaît ſi fort. Et voilà ce que trouvent dans les Poëtes ces perſonnes qui ne ſavent ce que c'eſt que de ſe rendre heureux par la poſſeſſion du ſouverain bien, & qui ne mettent

leur

sua l’Art Poétique. Part.I. Ch.Xiy. 493 leur bon-heur que dans la poffeffion des objets feniibles. Les Poètes par les beautex, dont ils font une peinture touchante, irritent l’ardeur qu’ont ces peribnnes pour tout ce qui peut faire une imprefJion agiflante fur leurs fens. Elles veulent que l’on pique de nouveau, comme pour les r’ouvrir, les plaies qu’elles ont tant de fois reçues des chofes fenfibles. C’ell cet état où faint Auguflin fe plaint qu’étoit fon ame , avû/a conUtfiu rerum fenJibÛium. C’eft pour cela que dans un Poème, il y a toûjours un Héros &une Heroïne. Le Héros a tous les avantages de corps & d’efprit, pour gagnerlcs bonnes grâces d’une Heroïne. Elle eft elle-même un chef-d’œuvre des Cieux , plus^bellc que le Soleil, à qui il ne manque rien de tout ce qui peut rendre aimables celles de fon fexe. Car peribnne ne concevroit de l’ehime pour des Héros 6c pour des Héroïnes des ‘Poètes , fi l’on ne voyoit dans leur conduite des vertus éclatantes , 8c s’ils ne paroiffoient exempts des vices groffiers , & dont on a honte. On fait faire à ces Héros de belles actions : Ils donnent de grands exemples de religion envers les Dieux , de pieté à l’endroit de leur patrie: Ils ont une fermeté de courage merveilleufe , une intrépidité incroyable dans les dangers: une patience invincible dans les travaux; ils font clemens: ils font modeftes, ils font honnêtes: Et bien que toutes ces vertus ne foient qu’un faux éclat qui orne leurs vices , puis qu’ils ne font point exempts d’ambition, de vanité, 8c d’un ainour criminel pour les Créatures; cependant ces vertus colorées font leur effet , 8c allument dans le cœur des Leéieurs une forte paillon pour ces Héros. On defire enfuite de favoir leurs àvantures, on s’interefle dans tout ce qui les regarde , - • X 7 ôc Digitized by Google

leur bon-heur que dans la poſſeſſion des objets ſenſibles.

Les Poëtes par les beautez, dont ils font une peinture touchante, irritent l'ardeur qu'ont ces perſonnes pour tout ce qui peut faire une impreſſion agiſſante ſur leurs ſens. Elles veulent que l'on pique de nouveau, comme pour les r'ouvrir, les plaies qu'elles ont tant de fois reçuës des choſes ſenſibles.

C'eſt cet état où ſaint Auguſtin ſe plaint qu'étoit ſon ame, *avida contactu rerum ſenſibilium.* C'eſt pour cela que dans un Poëme, il y a toûjours un Heros & une Heroïne. Le Heros a tous les avantages de corps & d'eſprit, pour gagner les bonnes graces d'une Heroïne. Elle eſt elle-même un chef-d'œuvre des Cieux, plus belle que le Soleil, à qui il ne manque rien de tout ce qui peut rendre aimables celles de ſon ſexe. Car perſonne ne concevroit de l'eſtime pour des Heros & pour des Heroïnes des Poëtes, ſi l'on ne voyoit dans leur conduite des vertus éclatantes, & s'ils ne paroiſſoient exempts des vices groſſiers, & dont on a honte. On fait faire à ces Heros de belles actions : Ils donnent de grands exemples de religion envers les Dieux, de pieté à l'endroit de leur patrie : Ils ont une fermeté de courage merveilleuſe, une intrepidité incroyable dans les dangers : une patience invincible dans les travaux ; ils ſont clemens : ils ſont modeſtes, ils ſont honnêtes : Et bien que toutes ces vertus ne ſoient qu'un faux éclat qui orne leurs vices, puis qu'ils ne ſont point exempts d'ambition, de vanité, & d'un amour criminel pour les Creatures ; cependant ces vertus colorées font leur effet, & allument dans le cœur des Lecteurs une forte paſſion pour ces Heros. On deſire enſuite de ſavoir leurs avantures, on s'intereſſe dans tout ce qui les regarde,

494 Nouvelles Reelextons' & l’on fe trouve fi étroitement lie avec eux, qu’on entre dans toutes leurs pafîions. On aime ce qu’ils aiment; on hait ce qu’ils haiffent : on fe réjouît, & l'on s’afflige avec eux. Lors que le Leéleur s’eft une fois interefle de cette maniéré dans ce qui arrive au Héros de fon Roman , fon cœur n’eft point froid , il refient avec plaifir toutes les émotions des pafîions diverfes, qu’excitent en lui les differens états, par lefquels le Poete fait pafler ce Héros. Ce qui aug^ mente le plaifir que donnent ces paffions , ell qu’elles paroifient innocentes, & qu’elles ne font accompagnées d’aucune fâcheufe cireonllancc. Ceux qui lifant unPoeme, croient être au milieu du combat, & fuivre leur Héros dans tous les dangers qu’il court, ne craignent point les coups ni la mort. Les coleres, les jaloulies, les haines dont on eft agité dans les affaires du monde, étant évidemment honteufes & criminelles, les remors de confcience & les douleurs qui s'y trouvent Jointes , ou qui les fuivent , ne permettent pas d’y prendre plaifir; mais dans ces émotions que donne la leéture d’un Poëme, on y voit une vertu apparente, qui fait qu’on ouvre volontiers fon cœur à des fentimens qu’on croit innocens. On s’imagine qu’il y a de Ja generofité à pleurer les malheurs d’un illulfre perfecuté , haïr fes ennemis, que le Poète ne manque pas de noircir de toutes fortes de crimes. On reffent une certaine fatisfaélion de ce qu’on aime la Vertu, & que l’on a un cœur qui n’eft pas infenfiblc : On ne condamne point les mouvemens de tendrefte , que l’on reffent pour l’Heroïne : car il paroît toujours que la fin de l’amitié que le Héros a pour elle, eft un mariage honnete. La peine que l’on fou Jrc en voyant les maux d’une Digitized by C

& l'on ſe trouve ſi étroitement lié avec eux, qu'on entre dans toutes leurs paſſions. On aime ce qu'ils aiment; on hait ce qu'ils haïſſent: on ſe réjouït, & l'on s'afflige avec eux.

Lors que le Lecteur s'eſt une fois intereſſé de cette maniere dans ce qui arrive au Heros de ſon Roman, ſon cœur n'eſt point froid, il reſſent avec plaiſir toutes les émotions des paſſions diverſes, qu'excitent en lui les differens états, par leſquels le Poëte fait paſſer ce Heros. Ce qui augmente le plaiſir que donnent ces paſſions, eſt qu'elles paroiſſent innocentes, & qu'elles ne ſont accompagnées d'aucune fâcheuſe circonſtance.

Ceux qui liſant un Poëme, croient être au milieu du combat, & ſuivre leur Heros dans tous les dangers qu'il court, ne craignent point les coups ni la mort. Les coleres, les jalouſies, les haines dont on eſt agité dans les affaires du monde, étant évidemment honteuſes & criminelles, les remors de conſcience & les douleurs qui s'y trouvent jointes, ou qui les ſuivent, ne permettent pas d'y prendre plaiſir; mais dans ces émotions que donne la lecture d'un Poëme, on y voit une vertu apparente, qui fait qu'on ouvre volontiers ſon cœur à des ſentimens qu'on croit innocens.

On s'imagine qu'il y a de la generoſité à pleurer les malheurs d'un illuſtre perſecuté, haïr ſes ennemis, que le Poëte ne manque pas de noircir de toutes ſortes de crimes. On reſſent une certaine ſatisfaction de ce qu'on aime la Vertu, & que l'on a un cœur qui n'eſt pas inſenſible: On ne condamne point les mouvemens de tendreſſe, que l'on reſſent pour l'Heroïne: car il paroît toûjours que la fin de l'amitié que le Heros a pour elle, eſt un mariage honnête.

La peine que l'on ſouffre en voyant les maux d'une

SUR l'Art Toetique. Vart.1. Cb.XIK 495 d’une pcrfonne que l’on juge digne d’une meilleure fortune, ell liée par une union merveilleufc avec des fentimens contraires de joye & de douceur: On pleure avec plaifir des miferes que l’on ne foulFie point. CuJut * alnnu fine ullo elolure intuentihus eùam ii>fn- miferu-ovdia jucumla. Ce n’eft pas que la peine des autres donne de la fatisfadion , mais on cft bien aife de s'en voir à couvert, comme dit Lucrèce, No» quod vexiH'i quemquam jucunda volupftts , Sed quibus ipj'e maiis careasy qu'ta cerner e Juaveefl, Comme dans l’inditution de la nature ces mouvemens font nccelTaires pour garentir l’ame de quelque chofe qui lui feroit nuifible , l’Auteur de la nature y a joint un certain plaifir , ainfi qu’à toutes les autres adtions du corps; même à celles qui fe font avec quelque violence, lors qu’elles contribuent à la fanté; Le travail d’une promenade, par exemple, parce qu’il cft utile à la fanté, plait davantage que l’inadion: de même les émotions que l’on relient à l’occafion de quelque mal , qui pourtant ne peut nuire , donnent de la fatis&dion. Auflî eft-ce pourquoi les Poètes, afin que leurs Ledeurs ne foient pas prive?, de plaifirs femblables, font courir mille périls à leurs Héros. Ils mêlent leur vie de differensaccidens, dcdifgraces, & de faveurs de la fortune. Ce Héros lera, fi vous voulez, dépouillé delésEtats, &perfecuté; mais ce fera ou par fes amis, ou par fes plus proches parens , par fa femme , par fes enfans. Le bonheur qui lui arrive fera aulfi tres-rare, & tres-fingulier: Il remontera fur le thrône lorsqu’on le croioit accablé fous le poids de fa mauvailé * Ciceion. la.
Digilized by Google

d'une perſonne que l'on juge digne d'une meilleure fortune, eſt liée par une union merveilleuſe avec des ſentimens contraires de joye & de douceur : On pleure avec plaiſir des miſeres que l'on ne ſouffre point. *Caſus *alienos ſine ullo dolore intuentibus etiam ipſa miſericordia jucunda.* Ce n'eſt pas que la peine des autres donne de la ſatisfaction, mais on eſt bien aiſe de s'en voir à couvert, comme dit Lucrece,

Non quod vexari quemquam jucunda voluptas,
Sed quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.

Comme dans l'inſtitution de la nature ces mouvemens ſont neceſſaires pour garentir l'ame de quelque choſe qui lui ſeroit nuiſible, l'Auteur de la nature y a joint un certain plaiſir, ainſi qu'à toutes les autres actions du corps; même à celles qui ſe font avec quelque violence, lors qu'elles contribuent à la ſanté; Le travail d'une promenade, par exemple, parce qu'il eſt utile à la ſanté, plaît davantage que l'inaction : de même les émotions que l'on reſſent à l'occaſion de quelque mal, qui pourtant ne peut nuire, donnent de la ſatisfaction.

Auſſi eſt-ce pourquoi les Poëtes, afin que leurs Lecteurs ne ſoient pas privez de plaiſirs ſemblables, font courir mille perils à leurs Heros. Ils mêlent leur vie de differens accidens, de diſgraces, & de faveurs de la fortune. Ce Heros ſera, ſi vous voulez, dépouillé de ſes Etats, & perſecuté ; mais ce ſera ou par ſes amis, ou par ſes plus proches parens, par ſa femme, par ſes enfans.

Le bonheur qui lui arrive ſera auſſi tres-rare, & tres-ſingulier : Il remontera ſur le thrône lors qu'on le croioit accablé ſous le poids de ſa mauvaiſe

* Ciceron. *Ep. lib. 5. Ep. 12.*

496 NouvEtiïs Réflexions vaife fortune: Par exemple, un Prince qui cil îè Héros de la picce , apièsr avoir été long-tems fugitif & vagabond; tombe enfin entre les mains de fon pere , qui fans le connoître le fait prilbnnierj il le foupçonne de quelque grand crime. Ce pere prononce une Sentence de mort contre lui , mais au moment que l'épée eft levée ôc prête à lui trancher la tête, le pere par un accident qui furvient, connoît que c'elt fon propre fils. Cette bonne , & cette mauvaife fortune tire les larmes des yeux , & cette douleur , comtmc le remarque faint Augufiin , eft un grand plaifir ; dolor eft x'oluptas. Quand on fent toutes ces differentes émotions que le Poète excite avec adrefle parlareprefentxtion de ces accidens , l'on ne s'ennuie point. Les affeélions, dont le Ledeurfe fent animé, letranfportent hors de lui-même. T antôt il fent fon cœur plein d'un feu martial, & il s'imagine combattre : tantôt agité de mouvemens plus doux, il fe mêle dans les intrigues du Héros de lapiece: il eft foldat& amoureux avec lui: & en un mot, il eft dans fon imagination ce qu'eft ce Héros, & ce qu'il voudroit être lui-même; ainfi il n'y a aucun mouvement de fon cœur qui ne foit rendu agiffant;.il cftime, ildefire, il craint. -Il n'y a point d.e Paffion dont il ' ne reffente les agréables émotions; & elles le tirent de lui-même où il netrouvoit que des motifs d'inquiétude. Son efprit & fon cœur occupez de ce qu'il lit, font dans l'état le plus agréable où puiffe être une perfonne qui ignore l'ufage qu'il devroit en faire pour aller à Dieu , & il fe contente dejouïr d'une félicité pafr fagere & imaginaire. CHpA-* Digitized bv >

 Chapitre XV. La Vo'èjie ejl une Ecole de toutes les PaJJîons gue condamne la Religion. T ’O N peut dire que la Poëfic donne de conti-*-^nuelles leçons de ce qu’on appelle dans le monde, les belles Pafllons ; c’eftàdire, de l’ambition , du defir de la gloire , & de l’amour , qui font direftement oppol'ées à la charité. Un homme quifemetfouventepeorere, prend feu bien plûtôt que celui qui s’applique à refitlcr aux premiers mouvemens de cette Paffion. Ceux qui palTent leur tems à lire des Romans , qui entrent dans tous les fentimensdeceuxquelesPoctes y font agir, font par confequent, pour ainfi dire, un exercice continuel d’ambition , de vanité & d aniour , qui font les Paflions ordinaires des Héros des Poètes: & ces gens ont fans doute bien plus de penchant pour ces Paflions. Ils n’y étoient >• trop portez par leur nature corrompue; mais ils y font étrangement fortifiez par cesleéfures. Lorfque l’on fouhaite avec paflîon que celui à qui on a donné toutes lès aflèélions, acquière la gloire qu’il délire ;• n’eft-ce pas une marque évidente que l’on aime aulTi la gloire? Si l’on s’afflige de la perte qu’il fait de fes richelTes , ne voit-on pas par là l’attache qu’on a aux biens de la terre ? On pleure dans la vie d’un Héros ce que l’on regarde comme un mal, & ce que l’on nevoudroit pas fouffrir. L’on eft bien-aile que les chofes lui fuccedent, parce qu’on defire pour foi-même dans une femblable occafion, un pareil fuccès. Ceux qui ont dcl’amour-, s’affligent lors que le Héros cil malheureux dans fes amours : & comme Digitized by CoogI

CHAPITRE XV.

La Poëſie eſt une Ecole de toutes les Paſſions que condamne la Religion.

L'ON peut dire que la Poëſie donne de continuelles leçons de ce qu'on appelle dans le monde, les belles Paſſions; c'eſt à dire, de l'ambition, du deſir de la gloire, & de l'amour, qui ſont directement oppoſées à la charité.

Un homme qui ſe met ſouvent en colere, prend feu bien plûtôt que celui qui s'applique à reſiſter aux premiers mouvemens de cette Paſſion. Ceux qui paſſent leur tems à lire des Romans, qui entrent dans tous les ſentimens de ceux que les Poëtes y font agir, font par conſequent, pour ainſi dire, un exercice continuel d'ambition, de vanité & d'amour, qui ſont les Paſſions ordinaires des Heros des Poëtes: & ces gens ont ſans doute bien plus de penchant pour ces Paſſions. Ils n'y étoient que trop portez par leur nature corrompuë; mais ils y ſont étrangement fortifiez par ces lectures.

Lorſque l'on ſouhaite avec paſſion que celui à qui on a donné toutes ſes affections, acquiere la gloire qu'il deſire; n'eſt-ce pas une marque évidente que l'on aime auſſi la gloire? Si l'on s'afflige de la perte qu'il fait de ſes richeſſes, ne voit-on pas par là l'attache qu'on a aux biens de la terre? On pleure dans la vie d'un Heros ce que l'on regarde comme un mal, & ce que l'on ne voudroit pas ſouffrir. L'on eſt bien-aiſe que les choſes lui ſuccedent, parce qu'on deſire pour ſoi-même dans une ſemblable occaſion, un pareil ſuccès.

Ceux qui ont de l'amour, s'affligent lors que le Heros eſt malheureux dans ſes amours: & com-

r me plus on eft engagé dans le monde, plus on aime les grandeurs de la terre; auffi plus on elt rempli d’ambition, plus on eft l'enfible à l’amour & aux autres Paflions. On fe trouve dans la lecture de ces avanturcs Poétiques , d’autant plus touché de ces Paflions qui y régnent par tout : Lb * ma£h ets movetur ^uifque , qub minus k talibus ujfeflibns fanus efi. Il ne faut donc pas s’étonner fi les perfonnes qui lifent les Romans, reçoivent l’impreflion de tous les fentimens de ceux que le Poète y fait agir 6c parler , puis qu’ils y ont un rapport fi naturel. Les pai'oles kes perfonnes pafjiunnées nous troublent & nous agitent , quand elles nous trouvent pleins de lu pnjfmi é" de ta foibtejfe de coeur dont elles procedent. On imite toûjours avec joye ce qu'on a vû rcprefenter avec plaifir: ainfi quand une fc-mme 3ui a coûtume de lire les Romans , fe voit aorée, elle croit être une de ces beautez pour lefquelles les Héros fefont expofezàtant de dangers. En lifant ces Livres , elle a conçu qu’il n’y a. rien de plus doux q.\ie d’aimer & d’être aimée; elle fe rend facilement à l’occafion qui lui prefente cette douceur :6c c’eft-là le poifon qui donne la mort à la plus grande partie des perfonnes de fon fexe. Dieu, comme on l’a dit , veut régner feul dans le cœur de l’homme qu’il a fait ; perfonne ne peut donc l’offrir à une Créature , ous’en emparer , fans commettre un larcin ,. qui ne demeurera point impuni. C’eft cependant ce que font les Héros 6c les Héroïnes. Les Poètes forment entre eux une fi belle union , que les uns 6c les autres n’offrent des facrifices 6c de l’encens à leurs Dieux., ^u’afin de les portera faire reüf* .Àur . I DigitizédTDy Googic

me plus on eſt engagé dans le monde, plus on aime les grandeurs de la terre; auſſi plus on eſt rempli d'ambition, plus on eſt ſenſible à l'amour & aux autres Paſſions. On ſe trouve dans la lecture de ces avantures Poëtiques, d'autant plus touché de ces Paſſions qui y regnent par tout : *Eò magis eis movetur quiſque, quò minus à talibus affectibus ſanus eſt.*

Il ne faut donc pas s'étonner ſi les perſonnes qui liſent les Romans, reçoivent l'impreſſion de tous les ſentimens de ceux que le Poëte y fait agir & parler, puis qu'ils y ont un rapport ſi naturel. *Les paroles des perſonnes paſſionnées nous troublent & nous agitent, quand elles nous trouvent pleins de la paſſion & de la foibleſſe de cœur dont elles procedent.*

On imite toûjours avec joye ce qu'on a vû repreſenter avec plaiſir: ainſi quand une femme qui a coûtume de lire les Romans, ſe voit adorée, elle croit être une de ces beautez pour leſquelles les Heros ſe ſont expoſez à tant de dangers. En liſant ces Livres, elle a conçu qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer & d'être aimée: elle ſe rend facilement à l'occaſion qui lui preſente cette douceur :& c'eſt-là le poiſon qui donne la mort à la plus grande partie des perſonnes de ſon ſexe.

Dieu, comme on l'a dit, veut regner ſeul dans le cœur de l'homme qu'il a fait; perſonne ne peut donc l'offrir à une Creature, ou s'en emparer, ſans commettre un larcin, qui ne demeurera point impuni. C'eſt cependant ce que font les Heros & les Heroïnes. Les Poëtes forment entre eux une ſi belle union, que les uns & les autres n'offrent des ſacrifices & de l'encens à leurs Dieux, qu'afin de les porter à faire reüſ-

 réuflir leurs tmours. L’Hetoïne eft le Dieu du Héros, & le Héros eft celui de THeroïne ; & c’eft cet amour déteftable que les Lecteurs deRomans tâchent d’imiter, quand ils fe mettent: l’amour dans la tête. La lefture de ces Livres pemicieiiï ne fait pas feulement naître les Paillons, mais elle leur don- * ne des armes. Uu ambitieux y trouve des leçons pour s’élever & pour contenter fon ambition. Mais fur tout les Poètes font ingénieux à trouver des intrigues pour exécuter les deifeins amoureux qu’ils font prendre à leurs Héros, pour gstgner ceux' qui s’y oppofent, ou pour le leur cacher. Ils apprennent auffi l’art de s’expliquer , & de déclarer d’une maniéré ingenieufe, l’amour qu’on a dans le cœur. Après une étude fi pernicieufe, ceux qui s’y font rendus maîtres, non-feulement ont l’efprit êc le cœur corrompu , mais ils favent encore les moiens de faire réuflir leurs mauvais defirs. Ainfionpeut dire que les Poètes & les faifeurs de Romans, enfeignent l’art d’aimer , 8c comme dit Laâance , par de feints adultérés ils apprennent à en commet-tre de véritables : Dorent adulttria dum fngvnt , & ftmulatts erudiunt ad vera. Auffi Socrate dans fon Hiftoire Ecclefiaftique en parlant d’Heliodore Evêque de Tri cala , qui eft une ville de Theflalie, appelle Livres d’amour l’Hiftoire Ethiopique que cet Evêque compofa étant jeune, ipvjuâ Et Nicephore ajoute qu'on l’obligea dans un Concile , ou de les brûler^ ou de quitter fon Evêché ; ce qui fait connoître que l’on a toujours crû dans l’Eglife que ces fortes d’Ouvrages étaient tres-dangereux. Ch A-r Digitized by GoogI

réuſſir leurs amours. L'Heroïne eſt le Dieu du Heros, & le Heros eſt celui de l'Heroïne ; & c'eſt cet amour déteſtable que les Lecteurs de Romans tâchent d'imiter, quand ils ſe mettent l'amour dans la tête.

La lecture de ces Livres pernicieux ne fait pas ſeulement naître les Paſſions, mais elle leur donne des armes. Un ambitieux y trouve des leçons pour s'élever & pour contenter ſon ambition. Mais ſur tout les Poëtes ſont ingenieux à trouver des intrigues pour executer les deſſeins amoureux qu'ils font prendre à leurs Heros, pour gagner ceux qui s'y oppoſent, ou pour le leur cacher. Ils apprennent auſſi l'art de s'expliquer, & de declarer d'une maniere ingenieuſe, l'amour qu'on a dans le cœur.

Après une étude ſi pernicieuſe, ceux qui s'y ſont rendus maîtres, non-ſeulement ont l'eſprit & le cœur corrompu, mais ils ſavent encore les moiens de faire réuſſir leurs mauvais deſirs. Ainſi on peut dire que les Poëtes & les faiſeurs de Romans, enſeignent l'art d'aimer, & comme dit Lactance, par de feints adulteres ils apprennent à en commettre de veritables : *Docent adulteria dum fingunt, & ſimulatis erudiunt ad vera.*

Auſſi Socrate dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, en parlant d'Heliodore Evêque de Tricala, qui eſt une ville de Theſſalie, appelle Livres d'amour l'Hiſtoire Ethiopique que cet Evêque compoſa étant jeune, ἐρωτικὰ βιβλία. Et Nicephore ajoûte qu'on l'obligea dans un Concile, ou de les brûler ou de quitter ſon Evêché ; ce qui fait connoître que l'on a toûjours crû dans l'Egliſe que ces ſortes d'Ouvrages étoient tres-dangereux.

CHA-

foo Nouvelles REFt EXIONS Chapitre XVI. Quand la Pdéfie n’mfpireroît point de mauvaifes^ Pajjtonsy elle feroit toujours crhiinelte y parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvtmens dt nôtre coeur. QU AN i> la Poclîe n'înfpireroit aucune Paffion* . criminelle , elle ne feroit pas innocente car nôtre efprit n’eft pas fait pour s’occuper de fables. N’eft-ce pas une véritable extravagance que de s’interefler dans la fortune d'un Héros, qui eft moins qu’un fantôme, de pleurer des maux qui ne font point, 8c ne pas vcrier une feulelarnae pour pleurer fes propres maux, qui font fi réels l Et' c’eft de quoi faint Auguilin s’aceufe devant, Dieu : J’ étais obligé , dit-il en parlant de fes premières Etudes , d'étudier les vaines les jabukufes avantures d'un Prince errant tel qu'étoit Enée au lieu de penfer à mes égaremens dÿ à mes erreurs \ éf l' on m' enjoignait à pleurer la tnort de Didon , à caufe qu'elle s'étoit tuée par un tranfport violent de Jon. ameur y pendant que j' étais fi 7niferable que de regarder d'un œil fec Ut mort que je me donnais àmoi-même y en m'attachant à ces jî étions y dsé m'é~ loignant de l'ousy ê tnon Dieu l qui êtes ma vie. Car y a-t-il une plus . grande mifere que d'être mi fe- ^ r-able fajts reconnaître fans plaindre foi même fa-, propre mijera que de pleurer la mort de Didon y la-, quelle ejl venue de P excès de fan amour pour Enée , dsl de ne pleurer pas fa propre mort, qui xnenfdu defaut d'amour pour vous î Tenere cogebar nefeio cujus erroresy oblitus earorum mtorumy & plorare Didonem mortttamy qui»\ Digitij.

CHAPITRE XVI.

Quand la Poëſie n'inſpireroit point de mauvaiſes Paſſions, elle ſeroit toûjours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de nôtre cœur.

QUAND la Poëſie n'inſpireroit aucune Paſſion criminelle, elle ne ſeroit pas innocente ; car nôtre eſprit n'eſt pas fait pour s'occuper de fables. N'eſt-ce pas une veritable extravagance que de s'intereſſer dans la fortune d'un Heros, qui eſt moins qu'un fantôme, de pleurer des maux qui ne ſont point, & ne pas verſer une ſeule larme pour pleurer ſes propres maux, qui ſont ſi réels ?

Et c'eſt de quoi ſaint Auguſtin s'accuſe devant Dieu : *J'étois obligé*, dit-il en parlant de ſes premieres Etudes, *d'étudier les vaines & les fabuleuſes avantures d'un Prince errant tel qu'étoit Enée, au lieu de penſer à mes égaremens & à mes erreurs ; & l'on m'enſeignoit à pleurer la mort de Didon, à cauſe qu'elle s'étoit tuée par un tranſport violent de ſon amour, pendant que j'étois ſi miſerable que de regarder d'un œil ſec la mort que je me donnois à moi-même, en m'attachant à ces fictions, & m'éloignant de vous, ô mon Dieu ! qui êtes ma vie. Car y a-t-il une plus grande miſere que d'être miſerable ſans reconnoître & ſans plaindre ſoi même ſa propre miſere ; que de pleurer la mort de Didon, laquelle eſt venuë de l'excès de ſon amour pour Enée, & de ne pleurer pas ſa propre mort, qui vient du defaut d'amour pour vous ?*

TENERE *cogebar neſcio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam,*

SUR i’Art Poétique. Part. J. Ch. XV J. joî ^uia fe occidit ob amortm , cîm intereà me îpfum in bis à te morientemy Deus vita mea , ficàs ocu^ lis ferrent mijerrimus. ^uie/ enirn mijèrius mifer» non mijerante feipfum fiente Didonis mortem , qu£ fiebat anmndo Mneanty non fiente autem mortem fuam , qu/e fiebat non amando te î Elt-ce pour des phantôraes que Dieu a imprime dans nôtre cœur toutes ces differentes affections d’eftime & d’amour; ou pour nous attirer à lui, qui eft nôtre centre, comme nous avons dit , & nous feparer des créatures , aufquelles nous ne nous pouvons attacher fans nous priver de nôtre félicité? 11 a fait nôtre cœur capable d’eftimer de haïr.,..d’efperer & de craindre, afin que nous ^llimafliôns fes divines perfections, & que nous méprifaflions le néant des Créatures, que nous nous élevaffions vers lui par nôtre amour, en nous éloignant par un mouvement de haine de tout ce qui nous peut feparer de lui, que par nôtre elperance nous nous unifiions à lui, nous détachant par la crainte de tout ce qui empêche cette union. Qnand je jette les yeux fur ceux qui fe laiffent émouvoir par ce qu’ils' lifent dans un Roman , & qu’ils font froids dans l’affaire de leur fa;lut , il me femble voir des perfonnes , qui étant pourfuivics par des ennemis, au lieu de fuir & de chercher un afile, s’amufciôient à confiderer un fiarterre lèmé de fleurs. ' ' La Poêfic amufe ainfî toutes les faintes affections de nôtre cœur , ou les détournant vers des chofes criminelles ou des bagatelles , de forte que par là CCS bonnes affeélions font abfolument inutiles. Une femme, par exemple, qui eft accoûtuméc à ces mariages de Roman, ne trouvant point toutes ces qualitez feintes & imaginaires des Héros dans fon mari , elle n’eft pas fort difpofcc à l’aimer. Ceux Digitized by Google

quia ſe occidit ob amorem, cùm intereà me ipſum in his à te morientem, Deus vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus. Quid enim miſerius miſero non miſerante ſeipſum, & flente Didonis mortem, quæ fiebat amando Æneam, non flente autem mortem ſuam, quæ fiebat non amando te?

Eſt-ce pour des phantômes que Dieu a imprimé dans nôtre cœur toutes ces differentes affections d'eſtime & d'amour; ou pour nous attirer à lui, qui eſt nôtre centre, comme nous avons dit, & nous ſeparer des creatures, auſquelles nous ne nous pouvons attacher ſans nous priver de nôtre felicité? Il a fait nôtre cœur capable d'eſtimer & de haïr, d'eſperer & de craindre, afin que nous eſtimaſſions ſes divines perfections, & que nous mépriſaſſions le neant des Creatures, que nous nous élevaſſions vers lui par nôtre amour, en nous éloignant par un mouvement de haine de tout ce qui nous peut ſeparer de lui, que par nôtre eſperance nous nous uniſſions à lui, nous détachant par la crainte de tout ce qui empêche cette union.

Qnand je jette les yeux ſur ceux qui ſe laiſſent émouvoir par ce qu'ils liſent dans un Roman, & qu'ils ſont froids dans l'affaire de leur ſalut, il me ſemble voir des perſonnes, qui étant pourſuivies par des ennemis, au lieu de fuïr & de chercher un aſile, s'amuſeroient à conſiderer un parterre ſemé de fleurs.

La Poëſie amuſe ainſi toutes les ſaintes affections de nôtre cœur, ou les détournant vers des choſes criminelles ou des bagatelles, de ſorte que par là ces bonnes affections ſont abſolument inutiles. Une femme, par exemple, qui eſt accoûtumée à ces mariages de Roman, ne trouvant point toutes ces qualitez feintes & imaginaires des Heros dans ſon mari, elle n'eſt pas fort diſpoſée à l'aimer. Ceux

jûi NoüVILISs Réflexions, &c. Ceux qui reflcntcnt plus vivement des fentimens de compaffion en lifant ces accidens funeftes qui arrivent dans les Tragédies, font peu touchez des miferes ordinaires des hommes, parce qu'ils n'y trouvent rien qui arrête leurs yeux, & qu'ils ne font pas accoûtumez d'être émus par des accidens communs. S'ils font riches & d'une condition relevée , ils veulent exccuter toutes les folles entreprifes dont ils ont lû les deferiptions , & devenir eux-mêmes des Héros. S'ils font miferables & qu'ils foient perfecutez ; au plus profond de leur balTeflc, ils s'enflent d'orgueil } comme ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Héros, la grandeur de leur courage dans leurs maux , dont toute la terre s'eft entretenue , ils s'imaginent que la perfecution qu'ils foufFrent les expofe aux yeux de tout le monde , & que l'on plaint partout leur mifere; ainfi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la mifericorde de Dieu leur avoit envoyées, comme des moiens pour fe garantir de celles de l'Eternité; qui font dûcs à leurs crimes, ils ne les fouifrent que pour fe rendre plus coupables , & pour exciter davantage fa colere. On ne fait donc autre chofe par la leélure des Romans & des Poètes, que contrader un certain efprit , qui ne fe repaît que de vaines idées & de chimères, & qui nous éloigne de plus en plus de la fin où nous devons tendre» fin delà première Partie, N O U

Ceux qui reſſentent plus vivement des ſentimens de compaſſion en liſant ces accidens funeſtes qui arrivent dans les Tragedies, ſont peu touchez des miſeres ordinaires des hommes, parce qu'ils n'y trouvent rien qui arrête leurs yeux, & qu'ils ne ſont pas accoûtumez d'être émus par des accidens communs.

S'ils ſont riches & d'une condition relevée, ils veulent executer toutes les folles entrepriſes dont ils ont lû les deſcriptions, & devenir eux-mêmes des Heros.

S'ils ſont miſerables & qu'ils ſoient perſecutez; au plus profond de leur baſſeſſe, ils s'enflent d'orgueil; & comme ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Heros, la grandeur de leur courage dans leurs maux, dont toute la terre s'eſt entretenuë, ils s'imaginent que la perſecution qu'ils ſouffrent les expoſe aux yeux de tout le monde, & que l'on plaint partout leur miſere; ainſi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la miſericorde de Dieu leur avoit envoyées, comme des moiens pour ſe garantir de celles de l'Eternité; qui ſont dûës à leurs crimes, ils ne les ſouffrent que pour ſe rendre plus coupables, & pour exciter davantage ſa colere.

On ne fait donc autre choſe par la lecture des Romans & des Poëtes, que contracter un certain eſprit, qui ne ſe repaît que de vaines idées & de chimeres, & qui nous éloigne de plus en plus de la fin où nous devons tendre.

Fin de la premiere Partie.

NOU-

rag. 50J NOUVELLES REFLEXIONS SUR L’ART POÉTIQUE. SECONDE PARTIE. Chapitre Premier. La Jtn dt l'Art Fdétique ejî de flaire'. Ses réglés générales fe reduifent à quatre principales. On propefe les deux premières , favoir le choix de la matière t & l'imitation. ES règles 'que l’Art Poétique preferif, ne tendent qu’à engager les hommes dans la leélure des Poètes par le plailir qu’ils y trouvent. Pour examiner cette propofition , par laquelle nous , commençons la leconde Partie de nos Reflexions , nous devons confiderer que toutes les chofes qui plaifent dans les Poètes, le peuvent réduire à quatre chefs. PreDigitized by Google

r 504 NouVILLÏS REFLEXIONS Premièrement, la Poëfie eft agréable, en ce <]u'elle ne choifit pour fa matière que des chofes rares , dans Icfquelles on voit une certaine image de grandeur, ce que nous aimons, parce qu'é- . tant faits pour un Etre fouverainement grand , nôtrenature nous porte à aimer tout ce qui a quelques traits de cet Etre. Les Poètes plaifenten fécond lieu, parce qu'ils imitent la vérité , & que toute imitation divertir. En troifiéme lieu , ils flateiit nos inclinations , ne difentrienquede conforme à nos fentimens , & c'eft ce que nous recherchons. Enfin ils remuent nos paillons: Or toutes leurs émotions font douces , quand elles ne font point accompagnées ni fuivies d'aucun fâcheux accident : Ainfi c'elt par ces quatre voies que les Poètes parviennent à leur fin principale de plaire. Pour donner donc quelque connoüTancedel'Art Poétique, nous ferons voir comment les Poètes fuivent leurs réglés , pour éblouir leurs Leéfeurs par la grandeur des chofes qu'ils propofent , pour les enchanter par une image de la Vérité, pour les gagner en ne difant rien qui foit oppofé à leurs inclinations, & pour exciter dans leur cœur toutes les Palîjons qu'ils font hien-aifes d'y fentir. , Les Maîtres de l'Art ne peuvent preferire de réglés pour la première chofe , qui eft le choix d'une riche matière ; Ce n'eft point l'Art ni l'Etude qui ' donnent aux Poètes cette fécondité d'imagination, par laquelle ils voyent par toutes leurs faces les chofes qu'ils traitent , 8c qui leur donne moyen dans une fi grande abondance , de ;faire choix de • ce que l'on en peut dire de rate 8c de grand, » 8c qui par fa vivacité fait qu'ils tournent ce qu'ils s'imaginent en mille maniérés inconnues à ceux qui ont une imagination grofiiere 8c pefante. DIgitized by

Premierement, la Poëſie eſt agréable, en ce qu'elle ne choiſit pour ſa matiere que des choſes rares, dans leſquelles on voit une certaine image de grandeur, ce que nous aimons, parce qu'étant faits pour un Etre ſouverainement grand, nôtre nature nous porte à aimer tout ce qui a quelques traits de cet Etre.

Les Poëtes plaiſent en ſecond lieu, parce qu'ils imitent la verité, & que toute imitation divertit.

En troiſiéme lieu, ils flatent nos inclinations, & ne diſent rien que de conforme à nos ſentimens, & c'eſt ce que nous recherchons.

Enfin ils remuent nos paſſions: Or toutes leurs émotions ſont douces, quand elles ne ſont point accompagnées ni ſuivies d'aucun fâcheux accident: Ainſi c'eſt par ces quatre voies que les Poëtes parviennent à leur fin principale de plaire.

Pour donner donc quelque connoiſſance de l'Art Poëtique, nous ferons voir comment les Poëtes ſuivent leurs regles, pour éblouïr leurs Lecteurs par la grandeur des choſes qu'ils propoſent, pour les enchanter par une image de la Verité, pour les gagner en ne diſant rien qui ſoit oppoſé à leurs inclinations, & pour exciter dans leur cœur toutes les Paſſions qu'ils ſont bien-aiſes d'y ſentir.

Les Maîtres de l'Art ne peuvent preſcrire de regles pour la premiere choſe, qui eſt le choix d'une riche matiere: Ce n'eſt point l'Art ni l'Etude qui donnent aux Poëtes cette fecondité d'imagination, par laquelle ils voyent par toutes leurs faces les choſes qu'ils traitent, & qui leur donne moyen dans une ſi grande abondance, de faire choix de ce que l'on en peut dire de rare & de grand, & qui par ſa vivacité fait qu'ils tournent ce qu'ils s'imaginent en mille manieres inconnües à ceux qui ont une imagination groſſiere & peſante.

 Il eft aufli neceflairc fur toutes chofes , que la Nature ait donné à un Poète beaucoup de jugement , pour faire un bon ufage des richeffcs de fon imagination, & pour en regler le feu; autrement fes inventions & fes maniérés de dire les chofcs, font extravagantes; ce qui arrive particulièrement à ceux qui n’ont point d'autre Science que celle de rimer, 8c qui n’ont point cultivé leur efprit par une étude plus ferieufe que celle de la Poéfie. Homcre 8c Virgile étoient excellens Philofophes, c’cft pourquoi ils ne s’égarent prefque jamais; la Raifon les guide partout, ils ne s’aban-donncnt point à ces faillies, qui font une efpece de fievre chaude 8c de délire, qui font dire cent chofes impertinentes à ceux qui s’ylaiffent aller. La plûpart des Poètes perdent le tems dans des deferiptions ennuyeufes 8c hors de propos. Ils s’arrêtent où ils devroient courir : Ils palTent fous filence ce qu’ils devroient expliquer avec étenduè. 11 eft bon que les Maîtres faffent remarquer ces endroits aux jeunes gens, pour les accoutumer à bien juger de ce qu’ils lifent, 8c qu’ils leur inculquent ces belles maximes, que les cho- ' fes qui font hors de propos , qui font contre la bienfeance 8c contre la Vérité 8c la Raifon, ne doivent pas être eftimées, quoi que l’Auteur qui les a trouvées 8c qui les a dites , paroifte avoir de i’efprit : autrement les Poètes, qui peuvent fervir à éveiller l’imagination de la jeunefle, corrompront fa Raifon. >• Car on ne peut nier que plufieurs ne pouffent trop loin la liberté dont la Poèfie leur donne droit d’ul'er. Souvent il n’y a pas plus de rapport entre ce qu’ils difent , qu’entre les longes d’un malade. Ils ne favent ce que c’eft que de peindre les choY fes Digitized by Google

Il eſt auſſi neceſſaire ſur toutes choſes, que la Nature ait donné à un Poëte beaucoup de jugement, pour faire un bon uſage des richeſſes de ſon imagination, & pour en regler le feu; autrement ſes inventions & ſes manieres de dire les choſes, ſont extravagantes; ce qui arrive particulierement à ceux qui n'ont point d'autre Science que celle de rimer, & qui n'ont point cultivé leur eſprit par une étude plus ſerieuſe que celle de la Poëſie.

Homere & Virgile étoient excellens Philoſophes, c'eſt pourquoi ils ne s'égarent preſque jamais; la Raiſon les guide par tout, ils ne s'abandonnent point à ces faillies, qui ſont une eſpece de fievre chaude & de délire, qui font dire cent choſes impertinentes à ceux qui s'y laiſſent aller.

La plûpart des Poëtes perdent le tems dans des deſcriptions ennuyeuſes & hors de propos. Ils s'arrêtent où ils devroient courir : Ils paſſent ſous ſilence ce qu'ils devroient expliquer avec étenduë. Il eſt bon que les Maîtres faſſent remarquer ces endroits aux jeunes gens, pour les accoûtumer à bien juger de ce qu'ils liſent, & qu'ils leur inculquent ces belles maximes, que les choſes qui ſont hors de propos, qui ſont contre la bienſeance & contre la Verité & la Raiſon, ne doivent pas être eſtimées, quoi que l'Auteur qui les a trouvées & qui les a dites, paroiſſe avoir de l'eſprit : autrement les Poëtes, qui peuvent ſervir à éveiller l'imagination de la jeuneſſe, corrompront ſa Raiſon.

Car on ne peut nier que pluſieurs ne pouſſent trop loin la liberté dont la Poëſie leur donne droit d'uſer. Souvent il n'y a pas plus de rapport entre ce qu'ils diſent, qu'entre les ſonges d'un malade. Ils ne ſavent ce que c'eſt que de peindre les cho-

NoUVSLLES REFLEXIONS fes dans un état naturel & dans la proportion &la erandeur quelles doivcùt avoir : ils les font toutes monftrueufes , & quelque petites & ordmaues qu elles foicnt, ils parlent d'elles comme ii elles etoient extraordinaires & prodigieufes. Il ell ^^ai qu on voit du feu & de la hardielfe dans leurs Ouvrages; c'eft pourquoi pour leur donner le fuffrage -qu ils méritent , il taut dire que leurs roëfies font femblables à ces grotcfques agréables que font les Peintres, Idrfque ne s'aifujettiffant a aucun deüein* ils fùivent feulement leur caprice. La Poëfie eft une imitation des actions des nommes, de leurs paroles & de leurs mœurs. Afin <jue cette imitation foitexafte , il faut que les ^etes, comme ils ont coutume de le faire, fa^nt agir & parler ceux qu'ils introduifent dans leurs Ouvrages , conformément à leurs mœurs. Pour cela les Maîtres ont foin de rapporter avec eteridue les mœurs des hommes : ils parcourent toutes les conditions & les divers âges de la vie, & fontreinarouer qucUe eft la maniéré d'agir de ceux qui font d'une telle conditfon , d'un tel âge ; ce que font les jeunes gens , comment agiflent les vieillards. Quoi qu'il n'y ait point d'homme (^ui foit toûiours le même , & que ceux d'un meme état ne foient pas tous femblables, il y a neanmoins un certain caraftere qui diftingue chaque âge & chaque condition, & qui en fait connoitre 1 humeur & la maniéré ordinaire d'agir. C'eft dans l'exprefîion de ce caraftere que les Poëtes font paroîtrc cet art d'imiter qui eft fi charmant , lors qu'il eft bien obfervé. Je ne m'arrêterai pas à parler de ces caraéleres; car outre qu Ariftote l'a déjà fait dans fa Rhétorique, & Horace dans fon Art Poétique, je ne croi pas que les Livres foient neccffaires pour acquérir ces connoil&nces , on les trouve en foi-même , & le ™o^ue

ſes dans un état naturel & dans la proportion & la grandeur qu'elles doivent avoir : ils les font toutes monſtrueuſes, & quelque petites & ordinaires qu'elles ſoient, ils parlent d'elles comme ſi elles étoient extraordinaires & prodigieuſes. Il eſt vrai qu'on voit du feu & de la hardieſſe dans leurs Ouvrages: c'eſt pourquoi pour leur donner le ſuffrage qu'ils meritent, il faut dire que leurs Poëſies ſont ſemblables à ces groteſques agreables que font les Peintres, lorſque ne s'aſſujettiſſant à aucun deſſein, ils ſuivent ſeulement leur caprice.

La Poëſie eſt une imitation des actions des hommes, de leurs paroles & de leurs mœurs. Afin que cette imitation ſoit exacte, il faut que les Poëtes, comme ils ont coûtume de le faire, faſſent agir & parler ceux qu'ils introduiſent dans leurs Ouvrages, conformément à leurs mœurs. Pour cela les Maîtres ont ſoin de rapporter avec étendue les mœurs des hommes : ils parcourent toutes les conditions & les divers âges de la vie, & font remarquer quelle eſt la maniere d'agir de ceux qui ſont d'une telle condition, d'un tel âge; ce que font les jeunes gens, comment agiſſent les vieillards.

Quoi qu'il n'y ait point d'homme qui ſoit toûjours le même, & que ceux d'un même état ne ſoient pas tous ſemblables, il y a néanmoins un certain caractere qui diſtingue chaque âge & chaque condition, & qui en fait connoître l'humeur & la maniere ordinaire d'agir.

C'eſt dans l'expreſſion de ce caractere que les Poëtes font paroître cet art d'imiter qui eſt ſi charmant, lors qu'il eſt bien obſervé. Je ne m'arrêterai pas à parler de ces caracteres; car outre qu'Ariſtote l'a déja fait dans ſa Rhetorique, & Horace dans ſon Art Poëtique, je ne croi pas que les Livres ſoient neceſſaires pour acquerir ces connoiſſances, on les trouve en ſoi-même, & le monde

eſt

s U R l’ Ar T P O I T iQjj E. Part. JL Ci. IJ. 507 eft un excellent Livre pour cela, il ne faut qu’étudier fes adions 5c fes paroles. Les Maîtres reportent au Chapitre des Mœurs, ce qu’il eft neceifaire d’obferver pour faire qu’une invention poétique foit vrai-femblable ; ils avertiffent qu’il ne faut rien dire qui foit contraire à ce que l’on a une fois avancé, à .une vérité connue, & à ce que la Raifôn nous enfeigne manifeftement. Il faut prendre garde fur tout de ne pas pro* pofer des chofes comme véritables, dont l’erreur peut être apperçue par les Sens. Le Menfonge , comme nous avons vû , ne peut être agréable, s’il n’a l’apparence de la Vérité; c’eft-à*dire, fi l’on ne croit en quelque maniéré que ce que le Poète dit eft véritable. C’eft pourquoi , félon Ariftotc , il faut avoir plus d’égard à la vrai-femblance qu’à la vérité même; car il y a des chofes qui font très-veritables , que les hommes ne peuvent croire , parce qu’ils mefurent toutes chofes à leurs opinions ; ainfi pour leur f)laire & obtenir d’eux qu’ils croient ce qu’on eur dit , l’on ne doit expofer à leurs yeux que ce que leurs préjugez leur perfuaderont être poffible Sc vraifembiable. Chapitre II. Réglés que fuîvent les Postes pour flatter les inclinations des hommes i & pour remuer leurs pâfJtons. » T Es Poètes doivent faire paroître fi clairement ■•^quelles font les inclinations de leurs perfonnages, que les Ledeurs apperçoivent dès le commencement de la Piece ce qu’ils feront dans la Y a fui: Digitized by Coogl

eſt un excellent Livre pour cela, il ne faut qu'étudier ſes actions & ſes paroles.

Les Maîtres rapportent au Chapitre des Mœurs, ce qu'il eſt neceſſaire d'obſerver pour faire qu'une invention poëtique ſoit vrai-ſemblable; ils avertiſſent qu'il ne faut rien dire qui ſoit contraire à ce que l'on a une fois avancé, à une verité connue, & à ce que la Raiſon nous enſeigne manifeſtement.

Il faut prendre garde ſur tout de ne pas propoſer des choſes comme veritables, dont l'erreur peut être apperçue par les Sens. Le Menſonge, comme nous avons vû, ne peut être agreable, s'il n'a l'apparence de la Verité; c'eſt-à-dire, ſi l'on ne croit en quelque maniere que ce que le Poëte dit eſt veritable. C'eſt pourquoi, ſelon Ariſtote, il faut avoir plus d'égard à la vrai-ſemblance qu'à la verité même; car il y a des choſes qui ſont très-veritables, que les hommes ne peuvent croire, parce qu'ils meſurent toutes choſes à leurs opinions : ainſi pour leur plaire & obtenir d'eux qu'ils croient ce qu'on leur dit, l'on ne doit expoſer à leurs yeux que ce que leurs préjugez leur perſuaderont être poſſible & vraiſemblable.

CHAPITRE II.

Regles que ſuivent les Poëtes pour flatter les inclinations des hommes, & pour remuer leurs paſſions.

LEs Poëtes doivent faire paroître ſi clairement quelles ſont les inclinations de leurs perſonnages, que les Lecteurs apperçoivent dès le commencement de la Piece ce qu'ils feront dans la

NouvEttEs Réflexions fuite : & c’cft ce qui contribue à leur rendre vraifemblable ce qu’on leur propofc , & leur donne une fccrette fatisfaétion de ce que les chofes ont eu le luccès qu’ils avoicnt prévù. AufTi fl ces perfonnagesagiflent en quelque chofe autrement qu’ils n’ont accoûtumé , il faut que le Poëte falTe connoître la caufe de ce changement. Nous approuvons toujours ce qui convient à nos inclinations; nous aimons ceux qui font de nôtre humeur. Ainfi les Poëtes , qui regardent comme leur piincipale fin , la fatisfadion de leurs Lecteurs, donnent de bonnes inclinations à leurs premiers perfonnages , qu’effedivement nous avons tous naturellement de l’amour pour la Vertu, ôc de l’horreur pour le Vice. L’on ne pleureroit point la mort de Didon , fi Virgile dans les premiers Livres de fon Eneïde ne l’avoit fait paroître trèsvertueufe , & ne lui avoit donne toutes ces excellentes qualitex qui gagnent les cœurs , & qui font qu’on elt affligé de voir une grande PrincefiTe re-' duite au defefpoir par une Paffion qui fetnble innocente, puifijue fa fin étoit un mariage honnête. Seneque • rapporte qu’Euripide dans une de fes Tragédies, ayant donné des louanges à l’Avarice , tout le Peuple d’ Athènes fe leva , & auroit challë l’Adeur qui les récitoit , fi Euripide n’eût f)aru fur le Théâtre , & ne les eivt priez d’écouter a fuite de la Picce pour apprendre quelle fin feroit cet admirateur des richelfcs. L.cs Pt^ftes qui entreprennent de flater nos inclination^, comme nous avons vû, enmêmetems qu’ils ornent leurs Héros de tant de bonnes quali-' tez , ne les exeratent pas neanmoins des défauts aufquels ceux qu'on appelle honnêtes gens dans le monde , font fujets. C’eft pourquoi quand les Maitres de l’Art Poétique traitent cette queftion , fi le Héros de la Picce doit être honnête homme, »£/>.xiî. " Üs i Digitized by Google

ſuite : & c'eſt ce qui contribuë à leur rendre vraiſemblable ce qu'on leur propoſe, & leur donne une ſecrette ſatisfaction de ce que les choſes ont eu le ſuccès qu'ils avoient prévû.

Auſſi ſi ces perſonnages agiſſent en quelque choſe autrement qu'ils n'ont accoûtumé, il faut que le Poëte faſſe connoître la cauſe de ce changement. Nous approuvons toûjours ce qui convient à nos inclinations; nous aimons ceux qui ſont de nôtre humeur. Ainſi les Poëtes, qui regardent comme leur principale fin, la ſatisfaction de leurs Lecteurs, donnent de bonnes inclinations à leurs premiers perſonnages, qu'effectivement nous avons tous naturellement de l'amour pour la Vertu, & de l'horreur pour le Vice. L'on ne pleureroit point la mort de Didon, ſi Virgile dans les premiers Livres de ſon Eneïde ne l'avoit fait paroître très-vertueuſe, & ne lui avoit donné toutes ces excellentes qualitez qui gagnent les cœurs, & qui font qu'on eſt affligé de voir une grande Princeſſe reduite au deſeſpoir par une Paſſion qui ſemble innocente, puiſque ſa fin étoit un mariage honnête.

Seneque * rapporte qu'Euripide dans une de ſes Tragedies, ayant donné des loüanges à l'Avarice, tout le Peuple d'Athenes ſe leva, & auroit chaſſé l'Acteur qui les récitoit, ſi Euripide n'eût paru ſur le Théâtre, & ne les eut priez d'écouter la ſuite de la Piece pour apprendre quelle fin feroit cet admirateur des richeſſes.

Les Poëtes qui entreprennent de flater nos inclinations, comme nous avons vû, en même tems qu'ils ornent leurs Heros de tant de bonnes qualitez, ne les exemtent pas neanmoins des défauts auſquels ceux qu'on appelle honnêtes gens dans le monde, ſont ſujets. C'eſt pourquoi quand les Maîtres de l'Art Poëtique traitent cette queſtion, ſi le Heros de la Piece doit être honnête homme,

 ils répondent qu’il le doit être : mais comme nous l’avons déjà remarqué, ils prennent pour honnêteté une certaine alliance monllrueule de la Vertu 6c du Vice que nous aimons, parce que nous femmes bien-aifes de jouir en effet des plailirs , ôc d’avoir pourtant les apparences de la Vertu, fans tomber dans les infamies ôc les remords de confcicnce. Suivant cette idée de l’honnêteté que ces Maîtres fe propofent, ils font un détail des mœurs que doivent avoir les Héros, ôc que nous ne rapporterons pas ici ; Car outre qU’on ne fait que trop en quoi confifte l’honnêteté du monde , s’il étoit queftion de propofer un modèle parfait d’un véritable Héros, je confulterois Jésus- Christ , 6c je _ ferois voir par des raifonnemens que je crois être des démonffrations , qu’il n’y a que ceux qui fuivent fes maximes qui foient grands :mais celadcmanderoit un long difeouts, que la matière qu’on traite ne permet pas d’entreprendre ici. Ceux qui veulent enfeigner les Lettres Humaines d’une maniéré Chrétienne, y pourront fuppléer , 6c ils ne doivent pas manquer de le faire , afin que leurs Difciples ne fe rempliflent pas des fauffes maximes de la Morale corrompue des Poètes. Toute l’étude des Poètes tend particulièrement à faire leurs Héros tels que nous voudrions être : c’eft pourquoi comme il n’y a point de vertu qui contente davantage l’ambition que nous avons de commander 6c de paroître grands , que l’intrepidité 6c la force , ils n’oublient point cette vertu ■ dans l’idée qu’ils forment d’un Grand-homme , conformément à l’opinion 6c aux defirs des gens du monde à qui ils veulent plaire. Ils font aufli leurs Héros fort pieux, cequin’efl: point oppofé au delfein qu’ils ont de flatter nos mauvaifes inclinations : ils y font obligez, parce Y 3 . que Digitized by Googl

ils répondent qu'il le doit être : mais comme nous l'avons déja remarqué, ils prennent pour honnêteté une certaine alliance monſtrueuſe de la Vertu & du Vice que nous aimons, parce que nous ſommes bien-aiſes de jouïr en effet des plaiſirs, & d'avoir pourtant les apparences de la Vertu, ſans tomber dans les infamies & les remords de conſcience. Suivant cette idée de l'honnêteté que ces Maîtres ſe propoſent, ils font un détail des mœurs que doivent avoir les Heros, & que nous ne rapporterons pas ici : Car outre qu'on ne ſait que trop en quoi conſiſte l'honnêteté du monde, s'il étoit queſtion de propoſer un modele parfait d'un veritable Heros, je conſulterois JESUS-CHRIST, & je ferois voir par des raiſonnemens que je crois être des démonſtrations, qu'il n'y a que ceux qui ſuivent ſes maximes qui ſoient grands : mais cela demanderoit un long diſcours, que la matiere qu'on traite ne permet pas d'entreprendre ici.

Ceux qui veulent enſeigner les Lettres Humaines d'une maniere Chrétienne, y pourront ſuppléer, & ils ne doivent pas manquer de le faire, afin que leurs Diſciples ne ſe rempliſſent pas des fauſſes maximes de la Morale corrompue des Poëtes.

Toute l'étude des Poëtes tend particulierement à faire leurs Heros tels que nous voudrions être : c'eſt pourquoi comme il n'y a point de vertu qui contente davantage l'ambition que nous avons de commander & de paroître grands, que l'intrepidité & la force, ils n'oublient point cette vertu dans l'idée qu'ils forment d'un Grand-homme, conformément à l'opinion & aux deſirs des gens du monde à qui ils veulent plaire.

Ils font auſſi leurs Heros fort pieux, ce qui n'eſt point oppoſé au deſſein qu'ils ont de flatter nos mauvaiſes inclinations : ils y ſont obligez, parce

^TO Nouvelles Réflexions que ces grands Hommes ne pourroient être efttmei , s'ils n'avoient du refpeft pour les Dieux. On craint Dieu, & on l'ellime naturellement t ce qui fait qu'on a une haute idée de ceux qui en font chéris & protégez : de forte qu'au fentiment des hommes, il nous eft plus glorieux de furmonter un perd par un miracle que le ciel fait en notre faveur , que par nôtre adrefle. C'eft pourquoi ce n'elt pas une faute à un Poète, après avoir fait paroître fon Héros dans un grand danger, de l'en tirer par un miracle, puifque cela contribue à établir la réputation du Héros dans l'efprit du Leéfeur, ce qu'il regarde comme fa principale fin. Mais ce n'eft pas cette feule raifon qui porte les Poètes à faire les Héros fi religieux , & à feindre que les Dieux les accompagnent dans tous leurs dangers, qu'ils leur fourniifent des armes , & qu'ils combattent pour leur défenfe : Ils font ces fictions pour plaire aux hommes , qui font troublez dans leurs aefordres par la crainte d'un Dieu vangeur des pechez qu'ils commettent : de laquelle crainte ils les délivrent en leur reprefentant que de grands hommes aimez des Dieux , ont fait ce qu'ils font , & outre cela le Peuple fé plaît à tous ces miracles. L'on ne conçoit rien de plus grand tme Dieu ^ ni de plus admirable que fes effets. Ainfi, comme l'on aime ce qui eft grand & ce qui n'eft pas ordinaire , on prend plaifir à entendre parler de la • Divinité , lonque ce <me l'on en dit eft fublime i C'eft pour cela que le Poème où l'on ne voit point les Dieux mêlez avec les hommes ne divertit pas, félon le jugement de la plûpart du monde. Les hommes ne veulent pas néanmoins que Ton les entretienne d'une Divinité fpirituelle, danslaqueUe l'on n'apperçoive rien que de grand & de majeftueux, & qui n'ait aucun rapport fenfible avec Digitized by CoOgle

que ces grands Hommes ne pourroient être eſtimez, s'ils n'avoient du reſpect pour les Dieux.

On craint Dieu, & on l'eſtime naturellement : ce qui fait qu'on a une haute idée de ceux qui en ſont cheris & protegez : de ſorte qu'au ſentiment des hommes, il nous eſt plus glorieux de ſurmonter un peril par un miracle que le ciel fait en nôtre faveur, que par nôtre adreſſe.

C'eſt pourquoi ce n'eſt pas une faute à un Poëte, après avoir fait paroître ſon Heros dans un grand danger, de l'en tirer par un miracle, puiſque cela contribue à établir la reputation du Heros dans l'eſprit du Lecteur, ce qu'il regarde comme ſa principale fin.

Mais ce n'eſt pas cette ſeule raiſon qui porte les Poëtes à faire les Heros ſi religieux, & à feindre que les Dieux les accompagnent dans tous leurs dangers, qu'ils leur fourniſſent des armes, & qu'ils combattent pour leur défenſe : Ils font ces fictions pour plaire aux hommes, qui ſont troublez dans leurs deſordres par la crainte d'un Dieu vangeur des pechez qu'ils commettent : de laquelle crainte ils les délivrent en leur repreſentant que de grands hommes aimez des Dieux, ont fait ce qu'ils font, & outre cela le Peuple ſe plaît à tous ces miracles.

L'on ne conçoit rien de plus grand que Dieu, ni de plus admirable que ſes effets. Ainſi, comme l'on aime ce qui eſt grand & ce qui n'eſt pas ordinaire, on prend plaiſir à entendre parler de la Divinité, lorſque ce que l'on en dit eſt ſublime : C'eſt pour cela que le Poëme où l'on ne voit point les Dieux mêlez avec les hommes ne divertit pas, ſelon le jugement de la plûpart du monde.

Les hommes ne veulent pas neanmoins que l'on les entretienne d'une Divinité ſpirituelle, dans laquelle l'on n'apperçoive rien que de grand & de majeſtueux, & qui n'ait aucun rapport ſenſible

svn l’Art Poetiqjue- Part. II. Cb. IL çti avec leurs mœurs & leurs inclinations. Ceftpour quoi les faintes Ecritures ne leur plaifcnt pas ; car ils n’y voient qu’un Dieu faint , & qui étant excmt de toutes les taches du péché , eft ennemi des pécheurs ; ils s’accommodent bien mieux des Dieux duPaganifme, d’un Jupiter adultéré, d’un Mars cruel, d’un Bacchus yvrogne, & d’un Mercure voleur. Ces Divinitez ne les éblouïflent point; & c’eft pour cette raifon que les Poètes , qui ne regardent que la fatisfadion de leurs Ledeurs, comme la fin de leur art, fe font une loi de faire entrer dans leurs Vers les Dieux de la Gentilité, Scconfidcrent les Fables comme le plus bel ornement de la Poëlie, parce quelles parlent des Dieux, 6c que ce qu’elles en difent flate nôtre cupidité. Pour enfeigner méthodiquement comment l’on peut remuer les Pallions, il en faudroit faire le dénombrement, & marquer en particulier quel elt l’objet de chacune , & par quelle caufe elle ell excitée; mais cela demanderoit un Traité entier , qui appartient à la Philofophie. On remarquera donc feulement que c’eft en vain qu’un Poète prétend émouvoir fes Ledeurs , s’il ne les difpofc auparavant à recevoir les Paffions qu’il veut faire naître dans leurs âmes. L’on n’entre point tout d’un coup dans destranf* ports d’admiration 6c d’eftime, pour des chofes qu’on ne connoit point. C’eft pourquoi , outre qu’un Poète pechc contre la modellie lors qu’il commence un Ouvrage avec des termes élevez , qui marquent la trop grande eltime qu’il en fait , il eft certain qu’il ne peut que refroidir fes Lecteurs , qui font furpris de voir un homme entrer d’abord dans destranfports, fans leur faire connoître qu’il en a fujet. Nôtre cœur eft fait de telle manière, qu’il prend Y 4 des Digilized by Google

avec leurs mœurs & leurs inclinations. C'eſt pourquoi les ſaintes Ecritures ne leur plaiſent pas; car ils n'y voient qu'un Dieu ſaint, & qui étant exemt de toutes les taches du peché, eſt ennemi des pecheurs : ils s'accommodent bien mieux des Dieux du Paganiſme, d'un Jupiter adultere, d'un Mars cruel, d'un Bacchus yvrogne, & d'un Mercure voleur.

Ces Divinitez ne les éblouïſſent point; & c'eſt pour cette raiſon que les Poëtes, qui ne regardent que la ſatisfaction de leurs Lecteurs, comme la fin de leur art, ſe font une loi de faire entrer dans leurs Vers les Dieux de la Gentilité, & conſiderent les Fables comme le plus bel ornement de la Poëſie, parce qu'elles parlent des Dieux, & que ce qu'elles en diſent flate nôtre cupidité.

Pour enſeigner méthodiquement comment l'on peut remuer les Paſſions, il en faudroit faire le dénombrement, & marquer en particulier quel eſt l'objet de chacune, & par quelle cauſe elle eſt excitée; mais cela demanderoit un Traité entier, qui appartient à la Philoſophie.

On remarquera donc ſeulement que c'eſt en vain qu'un Poëte pretend émouvoir ſes Lecteurs, s'il ne les diſpoſe auparavant à recevoir les Paſſions qu'il veut faire naître dans leurs ames.

L'on n'entre point tout d'un coup dans des tranſports d'admiration & d'eſtime, pour des choſes qu'on ne connoît point. C'eſt pourquoi, outre qu'un Poëte peche contre la modeſtie lors qu'il commence un Ouvrage avec des termes élevez, qui marquent la trop grande eſtime qu'il en fait, il eſt certain qu'il ne peut que refroidir ſes Lecteurs, qui ſont ſurpris de voir un homme entrer d'abord dans des tranſports, ſans leur faire connoître qu'il en a ſujet.

Nôtre cœur eſt fait de telle maniere, qu'il prend

5IX Nouvilles Réflexion* desPafl’ions oppofées à celles que nous n’approuvons fias : au contraire nous entrons naturellement dans CS fentimens de ceux avec qui nous vivons, lorfque nous les croions raifonnables , &nous reflentons tous les mouvemens dont ils paroiflcnt touchez : ainfi on voit bien ce qu’un Poëte doit faire pour exciter les Paffions. Nous avons remarqué dans l’Art de parler , que comme elles fe peignent lur le vifage, elles ont aufli des figures dans le difcours ; c’eft à l’Art de parler de traiter de ces figures. Les Poètes n’expriment pas toujours heureufcmcnt les Paffions, parce qu’ils n’en étudient pas toûjours la nature. Ils font faire par exemple à une perfonne qu’ils reprefentent dans le tranfport de la colere , des raifonnemens & des réflexions morales, comme feroit un Philofophe qui médite tranquillement dans fon cabinet, Rcquis’apr plique avec foin à trouver des fentences. Nos Paffions ne nous permettent pas de nous arrêter long-tems à une même penfée; elles nous tranfportent & nous agitent, & nous interrom^ pant à chaque parole, elles nous font direprefqu’en un moment cent chofes toutes oppofées : ainfi, puifqu’on ne peut exciter dans le cœur des autres, que les Paffions dont on paroît animé, un pcrfonnage qui fait le Philofophe, Hc qui par confequcnt paroît tranquille, n’échauffera jamais ceux qui le voient. Tout ce qui n’augmente pas le mouvement d’une Paffion, la ralentit; c’ell pourquoi lors qu’on veut que le Leéfeur jouïffe long-tems de la douceur de l’émotion qu’on lui a caufée, il faut éviter toutes les digreffions qui lui feroient perdre de vûë l’objet qui l'a fait naître; il faut enchérir pardeffus ce que -l’on en a dit, §£ fl la neceffité oblige de parler de quclquc.autre DIgiîizcïd by

desPaſſions oppoſées à celles que nous n'approuvons pas : au contraire nous entrons naturellement dans les ſentimens de ceux avec qui nous vivons, lorſque nous les croions raiſonnables, & nous reſſentons tous les mouvemens dont ils paroiſſent touchez : ainſi on voit bien ce qu'un Poëte doit faire pour exciter les Paſſions.

Nous avons remarqué dans l'Art de parler, que comme elles ſe peignent ſur le viſage, elles ont auſſi des figures dans le diſcours; c'eſt à l'Art de parler de traiter de ces figures.

Les Poëtes n'expriment pas toûjours heureuſement les Paſſions, parce qu'ils n'en étudient pas toûjours la nature. Ils font faire par exemple à une perſonne qu'ils repreſentent dans le tranſport de la colere, des raiſonnemens & des reflexions morales, comme feroit un Philoſophe qui médite tranquillement dans ſon cabinet, & qui s'applique avec ſoin à trouver des ſentences.

Nos Paſſions ne nous permettent pas de nous arrêter long-tems à une même penſée; elles nous tranſportent & nous agitent, & nous interrompant à chaque parole, elles nous font dire preſqu'en un moment cent choſes toutes oppoſées : ainſi, puiſqu'on ne peut exciter dans le cœur des autres, que les Paſſions dont on paroît animé, un perſonnage qui fait le Philoſophe, & qui par conſequent paroît tranquille, n'échauffera jamais ceux qui le voient.

Tout ce qui n'augmente pas le mouvement d'une Paſſion, la ralentit; c'eſt pourquoi lors qu'on veut que le Lecteur joüiſſe long-tems de la douceur de l'émotion qu'on lui a cauſée, il faut éviter toutes les digreſſions qui lui feroient perdre de vûë l'objet qui l'a fait naître; il faut encherir pardeſſus ce que l'on en a dit, & ſi la neceſſité oblige de parler de quelque au-

s t; U l’A R T 'P O ETIQUE. Part. IL Cb. III. Ç13 tre chofc , il faut le faire fi vite , que fon feu n’ait pas le teins de fe rallentir. Ainli c’efl une grande faute lors qu’on décrit un combat , & que le Leéleur commence à s’échauffer , d’éteindre fon ardeur , & de l’ennuyer par une defeription longtte & inutile des roücs du chariot fur lequel cil monte le Héros. Depuis que les armées font une fois aux mains, il ne fe faut pas avifer de faire tenir des conférences entre les Capitaines ennemis : car outre que la vrai femblance ell choquée en cela , ces ' difeours hors de propos ôtent infailliblement au Leéleur toute cette ardeur qui l’avoit fait entrer avec plaiflr dans la defeription de ce combat. Chapitre III. La Poéjte efl plus dangereufe y lorfque les réglés de l'Art font mieux objirvées. Réglés particulières de l'unité d'uHion, T^’On ne peut comprendre facilement pourquoi •*^les Poëfies prophancs font d’autant plus dangereufes qu’elles font plus travaillées & compoi'ées félon les Réglés de l’Art. Quand les inventions d’un Poète font rares , elles nous font bien plutôt oublier la véritable grandeur, dont clics nous prefentent une vaine image. Dans un Poème où la vrai-femblance efl; gardée , &c où tout ell aufli cxadlement obfervé , rien ne nous détrompe & ne nous fait remarquer que le Poète fe joüe de nôtre curiofué. Quand il nous a unis avec fes perfonnages par les liens d’une étroite fympathie , en leur donnant les qualitcz que nous aimons , nous cnY 5 irons Digitized by Google

tre choſe, il faut le faire ſi vîte, que ſon feu n'ait pas le tems de ſe rallentir.

Ainſi c'eſt une grande faute lors qu'on décrit un combat, & que le Lecteur commence à s'échauffer, d'éteindre ſon ardeur, & de l'ennuyer par une deſcription longue & inutile des roües du chariot ſur lequel eſt monté le Heros. Depuis que les armées ſont une fois aux mains, il ne ſe faut pas aviſer de faire tenir des conferences entre les Capitaines ennemis : car outre que la vrai ſemblance eſt choquée en cela, ces diſcours hors de propos ôtent infailliblement au Lecteur toute cette ardeur qui l'avoit fait entrer avec plaiſir dans la deſcription de ce combat.

CHAPITRE III.

La Poëſie eſt plus dangereuſe, lorſque les regles de l'Art ſont mieux obſervées. Regles particulieres de l'unité d'action.

L'ON ne peut comprendre facilement pourquoi les Poëſies prophanes ſont d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont plus travaillées & compoſées ſelon les Regles de l'Art. Quand les inventions d'un Poëte ſont rares, elles nous font bien plûtôt oublier la veritable grandeur, dont elles nous preſentent une vaine image.

Dans un Poëme où la vrai-ſemblance eſt gardée, & où tout eſt auſſi exactement obſervé, rien ne nous détrompe & ne nous fait remarquer que le Poëte ſe joüe de nôtre curioſité. Quand il nous a unis avec ſes perſonnages par les liens d'une étroite ſympathie, en leur donnant les qualitez que nous aimons, nous en-

5T4 Noutêilës Réflexions Irons plus aifément dans tous leurs fentimensH. & nous époufons toutes leurs Paflions : cependant la Religion nous ordonne de les bannir de nôtre ame, & de fermer avec foin toutes les avenues par où elles peuvent y entrer. Un Poëte habile donne tant de feu à ceuxdont il peint les mouvemens, qu'il eft impoffible qu'en même tems que nous fommes liez à eux par le plaifir, 'nous ne foions auffi brûlezdes memes flammes. Ajoutons, que plus un Poëte a d'éloquence^ plus fes vers font harmonieux, & plus il fait des impreffions vives & profondes fur lesefprits. Que perfonne ne s'y abufe, & ne dife qu'il n'y a que les efprits foibles fur qui la Poèfie puilfe faire de fl fortes impreffions; la maniéré dont les Poëtes trompent, ne touche point ceux qui font groffiers , mais elle caufe des émotions vives , déheates & imperceptibles en toutes les perfonnes qui ont l'imagination agiflante& facile; d'où vient que le Poëte Simonide difoit autrefois, qu'il ne pouvoit tromper les Theflaliens , parce qu'ils étoient trop ignorans & trop Ilupides. Toutes les réglés particulières de la Poétique font tirées des réglés generales , qui ont été propolées dans les deux Chapitres precedens, comme on le verra dans les Reflexions que nous allons faire fur ces réglés particulières. La première demande qu'on choififlc une action grande & extraordinaire ; Dans les Comédies à la vérité le fujet eft bas, mais on trouve dans l'aélion que l'on choifitpour être ce fujet, quelque choie de grand dans fa baflefte ; On fait la faire voir par quelque circonftance, qui la rend furprenante & nouvelle. Je dis que les Poëtes choififlent une afiien, car quoi qu'ils parlent de pluüeurs aétions particulières. Digitized by

trons plus aiſément dans tous leurs ſentimens, & nous épouſons toutes leurs Paſſions : cependant la Religion nous ordonne de les bannir de nôtre ame, & de fermer avec ſoin toutes les avenuës par où elles peuvent y entrer.

Un Poëte habile donne tant de feu à ceux dont il peint les mouvemens, qu'il eſt impoſſible qu'en même tems que nous ſommes liez à eux par le plaiſir, nous ne ſoions auſſi brûlez des mêmes flammes.

Ajoûtons, que plus un Poëte a d'éloquence, plus ſes vers ſont harmonieux, & plus il fait des impreſſions vives & profondes ſur les eſprits.

Que perſonne ne s'y abuſe, & ne diſe qu'il n'y a que les eſprits foibles ſur qui la Poëſie puiſſe faire de ſi fortes impreſſions; la maniere dont les Poëtes trompent, ne touche point ceux qui ſont groſſiers, mais elle cauſe des émotions vives, délicates & imperceptibles en toutes les perſonnes qui ont l'imagination agiſſante & facile; d'où vient que le Poëte Simonide diſoit autrefois, qu'il ne pouvoit tromper les Theſſaliens, parce qu'ils étoient trop ignorans & trop ſtupides.

Toutes les regles particulieres de la Poëtique ſont tirées des regles generales, qui ont été propoſées dans les deux Chapitres precedens, comme on le verra dans les Reflexions que nous allons faire ſur ces regles particulieres.

La premiere demande qu'on choiſiſſe une action grande & extraordinaire : Dans les Comedies à la verité le ſujet eſt bas, mais on trouve dans l'action que l'on choiſit pour être ce ſujet, quelque choſe de grand dans ſa baſſeſſe; On ſait la faire voir par quelque circonſtance, qui la rend ſurprenante & nouvelle.

Je dis que les Poëtes choiſiſſent *une action*, car quoi qu'ils parlent de pluſieurs actions particulie-

 res, il y^en a une principale à laquelle toutes les autres fe rapportent. Homère ne chante que la colere d’Achille. Stace Jcnfant faire quelque chofe de plus achevé dans c Poëme qu’il avoit entrepris fur le même Achile, promet à l’entrée de cet Ouvrage, qu’il emjranera toutes les actions de ce Héros. Homère , dit-il, en a laifTé à dire beaucoup plus qu’il-n’ena dit J & moi je ne veux rien omettre : C’eft ce Héros tout entier que je chante. Jüagnanmûm Æacidem , formidatamque tonanti Progeniem , & patrio vetitam fucctdere coelo y Diva refer. Quanquam a(la %>iri multum inclita cant» Maonhtfed plura vacant. Nos ire per omnem Sic amor ejt y Heroa , ve/is, &c. Stace fait aiTez connoître par ces Vers, qu’il avoit peu de connoiflance de l’Art Poétique, dont ics règles font établies fur le bon fens. Homère & les Poètes habiles gardent exadement cette unité d’aélion, afin qu’ils puilfcnt toucher vivement leurs Lecteurs, & les interefler dans cette action. Lors que l’efprit eft partagé entre plufieurs affaires, il ne s'applique à chacune en particulier que lâchement. •C’eft pourquoi le principal deffein des Poètes étant d’engager dans la leâure de leurs contes, ils font c«mme les ChalTeurs qui empêchent que leurs chiens ne prennent le change. L’aélion qui eft le fujet de l’Enéide de Virgile , cft l’établi (Teincnt de l’Empire Romain par Enéc Prince Troien. Toutes les autres chofes dont parle ce Poète, fe rapportent à cette aéfion; “Sc il paroit que ce n’eft que par occafion qu’il les propofe, pour faire connoître les circonftances de l’Hiftoire de fon Héros, & pour faire concevoir combien le Ciel Digitized by Coogle

res, il y en a une principale à laquelle toutes les autres ſe rapportent.

Homere ne chante que la colere d'Achille. Stace penſant faire quelque choſe de plus achevé dans le Poëme qu'il avoit entrepris ſur le même Achille, promet à l'entrée de cet Ouvrage, qu'il embraſſera toutes les actions de ce Heros. Homere, dit-il, en a laiſſé à dire beaucoup plus qu'il n'en a dit; & moi je ne veux rien omettre: C'eſt ce Heros tout entier que je chante.

Magnanimum Æacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cœlo,
Diva refer. Quanquam acta viri multum inclita cantu
Mæonio, ſed plura vacant. Nos ire per omnem
Sic amor eſt, Heroa, velis, &c.

Stace fait aſſez connoître par ces Vers, qu'il avoit peu de connoiſſance de l'Art Poëtique, dont les regles ſont établies ſur le bon ſens. Homere & les Poëtes habiles gardent exactement cette unité d'action, afin qu'ils puiſſent toucher vivement leurs Lecteurs, & les intereſſer dans cette action. Lors que l'eſprit eſt partagé entre pluſieurs affaires, il ne s'applique à chacune en particulier que lâchement. C'eſt pourquoi le principal deſſein des Poëtes étant d'engager dans la lecture de leurs contes, ils font comme les Chaſſeurs qui empêchent que leurs chiens ne prennent le change.

L'action qui eſt le ſujet de l'Eneïde de Virgile, eſt l'établiſſement de l'Empire Romain par Enée Prince Troien.

Toutes les autres choſes dont parle ce Poëte, ſe rapportent à cette action; & il paroît que ce n'eſt que par occaſion qu'il les propoſe, pour faire connoître les circonſtances de l'Hiſtoire de ſon Heros, & pour faire concevoir combien le Ciel

5i6 Nouveli es Refiexionss’intereflbit ï l’établi (Temcnt de cet Empire â l’élévation de la maifon d’Augufte. Ainli après avoir donné à fes Leéteurs le defir d’apprendre le fuccès de cette grande entreprife , il ne laiiTc point ralentir cette ardeur , en la partageant entre plufieurs autres defirs. Ceft pour cette memeraifon , que tout ce qu’il dit, contribue à établir une grande eftime de ce Prince , qu’il en occupe fon Leétcur tout entier. Il lui donne d’illuflres Compagnons de fes travaux; mais il ne peint leur vertuqu’avec des traits & des couleurs qui n’obfcurciflcnt point la gloire de leur Chef: Ceft pour le feulEnce, qu'il ménage la faveur de fes Leéleurs , qui par ce moicn s’attachent entièrement à lui: Ils entrent dans toutes fes pallions: Ils en appréhendent le retardement: Ils aiment ceux qui le favonfent: Ils haïflént ceux qui s’oppofent à les defleins: &ce zele eil ardent , parce qu’il ell tout entier pour une léule chofe. Ge qui oblige encore les Poètes d obfcrver cette unité, eft que s’ils s’attachoient à décrire pluficurs aélions, le Ledeur, comme remarque Arillote^ ne pourroit appercevoir le fujetde leurPiece auffi nettement qu’il eft neceflaire, poui'étre fortement touché du defir de la lire. Homere , dit ce Philofophe dans fa Poétique * , n’a pas voulu décrire toute la guerre de Troie, cela auioit été trop long, 8c l’on n’auroit pù appercevoir d’une feule vûë, ce qu’il avoit à direj; M* fttytet cix (ùrôrejr'Jos tanraf. » Ch A Digitized

s'intereſſoit à l'établiſſement de cet Empire, & à l'élevation de la maiſon d'Auguſte. Ainſi après avoir donné à ſes Lecteurs le deſir d'apprendre le ſuccès de cette grande entrepriſe, il ne laiſſe point ralentir cette ardeur, en la partageant entre pluſieurs autres deſirs.

C'eſt pour cette même raiſon, que tout ce qu'il dit, contribuë à établir une grande eſtime de ce Prince, qu'il en occupe ſon Lecteur tout entier. Il lui donne d'illuſtres Compagnons de ſes travaux; mais il ne peint leur vertu qu'avec des traits & des couleurs qui n'obſcurciſſent point la gloire de leur Chef: C'eſt pour le ſeul Enée, qu'il ménage la faveur de ſes Lecteurs, qui par ce moien s'attachent entierement à lui: Ils entrent dans toutes ſes paſſions: Ils en apprehendent le retardement: Ils aiment ceux qui le favoriſent: Ils haïſſent ceux qui s'oppoſent à ſes deſſeins: & ce zele eſt ardent, parce qu'il eſt tout entier pour une ſeule choſe.

Ce qui oblige encore les Poëtes d'obſerver cette unité, eſt que s'ils s'attachoient à décrire pluſieurs actions, le Lecteur, comme remarque Ariſtote, ne pourroit appercevoir le ſujet de leur Piece auſſi nettement qu'il eſt neceſſaire, pour être fortement touché du deſir de la lire.

Homere, dit ce Philoſophe dans ſa Poëtique *, n'a pas voulu décrire toute la guerre de Troie, cela auroit été trop long, & l'on n'auroit pû appercevoir d'une ſeule vûë, ce qu'il avoit à dire: λίαν γὰρ ἂν μέγας ἢ τὸν εὐσύνοπτος ἔμελλεν ἔσεσθαι.

* *Chap.* 23.

Pactes ne commencent pas t'Wjloire de leur Herot pur les premières allions de fa vie , mais par le fecours des Epifode^ ils font connaître aux Lefteurs tout ce qu'ils peuv^ent avoir envie d'en apprendre. T Es Poètes, comme il a été remarqué dans la ■^première Partie, ne commencent pas l’Hiftoire -de leur Héros par fa naifl'ance. Ils propofent dabord l’afHon principale de fa vie , laqueUe aélion cft le fujet de leur ouvrage 5 & ils le font d’une maniéré pleine d’artifice. Je parle , dit Virgile en commençant fonEneïde , d’un excellent homme , que le Deltin conduilit de la Ville de Troie dans l’Italie, pour y jetterles fondemens d’un grand Empire. Il fait paroître enfuite.cet Homme au milieu d’une grande tempête, qu’une Deefle'avoit excitée contre lui ; il reprefente les Dieux divifez les uns contre les autres; èc qui prennent different parti fur fon fort. Rien n’clt plus capable de donner de la curiofité ; car il paroît que cet homme eft extraordinaire , que fon entreprife cft grande , ôc que fes avantures ne font pas communes. Les Poètes commençant ainfi la vie de leur Héros parle milieu, ils en ramaffent toutes les parties qu’ils renferment dans une principale action , & dans un petit efpace de teins , comme nous le verrons dans la fuite. De foite qu’expofant tant de chofes en même tems toutes éclatantes, ils éblouiffcnt les yeux du Leéleur. Car, comme remarque faint Auguftin , lors qu’un tout eft compofé de pluficurs parties, & que ces parties ne fubliftent pas toutes en même teins pour le coni' Y 7 poDigltized by Coogle

CHAPITRE IV.

Les Poëtes ne commencent pas l'Hiſtoire de leur Heros par les premieres actions de ſa vie, mais par le ſecours des Epiſodes ils font connoître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.

LES Poëtes, comme il a été remarqué dans la premiere Partie, ne commencent pas l'Hiſtoire de leur Heros par ſa naiſſance. Ils propoſent d'abord l'action principale de ſa vie, laquelle action eſt le ſujet de leur ouvrage; & ils le font d'une maniere pleine d'artifice.

Je parle, dit Virgile en commençant ſon Eneïde, d'un excellent homme, que le Deſtin conduiſit de la Ville de Troie dans l'Italie, pour y jetter les fondemens d'un grand Empire.

Il fait paroître enſuite cet Homme au milieu d'une grande tempête, qu'une Deeſſe avoit excitée contre lui; il repreſente les Dieux diviſez les uns contre les autres; & qui prennent different parti ſur ſon ſort. Rien n'eſt plus capable de donner de la curioſité; car il paroît que cet homme eſt extraordinaire, que ſon entrepriſe eſt grande, & que ſes avantures ne ſont pas communes.

Les Poëtes commençant ainſi la vie de leur Heros par le milieu, ils en ramaſſent toutes les parties qu'ils renferment dans une principale action, & dans un petit eſpace de tems, comme nous le verrons dans la ſuite. De ſorte qu'expoſant tant de choſes en même tems toutes éclatantes, ils éblouïſſent les yeux du Lecteur. Car, comme remarque ſaint Auguſtin, lors qu'un tout eſt compoſé de pluſieurs parties, & que ces parties ne ſubſiſtent pas toutes en même tems pour le com-

fl8 NotrVELtBS REPtîXION»pofer, elles plaifcnt beaucoup davantage quand on’ peut les confiderer toutes enfemble, que lors qu’on en confidere feulement quelqu’une en particulier * Omnia qttibus unum aliquid conjîat t & nonfimul Jïmt omnia ea quibut confiât ; plîn delt^ant omnia > quàm fingula , fi poffint fentiri omnia. Quoi que les Poètes obfervent l’unité d’aâion cela n’empêche pas qu’ils ne comprennent danS' leurs Poèmes toute la vie de leur Héros. Ils trouvent le moien de n’oublier aucune de fes aftions qui foit glorieufe: & ils le doivent faire, puifquc lors qu’on a conçu une grande eftime d’une perfonnc , l’on defirc favoir toutes les particularités de fa vie. Ceft par le moien des Epifodes que cela fc fait. Les Epifodes, , font des narrations que l’on iniere dans un Ouvrage, de quelque chofe qui n’eft point de l’elTcnce du fujet,. mais qui lui peut appartenir. Ce récit qu’Enée fait à Di don de tout cequife pafla au Siégé de Troie, eft une Epifode,par laquelle Virgile fait connoître la famille , la naifTance , & la fortune de ce Prince. Ainfi les Epifodes • contribuent beaucoup à l’éclairciffement 8c à l’embellifTement d’une Piece. L’on doit retrancher avec fe vérité tous les vains orneinens.èc ne rien dire que d’utile & deneceffaire; mais aufliilnefaut pas négliger les occafionsd’inftruire les Lefteürs de toutes les chofes qu’ils défirent aprendre ; ce qui n’eft pas difficile. On peut faire connoirre quelque accident particulier de la vie d’un Capiiainc, en rapportant ce qu’un excellent Ouvrier aura gravé fur fes armes. En faifant la defcription d’un Palais magnifique, on peut en orner les Galeries de l'ableaux, les Salles de riches Tapifferies, qui contiennent plufieurs Hiftoires, qui donnent la connoilfancc des chofes qu’on eft bien aife * Ctoftjf, ch, il, /. 4. « Digrtized by

poſer, elles plaiſent beaucoup davantage quand on peut les conſiderer toutes enſemble, que lors qu'on en conſidere ſeulement quelqu'une en particulier * *Omnia quibus unum aliquid conſtat, & non ſimul ſunt omnia ea quibus conſtat; plùs delectant omnia, quàm ſingula, ſi poſſint ſentiri omnia.*

Quoi que les Poëtes obſervent l'unité d'action, cela n'empêche pas qu'ils ne comprennent dans leurs Poëmes toute la vie de leur Heros. Ils trouvent le moien de n'oublier aucune de ſes actions qui ſoit glorieuſe: & ils le doivent faire, puiſque lors qu'on a conçu une grande eſtime d'une perſonne, l'on deſire ſavoir toutes les particularitez de ſa vie. C'eſt par le moien des Epiſodes que cela ſe fait. Les Epiſodes, ἐπεισόδια, ſont des narrations que l'on inſere dans un Ouvrage, de quelque choſe qui n'eſt point de l'eſſence du ſujet, mais qui lui peut appartenir.

Ce recit qu'Enée fait à Didon de tout ce qui ſe paſſa au Siege de Troie, eſt une Epiſode, par laquelle Virgile fait connoître la famille, la naiſſance, & la fortune de ce Prince. Ainſi les Epiſodes contribuent beaucoup à l'éclairciſſement & à l'embelliſſement d'une Piece.

L'on doit retrancher avec ſeverité tous les vains ornemens, & ne rien dire que d'utile & de neceſſaire; mais auſſi il ne faut pas negliger les occaſions d'inſtruire les Lecteurs de toutes les choſes qu'ils deſirent aprendre: ce qui n'eſt pas difficile. On peut faire connoître quelque accident particulier de la vie d'un Capitaine, en rapportant ce qu'un excellent Ouvrier aura gravé ſur ſes armes. En faiſant la deſcription d'un Palais magnifique, on peut en orner les Galeries de Tableaux, les Salles de riches Tapiſſeries, qui contiennent pluſieurs Hiſtoires, qui donnent la connoiſſance des choſes qu'on eſt bien

aiſe

sm i’Art Poetiqüe. Part. 11. Ch. V. aifc de favoir. Et cela fe fait d'une manière agréable, parce qu’il femble toujours que c’eft par quelque rencontre favorable qu’on apprend ces choies , & que les Poètes ne font point naître l’occafion de s’en inftruire , qu’ils n’aient premièrement fait naître le defir de les connoître. Dans les anciennes Tragédies lesQiœurs qui étoient compofez d’une troupe d’hommes ou de femmes qui paroilToient fur le Theatre de tems en tems, inuruifoient dans leurs récits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu’ils n’avoient pas appris des Aéfeurs. Ainfi ces Chœurs étoient comme des Epifodes , mais moins ingenieufes que celles dont nous venons de parler. I) n’y a pas grand art à faire paroitre fur un Theatre un homme qui vient de lui-même, fans qu’aucun accident l’y appelle , & lui faire rapporter , comme le feroit un Mellager , ce qui s’eft paffé hors de la prcfcnce des Spedfateurs. Aufli nos Poètes, qui entendent le Theatre mieux que les Anciens ,, en ont banni les Chœurs. Chapitre V. Des principales Parties d'une Pieee. T ’On diftingue trois principales parties dans le récit d’une aêfion. La propofition , le nœud, & le dénoücment. La propofition * de l’aêtion fe fait , comme nous avons vû , d’une maniéré claire & obfcure; de forte que le Leétcur comprend clairement que le Poète va parler d’une chofe extraordinaire, & qu’il apperçoit en même-tems des chüfos qu’il ne fait point, & qui lui donnent de la curioliié. Le

aiſe de ſavoir. Et cela ſe fait d'une maniere agreable, parce qu'il ſemble toûjours que c'eſt par quelque rencontre favorable qu'on apprend ces choſes, & que les Poëtes ne font point naître l'occaſion de s'en inſtruire, qu'ils n'aient premierement fait naître le deſir de les connoître.

Dans les anciennes Tragedies les Chœurs qui étoient compoſez d'une troupe d'hommes ou de femmes qui paroiſſoient ſur le Theatre de tems en tems, inſtruiſoient dans leurs recits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu'ils n'avoient pas appris des Acteurs. Ainſi ces Chœurs étoient comme des Epiſodes, mais moins ingenieuſes que celles dont nous venons de parler.

Il n'y a pas grand art à faire paroître ſur un Theatre un homme qui vient de lui-même, ſans qu'aucun accident l'y appelle, & lui faire rapporter, comme le feroit un Meſſager, ce qui s'eſt paſſé hors de la preſence des Spectateurs. Auſſi nos Poëtes, qui entendent le Theatre mieux que les Anciens, en ont banni les Chœurs.

CHAPITRE V.

Des principales Parties d'une Piece.

L'ON diſtingue trois principales parties dans le recit d'une action. La propoſition, le nœud, & le dénoüement. La propoſition * de l'action ſe fait, comme nous avons vû, d'une maniere claire & obſcure; de ſorte que le Lecteur comprend clairement que le Poëte va parler d'une choſe extraordinaire, & qu'il apperçoit en même-tems des choſes qu'il ne ſait point, & qui lui donnent de la curioſité.

Le

510 N<vuvEtiis RéflexionsLe nœud d’une Picce confiüe dans quelque ‘ grande difficulté imprévue, qui fe prefente tout d’un coup , & qui met un puifTant obllacle à ce que le Hcros vienne à bout de fes deffeins. Ces difficultez ôc ces retardemens dcraccompliffement de l’adion principale , dont on defire voir la fin ; ou plutôt ce delai de conclure les avanturcs de fon Héros que prend le Poète , font comme un fel qui irrite la curiolité. Les Poètes mêlent par tout ce fel , 6c font toûjours acheter les connoiffanccs qu’ils donnent. Le principal noeud de l’Eneïde eft la guerre qui s’élève entre Enée & Tur- nus , lors que le Leéteur cfpcre que ce Hcros étant arrivé dans l’ItaÜc, va finir fon entreprife 5c trouver le terme de fes travaux. Le dénouement* d’une Piece fc fait vers la fin, lors que les chofes réüflilfent comme le Lcélcurle ‘ fouliaitc , dans le tems qu’il y penfoit le moins , • & que toutes les chofes étant defefpcrées , il étoit le plus touché des maux du Hcros de la Piece. ’ Comme on a naturellement une joie extrême, • lors qu’il arrive quelque bien à ceux que nous aimons ; les Poètes n’ont garde de priver leurs Lecteurs de ce contentement , 6c ce n’eft que pour le rendre plus grand 8c plus parfait , que dans le nœud de la Piece ils avoient brouillé ’ toutes chofes, 5c avoient rempli leurs efprits de crainte , afin de les en délivrer avec plailir , ôc de leur faire jouir avec d’autant plus de joie de la bonne fortune du Héros, qu’ils avoient été plus fenfiblement affligez de fa difgrace. 11 faut qu’une Piece fe dénoüe d’ellc-même c’efl: à dire qu’il faut que tout ce qui fe fait à la fin de la Piece, arrive naturellement, 5c qu’il ne paroifle pas que tous ces fucccs ne font que des inventions du Poète, parce quel’oanepeut Digitizéâ 6y GoTrtjfe

Le nœud d'une Piece conſiſte dans quelque grande difficulté imprevûe, qui ſe preſente tout d'un coup, & qui met un puiſſant obſtacle à ce que le Heros vienne à bout de ſes deſſeins. Ces difficultez & ces retardemens de l'accompliſſement de l'action principale, dont on deſire voir la fin; ou plûtôt ce delai de conclure les avantures de ſon Heros que prend le Poëte, ſont comme un ſel qui irrite la curioſité. Les Poëtes mêlent par tout ce ſel, & font toûjours acheter les connoiſſances qu'ils donnent. Le principal nœud de l'Eneïde eſt la guerre qui s'éleve entre Enée & Turnus, lors que le Lecteur eſpere que ce Heros étant arrivé dans l'Italie, va finir ſon entrepriſe & trouver le terme de ſes travaux.

Le dénoüement * d'une Piece ſe fait vers la fin, lors que les choſes réüſſiſſent comme le Lecteur le ſouhaite, dans le tems qu'il y penſoit le moins, & que toutes les choſes étant deſeſperées, il étoit le plus touché des maux du Heros de la Piece.

Comme on a naturellement une joie extrême, lors qu'il arrive quelque bien à ceux que nous aimons; les Poëtes n'ont garde de priver leurs Lecteurs de ce contentement, & ce n'eſt que pour le rendre plus grand & plus parfait, que dans le nœud de la Piece ils avoient brouillé toutes choſes, & avoient rempli leurs eſprits de crainte, afin de les en délivrer avec plaiſir, & de leur faire jouïr avec d'autant plus de joie de la bonne fortune du Heros, qu'ils avoient été plus ſenſiblement affligez de ſa diſgrace.

Il faut qu'une Piece ſe dénoüe d'elle-même, c'eſt à dire qu'il faut que tout ce qui ſe fait à la fin de la Piece, arrive naturellement, & qu'il ne paroiſſe pas que tous ces ſuccès ne ſont que des inventions du Poëte, parce que l'on ne peut

être

SUR l’A rtPoetiq^ue. Part. II. Ch. V. jir être touché , comme nous avons dit , de ce que l’on croit n’être qu’une fable. U faut queles fixions foientvraifemblables, afin ^ qu’ elles puiffent produire leur effet. Pour cela les Poètes préparent toutes chofes dès le commencement, ëc font entrevoir au Ledeur, quetousces malheurs dont font accablez ceux pour qui il a de l’affection , ne dureront pas toùjours. Ils lui donnent ainli de bonnes efpcrances , qui entretiennent • fa curiüfité, Sc lui font pourfuivre avec ardeur fa ledure, pour apprendre ce qu’il attend de la fortune de Ion Héros. Le dénouement fe fait ordinairement par la Péripétie, ou parla reconnoiffance. La Péripétie, comme ce nom qui efl Grec ’ le marque , ell un changement de fortune, qui fe fait lors qu’une perfonne de malheureu le qu’elle étoit devientheureufe , ou que de la profperité elle tombe dans la mifere. On efl alfez accoùtumédansle monde à voir de tels changemens, qui peuvent être caufez par quel- *. que accident qui lurvient. Ainfi il n’elt pas difficile de trouver le moien de dénoUer une Pièce de cette première maniéré , enfaifant naître un tel accident qui change l'état prefent des^affaires comme on ledefire: je n’enrapporte point d’exemple , on en peut voir dans les Poètes. Le fécond moien, qui eft la reconnoiffance,' eft encore plus facile & fort ordinaire dans les anciennes Pièces. Elle fc fait en plufieurs façons , c’ell à dire qu’il y a plufieurs chofes qui peuvent faire que deux perfonnes ignorant la proximité qui cfl entre elles, fe reconnoilfent, ou par des marques naturelles avec lelquelles tous ceux d’une famille naiffent, telles que celles des Seleucides , qui avüicnt la marque d’une ancre imprimée fur la cuifr fe • V Digitized by Google

être touché, comme nous avons dit, de ce que l'on croit n'être qu'une fable.

Il faut que les fictions ſoient vraiſemblables, afin qu'elles puiſſent produire leur effet. Pour cela les Poëtes preparent toutes choſes dès le commencement, & font entrevoir au Lecteur, que tous ces malheurs dont ſont accablez ceux pour qui il a de l'affection, ne dureront pas toûjours. Ils lui donnent ainſi de bonnes eſperances, qui entretiennent ſa curioſité, & lui font pourſuivre avec ardeur ſa lecture, pour apprendre ce qu'il attend de la fortune de ſon Heros.

Le dénoüement ſe fait ordinairement par la Peripetie, ou par la reconnoiſſance. La Peripetie, comme ce nom qui eſt Grec * le marque, eſt un changement de fortune, qui ſe fait lors qu'une perſonne de malheureuſe qu'elle étoit devient heureuſe, ou que de la proſperité elle tombe dans la miſere.

On eſt aſſez accoûtumé dans le monde à voir de tels changemens, qui peuvent être cauſez par quelque accident qui ſurvient. Ainſi il n'eſt pas difficile de trouver le moien de dénoüer une Piece de cette premiere maniere, en faiſant naître un tel accident qui change l'état preſent des affaires comme on le deſire: je n'en rapporte point d'exemple, on en peut voir dans les Poëtes.

Le ſecond moien, qui eſt la reconnoiſſance, eſt encore plus facile & fort ordinaire dans les anciennes Pieces. Elle ſe fait en pluſieurs façons, c'eſt à dire qu'il y a pluſieurs choſes qui peuvent faire que deux perſonnes ignorant la proximité qui eſt entre elles, ſe reconnoiſſent, ou par des marques naturelles avec leſquelles tous ceux d'une famille naiſſent, telles que celles des Seleucides, qui avoient la marque d'une ancre imprimée ſur la cuiſ-

ſe;

Noi/villes Reflexionj fe ; ou par des marques artificielles , comme font une bague, un portrait, un billet. On en trouve une infinité d'exemples, non feulement dans les Poètes, mais encore dans les Hiftoriens. Lorfqne les travaux d'un Héros ont été couronnez par une glorieufe fin, & qu'il a achevé l'action principale qui étoit le fujet de la Picce, I on ne doit plus rien ajovlter. Tout ccplaifirquel'on trouve dans la Poèfie, n'eft fondé que fur cette illufion, qu'on arrivera, pour ainfi dire , au comble de la félicité , fi on peut arriver à la fin de l'Ouvrage. C'eft cette vainc cfperancc qui caufc l'ardeur avec laquelle on lit. Quand enfin on a pouffé faleélure à bout, que Pon fait ce que l'on vouloit favoir; on fefent pleinement raflafîé, ouplûtôt vuide , & on tombe en même tems dans le dégoût , qui fuit ncccflairement les illufions & les faux plaifirs. Audi les Poètes habiles préviennent leurs Lcéleurs , & pour les laiffer avec quelque appétit , ils ne concluent pas entièrement leur Pièce : ils mettent feulement les chofes en tel état , que le Leétcur devine facilement le refte. C'eft ce que fait Virgile, après qu'il a fait triompher Enée de 'Turnus , & qu'il ne lui refte plus d'ennemis à combatre, ni aucune difficulté qui s'oppofe à l'execution de fes deffeins. Il ne parle point de rétabliflemcnt de l'Empire Romain, ni de fon mariage avec Lavinie , parce qu'il a aflez contenté la curiofité de fon Leéleur , qui peut appercevoir fans peine les heureufes fuites de la victoire. Et celui qui a été alfez hardi pour ajoûter quelques Livres aux douze Livres de l'Eneïde, pour donner à ce grand Ouvrage la perfeélion qui lui raanquoit , a fait voir qu'il ignoroit la fin de «et Art. Comme un Poète ne doit rien ajoûter , après ' avoir

ſe; ou par des marques artificielles, comme ſont une bague, un portrait, un billet. On en trouve une infinité d'exemples, non ſeulement dans les Poëtes, mais encore dans les Hiſtoriens.

Lorſque les travaux d'un Heros ont été couronnez par une glorieuſe fin, & qu'il a achevé l'action principale qui étoit le ſujet de la Piece, l'on ne doit plus rien ajoûter. Tout ce plaiſir que l'on trouve dans la Poëſie, n'eſt fondé que ſur cette illuſion, qu'on arrivera, pour ainſi dire, au comble de la felicité, ſi on peut arriver à la fin de l'Ouvrage. C'eſt cette vaine eſperance qui cauſe l'ardeur avec laquelle on lit.

Quand enfin on a pouſſé ſa lecture à bout, que l'on ſait ce que l'on vouloit ſavoir; on ſe ſent pleinement raſſaſié, ou plûtôt vuide, & on tombe en même tems dans le dégoût, qui ſuit neceſſairement les illuſions & les faux plaiſirs. Auſſi les Poëtes habiles préviennent leurs Lecteurs, & pour les laiſſer avec quelque appetit, ils ne concluent pas entierement leur Piece: ils mettent ſeulement les choſes en tel état, que le Lecteur devine facilement le reſte.

C'eſt ce que fait Virgile, après qu'il a fait triompher Enée de Turnus, & qu'il ne lui reſte plus d'ennemis à combatre, ni aucune difficulté qui s'oppoſe à l'execution de ſes deſſeins. Il ne parle point de l'établiſſement de l'Empire Romain, ni de ſon mariage avec Lavinie, parce qu'il a aſſez contenté la curioſité de ſon Lecteur, qui peut appercevoir ſans peine les heureuſes ſuites de la victoire. Et celui qui a été aſſez hardi pour ajoûter quelques Livres aux douze Livres de l'Eneïde, pour donner à ce grand Ouvrage la perfection qui lui manquoit, a fait voir qu'il ignoroit la fin de cet Art.

Comme un Poëte ne doit rien ajoûter, après

SUR l’Art PoETi(i.üE. Part. TL Ch.V. 5-2:3 avoir rapporté comment l’adioneft achevée ; aufii ne doit-il rien oublier de ce que le Leéleur pouvoir defirer , foit pour fatisfairc fa curiofité , ou pour contenter la paffion qu’il a que les chofes réuiliffent d’une certaine maniéré. C’eft pourquoi , puifque l’on ne manque jamais de fouhaiter du bien à ceux que l’on aime , les Poètes doivent difpofer toutes choies de forte que ceux qui font les amis du Héros, & qui fe font intereflez dans tous fes malheurs, participent auffi autant qu’il eft poflible à fa bonne fortune. Lorfquc le Lecfleur apprend l’heureufc deftinée de quelque perfonnage, à qui il fouhaitoit une meilleure fortune, & qu’il le voit délivré de fes maux , il en reffent une extrême joie. Il avoit eu de la peine , par exemple , de voir qu’on eût ravi à un bon vieillard une fille qui lui étoit chere, & qu’il avoit retirée des dangers, où fes propres parens avoient été contraints de l’expofer: Quand cette fille vient à être reconnue par les parens , le Leéteur a une merveilleufe fatisfaction : & fi le Poète a foin de faire trouver ce bon vieillard à cette reconnoiflance , il le doit aufli faire participer aux avantages qui naiflent de ce changement imprévu. De là vient qu’il fe fait toûjours plufieurs mariages à la fin des Comédies & les chofes fe débrouillent de telle maniéré- que tout le monde elt content , & que les fpeélateurs fc retirent pleinement fatisfûits,. Digilized by Google

avoir rapporté comment l'action eſt achevée ; auſſi ne doit-il rien oublier de ce que le Lecteur pouvoit deſirer, ſoit pour ſatisfaire ſa curioſité, ou pour contenter la paſſion qu'il a que les choſes réuſſiſſent d'une certaine maniere. C'eſt pourquoi, puiſque l'on ne manque jamais de ſouhaiter du bien à ceux que l'on aime, les Poëtes doivent diſpoſer toutes choſes de ſorte que ceux qui ſont les amis du Heros, & qui ſe ſont intereſſez dans tous ſes malheurs, participent auſſi autant qu'il eſt poſſible à ſa bonne fortune.

Lorſque le Lecteur apprend l'heureuſe deſtinée de quelque perſonnage, à qui il ſouhaitoit une meilleure fortune, & qu'il le voit delivré de ſes maux, il en reſſent une extrême joie.

Il avoit eu de la peine, par exemple, de voir qu'on eût ravi à un bon vieillard une fille qui lui étoit chere, & qu'il avoit retirée des dangers, où ſes propres parens avoient été contraints de l'expoſer : Quand cette fille vient à être reconnue par ſes parens, le Lecteur a une merveilleuſe ſatisfaction : & ſi le Poëte a ſoin de faire trouver ce bon vieillard à cette reconnoiſſance, il le doit auſſi faire participer aux avantages qui naiſſent de ce changement imprévû. De là vient qu'il ſe fait toûjours pluſieurs mariages à la fin des Comedies, & les choſes ſe débrouillent de telle maniere que tout le monde eſt content, & que les ſpectateurs ſe retirent pleinement ſatisfaits.

5^4 Nouvelles Réflexions Chapitre VI. De tumté de tems & de lieu', dt la durée de chaque Ptece. Le s Poëtes s'appliquent particulièrement à ne point dire de choies qui fe combatent. Les circonllances qu'ils propofent , font liées les unes avec les autres : elles fe foûticnnent de forte que l'cfprit n'y peut rien appercevoir qui lui fade diftinguerla Vérité d'avec le Menfonge. Entre ces circonllances , les plus confiderablès font celles qui regardent le tems & le lieu d'une aélion. AuiE les Maîtres donnent pour réglé que l'unité de tems & de lieu foit gardée; c'eftàdire, Su'aiant choifi un tems pendant lequel l'aélion le oit faire, & un lieu où elle fe doit palTcr, l'on ne dife pas des chofesquine fepuilTent faire que dans un autre tems & dans un autre lieu. Par exemple, fi on a une fois fuppofé qu'une aélion fe palfe dans un jour, & qu'on ait pris pourlelieu de cette aélion la ville de Rome, l'on ne doit pas pour l'accompliflément de cette aélion faire faire des Sièges de Ville de llx mois, & faire aller desMelTagers de Rome à Conflantinople , & les faire retourner dans l'efpacc de ce tems. Quelque plaifir que le Leéleur prenne à felaiffer tromper, ileft impoffible qu'il ne s'apperçoive trop fenliblement que ce qu'on lui dit ell une fable , & que par confequent il ne s'en dégoûte. Les Poëtes habiles donnent toute l'étendue de tems neceflaire aux a étions qu'ils rapportent; ils ne les précipitent point, chaque chofe fe fait en fon terni. Les changemens de lieu fe font d'une maniéré naturelle : s'ils fe font vite , toutes les chofes fe Digitized by Gi

CHAPITRE VI.

De l'unité de tems & de lieu; de la durée de chaque Piece.

LES Poëtes s'appliquent particulierement à ne point dire de choſes qui ſe combatent. Les circonſtances qu'ils propoſent, ſont liées les unes avec les autres: elles ſe ſoûtiennent de ſorte que l'eſprit n'y peut rien appercevoir qui lui faſſe diſtinguer la Verité d'avec le Menſonge.

Entre ces circonſtances, les plus conſiderables ſont celles qui regardent le tems & le lieu d'une action. Auſſi les Maîtres donnent pour regle que l'unité de tems & de lieu ſoit gardée; c'eſt à dire, qu'aiant choiſi un tems pendant lequel l'action ſe doit faire, & un lieu où elle ſe doit paſſer, l'on ne diſe pas des choſes qui ne ſe puiſſent faire que dans un autre tems & dans un autre lieu.

Par exemple, ſi on a une fois ſuppoſé qu'une action ſe paſſe dans un jour, & qu'on ait pris pour le lieu de cette action la ville de Rome, l'on ne doit pas pour l'accompliſſement de cette action faire faire des Sieges de Ville de ſix mois, & faire aller des Meſſagers de Rome à Conſtantinople, & les faire retourner dans l'eſpace de ce tems. Quelque plaiſir que le Lecteur prenne à ſe laiſſer tromper, il eſt impoſſible qu'il ne s'apperçoive trop ſenſiblement que ce qu'on lui dit eſt une fable, & que par conſequent il ne s'en dégoûte.

Les Poëtes habiles donnent toute l'étendue de tems neceſſaire aux actions qu'ils rapportent; ils ne les precipitent point, chaque choſe ſe fait en ſon tems. Les changemens de lieu ſe font d'une maniere naturelle: s'ils ſe font vîte, toutes les choſes

•SUR l’Art Poeti'q^ue. Part. IL Ch. VI. p.^ retrouvent tellement dilpofces , les vents font fi favorables, qu'un grand volage par mer fe fait en très-peu de tems. S’il eft nccell'aire de recevoir des nouvelles de ce qui s’eft pâlie dans un autre lieu fort éloigné, l’on avoir auparavant placé fur toutes les Montagnes des perfonnes avec des flambeaux, qui en un moment de l’un à l’autre fc donnent avis de tout ce qui fe fait. Ainfî dans une heure l’on apprend ce qui eft arrivé à cinquante lieües delà, fins que cela puifle paroîtrejneroiable. Puilque le plaifir que l’on trouve dans la Poëfie, vient de ce quelle occupe fi fortement l’efprit, que l’on y oublie tous les chagrins de la vie par les douces & agréables émotions qu’elle caufe, l’aélion principale d’un Poëme ne doit pas palfer dans un moment. Il faut donner de la curiofité à un Leéleur , le difpofer à entendre la fuite , faire naître les Pallions dans fon cœur, les entretenir , & les fatisfaire. Cela demande differens tems: L’on ne peut pas être émû par une aélioa qui pafle vite comme un éclair. Si au contraire une aéfion avoir une trop grande étendue, elle difiiperoit l’efprit qui s’égarcroit dans une multitude d’années. Il ne pourroit concevoir les chofes nettement, & en être frappé auûi vivement qu’il eft neceflairc pour refl'entir ces émotions , qui font le plaifir de la Icélure d’un Poëme. Or une aéfion demande plus ou moins d’étendue félon la nature du Poëme. Entre les Poèmes les uns font Dramatiques ou aétifs , les autres narratifs. Dans les premiers, comme font les Comédies, les Tragédies, & IcsTragi-comedies , les Poètes ne parlent point : ils font paroître des perfonnages fur un Théâtre qui reprefentent une aélion , non en la racontant , mais en agiflant eux-mêmes ; , comme dit ■ AriftoDigilized by Google

ſe trouvent tellement diſpoſées, les vents ſont ſi favorables, qu'un grand voiage par mer ſe fait en très-peu de tems. S'il eſt neceſſaire de recevoir des nouvelles de ce qui s'eſt paſſé dans un autre lieu fort éloigné, l'on avoit auparavant placé ſur toutes les Montagnes des perſonnes avec des flambeaux, qui en un moment de l'un à l'autre ſe donnent avis de tout ce qui ſe fait. Ainſi dans une heure l'on apprend ce qui eſt arrivé à cinquante lieües de là, ſans que cela puiſſe paroître incroiable.

Puiſque le plaiſir que l'on trouve dans la Poëſie, vient de ce qu'elle occupe ſi fortement l'eſprit, que l'on y oublie tous les chagrins de la vie par les douces & agreables émotions qu'elle cauſe, l'action principale d'un Poëme ne doit pas paſſer dans un moment. Il faut donner de la curioſité à un Lecteur, le diſpoſer à entendre la ſuite, faire naître les Paſſions dans ſon cœur, les entretenir, & les ſatisfaire. Cela demande differens tems: L'on ne peut pas être émû par une action qui paſſe vîte comme un éclair.

Si au contraire une action avoit une trop grande étendue, elle diſſiperoit l'eſprit qui s'égareroit dans une multitude d'années. Il ne pourroit concevoir les choſes nettement, & en être frappé auſſi vivement qu'il eſt neceſſaire pour reſſentir ces émotions, qui font le plaiſir de la lecture d'un Poëme. Or une action demande plus ou moins d'étendue ſelon la nature du Poëme. Entre les Poëmes les uns ſont Dramatiques ou actifs, les autres narratifs. Dans les premiers, comme ſont les Comedies, les Tragedies, & les Tragi-comedies, les Poëtes ne parlent point: ils font paroître des perſonnages ſur un Theatre qui repreſentent une action, non en la racontant, mais en agiſſant eux-mêmes; μιμοῦνται δρῶντες, comme dit

ji6 Nouvelles Reelexioks Ariftote dans fa Poétique Ch. 3. Dans les Poéfîcs narratives ce font les Poètes qui parient. Comme l'on n'a pas coûtume de demeurer fans interruption plus d'un jour dans les Spedacles , & qu'il faut garder en toutes chofes la vrai-femblancc , l'adion qui s'y reprefente doit paroîtrefc pouvoir faire lans violence dansl'efpace de 24. heures pour le plus. Les Poètes difpofent pour cela les chofes comme ils veulent : ils font naître des incidens qui font que tout ce qui eft neceflairc fe trouve prêt pour une prompte execution. Auffi il ne leur eft pas difficile de renfermer dans un fi petit efpace de tems toutes les chofes qu'ils expofent aux yeux de leurs Spectateurs. Par exemple, dans l'Andrienne de Terence, dont le fujet font les amours & ^le mariage de Pamphile avec Glycerie , qui paflbit pour une Courtifane ; le même jour que cette Glycerie eft accouchée , Simon pere de Pamphile , pour rompre CCS amours, le veut marier aveePhilumene fille de Chremes. Ce qui s'alioit faire malgré Pamphile , fans un certain vieillard qui furvint , ami de Chremès , qui lui fit connoître que cette Glycerie étoit fa fille ; de forte qu'il la donne à Pamphile en mariage à l'heure même. Tout cela fc pafle naturellement en moins de 14. heures ; ce vieillard furvient d'une manière qui n'eft point ' forcée. Dans le commencement de la Piece , il paroît que Chryfis qui avoit élevé Glycerie , étoit morte depuis peu. Ce vieillard , qui étoit fon parent , vient pour recueillir fa fuccefîion : il eftaufïi fort bien inftruit de la famille de Glycerie , puifoue Chremès fon pere l'avoit mife entre les mains ûe cette Chryfis , pour des raifons que le Poète fait expliquer. Quoi que les Comédies & les Tragédies fe jouent en moins de trois heures de temps , les SpecDigitized

Ariſtote dans ſa Poëtique Ch. 3. Dans les Poëſies narratives ce ſont les Poëtes qui parlent.

Comme l'on n'a pas coûtume de demeurer ſans interruption plus d'un jour dans les Spectacles, & qu'il faut garder en toutes choſes la vrai-ſemblance, l'action qui s'y repreſente doit paroître ſe pouvoir faire ſans violence dans l'eſpace de 24. heures pour le plus. Les Poëtes diſpoſent pour cela les choſes comme ils veulent : ils font naître des incidens qui font que tout ce qui eſt neceſſaire ſe trouve prêt pour une prompte execution. Auſſi il ne leur eſt pas difficile de renfermer dans un ſi petit eſpace de tems toutes les choſes qu'ils expoſent aux yeux de leurs Spectateurs.

Par exemple, dans l'Andrienne de Terence, dont le ſujet ſont les amours & le mariage de Pamphile avec Glycerie, qui paſſoit pour une Courtiſane; le même jour que cette Glycerie eſt accouchée, Simon pere de Pamphile, pour rompre ces amours, le veut marier avec Philumene fille de Chremes. Ce qui s'alloit faire malgré Pamphile, ſans un certain vieillard qui ſurvint, ami de Chremès, qui lui fit connoître que cette Glycerie étoit ſa fille; de ſorte qu'il la donne à Pamphile en mariage à l'heure même. Tout cela ſe paſſe naturellement en moins de 24. heures : ce vieillard ſurvient d'une maniere qui n'eſt point forcée. Dans le commencement de la Piece, il paroît que Chryſis qui avoit élevé Glycerie, étoit morte depuis peu. Ce vieillard, qui étoit ſon parent, vient pour recueillir ſa ſucceſſion : il eſt auſſi fort bien inſtruit de la famille de Glycerie, puiſque Chremès ſon pere l'avoit miſe entre les mains de cette Chryſis, pour des raiſons que le Poëte fait expliquer.

Quoi que les Comedies & les Tragedies ſe joüent en moins de trois heures de temps, les

SUR l’Art Poetiqije. Part. 11. Cb. VJ. 5x7* Spcdateurs , qui reçoivent du plailir de leur ilkifion, ne chicanent point, & le perfuadcnt facilement , que tout le tems qui e!l ncceflTaire au delà des trois heures , s’cft écoulé entre les Acdes qiü partagent ces Pièces. Outre cela dans ces intervalles l’on amufe le Peuple avec des violons, ou quelqu autre divertifTcment. Pour le Poème narratif, particulièrement pour l’Epique, qui eft le plus confiderable de tous ceux qui font narratifs, comme il n’eil pas neceflairc, ou plûtôt comme il eft impoflîble qu’on le lifc tout d’une haleine , à caufe de fon étendüe , on donne un plus long efpacc .de tems à fon aftion : neanmoins ce tems ne doit pas être de plus d’une année, félon les Maîtres, dont la raifon eft éviden,te. Toutes ces grandes Guerres, ces longs voyages , ces Sieges de Villes qui font la matière ordinaire des Poèmes Epiques, ne fe peuvent faire dans l’efpace d’un jour , mais auffi pour furprendre , il faut que le tems auquel fe font paflees toutes ces chofes, foit court en comparaifon de ces chofes , afin que tous ces accidens fe fuivant de près , & étant, pour ainfi dire , ramaffez, ils faffent plus facilement leur effet. Toute l’aéüon qui fait le fujet del’Eneïde , qui eft un Poème Epique , ne demande pas plus d’une année. Depuis le jour auquel Virgile fait paroître Enée dans cette tempête qu’il décrit au commencement de fon Poème', jufques à la mort <le Turnus , il ne paroît pas qu’il fe foit écoulé un plus long cfpace de tems. Enée demeura peu de tems à Carthage , où -il fut jetté par cette tempête : il ne fit pas un long fejour ni dans l’Epire ni dans la Sicile, ce ne fut qu’en chemin faifant qu’il vifita ces lieux. AHffi-tôt qu’il fut arrivé en Italie, il fut obligé de faire Ja Guerre, laquelle fut terDigitized by Coogle

Spectateurs, qui reçoivent du plaiſir de leur illuſion, ne chicanent point, & ſe perſuadent facilement, que tout le tems qui eſt neceſſaire au delà des trois heures, s'eſt écoulé entre les Actes qui partagent ces Pieces. Outre cela dans ces intervalles l'on amuſe le Peuple avec des violons, ou quelqu'autre divertiſſement.

Pour le Poëme narratif, particulierement pour l'Epique, qui eſt le plus conſiderable de tous ceux qui ſont narratifs, comme il n'eſt pas neceſſaire, ou plûtôt comme il eſt impoſſible qu'on le liſe tout d'une haleine, à cauſe de ſon étendüe, on donne un plus long eſpace de tems à ſon action : neanmoins ce tems ne doit pas être de plus d'une année, ſelon les Maîtres, dont la raiſon eſt évidente.

Toutes ces grandes Guerres, ces longs voyages, ces Sieges de Villes qui ſont la matiere ordinaire des Poëmes Epiques, ne ſe peuvent faire dans l'eſpace d'un jour, mais auſſi pour ſurprendre, il faut que le tems auquel ſe ſont paſſées toutes ces choſes, ſoit court en comparaiſon de ces choſes, afin que tous ces accidens ſe ſuivant de près, & étant, pour ainſi dire, ramaſſez, ils faſſent plus facilement leur effet.

Toute l'action qui fait le ſujet de l'Eneïde, qui eſt un Poëme Epique, ne demande pas plus d'une année. Depuis le jour auquel Virgile fait paroître Enée dans cette tempête qu'il décrit au commencement de ſon Poëme, juſques à la mort de Turnus, il ne paroît pas qu'il ſe ſoit écoulé un plus long eſpace de tems. Enée demeura peu de tems à Carthage, où il fut jetté par cette tempête : il ne fit pas un long ſejour ni dans l'Epire ni dans la Sicile, ce ne fut qu'en chemin faiſant qu'il viſita ces lieux. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé en Italie, il fut obligé de faire la Guerre, laquelle fut ter-

5^8 Nouvellîs Réflexions terminée en peu de mois par la mort de Tcnv U us. On peut encore rendre une autre raifon , pourquoi le teins qui irenferme l'aétion qui fait le fuj£t du Poëme Epique, doit être plus long que celui du Poeme Dramatique , c'eft que celui-ci ne nous reprefente que les adions des hommes , & l'autre nous en reprefente les moeurs & les habitudes. Les Paffions naiflent tout d'un coup, & leur violence cfl; de peu de durée : mais les habitudes, comme elles fe forment peu à peu , elles fubliüent affex long-tems. Ain G tout fe doit faire dans le Poeme Dramatique avec rapidité; & il ne fe doit rien faire dans l'Epique qu'avec confeil & maturité. CWAPITRE VIL ' Du Poeme Dramatique, T 'On ne choiGt pour fujet des Poèmes Drarnati^ques, que des aftions qui peuvent être imitées fur un Theatre; ainG l'établiflement d'un grand Empire , ou quelqu'autre événement d'une longue haleine, ne peut pas être le fujet d'une Comédie ni d'une Tragédie. Ces Poemes fe partagent ordinairement en cinq Aftes , entre lefquels le Theatre eft vuide. Les Poètes interrompent de la foite la fuite d'une Piece, pour ne pas tenir dans une application trop longue, ceux qui les écoutent. Ils lavent que l'elprit des hommes eft trop inconftant pour demeurerlong-tems dans une même Gtuation, & qu'il demande pour fe délaffer , des changemens qu'il trouve dans les intervalles des Ades, où il eft diverti, comme nous l'avons dit ci-deffus , par la fymphonic ou par

terminée en peu de mois par la mort de Turnus.

On peut encore rendre une autre raiſon, pourquoi le tems qui renferme l'action qui fait le ſujet du Poëme Epique, doit être plus long que celui du Poëme Dramatique, c'eſt que celui-ci ne nous repreſente que les actions des hommes, & l'autre nous en repreſente les mœurs & les habitudes. Les Paſſions naiſſent tout d'un coup, & leur violence eſt de peu de durée: mais les habitudes, comme elles ſe forment peu à peu, elles ſubſiſtent aſſez long-tems. Ainſi tout ſe doit faire dans le Poëme Dramatique avec rapidité; & il ne ſe doit rien faire dans l'Epique qu'avec conſeil & maturité.

CHAPITRE VII.

Du Poëme Dramatique.

L'ON ne choiſit pour ſujet des Poëmes Dramatiques, que des actions qui peuvent être imitées ſur un Theatre; ainſi l'établiſſement d'un grand Empire, ou quelqu'autre évenement d'une longue haleine, ne peut pas être le ſujet d'une Comedie ni d'une Tragedie. Ces Poëmes ſe partagent ordinairement en cinq Actes, entre leſquels le Theatre eſt vuide. Les Poëtes interrompent de la ſorte la ſuite d'une Piece, pour ne pas tenir dans une application trop longue, ceux qui les écoutent. Ils ſavent que l'eſprit des hommes eſt trop inconſtant pour demeurer long-tems dans une même ſituation, & qu'il demande pour ſe délaſſer, des changemens qu'il trouve dans les intervalles des Actes, où il eſt diverti, comme nous l'avons dit ci-deſſus, par la ſymphonie ou par

SUR l’Art Poïtique. Pajt. IJ.Cb.VJI. 52^ ■par quelqu’autre divertilTement. Chaque A de cft diftingué par Scenes. Une Scene commence lors qu’un Adeur entre fur le Théâtre , ou qu’il fe retire. L’on ne fait parler dans une Scene que deux ou trois Adeurs. Ce P n’eft pas qu’il ne puifley en avoir un plus grand nombre , mais la converfation ne doit être qu’entre deux ou trois, parce que lorfqueplufieursperfonnes parlent enfemble, il y atoûjoursdelaconfufion ; l’on ne peut bien démêler quels font les fentimens de chaque Adeur, ce qu’il penfe & ce qn’il veut ‘dire. Il ne faut point que les Auditeurs loient obligez de deviner les chofes , ni qu’ils foient en peine de les débrouiller , tout doit fauter aux yeux , & fe comprendre facilement. Le nombre des Scenes n’eft point déterminé. Celui des Aétes ne dépend que de la ccrùtume. 11 faut que tout Poëme ait fa jufte longueur , mais il n’y a point de raifons eflentielles pour le diftinguer en cinq Ades, comme l’on le fait ordinairement, plutôt qu’en trois ou en quatre. On étudie avec beaucoup plus de foin la vraifemblance dans les Pièces de Theatre , que dans les Poëmes narratifs : aufli eft-il neceffaire qu’on le fafle, puifque ce que l’on voit par les yeux frapge davantage , & fe remarque plus facilement. Le oëme Dramatique fait voir les chofes comme prefentes , que le Poëme narratif nous raconte comnre paftées. C’eft pourquoi les Poëtes Comiques & 'l'ragiques ne font rien dire à leurs Acteurs qui ne foit conforme à leur perfonnage. Leur entrée fur le Theatre 6c leur fortie, leurs poftures , leurs regards , enfin toutes leurs démarches , ont un jufte rapport à laPiece. Ceux qui obfervent fcrupuleufement les Réglés de l’Art , ne fouffrent point ce qu’on appelle les à fat te J quoi qu’ils foient communs dans les an> . O 2. ciens Digilized by Google

par quelqu'autre divertiſſement.

Chaque Acte eſt diſtingué par Scenes. Une Scene commence lors qu'un Acteur entre ſur le Theatre, ou qu'il ſe retire. L'on ne fait parler dans une Scene que deux ou trois Acteurs. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y en avoir un plus grand nombre, mais la converſation ne doit être qu'entre deux ou trois, parce que lorſque pluſieurs perſonnes parlent enſemble, il y a toûjours de la confuſion; l'on ne peut bien démêler quels ſont les ſentimens de chaque Acteur, ce qu'il penſe & ce qu'il veut dire. Il ne faut point que les Auditeurs ſoient obligez de deviner les choſes, ni qu'ils ſoient en peine de les débrouiller, tout doit ſauter aux yeux, & ſe comprendre facilement.

Le nombre des Scenes n'eſt point déterminé. Celui des Actes ne dépend que de la coûtume. Il faut que tout Poëme ait ſa juſte longueur, mais il n'y a point de raiſons eſſentielles pour le diſtinguer en cinq Actes, comme l'on le fait ordinairement, plûtôt qu'en trois ou en quatre.

On étudie avec beaucoup plus de ſoin la vraiſemblance dans les Pieces de Theatre, que dans les Poëmes narratifs : auſſi eſt-il neceſſaire qu'on le faſſe, puiſque ce que l'on voit par les yeux frappe davantage, & ſe remarque plus facilement. Le Poëme Dramatique fait voir les choſes comme preſentes, que le Poëme narratif nous raconte comme paſſées. C'eſt pourquoi les Poëtes Comiques & Tragiques ne font rien dire à leurs Acteurs qui ne ſoit conforme à leur perſonnage. Leur entrée ſur le Theatre & leur ſortie, leurs poſtures, leurs regards, enfin toutes leurs démarches, ont un juſte rapport à la Piece.

Ceux qui obſervent ſcrupuleuſement les Regles de l'Art, ne ſouffrent point ce qu'on appelle les *à parte*, quoi qu'ils ſoient communs dans les an-

I 53® Nouvexles Réflexions tiens Comiques. Ces à parte , le font lors qu'un des Adeurs à l'écart fur un des coins du Théâtre, parle alTcz haut pour que tous lesSpcdateursTen* tendent ; cependant il faut fuppofer que ceux qui font fur le Théâtre ne l'entendent point; ce qui clt abfurdc. Ils n'introduifent point aulîi un Acteur feul, que pour reprefenter quelque adion violente, dans laquelle l'on a de coûtume de parler 8c de s'entretenir avec foi-meme. En un mot les Poètes adroits dérobent à la vûe de leurs Spedateurs tout ce qui pourroit les obligea de fe détromper; comme feroient les Metamor^ofes d'un homme en ferpent ou en oifeau, qui font des chofes qui choquent 8c que l'on ne peut croire; Quoe/cunque ojiendis mibi fie incredulus odi. Les Maîtres de l'Art ne veulent pas auflî qu'on ftlTc paroître fur la Scene ce qui pourroit faire peine , comme feroit la vûe d'un meurtre. Il y a peu de perfonnes qui puiflent voir avec plaifir du fâng répandu; ainli c'eft xm crime dans la Poëfic d'cnfanglanter le Theatre ; Nee pueras co~ ram populo Medea truciJet. Ils veulent pareillement que l'on cache 8c que l'on ne reprefente pas de certaines adions odieufes qui bleffcnt les Jreux , parce qu'elles font contre la bienfeance 8c 'honnêteté , 8c que l'on ne pourroit les confiderer lans fentir en même tems fa modeftie ofFenfée, ôc fa confcicnce bleflee; car, comme nous avons dit , les hommes veulent autant qu'ils peuvent , que leurs plaüirs foient louables ôc honnêtes. 1 Digüi. I ■ Google

ciens Comiques. Ces *à parte*, ſe font lors qu'un des Acteurs à l'écart ſur un des coins du Theatre, parle aſſez haut pour que tous les Spectateurs l'entendent : cependant il faut ſuppoſer que ceux qui ſont ſur le Theatre ne l'entendent point; ce qui eſt abſurde. Ils n'introduiſent point auſſi un Acteur ſeul, que pour repreſenter quelque action violente, dans laquelle l'on a de coûtume de parler & de s'entretenir avec ſoi-même. En un mot les Poëtes adroits dérobent à la vûe de leurs Spectateurs tout ce qui pourroit les obliger, de ſe détromper; comme ſeroient les Metamorphoſes d'un homme en ſerpent ou en oiſeau, qui ſont des choſes qui choquent & que l'on ne peut croire: *Quodcunque oſtendis mihi ſic incredulus odi.*

Les Maîtres de l'Art ne veulent pas auſſi qu'on faſſe paroître ſur la Scene ce qui pourroit faire peine, comme ſeroit la vûe d'un meurtre. Il y a peu de perſonnes qui puiſſent voir avec plaiſir du ſang répandu; ainſi c'eſt un crime dans la Poëſie d'enſanglanter le Theatre; *Nec pueros coram populo Medea trucidet.* Ils veulent pareillement que l'on cache & que l'on ne repreſente pas de certaines actions odieuſes qui bleſſent les yeux, parce qu'elles ſont contre la bienſeance & l'honnêteté, & que l'on ne pourroit les conſiderer ſans ſentir en même tems ſa modeſtie offenſée, & ſa conſcience bleſſée; car, comme nous avons dit, les hommes veulent autant qu'ils peuvent, que leurs plaiſirs ſoient loüables & honnêtes.

 Chapitre VIII. Ve l'Origine du Poème Dramatique & de fet ejpeces. IL ne faut pas s’imaginer que le Poërae Dramatique dans les coramencemens fût ce qu’il eft aujourd’hui : que l’on y gardât des réglés le vercs : qu’il eût une feule adion pour fujet, dont l’ex* polition fût partagée en Ades & en des Scenes réglées, comme le font nos Tragédies & nos Comédies. 11 ne fera pas hors de propos de faire reflexion fur ce que ce Poème a été dans fa naiflance. Il me femble que les hommes ont pris plailir.'detout tems dans les imitations , & qu’il s’eft trouvé des perfonnes qui fe font diverties à imiter les adions des autres 8c à les contrefaire , foit pour les rendre recommandables , ou pour les rendre ridicules. Le caradere d’efprit boufon n’a jamais plû aux honnêtes gens , puifque , comme le dit un Sage Payen , ce n’eft pas la marque d’un efprit bien fait , que d’aimer à faire rire en imitant les defauts des autres : Ille non dabit mibi fpem bonaindoits , qui imitando {n-nvos aff 'efius , quaret ut rideatur. L’on a toûjours eu du mépris pour ceux qui font rire par profeflion. Cependant il y a eu en tous les tems des boufons ; ôc cette forte d’imitation qui fe fait par des aéhons , a toûjours été agréable, parce qu’elle frappe les yeux, 8c qu’elle eft par confequent plus vive que celle qui ne confifte que dans des paroles. Ainn les Drames qui font des imitations qui fe fontenagiffant, font auffi anciens que les hommes : mais on ne Z X coinpDigitized by Google

CHAPITRE VIII.

De l'Origine du Poëme Dramatique & de ſes eſpeces.

IL ne faut pas s'imaginer que le Poëme Dramatique dans les commencemens fût ce qu'il eſt aujourd'hui : que l'on y gardât des regles ſeveres : qu'il eût une ſeule action pour ſujet, dont l'expoſition fût partagée en Actes & en des Scenes reglées, comme le ſont nos Tragedies & nos Comedies.

Il ne ſera pas hors de propos de faire reflexion ſur ce que ce Poëme a été dans ſa naiſſance. Il me ſemble que les hommes ont pris plaiſir de tout tems dans les imitations, & qu'il s'eſt trouvé des perſonnes qui ſe ſont diverties à imiter les actions des autres & à les contrefaire, ſoit pour les rendre recommandables, ou pour les rendre ridicules.

Le caractere d'eſprit boufon n'a jamais plû aux honnêtes gens, puiſque, comme le dit un Sage Payen, ce n'eſt pas la marque d'un eſprit bien fait, que d'aimer à faire rire en imitant les defauts des autres : *Ille non dabit mihi ſpem bonæ indolis, qui imitando pravos affectus, quæret ut rideatur.* L'on a toûjours eu du mépris pour ceux qui font rire par profeſſion. Cependant il y a eu en tous les tems des boufons ; & cette ſorte d'imitation qui ſe fait par des actions, a toûjours été agreable, parce qu'elle frappe les yeux, & qu'elle eſt par conſequent plus vive que celle qui ne conſiſte que dans des paroles. Ainſi les Drames qui ſont des imitations qui ſe font en agiſſant, ſont auſſi anciens que les hommes : mais on ne

Nouvelles Rëflexioks compte leur origine que du tems que les imitations commencèrent à fe. faire hors d'une converfation familière , dans des lieux remarquables , ôc avec ceremonie , comme nous l'allons voir. L'cjmerience fait connoître que le Peuple a une paluon très-ardente pour ce qui s'appelle Spectacle , c'eft à dire , pour les chofes extraordinaires , qui font de grandes impreflions fur les fens , & qu'in différemment il regarde avec curiofité ce qui lui femble nouveau. Qu'un homme aille par les rües vêtu d'un habit moitié jaune & moitié vert, il fera fortir tous les Artifans de leurs Boutiques, qui le confidereront avec une attention merveilleufe. Cela vient d'une folle curiofité, qui fait rechercher la connoiffancc de tout ce qui le prefente fous une figure nouvelle , avant que d'examiner s'il y a quelque utilité ou neceffité de le connoître. C'eft cet amour que le Peuple a pour les Spectacles , qui fait qii'un homme fur un Theatre lui paroît bien plus oigne de fes regards que lors qu'il eft à terre. Si ce Theatre a des décorations : fi celui qui eft deffus eft vêtu d'habits extraordinaires, foit pour la façon, foit pour le prix ; s'il fait des poftures qui ne font pas communes : s'il dit des plaifanteries avec une mine niaife : s'il imite naïvement quelque aétion magnifique ou ridicule, & qu'il accompagne fes geftes de paroles , alors l'on ne peut exprimer la joie de la populace. C'eft pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il s' eft trouvé des perfonnes qui pour fe gagner ï'eftime du peuple , ayent bien voulu faire les boufons en public. Il eft vrai que l'honnêteté & la pudeur ont retenu long-tems les hommes , & les ont empêchez de faire ce métier. Ce furent de jeunes débauchez à qui le vin avoit ôté la honte que la nature a attachée aux aélions mal-honnêtes , qui ofc

compte leur origine que du tems que les imitations commencerent à ſe faire hors d'une converſation familiere, dans des lieux remarquables, & avec ceremonie, comme nous l'allons voir.

L'experience fait connoître que le Peuple a une paſſion très-ardente pour ce qui s'appelle Spectacle, c'eſt à dire, pour les choſes extraordinaires, qui font de grandes impreſſions ſur les ſens, & qu'indifferemment il regarde avec curioſité ce qui lui ſemble nouveau. Qu'un homme aille par les rües vêtu d'un habit moitié jaune & moitié vert, il fera ſortir tous les Artiſans de leurs Boutiques, qui le conſidereront avec une attention merveilleuſe. Cela vient d'une folle curioſité, qui fait rechercher la connoiſſance de tout ce qui ſe preſente ſous une figure nouvelle, avant que d'examiner s'il y a quelque utilité ou neceſſité de le connoître.

C'eſt cet amour que le Peuple a pour les Spectacles, qui fait qu'un homme ſur un Theatre lui paroît bien plus digne de ſes regards que lors qu'il eſt à terre. Si ce Theatre a des décorations : ſi celui qui eſt deſſus eſt vêtu d'habits extraordinaires, ſoit pour la façon, ſoit pour le prix ; s'il fait des poſtures qui ne ſont pas communes : s'il dit des plaiſanteries avec une mine niaiſe : s'il imite naïvement quelque action magnifique ou ridicule, & qu'il accompagne ſes geſtes de paroles, alors l'on ne peut exprimer la joie de la populace.

C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il s'eſt trouvé des perſonnes qui pour ſe gagner l'eſtime du peuple, ayent bien voulu faire les boufons en public. Il eſt vrai que l'honnêteté & la pudeur ont retenu long-tems les hommes, & les ont empêchez de faire ce métier. Ce furent de jeunes débauchez à qui le vin avoit ôté la honte que la nature a attachée aux actions mal-honnêtes, qui oſe-

SV K t’AKT VoilIQVt. Pa7-t. II. ch. VJII. 53 j I oferent paroître les premiers fur des Théâtres, Ce 1 ne fut pas même fans quelque relie de cette hon- '] te , qui les obligea de fe barbouiller le vifa^e a- i vcc de la lie, ou de prendre des mafques pour n’ê- i tre pas connus, | Ces divertiflemens commencèrent parmi les | Payens les jours de Fêtes , aufquels ils avoient coûtume de s’alfemblcr , & d’honorer leurs Dieux par des Sacrifices , qui étoient fuivis de débauches ; de forte que toutes les chofes propres pour faire naî- i tre ces divertiflemens, fe rencontroient enfein- ^ ! ble. Le vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens , &: la Fête donnoit le loillr au Peuple de les regarder, De là vient que les anciens Speétacles font dediez à quelque Divinité, dont on mêloit les loüanges avec ces divertiflemens. Les hommes accommodent, autant jqu'ils le peuvent, la Religion avec leurs plaifirs, pour fe doimer parla une fauffe confiance que ces plaifirs font innocens,Ainli pour rendre comme heites &c faints des Speélacles criminels dans leur origine & dans leur maniéré , ils les dédièrent aux Dieux. Ces jeunes libertins auteurs de ces jeux , ne pouvoient fuivre aucune réglé parmi le defordre avec tlequel ils les celebroicnt : ils n’en avoient point d’autre que leur caprice; ainfi chaque Piece étoit une efpece particulière de Drame : neanmoins comme ils gardoient quelque uniformité , foit dans la maniéré de s’habiller , foit pour les lieux , foit pour le tems, on les diftingua, & l’on leur donna des noms différons. Les Grecs , par exemple , appelleront Satyres les Drames, dont les Aéleurs étoient habillez en Satyres. Parmi les Romains leurs premières Comédies étoient appellées, Préetfxta, Togni£, Paliint£ , félon que les Adeurs étoient vêtus à la Grecque ou à la Romaine, comme les Nobles, Z 3 ou L Digitized by Google

oſerent paroître les premiers ſur des Theatres. Ce ne fut pas même ſans quelque reſte de cette honte, qui les obligea de ſe barbouiller le viſage avec de la lie, ou de prendre des maſques pour n'être pas connus.

Ces divertiſſemens commencerent parmi les Payens les jours de Fêtes, auſquels ils avoient coûtume de s'aſſembler, & d'honorer leurs Dieux par des Sacrifices, qui étoient ſuivis de débauches; de ſorte que toutes les choſes propres pour faire naître ces divertiſſemens, ſe rencontroient enſemble. Le vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens, & la Fête donnoit le loiſir au Peuple de les regarder. De là vient que les anciens Spectacles ſont dediez à quelque Divinité, dont on mêloit les loüanges avec ces divertiſſemens, Les hommes accommodent, autant qu'ils le peuvent, la Religion avec leurs plaiſirs, pour ſe donner par là une fauſſe confiance que ces plaiſirs ſont innocens. Ainſi pour rendre comme licites & ſaints des Spectacles criminels dans leur origine & dans leur maniere, ils les dédierent aux Dieux. Ces jeunes libertins auteurs de ces jeux, ne pouvoient ſuivre aucune regle parmi le deſordre avec lequel ils les celebroient : ils n'en avoient point d'autre que leur caprice; ainſi chaque Piece étoit une eſpece particuliere de Drame : neanmoins comme ils gardoient quelque uniformité, ſoit dans la maniere de s'habiller, ſoit pour les lieux, ſoit pour le tems, on les diſtingua, & l'on leur donna des noms differens.

Les Grecs, par exemple, appellerent Satyres, les Drames, dont les Acteurs étoient habillez en Satyres. Parmi les Romains leurs premieres Comedies étoient appellées, *Prætextæ*, *Togatæ*, *Palliatæ*, ſelon que les Acteurs étoient vêtus à la Grecque ou à la Romaine, comme les Nobles,

J34 NouvEtiEs RiFLnxioN» ou comme le Peuple. Ces Pièces reçurent auflT leur nom des lieux, où elles avoient étéjoüées les premières fois. Atella , ville entre Naples & Capoiic, donna le nom à celles qu'on appelle AteU lim£ FabuU : & Fejcenninum ^ ville de Tofcane^ aux Pièces de ce nom. Pour celles qui s'appeLloicnt Mimiy elles furent ainfi nommées, parce que les Aéleurs ne faifoient autre chofe <juc d'imiter par leurs poftures les aélionsdcshonnctes. Les Drames commencèrent de cette manierclà. Ils ne confiftoient pour lors , ou qu'en des railleries contre des particuliers que l'on marquoit par leur nom, ou en Mufiques & en loüangesdes Dieux. On y joignit avec le tems des Difeoura ^ moraux & des Hiftoires; mais les Magiftrats furent obligez d'cmploicr la feverité des Loix pour arrêter la licence de ces railleries : de forte que ceux qui voulurent divertiî le Peuple, furent contraints de feindre des avantures agréables telles qu'il en arrive affez fouvent dans les mariages, qui four cette raifon furent les fujets ordinaires de ces ieces , où perfonne ne fe trouve choqué , parce3ue tout s'y pafle entre des perfonnages qui ont es noms étrangers. C'eft de là que la Comedie eft venue, qui cil ainfi nommée de Bourgade, & de'i^^ Chant., parce que les jeunes gens la joüerent d'abord, & chantèrent leurs Vers dans les Bourgades en faifant la débauche , Comejpmtes, Tous ces Drames ayant commencé dans le vin l'on n'y oublia pas le Dieu Bacchus , l'on y chanta fes loüangcs, & l'on compofa une efpece de i Drame pour lui, qui fut nommée Tugedie parce que le prix de celui qui avoit le mieux, chanté étoit un Bouc ou parce qu'on y làcrifioit cét animal en l'honneur de Bacchus; ou> enfin parce que ceux qui joüoient la Tragédie , fc * bar- I Oigitized hy

ou comme le Peuple. Ces Pieces reçurent auſſi leur nom des lieux où elles avoient été joüées les premieres fois. *Atella*, ville entre Naples & Capoüe, donna le nom à celles qu'on appelle *Atellanæ Fabulæ* : & *Feſcenninum*, ville de Toſcane, aux Pieces de ce nom. Pour celles qui s'appelloient *Mimi*, elles furent ainſi nommées, parce que les Acteurs ne faiſoient autre choſe que d'imiter par leurs poſtures les actions deshonnêtes.

Les Drames commencerent de cette maniere-là. Ils ne conſiſtoient pour lors, ou qu'en des railleries contre des particuliers que l'on marquoit par leur nom, ou en Muſiques & en loüanges des Dieux. On y joignit avec le tems des Diſcours moraux & des Hiſtoires; mais les Magiſtrats furent obligez d'emploier la ſeverité des Loix pour arrêter la licence de ces railleries : de ſorte que ceux qui voulurent divertir le Peuple, furent contraints de feindre des avantures agréables telles qu'il en arrive aſſez ſouvent dans les mariages, qui pour cette raiſon furent les ſujets ordinaires de ces Pieces, où perſonne ne ſe trouve choqué, parce que tout s'y paſſe entre des perſonnages qui ont des noms étrangers.

C'eſt de là que la Comedie eſt venuë, qui eſt ainſi nommée de κώμη Bourgade, & de ᾠδὴ Chant, parce que les jeunes gens la joüerent d'abord, & chanterent leurs Vers dans les Bourgades en faiſant la débauche, *Comeſſantes*.

Tous ces Drames ayant commencé dans le vin, l'on n'y oublia pas le Dieu Bacchus, l'on y chanta ſes loüanges, & l'on compoſa une eſpece de Drame pour lui, qui fut nommée Tragedie, parce que le prix de celui qui avoit le mieux chanté étoit un Bouc τράγος, ou parce qu'on y ſacrifioit cet animal en l'honneur de Bacchus; ou enfin parce que ceux qui joüoient la Tragedie, ſe

SUR l’Art Yoltuive. Part. JJ. Cb. VIII. 535 barbouilloient le vifage de lie , qui fe dit en Grec rgvytec. Les Tragédies & les Comédies étoient pour lors fort groffieres. Celles-ci n’étoient que des railleries, comme peuvent être les Farces decetems. Les Tragédies étoient plusferieufes. C’ctoientdes Chants que chantoient des Chœurs de Mufique, entre lelquels on inferoiti des Récits , ce qui s’appelle iirtràh», OU entrechants. L’ancienne Comédie a eu auffi des Chœurs , comme le dit Horace. Je n’entreprens pas de faire une Hiftoire exacte de l’origine de ces Poëfîes , qui ell aflex cachée. Je crois en dire autant qu’il cft utile d’en favoir. Mais fl l’on defire connoître ces chofes plus exactement, on peut lire la Poétique de Jules Scaliger, ccUe de Voffius, & le Traité que Cafaubon a fait de la Satyre. Pour comprendre comment les Tragédies &les Comédies fe font perfeélionnées , il fout remarquer que les hommes ayant changé la nature de toutes chofes , de leurs divertiflemens ils ont fait des affaires , 8c s’y font appliquez ferieufement. D’abord l’on ne rechercha autre chofe dans les Spedfacles , qn’un relâchement d’efprit ; mais enfuite on a étudié ce qui pouvoir rendre ces Spectacles plus agréables, 8c on en a fait des réglés. Horace rapporte que d’abord Thefpis promena par les Bourgades dans un tombereau les Adeurs delà Tragédie, barbouillez de lie rqu’Efchiie enfuite joigm’t quelques perfonnages au Chœur qui compofoit prefque feul la Tragédie, 8c fit élever un Théâtre , 8c prendre des mafques 8c des habits honnêtes aux Adeurs. Sophocle en adoucit les Vers. Ménandre travailla pareillement à polir la Comédie , de forte que l’on négligea les autres Drames, 8c les gens d’efprit ne s’appliquèrent qu’à la Tragédie 8c à la Comedie , qui devinrent ainfi Z 4 le Digilized by Google

barbouilloient le viſage de lie, qui ſe dit en Grec τρυγία.

Les Tragedies & les Comedies étoient pour lors fort groſſieres. Celles-ci n'étoient que des railleries, comme peuvent être les Farces de ce tems. Les Tragedies étoient plus ſerieuſes. C'étoient des Chants que chantoient des Chœurs de Muſique, entre leſquels on inſeroit des Récits, ce qui s'appelle ἐπεισόδια, ou entrechants. L'ancienne Comedie a eu auſſi des Chœurs, comme le dit Horace. Je n'entreprens pas de faire une Hiſtoire exacte de l'origine de ces Poëſies, qui eſt aſſez cachée. Je crois en dire autant qu'il eſt utile d'en ſavoir. Mais ſi l'on deſire connoître ces choſes plus exactement, on peut lire la Poëtique de Jules Scaliger, celle de Voſſius, & le Traité que Caſaubon a fait de la Satyre.

Pour comptendre comment les Tragedies & les Comedies ſe ſont perfectionnées, il faut remarquer que les hommes ayant changé la nature de toutes choſes, de leurs divertiſſemens ils ont fait des affaires, & s'y ſont appliquez ſerieuſement. D'abord l'on ne rechercha autre choſe dans les Spectacles, qn'un relâchement d'eſprit; mais enſuite on a étudié ce qui pouvoit rendre ces Spectacles plus agréables, & on en a fait des regles.

Horace rapporte que d'abord Theſpis promena par les Bourgades dans un tombereau les Acteurs de la Tragedie, barbouillez de lie : qu'Eſchile enſuite joignit quelques perſonnages au Chœur qui compoſoit preſque ſeul la Tragedie, & fit élever un Theatre, & prendre des maſques & des habits honnêtes aux Acteurs. Sophocle en adoucit les Vers. Menandre travailla pareillement à polir la Comedie, de ſorte que l'on négligea les autres Drames, & les gens d'eſprit ne s'appliquerent qu'à la Tragedie & à la Comedie, qui devinrent ainſi

53<> Nouvellis Réflexions les principales & les feules efpeces du Poëme Draimatique. Ce n'eft pas que l'on n'y ait toûjours joüé des Pièces irregulieres propres pour divertir le Peuple, qui ne pût plus prendre le même plailir qu'il trouvoit autrefois dans les Tragédies & dans les Co*jnedies , après qu'on les eut fpiritualifécs , pour ainfi dire , & réglées comme elles le font à prefent. Saint Chryfoftome dans l'Homelic lixiéme fur le fécond Chapitre de faint Matthieu , dit que c'eft le Démon qui a fait un Art de ces diverti Ifemens & de ces jeux : Hic ilU efl Diabt/us, qui etiam in artemjocos , ludofque digeÿit. Chapitre IX. lye la Comedie de la Tra^die. Quelle ejl leur différence y & quel ejl le dejfein que les Pdétei ft ^ro> fefent dans ces Poèmes. AP R e' s avoir parlé du Poëme Dramatique en general , il faut conlldérer fes efpeces , &voir ce qui les diftingue. Nous avons remarqué que quoi qu'il y eût differentes fortes de Drames dans l'Antiquité , l'on ire parle que de la Comedie & de la Tragédie, parce qu'il n'y a que ces deux Poëmes qui ayent des réglés. L'on y pourroit ajouter une troifiéme efpece , fa voir la Tragi-comedie , mais il n'eft pas neceffaire de le faire j elle eft feulement diftinguée de l'une & de l'autre , parce qu elle participe de toutes deux. Ainfi quand on connoît celles-ci, l'on fait quelle eft la nature delà Tragi-comedic. La Comedie & la Tragédie different entr'elles .par la qualité de leur fujet, & par les fins differentes que les Poètes s'y propofent, L'aéfion qui eft le

les principales & les ſeules eſpeces du Poëme Dramatique.

Ce n'eſt pas que l'on n'y ait toûjours joüé des Pieces irregulieres propres pour divertir le Peuple, qui ne pût plus prendre le même plaiſir qu'il trouvoit autrefois dans les Tragedies & dans les Comedies, après qu'on les eut ſpiritualiſées, pour ainſi dire, & reglées comme elles le ſont à preſent. Saint Chryſoſtome dans l'Homelie ſixiéme ſur le ſecond Chapitre de ſaint Matthieu, dit que c'eſt le Demon qui a fait un Art de ces divertiſſemens & de ces jeux : *Hic ille eſt Diabolus, qui etiam in artem jocos, ludoſque digeſſit.*

CHAPITRE IX.

De la Comedie & de la Tragedie. Quelle eſt leur difference, & quel eſt le deſſein que les Poëtes ſe propoſent dans ces Poëmes.

APRE'S avoir parlé du Poëme Dramatique en general, il faut conſidérer ſes eſpeces, & voir ce qui les diſtingue. Nous avons remarqué que quoi qu'il y eût differentes ſortes de Drames dans l'Antiquité, l'on ne parle que de la Comedie & de la Tragedie, parce qu'il n'y a que ces deux Poëmes qui ayent des regles. L'on y pourroit ajoûter une troiſiéme eſpece, ſavoir la Tragi-comedie, mais il n'eſt pas neceſſaire de le faire; elle eſt ſeulement diſtinguée de l'une & de l'autre, parce qu'elle participe de toutes deux. Ainſi quand on connoît celles-ci, l'on ſait quelle eſt la nature de la Tragi-comedie.

La Comedie & la Tragedie different entr'elles par la qualité de leur ſujet, & par les fins differentes que les Poëtes s'y propoſent. L'action qui eſt

SUR l’Art Foetiquë. Part, II. Ch. /X 5-^7 ie fiijet d’une Comedie, eft une acflion commune, & c'elt un de ces accidens plaifans qui arrivent ordinairement, mais qui a quelque circonüancc plus rare & plus agréable que les autres. Les Poètes y font une peinture divertiflantc de la vie civile , de ce qui fe pafle dans le monde & dans les familles. La fin eft de faire rire ; ainfi dans toutes les parties il y a des intrigues agréables. Ils ne prétendent pas à l'eftime du petit peuple , ou même ils la méprifent : c’eft pourquoi jls ne traittent pas des fujets qui foient entièrement fales & ridicules ; & parce que les plaifirs qui ont été précédez de ouelque douleur, font bien plus doux, les Comédies commencent toûjours par quelque chofe de trifte. C’eft pourquoi le Poëte, après avoir donné de l’amour aux Spedateurs pour le principal perfonnage de la Pièce, il le fait paroître malheureux & traverlé dans tous fes delTeins , qui regardent ordinairement un mariage, afin que lorfque les intrigues viennent à fe dénouer, & que ce mariage réuffit , les Spedateurs reçoivent un contentement plus entier. Le fujet d’une Tragédie contient ordinairement quelque adion fanglantc. C’eft un Héros qui tombe en quelque grand malheur par la malice de fes ennemis; mais qui s’en releve par quelque coup d’une valeur extraordinaire, & qui fait fervir à fa vengeance les armes qu’on avoir préparées contre lui. La Comedie comprend la j’oie & lesfurprifes agréables. La Tragédie renferme la terreur & la compaflion. La fin de l’une &c de l’autre eft d’épouvanter & d’inllruire le Peuple , par des changemens de fortune , par la punition du crime; c’eft pourquoi les commencemens de la Tragédie font gais, afin que les Spedateurs loient frappez plus fortement par les accidens fanglans qui furviennent à la fin de la Pièce. Ce changeZ 5 ' ’ ment / Digitized by Google

le ſujet d'une Comedie, eſt une action commune, & c'eſt un de ces accidens plaiſans qui arrivent ordinairement, mais qui a quelque circonſtance plus rare & plus agreable que les autres. Les Poëtes y font une peinture divertiſſante de la vie civile, de ce qui ſe paſſe dans le monde & dans les familles. La fin eſt de faire rire; ainſi dans toutes les parties il y a des intrigues agréables. Ils ne pretendent pas à l'eſtime du petit peuple, ou même ils la mépriſent : c'eſt pourquoi ils ne traittent pas des ſujets qui ſoient entierement ſales & ridicules ; & parce que les plaiſirs qui ont été précedez de quelque douleur, ſont bien plus doux, les Comedies commencent toûjours par quelque choſe de triſte. C'eſt pourquoi le Poëte, après avoir donné de l'amour aux Spectateurs pour le principal perſonnage de la Piece, il le fait paroître malheureux & traverſé dans tous ſes deſſeins, qui regardent ordinairement un mariage, afin que lorſque les intrigues viennent à ſe dénoüer, & que ce mariage réuſſit, les Spectateurs reçoivent un contentement plus entier.

Le ſujet d'une Tragedie contient ordinairement quelque action ſanglante. C'eſt un Heros qui tombe en quelque grand malheur par la malice de ſes ennemis; mais qui s'en releve par quelque coup d'une valeur extraordinaire, & qui fait ſervir à ſa vengeance les armes qu'on avoit préparées contre lui. La Comedie comprend la joie & les ſurpriſes agreables. La Tragedie renferme la terreur & la compaſſion. La fin de l'une & de l'autre eſt d'épouvanter & d'inſtruire le Peuple, ἐκπλήξαι par des changemens de fortune, & par la punition du crime; c'eſt pourquoi les commencemens de la Tragedie ſont gais, afin que les Spectateurs ſoient frappez plus fortement par les accidens ſanglans qui ſurviennent à la fin de la Piece. Ce change-

538 Nouvelles Reflexionî ment eft appellé Cataürophe. 11 contient des rcnverfemens d'Etats, des morts funeftcs , des Princes malheureux, des Tyrans chaflez. Ce font des choies que le Peuple écoute avec attention : Re^es * & exalhs lyrannos denfum bumtri v bibit ore vulgus. Les Maîtres de l'Art ne manquent jamais de faire éclater la vengeance du ciel fur ceux qui ont perfecuté leurs Héros ; & de leur faire foufïrir' quelque peine extraordinaire. Ils ne laiffent point ^ler leurs Spectateurs, qu'ils ne leur ayent donné' cette confoîation ; car lans cela ils fc retireroient mécontens, parce que, comme nous avons vû», ils s'intereffent dans tout ce qui le regarde. Cette ' réglé n'eft pas particulière à la Tragédie, elle eil. generale pour tous les Poèmes.. Le vice ne doit jamais être impuni furie Théâtre. Lors qu'on remontroit à Euripide, qu'Ixionqu'il faifoit paroître fur le Theatre, étoit extraordinairement vicieux, il répondait; Mais auflTi jc' ne le lailTe jamais fortir du Theatre que puni & roüé. Après que les Poètes ont fait concevoir de l'eftime 8c de l'amour pour uneperfonne, ilfaut qu'ils. accomplilTent les vœux que les Spectateurs ont fait pour elle , & qu'enfin il lui arrive le bien qu'ils lui fouhaittent. Âuffi dans l'Eneïde on voit qu'Enée devient enfin le maître de l'Italie, après avoir tuéTurnus fon ennemi. Dans les Comédies de Te-rence, les mariages entre les perfonnes pourlefquelles le Poète a donné de l'amour, fe font toû» jours félon leurs defirs. Outre que les fujets de la Comedie , qui font ordinairement des mariages, réveillent des idées qui plaifent aux perfonnes fenfuelles , la reprefentation de ce Poème, qui fait remarquer les defauts des hommes, eü agréable; & l'on y prend plaifir, foit • Wer4f». I Diciîizc-i • [<

ment eſt appellé Cataſtrophe. Il contient des renverſemens d'Etats, des morts funeſtes, des Princes malheureux, des Tyrans chaſſez. Ce ſont des choſes que le Peuple écoute avec attention : *Reges* * *& exactos Tyrannos denſum humoris bibit ore vulgus.*

Les Maîtres de l'Art ne manquent jamais de faire éclater la vengeance du ciel ſur ceux qui ont perſecuté leurs Heros ; & de leur faire ſouffrir quelque peine extraordinaire. Ils ne laiſſent point aller leurs Spectateurs, qu'ils ne leur ayent donné cette conſolation ; car ſans cela ils ſe retireroient mécontens, parce que, comme nous avons vû, ils s'intereſſent dans tout ce qui le regarde. Cette regle n'eſt pas particuliere à la Tragedie, elle eſt generale pour tous les Poëmes.

Le vice ne doit jamais être impuni ſur le Theatre. Lors qu'on remontroit à Euripide, qu'Ixion qu'il faiſoit paroître ſur le Theatre, étoit extraordinairement vicieux, il répondoit ; Mais auſſi je ne le laiſſe jamais ſortir du Theatre que puni & roüé.

Après que les Poëtes ont fait concevoir de l'eſtime & de l'amour pour une perſonne, il faut qu'ils accompliſſent les vœux que les Spectateurs ont fait pour elle, & qu'enfin il lui arrive le bien qu'ils lui ſouhaittent. Auſſi dans l'Eneïde on voit qu'Enée devient enfin le maître de l'Italie, après avoir tué Turnus ſon ennemi. Dans les Comedies de Terence, les mariages entre les perſonnes pour leſquelles le Poëte a donné de l'amour, ſe font toûjours ſelon leurs deſirs.

Outre que les ſujets de la Comedie, qui ſont ordinairement des mariages, reveillent des idées qui plaiſent aux perſonnes ſenſuelles, la repreſentation de ce Poëme, qui fait remarquer les defauts des hommes, eſt agreable ; & l'on y prend plaiſir, ſoit

* *Horace.*

 foit parce que l’on eftbien-aife dans le defordrcoù on elt , d’avoir des compagnons avec qui on partage la honte du péché , foit parce qu’on a une fecrette fatisfaélion de fe voir cxemt des defauts dans lefqucls on voit tombcrles autres. On s’élève au deflus d’eux, & on les méprifc. Outre cela, on attribue facilement les fautes qui font expofécs à la rifée de tout le monde , à quelqu’un fur lequel on feroit bien-aife qu’en tombât l’infamie ; ainfi on apperçoit aifément pourquoi les Comédies font fi divertiffantes : mais il n’elt pas fi facile de connoître la caufe du plaifir que l’on prend dans la Catallrophc fanglante d’une Tragédie. Je crois qu’il ne la faut point chercher ailleurs que dans 1 nomme; qui étant rongé de chagrin 6c de triftefle , lors qu’il eft un moment attentif à ce qui fc pafle dans lui-même , trouve très- agréable les choies qui font diverlion , 6c qui le defoccupent des penfees de la mifere de fon état prefenr. Or les accidens tragiques font plus capables de frapper fortement fon efprit, Ôc de le faire fortir parconfequent de lui-même, où il ne trouve que des frtjets de triftefle & de peine. Ajoutez qu’on ell bien-aife de voir des mifçrcs dont on eft cxemt , comme nous l’avons déjà remarqué. Pour comprendre en peu de paroles ce qui regarde laTragi-comedie , je ferai feulement remarquer que toute la différence qu’elle a avec là Comédie 6c la Tragédie, ne conllftc , comme jel’ai déjà dit, au’en ce qu'elle participe de tôutes deux. La Comeoie eft une reprefentation d’une avanture agréable entre des perfonnes du commun ; la conclulion en eft toûjours gaie. La Tragédie au contraire, eft une reprefentation ferieufe d’une action fanglante , ou d’un accident fiinefte de quelque perfonne de grande qualité , ou de grand mérite: 6c la fin de cette piece eft toûjours trifte. La L 6 *i'ragiDigilized by Google

ſoit parce que l'on eſt bien-aiſe dans le deſordre où on eſt, d'avoir des compagnons avec qui on partage la honte du peché, ſoit parce qu'on a une ſecrette ſatisfaction de ſe voir exemt des defauts dans leſquels on voit tomber les autres. On s'éleve au deſſus d'eux, & on les mépriſe. Outre cela, on attribue facilement les fautes qui ſont expoſées à la riſée de tout le monde, à quelqu'un ſur lequel on ſeroit bien-aiſe qu'en tombât l'infamie; ainſi on apperçoit aiſément pourquoi les Comedies ſont ſi divertiſſantes: mais il n'eſt pas ſi facile de connoître la cauſe du plaiſir que l'on prend dans la Cataſtrophe ſanglante d'une Tragedie. Je crois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'homme; qui étant rongé de chagrin & de triſteſſe, lors qu'il eſt un moment attentif à ce qui ſe paſſe dans lui-même, trouve très-agreable les choſes qui font diverſion, & qui le deſoccupent des penſées de la miſere de ſon état preſent. Or les accidens tragiques ſont plus capables de frapper fortement ſon eſprit, & de le faire ſortir par conſequent de lui-même, où il ne trouve que des ſujets de triſteſſe & de peine. Ajoûtez qu'on eſt bien-aiſe de voir des miſeres dont on eſt exemt, comme nous l'avons déja remarqué.

Pour comprendre en peu de paroles ce qui regarde la Tragi-comedie, je ferai ſeulement remarquer que toute la difference qu'elle a avec la Comedie & la Tragedie, ne conſiſte, comme je l'ai déja dit, qu'en ce qu'elle participe de toutes deux. La Comedie eſt une repreſentation d'une avanture agreable entre des perſonnes du commun; la concluſion en eſt toûjours gaie. La Tragedie au contraire, eſt une repreſentation ſerieuſe d'une action ſanglante, ou d'un accident funeſte de quelque perſonne de grande qualité, ou de grand merite: & la fin de cette piece eſt toûjours triſte. La

54<j NouVELtIS Reflexionî Tragi-comcdie eft comme au milieu de ces deux Poëlies. Ceft une reprefentation d'une avanture aflez ferieufe, dans laquelle les principales perfonnes , qui font de qualité , font menacées de quelques grands malheurs , dont ils font garantis a la fin par quelque événement inefperé. Les Poètes nous veulent faire croire, que la principale fin qu'ils fe propofent dans leurs Poe mes , eft la reforme des mœurs. Que pour cela ils combattent le vice en le rendant ridicule dans les Comédies, & horrible dans les Tragédies, Examinons fi on doit fc fier à ce qu'ils en difent , & fi effedivement leurs Ouvrages fervent à détruire le vice. Il eft bien certain qu'il y a des defauts dont on corrige plus facilement les hommes , en leur en infpirant du mépris Sc de la honte , qu'en les combattant feneufement. Or comme il a été remarqué dans la Rhétorique, au difeours où on donne une idée de l'art de perfuader , pour rendre une chofe ridicule, il ne faut que feparer ce qu'elle a de bas 8c de mauvais, d'avec ce qu'elle a de bon , ôc faire une peinture naïve de cette baffe fie. Il fe peut faire qu'un vieillard avare ait de bonnes qualitez, dont il couvre fon avarice. Ce qui fait quelle paroîtplûtôt être une vertu qu'un vice : mais lors qu'un Poète lui ôte ce malque , qu'il la reprefente avec des couleurs naturelles, 8c telle quelle eft, on en conçoit un grand mépris; l'on auroit honte de tomber dans une faute li méprifable, 8c on l'évite avec plus de foin; car la honte eft un fort rempart contre le débordement de la concupifcence. • La crainte des peines eft auffi tres-utile peur détourner les hommes du vice. Or dans les Tragédies l'on y voit des accidens funeftes accabler ceux qui n'aiment pas la vertu, 8c qui fuivent leurs pafDigillzed by Google

Tragi-comedie eſt comme au milieu de ces deux Poëſies. C'eſt une repreſentation d'une avanture aſſez ſerieuſe, dans laquelle les principales perſonnes, qui ſont de qualité, ſont menacées de quelques grands malheurs, dont ils ſont garantis à la fin par quelque évenement ineſperé.

Les Poëtes nous veulent faire croire, que la principale fin qu'ils ſe propoſent dans leurs Poëmes, eſt la reforme des mœurs. Que pour cela ils combattent le vice en le rendant ridicule dans les Comedies, & horrible dans les Tragedies. Examinons ſi on doit ſe fier à ce qu'ils en diſent, & ſi effectivement leurs Ouvrages ſervent à détruire le vice. Il eſt bien certain qu'il y a des defauts dont on corrige plus facilement les hommes, en leur en inſpirant du mépris & de la honte, qu'en les combattant ſerieuſement. Or comme il a été remarqué dans la Rhetorique, au diſcours où on donne une idée de l'art de perſuader, pour rendre une choſe ridicule, il ne faut que ſeparer ce qu'elle a de bas & de mauvais, d'avec ce qu'elle a de bon, & faire une peinture naïve de cette baſſeſſe.

Il ſe peut faire qu'un vieillard avare ait de bonnes qualitez, dont il couvre ſon avarice. Ce qui fait qu'elle paroît plûtôt être une vertu qu'un vice: mais lors qu'un Poëte lui ôte ce maſque, qu'il la repreſente avec des couleurs naturelles, & telle qu'elle eſt, on en conçoit un grand mépris; l'on auroit honte de tomber dans une faute ſi mépriſable, & on l'évite avec plus de ſoin; car la honte eſt un fort rempart contre le débordement de la concupiſcence.

La crainte des peines eſt auſſi tres-utile peur détourner les hommes du vice. Or dans les Tragedies l'on y voit des accidens funeſtes accabler ceux qui n'aiment pas la vertu, & qui ſuivent leurs paſ-

SUR l'Art Poétique. Part. IL Ch. X. 54T pafTions déréglées. C’elt donc à tort, me dira quelqu'un, que jufqua prefent nous avons condamné la Poëlie comme dangcreufe. Pour fatis, faire à cette objeftion, examinons encore le dcffein que les Poètes nous veulent faire croire qu’ils ont en compofant leurs Ouvrages , & quel fuccès ils ont eu. Chapitre X. Lts Comédies & hs Tragédies corrompent les moeurs i bien loin de les reformer. L’E xpERiENCEa toûjours fait connoître que le Theatre eft une tres-méchante école de la Vertu; Ik que les moiens que les Poètes femblent emploier pour corriger les hommes de leurs vices, font plus propres à les y entretenir , qu’à les en délivrer. * Ajjuejaflio morbi , non liber atio. Pour ce qui eft de la Comedie , les Paiens mêmes ont reconnû combien elle étoit dangereufe , & que les jeunes gens ne dévoient pas lire ces fortes d’Ouvrages, qu’après que leurs mœurs feroient tellement aifermies, quelles ne pourroient plus en être blelfées. * Ctim resfuerintin tutv. Il eft bien vrai que l’on y rend l’avarice ridicule, &: que l’on y condamne lés débauches des jeunes gens & leurs folles amours; mais cen’eft point par des railleries que l’on détruit le vice, particulièrement celui de l’impureté; ce mal eft trop grand pour être guéri par un remede fi foible , & même fouvent on prend plaifir à s’en voir railler. La Raifon & la Religion ne nous permettent pas de regarder fimplcment l’impureté comme une chufe ridicule ; elles veulent que nous en aions horreur , Z 7 - 6c * Bitce. f Suintilie», Digitized by Coogle

paſſions déreglées. C'eſt donc à tort, me dira quelqu'un, que juſqu'à preſent nous avons condamné la Poëſie comme dangereuſe. Pour ſatisfaire à cette objection, examinons encore le deſſein que les Poëtes nous veulent faire croire qu'ils ont en compoſant leurs Ouvrages, & quel ſuccès ils ont eu.

CHAPITRE X.

Les Comedies & les Tragedies corrompent les mœurs, bien loin de les reformer.

L'EXPERIENCE a toûjours fait connoître que le Theatre eſt une tres-méchante école de la Vertu; & que les moiens que les Poëtes ſemblent emploier pour corriger les hommes de leurs vices, ſont plus propres à les y entretenir, qu'à les en délivrer. * *Aſſuefactio morbi, non liberatio.* Pour ce qui eſt de la Comedie, les Paiens mêmes ont reconnû combien elle étoit dangereuſe, & que les jeunes gens ne devoient pas lire ces ſortes d'Ouvrages, qu'après que leurs mœurs ſeroient tellement affermies, qu'elles ne pourroient plus en être bleſſées. * *Cùm res fuerint in tuto.* Il eſt bien vrai que l'on y rend l'avarice ridicule, & que l'on y condamne les débauches des jeunes gens & leurs folles amours; mais ce n'eſt point par des railleries que l'on détruit le vice, particulierement celui de l'impureté; ce mal eſt trop grand pour être gueri par un remede ſi foible, & même ſouvent on prend plaiſir à s'en voir railler.

La Raiſon & la Religion ne nous permettent pas de regarder ſimplement l'impureté comme une choſe ridicule; elles veulent que nous en aions horreur,

541' Nouvelles Réflexions'* & elles demandent que nous en aions tant d'éloi^gnement, que nous n'y penfions jamais. Cen'cft que par la fuite que l'on défait ce monftre; quelque mépris qu'on conçoive pour une aéHon im■ pure dont on voit la reprefentation , cette vûë' rtf feule capable de porter à la commettre. Difcitur adulterium , dum videtur. La pente que nous avons vers les plaifîrs eft trop forte pour être retenue par la feule honte, & on efpere toûjoursla* pouvoir éviter parle fccret, dont on tâche de couvrir fes defordres aux yeux des hommes. Outre cela, quoi qu'en difent les Poëces, leur delTein eft plûtot de rendre le vice aimable que honteux. Ils ne condamnent efFeélivement & ne rendent ridicules que certains defiiuts moins confiderables , comme l'humeur difficile des vieillards , . leur avarice, leur feverité envers la jeunefle, leur facilité à fe laifler tromper. Mais l'impudicité régné dans leurs Ouvrages , quoi quelle y paroiffe fous les habits de la Vertu. Car enfin l'Idole de là Comedie eft toûjours un jeune homme qui eft brûlé d'un feu criminel. Par exemple , dans l'Andrienne de Terence , . Pamphile entretient un tres-méchant commerce avec Glycerie.qui accouche avant le mariage.Cepen-dant lelPoëte q*ai veut interefler fes auditeurs dans > la fortune de Pamphile & deGlycerie, faitparoître ces deux jeunes gens aimables; il en fait à la - ' fois un monftre de vertu & de vice , ou plutôt un ■ compofé des vices effedtifs fous de vertus apparentes, pour le rendre aimable; de forte que bien loin ' que des jeunes gens conçoivent de la honte de ces fortes d'amours , ilsfouhaiteroient refiembler à ces deux amans , dont les amours réüfiiflent. Pour en donner de l'horreur , le Poëte auroit dû, non pas feindre ces fuccès imaginaires quin'arrivent jamais; mais rapporter fimplement les mai/ Digitizod by CtU

& elles demandent que nous en aions tant d'éloignement, que nous n'y penſions jamais. Ce n'eſt que par la fuite que l'on défait ce monſtre; quelque mépris qu'on conçoive pour une action impure dont on voit la repreſentation, cette vûë eſt ſeule capable de porter à la commettre. *Diſcitur adulterium, dum videtur.* La pente que nous avons vers les plaiſirs eſt trop forte pour être retenuë par la ſeule honte, & on eſpere toûjours la pouvoir éviter par le ſecret, dont on tâche de couvrir ſes deſordres aux yeux des hommes.

Outre cela, quoi qu'en diſent les Poëtes, leur deſſein eſt plûtôt de rendre le vice aimable que honteux. Ils ne condamnent effectivement & ne rendent ridicules que certains defauts moins conſiderables, comme l'humeur difficile des vieillards, leur avarice, leur ſeverité envers la jeuneſſe, leur facilité à ſe laiſſer tromper. Mais l'impudicité regne dans leurs Ouvrages, quoi qu'elle y paroiſſe ſous les habits de la Vertu. Car enfin l'Idole de la Comedie eſt toûjours un jeune homme qui eſt brûlé d'un feu criminel.

Par exemple, dans l'Andrienne de Terence, Pamphile entretient un tres-méchant commerce avec Glycerie, qui accouche avant le mariage. Cependant le Poëte qui veut intereſſer ſes auditeurs dans la fortune de Pamphile & de Glycerie, fait paroître ces deux jeunes gens aimables; il en fait à la fois un monſtre de vertu & de vice, ou plûtôt un compoſé des vices effectifs ſous de vertus apparentes, pour le rendre aimable; de ſorte que bien loin que des jeunes gens conçoivent de la honte de ces ſortes d'amours, ils ſouhaiteroient reſſembler à ces deux amans, dont les amours réüſſiſſent.

Pour en donner de l'horreur, le Poëte auroit dû, non pas feindre ces ſuccès imaginaires qui n'arrivent jamais; mais rapporter ſimplement les mal-

1 süR î.’KîiT,?oni<iv$.. Part.JL Ch.X. 54 jmalhcurs où s’engage infailliblement un jeunehomme , qui fe marie à l’infù ou contre la volonté de fes parens. Ajoûtons que l’on apprend', dans les Comédies mille mauvaifes intrigues pour faire réüffir ces mariages qui font contre les Loix,, foit pour gagner, ou pour tromper un pere; 8c que l’on y tourne toujours en ridicules ceux qui. veulent corriger la jeunefle, 8c arrêter le cours defes defordres. La Tragédie n’eft point fi dangereufe que lai Gomedie; mais elle l’ett neanmoins beaucoup.. Les vices dont elle donne de l’horreur , paroilTent horribles d’eux-mêmes fans artifice. C’eft un Oedipc qui tue fipn pere , qui époufe fa racre. Lai feule crainte des fupplices rigoureux ordonnez par les Loix retientaflez de ce côté-là. Maistousles . autres vices > comme la haine , la vengeance , l’am- bdtion , l’amour , y font peints avec des couleurs . qui les rendent aimables , comme nous avons remarqué. Il cil vrai que les Poètes ne loüent pas ces vices,, mais en loiiant les perfonnes en qui ils fe trouvent, 8c les couvrant de tant d’excellentes aualitez , ils< font que non feulement on n’a pas oe honte de • leur rcflembler , maisqu’onfait gloire d’avoir leurs . defauts. C’eft ainfi que faifoient les Difciples dcPlaton, qui contrefaifoient fes hautes épaules; 8c . ceux d’Ariftote , qui alTedloient de bégaier comme lui. Nous nous imaginons facilement que ceux ?fui remarqueront en nous ces mêmes defauts qui ont dans les grands hommes, jugeront que nous> leur fommes femblablcs en tout le refte. Cicéron reprend les Grecs de ce qu’ils avoient confacré les amours impudiques desDieux,en faifant une Divinité deCuçidon ; 8c il dit qu’ils ne dévoient rendre ce culte qu’a leurs vertus. Ladtance remarque fort bien que ce n’eft point aftez, 8c qu’ils dévoient D Digitized by Coogle

malheurs où s'engage infailliblement un jeune homme, qui ſe marie à l'inſû ou contre la volonté de ſes parens. Ajoûtons que l'on apprend dans les Comedies mille mauvaiſes intrigues pour faire réüſſir ces mariages qui ſont contre les Loix, ſoit pour gagner, ou pour tromper un pere; & que l'on y tourne toûjours en ridicules ceux qui veulent corriger la jeuneſſe, & arrêter le cours de ſes deſordres.

La Tragedie n'eſt point ſi dangereuſe que la Comedie; mais elle l'eſt neanmoins beaucoup. Les vices dont elle donne de l'horreur, paroiſſent horribles d'eux-mêmes ſans artifice. C'eſt un Oedipe qui tuë ſon pere, qui épouſe ſa mere. La ſeule crainte des ſupplices rigoureux ordonnez par les Loix retient aſſez de ce côté-là. Mais tous les autres vices, comme la haine, la vengeance, l'ambition, l'amour, y ſont peints avec des couleurs qui les rendent aimables, comme nous avons remarqué.

Il eſt vrai que les Poëtes ne loüent pas ces vices, mais en loüant les perſonnes en qui ils ſe trouvent, & les couvrant de tant d'excellentes qualitez, ils font que non ſeulement on n'a pas de honte de leur reſſembler, mais qu'on fait gloire d'avoir leurs defauts. C'eſt ainſi que faiſoient les Diſciples de Platon, qui contrefaiſoient ſes hautes épaules; & ceux d'Ariſtote, qui affectoient de bégaier comme lui. Nous nous imaginons facilement que ceux qui remarqueront en nous ces mêmes defauts qui ſont dans les grands hommes, jugeront que nous leur ſommes ſemblables en tout le reſte.

Ciceron reprend les Grecs de ce qu'ils avoient conſacré les amours impudiques des Dieux, en faiſant une Divinité de Cupidon: & il dit qu'ils ne devoient rendre ce culte qu'à leurs vertus. Lactance remarque fort bien que ce n'eſt point aſſez, & qu'ils devoient

544 Nouvelles Réflexions voient entièrement quitter des Dieux vicieux qin nuifoienf plus par l'exemple de leurs defordres , qu'ils ne pouvoient être utiles par l'exemple de leur vertu. Le mal a plus de force que le bien fur l'efprit de l'homme, &s'il fe trouve une perfonnequi imite quelqu'une des vertus des Héros des Poètes , il y en a mille qui font les imitateurs de leurs vices^ Chapitre XI. La reprefentatîon qu'on fait des Comédies ô* des Tragédies fur les lheatres publics y en augmente le danger. L'on ne peut njjtjler aux fptfktcles fans péril. Le s Poèmes Dramatiques font plus dangereux que tous les autres Ouvrages de Poëfie ; parce qu'on les reprefente fur les Théâtres publics. Ce que l'on voit faire touche bien davantage que ce que Tonne fait qu'entendre. Un Comédien lafeif émeut les paflions des autres , en feignant d'en avoir lui-même; Enervis * hijirio, amorem dum fingity infligit. Lors que ceux avec qui nous converfons , expriment vivement leurs afFeélions , ils nous les communiquent; l'image deleursaêfions , que nous voions, le fondes paroles qu'ils prononcent d'un ton élevé, excitent en nôtre ame des idées qui font fuivies des mêmes mouvemensdont iis font agitez. Comme la Nature nous a faits les uns pour les autres , elle nous a liez par cette fympathie ou communication réciproque de nos paflions; de forte qu'une perfonne vicieufe qui nous parle fortement , ne manque point de nous tourner Teiprit le cœur comme le fien , & par confequent de nous infeé'ter de fon venin , à moins que nous nous tenions ï tiinudus Félix,

voient entierement quitter des Dieux vicieux qui nuiſoient plus par l'exemple de leurs deſordres, qu'ils ne pouvoient être utiles par l'exemple de leur vertu. Le mal a plus de force que le bien ſur l'eſprit de l'homme, & s'il ſe trouve une perſonne qui imite quelqu'une des vertus des Heros des Poëtes, il y en a mille qui ſont les imitateurs de leurs vices.

CHAPITRE XI.

La repreſentation qu'on fait des Comedies & des Tragedies ſur les Theatres publics, en augmente le danger. L'on ne peut aſſiſter aux ſpectacles ſans peril.

LES Poëmes Dramatiques ſont plus dangereux que tous les autres Ouvrages de Poëſie; parce qu'on les repreſente ſur les Theatres publics. Ce que l'on voit faire touche bien davantage que ce que l'on ne fait qu'entendre. Un Comedien laſcif émeut les paſſions des autres, en feignant d'en avoir lui-même; *Enervis * hiſtrio, amorem dum fingit, infligit.* Lors que ceux avec qui nous converſons, expriment vivement leurs affections, ils nous les communiquent; l'image de leurs actions, que nous voions, le ſon des paroles qu'ils prononcent d'un ton élevé, excitent en nôtre ame des idées qui ſont ſuivies des mêmes mouvemens dont ils ſont agitez.

Comme la Nature nous a faits les uns pour les autres, elle nous a liez par cette ſympathie ou communication reciproque de nos paſſions; de ſorte qu'une perſonne vicieuſe qui nous parle fortement, ne manque point de nous tourner l'eſprit & le cœur comme le ſien, & par conſequent de nous infecter de ſon venin, à moins que nous nous tenions

* *Minucius Felix.*

 rions attachez à la vérité pour n’être pas ébranlez par fes paroles , & que nous n’excitions en nous^ mêmes des paillons oppofées à celles quelle nous infpire. C’eft pourquoi, comme Seneque l’a fort bien remarqué dans l’une de fes *Epîtres, il faut imiter ce que l’on voit faire fur le Theatre , ou en avoir de l’averiion. Il n’y a point de milieu , wecejje efi aut imiieris , aut oderts. Or on ne va pas à la Comediepourlacenfurer , & quand on y elt , il eft difficile que l’on ne s’y laille furprendre par le plaiiir que l’on y trouve , ' fous lequel les vices fe gliiTent dans nôtre cœur. Tune enim per voluptatemfaciliàs vïtiafurrepunt. Ce qui fait dire à ce Philofophe, qu’il n’y a rien de plus- dangereux pour les bonnes mœurs, que les Spectacles. Nihil vero eji tam damnofum bonis moribus , quant in aliquo fpeâiaculo defidere. Et quoi qu’il n’ait pas coûtume de parlera fon defavantage , il avoue que les Speélaclcs faifoient de fi grands changemens dans fon cœur , qu’il en retoumoit non feulement plus avare , plus ambitieux , plus amateur des plaifirs & du luxe: mais encore plus cruel & * moins homme; parce, dit-il, quej’ai été avec des hommes; Avarier redeo, ambitiofior t luxuriofior^ imo vero crutklior ô* inbumanior % quia inter homines fui. Que Ton prouve fi on le veut , que les Comédies qui fe jouent aujourd’hui ne peuvent caufer que des paffions innocentes, & des fentimensrailonnables, qu’on en conclue qu’il n’y â aucun danger, que ceux qui les reprefentent , nous communiquent les mouvemens qu’ils expriment; cela ne s’accorde point du tout avec l’experience; & s’il étoit ainfi, les gens du fieclc pour qui elles font faites , ne s’y divertiroient nullement. Mais enfin , quand elles feroient bonnes en elles-mêmes, c’efi à dire que fur le papier & dans la bouche des Ac. . teurs * m. 7. ' • - ' Digitized by Google

nions attachez à la verité pour n'être pas ébranlez par ſes paroles, & que nous n'excitions en nous-mêmes des paſſions oppoſées à celles qu'elle nous inſpire. C'eſt pourquoi, comme Seneque l'a fort bien remarqué dans l'une de ſes *Epîtres, il faut imiter ce que l'on voit faire ſur le Theatre, ou en avoir de l'averſion. Il n'y a point de milieu, *neceſſe eſt aut imiteris, aut oderis.*

Or on ne va pas à la Comedie pour la cenſurer, & quand on y eſt, il eſt difficile que l'on ne s'y laiſſe ſurprendre par le plaiſir que l'on y trouve, ſous lequel les vices ſe gliſſent dans nôtre cœur. *Tunc enim per voluptatem faciliùs vitia ſurrepunt.* Ce qui fait dire à ce Philoſophe, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les bonnes mœurs, que les Spectacles. *Nihil verò eſt tam damnoſum bonis moribus, quam in aliquo ſpectaculo deſidere.* Et quoi qu'il n'ait pas coûtume de parler à ſon deſavantage, il avoue que les Spectacles faiſoient de ſi grands changemens dans ſon cœur, qu'il en retournoit non ſeulement plus avare, plus ambitieux, plus amateur des plaiſirs & du luxe: mais encore plus cruel & moins homme; parce, dit-il, que j'ai été avec des hommes; *Avarior redeo, ambitioſior, luxurioſior, imo verò crudelior & inhumanior, quia inter homines fui.*

Que l'on prouve ſi on le veut, que les Comedies qui ſe jouent aujourd'hui ne peuvent cauſer que des paſſions innocentes, & des ſentimens raiſonnables, qu'on en concluë qu'il n'y a aucun danger, que ceux qui les repreſentent, nous communiquent les mouvemens qu'ils expriment; cela ne s'accorde point du tout avec l'experience; & s'il étoit ainſi, les gens du ſiecle pour qui elles ſont faites, ne s'y divertiroient nullement. Mais enfin, quand elles ſeroient bonnes en elles-mêmes, c'eſt à dire que ſur le papier & dans la bouche des Acteurs

546 Nouvelles Réflexions leurs elles n'auroicnt aucun venin; on ne fauroif dire que leur rcprefentation avec toutes ces circonftances foit entièrement innocente. Les Spectacles font criminels par leur origine. Le vin, l'infolence, la violence, & le defir de médire les ont fait naître , ainfi que nous l'avons vû, & que l'a remarqué Tertullien. * Facit enïm hoc ad origints maculam, ne bonum exijlîmes, quod iniùum à tmh accepit , ab impudentia , à violentia , *b odio. L'on fait quelle eft la vie des Comédiens : on fait avec quelle feverité les Loix civiles & Fcclellaftiques condamnent leur profeffion. Les unes ne les admettent point à la participation des Sacremens, & les autres les déclarent infemes. On ne peut donc point fans pecher les entendre , 8c leur donner dequoifubfifter, puis qu'on ne peut le faire fans les attacher à leur profeflion. On ne va à la Comedie, dit-on ordinairement, que pour y prendre un plaifir honnête. Tertullien * ne peut fouflfrir cette recherche des plaifirs. Il prouve invinciblement par ces belles paroles de J E s U ^-C H R I s T à fes Difciples , Vendant que le monde Je rejouira , vous ferez dans la trifleffe , que . Ton ne peut être heureux ici fur la terre 8c enfuite dans le Ciel, que chacun ell heureux 8c malheureux à fon tour. Vicibus dijpojîta res ejl. Pleurons donc, dit ce Pere, pendant que les gens du monde, fe réjouïffent; afin que lors qu'ils commenceront à tomber dans l'état épouventable des douleurs que la Juüice de Dieu leur referve , nous puiffions entrer dans lajoic que nôtre Seigneur prépare à fes Elûs. Car li nous voulons être dans la joie avec eux dans ce monde, nous ferons affligez avec eux éternellement. Lugeamus ergo, dumEth-nïcïgaudenty ut cum lugere cotperint y gaudeamus ^ ne pari ter nunc gaudentes y tune quoque pariter lugeamus. Cette Morale eft un peu forte pour les Chrétiens' 0*t SptSédet, th. $.■ Digitized by G(

teurs elles n'auroient aucun venin; on ne ſauroit dire que leur repreſentation avec toutes ces circonſtances ſoit entierement innocente.

Les Spectacles ſont criminels par leur origine. Le vin, l'inſolence, la violence, & le deſir de médire les ont fait naître, ainſi que nous l'avons vû, & que l'a remarqué Tertullien. * *Facit enim hoc ad originis maculam, ne bonum exiſtimes, quod initium à malo accepit, ab impudentia, à violentia, ab odio.* L'on ſait quelle eſt la vie des Comediens : on ſait avec quelle ſeverité les Loix civiles & Eccleſiaſtiques condamnent leur profeſſion. Les unes ne les admettent point à la participation des Sacremens, & les autres les declarent infames. On ne peut donc point ſans pecher les entendre, & leur donner dequoi ſubſiſter, puis qu'on ne peut le faire ſans les attacher à leur profeſſion.

On ne va à la Comedie, dit-on ordinairement, que pour y prendre un plaiſir honnête. Tertullien * ne peut ſouffrir cette recherche des plaiſirs. Il prouve invinciblement par ces belles paroles de JESUS-CHRIST à ſes Diſciples, *Pendant que le monde ſe rejouïra, vous ſerez dans la triſteſſe*, que l'on ne peut être heureux ici ſur la terre & enſuite dans le Ciel, que chacun eſt heureux & malheureux à ſon tour. *Vicibus diſpoſita res eſt.*

Pleurons donc, dit ce Pere, pendant que les gens du monde ſe réjouïſſent; afin que lors qu'ils commenceront à tomber dans l'état épouventable des douleurs que la Juſtice de Dieu leur reſerve, nous puiſſions entrer dans la joie que nôtre Seigneur prépare à ſes Elûs. Car ſi nous voulons être dans la joie avec eux dans ce monde, nous ſerons affligez avec eux éternellement. *Lugeamus ergo, dum Ethnici gaudent, ut cum lugere cœperint, gaudeamus; ne pariter nunc gaudentes, tunc quoque pariter lugeamus.* Cette Morale eſt un peu forte pour les Chrétiens

SUR, l’A R T P O E T r QjJ E. Part. II. Ch. XI. 547 tiens de ce liecle. Accordons à la coûtume qu’on peut aimer les divertiffemens les rechercher; mais auffi ne fauroit-on dénier que les plaifirs criminels ou dangereux, tels qu’on a prouvé qu’eft celui dej la Gomedie , ne foient défendus. Outre les raifons que nous en avons apportées , l’on peut encore conliderer que ce plaifireft contre la nature des divertiffemens licites, qui eft de fortifier l'efprit en le relâchant» & de le rendre propre à exercer avec plus de vigueur fes fondions ordinaires » • & particidierement celles où la Religion l’engage.. Après la Comédie l’on n’eft nullement difpofé à la Prière, qui eft la principale fondion des Chrétiens. n arrive la même chofe à L’efprit qu’aux corpsqui ont été mûs avec violence. Le branle de ce mouvement dure long-tems après l’adion qui l’a ca^é. L’efprit fe trouve encore à la Comédie après que l’on en eft forti, & comme il s’eftaccoû• tiuné à des paffions violentes , à voir des chofesqui le remuent fortement, il devient infenfible aux mouvemens du S. Efprit qui font modérez. Les douceurs que prennent les bonnes âmes dans la priere, luifemblcnt iades, ou plùtôt il ne les goûte point.. Cette raifon ne paroitra pas forte aux gens du mon^ ; cependant les Peres de l’EglifcLqui connoiffoient par la Foi la neceflité delà priere, l’ont fort pefée& s’en font fervis pour autorifer la défenfe qu’ils faifoient aux Chrétiens d’aller aux ipedaclcs. Il n’eft pas poffible de marquer ici tous les dangers que l’on court dans les fpcdacles. La cupidité y dreffe par tout des embûches. Non feulement les C omediens 6c les Comédiennes, mais toutes les perfonnes qui vont à laComedie, yparoiffent avec tous leurs orneinens : ce qui caufe de plus dangereufes chûtes , comme dit Tertullien;. /» onmijj^câ/tculo nuUuxn magis jcandalwn occurrit. Digitized by Google

tiens de ce ſiecle. Accordons à la coûtume qu'on peut aimer les divertiſſemens & les rechercher; mais auſſi ne ſauroit-on dénier que les plaiſirs criminels ou dangereux, tels qu'on a prouvé qu'eſt celui de la Comedie, ne ſoient défendus. Outre les raiſons que nous en avons apportées, l'on peut encore conſiderer que ce plaiſir eſt contre la nature des divertiſſemens licites, qui eſt de fortifier l'eſprit en le relâchant, & de le rendre propre à exercer avec plus de vigueur ſes fonctions ordinaires, & particulierement celles où la Religion l'engage. Après la Comedie l'on n'eſt nullement diſpoſé à la Priere, qui eſt la principale fonction des Chrétiens.

Il arrive la même choſe à l'eſprit qu'aux corps qui ont été mûs avec violence. Le branle de ce mouvement dure long-tems après l'action qui l'a cauſé. L'eſprit ſe trouve encore à la Comedie après que l'on en eſt ſorti, & comme il s'eſt accoûtumé à des paſſions violentes, à voir des choſes qui le remuent fortement, il devient inſenſible aux mouvemens du S. Eſprit qui ſont moderez. Les douceurs que prennent les bonnes ames dans la priere, lui ſemblent fades, ou plûtôt il ne les goûte point. Cette raiſon ne paroîtra pas forte aux gens du monde; cependant les Peres de l'Egliſe qui connoiſſoient par la Foi la neceſſité de la priere, l'ont fort peſée & s'en ſont ſervis pour autoriſer la défenſe qu'ils faiſoient aux Chrétiens d'aller aux ſpectacles.

Il n'eſt pas poſſible de marquer ici tous les dangers que l'on court dans les ſpectacles. La cupidité y dreſſe par tout des embûches. Non ſeulement les Comediens & les Comediennes, mais toutes les perſonnes qui vont à la Comedie, y paroiſſent avec tous leurs ornemens: ce qui cauſe de plus dangereuſes chûtes, comme dit Tertullien; *In omni ſpectaculo nullum magis ſcandalum occurrit*,

Nouvf-lles Réflexion» ^uhn tlU virorum é>* mulitrum accurattor cultus. La première penfee qu'on a en ces lieux , qui font l'Eglife duDiablc, comme le même Perdes appelle; Ecchfta Diabolit c'eft de voir & d'être vû. Ntfmo in fpefiaculo ineundo prii/s cogitât , nifi viclere ét videri. Ajoutons à ces raifons la d^enfe que l'Eglife a toujours faite de fc trouver aux fpeêfacles. C etoit autrefois la marque , à laquelle les Payens connoiifoient qu'un homme s'étoit fait Chrétien , lors qu'il ne fe trouvoit point dans ces lieux, & qu'il en avoit averfîon. De répudia fpeüaculorum intelligunt faêlum Chrijiianujn. Et l'Eglife n'admettoit perfonne auBatême, comme elle fait encore aujourd'hui , qu'après avoir exigé cette promefle, que l'on renonceroit aux pompes du Diable, qui étoit le nom qu'on donnoit aux fpeétacles, félon Tertullien. H^c eft pompa diaboU , ad~ ver fus quant in fignacuto fidei juramus. Cette feule ^ défenfe , quand elle ne feroit foûtenuë d'aucune * raifon , ne devroit-elle pas fuffire à des Chrétiens pour les détourner de la Comedie , puifqne nous devons une obeïflance aveugle à l'autorité de l'Eglife, &que nous avons renoncé à ces divertiflemens dans leBatême? Des perfonnes de pieté & d'érudition ont fait voir clairement en differens Traiter qu'ils ont publiez fur cette matière , que la défenfe de l'Eglife, &ces promeffes du Batêmc regardent aufli bien les Comédies de ce tems , que les fpcéiacles des anciens. Ce qui doit être évident à ceux qui auront lù avec quelque attention les Reflexions que nous avons faites jufqu'à prefent, puifque les Pièces de Theatre étant compofées aujourd'hui avec plus d'art , elles font par confequent plus dangereufes , fclou les Réflexions du Chapitre troifiémc ci-deffus. C H A.

quàm ille virorum & mulierum accuratior cultus. La premiere penſée qu'on a en ces lieux, qui ſont l'Egliſe du Diable, comme le même Pere les appelle; *Eccleſia Diaboli*, c'eſt de voir & d'être vû. *Nemo in ſpectaculo ineundo priùs cogitat, niſi videre & videri.* Ajoûtons à ces raiſons la défenſe que l'Egliſe a toûjours faite de ſe trouver aux ſpectacles.

C'étoit autrefois la marque, à laquelle les Payens connoiſſoient qu'un homme s'étoit fait Chrétien, lors qu'il ne ſe trouvoit point dans ces lieux, & qu'il en avoit averſion. *De repudio ſpectaculorum intelligunt factum Chriſtianum.* Et l'Egliſe n'admettoit perſonne au Batême, comme elle fait encore aujourd'hui, qu'après avoir exigé cette promeſſe, que l'on renonceroit aux pompes du Diable, qui étoit le nom qu'on donnoit aux ſpectacles, ſelon Tertullien. *Hæc eſt pompa diaboli, adverſus quam in ſignaculo fidei juramus.* Cette ſeule défenſe, quand elle ne ſeroit ſoûtenuë d'aucune raiſon, ne devroit-elle pas ſuffire à des Chrétiens pour les détourner de la Comedie, puiſque nous devons une obeïſſance aveugle à l'autorité de l'Egliſe, & que nous avons renoncé à ces divertiſſemens dans le Batême?

Des perſonnes de pieté & d'érudition ont fait voir clairement en differens Traitez qu'ils ont publiez ſur cette matiere, que la défenſe de l'Egliſe, & ces promeſſes du Batême regardent auſſi bien les Comedies de ce tems, que les ſpectacles des anciens. Ce qui doit être évident à ceux qui auront lû avec quelque attention les Reflexions que nous avons faites juſqu'à preſent, puiſque les Pieces de Theatre étant compoſées aujourd'hui avec plus d'art, elles ſont par conſequent plus dangereuſes, ſelon les Reflexions du Chapitre troiſiéme ci-deſſus.

SUR i’Art Poïtique. Part. U. Ch, Xlî. <49 Chapitre XII. Vu Poème narratif : Quelles font [es efpeces. T E Poëme narratif eft un fimple Difcours fans -*-'aaion , & c’eft une de fes principales différences d’avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de fortes de Difcours , qu’il y a de differentes matières fur lefquelles on peut parler. Ainfi le Poëme narratif comprend fous lui une infinité de differentes efpeces, qu’on peut neanmoins réduire à un petit nombre , en confiderant que toutes les Poëfies font faites, ou pour être chantées, ou pour être feulement lûës. Les Odes , les Hymnes , les Chanfons appartiennent au premier chef : Tout ce que nous pouvons dire de ces Poëfies , eft que leur prix confifte dans l’harmonie de leurs Vers dont la cadence doit exprimer la qualité de la matière. J’ai traité avec affez de foin de l’harmonie dans l’Art de parler, je n’ai rien à y ajoûter ici Les Poëfies que l’on fait pour être lûës feulement, comme les Difcours en profe , fe peuvent diftinguer en Didaéliques , en Hiftoriques & en Oratoires. Les Poëfies Didaétiques feront celles qui expliquent quelques Difeiplines, comme la Phyfîque, la Morale, l’Aftronomie, la Médecine, la Peinture, l’Agriculture & les autres Arts Ainfi le Poëme de Lucrèce eft une Phyfîque j celui de Manile eft un Traité d’Aftronomic: les Georgiques de Virgile expliquent l’Agriculture : la Pharfale de Lucain eft proprement l’Hiftoire'des Guerres civiles, dont Cefar & Pompée étoient les Chefs : l’Ouvrage de Silius Italicus , eft auffi une Hiftoire. Pour traiter les Difeiplines & l’Hiftoire en Vers. ü Digilized by Google

CHAPITRE XII.

Du Poëme narratif: Quelles ſont ſes eſpeces.

LE Poëme narratif eſt un ſimple Diſcours ſans action, & c'eſt une de ſes principales differences d'avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de ſortes de Diſcours, qu'il y a de differentes matieres ſur leſquelles on peut parler. Ainſi le Poëme narratif comprend ſous lui une infinité de differentes eſpeces, qu'on peut neanmoins reduire à un petit nombre, en conſiderant que toutes les Poëſies ſont faites, ou pour être chantées, ou pour être ſeulement lûës. Les Odes, les Hymnes, les Chanſons appartiennent au premier chef: Tout ce que nous pouvons dire de ces Poëſies, eſt que leur prix conſiſte dans l'harmonie de leurs Vers, dont la cadence doit exprimer la qualité de la matiere. J'ai traité avec aſſez de ſoin de l'harmonie dans l'Art de parler, je n'ai rien à y ajoûter ici.

Les Poëſies que l'on fait pour être lûës ſeulement, comme les Diſcours en proſe, ſe peuvent diſtinguer en Didactiques, en Hiſtoriques, & en Oratoires. Les Poëſies Didactiques ſeront celles qui expliquent quelques Diſciplines, comme la Phyſique, la Morale, l'Aſtronomie, la Medecine, la Peinture, l'Agriculture & les autres Arts. Ainſi le Poëme de Lucrece eſt une Phyſique; celui de Manile eſt un Traité d'Aſtronomie: les Georgiques de Virgile expliquent l'Agriculture: la Pharſale de Lucain eſt proprement l'Hiſtoire des Guerres civiles, dont Ceſar & Pompée étoient les Chefs: l'Ouvrage de *Silius Italicus*, eſt auſſi une Hiſtoire.

Pour traiter les Diſciplines & l'Hiſtoire en Vers, il

5-jO NoUVÏtLES REFLEXIONS il ne faut point d'autres règles que celles que l'on doit obferver écrivant en profe: fi ce n'eft que la verlification demande une maniéré d'écrire moins fécbe 8c plus gaie. Comme Ton cft gêné par la mefure qu'il faut donner aux paroles , on peut prendre un peu plus de liberté dans la manière de traiter les chofes. Les Rhéteurs dillingucnt trois genres de Difcours oratoires. Le premier eft le genre délibératif, où il s'agit de délibérer fur quelque propofition : le fécond eft le judiciaire, dans lequel il eft queftion d'aceufer ou de défendre (quelqu'un en Juftice : le troifiéme eft le genre demonftratif, que l'on emploie pour faire paroître les vertus d'un homme ou fes vices. On peut compofer des Poëfies en ces trois genres. Autrefois celles qui étoient dans le genre démonftratif , 8c dont on fe fervoit pour blâmer , étoient écrites en vers ïambes. On fait que cette forte de vers a été inventée pour les inveéhvespar Archilochus. Arcbilochum * proprio rabies arrnavit ïambe. Les Pièces qui font dans le genre démonftratif, fe nomment ordinairement Panégyriques , lors qu'ci les ne contiennent que desloüanges. Les Panégyriques en vers reçoivent difFerens noms félon les occafions pour lefquelles on les fait. Ils s'appellent Epitbaîamey lorfque l'on loüedesperfonncsaujour de leur mariage : Epîcedtey fi c'eft après leur mort, ôc Apotheeje , fi l'on poulTe fi loin leurs loüanges , qu'on les place parmi les Dieux de la Gentilité. Les Satyres Latines 8c Françoifes ,font des déclamations contre le vice j elles appartiennent au genre démonftratif. Je dis les Satyres Latines, parce oue les Grecques, comme nous avons vû, étoient des Drames. L'on combat le vice en deux maniérés, ou par de fortes raifons, comme Juvenal, ou par * H»râcu Digilized by

il ne faut point d'autres regles que celles que l'on doit obſerver écrivant en proſe: ſi ce n'eſt que la verſification demande une maniere d'écrire moins ſéche & plus gaie. Comme l'on eſt gêné par la meſure qu'il faut donner aux paroles, on peut prendre un peu plus de liberté dans la maniere de traiter les choſes.

Les Rheteurs diſtinguent trois genres de Diſcours oratoires. Le premier eſt le genre déliberatif, où il s'agit de déliberer ſur quelque propoſition : le ſecond eſt le judiciaire, dans lequel il eſt queſtion d'accuſer ou de défendre quelqu'un en Juſtice : le troiſiéme eſt le genre démonſtratif, que l'on emploie pour faire paroître les vertus d'un homme ou ſes vices. On peut compoſer des Poëſies en ces trois genres. Autrefois celles qui étoient dans le genre démonſtratif, & dont on ſe ſervoit pour blâmer, étoient écrites en vers ïambes. On ſait que cette ſorte de vers a été inventée pour les invectives par Archilochus.

*Archilochum * proprio rabies armavit ïambo.*

Les Pieces qui ſont dans le genre démonſtratif, ſe nomment ordinairement *Panegyriques*, lors qu'elles ne contiennent que des loüanges. Les Panegyriques en vers reçoivent differens noms ſelon les occaſions pour leſquelles on les fait. Ils s'appellent *Epithalame*, lorſque l'on loüe des perſonnes au jour de leur mariage : *Epicedie*, ſi c'eſt après leur mort, & *Apotheoſe*, ſi l'on pouſſe ſi loin leurs loüanges, qu'on les place parmi les Dieux de la Gentilité.

Les Satyres Latines & Françoiſes, ſont des déclamations contre le vice ; elles appartiennent au genre démonſtratif. Je dis les Satyres Latines, parce que les Grecques, comme nous avons vû, étoient des Drames. L'on combat le vice en deux manieres, ou par de fortes raiſons, comme Juvenal, ou par

* *Horace.*

«UR l’Art ?oiriQ.vt. Part, n, Cb.XIJ. 55 r par des railleries fines , comme fait Horace. On a tâché de renfermer dans l’Art de parler, tous les préceptes qui regardent toutes ces Pièces oratoires. 11 n’y a point de Difeours en profe , que l’on ne puiiTe mettre en vers; ainfi l’on fait des Epîtres en vers. Les Stances , les Quatrains , les Sonnets , les Epigramracs, font de petits Difeours , à qui l’on donne differens noms , félon le nombre ouïe genre des vers, ou félon le fujet. Les Diftiques font des Ouvrages de deux vers. Les Quatrains font de quatre. Les Epigrammes font des inferiptions. Lorfque ces lufcriptions fc mettent fur des Tombeaux , on les appelle Epitaphes. 11 feroit très-difficile de donner des réglés generales, qui fuflent utiles pour compofer ces fortes d’Ouvrages. Celles que nous ont données les Maîtres ,ne regardent que la verfification : ainfi c’eft des Grammairiens qu’il faut les apprendre. Maintenant l’on n’appelle pas feulement Epigrammes , les inferiptions mifes en vers , mais tous les petits difeours dont le fens eft renfermé d’une manière ingenieufe en peu de vers. La conclufion de l’Epigramme doit contenir quelque grand fens qui furprenne. L’expreffion en doit être rare 6c fort courte : ce qui fait que l’on dorme le nom de pointe à cette conclufion. Toute cette multitude de préceptes que l’on a voulu donner jufqucs à prefent pour faire de bonnes Epigrammes, n’a produit aucun fruit. Les perfonnes d’efprit ne trouvent point moicn d’inftruire la jeunelîe fur cette matière, que de leur propôferles plus excellentes Pièces des Poètes qui ont réuffi en ces Ouvrages. Ce que Je dis des Epigrammes, fei doit entendre des Sonnets, 6c en general de toute autre Piece, foitenvers, foiten profe. Il ÿ a des Poèmes qu’on ne peut appeller DramaDigitized by Google

par des railleries fines, comme fait Horace. On a tâché de renfermer dans l'Art de parler, tous les préceptes qui regardent toutes ces Pieces oratoires.

Il n'y a point de Diſcours en proſe, que l'on ne puiſſe mettre en vers; ainſi l'on fait des Epîtres en vers. Les Stances, les Quatrains, les Sonnets, les Epigrammes, ſont de petits Diſcours, à qui l'on donne differens noms, ſelon le nombre ou le genre des vers, ou ſelon le ſujet. Les Diſtiques ſont des Ouvrages de deux vers. Les Quatrains ſont de quatre. Les Epigrammes ſont des inſcriptions. Lorſque ces Iuſcriptions ſe mettent ſur des Tombeaux, on les appelle *Epitaphes.*

Il ſeroit très-difficile de donner des regles generales, qui fuſſent utiles pour compoſer ces ſortes d'Ouvrages. Celles que nous ont données les Maîtres, ne regardent que la verſification: ainſi c'eſt des Grammairiens qu'il faut les apprendre. Maintenant l'on n'appelle pas ſeulement Epigrammes, les inſcriptions miſes en vers, mais tous les petits diſcours dont le ſens eſt renfermé d'une maniere ingenieuſe en peu de vers. La concluſion de l'Epigramme doit contenir quelque grand ſens qui ſurprenne. L'expreſſion en doit être rare & fort courte: ce qui fait que l'on donne le nom de pointe à cette concluſion.

Toute cette multitude de preceptes que l'on a voulu donner juſques à preſent pour faire de bonnes Epigrammes, n'a produit aucun fruit. Les perſonnes d'eſprit ne trouvent point moien d'inſtruire la jeuneſſe ſur cette matiere, que de leur propoſer les plus excellentes Pieces des Poëtes qui ont réuſſi en ces Ouvrages. Ce que je dis des Epigrammes, ſe doit entendre des Sonnets, & en general de toute autre Piece, ſoit en vers, ſoit en proſe.

Il y a des Poëmes qu'on ne peut appeller Dra-

Nouvelle» Réflexion s matiques, puis qu'ils ne font pas faits pour le Théâtre ; mais auffi ils ne font point purement narratifs, étant compofez de telle maniéré que le Poète n'y paroît point , & que l'on croit voir non l'Auteur , mais ^s perfonnes qui parlent & qui a-; giflent devant nous, comme à laComedie. Les Elégies font de ce nombre : il ne fcmble pas , par exemple, dans les Elegies d'Ovide que ce foit le difeours de ce Poète : il fait une peinture fi vive de la perfonne qu'il fait parler , que l'on en eftprefque autant frappé, que fi elle faifoit réellement fes plaintes en nôtre prefence. L'on peut auffi rapporter à ce genre les Dîalo~ gués y tels que font les Bucoliques ou Eclogues de Virgile, qui font des Dialogues entre des Bergers. CesOuvrages ne demandent rien autre chofe qu'une obfervation exaéle de la vrai-femblance ; c'eft à dire qu'il n'y faut rien faire dire aux perfonnes que l'on fait converfer les unes avec les autres, que ce qu'elles difent ordinairement. Neanmoins, comme les Peintres choififlent dans la Nature le s objets dont la peinture eft la plus agréable , il faut auiïi que ceux qui compofent ces Dialogues , choififlent tout ce que les perfonnes qu'ils introduifent peuvent dire de beau. Sans ce choix les Dialogues feroient auffi ennuyeux eue les longues converfations de ces gens qui ne difent rien. 11 n'y a point de maniéré plus propre pour inftruire , que celle 3ui fe fait par Dialogues. EHe tient du Drame & e l'aélion , qui touche beaucoup plus qu'un difeours mort ; mais il faut qu'ils foient courts, f^idquid preuipiesy ejlo brevis. Les Ouvrages quilbnt compofez de differentes fortes de petits Ouvrages v fans beaucoup d'étude , fe nomment Sylves. C'efî (j le nom que Stace a donné à un Recueil de plufieurs petits Poèmes qu'il avoit compofez fur le champ, <x tmpore. L'Epi- î DIgitized by G“i)gl

matiques, puis qu'ils ne ſont pas faits pour le Theatre; mais auſſi ils ne ſont point purement narratifs, étant compoſez de telle maniere que le Poëte n'y paroît point, & que l'on croit voir non l'Auteur, mais des perſonnes qui parlent & qui agiſſent devant nous, comme à la Comedie. Les *Elegies* ſont de ce nombre: il ne ſemble pas, par exemple, dans les Elegies d'Ovide que ce ſoit le diſcours de ce Poëte: il fait une peinture ſi vive de la perſonne qu'il fait parler, que l'on en eſt preſque autant frappé, que ſi elle faiſoit réellement ſes plaintes en nôtre preſence.

L'on peut auſſi rapporter à ce genre les *Dialogues*, tels que ſont les Bucoliques ou Eclogues de Virgile, qui ſont des Dialogues entre des Bergers. Ces Ouvrages ne demandent rien autre choſe qu'une obſervation exacte de la vrai-ſemblance; c'eſt à dire qu'il n'y faut rien faire dire aux perſonnes que l'on fait converſer les unes avec les autres, que ce qu'elles diſent ordinairement. Neanmoins, comme les Peintres choiſiſſent dans la Nature les objets dont la peinture eſt la plus agreable, il faut auſſi que ceux qui compoſent ces Dialogues, choiſiſſent tout ce que les perſonnes qu'ils introduiſent peuvent dire de beau. Sans ce choix les Dialogues ſeroient auſſi ennuyeux que les longues converſations de ces gens qui ne diſent rien. Il n'y a point de maniere plus propre pour inſtruire, que celle qui ſe fait par Dialogues. Elle tient du Drame & de l'action, qui touche beaucoup plus qu'un diſcours mort; mais il faut qu'ils ſoient courts. *Quidquid præcipies, eſto brevis.* Les Ouvrages qui ſont compoſez de differentes ſortes de petits Ouvrages ſans beaucoup d'étude, ſe nomment *Sylves*. C'eſt le nom que Stace a donné à un Recueil de pluſieurs petits Poëmes qu'il avoit compoſez ſur le champ, *ex tempore*.

sua L’AaT Poetiqjje. Part. II. Ci. XII. L’Epique renferme prefque toutes les Pièces de Poëfie dont nous avons parlé. Iln’eftpas fait pour être chanté comme les Odes; cependant tous les vers à caufe de leur harmonie , ont été confiderez comme des chants : d’où vient que les Poètes ■ne difent pas qu’ils racontent , mais qu’ils chantent. • L’Epique eft oratoire; car premièrement c’eft le Panégyrique d’un Héros. Il y a des Harangues dans tous les genres, des délibérations, des aceufations, des défenfes , des louanges , des inveélives. Il eft hiftorique , l’on y lit non feulement l’Hiftoire du Héros de la Pièce , mais prefque celle de tout le monde , comme nous l’allons voir dans le Chapitre fuivant. Il eft Didaélique , puis qu’il inftruit , qu'on y trouve de la Morale, de la Phyfique, qu’on y peut apprendre la maniéré de combattre; d’attaquer & de défendre une Ville; L’on y rencon- ' tre des Epigrammes , des Lettres : les Dialogues y font frequents, & le Poëte fe dérobe autant qu’il le- pcut.de la vûe de fes Leéteurs , afin qu’ils ne s’appcrçoiycht pas que c’eft un Livre qu’ils ont entre les mains; & qu’ils fe puiffent en quelque façon imajginer qu’ils voient les chofes qu’ils lifent. Ce Poëmeeftainfileplusconfiderablede tous les Poèmes narratifs & c’eft dans celui-là feul qu’on gar-f de ces réglés quel’bn donne dans la Poétique, fur lêfquelles nous avons Édt nos Reflexions. ' ;Les;Romans, ài, proprement parler, font des Poèmes Epiques en profe : on y prend plus de liberté querdans les autres; mais jeur principale différence eft, que les Auteurs de ces Pièces n’oucupent .prefque Tefprit de leurs Leéteurs que d’intrigues amoureufes. -Ce. qui; fait qu’on peut appeller ces Oavrages des Livres d’amôur; comme nous 'l’avons remarqué. r L’Epiquê eft ùu Ouvrage fe' rieux. t ,1.; Z ,_ChaDigitized by Google

L'Epique renferme preſque toutes les Pieces de Poëſie dont nous avons parlé. Il n'eſt pas fait pour être chanté comme les Odes; cependant tous les vers à cauſe de leur harmonie, ont été conſiderez comme des chants: d'où vient que les Poëtes ne diſent pas qu'ils racontent, mais qu'ils chantent.

L'Epique eſt oratoire; car premierement c'eſt le Panegyrique d'un Heros. Il y a des Harangues dans tous les genres, des déliberations, des accuſations, des défenſes, des loüanges, des invectives. Il eſt hiſtorique, l'on y lit non ſeulement l'Hiſtoire du Heros de la Piece, mais preſque celle de tout le monde, comme nous l'allons voir dans le Chapitre ſuivant. Il eſt Didactique, puis qu'il inſtruit, qu'on y trouve de la Morale, de la Phyſique, qu'on y peut apprendre la maniere de combattre, d'attaquer & de défendre une Ville. L'on y rencontre des Epigrammes, des Lettres: les Dialogues y ſont frequents, & le Poëte ſe dérobe autant qu'il le peut de la vûe de ſes Lecteurs, afin qu'ils ne s'apperçoivent pas que c'eſt un Livre qu'ils ont entre les mains; & qu'ils ſe puiſſent en quelque façon imaginer qu'ils voient les choſes qu'ils liſent. Ce Poëme eſt ainſi le plus conſiderable de tous les Poëmes narratifs & c'eſt dans celui-là ſeul qu'on garde ces regles que l'on donne dans la Poëtique, ſur leſquelles nous avons fait nos Reflexions.

Les Romans, à proprement parler, ſont des Poëmes Epiques en proſe: on y prend plus de liberté que dans les autres; mais leur principale difference eſt, que les Auteurs de ces Pieces n'occupent preſque l'eſprit de leurs Lecteurs que d'intrigues amoureuſes. Ce qui fait qu'on peut appeller ces Ouvrages des Livres d'amour, comme nous l'avons remarqué. L'Epique eſt un Ouvrage ſerieux.

C H A P I t R E XIII. Dtt Poème Epique.

T A matière du Poème Epique eft une aôion édatante & d'importance , comme eft une Guerre & rétablilfemcnt d'un Empire. C'eft pourquoi le ftile en doit être élevé , afin que les paroles répondent à la grandeur des chofes qu'on y traitej & c'eft de là que ce Poème eft nommé Epique pvt excellence, ce mot venant! du nom Grec qui fîgnifie parole. . > . Le ftile des Comédies & des Tragédies doit étré affex fimplc & approchant du diieours familier^ car puifque tout y doit être vrai-femblable. il ne faut pas que les Auditeurs s'apperçoiventtrop fenftble« ment quelesAéteurs parlent unlangage quineleur eft pas naturel. C'eft pourquoi parmi les Grec* & chei les Latins, les Pièces deTheatré fontcom<* })ofées en vers ïambes , qui approchent de la pro* e, & qui font propres pour rentretien, comme dit Horace: Aller nii aptum fermonîbus', & félon Ariftote , t ptirgSt 39 îuftÇti*» Poèf. Ch. 4. Ce Philofophe remarque qu'en parlant, fans y penfer l'on fait des vers ïambes. Cicéron fait lé même remarque des vers, ïambes Latins. Le ftile des Comédies doit être fimple; celui des Tragédies peut être un peu plus devé , mais il ne doit avoir rien de trop éclatant, particulièrement dans les en^oits où l'on exprime quelque paffionvive, te quelques grands fentimens,' qui ne peuvent paroître lors qu'ils font couverts de paroles trop riches, comme ledit Ariftote Melanthiusaurap■ port " ï CHP* S4. rfc ^ pûifi

• Digilized by t ioogle

CHAPITRE XIII.

Du Poëme Epique.

LA matiere du Poëme Epique eſt une action éclatante & d'importance, comme eſt une Guerre & l'établiſſement d'un Empire. C'eſt pourquoi le ſtile en doit être élevé, afin que les paroles répondent à la grandeur des choſes qu'on y traite; & c'eſt de là que ce Poëme eſt nommé *Epique* par excellence, ce mot venant du nom Grec ἔπος, qui ſignifie parole.

Le ſtile des Comedies & des Tragedies doit être aſſez ſimple & approchant du diſcours familier, car puiſque tout y doit être vrai-ſemblable, il ne faut pas que les Auditeurs s'apperçoivent trop ſenſiblement que les Acteurs parlent un langage qui ne leur eſt pas naturel. C'eſt pourquoi parmi les Grecs & chez les Latins, les Pieces de Theatre ſont compoſées en vers ïambes, qui approchent de la proſe, & qui ſont propres pour l'entretien, comme dit Horace: *Alternis aptum ſermonibus*; & ſelon Ariſtote, μάλιστα λεκτικὸν τῶν μετρῶν τὸ ἰαμβεῖον ἐστί. Poëſ. Ch. 4.

Ce Philoſophe remarque qu'en parlant, ſans y penſer l'on fait des vers ïambes. Ciceron fait la même remarque des vers ïambes Latins. Le ſtile des Comedies doit être ſimple; celui des Tragedies peut être un peu plus élevé, mais il ne doit avoir rien de trop éclatant, particulierement dans les endroits où l'on exprime quelque paſſion vive, & quelques grands ſentimens, qui ne peuvent paroître lors qu'ils ſont couverts de paroles trop riches, comme le dit Ariſtote *. Melanthius au rapport

* *Chap. 24. de la Poëſ.*

STR i’ArtPoïtkudfb. PàŸt.n. Ch.WI. jÿf g)rt de Plutarque, difoit dfela Tragédie du Poëtê enys; qu'il ne l’a voit pû voit, tant elle étoit of» fufquée de langage, iinicçôirluf mXn n ?Jct0 -La fin du Poëme Epique eftde faire untablean de ce qui fe pafle de plus éclatant dans le monde comme font les grands voiages , les grands Edifi- ■ ces d’un fuperbe Palais, ou d’une grande Ville, de* Guerres , des Combats , des Sicges , & autres actions fcmblables. Les Pactes prétendent y former ' des Rois, des Capitaines, & donner des Leçons pour fe bien conauire dans les grands emplois, aa milieu de la guerre ou en tcms de paix. Ce qui fé remarque dansl’Encïdcï qui eft l’Ouvrage en ce genre le plus accompli qui fe foit jamais toit, Sc où il paroît plus d’emrit & de fcience.^ ' Virale avoit entrepris ce deiicin pour flatcr la Maîfon des Gcfars, en perfuadant les Romains, qui foufftoicnt ' avec impatience le joug que cette Maifon leur avoit impofif , que les Dieux avoient deftiné de tout tems l’Empire du monde à cette famille , qilipreTïoit fon origine desTroyèns. i^afcgtmr pulcbrâ TVeyanns origint Ctfar^ > ■Imperium Oceano , famam qui terminet afiris* ' ■ On trouve dans l’Eneïde toute l'Hiftoire Romaine. L’on y apprend les antiquitex de l’Italie i & prefque de tout le monde, les origines des Vil-' les & des Peuples ; Il n’y a prefque point de feblc qui h’y foit rapportée. L’on y voit la maniéré de combattre 8c d’affieger des Villes : les ceremonies y font expliquées danstoÜs leurs" térhies propres comme Macrobe le fait voir. Il y a de ta Philo(bphie, de l’Aftronomie, de la Géographie: de forte qu’un jeune Romain qui étudioit ce Poëte avec foin» y ajqnrenoit d’une maniéré agréable tout • Aa X ce * Digilized by Google

port de Plutarque, diſoit de la Tragedie du Poëte Denys, qu'il ne l'avoit pû voir, tant elle étoit offuſquée de langage. ἀπηρύθριαν γὰρ πάλιν ἡ λίαν λαμπρὰ λέξις τὰ ἤθη; ἠχὴ τὰς διανοίας.

La fin du Poëme Epique eſt de faire un tableau de ce qui ſe paſſe de plus éclatant dans le monde comme ſont les grands voiages, les grands Edifices d'un ſuperbe Palais, ou d'une grande Ville, des Guerres, des Combats, des Sieges, & autres actions ſemblables. Les Poëtes prétendent y former des Rois, des Capitaines, & donner des Leçons pour ſe bien conduire dans les grands emplois, au milieu de la guerre ou en tems de paix. Ce qui ſe remarque dans l'Eneïde; qui eſt l'Ouvrage en ce genre le plus accompli qui ſe ſoit jamais fait, & où il paroît plus d'eſprit & de ſcience. Virgile avoit entrepris ce deſſein pour flater la Maiſon des Ceſars, en perſuadant les Romains, qui ſouffroient avec impatience le joug que cette Maiſon leur avoit impoſé, que les Dieux avoient deſtiné de tout tems l'Empire du monde à cette famille, qui prenoit ſon origine des Troyens.

Naſcetur pulchrâ Trojanus origine Cæſar,
Imperium Oceano, famam qui terminet aſtris.

On trouve dans l'Eneïde toute l'Hiſtoire Romaine. L'on y apprend les antiquitez de l'Italie, & preſque de tout le monde, les origines des Villes & des Peuples: Il n'y a preſque point de fable qui n'y ſoit rapportée. L'on y voit la maniere de combattre & d'aſſieger des Villes: les ceremonies y ſont expliquées dans tous leurs termes propres, comme Macrobe le fait voir. Il y a de la Philoſophie, de l'Aſtronomie, de la Geographie: de ſorte qu'un jeune Romain qui étudioit ce Poëte avec ſoin, y apprenoit d'une maniere agreable tout

556 NoUVEltlS REFtEXIOMS ce .qu’un jeune homme* de qualité étoit obligé de favoir en ce tems-là. : Ce qui eft un fujet de confullon à la plûpait de nos Poètes , dont les Vers 1 n’ont que de. belles paroles, qui ne lignifient rien.* . Leurs Ouvrages ne font bons^ue pour faire perdre le jeras agréablement: Leur maniéré d’écrire'eft toute païenne , pleine de fables : ils s’en- excu- } fent mal à propos fur l'exemple dés anciens Poètes. Car, ‘comme ces fables faifoient une partje de la aoiance dés Paiens & de leur. Religion; c’étoit, une neceflTitéjpar, exemple, à Virgile de tfo.uver' les , occafions dans fes Ouvrages d’en; inftruire la jeuneffe : L’on ne voit point.qu’illes in ventes il parlç fe- \ Ion la commune opinion ; & c’eft to'ûjours pour ; inftruire fon Leéleur de tout ce qu’il peut appren- * dre ^^'/natiere qui fe traite: c’eft pour faire connoître'Tantiquité d’une Ville , l’origine d’une Fête , d’un Sacrifice , félon qu’on le croioit pour lors , que lès it},iftoriens le rapportent.^ , Ce Poëtp eft âufll admirable en fes exprefiSons, qiie dans I es ebofes- qu’il expofe. , Aucun • Auteur 1 n’â miehx parlé Latin,. .ni plus f^yamment; 11 ne fe fert que des termes les plus propres': il eft naturel, il eft clajr.,^§ç cependantil , eft fort, vdc dit en peu de mois une infinité de chofes. > Par éxernple , quand il dit , Et feges cjl ubi Troja fyit^ & ;leS;]ble<^-,ct9iffent- où étoit Ville de 'Troie» renyerfetn.cnt de cette Ville de macère ,, qu’il femble que par çe peu, de wqles .ü , Ta engloutie toute - entière ^ fans, en ' làiller auciib réfté>. comnje le dit Macrobe tau- > cij^tiuis vtrbis ptaximam- ciijifatem baujtt&abforpjît , tien , 1 II n’eft pas nècelTaire que je parle ici de l’œconomie d’iui Poème Epique, je.P^' fait lorfquej.’ai puopo^éies réglés que l’on doit obfervçrj'oans lai conduite d’un Ppëmc. Nous avons yû comme il i .. ‘ ■ ■ ‘ fttut

ce qu'un jeune homme de qualité étoit obligé de ſavoir en ce tems-là : Ce qui eſt un ſujet de confuſion à la plûpart de nos Poëtes, dont les Vers n'ont que de belles paroles, qui ne ſignifient rien.

Leurs Ouvrages ne ſont bons que pour faire perdre le tems agréablement : Leur maniere d'écrire eſt toute paienne, pleine de fables : ils s'en excuſent mal à propos ſur l'exemple des anciens Poëtes. Car, comme ces fables faiſoient une partie de la croiance des Paiens & de leur Religion ; c'étoit une neceſſité, par exemple, à Virgile de trouver les occaſions dans ſes Ouvrages d'en inſtruire la jeuneſſe : L'on ne voit point qu'il les invente ; il parle ſelon la commune opinion ; & c'eſt toûjours pour inſtruire ſon Lecteur de tout ce qu'il peut apprendre de la matiere qui ſe traite : c'eſt pour faire connoître l'antiquité d'une Ville, l'origine d'une Fête, d'un Sacrifice, ſelon qu'on le croioit pour lors, & que les Hiſtoriens le rapportent.

Ce Poëte eſt auſſi admirable en ſes expreſſions, que dans les choſes qu'il expoſe. Aucun Auteur n'a mieux parlé Latin, ni plus ſavamment ; il ne ſe ſert que des termes les plus propres : il eſt naturel, il eſt clair, & cependant il eſt fort, & dit en peu de mots une infinité de choſes.

Par exemple, quand il dit, *Et ſeges eſt ubi Troja fuit* ; & les bleds croiſſent où étoit la Ville de Troie, n'exprime-t-il pas le renverſement de cette Ville de maniére, qu'il ſemble que par ce peu de paroles il l'a engloutie toute entiere, ſans en laiſſer aucun reſte, comme le dit Macrobe : *Pauciſſimis verbis maximam civitatem hauſit & abſorpſit, non reliquit illi nec ruinam.*

Il n'eſt pas neceſſaire que je parle ici de l'œconomie d'un Poëme Epique, je l'ai fait lorſque j'ai propoſé les regles que l'on doit obſerver dans la conduite d'un Poëme. Nous avons vû comme il

faut

 faut choifir une aélion confiderable, qui ait un commencement, un milieu & une fin; comment il faut commencer l’Ouvrage, & avec quelle modeftie l’Auteur d’un Poëme Epique doit faire la propofition de fon deflein : Nous n’avons rienaajoûterà ce que nous avons remarqué touchant le nœud & le dénouement d’une Piece. Les Poëmes Epiques fe partagent en divers Livres comme les Drames en plufieurs Aéles. Ceffe diftinélion cft neceflaire pour délafler l’efprit du Leéleur. Quelque plaifir qu’il reçoive de la lecture , ' elle lui deviendroit ennuyeul'e , s’il n’y trouvoit quelque lieu où fe repofer. Or il femble que l’on trouve du repos quand pn eft à la fin d'un Livre. Le feul titre du fécond , du troifiéme Livre divertir, comme ces marques que l’on rencontre en faifant voiage , qui font connoître combien on a. fait de chemin. I ■ Intervalla via fefjis praftare vhletur ■ Qui notât iujeriptus miJlia erebra lapis. ' - La fin d’un Livre, comme dit fairit Augufiin ^ foulage les LeéVeurs, comme- les- Hôteleries' fouIdgent les Voiageurs. tiefàoquo enimmodoitalibri termina reficitur Leflorisintentio » Jicut laborviatoris bofpiiio. Le refte de ce que l’on pourroit dire des Poëmes Epiques, doit s’apprendre par la leélure des Auteurs. Un Maître fera plus facilement , ôc en moins de tems comprendreà fés Difciples ce que c’eft que ce Poëme en leur en propofant un excellent exemple , comme eftrEncïde de Virgile; que s’il les occupoit pendant une année à la Icéfure d’une Poétique qui expliquât ces chofes avec étenduë. * Longum iter per pracepta^ brei'e étefficax per exemfia. Je n’ai pas tant entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les réglés de la Poétique , que de découvrir les principes, doù ces réglés font tirées , ce que j’ai crû devoir fuffire. . . A a 3 '■ * CflA* S*n$c. Ep. 6. Digilized by Google

faut choiſir une action conſiderable, qui ait un commencement, un milieu & une fin; comment il faut commencer l'Ouvrage, & avec quelle modeſtie l'Auteur d'un Poëme Epique doit faire la propoſition de ſon deſſein: Nous n'avons rien à ajoûter à ce que nous avons remarqué touchant le nœud & le dénoüement d'une Piece.

Les Poëmes Epiques ſe partagent en divers Livres, comme les Drames en pluſieurs Actes. Cette diſtinction eſt neceſſaire pour délaſſer l'eſprit du Lecteur. Quelque plaiſir qu'il reçoive de la lecture, elle lui deviendroit ennuyeuſe, s'il n'y trouvoit quelque lieu où ſe repoſer. Or il ſemble que l'on trouve du repos quand on eſt à la fin d'un Livre. Le ſeul titre du ſecond, du troiſiéme Livre divertit, comme ces marques que l'on rencontre en faiſant voiage, qui font connoître combien on a fait de chemin.

——*Intervalla viæ feſſis præſtare videtur*
Qui notat inſcriptus millia crebra lapis.

La fin d'un Livre, comme dit ſaint Auguſtin, ſoulage les Lecteurs, comme les Hôteleries ſoulagent les Voiageurs. *Neſcio quo enim modo ita libri termino reficitur Lectoris intentio, ſicut labor viatoris, hoſpitio.* Le reſte de ce que l'on pourroit dire des Poëmes Epiques, doit s'apprendre par la lecture des Auteurs. Un Maître fera plus facilement, & en moins de tems comprendre à ſes Diſciples ce que c'eſt que ce Poëme en leur en propoſant un excellent exemple, comme eſt l'Eneïde de Virgile; que s'il les occupoit pendant une année à la lecture d'une Poëtique qui expliquât ces choſes avec étenduë. * *Longum iter per præcepta, breve & efficax per exempla.* Je n'ai pas tant entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les regles de la Poëtique, que de découvrir les principes, doù ces regles ſont tirées, ce que j'ai crû devoir ſuffire.

55* Nouvelx»s Refihxions^ C H A P I T » E XIV.. ' J lej prêtes Muvent^tre utiles. Avec quelle préeautieHiL jaut les frire lire aux jeunes gens. T E grand faint Bafile enfeignant dans une de fes Homélies là manière de lire les livres des Gentils, reconnoît que laleélure de leurs Ouvrages eft très-utile; ôc que,, comme avant que de teindre les étoffes en écarlate , on les prépare par quelquautre couleur moins predeufe , l'on doit ainûfe fervir de cet étude, pour difpokr les jeunes gens à une doélrine plus folide. Il ajoûte que ce que font les feuilles à l'arbre , la connoiffance que l'on acquiert dans les Livres des Paiens, l'cft à l'ame; 8c fi onia confîdcre comme un arbre , l'on doit dire que la vérité qui en eft comme le fruit, eft bien plus agréable, lorfquc l'arbre qui les porte n'eft pasd^ouiUéde fes feuilles, <^i font fes ornemens ; c'en pourquoi l'on ne doit point retira: entièrement d'entre les mains de la jeuneffe Chrétienne les andens Poètes Tout le mal même que nous avons^ montré être caché dans la Poëfie , ne fc rcncontfe pas dans leurs Ouvrages: ils font moins dangereux que ceux qui é* crivent aujourd'hui, parce qu'ils ne font pas tant, d'imprclfion fur les efprits^ Les Poètes Modernes connoiffent mieuxie reffort des pallions des hommes de leur tems: ils fa< 'vent ce qui eft conforme à Iturs inclinations cor» rompues, 8c ce qui eft capable de les touchen Ainfi. rêvant leurs Ouvrages fur ces connoiffances, ils attaquent les hommes par où ils font le plus fcnfibles;, de forte qu'ils peuvent beaucoup nuire , 8c qu'ils ne fervent ^ rien, puifque, conmie nous avons

CHAPITRE XIV.

Les Poëtes peuvent être utiles. Avec quelle précaution il faut les faire lire aux jeunes gens.

LE grand ſaint Baſile enſeignant dans une de ſes Homelies la maniere de lire les Livres des Gentils, reconnoît que la lecture de leurs Ouvrages eſt très-utile; & que, comme avant que de teindre les étoffes en écarlate, on les prépare par quelqu'autre couleur moins precieuſe, l'on doit ainſi ſe ſervir de cet étude, pour diſpoſer les jeunes gens à une doctrine plus ſolide.

Il ajoûte que ce que ſont les feuilles à l'arbre, la connoiſſance que l'on acquiert dans les Livres des Paiens, l'eſt à l'ame; & ſi on la conſidere comme un arbre, l'on doit dire que la verité qui en eſt comme le fruit, eſt bien plus agreable, lorſque l'arbre qui les porte n'eſt pas dépouillé de ſes feuilles, qui ſont ſes ornemens: c'eſt pourquoi l'on ne doit point retirer entierement d'entre les mains de la jeuneſſe Chrêtienne les anciens Poëtes Tout le mal même que nous avons montré être caché dans la Poëſie, ne ſe rencontre pas dans leurs Ouvrages: ils ſont moins dangereux que ceux qui écrivent aujourd'hui, parce qu'ils ne font pas tant d'impreſſion ſur les eſprits.

Les Poëtes Modernes connoiſſent mieux le reſſort des paſſions des hommes de leur tems: ils ſavent ce qui eſt conforme à leurs inclinations corrompuës, & ce qui eſt capable de les toucher. Ainſi reglant leurs Ouvrages ſur ces connoiſſances, ils attaquent les hommes par où ils ſont le plus ſenſibles: de ſorte qu'ils peuvent beaucoup nuire, & qu'ils ne ſervent de rien, puiſque, comme nous avons

S-Ü ». t’À»T P O E T I QJU E. Part.II. Ch. XtV. Ç vû , ils ne difent que des bagatelles Je parle ici dé ceux qui n’ont autre but que de dater la cupidité. Nous avons vû plufieursPoëfiestrès-faintes ,oùlcs efjSrits reglez peuvent trouver du plaifir 8cde l’utilité. Quand je blâme la Poëlie, on voit bien que je lie condamne que l’ufage qu’on en fait , pour augmenter & autorifer en nous le deibrdre de laconcupifcence. L’on trouve dans les 'anciens Poëtes de fort belles reflexions morales, des fcntences très-judicieu(ës : L’on y apprend l’antiquité ; dont la connoiflance cft neceflâire. Outre cela il fout attirer la jeimefle par le plaifir. La -cadence des 'Vers a quelque chofe de charmant, comme on a vû dans l’Art de parler, & ce qu’un Poëte enfeîgne, entre fans doute plus agrwblement, & par confequent plus facilement dans l’efprit. Aum quand l’Empereur Julien l’Apoftat fit défenfe aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines , & de lire les an^ens Poëtes ; Saint Grégoire de Naaianze, &les deux Apollinaireslepercêc le fils , eompoferent des Vers pour fervir a l’inftruélion de la jeunefie. Mais il faut prendre garde, que fous ce prétexte qu’ü y a quelque neceilQûé de faire lire aux jeunes gens les anciens Poëtes qui font célébrés 4’on ne permette indifféremment la leélurc de toute forte de vers. L’on ne doit rechercher principalement dans lès Livres desPaiens, que la fécondité des expreffions, & les belles maniérés de parler , tâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour s’en fervir contr’eux-mêmes , ainlj que le dit faint . Paulin *: Satis fit ah illis linguacopiam ô* orisornatum quafi quaAam de hefiiUbus armis jpêlia cepijfe. Puis qu’il eil donc plus important de redreffer le cœur de la jeuneffe , que de former fa langue ; quelque élégant que foit un Poëte , l’on n'en doit point permettre la leélure , s’il eft du nom♦ £/».!«. Aa 4 bre»
Digitized by Google

vû, ils ne diſent que des bagatelles. Je parle ici de ceux qui n'ont autre but que de flater la cupidité. Nous avons vû pluſieurs Poëſies très-ſaintes, où les eſprits reglez peuvent trouver du plaiſir & de l'utilité.

Quand je blâme la Poëſie, on voit bien que je ne condamne que l'uſage qu'on en fait, pour augmenter & autoriſer en nous le deſordre de la concupiſcence. L'on trouve dans les anciens Poëtes de fort belles reflexions morales, des ſentences très-judicieuſes: L'on y apprend l'antiquité; dont la connoiſſance eſt neceſſaire. Outre cela il faut attirer la jeuneſſe par le plaiſir. La cadence des Vers a quelque choſe de charmant, comme on a vû dans l'Art de parler, & ce qu'un Poëte enſeigne, entre ſans doute plus agréablement, & par conſequent plus facilement dans l'eſprit.

Auſſi quand l'Empereur Julien l'Apoſtat fit défenſe aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines, & de lire les anciens Poëtes; Saint Gregoire de Nazianze, & les deux Apollinaires le pere & le fils, compoſerent des Vers pour ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Mais il faut prendre garde, que ſous ce prétexte qu'il y a quelque neceſſité de faire lire aux jeunes gens les anciens Poëtes qui ſont celebres, l'on ne permette indifferemment la lecture de toute ſorte de vers. L'on ne doit rechercher principalement dans les Livres des Paiens, que la fecondité des expreſſions, & les belles manieres de parler, tâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour s'en ſervir contr'eux-mêmes, ainſi que le dit ſaint Paulin *: *Satis ſit ab illis linguæ copiam & oris ornatum quaſi quadam de hoſtilibus armis ſpolia cepiſſe.*

Puis qu'il eſt donc plus important de redreſſer le cœur de la jeuneſſe, que de former ſa langue; quelque élegant que ſoit un Poëte, l'on n'en doit point permettre la lecture, s'il eſt du nom-

5<5o NoüTîttlS REFLEXIONS bre de ceux qui croient que les vers Chartes ne peuvent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui font alTez. lionnétes , fans accompagner les inrtru<rtions qu'on leur donne de quelques Reflexions ferieufes. Car il n'y en a point qui n'ait quelque maxime faufle ou dange* reufe; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans fa Republique les Poètes, & d'en bannir ceux qui y feroient entrez. Ce Philofophe montre combien ileft important qne les jeunes gens ne fe forment point fur d'aufli mauvais mortelles que ceux que reprefentent les Poètes, qui ont des Icntimens bas Ik extravagans de la Divinité , & qui font faire à leurs Héros tant de chofes indignes : cependant il avoit une grande eftime de leur manière de s'exprimer, & il leur donne fur cela de grandes loüanges; c'eft pourquoi il dit que fi quelqu'mrde ces Poètes venoit dans la ville qu'il formoit dans fon efprit , il le con,duiroit dans une autre , après avoir verfé fur fa tête des parfums , & après l'avoir couronné de fleurs. La Republique dejEsus-CHRisT eft bien plus fainte comme plus riche , que celle de Platon; mais fans en chafler tous les Poètes, l'on y peut conferver lafainteté, en fe fervant même de l'étude que l'on> fera faire de leurs Ouvrages , pour donner de l'eftimc de la vérité & de lafainteté de nôtre Religion. Il ne faut que faire confiderer les opinions extravagantes que les Poètes Payens avoient de leurs Dieux, lefquelles étoient conformes à celles du Peuple , comme faint Jurtin , Laélance , Eufebe , 6c plufieurs autres le prouvent , montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allegories, ni demyfteres, ni de Philofophie dans les vers des Poètes, mais les confiderer comme des Hilloires Amples, qui propofent ce qui s'étoit dit 8c fait : aufli c'ell par le témoignage des Poètes, que les premiers Apologifles . des

bre de ceux qui croient que les vers chaſtes ne peuvent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui ſont aſſez honnêtes, ſans accompagner les inſtructions qu'on leur donne de quelques Reflexions ſerieuſes. Car il n'y en a point qui n'ait quelque maxime fauſſe ou dangereuſe; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans ſa Republique les Poëtes, & d'en bannir ceux qui y ſeroient entrez.

Ce Philoſophe montre combien il eſt important qne les jeunes gens ne ſe forment point ſur d'auſſi mauvais modelles que ceux que repreſentent les Poëtes, qui ont des ſentimens bas & extravagans de la Divinité, & qui font faire à leurs Heros tant de choſes indignes: cependant il avoit une grande eſtime de leur maniere de s'exprimer, & il leur donne ſur cela de grandes loüanges; c'eſt pourquoi il dit que ſi quelqu'un de ces Poëtes venoit dans la ville qu'il formoit dans ſon eſprit, il le conduiroit dans une autre, après avoir verſé ſur ſa tête des parfums, & après l'avoir couronné de fleurs.

La Republique de JESUS-CHRIST eſt bien plus ſainte comme plus riche, que celle de Platon; mais ſans en chaſſer tous les Poëtes, l'on y peut conſerver la ſainteté, en ſe ſervant même de l'étude que l'on fera faire de leurs Ouvrages, pour donner de l'eſtime de la verité & de la ſainteté de nôtre Religion. Il ne faut que faire conſiderer les opinions extravagantes que les Poëtes Payens avoient de leurs Dieux, leſquelles étoient conformes à celles du Peuple, comme ſaint Juſtin, Lactance, Euſebe, & pluſieurs autres le prouvent, montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allegories, ni de myſteres, ni de Philoſophie dans les vers des Poëtes, mais les conſiderer comme des Hiſtoires ſimples, qui propoſent ce qui s'étoit dit & fait: auſſi c'eſt par le témoignage des Poëtes, que les premiers Apologiſtes

des

 des Chrétiens ont combattu le Paganifme. Il faut faire remarquer quelles font les plaies de Phomme , & que tout ce plaifir que donne la Icéhtre des Poètes, ne vient que de nôtre corruption , qui nous fait trouver du plaifir , lorfque l'on renouvelle, comme nous avons dit , les plaies que le péché nous a faites. 11 ne faut pas que ceux qui inftruifcnt la jeuneffe, faflent trop d'eftime de certains endroits des Poètes , dont les expreffions font admirables , mats dont les chofes font très-darigereufes , fans faire connoître ce qu'ils y louent, & diftinguercequiyell blâmable. S'ils loüoient , par exemple, la peinture que Virgile fait dansfon quatrième Livre des tranfports de Didon, ils doivent faire remarquer que ce n'eft pas cette Reine qir'ils eftiment : qu'au contraire ils en ont du mépris , & que jamais une Dame fage & honnête ne tombe dans de femblablesmallieurs, parce qu'elle a foin de tenirTon cœur fermé à tous les lentimcns & à tous les mouyemens qui ont des fuites funeftes . Il elt bon deleur dire qu'onlouë Didon, comme l'on fait un Serpent affreux qui eft bien peint ; ôc qu'on ne les applique à confidcrer ce portrait que le Poète fait de Tes é^remens, qu'afin qu'ils apprennent l'art de peindre avec la parolelcschofesqu'ils feront obligez de reprefenter. Il faut accompagner toutes les Leçons qu'on fait àlajeunefle, defemblables reflexions dont ils font très- capables , pourvû qu'on les proportioneôc qu'on les accommode à leur capacité. ' 1 Si Platon éloignoit de fa Republique avec tant de foin tout ce qui en pouvoit corrompre les mœurs, qu'il marque même quelle efpecedeMufiqueony doit chanter , & qu'il n'y fouffre que celle qui infpire des mouvemens reglez: il me femble que l'on doit apporter bien plus de précaution dans une RcpubliA a 5 ' que Digilized by Google

des Chrétiens ont combattu le Paganiſme.

Il faut faire remarquer quelles ſont les plaies de l'homme, & que tout ce plaiſir que donne la lecture des Poëtes, ne vient que de nôtre corruption, qui nous fait trouver du plaiſir, lorſque l'on renouvelle, comme nous avons dit, les plaies que le peché nous a faites.

Il ne faut pas que ceux qui inſtruiſent la jeuneſſe, faſſent trop d'eſtime de certains endroits des Poëtes, dont les expreſſions ſont admirables, mais dont les choſes ſont très-dangereuſes, ſans faire connoître ce qu'ils y loüent, & diſtinguer ce qui y eſt blâmable. S'ils loüoient, par exemple, la peinture que Virgile fait dans ſon quatriême Livre des tranſports de Didon, ils doivent faire remarquer que ce n'eſt pas cette Reine qu'ils eſtiment : qu'au contraire ils en ont du mépris, & que jamais une Dame ſage & honnête ne tombe dans de ſemblables malheurs, parce qu'elle a ſoin de tenir ſon cœur fermé à tous les ſentimens & à tous les mouvemens qui ont des ſuites funeſtes.

Il eſt bon de leur dire qu'on loüe Didon, comme l'on fait un Serpent affreux qui eſt bien peint ; & qu'on ne les applique à conſiderer ce portrait que le Poëte fait de ſes égaremens, qu'afin qu'ils apprennent l'art de peindre avec la parole les choſes qu'ils ſeront obligez de repreſenter. Il faut accompagner toutes les Leçons qu'on fait à la jeuneſſe, de ſemblables reflexions dont ils ſont très-capables, pourvû qu'on les proportione & qu'on les accommode à leur capacité.

Si Platon éloignoit de ſa Republique avec tant de ſoin tout ce qui en pouvoit corrompre les mœurs, qu'il marque même quelle eſpece de Muſique on y doit chanter, & qu'il n'y ſouffre que celle qui inſpire des mouvemens reglez: il me ſemble que l'on doit apporter bien plus de précaution dans une Republi-

’^6z Noüveeiës Refletionts que Chrétienne , pour en bannir tout ce qui n’eft pas?* iaint, & pour empêcher que la lefture des Poètes qui fiiit fur l’ame beaucoup plus d’impreflTion que Mufique , ne puilTe donner de mauvaifes mœurS' aux jeunes gens. Chapitre XV. Thfteurs perjonaes qui ne lifint ni les Puâtes ni lesRcmtns, commettent la même faute que ceux qui les lifent ; ils occupent leur efprit à de vaines penfées aufft danger euses que celles que les Auteurs de cesLivres expriment fur le papier. QU O I qu’il y ait peu de perfonne qui fe plaifentaujourd’huià lire les Romans, ce que nous avons dit ne fera pas inutile; car tel qui ne le croit pas, eft très-coupable devant Dieu, du péché que commettent ceux qui s’y amufent. Il y a des Romans imprimez , mais u n’y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui font faifeurs de Romans,mais deprefquc tous les hommes.Il n’y a point de vuidc dans l’ame non plus que dans la Nature ainfi quand nôtre efprit n’eft point occupé depenfees folides ôc raifonnables , il eft plein de vaines imaginations, de vaines id^s qu’il forme & qu’il orne comme il lui plaît. 11 feint des avantures , des intrigues qu’il confidere avec autant d’atten» tion que s’il les voioit exprimées dans un difeoursnaturel , êc couchées fur le papier. Ces Romans ont un commencement , un milieu , & une fin. Ce n’eft d’abord qu’une penfée ordinaire qui entre dans l’efprit : elle en enfante plufieurs autres, qui donnent occafion à milleimaginations. On fait naître des incidens: on confidere quelles en font les fuites : on fe fait une af

que Chrétienne, pour en bannir tout ce qui n'eſt pas ſaint, & pour empêcher que la lecture des Poëtes, qui fait ſur l'ame beaucoup plus d'impreſſion que la Muſique, ne puiſſe donner de mauvaiſes mœurs aux jeunes gens.

CHAPITRE XV.

Pluſieurs perſonnes qui ne liſent ni les Poëtes ni les Romans, commettent la même faute que ceux qui les liſent; ils occupent leur eſprit à de vaines penſées auſſi dangereuſes que celles que les Auteurs de ces Livres expriment ſur le papier.

QUOIQU'IL y ait peu de perſonne qui ſe plaiſent aujourd'hui à lire les Romans, ce que nous avons dit ne ſera pas inutile; car tel qui ne le croit pas, eſt très-coupable devant Dieu, du peché que commettent ceux qui s'y amuſent. Il y a des Romans imprimez, mais il n'y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui ſont faiſeurs de Romans, mais de preſque tous les hommes. Il n'y a point de vuide dans l'ame non plus que dans la Nature; ainſi quand nôtre eſprit n'eſt point occupé de penſées ſolides & raiſonnables, il eſt plein de vaines imaginations, de vaines idées qu'il forme & qu'il orne comme il lui plaît. Il feint des avantures, des intrigues qu'il conſidere avec autant d'attention que s'il les voioit exprimées dans un diſcours naturel, & couchées ſur le papier.

Ces Romans ont un commencement, un milieu, & une fin. Ce n'eſt d'abord qu'une penſée ordinaire qui entre dans l'eſprit: elle en enfante pluſieurs autres, qui donnent occaſion à mille imaginations. On fait naître des incidens: on conſidere quelles en ſont les ſuites: on ſe fait une af-

fai-

»0R l’Art ? oïr'iQJJt.Part.II.Cb.Xf^. -^s<^ feire de dénoücr tous les nœuds que l’on a faits, avec la même application que li on'avoit defîein d’en compofer un Livre: & l’on ne fe peut appliquer à d’autres chofes , qu’après qu’on a enfin trouvé la conclufion de toutes ces rêveries. Ce que je dis ici pourra paroîtrc üuyrenant, mais que diacun faffc reflexion fur lui-même , il s’en trouvera peu d’entierement exemts de cette maladie. Comme les fonges que les hommes font pendant la nuit , répondent aflezfouvent à leurs defirs : qu’ils voient en dormant ce qu’ils ont fouhaité pendant le jour: chacun fe reprefente dans fon imagination ce qui eft conforme à fon inclination. L’un prend plaifir dans une vengeance imaginaire qu’il exerce fur fes ennemis : un autre dreffe des banquets magnifiques dans fon imagination: celui-là le forme de fales images des plailirs honteux dont il voudroit jouir: les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ils fe repaiffent , les circonllances qui pourroient troubler leur fatisfaétion par des remors de confcience , &ilsy ajoutent tout ce qui peut rendre agréables les chofes dont ils conlidcrent les images. Ces Romans ne font pas moins dangereux que ceux qui font imprimez : ils peuvent produire des effets encore plus funeftes , en' ce que l’on ne lit qu’une fois un Roman imprimé , & que ceux-là ne ibrtent point de l’efprit. L’on y perd le tems , & comme ceux dont la leélure -ordinaire n’a été que des Poètes & des Romans , ne font plus capables d’aucune leâure folide : auffi lors qu’on a donné libre entrée à toutes les penfées mauvaifes & inutiles qui fe préfentent, & qu’on s’eftaccoiitumé à s’en entretenir avec autant d’application que fl elles étoient bonnes & neceffaires , l’efprit devient li libertin & fi déréglé, que ni dans la Prière, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne fe A a 6 peut

Digitized by Google

faire de dénoüer tous les nœuds que l'on a faits, avec la même application que ſi on avoit deſſein d'en compoſer un Livre: & l'on ne ſe peut appliquer à d'autres choſes, qu'après qu'on a enfin trouvé la concluſion de toutes ces réveries. Ce que je dis ici pourra paroître ſurprenant, mais que chacun faſſe reflexion ſur lui-même, il s'en trouvera peu d'entierement exemts de cette maladie.

Comme les ſonges que les hommes font pendant la nuit, répondent aſſez ſouvent à leurs deſirs: qu'ils voient en dormant ce qu'ils ont ſouhaité pendant le jour: chacun ſe repreſente dans ſon imagination ce qui eſt conforme à ſon inclination. L'un prend plaiſir dans une vengeance imaginaire qu'il exerce ſur ſes ennemis: un autre dreſſe des banquets magnifiques dans ſon imagination: celui-là ſe forme de ſales images des plaiſirs honteux dont il voudroit joüir: les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ils ſe repaiſſent, les circonſtances qui pourroient troubler leur ſatisfaction par des remors de conſcience, & ils y ajoûtent tout ce qui peut rendre agreables les choſes dont ils conſiderent les images.

Ces Romans ne ſont pas moins dangereux que ceux qui ſont imprimez: ils peuvent produire des effets encore plus funeſtes, en ce que l'on ne lit qu'une fois un Roman imprimé, & que ceux-là ne ſortent point de l'eſprit. L'on y perd le tems, & comme ceux dont la lecture ordinaire n'a été que des Poëtes & des Romans, ne ſont plus capables d'aucune lecture ſolide: auſſi lors qu'on a donné libre entrée à toutes les penſées mauvaiſes & inutiles qui ſe préſentent, & qu'on s'eſt accoûtumé à s'en entretenir avec autant d'application que ſi elles étoient bonnes & neceſſaires, l'eſprit devient ſi libertin & ſi déreglé, que ni dans la Priere, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne ſe

564 Nouvelles Réflexions peut aflujettir à confiderer les chofes qui lui font propofécs : il faut qu'il coure çà & la , & qu'il pourfuivc toutes les chimères qui fe rencontrent dans fon chemin , & qui le détournent de fon occu^tion. Toutes ces imaginations ont toujours pour objet les créatures , les grandeurs du monde , les var nitez , les plaifirs : ainfi ceux qui s'y abandonnent, nourriifent les mauvaifes alfeétions de Ipuncœur, de la même maniéré .que le font ceux qui lifent ces méchans Livres dont nous avons parlé. Il eft vrai que ces. imaginations ne nous rendent pas toûjours criminels , parce qu'elles ne font pas volontaires. L'on ne s'en défait pas auffi facilement que d'un Livre. Ceh une des grandes- miferes de nôtre état, que cet aiTujettürement de nôtre ame, qui eft contrainte de voir ce quelle ne voudroit pas voir. Les Démons, félon S. Auguftin , peuvent remuer nôtre cerveau , 6c y tracer plufieurs figures , à l'occafion defquelles des idées facheufes fe prefentent à l'ame. Elfe peut en avoir horreur , mais non pas les chalfer fans Un fecours particulier du Ciel , que les Saints demandent à Dieu dans les Prières de l'Eglife , lors qu'ils le prient de purger leur efprit de toutes fouillurcs. Abjlerge mentes, fordium. Nous fommes obligez de combattre continuel-' lement, pour ainfi dire, contre ces monftres qui fe joüent de nôtre ame , 6c de nous tenir fur nos gardes, pour n'être point furpris par ces images trompeufes des grandeurs 8c des plaifirs du monde, que les Démons ou nous- mêmes nous formons dans 'notre imagination. . Cha- Digifized

peut aſſujettir à conſiderer les choſes qui lui ſont propoſées : il faut qu'il coure çà & là, & qu'il pourſuive toutes les chimeres qui ſe rencontrent dans ſon chemin, & qui le détournent de ſon occupation.

Toutes ces imaginations ont toûjours pour objet les creatures, les grandeurs du monde, les vanitez, les plaiſirs : ainſi ceux qui s'y abandonnent, nourriſſent les mauvaiſes affections de leur cœur, de la même maniere que le font ceux qui liſent ces méchans Livres dont nous avons parlé.

Il eſt vrai que ces imaginations ne nous rendent pas toûjours criminels, parce qu'elles ne ſont pas volontaires. L'on ne s'en défait pas auſſi facilement que d'un Livre. C'eſt une des grandes miſeres de nôtre état, que cet aſſujettiſſement de nôtre ame, qui eſt contrainte de voir ce qu'elle ne voudroit pas voir. Les Démons, ſelon S. Auguſtin, peuvent remuer nôtre cerveau, & y tracer pluſieurs figures, à l'occaſion deſquelles des idées fâcheuſes ſe preſentent à l'ame. Elle peut en avoir horreur, mais non pas les chaſſer ſans un ſecours particulier du Ciel, que les Saints demandent à Dieu dans les Prieres de l'Egliſe, lors qu'ils le prient de purger leur eſprit de toutes ſouillures. *Abſterge mentes ſordium.*

Nous ſommes obligez de combattre continuellement, pour ainſi dire, contre ces monſtres qui ſe joüent de nôtre ame, & de nous tenir ſur nos gardes, pour n'être point ſurpris par ces images trompeuſes des grandeurs & des plaiſirs du monde, que les Demons ou nous-mêmes nous formons dans notre imagination.

CHA-

sïja l’Akï Poetiqjje. Part.. II. Cb. XVI. • Chapitre XVI. La vanité & les amufemens de la P défie font evmnse une image de la vanité , àf des Minufcmens de quelqfies hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires. \ IL y a bien des gens , qui ne fe contentent pas d'aller à la Comedie, de lire des Romans, ou d'en corapofer dans leur tête delà maniéré que nous venons de le dire; ils jo Lient eux-mêmes la Comedie, & toute leur vie eil un Roman. Ils forment des entreprifes vaines , fort pour acquérir des richefles ou de grandes dignitcz ; ils tournent de ce côté-là toutes leurs inclinations, & ils en font occupez comme on nous reprefente les Hei os des Romans , occupez de leurs chimères. Jafon, par exemple, étoit occupé de la conquête de la l'oifon d'Ur , & Enée de l'établiirement d'un nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute eftime de la chofe qu'ils fouhaitent , 8c ils lui donnent toutes les beautez 8c les perfeétions imaginables ainli qu'Homere à fon Helene : ils font ingénieux à fc tromper par leurs propres fictions; ils n’envifagent jamais dans les richefies , dans les dignitez, que ce qu'il y a (Téclatant; 8c ils cachent adroitement a leurs propres yeux les amertumes des plaifirsdumondeiilsneconfiderent point dans la créature qu’ils aiment , qu’elle eft mortelle, fujette à millç maladies : Si elle a des défeuts, ils les déguifent, 8c ils y conçoivent meme des perfeélions qui n’y font pas. Ils le trompent de cette maniéré, 8c ils aiment leur erreur , parce que' plur l'ellime des cliofes qui font l’objet de leurs paffions dl grande, plus ils fe fentent émus dans la pouifuite qu’ils en font , 8< plus ils en augmentent A a 7 ‘ leur i Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

La vanité & les amuſemens de la Poëſie ſont comme une image de la vanité, & des amuſemens de quelques hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires.

IL y a bien des gens, qui ne ſe contentent pas d'aller à la Comedie, de lire des Romans, ou d'en compoſer dans leur tête de la maniere que nous venons de le dire; ils joüent eux-mêmes la Comedie, & toute leur vie eſt un Roman. Ils forment des entrepriſes vaines, ſoit pour acquerir des richeſſes ou de grandes dignitez; ils tournent de ce côté-là toutes leurs inclinations, & ils en ſont occupez comme on nous repreſente les Heros des Romans, occupez de leurs chimeres.

Jaſon, par exemple, étoit occupé de la conquête de la Toiſon d'Or, & Enée de l'établiſſement d'un nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute eſtime de la choſe qu'ils ſouhaitent, & ils lui donnent toutes les beautez & les perfections imaginables, ainſi qu'Homere à ſon Helene: ils ſont ingenieux à ſe tromper par leurs propres fictions: ils n'enviſagent jamais dans les richeſſes, dans les dignitez, que ce qu'il y a d'éclatant; & ils cachent adroitement à leurs propres yeux les amertumes des plaiſirs du monde: ils ne conſiderent point dans la creature qu'ils aiment, qu'elle eſt mortelle, ſujette à mille maladies: Si elle a des défauts, ils les déguiſent, & ils y conçoivent même des perfections qui n'y ſont pas. Ils ſe trompent de cette maniere, & ils aiment leur erreur, parce que plus l'eſtime des choſes qui ſont l'objet de leurs paſſions eſt grande, plus ils ſe ſentent émûs dans la pourſuite qu'ils en font, & plus ils en augmentent

^tS6 NoUTEtlES R'EFLEXIOîrr leur félicité imaginaire. Comme dans les Romans,lorsqu'on en eilime le Héros, on s'interefle davantage dans fes avantures, 8c l'on rdfent plus vivement ces plaifirs qui accompagnent les émotions de nôtre cœur.- . ' Ces perfonnef fe fatiguent , elles courent çà & là , & le font fans celTe des afiâires pour jouir du plaifir d'être occupées», 8c fe fauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement fentirle poids de leurs miferes, fi leur cœur ceflbit un moment d'être agité par leurs paflîons; 8c c'eft ce que les hommes qui ne peuvent vivre fans paflion , recherchent ardemment. Les Réglés du Roman font aflez bien obfcrvées dans la vie de ces perfonnes, dont nous parlons. On peut même confiderer' toute leur vie comme Une feule pièce de Theatre reguliere. L'unité de tems 8c de lieu y eft bien gardée; car enfin quelque longue que foit leur vie , quand elle feroit de cent années, ce n'eft pas 24. heures àl'égard de l'éternité , 8c la plus longue vie n'eft véritablement 3ue comme un fonge , qui commence ôc qui finit ans une heure de la nuit. Ce n'eft qu'un point 8c encore quelque chofe de plus petit qu'un point , comme le dit Seneque : Punftum efl qvodvlvimusy ét adbuc punflo minus. Ce n'eft qu'un éclair dans la nuit de l'éternité. Quand ils feroient Rois ou Princes , le Theatre ©ùfejoüe leur Comedie, 8c où fe pafle tout ce qu'ils font fans en fortir, eft très-borné. Puifque c'eft la terre qui n'eft qu'un point; c'eftpourdivifer ce point 8c en pofleder une plus grande partie que toutes les Nations difputent entr' elles , ôc qu'elles emploient le feu 8c les fiâmes pour s'armer les unes contre les autres. Hoc e/i iltuflpunêiumquod inter tôt pentes ferro (jffignidividitur. Le Philofophe que je viens de citer fait conce

leur felicité imaginaire. Comme dans les Romans, lors qu'on en eſtime le Heros, on s'intereſſe davantage dans ſes avantures, & l'on reſſent plus vivement ces plaiſirs qui accompagnent les émotions de nôtre cœur.

Ces perſonnes ſe fatiguent, elles courent çà & là, & ſe font ſans ceſſe des affaires pour jouïr du plaiſir d'être occupées, & ſe ſauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement ſentir le poids de leurs miſeres, ſi leur cœur ceſſoit un moment d'être agité par leurs paſſions; & c'eſt ce que les hommes qui ne peuvent vivre ſans paſſion, recherchent ardemment.

Les Regles du Roman ſont aſſez bien obſervées dans la vie de ces perſonnes, dont nous parlons. On peut même conſiderer toute leur vie comme une ſeule piece de Theatre reguliere. L'unité de tems & de lieu y eſt bien gardée; car enfin quelque longue que ſoit leur vie, quand elle ſeroit de cent années, ce n'eſt pas 24. heures à l'égard de l'éternité, & la plus longue vie n'eſt veritablement que comme un ſonge, qui commence & qui finit dans une heure de la nuit. Ce n'eſt qu'un point & encore quelque choſe de plus petit qu'un point, comme le dit Seneque: *Punctum eſt quod vivimus, & adhuc puncto minus.* Ce n'eſt qu'un éclair dans la nuit de l'éternité.

Quand ils ſeroient Rois ou Princes, le Theatre où ſe joüe leur Comedie, & où ſe paſſe tout ce qu'ils font ſans en ſortir, eſt très-borné. Puiſque c'eſt la terre qui n'eſt qu'un point; c'eſt pour diviſer ce point & en poſſeder une plus grande partie que toutes les Nations diſputent entr'elles, & qu'elles emploient le feu & les flâmes pour s'armer les unes contre les autres. *Hoc eſt illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur.*

Le Philoſophe que je viens de citer fait concevoir

 voir la fatuité des hommes parone fuppofition très-agréable. Si les fourmis avoient de l’efprit, ne fe-roient-elks pas-, dit-il', comme les hommes f* ne partageroient-elles pas un grain de fable enpiulieurs Provinces .^'Pourquoi donc lorsqu’on voit aller les hommes à l’armée , & n^archer en ordre fous leurs étendarts , que la Cavalerie tantôt prend le devant' pour découvrir l’ennemi , & tantôt couvre les flancs aed’armée , & que tous s’empreffent comme s’il s’agilToit de quelque chofo de grande importancespourquoi ne les confidere-t-on pas comme une troupe de fourmis ,. & qu’on ne dit pas d’eux par mépris. Il mgmm eampis agmen V Toutes ces courfes, continué ce Philofophe,. font femblables à celles des fourmis , qui travaillent dans un petit fentier. Formkarum tfletlifcturfustjlin angufto lahorantium. Quelle différence y a-t-il entr’clles & nous , fi ce n’eft que nôtre corps qui eft petit , eft plus grand que le leur } Ce lieu où l’on fait flotter desVaiffeaux , où l’on range-des Armées on bataille , où l’on afîigne differentes Provinces, n’eft qu’ùn point dont l’Océan occupe la plus grande partie : Quiti iilis & »obk interefi , nifi exigui men-^ Jura corpufculi l punflutn ejT ifîuU in quo naif/gatiSf in quo btUatis , /» quo régna tlijponitis : mintma etiam eum illis utrinque Oceanus occurrit. Il femble que l’unité d’adlion n’y foit pas gardée, parce qu’ils changent de deffein à tout moment , & que chaque jour ils font de nouvelles entreprifes. Mais fi on confiderc avec attention ce qu’ils font, on verra que c’eft toujours après cette même grandeur imaginaire qu’ils courent : qu’ils recherchent tantôt dans un lieu , & tantôt dans un autre. " Comme dans une Comedie il V a des Aéleurs qui difparoiffcnt après les premiers Aéles ; qu’il yen ^ a Digitized by Google

voir la fatuité des hommes par une ſuppoſition très-agreable. Si les fourmis avoient de l'eſprit, ne feroient-elles pas, dit-il, comme les hommes ? ne partageroient-elles pas un grain de ſable en pluſieurs Provinces ? Pourquoi donc lors qu'on voit aller les hommes à l'armée, & marcher en ordre ſous leurs étendarts, que la Cavalerie tantôt prend le devant pour découvrir l'ennemi, & tantôt couvre les flancs de l'armée, & que tous s'empreſſent comme s'il s'agiſſoit de quelque choſe de grande importance, pourquoi ne les conſidere-t-on pas comme une troupe de fourmis, & qu'on ne dit pas d'eux par mépris.

It nigrum campis agmen ?

Toutes ces courſes, continuë ce Philoſophe, ſont ſemblables à celles des fourmis, qui travaillent dans un petit ſentier. *Formicarum iſte diſcurſus eſt in anguſto laborantium.* Quelle difference y a-t-il entr'elles & nous, ſi ce n'eſt que nôtre corps qui eſt petit, eſt plus grand que le leur ? Ce lieu où l'on fait flotter des Vaiſſeaux, où l'on range des Armées en bataille, où l'on aſſigne differentes Provinces, n'eſt qu'un point dont l'Ocean occupe la plus grande partie : *Quid illis & nobis intereſt, niſi exigui menſura corpuſculi ? punctum eſt iſtud in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna diſponitis : minima etiam cum illis utrinque Oceanus occurrit.*

Il ſemble que l'unité d'action n'y ſoit pas gardée, parce qu'ils changent de deſſein à tout moment, & que chaque jour ils font de nouvelles entrepriſes. Mais ſi on conſidere avec attention ce qu'ils font, on verra que c'eſt toûjours après cette même grandeur imaginaire qu'ils courent : qu'ils recherchent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre.

Comme dans une Comedie il y a des Acteurs qui diſparoiſſent après les premiers Actes ; qu'il y en

568 Nouvelles Reflixion s . a qui meurent dans la Cataftrophe & que les autres triomphent ; auffi entre ces perfonnes dont nous parlons, le uns ne paroiflcnt que quelque tems, ils perdent la vie fans venir à bout de leurs entreprifes» & achèvent la Comedie ; mais enfin après la Piece qui ne dure que quelques heures , & que la mort interrompt fouvent, ils dirparoüTenttous commeles Afteurs des Comédies ordinaires. Leur vie ell auffi vaine. que celle des Héros des Romans , elle pafle auffi vite , & il fembleque ce ne foit que comme une image qui paroit &difparoît prefque en même tems. /» imagine pertranfit hom». Jvlais il y a cette différence entr'eux 8c ces Heros,que ceux-ci ne feront pas punis pour ces adfions feintes^ qu'ils n'ont point faites , & que ces perfonnes feront punies pour ces vanitez,. dans Icfquellcs elles ont confumé toute leur vie. Le mallieur dans lequel elles tomberont , comme faint Auguflin le dit fort éloquemment , eft bien different de ce bonheur dans lequel elles fleuriffent. Car ce bonheur n'eft que pour quelque tems; 8c elles feront malheureufes éternellement. Ce bon-heur n'eft qu'imaginaire, 8c leurs miferes font très-réelles» enim quomodç florent fie pereunt , florent enim ad tempHs t pereunt in aternum ; florent fa/fis bonis f pereunt veris turmentis. i , T ous les hommes fa vent ces veritez que nous venons de propofer. Ils n'ignorent point que toute nôr tre vie n'eft qu'un fonge , que la mort ôtera ces mafques qui diflinguent les hommes ; quelle les dépouillera de ces habits fous lefquels les uns paroiffent Princes , les autres valets. Et que les reduifant au tombeau également nuds, ils n'emporteront que les vêtemens de leur ame ; c' eft à dire les vertus. Mais ils prennent plaifir à fe tromper. Ils ne croient pas pouvoir paffer la vie agréablement d'une autre manière. Ils Digitized by

a qui meurent dans la Cataſtrophe, & que les autres triomphent ; auſſi entre ces perſonnes dont nous parlons, le uns ne paroiſſent que quelque tems, ils perdent la vie ſans venir à bout de leurs entrepriſes, & achevent la Comedie ; mais enfin après la Piece qui ne dure que quelques heures, & que la mort interrompt ſouvent, ils diſparoiſſent tous comme les Acteurs des Comedies ordinaires.

Leur vie eſt auſſi vaine que celle des Heros des Romans, elle paſſe auſſi vîte, & il ſemble que ce ne ſoit que comme une image qui paroît & diſparoît preſque en même tems. *In imagine pertranſit homo.* Mais il y a cette difference entr'eux & ces Heros, que ceux-ci ne ſeront pas punis pour ces actions feintes qu'ils n'ont point faites, & que ces perſonnes ſeront punies pour ces vanitez, dans leſquelles elles ont conſumé toute leur vie.

Le malheur dans lequel elles tomberont, comme ſaint Auguſtin le dit fort éloquemment, eſt bien different de ce bonheur dans lequel elles fleuriſſent. Car ce bonheur n'eſt que pour quelque tems ; & elles ſeront malheureuſes éternellement. Ce bon-heur n'eſt qu'imaginaire, & leurs miſeres ſont très-réelles. *Non enim quomodo florent ſic pereunt, florent enim ad tempus, pereunt in æternum ; florent falſis bonis, pereunt veris tormentis.*

Tous les hommes ſavent ces veritez que nous venons de propoſer. Ils n'ignorent point que toute nôtre vie n'eſt qu'un ſonge, que la mort ôtera ces maſques qui diſtinguent les hommes ; qu'elle les dépouillera de ces habits ſous leſquels les uns paroiſſent Princes, les autres valets. Et que les reduiſant au tombeau également nuds, ils n'emporteront que les vêtemens de leur ame ; c'eſt à dire les vertus. Mais ils prennent plaiſir à ſe tromper. Ils ne croient pas pouvoir paſſer la vie agréablement d'une autre maniere.

Ils

SUR l’Art Poetiqjte. Part. IL Cb, XVI. 56^ Ils ne veulent pas chercher Dieu , il fout donc qu’ils cherchent quelque, amufement qui ferve de matière aux mouvemens- de leur cœur , puis qu’il faut qu’il agiflc qu’il ne pevit être en repos un moment. Ils fe font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n’ont pas un moment pour penfer à l’éternité; & bien loin de fe croire malheureux, ils confiderent ces grandes & continuelles occupations, comme des marques de leur feücité. * , tjfe fdicitatisoccupationemputant. Recevant donc tant de plaifir de leur maniéré d« .vivre, qui les excrate deplufieurschagrins; ils aiment leur erreur , & ne voudroient pas en être délivrez;. femblables à cet Athénien qui fe fâcha contre fes amis qui l'a voient guéri de faifolie. Toutes les fois qu41 alloit danslelieuoùfejotioientles Comédies, il y croioit voir des Aftcurs , &ilypaffoitlc tems agréablement dans un divertilTement imaginaire. C’eft pourquoi vous ne m’avez pas redonné 1a vie, difoit-il à fes amis;, nuis vous m’avez tué, m’ayant ôté avec violence mes plaifirs & une erreur qui m’étoit 11 agréable. t Pol me occidijlis amies. Non fervafiisy ait, eut fie extorta voluptas. Et demptus per vim mentis gratijjimus error. C’eft fe déclarer ennemi deshommes que de leut vouloir ouvrir les yeux fur cette extravagance , ils s’irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fouffe opinion qu’ils ont de leur bonheur, qui n’eft qu’une I mifere véritable , comme le Cordonnier Mycille dans Lucien,, fe fâcha contre fon coq ,. & lui jetta une forme à la tête , parce que l’ayant éveillé il luiavoit fait quitterlesricheflés dont il jouïflbit dans un agréable longe. Toutes les félicitez de la terre font femblables à > . cel* Seneque , Ep, lag , J Htr.'tce,

Digitized by Google

Ils ne veulent pas chercher Dieu, il faut donc qu'ils cherchent quelque amuſement qui ſerve de matiere aux mouvemens de leur cœur, puis qu'il faut qu'il agiſſe & qu'il ne peut être en repos un moment. Ils ſe font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n'ont pas un moment pour penſer à l'éternité; & bien loin de ſe croire malheureux, ils conſiderent ces grandes & continuelles occupations, comme des marques de leur felicité.* *Argumentum eſſe felicitatis occupationem putant.*

Recevant donc tant de plaiſir de leur maniere de vivre, qui les exemte de pluſieurs chagrins; ils aiment leur erreur, & ne voudroient pas en être délivrez; ſemblables à cet Athenien qui ſe fâcha contre ſes amis qui l'avoient gueri de ſa folie. Toutes les fois qu'il alloit dans le lieu où ſe joüoient les Comedies, il y croioit voir des Acteurs, & il y paſſoit le tems agréablement dans un divertiſſement imaginaire. C'eſt pourquoi vous ne m'avez pas redonné la vie, diſoit-il à ſes amis; mais vous m'avez tué, m'ayant ôté avec violence mes plaiſirs & une erreur qui m'étoit ſi agréable.

† *Pol me occidiſtis amici.*
Non ſervaſtis, ait, cui ſic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.

C'eſt ſe déclarer ennemi des hommes que de leur vouloir ouvrir les yeux ſur cette extravagance, ils s'irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fauſſe opinion qu'ils ont de leur bonheur, qui n'eſt qu'une miſere veritable; comme le Cordonnier Mycille dans Lucien, ſe fâcha contre ſon coq, & lui jetta une forme à la tête, parce que l'ayant éveillé il lui avoit fait quitter les richeſſes dont il joüiſſoit dans un agreable ſonge.

Toutes les felicitez de la terre ſont ſemblables à cel-

* Seneca.

570 Nouvïtii* Rif tïxioKs &<s celles de cet homme qui révoit ; FeücHatesfÂculifmtnia Jormientium* Les joies que donnent les biens du monde ne font pas plus folides qqC celles que l'on trouve dans une rêverie agréable. iSaudium rfff/wwno. Leshommes aiment ce fommcil; & le bonheur de la vie , félon l'idée qu'ils en ont , confifte à vivre dans une perpétuelle léthargie; pendant laquelle ils n'ont ni embarras rii inquiétude dcce qui doit arriver après ce fommeil. ' Il y a peu de perfonnes qui foient ercerates de ce mal, & dont on puifle dire que la maniéré de vivre foit ftrieufe & raifonnable ; car enfin tous ces emprelTemens des hommes qui travaillent à acquérir des richelfes', des honneurs , des plailirs, ne fontils pas aufli vains que les travaux des Héros des Poètes? T outes leurs Paflions & toutes leurs aélions font aufli inutiles que celles des Comédiens , qui s'affligent , qui fe wchent , qui parlent & agiflent avec tant d'ardeur furies Théâtres : ou que les peines qu<^ fc donnent lesenfans dans leurs jeux. < Il eft vrai que les niaiferies des hommes palTenF pour des affaires importantes : Majorum nuga negotiàvocantur. Mais enfin puifquc l'on ne doute point de là brièveté de cettevie , qui fera fui'.ie d'une éterni- ■ té heureufe ou malheureufe, ne doit-il pas être conT tant que tout ce que l'on fait qui ne fert de rien pour l'éternité, n'eft que folie; &^eleshomraesqiiifc■remplilTent la tête de grands dèffeins , qui cherchent des établiffemens fur la terre fans penfer au ciel , font infenfez ; que toute cette fagefle avec laquelle ils ménagent ces deflêins , n'eft que folie; & que tout' leur efprit n'eft pas moins corrompu que le feroit celui d'un homme , qui étant plein de ce qu'il auroit lû dans les Roraansj s'imagineroit être un Héros luimême, & s'occuperoit toute fa vie dans des intrigues, dans des.entrcprifcs., & dans des conquêtes imaginaires,commc le Dom Quichot des Efpa^ols. lin de la Seconde -Partie,

celles de cet homme qui révoit ; *Felicitates ſaculi ſomnia dormientium.* Les joies que donnent les biens du monde ne ſont pas plus ſolides que celles que l'on trouve dans une réverie agréable. *Gaudium de ſomno.* Les hommes aiment ce ſommeil ; & le bonheur de la vie, ſelon l'idée qu'ils en ont, conſiſte à vivre dans une perpetuelle lethargie ; pendant laquelle ils n'ont ni embarras ni inquietude de ce qui doit arriver après ce ſommeil.

Il y a peu de perſonnes qui ſoient exemtes de ce mal, & dont on puiſſe dire que la maniere de vivre ſoit ſerieuſe & raiſonnable ; car enfin tous ces empreſſemens des hommes qui travaillent à acquerir des richeſſes, des honneurs, des plaiſirs, ne ſont-ils pas auſſi vains que les travaux des Heros des Poëtes? Toutes leurs Paſſions & toutes leurs actions ſont auſſi inutiles que celles des Comediens, qui s'affligent, qui ſe fâchent, qui parlent & agiſſent avec tant d'ardeur ſur les Theatres : ou que les peines que ſe donnent les enfans dans leurs jeux.

Il eſt vrai que les niaiſeries des hommes paſſent pour des affaires importantes : *Majorum nugæ negotia vocantur.* Mais enfin puiſque l'on ne doute point de la briéveté de cette vie, qui ſera ſuivie d'une éternité heureuſe ou malheureuſe, ne doit-il pas être conſtant que tout ce que l'on fait qui ne ſert de rien pour l'éternité, n'eſt que folie ; & que les hommes qui ſe rempliſſent la tête de grands deſſeins, qui cherchent des établiſſemens ſur la terre ſans penſer au ciel, ſont inſenſez : que toute cette ſageſſe avec laquelle ils ménagent ces deſſeins, n'eſt que folie ; & que tout leur eſprit n'eſt pas moins corrompu que le ſeroit celui d'un homme, qui étant plein de ce qu'il auroit lû dans les Romans, s'imagineroit être un Heros lui-même, & s'occuperoit toute ſa vie dans des intrigues, dans des entrepriſes, & dans des conquêtes imaginaires, comme le Dom Quichot des Eſpagnols.

Fin de la Seconde Partie.

T A B L E DES CHAPITRES' CONTÉ N.0 S' y dans les Reflexions fur l’Art Eoëciquc. €hatitrk a Poèfie eft' une peinture ^orlanH - de ce ^u ily o de plus beau dant-" tes Cbreatures i ' eJle fqit oublier Dieu, dont ces , Créatures font f image, 449 ' Ch AP. II,. ayant fait toutes ebofis pour Ja gloire , tous les mouvemens qu'il a imprimex, dans les Créatures tendent vers lui ; C'ejl- pourquoi les hommes ne peuvent trouver de repos qu'en Dieu,. 4fi. Ch AP. in. Les Poètes entretiennent cette illufon des hommes : ils dérobent à leur eonnoijfamce les imperfedions des Créatures , & les amufent par une vaihe< apparence de grandeur. 4f4' Ch AP. IV. Les Poètes ne propofent que des cbofes rares extraordinaires dont Ut cachent les imper* fedions. 4Î7" Ch AP. V. Les Poètes couvrent- toutes les Créatures dun faux éclat: ils occupent tellement Pefprit de Uurs Ledeurs , qu'ils ne peuvent' faire aucune reflexion fur eux-mêmes , éf fur le néant des creatu* ‘ rts, > . \ 1 4fp . Ghanp, VI. Le chagrin qui trouble tout les platfirs • de la terre, nous avertit que P un 'ne peut trouver dû repos qu*en Dieu : Les Poètes pour les rendre heureux travaillent à dijfiper ce chagrin. 461* C H AP. VII. Un des moyens dont les Poètes fe fer* vent pour attacher les hommes à la ledàre de leurs • Ouvrages, eft de leur proppfèr- tout ce qui flatte, leurs inclinations corrompues, 4f f Ghap. Vlil*' Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS dans les Reflexions ſur l'Art Poëtique.

CHAPITRE I. *LA Poëſie eſt une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Chreatures ; elle fait oublier Dieu, dont ces Creatures ſont l'image.* 449

CHAP. II. *Dieu ayant fait toutes choſes pour ſa gloire, tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Creatures tendent vers lui : C'eſt pourquoi les hommes ne peuvent trouver de repos qu'en Dieu.* 452

CHAP. III. *Les Poëtes entretiennent cette illuſion des hommes : ils dérobent à leur connoiſſance les imperfections des Creatures, & les amuſent par une vaine apparence de grandeur.* 454

CHAP. IV. *Les Poëtes ne propoſent que des choſes rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections.* 457

CHAP. V. *Les Poëtes couvrent toutes les Creatures d'un faux éclat : ils occupent tellement l'eſprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion ſur eux-mêmes, & ſur le neant des creatures.* 459

CHAP. VI. *Le chagrin qui trouble tous les plaiſirs de la terre, nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu : Les Poëtes pour les rendre heureux travaillent à diſſiper ce chagrin.* 462

CHAP. VII. *Un des moyens dont les Poëtes ſe ſervent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, eſt de leur propoſer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompues.* 465

CHAP. VIII

TABLE DESXHAPITRES. C H A P. VI 1 1. L'Amour eft rame de la Po'éfie : les Pdètes par la reprefent^tioif de ’cefte Paffion arrê~ Se^t les efprïts Jenfûels: U'eji â'dutant plus'^ datige* r^ux , que ces Poètes jâckent de^cacher les déreglemens de cette PnjJion * • ^ ^ • * 4Ô8 C H A P. IX. L'hvmme ne peut vivre fans amour : Son défit dre vient-de'cèquil U tourne vers les Créatures, au lieu de le tourner vers Dieu. La Poèjîe entretient ce défit dre. ' \ , » .1 ... 471 Ch AP. X. Les Poètes ne prennent pas toujours le \ > fiin de purger de toutes (aletez ks amours qu'ils reprefentent ; ils autorifent les pins [aies amours, comme toutes les autres PaJJions déregléeù . 476 Ch Ai>..-,XI;-. i’^i?p)»OT# efi .fisit pour la Vérité 9. de la naît ce grand defir 'de [avoir i qui dégénér é. en une 'Curiefité criminelle t que nourrit la. Ÿoéfie. 479 C H A P. XII. Comme l'efprit ne fe porte à connoître que la 'Vérité , où ce qui en a l'apparence", les Po'è- tes auffi tâchent de rendre vrai-fimblable tout ce '.qu'ils prop^ent. :.r . « 48 + G H AP. XÎII. D'où vient:. que l’imitation ejl fi agréahle , que l'on prend, par exemple , plus de plaiJir voir Visnage d'une cbofe que cette cbofi même. C C C 487 H A P. XlV. iVcw feulement les Poètes gâtent Fefi prit de l'bomnie , mais ils corrompent fin cœur , ils en détournent tous les mouvemens de ja fin principale qui efi Dieu , & qui tfi la caufi du plaifir que Von reçoit de ces émotions avec lejquelles Von lit les Poètes. ■ , - . ’ 1 .1 .* 450 H A P. XV. La Po'éfie efi une Ecole de toutes les PaJJions, que condamne la Religion. .497 H A P. XVI. Qgand la Pdéfie n’infpireroit point de mauxmifes P ajjions , elle Jeroit toùjours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de nôtre.cœur. <00 . ■ 'J-' t SEDigftizeci by Googlc

CHAP. VIII. *L'Amour eſt l'ame de la Poëſie : les Poëtes par la repreſentation de cette Paſſion arrêtent les eſprits ſenſuels. Il eſt d'autant plus dangereux, que ces Poëtes tâchent de cacher les déreglemens de cette Paſſion.* 468

CHAP. IX. *L'homme ne peut vivre ſans amour : Son deſordre vient de ce qu'il le tourne vers les Creatures, au lieu de le tourner vers Dieu. La Poëſie entretient ce deſordre.* 472

CHAP. X. *Les Poëtes ne prennent pas toûjours le ſoin de purger de toutes ſaletez les amours qu'ils repreſentent ; ils autoriſent les plus ſales amours, comme toutes les autres Paſſions déreglées.* 476

CHAP. XI. *L'homme eſt fait pour la Verité ; de là naît ce grand deſir de ſavoir, qui degenere en une curioſité criminelle, que nourrit la Poëſie.* 479

CHAP. XII. *Comme l'eſprit ne ſe porte à connoître que la Verité, ou ce qui en a l'apparence ; les Poëtes auſſi tâchent de rendre vrai-ſemblable tout ce qu'ils propoſent.* 484

CHAP. XIII. *D'où vient que l'imitation eſt ſi agréable, que l'on prend, par exemple, plus de plaiſir à voir l'image d'une choſe que cette choſe même.* 487

CHAP. XIV. *Non ſeulement les Poëtes gâtent l'eſprit de l'homme, mais ils corrompent ſon cœur ; ils en détournent tous les mouvemens de ſa fin principale qui eſt Dieu, & qui eſt la cauſe du plaiſir que l'on reçoit de ces émotions avec leſquelles l'on lit les Poëtes.* 490

CHAP. XV. *La Poëſie eſt une Ecole de toutes les Paſſions, que condamne la Religion.* 497

CHAP. XVI. *Quand la Poëſie n'inſpireroit point de mauvaiſes Paſſions, elle ſeroit toûjours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de nôtre cœur.* 500

TABLE DE S. CHAPITRES.^ V .i ^ : y . S E .C O >N,D . E PAR T- 1 £ ' . t f C H A P. I. T .Afndt VArt Voéti^Uf ffl de pL/'ri ; ' Ses réglés général^ fe reduifent à quatre principales.' On' prvpejè les deux prentie\ res ^ Jàvoir le choix de la matière » l'imitation. * *TT n * y» ^ î v',, t . i L(HAP. 11, Réglés que fuivent les Po'étespour flatter ■des inclinations des" hommes y if piitr 'rddtüer leurs . : A . .• U , -,V fP7 La Po'éfle efl'.pMsflafigereu/èt ler/que [les réglés de l'Art font mieux. ohfervées,, .Réglés particulières de l unité d'aélion. f l j C H A P. IV. Les Poètes ne commencent pas PHiJloire de leur Héros par les premiérjs avions de fa vie, mais par le fecours des Epifodet ils font conn'oître aux Loueurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre. ^,7 Ch AP. V. Des principales Parties d'une Piece. jip Ch AP. VI. De F unité, de tems df de lieu ; de la durée de chaque Piece. • Ch AP. VII. Du Poème Dramatique. fi8 C H A P. VIII. De POrigine du Po'énte Dramatique df de Jes efpeces,. j-ji C H A P. I X. De la Comédie dsl de lu Tt'agedie. Quelle ejl leur différence , ds.qued efl te dejjein que lesPo'è*ftfe propofent dans ces Poèmes. Ch AP. X. Les Comédies (à* lesTragedies corrompent les moeurs , bien loin de les reformer. 541 C H A P. XI. La reprefentation qu'en fait des Come~ dies ô* des Tragédies fur les Théâtres publics , en augmente le danger. Von ne peut afijîer aux Spectacles fans péril. ^ Ch AP. XII. Du Pûeme narratif : Quelles fontfes efpeces. J J Chap. XIII. Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *LA fin de l'Art Poëtique eſt de plaire; Ses regles générales ſe reduiſent à quatre principales. On propoſe les deux premieres, ſavoir le choix de la matiere, & l'imitation.* 503

CHAP. II. *Regles que ſuivent les Poëtes pour flatter les inclinations des hommes, & pour remuer leurs paſſions.* 507

CHAP. III. *La Poëſie eſt plus dangereuſe, lorſque les regles de l'Art ſont mieux obſervées. Regles particulieres de l'unité d'action.* 513

CHAP. IV. *Les Poëtes ne commencent pas l'Hiſtoire de leur Heros par les premieres actions de ſa vie, mais par le ſecours des Epiſodes ils font connoître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.* 517

CHAP. V. *Des principales Parties d'une Piece.* 519

CHAP. VI. *De l'unité de tems & de lieu; de la durée de chaque Piece.* 524

CHAP. VII. *Du Poëme Dramatique.* 528

CHAP. VIII. *De l'Origine du Poëme Dramatique & de ſes eſpeces.* 531

CHAP. IX. *De la Comedie & de la Tragedie. Quelle eſt leur difference, & quel eſt le deſſein que les Poëtes ſe propoſent dans ces Poëmes.* 536

CHAP. X. *Les Comedies & les Tragedies corrompent les mœurs, bien loin de les reformer.* 541

CHAP. XI. *La repreſentation qu'on fait des Comedies & des Tragedies ſur les Theatres publics, en augmente le danger. L'on ne peut aſſiſter aux Spectacles ſans peril.* 544

CHAP. XII. *Du Poëme narratif: Quelles ſont ſes eſpeces.* 549

CHAP. XIII.

table DES rWAPITRES. ^CHap. XIII. Du Ptknt Epique. ffi ‘Ch AP. XIV. Les Poètes peuvent etre utiles : Avec ' quelle précaution il faut les faire lire auK jeunes^ 'ChTp. XV* P liseur t perfonnes qui nêTiJwt ni les Poètes ni les Romans , commettent la même faute que ceux qui les lifent ; ils occupent leur elprit à de ■ vaines penfées aujfi dan^ereufes que celles que les Auteurs de ces Livres expriment fur le papier, , Ch AP. XV I. vanité & les amufemens de la Poëfie , font comme une image de la vanité & des .amufemens di qotlqnef bômmes dans ce qu'ils appel' Unt leurs affaim»- FIN. ' ‘ " î 'J . ' V • ■ Di - ny Google

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

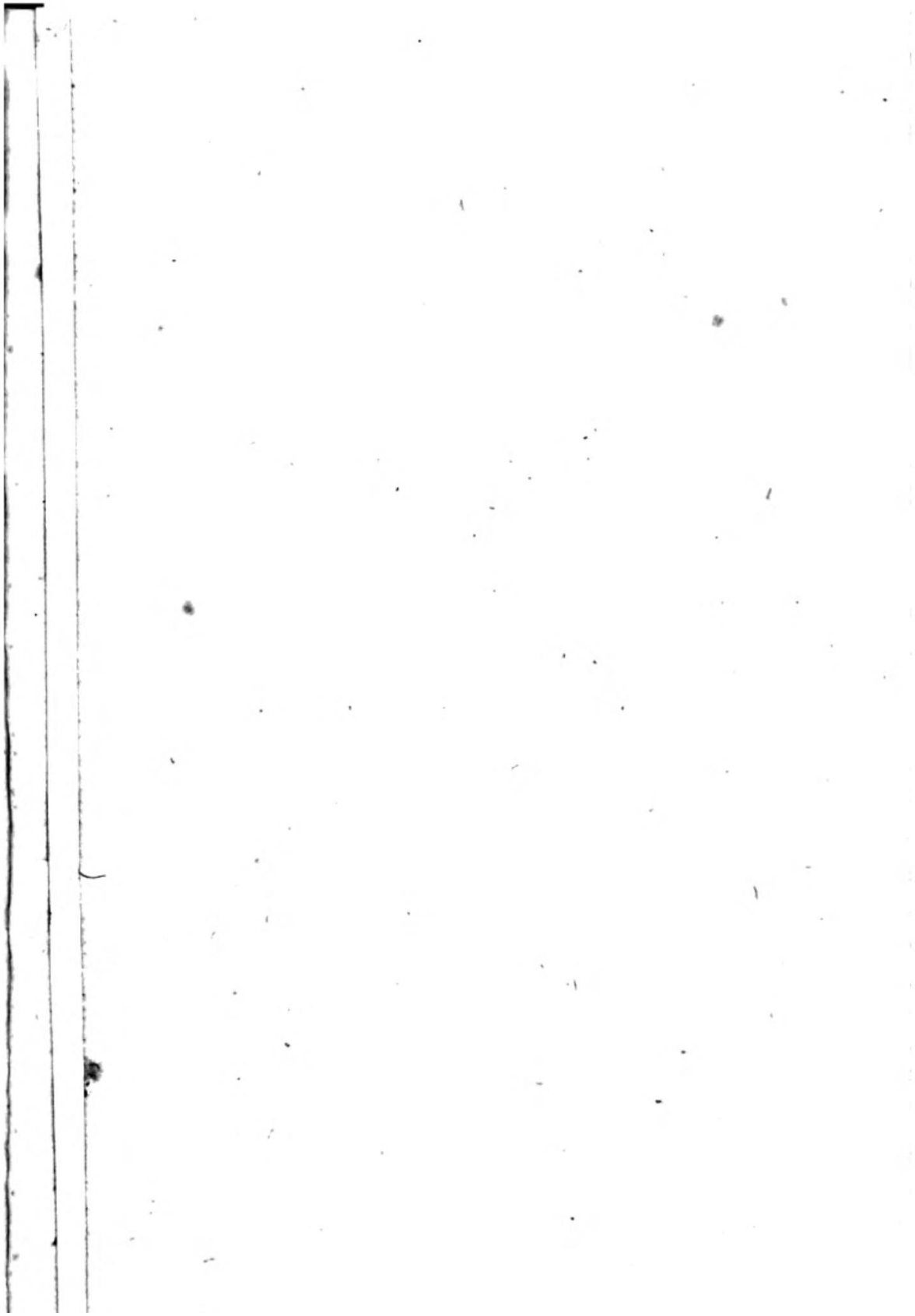
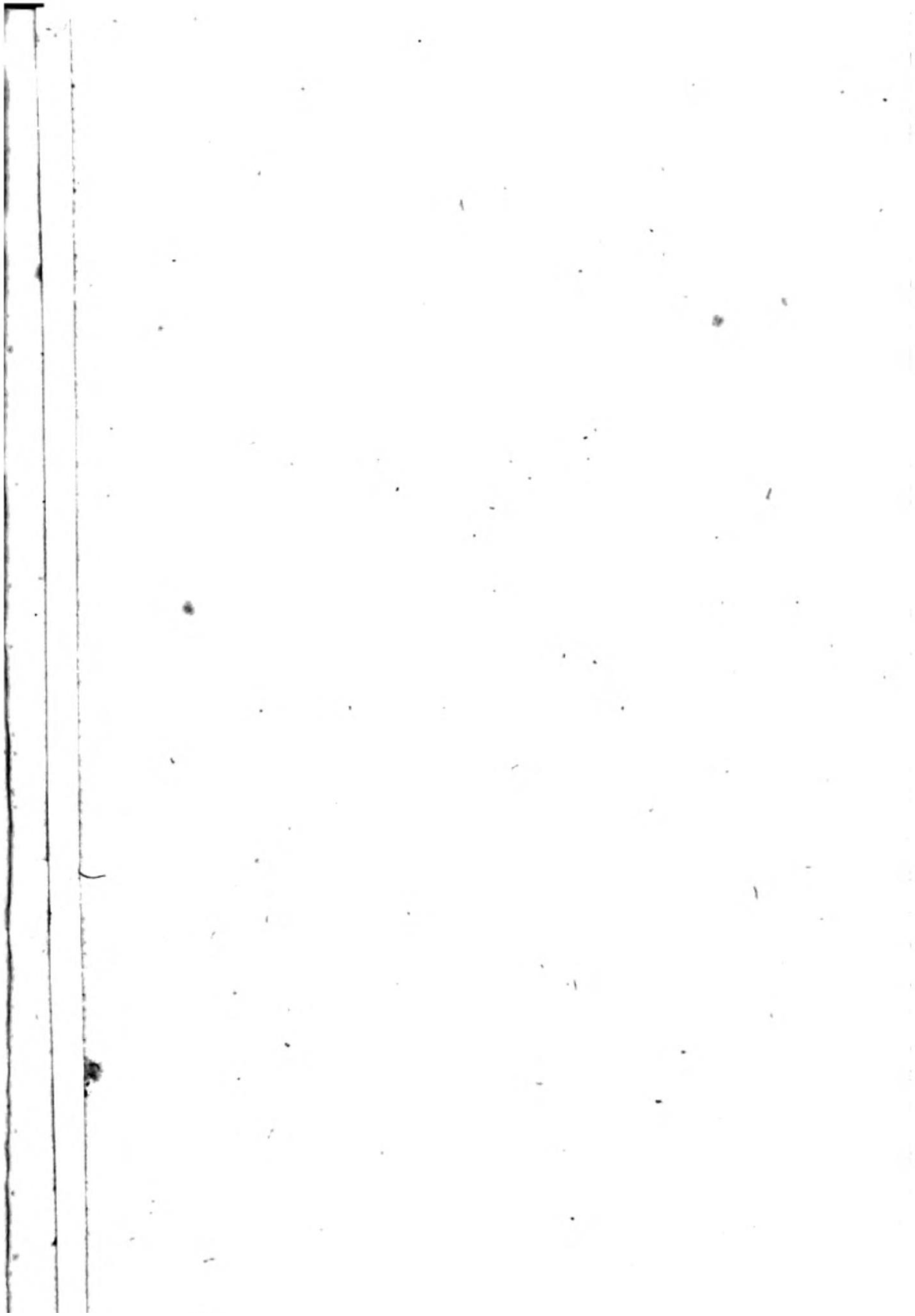
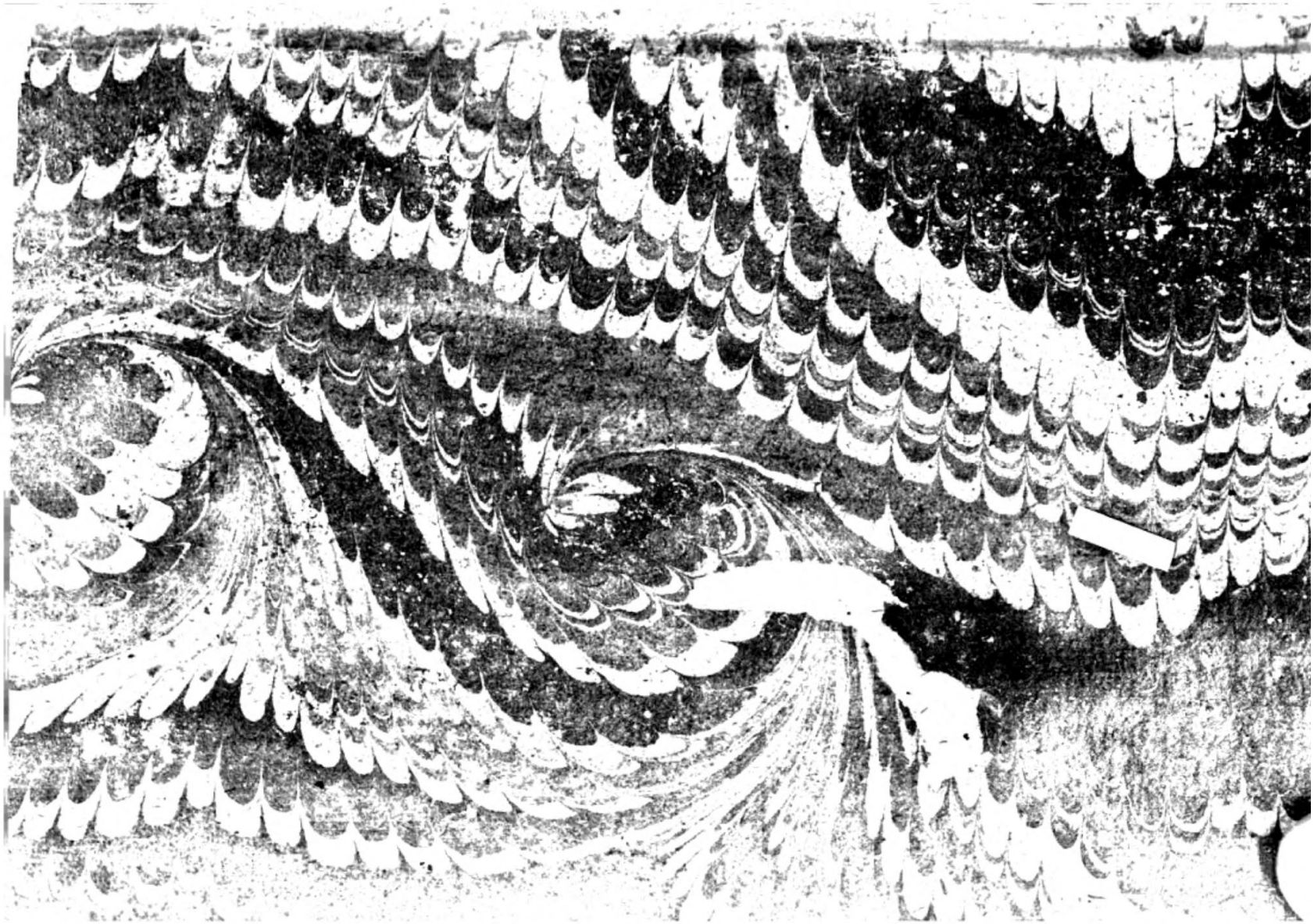
Digitized by Google

00566647

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

J



Digitized by Google